

AUTHOR	BANCQUART
CLASS	
MARK	PQ2254.75B2
BOOK	
No.	203837

WITHDRAWN

6 00 035105 1

TELEPEN



MARIE-CLAIRE BANCQUART

ANATOLE FRANCE
POLÉMISTE

A. G. NIZET, PARIS
3 bis, place de la Sorbonne, V^e

1962

ANATOLE FRANCE

POLÉMISTE

MARIE-CLAIRE BANCQUART

ANATOLE FRANCE
POLÉMISTE

A. G. NIZET, PARIS

3 bis, place de la Sorbonne, V^e

1962

PQ 2254 . Z5 B2

203837

French

© 1962 by A. G. NIZET, PARIS

PRINTED IN FRANCE



PRÉFACE

Après avoir été, de son vivant, proclamé le plus grand écrivain français, Anatole France est devenu après sa mort la proie des critiques, du mépris, des attaques. Bien souvent, on dépeignit l'homme en négligé, sans éviter les indiscretions ni les bassesses. Ainsi se créa autour de France une légende d'autant moins estimable qu'elle concernait seulement sa vie et sa personnalité. Aux environs de 1930 parurent les premiers ouvrages dans lesquels l'œuvre de France était considérée en elle-même. Mais la mode n'était point alors à la forme d'art et de pensée que représentait l'écrivain. Vers 1936, seulement, on s'avisa que France avait combattu les mystiques de la force et le racisme ; il sembla moins démodé, moins lointain, quoique nul mouvement politique n'ait pu se le rattacher sans quelque méprise. Sous l'occupation, le silence se fit sur le libéralisme de France.

Trente-cinq ans après sa mort, Anatole France n'a toujours pas conquis une place bien définie. On lit toujours de ses œuvres ; mais on ne lit guère que ses souvenirs d'enfance, *Thaïs*, *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*, *Les Dieux ont Soif*. Aussi n'a-t-on de lui qu'une connaissance limitée. Il n'est pas toujours de bon ton d'attacher à l'écrivain une grande importance, même si l'on prend plaisir à le lire. Les uns admirent qu'il ait écrit dans une langue pure et harmonieuse, qui semble aux autres le comble de l'artifice et de la convention. Sa pensée choque parfois par son irrévérence, parfois semble déplorablement banale. Certains lui font grief d'avoir attaqué Mallarmé et les symbolistes, certains d'avoir été anticlérical. On l'accuse parfois d'avoir soutenu des idéologies « de gauche », parfois de n'être jamais allé jusqu'à l'engagement politique. Des reproches plus sérieux, parce qu'ils vont au cœur de l'œuvre, lui sont adressés : France n'a jamais créé puissamment ; il pratique une sorte d'humanisme recuit, désormais insupportable ; il est disert, mais non pénétrant, ne parle pas de manière à toucher, reste à l'extérieur des sentiments et des problèmes. Académicien, vedette d'un salon, tel il apparaît dans sa vie et dans son œuvre.

De la vie de l'écrivain, nous avons parlé le moins possible : l'accumulation de détails biographiques n'était pas dans notre propos, et d'autant moins que les livres écrits sur France immédiatement après sa mort énumèrent les anecdotes incertaines, les conversations dont l'exactitude ne peut être vérifiée. Ces livres n'ont presque pas été utilisés ici. La correspondance de France et ses carnets intimes le montrent comme un homme d'un caractère très fermé. Même dans les lettres qu'il adresse à ses amis, il ne parle guère de lui et presque jamais de ses œuvres, mais plutôt il s'intéresse au monde et à la politique. Il sembla indulgent. Ses proches eux-mêmes le jugèrent peu accessible à l'amour et à la haine. Pourtant il eut des duretés inattendues envers sa fille Suzanne, des accents de passion réelle envers madame de Caillavet ; et lorsque

tous le croyaient consolé de la mort de cette dernière, il consignait dans ses carnets une détresse qui se prolongea des années. Il suffit d'avoir compulsé ces carnets où l'écriture de France, généralement belle, est complètement altérée, pour se méfier des témoignages extérieurs sur sa vie. En vérité, il a vécu seul et a recherché cette solitude. C'est pourquoi nous avons refusé d'attribuer sa prise de parti dans l'affaire Dreyfus, par exemple, à l'influence du salon de Madame de Caillavet ou au désir d'une popularité accrue. Ces explications se retournent trop aisément contre elles-mêmes. Si un contemporain d'une intelligence aiguë comme Léon Blum s'est étonné tout d'abord de la position prise par France, on aurait assurément tort d'adopter les interprétations les plus faciles.

Nous avons voulu contribuer aux études sur France en définissant le point d'intersection de son œuvre avec la réalité. France fut avant tout un journaliste, un chroniqueur, et presque tous ses romans furent publiés sous forme d'articles dans les grands journaux parisiens, avant de prendre la forme qu'on leur connaît. Chroniques et articles s'inspirent de l'actualité. Très souvent ils la critiquent : France était d'une nature très opposante. Il fallait donc ramener son œuvre à l'état premier, et la démanteler, pour pouvoir juger de la valeur des luttes que mena France. C'est pourquoi les références à des articles de journaux non repris en volume, partiellement repris ou profondément modifiés avant d'être définitivement livrés au public sont très nombreuses dans ce livre : elles constituent les matériaux de notre recherche. Il n'est pas exagéré de dire que, sous cet aspect, l'œuvre de France est fort peu connue. Elle est d'autant plus attachante à ce stade que l'écrivain s'y exprime avec un certain abandon. Il s'est bien peu confessé dans ses souvenirs, et sa pensée n'a jamais été assez originale pour mériter d'être étudiée en elle-même. Cet homme partagé entre la philosophie des lumières et la philosophie du devenir, attaché à la notion d'équilibre telle que Goethe la définit, mais pessimiste à la manière de Lucrèce, a dû moins fortement ressentir son temps, et il s'est avancé aux confins de la cité des livres pour soutenir des idées généreuses. Cette cité, il ne l'a jamais quittée : ouvrir ses portes au plus grand nombre d'hommes possible lui semblait justement le seul moyen de « changer la vie ». Et si l'histoire de sa polémique est en fin de compte celle d'un échec, peut-être cet échec doit-il être honoré pour avoir été celui d'une génération entière d'intellectuels de bonne volonté.

Avant tout essai de polémique, le problème qui se pose à l'écrivain qui réfléchit sa lutte est celui de l'action. En écrivant, il reproduit, sans doute, un monde qu'il ressent avec force ; mais en même temps il le modifie, le dispose en vue d'un effet esthétique et n'en accepte qu'une part. Son public est forcément limité : autre obstacle. Dès lors, l'écrivain peut-il espérer que son œuvre aura valeur d'acte au même titre qu'un geste matériel ? Ou doit-il se résigner à vivre dans un monde purement intellectuel et, s'il veut disputer, à se borner aux disputes de principes et d'écoles, tout en admettant qu'elles ne peuvent en aucun cas se fonder sur la réalité journalière ? Ces questions ont été anxieusement formulées par les écrivains contemporains, qui sentent combien ils sont séparés du monde ; mais le tourment d'une conscience intellectuelle qui se veut agissante — politique, au sens grec du terme — a grandi chez les écrivains du siècle dernier. Anatole France a été poursuivi par le problème de l'action, qu'il a maintes fois exposé au cours de son

œuvre. Certains aspects de son caractère le poussaient à assumer une polémique, mais celle-ci ne s'est épanouie et n'a pris chez lui place prépondérante qu'aux époques où, par une rencontre heureuse, il *fallait* précisément être un intellectuel attaché à certaines valeurs, rompu à certaines techniques de pensée, pour exercer une influence sur le public. Ce fut le cas durant le Second Empire, la crise de Panama, et surtout pendant l'affaire Dreyfus. Aux autres époques, la lutte de France se dissimule, quand elle ne se nie pas avec amertume. Jamais cependant la tentation de l'acte n'a été poussée chez France jusqu'à la destruction de la littérature même. Par sa conception de la « belle langue » et de l'idée claire, par son aisance à suivre une tradition, il inscrit sa polémique dans un humanisme que nul ne mit sérieusement en accusation avant le temps de sa vieillesse.

La lecture des journaux, longue, fastidieuse souvent, mais révélatrice aussi de centaines de pages injustement oubliées, nous a donc permis d'esquisser la courbe suivie par France dans ses rapports avec le monde ; courbe irrégulière et difficile à suivre jusqu'à la querelle du *Disciple*, bien plus nette ensuite. Les manuscrits de France n'ont été utilisés que dans la mesure où ils étaient importants pour définir sa lutte. Nous n'avons pas cru devoir attribuer à ces manuscrits, à la correspondance de France, aux articles inconnus parce qu'ils n'ont pas été repris en volume, une place privilégiée, sous le seul prétexte qu'ils sont d'accès difficile. Ils sont cités au même titre que des œuvres accessibles à tous.

Qu'il nous soit permis de présenter des remerciements à ceux qui ont aidé à notre travail. La famille d'Anatole France est telle qu'il aurait pu le souhaiter, dans un de ces Colloques aux Enfers qu'il se plaisait à écrire. M. Lucien Psichari, petit-fils de France, arrière-petit-fils de Renan, tient pour une preuve d'amitié personnelle toute étude concernant son grand-père, et l'accès de la vieille demeure de « Monsieur France » comme de ses papiers les plus intimes, dont une grande partie est déposée à la Bibliothèque Nationale, est parfaitement libre. Les membres de la société des amis d'Anatole France se sont empressés de favoriser nos recherches, en particulier Madame Henriette Psichari, MM. Grunbaum-Ballin et Aveline, qui entretiennent avec piété le souvenir d'un écrivain qu'ils ont bien connu. M. Suffel nous a sans cesse dispensé les conseils de son érudition très sûre. Les conservateurs et bibliothécaires de la Bibliothèque Nationale ont facilité et guidé ce travail. Celui-ci n'aurait pas été possible sans l'aide du C. N. R. S., qui nous a permis de nous consacrer à des recherches au cours desquelles le soutien de Madame M.-J. Durry a toujours été si attentif et efficace. A elle particulièrement, qui a bien voulu accepter de diriger cette thèse, nous adressons l'expression de notre très grande reconnaissance.

CHAPITRE I

LA JEUNESSE D'ANATOLE FRANCE, SES LUTTES EPHEMERES ET SA VIOLENCE PROFONDE

Son caractère disposait Anatole France à cette attitude complexe que prend vis-à-vis du monde l'écrivain polémiste. Ses souvenirs d'enfance et d'adolescence le montrent, il est vrai, déjà rêveur et peu adapté à la vie pratique, soit qu'il ignore qui, du marchand ou du client, donne de l'argent à l'autre (1), soit que son ami Fontanet l'abuse en toute circonstance (2) ; trop surveillé par sa mère (3), il est timide, et cette timidité ne fait que croître avec l'âge, au point de le rendre ridicule avec les femmes (4) ; il est mauvais élève et, perpétuellement distrait, s'étonne des questions que lui posent les professeurs (5). La distance que crée l'écrivain entre lui et les choses existe pour lui, spontanément, dès son plus jeune âge : c'est un trait naturel et non acquis par métier.

Il semblerait par là l'être le moins propre à s'intéresser aux luttes de ce monde ; mais d'autres pages de ses souvenirs le révèlent étonnamment attaché à la vie. Le plus souvent, il la « prend comme un spectacle » (6), ce qui indique encore qu'il la garde à distance et n'y participe que par sentiment réfléchi : mais quelle minutie dans l'observation, quelle acuité dans le souvenir ! Il y a dans le *Petit Pierre* des descriptions de gravures et d'étoffes (7), une épopée du jeu de l'oie (8), qui montrent avec quelle vivacité le petit France s'appropriait un univers fragmentaire. De même, lorsqu'il rapporte les discours que se tenaient la vieille bonne et la marchande de lunettes (9), les exploits de la vigoureuse Justine (10), et surtout la promenade émerveillée qu'il fit un jour d'école buissonnière. (11). Là encore, il est passif ; mais de cette passivité enfantine qui laisse de profondes marques et conduit aux actes les

(1) *Petit Pierre*, p. 60.

(2) *Vie en Fleur* : chapitre I, « On ne donne pas assez ». X, « Vaine amitié » XV, « Le choix d'une carrière ».

(3) *Petit Pierre*, p. 9.

(4) *Livre de mon Ami*, p. 175 (l'aventure de madame Gance, que le jeune France appela « Monsieur »).

(5) *Livre de mon Ami*, p. 168 (« je m'occupais de choses étrangères à la classe »). *Petit Pierre*, p. 303. *Vie en Fleur*, p. 102 et 132.

(6) *Livre de mon Ami*, p. 115.

(7) *Petit Pierre*, p. 18 et 160. Voir aussi *Livre de mon Ami*, I : « Les Monstres ».

(8) *Petit Pierre*, p. 169.

(9) *Petit Pierre*, p. 110.

(10) *Petit Pierre*, chapitre XXVII, « La jeune héritière des Troglodytes ».

(11) *Vie en Fleur*, pp. 45-57.

plus importants. « Peut-être [dit-il] est-ce en ce jour que fut déposé en moi le germe de cet amour fécond que je gardai toute ma vie pour les arts manuels et ceux qui les pratiquent ».

Parfois, le petit garçon ou le jeune homme surprend au contraire par des poussées de violence : il est remarquable de voir Anatole France sensuel dès le plus jeune âge au point de rechercher la belle Madame Moser (12), malgré les défenses de ses parents, et de désirer sans espoir mademoiselle Méréelle (13). Il est capable d'ivresses soudaines à la campagne (14) ou dans la cour de récréations (15) ; il poursuit certaines personnes — la tante Chausson, le professeur Crottu (16) — d'une haine qu'il ne songe même pas à cacher. Ce n'est pas seulement enfantillage : France manifeste une indocilité à la règle qui le mènera loin, et le pousse déjà, parvenu à l'adolescence, au mépris de l'instruction traditionnelle (17) et à l'opposition contre son père « en toutes choses, d'instinct ». (18)

Spontanément, France prit devant la vie cette attitude double : il absorba les objets extérieurs, les réduisit à l'état de pensées et de sensations, mais aussi se tourna vers eux de toute la force d'un être avide de se fuir, car il trouvait en lui trop d'aspirations contrariées et d'inutiles violences. « On a beau chercher, on ne trouve jamais que soi-même. Le monde, pour chacun de nous, est ce que nous en contenons », écrit France dans *Le Petit Pierre* (19) ; mais dans le même livre, il fait cette déclaration qu'on aurait tort de prendre pour contradictoire : « Je tiens la connaissance de soi comme une source de soucis, d'inquiétude et de tourments. Je me suis fréquenté le moins possible. Il m'a paru que la sagesse était de se détourner de soi-même... » (20). Dans toute son œuvre, il tâche à la fois de recevoir le monde et de se l'approprier, de le décrire et de le transposer. C'est ce qui lui donne une grande puissance de lutte, parce que l'action lui est nécessaire : elle contribue à élargir sa perception des choses. Mais c'est aussi ce qui enveloppe sa polémique dans une subjectivité intellectuelle qui la rend souvent fuyante, capricieuse, et l'imprègne d'une érudition toute personnelle. Balance difficile à équilibrer : les personnages principaux des romans de France éprouvent de la peine à vivre, et France à travers eux ; mais ils n'en ont pas moins des opinions très nettes, qu'ils soutiennent avec d'autant plus de force qu'elles se situent au plus profond d'eux-mêmes. Nul n'était mieux fait pour sentir vivement le problème de l'écrivain devant l'action que France, qui reçoit passivement les sensations, les associe au rêve sans bien les en distinguer parfois, mais fait preuve aussi d'agressivité, de désirs soudains, et se rend compte du rôle que son intelligence doit lui permettre de jouer.

Ces deux mouvements existaient en lui depuis l'enfance. « J'aspirais, dit-il, à tout voir, tout savoir, tout sentir, à renfermer

(12) *Petit Pierre*, p. 132.

(13) *Petit Pierre*, p. 275.

(14) *Petit Pierre*, p. 291.

(15) *Petit Pierre*, p. 302.

(16) Voir le *Petit Pierre* et la *Vie en Fleur* pour ce qui concerne la tante Chausson. Pour Crottu, *Vie en Fleur*, II, « l'Ecole Buissonnière ».

(17) *Vie en Fleur*, passim, notamment p. 79 ; *Livre de mon Ami*, pp. 164, 170.

(18) *Petit Pierre*, p. 7.

(19) *Petit Pierre*, p. 118.

(20) *Petit Pierre*, p. 316.

le monde entier en moi » (21) ; mais il dit aussi : « je pressentis tout de suite que je ne trouverais pas facilement une place dans une société où, pour s'avancer, il fallait jouer des coudes ; c'est un art que j'ignorais. Je m'apercevais que j'étais différent des autres, sans savoir si c'était en bien ou en mal, et cela m'effrayait ». (22)

France avait ces dispositions fondamentales devant l'action. Il serait vain de chercher quels hommes, dans son entourage, ont pu exercer sur lui une influence déterminante par leurs opinions politiques ou littéraires ; vain encore de chercher, dans les déceptions amoureuses que France put éprouver au début de sa vie, les raisons de son orientation polémique. France parle de son parrain Danquin (23), napoléonien, mais ennemi du Second Empire ; du romantique chevelu Marc Ribert (24) et de monsieur Dubois (25), classique et sceptique. Mais il ne contracta pas envers eux une sorte de dette. Ces rencontres morales et intellectuelles ne font qu'appuyer dans un sens déjà esquissé. France les utilisa à sa manière, en donnant sa propre marque aux pensées étrangères ; il choisit dans la boutique du « père France », ouverte aux érudits et aux littérateurs, spécialisée dans l'histoire de la Révolution, les notions et les hommes qui convenaient à son tempérament. On ne peut les étudier qu'en regard de ses œuvres mêmes.

Quant à ses déceptions sentimentales (26), il suffit de savoir qu'elles furent assez nombreuses pour augmenter son impression d'être étranger au monde : qu'on ajoute à ces tristesses la médiocrité des travaux qui furent imposés au jeune France pour gagner sa vie, et l'on imaginera le jeune homme timide et orgueilleux, ambitieux et insatisfait qui, à la fin du Second Empire, écrivit ses premières œuvres. Il eut les révoltes de Jean Servien parce qu'il en connaissait les amertumes.

(21) *Vie en Fleur*, p. 140.

(22) *Vie en Fleur*, p. 180.

(23) *Vie en Fleur*, pp. 229-231. *Petit Pierre*, pp. 187 ; 223 ssq.

(24) *Vie en Fleur*, chapitre VIII, p. 114 (« Romantisme »).

(25) XVII, p. 203 (« L'appartement de M. Dubois »).

XIX, p. 227 (« Les taquineries de M. Dubois »)-XX (« Apologie de la guerre »), p. 231 — et XXVIII, p. 312 (« N'écris pas »).

La place très importante donnée à la peinture de M. Dubois et de ses opinions, par rapport à M. Danquin et à Marc Ribert, prouve justement un choix personnel de France, tout à fait indépendant du hasard et d'une influence subie de façon passive.

(26) Sur ces amours et la boutique du père France voir : G. Girard, *La Jeunesse d'Anatole France*, Paris 1925 — J. Suffel, *Anatole France*, Paris 1946 et 1954 — A. Vandegans, *Anatole France, les années de formation*. Paris, 1954.

Bien que les témoignages romancés concernant la vie d'un auteur soient sujets à caution, on peut ajouter foi aux souvenirs de France, en ce qui concerne l'esprit qu'il manifesta durant son enfance. Voir la Postface de la *Vie en Fleur*, p. 345 (« l'on n'a jamais senti d'une façon plus véridique »), et surtout une lettre que France adressa le 21 décembre 1895 à Ernest Daudet : « Je vous envoie le *Livre de mon Ami* en vous confiant que tout ce qui concerne le petit Nozière (pp. 7 à 194) forme un récit exact de mon enfance, sous cette réserve que mon père était non pas médecin, mais libraire sur le quai Voltaire, et que les choses domestiques étaient plus étroites et plus humbles chez nous qu'elles ne sont chez un petit médecin de quartier... » (Correspondance, fonds Lion, B. N., t. II, fol. 61-62).

« J'avais autant d'audace dans l'esprit que de timidité dans les manières. D'ordinaire, l'intelligence des jeunes gens est rude. La mienne était inflexible. Je croyais posséder la vérité. J'étais violent et révolutionnaire, quand j'étais seul ». (1)

Le jeune France, dont la formation intellectuelle fut lente, n'a pas encore de position assez solide pour engager des controverses littéraires ; d'ailleurs le temps n'y est pas propice. France montre toute la violence de son esprit en participant à la lutte politique qui est celle de la jeunesse contemporaine, et à la lutte antireligieuse qui est aussi de mode, mais correspond à une tendance bien plus profonde de son esprit. Cette période est pour lui celle de la rupture avec les valeurs apprises. Son père se plaint de lui : « N'ayant pas suivi mes conseils il n'a pas de position. Il écrit... je devrais dire : il barbouille du papier. Ce que je redoutais le plus depuis son enfance, par une fatalité, est arrivé. Il a toujours été absorbé par cette idée qui lui a fait perdre sa carrière » (2). La rupture avec les directives familiales s'accompagne chez France d'une rupture avec la société. Tout cela pourrait être une simple crise sans lendemain : mais, si France abandonna par la suite la plupart de ses révoltes, il n'en a pas moins trouvé avant 1870 quelques-uns des thèmes et des procédés polémiques les plus féconds de son œuvre entière.

Il ne fait de doute pour personne, sous le Second Empire, qu'un écrivain peut s'opposer efficacement au régime. En effet, l'Empire est, surtout dans ses débuts, ennemi de toute liberté et spécialement de la liberté intellectuelle ; ce sont les exils, les procès de presse, les suppressions de journaux et de cours jugés subversifs, le règne de la censure (3). L'intellectuel combat alors sans quitter sa fonction d'intellectuel, et en vertu même de cette fonction. Il y a peu de ralliés de talent, et ils sont impopulaires : par exemple Sainte-Beuve et Mérimée. Les Goncourt surent en 1866, à la représentation d'*Henriette Maréchal*, ce qu'il en coûtait d'être suspects de complaisance envers l'Empire. En revanche, la vénération s'attache aux noms des exilés, Louis Blanc, Charras, Hugo surtout (4). Les *Châtiments* sont, à eux seuls, la preuve que les écrits peuvent être une arme politique.

En se joignant aux rangs de l'opposition, France n'a donc pas de problème à se poser sur la valeur de sa lutte ; il suit des schémas tout tracés. Paris est le grand centre de l'agitation, particulière-

(1) *Livre de mon Ami*, pp. 177-178.

(2) Lettre de Noël France à M. Bossage. 28 août 1868 (*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 30 mars 1907).

(3) Expulsions de janvier 1852. Jugements des Commissions mixtes, instituées en février 1852 : déportations à la Guyane et en Algérie.

Février 1852 : décret sur la presse. Loi de sûreté générale en février 1858, après l'attentat d'Orsini. Institution du serment, déportations, bannissements.

(4) Voir G. Weill, *Histoire du parti républicain (1814-1870)*. Paris 1900.

ment le Quartier Latin : de nombreux professeurs ont refusé le serment de fidélité et vivent médiocrement grâce aux institutions privées, tout en animant de petits journaux à la fois politiques et littéraires. La jeunesse étudiante, qui les lit ou les écoute avec faveur, est républicaine en très grosse majorité. Elle l'est dès le collège : au concours général de 1860, le rhétoricien Jacques Richard se rend célèbre par des vers frondeurs contre l'Empire (5). Il ne faut donc pas s'étonner que dans son journal de 1861, France proclame son opinion avec la gravité de ses dix-sept ans : « Cazeaux [un de ses camarades] sait mes doctrines et, sans y participer, il a compris que les républicains l'acceptaient à cause de son talent » (6). On devine là un petit club fondé avec une ardeur juvénile dans la classe de Stanislas.

Mais le républicanisme d'Anatole France ne se manifeste qu'à partir de 1867 : il a dû tout d'abord se créer une situation, si modeste soit-elle, et surtout se glisser dans le groupe parnassien fondé l'année précédente (7). Il se trouve là dans un milieu franchement républicain, à commencer par Leconte de Lisle et Catulle Mendès, victime de la censure impériale (8). Les tout jeunes Parnassiens ne sont pas moins dans l'opposition. France se lie particulièrement avec Louis-Xavier de Ricard, le plus fervent de tous : il a été condamné à la prison, malgré les plaidoiries de Laurier et Gambetta, pour avoir outragé l'Empire et la religion. Il a ensuite fondé en 1863 la *Revue du Progrès*, bien vite citée et condamnée en correctionnelle. Et faut-il rappeler que Verlaine collabora à cette Revue, qu'il demeura, lui aussi, républicain jusqu'à la guerre ? (9). La poésie semble alors plus ouverte que toute autre forme littéraire aux révoltes politiques : c'est qu'il existe un lien entre poésie et anticonformisme, et que les poètes du temps crurent pouvoir unir action et rêve. (10)

France passe donc très naturellement à l'attaque, et à l'attaque en vers. La *Gazette Rimée* (11) du républicain Luzarche accueille les deux premiers poèmes : *Denys, tyran de Syracuse* et *Les légions de Varus*. Cette revue, fondée sous le prétexte de venger le Parnasse des Médaillonnets de Barbey d'Aurevilly, disparut à

(5) Le sujet de la composition de vers latins était l'éloge du roi Jérôme. Richard écrivit sa pièce en vers français. Le fait avait frappé A. France, qui le cite dans l'*Univers Illustré* du 4 avril 1885 (non repris), p. 211.

(6) Cité par G. Girard, *op. cit.*, p. 79, (d'après les papiers Charavay).

(7) L. X. de Ricard, *Petit Temps* 13 novembre 1898, « Petits Mémoires d'un Parnassien ».

(8) Il avait subi une peine de prison, pour avoir écrit en 1863 le *Roman d'une nuit*.

(9) C'est dans la *Revue du Progrès* qu'il publia *M. Prudhomme*, seul de ces poèmes qu'il ait gardé par la suite.

(10) Cette union avait été rêvée par Baudelaire, qui, après la ruine de son espoir, écrivit dans le *Reniement de saint Pierre* :

« Certes, je sortirai, quant à moi, satisfait
D'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve ».

(11) Elle publia les *Poètes* de Verlaine en 1868 ; c'est le premier état des *Vaincus* de *Jadis et Naguère* (1).

(1) Il en comporte les deux premières parties. Verlaine y exprime la lassitude des républicains écrasés sous le « cheval du vainqueur » et leur sursaut de haine :

« Allons. debout ! allons, allons ! debout, debout !
Assez comme cela de hontes et de trêves ».

temps, au bout de six numéros. L. X. de Ricard dit (12) que la censure allait la supprimer, car elle avait été alarmée précisément par *Les Légions de Varus*... Puis, le *Paris-Magazine* donne l'hospitalité au sonnet *Un Sénateur Romain*, et l'*Almanach de la Révolution pour 1870* publie *La mort d'un juste*. Au total, étant donnée la rigueur de la censure, la contribution de France à la poésie d'opposition est honnête.

Toutes les pièces sont du genre allusif imposé par la surveillance impériale : l'Empire tournait au libéralisme depuis 1866 (13), mais tout relativement, juste assez pour que l'opposition se fortifiât du droit d'interpellation accordé en janvier 1867, de la loi de 1868 sur la presse. Le déguisement était de règle ; il s'agissait de le rendre habile. Trois des poèmes d'Anatole France ont recours à l'Antiquité, sans doute par goût personnel de l'auteur, mais aussi par imitation. Bien des républicains, de formation universitaire, avaient choisi ce genre. Il faut citer le répétiteur Rogeard, dont les *Propos de Labiénus* (14) — d'une rhétorique assez insipide — avaient obtenu en 1865 un prodigieux succès. Ils répondaient à la *Vie de Jules César* que Napoléon III allait faire paraître sous son nom, soutenant que certains hommes étaient appelés sur terre pour jouer un rôle providentiel. C'était donner des armes à ses adversaires : l'Antiquité fut dès lors chargée d'exprimer les haines présentes (15). Quant à la *Mort d'un Juste*, France obéit encore à la mode en y contant les derniers moments du conventionnel Billaud-Varenne. Tout éloge de la Révolution était une attaque contre le régime impérial, à une époque où Michelet, Quinet, Louis Blanc, diversement persécutés (16), jouissaient de l'admiration de la jeunesse.

C'est dans le détail des poèmes de France que pourrait se distinguer un choix personnel, impossible pour les sujets eux-mêmes, soumis à la règle du genre. *Denys, tyran de Syracuse*, paru le 20 mars 1867, est une satire d'une portée générale : le tyran et le Chœur dialoguent en strophes alternées, où il apparaît bien que le travestissement antique n'est qu'un prétexte. Quelques mots évoquent il est vrai une civilisation disparue : esclaves, cothurnes, route sacrée, scandales, cavales... ; mais France rend le temps transparent par d'assez nombreuses allusions, reconnaissables pour tous les contemporains. Il dit l'esclavage de la pensée et de la presse :

« Nos yeux sont si bien clos que le soleil qui luit,
N'y pourrait pas glisser un trait de sa lumière »

(12) Article cité note 7 (1).

(13) La première manifestation de libéralisme date de 1859, Napoléon III ayant mécontenté les conservateurs par la guerre d'Italie. La guerre du Mexique et Sadowa, l'influence d'Ollivier sont le signal d'une nouvelle évolution, annoncée par une lettre de l'empereur au ministre d'Etat, du 19 janvier 1867.

(14) Pamphlet publié dans la *Rive Gauche* de Longuet, 15^e numéro, et paru huit jours plus tard en brochure. Rogeard fut condamné en mars à cinq ans de prison. Lorsqu'il écrivit son pamphlet, la préface du livre de l'empereur avait déjà paru dans les journaux, non le livre lui-même.

(15) Voir le discours où Gambetta, défendant le *Réveil*, cite, pour combattre le coup d'Etat, Salluste, César, Catilina... (13 novembre 1868).

(16) Quinet (*La Révolution*, 1865) et Louis Blanc (*Histoire de la Révolution française*, publiée jusqu'en 1862) étaient en exil. Michelet (*Histoire de la Révolution française*, publiée jusqu'en 1855) avait vu suspendre son cours au Collège de France.

(1) Et : « Anatole France et le Parnasse Contemporain » par L. X. de Ricard, *Revue* 1^{er} février 1902, t. XL, p. 302-318.

le discours du Trône écouté en silence :

« Pour que vous l'approuviez, voici ma politique »

les orgies de la Cour Impériale :

...« Pour ton lit, nous engraissons chez nous

Nos femmes aux grands yeux, nos sœurs aux belles hanches ».

Une fois, même, France s'évade de la convention en parlant de « l'Abeille Antique » inspiratrice des écrivains, expression qui ne peut évidemment convenir qu'à un moderne.

Il emploie constamment le même procédé : le tyran montre avec cynisme qu'il entend imposer son pouvoir, et le chœur reprend régulièrement les paroles du tyran pour montrer sa veulerie propre : les adversaires donnent donc d'eux-mêmes une image haïssable, conforme à celle que les républicains se font d'eux. Mais l'exécution d'un tel poème était difficile, et France n'a pas évité la monotonie des strophes qui se répondent, l'égalité lassante de la phrase et la grosse ironie :

« Nous avons connu que nous étions eunuques », « nous haïssons tous les balances égales », fait-il dire au Chœur.

Dans les *Légions de Varus*, l'histoire romaine ne sert plus que de point de départ, et le poème se tourne résolument vers l'actualité : c'est que le désastre de Varus est seulement la figure du désastre du Mexique (17). L'expédition, imaginée par despotisme et avidité :

« L'or des chefs germains lui viendrait par boisseaux

On s'ennuyait ; la guerre était utile en somme » (ainsi France exprime-t-il les intentions d'Auguste, figurant l'empereur), est menée par un chef inique, image du duc de Morny, du général Bazaine :

« Maigre il était entré dans une place grasse,

Et s'en était allé gras d'une maigre place ».

Malgré des lourdeurs et des fautes de versification, la pièce semble plus réussie que la précédente. C'est qu'elle est un pur pastiche du style de Hugo et des procédés rhétoriques en vogue : elle respire une vie artificielle. Les antithèses y abondent, ainsi que les mots lyriques (inviolée, pleurante, infâme), les invocations à César, les invectives violentes. La forêt devient vivante pour combattre les soldats impériaux :

« Chaque arbre avait des doigts et leur crevait les yeux »,

cependant que Hermann, le héros national qui figure Juarez, est exalté comme Hernani :

« Hermann, gloire sans nom ! Hermann, l'homme, la chose

De l'antique patrie et de la liberté

Toujours beau, toujours jeune et toujours indompté ! »

(17) *Les Légions de Varus* parurent le 20 juin 1867. Elles sont de pleine actualité. La guerre du Mexique avait fini par être menée contre le chef libéral Juarez par le seul corps expéditionnaire français, qui, à l'instigation de Morny, soutenait la créance louche d'un banquier suisse. Maximilien d'Autriche, qui, d'après le projet de Napoléon III, devait recevoir la couronne du Mexique, s'y rendit en 1864. Mais les troupes françaises furent peu à peu retirées (1866-67), et Maximilien, pris à Queretaro, fut exécuté le 19 juin 1869. Le 20 juin, l'exécution de Maximilien n'était d'ailleurs pas connue en France. Ce jour même, Hugo avait demandé sa grâce à Juarez (*Siècle*, voir numéro du 27 juin).

Une longue prosopopée de la Patrie et la construction du poème entier sur une opposition de termes achèvent de faire de cette pièce un morceau de convention.

Avec *Un Sénateur Romain*, France exploite la forme d'art la plus opposée. Ce sonnet au caractère strict pourrait n'avoir qu'une signification artistique, et c'est pourquoi, sans doute, France l'a conservé dans les *Idylles et Légendes* (18). Mais parler de César en 1869, c'était faire allusion au livre de Napoléon III ; parler de Pompée, c'était rappeler la République proscrite (Labiénu avait été partisan de Pompée, et célébré pour cela) ; et, lorsque France évoque la mort de César, il souhaite la vengeance et l'expiation. Il faut pourtant remarquer que la dérision retombe sur le sénateur éveillé à moitié, qui proclame « à travers l'horreur de la curie » :

« Je vote la couronne à César dictateur ! »

Comme dans les *Denys de Syracuse*, France paraît supporter la veulerie des partisans de l'Empire moins patiemment encore que le despotisme de Napoléon III.

Enfin, *La Mort d'un Juste* est de nouveau une pièce romantique. Anatole France avait donné à la *Gazette Bibliographique*, le 20 juillet 1868, un article sur la bibliothèque de Billaud-Varenne à la Guyane qui fut à l'origine du poème ; celui-ci en accentue encore le lyrisme en présentant le proscrit comme un héros digne d'être célébré par Vigny ou Hugo : grand, fort et solitaire, il communie en ses derniers instants avec la nature :

« Je veux, sous le ciel nu, mourir en liberté.
Le vent de la montagne emportera ma vie ! »

Au moment de sa mort, il « embrasse l'horizon d'un regard plein d'éclairs ».

« Et l'âme de Billaud-Varenne s'exhale
En grondant l'entretien d'Eucrate et de Sylla. »

Ce sont là des vers fort discutables. Les grands hommes de la Révolution inspiraient alors de tels sentiments : Verlaine était fervent de Marat et de Babeuf (19).

Du moins le héros de France n'est-il pas mal choisi ; Louis Blanc l'avait déjà célébré dans son *Histoire de la Révolution* (20). Ce proscrit, dont les Français se moquèrent sitôt qu'il fut en exil après l'avoir beaucoup craint, prêtait d'autant mieux aux allusions qu'il refusa la grâce offerte par le Premier Consul et mourut au loin. Il symbolisait donc à merveille les proscrits qui avaient refusé la grâce d'août 1859 : Charras, Victor Hugo, Louis Blanc. On peut même penser que France voulut marquer l'anniversaire de ce refus par son poème, paru à la fin de 1869 (21).

Au total, ces poèmes politiques, les seuls que nous possédions

(18) *Idylles et Légendes*, Poésies, p. 63.

(19) Voir E. Lepelletier, *Paul Verlaine*, 1907, p. 41.

(20) France indique lui-même cette source dans la *Gazette Bibliographique* : « M. Louis Blanc, *Révol.* tome XII, p. 201. Voir son très beau récit de la mort de Billaud-Varenne, racontée d'après la *Nouvelle Minerve* » (note de l'article cité sur « la bibliothèque de Billaud-Varenne »).

(21) *L'Almanach de la Révolution pour 1870*, où parut le poème p. 132, est publié sans date ; mais l'Introduction, écrite par Jules Claretie, est datée du 10 août 1869.

de France, sont de factures très diverses et généralement médiocres. Anatole France n'a point trouvé sa manière, et il subit une influence presque obligée à l'époque, celle de Victor Hugo. L'emprise de celui-ci se manifeste plutôt par le style des poèmes que par leur sujet : Hugo en exil pouvait se permettre des invectives directes contre Napoléon le Petit, et s'il combat dans les *Châtiments* la veulerie des partisans de l'Empire, c'est avec l'accent de l'indignation, non de l'ironie (22). Mais c'est à lui que France doit tout le romantisme des antithèses, des effets de violence, de la grosse ironie : France n'a pris de Hugo que ses procédés les plus immédiats. Cette influence est particulièrement obsédante dans *Les Légions de Varus* et *La Mort d'un Juste*. Dans ces deux poèmes, l'écrivain se propose non seulement d'attaquer l'Empire, mais encore d'exalter un héros — ici Hermann, là Billaud-Varenne. Aussitôt le ton devient excessif, l'idéalisation maladroite. France imite, et il exagère dans l'imitation. C'est que dans l'héroïsme, il se guide : si l'on en conclut que son tempérament est plutôt celui d'un opposant que d'un laudateur, le reste de son œuvre polémique n'y contredit pas.

Mais ces poèmes ne sont pas seulement des pastiches, où France aurait suivi une mode répandue chez les jeunes gens de son entourage. *Denys, tyran de Syracuse* et *Un Sénateur Romain* expriment une idée qui a de profondes racines chez l'écrivain, une des idées les plus importantes de son œuvre : c'est que, par manque de courage intellectuel, l'homme se forge à lui-même ses chaînes. Un écrivain libre doit donc attaquer non seulement le despotisme, mais autant, si ce n'est davantage, le découragement et la facilité d'âme de ceux qui se laissent réduire en esclavage.

France, s'il l'emploie parfois avec maladresse, a une juste notion du déguisement politique. Il choisit le sujet qui peut lui fournir le plus d'allusions à l'instant présent, sans qu'il trahisse absolument l'histoire : un pareil choix n'est possible que si l'écrivain possède un répertoire érudit assez étendu. France n'était pas seul alors à appliquer cette technique et ce n'est pas lui qui l'appliquait le mieux, sans doute : mais elle convenait à son caractère et à sa forme de culture, et il l'a perfectionnée sans en modifier le principe. Lorsqu'on pense à la fausse mythologie de *l'Histoire Contemporaine* ou à la trame des *Opinions de Jérôme Coignard*, on ne peut négliger le travestissement des premières poésies. Il n'est encore ni très conscient, ni très original ; mais c'est alors, malgré tout, que France acquit un de ses procédés favoris. Lui-même se rendait compte de l'importance de cette époque pour sa formation, lorsqu'il écrivait dans le *Temps* du vingt-quatre mai 1891 : « [...] C'était le temps où Rogeard écrivait les *Propos de Labiénus* ; c'était le temps des derniers humanistes français. Notre génération est séparée de la leur par un abîme » (23).

Les articles d'opposition au régime que France publia principalement dans des revues bibliographiques, entre 1867 et 1870, se fondent sur les mêmes idées que ses poèmes. Quelques-uns ont une

(22) Pas de longue allusion à l'Antiquité dans les *Châtiments*, mis à part *l'Egout de Rome* (VII, 4) qui n'appartient pas au genre du déguisement. Les servitudes et les platitudes de l'Empire y sont souvent flétries (I, 10 ; III, 4, 7, 8 ; V, 3 ; VI, 5, 6 ; VII, 2, 17). Mais l'ironie n'apparaît que rarement et par instants contre elles, comme dans le *Parti du Crime* (VI, II), vers 94-106.

(23) Repris dans la *Vie Littéraire*, IV, p. 246 (article sur Weiss).

allure théorique : ils traitent de la Révolution ou d'un autre sujet applicable au temps. On a vu ce que signifiait, à l'époque, l'éloge de la Révolution : Anatole France s'y attache, parce que son attention s'est fixée depuis l'enfance sur la période révolutionnaire. Son père avait acquis sur elle des documents rares et avait dressé le catalogue de La Bédoyère (24) ; au surplus Noël France était royaliste ; et le jeune France avait, en prônant la Révolution, le plaisir de s'opposer à la fois à son père et à l'Empire. Les ressources de la boutique France et du parrain du jeune écrivain, Charavay (25), furent sans doute à l'origine du projet qu'il forma en collaboration avec Louis-Xavier de Ricard : publier une *Encyclopédie de la Révolution* en douze volumes in-quarto. A peine plus heureuse que l'*Histoire de France* en cinquante volumes du *Livre de mon Ami* (26), cette *Encyclopédie* se borna au prospectus. Il en existe deux tirages de 1868 (27) ; les jeunes gens n'y cachent pas leur projet de faire servir l'histoire aux luttes présentes. « Il a paru que les circonstances étaient opportunes pour aider, de l'enseignement et de l'exemple de cette grande époque, l'activité des consciences qui commencent à se réveiller ». Pour cela, il est, disent les auteurs, nécessaire de détruire les « légendes réactionnaires » et de « réunir, dans une tradition enfin déterminée, les traditions diverses que se sont léguées les partis différents qui ont coopéré à la Révolution ». Ils présentent ainsi, avant Clemenceau, la Révolution comme un bloc : en estimant qu'on peut en tirer un corps de doctrines cohérentes, ils méconnaissent les divisions qui existent entre les historiens de leur temps même, partagés entre Girondins et Montagnards ; mais ils se servent plus efficacement de la Révolution, qui devient ainsi un symbole de liberté. Quarante-sept écrivains devaient collaborer à l'*Encyclopédie* : notamment, Quinet, Louis Blanc, Michelet, Leconte de Lisle, Ménard et Vacquerie. Si elle ne vit jamais le jour, ce fut certes à cause de difficultés matérielles ; mais il n'est pas interdit de penser aussi à des dissentiments produits par la différence des opinions républicaines sur la Révolution. France et Ricard penchaient vers les Girondins, comme Quinet et Michelet dont ils faisaient l'éloge dans le prospectus ; d'autres collaborateurs éventuels étaient au contraire Montagnards, et parmi eux Louis Blanc, dont le nom disparaît du second tirage. Les nécessités de la polémique avaient pu dissimuler ces disputes, non les supprimer.

France publia ensuite un article sur la bibliothèque de Billaud-Varenne, où il le présente comme un héros digne de la Plutarque, sans épargner les allusions : « Il avait repoussé comme un outrage la grâce que le Premier Consul avait cru pouvoir lui offrir. Billaud-

(24) Noël France : *Description historique et bibliographique de la collection de feu M. le Comte H. de La Bédoyère [...]* Sur la Révolution française, l'Empire et la Restauration. Paris, 1862.

(25) Les Charavay faisaient commerce d'autographes. Jacques Charavay fut le parrain de France ; il prit la suite de G. Charavay à la tête de l'*Amateur d'Autographes* en 1864. Son fils Etienne, d'opinions républicaines, était très lié avec Anatole France.

(26) Cette *Histoire* projetée en collaboration avec Fontanet s'arrête au roi Teutobochus : est-ce une allusion humoristique aux mécomptes du jeune France ? (*Livre de mon Ami*, 129-131).

(27) Voir Barthou, conférence sur « Anatole France et la Révolution Française », *Cahiers de Radio-Paris*, 15 mars 1933.

Le Prospectus de l'*Histoire de la Révolution* parut dans l'*Amateur d'Autographes*, I — 16 juillet 1868, p. 175.

Varenne travaillait durement la terre ; mais ce labeur ne domptait pas l'âme tout entière de cet homme indomptable ». Enfin, en mars 1870, France donne au *Bibliophile Français* une notice sur le comte de La Bédoyère et laisse voir qu'il désapprouve son « entêtement breton » à refuser la Révolution. Selon les documents mêmes qu'il possédait, « La Gironde et Condorcet [...] ont des accents plus profonds, sans doute, que l'ingénieux Royou [...] Les écrivains royalistes avaient gardé le ton de l'Ancien Régime. C'étaient des rieurs qui s'intéressaient fort aux filles du Palais-Royal. »

Le parti républicain ne se contentait pas de recourir à la Révolution ; il faisait aussi la guerre au respect des traditions royalistes. Frédéric Morin, approuvé par Quinet, voyait dans l'absolutisme royal une cause de décadence (28) ; Michelet flétrit selon le même principe Louis XIV, Louis XV et Louis XVI (29). On ne peut s'étonner de voir Anatole France le suivre en écrivant de Louis XIV : « Cet être odieux et grotesque que Michelet, de son œil de génie, a vu dans toutes ses misères et toutes ses turpitudes, n'a plus droit à de fâcheuses indulgences », et du Grand Siècle : « A la bien examiner, cette époque est féroce et malpropre. La poésie ne fut jamais chassée de si loin... » (*Amateur D'Autographes*, 1^{er} février 1869). Mais rien n'était plus étranger aux préférences instinctives de France que ce chapitre d'histoire républicaine. Jamais, dans le cours de sa vie, il ne renouvela semblables déclarations. (30)

Quelques-uns de ses articles contiennent des attaques plus directes encore contre l'Empire. Dans sa Revue Théâtrale de 1866, France se plaint de la préférence officielle accordée au Théâtre-Français : « Ce n'était vraiment pas la peine de faire 89 et 93 et 1830 pour avoir en 1866 des théâtres de condition et des théâtres roturiers » ; il explique le succès du *Lion Amoureux* de Ponsard par des « motifs absolument étrangers au mérite littéraire de l'œuvre, mais qui n'en sont pas moins très respectables. M. Ponsard y parle de liberté, de patrie, d'honneur, sinon en poète, tout au moins en honnête homme. Cela a plu aux honnêtes gens. On n'a pas besoin d'être Corneille pour faire comprendre à un Français que la liberté est une belle chose » (*Chasseur Bibliographe*, janvier 1867). Ailleurs, France ne dissimule pas qu'il désire la chute violente du régime : rendant compte d'un ouvrage de Lorédan Larchey intitulé *Les Tuileries en février 1848*, il écrit : « On y trouve l'exemple trop peu intimidant des grandes vengeances populaires. On y apprend comment rugit le lion terrible et magnanime que Barbier a chanté » (*Amateur d'Autographes*, 1-16 juillet 1868). Voici même une attaque en règle, qui ne s'embarrasse plus de précautions ; une nouvelle loi sur l'armée venant d'accroître l'antimilitarisme qui existait chez les républicains depuis l'expédition du Mexique (31), France exprime leur opinion à propos du changement des noms des rues, à Paris : « Ces rues honorées de noms d'artistes nous reposent un peu de tant d'autres voies placées sous des vocables impériaux et militaires que la population, si elle nous ressemble, ne gar-

(28) Frédéric Morin : *La France au Moyen Age*, 1859 ; *Origines de la démocratie : la France au Moyen Age*, 1865.

(29) *Histoire de France*, tome XIII, Louis XIV, 1860 ; tome XIV, *id.*, 1862 ; tome XV, la Régence, 1863 ; tome XVI, Louis XV, 1866.

(30) Par amour de la littérature classique, France a passé sous silence le dix-septième siècle dans la revue pessimiste de l'*Ile des Pingouins* elle-même.

(31) Loi votée le 1^{er} février 1868. Napoléon III espérait, grâce à elle, mettre la France au niveau de la Prusse.

de pas pieusement dans son cœur ». France ne contient plus son ironie à la nouvelle que Barye s'est chargé d'exécuter un bas-relief en bronze représentant Napoléon III : « On ajoute que ce bas-relief sera un profil d'homme à cheval figurant Napoléon III en costume d'empereur romain, monté sur un cheval hongre. Il y a évidemment là une erreur : nous ne contestons pas à l'empereur Napoléon III le droit d'accabler ses effigies sous la cuirasse à pectoraux de Néron et sous les cnémides à mufles de Caligula, mais l'effet d'un pareil travestissement exposé en lieu public serait trop risible [...] laissons les cuirasses d'airain aux musées et les lauriers aux jambons. » (32)

Si l'on ajoute que le jeune France donna le 14 mai 1868 à la *Démocratie* de Ch.-L. Chassin son bulletin de souscription accompagné de cette lettre : « Monsieur, je suis tout disposé à être utile, selon mes moyens, à la *Démocratie* » (33) et qu'il collabora au *Rappel* d'Auguste Vacquerie (son article, de septembre 1869, n'avait pas de signification politique ; mais le journal était très « mal noté »), on aura une perspective assez complète sur les manifestations qui l'opposent au régime.

Ses articles — notes érudites très souvent, plutôt qu'articles — portent la marque d'un rhétorique en vogue à cette époque ; comparaison du peuple avec un lion, exaltation de Billaud-Varenne, phrases périodiques ou savamment construites. Lorsqu'Anatole France quitte ce ton, c'est pour l'ironie sans grâce de l'article contre Napoléon III ; on a l'impression que sa langue politique oscille entre le romantisme et la maladresse. Cela est d'autant plus remarquable qu'à d'autres propos, France fait assez souvent pressentir les qualités d'un grand prosateur. Mais il existait une tradition politique, créée par Michelet et Quinet : elle eut tant d'emprise sur France que l'on retrouve dans ses discours, après 1900 et surtout après la guerre de 1914-18, la rhétorique de ses jeunes années.

D'ailleurs l'opposition de France à l'Empire venait-elle toujours du plus profond de lui-même ? Il est permis d'en douter, lorsqu'on lit par exemple l'article qui déprécie le dix-septième siècle. France n'a pas encore trouvé sa personnalité, et il adopte sans examen détaillé les opinions de la jeunesse littéraire, le style des grands aînés. Cela ne veut pas dire qu'il ne soit pas sincère et ne s'oppose à l'Empire que pour se conformer aux goûts du groupe parnassien : il est très naturel qu'à son âge, il soit porté d'enthousiasme à soutenir tout un ensemble d'idées, pour peu que le principe lui en semble juste. Et ce principe est clair : dans ses poèmes comme dans ses articles, France réclame la liberté ; liberté de pensée, liberté d'expression, liberté politique. De là viennent ses attaques contre Napoléon III, comme son exaltation des proscrits et sa pitié pour la patrie enchaînée.

Sa polémique se fonde donc sur des motifs très intellectuels :

(32) *Amateur d'Autographes*, nov.-déc. 1868. Rochefort écrivit sur le même sujet, dans *La Lanterne* : « La statue équestre de Napoléon III, représenté en César (rions-en pendant que nous y sommes) dont j'ai parlé dans mon dernier numéro, est l'œuvre de M. Barye. On sait que M. Barye est le plus célèbre de nos sculpteurs d'animaux ». (*Henri Rochefort le pamphlétaire*, par A. Zévaès, Paris 1946, p. 47).

(33) Le programme du journal était : paix universelle, désarmement, suppression des armées permanentes. France est nommé comme adhérent à partir du 13^e prospectus, comme actionnaire dans le dernier. Voir J. Lion, « Anatole France et *La Démocratie* », *Lys Rouge*, 1^{er} avril 1937, pp. 144-145.

le parti républicain tout entier en est là ; avec Vacherot (34), Quinet, Gambetta et Jules Ferry, il s'est nettement séparé du parti ouvrier. Il n'exalte pas l'égalité et se fonde sur des revendications politiques, non sociales. France a bien produit en collaboration avec Ricard une pochade intitulée *Le Valet de madame la Duchesse* (35), dont certaines phrases pourraient paraître des plaidoyers égalitaires : mais il n'est qu'à les replacer dans le contexte pour comprendre qu'elles soutiennent tout au plus le droit des êtres à l'amour, sans distinction de rang social. Cela ne va pas plus loin que Marivaux et reste en-deçà de Beaumarchais. Aussi le républicanisme de France se concilie-t-il avec une idée aristocratique de l'intelligence, et ce serait erreur que de juger comme une palinodie l'article du 16 avril 1869 où, dans *l'Amateur d'Autographes*, l'écrivain se plaint de la démocratisation croissante de la littérature, qui « abaisse le niveau, trouble le goût public », et ajoute : « Le déluge monte ; réfugions-nous sur les sommets ».

Cette polémique connaît son apogée en 1868 et s'étend tout naturellement à mesure que l'Empire devient plus libéral (36) : elle reste en quelque sorte en dehors de l'ensemble des luttes qu'a soutenues France, parce qu'il n'a point posé à son sujet, de façon consciente, le problème de l'action. Elle s'inscrit dans une période historique plutôt que dans la vie de l'écrivain : il en a gardé pourtant certaines techniques, et le souvenir d'une violence généreuse qui a bien son importance. (37)

(34) Vacherot intitule *La Liberté* son journal, fondé en 1865.

(35) Publié dans la *Revue* du 15 juillet 1903 (1) par L. X. de Ricard, daté de 1868. On y trouve par exemple cette phrase : « Le hasard qui m'a fait naître laquais, Madame, aurait pu me faire naître prince, si ma mère y avait un peu aidé, et ainsi tel qui me commande aurait à composer avec moi ! »

Mais France écrivit sur l'exemplaire du *Valet de Madame la Duchesse* possédé par Couët : « Mon cher Couët, il faut que j'aie peu de part à cette œuvre, car je ne m'en rappelle pas un traître mot ». 27 mars 1912. Anatole France, fonds Lion, B. N.

(36) L'œuvre de France à cette époque est trop fragmentaire et trop soumise à des conditions purement matérielles pour qu'on puisse déterminer des variations dans ses sentiments républicains — si ce n'est ce détachement progressif dû au fait que l'agitation, sous l'Empire libéral, devient plus sociale que républicaine (émeutes ouvrières, regroupement de l'Internationale). Fondée sur l'idée d'égalité, non plus sur l'idée de liberté, elle n'intéresse plus le jeune France et lui paraît sans doute même dangereuse. C'est le moment où il s'intéresse au darwinisme, très peu porté à admettre une égalité entre les individus d'une même race.

(37) Faut-il croire que les idées de France aient été si peu assurées que, lors de l'avènement du ministère Ollivier, il se soit brusquement rallié à l'Empire ? Le 7 janvier 1870 paraissait dans la *Vogue Parisienne* un poème en l'honneur de Napoléon III, signé : France. Aucun témoignage matériel ne prouve qu'il faille l'attribuer à France ; ni manuscrit de sa main, ni déclaration postérieure ; l'écrivain collaborait à la *Vogue Parisienne* — journal modéré, gouvernemental — depuis le 5 mars 1869, sous le pseudonyme de Camille d'Ivry. Le 8 avril 1870, il prend le nom d'Anatole France. Mais aucun article de cette époque ne porte sa signature sans prénom. Si l'on admet l'authenticité du poème, c'est en admettant du même coup qu'Anatole France a voulu laisser planer un doute sur elle. La forme n'apprend rien ; Anatole France a pu l'employer, mais dix autres comme lui — Ernest d'Hervilly, Coppée, tout Parnassien adroit...

Or, ce poème, s'il était de France, constituerait une surprenante palinodie. En admettant que, satisfait par l'Empire libéral et poussé par une nécessité de carrière (il avait formulé dès 1866 une demande pour entrer à la Bibliothèque du Sénat), il ait entrepris l'éloge de Napoléon III, la prudence même lui com-

France avait adopté en bloc des opinions politiques, et s'était joint à des luttes dont la « manière » était déjà trouvée. En apparence, il en fut de même en ce qui concerne son hostilité contre la religion, qu'il témoigne à ce moment de façon très violente. Car si la vieille génération républicaine unissait le déisme à l'anticléricalisme (38), la nouvelle raillait volontiers les illusions de Quinet, Hugo ou Vacherot et abandonnait toute pensée religieuse pour se tourner

mandait, puisqu'il avait proclamé ses opinions libérales dans des poèmes et des articles, de louer l'Empereur pour une évolution qui avait permis au Tiers Parti de prendre le pouvoir. Mais dans le poème de la *Vogue Parisienne*, après un portrait dithyrambique de Napoléon III, qui peut paraître ridicule :

*La tranquille pâleur de son front est trempée
De lumière. On croit voir l'âme luire en dessous ;
Et ses yeux ont l'azur du ciel et de l'épée,
Ses yeux magnétiques et doux.*

se trouve affirmée sa vocation providentielle :

*Il va tranquille et fort comme Dieu qui le pousse
Les deux pieds sur le roc et le front plein de ciel.
Pacifique soldat, il a la force douce
D'un moteur providentiel.*

C'était reprendre la théorie du fameux ouvrage de l'empereur sur César et les hommes providentiels, et se faire partisan de l'autocratie la plus absolue. Que dire de la mention du « trône massif des Césars » qui se trouve dans la troisième strophe ? (Anatole France, dans la même *Vogue Parisienne*, avait parlé le 25 juin 1869 de César comme d'un « Romain épileptique et chauve » — assez bon portrait de Napoléon III vu par un républicain). Puis, le poème se termine par une invocation à la paix « fille de Napoléon III », fort insolite de la part d'un homme qui, un peu plus d'un an auparavant, assimilait l'Empire à la guerre.

Toutes les idées que France exprimait depuis trois ans, il en prendrait le contre-pied dans ce poème. Il s'agirait donc de sa part, non d'un ralliement, mais d'un revirement fort peu honorable et (qui plus est) absurde. Car l'*Almanach de la Révolution pour 1870* était vendu au moment où paraissait la *Vogue Parisienne* ; et le nom cette fois complet d'Anatole France y voisinait avec ceux de Michelet, Louis Blanc, L. X. de Ricard et Pelletan. On pouvait y lire son poème d'opposition sur Billaut-Varenne. Le texte de la *Vogue Parisienne* ne semble pas pouvoir être attribué à France. N'importe qui a pu signer du nom symbolique « France » une pièce dédiée à l'Empereur pour la nouvelle année.

Une seconde hypothèse serait à la rigueur admissible : celle d'un poème parodique. Anatole France aimait la mystification, et l'affaire des faux vers de Chénier qu'il publia prouve qu'il la pratiquait assez bien (1). Or, le ton du poème y conviendrait parfaitement, ainsi que son épigraphe :

*« Les changements d'Etat que veut l'ordre céleste
Ne coûtent point de sang, n'ont rien qui soit funeste »* Cinna, II, 557-58.

Ces vers sont prononcés par Maxime comme un blâme envers César. L'on sait d'ailleurs que Corneille était le poète préféré des républicains sous l'Empire, à cause des nombreuses applications auxquelles se prêtaient ses tragédies. Et si France a conçu son poème comme un éloge parodique, on voit assez pourquoi il ne l'a pas avoué.

(38) Le seul grand journal d'opposition jusqu'en 1860 — le *Siècle* — est anticlérical, comme tous les exilés. Ceux-ci réclament généralement l'abolition du catholicisme, mais le remplacent par le déisme (Quinet), ou un idéal religieux de la conscience humaine (Vacherot).

(1) Voir Louis Barthou : « Autour de dix vers d'André Chénier... qui sont d'Anatole France » *Revue de Paris*, 15 déc. 1923, p. 721-727.

vers l'idéal proudhonien, ou le positivisme sans métaphysique de Littré (39).

Mais la démarche polémique de France est cette fois moins simple. On touche à un aspect fondamental de sa pensée. Il serait vain d'essayer de l'expliquer par une opposition à ses professeurs de collège (40) ou un renvoi de Stanislas, sur lequel manquent d'ailleurs des renseignements sûrs. L'entrée au couvent d'Elisa Rauline, dont France était amoureux, fut sans doute un prétexte plus sérieux à sa haine du catholicisme. En réalité, du seul fait que la création artistique de France est tout imprégnée par cette lutte sans cesse renouvelée, le thème se situe à une autre profondeur. Une étude des textes qu'il inspira jusqu'en 1870 permet d'en définir deux aspects importants, développés dans l'œuvre ultérieure de France. L'écrivain est conduit au sacrilège par une piété sensuelle, il est à la fois attiré et repoussé par le catholicisme. Lorsqu'il se place au point de vue de l'histoire, et non plus au point de vue personnel, il reconstruit le monde dans une perspective satanique.

Dès l'*Adieu*, en février 1866, se précise dans son originalité la révolte sensuelle de France. On pourrait aussi bien dire : sa révolte sexuelle. Les deux termes s'équivalent chez lui. Dans ce poème où l'écrivain, ce qui est rare, parle en son propre nom, il fait assister le lecteur à un vol : le vol de l'amour humain par l'amour divin, l'emprise soudaine de Dieu sur la maîtresse du jeune homme. Rimbaud devait traiter cinq ans après un sujet voisin dans les *Premières Communions* et lui donner un développement bien différent (pour ne parler que de la pensée des deux écrivains, à l'exclusion de la forme de leurs poèmes). Chez France, la révolte n'est ni totale, ni simple : après avoir été surpris de rencontrer à l'église cette femme qui « était bien loin de vivre selon Dieu », son premier mouvement est d'admirer combien la volupté religieuse est plus forte en elle que la volupté amoureuse :

*« Je n'avais jamais vu de larmes si brûlantes,
Ni de regards si beaux, ni d'extases si lentes,
Tant un heureux lien de célestes effrois
L'attachait au Dieu pâle étendu sur la croix »*

L'opposition de France au Christ ne vient qu'ensuite ; et, si elle s'exprime très nettement :

*« C'est écrit : pour jamais toi seul achèveras
Les plus belles amours qu'on essaye en nos bras »,*

le Christ même est décrit avec des mots presque amoureux : « ...ô beau Juif,

(39) Proudhon exalte le travail et la morale laïque, attaque la piété, l'humilité et les privilèges qui sont la conséquence de la religion (*De la justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, Paris 1858). Le *Syllabus*, 8 décembre 1864, qui mettait la démocratie au nombre des erreurs modernes, avait beaucoup contribué à l'anticléricalisme des républicains.

(40) Du reste, France apparaissait plus opposé à la forme même de l'enseignement qu'à ses professeurs, mis à part le malencontreux Crottu. Etant très jeune, France se montra un petit catéchiste fort docile. Dès 1852, il donna à sa mère un petit cahier de *Pensées Chrétiennes* ainsi dédié : « Anatole a fait un livre qui est intitulé *Pensées Chrétiennes*. Il est trop jeune pour le faire imprimer. Il est âgé de sept ans, il attend qu'il ait 20 ans. » (Girard, *op. cit.*, p. 47).

En 1859, France écrit la *Légende de sainte Radegonde*, dans un style tout à fait conventionnel.

*Roi, dont l'épine ceint la chevelure rousse !
Ton âme était profonde et ta voix était douce [...]
Les femmes parfumaient tes cheveux [...]*

On est bien loin de l'«éternel voleur des énergies» que blasphéméra Rimbaud. C'est que le catholicisme, avec son Dieu fait homme et le mystère de ses cérémonies, flatte le sensualisme d'Anatole France tout comme les belles pécheresses qu'il attire.

[...] « *Toutes nos Madeleines
Verseront à tes pieds leurs urnes encor pleines* »

Il ne faudrait certes pas prendre ce mouvement pour une inquiétude religieuse : l'inquiétude n'est que dans les sens. Mais elle est si forte que l'écrivain, après avoir volontairement employé des expressions ambiguës pour dépeindre sa maîtresse et le « Dieu de la vierge sage et de la vierge folle », en arrive au sacrilège : avec un évident désir de profanation, il regrette l'ancien amour tout en le désignant en termes mystiques :

« *Adieu ! coupe sacrée où je ne dois plus boire,
Rose mystique éclore au crucifix d'ivoire !* » (41)

Ainsi l'hostilité de France contre la religion vient d'une rancune profonde ; il l'accuse de prêcher l'ascétisme tout en détournant vers elle les passions les plus charnelles, et croit d'autant plus à ce détournement qu'il y cède lui-même. Par la suite il n'accuse plus en son propre nom : mais il trouve dans le thème de la pécheresse convertie la meilleure traduction de ses sentiments. Ce thème était d'ailleurs latent dans l'*Adieu* ; en objectivant son attaque, France lui donne une va-

(41) Dans sa version originale, parue dans l'*Artiste* du 1^{er} août 1869, le poème, intitulé *Dans une Eglise*, est assez différent de l'*Adieu* paru dans les *Idylles et Légendes*, pp. 114-116. France précise que sa rencontre avec sa maîtresse a lieu à l'église Saint-Roch. Il insiste sur l'aspect charnel de la piété et sur l'opposition entre l'amant et le Christ, d'une manière beaucoup plus lourde que dans la seconde version du poème.

*v. 13 « Je m'étonnai beaucoup qu'elle fût en ce lieu,
Car elle ne vit pas selon l'Eglise et Dieu.
Mais — [sic, pour : « J'étais »] — à son côté, frôlant sa jupe sombre,
Mais rien ne l'avertit de ce qu'était cette ombre,
Et ceci me frappa que dans ses grands yeux clairs
Je n'avais jamais vu de si brillants éclairs,
Je n'avais jamais vu de larmes si brûlantes,
Ni de regards si beaux, ni d'extase si lente,
Tant elle contemplait, en d'amoureux effrois
Le doux jeune homme pâle étendu sur la croix,
Tant sa narine ouverte à la divine haleine
S'enivrait de l'encens dont l'église était pleine.
Que la chair d'une femme est belle à s'embraser !
Sa lèvre, en ce moment, était tout un baiser
Et ses flancs, sous la soie, étaient toute une étreinte ;
C'est pourquoi je fus pris d'une terrible crainte,
De peur que désormais ce cœur me fût fermé,
Et qu'il se repentît de m'avoir trop aimé.
Et je sentis déjà ma lèvre avec colère
Rencontrer sur son sein le drap du scapulaire,
Et son bras qui m'éloigne et son front qui pâlit
Devant le crucifix calme au chevet du lit,
Et le détachement des choses de la terre,
Et bientôt l'adieu prompt et l'oubli salutaire. »*

leur plus générale. Le double mouvement d'attirance vers le catholicisme et d'opposition à lui n'est plus simple révolte chez France : il l'insère dans l'histoire même de la religion, et le transforme en arme redoutable.

Mais c'est une arme difficile à manier ; et lorsque France publie en mars 1867, dans le *Chasseur Bibliographe*, *La Légende de sainte Thaïs*, son procédé n'est pas encore élaboré. Il fallut plus de vingt ans pour que l'écrivain tirât un parti magistral de cette légende extraite des *Vies des Pères du Désert* et de la *Légende Dorée*. Le poème de 1867 sacrifie au pittoresque inutile et sa prosodie n'est pas sans reproche ; mais surtout, le double mouvement que ressent France est présenté sans art. Une première partie — la plus longue — attaque très directement l'ascétisme chrétien. Les moines qui méprisent Thaïs

*« rapportaient d'ailleurs, et la chose est à croire
Que la Vierge Marie était difforme et noire »*

Thaïs les rencontre une nuit, et la frayeur qu'elle ressent devant eux se justifie par le portrait qu'en trace France :

*« Aussi chez les chrétiens, c'est un signe de race
D'avoir l'haleine infecte et de puer la crasse
Et de n'aller au bain de leur vie [...]
Torturer leur paraît chose très charitable
Et l'œuvre du bourreau, pieuse et délectable »*

Même le vieillard qui sauve Thaïs de la lapidation apparaît sous un jour peu favorable : « farouche », « l'œil étincelant », il la traite avec une rudesse qui n'est pas démentie par la suite, après sa conversion.

*« Toi », lui dit-il,
Toi qui dans la chaudière
Des charnelles amours, des sales voluptés
Bous, sous les flots infects de tes impuretés...»*

Mais le ton change tout à coup. C'est qu'il est question de la comédienne convertie ; et l'équivalence de la religion et de la volupté apparaît :

*« Thaïs allait tremper ses lèvres altérées
Dans le torrent profond des voluptés sacrées. »
« Le vieillard la mena par les sables brûlants.
Elle marchait avec ses petits pieds sanglants ».*

L'ambiguïté de termes et de sentiments est semblable lorsque Thaïs, purifiée par la pénitence, rencontre au désert une femme « au long sourire pâle » et échange avec elle le baiser de paix, cependant que l'ange de Dieu leur dit : « Aimez-vous [...] car le Verbe est amour ». Point n'est besoin ici de parler de cainisme, voire (comme on l'a fait) de l'inversion sexuelle qu'il préconisait parfois. France trouve simplement dans le christianisme — et le christianisme orthodoxe — un rival de l'amour, qu'il exalte et étend à l'humanité tout entière : il exprime la sensualité diffuse du catholicisme. Le poème se scinde donc. On peut trouver grossière l'ironie de France contre les moines ; en tout cas, il les décrit du dehors, comme le ferait un païen hostile ; puis, dès que la femme est acquise au christianisme, l'auteur en parle au contraire avec complaisance. Il présente un diptyque aux

panneaux très séparés, et le lecteur en garde une pénible impression d'ambivalence.

Au contraire, l'équilibre et l'interpénétration des sentiments sont mieux atteints dans l'article sur Marie-Magdelaine, paru en mai 1868 dans le *Bibliophile Français*. France y mène une intéressante comparaison entre Hélène, « type essentiel de la femme antique » et Marie-Magdelaine, « type de la femme chrétienne ». « Ces deux divines créations de la conscience humaine diffèrent autant que le génie des peuples et des religions qui les ont formées. Hélène est calme dans ses malheurs et ses souvenirs [...] Bien autre est la Magdelaine, de qui la beauté est dans l'inquiétude et l'inassouvissement [...] Pécheresse sublime, elle s'égare longtemps dans la recherche de l'amour ». Un tel rapprochement annonce le sacrilège : France admet qu'Hélène et la Magdelaine sont des symboles de même nature, alors que pour un orthodoxe, l'opération de la grâce établit entre elles une différence radicale. Dans la suite de l'article, le sacrilège s'affirme, car Magdelaine reste pécheresse jusque dans la sainteté : l'élan qui la porte vers Dieu n'est pas d'un autre caractère que celui qui la portait vers les hommes : « Quel changement s'est donc opéré en elle, quelle transformation intérieure ? Aucune... Au lieu d'aimer les hommes et la chair, elle aime Dieu et l'idéal, voilà tout ». C'est mettre bien de la désinvolture à détruire le dogme et à baigner de volupté une conversion où Magdelaine ressent les « mêmes élancements, les mêmes ravissements » que jadis.

En insistant à la fin de son article sur les représentations artistiques où Madeleine conserve dans son repentir « de suaves et antiques grâces », France achève de le transformer en une attaque de la religion traditionnelle. Attaque d'autant plus pénétrante qu'elle prend le ton ferme de l'histoire : peut-être le parallèle entre Hélène et Magdelaine est-il trop révélateur encore ; peut-être la « confusion sublime » entre « l'idée de la grâce plastique » et l'« idée de la grâce divine » est-elle trop évidente. Ce n'est pas encore l'art insinuant de *Thais*. Mais France entraîne cette fois son lecteur par l'étude très plausible d'un caractère ; et il sent si bien la valeur de son étude qu'il la reprend dans *La part de Magdelaine* (août 1869), en l'allégeant de tout appareil érudit, de toute idée philosophique. Le poème s'ouvre par une description voluptueuse, qui prépare aux lassitudes sensuelles de la pécheresse :

*« Je n'ai bu que la soif aux lèvres des amants
[...] J'étendais mes bras nus tout parfumés d'amour,
Pour qu'une âme vivante y vînt dormir un jour,
Et je rêvais encor les vastes amours calmes ! »*

Ce n'est certes point le langage du repentir, mais bien celui d'un désir inassouvi et orgueilleux de lui-même :

*« J'accepte encor la part de Madeleine.
J'avais choisi l'amour et j'avais eu raison.
Comme Marthe, ma sœur, qui garda la maison,
Je n'aurai point pesé la farine ou la laine »*

Rien de plus opposé sinon au texte des Evangiles, du moins à l'exégèse catholique, surtout depuis le dix-septième siècle. Mais l'évolution du poème n'en est pas moins logique, jusqu'à la conversion de Madeleine :

*« L'enfant de Magdala, la fleur de Béthanie
S'en alla vers Jésus qu'on a nommé le Christ
[...] Et la terre connut la tendresse infinie ».*

Epanouissement de l'amour ; épanouissement parallèle de la beauté, rendue plus attirante par la tristesse même :

« Ses regards au ciel bleu creusaient un clair sillage,
Et ses longs cils mouillés étaient comme un feuillage
Dans un soleil, après la pluie, un jour d'été »

C'est une étrange pénitente que cette belle orante dont la conversion ajoute encore au charme (42). Mais on ne pourrait, tant le sentiment de volupté se mêle intimement à la naissance en elle du sentiment religieux, déterminer le moment où commence la distorsion de la légende traditionnelle. France a désormais fondu son opposition dans une douceur sensuelle en laquelle il se complait : cette réussite est tout à fait conforme à ses inclinations, et il reprendra longtemps le procédé.

Depuis le romantique et personnel *Adieu*, France a évolué : il ne pouvait mieux exprimer sa double attitude envers la religion qu'en traitant ces légendes pieuses, qui l'attiraient, dans un esprit apparemment respectueux, mais en réalité profondément païen. Car, dans les textes mêmes où il semble prôner la religion, c'est en réduisant son domaine à la terre. Il dit le charme des saintes et retrace leur évolution de façon tout humaine, comme Renan l'avait fait dans la *Vie de Jésus* (43) ; ce qu'il aime dans l'Eglise, ce sont les cérémonies, la pénombre, l'odeur lourde des parfums, un Dieu qui est homme et seulement homme. Il refuse toute autre perspective, au point d'assimiler la grâce divine à la grâce physique, et de dégrader la notion d'infini : au dernier vers de la *Part de Magdelaine*, cette notion n'a d'orthodoxe que l'apparence. L'imitation, les sermons, la Bible, répètent bien que l'infini se trouve seulement en Dieu ; mais c'est là chez France une idée impure. L'amour de Dieu ne fait pour lui que prolonger l'amour humain, sans rien lui ajouter de spécifique.

Son apologie sensuelle conduit tout naturellement au sacrilège et à la profanation : les saintes qu'il décrit inspirent le désir, comme sa maîtresse en prières. Et si l'écrivain accepte de se laisser attirer, il n'en rabaisse que plus aisément la religion dès qu'il abandonne son attitude passive. Les polémiques les plus dangereuses contre le catholicisme ont été menées par ceux qu'une première éducation avait imprégnés de son charme.

C'est bien en effet contre le catholicisme que France forge ses armes. Le catholicisme seul, avec l'éclat de ses pompes et l'intimité de ses mystères, pouvait le séduire dans la mesure même où l'écrivain le rejetait. Aussi la Madeleine et Thaïs n'ont-elles pas la simplicité du christianisme primitif : elles sont vues par Anatole France à travers des siècles de légendes et de représentations purement catholiques. Les portraits que France donne de la belle pénitente, en particulier, sont à l'imitation consciente du Corrège, du Titien et de Véronèse. Et sans doute France n'aurait-il pas entrepris son insidieuse apologie s'il n'avait existé une apologie catholique, celle-là très sincère, qui exaltait les aspects sensuels et artistiques du culte. C'est ainsi qu'on

(42) France le sentait fort bien. Lorsque se fit en 1896 la réédition de ses *Poèmes*, il nota en marge de l'épreuve : « C'est une Madeleine de 1870 pas du tout hébraïque », et il recommanda d'orthographier son nom Madcleine. (Vente Andrieux, 18-22 février 1928).

(43) Parue en 1863, elle valut à son auteur la révocation du Collège de France : Renan avait donc une position qui lui valait le respect des républicains, malgré ses rapports avec le prince Napoléon.

trouve, paradoxalement, Chateaubriand à l'origine de l'irréligion francienne : le *Génie du Christianisme*, cent fois imité, prêtait à des renversements bien faciles et à d'étranges perversions. (44)

Sacrilège encore, et beaucoup plus évident au premier abord, est le rôle joué par Satan dans l'œuvre du jeune France. Le thème de l'ange déchu (45) avait séduit tous les romantiques. France s'est d'abord conformé à la conception qu'on se faisait le plus couramment de lui, en prenant Byron comme modèle ; c'est sous l'invocation de ce dernier qu'il place son poème de juillet 1864, *La Fille de Caïn*, où bien d'autres influences se font d'ailleurs sentir. Comme le Cédar de la *Chute d'un Ange*, Azraël quitte Dieu pour l'amour d'une femme ; comme chez Lamartine encore ou Vigny, il attire cette femme par la pitié. Déclaration d'amour (46), châtiment par le Déluge et longue description de celui-ci appartiennent aussi à l'arsenal romantique. Mais par instants, l'on entend des accents plus personnels. Alors que Byron lui-même ne glorifiait l'ange noir que pour sa révolte, il semble que le jeune France aille plus loin et lui accorde un véritable pouvoir créateur, en rivalité avec celui de Dieu. Ce pouvoir lui est naturellement donné par l'amour. Dès 1864, c'est la sensualité qui oppose l'écrivain à la religion. « Nous redonnions Eden à la famille humaine », s'écrie la fille de Caïn,

« Nous avons rétabli la gloire de la chair !
Mais Dieu... Réjouis-toi, Caïn, dans ta semence :
Entre la femme et Dieu la lutte recommence... »

Ce n'est qu'un éclair : Azraël est vaincu, la fille de Caïn meurt, et la fin du poème n'est plus consacrée qu'à la déploration hautaine des rebelles. France a dès cette époque choisi d'attribuer à l'ennemi de Dieu la beauté que le romantisme — rejoignant curieusement en cela la première iconographie chrétienne — lui avait restituée avec Gustave Doré, Delacroix et surtout Wiertz :

« L'Ange flottait, splendide et triste, dans le vent,
Las d'offrir à la foudre un front toujours vivant » (47)

(44) France avait imité Chateaubriand lorsqu'il était élève au collège Stanislas, dans un devoir intitulé « Méditation sur les ruines de Palmyre » qui fut jugé digne de l'inscription au cahier d'honneur. Voir *Revue Universitaire*, tome II, 1924, pp. 456-58.

(45) Voir, sur le satanisme en général et l'opinion des théologiens sur Satan : *Satan*, études carmélitaines, 1948, Paris-Bruges, Desclée de Brouwer. Sur la littérature satanique : M. Rudwin, *Les écrivains diaboliques de France*, Paris 1937, et « Romantisme et Satanisme », *Grande Revue*, juin 1927 (1). Sur *La fille de Caïn*, voir : « Anatole France et Byron avant 1873 », *Revue de Littérature comparée* 1949, 1^{er} trimestre, pp. 109-117, par A. Vandegans. Les noms des héros franciens sont empruntés à *Ciel et Terre* de Byron, ainsi que bien des détails du poème et l'attitude révoltée de Satan.

(46) « Etes-vous mon démon ou mon ange ?
Je ne sais », dit dona Sol à Hernani (1, 2), et la fille de Caïn dit à Azraël : « Qu'importe, ange ou démon, le nom dont tu te nommes ».

(47) « J'étais enfant quand je vis pour la première fois cette admirable figure de Wiertz. C'est la plus haute et la plus belle conception qu'on ait jamais eue de Satan. Il s'en dégage une poésie et une philosophie qui vont bien au-delà des fables de Milton ». Bruxelles, 18 août 1912 (carte postale écrite par Anatole France au dos d'une reproduction du démon de Wiertz, B. N.).

Voir : Roland Villeneuve, *Le Diable dans l'art*, Paris 1957.

Ce bel ange demeura le type de Satan dans toutes les œuvres où France le présenta de façon personnelle : il se trouve que sa représentation romantique coïncidait avec les préférences de l'écrivain.

Le personnage décrit par France dans *La Fille de Caïn* ne présentait rien de nouveau ; il témoignait seulement d'une révolte juvénile contre l'ascétisme et l'obéissance. Mais bientôt, un autre satanisme apparaît chez France, beaucoup plus original : il prouve une fois de plus un effort de transposition, sur un plan général, de ces problèmes de révolte personnelle. On saisit le passage, le moment de la transformation, dans le *Mauvais ouvrier*, d'avril 1868 : France est attiré déjà par la légende qui fait de l'imprimerie une révélation diabolique, puisqu'il met en scène « maître Laurent Coster, cœur plein de poésie » — celui-là même qu'aurait choisi le démon comme intermédiaire entre lui et les hommes. Mais cette légende tourne court dans le poème de France, parce que « démon Aspasia », « la Sirène qui chante », est encore mauvaise tentatrice : elle inspire à Coster la paresse et le rêve. C'est que France a été absorbé par la conclusion encore personnelle qu'il voulait donner au poème :

*« Et je ne puis non plus travailler ni prier :
Je suis, comme Coster, un mauvais ouvrier,
A cause des yeux noirs d'une femme méchante ».*

Le thème s'élargit ensuite, et France comprend le parti qu'il peut tirer du personnage de Satan, s'il le fait agir dans l'histoire de la pensée. L'*Amateur d'Autographes* donne en août 1868 un article qui dépasse de beaucoup le simple compte-rendu de publications d'art qu'il devrait être :

« Le xv^e siècle [y déclare France] est, pour l'art, une sorte d'avril [...] Jusqu'alors le sol a été aride et terriblement foulé, par les gens d'armes, par les invasions, surtout par la grande divinité du temps, la Peur. Le ciel pour l'artiste n'est pas meilleur que la terre, le dieu du moyen-âge n'aime pas l'art, car il hait la beauté des formes et damne les yeux qui s'en sont laissés charmer. Satan est meilleur, plus indulgent pour les choses du siècle il favorise les poètes, les savants, les esprits ingénieux. Il réconcilie l'homme avec la terre ; il donne aux yeux arides du docteur Faust la forme évoquée de l'Hélène antique ; c'est lui, c'est l'ingénieux Satan qui taille, orne, fouille audacieusement le portail même des cathédrales.

Le règne de ce révolté n'est pas encore venu sur la terre. Ses partisans sont faibles, persécutés [...] Mais le bon avènement de Satan viendra avec la renaissance et la réforme. On les pressent par la révolte des esprits superbes, et aussi par l'amour ingénu des belles formes qui saisit les maîtres peintres [...] D'une part les manifestations de la vieille âme catholique, terribles, hideuses, d'une puissance singulière par le vertige et l'épouvantement. Sur ce vieil art français on sent que pèse l'ennemi, l'Anglais et Dieu plus terrible que l'Anglais [...] Mais à côté de ces hideurs on voit se formuler l'expression d'une pensée plus saine et plus moderne, de bons portraits vivants, et la forme humaine belle et nue. Satan triomphe dans l'imprimerie inventée nouvellement et sans sorcellerie ».

Il n'est plus question cette fois de l'ange déchu pour l'amour d'une femme, incarnation trop limitée qui ne se prête qu'aux développements pathétiques. Satan est maintenant le véritable « adversaire », adversaire de Dieu et non des hommes. Il inspire plusieurs siècles de notre histoire, et son domaine est aussi étendu que celui de Dieu : sa puissance n'est pas seulement d'opposition, mais encore de création. Le manichéisme latent de *La Fille de Caïn* s'épanouit

ici : en opposition avec l'exégèse catholique, qui prend toujours soin d'insister sur l'infériorité de Satan par rapport à Dieu son créateur (48), le démon s'affirme ici comme un principe actif et une sorte d'anti-Dieu. Il existe un monde de lumière, bien distinct du monde ténébreux.

Mais, affirmation plus sacrilège encore, ce monde de lumière, c'est Satan qui le dirige. Il s'agit d'un renversement total de la théologie chrétienne, chez France. Dieu crée le mal parce qu'il crée la peur et l'ascèse, et Satan se pose au contraire en libérateur de la chair et de l'esprit. Tout en demeurant très sensuelle, puisqu'elle inspire « l'amour ingénu des belles formes », l'influence démoniaque s'étend à la vie intellectuelle dans son ensemble et révèle aux hommes terrorisés par Dieu — la puissance des ténèbres — tout ce qui fait la véritable joie : beauté, art et force.

On est certes très loin du beau rebelle byronien ; mais aussi loin de la conception des romantiques français, qui avaient dans leur ensemble continué à voir dans Satan le principe du mal : pour eux, il n'était pas question d'exalter le démon, mais bien de le réhabiliter par l'amour. C'est ainsi que Hugo avait conçu *La Fin de Satan* et Gautier la *Larme du Diable* ; c'est ainsi que Vigny avait projeté comme suite d'*Eloa* un *Satan sauvé*. Satan est encore le Mal pour Baudelaire, lorsqu'il prononce les litanies du « plus savant » et du « plus beau des anges » (49). Le poète sait qu'il choisit, au regard de l'innocence chrétienne, le tourment et la perversion de paradis artificiels ; il garde ce sentiment du péché qui donne un accent d'horreur cherchée à la « prière » :

« Gloire et louange à toi, Satan, dans les hauteurs
Du Ciel, où tu régnas, et dans les profondeurs
De l'Enfer, où, vaincu, tu régnes en silence ! »

Leconte de Lisle lui-même ne glorifiait dans Satan que « le premier réveur, la plus vieille victime » (50), c'est-à-dire la révolte contre un Dieu et une morale dont il reconnaissait pleinement la victoire. Et si le satanisme de Michelet semble plus proche du satanisme francien, puisqu'il voit dans le diable le rédempteur de la chair et le consolateur, il l'accompagne de tout l'appareil du Sabbat et lui donne ainsi un pittoresque catholique où la théologie trouve encore sa revanche. (51)

Nul sentiment du péché, au contraire, dans les affirmations de France : son révolté inspire une pensée « saine » et fait découvrir « sans sorcellerie » un nouvel art à l'imprimeur. Il n'y a pas à s'en étonner : l'écrivain s'est détaché fort tôt et sans secousse des dogmes, et sa lutte contre la religion ne comporte point d'arrière-plan métaphysique : c'est la lutte d'une conception de la vie humaine contre une autre, qu'il juge terrible et hideuse. Dans son article, il est question d'art et d'intelligence ; jamais du contenu même de la religion, qui ne peut avoir pour France de réalité. Dieu n'existe que dans l'es-

(48) Voir décisions des conciles de Braga (561) et de Constance (1250).

Notons ici, une fois pour toutes, que France ne respectait pas les conventions admises pour l'emploi des majuscules, lorsqu'il s'agissait de noms de peuples — (il écrivait souvent : les français, les anglais) — Il suffisait d'une inadvertance du prote pour que l'erreur passât dans un texte imprimé.

(49) Révolte — CX X, Les litanies de Satan, Fleurs du Mal.

(50) Poèmes Barbares, La Tristesse du diable, v. 26.

(51) Michelet, *La Sorcière*, Paris 1862. Chapitres VI à IX (« Le Pacte, le Roi des Morts, le Prince de la Nature. Satan médecin »).

prit des hommes ; Satan aussi, d'ailleurs : ce sont des principes commodément symbolisés par deux personnages antithétiques. La pensée de France a une tranquillité qui vient d'un très profond paganisme : on ne la retrouve portée à ce point que chez Louis Ménard, cet helléniste parnassien (52) dont l'influence fut grande sur les jeunes poètes du groupe. Encore faut-il plutôt parler ici de la rencontre de deux esprits irréguliers, sensibles et nourris de traditions antiques.

C'est aussi avec tranquillité qu'Anatole France reconstruit l'histoire du monde dans un sens satanique, c'est-à-dire qu'il attribue à Satan tout ce qui fut beau et bon chez les hommes. D'abord l'Antiquité, avec « la forme évoquée d'Hélène », puis la Renaissance, que France définit ainsi : « Du mariage d'Apollon et de la Madone naquit la Renaissance, qui reçut du Dieu antique la beauté des formes avec la mesure de la sagesse, tandis qu'elle tenait de son origine maternelle la profondeur mystique et le sentiment moderne ». France ne dédaigne donc point tout à fait les siècles chrétiens ; il ne rejette pas en bloc le Moyen-âge, comme c'était la coutume dans les cercles parnassiens : comment le pourrait-il, lui qui est attiré par les charmes extérieurs du catholicisme ? Mais il tire à lui la « profondeur mystique » en la symbolisant par la Madone, qui, dans le culte catholique, représente ce qu'il y a de plus humain, de plus gracieux, de plus innocemment voluptueux. Nulle idée d'infini dans son mysticisme : il l'entend d'un point de vue seulement esthétique et sensuel. Ainsi limitée, la « profondeur mystique » elle-même est utilisée par Satan dans l'épanouissement de la Renaissance : n'était-ce point Satan, lui aussi, qui avait sculpté le portail des cathédrales ? Quarante-cinq ans plus tard, France mit l'éloge du culte virginal dans la bouche de Nectaire, l'ange déchu de la *Révolte des Anges*... Ainsi a-t-il trouvé dès 1868 un de ses procédés les plus chers : déposséder le catholicisme de ses blandices, pour les faire servir contre lui.

La reconstruction de l'histoire est un thème auquel France s'attache dans ses articles de l'*Amateur d'Autographes*. Son inversion systématique de la religion lui inspire, le 1^{er} janvier 1869, l'idée d'une « Bible moderne, texte sacré où ne manquent ni la lumineuse sagesse ni l'énigmatique science » : c'est l'œuvre de Rabelais. Puis il reprend, le 16 avril 1869, la légende de Laurent Coster, en lui donnant sa véritable ampleur : Aspasie, dont Coster est amoureux, lui est livrée par le démon en échange de son âme : « A partir de ce moment une bonne part de l'imprimerie appartenait au diable ».

Mais tout autant que la Renaissance, le dix-huitième siècle français appartient à Satan. France développe cette idée dès avril 1868, à propos d'un ouvrage de Pompery sur Voltaire : « Comme la société de son temps reposait sur de vieux fondements absolument contraires à ces bases des siècles nouveaux, Voltaire, tout en souriant, se mit à renverser de fond en comble le vieil édifice [...] Il n'est point de vrais grands hommes hors ceux qui viennent de siècle en siècle révéler à l'humanité encore confuse et troublée un mot de plus de la grande loi d'harmonie [...] Ce sont là les hommes reli-

(52) *Les Rêveries d'un païen mystique* n'ont paru qu'en 1876 ; mais la pensée de Ménard sur le diable et Dieu, qu'elles révèlent, (voir « le Diable au Café ») était connue sans aucun doute bien auparavant dans le cercle parnassien, avant même l'édition des nouvelles et études qui composent les *Rêveries* dans des revues. France a pu lire « Le Diable au Café » dans la *Revue Germanique*, t. XXIX, 1864, pp. 258-273, et en tout cas dans l'*Artiste* du 1^{er} juillet 1868.

gieux, les saints de la Bible humaine ». En mai 1869, France redit : « Le XVIII^e siècle aima grandement la vie, et la belle impiété de ce temps fut de replacer sur la terre le séjour légitime de la vie que le christianisme avait rejeté dans l'autre monde ».

A l'inverse, quand l'écrivain insiste, en mars 1869, sur « les conditions anormales et vicieuses » dans lesquelles se développèrent l'art byzantin et l'art gothique, qui rejetaient le nu et les proportions voluptueuses, il ne fait que développer son idée que le règne de Dieu fut mauvais. Ainsi se partage l'histoire : Antiquité, seizième et dix-huitième siècles sont bons et sataniques. Le Moyen-Age — mise à part l'aube du quinzième siècle — est déformé par la peur de Dieu.

Une fois de plus, le grand inspirateur et le grand adversaire du jeune France à ce sujet est Chateaubriand. Pour un lecteur des *Martyrs*, le rapprochement ne fait pas de doute. Satan y incarne toutes les tendances et toutes les croyances du paganisme classique ; en outre, par un étrange anachronisme, il récite des vers de la fin du dix-huitième siècle, prend à sa charge la Révolution française et les philosophies qui l'inspirèrent. France n'a fait que retourner le sens de ce règne satanique. L'influence de Chateaubriand est toute naturelle, du reste, chez un jeune homme imprégné de romantisme ; avec sa théorie de merveilleux chrétien, Chateaubriand avait contribué plus que tout autre à introduire Satan dans la littérature française (l'esprit du Mal prêtant mieux aux développements que la fauteur des anges fidèles). Toute lutte contre le catholicisme remontait à lui.

Car, si France mit beaucoup de tranquillité dans son irrégion, il n'en conserva pas moins la terminologie chrétienne pour désigner les deux principes qui se partagent l'esprit des hommes, et en assimilant les dieux antiques, Apollon par exemple, à Satan, il se conforma encore à la doctrine des Pères de l'Eglise. Voltaire eût certes rejeté ces « diableries », qui donnent à l'hostilité de France une allure franchement sacrilège : elles évoquent le Grand Arcane, la Révélation de certaines sectes gnostiques, auxquelles France portait d'ailleurs un intérêt non dissimulé. L'attrance complexe qu'il ressentait pour le catholicisme et l'influence des poètes romantiques — chez qui Satan est un personnage de premier ordre — expliquent la tendance de son esprit, non point vers la négation pure et simple, mais vers la parodie. Celle-ci est un excellent instrument de combat, parce qu'elle entre jusqu'à un certain point dans le langage et les habitudes de la religion. Un apostat est plus dangereux dans le combat qu'un indifférent.

A côté de ces deux grands thèmes de lutte, on trouve, dans les articles de cette époque, un anticléricalisme beaucoup moins original (53), qui fait penser à Michelet, Hugo ou Quinet. La description des moines dans la *Légende de sainte Thais* se rattache à ce genre, ainsi que l'attaque contre l'Inquisition : « Je comprends qu'il [Voltaire] fasse crier ceux dont il a renversé ou du moins ébranlé la marmite (sic), cette vieille marmite où jadis bouillit plus de bonne chair humaine que dans toutes celles des sorcières » (54), et la grosse ironie contre le dogme qui « pendant dix-huit siècles avait charitable-

(53) Mais cet anticléricalisme date aussi de la première jeunesse de France. De Lansac, camarade de France, s'excuse le 6 décembre 1865 de la « tournure un peu cléricale » des *Petites Nouvelles*, où il avait fait insérer une nouvelle de France, *Ezilda* (*Lys Rouge*, janvier 1938).

(54) *Amateur d'Autographes*, avril 1868.

ment protégé l'être humain contre les séductions de la liberté et l'orgueil de la science » (55). Même ironie à propos des « laideurs salutaires » que « multiplia » l'art byzantin (56), ou du procès du chevalier de La Barre : « l'évêque de La Motte réclama, avec des paroles pleines d'amour et de charité, la damnation éternelle pour les coupables, mais avant tout (le plus sûr) leur supplice en ce monde. Le bon vieillard toujours courbé dans la poussière ajouta même qu'il sollicitait la miséricorde divine en ce qui touchait les peines éternelles ; mais pour ce qui est du bûcher et du supplice, il les jugea sans doute trop salutaires à l'âme de ces impies pour les en priver » (57). Il ne faut d'ailleurs pas dédaigner ces passages : France ressent de façon très sincère son aversion pour le clergé, qui reparaitra quelques années plus tard dans son œuvre. Mais on sent bien qu'ici, on a affaire à la violence nue, qui sert seulement dans l'immédiat. Dans d'autres articles, dans les poèmes, la polémique s'élève et prend une signification esthétique : elle est susceptible d'inspirer de grandes œuvres.

Durant cette période du Second Empire, le jeune France fait preuve, au total, d'une violence qui correspond à la crise de son entrée dans la vie. Sa très forte tendance au pastiche le pousse à adopter des techniques admirées dans les milieux républicains et littéraires où il s'introduit : mais, alors que son opposition à l'Empire reste jusqu'au bout empreinte de rhétorique, sa lutte contre le catholicisme prend après les premières poésies une certaine fermeté d'accent. Cette différence s'accroît, si l'on pense que dans les *Idylles et Légendes* (58), France a conservé presque toutes les pièces antireligieuses et supprimé les pièces politiques — sauf *Un Sénateur Romain*, auquel on pouvait attacher une signification autre que politique.

En fait, l'écrivain ne s'est pas posé le problème de l'action politique ; s'il y a participé, c'est qu'elle apparaissait comme toute naturelle dans un milieu qui souffrait de l'autoritarisme intellectuel et où les jeunes gens suivaient les grands aînés. La crise de conscience s'est produite plus tard chez France : une fois celle-ci surmontée, il est revenu à des procédés qu'il avait employés alors, en s'y montrant du reste infiniment plus habile ; mais ce retour a été purement littéraire. Les conditions extérieures, et surtout sa propre vision des choses politiques, s'étaient profondément modifiées.

Au contraire, les racines de l'irrégion sont bien plus fortes chez France : à la fois indifférent à toute métaphysique et hostile à la morale catholique, tout en ressentant l'attraction du culte, France élabore dès cette époque une polémique qui a eu dans son œuvre une continuité remarquable. Utiliser certaines légendes pieuses qui prêtaient

(55) Ibidem.

(56) *Amateur d'Autographes*, 16 mars 1869.

(57) *Amateur d'Autographes*, 1^{er} avril 1869.

(58) *Idylles et Légendes* :

La fille de Caïn, pp. 73-77 — *Un Sénateur Romain*, pp. 101-102 — *Le mauvais Ouvrier*, pp. 105-106 — *L'Adieu*, pp. 133-136 — *La part de Madeleine*, pp. 137-143 — Il faut y joindre *La danse des Morts*, qui exprime l'attraction de France pour l'avenir promis aux amants par la religion (« Oh ! bienheureux ceux-là qui croyaient à l'Enfer »). Le poème est daté d'octobre 1869.

Dans le *Parnasse* de 1869 parurent *La part de Magdeleine* et la *Danse des Morts*, en même temps que le *Kaïn* de Leconte de Lisle.

à l'équivoque ; renverser l'édifice théologique et refaire dans une perspective satanique l'histoire de l'esprit humain, sans négliger des attaques plus directes, c'est ce que fit toujours France. Mais, jusqu'en 1870, il dit tout uniment sa pensée, sans se plier à des procédés littéraires. Aussi ses attaques, au point de vue artistique, sont-elles encore à l'état de possibilité. Mais elles correspondent à un mouvement fondamental chez France : l'inadaptation à la société catholique et l'élan vers un rêve de beauté sensuelle.

PREMIERE PARTIE

LA POLÉMIQUE, MOYEN DE RECHERCHE
(1871-1889)

CHAPITRE II

LA CRISE DE LA COMMUNE A LA RECHERCHE D'UN ART DE VIVRE (1873-1889)

LA COMMUNE ET JEAN SERVIENT.

Chez le jeune Anatole France comme chez bien d'autres républicains, la Commune provoque une crise de conscience : c'est la première fois que France se pose le problème de l'acte, et en des circonstances fort critiques. Il est vrai que la crise se préparait en lui depuis le début de 1870. Sans admettre qu'il se soit rallié avec éclat et maladresse à Napoléon III, on doit observer qu'il se contente assez bien de l'Empire libéral : les « Ephémérides » qu'il donne à la *Vogue Parisienne*, les articles du *Bibliophile Français*, continuent à célébrer Voltaire (1) et la Révolution (2), mais ces sujets avaient perdu de leur caractère subversif. En revanche, aucune allusion aux soulèvements qui suivirent la mort de Victor Noir (3) : il semble que France se soit abstenu de soutenir une opposition qui, depuis le regroupement de l'Internationale (4), prenait un aspect plus social que républicain et ne correspondait plus aux opinions personnelles de l'écrivain. Puis c'est le moment où Taine et Darwin exercent sur lui une influence spécifiquement intellectuelle, où il écrit ses poèmes panthéistes, médite sur la théorie de la lutte pour la vie.

Ce mouvement commencé en lui s'accroît avec la défaite française et la Commune, qui lui apparaît comme le déchaînement d'une force insoupçonnée. Cette Révolution dont il parlait jusqu'alors dans l'abstrait, il la voit menaçante, laide et injuste : « [...] Coppée, menacé pour avoir trempé dans les Saturnales, médite une subtile évasion [...] La Commune me laisse dans une tranquillité aussi douce qu'humiliante si bien qu'en dépit de tous les Escarpeski et de tous les Fouille des pocheski du monde je fais deux ou trois vers par jour au son du canon [...] Les communeux chargent leurs canons avec un zèle si démocratique que les pièces leur éclatent au nez [...] Mais ceux qui ne sont pas tués chantent et se battent, ivres. Il y en a pour six semaines. Dans six semaines ils feront sauter la moitié de Paris » (5). France qualifie la Commune de « Comité des assassins ».

(1) *Vogue Parisienne*, « Ephémérides », 3 juin 1870 ; sur la statue de Voltaire. 1^{er} juillet : exécution du chevalier de La Barre.

(2) *Bibliophile Français*. Mars 1870 : « Le comte Henri de la Bédoyère ».

(3) Pierre Bonaparte tue Victor Noir le 10 janvier ; les funérailles, le 12, sont l'occasion d'une grande manifestation populaire qui manque se transformer en émeute. Nouvelle effervescence le 7 février, lorsque Rochefort est arrêté.

(4) L'Internationale devint marxiste en 1868-69. Des conflits sociaux se manifestèrent à la Ricamarie et Aubin (1869), le Creusot (1870).

(5) ? 1871, à Fernand Calmettes (B. N., tome I, folio 26).

sins » (6). Puis lorsque, menacé dans sa « sérénité » (7), il a fui à Ville-d'Avray, il écrit à ses parents des lettres vengeresses sur les « fripouillards » prisonniers, qu'il a vus « hideux, comme vous pouvez penser » (8), et trois jours après la Semaine sanglante, il demande à Lemerre comment il a vécu « dans ces épouvantables journées de crime et de châtement » (9). Rentré à Paris, le 4 juin 1871, il écrit à Etienne Charavay : « Enfin le gouvernement du crime et de la démente pourrit à l'heure qu'il est dans les champs d'exécution. Paris a mis sur ses ruines des drapeaux tricolores » (10). Il ne fait pas de doute que France eut peur et dégoût de la Commune, tout comme Leconte de Lisle (11). C'est la dispersion du groupe parnassien : Ménerd passe en Angleterre, L. X. de Ricard se fait oublier en province, Verlaine, privé d'emploi, rencontre bientôt Rimbaud et suit d'autres chemins. Bouleversé dans ses amitiés, violemment rejeté à droite, retrouvant les tâches ingrates qui le font vivre (12), Anatole France voit s'effondrer toutes les valeurs sur lesquelles — sans réflexion — il avait fondé ses croyances républicaines, et ressent une solitude déprimante pour laquelle il a déjà beaucoup de dispositions. C'est alors qu'il écrit *Les Désirs de Jean Servien* : ce roman paru en 1882 (13) a été composé dix ans auparavant ; France s'y livre à un examen de conscience, conclut à l'absurdité de l'action et au refus du monde. Le roman explique pourquoi France, durant quelques années, ne prit part à aucune lutte, au point de mériter en octobre 1873 cette appréciation de Bourget : « Anatole France n'a jamais fait de journalisme et d'ailleurs il est d'un esprit entièrement contraire à la polémique ». (14)

Appréciation discutable. *Les Désirs de Jean Servien* développent le thème de l'échec, mais avec bien de l'amertume (15), et un sens très net, de la part de France, des responsabilités personnelles. Le roman apparaît plutôt comme le résultat d'une crise qui ne pourrait se prolonger sans être intenable, que comme une prise de position définitive. Car l'échec de Jean Servien est moins simple qu'il ne semble au premier abord : sans doute est-il arrêté par une naissance obscure et l'humilité de son père, mais aussi son caractère se laisse séduire par des prestiges qui le perdent. Sans doute, né dans une boutique et instruit au-delà des habitudes de son milieu, Jean Servien souffre d'une grave inadaptation à la vie sociale. Mais encore ne

(6) Mars 1871, à madame Charavay, cité par Girard, *op. cit.*, p. 199.

(7) Ville-d'Avray, X/mai/ 1871. A E. Asselineau (B. N., tome I, folio 31):

(8) Ville-d'Avray, X/mai/ 1871. A ses parents. Girard, *op. cit.* p. 206.

(9) 31 mai 1871, Ville-d'Avray. Communiqué par M. Suffel.

(10) Paris, 4 juin 1871. Cité par Girard, *op. cit.* p. 208.

(11) Voir Maurice Souriau, *le Parnasse*, 1930. Lettre de L. de Lisle à Hérédia, 29 mai 1871 : « Jamais la justice, la liberté, l'ordre social tout entier n'ont couru un plus épouvantable danger [...] J'espère que la répression sera telle que rien ne bougera plus » (p. 328).

(12) X. 1871, à Etienne Charavay : « Cette lettre témoigne de ma stupidité, du moins accidentelle. C'est que j'ai travaillé toute la journée au Dictionnaire de Cuisine que je fais avec Leconte de Lisle ». B. N., fonds Lion, folios 28-29.

(13) Préface de l'édition Lemerre, avril 1882 : pp. 5-7. « Ce petit ouvrage a été écrit il y a une dizaine d'années et j'aurais dû, pour bien des raisons, le publier en ce temps-là » (repris tome III des *Œuvres complètes*, 1925, pp. 443-444).

(14) 7 octobre 1873, Bourget à X. Communiqué par M. Suffel.

(15) Préface, *op. cit.* : Le fonds primitif de l'ouvrage est resté. Ce fonds a quelque chose d'âcre et de dur qui me choque à présent ».

fait-il rien pour l'effacer, à la différence de son ami Garneret, qui est positif et travailleur. Lui est attiré depuis son enfance par de brillants mensonges qui abusent son imagination très voluptueuse : une dame inconnue qui sent bon (16), la légende d'Isabelle du Portugai, « morte royale » qui montre « les enchantements de la beauté dans les abîmes de la mort » (17), enfin la demi-mondaine madame Ewans qui le détache de son père, sans que Jean soupçonne le mauvais goût de son luxe et de sa pensée (18). Une fois grand, il tombe amoureux d'une actrice inconnue : pendant longtemps, c'est un amour intellectuel qui se satisfait d'images et de sons (19) ; puis dès qu'il s'agit de conquérir celle qu'il aime, il échoue par pure maladresse (20). Ce sentiment lui-même, né d'illusions, se meurt au contact de la réalité. Il suffit à Jean de savoir que l'épais Bargemont est l'amant de la comédienne pour qu'il se révolte et lui dise « avec une indéfinissable tristesse » : « Non, je ne vous aime plus » (21). Comme il a dédaigné toute autre aventure, sa vie amoureuse aboutit au néant.

De même, émpli de désirs voluptueux, il ne parvient pas à vivre, saute par-dessus des préliminaires nécessaires et difficiles : il échoue à l'examen des Finances parce qu'il est amoureux (22) ; il échoue dans son métier de surveillant parce qu'il songe à Cléopâtre (23), ou bien à des plaisirs vagues, au milieu de ses élèves.

Enfin, son adhésion tout intellectuelle à la Commune ne résiste pas à la vision du désordre et de l'absurdité. (24). Sa mort elle-même est le résultat d'une absurdité plus grande, où l'amour ancien joue son rôle. C'est en allant aux nouvelles de Bargemont que Jean est pris à tort pour un ennemi du peuple et emprisonné (25) ; une femme le tue par caprice (26) au moment où on le rendait à la liberté : si bien que ni sa vie, ni sa mort, n'ont été significatives.

Dans son esprit existent à la fois les passions les plus contradictoires, le goût du peuple (son père travailleur et digne, sa tante revêche, mais honorable) et la haine du vulgaire (la robe d'indienne de sa tante, les projets de distraction de son père) (27) ; la timidité envers la comédienne qui « fut un peu déçue et comme embarrassée de n'avoir pas à se défendre » (28), et une outrance sensuelle qui va jusqu'à l'exaltation. Mais ce qu'il y a de plus grave, c'est qu'aucune dialectique ne résout ces contradictions ; ainsi, écrit France, « athée, il aimait le Dieu de Madeleine et goûtait la religion qui a donné aux amants une volupté de plus, la volupté de se perdre » (29). On trouve ici la raison profonde qui empêche Jean Servien d'agir : malgré un authentique désir d'action, il n'a ni esprit de suite, ni sens des réa-

(16) *JS*, p. 8.

(17) *JS*, p. 26.

(18) *JS*, chapitre VII.

(19) *JS*, pp. 62-63.

(20) *JS*, pp. 107-113.

(21) *JS*, p. 184.

(22) *JS*, chapitre XIX.

(23) *JS*, pp. 149-150.

(24) *JS*, pp. 194-196.

(25) *JS*, chapitre XXXIV.

(26) *JS*, chapitre XXXV. Cette femme est la proie d'un délire à la fois sanglant et érotique qui achève de donner aux *Désirs de Jean Servien* une signification très sensuelle.

(27) *JS*, pp. 48-51. Cette haine prend Jean Servien, très jeune, au retour de la promenade avec madame Ewans.

(28) *JS*, p. 112.

(29) *JS*, p. 156.

lités. Tous les actes qu'il a entrepris se perdent dans le sable et Jean finit par prendre une attitude passive : il se laisse guider par son père et surtout par Tudesco, qui lui suggère de catastrophiques démarches.

L'âcreté du roman peut bien faire prévoir certaines violences : mais la révolte de Jean Servien contre l'Empire « qui l'avait laissé souffrir » (30) s'adresse à toute organisation sociale, non pas à un régime déterminé. Aucune société ne pourrait utiliser ce faible, ce rêveur inattentif au travail : et ce n'est pas au Bachelier de Jules Vallès qu'il faut penser, mais au Frédéric Moreau de l'*Education Sentimentale* (31). France insiste seulement sur l'inadéquation absolue du monde intellectuel au monde réel. Echo de déceptions intimes et de la grande peur de la Commune, le roman pousse à l'extrême les virtualités du jeune France, celles mêmes que l'on peut étudier dans les Souvenirs d'enfance écrits d'un esprit plus rassis : plusieurs épisodes réels y figurent, avec une conclusion qu'ils n'eurent pas (l'amour pour Madeleine Brohan, la tentative de France pour entrer dans l'administration, ses velléités révolutionnaires, son passage dans une école d'Ivry où il fut surveillant). Au point de vue politique notamment, Jean Servien prend la relève du vrai France, puisque c'est pendant la guerre qu'il commence sa participation à l'acte ; on a l'impression que France cherche à décrire ce qui lui serait arrivé, si certains aspects de son caractère avaient prévalu.

La déformation qu'il impose à sa vie n'est qu'une manière plus violente de la rejeter. Son refus est d'ailleurs symbolisé, de l'aveu même de l'écrivain (32), par le marquis Tudesco, qui se trouve à l'origine de tous les épisodes marquants du roman. C'est un fantoche par son costume en toile à matelas, sa position d'exilé exclu de toute société, son tic de mendier à la fin de chaque entrevue. Mais Jean, qui s'en aperçoit trop tard, a été séduit par son érudition et ses allures aristocratiques. Le premier des brillants bohèmes qui figurent dans l'œuvre de France, sans nul lien avec le réel, est donc chargé de conduire le héros à sa catastrophe.

Jean Servien a la valeur d'un adieu. Au moment où France prend une influence dans l'école parnassienne (33), il se sépare ou croit se séparer de ses enthousiasmes de jeunesse, en les poussant jusqu'au point où ils se nient. France s'est cette fois posé le problème de l'action dans le monde : il le résoud par la négative. Il semble rejeté vers la pensée pure. Mais c'est par elle qu'il sera ramené à la lutte.

(30) JS, p. 177.

(31) Voir la lettre que Barrès écrivit de Nancy à France, le 24 juin 1882 : « Monsieur, Votre flatteur et précieux envoi m'est arrivé il y a deux jours [...] Il y a tant de désillusions ! »

C'est le dernier mot de votre Jean Servien. Je suis sûr que tous les jeunes gens en feront leur ami [...] Il y a là une sincérité poignante, je ne sais quel air d'autobiographie, tout un ensemble enfin qui en feront, si je ne me trompe, le bréviaire de plus d'un de mes contemporains immédiats, de ceux qui s'analysent. Il réveille en moi l'admirable et précieuse tristesse de l'*Education Sentimentale* » (H. Mondor, *Barrès avant le Quartier Latin*, Paris 1956, pp. 134-136).

(32) JS, p. 209. « A chaque fois qu'il repassait dans son esprit l'humble et grêle roman de sa vie, il s'indignait d'en voir tous les épisodes dominés et presque remplis par cet ivrogne, ce mendiant de Tudesco ! [...] qu'il regardât ses études, ses amours, ses périls, il voyait sur tout cela la face enluminée du vieux mauvais homme ».

(33) L'apogée de France au Parnasse se situe vers 1872-75 (Bourget, *Quelques témoignages*, 1928, p. 149. F. Calmettes, *Leconte de Lisle et ses amis*, 1902, pp. 210-211 et 305-306.)

A LA RECHERCHE D'UN ART DE VIVRE.

A lire les ouvrages que France fit paraître jusqu'en 1889, on pourrait conclure qu'il se retint alors de participer aux luttes du monde pour s'adonner aux recherches intellectuelles : si l'on met à part les *Noces Corinthiennes*, on ne trouve que pensée philosophique dans les *Poèmes*, qu'apaisement ou fantaisie dans *Jocaste* et *Le chat Maigre*, *Abeille*, *le Livre de mon Ami*. Dans le tome I de la *Vie Littéraire*, seuls les articles sur la *Terre* et *Le Cavalier Miserey* gardent le témoignage d'une activité polémique. C'est ainsi que s'est formée l'image tenace d'un Anatole France content de s'être installé dans la vie à partir des années 1876-77 et se tournant vers un dilettantisme bénin, pour ne pas dire douceâtre.

La réalité apparaît toute différente à qui possède dans leur suite les articles écrits par France. Car c'est au contraire à partir de 1875-77 qu'il attaque de tous côtés : naturalistes, puis décadents, et au moment où il commence sa tâche de chroniqueur, en 1883 (1), les institutions et les hommes politiques... Ces attaques ont fait l'objet d'études partielles (2) ; mais c'est en les réunissant qu'on peut voir combien le « grand tournant » d'Anatole France fut annoncé par une agressivité qui ne se démentit guère.

Pourquoi France lui-même a-t-il voulu la cacher, en ne gardant, à part quelques rares exceptions, que des œuvres détachées de la lutte ? Des raisons d'opportunité l'ont sans doute poussé : beaucoup de ses attaques n'ont d'intérêt que dans l'immédiat ; il a démenti certaines autres et ne s'est pas soucié de faire connaître, par exemple, toutes ses railleries contre l'école symboliste. Mais le contraste voulu entre ses activités d'écrivain et son activité de journaliste se justifie par une raison plus profonde, l'évolution vers un dilettantisme qui est un difficile équilibre : or, France ne veut montrer que cet équilibre, tout en l'atteignant à force de combats avec lui-même et avec les autres. La polémique n'est alors qu'une étape intérieure. Elle n'occupe pas dans l'œuvre de France la place prépondérante qu'elle prit ensuite ; et elle doit même, selon France, ne pas se manifester au public, dans l'intérêt de l'art. Une étude de la vie et de la pen-

(1) Le 3 mars 1883, France commence à collaborer à l'*Univers Illustré*, sous le pseudonyme de Gêrôme.

(2) H. Mondor. *L'Affaire du Parnasse*, 1950.

M. Le Blond. *La publication de la Terre*, 1937. — Guy Robert : *La Terre*, d'Emile Zola ; 1952 — Des indications dans A. Antoniu, *Anatole France critique littéraire*, 1929. Les rapports de France et de Zola ont été étudiés par M. Kahn, *Grande Revue*, juillet 1926.

Sur les luttes politiques, le livre fondamental de Ch. Braibant, *Le secret d'Anatole France. Du boulangisme au Panama*, Paris, 1935, contient des indications sur la période qui précède le boulangisme, (première partie : Ariel. Chapitres I, II, III).

sée de France à cette époque montre pourtant qu'elle était nécessaire à cet écrivain, dont elle nourrit l'apparente facilité.

La vie de France : installation et inquiétudes.

Cette époque est celle des premiers succès de France dans la société. Son rôle dans l'école parnassienne, déjà grand en 1871, devient considérable à partir de 1872. Il a ses théories personnelles et des admirateurs qui ont nom Frédéric Plessis, des Essarts, Robert de Bonnières (3) ; chez Lemerre, ses tâches deviennent moins rebutantes (4). Ses premiers essais de chroniqueur lui valent l'appui de Taine (5) ; George Sand le félicite pour les *Noces Corinthiennes* (6). En cette même année 1876, Leconte de Lisle lui assure un poste à la bibliothèque du Sénat. (7). Puis c'est son mariage, qui l'allie à une très honorable famille (8) ; la naissance de sa fille, un premier bonheur qui semble le tirer de sa solitude. Le succès s'affirme alors : l'Académie Française couronne *Le Crime de Sylvestre Bonnard* en 1881 ; en 1883 commence pour France, à l'*Univers Illustré*, un travail de chroniqueur mondain qui lui vaut l'entrée dans les salons en vogue. (9). Il reçoit la Légion d'Honneur, fait paraître en 1885 le *Livre de mon Ami* qui augmente sa renommée ; enfin son entrée au *Temps* en 1886 (10) signifie la consécration.

Il semble alors que la société pourrait s'annexer Anatole France, d'autant plus qu'il se montre fort accessible aux honneurs : il ne déteste pas rappeler que sa femme a un ancêtre de mérite (11), et mentionne souvent les salons qu'il fréquente dans ses chroniques de

(3) Correspondance de Plessis à France, très assidue de 1872 à 1887. B. N., fonds Lion.

Lettre de Robert de Bonnières, 5 août 1876, n. a. Fr. 24197, folio 55.

Des Essarts est l'objet de nombreux portraits-charges de France (voir surtout lettre d'août 1875 à madame France, citée dans Girard, *La jeunesse d'A. France*, 1925, p. 230). Il faisait partie du cercle de ses intimes, sans lui inspirer beaucoup de sympathie.

(4) France est lecteur chez Lemerre et il édite chez lui une série d'auteurs classiques : une partie de ces Préfaces ont formé *Le Génie Latin* (1913) ; la première édition est celle de Racine (1874).

(5) 2 février 1876. Taine prie France de lui envoyer les articles qu'il a donnés au *Temps* : « Vous devinez l'usage que j'en veux faire. Quand un homme a du talent, il faut qu'il trouve sa place » (B. N.).

(6) Voir le chapitre sur la lutte religieuse, note 36.

(7) Nomination du 3 août 1876. Girard, p. 233.

L. Carias (*Anatole France*, 1931, p. 34) rapporte que L. de Lisle, pour obtenir cette nomination, fit valoir l'inspiration laïque de France.

(8) Sa femme, née Guérin de Sauville, descendait du miniaturiste Guérin, peintre de Marie-Antoinette et de Joséphine.

(9) Les salons de Madame Aubernon, de madame de Loynes et de madame de Caillavet notamment.

(10) France tient d'abord la chronique hebdomadaire de « La vie à Paris » (21 mars 1886-9 janvier 1887) puis écrit la « Vie Littéraire » à partir du 16 janvier 1887.

(11) *Revue politique et littéraire*, 14 octobre 1882 (1), « Vacances sentimentales en Alsace ». France cite le récit fait par le peintre Guérin de la journée du 20 juin, en signalant que Guérin est de sa famille. Voir *Revue Alsacienne* d'octobre 1883, pp. 529-533. « Les Guérins », par A. France.

(1) Tome IV, p. 481-492.

l'Univers Illustré (12). Il s'applique à y montrer les sentiments qui peuvent plaire au public de ce journal très conservateur, son chauvinisme, sa haine des radicaux et des anarchistes, sa méfiance envers le régime parlementaire ; il y voile en revanche l'âcreté de son antireligion.

Mais cette vie a ses inquiétudes : en arrivant à la notoriété, France se crée au Parnasse des ennemis, en particulier Leconte de Lisle (13) ; or il se trouve être son subordonné à la bibliothèque du Sénat. Il n'y travaille guère d'ailleurs, et se fait blâmer par un questeur en 1882 (14). Son mariage d'abord heureux le lasse (15). Puis, son accord avec la société n'est-il point fondé sur un malentendu ? Flatté d'abord de l'accueil qu'il reçoit dans les salons, il mesure bientôt la distance qui le sépare d'un monde frivole et imbu de certains préjugés : il reste malgré tout un intellectuel habitué à juger selon la logique. Au fond de lui-même, en outre, il déteste la religion, croit en la science. Ces opinions manquent d'élégance dans la société de 1885. France ne manifeste pas cette mésestente, qui n'est pas encore arrivée à un point aigu ; mais il est timide et gauche dans les salons, il déplaît souvent. Et s'il ressemble à Jean Servien par son goût du luxe, il garde, comme lui, un véritable respect pour le peuple et son travail.

France est donc partagé entre des dispositions multiples. Sans doute parvient-il entre 1877 et 1885 à un équilibre relatif, mais qu'on sent fragile. Son agressivité est entretenue par les disputes que ses positions littéraires le poussent à soutenir ; enfin, sa pensée elle aussi est inquiète et le porte de plus en plus vers la vie.

L'évolution intellectuelle de France.

Le refus de l'action de Jean Servien était une position extrême qui ne pouvait durer, parce qu'elle impliquait le désespoir personnel. En réalité, France recommence à se chercher, après la guerre, avec les mêmes problèmes et en partant des mêmes connaissances qu'en 1869. La crise qu'il ressentit pendant la Commune a un caractère sentimental. Elle a éloigné France de la vie, non des études purement intellectuelles qu'il avait entreprises.

Ce serait simplifier à l'excès une pensée très complexe que d'imaginer France rompant vers 1879 avec ses croyances scientifiques et se reposant sur le mol oreiller du doute : interprétation qui rendrait incompréhensibles les luttes soutenues par France pendant

(12) Il mentionne les travestis, les bals d'enfants et même ses lectures du *Livre de Mon Ami* dans « le salon de madame Aubernon, un des derniers où l'on cause » (*Univers Illustré*, 10 janvier 1885).

(13) Voir le chapitre « France contre L. de Lisle... » France ne manquait pas une occasion d'attaquer L. de Lisle ; une lettre de F. Plessis à Nolhac du 19 mars 1888 le prouve, en montrant aussi combien les relations de Plessis avec France étaient sujettes à caution : « Je suis enchanté que la conduite pleine de dévouement, de suite et de décision, de L. de Lisle à mon égard, répondent au mal que pensent de lui des gens qui ne le connaissent pas, bien que vivant journellement auprès de lui. Ceci est pour France, dont l'incapacité à comprendre la poésie et les poètes et la passion pour la mondanité et la philosophie de salon vont jusqu'à lui faire préférer des Alexandre Dumas fils et Cie au maître [...] qu'il ne peut souffrir et dont il n'admire point les admirables vers. » (communiqué par M. Suffel).

(14) 11 décembre 1882, pour « oubli du règlement ».

(15) La liaison avec madame de Caillavet commence en 1887. Madame France avait un caractère difficile et fier ; France, de son côté, n'était ni doux, ni constant.

dix ans, et miraculeuse la violence de la crise produite par le *Disciple*. Au contraire, le courant scientiste est toujours demeuré vivant chez l'écrivain. Ce n'est pas un doute négatif qui forme son dilettantisme.

« Taine était déterministe. Il l'était nettement, et avec une abondance de preuves, une richesse d'illustration qui fit, sur la jeunesse intelligente, à la fin du Second Empire, une impression beaucoup plus forte qu'on ne l'imagine aujourd'hui [...] La pensée de ce puissant esprit nous inspira, vers 1870, un ardent enthousiasme, une sorte de religion, ce que j'appellerai le culte dynamique de la vie [...] en ce temps-là, nous avions, au quartier latin, un sentiment passionné des forces naturelles [...] La théorie des milieux nous émerveillait [...] L'idée que cette théorie pouvait n'être pas absolument vraie fut la seconde ou la troisième déception de ma vie ». Ainsi parle France dans le *Temps* du 12 mars 1893 (16). Il dit ailleurs : « Alors [en 1871] les livres de Darwin étaient notre bible ; les louanges magnifiques par lesquelles Lucrèce célèbre le divin Epicure nous paraissaient à peine suffisantes pour glorifier le naturaliste anglais » (17). Et il rappelle les « visites généreuses » qu'il faisait au Muséum, pour contempler l'évolution de la nature dans la progression des salles.

Encore faut-il définir le déterminisme que France tira de la lecture de Taine et de Darwin. Lui-même aide à le faire, en qualifiant ce déterminisme de « religion », de « culte dynamique de la vie ». Les jeunes gens qui, vers 1869-71, en étaient enthousiastes, ne croyaient pas que les doctrines sur l'évolution de la nature pussent conclure à l'impuissance de l'homme en lui ôtant toute liberté (18) ; et France, très sensible aux courants philosophiques du temps, mais nullement philosophe original, fut seulement l'un de ces enthousiastes disciples. La doctrine qui portait alors à la stagnation intellectuelle, c'était « l'odieux spiritualisme d'école » (19), qui évitait la logique et fuyait le réel. Tout au contraire, le déterminisme s'accordait avec la foi en l'homme, surtout en l'intelligence de l'homme. La Préface de Clémence Royer (20) à sa traduction de *L'Origine des Espèces* le prouve (et c'est sans doute cette traduction que lut France). Clémence Royer voit dans la doctrine de Darwin une continuation de la pensée du dix-huitième siècle, une « révélation rationnelle du progrès, se posant dans son antagonisme logique avec la révélation irrationnelle de la chute » : et curieusement, elle espère que la science produira une religion complète, morale, droit et politique. Quant au principe fondamental de Taine, il est fataliste, sans doute : mais l'influence de Hegel et du romantisme allemand lui fait proclamer, même dans ses premiers ouvrages très rigides (*Les Philosophes du*

(16) *Vie Littéraire*, V, 303.

(17) *Temps*, 23 juin 1889. *Vie Littéraire*, III, 56.

(18) Sur l'influence du positivisme dans l'école parnassienne, voir M. Martino, *Parnasse et Symbolisme*, 1954, Paris, chapitre IV (« Positivisme et poésie »), notamment p. 48.

(19) *Vie Littéraire*, V, 303.

(20) La Préface est datée de 1863. La traduction de Clémence Royer fut réimprimée en 1866. Clémence Royer tire du darwinisme une doctrine sociale très dure : au nom de la sélection naturelle, elle dénigre la charité des temps modernes, déclare que les faibles ne doivent pas être protégés et que le racisme est légitime. France a pu fonder sur cette théorie ses propres théories conservatrices. En revanche, c'est l'énergie des individus qui peut faire progresser l'espèce, si bien que la liberté n'est pas niée par ce darwinisme.

Passage cité plus bas : p. LXIII de la Préface à l'édition de 1863.

XIX^e siècle, l'Histoire de la littérature anglaise) la valeur d'un esprit qui pense le monde (21). Du reste, France tente dès 1868 de circonscrire la philosophie de Taine ; en août, il écrit dans l'*Amateur d'Autographes* : « L'ingénieuse théorie que M. Taine a appliquée si habilement aux grandes œuvres individuelles ne me paraît irréfutable qu'alors qu'on la restreint aux produits anonymes des arts industriels ». (22). De nouveau, en juin 1870, dans le *Bibliophile Français*, il précise cette opinion : « Prendre un écrivain et l'examiner en dehors de son milieu, au nom du goût et du sentiment littéraire, est un procédé à jamais condamné pour sa stérilité. Pour expliquer Juvénal, il fallait peindre le siècle et la ville où il a vécu [...] Tout en employant de la sorte la méthode vulgarisée en France par un grand esprit contemporain, on eût pu éviter les excès d'un système trop rigoureusement appliqué. Après avoir montré dans quelle mesure Juvénal avait subi les influences du milieu ambiant, il était temps de rechercher dans quelle mesure il a pu, en vertu de la liberté humaine, réagir contre ces influences ». (23)

Ainsi comprises, ces doctrines respectent l'initiative humaine, et ouvrent à l'esprit un vaste champ. C'est dans ce sens que France les célèbre dans les *Poèmes Dorés* ; les thèmes en sont naturellement darwiniens : métamorphose incessante des créatures, vie universelle qui progresse du végétal à l'homme, lutte pour la vie (24). L'homme est soumis pour une part aux mêmes lois que le reste de la nature, surtout à la grande loi qui les résume toutes : celle du désir (25). Mais s'il s'inscrit dans la nature, il est aussi sa floraison extrême. Il peut dans certaines occasions exceptionnelles surmonter les obstacles qu'elle lui oppose — temps et espace (26). Il la pense, ce qui explique sa supériorité et son orgueil légitime :

« Nourris-tu des vivants de qui l'âme profonde
Te contient tout entier dans elle-même, ô monde !
Et qui sont ta vertu, ta splendeur et tes dieux ?
N'as-tu pas enfanté des rois, frères des hommes,
Qui, superbes, hardis, pensifs, tels que nous sommes,
Seuls portent haut leur front et regardent les cieux ? »

écrit en 1872 France à propos de *Vénus, étoile du soir*. Bientôt viennent la déception et l'inquiétude. Peut-être la science n'est-elle pas cette explication totale que réclamait France, peut-être faut-il restreindre sa portée ? Lui, l'intime de Bourget qui a sur les écrivains de son entourage une très grande influence (grande au point que Frédéric Plessis écrit à France en 1873 : « j'en suis presque jaloux » (27)), il sait bien que Bourget n'a pas son enthousiasme (28).

(21) Voir André Chevrillon : *Taine. Formation de sa pensée*, Paris 1932.

(22) *Amateur d'Autographes*, 1-16 août 1868.

(23) *Bibliophile Français* : « Les livres du mois. Juvénal et ses satires, par Augustin Widal », juin 1870.

(24) Le thème de la métamorphose apparaît surtout dans l'*Ode à la lumière*, p. 3, les *Cerfs*, p. 9, les *Sapins*, p. 21.

Celui de la vie universelle, dans les *Cerfs*, la *Perdrix*, édition de 1896, paru dans le *Calendrier des Dames*, les *Arbres*, p. 19.

Celui de la lutte pour la vie, dans les *Cerfs*, la *Perdrix*.

(25) Voir le *Désir*, p. 35.

(26) Voir *Les Affinités*, p. 47. *Vénus*, p. 57.

(27) Correspondance, B. N.

(28) « Comme je m'imaginai comprendre la vie et l'amour !... M. Paul Bourget, dans sa maturité précoce, n'avait pas de ces illusions. Mais il était tout en Spinoza » (*Temps*, 23 juin 1889. *Vie Littéraire*, III, 56-57.)

Voir sur Bourget à ce propos : A. Feuillerat, *Paul Bourget*, Paris, 1937.

Les sciences nouvelles, annoncées et ébauchées par Taine et Darwin, se forment bien, mais elles ne contentent pas tous les espoirs de France. Cela dit, il croit fermement en elles. Une suite d'articles donnés en 1873 à la *Revue des documents historiques* et au *Musée des deux Mondes* précise sa position : France croit en l'archéologie préhistorique qui est armée d'une méthode certaine (29), en la géologie, en la linguistique, en l'histoire. Mais déjà, le darwinisme ne lui semble plus une philosophie indiscutable : « Telle est [dit-il du darwinisme] cette théorie que nous sommes loin de considérer comme démontrée. Car, s'il est vrai que les êtres sont modifiables, il n'est pas établi qu'ils le sont indéfiniment [...] Ce n'est donc qu'une hypothèse qu'on raille à tort, mais qu'on ne peut imposer » (30)

Peu à peu, France est partagé entre son attention pour la science et l'idée qu'il y a, dans l'âme humaine, des aspirations qu'elle ne peut contenter : balancement qui fonde jusqu'à ses théories littéraires et conditionne par là même ses polémiques contre les naturalistes et les décadents. Il ne cesse désormais de montrer les deux aspects du problème : mais il reconnaît toujours que la science a une existence réelle. « Je sais qu'il n'est point de certitude hors de la science » commence-t-il par spécifier dans la Préface des *Noces Corinthiennes*. « Mais je sais aussi que les vérités scientifiques ne valent que par les méthodes qui y conduisent et que ces méthodes sont inaccessibles au commun des hommes. C'est une pensée peu scientifique que de croire que la science puisse un jour remplacer la religion ». Cette science, qui n'a pas de moyen d'action sur les foules, ne peut non plus donner la clé du monde : mais après l'avoir assuré dans un article donné au *Globe*, le 14 août 1879 (31), France n'en reprend pas moins dans la *Jeune France* de février à avril 1880 (32) les articles qu'il avait fait paraître en 1873 sur les « Origines humaines ». Paresse d'auteur habitué à réutiliser ses anciennes idées ? Non : dans la même revue du 1^{er} janvier 1882, il loue à propos de Sully-Prudhomme toutes les sciences nouvelles, astronomie, astronomie physique, sciences naturelles et linguistique « nous ramenant par des chemins imprévus aux berceaux de nos races », « la morale scientifique constituée par les positivistes anglais ». Il se félicite qu'on ait pu établir des « liens jusque-là inaperçus entre les êtres ». Quelques mois après la publication du *Crime de Sylvestre Bonnard*, c'est là une déclaration assez nette. Et une fois passées les premières attirances mondaines, France écrit dans le *Temps* du 5 septembre 1886 un article qu'il n'a repris que partiellement dans le *Jardin d'Epicure*. Le début en est bien une limitation des pouvoirs de la science. Mais après un développement d'apparence fantaisiste sur

(29) *Revue des documents historiques*, mai 1873.

(30) *Musée des deux Mondes*, 15 juillet 1873, p. 46. Les articles donnés par France sont :

Revue des documents historiques (chez Charavay) : mai 1873 : « l'homme fossile en Europe, par H. Le Hon » — août 1873 : « Géographie physique, politique et économique de la France et de ses colonies, par Grégoire » (il s'agit de compte-rendus, donnés par France, avec un commentaire, en dernière page de la revue).

Musée des deux Mondes. « Les origines humaines » : 1^{er} juillet 1873 : « La terre », pp. 38-39. 15 juillet 1873 : « La terre (suite). Le transformisme », pp. 45-46, 1^{er} août 1873 : « Ancienneté de l'homme », pp. 53-54.

(31) *Globe*, 14 août 1879 : « Matérialisme et spiritualisme. Histoire du matérialisme et critique de son importance à notre époque, par F. A. Lange ».

(32) *Jeune France* : « Les origines humaines ». 1^{er} février 1880 : « La Terre » (pp. 368-370). 1^{er} mars 1880 : « La terre et l'homme, le transformisme » (pp. 406-410). 1^{er} avril 1880 : « l'homme » (pp. 444-448).

l'alimentation de l'avenir qui, si elle se modifie, modifiera peut-être le type humain, France conclut ainsi : « Ils [les hommes futurs] nous considéreront comme des types d'une animalité dégoûtante. Ils répugneront à penser qu'ils sortent de nous. Peut-être même que leurs évêques leur défendront de le croire et que de hardis savants feront scandale parmi eux en établissant, dans de gros livres, la parenté qui les attache à de grossiers ancêtres. J'aurais encore quelques réflexions à faire à ce sujet » (33). Paroles révélatrices : France continue à tenir au darwinisme et à en faire le symbole de la liberté de pensée. Le courant scientifique est demeuré vivant chez l'écrivain, jusqu'à la querelle du *Disciple*.

Mais il a donné à la science une place bien plus restreinte qu'au temps de son enthousiasme : on peut dater des années 1873-76 le moment où commença en lui le conflit entre le désir de savoir et le désir d'être. Si la science exerce heureusement l'intelligence, elle ne contente pas et ne pourra de longtemps contenter tous les hommes : France le déclare dans la Préface des *Noces Corinthiennes*. Les théories dont la science se réclame ne sont qu'hypothèses. Cela, France l'a découvert dès 1873. Bientôt cette pensée se précise. L'appétit de France à connaître le monde est grand ; mais depuis sa première enfance, il ressent aussi un besoin impérieux de se l'approprier, une puissance de rêve et de fantaisie, qu'il a oubliée quand il croyait sûre la philosophie scientifique. Lorsqu'il découvre son caractère hypothétique, la subjectivité reprend ses droits. Elle mord sur la science elle-même ; elle l'englobe, elle en fait un élément de l'humanisme. Le 14 août 1879, France écrit dans le *Globe* : « Les sens [...] apportent un témoignage sans autorité au philosophe qui veut échapper aux apparences, qui sort du relatif pour entrer dans l'absolu [...] L'illusion éternelle nous étreint de toutes parts et, comme dit Euripide, nous sommes enveloppés par les mensonges [...] » (34) France conclut à l'impossibilité de décider contre le matérialisme et le spiritualisme, et fonde tous ses espoirs sur une psychologie très large qui pourrait concilier la science et la philosophie.

La psychologie vient donc au centre des préoccupations de France. La science fait partie de l'homme, elle représente son plus bel effort vers une vérité relative ; mais il est en l'homme une part d'irrationnel qu'il ne faut pas dédaigner : l'imagination, la souffrance, l'amour ont des droits imprescriptibles. France, qui connaît une des rares périodes de calme bonheur de sa vie, accorde au sentiment — qui aide l'homme à supporter le mal — une place que lui refusent la plupart de ses contemporains. Il écrit alors plusieurs articles pour blâmer la « littérature de pharmaciens » (35) qu'on propose aux enfants ; il écrit des œuvres volontairement optimistes : le conte de fées d'Abeille ; le *Crime de Sylvestre Bonnard*, où le vieux savant est avant tout épris de la vie, bienfaisant et indulgent ; et l'histoire symbolique du philosophe Bogus qui, pour l'amour d'une petite fille, transforma en herbier ce *Traité des erreurs hu-*

(33) Partie de l'article (« Vie à Paris », 5 septembre 1886), non reprise dans le *Jardin d'Epicure*.

(34) Article cité note 31.

(35) *Jeune France*, janvier 1883 : « Littérature du jour de l'an » pp. 544-548 — repris dans « La bibliothèque de Suzanne », I, « A madame D. XXX » (« Notre société est pleine de pharmaciens qui craignent l'imagination ») *Livre de Mon Ami*, pp. 263-273.

Univers Illustré, 26 décembre 1885 : « Nous périrons, si l'on n'y met ordre, de pharmacie en fausse science » (p. 819). Non repris en volume, non plus qu'aucun des articles parus dans l'*Univers Illustré*.

maines dans lequel il raillait les joies et les souffrances de l'humanité (36). Dans *Le Livre de mon Ami*, France revient à son enfance sur un ton plus apaisé que dans *Les Désirs de Jean Servien* : car l'enfance est le temps de l'irrationnel.

Et puisque les hommes sont conduits par les sentiments plus que par une sèche logique, leur histoire ne peut être entièrement une science : ceux qui ont cru pouvoir restituer le passé sont ceux mêmes qui en ont fait un roman abominablement faux, Michelet, Walter Scott. Le jeune Gélis fait à Bonnard, qui proteste bien peu, le procès de l'histoire-science : l'historien choisit les faits, ne les rend pas dans leur complexité, n'a pas de témoignages certains : « L'histoire n'est pas une science, c'est un art et on n'y réussit que par l'imagination » (37). France ne dit pas autre chose dans le *Temps* du 13 mars 1887 (38) où il découvre la partialité de la méthode historique de Taine, et, le 13 mai 1888, dans son article sur « Les torts de l'histoire », où il adopte définitivement l'opinion de Voltaire, que l'histoire est le lieu de l'irrationnel (39).

On a beaucoup insisté sur cet aspect de la pensée de France, sans tenir compte des textes qui témoignent, en même temps, de la persistance du scientisme en lui. L'étude de l'homme, France le reconnaît, doit utiliser des éléments non réductibles en formules ; mais dans son domaine ainsi amputé, la science est toute puissante et comporte une vérité qu'il sied de respecter. France marque assez cette opinion, lorsqu'il attaque les radicaux et les naturalistes en les accusant de ne pas comprendre les lois de l'évolution (40).

Ainsi, lui-même définit son dilettantisme non comme un repos, mais comme une recherche constante du repos. « Vous me dites que la paix est la forme du bonheur », écrivait Plessis à France le 20 juillet 1878 (41) ; mais France, dans un dialogue constant avec lui-même, repense sans cesse les conditions de cette paix. Quels sont les rapports que peuvent entretenir la raison et le sentiment, la science et l'art, la science et la morale ? Tantôt France, rêveur et facilement blessé par le monde, sépare nettement la beauté de la vérité, et choisit la beauté (42). Tantôt (après avoir publié dans la *Jeune France*

(36) *Le Livre de Suzanne, Livre de Mon Ami*, pp. 254-261, III, « Jessie ». (*Magasin Pittoresque*, 1882, p. 406.)

(37) *Crime de Sylvestre Bonnard*, pp. 311-312 (*Nouvelle Revue*, 1^{er} janvier 1881, p. 169).

(38) *Temps*, 13 mars 1887. « M. Taine et Napoléon ». *Vie Littéraire*, V, p. 37 (« le malheur est que les mêmes faits qui lui obéissent aujourd'hui obéiront demain à ses adversaires intellectuels, s'il s'en trouve d'assez puissants pour les commander »).

(39) *Vie Littéraire*, II, p. 101. Pour la doctrine de Voltaire sur l'histoire, voir notamment l'article « Histoire » du *Dictionnaire Philosophique* (pp. 346-370 de l'édition de 1879).

(40) *Univers Illustré*, 12 mai 1883, p. 291, 26 décembre 1885, p. 819. *Temps*, 13 juin 1886.

(le 12 mai 1883, France déplore « les petits manuels civiques qui, pour nous faire aimer la patrie, nous la représentent plongée dans douze siècles de barbarie... Ces ignorants [les radicaux au pouvoir] continueront à méconnaître les conditions nécessaires du développement social et ils demanderont des fruits à des arbres sans racines »). Voir chapitres sur les luttes politique et littéraires.

(41) Correspondance, B. N.

(42) *Temps*, 4 septembre 1887. « Il n'y a de vraiment réel que le monde intérieur que chacun porte en soi » (passage non repris). 6 novembre 1887, *V. L.*, I, 339-347. 15 mai 1886 : « L'art n'a pas la vérité pour objet », *Jardin d'Epicure*, p. 40. *Univers Illustré*, 22 décembre 1883, p. 803.

Genèse « fragment d'un poème cosmogonique en préparation ») il félicite Sully-Prudhomme de vouloir faire entrer la science dans la poésie (43). Six ans passent, et France salue encore « Le darwinisme dans la poésie et dans le roman » (44). Le plus souvent, il tente d'unir les deux points de vue et fait entrer la science dans un relativisme où les valeurs humaines et esthétiques sont primordiales : « Les idées scientifiques peuvent assurément s'exprimer en vers, mais à la condition qu'elles soient métamorphosées dans leur fond même et que leur substance soit devenue poétique » (45). Même balancement dans ses articles proprement philosophiques, de 1876 à 1888. Idéalisme, sans doute, mais fondé sur des connaissances toujours considérées comme sûres.

C'est là un dilettantisme inquiet, fait d'approximations et de prises de position incessantes sur les doctrines les plus diverses — en général, contre ces doctrines. Par la complexité même de sa pensée, France est en désaccord avec les radicaux, les catholiques, les partisans de l'art pour l'art et les naturalistes. Aussi, par une démarche inattendue, le moment où France commence à nuancer ses croyances est précisément celui où il se pose le problème de l'action, conclut à son utilité et engage diverses polémiques. 1875 : c'est l'affaire du *Parnasse*, le début des attaques contre le naturalisme. Dans le *Temps* de cette même année, France définit son attitude : « Le scepticisme, créé par des esprits d'une rare puissance, ne correspondit jamais à une façon de vivre par la raison que ceux qui doutent sont forcés d'agir, dans la vie, comme s'ils ne doutaient pas » (46). C'en est fait du stérile refus de Jean Servien, et aussi de la recherche purement intellectuelle, que menait France au temps où il croyait sans condition à la science : « Ce fut [dit-il] la fortune de l'épicurisme d'avoir érigé en système les instincts de la plupart des hommes du monde latin ». Par l'instinct, qui est commun à tous, France s'ouvre au monde. Bientôt il ne doute plus de la valeur de l'écrivain, lorsqu'il s'agit de conduire et de modifier les hommes : « Il n'est si grande action qu'un beau livre », écrit-il le 15 janvier 1877 à propos des *Récits d'un Chasseur* (47). Mais il hésite encore à décider qu'un écrivain peut nourrir son œuvre des luttes de son temps. Il continue par des phrases révélatrices, qui expliquent pourquoi France a supprimé de son œuvre, à cette époque, bien des articles inspirés par les circonstances : « Ne croyez pas que Tourgenef eût en aucune façon écrit un livre de polémique [...] Si son livre avait été un livre de combat, il serait mort de sa victoire même.

(43) *Jeune France*, 1^{er} janvier 1882. « Les hommes de la Jeune France. Sully-Prudhomme ». « Nous vivons dans un âge où les hommes d'imagination eux-mêmes ne se renferment plus dans le domaine de l'imagination pure » ; p. 389.

C'est le 1^{er} juillet 1881 que parut *Genèse*, (*Jeune France*, p. 133).

(44) *Temps*, 29 janvier 1888. « Le darwinisme dans la poésie et dans le roman (*Poésies* de Mary Robinson. *La Cousine*, par Léon Barracand). » *Non repris*. « La science a changé la face du monde... Darwin nous a apporté une révélation nouvelle de la nature »...

(45) Fin de l'article cité note 43, p. 396.

Dans la fin de l'article de 1888 au *Temps*, cité note précédente, France proclame aussi le relativisme : « Les dogmes de la science ressemblent, par leur caducité propre, aux dogmes de la religion. Ils ne sauraient durer toujours, car ils ne contiennent pas l'absolu. Mais de quoi se nourrirait l'esprit s'il ne vivait de relatif ? »

(46) *Temps*, 5 janvier 1875, « Les femmes d'Horace ». Passage *non repris*.

(47) *Temps*, 15 janvier 1877. « Yvan Tourgenef (*Variétés* : les romanciers contemporains). » *Non repris*.

C'est le sort commun des écrits militants. Ils ne survivent pas à leur triomphe ».

Sa conception de l'art pousse France, pendant quelques années, à ne laisser voir, dans les livres qu'il publie, que l'apaisement, l'équilibre momentané d'un dilettantisme qui est en réalité tout nourri par la lutte. Mais on doit selon France cacher cette lutte : elle sert à préciser une personnalité, qui s'épanouit en fleur sereine pour le public. A lui, on révèle seulement des instants choisis. France était attaché à l'art gréco-latin, tel que l'imaginaient le Parnasse et Goethe, son maître préféré — un art dont le symbole était Hélène, « tranquille comme le calme des mers ».

Peu à peu cependant, France accorde plus d'importance aux sentiments, aux instincts et aux aventures des hommes dans ce qu'ils ont de momentané. Et la distinction qu'il établissait entre l'action et la polémique s'efface : son tempérament agressif l'y portait ; mais il ne fait nul doute que dans cette évolution, la tâche de chroniqueur, que remplissait France, n'ait eu une influence décisive. En portant chaque semaine, obligatoirement, son attention sur les choses du temps, il a mieux compris la nécessité de s'y intéresser et le rôle que pouvait y jouer l'écrivain. Dès 1885, il écrit dans l'*Univers Illustré* : « Tout le monde dit qu'il ne faut pas parler politique, que cela est horriblement ennuyeux et parfaitement ridicule. Je n'en crois rien [...] Nous sentons que notre destinée, notre vie dépend de la politique » (48). En 1886, l'évolution est achevée : la polémique ne sert plus seulement, selon France, à former son intelligence ; elle a une valeur objective : elle fait avancer le monde. Du même coup, l'écrivain prend une place de choix parmi les hommes ; et c'est naturellement, non plus à d'autres écrivains, mais à des hommes politiques qu'il peut et doit s'affronter. « Une bonne page n'est que de l'action rentrée. A y bien regarder, notre métier de lettres n'a jamais été aussi bien fait que par ceux qui ne l'ont fait qu'impatiemment, avec dédain et par impuissance d'entrer ou de rester dans la politique. Pourquoi écrit-on, si ce n'est pour agir, pour diriger les esprits, par politique enfin ? » (49). France s'avise aussi que Goethe fut homme d'action autant que de pensée sereine ; et le 28 novembre 1886, il écrit, acceptant cette fois qu'un ouvrage soit de circonstance : « Il vient toujours un moment où les livres qui étaient utiles cessent de l'être, mais qu'importe ? Il suffit qu'ils aient servi pour qu'on ne regrette pas de les avoir faits [...] Goethe a développé cette considération quelque part avec un bon sens admirable ». (50)

De 1870 à 1888, France, après une brève période de foi totale en la science, approfondit le rationalisme et lui donne une place plus restreinte, mais inattaquable ; il fait passer au premier plan l'homme, hors duquel la science n'a point d'existence véritable, et qui possède en même temps des puissances de sentiment aussi fécondes et plus aimables que sa raison. Ce sont elles que France développe dans ses livres : le monde d'équilibre qu'il y présente est un monde de rêve, société sans rapport avec la société réelle, et presque parodique, du *Chat Maigre*, existence ouatée de Sylvestre Bonnard, univers d'enfance du *Livre de mon Ami*. Mais au niveau des articles, la recherche de l'art et du bonheur apparaît surtout comme un combat : raison et sentiment ne s'accordent ni dans l'âme de

(48) *Univers Illustré*, 28 novembre 1885, non repris, p. 755.

(49) *Temps*, 1^{er} août 1886, non repris.

(50) *Temps*, 28 novembre 1886, non repris.

France, ni dans le monde qui l'entoure. Et ce monde l'attire, bien qu'il tente toujours de se l'approprier et de le surmonter. Son amour pour la méthode scientifique poussait bien l'écrivain à estimer la liberté de l'esprit ; mais celle-ci ne l'aurait pas conduit à la lutte, s'il n'avait découvert aussi le rôle de l'instinct et ne s'était replacé dans la vie. La lutte commence avec l'humanisme. A la fin de cette période d'évolution, on peut même prévoir que la lutte outrepassera le rôle d'élément constructeur qu'elle joue dans le dilettantisme français.

La polémique dépend de la pensée tout entière de France. Elle résulte d'une option morale et esthétique ; sans doute, les inimitiés personnelles n'en sont pas absentes, mais sa signification est toujours autre. Elle tend à élucider un problème général — les rapports de l'homme avec le monde — qu'on retrouve sous diverses formes, politiques, religieuses ou littéraires, dans les articles de France.

CHAPITRE III

L'ATTITUDE DE FRANCE ENVERS LES PROBLEMES RELIGIEUX VIOLENCES ET AMBIGUITES

La continuité de la pensée de France, après la guerre de 1870, est particulièrement évidente en ce qui concerne l'irréligion : le combat de France contre le catholicisme, s'il se déroule dans une perspective plus vaste, n'est pas fondamentalement différent du combat qu'il menait sous le Second Empire. L'écrivain ne s'apaise qu'après 1879 ; encore est-ce dans une certaine mesure. Et l'hostilité foncière que garde France contre toute option mystique montre combien, dans cette pensée d'apparence ductile et capricieuse, existent des convictions irréductibles — malgré les efforts de France lui-même.

Sans doute, il est légitime de mettre ces convictions en rapport avec le courant d'idées scientistes, ininterrompu chez France ; de les inscrire aussi dans l'époque, car l'influence des Parnassiens et de Renan s'est fait sentir sur elles (1). Mais à expliquer l'attitude de France par des raisons purement intellectuelles, on risque de ne pas toucher le fond de son hostilité : elle vient en fait d'un tempérament qui, par toutes ses tendances (et ses tendances les plus contradictoires en apparence) refusait le côté divin du catholicisme. De 1873 à 1879, la lutte de France contre le catholicisme se présente à différents niveaux, qui correspondent à ces tendances. Il n'y a pas de rupture entre France qui écrit *Leuconoé*, *La Prise de Voile*, *Les Noces Corinthiennes*, et le jeune homme qui, sous le Second Empire, mêlait à l'anticléricalisme l'attraction sacrilège pour la religion.

De ce jeune homme, les *Désirs de Jean Servien* présentent une image exagérée sans doute ; mais France y prouve sa lucidité. En accusant ses propres traits, France a mis en lumière son attitude complexe envers le catholicisme. Jean Servien est attiré vers lui par

(1) Renan avait en 1873 publié la plus grande part des *Origines du Christianisme* (*Vie de Jésus* 1863, *Les Apôtres* 1866, *Saint Paul* 1869, *l'Antéchrist* 1873). C'est la *Vie de Jésus* qui paraît avoir eu le plus d'influence sur France, elle qui d'ailleurs avait révélé au grand public cultivé les derniers résultats de l'exégèse non catholique. France ne connut personnellement Renan que chez madame de Loynes et madame de Caillavet, d'une manière suivie. Mais Renan écrivait à France dès 1878 (16 mai 1878, « Il est bien entendu que ma façon d'entendre l'aristocratie est la vôtre [...] les ἀριστοι sont les représentants de la plus haute culture intellectuelle et morale. » Communiqué par M. Suffel.)

Le Parnasse est traditionnellement opposé au catholicisme, d'abord parce qu'il se rattache à la pensée grecque, ensuite parce que Leconte de Lisle, par tempérament, est antichrétien et influencé lui-même par Renan, à qui il dédie en 1862 *la Vigne de Naboth*. Voir M. Souriau, op. cit., pp. 179, 186-188.

l'éclat de ses cérémonies (2), et surtout par l'aspect tout particulier que la religion donne à l'amour, elle qui l'évoque sans cesse, mais pour le mettre sans cesse en relation avec le péché (3). Il est certain que pour France, cette relation seule apporte à l'amour sa véritable valeur, « une volupté de plus, la volupté de se perdre » (4). Ses premiers poèmes le prouvent. Sans entreprendre une étude psychanalytique poussée, on peut constater qu'il y a là une attirance qui correspond au côté négatif du personnage de Jean Servien : il ne collabore pas à cette volupté, mais se laisse entraîner, envahir par elle. France n'emploie pour décrire cette attirance que des verbes à sens passif : « Tout ce qui fait qu'on *se trouble* et qu'on prie *amollissait* son âme et *la livrait* tremblante à ces patriciennes » (5). Son penchant pour le catholicisme répond à ce qui est en lui étranger au monde, à ses aspirations qui ne trouvent pas d'accomplissement en dehors de l'imaginaire. C'est un rêve dans lequel il se réfugie, et qui remplace l'amour impossible de Gabrielle. Aussi ne remet-il pas en question la croyance au divin : Jean Servien est « athée » (6) ; il ne s'intéresse aux choses de la religion que par un malentendu que France explicite lorsqu'il le montre évoquant à propos du théâtre sacré l'image profane de la comédienne (7).

En revanche, dès que son personnage sort de cette disposition passive et comme poreuse, il s'élève contre la religion. Un mouvement de révolte sociale est lié à cette révolte religieuse, sans doute : l'aristocratie qui rejette Jean après l'inconvenante visite de M. Tudesco (8) est la même qui assiste à l'office divin. La religion fait partie du bon ordre ; à ce titre, elle n'est pas destinée à l'enfant du peuple. Il y a là une violence d'attaque que France a retrouvée seulement beaucoup plus tard, en décrivant dans *l'Histoire Contemporaine* le fils du cordonnier Piédagnel exclu de l'Eglise par l'abbé Lantaigne (9) qui l'aime cependant, tout comme l'abbé Bordier aime Jean Servien. (10). La réaction de Jean Servien : « Je les hais, je les hais tous [...] je suis malheureux, je souffre, je hais » (11) est précisément celle de Piédagnel, qui ressent tout à coup « la haine du prêtre, une haine impérissable et féconde, une haine à remplir toute la vie » (12). Le rapprochement de ces deux scènes écrites à vingt-trois ans d'intervalle montre qu'Anatole France avait entrevu, dès 1872, une accusation qu'il n'a point retenue alors contre le catholi-

(2) « Enivré de chants d'orgue, parfumé d'encens et de fleurs, chargé de scapulaires, de chapelets, de médailles et d'images... » (*J. S.*, p. 24).

« Les dimanches [...] se consumaient en offices dans une allégresse langoureuse » (*J. S.*, p. 155).

(3) P. 26, Jean raconte l'histoire d'Isabelle du Portugal.

Voir p. 156 : « tout ce qui dans la religion donne à l'amour l'attrait de la chose défendue prenait pour lui un intérêt puissant ».

(4) *J. S.*, pp. 155-156.

(5) Ibidem. C'est nous qui soulignons.

(6) Ibidem.

(7) *J. S.*, p. 144 « Jean Servien souriait au fantôme, visible pour lui seul, de Gabrielle son inspiratrice. »

(8) *J. S.*, chapitre XXVI.

(9) *Echo de Paris*, 12 février 1895. « La messe de Monsieur l'abbé Lantaigne », repris dans *l'Orme du Mail*, chapitre II.

(10) *J. S.*, p. 168.

(11) *J. S.*, pp. 167-168.

(12) *Orme du Mail*, p. 27.

cisme : sa collusion avec les puissances de ce monde. Mais le rejet conscient de toute politique révolutionnaire lui a interdit d'exploiter un pareil thème de polémique durant la période qui suivit la Commune : et ce chapitre XXVI des *Désirs de Jean Servien* demeure une pointe extrême, la révolte d'un personnage que France veut refuser. La grande peur de la Commune a joué ici le rôle de censure. L'écrivain s'efforce maintenant de prendre place dans une société qu'il faut préserver du désordre : il s'y efforce si bien, qu'il est conduit à des concessions dès qu'il s'agit de la pratique extérieure de la religion. Il faut donc considérer son accusation sociale comme une virtualité, sans lui donner trop d'importance ; car elle est isolée dans l'œuvre de cette époque, et elle est formulée par un personnage de roman, qui, tout en ressemblant à France, développe une outrance que France a précisément vouée à l'échec.

Mais la répulsion de Jean Servien envers le catholicisme ne provient pas seulement d'une révolte plébéienne. Elle s'explique pour des raisons de pur sentiment qui, cette fois, sont tout à fait selon le caractère de l'écrivain et n'ont jamais été censurées par lui : on peut les accepter comme fondements de sa polémique. Que ce soit en effet dans la *Légende de sainte Thaïs* ou dans ses articles sur le rôle historique du catholicisme, France, durant le Second Empire, a formulé très nettement sa haine de l'ascèse : mais peut-être d'une manière un peu doctrinale, sans assez d'élan personnel. Il en va tout autrement dans *Les Désirs de Jean Servien*. Une scène frappante montre le héros du roman seul devant la Mater Dolorosa offerte au collège par la mère d'un élève mort à dix-sept ans : statue pompeuse, qui exprime « l'engourdissement béat des douleurs saintes », elle est soulignée par une inscription où se déroulent les titres de la famille et les mots : « Laudate pueri dominum ». Jean Servien oublie en les lisant ses pauvres espérances pour tomber dans une méditation que France conclut ainsi : « Les trois mots latins qui font dire à cette mère : « Enfants, louez le Seigneur qui m'a pris mon enfant » l'étonnaient par leur piété inhumaine et il admirait aussi qu'on gardât jusque dans la mort un tel air d'aristocratie » (13). Cette statue apparaît de nouveau à Jean comme un symbole (14) lorsqu'il est chassé du collège et crie sa haine. Celle-ci n'est donc pas seulement une haine sociale : elle est dirigée aussi contre la piété « inhumaine » qu'inspire la religion. Et n'est-ce pas, au fond, la même incompréhension de l'humain que Jean rencontre chez les êtres voués à Dieu ? Chez le préfet des études, sans doute : mais le directeur lui-même, aimable, bon de tempérament, a une notion apeurée du devoir qui le porte à blâmer Jean et à le renvoyer à cause du scandale ; il se retranche d'ailleurs dans un égoïsme naïf que seule, selon France, peut développer la vie ecclésiastique.

Lorsque Jean Servien réfléchit à la vie où y participe réellement, lorsqu'il sort de son rêve voluptueux, il se heurte à la religion. Autant le catholicisme attire en imagination, autant il se révèle sec, mauvais, déformant les douleurs et les sentiments les plus légitimes, dès qu'il s'applique au monde véritable. Et ces opinions que France avait exprimées dans ses premières œuvres, il en donne ici l'explication psychologique en les unissant dans l'âme de Jean Servien. L'aspect passif de sa nature se plaît aux cérémonies, mais il les détourne de leur sens divin ; tout ce qui, dans sa nature, se tourne vers le réel, rejette franchement la religion.

(13) J.S., chapitre XX, pp. 137 et 138.

(14) J.S., p. 167.

C'est dans le tempérament même de France qu'il faut chercher la raison de ses luttes antireligieuses et de leur variété : on évitera ainsi de parler de différence de tension entre *Leuconoé* et *Les Noces Corinthiennes*, et de discuter la sincérité de cette dernière œuvre en invoquant sa préface (15). D'une part France, réduisant la religion au plan terrestre, semble la respecter, mais lui rend les plus mauvais services : en même temps en effet, il prône le repos, fût-ce au prix de l'illusion, et il laisse aller son imagination voluptueuse. D'autre part France refuse la religion au nom de la vie : sa culture scientifique, ses traditions parnassiennes, le portent au rationalisme et à l'exaltation de la liberté humaine. Son double mouvement devant la religion s'inscrit dans le double mouvement de son dilettantisme. Les tendances profondes de son esprit sont celles qu'il exprimait dès le Second Empire, mais il les fait entrer dans sa recherche d'une philosophie de la vie.

Les hommes ont besoin de l'illusion : dans une vie dédiée à la souffrance, les puissances sentimentales qui peuvent adoucir celle-ci sont précieuses. C'est ainsi que France paraît admettre la religion comme une grande berceuse de tristesse : car, dit-il, elle attire les sens par ses cérémonies et donne à l'amour un sceau d'éternité. Mais cette manière de l'admettre est fort subversive et contribue à la dégrader, autant et plus qu'une attaque directe. Assurément, la douceur de touche peut avoir une insidieuse influence ; l'œuvre de Renan est là pour en témoigner. On a coutume de croire que France n'a interprété cette œuvre, jusqu'en 1889, que dans le sens d'un apaisement un peu fade. Sans aller jusqu'à prétendre qu'il ait fait de son apologie de l'illusion un système antireligieux, il faut admettre que France a très bien senti dans quelles limites elle enfermait la religion et quels développements sacrilèges elle permettait. L'exploitation systématique du thème est venue plus tard : mais, dès lors, les essais de conciliation de France ne vont pas loin et prennent souvent une allure hostile.

Tout d'abord, France sait si bien que son attirance pour la religion consolatrice et voluptueuse correspond au côté passif de son esprit qu'il demande toujours à des femmes de l'exprimer, et à des femmes pleines de lassitude, comme l'était déjà dans son œuvre Madeleine et Thaïs. C'est Mademoiselle Aïssé au moment de mourir (16), ou bien ce sont « les femmes d'Horace » (17) qui ont connu l'inquiétude et la satiété, et parmi elles la plus inquiète de toutes, Leuconoé (18). Cette équivalence entre le christianisme tel qu'il l'admet et la lassitude douloureuse des femmes à la recherche d'un refuge prend chez France la constance d'une loi historique : il l'expose

(15) Voir V. Giraud, « Anatole France », *Revue des deux Mondes*, 1913, I. 1^{er} octobre 1913. *Les Maîtres de l'Heure*, t. II, 1914, p. 207.

M. A. Vandegans (*Anatole France, les années de formation*, Paris 1954) adopte une attitude moyenne : « Il semble que dans Leuconoé il [France] ait voulu faire amende honorable à celles qu'il avait indirectement critiquées dans son poème dramatique ». « Nul changement, d'ailleurs, dans l'attitude spirituelle de France » (p. 248).

(16) *Amateur d'Autographes*, mai 1874, non repris. « Mmes du Deffand et de Parabère... lui procurèrent un confesseur, et ces femmes savantes en voluptés pourvurent ainsi aux dernières voluptés de la mourante ».

(17) *Temps*, 5 janvier 1875, « Les femmes d'Horace », repris partiellement, en « Note » à *Leuconoé* (pp. 175-179).

(18) *République des Lettres*, 20 janvier 1876, pp. 46-50, *Noces Corinthiennes*, 119-128.

clairement dans un article du *Temps*, le 5 janvier 1875, et, s'il n'y dissimule pas son attirance, il y montre bien aussi ce qu'on peut en conclure contre la religion. « Toute femme, à travers les plus folles aventures, garde un Dieu chéri dans un pli de sa robe [...] Ces créatures [les courtisanes] troublées, inquiètes, lasses de tout, parce que tout leur était facile, se sentaient prises d'un incurable ennui, d'un grand mal de cœur. Leur souffrance était la pire de toutes, le désir dans la fatigue. C'est le mal qui faisait les grandes pénitentes. Rien n'était assez divin pour elles, rien assez hors de la nature ; rien ne donnait assez d'ombre et de mystère à leur piété sensuelle ». Après avoir parlé de Leuconoé, France porte sur les fondatrices du christianisme ce jugement qui laisse beaucoup à penser : « Horace ne savait pas que des femmes malades abattraient le grand édifice romain, changeraient le monde et seraient les premières chrétiennes ».

Des femmes malades ! L'expression est vive, et France ne la met pas au compte du Romain traditionaliste, car toute son analyse aboutit à elle. Il a beau ressentir pour ces femmes une sympathie qui le fait se substituer à elles jusqu'à un certain point et comprendre leur désir, il garde malgré toute sa distance de jugement, son ironie vis-à-vis d'elles. Ainsi analysé, le christianisme, quelque justification qu'il lui trouve, a des origines bien plus limitées encore et dignes de méfiance que les origines données par Renan (19). Lorsque ce dernier, à la suite de Strauss, voyait dans la décadence et l'angoisse de l'Empire romain le terrain d'élection du christianisme, lorsqu'il expliquait Jésus par des raisons humaines, il laissait à l'appel mystique une grandeur que lui ôte ici France (20). Non seulement le phénoménisme francien exclut tout possibilité de révélation et rejoint l'exégèse libre-penseuse de son temps, en remplaçant Jésus parmi les dieux des autres religions orientales ; mais encore cette religion d'origine toute psychologique est la création illusoire de femmes lasses et sentimentales : du rêve, on est près de passer à l'hallucination. Au moment même où France admet le christianisme, il en fait une activité compensatrice pour les sens et — quels que soient les prestiges dont il le revêt — un pis-aller.

Cette interprétation était très nette dans l'article sur Mademoiselle Aïssé. Dans le poème sur Leuconoé paru à la suite de l'article du *Temps* sur les femmes d'Horace, France montre encore une héroïne qui, pensant à ses dieux,

« Cherche entre ces Esprits indulgents à qui tendre
L'ardente et lourde fleur de son dernier amour ».

(19) Renan a beaucoup insisté dans la *Vie de Jésus* sur le rôle qu'ont joué les femmes de l'entourage du Christ (*Vie de Jésus*, pp. 70-152-191. (« La religion naissante fut [...] à beaucoup d'égards un mouvement de femmes et d'enfants »). Mais nulle part ne se trouve développée l'équivoque sensuelle dans laquelle France se complait : d'ailleurs, le goût de la pauvreté semble à Renan d'une importance plus décisive encore dans l'établissement du christianisme. L'influence de Louis Ménard sur la conception francienne du christianisme introduit par les femmes a sans doute été prépondérante : Ménard a fait paraître dans l'*Artiste* du 1^{er} avril 1868 un article sur « les femmes et la morale chrétienne », qui esquisse l'interprétation de France (pp. 7-34).

(20) Renan a vu dans les conjonctures spirituelles et historiques où grandit le christianisme la preuve de sa supériorité sur les philosophies antiques : conception universelle de la religion, monothéisme. *Vie de Jésus*, chapitres IV et V. (p. 88 : « Seuls dans l'Antiquité, les prophètes juifs [...] avaient entrevu la nature du culte que l'homme doit à Dieu »). Le dernier chapitre de la *Vie de Jésus* donne à la pensée du Christ une force décisive dans l'établissement de la « religion absolue » (p. 446).

Insatisfaites des divinités orientales les plus molles et les plus tendres, Cybèle, Vénus, Isis, Atys, Mithra et Adonis, elle et ses sœurs quèteront

« *Le maître souhaité, l'incomparable ami
Ce Roi mystérieux qui console et qui pleure* ».

jusqu'au moment où elles trouveront dans les bas-fonds de Rome « le Roi des temps nouveaux », qui « donnera la grâce et la gloire aux souffrances ». Voilà une étrange apologie et un Dieu bien équivoque. Ce Jésus de pécheresse, issu d'un panthéon bariolé, cherché dans les auberges, chez les astrologues et dans les lieux infâmes, comme il est éloigné du prophète humain certes, mais suave et pur, qu'avait décrit Renan (21) ! Comme il est alourdi de tout ce que le désir a de plus charnel ! Apaisement si l'on veut : France n'aurait garde de blasphémer un christianisme qui flatte la passivité voluptueuse de son tempérament.

« *Mais toi, Leuconoé, mais vous, soyez bénies
Femmes aux longs désirs, pour avoir aspiré
Du fond des jours d'orgueil, aux douceurs infinies
De la sainte tristesse et de l'amour sacré* »

écrit-il au contraire ; mais cette onction est trompeuse. L'écrivain a beau jeu d'en faire montre, lorsqu'il vient de refuser à la religion toute vérité surnaturelle et que, la réduisant à l'humanité, il en a fait le suprême désir d'une pécheresse complaisamment décrite dans tout le début du poème (22). Cette apologie est un piège.

Est-il consciemment tendu par France ? Aucune réponse catégorique ne serait sans doute satisfaisante. Son insistance à mettre exactement en rapport religion et volupté et son analyse des femmes initiatrices du christianisme comme de femmes malades feraient bien pencher pour l'affirmative ; mais dans cet esprit complexe, on trouve aussi une tendance à céder réellement aux charmes du christianisme. Disposition précieuse : pour tromper le lecteur, il faut faire avec lui la moitié du chemin. En tout cas, dans la mesure où France se prête à la religion, il la sent tellement bien comme l'objet d'un désir qu'il satisferait une seule tendance de sa nature — la tendance vers le rêve — qu'il l'étudie dans une époque de transition et de fuite. On peut même constater que dans l'article sur les femmes d'Horace comme dans le poème de *Leuconoé*, France est moins fidèle, en décrivant cette époque, à la vraisemblance historique qu'à son secret penchant. Le syncrétisme qu'il évoque, l'invasion de tous les dieux orientaux, la prédominance des rites sexuels, la frénésie mystique des femmes, ce n'est pas exactement à *Leuconoé* d'Horace interrogeant « les présages babyloniens » qu'ils reportent, ni même aux sorcières des *Épodes* ou de la bucolique virgilienne (23). On songe plu-

(21) *Vie de Jésus*, pp. 72-73 : « Le sentiment extrêmement délicat qu'on remarque en lui pour les femmes ne se sépara point du dévouement sans bornes qu'il avait pour son idée ».

(22) Dix strophes du poème sont consacrées à cette description. Le procédé est le même que dans la *part de Madeleine*, dont *Leuconoé* est comme une seconde épreuve développée et transportée en d'autres temps ; le sentiment de volupté amoureuse, d'abord fixé sur la pécheresse, se transpose à la religion sans changer de nature.

(23) *Épodes V* — XVII.

Églogue VIII, « Pharmaceutria ». La sorcière de Virgile et la Canidie d'Horace ont recours à des procédés magiques relevant d'une tradition populaire de niveau assez bas, et ne les utilisent que dans des intentions amoureuses. *Leuconoé* (I, II)

tôt à la *Sixième Satire* de Juvénal, c'est-à-dire à un temps où les signes de la décomposition intellectuelle étaient plus certains. (24) Des que France donne à la religion un semblant de justification, il se transporte instinctivement à une époque de fatigue, et ajoute à la lassitude de ses héroïnes celle du temps où elles vivent.

Mais il suffit que France se tourne vers sa propre époque et qu'il imagine, non plus une femme usée par la vie, mais une jeune fille entrant en religion après une première tristesse (« quand le monde eut blessé son cœur d'un trait mortel ») pour qu'apparaisse l'impureté de cette fausse apologie et sa puissance destructive. La *prise de Voile*, qu'Anatole France écrit après Coppée (25), marque bien qu'en matière de religion, l'écrivain ne pouvait se contenter d'une adhésion superficielle. Le poème de Coppée décrit l'affluence mondaine à cette grave cérémonie, en opposition avec l'âme de la jeune fille, et suggère la possibilité d'un regret en elle, après le premier élan : tout cela reste conventionnel et pourrait parfaitement être accepté par un catholique (26). France choisit une analyse purement intérieure qui ne peut laisser aucun doute sur sa manière de comprendre la religion, c'est-à-dire de la rejeter. Il manifeste bien une attirance pour le caractère sacré de la cérémonie, mais une attirance sacrilège, qui cette fois reporte sans doute possible à l'Adieu : description de la jeune fille au moment du sacrifice, qui mêle le regret au désir, discours de l'évêque qui accumule les métaphores bibliques les plus voluptueuses (27). France est très

croit en l'astrologie comme, sous l'influence des doctrines stoïciennes, une bonne part de la société romaine. Mais Virgile et Horace parlent au nom d'une tradition romaine qu'ils avaient encore espoir de faire revivre, et prennent leurs distances par rapport à ces pratiques alors limitées. Voir, sur la signification antiochtienne de Leuconé, le commentateur que France en donna lui-même dans sa correspondance sur « Les Dieux Asiatiques du premier siècle de l'ère chrétienne », *Revue de Janeiro*, 30 juin 1900 (*English Review* avril 1900, *Revue de Paris* 13 novembre 1902 pp. 242-259). (1)

(24) Un siècle après, Juvénal montre au contraire une femme prise par tout ce que les religions orientales ont de mysticisme étrange (*Satire IV*, voir sa). Le parallèle entre elle et la Leuconé de France est tellement évident qu'il a été fait par P. de Labriolle, sans distinction d'époque (*Les Satires de Juvénal*, Paris 1902, p. 180). La multiplicité des cultes ne s'est généralisée à Rome que vers le troisième siècle.

(25) Coppée a donné sa *Prise de Voile*, datée de mars-avril 1873, au *Parnasse Contemporain* de 1876 (pp. 90-91). La *Prise de Voile* de France a paru en même temps que les *Notes Corinthiennes*, chez Lemerre, en 1876. Il est caractéristique que France ait choisi comme épigraphe les vers de Coppée qui indiquaient un mouvement psychologique de lassitude chez la jeune fille, parmi les rares vers qui intériorisent le poème.

(26) Seule, la fin du poème indique le doute personnel de Coppée ; encore est-ce avec une précaution respectueuse bien éloignée de ton que prend Anatole France :

« Sois bénie ! et quand même — affreux soupçon — le oui,
Vers qui tu tendais tes bras suppliants, serait vide,
Quand ce serait en vain, cœur d'idéal aride,
Que pour les égarés et les impénitents,
Étant belle, étant noble et riche, ayant vingt ans,
Tu viendrais d'accepter cette lente agonie,
Pour ton erreur sublime, ô ma sœur, sois bénie ! »

(27) Les vêtements de la religieuse sont comparés au « tissu d'aise », à « la soie et l'or ». La Vierge porte « l'Anémone mystique », prend « le suc de la fleur bien-aimée » et devient elle-même « la Toison humide de rosée, le Buisson du

(1) France rattache la doctrine de ce poème à l'Orphisme de S. Remon.

conscient dans l'emploi de ce langage au double sens, « parfum d'Orient » qui « répand sa molle odeur » (28). Et, pour insister sur le parallèle, il fait parler la nature :

*« C'est cette volupté, cette Vénus, c'est elle
Qui consume tes sens de toi-même ignorés,
Et, dans l'enchantement des mystères sacrés
Revêt pour toi ton Dieu d'une beauté mortelle »* (29)

Il serait difficile d'interpréter de façon plus équivoque le catholicisme. C'est l'interprétation même de *Leuconoé*. Ayant vidé la foi de toute réalité pour en faire une belle illusion, France peut s'écrier : « Si tu gardes ta foi, qu'importe qu'elle mente ! » (30) : comme dans *Leuconoé*, il l'a détruite.

Seulement, ici, France se rend compte en outre que la passivité mystique ne peut durer chez un être jeune qu'emplit le désir de la vie. A la fin du poème, il ôte à la religion son pouvoir même d'illusion, pour le donner à l'amour terrestre et glorifier les amants :

*« Si dans nos bras leur joie est légère et fragile,
Bien mieux que toi du moins, et plus fidèlement,
Elles sauront garder l'ombre des espérances »* (31)

France a beau donner à la religion la valeur d'un pari : à peine le fait-il soutenir par un personnage sain et jeune qu'il proclame son inanité. Restreignant la portée du catholicisme, il la réserve alors à celles qui ont tout épuisé, et après Thais, mademoiselle Aïssé, *Leuconoé*, il observe en Madame de La Sablière le caractère de la femme qui donne ses restes de sentiment à Dieu. (32)

Ainsi, selon France, le christianisme n'a pas de réalité objective ; il est une création d'une âme malade de lassitude. Et si l'âme guérit de sa lassitude, elle se libère aussitôt de ses illusions mystiques. On peut dire après cela que France a tenté de comprendre le phénomène religieux, parce que toute illusion est selon lui précieuse, et qu'il admet la religion quand elle calme la souffrance. Il n'en est pas moins sans cesse sur le point de mettre en doute son pouvoir ; puis, il dissout la religion, il la rend négative et en fait une solution de fuite. Il ne s'y prendrait pas autrement s'il voulait dénigrer le catholicisme dans l'esprit du lecteur : car on admet une illusion pour les autres, mais non pour soi-même. France utilisa par la suite com-

Prophète et la Verge fleurie ». Ces métaphores usées par la liturgie catholique et passées dans les habitudes de l'homélie sacrée ont pour France une valeur évocatrice, presque physique. Il en use depuis *Dans une Eglise (L'Adieu)* en les détournant de leur sens mystique.

(28) *Prise de Voile*, vers 61 et 64. Ce passage forme la transition entre l'exhortation de l'évêque et l'hymne à la nature que France prend à son compte : le lecteur est porté à une interprétation voluptueuse.

(29) *Prise de Voile*, v. 101-104.

(30) *Prise de Voile*, v. 109.

(31) *Prise de Voile*, v. 140-142.

(32) *Journal Officiel*, 15 septembre 1877 et 7 octobre 1877. « Madame de la Sablière » (pp. 6322-6324, et pp. 6682-6684) Cf. p. 6684 : « A travers la grille du confessionnal, elle lui soupira plus d'une fois, sans doute, le récit de ses amours. Elle lui écrivit des lettres encore brûlantes du feu profane qui ne voulait pas s'éteindre ».

Jeune France, 1^{er} avril 1881. « Une amie de La Fontaine : Madame de La Sablière » (pp. 533-545). P. 544 : Ce serait trop dire que la maîtresse rebutée de La Fare, dès qu'elle eut noué à sa taille le tablier de serpillière, trouva la paix du cœur [...] Mais peu à peu les révoltes et les transes s'apaisèrent [...] Qui avait été l'artisan de cette réforme ? L'âge, l'abandon, la maladie, et aussi le grand nom qui du fond de sa solitude gouvernait tant d'âmes du siècle ».

me instrument de lutte ce trouble quiétisme auquel il était lui-même fort sensible. Mais dès lors, combien, à travers l'indulgence à laquelle il s'efforce, transparait la certitude que le catholicisme est une perversion de la sexualité dont les prestiges ne peuvent séduire durablement que des « femmes malades » ! Combien, chez France, l'hostilité et la jalousie sensuelle se mêlent à l'attirance !

L'hostilité devient évidente dès que l'on considère l'aspect actif de la philosophie de France. Le scientisme d'Anatole France est essentiellement, à cette époque, croyance en l'élan vital (33). Or, le christianisme contrarie cet élan, parce qu'il dirige vers Dieu toutes les forces des créatures. Il le contrarie encore en instaurant la notion de péché, en refrénant ou détruisant l'instinct de volupté par lequel se développe la nature entière. Le christianisme est donc mauvais. La tradition parnassienne, tout imprégnée de positivisme, le combattait en lui opposant une Antiquité sereine et harmonieuse (34) que France a exaltée dès le Second Empire dans son article sur Hélène et Magdelaine. On retrouve cette opposition dans les *Noces Corinthiennes* : mais, écrite au déclin du mouvement parnassien par un France ouvert à des idées et à des sentiments nouveaux, l'œuvre a une résonance originale. France prend conscience de sa polémique antireligieuse. Jusqu'alors, il avait plutôt senti que médité sa violence, dans la mesure même où elle venait du plus profond de lui. Travaillant à un poème dramatique, il doit combiner l'action et les caractères en vue d'un effet extérieur, au lieu de s'exprimer directement dans un article ou un poème. Son intention est nette ; le 17 mars 1875, il écrit à Kuhn à propos des *Noces Corinthiennes* : « Vous y verrez une lutte des dieux antiques et du Dieu chrétien » (35). Et alors que l'antireligion des autres œuvres (bien réelle pourtant) demeure enveloppée, parce que France, dans un jeu complexe de reculs et d'avancées, y exprime aussi son attirance pour le christianisme, ici, elle apparaît au public. « Vengez la vie de cette doctrine de mort », lui écrit George Sand en le félicitant, le 26 avril 1876 (36).

Les intentions de l'auteur se marquent tout d'abord dans la manière dont il a modifié les sources, et traité le moment historique où se déroule l'intrigue. Goethe avait pris chez l'historiographe Phlégon de Tralles (37) une de ces anecdotes légendaires qu'affectionnaient les contemporains d'Apulie pour leur caractère magique : rien n'y indiquait que la jeune morte, revenue pour aimer l'hôte de ses parents, fût une chrétienne ; et, loin d'être courroucés de cet amour, ses parents guettaient sa venue pour l'embrasser. Tout l'accent était mis sur l'étrangeté de son apparition, et la crainte superstitieuse qu'elle

(33) Voir les *Poèmes Dorés* — les articles sur Laplace et Darwin, dans la *Revue des Deux Mondes* et la *Jeune France*, en 1880, et *Genève*, de juillet 1881 (chapitre précédent).

(34) Louis Ménard est le théoricien de l'hellénisme du Parnasse (*De la morale avant les philosophes* ; 1860). Ami de Leconte de Lisle depuis 1846, il eut, sur la conception de l'hellénisme dans les *Poèmes Antiques*, voix prépondérante. Chez Ménard comme chez L. de Lisle, l'hellénisme est une forme d'opposition au christianisme. Voir R. Canat, *L'hellénisme des romantiques. L'éveil du Parnasse (1840-52)*. Paris, 1955.

(35) Correspondance, tome I, folio 50.

(36) B. N., correspondance, fonds Lion.

(37) France traduit en Note (163-168) la lettre feinte dans laquelle Phlégon relate l'anecdote de la fiancée de Corinthe. Phlégon avait été édité dans les *Fragments des historiens grecs*, Didot 1849. B. Lazare et E. Mikhaël l'utilisèrent dans leur drame : *La Fiancée de Corinthe*, 1888.

avait répandue. Goethe tira parti de cette légende en 1797, moment où l'anticléricalisme que lui avait inspiré son voyage en Italie et son opposition à tout ascétisme s'unissaient dans son culte pour la nature. Il donna une signification philosophique au retour de la morte, dont il fit une chrétienne, promise au jeune homme « alors que le temple serein de Vénus était encore debout », et sacrifiée « par un vœu mauvais et contre nature » de sa mère. Goethe décrit aussi, mais sans s'y appesantir, la colère de la mère qui entendait le bruit des baisers échangés dans la chambre de son hôte (38).

La transformation que Goethe apporte au texte primitif est très importante. Mais si Anatole France le remarque dans la notice qu'il consacre aux *Noces Corinthiennes* (39), il ne dit pas combien sa propre interprétation est différente et ajoute à la violence antireligieuse de l'anecdote. Chez Goethe, les circonstances dans lesquelles la mère a prononcé son vœu ne sont point précisées ; son caractère apparaît peu, et l'anticléricalisme de l'auteur demeure esquissé. En revanche, l'élément fantastique de la légende contée par Phlégon se trouve encore dans le poème allemand ; Goethe a même fait de la morte un vampire plus terrible que dans le texte original. (40)

Au contraire, France a longuement développé le caractère de la mère qui, devenu odieux, sert d'argument contre le christianisme. Mais la plus grande habileté du poète a été de supprimer tout le merveilleux de cette légende, qui devient ainsi une histoire plausible, purement humaine et d'autant plus touchante que le spectateur se sent proche des personnages : le drame de l'amour et de la séparation se déroule alors que la jeune fille est vivante encore ; pour lui garder cependant son caractère irrévocable, France a eu recours à l'empoisonnement de l'héroïne : ses paroles suprêmes sont alors prononcées comme des paroles d'outre-tombe (41), et pourtant nulle évocation magique ne vient choquer le scepticisme moderne.

Pour que le problème traité dans les *Noces Corinthiennes* ne paraisse pas trop lointain au public de son temps, France a évité les allusions trop précises à la civilisation antique. Il suffit de comparer l'œuvre de France aux *Poèmes Antiques* de Leconte de Lisle pour apercevoir la différence : point de noms mythologiques à pro-

(38) Traduction de Camille Benoît, donnée par France dans ses notes. La mère prononce chez Goethe ces seules paroles : « Y a-t-il dans cette maison des filles assez éhontées pour se mettre tout d'abord à la volonté d'un étranger ? » (Notes, 173).

(39) « Goethe, dont le génie portait la lumière sur tout ce qu'il explorait, illumina les ténèbres du Trallien » (Note, 169). L'admiration que France porte à Goethe se manifeste dès 1872 lorsque, à propos d'Apulée, il parle de « Goethe, qui se trouve au seuil de toutes les initiations » (*Bibliophile français*, juillet 1872 p. 224) (dans « Apulée — *L'Ane d'Or ou la métamorphose* »).

(40) « Hors du tombeau je suis poussée, pour revenir chercher ce bien que je n'ai pas eu, pour revenir aimer cet homme déjà voué à la mort, et pour sucer le sang de son cœur. Si maintenant c'en est fait de celui-là, il faut que j'aie à d'autres, et que ma rage immole le peuple des jeunes hommes » (trad. Camille Benoît). Dans le texte de Phlégon, la jeune fille retourne simplement à la mort.

(41) *Noces Corinthiennes*, Troisième Partie, scène VII.

« Recueille, ô mon époux, mes paroles sacrées

... Je reviendrai vers toi pour peu que tu le veuilles » (pp. 104-105).

Il y a dans cet empoisonnement au milieu des tombeaux un souvenir évident (trop évident peut-être) de *Roméo et Juliette*. France fait preuve de goût en supprimant du poème l'élément magique, mais ne peut se dégager des sources livresques.

fusion, mais quelques dieux que peut connaître tout « honnête homme » — Apollon, Hermès, Adonis, Bacchus, Artémis et Aphrodite. Encore correspondent-ils si exactement à l'objet qu'ils protègent ou au sentiment qu'ils symbolisent qu'ils n'ont point de vie propre. Bacchus est la vendange (42), Aphrodite l'amour, Artémis la chasteté antique (43). Ni exotisme, ni pédantisme. Cela est particulièrement sensible dans la scène VII de la seconde partie, où le dialogue des déesses ne sert qu'à matérialiser de façon frappante la mort d'une civilisation. Une telle conception ne doit pas étonner chez France ; il pensait que les dieux grecs étaient simplement la projection, dans un Olympe très proche des hommes, des principales forces de la nature et des êtres animés (44). Mais il faut lui savoir gré de ne pas avoir alourdi cet Olympe, qui reste immédiatement saisissable. De même, le décor est très simple, et les occupations des personnages, choisies parmi les plus journalières (45), n'ont rien qui puisse être étranger à une autre civilisation. France a pris soin en même temps de ne pas désincarner ses héros, afin de faire peser le drame sur la terre et de lui donner une dimension humaine. La scène où Daphné rappelle son existence de petite fille est très caractéristique de cette vie familière dont les gestes pourraient être accomplis par tous (46). L'époque même qu'avait choisie l'auteur prêtait à un rapprochement avec son temps : époque de transition, époque fuyante, lorsque France n'en considère que la lassitude ; mais aussi singulièrement propice à des conflits passionnés, pour peu que l'on mette en scène des êtres jeunes comme Hippias et Daphné, des êtres violents comme Kallista. N'était-ce pas alors, comme celui d'Anatole France, un temps déchiré ? Et l'écrivain les a rapprochés encore en simplifiant tous les détails extérieurs du drame. Lui-même affirme dans une lettre à Cochin : « Quand vous me dites que mon poème est idéal, non historique, vous ne vous trompez pas » (47). C'est la coutume de comparer la versification de France, dans les *Noces Corinthiennes*, à celle de Chénier. Plus profondément, un parallèle s'impose entre leurs façons de comprendre l'Antiquité, prétexte à des méditations de caractère très moderne.

France a donc traité ses sources et l'époque à laquelle il plaçait son drame de manière à donner à celui-ci le plus de force possible — c'est-à-dire la plus nette signification antichrétienne. La façon dont France a modifié le poème de Goethe rejoint si évidemment l'interprétation que Michelet en donne dans *La Sorcière* pour la plus grande honte de l'Eglise, qu'on doit voir dans l'œuvre de France une influence décisive de l'historien. France avait lu *La Sorcière* (48) ;

(42) *Noces Corinthiennes*, Deuxième Partie, scène III, chœur des vigneron (« le Dieu bouillonne... ») p. 41.

(43) Amour proche de la nature et participant de la fatalité (« la paix sereine dans l'inévitable désir » 2^e p, sc VII, p. 75) ; chasteté raisonnée, aimable, qui ne conçoit pas le péché originel (« La vierge [...] s'étonnera d'entendre Qu'elle fut impure en naissant », ibidem, pp. 57-58).

(44) *Bibliophile français*, juin 1870 (France fait la critique de l'*Histoire de l'art grec avant Périclès*, de Beulé) « Le polythéisme hellénique, qui n'est que l'adoration des lois universelles librement symbolisées... »

(45) Ce sont des occupations proches de la nature, comme si France avait voulu faire évoluer le drame dans sa respiration : pêcheurs, vendangeurs, navigateurs et servantes sont évoqués en marge des personnages principaux.

(46) *Noces Corinthiennes*, scène IX, deuxième partie, pp. 60-61.

(47) B. N., copie Lion.

(48) France fait allusion au procès de La Cadière (*Sorcière*, livre II, chapitre XII) dans l'*Amateur d'Autographes* du 1^{er} avril 1869, à propos du chevalier de

dans la première partie, il avait sans nul doute remarqué le poème de Goethe que Michelet, tout en déplorant la métamorphose de la jeune fille en odieux vampire, traduit à la fin du chapitre I (49). Michelet en tire un très grand parti, et c'est précisément en le transformant en symbole de lutte : lutte entre les dieux « de l'amour, de la vie, de la lumière », et « une société terrible et furieuse ». La légende de la Fiancée de Corinthe naît alors, dit Michelet, « comme le reproche profond, l'indomptable réclamation de la nature ». Interprétation qu'il reprend formellement au début du chapitre IX, en ajoutant : « du 13^e au 15^e siècle, les deux amants, l'homme et la nature, s'embrassent avec transport, et, dans ce moment même (horreur !) ils se voient frappés d'épouvantables fléaux ! » (50). C'est Michelet qui a développé la puissance antireligieuse que la *Fiancée de Corinthe* contenait de façon implicite ; et France a pu d'autant mieux s'inspirer de lui que le darwinisme opposait, lui aussi, la nature à l'ascèse.

Cette opposition est traditionnelle chez les Parnassiens ; mais elle avait, dans les poèmes de Leconte de Lisle, un aspect doctrinal peu entraînant : ni le *Chant Alterné*, ni même le poème dramatique *Hypathie et Cyrille* ne cherchent à émouvoir (51). La naissance du christianisme apparaît comme une fatalité, déplorable sans doute, mais contre laquelle il n'y a pas à se dresser. Il en va tout autrement dans les *Noces Corinthiennes*, parce que France s'engage avec son sentiment et incarne la lutte dans les personnages. C'est en Kallista qu'il a résumé ses griefs contre le catholicisme : or, avant même son arrivée, elle est présentée comme une malade (52). Malade vieillie, impérieuse, austère. Dès que l'hallucination ne se pare point de sensualité, France n'a plus aucun ménagement pour celles qui en souffrent : une mère qui, pour guérir, consacre sa fille au « dieu vierge à qui plaît la pudeur », semble bien inhumaine à force de certitude. Le langage mystique lui-même est impérieux dans sa bouche, et cette fois, l'auteur ne se complait pas en ces vocables (qu'il emprunte surtout, en fait, aux catholiques du dix-septième siècle) : colombe, dilection, bonne odeur des vertus, époux im-

La Barre : « Un tel procès n'a assurément pas besoin aujourd'hui d'être révisé par l'homme de génie qui, avec un admirable amour de l'humanité, a plaidé victorieusement la cause délicate et voilée de La Cadière ».

(49) *La Sorcière*, livre I. (édition « Société des textes français modernes », p. 23 ; 1952). A propos de la métamorphose de la jeune fille en vampire, Michelet écrit : « Il [Goethe] gâte la merveilleuse histoire, souille le grec d'une horrible idée slave ». L'optimisme de Michelet lui fait d'ailleurs déclarer dans la dernière note du même chapitre I : « Notre temps commence, et la Fiancée a vaincu. La Nature enterrée revient, non plus furtivement, mais maîtresse de maison » (p. 26).

(50) Chapitre IX, livre I : « Satan médecin », p. 102, édition citée.

(51) *Poèmes Antiques*, *Chant Alterné*, pp. 270-73 de la « Petite bibliothèque littéraire », chez Lemerre. L'opposition de la Grèce antique et du christianisme est la même au fond que chez France ; mais ce sont deux civilisations dans leur fleur qui sont opposées, si bien qu'entre la Grèce classique et la pensée chrétienne, ne peut se nouer de lien sentimental. L'idée du poème reste abstraite.

Hypathie et Cyrille (p. 275, même édition) se présente sous la forme d'un poème dramatique et semblerait pouvoir plus facilement se comparer aux *Noces Corinthiennes*. Mais les personnages dialoguent par longs développements qui restent froids, et Hypathie a une sérénité que ne vient troubler aucun sentiment amoureux.

Sur l'hellénisme de France, voir Desonay (F.) : *Le rêve hellénique chez les poètes parnassiens*, chapitre V, pp. 313-368, 1928.

(52) Première partie, scène II. Le pêcheur : « Elle gémit d'un Dieu qu'elle irrite », p. 10.

mortel, union mystique, ineffable délice (53), quelle valeur peuvent avoir ces paroles en face d'un amour véritable et terrestre ? Dans cette scène IV de la première partie, France dresse son réquisitoire contre le christianisme en le montrant hostile aux joies les plus légitimes

« *Heureux qui n'a pas mis son espoir en la chair !* »

proclame Kallista, prise d'une horreur malade de « l'impur épithalame », avant de prononcer sur sa fille un vœu qui ressemble à une malédiction. Peur de la chair, mais peur aussi de tout sentiment humain : la croyance au surnaturel dessèche le cœur.

« *Nous devons tout à Dieu, rien à la créature* »
« *Je t'aime en Dieu* »

La doctrine de la solidarité des croyants permet à Kallista d'exercer sur sa fille une pression odieuse, puisqu'elle se voue elle-même à la mort en cas d'infraction au vœu (54). C'est sans doute un excès dans la religion. Mais il suffit pour France que cet excès soit possible. Le lecteur ne se pose d'ailleurs pas de problème. Engagé dans le drame, il confond dans une commune réprobation le christianisme et Kallista : il fait de même, lorsqu'elle se livre à une colère sans motif en découvrant sa fille avec Hippias, et chasse de sa demeure l'hôte qui s'indigne :

« *Un démon furieux s'agite dans ton corps*
Et fait monter l'écume à ta bouche... » (55)

Avec beaucoup d'habileté, France fait suivre aussitôt cette scène de celle où Kallista est saisie d'un souffle prophétique :

« *Je vois, j'entends. Le Fils de l'homme est revenu*
[...] *Voici l'heure, et le fléau de l'Ange*
De la paille et du grain discerne le mélange.
[...] *Vois-tu le Juge assis dans la rouge nuée ?* »

Grâce à la juxtaposition des scènes, la conclusion se tire d'elle-même : le mysticisme, et sa manifestation extrême, le don de prophétie, ne sont pas d'une autre nature que l'hystérie et ne méritent pas d'autre traitement. Ainsi, le développement du caractère de Kallista permet de porter les accusations les plus décisives contre le christianisme, et de les porter avec une apparence de justice : elles semblent se dégager des faits. On peut résumer ces accusations en une seule, c'est que la religion, en éloignant de la nature, porte aux actes les plus monstrueux. Et la preuve que France le pense personnellement se trouve dans la dernière scène où l'auteur a mis dans la bouche de Kallista les paroles mêmes qui repoussaient Jean Servien :

(53) N. C., première partie, scène IV, pp. 21-23.

(54) « *S'il se pouvait qu'impie et sacrilège*
Ma fille violât l'inviolable vœu,
Qu'elle ne voulût pas payer ma dette à Dieu,
Épargne, ô justicier ! sa tête consacrée
Et fais tomber sur moi la vengeance assurée ». (p. 29).

Voir *Atala*, « Le drame » : « Songe que je me suis engagée pour toi, afin de te sauver la vie, et que si tu ne tiens ma promesse, tu plongeras l'âme de ta mère dans des tourments éternels ». (O C de Chateaubriand. Paris 1859, t. III, p. 51).

(55) N. C., deuxième partie, scène X, p. 82 .

« *Et je crierai vers toi, du fond de mes douleurs,
Et ma bouche louera ta sagesse infinie.
Tu m'a pris mon enfant : que ta main soit bénie !* » (56)

De telles correspondances permettent d'affirmer la sincérité de France dans sa lutte contre la religion.

Il a soin de ne jamais tirer les conclusions ; il a soin aussi de créer, pour éviter le reproche de partialité, un personnage d'évêque beaucoup plus modéré que Kallista, et qui la met en garde contre les excès de son zèle. Mais ce vieillard doux et bienfaisant joue un rôle de comparse et ne donne à la pièce qu'un semblant d'objectivité (57) : tout le poids de l'action retombe sur Kallista, tout l'intérêt se concentre sur elle et sur son christianisme.

Aussi le lecteur est-il du parti des amants et du bon Hermas, qui représentent la vie, la santé, le désir d'action selon la nature. Ils sont idéalisés autant que le caractère de Kallista est poussé au noir : mais nul ne songe à s'en aviser sur le moment, tant c'est la coutume d'exalter l'amour et ceux qui soutiennent les amants. Or, l'évolution de cet amour vers la catastrophe entraîne en Daphné une évolution d'autant plus insinuante qu'elle est progressive et purement sentimentale. Au début, alors que le vœu fatal n'est pas encore prononcé, on sourit au Jésus de Daphné, « roi languissant aux yeux pleins de douceur » (58) — au dieu équivoque et tendre qu'adoraient Madeleine et Leuconoé. Mais bien vite, il devient « le Dieu vierge à qui plaît la pudeur » de Kallista ; et, avec une symétrie d'expression très révélatrice, Daphné l'appelle, à la fin de la première partie : « Dieu triste à qui plaît la souffrance » (59). Le vieil Hermas répète ensuite ce jugement sur Krestos qu'on cherche « dans la nuit des tombeaux » (60) ; enfin vient le drame, et ce sont les imprécations d'Hippias frustré de son amour et souffrant d'une jalousie à laquelle France, dans l'Adieu, a donné une expression personnelle :

« *Fantôme [...] Prince impur d'une race infestée [...] Esprit gonflé d'envie [...] Mauvais Démon [...]*
O prince de la mort, dont la froide énergie
Ne vaut que pour glacer nos vierges en nos bras ! » (61)

Auprès de cette révolte, les protestations de Daphné sont bien timides. Le blasphème est prononcé : rien ne vient l'adoucir dans la suite de la pièce. Et le lecteur s'y unit, parce que la colère d'Hippias lui semble juste. Ainsi se dégrade petit à petit l'image du Christ, alors que les croyances païennes, confondues avec les forces de la nature, demeurent nobles et justes : chant d'hyménée, chœur des vigneron, adieux au monde d'Artémis et d'Aphrodite, sont les épisodes d'une même célébration.

C'est là une méthode beaucoup plus persuasive que l'habituelle méthode parnassienne : Leconte de Lisle faisait se heurter avec la civilisation chrétienne la civilisation grecque à son apogée. On trouve

(56) Troisième partie, scène VIII. Ce sont les dernières paroles que prononce Kallista dans les *Noces Corinthiennes*, p. 112.

(57) Voir *République des Lettres*, 16 juillet 1876. E. Péradon, rendant compte des *Noces Corinthiennes*, traite l'évêque d'« évêque d'opéra-comique » (p. 62).

(58) N. C., première partie, scène III, p. 10.

(59) N. C., première partie, scène IV, p. 22, et V, p. 34.

(60) N. C., deuxième partie, scène V, p. 46.

(61) N. C., deuxième partie, scène IX, p. 73.

Voir le chapitre sur France pendant le Second Empire.

rarement chez lui le choix d'une époque de transition, et il n'en a pas tiré tout le parti possible (Hypathie représente contre Cyrille la pure pensée platonicienne). Au contraire, le choix de France est étudié :

« *D'autres ont exprimé ton enfance tranquille [...]
Tant de paix convient mal à mon cœur anxieux [...]
Moi, j'ai mis sur ton sein de pâles violettes
Et je t'ai peinte, Hellas, alors qu'un dieu jaloux,
Arrachant de ton front les saintes bandelettes,
Sur le parvis rompu brisa tes blancs genoux* ». (62)

La pensée de France est la même que celle de Leconte de Lisle, et son Antiquité tout aussi fausse, dans une harmonie conventionnelle. Mais le heurt, dans les *Noces Corinthiennes*, est d'abord entre des êtres de chair, si bien que le problème se pose d'une manière concrète. Il est traduit matériellement par le décor même : « un petit temple dont le fronton porte, entre de belles figures mutilées, le monogramme de Jésus, grossièrement taillé » (63). Ainsi l'opposition prend corps. Au lieu de s'enfoncer comme Leconte de Lisle dans le rêve illusoire d'une Antiquité renaissante, France crée chez le spectateur une réaction sentimentale contre le christianisme. Il sent bien que le temps est irréversible et que le christianisme a marqué trop profondément les âmes (et son âme à lui-même) pour que de nouvelles croyances l'effacent complètement : alors, il absorbe partiellement la religion dans son art et l'attaque du dedans. Une réaction sentimentale est valable pour tous les temps ; sa force est bien plus destructive qu'un raisonnement logique. Dans son dilettantisme, France a senti que la voix de la raison est faible chez la plupart des hommes au regard des puissances imaginatives.

Rattacher les *Noces Corinthiennes* à la période parnassienne de France, c'est méconnaître combien, en fait, il se souvient du romantisme de sa jeunesse dans cette œuvre très peu impassible. Il a tiré de ce romantisme le pouvoir direct de sa polémique. On a décelé dans les *Noces Corinthiennes* la même pensée que dans *l'Adieu*, et l'influence très probable de Michelet ; on peut dire aussi qu'une fois de plus, France y a utilisé Chateaubriand pour le détruire. Le vœu imprudent d'une mère, l'amour contrarié d'un païen pour une chrétienne, le suicide de la jeune fille et l'intervention tardive d'un membre du clergé, c'est l'intrigue même d'*Atala*. Mais les caractères sont plus violents dans les *Noces Corinthiennes*, et la magie de l'exotisme n'est plus là pour entraîner le lecteur à une justification quelque peu sophistiquée du catholicisme. France a senti le sophisme et retourné cette apologie contre elle-même : mais il n'a eu garde de supprimer la touchante intrigue.

Lorsque France laisse libre cours en lui au mouvement qui le porte vers l'action, il se révèle franchement opposé au catholicisme. Les *Noces Corinthiennes* méritent une attention particulière, parce qu'elles sont une des rares œuvres de lutte que France ait accepté de faire paraître et même représenter au moment de son dilettantisme. A travers une versification classique et certaines conceptions parnassiennes, on y trouve une chaleur communicative. Œuvre de calcul bien plus que toutes celles qui l'ont précédée, tout le calcul y porte contre la religion révélée : utilisation des sources, traitement de l'histoire, exagération des caractères. Les idées que France a plus tard utilisées contre le catholicisme y sont exprimées, notam-

(62) Poème d'introduction aux *Noces Corinthiennes*, p. 4.

(63) P. 7.

ment l'assimilation du don de voyance à une maladie du groupe de l'hystérie (64). Quant à opposer l'œuvre à sa propre préface (on a prononcé à son propos le mot de « gageure » (65)), ou à *Leuconoé*, c'est méconnaître les deux mouvements intérieurs de France ; ils le dressent également contre la religion, quoique de manières différentes. Le poème de *La Prise de Voile*, qui les unit tous les deux, a une signification antireligieuse constante, du côté de l'action comme du côté du rêve.

Cette polémique reste enveloppée dans une forme généralement courtoise, et France la fait assumer par les personnages qu'il met en scène. Il existe chez France une autre polémique : mais il faut la rechercher dans des articles qui n'ont point été repris par leur auteur. Aussi n'a-t-elle pas une valeur absolue. Pourtant, si son importance est secondaire, elle représente la pointe extrême de l'opposition francienne et annonce un thème très fécond dans son œuvre. C'est une ironie cinglante et directe par laquelle, cette fois, l'écrivain se montre disciple de Voltaire plus que de Renan. Elle apparaît lorsque France cesse d'étudier la religiosité féminine pour examiner l'influence qu'a exercée le clergé sur les mœurs : il retrouve alors les dispositions qu'il montrait lorsque, avant la guerre de 1870, il faisait de l'église la grande ennemie des hommes. Dans un article de janvier 1875 sur la Querelle des Imaginaires, paru dans l'*Amateur d'Autographes* (66), il déclare « Quand les personnes de religion, celles du moins qui ont fait de grands progrès vers la perfection chrétienne, se risquent à lire des livres profanes, elles ont le soin ou l'instinct de choisir ce qu'elles estiment de plus mince valeur [...] Elles craignent avec raison toute beauté humaine comme source d'orgueil et de mauvais désir » On reconnaît l'aisance des affirmations voltaïriennes, et cette manière de loger l'ironie dans quelques mots, en utilisant à dessein le vocabulaire religieux. La violence et l'ironie se retrouvent dans un article donné au *Temps* le 12 juin 1878 (67), où France étudie les types ecclésiastiques dans les romans de Ferdinand Fabre. Il se maintient encore dans certaines bornes quand il parle de « ce commencement de manie qui fait les héros et les saints », bien que cette explication, à laquelle il donna une grande place ensuite, n'ait rien de flatteur. Mais après avoir dépeint l'énergique et ambitieux abbé Capdepon, il ne contient plus sa verve ironique lorsqu'il aborde le R. P. Phalippou, qui arrive grâce aux femmes auxquelles il impose d'étranges directives : « Il y a peu de femmes dans cette œuvre ecclésiastique [...] Comme le siècle est à elles et qu'elles règnent dans Babylone, elles aident quelquefois les saints, surtout les saints ambitieux... Car il en est de tels ; on l'avoue à Rome. Mais les saints qui les emploient les méprisent ou les redoutent. Elles font obstacle au salut. D'ailleurs les pères du Synode de Mâcon ne leur ont accordé d'âme qu'à une voix de majorité ». On sent l'influence du *Dictionnaire Philosophique* dans cette chute à la fois amusante et perfide.

Puis France ne contient plus sa violence, et il écrit un réquisitoire direct qui, en cette année où l'on célébrait le centenaire de la

(64) Idée largement exploitée par France dans sa *Vie de Jeanne d'Arc*.

(65) Cl. Victor Giraud. *Revue des Deux Mondes*, 1913, I, — *Maîtres de l'Heure*, op. cit., II, p. 207. L'auteur ne prend d'ailleurs pas ce mot à son compte. Voir aussi son *Anatole France*, 1935, p. 60.

(66) *Amateur d'Autographes*, janvier 1875, « Racine et Nicole : la querelle des Imaginaires ».

(67) *Temps*, 12 juin 1878. « Ferdinand Fabre ». — *Non repris*.

mort de Voltaire (68), reprend exactement les accusations du philosophe : « [...] Il est une réflexion que m'inspire la lecture de tous ces livres [...] J'y vois des hommes vertueux ; mais je n'y vois point d'hommes utiles. J'y rencontre des exemples de zèle, mais d'un zèle qui monte je ne sais où et ne se répand sur personne [...] M. F. Fabre l'a bien compris : puisque le christianisme nous enseigne que nous sommes sur la terre pour expier, c'est-à-dire pour souffrir, il proclame en même temps que la souffrance est bonne et que la joie est mauvaise. Toute doctrine fondée sur l'idée d'expiation est une doctrine de mort qui tue l'intelligence, la science et la beauté. Triomphante, cette doctrine ferait sévir tous les maux sur le monde, si les hommes étaient logiques. Les hommes, par bonheur, ne le sont pas ; mais l'Eglise catholique fut pendant de longs siècles la mère nourricière d'une légion de grands logiciens.

Ils ont tous condamné l'intelligence, la beauté, la liberté ; ils ont condamné jusqu'à la pitié, qu'on redoutait à Port-Royal comme la concupiscence. Le chrétien le plus humain ne tirera du fonds même de sa foi que la charité, c'est-à-dire le zèle de plaire à son Dieu et de lui rendre d'autres hommes agréables. Mais la bienfaisance qui consiste à rendre meilleure la condition des hommes est une vertu athée ».

La déclaration est ferme. Et nulle équivoque n'est permise : France parle en son nom. Bien qu'il n'ait point retenu ces articles, on peut penser que l'anticléricalisme violent qu'il y manifeste existait au fond de lui-même, prêt à l'attaque ; du reste, c'est bien le même anticléricalisme qui affleure dans les *Noces Corinthiennes*, exprimé d'une autre manière.

Jusqu'en 1879, France apparaît donc comme un contempteur du catholicisme, et lutte dans plusieurs directions qui correspondent à sa diversité intérieure. S'il se laisse aller à la passivité, il réduit la religion à une compensation sexuelle admissible pour des femmes souffrantes ; s'il considère la nécessité de l'action créatrice, il rejette le catholicisme au nom de l'art, de la science et du sentiment. Il met au point plusieurs techniques de polémique ; mais, tout en employant déjà la manière de Voltaire, il préfère une destruction plus insinuante, qui prend le lecteur pour involontaire complice. Jamais France ne pose de problème théorique : existence de Dieu, légitimité du dogme. Il se place toujours au point de vue de la morale pratique : le catholicisme peut-il être un art de vivre ; peut-il aider l'homme à trouver le bonheur ? France donne une réponse négative, sauf lorsqu'il définit le bonheur sensuel de Leuconoe ou de la jeune religieuse : mais alors, il ne cesse d'être athée que pour se faire sacrilège. C'est là une position de violence, surtout à une époque où la république de Mac-Mahon tentait une restauration religieuse avec l'appui du parti légitimiste : la première pierre du Sacré-Cœur est posée en juin 1875, le culte des saints se développe, le clergé joue un rôle politique de plus en plus accentué. L'année 1877 (celle où Gambetta prononce la fameuse phrase : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! ») (69) est marquée, après la crise du Seize mai, par une campagne électorale où le clergé tente par tous les moyens de garder Mac-Mahon au pouvoir. Les lettres que Frédéric Plessis écrivait à

(68) Ce centenaire, dont l'idée avait été lancée par Y. Guyot, fut célébré au cirque Myers ; la fête officielle avait été interdite. Une autre cérémonie eut lieu à la Gaité, en présence de Hugo, L. de Lisle, Renan, Spuller, Ferry (30 mai 1878).

(69) Débat parlementaire du 4 mai 1877.

France à ce moment permettent de comprendre les raisons de la polémique francienne : « Il ne s'agit pas de telle ou telle forme de gouvernement, il s'agit du monde moderne mis en question, du droit de penser, de tout ce qu'il y a de plus nécessaire », écrit Plessis le 3 octobre (70) ; et, le 16, après la victoire républicaine : « La République est désormais fondée en France : nous l'avons assez attendue depuis 1867 : dix ans de patience, de souffrance, et pour les couronner ces trois derniers mois d'angoisse où nous avons pu craindre le triomphe de l'Empire clérical et nous dire que nous étions une génération à jamais condamnée et perdue [...] Le clergé a agi criminellement et sottement, tant pis pour lui ». France était loin alors de la ferveur républicaine de Plessis ; mais, comme lui, il avait gardé depuis l'Empire la haine du « cléricalisme ». (71)

La lutte de France s'affaiblit considérablement à partir de 1879. On est allé jusqu'à voir dans cette évolution un changement de la pensée francienne, qui, en se tournant vers le scepticisme, admettrait la religion. En réalité, ce scepticisme s'accorde toujours avec une certaine croyance en la science : malgré tout le désir de repos qu'éprouve France, son scientisme demeure une sorte de noyau résistant. Or, le rationalisme, pour un homme de cette époque, peut malaisément se séparer de l'irréligion : aussi France oscille-t-il entre la haine du catholicisme et l'apaisement. Ce dernier est, il est vrai, appuyé en lui par des motifs importants. C'est le moment où France paraît le plus ouvert aux séductions du monde, le plus disposé à s'installer dans un ordre social, que, depuis la Commune, il désire préserver. L'avènement des républicains, en 1879, a été suivi de mesures anticléricales (les lois de Jules Ferry sur l'enseignement laïque et l'expulsion des congrégations non autorisées) (72) que France aurait dû approuver en bonne logique, s'il ne les avait vues assorties de mesures qui amnistiaient les condamnés de la Commune, et soutenues par les représentants d'une politique qu'il haïssait alors : les anarchistes et les francs-maçons (73). Le radicalisme épouvantait la bonne société ; c'est le Conseil municipal de Paris, à majorité radicale, qui appliquait le plus violemment et sous les yeux de France tout le programme anticlérical. L'histoire de la Troisième Républi-

(70) Correspondance, B. N.

(71) La lettre du 16 octobre, écrite à France par Plessis, dépeint la préparation des élections : « Vous ne pouvez pas vous imaginer, vous qui avez toujours vécu à Paris, combien la politique en province pénètre les mœurs, comment c'est pour nous une question de vie ou de mort, comme l'inégalité y a de profondes racines et quel despotisme, quelles humiliations il nous a fallu subir surtout depuis quelques mois [...] Nous avons marché au scrutin surveillés par la gendarmerie, insultés publiquement [...] jusqu'à des dames de la noblesse sont venues arracher de leurs propres mains les affiches du candidat républicain. La campagne était terrorisée [...] tout ce qu'il y a ici de taré et d'innommable étaient les agents de l'ordre moral ». Dès 1873, Plessis était profondément anticlérical, comme le montre cette lettre : « Quand j'entendrai des monarchistes idiots débiter des bêtises et des infamies, je deviendrai communiste ; comment lutter contre les Jésuites ? » (B. N.) Mais il n'était pas anticatholique, comme le prouve cette phrase, de 1873 également : « La République modérée, avec une régénération religieuse, est notre planche de salut ».

(72) Décrets de mai 1880 ordonnant la dissolution de la Compagnie de Jésus et l'autorisation des Congrégations.

(73) L'amnistie partielle des condamnés de la Commune fut votée en 1879, l'amnistie totale en 1880. La droite s'opposa systématiquement aux mesures d'amnistie comme aux lois laïques ; et les idées conservatrices étaient alors trop fortes chez France pour ne point primer, dans la pratique, son anticléricalisme.

que montre bien que de 1879 à 1905 au moins, existe, en dépit d'efforts isolés, une identification entre l'anticléricalisme et les parvis de gauche, le cléricalisme et les conservateurs : il ne faut pas s'étonner de ce que France — alors franchement conservateur — ait abandonné la lutte contre le catholicisme et même tenté de se solidariser parfois avec ceux qui le défendaient. C'est pure censure sociale. La preuve en est que France ne va jamais bien loin dans ce sens, et qu'il montre toujours ses sentiments favorables à la religion dans l'*Univers Illustré*, journal fort conservateur où il fait étalage de dispositions bien-pensantes (74). Il y accuse les anticléricaux d'aller trop loin et d'avoir une conception trop étroite du rationalisme : manque de goût, manque d'amour, méconnaissance des besoins éternels de l'humanité. Le 1^{er} septembre 1883, il considère très ironiquement les cérémonies civiles du baptême et du mariage, qui ne peuvent enthousiasmer la foule : « Le rationalisme triomphera un jour ; mais alors il aura ses dogmes, ses mystères, son culte, ses miracles, ses légendes, ses images, ses rites. Il fera rêver les jeunes gens et pleurer les femmes ». Le 13 octobre, il trace un portrait des francs-maçons « gros hommes qu'on voit de nos jours, en chapeau mou, suivre, plus harnachés que des mules espagnoles, les enterrements civils et politiques ». « Civils et politiques » : l'alliance des deux termes explique l'attitude de France. On en retrouve une semblable dans une philippique contre le radical Mesureur, président du Conseil Municipal, écrite le 16 mai 1885 : « Mesureur, vous avez fait une lâche concession aux préjugés cléricaux en professant que les saints appartiennent à l'humanité. C'est là une thèse qu'il faut laisser soutenir aux réactionnaires. » Mais c'est surtout à propos de l'expulsion des sœurs de charité que France proteste contre la politique du gouvernement : des infirmières laïques seront plus négligentes et distraites, assure-t-il le 4 août 1883 ; puis, le 28 novembre 1885, c'est un long article sur l'expulsion des religieuses de l'hôpital Cochin : « Pourquoi ont-ils [les anticléricaux] chassé les sœurs ? Parce qu'elles croyaient en Dieu et qu'on pouvait craindre qu'elles donnassent aux malheureux la foi qui soutient, l'espérance qui console, la charité qui nous ôte notre mal en nous faisant sentir à la fois les maux des autres et la bonté de la nature ». Ici, joue le fait que France a toujours concédé à la religion un pouvoir consolateur sur les femmes et les simples. Et l'on touche un point capital : sauf dans *Les Désirs de Jean Servien*, œuvre de refus, France n'a jamais donné à sa polémique antireligieuse un fondement social. Son anticléricalisme est celui d'un intellectuel, et d'un intellectuel appartenant à la bourgeoisie. Lorsque se produit chez lui un réflexe de conservation sociale, son apologie de l'illusion (du catholicisme qui entretient cette illusion) prend une place de plus en plus grande et laisse entrevoir un mépris que France entretient depuis la Commune : le mépris pour les facultés de raisonnement de la foule. Le dilettante balance entre le sentiment et la raison, mais il est supérieur à la foule. A celle-ci, il faut la croyance sans le doute. France est porté, par sa philosophie du sentiment, à affirmer la nécessité des mystiques pour les simples et à rejoindre ainsi certaines théories voltairiennes, L'égoïsme de ce réflexe n'est certes pas conscient : France justifie sa pensée par la

(74) L'*Univers Illustré* soutenait la religion telle qu'elle était pratiquée par la bonne société. Les opinions qu'il soutenait étaient fort conservatrices : en août 1883, la mort du comte de Chambord y est déplorée ; en juin 1886, le journal montre beaucoup d'hostilité au gouvernement, en déplorant l'expulsion des princes de la maison de France.

recherche du grand bonheur possible à l'humanité. Mais qu'il ait profondément une raison sociale, l'article sur les sœurs de charité le prouve : France commence par une analyse du *Prêtre de Nemi* de Renan où l'on sent sa crainte pessimiste : « On y voit, développée dans une action symbolique, l'idée du progrès humain (s'il est un progrès) et des luttes des classes dans l'Etat. Je tromperais le public si j'affirmais que ce drame est une œuvre consolante » (75). L'article se poursuit par un éloge de la modération de droite, représentée par Denys et Henri Cochin.

Ainsi le refus social de l'anticléricalisme s'accorde chez France avec la chasse au bonheur. Effort vers le sentiment et la compréhension universelle, invasion du subjectivisme expliquent l'apaisement volontaire des œuvres de France les plus connues de cette période. Les justifications de plus en plus fréquentes d'une certaine forme de religion, au nom de la morale, sont une manifestation de cet épuisement de la polémique. Le satanisme exprimé par France sous le Second Empire et latent dans les *Noces Corinthiennes* — car les dieux antiques, suivant l'apologie chrétienne, sont des démons — ce satanisme s'amenuise et devient parfaitement inoffensif. C'est un lieu commun de la démonologie que de constater la transformation des personnages redoutables, qui s'opposent violemment à Dieu, en personnages familiers et charmants qui n'inspirent aucune crainte et semblent s'accorder avec la religion, dès que celle-ci a remporté la victoire dans les cœurs : ainsi naissent les lutins, les fées, les kobolds (76). Ce peuple aimablement magique apparaît dans les œuvres de France : il est chargé d'y soutenir les droits de l'imagination et de la bienfaisance. C'est la fée de Sylvestre Bonnard (77), le monde des lutins qui instruisent Abeille (78) ; ce sont les nombreux plaidoyers que France écrit en faveur des Contes pour enfants, à partir de 1883.

Faut-il penser que le doute de l'écrivain sur les valeurs qu'il devait préférer soit allé jusqu'à lui faire admettre pour lui-même la croyance en Dieu ? Sylvestre Bonnard représente certainement en partie France — du moins, un idéal de France à cette époque. Or, on le voit prier Dieu, un Dieu créateur et bon qui pourrait être celui d'un christianisme très vague : « Mon Dieu, vous qui fîtes le ciel et la rosée, comme il est dit dans Tristan, jugez-moi dans votre équité, non selon mes actes, mais d'après mes intentions, qui furent droites et pures ; et je dirai : Gloire à vous dans le ciel et paix sur la terre

(75) 28 novembre 1885, *Univers Illustré*, p. 754.

Dans sa préface au *Prêtre de Nemi*, Renan lui-même échappe difficilement au pessimisme, et n'y échappe que par un acte de foi. « Je crois l'œuvre saine cependant ; car on y apprend à ne pas trop s'émouvoir de ce qu'a d'instable l'équilibre de l'humanité, en voyant le bien et le vrai émerger, malgré tout, de l'affreux marécage où glapissent et croupissent pêle-mêle toutes les inepties, toutes les grossièretés, toutes les impuretés » (*Drames philosophiques*, p. 254). « L'édifice de la société humaine porte sur un grand vide. Nous avons osé le dire. Rien de plus dangereux que de patiner sur une couche de glace sans songer combien cette couche est mince » (p. 263). Renan se place au point de vue cosmique pour prédire le triomphe du bien. « Je crois [...] que la justice régnera, sinon sur cette planète, au moins dans l'univers » (p. 262).

(76) Voir la *Sorcière* de Michelet, op. cit., livre I, chapitre III (« le petit démon du foyer »), inspiré de A. Maury, *Les Fées*, 1843, et *La Magie*, 1860.

(77) *Crime de S. Bonnard*, pp. 113-120. L'épisode parut dans la *Revue Alsacienne* de décembre 1879 et janvier 1880, sous le titre : « La Fée, fragment tiré du Journal de M. Sylvestre Bonnard ». (T. III, pp. 61-71 et 118-124).

(78) *Abeille*, pp. 26-71.

aux hommes de bonne volonté » (79). Mais la plus grande prudence est nécessaire dans l'interprétation d'un personnage de roman ; identifiable à l'auteur, dans une certaine mesure, il peut toujours finir par lui échapper pour suivre sa propre courbe. On ne peut l'accepter comme expression personnelle de l'auteur que si d'autres témoignages directs y invitent : mais c'est ici précisément le contraire. Sylvestre Bonnard montre ce qui manquait à France pour atteindre l'apaisement et abandonner la polémique. Il lui manquait de croire en Dieu. Quand l'auteur parle en son propre nom, il ne cache pas son athéisme : dans l'article même sur l'expulsion des sœurs de charité, il déclare : « Il se peut [...] que ces saintes filles ne sachent pas toute la vérité. Je ne fais pas de difficulté, pour ma part, d'avouer que je ne crois pas à tout ce qu'elles croient et que leur idée du monde n'est pas exactement la mienne. » (80). Et dans l'article sur *La Terre* de Zola, à propos des incongruités du personnage nommé Jésus-Christ : « Il n'y a pas besoin d'être catholique ni chrétien pour sentir l'inconvenance de ce procédé » (81).

Aussi, quoique la censure sociale et le désir d'apaisement soient très forts chez France, jamais il ne cesse tout à fait de manifester son hostilité au christianisme ; c'est une hostilité trop profonde pour être surmontée. Le mois même où paraît *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, France donne dans la *Jeune France* son article sur Madame de La Sablière (82) ; il ne livre au public qu'en 1882 *Les Désirs de Jean Servien*, qu'il a écrit dix ans auparavant. Sa préface tente d'en atténuer l'âcreté, mais France avoue tout de même que ce roman exprime une grande part de sa jeunesse. Et c'est en 1884, en pleine période de tentation mondaine, que sont représentées les *Noces Corinthiennes*. Le public catholique est choqué de leur irréligion (83). Ces œuvres ont certes été écrites dans les années précédentes, mais France les reprend alors à son compte et il n'ignore pas le retentissement qu'elles peuvent avoir.

D'ailleurs, il montre que personnellement, il a gardé envers la religion sa primitive attitude. Le *Temps* du 18 avril 1886 (84) prouve qu'il ressent encore l'équivalence entre sensualité et mysticisme : France évoque le plaisir qu'il prenait, en classe, à imaginer Cynthie, et, « le dimanche à la chapelle », à penser à « Cécile endormie dans son cercueil de cyprès, tout embaumé de myrrhe et d'aromates, Cécile, vêtue encore de vêtements tissus d'or dont elle s'était parée pour le sacrifice, et croisant les deux mains sur la palme du martyr ». Ce parallèle entre une sainte et la maîtresse de Properce est dissolvant, surtout si on le rapproche d'une déclaration anticléricale comme celle du 8 août (85) ; rappelant son temps de collègue, France consacre un souvenir ému au directeur de Stanislas et à certains professeurs laïcs, mais continue : « Quant à nos surveillants,

(79) *Crime de S. Bonnard*, p. 289.

(80) 28 novembre 1885, *Univers Illustré*, article cité.

(81) *Temps*, 28 août 1887, repris dans *Vie Littéraire*, I, p. 233.

(82) 1^{er} avril 1881 : *Jeune France*, « Madame de La Sablière », pp. 533-545. Voir note 32, p. 65.

(83) L'unique représentation des *Noces Corinthiennes* eut lieu le 24 février 1884, au Cercle des Arts intimes. Sur la réaction qu'elle souleva, voir Calmettes (P), *La grande passion d'Anatole France*, Paris 1929, pp. 72-73.

(84) *Temps*, 18 avril 1886, *non repris* (France fait mention, à propos d'une controverse sur la crémation, d'une idée qui ne cesse de le hanter : l'union de l'amour et de la mort).

(85) *Temps*, 8 août 1886. *Non repris*.

c'étaient des espèces de moines en redingote [...] je n'ai jamais fait bon ménage avec eux. »

L'affaiblissement même de son diabolisme pousse France à imaginer une interprétation perfide des légendes pieuses : s'il n'oppose plus au Christ les grandes divinités païennes, il mêle à présent aux saints et aux ermites le menu personnel de la mythologie, les nymphes, les faunes et les satyres. Sans doute a-t-il été conduit à cette volontaire confusion par les *Rêveries d'un païen mystique* de Louis Ménard. En tout cas, c'est la découverte d'un procédé dont il usera largement par la suite ; il ne le découvre pas sans jubilation intérieure. Après avoir conté dans l'*Univers Illustré* du 5 janvier 1884 l'histoire de Gaspar et de la reine de Saba et l'origine du gâteau des Rois, il a cette conclusion très fausement naïve : « Un peu de paganisme n'est pas pour m'effrayer, et quand un malheureux petit faune ou une pauvre petite nymphe s'est coulée (sic), comme il arrive, malgré les exorcismes, dans la compagnie des bienheureux, ce n'est pas moi qui crierai qu'on la chasse » (86). Dans le *Temps* du 14 août 1887 (87), France développe l'équivoque que peut créer ce « peu de paganisme » mêlé à la religion. Contant la légende de l'abbé Longis qui prit Onoflette dans son couvent (près de Vernon) pour la faire croître en piété, il écrit : « Du temps où ils firent leur salut ensemble dans la solitude des bois, il y avait encore des nymphes dans les sources sacrées [...] Il est bien probable que des petits faunes ignorants et rustiques, ne sachant rien de la bonne nouvelle, épièrent entre les branches Onoflette et Longis, et, les prenant pour un chevrier et pour une bergère, jouèrent innocemment du pipeau sur leur passage ». Innocence très ambiguë ! France continue sur un ton voltairien : « Saint Adjutor, accompagné de l'évêque Hugues, s'en alla, en son vivant, combler miraculeusement un gouffre creusé dans le lit de la Seine, où maintes barques se perdaient. Maintenant, la charité ne fait plus de miracles de ce genre, mais on a des dragues. »

Ce serait donc beaucoup exagérer que de croire à un apaisement total de la polémique antireligieuse de 1880 à 1888. France est alors en proie à des sentiments très complexes, parmi lesquels domine, il est vrai, l'idée que le catholicisme est un élément de paix intérieure et de paix sociale. Mais à peine la question se pose-t-elle d'une manière personnelle que s'affirment l'athéisme de France, son opposition contre les moines et son goût pour une perversion sensuelle de la religion. Ce courant de violence demeurant enfoui dans les articles, on ne doit pas lui donner plus de place qu'il ne convient. Mais il prouve la persistance d'une opposition toute prête à reparaître. Les sentiments de France ne sont pas modifiés en profondeur. Sans doute pourrait-il choisir l'attitude de Voltaire : anticléricalisme, horreur des moines, mais religiosité pour le peuple. Seulement France est lui-même athée, ce que n'était pas Voltaire ; les temps ont changé aussi. La société que Voltaire appelait de ses vœux s'est installée, et France, tout en étant séduit par elle, découvre peu à peu combien la religion qu'elle professe est peu généreuse. Il raille ces ventes de charité qui servent de prétexte

(86) L'histoire de Gaspar est très courte et ne ressemble pas au conte qui fait partie de *Balthazar*.

Elle se termine par cette phrase : « Cette histoire, convenez-en, est plus jolie qu'un roman naturaliste ». Article repris au tome IV des *Œuvres Complètes*, pp. 358-59, sauf la conclusion citée ici.

(87) Article *non repris*.

à des intrigues et des coquetteries sans aider vraiment les pauvres (88). Dans le *Temps* du 25 avril 1886 (89), il lance une attaque beaucoup plus générale contre les retraites mondaines où se préparent les mariages et trace le portrait narquois d'une baronne israélite, qui, baptisée en grande pompe à Rome, rêve désormais de revenir à l'époque qui précéda la Révolution.

Or, le besoin de clarté et de générosité est très réel chez France. Vers 1886-87 commence donc à s'atténuer le réflexe social qui détermine une part de son attitude, et cette évolution le porte à une lutte plus ouverte. *Thaïs*, que France écrit en 1888, n'est pas le résultat d'un brusque revirement : le courant antireligieux s'est maintenu chez France depuis le Second Empire. Une fois dissipée l'équivoque qui lui faisait confondre sa recherche du bonheur et l'opportunisme social, toutes ces tendances se sont dressées contre le catholicisme contemporain, tout comme avant la chute de Mac-Mahon. France a trouvé alors à sa disposition une quantité de procédés élaborés à différentes époques : satanisme et mélange plus diffus de paganisme et de christianisme ; ironie âpre et rapide fondée sur des rapprochements imprévus ou des rappels historiques ; assimilation corrosive de la religion et de la sensualité. C'est peut-être le seul cas où le désir de rêve et le désir d'action qui se partageaient l'esprit de France aboutirent tous deux à une hostilité déclarée.

(88) *Univers Illustré*, 4 juin 1887, p. 354 : « O mystère de la charité frivole et de la compassion élégante ! C'est pour les pauvres que la belle Magnier a montré de fort belles jambes ». Voir *ibidem*, 18 avril 1885, p. 242.

(89) Article *non repris*. Parlant des femmes du monde, France écrit : « La grâce, pour les toucher, a pris l'apparence de la mode et les voilà changées pour huit jours en petites religieuses, parce que cela est très distingué ». Il imagine leur conversation : « La baronne Lyon (celle-là même qui abjura le judaïsme et fut baptisée à Rome avec tant d'éclat il y a dix ans) : « Où allons-nous ? Mon Dieu ! [...] voyez-vous, tant qu'on n'aura pas défait tout ce que la Révolution a fait, rien n'ira dans ce malheureux pays [...] L'Empire aussi, chère Madame, a été odieux. »

CHAPITRE IV

VIOLENCES POLITIQUES

Lorsque France traite de politique, la violence dont il est capable apparaît : à peine guéri du dégoût qu'il ressentait pour l'action, après la Commune, il manifeste des antipathies ardentes. C'est que la politique est essentiellement le domaine de la vie, avec ses obligations propres, ses nécessités immédiates : et France proclame que le doute du sceptique ne tient pas devant la vie. Il semble même très absolu dans son choix, si on le compare à Renan, qui, à la même époque, ne cessait de mettre en question le rôle qu'il devait jouer dans la démocratie (1). France, lui, choisit de s'opposer à elle. L'impératif réactionnaire pesait sur l'expression de ses sentiments antireligieux, malgré la force de ceux-ci. Lorsqu'il s'agit de politique, France peut tout à son aise émettre des jugements tranchants.

Ce n'est point notre propos d'étudier le détail de ses opinions politiques ; nous considérons seulement leurs états de violence, les moments où il apparaît que France veut agir sur le public. On constate alors que cette polémique au premier abord tellement opposée aux opinions ultérieures de l'écrivain est, en réalité, à l'origine de beaucoup d'entre elles. En outre, les procédés littéraires sur lesquels elle se fonde se retrouvent, transposés et enrichis, dans toute l'œuvre de France. Les chroniques du *Temps* et surtout de l'*Uni-*

(1) Voir Bourget, *Essais de psychologie contemporaine*, « Ernest Renan », 1885. H. Psichari, *Renan d'après lui-même*. Paris 1937. E. Renard, *Les Etapes de la pensée de Renan*, Paris 1929, et le chapitre X du *Renan* de J. Pommier (Paris 1923).

Une fois dégagé de ses relations avec le prince Napoléon, Renan commence une évolution qui le mène de l'aristocratie intellectuelle à l'acceptation de la République. La *Réforme intellectuelle et morale* imagine les intellectuels tenant en main les destinées du pays et maintenant le peuple en esclavage (1871). Mais peu à peu, Renan accepte la République comme le régime pratiquement le plus favorable. Les *Dialogues Philosophiques* (1876) témoignent encore de la réticence de Renan : « Les républiques, bien que souvent plus libérales que les monarchies envers la liberté de penser, nuisent indirectement à celle-ci, par suite des précautions que le philosophe s'impose pour éviter que la masse des esprits étroits ne prenne le change sur ses intentions » (Préface, XI). Mais après l'échec de la réaction de Mac-Mahon, Renan évolue encore : *Caliban* (1878) admet que « les conservateurs étroits rêvent des tentatives pour ressaisir le pouvoir qui leur a échappé. Les hommes plus éclairés acceptent le nouveau régime [...] La démocratie est jalouse et soupçonneuse. Mais, en étant modeste et en cachant son jeu, on fait bien des choses » (*Drames philosophiques*, p. 100). « Le peuple est positiviste », proclame Ariel (p. 78). Enfin, *l'Eau de Jouvence* (1880) admet : « Caliban, au fond, nous rend plus de services que ne le ferait Prospero restauré par les jésuites et les zouaves pontificaux ». (Au lecteur, p. 110). France, attiré par la pensée philosophique de Renan, ne l'a suivi politiquement que bien plus tard (il ne fait mention de Caliban avec intérêt qu'en novembre 1888, dans le *Temps*).

vers Illustré sont une véritable mine d'anecdotes, d'exemples, de tournures de phrases, dont France se servit plus tard. C'est à cette époque qu'il forme sa technique de lutte politique ; durant le Second Empire, il n'employait que des procédés empruntés aux écrivains romantiques.

Mais le rôle le plus important qu'a joué cette polémique, si l'on considère la courbe générale de l'évolution suivie par l'écrivain, est de donner à France une idée nette de la tâche qui incombe à l'écrivain politique. Une tâche, au sens propre du terme : France est obligé d'écrire chaque semaine un article de longueur donnée sur les petits ou grands événements de son temps, en simplifiant et en égayant les problèmes, de manière à intéresser un public volontiers distrait. Il peut aborder toutes les questions et use largement de cette liberté, surtout dans les articles de l'*Univers Illustré* qu'il signe d'un pseudonyme durant plusieurs années (2) ; mais c'est une liberté conditionnelle, soumise au temps et au public. France a reconnu (3) que cette contrainte avait été bonne pour lui en dissipant sa paresse (qui n'était, plus profondément, qu'une disposition à se dissoudre dans le rêve) : aussi, après avoir tenu dans son œuvre une place secondaire, la chronique l'a-t-elle absorbée presque complètement. La « manière » du chroniqueur empreint la création littéraire de France, et en particulier sa lutte politique. Une spéculation proprement intellectuelle n'avait dans ce genre aucune chance d'intéresser le public. France a dû suivre de très près l'actualité, et, sous peine d'être accusé de froideur, prendre parti à son propos. L'attention aux événements journaliers caractérise cette polémique, qui est ainsi nourrie de faits, mais n'échappe pas à certains inconvénients : elle est décousue et d'un intérêt inégal. Les articles de l'*Univers Illustré*, en particulier, présentent quelques passages intéressants dans un fatras de petits détails mondains et politiques ; mais n'est-ce pas aussi un trait de la polémique que de se démoder très vite ? A cette époque, France n'a pas encore réussi à établir un équilibre entre l'actualité et les idées générales. Mais, grâce à la chronique, tout déchiré qu'il fût entre le rêve et la vie, il a été contraint à se tourner vers cette dernière. Il en est très conscient ; c'est en mai 1886 qu'il risque pour la première fois une comparaison que l'on retrouve sans cesse dans son œuvre : « Paisible annaliste des folies de mon temps, j'inscris les faits dans ma chronique, comme Raoul Glaber enregistrerait dans la sienne les pestes et les famines de l'an mil » (4). Seulement, le mot de

(2) France écrivait dans l'*Univers Illustré* sous le pseudonyme de Gérôme, en alternance avec un autre collaborateur (l'alternance n'est d'ailleurs pas absolument régulière, et l'attribution des articles pose de délicats problèmes. Pourtant, un lecteur habitué au style de France le détecte presque toujours, sans compter qu'un certain nombre d'anecdotes et de thèmes propres à l'écrivain se retrouvent dans les articles). C'est le 6 septembre 1890 que France reprit sa signature dans l'*Univers Illustré*, cependant que son collaborateur signait Richard O'Monroy (pseudonyme du vicomte de Saint-Geniès). « En Gérôme, je ne suis pas à mon avantage », écrit France le 7 août 1888 à madame de Caillavet (vente Andrieux, 1-2 juin 1932, n° 176).

(3) *Journal* des Goncourt, 9 janvier 1887. « Margueritte allant voir, ces jours-ci, un ami de son père, au Sénat, a été mis en rapport avec Anatole France, qui lui a dit : « Oui, oui, c'est entendu, Flaubert est parfait, et je n'ai pas manqué de le proclamer... Mais au fond, sachez-le bien, il lui a manqué de faire des articles sur commande... Ça lui aurait donné une souplesse qui lui manque.

Et peut-être le critique du *Temps* a-t-il raison » p. 126, tome VII du *Journal*. édition de l'Académie Goncourt. Paris, 1936.

(4) *Temps*, 16 mai 1886 — non repris.

« paisible » est tout à fait inexact : le rôle personnel de France est moins modeste qu'il ne l'assure.

C'est donc dans les articles de l'*Univers Illustré* ou, dans une moindre mesure, du *Temps*, que l'on trouve les principaux témoignages de la violence politique de France. A peine la laisse-t-il affleurer dans les œuvres qu'il édite, parce que l'art, pour lui, est alors apaisement. Aussi, pour ne pas fausser les perspectives, ne faut-il pas accorder à la polémique politique de ce temps l'importance qu'elle prit seulement plus tard chez France. La violence qu'il montre dans des articles est-elle opportuniste ? Jusqu'à un certain point : dans l'*Univers Illustré*, journal très « conservateur », l'écrivain fait volontiers montre de ses opinions (5) avec une vivacité que l'on ne trouve point dans le *Temps*, organe libéral (6) dans lequel, au reste, les articles sont de plus belle tenue littéraire. Pourtant il n'y a pas contradiction d'un journal à l'autre dans les articles de France, mais plutôt différence de ton ; si bien que l'on ne saurait mettre en doute la sincérité de cette option réactionnaire. Seulement, une étude des thèmes polémiques qui, au premier abord, semblent soutenir de manière très conventionnelle la politique de droite, permet de distinguer plusieurs degrés dans la pensée de France et de définir sa position vis-à-vis de cette politique.

Il est tout d'abord une violence pure, que France ne prend pas la peine de fonder en raison, parce qu'il attaque d'après des schémas tout tracés à l'avance dans l'esprit de ses lecteurs. Aussi ne la trouve-t-on que dans l'*Univers Illustré*, parce qu'elle exige un public homogène. Une fois pour toutes, il est admis dans ce public que la démocratie est mauvaise (« démocratie » se confond avec « république »), que les radicaux, les anarchistes et les libres-penseurs sont dangereux et risibles à la fois. Anatole France profite de cet accord pour mener une guerre d'escarmouches : les idées sont toujours répétées dans ses articles ; mais ce qui compte, c'est l'ingéniosité, la vivacité du trait, enfin le procédé. Parmi ces attaques, assez souvent insipides, il en est qui sont techniquement très réussies. Quelques portraits contiennent en germe une étude sociale juste assez inexacte pour être féroce : « Les femmes de nos fonctionnaires ne sont plus comme autrefois de vieilles cuisinières et d'anciennes demoiselles de brasseries ; ce sont des bourgeoises élevées au Sacré-Cœur, ce sont des filles de nos gros banquiers, la fleur d'Israël. Elles portent dans nos préfectures une entente du monde, un goût sociable, une prudence, une grâce, qui rassurent les amis incertains. » (7). Que la simplification soit plus grande, que le personnage soit vu de l'extérieur, et c'est une caricature que propose France. Le président Carnot y prêtait particulièrement : « Pour peindre littérairement d'un trait l'honorable président Carnot, je dirai qu'il a l'air d'avoir une fausse barbe. Même il semble parfois que son visage soit très loin derrière sa barbe. Il marche doucement comme une demoiselle » (8), écrit France en décembre 1887 ; et en juillet de l'année suivante : « On exhibe à travers le Dauphiné et la Savoie un président pommadé, brossé et

(5) « Nous ne sommes point révolutionnaires à l'*Univers Illustré*. Les chœurs de l'égalité sociale ne nous hantent point » (25 janvier 1890, p. 50).

(6) Dirigé par Adrien Hébrard, le *Temps* était protestant et républicain. Le 11 juin 1889, Plessis blâme France d'écrire dans ce journal « jacobin et protestant » (communiqué par M. Suffel).

(7) *Univers Illustré*, 14 novembre 1885 ; à propos d'Yves Guyot parlant de l'« épuration des femmes » à la tribune. P. 722.

(8) *Univers Illustré*, 17 décembre 1887, p. 806.

tout reluisant neuf » (9). L'écrivain imagine ensuite qu'on a rem-placé le vrai Carnot par un Carnot en cire, venu du musée Grévin.

Souvent, c'est du contraste que France tire ses meilleurs effets : si l'on considère que la république est la vulgarité, la platitude, la bêtise mêmes, il suffit de la traiter avec une solennité feinte pour la rendre ridicule. Ce procédé met en jeu un certain nombre de connaissances et suppose chez le lecteur un sens littéraire. « Le doux nom de Méline était obscur [écrit France lors de la création du Mérite Agricole], il aurait coulé doucement dans l'oubli si le ministre qui le porte n'avait pas eu l'idée de créer un nouvel ordre de chevalerie. Mais M. Félix-Jules Méline, de Remiremont, a créé l'ordre national du Mérite Agricole [...] Le roi Henri III [...] l'empereur Napoléon [...] n'étaient que des lourdauds auprès de M. Méline qui vient de fonder l'ordre des bergers et des bergères, des bouviers, des moissonneuses et des glaneuses » (10). Après l'histoire vient la mythologie : « M. Méline [...] saisit d'un bras robuste la charrue au soc tranchant, et voici que l'âge d'or renaît [...] Cérès sourit à M. Méline ». Même sorte d'ironie, lorsque la publicité des séances des conseils municipaux est décidée en 1884 : « Le plaisir sera plus grand que quand Juan Ponce de Léon découvrait les Florides [...] quand Galilée vit les anneaux de Saturne » (II). Parfois, c'est dans le ton seul de l'article que réside sa solennité. France adresse une harangue à Mesureur, président du Conseil Municipal : « J'admire Mesureur, c'est pourquoi je lui dirai la vérité. Il saura l'entendre : Mesureur, vous avez fait une lâche concession [...] Comment n'as-tu pas compris, illustre Mesureur [...] Cette pensée, mise dans ton rapport, ô Mesureur, y aurait brillé » (12). Le procédé peut s'appliquer non plus à un seul personnage, mais à tout un groupe : cette description d'une réunion féministe est une caricature d'épopée : « Un vieux réactionnaire (c'est un combattant de la Commune) [...] risque une légère observation. Aussitôt la citoyenne Louise se précipite sur lui, lui arrache les cheveux et lui brise les reins. Le vieillard gît épars dans la salle. On l'oublie. La citoyenne Barberousse, rassemblant alors ses membres disloqués, reparaît comme une ombre vengeresse à la tribune » (13).

France peut se plaire à des allusions plus subtiles. Tout lecteur d'instruction moyenne comprend le plaisant contraste qui existe entre des rappels historiques ou mythologiques, ou un ton oratoire, et la réalité contemporaine. En lisant à propos du député Michelin : « M. Michelin est bon ; qu'il ne dise pas non. Je sais qu'il est excellent, et, s'il veut faire couper la tête à la moitié des Français, c'est dans l'intérêt des autres » (14), il faut déjà plus de culture pour évoquer la scène du *Malade Imaginaire* où Argan répond à Toinette avec emportement : « Je ne suis pas bon, et je suis méchant quand je veux » (15). La phrase de France est ironique alors même qu'on ne pense pas à Molière, mais cette référence est une coquetterie de l'auteur, destinée à quelque lecteur complice.

Le procédé consiste parfois aussi en une déconsidération api-

(9) *Univers Illustré*, 28 juillet 1888, p. 466.

(10) *Univers Illustré*, 21 juillet 1883, p. 450.

(11) *Univers Illustré*, 15 mars 1884, p. 162.

(12) *Univers Illustré*, 16 mai 1885 ; p. 306. Mesureur était radical, dessinateur-dentellier de son état.

(13) *Univers Illustré*, 19 septembre 1885, p. 595.

(14) *Univers Illustré*, 22 janvier 1887, p. 51.

(15) *Malade Imaginaire*, acte I, scène 5.

toyée de l'adversaire : « Je commence à croire qu'on a fait les citoyens anarchistes plus noirs qu'ils ne sont en réalité. On les a peints féroces et terribles : ils me semblent candides et naïfs. Ce qui me frappe en eux, c'est leur innocence » (16), ou bien dans la juxtaposition de deux phrases brèves et sobres entre lesquelles naît l'ironie : « Le congrès universel de la libre-pensée a supprimé le doute : c'est une belle épine tirée du pied de l'humanité ». (17). Ici, c'est un ordre plus élevé d'attaque, le résultat d'un calcul que doit refaire le lecteur. Il apparaît encore rarement dans les articles de l'*Univers Illustré*.

Tous ces portraits et ces considérations ironiques ont eu le sort le plus inattendu dans l'œuvre de France. Comme ils relèvent de la technique pure et que l'idée y est implicite, France les a réutilisés pour soutenir des opinions totalement opposées. Qui n'a reconnu dans la femme du fonctionnaire dépeinte par France le prototype de Noémi Worms-Clavelin ? (18). Dans son président Carnot, celui qui passe, rigide et lamentable, parmi les acteurs de l'*Histoire Contemporaine* ? (19). Ces réutilisations sont encore assez logiques : France, de tout temps, a été l'ennemi de la Troisième République. Mais le contraste entre la platitude des temps décrits par France et le style épique de la description est le principe même de l'*Ile des Pingouins*, où la scène de réunion est reprise presque mot pour mot, attribuée cette fois à des antidreyfusards (20). Quant aux sous-entendus humanistes et aux calculs ironiques, ils sont innombrables dans l'œuvre de France. Les procédés que l'on voit ici à l'état brut ont certes été perfectionnés plus tard, et reliés à tout un système de pensée : cependant, leur utilisation à cette époque permet de conclure que les instruments de combat étaient forgés par France, avant même que le combat ait pris une orientation définitive. France avait banni la rhétorique du Second Empire, pour trouver déjà sa manière. Et, bien que cette manière lui appartienne en propre, elle se rattache à une tradition. Cette démarche aisée, ces phrases aérées où l'ironie circule bien plus que l'indignation, et la parodie même de l'épique, tout cela fait songer à Voltaire ou à Paul-Louis Courier. Le style de France à cette époque est en avance sur sa pensée : l'irrévérence y règne, qui n'est pas une puissance conservatrice. Qui sait jusqu'à quel point, pour un écrivain aussi attaché à la technique de l'expression, celle-ci n'a pas pu agir à la longue sur les opinions mêmes qu'elle était chargée de traduire ?

Pour l'instant, ces opinions sont nettement réactionnaires. Lorsque France entreprend de les justifier, la première origine qu'il leur donne est la crise de la Commune (21), qui, dit-il, a montré combien les fureurs du peuple sont viles et illogiques : le reniement des con-

(16) *Univers Illustré*, 13 octobre 1883, p. 642.

(17) *Univers Illustré*, 10 novembre 1883, p. 707.

(18) Elle apparaît dès le chapitre IV de *l'Orme du Mail*, paru le 12 mars 1895 dans *l'Echo de Paris*.

(19) *Orme du Mail*, chapitre VI, pp. 82-83. *Echo de Paris*, 26 mai 1896.

(20) « Messieurs, dit le contradicteur...

Aussitôt, il fut renversé, foulé aux pieds par la foule indignée et ses restes méconnaissables jetés hors de la salle ». *IP*, pp. 215-216.

(21) *Univers Illustré*, 31 mars, (p. 194), 29 septembre (p. 610) 8 décembre 1883 (p. 770), 21 mars (p. 178), 10 avril (p. 243), 5 septembre (1), 3 octobre (2) 1885 — 25 août 1888, p. 531.

(1) P. 563.

(2) P. 626.

victions qui étaient siennes sous l'Empire en est la conséquence directe, et France va jusqu'à l'injure : « En ce temps-là, ceux qui attaquaient l'Empire se faisaient de la célébrité à bon compte. On se rappelle, ou du moins on ne se rappelle plus un pion nommé Rogeard qui s'illustra momentanément par un petit ouvrage intitulé *Les Propos de Labiénus*. C'est bien la plus prétentieuse sottise du cuisinier le plus fieffé qui jamais ait fréquenté l'« Académie » de la rue Saint-Jacques ». (22)

Cette horreur de la Commune est causée tout d'abord chez France par une peur et une répugnance presque physique devant la violence et la vulgarité : l'histoire du communal qui voulut, étant ivre, embrasser France (23), est caractéristique à cet égard. Des « gredins » (24), des « misérables » (25), ainsi France qualifie ses pareils. C'est la « canaille » dont se méfiait Voltaire : et de fait, lorsque France veut donner une raison plus élevée de son horreur, c'est aux philosophes du dix-huitième siècle qu'il se réfère dès 1883 : « La Commune de 1871, tant de fois souillée de crimes, s'est déshonorée moins par les incendies et le pillage que pour avoir rétabli dans le pays de Montesquieu, de Voltaire et de Malesherbes, la coutume barbare des otages » (26). Si l'écrivain se range dans le camp réactionnaire, c'est donc en grande partie pour des raisons intellectuelles. Ayant soutenu sans réfléchir la cause libérale, sa prise de conscience a été celle d'un homme habitué à la pensée, déçu par le contact de la réalité.

La peur physique de la violence joue le rôle d'un réflexe : dans les premières années de sa collaboration à *l'Univers Illustré*, il est bien rare que France n'évoque pas automatiquement le souvenir de la Commune dès qu'il combat les radicaux, les anarchistes, les libre-penseurs et leurs doctrines (27). Il est d'autre part facile de se rendre compte que le patriotisme de France est souvent fondé sur l'opposition à ces doctrines qu'il estime subversives. Avant tout, les luttes de France à cette époque sont un refus, un recul devant l'excès. Parmi les invectives contre les « démagogues insensés » (28), les « avocats ambitieux » et les « petits boutiquiers imbéciles » (29), « le ramas de repris de justice et d'agents provocateurs » (30), « les viles passions d'une masse ignare » (31), on retient un portrait qui contraste avec elles : il s'agit d'un anarchiste, « un bel ouvrier, jeune, les cheveux bouclés, pâle » (32). Il est en effet beaucoup plus caractéristique du recul de France devant l'acte, ce jeune doctrinaire qui

(22) *Univers Illustré*, 4 avril 1885, p. 211.

(23) *Univers Illustré*, 25 août 1888, p. 531.

(24) *U. I.*, 8 décembre 1883, p. 770.

(25) *U. I.*, 25 août 1888, loc. cit.

(27) Voir note 21 : la Commune est toujours évoquée à propos d'événements contemporains :

31 mars 1883, à propos des anarchistes, p. 194. 29 septembre 1883, à propos de la suppression des armées permanentes, p. 610. 8 décembre 1883, à propos des anarchistes, p. 770. 21 mars 1885, à propos des assassins jeunes, p. 178. 5 septembre 1885, à propos du féminisme, p. 563. 3 octobre 1885, à propos des élections, p. 626.

(28) *U. I.*, 29 septembre 1883 (il s'agit des membres de la Ligue pour l'abolition de l'armée permanente), p. 610.

(29) 4 avril 1885 (à propos des francs-maçons), p. 211.

(30) Ibidem, à propos des anarchistes.

(31) 5 septembre 1885, p. 563.

(32) 8 décembre 1883, p. 770.

traverse d'ailleurs toute son œuvre (33). L'écrivain attaque en lui ce que la vie a de spontané, de brut, la passion qui ne connaît point le frein de la maturité. France est aussi attiré par sa jeunesse, mais il réprime volontairement cette attirance.

Même automatisme lorsqu'il prend la défense de l'armée : « Dieu merci, les anarchistes font plus de bruit que de besogne. La vue d'un régiment de cuirassiers leur a inspiré des réflexions salutaires » (34). La ligue pour l'abolition des armées permanentes inspire à France une indignation qu'il met toujours en rapport avec le souvenir de « cette abominable Commune » (35). Et certes, son amour de l'armée se fonde aussi sur un patriotisme désintéressé ; l'envie de voir la France reprendre sa place parmi les grandes nations lui fait écrire des pages émues sur l'Alsace (36), soutenir « les héros malheureux de Lang-Son [...] ces glorieux soldats qui ont gardé intact, dans la défaite, l'honneur de la France » (37). Mais le réflexe de peur sociale est visible dans cet article même, qui se termine par une diatribe contre les anarchistes.

(33) Evariste Gamelin « avait eu à vingt ans un visage grave et charmant, une beauté à la fois austère et féminine, les traits d'une Minerve » (*Dieux ont soif*, p. 24).

Georges Clair, qui commande la destruction de Paris, « blond, mince, souple, avait des traits d'une finesse féminine » (*Ile des Pingouins*, p. 401). Ce révolutionnaire jeune, d'aspect ambigu, représente à la fois une tentation de France et un refus (l'intelligence de celui-ci a dû atteindre la maturité pour s'épanouir, et il se méfie de la spontanéité en matière politique).

(34) *U. I.*, 31 mars 1883.

(35) *U. I.*, 29 septembre 1883. France estime pourtant que la Commune comporta deux personnes de bien : Elisée Reclus et Marras.

(36) *Revue politique et littéraire* : 14 octobre 1882, pp. 481-492, IV « Vacances sentimentales. En Alsace » : « Les femmes de Strasbourg adorent la musique militaire ; mais elles ne vont point entendre celle que leur donnent les Allemands, qui pourtant est très bonne [...] elles [...] ne prennent part à aucun divertissement public. Ce sont les veuves de la France. Quant aux hommes, ils applaudissent beaucoup en ce moment Mademoiselle Bélia, de l'Opéra-Comique, qui est venue chanter à Eden-Garden « Hymne à la France ». La censure allemande a obligé la chanteuse à dire gloire partout où le texte disait France. Allons ! la censure aurait pu trouver un synonyme plus désobligeant [...]

Je ne peux pas rester. Les impressions que je ressens sont trop pénibles. » Cependant, France, à la différence des écrivains français de la revanche, ne rappelle pas les cruautés allemandes de la guerre de 1870, et constate que l'administration est très bien dirigée en Alsace. « Pour nous, gardons nos espérances ; elles sont permises. Mais fondons-les sur nos vertus et nos talents plutôt que sur les fautes de nos vainqueurs. »

Comparé par exemple à Jules Claretie (*Le drapeau*, 1879, *La Canne de M. Michelet*, 1886), le patriotisme de France semble beaucoup plus libéral.

(37) « Ce ne serait pas répondre au sentiment de nos lecteurs que de renfermer aujourd'hui notre pensée dans Paris ; elle est, cette pensée, avec les héros malheureux de Lang-Son, elle est avec ces glorieux soldats qui ont gardé intact, dans la défaite, l'honneur de la France ». (4 avril 1885, *Univers Illustré*) (1). L'affaire de Lang-Son (évacuation de la place par les Français, dépêches affolées du commandant de la place) fut l'occasion de la chute de Ferry, attaqué à la fois par la droite et par la gauche. On sait qu'en fait, les Chinois avaient été vaincus : les préliminaires de la paix furent signés ce même 4 avril. Voici la suite de l'article de France : « Je doute que nos francs-maçons, qu'on voit en chapeau mou, aux enterrements civils et politiques, portant un harnais ridicule sur leurs vestons grasseyés, soient capables d'une aussi noire vengeance [...] Les anarchistes [...] ce ramas de repris de justice et d'agents provocateurs [...] excitent le peuple au meurtre et à l'incendie sans réussir seulement à effrayer les bourgeois. »

Qu'une telle peur ait conduit France à épouser les luttes de la droite ne doit pas faire oublier qu'il est demeuré un intellectuel, soucieux de fonder ces luttes par un système de pensée. Sur quelles autres bases (en exceptant son horreur instinctive du meurtre révolutionnaire) les aurait-il fondées ? Il n'avait ni religion, ni fortune, ni situation mondaine qui le rangeât définitivement dans un parti. Aussi le voit-on qui tente de s'appuyer sur une idéologie, lorsqu'il écrit dans le *Temps* en 1886 ses fameuses louanges de la guerre : « J'oserai dire que la guerre est humaine, en ce sens qu'elle est le propre de l'humanité. Elle représente la seule conciliation que l'homme ait jusqu'ici trouvée entre ses instincts brutaux et son idéal de justice [...] Ce serait payer trop cher la paix universelle que de l'acheter au prix des sentiments de courage, d'honneur et de sacrifice que la guerre entretient au cœur des hommes » (38). Mais on ne cite jamais le début de cet article qui contient une analyse bien étrange pour un conservateur. En réalité, dès que France essaie de passer du refus à l'apologie positive, il est gêné pour soutenir des notions que la tendance irrévérencieuse de son esprit le pousse à détruire. A cause de sa peur de la Commune, il adhère à un système de défense sociale qui contredit la démarche naturelle de son esprit. La polémique demeure au stade du refus inconditionné. Cela est très visible dans l'article contre le *Cavalier Miserey* d'Abel Hermant (39). Si nous laissons de côté les considérations littéraires de France pour examiner les raisons de l'hostilité dont il fait preuve envers ce livre antimilitariste (40), nous trouvons une série d'affirmations a priori, qui constituent le système le plus éloigné qui soit de la pensée francienne : pour défendre l'armée, l'écrivain la qualifie d'« arche » et de « chose sacrée », employant ainsi un vocabulaire religieux qu'il n'a pas l'habitude d'approuver. Son embarras est évident, parce qu'il se défend d'aller jusqu'au bout de sa pensée ; il dresse contre elle la muraille de ses principes sociaux : « Il faut que l'écrivain puisse tout dire, mais il ne saurait lui être permis de tout dire de toute manière, en toute circonstance et à toutes sortes de personnes ». Il invoque le « consentement de tous » pour défendre l'armée, ou exalte « le sacrifice [...] qu'il faut admirer même quand il est involontaire ». Sa violence a beau croître jusqu'à la fin de l'article, où il rapporte avec éloges l'ordre que le colonel du 12^e chasseurs donna : faire brûler sur le fumier tout exemplaire du *Cavalier Miserey* ; le

(38) *Temps*, 18 juillet 1866 repris OC t. XXIV, pp. 167-173. Cité toutes les fois que la droite a tiré à elle France, parce que France a réutilisé cet article dans la Préface au *Faust* traduit par C. Benoît (Paris 1889 ; publiée antérieurement dans *Revue Bleue* 3 août 1889, « Le Faust de Goethe, à propos de la traduction nouvelle de M. C. Benoît », pp. 146-150).

(39) *Vie Littéraire*, I, 73 ; *Temps*, 6 mars 1887. Notons au passage que l'article contre *Sous-Offs* de Lucien Descaves, paru dans l'*Univers Illustré* en 1889, n'est point, comme on l'a cru, de France, mais de Richard O'Monroy (*U. I.*, 21 décembre 1889. L'article précédent est de France, qui traite d'un thème fréquent chez lui : la réforme de l'orthographe). Il est amusant de constater que le *Cavalier Miserey* avait été recommandé à la bienveillance de France par H. L. Roux : « Monsieur et cher Maître. Voulez-vous me permettre de vous recommander mon camarade Abel Hermant qui viendra demain vous apporter un livre militaire, le *cavalier Miserey* » (sic) sans date, nafr. 24197, folio 186. Hermant fut, paraît-il, très satisfait d'avoir occupé tout un article du *Temps*, ce qui lui donna de la notoriété (renseignement communiqué par M. Suffel).

(40) Du reste, cette peinture évidemment pessimiste de la caserne dans ses occupations journalières était d'un antimilitarisme fort pâle en comparaison de ce qui parut depuis (voir *Biribi*, de G. Darrien, 1890).

pragmatisme d'Anatole France n'en aboutit pas moins à faire obstacle au libre jeu de son intelligence, car il n'a jamais aimé les systèmes tout formés. La peur de la Commune n'a pas réussi à créer en lui une idéologie valable en ce qui concerne l'armée.

Il n'en va pas tout à fait de même, si l'on examine l'horreur que France professe pour tout régime parlementaire. Elle est certes liée jusqu'à un certain point à la haine des anarchistes et extrémistes, que tolère ou approuve la République (41). Mais l'intelligence de l'écrivain est ici en plein accord avec son instinct de préservation : ce qu'il reproche surtout à la politique républicaine, c'est de mépriser toute hauteur de vue, toute délicatesse, toute supériorité de pensée : « les idées de M. Renan ne peuvent être comprises que par une élite : elles choquent les hommes politiques qui ont l'esprit étroit et veulent que leur mesure soit celle des autres » (42). Deux ans plus tard, France s'en prend à « la démocratie qui détruit infailliblement tout ce qui est noble ou délicat » (43). Cette année 1885 était une année électorale : « Je ne lui en fais pas mon compliment [écrit France en janvier], tenant en médiocre estime l'opinion populaire, le suffrage universel et même le suffrage restreint » (44). L'attaque est insultante en septembre : « Sous la Restauration, sous le gouvernement de Juillet, sous le second empire, les représentants du pays ne sortaient pas de l'égout » (45). On sent bien ici la déception de France. La République qu'il avait souhaitée sous l'Empire, c'était la République sage et juste, conduite selon des principes modérés. Ses idées étaient là-dessus en accord avec celles de Renan qui prônait le gouvernement d'une aristocratie intellectuelle (46) ; et, dit France dans un article sur *Le Prêtre de Nemi*, « il plaît à la démocratie d'être mal servie, pourvu qu'elle le soit par des ignorants. Elle ne donne sa confiance qu'aux hommes qui sont ses égaux par la vulgarité et par l'impéritie » (47). Alors naît chez France l'horreur des politiciens qui lui inspirent des portraits satiriques. Au fond de ces violences, il y a un mépris d'homme habitué à la méditation pour des parlementaires ignorants et versatiles : « On reconnaît à la réflexion que nos députés, et notamment messieurs les radicaux, ont beaucoup de pensées : ils ont pour le moment la pensée d'épurer, celle de laïciser, celle d'évacuer le Tonkin et de ne pas l'évacuer, celle de renverser M. Brisson en le soutenant, celle de parler sans rien dire, celle de gouverner un pays dont ils ne connaissent rien, n'ayant jamais vécu ni parmi les gens du monde ni parmi les ouvriers » (48). A la fin d'une année qui vit la première crise morale de la République (49), France est parvenu à formuler son principal

(41) Voir *Univers Illustré*, 3 octobre 1885, p. 626, 22 janvier 1887, p. 51.

(42) *U. I.*, 12 mai 1883, p. 291.

(43) *U. I.*, 2 mai 1885, p. 275.

(44) *U. I.*, 10 janvier 1885, p. 18.

(45) *U. I.*, 5 septembre 1885, p. 563. Dans la suite de l'article, France parle de « la fripouille qui nous impose aujourd'hui sa volonté ».

(46) En 1885, la pensée de Renan était plus complexe que France ne le disait (voir note 1 du présent chapitre). Mais France se sent tout entier du côté d'Antistius, le prêtre de Nemi, qui est tué par le peuple : c'est que France est pessimiste bien plus que Renan.

(47) *U. I.*, 28 novembre 1885, p. 755.

(48) *U. I.*, 12 décembre 1885, p. 786.

(49) La chute de Ferry laissa le parlement divisé, hésitant sur la politique coloniale, sans majorité stable : cette incertitude permit la montée de Boulanger sous le ministère Freycinet, successeur de Ferry. Voir J. Pirenne, *Les Grands courants de l'histoire universelle*, tome V, pp. 516 et 583 (Neuchâtel-Paris, 1953).

grief. Il reproche au système parlementaire de former une caste sans aucun lien avec la nation qu'elle prétend gouverner, régie par un code personnel d'intrigues et de sottises. Accusation fondamentale qui se retrouve, diversement exprimée, dans toute son œuvre ; elle ne fait que se préciser avec le scandale des décorations, en 1887 (50). C'est alors non plus par ironie, mais par le dégoût que France l'exprime, en flettrissant « les agences de décorations, scandales de l'Elysée, enquêtes parlementaires, procès en police correctionnelle, toutes les turpitudes administratives, municipales et privées dont nous sommes écœurés » (51).

Ce mépris s'étend naturellement au suffrage universel, que France imagine diriger par la « canaille » (52). En 1888 encore, on le voit identifier la canaille aux radicaux, la classe qui mérite le pouvoir à la bourgeoisie. Mais en fait, le type de politicien que France a défini n'appartient à aucune classe : si l'écrivain lutte contre le régime parlementaire, c'est moins parce qu'il représente un péril social que parce qu'il est ennemi de la beauté, de la sagesse, de l'intelligence. La peur inspirée par la Commune se prolonge ici en une opposition réfléchie d'humaniste.

D'autres oppositions sont directement justifiées par la philosophie de France : et ce sont naturellement, sinon les plus violentes, du moins les plus solides. L'écrivain croyait aux théories de Lyell sur la lenteur de l'évolution géologique et en appliquait le principe aux sociétés humaines. Il se servait de ces théories pour combattre la révolution : combat cette fois intellectuellement fondé, dont le principe existait chez France dès l'époque qui précéda la Commune (53). Il le formule ensuite nettement dans le *Temps* de 1875, bien avant de s'intéresser de façon journalière à la politique : « Charles Lyell a démontré que les grandes évolutions géologiques se sont produites lentement et doucement. Les formes sociales et, par suite, les formes littéraires, doivent être modifiées, ce me semble, avec cette lenteur clémentine des forces naturelles » (54). Ce principe opposait France à la République radicale, qui souhaitait couper l'histoire à la Révolution. « Je trouve cette utile pensée : « les vrais hommes de progrès sont ceux qui ont pour point de départ un respect profond du passé » Tous les bons esprits s'uniraient pour répéter cette maxime, un seul de nos jacobins serait-il corrigé ? Verrions-nous moins de ces petits manuels civiques qui, pour nous faire aimer la patrie, nous la représentent plongée dans douze siècles de barbarie ? [...] Ces ignorants continuent à méconnaître les conditions nécessaires du développement social et ils demanderont des fruits à des arbres sans racines. » (55). Sa philosophie a bouleversé les idées de France sur la Révolution. Sous le Second Empire, il n'avait fait qu'adopter passivement l'admiration qu'il convenait d'avoir pour les héros républicains. A cette époque au contraire, se forme chez France une doctrine

(50) Wilson, gendre de Grévy, pratiquait un fructueux trafic de décorations. L'affaire éclata au début d'octobre 1887, mais Grévy, tenace, ne démissionna qu'en décembre. C'était le premier grand scandale de la Troisième République, dont les dirigeants affichaient une certaine austérité.

(51) *U. I.*, 5 novembre 1887, p. 706.

(52) *U. I.*, 7 avril 1888, p. 211.

(53) Voir chapitre I. L'idée que l'homme ne doit pas se séparer du reste de la nature, mais que son âme « est profondément baignée dans l'âme universelle », est exprimée dès le 17 septembre 1869, dans le *Rappel*.

(54) *Temps*, 24 novembre 1875 : « Edmond et Jules de Goncourt. » *Non repris*.

(55) *U. I.*, 12 mai 1883, p. 291.

personnelle : l'opposition à tout sectarisme. Gouverner sans lien avec le réel lui semble la pire des politiques. Il dénigre en 1879 dans le *Globe* « la dictature sanglante qui avait coûté Lavoisier à la France et fait douter de la liberté » (56). En 1883, il déclare de Rousseau : « C'est en lui que la Révolution se reconnaît le mieux » (57) ; de Robespierre : « L'incorruptible ne fut jamais qu'un vaniteux et qu'un sot » (58) ; de Saint-Just, qu'il a une ressemblance psychique avec Raoul Rigault (59) ; et il donne un compte-rendu de la fête de la Raison dont les traits ironiques — personnification, brusque chute dans le burlesque — appartiennent aux procédés de la polémique voltairienne : « La Raison doit tout aux jacobins qui les premiers l'ont connue et l'ont révélée au monde. C'est à leur appel qu'elle est descendue sur la terre et spécialement en France pour y faire les quatre cents coups et tout mettre cul par-dessus tête » (60). Cette hostilité contre la Révolution ne fait que s'accroître à la longue, puisque bientôt France englobe dans ses attaques les girondins eux-mêmes : « Pétion était un sot, Pache un gredin et Camille un drôle » (61) ; et, parlant de Brissot : « Son galimatias a attendri Michelet, qui était nerveux. C'était un excellent citoyen qui dénonçait et paperassait avec tant d'amour, devant qu'on lui coupât le cou » (62). Ainsi se fonde chez France une défiance d'autant plus durable qu'il peut l'étayer de nombreux documents. Elle est en relation directe avec cette peur de l'acte, qu'on a notée en lui dès son plus jeune âge. Le terrorisme n'est pas son fait. Pour plaire à France, la vie et les doctrines politiques doivent être longuement polies par la méditation et enveloppées dans la pensée. Son darwinisme venait à point pour justifier cette tendance.

L'attaque contre la Révolution est si bien selon le cœur et l'intelligence d'Anatole France, qu'il en fait la matière d'une longue nouvelle parue dans le *Journal des Débats*. Dans *Les Autels de la Peur* (63), la polémique française, réduite jusqu'alors à un rôle beaucoup plus effacé, émerge dans une œuvre proprement littéraire. Il ne fait pas de doute que France n'ait donné aux *Autels de la Peur*, consciemment, une signification antirévolutionnaire : il sent bien l'influence que la nouvelle peut avoir sur les contemporains, puisque le 7 août 1885 (avant les élections qui suivirent la chute de Ferry), il écrit à sa mère : « Il pleut Bergère, et comme je n'ai pas de moutons à rentrer, je reprends les *Autels de la Peur*, pour en faire un petit volume qu'il faut publier le plus tôt possible. Il est réactionnaire, c'est le moment de le lancer » (64). Pour un homme de

(56) *Globe*, 11 septembre 1879, non repris.

(57) *Jeune France*, février 1883, pp. 582-589, « Les funérailles révolutionnaires ». Non repris.

(58) *U. I.*, 26 mai 1883, p. 322.

(59) Ibidem. Raoul Rigault était un communard.

(60) *U. I.*, 7 juillet 1883, p. 418.

(61) *U. I.*, 20 février 1886, p. 115.

(62) *U. I.*, 30 avril 1887, p. 276.

(63) *Journal des Débats*, les Autels de la Peur :

2 mars 1884 : I. 14 juillet 1889 — 5 mars : II. 9 juillet 1790 — 7 mars : III. 15 septembre 1892 — 8 mars : IV. 15 septembre 1892 (2) — 11 mars : IV. 12 brumaire an II — 12 mars : V. 12 nivôse an II (1^{er} janvier 1794) — 14 mars : VI. 13-17 floréal an II — 15 mars : VII. 14-22 floréal an II — VIII. 25 floréal an II-IX : 26 floréal an IX — 16 mars : X. 26 floréal an II — XI. 27 floréal an II.

(64) Lettre communiquée par M. Suffel.

Voir sur les *Autels de la Peur* : la conférence de Barthou publiée le 15 mars

1885 en effet, la Révolution fait partie d'un passé récent : France raconte dans l'*Univers Illustré* qu'il a connu « un bonhomme de libraire qui avait vendu des bouquins dans la rue Dauphine pendant la Terreur » (65). On met en question les principes révolutionnaires, les partis politiques prennent position sur eux : l'ampleur du bouleversement a été si grande que les dernières secousses s'en font encore sentir. Il faut tenir compte de cet état d'esprit pour mesurer la violence des *Autels de la Peur*.

Les nouvelles séparées qu'on lit dans l'*Etui de Nacre* n'en donnent pas une juste idée : elles ont beau reprendre la plus grande part des *Autels de la Peur* (66), ce qui fait la puissance de cette œuvre, c'est de présenter une intrigue suivie et d'attacher ainsi la sympathie du lecteur au couple d'amoureux sacrifié par la Révolution. Le procédé est le même que dans les *Noces Corinthiennes*, et sans doute n'est-ce point l'effet du hasard : France a toujours eu tendance à assimiler la violence de la Terreur à la violence chrétienne (67).

Mais, dira-t-on, les faits rapportés par France dans les *Autels de la Peur* sont historiques. Lui-même prend soin d'en avertir le lecteur (68), et de désigner quelques-unes de ses sources dans un article ultérieur du *Temps* (69). Il est facile d'en compléter la liste

1933 dans les *Cahiers de Radio-Paris*, l'article d'E. Henriot dans le *Temps*, du 13 janvier 1931 (le dossier de travail des *Autels de la Peur* prouve l'horreur de France pour la Terreur).

(65) 8 septembre 1888. France voit en ce vieux bouquiniste une preuve du caractère journalier de l'histoire : « Quand on lui demandait quelle vie on menait alors, le bonhomme répondait : « Une vie ordinaire, on en a fait depuis des histoires. Mais c'était un temps comme un autre. » Ce bouquiniste attardé dans notre monde se rappelait la nuit du 8 au 9 thermidor. Cette nuit-là il avait dansé dans un bal public avec une jeune blanchisseuse, une brunette très vive [...] Oh ! cela, il ne l'avait pas oublié. Mais de la chute de Robespierre, point de nouvelles. » (p. 563).

(66)

Autels de La Peur

Etui de Nacre

I

« L'Aube », pp. 245-261 (Fanny s'y nomme Sophie).

III, 2

« Madame de Luzy », pp. 265-276.

IX

« La mort accordée », pp. 279-284 (M. Marcel s'y nomme André).

VI en partie et VIII « Anecdote de Floréal, an II », pp. 287-296.

V en partie

« La perquisition », (Fanny s'y nomme Julie). La nouvelle ne se trouve pas dans la première édition de l'*Etui de Nacre*. Mais voir *Livre de Mon Ami*, pp. 89-92.

II, la Fête de la Fédération, se trouve sous une forme différente dans les « Mémoires d'un Volontaire » (*Etui de Nacre*, pp. 179-242) et les *Dieux ont Soif*.

France a supprimé des nouvelles de l'*Etui de Nacre* tout ce qui faisait allusion aux *Autels de la Peur* et se rattachait évidemment à Chénier : III (Marcel raconte la composition des *Autels de la Peur*), le début de V (lettre de Marcel à Fanny), VII (Marcel s'arrange avec la fille du porte-clefs pour faire évader Fanny) X et X (réunion et mort des amants).

Dans les *Dieux ont Soif* se retrouve une partie de VI (les prisonniers, chapitre XIX).

(67) Voir le chapitre sur les *Dieux ont Soif*. France voulut d'abord faire le portrait d'un inquisiteur, avant d'arrêter son choix à un révolutionnaire.

(68) Le 2 mars, France avait ajouté à son premier article : « Je n'ai rien inventé dans ce récit. Les épisodes en sont pris à des écrits de l'époque, et j'ai même introduit dans mon texte des propos qui ont été tenus réellement. »

(69) *Temps*. 29 juillet 1888, non repris en volume. A propos de « L'Amour en prison », France reprend les *Autels de la Peur*, VI, comme étant d'un anonyme : « Ces courts fragments [...] me semblent [...] d'un ton assez juste et d'une vérité légèrement idéalisée. » Il donne comme sources : Beugnot (Comte — : *Mémoires*,

et de faire remonter la documentation de l'écrivain jusqu'aux articles qu'il a donnés à la *Vogue Parisienne* (70). Mais lui-même savait à quoi s'en tenir, lorsqu'il énumérait « les torts de l'histoire » ; et le fait qu'il tienne à justifier la vérité de sa nouvelle semble une précaution opportune pour inspirer la confiance. En réalité, si les traits de mœurs et les événements relatés dans *Les Autels de la Peur* sont authentiques, ils offrent de la France sous la Terreur une image tellement partielle qu'elle en devient partiale. La méthode n'était pas nouvelle : Taine venait de l'appliquer dans sa *Révolution*, dont le premier tome parut précisément en 1884 (71). Le tableau que France trace des prisons, où vivent des femmes gaies et jolies, de jeunes hommes amoureux et d'aimables vieillards, est tout à fait idéalisé : à côté de ces délicats se trouvaient beaucoup d'insensibles et libertins, comme le marquent les sources mêmes qu'a utilisées Anatole France (72). En revanche l'auteur n'a pas flatté le Tribunal Révolutionnaire à la sortie duquel est conspuée Fanny : « Les femelles couvraient de leurs glissements aigus les grognements rauques des mâles avinés » (73). Ces modifications d'éclairage finissent par créer l'inexactitude. Mais la plus importante des inexactitudes est (comme chez Taine) l'omission presque totale de la politique extérieure : celle-ci aurait pu justifier ou tout au moins expliquer la situation intérieure de la France. L'écrivain le savait bien ; il rétablit l'équilibre quatre ans après, dans les « Mémoires d'un Volontaire » (74) : quoique très hostile à la violence, cette œuvre s'oppose aux *Autels de la Peur* comme un essai d'impartialité s'oppose à une injustice voulue. La véracité des petits faits ne rend, dans les *Autels de la Peur*, cette injustice que plus insinuante.

Il dirige encore sa nouvelle contre la Terreur en idéalisant le couple d'amoureux qu'il met en scène. Comme l'indique le titre même (75), il s'agit de Chénier et de cette Fanny qu'on a identifiée à Françoise Le Coulteux : mais le mari de Françoise vivait encore, tandis que France l'imagine veuve, libre et fidèle au souvenir de son mari. Il présente Chénier amoureux de Fanny dès 1789 : en fait, il semble qu'il ne le fut qu'en 1793. Il anime les amoureux des sentiments les

publiés par son petit-fils en 1866, Paris). Coissin : *Histoire des Prisons*, s. d ; *L'almanach des prisons*, Paris, an III. Madame Elliott (Grace —) : *Mémoires sur la Révolution française*, traduits par le comte de Baillon, Paris 1861.

(70) En novembre-décembre 1873, long compte-rendu non signé des *Prisons de Paris sous la Terreur* de Dauban, paru en 1870. Dans la *Vogue Parisienne* du 15 juillet 1870 (« Ephémérides », 15 juillet 1793) (« Charlotte Corday en prison », signé Anatole France), France avait raconté des anecdotes sur les prisons révolutionnaires d'après Dauban (principaux points dont il a pu s'inspirer : les filles de la rue Fromenteau mêlées aux aristocrates, l'acacia de Port-Libre chanté par Vigée ; l'amour de la mort : des femmes crient « Vive le Roi » pour le plaisir, un très jeune homme, Gosnay, allume sa pipe avec son acte d'accusation en injuriant ses juges, le jeu de la guillotine sert de délassement aux prisonniers ; l'incrédulité générale, sauf chez quelques prêtres ; l'amour en prison. Ces traits se retrouvent soit dans *Les Autels de la Peur*, soit dans *Les Dieux ont Soif*).

(71) Taine, *les Origines de la France Contemporaine, La Révolution*, tome IV, 1884.

(72) *Revue des deux Mondes*, avril-mai 1875. E. Caro : « André Chénier à Saint-Lazare ».

(73) 11 mars 1884, *Journal des Débats. Autels de la Peur*, IV.

(74) *Etui de Nacre*, pp. 179-242.

(75) *Les Autels de la Peur*, de Chénier : publication posthume par Latouche, en 1819. Composé vraisemblablement fin avril 1791. Voir *Œuvres Complètes de Chénier*, NRF, 1950, p. 913.

plus vertueux et les plus sincèrement républicains, au début de sa nouvelle. Ce n'est pas tout à fait exact pour ce qui regarde Chénier (76) ; quant à Fanny, on ignore quelles furent ses opinions. Cette série de petites retouches permet à France de mettre le lecteur entièrement du parti de Fanny et de « Monsieur Marcel », et de lui faire traverser avec eux toute la Révolution. Ces modifications rendent l'attaque plus efficace. Tout comme, dans les *Noces Corinthiennes*, l'image du Christ se dégrade à mesure que les jeunes héros deviennent plus malheureux, dans les *Autels de la Peur*, c'est l'idéal révolutionnaire qui s'effrite au contact de la réalité mauvaise. Le lecteur épouse les sentiments du couple, beaucoup plus facilement qu'il ne suivrait une démonstration. Au début — le 14 juillet 1789 — « ils étaient [...] d'accord que la liberté était à jamais conquise. » (77). Un an après, à la Fête de la Fédération, naît l'inquiétude : Fanny devant l'autel de la Nation « entrevoit le jour où sur toutes les places publiques de la France, d'autres autels s'élèveront en silence : les autels de la Peur » (78). En 1792, Marcel a édité clandestinement *Les Autels de la Peur, lettre de Marcel Germain à ses concitoyens*. Les inquiétudes se sont réalisées ; la France est la proie de « brouillons faméliques » et de « tribuns » qui séduisent « un peuple insensé » (79). Bientôt, ce sont les angoisses personnelles : cacher un suspect (80), témoigner au Tribunal Révolutionnaire (81), subir des perquisitions (82). Enfin, les deux persécutés, rendus sublimes par le sacrifice de leur vie, obtiennent de mourir ensemble — dernière inexactitude de France, car la vraie Fanny ne mourut qu'en janvier 1796, et non point de mort violente (83).

Ainsi, tout est calculé par France pour inspirer l'horreur d'une Révolution qui fait disparaître du monde la vertu et la beauté. France rattache son attaque à la doctrine de l'évolution lente : mais, comme il ne peut en donner une formule philosophique, il la symbolise de manière frappante : le geste de Nicolas Franchot qui, le 14 juillet 1789, soulève de terre l'enfant de Fanny en s'écriant : « Plus heureux que nous, enfant, tu grandiras libre ! » exprime l'espoir orgueilleux de ceux qui croient aux transformations brusques (84). Les paroles de Franchot reçoivent un démenti sanglant, comme — selon France à cette époque — toute manifestation d'outréissance. Depuis ses premiers enthousiasmes, l'écrivain a beaucoup évolué. Il a d'ailleurs trouvé un expression littéraire très propre à se charger de lutte : le genre du roman historique permet en effet d'attacher le lecteur et, tout en respectant extérieurement la vérité, de tracer un tableau partiel et habilement éclairé. Le passé, qui semble inoffensif, se prête à formuler des problèmes contemporains avec

(76) Chénier ne rentre d'Angleterre qu'en mai 1790 et les articles qu'il publie dans le supplément du *Journal de Paris* sont conformes aux vues du « Comité Autrichien ». (Avant-propos des *O. C.* de Chénier, op. cit., pp. XX-XXI.)

(77) *Autels de la Peur*, I (*Journal des Débats*, 2 mars 1884). *Etui de Nacre*, I « Aube », p. 257.

(78) *Autels de la Peur*, II (5 mars 1884, non repris).

(79) *Autels de la Peur*, III (7 mars 1884, non repris).

(80) *Autels de la Peur*, III, 2 (8 mars 1884).

(81) *Autels de la Peur*, IV (11 mars 1884).

(82) *Autels de la Peur*, V (12 mars 1884).

(83) Chénier, *O. C.* citées, p. 877.

(84) *Autels de la Peur*, I (2 mars 1884). *Etui de Nacre*, I « Aube », p. 254. Ce geste symbolique, on le retrouve dans *Les Dieux ont Soif* (p. 326), et il traduit l'orgueil inutile de Gamelin. Il ne se justifie que lorsque le changement brusque promis à l'enfant par le héros est la destruction violente du monde, qui, elle, est à la portée des hommes. *Ile des Pingouins*, p. 404.

efficacité. Il ne déplait pas à France, étant donnée son attitude complexe devant la vie, d'envelopper ses opinions, souvent fort tranchées, dans les plis transparents de l'histoire.

Telles sont les luttes que mène France dans le camp réactionnaire : attaques sans justification (sortes de gammes littéraires), violences qui sont inspirées par la peur de la Commune, et enfin pensée réfléchie, fondée sur un systhème philosophique. Il va sans dire que tous ces ordres de lutte se recoupent souvent (85), et que par exemple, dans l'opposition de France à la Terreur, il faut compter avec le réflexe physique qu'il ressent depuis 1871 devant le meurtre. La position de France par rapport à la droite est une position d'intellectuel déçu, qui choisit de s'identifier à un parti. Mais ce choix demeure toujours subordonné à la pensée. Situation ambiguë, par rapport à ceux qui appartiennent par intérêt ou par naissance au même parti : la preuve de cette ambiguïté se trouve dans la réutilisation par France de ses procédés littéraires, dix ou vingt ans après, au profit d'une idéologie tout opposée. France garde ses distances dans la lutte même : distance que crée tout d'abord, à elle seule, la technique voltairienne du style, pour cet écrivain attaché à son art ; distance, surtout, de la pensée, car France se réserve toujours une liberté de jugement.

Si bien que l'alliance avec la droite est fondée en beaucoup de points sur un malentendu. Dès cette époque, France le montre et sape les principes mêmes de sa polémique : celle-ci ne demeure sans fissure que lorsqu'elle s'appuie sur un système d'idées. Ailleurs, France s'arrête au moment où les attaques de la droite choquent sa lucidité, lui semblent aller contre la liberté intellectuelle. Il a beau en effet se proclamer « réactionnaire » (86), « médiocrement libéral » (87) : cela s'entend pour la politique. S'il faut empêcher la libre marche de l'esprit, alors naît l'embarras : il se décèle dans l'article pourtant très violent contre le *Cavalier Miserey*. Il peut entraîner France jusqu'à l'ironie ou l'opposition aux opinions qu'il devrait soutenir en bonne logique. France juge parfois que ce patriotisme auquel il accorde un large appui dépasse les limites. Dès le début de sa collaboration à l'*Univers Illustré* (88), il a raillé le type du Gaulois vertueux (89) qui commençait à s'établir dans le drame, dans l'histoire avec Henri Martin, et inspirait de médiocres statues qui couvraient la France. L'humanisme de France, très latin, lui faisait trouver ridicule une telle apologie (90). D'autres fois, l'in-

(85) Par exemple, le 7 juillet 1883 (*U. I.*), France attaque à la fois la Révolution et les mesures anticléricales de Waldeck-Rousseau (1). Le 8 décembre 1883 (2), la Terreur est blâmée par souvenir de la Commune. Le 8 août 1885, des considérations sur le matérialisme en général précèdent une satire contre les libre-penseurs qui assistèrent aux funérailles de Hugo (p. 499).

(86) *U. I.*, 17 octobre 1885, p. 658. France parle d'un ami : « Il est réactionnaire ; quand je vous aurai dit qu'il l'est plus que moi, vous comprendrez qu'il l'est assez et même qu'il l'est trop. »

(87) *U. I.*, 18 avril 1885, p. 242.

(88) *U. I.*, 28 avril 1883, France déplore « les drames dans lesquels il y a des Gaulois », p. 258.

(89) Ce type contentait toutes les opinions, de l'extrême-droite aux radicaux. Il eut une longue vogue : France le raille dans l'*Histoire Contemporaine (Anneau d'Améthyste, I, pp. 11-18)*. Jules Romains (*Les Copains*) atteste encore son succès en 1913.

(90) *Temps*, 6 juin 1886, non repris. France s'élève contre le parallèle établi par Henri Martin entre Vercingétorix et Jeanne d'Arc.

(1) P. 418.

(2) P. 770.

dignation prend France devant des excès plus graves. Le racisme est inconcevable pour lui, parce qu'il a le sens de la complexité historique et parce qu'il est naturellement généreux : son tempérament d'intellectuel lui fait voir l'individu, et non la race. Aussi — douze ans avant l'affaire Dreyfus — écrit-il dans le *Temps* à propos de *La France juive* de Drumont : « La question juive, qui couvait, éclate avec violence. C'est une question immense, confuse, pleine d'obscurité, et que les passions vont obscurcir encore [...] M. E. Drumont voit des Juifs où personne n'en voit [...] Mais, si les Juifs ne font pas tout, du moins il est certain qu'ils sont partout [...] Dans quel esprit, dans quelle espérance ? [...] il faut pour cette recherche un esprit calme et patient [...] M. Drumont propose une solution. Il conseille d'en revenir aux vieux moyens, à l'exil et à la confiscation [...] Nous répudions, nous détestons ces paroles sauvages [...] les siècles chrétiens ont fabriqué le Juif moderne. » (91)

Si le patriotisme va jusqu'à empiéter sur le domaine artistique, France prend le parti des intellectuels : sa position dans « le cas Wagner » en est une preuve. Lorsqu'en 1885, il fut question de représenter *Lohengrin* en France, ce fut contre Wagner une première levée de boucliers (92). France écrivit alors dans l'*Univers Illustré* un article d'autant plus remarquable qu'il n'était pas un wagnérien fervent (il avait en son temps admiré *Tannhäuser* (93) ; mais les cercles littéraires de la *Revue Wagnérienne*, par exemple, lui était tout à fait étrangers). « Il est évident [écrit-il] que le patriotisme n'a rien à voir dans les questions d'art. Si M. Carvalho représente un ouvrage de Wagner, ce n'est pas parce que cet ouvrage est allemand ; c'est parce qu'il est beau et de nature à intéresser ceux qui aiment la musique [...] Une salle de spectacle n'est un champ de bataille que pour des Bizantins (sic) efféminés ». (94)

La bataille reprend en 1887. France marque, à ce propos, quelle est son évolution intérieure. La représentation de *Lohengrin* par Lamoureux fut tout d'abord prévue pour le 23 avril ; aussitôt, les journaux patriotes, la *Revanche*, la *France*, la *Lanterne*, attaquèrent. Le 16 avril parurent dans le *Figaro* des lettres de Wagner qui firent scandale. Or, le 17 avril, France donna dans le *Temps* un article très ferme, s'attachant à remettre la question sous son vrai jour : « Le patriotisme le plus ombrageux ne saurait s'en offenser [de la représentation] : l'art ne saurait être traité en ennemi puis-

(91) *Temps*, 2 mai 1886, repris dans *Vie Littéraire*, V, pp. 10-20.

La *France juive*, parue en 1884, avait fait peu de bruit : sa réimpression en 1886 déclencha au contraire les passions. Il faut remarquer que la liaison de France avec madame de Caillavet n'était pas commencée alors. Cela va à l'encontre des interprétations selon lesquelles cette liaison eut le plus grand rôle dans la prise de parti de France, lors de l'affaire Dreyfus.

(92) Wagner avait en 1868 publié à Bruxelles *Art et Politique*, brochure dans laquelle il ne cesse d'opposer culture allemande et culture française en dénigrant cette dernière (résultat, à son dire, du réalisme, du matérialisme, de l'arbitraire et de la légèreté). Wagner jouissait, même en France, d'une immense popularité mondaine et artistique.

(93) *Amateur d'Autographes*, 16 mars 1869. « J'ai songé à Richard Wagner ne trouvant ni dans l'opéra italien, ni dans l'opéra français, la tradition vraie du drame lyrique tel qu'il le sentait comme artiste et qu'il le concevait comme esthéticien, et j'ai admiré l'effort de ce puissant esprit, qui, remontant aux plus beaux et aux plus anciens drames lyriques de l'Europe, a su relier victorieusement l'Allemagne lyrique à la Grèce lyrique, le *Tannhäuser* au *Prométhée*, R. Wagner à Eschyle. »

(94) *U. I.*, 23 janvier 1886, p. 51.

qu'il est sans armes. D'où qu'il vienne, il est le bienvenu, car il vient non en conquérant avide, mais en hôte magnifique et bien-faisant.

Quant à Richard Wagner, il n'y a maintenant qu'un mot à dire de lui en France, c'est qu'il est mort. Il l'est comme Mozart et Beethoven » (95). Suit une pénétrante analyse du poème de *Lohengrin*.

Les événements se précipitèrent : le 22 avril, on vendit un fac-tum intitulé *Anti-Wagner* ; on apprit le lendemain matin l'affaire Schnaebélé, qui monta encore les esprits contre l'Allemagne. La représentation de *Lohengrin* fut remise au 26, puis au 3 mai. C'est alors qu'eut lieu le véritable scandale : une manifestation qui unissait dans une même hostilité des jeunes gens du monde, des petits bourgeois et des ouvriers, eut lieu devant l'Eden-Théâtre où se donnait *Lohengrin*. On parla d'incident diplomatique avec l'Allemagne, et Lamoureux dut suspendre les représentations. Cette fois, France réagit violemment et publia dans le *Temps* du 8 mai un article d'une ironie cinglante intitulé « Confidences d'un des manifestants de l'Eden » (96). Parce que le manifestant est un apprenti menuisier, que France imagine posant une bibliothèque chez lui, il ne faudrait pas croire que cet article soutient le parti conservateur. Le « monde » lui-même était divisé. (97) Les amateurs et les snobs soutenaient *Lohengrin*, mais les patriotes, les mystiques de la revanche, se félicitaient de la manifestation. L'article de France apparaît comme une attaque indirecte contre ce patriotisme excessif, d'où qu'il vienne. Le patriotisme a fait s'allier les conservateurs partisans de la revanche avec leurs ennemis de classe. France exagère la haine que son apprenti menuisier porte à la haute société, en lui faisant exprimer crûment des idées subversives : « Je vais vous dire ce qu'il y avait de bon dans la première soirée [...] c'est que nous faisons peur aux belles dames qui sortaient de voiture [...] c'est nous qui les faisons pâlir, nous qu'elles regardent avec dégoût et qu'elles traitent comme des chiens ». Lorsqu'il raille le principe de la manifestation, France blâme tout genre de patriotisme aveugle : « C'est des idées fortes qu'il est impossible de dire tranquillement. Il faut les crier » ; du reste, les imprudents patriotes sont désignés par ces phrases : « Il se trouvait dans certains groupes des jeunes gens très montés contre les Allemands. Plusieurs voulaient même aller se battre tout de suite. »

(95) *Temps*, 17 avril 1887 ; repris dans *Vie Littéraire*, V, p. 21.

(96) *Temps*, 8 mai 1887 ; repris dans *Vie Littéraire*, V, p. 31.

(97) Les journaux d'une certaine tenue intellectuelle soutinrent certes Wagner. Le 12 avril, R. de Bonnières, dans le *Figaro*, rappelait déjà que Wagner étant mort, il n'y avait plus lieu de l'attaquer. Le 26, Magnard prit la défense de *Lohengrin*, que soutinrent aussi Clemenceau et Rochefort. Mais l'unanimité des gens intelligents ne doit pas faire illusion : dans le « monde », certains regardaient les manifestations avec une indulgence complice. Témoin l'article de Richard O'Monroy paru le 14 mai dans *l'Univers Illustré* : « Nous n'approuvons pas ces manifestations d'un patriotisme trop facile, mais nous n'admirons pas plus qu'il ne faut l'initiative « hardie » prise par M. Lamoureux. A l'heure où tant de compositeurs français ne peuvent arriver à se faire jouer faute de scènes, je ne vois pas l'utilité absolue d'aller choisir précisément un Allemand dont la musique obscure et enchevêtrée est absolument contraire au génie de notre race [...] Au fond, dans tout cela, je ne vois que le désir bien parisien de faire du boucaner [...] quelques étudiants n'ont pas voulu perdre l'occasion de boucaner ». En effet, des étudiants s'étaient mêlés à la manifestation. Mais toutes les personnes arrêtées par la police étaient de petit métier : boucher, boulanger, comptable, cuisinier, doreur, employé. Les défenseurs de *Lohengrin* en prirent texte pour se plaindre de l'incompétence absolue des manifestants.

L'amère conclusion de France est celle d'un intellectuel : « L'on ne jouera, désormais, dans la capitale des arts et de l'esprit, que les œuvres poétiques et musicales qui seront agréables à M. Paulin et à ses amis ». Et cette bataille wagnérienne révèle que ce qui est primordial chez France, c'est l'ordre de la pensée : lorsqu'il voit des gens du monde se coaliser avec les agitateurs populaires pour conspuer une œuvre d'art, il dénonce la confusion de valeurs qui en résulte. Il dépouille de tous les grands mots, de tous les prétextes qui les justifient les idées de l'interlocuteur. Les procédés de polémique voltairienne conviennent ici à sa propre polémique : ils vont dans le sens de la clarté intellectuelle.

Ces années 1886-88, où France s'affirme libéral dans le domaine de l'esprit, sont aussi celles où le mirage du grand monde se dissipe en lui. Il tire d'abord argument de son attachement même aux conservateurs pour les blâmer : quand les jeunes gens du monde donnent une représentation de cirque, voici comment il exprime sa déception : « Vraiment, ils font pitié [...] Ils s'amuse comme des enfants au milieu des luttes et des souffrances des hommes [...] Tout croule autour d'eux, et ils sont enchantés [...] Après cela, si l'on me reproche de trop demander à ces héritiers de l'aristocratie et des classes dirigeantes, si l'on m'accuse de me montrer par cela même imbu de préjugés aristocratiques et bourgeois, je confesserai qu'on n'a pas tout à fait tort de me faire un semblable grief » (98). Mais en 1888, la déception de France est nette : « Y a-t-il vraiment un monde et des hommes du monde ? Il me semble bien que ce qu'on appelle le monde est comme le nuage d'argent et d'or suspendu dans l'azur du ciel. Quand on le traverse, on ne voit plus qu'un brouillard » (99). L'écrivain, malgré son opposition de principe au peuple, n'a pas cessé d'avoir un sentiment très vif de ce qui fait la valeur des simples : les *Désirs de Jean Servien* (100), le *Livre du Bibliophile* (101), la *Préface aux Œuvres* de Bernard Palissy (102), tels passages de l'*Univers Illustré* (103), en sont autant de témoignages.

Aussi l'ambiguïté de la position francienne s'affirme-t-elle à me-

(98) *Temps*, 13 juin 1886, non repris.

(99) *Temps*, 2 septembre 1888, non repris. « Toute littérature dite mondaine est une littérature superficielle [déclare France]. Elle n'atteint pas l'homme même et s'arrête aux dehors. De là sa fadeur et sa tristesse ».

(100) Le relieur, père de Jean Servien, a de la noblesse et de la curiosité d'esprit ; il aime lire (*J. S.* p. 23). La Servien, tante de Jean, n'est rachetée de ses nombreux défauts que par une force populaire, qui entraîne Jean : « Cette saveur des petites existences, ce goût particulier des vies misérables, paresseuses et résignées, remuait tout son sang dans ses veines de plébéien » (p. 129).

(101) *Livre du Bibliophile*, Lemerre, 1874. France y indique la raison pour laquelle il estime le peuple, et c'est une raison d'humaniste : le peuple a l'instinct de la beauté. « Le beau était chose familière et à la portée de tous les artisans. L'ouvrier savait donner une forme superbe aussi bien à une lettre moulée qu'à la grille d'un parc ou à la cheminée d'une grande salle ».

(102) *Préface aux Œuvres de B. Palissy*, Paris, 1880. Elle développe les indications du *Livre du Bibliophile*. Sous François Ier « on commença à faire la distinction entre les gens de métier et les hommes d'art, qui jusque-là étaient de même souche... Déjà l'esprit hautain de la Renaissance enveloppait dans un large mépris tout le vulgaire profane, sans se rappeler que ce qui fait les mœurs élégantes et aisées est l'œuvre de ce vulgaire et sort des mains de ces profanes ».

(103) Le 1er mars 1884, p. 130, France loue le sens que montre François Coppée de la petite vie parisienne. Le 5 février 1887, p. 82, il évoque ses propres souvenirs d'enfance. Le 19 mai 1888, il bénit le souvenir des « bonnes gens du faubourg saint-Antoine », qui firent la Révolution (p. 306).

sûre que les années passent. On le sent hésiter dans ses attaques dès qu'elles ne sont pas appuyées sur un système personnel; ces louanges mêmes de l'armée et de la guerre qui, en juillet 1886, classent France parmi les traditionnalistes, sont précédées par un développement qui annonce les *Opinions de Jérôme Coignard* : on fausse la pensée de l'écrivain en l'omettant. Après un éloge de Diderot, France écrit en effet : « Il n'est pas toujours nécessaire d'être un grand capitaine pour gagner une bataille. Quand deux mauvais généraux sont en présence, il faut bien que l'un d'eux soit vaincu et l'autre vainqueur [...] Ce dernier n'en reste pas moins un mauvais général. Pourtant, s'il n'a affaire toute sa vie qu'à de méchants capitaines, ce qu'on peut supposer, vu la rareté des bons, il laissera après sa mort le beau renom d'un victorieux » (104). Voilà une analyse dissolvante du héros qui contredit le reste de l'article et fait douter de sa solidité.

Ce qui reste de l'opposition politique de France, à cette époque, outre les procédés, c'est un système intellectuel qui se fondait non sur un ralliement extérieur, mais sur des convictions : mépris du parlementarisme, haine des remaniements brusques dans l'état social. Ce système est demeuré : il suffit pour s'en rendre compte de se reporter à l'*Histoire Contemporaine* et aux *Dieux ont Soif*. Mais le changement ultérieur de France a affecté ces idées d'un autre signe. Ce sont elles qui fondèrent le boulangisme éphémère de l'écrivain. (105)

Il faut sans doute garder à ces opinions politiques la valeur souterraine que leur a dévolu France. Mais on voit l'importance que prit la chronique dans la formation de sa personnalité combative,

(104) *Temps*, 18 juillet 1886, non repris.

(105) Le boulangisme de France n'intéresse, dans cette étude, que pour sa valeur de crise de conscience. Il semble qu'on ait quelque peu exagéré son importance, dans le désir de broser un tableau contrasté des opinions franciennes. (Ch. Braibant, *op. cit.*, pp. 88-102, parle surtout du boulangisme de madame de Caillavet). Aucun texte ne prouve d'une manière irréfutable l'appartenance de France au boulangisme. L'*Univers Illustré* ne présente que des articles hostiles au général : en 1886, Boulanger apparaît comme démocrate et même démagogue, et la goguenardise de France à son endroit (24 juillet, 18 décembre, pp. 466 et 803) n'étonne pas. Mais une fois que l'affaire Schnaebelé eut donné à Boulanger toutes les popularités, France fut encore réticent : *U. I.*, 8 octobre 1887 (1). En 1888, la grande époque boulangiste, (après l'affaire des décorations, la manifestation de la gare de Lyon, la campagne plébiscitaire) France écrit le 5 mai (2) un article fort prudent et peu enthousiaste : « Lui, toujours LUI ! J'ai sans qu'il y paraisse beaucoup étudié sa psychologie ; elle est fort intéressante à connaître, et on peut affirmer qu'elle importe à la République. Je n'ai pas besoin de vous dire que je parle du général Boulanger [...] Facultés rares, une mémoire excellente, le don de porter de l'attention aux petites choses, l'à-propos, le souvenir toujours présent, le tout appliqué à plaire et à séduire ». France rapporte alors une anecdote qui prouve le soin que le général met à séduire. Mais il est visible que France n'en est pas dupe.

Sa correspondance livre seulement une lettre où il dit qu'il dîne avec Boulanger, et qu'il y aura en tout trois convives (catalogue de la vente Caillavet, vente Andrieux 1^{er} et 2 juin 1932, n° 173. Sans date). Une lettre de F. Plessis se termine par « Vive Boulanger ! » (7 août 1887, B.N.) Madame de Caillavet, ayant reçu le général, s'en montra d'abord fort déçue, puis se rallia à lui dans une certaine mesure (J. M. Pouquet ; *Le Salon de Madame de Caillavet*, Paris 1926, pp. 87-93, Ch. Braibant, loc. cit.). Le boulangisme de France demeure à l'état de on-dit ; mais rien ne permet non plus de l'infirmer. France peut avoir été boulangiste pendant une courte période, en 1888 (certainement pas après la

(1) P. 643.

(2) P. 275.

et quels thèmes durables elle détermina. Peut-être n'avait-on pas assez insisté sur le courant de libéralisme intellectuel qui — joint à un athéisme foncier — donne à l'écrivain son indépendance par rapport aux conservateurs : bien que très attentif à l'opportunité journalière, France n'est pas un pamphlétaire, mais un polémiste qui cherche à se définir plus encore qu'à soutenir un parti. Il ne se donne jamais tout à fait à l'action, devant laquelle il a un recul inné. Pour qu'il l'assume, il faut qu'elle soit en accord avec des valeurs préexistantes dans son esprit.

première fuite de Boulanger, en février 1889 : le 26 janvier d'ailleurs, France en parle sans respect dans l'*Univers Illustré* (1), et le 9 février, il va jusqu'à la plaisanterie sur le caractère du général (2). On l'aurait même pressenti pour les fonctions de ministre de l'Instruction Publique, après un éventuel triomphe de Boulanger. Quoi qu'il en soit, son ralliement éphémère fut surtout dû au dégoût du parlementarisme, qu'il manifeste continuellement dans l'*Univers Illustré* : une bonne partie des adhérents au boulangisme était recrutée sur cette idée, qui laissait place à beaucoup d'équivoques (voir A. Dansette, *Le boulangisme*, Paris 1938, chapitres IV à VIII).

(1) P. 50.

(2) P. 82. « Il y aurait bien un moyen qui a souvent réussi, et qui, dam ! pourrait réussir une fois encore, si ce qu'on dit du caractère du général est vrai. Ce moyen, mon Dieu ! ce serait d'envoyer une Dalila à la conquête du talisman ».

CHAPITRE V

FRANCE CONTRE LECONTE DE LISLE, MALLARME, LES DECADENTS ET LES SYMBOLISTES FRANCE CONTRE LES NATURALISTES

ANATOLE FRANCE CONTRE LECONTE DE LISLE, MALLARMÉ, LES DÉCADENTS ET LES SYMBOLISTES.

Les oppositions littéraires de France durant la période 1870-1889 sont en apparence mieux connues que ses oppositions d'une autre nature : tout d'abord, il en a retenu quelque chose dans les articles qu'il a publiés en volume (1) ; ensuite, la vogue et la continuité de l'école qui eut pour chef Mallarmé donnèrent aux déclarations de France une particulière gravité. Plus que toutes ses autres luttes, celle-ci a desservi France : Valéry, en évitant de prononcer dans son discours à l'Académie le nom de l'écrivain auquel il succédait (2), n'a point caché qu'il entendait ainsi venger Mallarmé de son exclusion du *Parnasse* ; son autorité appuyait donc une thèse qu'a reprise M. Mondor dans *Mallarmé* et *l'Histoire d'un Faune* (3). En réalité, c'était là une réaction un peu trop vive ; on employait contre France les procédés mêmes qu'on lui reprochait. M. Mondor a replacé la question sous un jour plus véridique dans *L'Affaire du Parnasse* (4).

De même lorsqu'il s'agit des symbolistes : on accuse France d'incompréhension totale à leur égard, et souvent d'incompréhension volontaire. L'écrivain mondain aurait couvert de railleries faciles, à

(1) *Vie Littéraire*. Tome I, p. 95, « M. Leconte de Lisle à l'Académie Française » ; p. 291, « Propos de rentrée : la terre et la langue ». Tome II, p. 168, « Demain » ; p. 179, « M. Charles Morice ». Tome III, p. 20, « Charles Baudelaire ».

(2) Jeudi 16 juin 1927. *Discours* de Valéry lors de sa réception à l'Académie, édité en septembre (publications de l'Institut). Valéry désigne France par périphrase : « mon illustre prédécesseur »... « votre grand confrère »... « votre docte et subtil confrère »... « l'auteur de *l'Histoire Contemporaine*. » — Dans *Marseille-Soir* du 25 juin 1932, il donne pour raison de son ostracisme le refus par France d'*Improvisation d'un Faune*.

(3) H. Mondor : *Mallarmé*, Genève, 1947. *Histoire d'un Faune*, Paris, 1948 : « Les appréciations d'Anatole France ne craignent [...] ni la sévérité ni l'indignation. Elles ont le mérite de la clarté ; mais il sut se tromper avec tant de constance et son intelligence et son goût ont été si rarement mis en doute que, devant ses nombreuses erreurs, ses stupéfiantes condamnations, ses indulgences protectrices, l'on doit peut-être incriminer d'autres mobiles que ceux d'une critique attristée ou désarmée et ceux d'une intransigeance de parnassien sectaire », p. 187.

(4) H. Mondor : *L'affaire du Parnasse*, Paris, 1950.

Voir le tableau des articles de France correspondant à ce chapitre, (*annexe*).

l'usage des mondains, une école formée par des jeunes gens auxquels il était spontanément hostile. D'autres critiques plus modérés et informés, comme M. Michaud, ne songent pas à reprocher à France d'avoir méconnu, en ses débuts, une école dont la valeur n'apparaissait pas aussi aisément aux contemporains qu'à nous-mêmes. L'incompréhension de France, selon M. Michaud, n'est pas volontaire : elle vient des limites mêmes de son esprit, dont la paresse était d'ailleurs encouragée par une situation de « privilégié des lettres ». (5)

Cependant, d'assez nombreux articles de France sont demeurés inconnus, enfouis dans les collections de *L'Univers Illustré* ou du *Temps*. Sans modifier absolument la signification de sa polémique, ils permettent d'en saisir l'ensemble, d'en préciser les raisons et les procédés. Puis, pour bien la situer, il faudrait relier les violences de France contre les symbolistes à celles qui dès 1875 visent Mallarmé. A les considérer séparément, on les vide de sens, et un élément essentiel échappe : c'est qu'Anatole France ne juge pas seulement en critique. L'ampleur de son œuvre en prose fait oublier qu'il a commencé par être poète, et poète fort estimé en son temps. Dans la bataille (surtout en ses débuts), il est à la fois arbitre et combattant. Ses derniers poèmes sont publiés en 1881 dans *La Jeune France*, en 1884 dans *Le Calendrier des Dames* (6) ; ses premiers articles contre les décadents, dans *L'Univers Illustré*, datent de 1885. Il a jugé Mallarmé en poète ; il juge encore les décadents en poète : cela explique une acreté qui est d'abord personnelle. Dans la lutte contre les symbolistes interviennent d'autres éléments d'ordre philosophique et littéraire. Mais il faut bien constater qu'Anatole France, au départ, a une théorie poétique qui l'oppose à la fois aux écrivains d'esprit nouveau et au chef même du Parnasse, Leconte de Lisle. Situation ambiguë, de celles dont France paraît avoir eu le secret. Elle détermine toute son attitude, le dresse contre bien des poètes, en même temps qu'elle suscite en lui une curiosité incessante. Plus que les autres grands critiques de son temps, il est venu et revenu à la poésie nouvelle, et pas toujours avec hostilité.

« L'affaire du Parnasse »

Aussi est-ce le France parnassien qu'il importe tout d'abord de définir. Il n'a point commencé par chercher des principes, mais par écrire des poèmes dont ensuite il a tiré sa théorie. Parnassien en vue depuis 1869 (7), c'est en effet entre 1872 et 75 qu'il formule ses opinions et réunit autour de lui une école : ses premiers enthousiasmes romantiques le portent au fond à croire en la primauté de l'inspiration, de l'instinct poétique (8). Il y parut dans ses luttes. Mais

(5) Guy Michaud. *Message poétique du Symbolisme*. Paris, 1947. Tome II (« La Révolution Poétique »), p. 314.

(6) *Jeune France*, 1^{er} juillet 1881 « Genèse, fragment d'un poème cosmogonique en préparation ».

Calendrier des Dames, 1884 : *La Perdrix*.

(7) *La part de Magdeleine*, publiée cette année-là dans le *Parnasse* de 1869, fit le début de sa renommée. Le poème fut récité salle Gerson par Agar (F. Calmettes, *L. de Lisle*, p. 306).

(8) Cf. le chapitre sur France pendant le Second Empire. L'influence de Hugo est visible aussi dans ses premiers poèmes d'amour (Girard, *op. cit.*, pp. 171-182).

lorsqu'après la guerre naît sa doctrine, s'affirme son originalité, c'est aussitôt contre Leconte de Lisle, dont l'autorité fort rude est mal supportée par les nouveaux venus du Parnasse. Seules, quelques lettres témoignent aujourd'hui de cette hostilité pour la période qui précède 1879 : elles expliquent les origines d'un incident qui fit grand bruit, lors de l'enquête de Jules Huret. Dès le 20 juin 1871, Frédéric Plessis se plaint de n'avoir été que le pasticheur d'une école en train de mourir, celle de L. de Lisle, auquel il oppose France : « Vous avez toujours rejeté l'idée de coterie, de tous temps vous avez pensé que l'Art devait se rajeunir [...], qu'il fallait [...] sortir de l'école une fois le métier appris (9) ». L'année suivante, il affirme : « Vos cerfs ne ressemblent pas au animaux de L. de Lisle... vous avez trouvé quelque chose de neuf dans un art vieilli où les veines non exploitées sont bien rares (10). » La dédicace admirative des *Poèmes Dorés* de France à L. de Lisle (11) ne signifie rien : que vaut en effet cet hommage obligatoire, au regard d'une doctrine qui va contre celle du maître ? Formée, d'après les témoignages de Bourget et de Calmettes, vers 1873-1874 (12), elle met à profit le positivisme anglais et recommande une poésie « objective », c'est-à-dire uniquement tournée vers le monde. Il faut, d'après France, renoncer aux hypothèses métaphysiques, tout en chantant les lois d'ensemble de la nature. En somme, la poésie selon le cœur de France est à la fois familière et cosmogonique. Plessis lui écrivait : « J'ai appris par Dierx [...] que vous faisiez des merveilles : de la philosophie transcendante en vers, des tentatives heureuses et très hardies (13) ». L'ode *A la lumière*, le fragment de *Genèse* qui parut dans *La Jeune France*, représentent des applications de cette théorie ; mais aussi les poèmes les plus intimes sur les arbres, les animaux, les femmes. C'est là une conception bien différente de celle qui se faisait du monde L. de Lisle, attaché aux philosophies hindoues du Néant : France est nettement tourné au contraire vers l'étude d'une vie toujours renaissante. Les années suivantes allaient accentuer ces différences, rendues violentes par le caractère irascible des deux poètes.

Dans l'immédiat, une telle doctrine ne pouvait que dresser France contre Mallarmé. Depuis des années, celui-ci poursuivait son expérience solitaire de creusement métaphysique et esthétique. Cet « homme d'intérieur », ce hanté de l'immortalité qui en 1868 avait écrit le fameux sonnet en — yx, en 1871 des *Poèmes* en prose, en 1873 *Toast funèbre* — Mallarmé, qui dès 1866 avait commencé son aventure personnelle, fréquentait il est vrai le groupe parnassien (14) et connaissait bien France, qu'il recevait rue de Moscou. En 1872, il lui adressait ce billet cordial : « Mon cher France, un mot que ce

(9) Correspondance. B. N., non cotée.

(10) Ibidem.

(11) « A Leconte de Lisle, auteur des poèmes antiques et des poèmes barbares — en témoignage d'une vive et constante admiration ce livre est dédié par Anatole France » (exemplaire des *Poèmes Dorés* appartenant à l'avocat Latzarus). (Fonds Lion, copie).

(12) Bourget. *Quelques témoignages*. Paris 1928, pp. 152-156.

F. Calmettes, *L. de Lisle et ses amis*. Paris, 1902, pp. 210-211. Calmettes ajoute qu'un article de France émut une discussion où les théories de Mallarmé furent condamnées par L. de Lisle (pp. 245-46).

(13) 16 mars 1872. B. N., correspondance, non cotée.

(14) Cazalis, Coppée, Banville, Mendès, L. de Lisle, Cladel étaient reçus chez Mallarmé dans son premier appartement parisien, 29, rue de Moscou. Mal-

scélérat de Lemerre mettra peut-être dans sa poche. Je vous ai laissé partir, hier soir, sans souffler devant Catulle et Diexx déçus, un mot des *Sapins* ni de la *Libellule* parce que je me promettais la fête nouvelle de vous les demander jeudi soir (15) ». Mais en fait, il était à mille lieues des idées qui étaient communes aux Parnassiens, et spécialement de la théorie qu'avait France sur la poésie. Leconte de Lisle, par son désespoir et son sentiment aigu du néant, était certes mieux fait pour le comprendre que France : celui-ci rejetait la métaphysique, et son positivisme, bien qu'élargi, n'en impliquait pas moins un postulat rationaliste. Or, France fut choisi pour juger, en même temps que Banville et Coppée, les auteurs qui demandaient à faire partie du troisième *Parnasse Contemporain* (16).

Si l'on hésitait à croire en l'agressivité naturelle d'Anatole France, il suffirait de lire ces curieuses appréciations manuscrites (qui auraient dû être brûlées par Lemerre, mais furent conservées après les votes par « oui » ou « non ») pour savoir de quelle violence il est capable, en comparaison de Banville toujours bienveillant et de Coppée qui, dans ses courtes notes, semble avoir gardé la juste mesure. Du reste, Lemerre avait sans doute choisi ses trois censeurs en connaissance de cause. La sévérité de France était célèbre au Parnasse, comme en témoigne cette lettre qu'il écrivit à Ernest d'Hervilly : « Vous avez fait un livre charmant : je m'y connais et ne suis pas — vous me l'avez dit — une fontaine de miséricorde, une source de sempiternelle indulgence » (17). Il y paraît à ses appréciations. Celle qui concerne Mallarmé est demeurée célèbre, mais les autres méritent examen, ne serait-ce que pour redonner provisoirement sa place à une condamnation que, seul, le recul du temps devait mettre en valeur. Peu d'enthousiasme chez France, et pour des amis qui du reste ont écrit de très honorables pièces : Bourget (« oui, certes »), Dusolier (« Je trouve tout très bien, surtout En Dordogne et Phapor »), Plessis (« Ce sera l'honneur du livre »), Vicaire (« oui, oui... C'est un

larmé avait rencontré France, soit chez N. de Villars, soit chez Mendès ou L. de Lisle (Mondor, *L'Affaire du Parnasse*, op. cit.) (1).

(15) Lettre de 1873, citée par Mondor, *op. cit.*, p. 36. Signalons aussi un billet non daté de Mallarmé à France, l'invitant à venir chez lui avec Mendès et Diexx : « Le ciel en veut aux jeudis. Mais qu'importe, à nous impartiaux, la première brume ou le dernier soleil, dans les feuilles, différemment belles ? » (*Revue d'Hist. Litt. de la France*, avril-juin 1930, p. 298) (Vente Lemasly, 11 juin 1927).

(16) C'est en juillet que se réunit le Comité. Le 6 août, France écrivait à Lemerre : « As-tu vu Banville ? Il devait, quand je lui ai dit adieu, aller te trouver pour réclamer l'ordre alphabétique dans la disposition des vers du nouveau *Parnasse* [...] Il était dit que ce recueil de vers harmonieux ne serait pas fondé dans l'harmonie et la paix » (communiqué par M. Suffel). Les délibérations du Comité furent reproduites dans *Le Manuscrit Autographe* de mars-avril 1928, (no 14) — Blaizot, Paris, pp. 40-53.

(17) 1874. B. N. Correspondance. (Il s'agit du volume de vers d'Hervilly intitulé *Le Harem*). Fonds Lion, tome I, folio 43.

(1) Les lettres que Plessis adressait à France en 1871 apportent un témoignage curieux sur l'opinion de l'entourage de France.

«... Dans le moment (ce qui n'est pas étonnant dans les heures de langueur et de tristesse) je suis tout à fait Baudelaire ; je regrette de n'avoir pas les Fleurs du Mal... » (s. d.)

20 juin 1871. « Pour vous seul [...] Mallarmé ? [...] perd dans d'atroces tortures d'esprit, dans des combinaisons de mots, dans des sonorités vides de sens, tous les trésors d'une nature tendre et délicate. Peut-être, s'il avait voulu aurait-il eu plus de talent qu'aucun autre ? Il aime mieux s'idiotifier et ridiculiser l'art [...] »

Verlaine ? ne sait pas son métier ; ferait fort bien d'apprendre à faire les vers ; a cependant dans la *Soupe du Soir*, dans quelques pièces des *Fêtes Galantes*, de la Bonne Chanson, une veine un peu vague... de personnalité ? Je ne sais... Peut-être... Toujours de l'espoir... et encore ? » Méral, Coppée, Mendès, Diexx, Valade, Verlaine, Mallarmé sont cités en 1872 dans les lettres de Plessis. (Correspondance déposée à la BN.)

poète plein de saveur »). D'autre part, France a des acceptations mitigées, qui — et cela doit retenir — révèlent souvent une nécessité extérieure, publicitaire. Les censeurs choisis par Lemerre n'étaient pas absolument libres de leur jugement. On sent l'influence d'un éditeur dont la principale préoccupation est de vendre, dans ces appréciations de France : « Blémont — Oui, comme journaliste ». « Marc — Oui, mais c'est dur ».

Quant aux refus d'Anatole France, ils sont, eux, fort rudement motivés. Il faut mettre à part celui qui concerne Charles Cros : il s'explique par des raisons personnelles « Ch. Cros. Non, je serais contraint de retirer mon envoi si le sien était admis ». Les autres refus font preuve d'une extrême violence, qui paraît être d'ordre purement littéraire. Certains, il est vrai, ne prennent pour victimes que des poètes maintenant inconnus ou fort oubliés ; si bien que nous pouvons seulement y voir la marque du tempérament combatif de France (beaucoup plus virulent que ses collègues) mais non en tirer conclusion sur la valeur du combat lui-même. « Non, c'est un vagissement de nouveau-né (18) — Non, je n'ai rien vu de si nul (19) — Non, nul (20) — Non, pas de goût (21) — Non, c'est ennuyeux comme la pluie (22) — Non. Il est trop poli mais sans talent (23) — Non. Pourquoi gâcher du papier ? (24) — Non. C'est de l'autre monde (25) ». Malgré les apparences, il en va de même pour le jugement de France : « Baudelaire. Non — ce serait odieux », qui s'éclaire du jugement de Coppée : « Impossible » et surtout de celui de Banville : « L'impression de ces vers, qu'ils soient ou non de Baudelaire, serait un sacrilège ». Baudelaire était mort depuis huit ans ; on lui attribuait souvent des vers très mauvais, d'authenticité douteuse ou manifestement faux. C'est le cas ici, et le refus de France ne peut guère attirer l'attention.

Tout autre est le cas de Verlaine, sorti depuis janvier de la prison de Mons. Il présente au Comité le sonnet *Beauté des femmes*, qui est actuellement la pièce V de *Sagesse*. Banville et Coppée s'abstiennent d'apprécier comme de voter. Au moins ne peut-on reprocher à France de voiler son opinion : il vote le refus et le motive ainsi : « L'auteur est indigne et les vers sont des plus mauvais qu'on ait vus ». Deux raisons : l'une d'opportunité, dont il est délicat de nier la justesse, à cause de la surveillance de Lemerre. L'autre engage France de façon beaucoup plus personnelle. Il manifeste de manière catégorique son incompréhension de la poésie impressionniste, dont le sonnet *Beauté des femmes* est un très bel exemple. Ce parnassien, estimant le poème suivant les règles de la rhétorique classique, qui étaient les siennes, ne put en admettre le déroulement. Etroitesse d'esprit, sans aucun doute. Refus léger et superficiel, rien ne permet

(18) Laluyé (Banville : « On pourrait, je crois, choisir le Nouveau-né et le Malade »).

(19) La Rounat (Banville : « Me paraît devoir être admis »).

(20) Metzger (Coppée : « Il n'est pas exigeant ; mais le sonnet qu'il propose n'est pas inédit »).

(21) Musurus (Banville : « Les sonnets sont remarquables » (suivent des critiques de détail). Coppée : « Comme on voudra. Pas nécessaire »).

(22) Prarond (Banville : « Doit, je crois, être admis » Coppée : « Pas amusant »).

(23) Predl (Coppée : « Non. Inutile »).

(24) Rouland (Coppée : « Non »).

(25) Robinot Bertrand (Coppée : « Non »).

de l'assurer, puisque France avait sa propre théorie poétique. C'est d'ailleurs la seule condamnation qu'il ait prononcée sur Verlaine, et l'on conviendra qu'il est difficile de lui donner une portée trop générale. Elle montre seulement un trait du caractère de France : c'est qu'il ne sait ni taire, ni adoucir ses oppositions au nom d'une ancienne amitié. Cette excessive et parfois inélégante agressivité s'est manifestée dans la suite, au détriment de Leconte de Lisle et des Goncourt. Elle pourrait étonner de la part d'un homme généralement timide, et courtois au point, à cette époque, de sembler obséquieux (26). Mais ce serait méconnaître la loi des contrastes, qui s'applique à France plus qu'à tout autre. Quelques années après, il écrivit (sans doute à sa femme) ces paroles révélatrices : « Tu agiras avec le tact et la bonté qui est au fond de ta nature et que trouble seule parfois une violence qui résulte de ta faiblesse. C'est ton défaut. C'est le mien aussi » (27).

Le cas de Mallarmé mérite de retenir davantage. Il avait collaboré au premier *Parnasse*, mais par des vers qui naturellement n'étaient point dans la manière proprement « mallarméenne » (28). Au second *Parnasse*, il avait donné *Hérodias* ; il présentait cette fois *Improvisation d'un Faune*, considérablement modifié depuis 1865 — date à laquelle il avait entrepris le poème. Sa poétique était plus subtile : sens symbolique du vers, hardiesse du rejet ; le souvenir avait fait place à l'hallucination. Devant ces nymphes perpétuellement évoquées et fuyantes, dans un poème qui leur paraissait recherche gratuite d'obscurité, quelle pouvait être la réaction de ces critiques habitués aux descriptions rhétoriques ? Coppée se dérobe à l'appréciation, mais vote « non » : il connaissait pourtant Mallarmé depuis fort longtemps (29). Banville, coutumièrement très bienveillant, formule ce jugement embarrassé : « Doit, je crois, être admis, en dépit du manque de clarté, à cause des rares qualités harmoniques et musicales du poème ». On ne saurait dire s'il y a là compréhension profonde, ou indulgence. France devait plus tard reprocher à Banville un manque de fermeté dans la théorie poétique (30) : c'est son caractère hésitant qui a pu lui faire admettre Mallarmé au Troisième *Parnasse*, en compagnie d'ailleurs de quantité de poètes médiocres. Restait Anatole France, dont la brève appréciation : « Non, on se moquerait de nous », a par son aspect incisif soulevé les indignations et multiplié les analyses. Il est certain que son opposition à Mallarmé n'est pas pure, c'est-à-dire qu'elle se fonde d'abord sur le souci de l'opinion : à demi critique, mais à demi représentant de Lemerre, France semble rejeter Mallarmé comme il a rejeté Verlaine et accepté Blémond. Faut-il pour autant conclure que c'est violence gratuite et concession pure et simple aux préjugés

(26) Calmettes, *op. cit.*, p. 296.

(27) Correspondance, B. N., sans date. Copie Lion.

(28) Il avait donné *Les Fenêtres*, *L'Azur*, *Le Sonneur*, *Brise Marine*, *A un pauvre*.

(29) Coppée était depuis près de dix ans en correspondance avec Mallarmé. Banville avait été loué par Mallarmé dans *La Dernière Mode* (Mondor, *Histoire d'un Faune*, *op. cit.*, p. 193).

(30) « Jamais la réflexion n'a troublé cette joie d'enfant et d'oiseau chanteur... « C'est de la métaphysique de rossignol », écrivait France à propos des théories poétiques de Banville, dans le *Temps* du 15 mars 1891 — *Vie Littéraire*, tome IV, p. 199.

extérieurs ? (31) que France est adversaire de Mallarmé pour des raisons tellement superficielles qu'elles en deviennent dérisoires ? Peut-être, avant d'en décider, siérait-il de rappeler que France (à la différence de Banville et de Coppée) avait des principes poétiques d'autant plus rigides qu'ils étaient en apparence appuyés sur des vérités scientifiques. Or, il est difficile d'imaginer des principes plus opposés à l'expérience mallarméenne : ils impliquent la clarté dans l'exposition, et l'exploitation de thèmes très positifs, venus de l'extérieur. Pour juger de la réelle profondeur du jugement que porte France, il importe d'ailleurs de ne pas le considérer isolément : France est trop souvent revenu à Mallarmé pour que son reproche d'obscurité n'ait pas correspondu à une opposition personnelle ; de 1884 à 1892, il ne se passe pas d'année sans qu'il le reprenne. Si nous en revenons aux appréciations de 1875, nous en lisons une qui éclaire le jugement de France sur Mallarmé : « Rollinat — Oui, c'est un Mallarmé possible. Mais ne mettre qu'une pièce. » (32). Comparer à Mallarmé celui qui devait écrire *Les Névroses*, rejeter l'un en acceptant l'autre, ce n'était point si mal raisonner de la part de France : il définissait au contraire lucidement jusqu'à quel point il consentait à sortir de sa propre poétique. La frontière qu'il trace entre Mallarmé et Rollinat, il ne la franchira de longtemps : s'il admet le second, c'est qu'il admet le subjectivisme, l'inquiétude et « l'excentricité » (ce mot reprend le jugement de Coppée), pourvu qu'on n'aille pas essayer de forger avec la langue un outil nouveau. De fait, Rollinat garde une expression directe et discursive, un « talent » parnassien. Tous ces recoupements nous portent à conclure que le refus de Mallarmé par France, en 1875, n'est pas aussi dénué d'intelligence que pourrait le faire croire un commentaire isolé du fameux : « Non, on se moquerait de nous ». Cette phrase-là est vraiment une phrase de polémique, dans le plus mauvais sens du terme : pour exprimer l'opposition de la manière la plus efficace, elle voile la profondeur de cette opposition même. Mais lorsque France invoque le consentement général en fait de langue, il faut prendre garde que ce n'est pas une réaction superficielle et pour ainsi dire mondaine : cette idée est allée chez lui en s'affermissant jusqu'aux articles du *Temps* qui douze ans plus tard la formulèrent en théorie.

Les poètes et leurs disciples sont des gens irascibles. L'« affaire du Parnasse » a été grossie plus qu'il ne convenait peut-être, puisque Mallarmé lui-même n'a point rompu avec France à la suite de son exclusion : après la première amertume (33) est venu un apaisement

(31) M. Mondor se rallie à cette interprétation, même dans *l'Affaire du Parnasse* (op. cit. p. 63).

(32) Banville : « Tout l'envoi de M. Rollinat me paraît devoir être admis » — Coppée : « C'est un excentrique, non sans valeur. J'admettrais en tout cas les Tristesses des Arbres et peut-être même les deux autres pièces. Mais ce serait bien long. » Rollinat eut entre 1880 et 1885 un succès de « décadent ». Héritier en cela de Baudelaire, il cultiva le macabre, et son livre des *Névroses* fit passer dans le public le goût du satanisme, de l'inquiétude et de la nuit. On dit que France empêcha la publication des *Névroses* chez Lemerre (elles furent publiées chez Charpentier). Voici son rapport : « Le livre de M. Rollinat témoigne d'une originalité véritable. On y sent un talent poétique véritable, singulier, très réel. Mais l'ordre d'idées dans lequel s'est placé l'auteur rend la publication de ce livre très périlleuse » — Le *Parnasse* de 1876 donna *Les Cheveux* de Rollinat, (pp. 364-67), long poème imprégné d'influences baudelairiennes, mais où le thème est développé suivant une rhétorique beaucoup moins moderne.

(33) Voir la lettre de Mallarmé à Mendès, Mondor, *Histoire d'un Faune*, op. cit. « Mes vers sont refusés par le comité du *Parnasse* ; mais n'en parlez [...] »

d'autant plus aisé que l'*Après-midi d'un Faune* fut éditée l'année suivante. Mallarmé écrivit alors à France au sujet des *Noces Corinthiennes* (34) ; lettre où perce, sous la politesse, quelque réticence ironique ; mais au total, lettre qui montre la volonté de garder avec l'auteur de bons rapports. Il était pourtant nécessaire de replacer cette « affaire », après lui avoir donné sa juste importance, dans la courbe d'une polémique littéraire : elle y prend une valeur plus générale et plus authentique, annonçant l'attaque contre le symbolisme. Elle prouve d'autre part que France sut formuler ses avis de façon violente et prendre ses responsabilités.

L'opposition à L. de Lisle et l'élargissement de la doctrine.

L'opposition à L. de Lisle se développe parallèlement, et le fait que France devienne son subordonné à la bibliothèque du Sénat, à partir d'avril 1876, n'arrange rien. La raillerie mordante d'une lettre de Robert de Bonnières à France (35) prouve qu'on travaillait à le dresser contre le maître : « Je voudrais, ô M. Leconte de Lisle, que vous soyez moins intelligent, et meilleur ami, moins excellent poète et plus charitable, plus sot et moins méchant ! [...] Vous avez, ô Monsieur Leconte de Lisle, des airs de tendre nourrice avec mon ami Anatole, et il vous chercherait volontiers deux mamelles, mais il n'en sortirait que du petit-lait aigri au lieu d'amitié. Vous êtes propre comme un chat et il vous trouve ragoûtant. Je voudrais qu'il fût le polichinelle de ce chat ! » Certes, nul moins qu'Anatole France n'était résigné à jouer ce rôle ; et le tempérament des deux poètes se prêtait merveilleusement aux brouilles qui ne tardèrent pas.

La première escarmouche à demi publique date de 1879. Hébrard, directeur du *Temps*, avait confié à France une chronique sur « Les poètes contemporains », qui était en somme, étant donnée la situation de l'écrivain, une étude sur le Parnasse. L. de Lisle était fort susceptible et tenait à être reconnu comme la maître par tous les poètes du groupe : or, France consacra malignement son premier article à Banville, son second article à Hérédia et à A. Silvestre (36). Il y eut fâcherie de la part de L. de Lisle, comme en témoigne une lettre d'Hébrard à France datée du 14 janvier. « Quant à la lettre de L. de Lisle, elle ne prouve qu'une chose en effet : c'est l'exactitude du fameux mot : « Genus irritabile vatum » ; a-t-il été blessé de n'être pas inséré le premier ? Cela ne m'étonnerait pas. Mais que faire en face de pareilles susceptibilités ? »

que comme d'une improbabilité ridicule à Lemerre, parce que c'est ainsi que j'ai accueilli moi-même l'énoncé du fait. Si j'avais pris autrement la chose et si elle se vérifiait, je me croirais obligé d'aller gifler les 3 juges quels qu'ils soient » (p. 181).

(34) Cité par Mondor, *op. cit.* Mallarmé y critique le manque d'action des *Noces Corinthiennes*, et dit avec quelque malignité que les femmes, surtout, admireront le poème « pour la netteté de pénétration et la musique de la diction » (15 mai 1876) (*L'Affaire du Parnasse*, pp. 83-86).

(35) Lettre du 5 août 1876. B. N. nafr. 24197 folio 55.

(36) *Temps* — « Poètes Contemporains » (articles *non repris* en volume). 1879 — 8 janvier : Banville — 11 janvier : Hérédia, Armand Silvestre — 29 janvier : L. de Lisle — 5 février : H. Cazalis, A. Valabrègue — 19 février : Mme Akerman — 26 mars : L. Ratisbonne, A. Méral — 14 août : A. Lacaussade, J. Breton — 28 août : J. Soulayr, L. Dierx.

Lettre d'Hébrard à France — 14 janvier 1879 — communiquée par M. Suffel.

En tout cas, la réponse de France fut bien faite pour irriter plus encore le poète; son article sur L. de Lisle, paru le 29 janvier, est d'une perfidie d'autant plus grande que sa chronique est généralement louangeuse pour tous les autres poètes : « M. Leconte de Lisle est de la famille des intelligences despotiques. Il a l'âme hautaine ; pourvu que son domaine soit large et beau, il lui importe peu qu'il soit accessible. Il veut rester seul, dût-il en souffrir [...]

« Il n'est pas vivant », ont dit les critiques. Et il faut reconnaître que la vie individuelle le touche peu. A cet égard, il a poussé le dédain au-delà, peut-être, des bornes permises. Il méprise systématiquement toutes les émotions qui ne sont pas intellectuelles. La vie n'existe pour lui que dans les mythes et les légendes. Mais là, il la voit, la sent, la comprend avec une puissante intelligence. » Cette dernière phrase et tout le passage qui fait suite ont beau glorifier Leconte de Lisle, le coup est porté. Attaque personnelle d'abord (c'est très rare chez France ; mais L. de Lisle le touchait de près et lui avait rendu des services : on y verra une explication). Puis une manière de présenter les critiques et de mal en défendre le poète, qui fait penser aux maladroits « *Solvuntur objecta* » des théologies dont parle Renan : seulement, ici, le procédé est conscient. Au fond de tout cela, nous trouvons une animosité contre l'homme, certes, mais aussi contre sa poétique. La théorie de France le porte à une expression plus intime, plus personnelle. L'impassibilité prônée par le second *Parnasse* n'a jamais été son fait, non plus que le traitement de l'histoire comme l'entendait Leconte de Lisle.

Grâce à son opposition contre Leconte de Lisle, France a pu entre 1879 et 1886 formuler plus clairement ses propres idées sur l'histoire : durant cette période, sa polémique, si elle fut dirigée par sa pensée philosophique, contribua souvent en retour à en préciser les valeurs.

Ce fut évident lorsque France fit, en 1887, l'examen des principes parnassiens ; en attendant, il prit en mépris la manière dont le maître les établissait. Une lettre à Grandjean du 29 mars 1882 témoigne qu'une hostilité railleuse persistait au fond de lui : « Je vous écris cette quatrième page à la bibliothèque entre Leconte de Lisle, Ratisbonne et Allenet qui recommencent pour la millième fois leur grande discussion sur la vérité dans l'art. Ils parlent admirablement, mais la méthode qu'ils emploient leur rendrait impossible de trouver le total de 4 et 6, s'ils avaient le malheur de l'appliquer à l'addition des nombres » (37). Peut-être est-ce le sentiment que l'école de Leconte de Lisle était en train de mourir qui a fait écrire à France ses premières louanges de Baudelaire, dans le *Globe* en 1879, dans la Préface à *Dorci* en 1881. Elles prouvent un essai d'élargissement de la pensée poétique de France, et, à la veille de la grande bataille décadente et symboliste, le montrent à la recherche d'une formule nouvelle ; ayant horreur des naturalistes, il admet plus facilement l'étrangeté. « C'est [...] la vulgarité qui manqua à Baudelaire et, de plus, un sens large et droit de l'âme et des passions. Tel qu'il est, Baudelaire reste une des figures les plus singulières et les plus curieuses de ces temps-ci [...] il avait publié de solides et brefs morceaux de critique, une admirable traduction des nouvelles d'Edgar Poë et *Les Fleurs du Mal*, le recueil de poésies le plus original du siècle [...] Baudelaire était religieux à la façon de M. Barbey d'Aurevilly, c'est-à-dire avec beaucoup de poésie, un vif sentiment du culte et de ses formes solennelles et avec des propensions presque égales à

(37) Communiquée par M. Suffel.

la prière et au blasphème » (38). Dans la Préface à *Dorci*, il souligne le sadisme de Baudelaire, en précisant que « [son] nom est digne d'honneur puisque c'est celui d'un poète qui a trouvé une forme neuve et rare du beau » (39).

Notons d'ailleurs que France admire chez Baudelaire un tour de pensée particulier, sans s'arrêter à sa langue — sans doute parce qu'il la trouve classique et sans faille. La limpidité de l'expression était selon France la première condition pour admirer un poète.

Cette mise au point permet de déterminer le niveau des attaques de France contre décadents et symbolistes — dont « l'affaire du *Parnasse* » avait été l'annonce. Il part d'une théorie personnelle, édictée en 1873, élargie quelques années plus tard, mais qui n'a jamais remis en question le travail du vers classique et moins encore la « pureté » de la langue (entendue dans un sens humaniste). Il tente en outre d'édifier un art de vivre, dont le principal élément est la recherche d'un équilibre — équilibre dans l'existence, équilibre aussi dans l'art. Nous avons peine maintenant à nous l'imaginer, mais il est vrai que *Le Crime de Sylvestre Bonnard* a fait figure d'événement littéraire à cause de son idéalisme classique (40). Tout cela fait de France, en littérature comme ailleurs, un homme d'opposition, d'autant plus que son agressivité le porte à l'attaque. Celle-ci n'est en dernière analyse que l'extériorisation d'une inquiétude : l'équilibre de France se refait sans cesse, ou essaie de se refaire, entre des tendances tout à fait contradictoires. Ainsi s'expliquent l'opposition contre Leconte de Lisle et l'opposition contre le naturalisme, formulée dès 1877 ; ainsi naît l'attaque contre le symbolisme. Elle a de trop profondes racines pour être simplement la réaction d'un philistin dérangé dans son repos : du reste, les symbolistes eux-mêmes ne l'ont pas interprétée de cette manière. Mais un lecteur de notre temps peut, il est vrai, être induit en erreur par la légèreté apparente de certaines violences.

1885 — octobre 1886. La première bataille sur la langue « décadente ».

1884, l'année où paraissent *Les Poètes Maudits* et *A Rebours*, est une année de fermentations et d'essais. Barrès a dit dans *Les Déracinés* quel était l'isolement de certains jeunes écrivains et leur désir de révolte (41). Mais le public n'en est pas encore informé : Anatole France réserve ses attaques aux naturalistes et se contente de faire allusion, dans *l'Univers Illustré* du 19 janvier, à « l'étrange et charmant M. Mallarmé ». Il faut que l'année suivante, Beauclair et G. Vicaire s'amuse à faire paraître une parodie des

(38) *Globe*, 24 juillet 1879 « Revue littéraire. A. de Vigny et Ch. Baudelaire, candidats à l'Académie, étude par E. Charavay » — *Non repris* en volume.

(39) Préface à *Dorci* de Sade. Lemerre, 1881. (« Comment ne pas noter sur ces feuillets de nosologie littéraire le penchant irrésistible de l'auteur des *Fleurs du Mal* à associer le crime et la volupté, en sorte qu'on ne sait plus s'il chante, dans ses strophes d'un sombre éclat, le crime de la volupté ou la volupté du crime ? La peste sadique n'a pas tué ce poète magnifique et singulier, mais elle l'a atteint »). Repris dans les *Œuvres Complètes*, tome 24, p. 31. Paris, 1934.

(40) Voir p. 163.

(41) Cette révolte se conclut pour Barrès (le Barrès de 1897) par un désir d'union autour d'un chef. Mais peu importe ici : ce qui compte, c'est l'angoisse des jeunes intellectuels qui voient la religion affaiblie, déchirée entre science et révélation ; toutes les forces paralysées, chacun parfaitement isolé dans la nation.

poètes décadents, *Les Délivrescences d'Adoré Floupette*, pour qu'aussitôt s'orchestre l'opposition de la presse (42). La parodie est lourde et confond dans la même aspiration à « être gaga » Verlaine, Mallarmé et les décadents proprement dits. Il n'importe : manque d'information ou malveillance, les journalistes feignent de la prendre pour argent comptant et prolongent cette confusion propice à la moquerie. Avant les articles souvent cités de Sutter-Laumann dans *La Justice* et de P. Bourde dans le *Temps* (43), paraît, le 11 juillet, un article de France dans *L'Univers Illustré*. Lui aussi assimile symbolistes et décadents : mais peut-être y met-il plus de malignité que de véritable ignorance, car il traite séparément recherche formelle et philosophie. « Adoré Floupette entra, à la suite de M. Stéphane Mallarmé, dans l'école du symbole et s'appliqua même à la composition d'un sonnet qui devait avoir trois sens : un pour les gens du monde, un pour les journalistes, un troisième, affreusement obscène, pour les initiés, à titre de récompense. Dès lors, il était un décadent convenable ».

Adoré Floupette trouve les couleurs des mots, à l'exemple de René Ghil. « Le lexique des décadents renferme un grand nombre de curiosités de ce genre. Quant à leur philosophie, elle est plus merveilleuse encore. Adoré Floupette la résumait en disant avec candeur, après dîner, à son ami le pharmacien : « De la perversité, mon vieux Tapora. Soyons pervers ; promets-moi que tu seras pervers ». Et comme France prévoit bien qu'on pourrait lui objecter le caractère apocryphe et caricatural des *Délivrescences*, il s'en défend : « Adoré Floupette existe en tant qu'espèce. Les décadents se prétendent horriblement dépravés, sans avoir pourtant inventé le moindre vice nouveau [...] ils font des vers auxquels on ne comprend rien. »

C'est là une critique facile, qui mêle à des traits authentiques mais grossis démesurément le burlesque de l'ami pharmacien, du troisième sens obscène destiné aux initiés... Critique appropriée aux lecteurs de *L'Univers Illustré*, mais au fond de laquelle on sent bien l'agacement de France. Le décadent lui apparaît dans son attitude sociale, comme une « espèce ». Ce qu'il lui reproche, c'est son affectation d'originalité morale et littéraire ; quant à le prendre au sérieux, il s'y refuse au nom d'un principe qu'il ne formule même pas, tant il lui paraît évident : un écrivain obscur est un mauvais écrivain. Aussi son attaque demeure-t-elle extérieure ; aucune des oppositions profondes n'y est développée. Il est à cela une raison bien simple : c'est que l'école décadente n'a pas encore pris conscience d'elle-même ; cette conscience lui est venue à la suite précisément des attaques de la grande presse (44). Jusqu'alors, une recherche artificielle du pessimisme avait donné naissance à des groupes éphémères, des cercles, une poésie de cabarets. Le véritable « mal fin de siècle » que voilait cette mode n'était pas encore formulé, ni la théorie du symbolisme, encore moins celle du décadentisme. Les coups

(42) *Les Délivrescences d'Adoré Floupette*, poète décadent — 1885, chez « Lion Vanné ». Beauclair et Vicaire étaient soutenus par Paul Arène, qui, avec A. Daudet, avait écrit jadis la parodie du *Parnassiculet Contemporain*...

(43) 19 juillet : Sutter-Laumann, *La Justice*.

6 août : P. Bourde, *Le Temps*.

L'article de France n'a pas été repris.

(44) Cf. Michaud, *op. cit.*, II, p. 262. « L'attitude décadente [...] ne s'est transformée réellement en force positive que lorsque, caricaturée par Beauclair et Vicaire, et attaquée par la grande presse, elle est devenue plus qu'une mode ».

de France et de ses confrères en critique (45) sont donc portés un peu au hasard. Il fallut une série de chocs en retour pour que, des deux côtés, les positions s'éclaircissent.

Anatole France marqua ensuite un temps d'arrêt : peut-être besoin d'observation, peut-être (et plus sûrement) désir d'étouffer sous le silence l'école naissante. Car il ne se fait pas à l'idée d'une littérature qui prend pour principe de remanier et d'obscurcir la langue : c'est le grief qu'il présente, mais presque à la dérobee, cependant que *Le Figaro* et *La France Libre* accablent d'injures les décadents au nom desquels Moréas a enfin parlé (46). Le 5 septembre 1885, France mentionne pour la première fois, mais très vite, le fameux « ptyx » de Mallarmé dont personne ne pouvait donner une explication (47). Il garde le silence lorsque les sonnets à Wagner soulèvent le scandale, en janvier 1886, lorsque se forme le groupe Mallarmé, en mars, que se fonde en avril *La Vogue*. Seulement, le 6 mars, cette remarque qui va bien dans le sens de sa pensée profonde : « La langue française, que Brunetto Latini appelait la plus délectable de tous » — le caractère humaniste de la référence est évident — « est menacée, sur son déclin [...] Elle est torturée par les trois quarts des écrivains qui l'emploient. On veut la rendre sensible, expressive, impressionniste, tachiste, que sais-je encore ? [...] De MM. de Goncourt à M. Francis Poictevin, c'est à qui lui fera le plus de mal (48) ». Les publications de *La Vogue* (enquête sur la poésie, *le Thé chez Miranda*, les *Illuminations*) ne font point sortir France de son silence, non plus que *Le Décadent* de Baju ni même la publication, en août, du *Traité du Verbe* de Ghil, précédé d'un Avant-Dire de Mallarmé. Tout cela fait pourtant beau bruit dans la presse (49).

Une série d'articles visant le symbolisme est soudain donnée par France en septembre et octobre. Ce n'est point une détermination intérieure qui a poussé subitement l'écrivain à l'attaque : mais la position des nouveaux poètes s'est modifiée. En publiant dans *Le Figaro* du 18 septembre « Un manifeste Littéraire », Moréas a tenté d'extérioriser la doctrine symboliste, de la rendre en quelque sorte officielle. France, tant qu'elle se confinait dans les revues et les groupes spécialisés, pouvait espérer la voir mourir sans bruit ; mais dès qu'elle se déclarait publiquement, il fallait l'examiner de même. « Un journal [déclare France] qui reçoit d'ordinaire les manifestes des princes, vient de publier la profession de foi des symbo-

(45) Bourde avait lui aussi tracé son portrait du décadent d'après des traits extérieurs, sociaux : morbide, solitaire et « fumiste », telles étaient selon lui ses caractéristiques.

Sutter-Laumann avait insisté sur le caractère absurde de la poésie décadente, l'accusant de « tirer les mots au sort dans un dictionnaire ».

(46) Pris à partie par Bourde, Moréas lui répondit le 11 août dans *Le XIX^e siècle* et lança l'épithète de « symbolistes ».

(47) Il est juste de dire que tous en cherchaient une, et Verlaine lui-même. S'ils ne la trouvaient pas, la raison en est simple : Mallarmé a lui-même défini le « ptyx » comme l'inexistence. « Aboli bibelot d'inanité sonore... ce seul objet dont le Néant s'honore ».

(48) *Univers Illustré*, 6 mars 1886, pp. 147-148. *Non repris*.

(49) Sur le scandale des sonnets à Wagner, cf. E. Dujardin, *Mallarmé par un des siens*, Paris, 1936 (pp. 41 et 220-221).

Après le *Traité du Verbe* parurent des articles de Sarcey dans *La France* (1^{er} septembre) ; d'autres articles dans *La Justice* et *Le Temps*. Cf. Michaud, *op. cit.*, II, p. 389.

listes » (50). Il fait ensuite du Manifeste une critique qui a l'honnêteté d'en citer d'assez longs passages, et débute sur un ton conciliant. France admet que la nouvelle école se sépare du décadentisme, parce qu'elle veut accomplir une œuvre positive. Mais il ne fait cette concession que pour ébranler l'adversaire, avouant aussitôt après qu'il « ne sait pas exactement ce que c'est que le symbolisme ». « Il est vrai que M. Jean Moréas l'explique. Mais il est vrai aussi que son explication est difficile à suivre ». France reproduit le passage du Manifeste qui définit le symbolisme, et distingue dans son commentaire le point de vue formel du contenu théorique. Cela lui permet de dissoudre le symbole, en le ramenant à des termes de la vieille rhétorique : « Je pense tenir déjà les deux premières phrases du Manifeste, celle de la forme « qui n'est pas son but » et celle des simarres analogiques. (51) Elles veulent dire simplement, à ce que je pense, que le poète devra composer à l'avenir des apologues en style imagé ». Il exécute ensuite les aspirations de la nouvelle école : « Malheureusement il m'est impossible de rendre un compte exact de ce qui suit. Je ne conçois pas les affinités secrètes des idées primordiales. »

Comme France part de ce commentaire pour railler les symbolistes en variations savantes, il importe de déterminer s'il est ou non de mauvaise foi, et si son incompréhension vient d'une légèreté de pensée regrettable chez un critique. Le manifeste de Moréas n'est pas clair : il semble que l'écrivain veuille cacher sous un vocabulaire métaphysique et une expression compliquée une pensée finalement hésitante. Il établit lui-même deux niveaux dans la création symboliste : car il sépare l'aspect formel du symbole (« vêtir l'Idée d'une forme sensible qui, néanmoins, ne serait pas son but à elle-même ») de sa signification (« les phénomènes concrets sont [...] des apparences sensibles destinées à représenter leur affinités ésotériques avec des Idées primordiales »). Si Anatole France n'a pas compris cette dernière phrase, il n'y a certes pas à s'en étonner : elle exprimait un mysticisme confus par lui-même et inabordable pour un homme attaché à la pensée positive. Mais le plus grave, c'est que Moréas, en séparant la forme du fond et en insistant beaucoup sur l'aspect purement littéraire du symbole, contribuait à instaurer le malentendu et permettait toutes les confusions. Technicien plutôt que penseur, il définit le symbole à peu près comme une allégorie, indépendamment de son sens profond. Et lorsque France le comprend comme un « apologue en style imagé », il ne fait que tirer à lui la définition de Moréas, sans la défigurer vraiment (52).

Ainsi l'accent est-il mis par Moréas lui-même sur l'expression — sur son obscurité obligatoire. L'« Avant-Dire » de Mallarmé aurait

(50) « Le symbolisme. Décadents et déliquescents. Simples observations sur un manifeste de M. Jean Moréas ». *Temps*, 26 décembre 1886. Non repris en volume.

(51) « Le Symbolisme cherche à vêtir l'idée d'une forme sensible qui, néanmoins, ne serait pas son but à elle-même, mais qui, tout en servant à exprimer l'Idée, demeurerait sujette. L'Idée, à son tour, ne doit pas se laisser voir privée des somptueuses simarres des analogies extérieures ; car le caractère essentiel de l'art symbolique consiste à ne jamais aller jusqu'à la conception de l'Idée en soi. » *Un Manifeste Littéraire* — Cité par France dans son article.

(52) Les disciples de Mallarmé se soucièrent beaucoup plus de la technique de la poésie que de la poésie elle-même. Moréas souleva d'ailleurs des oppositions violentes parmi ces disciples mêmes ; certains pensaient que René Ghil était meilleur chef d'école (*Scapin* — 1^{er} octobre 1886, article de Léo d'Orfer).

ouvert à la critique des perspectives plus justes (53) : seulement, Mallarmé n'avait pas la soif de publicité de Moréas, et son influence s'exerçait du dedans. France était déjà fort disposé à considérer la langue des nouveaux poètes comme la plus grande faute qu'on pût leur imputer ; le Manifeste lui donnait des armes qu'il s'empressa d'utiliser dans la suite de son article, mais sans mauvaise foi. Le malentendu initial ne venait pas de lui.

C'est une habitude que de montrer le caractère fluctuant de la critique de France : mais lorsque cette critique est une attaque, la dispersion n'est qu'apparente. Quelques thèmes reviennent avec insistance, coupés d'anecdotes concertées ; le plan ne suit pas la logique classique, il y a plutôt une série de cristallisations autour d'une idée : la conclusion n'en est pas moins fortement motivée. Cela s'observe nettement dans la suite de l'article du *Temps*, où France reproche sans cesse aux symbolistes leur obscurité et leur outrecuidance, tout en variant ses effets. « On interdit au poète symboliste de rien décrire et de rien nommer », constate tout d'abord France ; mais il prend soin d'égayer son attaque en y mêlant une apologie de Banville, que Moréas avait étrangement désigné comme un précurseur du symbolisme, trop timide pour appuyer l'école (54). Au-delà du vieux maître parnassien, c'est une esthétique que soutient France : celle de la clarté ; et par un procédé courant, il tire de son côté toute la poésie depuis les origines. Du reste, cette partie de l'article est toute de procédé. France range encore automatiquement les écrivains qui prêchent l'obscurité parmi les maniaques, et veut les montrer ainsi au public : une fausse courtoisie apitoyée, la présentation d'énormes absurdités comme d'idées toutes naturelles, au fond de cela un appel au bon sens du lecteur (et le bon sens prête à tant d'équivoques !) nous reportent à Voltaire. « M. Théodore de Banville s'est tu, « il a failli à son devoir d'ainé et de poète lyrique ». Il est impardonnable et il ne sera point pardonné. Jadis, M. Taine trompa l'espoir des naturalistes. M. Zola comptait que M. Taine serait son critique et aujourd'hui encore M. Zola voit avec douleur que M. Taine a manqué à sa mission. Semblablement M. Théodore de Banville. Les symbolistes attendaient qu'en ses vieux jours ce poète savant et charmant chantât, à leur venue, le cantique de Siméon. Eh ! messieurs, soyez indulgents pour lui. Il n'est plus jeune ; il a vieilli dans l'idée que les mots ont une signification et qu'il est innocent, qu'il peut même être beau de les employer simplement dans leur vrai sens. C'est ce qu'il fit lui-même, après tant d'autres, sans avoir à le trop regretter, car enfin il a composé d'assez beaux vers d'après ces mauvais principes qui corrompent toute la poésie depuis Homère. On ne change guère à son âge. En y

(53) « A quoi bon la merveille de transposer un fait de nature en sa propre disparition vibratoire selon le jeu de la parole cependant, si ce n'est pour qu'en émane, sous la gêne d'un proche ou concret rappel, la notion pure ? »

(54) Le « Manifeste » de Moréas comportait un Interimède, dialogue entre Th. de Banville et un détracteur du symbolisme. Dans la scène I, Banville soutenait le droit à l'hiatus, à la non alternance des rimes, au déplacement de la césure. Scène II — Erato (invisible) — « Votre *Petit Traité de Poésie Française* est un ouvrage délicieux, maître Banville. Mais les jeunes poètes ont du sang jusques aux yeux en luttant contre les monstres affenés par Nicolas Boileau ; on vous réclame au champ d'honneur, et vous vous taisez, maître Banville !

— Th. de Banville (rêveur) Malédiction ! Aurais-je failli à mon devoir d'ainé et de poète lyrique ! (L'auteur des *Exilés* pousse un soupir lamentable et l'intermède finit.) »

Figaro littéraire, 18 septembre 1886.

songeant vous comprendrez, cher M. Jean Moréas, qu'il vous était difficile de le convertir. Saint Paul n'a pu convertir Sénèque. Ce que je vous en dis est pour vous consoler. Les vieillards, voyez-vous, tiennent beaucoup trop à leurs idées. C'est pourquoi les naturels des îles Fidji tuent leurs parents quand ils sont vieux. Ils facilitent ainsi l'évolution, tandis que nous en retardons la marche en faisant des académies ».

Esprit facile, certes : l'ironie — quand elle est seulement extérieure, comme il est nécessaire en polémique — comporte une impureté fondamentale. Mais il faut voir, au-delà d'elle, que France se défend d'appartenir à une école périmée. C'est quelque chose de sa vie qu'il veut protéger, et quelque chose de sa pensée : car sans se rendre nettement compte du caractère mystique du mouvement nouveau, il emploie avec persistance des comparaisons religieuses pour le définir. Au niveau de l'instinct, son intuition est juste (55).

Lorsque France se moque du sectarisme de la nouvelle école, il faut avouer que là encore, Moréas avait ingénument fourni de quoi alimenter sa raillerie. L'intransigeance de Moréas ne s'appuyait pas sur une notion exacte de la littérature passée, puisqu'il condamnait au même rang Vaugelas et Boileau, pour en revenir à des écrivains qu'il citait en un pêle-mêle étrange : Rabelais, Commynes, Villon, Rutebeuf, « dardant le terme acut du langage, tels des toxotes de Thrace leurs flèches sinueuses » (56). Cette expression fait la joie de France ; et il a beau jeu à montrer que d'autre part, n'existent que des rapports fort lointains entre la langue de Rabelais et celle de Commynes... Petite leçon de littérature qui ne va point sans pédantisme ; mais enfin, ici, c'est France qui est dans le vrai (57). Il se sert de

(55) Ces comparaisons religieuses sont reprises de façon plus nette encore dans la suite de l'article : « Vous avez vu sans doute plus d'une fois [dit France à Moréas], en visitant quelque cathédrale, une scène que les imagiers du XIV^e siècle figuraient volontiers sur le tympan d'un portail, une scène naïve, mais qui a dû vous plaire, car elle est symbolique : elle représente deux femmes aux côtés d'un Christ en croix. L'une, debout à la droite de Jésus, porte le sceptre et la tiare : c'est l'Eglise. L'autre chancelle, un bandeau sur les yeux ; elle a perdu la couronne antique qui ceignait sa tête : c'est la Synagogue. Ce sera aussi, cher monsieur, si vous le permettez, la muse de M. Théodore de Banville ; comme la synagogue, elle vécut longtemps belle et riche, mais elle fut frappée d'aveuglement. Quant à l'autre femme [...] nous en ferons, monsieur, votre muse, la nouvelle et la symboliste. Avouez que ce n'est pas mal choisir votre emblème et le nôtre. Je dis le nôtre, car la querelle n'est pas seulement entre M. de Banville et vous. »

(56) On peut se demander si Moréas-Papadiamantopoulos, fixé définitivement en France en 1880 après un premier séjour en 1872, avait une appréhension fort exacte de la langue française au XVI^e siècle. Ou bien voulut-il simplement préconiser un retour aux vieilles formes du langage, sans choisir ses exemples avec beaucoup de précaution ? (l'adjectif « acut », non reproduit dans Michaud *op. cit.*, tome III, se trouve dans le *Figaro Littéraire* du 18 septembre 1886).

(57) « Parmi les écrivains français dont vous voulez restaurer la langue, vous nommez François Rabelais, Philippe de Comynes (et non point Commynes, ainsi que vous l'écrivez), Villon et Rutebeuf [...] Voilà encore, permettez-moi de vous le dire, des noms qu'on ne s'attendait point à voir réunis. Je ne parle pas de Rutebeuf, que je n'ai guère pratiqué. Quant à Comynes et à Rabelais, je crois connaître un peu l'un et l'autre. Ce sont des écrivains de tout point dissemblables, et s'ils ressemblent tous deux, comme vous dites, aux toxotes de Thrace, il faut nécessairement que cette ressemblance s'étende à beaucoup d'écrivains. On connaît Rabelais : il a un grand nombre d'admirateurs et même quelques lecteurs. Je suis persuadé, monsieur, que vous êtes de ces derniers. Vous savez combien la langue de Rabelais est riche, savante ; vous savez qu'elle est lourde à force de richesse [...] Telle n'est point la langue de Comynes. Ce Philippe de Comynes était

Zola pour accabler indirectement Moréas, en faisant observer que lorsque le maître du naturalisme a voulu citer les sources, il s'est trompé au point que « ses adversaires eux-mêmes ont été tentés de lui venir en aide ». C'est la charité que France fait à Moréas : « Quant à vous, monsieur, si j'osais, je vous désignerais un de vos précurseurs que vous négligez, c'est Lycophron. Il est ésotérique autant que possible et suffisamment complexe, ce me semble ». (58)

La fin de l'article paraît plus ironique encore : mis en verve, France se donne le plaisir de citer le vers de Voltaire « Tu verras de chameaux un grossier conducteur », pour convenir qu'en effet il est bien mauvais, mais que Moréas, s'il devait le récrire, serait en outre inintelligible en voulant évoquer « l'idée » de chameau et de conducteur « par de lointaines et secrètes analogies [...] », par voie d'allusion et avec un retour à je ne sais quelles idées primordiales ». L'idée primordiale du chameau ! France met les rieurs de son côté par un procédé qui peut sembler malhonnête (encore que Parménide ait un moment embarrassé Socrate (59) par un exemple analogue). Il est certain que France ne pose pas sérieusement le problème. Mais un passage de l'article et toute sa conclusion reviennent au vif du sujet, et donnent la clef de l'opposition de France au symbolisme : c'est une opposition d'humaniste, uniquement fondée encore sur la croyance en la continuité d'une tradition ; tradition de la langue : « Notre langue, c'est notre mère et notre nourrice, il faut boire à même », et tradition de la pensée : « un art que vous connaissez bien, car il est la gloire du pays adorable dont vous êtes originaire, la sculpture grecque n'a pas trop souffert de cet esprit d'imitation [...] La poésie hellénique vivait aussi d'imitations. Cela est sensible dans l'*Anthologie*. » Comme, dans ce passage, se sent l'écrivain voué au classicisme, le parnassien ! Mais — et c'est la faille profonde de France — son classicisme est énervé, immobile, et d'une perfection un peu mièvre, puisqu'il s'avise de prendre l'*Anthologie* pour critère.

France dirige enfin contre les symbolistes une critique qui, au premier abord, ne semble guère s'accorder avec les précédentes : c'est de manquer de spontanéité. « Il y a deux sortes d'originalités ; celle qu'on cherche sans la trouver et celle qu'on trouve sans la chercher ; celle-ci est la meilleure. Si j'avais votre âge et votre talent, monsieur, je mettrais de côté tous vos « impollués vocables », toutes vos « rimes illuscescentes » et toutes vos « fluidités absconses », et je m'efforcerais d'écrire aussi bien et mieux que personne dans la langue de tout le monde. Le royaume de la poésie est comme le royaume de Dieu. On n'y peut entrer qu'avec un cœur simple. Le sentiment y conduit

un homme d'Etat [...] Il écrivait simplement... Le premier, en France, il eut les vues d'un historien [...] Il faut le louer aussi d'avoir donné le premier l'exemple d'un style simple et utile [...] Je vois bien que ce style a été employé de nos jours avec avantage. Mais il me semble que c'est par M. Thiers ou par M. Dufaure, plutôt que par aucun des écrivains symbolistes. J'éprouve là encore un embarras dont tous les toxotes de Thrace ne parviendront pas à me tirer. »

(58) L'auteur d'*Alexandra* peut-il être vraiment comparé aux symbolistes, sinon de l'extérieur, par son obscurité, qui, il est vrai, lui donne « quelque chose de noir et de merveilleux ? » (Brasillach, *Anthologie de la poésie grecque*, p. 211)

(59) *Parménide* (O. C. de Platon ; tome II, Pléiade, p. 198). « Et enfin les objets que voici, Socrate ? Ils pourraient même sembler grotesques (par exemple : poil, boue, crasse...) Faut-il déclarer que pour ces objets aussi [...] il est [...] une idée à part ? 6 [...] Il m'est arrivé, je l'avoue, de m'en tourmenter parfois l'esprit : ne faudrait-il pas, à l'égard de tous les objets, admettre la même hypothèse ? Et puis, aussitôt que je m'arrête à ce parti, bien vite je m'en détourne ; je crains d'aller me jeter dans quelque abîme de niaiserie... »

et non pas les systèmes. Voyez Lamartine. Il est le plus grand de nos poètes, comme il en est le plus simple. » Nous avons décelé chez France une première influence des romantiques. Elle explique la place donnée ici à l'inspiration, à l'instinct : le travail du vers (qui, lui, sous-entend une imitation) vient seulement ensuite.

En somme, ce premier article du *Temps* montre à quels degrés très différents se construit l'opposition de France contre les symbolistes : dépouillée des procédés d'ironie bonhomme qu'affectionne France, elle est seulement une révolte contre l'outrecuidance de la jeune école et son obscurité recherchée. Anatole France a été arrêté fondamentalement par la langue symboliste : aller au-delà, il n'en est point question pour lui. Attachement à une tradition morte, peut-être ; mais il ne faut pas oublier que lui aussi avait sa pensée fermement élaborée. Puis Moréas, dans son Manifeste, avait pour beaucoup contribué à établir le contresens.

L'article d'Anatole France, qui paraît si nettement une attaque (et une attaque bien conduite) au lecteur actuel, fut accueilli presque avec reconnaissance par la nouvelle école. Ses poètes avaient l'habitude de recevoir des injures gratuites ; un ton modéré, un essai d'analyse les satisfaisaient au point qu'ils semblent avoir eu l'espoir de s'annexer France. Dans le numéro d'octobre du *Symboliste*, J. Plowert (Paul Adam) loue la bénévolence du *Temps*, et parlant des journalistes, déplore leur incompréhension avec cette réserve : « Seuls, MM. Sutter-Laumann et Anatole France écrivirent de plus raisonnables critiques » (60). Moréas lui-même montre beaucoup de courtoisie précautionneuse dans sa réponse à France : « ...Ce me fut une bien agréable surprise que cette critique de fin lettré parmi toutes les injures dont les chironactes de la presse m'accablent depuis quelque temps ». Il essaie de se justifier sur quelques détails de littérature ; mais le point où il touche le plus juste est sa revendication de nouveauté et même de révolution. On sent là une jeunesse qui remporte à elle seule l'avantage sur l'attaque très habile, mais traditionnelle de France. « Je pense qu'Eschyle, par exemple, Sophocle et Euripide sont des poètes de tout point dissemblables ; ils furent aussi tous trois de parfaits révolutionnaires à leur époque [...] Vous admirez Lamartine, monsieur, tout en estimant, j'aime à le croire, Charles Baudelaire ; et moi j'admire Baudelaire tout en estimant Lamartine. L'ultime explication de nos dissidences est peut-être là » (61). Moréas définissait vraiment la limite de France ; mais il s'obstinait à garder à la discussion une allure technique, n'abordant point d'autre question que celle de la langue poétique. Ainsi se prolongea le malentendu.

Naturellement, France ne fut pas conquis au symbolisme — comme les nouveaux poètes l'avaient cru, ou avaient feint de le croire. Au contraire, la violence de ses attaques alla croissant ; selon une

(60) *Le Symboliste*. Rédacteur en chef : Jean Moréas. No I, 7-14 octobre 1886. Le piquant, c'est que le même critique s'insurgeait contre l'article de « Gêrôme » paru le 2 octobre dans *L'Univers Illustré*, et que cet article est lui aussi d'Anatole France !

Dans *La Vogue* du 4-11 octobre, parut une critique de Paul Adam conçue dans les mêmes termes : « Les chroniqueurs parisiens ne manquèrent pas à commenter cet article [le manifeste de Moréas] avec leur mauvaise foi et leur ignorance avérées. Exception soit faite pour M. Sutter-Laumann de la *Justice*, et M. Anatole France du *Temps*. »

(61) Lettre datée du 27 septembre 1886, parue dans *Le Symboliste* du 7-14 octobre 1886.

démarche habituelle chez lui, sa première touche est presque nonchalante, puis il prend goût à l'attaque. Mais celle-ci comporte des aspects différents suivant qu'il l'exprime dans le *Temps* ou dans *L'Univers Illustré*. Dans celui-ci, France use de la moquerie facile, à l'usage du grand public. Nous en avons dit le peu de portée dans les questions politiques; France ne la dédaigne pas pour autant. On a l'impression que, protégé par un pseudonyme, il aime à donner libre cours à la verve apparente, à la gouaille, à ce que l'ironie comporte de plus extérieur. Ainsi prolonge-t-il exprès une confusion, en écrivant, le 2 octobre : « Les décadents ont fait parler d'eux ces temps derniers. Les aimables jeunes hommes avaient délégué le décadent Jean Moréas au *Figaro* pour y faire une déclaration de principes. La littérature décadente s'appellera désormais le symbolisme, et l'école des décadents, école symbolique. La presse tout entière a marché comme un seul homme : le symbolisme est grand et Moréas est son prophète ».

D'un autre côté, l'école symboliste, qui en était au stade révolutionnaire, s'appliquait à attirer les foudres sur elle. A moins d'être un initié, il était bien difficile de comprendre les désaccords qui divisaient Ghil et Moréas (62), et plus difficile encore de continuer sérieusement à distinguer les symbolistes des décadents : sans compter que *Le Décadent* de Bajou soutenait sans trop de discernement toute la jeune école, Ghil ne venait-il pas, en prenant la direction d'une revue intitulée *La Décadence*, (63) de voiler une fois de plus la signification du mot « symbolisme » ? Les distinctions que nous faisons à présent pouvaient, en vérité, paraître bien vaines aux contemporains. Il ne faut donc pas que les à-côté de la polémique nous retiennent trop. Anatole France n'en touche l'essentiel que lorsqu'il examine sérieusement la question de la langue poétique.

Quelque ambiguë en effet que soit son attaque, elle ne s'éparpille pas. C'est toujours de la technique poétique qu'il s'agit : le décadent est « un bon jeune homme de peu de grammaire », « doublé d'un pornographe ». France cite avec humeur *Le Thé chez Miranda* avec ses contrastes voulus entre le suave Prélude, « C'est l'hiémale nuit et ses buées et ses doux comas », et les grossièretés du texte : « Va donc, morue ! Tu sais, pas de lapin ! » (64). Le 30 octobre, de nouveau, prenant texte de la déclaration qu'avait faite le jeune Dubus — un Moréas sans intelligence, qui avait réduit le symbolisme à « la suppression de la comparaison », il la commente en ces termes : « Ce jeune M. Dubus a raison ; ce qui me porte à le croire, c'est que j'ai entendu, il y a dix ans de ça, M. Stéphane Mallarmé dire chez son libraire : « J'ai employé aujourd'hui le mot « comme » pour la dernière fois ». Il venait, ce jour-là même, de fonder le symbolisme ; mais je n'y avais pas pris garde ». (65) Puis il tente une traduction « en clair » du sonnet *Pour l'Enfant Ancienne*. Jules Lemaitre s'évertua lui aussi à ce genre de traductions (66). Elles

(62) Cf. Michaud, *op. cit.*, II, 344.

(63) 1^{er} octobre 1886. 1^{er} numéro de *La Décadence*, dirigée par Ghil ; Mallarmé lui écrivit : « Quel titre abominable que *La Décadence* ! » (H. Mondor, *Vie de Mallarmé*, p. 491).

(64) *Le Thé chez Miranda*, de Moréas et Adam, parut dans la *Vogue*, à partir du 18 avril 1886.

L'article de France qui le concerne fut donné dans *L'Univers Illustré* du 2 octobre 1886, p. 626 (*non repris* en volume).

(65) *Univers Illustré*, 30 octobre 1886, p. 680 (*non repris* en volume).

(66) Jules Lemaitre, « Paul Verlaine et les poètes symbolistes et décadents ». *Revue Bleue*, tome XV, 7 janvier 1888 (P. 2-14).

prouvent chez leurs auteurs non point tant un refus qu'une incompréhension profonde de logiciens pliés à la rhétorique. Le symbolisme, par le vague nécessaire à son expression, les choquait profondément.

Nous pouvons nous demander si cette incompréhension n'était pas chez France fondée sur une vue assez lucide de l'aventure où le symbolisme pouvait entraîner la langue, et avec elle la poésie elle-même. La désarticulation du vers mène à le supprimer ; la recherche du néologisme mène à la dissolution de la phrase et des mots. Il est certain que la conséquence extrême de ce symbolisme, c'est la destruction de lui-même, l'aspiration vers l'Acte brut. Or, un article paru le 24 octobre dans le *Temps* (de ceux qui, n'ayant point été repris par France, sont maintenant inconnus) prouve que l'écrivain se rendait compte du caractère dissolvant de la nouvelle école. Celle-ci venait d'attirer par deux fois l'attention sur elle : elle avait inspiré le Salon des arts incohérents (67), et une étrange manifestation avait réuni salle de l'Ermitage la révolutionnaire Louise Michel, un certain nombre de jeunes décadents auxquels elle venait de se rallier, et le public ordinaire de Louise Michel : anarchistes, étudiants russes émigrés (68). Les chefs de l'école poétique s'étaient abstenus ; cependant le scandale avait été grand, et la réunion des décadents aux anarchistes n'était pas sans quelque signification morale (d'autre part, Louise Michel, tout à fait ignorante en poésie, avait jeté le ridicule sur le mouvement). Or France, à travers son habituelle ironie, ne cache pas pourquoi ces deux manifestations décadentes lui semblent blâmables : « [Au Salon des arts incohérents] ce qu'il y a de plus beau c'est un sonnet délirant. Il a quatorze vers. Il est conforme aux lois. Mais il n'est pas, comme ceux de Pétrarque, de Ronsard et de J. M. de Hérédia, composé de syllabes et de mots. L'emploi des mots dans le vers est barbare. Il rappelle les temps grossiers où l'on écrivait pour exprimer des pensées et des sentiments. Nous avons appris, en ces temps-ci, à mépriser le sens des divers vocables de la langue et à ne choisir les termes que pour leur couleur. Ce fut un premier progrès. » René Ghil avait en effet érigé en dogme l'identité des mots et des couleurs, dont il avait trouvé le principe dans le sonnet des *Voyelles* de Rimbaud (69). France voit très bien que cette assimilation de la littérature à un autre art aboutit à la détruire, et que d'ailleurs la théorie comporte beaucoup d'arbitraire. Quant à Louise Michel, il a dit assez (70) ce qu'il en pensait :

(67) Salon des Incohérents, à l'Eden-Théâtre, rue Boudreau. Caran d'Ache et Charlet y exposaient, à côté de nombreux dessinateurs et peintres moins bons. On y voyait des pierrots et le fameux « sonnet délirant » en couleurs. (7 octobre - 19 décembre 1886).

(68) *Temps* du 22 octobre, « Louise Michel et les décadents ». La réunion eut lieu rue de Jussieu, salle de l'Ermitage. Louise Michel y exhorta les jeunes gens, en attendant la langue universelle, à s'inspirer de tous les rythmes et de toutes les langues. Le décadent Dubus exposa les origines de l'Ecole et expliqua sous les quolibets un sonnet de Ghil. L. Michel fit paraître un article sur « Le Symbole » dans le *Scapin* de novembre 1886.

(69) Voir *Ecrits pour l'art* de l'année suivante (en particulier le 7 avril) où Ghil systématise tout à fait la théorie. Mais il l'avait déjà exposée dans la *Basoche* de Bruxelles, de juin à octobre 1885, et dans le *Traité du Verbe*. Il y modifiait du reste les couleurs du Sonnet des Voyelles (I est bleu, O rouge, U jaune pour Ghil), ce qui pourrait justement prouver qu'il avait tort d'en faire un système. Cf. critique de celui-ci le 20 septembre 1886 par Vallette dans le *Scapin*.

(70) 20 février 1886 *Univers Illustré* (Non repris). « C'est une étrange créature que Mlle Louise Michel, très dangereuse et point haïssable... elle est aveugle et sincère [...] On sait toutes les folies que la foule, à laquelle elle appar-

il insiste maintenant sur le côté comique de son adhésion à la nouvelle école. « Melle Louise Michel a prêté aux décadents un appui inattendu... elle a contondé le symbolisme avec le volapük [...] Désormais le symbolisme aura sa Muse, à côté de son Orphée. L'avenir associera les noms de Louise Michel et de St. Mallarmé » Ce qui montre le mieux quel danger le critique apercevait dans la doctrine symboliste, c'est son attaque contre Rimbaud. Au premier abord, elle déplaît fort, parce qu'elle semble superficielle ; auprès des extraordinaires *Illuminations* publiées en octobre par *Le Symboliste*, que sont les railleries de France ? « Ce jeune poète n'a brillé qu'un moment [...] On ne sait ce qu'il est devenu. Les uns croient qu'il est marchand de cochons dans l'Aisne ; d'autres affirment qu'il est roi des nègres. Enfin le bruit court qu'il est mort récemment en Afrique [...] On ne s'accorde pas mieux sur son visage ». Seulement, les griefs de France contre Rimbaud sont nettement formulés : il le compare successivement à Orphée et à Pascal ; c'est dire qu'il lui reproche d'être entouré d'une « aura » mystique. Et lorsqu'après avoir cité deux des *Illuminations* (71), il rapporte la parole de Fénéon : l'œuvre de Rimbaud est « hors de toute littérature et probablement supérieure à toute » (72), le sens de son attaque apparaît. Le Salon des arts incohérents, la manifestation avec Louise Michel et l'œuvre de Rimbaud se rejoignent dans un commun mépris de la « littérature » entendue au sens humaniste du terme. Ce sont des entreprises de terrorisme littéraire, exactement comme devait l'être quarante ans plus tard le surréalisme. Rien ne pouvait s'opposer davantage aux idées d'Anatole France, au point qu'il diagnostique une maladie dans ces entreprises : « Pour moi je vais conclure à mon tour, si l'on veut bien me le permettre, par une phrase de Jean-Jacques : « Il est pour ainsi dire des épidémies d'esprit qui gagnent les hommes de proche en proche comme une espèce de contagion » ».

Avec les articles d'octobre 1886 se clôt la première passe d'armes entre les symbolistes et France, maintenant rangé parmi leurs ennemis déclarés (73). Encore était-il nécessaire de suivre pas à pas l'histoire de cette inimitié. Au départ, la théorie que professe France sur la poésie, théorie positive et humaniste à la fois ; une situation d'opposant universel ; un tempérament irritable. La question se pose dès l'affaire Mallarmé sur le plan de l'expression poétique, et n'en sort pas : l'idée que le symbolisme est une métaphysique, et cherche à forcer un domaine impossible à conquérir selon France, demeure sous-jacente, plutôt instinctive que formulée. Certes, la débat est ainsi fort limité et faussé ; le symbole n'apparaît guère différent de la métaphore, l'indécision de la langue semble une recherche affectée et non un voile nécessaire à une poésie qui veut suggérer deux ordres du monde. L'école nouvelle encourt ainsi l'accusation de faire bien des mystères pour peu de chose. Il y a là, de la part de France, une incompréhension qui s'explique par le fait que l'expression claire était pour lui un dogme intangible : sa théorie poétique le sous-

tient, lui a fait dire et faire. Et ce n'est pas fini, hélas ! Je crains bien que la pauvre créature, qui n'a jamais voulu que le bien et qui a fait beaucoup de mal, ne profite de sa liberté pour faire quelque nouvelle sottise » (pp. 114-115).

(71) Passage de « Conte », III (« Toutes les femmes qui l'avaient connu... ») et de « Dévotion », XXXVI (Ce soir, à Circeto des hautes glaces...)

(72) *Symboliste*, 7-14 octobre 1886.

(73) Le numéro du *Symboliste* des 30 octobre - 6 novembre parle de l'article de France sur Rimbaud, en déplorant que ce « délicat et avisé critique » subisse la contagion de Claretie.

entendait. Mais les responsabilités sont au moins partagées dans ce malentendu. Seuls, Moréas et Ghil faisaient des manifestations publiques de leur doctrine, et c'étaient des techniciens de la littérature chez qui le problème de la langue occupait une place disproportionnée. Tout n'était pas pur dans l'école, d'ailleurs. Comme au début de tout mouvement littéraire, un certain nombre de « fumistes » (pour employer le mot consacré par les jeunes poètes eux-mêmes) s'étaient glissés dans ses rangs et menaient grand bruit. (74)

Chez France, et dans les limites où il a restreint la question, la polémique va vers la clarté : car le dernier article du *Temps* pose un problème véritable. Il y a dans l'expression symbolique une activité négatrice de la langue elle-même, et une révolte qui sort du domaine littéraire. A qui examine l'ensemble de ses attaques, France ne semble donc pas aussi dépourvu de solidité qu'on l'a dit, et certainement n'est-il pas toujours poussé par le désir de faire de l'esprit à bon compte tout en gardant une supériorité d'« installé ». Tout au plus peut-on dire cela des articles de *L'Univers Illustré*. Dans le *Temps*, le ton de la critique est infiniment plus étudié que chez les autres journalistes.

Il reste que France avait en lui, plus qu'une vocation poétique, une vocation d'humaniste et d'érudit : cela paraît à l'évolution qui se dessinait en lui à ce moment précis (75). Il n'était pas prêt à admettre que la poésie devait rejeter la rhétorique pour trouver un langage propre ; et la tradition à laquelle il se référait était trop bornée pour exprimer une pensée nouvelle. Si bien que lui-même fut entraîné à modifier le sens de son attaque.

1887 — Le second incident Leconte de Lisle. Affermissement des théories de France sur la langue.

L'année 1887 est pour France celle de la grande lutte contre les naturalistes. Elle est aussi marquée par une escarmouche non sans importance avec L. de Lisle. Celui-ci devait prononcer le 1^{er} avril son discours de réception à l'Académie Française. Le 27 mars, Anatole France écrivit dans le *Temps* un article qui prévoyait malignement le contenu de ce discours, et dirigeait contre L. de Lisle des critiques enveloppées de douceur. Son caractère n'était pas épargné : France y discernait la « certitude », l'« infailibilité », l'« autorité que donne la foi ». Il démontrait ensuite que la conception que se faisait du Moyen-Âge le maître parnassien était haineuse et fausse (76) :

(74) *Décadent*, 6 novembre 1886, A. Baju : « Mon zèle pour le Décadisme ne m'aveugle pas au point de me faire nier l'existence de quelques fumistes dans nos rangs ». Michaud, *op. cit.*, II, 347.

(75) France ne publia plus de poésie après *Genèse* dans la *Jeune France* de 1881, et la *Perdrix* dans le *Calendrier des Dames* en 1884. En revanche, sa vocation de critique s'affirme dans un sens différent de celui que conjecturait Barrès en février 1883 : « Trop dilettante pour se jeter de gaieté de cœur dans les tracas de la critique militante, il continuera, je pense, à négliger les vivants pour honorer les morts. » Il est vrai que France ne s'occupe des vivants que pour mieux défendre les valeurs humanistes dont il traite presque toujours dans ses autres articles (questions de langue, contes et chansons populaires, réflexions qui ont passé ensuite dans le *Jardin d'Epicure*).

(76) « M. Leconte de Lisle poursuit le moyen-âge de sa haine. Et, comme c'est une haine de poète, elle est très grande et très simple [...] Mais je crois que cette haine, qui est bonne pour faire des vers, serait mauvaise pour faire de l'histoire. M. Leconte de Lisle ne voit dans le moyen-âge que les famines, l'ignorance,

c'était infirmer une des idées essentielles de Leconte de Lisle, qui l'exposa trois jours après avec plus de rigueur que jamais. Mais ce n'était pas la seule attaque de France contre le Parnasse ; il rejetait les deux dogmes inébranlables de l'école, perfection d'un art qui obéit à des règles fixes et impersonnalité des sujets. « Une des choses qui me semblent le plus échapper sur la terre à la certitude humaine, c'est la qualité d'un vers. J'en fais une affaire de goût et de sentiment. Je ne croirai jamais qu'il y ait rien d'absolu à cet égard ». Voulant amener le lecteur à penser que « sous toutes les formes qu'il évoque avec une prodigieuse puissance, [L. de Lisle] ne peint que lui seul », il écrit ces phrases qui n'ont point été reprises dans le volume de la *Vie littéraire* : « Je faisais cette réflexion tantôt en relisant les vers magnifiques des *Poèmes barbares*, des *Poèmes antiques* et des *Poèmes tragiques*. Si elle est juste, et je suis disposé autant que personne à croire qu'elle l'est, si elle est juste, j'aurai réconcilié d'un coup les poètes personnels comme Alfred de Musset avec les poètes impersonnels comme M. Leconte de Lisle. Mais ils ne m'en croiront pas ». (77)

L'intention hostile envers Leconte de Lisle est évidente, malgré les formules de politesse. Cependant France, dans cet article, ne disait rien qu'il ne pensât véritablement : la polémique le lui faisait plus nettement formuler, voilà tout. Sa propre poétique n'avait jamais exigé l'impersonnalité, et depuis *Le Crime de Sylvestre Bonnard* au moins (78), il travaillait à réhabiliter le Moyen-Age. La nouveauté de cet article, c'est l'idée qu'une versification rigoureuse n'a pas de raison d'être : elle surprend tout d'abord de la part de France, qui à l'époque du *Troisième Parnasse* avait montré moins de tolérance. Mais il suffit de songer à la philosophie de l'illusion qu'il affirmait, à mesure que son esprit absorbait le monde extérieur et le faisait sien : comme ce subjectivisme aurait-il excepté du doute les règles seules de la poésie ? A cette époque, il avait pris de la distance par rapport à la création poétique, et la considérait plutôt en critique qu'en ancien adepte du Parnasse : il était amené à donner aux puissances instinctives « le goût, le sentiment », qui commandent notre moi profond, une beaucoup plus grande place que jadis. Il est caractéristique que dans cet article, France cite avec admiration le nom de Lamartine, comme il l'avait fait l'année précédente, lors de la bataille symboliste.

Ainsi, l'opposition à certaines des traditions parnassiennes continuait chez France et se fortifiait de ses opinions philosophiques. Son inimitié envers Leconte de Lisle avait certes un caractère personnel : mais France a toujours donné un tour général à ses disputes, et quelque réserve qu'on fasse sur elles, on ne peut s'empêcher de reconnaître au moins qu'elles posent les problèmes d'assez haut. Celui-ci a permis à France un élargissement de ses idées sur la poésie.

la lèpre et les bûchers [...] En réalité, il y a bien autre chose. » Leconte de Lisle dit le 1^{er} avril : « Après les noires années du moyen-âge, années d'abominable barbarie, qui avaient amené l'anéantissement presque total des richesses intellectuelles héritées de l'antiquité, avilissant les esprits par la recrudescence des plus ineptes superstitions, par l'atrocité des mœurs et la tyrannie sanglante du fanatisme religieux... » *Discours de réception à l'Académie*, reproduit le 2 avril par le *Temps*.

(77) Ces dernières phrases ont été supprimées dans la *Vie Littéraire*, I, 95, où le reste de l'article se trouve reproduit.

(78) En fait, lorsque France fait l'éloge des nominalistes dans le *Globe* du 14 août 1879, il réhabilite déjà la pensée du Moyen-Age ; dès les *Poèmes Dorés*, des poèmes comme *Tannhäuser*, *la Danse Macabre*, marquent son intérêt pour cette période de notre histoire.

Faut-il conclure qu'elle l'a rendue plus favorable aux symbolistes ? Ce serait compter sans des opinions que France gardait très fermes, au moment même de son plus grand scepticisme. S'il n'avait plus de théorie fort rigoureuse sur le vers, il en avait une sur la langue française, sa formation et la manière dont il convient de l'employer. Ce n'est point là contradiction. Le vers est une création artificielle ; le langage au contraire se construit suivant des règles étrangères à la volonté humaine, et il est matière de science. Le positivisme d'Anatole France, toujours vivant en lui, le faisait s'intéresser à la philosophie de Darmesteter (79), « Darwin de la grammaire et du lexique ». Or, ses études lui apprenaient que « c'est le peuple qui fait les langues » et que « l'usage est la règle absolue en matière de langue ». C'est ainsi qu'en octobre 1887, il expliqua par une nécessité inéluctable, d'ordre scientifique, la doctrine qu'il avait toujours soutenue et appliquée sur le style : « Le langage s'est formé naturellement ; sa première qualité sera toujours le naturel » ; et il condamna une fois de plus les recherches que la jeune école poursuivait sur les mots : « Les plus beaux mots du monde ne sont que de vains sons, si on ne les comprend pas [...] Le style décadent serait le plus parfait des styles, qu'il ne vaudrait rien encore, puisqu'il est inintelligible. Il ne faut pas trop raffiner ni pécher par excès de délicatesse. L'Eglise catholique [...] défend à l'homme de faire l'ange, de peur qu'il ne fasse la bête. C'est précisément ce qui arrive à ceux qui veulent s'exprimer trop subtilement et donner à leur « écriture » des beautés trop rares. Ils s'amuse à des niaiseries et imitent les cris des animaux ».

A la fin de l'année 1887, Anatole France était donc toujours arrêté par le langage « décadent » (le public confondait alors totalement décadents et symbolistes (80)). Mais il avait précisé sa position : un grand libéralisme poétique, né de son hostilité contre L. de Lisle, pouvait le conduire à goûter des formes inusitées par lui. D'autre part, sa doctrine sur l'emploi de la langue s'était raffermie : ses goûts purement classiques avaient trouvé l'appui d'une science, et il fondait en raison ses attaques contre le style subtil des nouveaux poètes. De la signification du symbolisme, il n'était toujours pas question : la première barrière n'était pas tombée. Pris par la lutte contre Zola et souhaitant d'ailleurs que le silence retombe sur l'école, France n'avait fait qu'une allusion à cette révolution poétique qui cependant occupait le public, avec la fondation des *Ecrits pour l'Art*, la seconde édition du *Traité du Verbe*, la publication de *Geste Ingénu* et (plus important sans doute que tout le tapage de Ghil) le recueil des *Palais Nomades*, où Kahn révélait le vers libre.

V — L'élargissement de la lutte.

Il fallut l'enquête de Charles Morice sur la littérature pour que France sortît, en août 1888, d'un silence qu'il avait à peine rompu en faisant allusion dans l'*Univers Illustré* à Verlaine et Mallarmé (81). Il y blâmait leur style, en établissant toutefois une différen-

(79) *Temps*, 9 octobre 1887 : « Propos de rentrée. La terre et la langue ». *Vie Littéraire* - I - 291.

(80) Baju avait publié *L'Ecole décadente* ; Ghil et Baju s'accusaient mutuellement de plagiat, ce qui donnait naturellement envie de les renvoyer dos à dos,

(81) 24 mars 1888 — *Non repris* en volume. P. 179.

ce entre Verlaine, « très compliqué », et Mallarmé, inintelligible selon lui. Mais ce n'était qu'une phrase en passant. Cependant, le mouvement symboliste se précisait et drainait vers lui toutes les oppositions au positivisme étroit de la génération précédente : le besoin de mystique se traduisait chez beaucoup par un retour aux doctrines ésotériques (82) ; le groupe de Ghil se dissolvait, parce que la plupart de ses adeptes préféraient une pensée plus large, plus métaphysique (83). Les rapports étroits qui se nouèrent entre le symbolisme et l'ésotérisme ont été mis au jour par M. Michaud ; pour un contemporain, ils étaient manifestes : par exemple, la *Revue Indépendante* dirigée par Kahn depuis le début de 1888 avait pour collaborateur Téodor de Wyzewa et donnait en février toute une liste des ouvrages déjà parus sur le magnétisme, le spiritisme et la science occulte (84). L'aspect du symbolisme n'était plus le même que deux ans auparavant : au-delà des soucis de forme et des néologismes, s'affirmait une recherche philosophique. La nouvelle école était d'ailleurs moins bruyante ; beaucoup de revues étaient mortes (85), et les volumes de vers produits par les poètes symbolistes semblaient peu de chose : un recueil de Moréas, un de Kahn, un de Ghil, étaient les œuvres les plus marquantes. C'était donc « l'heure de la synthèse » (86), le moment où les symbolistes donnaient d'eux-mêmes une idée plus juste que naguère, mais aussi le moment où l'on pouvait se demander quel était leur avenir et dresser un premier bilan. Telle était l'intention de Charles Morice lorsqu'il entreprit son Enquête. (87)

De son côté, France avait évolué. Très sensible à son temps, et d'ailleurs entraîné vers l'occulte par toute la part de rêve de son esprit, il s'intéressait au mouvement nouveau au point de préfacer le *Traité élémentaire des sciences occultes* que Papus fit paraître en 1888 (88). « La magie occupe une large place dans l'imagination de nos poètes et de nos romanciers. Le vertige de l'invisible les saisit. l'idée de l'inconnu les hante, et les temps sont revenus d'Apulée et de Phlégon de Tralles ». Seulement, sa réaction était la même que devant le catholicisme : s'il était attiré par les richesses littéraires

(82) Michaud, *op. cit.*, II, 369-77.

(83) Ghil, *les Dates et les Œuvres*, Paris 1923. En mai 1887, Régnier et Viélé-Griffin se retirèrent des *Ecrits pour l'Art*, après une attaque de Wyzewa dans la *Revue Indépendante*. Au début de 1888, après la troisième édition du *Traité du Verbe*, le groupe Mallarmé se sépare du groupe Ghil.

(84) *Revue Indépendante*, février 1888. « La suggestion et le spiritisme » (l'article cite : Binet, Ochorowitz, S. de Guaita).

(85) Les *Ecrits pour l'Art* disparaissent en 1887. Ghil écrit désormais dans *La Wallonnie* (Ghil, *op. cit.*). *La Décadence* et *Le Symboliste* étaient morts aussi, dès 1886.

(86) Michaud, II, 369.

(87) « Que pensez-vous que doive être la littérature de demain... où est l'avenir ? » demandait Charles Morice, dans sa lettre aux écrivains reproduite par France dans l'article du 5 août 1888 (« Demain » *Vie Littéraire*, II, 168).

(88) Papus (Dr Encausse) fut avec Guaita un de ceux qui contribuèrent le plus à répandre les connaissances occultes. France fait dans son Introduction un parallèle entre Papus et Apulée, et remarque qu'« il y a un peu de kantisme et beaucoup d'hégélianisme dans la philosophie de l'occulte [...] Les opposés ne sont que la conception à degrés différents d'une seule chose ». Il fait remarquer le rôle de la volonté dans la doctrine magique et conclut de façon restrictive : « Qu'est-ce que cela veut dire, sinon que l'esprit de l'homme est toujours tourmenté par la grande curiosité, que l'abîme l'attire et qu'il se penche avec une délicate horreur sur les bords brumeux de l'Inconnaissable ».

de l'ésotérisme, il se refusait à croire en l'existence d'un monde surnaturel, ou du moins en la possibilité pour l'homme d'en avoir connaissance. Une fois de plus, il prouvait là que son scepticisme n'excluait pas certains relus très nets.

Le ton de ses attaques contre le symbolisme n'est plus le même en 1888 que les années précédentes. Selon sa coutume, il les entame d'abord avec précaution et comme poussé du dehors. Son article du 5 août dans le *Temps* (89) montre en premier lieu quelle distance le sépare de la nouvelle école : il « aime mieux sentir que comprendre », et se refuse à entrer dans les discussions métaphysiques sur la nature du beau ; or, il ne « sent » pas les symbolistes, parce qu'il ne les comprend pas. C'est se placer volontairement au niveau de l'instinct, et France accentue cette position en citant un poème populaire hottentot. Mais il faut se méfier de la naïveté que montre France à l'occasion, dans ses luttes : elle sert à entraîner le lecteur. Il y paraît lorsque, sur le même ton nonchalant, France tire argument de la mort de nombreuses revues pour déclarer : « Je crains que la race des symbolistes ne soit aux trois quarts éteinte ». Non, il ne le craint pas, il le souhaite : la preuve que ce souhait n'est pas réalisé, c'est que, commençant à parler des symbolistes au passé, il termine au présent (90).

Mais cet artifice lui permet d'examiner le symbolisme comme un courant littéraire désormais inscrit, dont on peut déterminer la place, et de passer ainsi des considérations subjectives aux affirmations générales. Le symbolisme est une réaction excessive contre les excès du naturalisme ; le symbolisme est une mystique. Ce n'est pas si mal juger, et cette fois France considère la signification même du mouvement. Trois mois après, Brunetière, dans son article tant admiré sur le symbolisme, ne dit pas autre chose (91). Seulement Brunetière approuva le mysticisme, tandis que France, ici, lui oppose un refus formel. « Il faut aux disciples de M. Mallarmé des allégories et tout l'ésotérisme des antiques théurgies. Point de poésie sans un sens caché. Mais [...] je crains que le troisième sens ne m'échappe à jamais. »

Interpréter ces attaques comme une réaction de paresse est fort tentant : France y pousse lui-même. Un critique d'esprit étroit, attaché à une idée facile de la clarté française, parlerait-il autrement ? Mais dans la suite de l'article, après d'apparents détours, il fonde son attaque en théorie : nous retrouvons alors une doctrine certes discutable, mais du moins fortement motivée et profonde chez France. « Les belles époques de l'art ont été des époques d'harmonie et de tradition. Elles ont été organiques. Tout n'y était pas laissé à l'individu. C'est peu de chose qu'un homme et même qu'un grand homme, quand il est tout seul [...] La langue [que l'écrivain parle]

(89) *Temps*, 5 août 1888 — Repris dans *Vie Littéraire*, II, 168.

(90) « Ils étaient singuliers, ces jeunes poètes et ces jeunes prosateurs ! On n'avait encore rien vu de pareil en France [...] A les bien prendre, nos jeunes poètes sont des mystiques. »

(91) 1^{er} novembre 1888, *Revue des Deux Mondes* : « Symbolistes et décadents ». Brunetière se félicite de la réaction opportune que les symbolistes créent contre le naturalisme, et apprécie leur mysticisme. Mais l'école, dit-il, n'a pas encore produit de chef-d'œuvre et ne peut être jugée sur pièces... Certes, il en comprend la théorie. Mais en fait, ne juge-t-il pas la nouvelle école de l'extérieur, et par intérêt à la fois moral et social ? Il pensait depuis 1880 que la morale ne pouvait se séparer de la métaphysique, et avait commencé l'évolution qui allait le conduire à soutenir le catholicisme. Tout le courant spiritualiste entraînait trop bien dans ses vues pour que son soutien ne fût pas d'abord intéressé.

ne lui appartient pas ; la forme dans laquelle il coule sa pensée [...] n'a pas été créée par lui ; il ne possède en propre ni sa syntaxe ni sa prosodie [...] avouons donc que nous devons beaucoup à tout le monde et que le public est notre collaborateur. »

Il n'est d'ailleurs plus possible de trouver superficielles les attaques de France lorsqu'on lit le second article destiné à Charles Morice, qui parut le 19 août dans le *Temps*. Faisant le bilan de la critique dans sa propre génération, France lui découvre une grande qualité : la tolérance en matière d'esthétique. Ce lui est un prétexte pour répéter ses arguments contre la jeune école : « Je ne crois pas aux nouveautés préméditées. La meilleure manière d'être novateur, c'est de l'être malgré soi et de l'être le moins possible ». L'évolution de l'homme est lente, dit France : l'évolution de l'art, qui exprime l'homme, doit l'être aussi. Et il donne de l'art une définition qu'aurait pu donner un « honnête homme » du dix-septième siècle : sa fonction est tout d'abord de plaire et de parler au sentiment (92), si bien que l'obscurité de l'expression est un véritable non-sens. Le public cultivé a le droit de comprendre un poète à première lecture : si Charles Morice proclame que « de lui à nous [du public aux poètes], l'écart s'accroît sans cesse », c'est Charles Morice qui a tort.

Du reste, ce second article est beaucoup plus violent que le premier : France a été provoqué (93). Si la doctrine qu'il expose contient sa part de vérité, il la gâte en faisant de l'esprit facile sur *Le Tombeau d'Edgar Poë*, qu'il compare aux instruments des hypnotiseurs : il ne suggère de sensation qu'aux sujets prédisposés (94). En somme, le symbolisme est une sorte de maladie et ne produit d'effet que sur les malades. France tient à cette raillerie, et elle vient bien de lui : car il la répète le 8 septembre dans l'*Univers Illustré* (95). Aussi faut-il en tenir compte pour apprécier sa polémique.

Attentive aux événements, elle est parvenue à un nouveau stade. France définit plus largement le symbolisme. Il lui oppose une théorie qu'on a eu le tort de croire peu élaborée ; en fait, elle se situe profondément dans sa pensée, car elle rejoint la doctrine classique par des raisonnements scientifiques auxquels croit l'écrivain. C'est la réaction d'un tempérament tout entier : est-elle toujours lucide et juste ? On ne pouvait demander à France d'accepter une mystique du réel ; et les notions étaient si brouillées dans le camp même des symbolistes que la métaphysique de l'absence, celle de Mallarmé, n'était pas définie : France ne l'aurait d'ailleurs pas admise davantage, parce que ses goûts le portaient vers l'observation et la

(92) A propos de l'art, France écrit : « Sa fonction est de plaire ; il n'en a point d'autre ». Cf. Racine, préface de *Bérénice*, et Molière, *Critique de l'école des femmes*, VI.

(93) Charles Morice avait répliqué au premier article de France par une brochure, *Réponse à M. Anatole France* — Didier, août 1888.

(94) Depuis 1879 (*Globe*, 28 août 1879, « Magnétisme et spiritisme »), France avait exprimé sa méfiance envers les expériences qui faisaient alors fureur dans l'école de Charcot.

(95) *Univers Illustré*, 8 septembre 1888, p. 563. *Non repris* en volume. (Après avoir cité un poème décadent, France écrit : « Ces vers sont ponctués. L'auteur retarde. Il devrait savoir qu'on ne ponctue plus les vers. C'était bon du temps de Hugo et de Corneille. Ces poètes-là avaient besoin de points et de virgules. Leur style grossier ne pouvait se passer des signes typographiques qui marquent la suspension du sens. Mais les décadents écrivent d'une autre encre. Le sonnet de M. Stéphane Mallarmé *Tombeau d'Edgar Poë* est vierge de tout signe de ponctuation. C'est l'avenir »).

« prise en charge » des événements. Si nous considérons sa position esthétique, nous pouvons l'apprécier autrement. Elle semble très claire, très bien fondée à la fois sur la tradition et la science, et l'évolution même du symbolisme a montré que les critiques de France sur l'obscurité et sur l'isolement excessif des poètes n'étaient pas sans réalité. Mais on peut y voir une faille, que marque dans l'article du 19 août le recours à la moquerie : Anatole France soutient la thèse du dix-septième siècle sur l'art qui doit viser au plaisir et être compris facilement par un public cultivé. Seulement, et quoi qu'il dise, on ne peut définir ce public : au dix-neuvième siècle, la société n'a point de stabilité ; personne ne s'entend sur une définition de l'honnête homme, sauf précisément en se référant aux siècles passés. Aussi, l'humanisme que France oppose aux symbolistes risquerait-il fort d'arrêter toute tentative un peu violente et de stabiliser la littérature : pis encore : de la stériliser. En disant que la première qualité du beau est d'être facile à saisir, comment éviter une invasion progressive de la mollesse, du convenu et de la fadeur ? Ce n'est point par hasard que France admire l'*Anthologie*. Si l'on considère la suite du mouvement poétique, il eut raison de choisir une position moyenne ; sur le moment, il méconnut la force vive que la révolte portait en elle et dirigea à faux certaines de ses attaques.

Lui-même revient sans cesse à ces questions qui le préoccupent. Le sentiment très net qu'il a de la nécessité d'une évolution en littérature comme dans la nature, s'il lui fait refuser toute tentative de bouleversement, le pousse à élargir sa conception du vers : France admet le vers libéré, sinon le vers libre. Le 2 septembre 1888, il écrit : (96) « N'enfermons pas la poésie dans d'étroites formules... Les formes d'art et les sentiments esthétiques changent d'une génération à l'autre. Pourquoi seules la rime et la césure seraient-elles fixes dans l'écoulement éternel des choses ? Ce qu'on appelle l'art pur devient inintelligible au bout de vingt ans... » Renouvelant peu après ces considérations, il conclut ainsi (97) : « Chantons comme les oiseaux ; chantons comme le rossignol, qui chante « parce qu'il a le cœur gai » [...] mais ne nous flattons pas de chanter pour l'éternité. Ne mêlons point d'orgueil à notre génie, ni d'insolentes espérances à notre volupté esthétique ». Ainsi France commence-t-il, en cette année 1888 où il remet beaucoup d'idées en question, l'examen de conscience de sa propre école poétique. Dans un article (non repris en volume) du 27 octobre (98), il poursuit cet examen de conscience, répartit les torts et admet l'existence du symbolisme. Depuis 1886, il a donc parcouru beaucoup de chemin, et c'est à force de combattre le symbolisme. Sa polémique même lui a fait comprendre certains problèmes. Lorsqu'en effet il interprète « l'esprit de la jeunesse littéraire » comme une « névrose [qui] nous a fait perdre la lucidité, la force et l'antique allégresse de notre intelligence », il en discerne l'origine « Le mal est ancien et nous sommes tous coupables.

(96) *Anthologie des poètes français du XIX^e siècle*, *Temps*, 2 septembre 1888. Le passage cité ici n'a pas été repris, à la différence du reste de l'article, dans la *Vie Littéraire*, II, 200.

(97) *Temps*, 16 septembre 1888. Non repris en volume. France y fait une fois de plus l'éloge de Lamartine. De leur côté d'ailleurs, les symbolistes prônaient eux aussi Lamartine en l'opposant au Parnasse (Cf. Brunetière, *art. cit.*, 1^{er} novembre 1888) sans voir que des théories aussi raides que celles de Ghil étouffaient à leur tour la spontanéité poétique.

(98) *Temps*, 27 octobre 1888. J. Plowert (Paul Adam) publia chez Vanier en octobre 88 son *Petit Glossaire*, tentative pour ouvrir au public une poésie qui s'en éloignait de plus en plus.

Nous, les aînés, nous avons péché par orgueil. Nous avons voulu écrire mieux que ceux qui écrivaient bien. Nous avons mis l'art au-dessus et en dehors de toutes choses ; nous nous sommes considérés comme des mandarins. Ceux qui viennent après nous sont plus vains encore. Ils font de l'art un grimoire et se croient magiciens. J'ai pensé un moment qu'ils se moquaient de nous. J'avais tort. Ils sont sincères dans leur folie : c'est la folie de l'orgueil. » Le désir de mieux comprendre les jeunes poètes apparaît dans ce même article sur « la langue décadente », écrit à propos du lexique nouvellement paru de J. Plowert « pour servir à l'intelligence des auteurs décadents et symbolistes ». En effet, France admet qu'« il y a dans la langue décadente deux ou trois jolis néologismes. Amène, par exemple, du latin *amoenus*, agréable. Le mot est de M. Paul Verlaine qui, d'ailleurs, parle une langue intelligible et parfois même très simple, et qu'il faut mettre tout à fait à part [...] Nitide, pour dire resplendissant, ne me déplaît pas non plus.

Ses anges, ses Jésus et ses vierges nitides,

a dit Arthur Rimbaud, et le vers est joli. Je louerai moins vénuste, qui veut dire voluptueux, et je me contenterai de demander grâce pour vénusté »

France revient ensuite à l'attaque : mais cette fois, elle n'est plus ironie stérile ; elle est fondée sur un raisonnement philologique qui a son prix. La notion de l'évolution linguistique que France a tirée de ses études philologiques lui fait considérer que le néologisme est permis, pourvu qu'il soit naturel et nécessaire. « Créez [dit-il] des termes limpides d'une telle transparence que le sens en éclate avec le son, et vous les verrez courir de lèvres en lèvres.

Mais les décadents se méfient de la nature [...] Leurs mots ont l'air de sortir d'une bouteille et sentent la pharmacie. Ces mots-là me paraissent d'un emploi tout à fait rare et difficile ». Anatole France cite parmi eux hymnaire, hymniclame, agnosticisme. « On a beau m'expliquer bardocuculé, torcol, vidasser et frisselis, je reste troublé et je crains qu'on ne se moque de moi. »

Un autre reproche qu'il adresse au glossaire est de classer parmi les néologismes des mots déjà employés : aptère, abscons, abstrus, hoir, incantatoire, latent et vernal ne sont pas du vocabulaire propre à Mallarmé, tandis que Plowert n'explique pas « l'obscurité profonde de [son] Ptyx étrange ». Enfin, France refuse absolument « beaucoup de mots connus qu'on a affublés d'une désinence en -ance ou en -ure et qui semblent travestis pour un carnaval philologique. Il paraît que les décadents aiment beaucoup cet -ance qui marque une atténuation du sens primitif et cet -ure qui « diminue en renforçant ». C'est le Plowert qui l'enseigne. Ils disent par exemple, une alliance. »

Le ton de cet article est somme toute assez juste : en ce qui concerne la langue, France est mieux inspiré que lorsqu'il s'avise de formuler toute une théorie esthétique, parce qu'il voit bien quelle force destructive cache l'enrichissement artificiel du vocabulaire. Encore pourrait-on lui objecter que nul renouvellement ne va sans quelque excès : Maurras devait l'expliquer par la suite (99), les journalistes avaient tellement appauvri la langue que les symbolistes furent conduits à donner dans leur glossaire le sens non seulement de véritables néologismes, mais encore de mots devenus intelligibles

à la plupart des lecteurs. Ce qui a trompé France sur cette question, c'est encore sa conception perimée d'un public d'« honnetes gens », aussi bons humanistes que lui-même. Dans l'indécision générale où les intellectuels se trouvaient sur les valeurs, on aurait eu de la peine à trouver ce public-là.

A la fin de 1888, France, s'il est toujours l'ennemi du symbolisme, le définit, lui donne sa place dans les courants de la littérature (il l'oppose encore au naturalisme, le 4 novembre) (100), et pense que toutes ses audaces ne sont pas négligeables. Il a encore des accès de violence pure ; mais autant que lui permet sa recherche d'un équilibre littéraire, il s'approche de la nouvelle école. Lorsqu'il lui oppose un poète, c'est, en avril 1889, Charles Baudelaire (101) qu'il aime pour son vers « classique [...] traditionnel [...] plein. » « Je ne me résoudrai jamais [écrit-il], pour ma part, à voir dans ce poète l'auteur de tous les maux qui désolent aujourd'hui la littérature ». France montre là, il est vrai, son attachement à la poésie rhétorique ; mais d'autre part, son interprétation de Baudelaire est fort lucide, et il le défend contre Brunetière jusque dans sa « perversité ». Peut-être serait-il nécessaire de le rappeler avant de louer sans réserve la faveur qu'accordait aux symbolistes Brunetière : c'était une faveur conditionnée par sa notion de l'évolution littéraire, une faveur dogmatique ; en attaquant Baudelaire (102), il en donnait la mesure. Dans la bataille, c'est encore France qui semble avoir gardé la position la plus franche.

Les courbes suivies d'une part par le symbolisme, d'autre part par Anatole France après la querelle du *Disciple* et l'enquête de Jules Huret, devaient considérablement modifier les idées au critique. A la veille de ces crises, il a donné, le 12 mai 1889 (103), un article sur *Les Symbolistes* qui n'a pas été repris en volume, malgré son importance. C'est une mise au point de sa pensée après la publication de deux ouvrages théoriques, l'*Art Symboliste* de G. Vannor et *La Littérature de tout à l'heure* de Charles Morice. Par sa construction, cet article est un modèle d'habileté polémique : souci d'intéresser le lecteur ou de l'amuser, anecdotes littéraires, nonchalance apparente qui couvre des appréciations acérées, unité finale de la pensée, tout conspire à renforcer l'attaque. France commence par prévenir l'accusation d'appartenir à une génération dépassée ; il rappelle le vieil abbé Morellet décontenancé à la lecture d'*Ata-*

(100) « C'est d'une fièvre purulente que se meurt notre littérature et voici que tout à coup elle entend, dans son agonie, des sons ineffables ; elle a des visions comme en ont les mourants ; elle est noyée dans une extase céleste et voluptueuse. Elle veut parler mais elle ne murmure, dans son délire, que des sons inintelligibles. Voilà comme je m'explique l'art décadent après l'art naturaliste, les *Palais Nomades*, de M. Gustave Kahn, après *Pot-Bouille* et *Nana*. » (*Temps*, 4 novembre 1888. « Nicolas ». Non repris en volume.)

(101) *Temps*, 14 avril 1889 : « Charles Baudelaire ». Repris V. L., III, p. 200.

(102) *Revue des Deux-Mondes*, tome 81, pp. 695-706. 1^{er} juin 1887 « Baudelaire » (1) « Tout ce que perdra Baudelaire, et notamment dans l'esprit des collégiens hystériques dont il fait la pâture, c'est la vérité, le bon sens, le goût, la sincérité littéraire, la sincérité surtout, qui le regagneront. » Brunetière traite Baudelaire d'« idole monstrueuse », l'accuse de multiplier les lieux communs, les paradoxes, les constructions laborieuses, et ne lui reconnaît pas même d'originalité dans le vice. « Ce n'est qu'un Satan d'hôtel garni ». (p. 697).

(103) *Temps*, 12 mai 1889, « Les Symbolistes ». Non repris.

(1) « Œuvres posthumes et Correspondances inédites de Charles Baudelaire précédées d'une étude biographique, par M. Eugène Crépet. » Article repris dans *Questions de critique*, p. 253-73.

la (104). « M. de Marmontel, songeait [l'abbé], donnait à ses sauvages plus de philosophie. Le Père Aubry est un fanatique [...] Mais quand le vieil ami de Mme Geoffrin lut que, pendant l'orage, Chactas réchauffait de ses mains les pieds d'Atala couchée sur ses genoux, il se demanda si cela était possible. Et, pour en faire l'expérience, il assit sa gouvernante sur ses genoux, puis il essaya de saisir les chaussons de la bonne dame... » Après avoir constaté que philosophiquement au moins, l'abbé Morellet avait raison, France s'exclame : « Puissions-nous n'avoir jamais raison comme lui ! Puissions-nous toujours comprendre les beautés neuves ». Mais ce n'est point par hasard qu'il a choisi pour le représenter, fût-ce caricaturalement, un philosophe du XVIII^e siècle, et, pour représenter les symbolistes, l'écrivain qui réintroduisit la religion dans la littérature française. Car, par un retournement dont il a l'habitude, il avoue ne rien comprendre à la nouvelle école, représentée par Paul Adam, G. Kahn, Francis Poictevin, Moréas, Viélé-Griffin, Tailhade, Jouhney, Caraguel, Ghil, Ch. Vignier, Morhardt, Jaubert : cette liste n'est pas sans intérêt, car (mis à part Moréas) France y énumère des poètes de second plan, techniciens ou disciples sans grande personnalité plutôt même que poètes. Cela, France le dit très bien en parlant de « ces vains lettrés tout occupés de leur écriture, comme ils disent, couvant leurs hiéroglyphes, dans la raide attitude du scribe égyptien du musée du Louvre, ces faux mages, ces faux mystes, ces petites âmes tout entortillées de formules pseudo-magiques ». Et lorsqu'il considère la théorie même du symbolisme, c'est bien une réaction de rationaliste, de philosophe du XVIII^e siècle, qu'il montre devant elle : Morice ayant déclaré que les poètes de l'avenir « tendent tous vers l'absolu » (105), il réplique : « En lisant ces belles choses je sens en moi un vieil abbé Morellet qui ne peut se défendre de s'écrier : Mais, monsieur, je ne sais si l'absolu existe et ne le saurai de ma vie. Mais je sais bien qu'il n'est pas du ressort de nos connaissances et encore moins du ressort des sentiments et des sensations que la poésie exprime. Nous ne pouvons juger des choses que par les rapports qu'elles ont entre elles. Comment un écrivain qui vient de parler si bien de Racine peut-il tomber dans de semblables rêveries ? » Quant à la définition de Paul Adam, elle encourt cette condamnation de France : « Voilà, en mauvais style, beaucoup de théologie ! ». Serait-ce donc seulement de nouveau, devant le symbolisme, ce total refus de mystique que nous avons déjà expliqué chez France ? Non : cette fois, la critique va beaucoup plus loin. Les déclarations rationalistes de France sont encadrées entre la tirade sur les « faux mages » et cette phrase : [la théologie] importe peu, car la doctrine en art n'a jamais précédé les œuvres, et la beauté y éclôt spontanément ».

Ce que France reproche donc maintenant aux symbolistes, c'est de manquer d'authenticité, de n'avoir point l'instinct de la poésie, mais seulement son érudition. Reproche bien plus grave que les précédents. « L'art qu'ils annoncent [dit-il] je ne le vois pas. On me promet des symboles magnifiques et l'on me montre des lambeaux de sens, des phrases interrompues, des mots épars, des vers disloqués, des images brisées, un désastre ! Il faut en convenir, les poë-

(104) Brunetière l'avait déjà rappelé dans son article du 1^{er} novembre 1888, en ajoutant qu'il ne croyait pas être semblable à lui, parce que le symbolisme n'aurait jamais l'importance du romantisme.

(105) Charles Morice : *La Littérature de tout à l'heure*, p. 332 (« Absolu dans la Pensée, Absolu dans la fiction, Absolu dans l'expression »).

tes dont France avait donné la liste tombaient sous le coup de cette accusation, et le critique leur opposait justement Verlaine, « cet être inquiet, tout de génie, ce poète nu, étalant en vers gauches et pourtant exquis sa laideur bizarre, sa monstrueuse impudeur, sa pauvreté touchante, son repentir aussi sincère que son impénitence [...] Monstrueux, ingénu, vrai, celui-là est un poète. » (106) De Mallarmé, il n'est point question dans cet article ; Charles Morice l'avait classé avec Verlaine parmi les aînés du symbolisme, tout en faisant remarquer qu'il n'avait pas publié son « œuvre » (107) : cela explique sans doute le silence de France.

Il touchait bien plus profondément que naguère, en reprochant aux symbolistes d'être des intellectuels sans instinct, sans âme et sans amour, et de tuer la poésie. Il est vrai que le volume de Ch. Morice était très doctrinaire, et que Kahn, Ghil, Moréas — les chefs de la nouvelle école — exposaient ou appliquaient froidement leurs théories dans leurs recueils de vers. Cet article n'est pas d'une ironie aussi virulente que les précédents articles de France, mais il pose le vrai problème ; aussi Charles Morice essaya-t-il de l'arguer de mauvaise foi et de légèreté. « Qu'on lise, à la fin d'un article, comme celui dont je parle, fait de sourires sous-entendus, d'italiques, de parenthèses et autres plaisantes sortes de ne rien dire, un nom fondé sur des œuvres et qui soit à lui seul significatif d'une doctrine, passe. C'est le procédé de M. Anatole France et je sais au moins au nom de quoi il parle » (108). En fait, l'apparente diversité de France sert ici à tenir le lecteur en haleine, mais ses griefs sont nettement formulés.

Il était nécessaire, pour définir sa polémique, de retracer minutieusement l'évolution d'Anatole France entre 1870 et 1889, en ce qui concerne la critique littéraire. L'attaque contre Mallarmé se relie à l'attaque contre le symbolisme, et l'hostilité de France envers Leconte de Lisle joue son rôle dans le dynamisme de cette lutte. France, qui se place dans une situation ambiguë, est sans cesse intéressé par la nouvelle école ; la multiplicité de ses oppositions le mène d'ailleurs à élargir ses idées sur la poésie, à soutenir Baudelaire et Verlaine, à admettre l'assouplissement du vers.

Sa lutte contre le symbolisme va par à-coups : France doit y être poussé par des manifestations violentes de la nouvelle école, et doit prendre lui-même goût à ses attaques, qui sont plus fortes une fois qu'il a écrit un ou deux articles. Les procédés en sont très élaborés : utilisation d'anecdotes, citations habilement choisies, brusques retournements et nonchalance affectée. C'est peut-être à cause de cela même que sa polémique a été jugée comme une réaction d'« installé », d'homme qui a une fois pour toutes établi sa doctrine. On

(106) Verlaine avait publié en 1888 un « Anatole France » dans la série des *Hommes d'Aujourd'hui* (Vanier) « Qu'il me soit permis en terminant de me souvenir que l'année dernière, alors qu'un bruit considérable, en partie malveillant, s'élevait autour de plusieurs d'entre les jeunes poètes, France s'occupa longtemps de la question et eut même une polémique des plus courtoises mais des plus vives avec Jean Moréas, polémique dont il reste en somme acquis que ce que d'aucuns appellent la Nouvelle Ecole, ou les Nouvelles Ecoles, car il y a doute à ce qu'il paraît, prétend se débarrasser de certaines règles déjà dénoncées par Banville et mal respectées depuis le Romantisme. »

(107) Morice, *op. cit.*, p. 190.

(108) *Art et critique*, 22 juin 1889. (en réponse à un article de Jacques Donzelle, paru le 8 juin dans la même revue) « Tribune Libre », p. 62.

peut surtout attribuer ce jugement sévère au fait que plusieurs articles du *Temps* parmi les plus importants étaient tombés dans l'oubli : l'attaque apparaissait alors spasmodique ; il était difficile d'en établir les raisons. Cette attaque va en réalité dans un sens de creusement : elle vise tout d'abord la seule expression, puis la théorie de l'école (mysticisme, obscurité de la pensée et de la langue), enfin l'authenticité poétique. Comme elle se fonde sur les croyances parnassiennes de France, puis (lorsque, n'écrivant plus lui-même de poèmes depuis longtemps, il s'est consacré au travail de critique) sur ses opinions scientifiques et artistiques, il serait tout à fait injuste d'accuser France de mauvaise foi ou, de légèreté fondamentales. Si l'on en décèle dans ses articles (surtout dans ceux de *l'Univers Illustré*), c'est pour répondre aux nécessités immédiates de la lutte ; mais sous l'ironie facile et provocante se trouve presque toujours une autre ironie : celle qui consiste à prendre ses distances, avant de juger, envers les autres et envers soi-même. France a accepté de changer certaines de ses positions. Seulement il a toujours refusé d'entrer, fût-ce un instant, dans le jeu des symbolistes, et c'est finalement, non peut-être le défaut, mais le manque de sa polémique. Elle manque de générosité vis-à-vis d'un essai de renouvellement qui était sincère ; elle refuse la révolte, elle se reporte souvent à des valeurs humanistes que le temps a vidées de leur substance et à un goût que sa pureté même risque d'affaiblir. En revanche, France a eu des vues très lucides que la suite du mouvement a justifiées : le bouleversement de la langue menait à sa propre destruction, l'école était trop intellectuelle et théorique, elle tenait trop à des effets extérieurs. Le positiviste qui vivait dans Anatole France s'effrayait d'aventures qu'il jugeait ou dangereuses, ou sans issue. Mais, en 1889, il soupçonnait qu'on a quelquefois tort d'« avoir raison » contre son temps.

— FRANCE CONTRE LE NATURALISME —

ANATOLE FRANCE CONTRE LECONTE DE LISLE, MALLARMÉ, LES DÉCADENTS ET LES SYMBOLISTES.

Le violent article que France a dirigé contre *La Terre*, en 1887, ne donne qu'une idée très imparfaite de son opposition au naturalisme : c'est un article de paroxysme et de pur combat, qui ne saurait permettre de distinguer les origines et les raisons de la crise. En considérant les articles parus dans le *Temps* depuis 1875, on se rend compte que cette polémique littéraire revêt un tout autre caractère que l'opposition au symbolisme. Celui-ci était d'accès difficile, et France a été longtemps arrêté par l'obstacle de la langue : il est entré peu à peu dans son domaine et n'a guère formulé de théorie générale à son propos qu'en 1888. Au contraire, le naturalisme se définit immédiatement et pose à France des problèmes d'autant plus irritants qu'ils sont proches de sa pensée. Parnassiens et naturalistes appartiennent à la même génération, se réclamant également de la science (1) ; France surtout, parmi les écrivains de formation parnassienne, s'intéresse de près au réel et met sans cesse au point sa position scientifique. C'est justement là que s'insère sa polémique contre les naturalistes : les opinions de France et de Zola sur la science même, et sur le rôle qu'elle peut jouer dans l'art, divergent de plus en plus. France s'oppose à Zola au nom de ses idées sur l'art ; mais celles-ci, à leur tour, se précisent et s'exaspèrent au cours de la lutte.

France affirme sa théorie scientifique contre les Goncourt et Zola.

L'opposition de France part d'une doctrine de conservation à la fois littéraire et sociale, qui se justifie par la science telle qu'il la conçoit. Les critiques n'ont pas souligné l'aspect politique de la question ; il apparaît pourtant dès cet article du 24 novembre 1875 (2) sur « Edmond et Jules Goncourt », où France applique les principes tainiens. « Une critique conduite avec quelque méthode et éclairée de quelque science reconnaît vite l'innocence des chefs d'école. Notre temps de démocratie inquiète, de convoitises, de malaise, devait produire Madame Bovary et Manette Salomon [...] Je crois qu'on ne rompt pas sans danger la chaîne des traditions, qu'il faut aux plus grands écrivains des ancêtres, un passé antique, de chers et longs souvenirs ; je crois que les nouveautés violentes ne sont pas selon la

(1) Zola se réclame de Taine, de Claude Bernard, et du théoricien de l'hérédité, le Dr Lucas.

Une preuve que Zola et les parnassiens s'entendaient bien, avant que Zola eût édifié sa doctrine, c'est que l'*Assommoir* parut en feuilleton dans *La République des Lettres*, dirigée par Catulle Mendès, en 1876. Anatole France collaborait au même moment à la revue (*Leuconoé*, *Térence*, « La mission de Jeanne Darc » — janvier-octobre 1876).

(2) 24 novembre 1875. *Temps* : « Edmond et Jules de Goncourt » — Non repris en volume.

nature. Charles Lyell a démontré que les grandes évolutions géologiques se sont produites lentement et doucement. Les formes sociales et, par suite, les formes littéraires doivent être modifiées, ce me semble, avec cette lenteur clémente des forces naturelles. »

France reprochait aux Goncourt d'accumuler des réalités plates, tout en dépeignant paradoxalement des êtres d'exception ; quant à leur style fait pour traduire la névrose, il ne savait décider de sa valeur. Il pensait toutefois qu'il n'aurait pas dû faire école. Aussi la critique retombait-elle surtout sur Zola, que France accusait de plagier les Goncourt en les exagérant : « Ils ont beaucoup senti le dix-huitième siècle. M. Zola a été berger, j'entends berger comme Florian, dans les *Contes à Ninon*. Ils ont courageusement fouillé les misères du monde contemporain. M. Zola est entré dans le « ventre » de Paris [...] Ils sont peintres ; M. Zola broie des couleurs [...] Il n'a pas comme eux la vision directe des choses ; il n'a pas la belle émotion de l'écrivain [...] Il y a dans M. Zola une symphonie de fromages et une symphonie de parfums qui laissent apercevoir le procédé avec trop de complaisance et qui préserveront tout critique de la fantaisie de ranger M. Zola parmi les véritables observateurs. »

Les griefs de France peuvent à cette époque se résumer dans une accusation de brutalité ; ils sous-entendent une théorie esthétique et sociale. Edmond de Goncourt y fut très sensible. Il écrivit le 27 novembre 1875 (3) : « Maintenant le jeune France est une petite canaille [...] Je l'ai connu dans son enfance, une enfance enrhumée du cerveau et reniflardante [...] J'ai été charmant pour lui, un peu il est vrai eu égard à la position inférieure de son père vis-à-vis de moi [...] Il me semble qu'il aurait dû me dire qu'il avait un autre idéal que nous, qu'il était de la domesticité de Leconte de Lisle [...] son article [...] dans une forme enveloppée et polie est la négative la plus complète de ce que nous avons fait. » À la lecture de cette lettre, on soupçonne dans les attaques ultérieures de France une raison personnelle : France avait pu deviner la condescendance de Goncourt envers lui, et ne pardonnait pas facilement d'être traité comme un inférieur.

En 1876, il donna au *Temps* (4) une étude sur « La nature dans les romans de George Sand » qui plaçait franchement la question sur un plan esthétique. « Il y a en ce temps-ci, dans le roman et la peinture, un goût de laideur qui a séduit quelques artistes laborieux, mais faibles de tête. Ceux-là se livrent honnêtement aux plus pénibles recherches [...] Ils se sont mis tous à faire des paysages de banlieue [...] Ils s'imaginent que plus une chose est laide plus elle est vraie. Ils ignorent que la nature n'est ni belle ni laide en elle-même, que le beau et le laid ne sont que dans l'homme qui les conçoit, et que le beau, identique à l'agréable, résulte d'un arrangement logique des objets, qui est tout l'art. » L'attaque était brève et se dissolvait dans une théorie toute classique de l'art : selon France, l'art est harmonie et composition, et résulte d'une réflexion de l'homme sur la nature. Il formulait là une idée très profonde chez lui, puisqu'elle l'a conduit à son apologie du subjectivisme. Mais il ne s'éloignait pas pour autant de l'étude du réel : « La libre étude des phénomènes de la vie a pour effet inévitable de révéler des relations intimes entre l'homme et les choses [...] Les lois de la science, apprises ou à demi devinées par les poètes, communiquent à ceux-ci

(3) Catalogue de vente Ronald Davis, juin-juillet 1935.

(4) *Temps*, 18 avril 1876. « La nature dans les romans de George Sand » — Non repris en volume.

un sens profond des choses ». L'art est donc un équilibre, une transcendence du réel ; équilibre délicat et dont on voit la difficulté lorsque France assimile le beau à l'agréable. Encore devrait-il préciser comment cet agrément doit se faire sentir. Car, en suivant sa définition, on risque de tomber dans le fade et le convenu : de la bucolique de George Sand aux romans édulcorés de Sandeau ou de Theuriet (5), il n'y a que l'intervalle créé par le goût. C'est précisément parce que le public du xix^e siècle vivait sur ce malentendu — un « beau » roman est un roman « agréable » au lecteur, c'est-à-dire trop souvent un roman qui voile certaines réalités — que les réalistes avaient entrepris leur révolution. « Quand l'objet est entièrement, absolument laid et plat [devait écrire Jules Lemaitre à propos du naturalisme] on est bien sûr alors que ce qu'on aime dans l'œuvre d'art, c'est l'art tout seul » (6). France méconnaît dès l'abord la valeur d'une telle révolution, parce que lui-même, comme écrivain, est engagé dans la lutte entre les écoles : il a sa théorie personnelle. La rudesse de sa polémique contre Zola vient de ces principes d'un goût un peu étroit, qui étaient fortement établis chez France. Son article sur Georges Sand était dirigé de façon si manifeste contre l'école nouvelle du roman que Taine l'en félicita : « Quant au choix du sujet, il est parfait : voilà les véritables études de psychologie littéraire ; cela repose au milieu de ce Sahara de sciences positives et de mirages ultra-colorés dans lesquels nous nous desséchons » (7).

Pourtant, la bataille n'était pas encore sans merci. Lorsqu'en juin 1877, France consacra tout un article à « M. Emile Zola » (8), il s'en montra il est vrai foncièrement ennemi, mais garda envers lui une relative objectivité. Il reconnaît que Zola est un « robuste artisan des livres » (au vrai, est-ce là un compliment ?) et que la conception des *Rougon--Macquart* « est de force à causer quelque surprise et à obtenir l'attention. Il faut une énergie peu commune pour agiter tant de personnages dans des milieux divers. » La figure du prêtre, dans *La Conquête de Plassans* (9), lui semble digne d'éloges.

(5) *La Roche aux Mouettes*, de Sandeau, est de 1871. Theuriet avait publié en 1875 *Le Mariage de Gérard*, qui avait eu un grand succès. Ni Ohnet, ni Rameau n'écrivaient encore.

(6) J. Lemaitre, « J. K. Huysmans », *Revue Contemporaine*, 25 avril 1885, pp. 544-559. (*Contemporains*, 1^{re} série, p. 317.) « Nous touchons au fond même du naturalisme », écrit-il avant de donner cette définition :

(7) B. N., fonds Lion. Lettre gardée par France, avec les autres lettres de Taine, dans un dossier spécial.

(8) *Temps*, 27 juin 1877 : « M. Emile Zola ». *Non repris* en volume. Les 15 et 16 janvier de la même année, France avait consacré dans la série « Variétés ; les romanciers contemporains » du *Temps*, deux articles à Yvan Tourguénief : il y appréciait les romanciers russes de manière très lucide (on les opposa dix ans après aux naturalistes, comme ayant su unir la peinture de la réalité à la psychologie et au sens des valeurs morales). France se montre attaché au réel, point encore engagé dans les excès antinaturalistes : « La littérature russe est jeune encore. Elle éclata au commencement de ce siècle et fut toute byronienne [...] Un goût amer de la vie, une impie et magnifique audace, un esprit avide et contempteur [...] tels sont les caractères de la poésie russe [...] La jeunesse est un rêve. Gogol s'en réveilla seul [...] Par lui, la littérature toucha la terre [...] Il faut le dire, on se lassé vite du sublime. Il est doux, à certaines heures, de rentrer dans la réalité des choses... [France parle des nouveaux écrivains russes]. Ces nouveaux venus eurent la sagesse de tout mesurer à la taille humaine. Ils n'imaginèrent rien hors de la vie. Leur imagination reposa sur la vérité : elle en eut plus de force et n'en eut pas moins de grâce. Ce fut l'école naturelle. » (*Non repris* en volume.)

(9) *La Conquête de Plassans* fut publiée en 1874. Rapprocher cette appréciation de France de son étude sur le clergé chez Ferdinand Fabre, dans le *Temps*

Quant à l'*Assommoir*, « [ce] n'est certes pas un livre aimable, mais c'est un livre puissant. La vie y est rendue de façon immédiate et directe ; l'illusion de la réalité ne saurait aller plus loin ».

Mais dans cet article, l'attaque de France contre Zola ne s'éparpille plus en formules générales. Il lui reproche d'avoir érigé en système des idées scientifiques mal étudiées et peu sûres en elles-mêmes (10) : « une vague notion des lois scientifiques [...] une botanique, une chimie, une physiologie de la plus mauvaise qualité », et sait résumer *Thérèse Raquin* de façon à faire naître l'ironie : « Je comprends mal ce petit employé qui [...] après avoir assassiné son ami [...] devient peintre de talent. L'auteur prouve, par les démonstrations scientifiques les plus rigoureuses, que le crime rendit Laurent nerveux, et qu'étant nerveux il dut nécessairement bien peindre. Les découvertes de M. Zola en physiologie sont accablantes ». Lorsque France en arrive aux *Rougon-Macquart*, il blâme le principe même de la série : « Les lois de l'hérédité sont mal connues [...] La théorie de l'hérédité, mal dégagée encore de l'observation des phénomènes naturels, est d'un faible secours dans l'ordre plus complexe des phénomènes sociaux [...] C'est un travers commun à beaucoup de romanciers de vouloir beaucoup prouver. » Du reste, Zola donne des armes contre lui-même en transgressant son système et en faisant preuve, dans ses « symphonies » de fromages ou de fleurs, « de la plus vaine, de la plus vide et de la plus détestable virtuosité. Rien n'est plus éloigné de la nature. Un réaliste devrait s'épargner de telles fautes ». Enfin le style de Zola est « incorrect et brutal, chargé, dans les parties descriptives, de termes d'ateliers ». Il recherche les mots grossiers, « il est affecté en cela et a son genre de gongorisme ».

L'hostilité de France contre Zola était loin d'être aussi conservatrice que celle de Brunetière qui, deux ans auparavant (11), avait déclaré tout net que le roman réaliste, né du positivisme et des théories proudhoniennes, faisait courir les mêmes dangers à la société. Brunetière se refusait à croire que le commerce et l'industrie pouvaient fournir matière à l'art (12), et voyait dans la science une raideur, une dureté qui la rendaient incompatible avec la littérature (13). Critique extrême qui excluait toute possibilité de pacte, elle était en un sens moins dissolvante que celle de France : car celui-ci admirait Daudet (14), écrivait en 1879 *Le Chat Maigre* qui peut

du 12 juin 1878. France est attiré par les écrivains qui présentent un clergé, non pas perdu de vices, mais ambitieux et adonné à l'intrigue.

(10) C'est le reproche que font à Zola tous les critiques : Brunetière (voir plus loin), Wyzewa en décembre 1887 dans la *Revue Indépendante*, J. Lemaître (*Revue Bleue*, 21 février 1885. — *Contemporains*, I, 250. « Il est impossible d'imaginer une équivoque plus surprenante et plus longuement soutenue et développée que celle que fait le fond de son volume sur le *Roman Expérimental*. »)

(11) 1^{er} avril 1875, *Revue des Deux Mondes*. « Le roman réaliste » (VIII, pp. 700-713).

(12) « Le commerce et l'industrie sont de belles et grandes choses certainement ; donneront-elles jamais aux parties vraiment nobles et souveraines de l'intelligence la satisfaction qu'elles permettent à nos appétits de bien-être ? »

(13) « C'est aussi ce qu'on peut se demander de la science, dont il semble d'ailleurs que nos romanciers parlent souvent sans la connaître. »

(14) *Temps*, 31 août 1876 : « Alphonse Daudet ». Article *non repris* en volume. Le seul reproche que France adresse à Daudet est de trop aimer les néologismes ; il admire son sens de la douleur humaine et sa façon de peindre un Midi encore païen. Brunetière avait au contraire attaqué Fromont jeune et Risler aîné dans son article du 1^{er} avril 1875.

être considéré comme une transaction avec le réalisme, sans compter qu'il donnait toujours sur la science des articles d'esprit positiviste (15). Son opposition était complexe et portait, non sur l'utilisation même de la science dans la littérature, mais sur la manière dont Zola l'utilisait. C'est pourquoi, jusqu'en 1887, alternèrent dans les critiques de France contre Zola les articles de pure attaque et les articles où, à propos du naturalisme, il définissait sa propre conception de la littérature sur un ton assez objectif. Doctrine nuancée, attaque violente, voilà où son esprit paradoxal entraînait France.

S'il mit une telle ténacité dans son opposition, c'est qu'il y jouait l'idée qu'il se faisait de la littérature et de la société. Brunetière croyait aux valeurs établies ; France, à l'opportunité d'une évolution lente. L'un était réactionnaire, l'autre conservateur ; au fond de leur lutte contre le naturalisme, on trouve des raisons politiques, mais bien plus délicates à formuler pour France. Ces raisons apparaissent dans la critique qu'il donne des Goncourt ; l'évolution de Zola vers le naturalisme ne fait qu'accroître leur importance. Après la formation du groupe de Médan (16), Zola définit sa doctrine et proclame qu'elle est faite pour son temps. Son article intitulé « La République et la littérature » (17) identifie le naturalisme et le parti républicain, parce qu'il exclut « la question d'un Dieu », ne tient « pas compte de l'idéal ». « C'est ici [écrivait Zola] la littérature d'un siècle de science qui ne croit qu'aux faits ». Rien de plus antipathique à France ; ses attaques contre l'esprit étroit des politiciens de la Troisième République (18) et celui des naturalistes ont précisément la même cause : rationaliste par tout un côté de lui-même, il est sans cesse amené à dénoncer les applications contemporaines du nationalisme, excessives et fausses à son gré. Lui, il hésitait devant la réalité, il l'enveloppait de sentiment, estimait que la littérature devait la surmonter autant que la décrire. Aussi quelle ironie, lorsque Zola établit le principe du « roman expérimental » ! « Vous savez que le roman, qui jusqu'ici appartenait à la littérature, est entré l'autre jour dans le domaine des sciences expérimentales (19). C'est M. Zola qui l'a voulu. « Nous autres savants ! » dit M. Zola avec une candeur qui m'attendrit jusqu'aux larmes », écrit France dans le *Globe* du 23 octobre 1879.

(15) Le début du *Chat Maigre* trahit l'influence du réalisme à la mode (par exemple, cette phrase : « Les ouvriers, portant leurs outils sur le dos, et les femmes, revenant de chez le traiteur avec des portions de bœuf entre deux assiettes, marchaient sous la pluie en tendant le dos, dans la morne attitude des bêtes de somme », p. 163). Il est vrai que le roman s'évade vite vers la description d'une société si particulière, si peu « conforme », qu'elle convient à l'inadaptation de France.

A propos des articles sur la science, voir l'Introduction à cette période 1875-1889.

(16) En 1878.

(17) Dans *Le Roman expérimental* — Paris, 1880. Paru d'abord en brochure en 1879. Cet article contient des affirmations brutales : « Le romantisme est sûrement déiste [...] Passez maintenant au naturalisme, et vous vous sentirez aussitôt sur un terrain positiviste [...] Ce qui m'a toujours surpris, c'est que les athées du parti républicain nous attaquent avec une violence aveugle. » Il y a là d'ailleurs un fond de vérité : la preuve, c'est que France, fondamentalement irréligieux, ne s'est jamais opposé à Zola au nom de la morale courante.

(18) Voir chapitre sur France et la politique, p. 79 et suivantes.

(19) Dès avril 1878, Zola avait lancé de retentissants manifestes dans *Le Bien Public*. Dans sa Revue Dramatique et Littéraire, Zola avait étudié Duranty et son journal, *Le Réalisme* ; il s'y élevait contre le romantisme et déplorait que le

La lutte devient plus âpre et se précise à plusieurs niveaux.

France garde le silence lorsqu'en 1880 se manifeste au grand public le naturalisme : coup sur coup, ce sont *Les soirées de Médan*, *Le Roman Expérimental*, *Nana*. La réponse de France, c'est *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, édité l'année suivante et couronné par l'Académie Française « comme contre-poison du roman contemporain », pour emprunter à Taine son expression (20). « Restez ce que vous êtes [écrivait-il à France], et dédommagez-nous de tant de talents contemporains déviés par l'imitation de la peinture, par le goût des mauvaises odeurs, par l'admiration voulue de la platitude populacière et bourgeoise, disciples d'Henri Monnier et de Courbet, et qui, sous prétexte de vérité et de rendu, nous font prendre la vie en dégoût et la littérature en horreur ». Zola n'était pas homme à laisser passer le défi : c'est en attaquant avec sa véhémence coutumière Anatole France qu'il provoqua une première hostilité directe. France se mettait difficilement en route, mais alors sa violence était grande. Dans la Préface qu'il donna en 1882 aux *Désirs de Jean Servien* (21), il déclara : « Avant d'écrire sur le monde moderne, j'ai étudié, autant que je l'ai pu, les mondes d'autrefois, et je ne me suis détourné de la vue du passé qu'après avoir senti jusqu'au malaise l'impossibilité de me bien figurer les anciennes formes de la vie. Pendant ce temps, le romancier le plus affiché de l'école naturaliste m'appelait « néo-grec » et me signalait seulement, disait-il, pour « l'étrangeté du cas ».

« Vous entendez bien qu'il s'agit d'un cas pathologique et c'est maintenant une maladie que de s'intéresser au passé [...] C'est la maladie des L. de Lisle, des Taine et des Renan [...] j'en fus atteint, moi aussi, jusqu'à lire les poètes grecs ». C'étaient deux conceptions du temps qui s'affrontaient : France ne croyait pas à l'objectivité de l'histoire, mais il transportait le présent dans le passé, ce qui était une manière de le fuir et d'en faire une œuvre d'art. Zola s'en tenait au fait brut : le présent explosait dans ses romans et en dévorait toutes les valeurs.

A partir de ce moment, l'attaque contre Zola se fait au nom de la littérature. Il ne faudrait pas que la boutade de mars 1883 sur des lycéens révoltés « à qui [...] M. Zola enseigne la morale nouvelle » (22) crée un malentendu dans l'interprétation de la polémique entreprise par France. Le scandale que les romans de Zola soulevèrent dans un public attaché au conformisme moral fut exploité par

naturalisme naissant ne s'en soit pas encore absolument dégagé. La littérature d'observation, disait-il, était la littérature de l'avenir, celle qui suivait le mouvement même de l'intelligence (8 et 22 avril). Les 27 et 28 avril, E. Lepelletier avait publié dans le même *Bien Public* une étude sur « Le Naturalisme et E. Zola ». — *La République Française et la littérature* parut en 1879.

(20) 12 avril 1881, n. a. fr. 23.649. Catalogue Caillavet, n. 191, folio 109 du recueil.

(21) Edition Lemerre, Préface reproduite dans les *Œuvres Complètes* de France. Calmann-Lévy, 1925. Tome III (1).

(22) *Univers Illustré*, 31 mars 1883, non repris (il s'agit de la révolte des lycéens de Louis-le-Grand contre le proviseur Gidel), p. 194.

(1) France fait allusion à un article paru en 1876 dans le *Messager de l'Europe*, de Saint-Petersbourg — recueilli dans *Documents littéraires, études et portraits*, 1881. Zola y traitait France de poète néo-classique.

France, comme il se devait en bonne guerre. Mais France ne l'éprouva point lui-même : il posa toujours la question esthétique, et c'est en se reportant à une théorie classique du beau qu'il condamna le naturalisme. Seulement il y avait là matière à confusion, comme on pouvait le voir dès l'article de 1876 sur George Sand, et comme il apparaît plus encore dans cette critique de *Pot-Bouille* parue en décembre 1883 (23) : « [Zola] n'a rien à répondre si je lui dis que je cherche les documents dans la réalité et que je veux que l'art me donne l'idée du beau, qui est sa raison et sa fin, au lieu de me montrer une pierre à évier et des piles de madapolam. Tous ces Trublot et tous ces Vabre qui sont d'une laideur petite et qu'on a l'audace de me montrer pour mon plaisir me feront regretter bientôt les héros et les héroïnes d'autrefois [...] L'art, dont le seul but est de nous plaire et de nous consoler, doit nous dire seulement, en des mensonges délicieux, que la vie est bonne et que la terre est belle ». Cette fois, l'idéalisme est soutenu sans contre-partie, pour les nécessités de la lutte. France glisserait vite à la facilité.

Les attaques de 1884 prouvent bien que France, personnellement, reprochait avant tout à Zola d'interpréter le rationalisme autrement que lui-même, et de l'extrapoler sans véritable esprit scientifique. France avait peu à peu réduit le domaine de la science et proclamé qu'elle n'expliquait pas tout l'homme ; Zola donnait à la science la primauté sur l'homme même, puisqu'il le croyait obiet d'expérience. Le chroniqueur de l'*Univers Illustré* déclare : (24) « M. Zola a écrit soixante pages sur la méthode expérimentale sans parvenir à distinguer l'expérimentation de l'observation » ; quatre mois plus tard (25), c'est la même accusation, développée avec la bouffonnerie de certaines énumérations de Molière : « On soutient communément que le roman doit être naturaliste, documentaire, physiologique, pathologique, nosologique, scatologique, nymphologique et tératologique. Mais on n'admet plus qu'un roman puisse être un roman [...] On fait des romans pour étudier un point particulier de physiologie ou pour caractériser une nouvelle entité morbide. Cela n'a pas le sens commun. » L'hostilité de France est celle d'un écrivain pour qui compte le métier, et qui n'admet pas de voir le roman se dissoudre dans la réalité. « Un roman est un roman », c'est dire qu'il a son style, une composition, une démarche propre qui n'est point celle de l'événement brut. Cette critique de France paraît plus juste que celle de Brunetière (26), qui, hanté par la notion des « genres » et poussé à bout par la vogue des romans nouveaux, reprochait au même moment aux naturalistes d'exploiter comme des drames des situations de vaudeville. France touche directement la question

(23) *Univers Illustré*, 22 décembre 1883, p. 803. *Non repris*. *Pot-Bouille* avait été adapté pour le théâtre par Busnach, et, transformé en comédie en cinq actes, avait été joué à l'Ambigu, le 13 décembre 1883.

(24) *Univers Illustré*, 26 avril 1884, p. 258. *Non repris*. Zola n'était pas parvenu en effet à expliquer ce que pouvait être l'expérimentation pour un romancier, et n'était pas clair dans l'exposé même de la doctrine : « Il est indifférent que le fait générateur soit reconnu comme absolument vrai ; ce fait sera surtout une hypothèse scientifique [...] Mais lorsque ce fait sera posé, lorsque je l'aurai accepté comme un axiome, en déduire mathématiquement tout le volume. » Mais un savant voit son axiome vérifié ou non par le résultat de ses expériences ; il n'en est pas de même pour le romancier.

(25) *Univers Illustré*, 23 août 1884, p. 530. *Non repris*.

(26) *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} août 1884. « Les petits naturalistes » (à propos de Céard, Hennique et Huysmans). Tome LXIV, pp. 693-705.

de l'existence artistique ; cela ne l'empêche pas de revenir, au besoin, aux railleries faciles sur « les peaux de lapin pendues dans la cuisine au-dessus de l'évier » (27). Ses attaques changent constamment de niveau, surtout dans cet *Univers Illustré* où il doit plaire à tous les publics.

Apaisement, puis reprise d'une opposition qui porte France à l'excès dans l'idéalisme.

1885 est une année électorale ; France consacre le plus souvent ses chroniques à la politique. D'ailleurs, l'hypnotisme et le magnétisme connaissent une première vogue ; les *Déliquescences* révèlent au public le décadentisme. C'est contre lui que France tourne ses attaques. Désormais, la polémique contre le mouvement littéraire nouveau alterne avec la polémique contre le roman naturaliste (28) ; c'est sur deux fronts que va combattre Anatole France. Il s'apaise alors provisoirement vis-à-vis de Zola. Même, le 30 janvier 1886, prenant la direction d'une revue en détresse, *Les Lettres et les Arts*, il écrit au chef du naturalisme pour lui demander sa collaboration (29). Il serait pourtant difficile de tirer argument de cette lettre : France doit assurer à sa revue une collaboration aussi brillante que possible. Du reste, il est fort réservé : « Je sais que l'administration de la revue partage mon désir et qu'elle voudra reconnaître un concours dont elle apprécie l'importance. Je vous serai de mon côté très reconnaissant ». Zola écrivit en tête de la lettre : « 25 février 86. Répondre que je donnerai quelque chose, quand je le pourrai. » Aucun article de lui ne parut dans la revue ; dans le numéro de mai (30), France, rendant compte du Salon, lui adressa un coup de patte : « M. Zola a beau faire, il ne me donnera jamais l'envie de tout voir. C'est le soin d'un galant homme, que de choisir ses spectacles. » Sa position était donc demeurée la même, une position de classique : « galant homme » sonne comme « honnête homme », et l'exigence du « choix », qui implique le goût, redonne tout le sens de la querelle. Elle reprend en 1887 dans les mêmes termes : Zola ayant protesté contre le maintien de la censure, France lui prodigue une ironie qui prouve la signification politique de son opposition : « Nous ne sommes pas libres, et M. Zola en meurt. Mânes de Caton, tressaillez ! M. Zola meurt pour la liberté ! Mourra-t-il du moins, avant d'avoir enfoncé le poignard vengeur dans le cœur du tyran Berthelot ? [...] Je me contenterai de remarquer que M. Zola, réclamant la liberté à l'heure qu'il est, n'a certainement pas le sens du ridicule. » (31). Dans le *Temps*, le problème demeure esthétique : le 6 février, Anatole France écrit : « L'art [...] est instinctif. C'est peu pour lui de connaître ; il faut qu'il sente. La science ne peut être son moyen, puisque la vérité n'est pas son but. Le roman est une espèce de poème familier qui parle au sentiment et à l'imagina-

(27) *Univers Illustré*, 27 décembre 1884, p. 819. *Non repris.*

(28) Voir les tableaux annexés au présent chapitre.

(29) B. N., fonds Zola, nafr. 24.519, folio 234-235.

(30) *Les Lettres et les Arts* — directeur : Anatole France. Le numéro de mai 1886 publie une nouvelle d'André Theuriet et « Au Salon » d'Anatole France.

(31) *Univers Illustré*, 5 février 1887. *Non repris.* (Le jeune député Laguerre avait demandé la suppression de la censure, qu'avait refusée Berthelot. Zola avait vu censurer *Germinal* six mois auparavant). Pp. 82-83.

tion » (32). La doctrine de la primauté esthétique a pris chez France une telle ampleur, qu'il en arrive non seulement à séparer les catégories du beau et du vrai, mais encore à repousser la science. Il donne à l'instinct la plus grande place chez l'homme, au point d'absorber en lui la raison. Et l'on voit bien à quelle extrémité le porte son attaque contre le naturalisme, lorsque, le 15 mai, il loue *Claudie* de George Sand (33). Comme la *Terre* allait paraître quinze jours plus tard en feuilleton dans le *Gil Blas*, cet article d'avant la bataille, qui traite précisément des paysans, retient l'attention : « Si George Sand a embelli ses Berrichons, c'est pour notre plaisir, et elle a bien fait. Elle a peint [...] des êtres naïfs capables d'exprimer des idées morales dans leur plus claire simplicité. Elle a montré, par l'exemple de Claudie, comment la douleur et le sacrifice rachètent la faute que le cœur inspira. Il y a dans ce simple drame une grande vérité humaine. Je me soucie bien après cela si la couleur locale y est observée. L'art n'a pas la vérité pour objet [...] il faut demander la vérité aux sciences, parce qu'elle est leur objet [...] Il est possible que la Renée de M. Emile Zola soit plus vraie que la Claudie de George Sand [...] Elle n'est pas poétique, et c'est ce que je lui reproche. Claudie, j'en conviens, ne saurait exister dans la vie ; mais elle existe dans l'art, parce qu'elle est poétique ». Voilà donc l'art tout entier tourné vers le rêve : cette doctrine est chez Anatole France une doctrine de combat, qui va beaucoup au-delà de sa pensée et de ses œuvres personnelles. C'est la précision dans le souvenir, et une précision très matérielle, qui avait donné son charme au *Livre de mon Ami* (34). France parle bien de « vérité humaine » : mais qu'est-ce en somme que cette vérité coupée de la vie, ce type général d'homme qui, épuisé, exsangue, finit par ne plus ressembler à aucun homme pris en particulier ? De la même manière que, pour faire pièce aux symbolistes, il est arrivé à France de soutenir des poètes très conventionnels, il lui arrive ici d'exposer un idéalisme vraiment trop coupé du réel. Les excès naturalistes le portaient à l'excès contraire.

A la veille de la grande bataille, France, lorsqu'il parlait du naturalisme, était donc amené à rompre lui-même cet équilibre qu'il recherchait. Il faisait figure de critique réactionnaire, en s'appuyant sur l'œuvre d'un auteur mort depuis dix ans, et il était arrivé à ce parti-pris sans lequel la polémique s'exténue très vite. Celle-ci était pourtant fondée sur d'autres valeurs que celle de Brunetière, avec laquelle elle se confondit lors de l'affaire des Cinq. France était parti des mêmes études scientifiques que Zola, et les croyances positivistes demeuraient vivantes en lui ; seulement il était attaché au passé ; il avait le souci des techniques purement littéraires ; enfin il éprouvait en face du réel une hésitation qui, à la lecture des romans natu-

(32) *Temps*, 6 février 1887. « *André Cornélis* ». *Non repris*. Ici encore se fait sentir l'influence de Lamartine. Voir la Préface de *Geneviève* : « De simples histoires vraies et pourtant intéressantes, prises dans les foyers, dans les mœurs, dans les misères, dans les bonheurs et presque dans la langue du peuple lui-même, espèce de miroir sans bordure de sa propre existence », c'est le roman que souhaite Lamartine (p. 30, Préface).

(33) *Temps*, 15 mai 1887. « A propos de *Claudie* ». *Non repris*. La Renée dont il est question dans cet article est l'héroïne de *La Curée*, Renée Saccard, qui devient la maîtresse de son beau-fils Maxime. *Renée*, pièce en cinq actes, fut représentée au Vaudeville le 16 avril 1887 et cette création fit du bruit dans la presse.

(34) Voir le chapitre I. *Le Livre de mon Ami* parut le 16 mars 1885.

ralistes, se transformait en répulsion. Si bien qu'il avait fini par se montrer partial et injuste en exposant ses propres théories.

On peut en outre parler d'une opposition politique, les raideurs de Zola se confondant avec celles de la Troisième République en ses débuts. Ces motifs ne sont pas primordiaux : pour France, la littérature possède des valeurs propres, et il se préoccupe avant tout de l'esthétique. Même en matière politique, c'est la violence et la grossièreté qu'il attaque, parce qu'il demeure un intellectuel. Mais comme précisément sa position sur ce terrain n'est pas claire, il se trouve d'accord dans ses attaques avec le public bourgeois de son temps, qui demande à être rassuré, occupé sans avoir mauvaise conscience à des intrigues psychologiques qui ne mettent pas en question l'ordre même de la société (35). France fait partie contre le naturalisme d'une majorité de coalition ; cela donne sur le moment de la force à sa polémique. Mais ces majorités sont fragiles, et France porte en lui de quoi les faire éclater.

Août-novembre 1887 : France et son paroxysme contre Zola.

Au début de 1887, déjà, l'opposition de France à Zola entrait dans une période de crise. La fièvre se déclara lors du Manifeste des Cinq (36) — Bonnetain, Rosny, Descaves, Margueritte, Guiches — qui, anciens disciples de Zola, s'élevaient contre lui. Le début de la publication de *La Terre* avait soulevé des indignations et des ironies dans la *Gazette de France*, *Le Livre*, *Le National* (37) ; c'était sans doute l'article de Deschaumes dans ce dernier journal qui avait provoqué le « Manifeste », acte d'abandon. « *La Terre* a paru. La déception a été profonde et douloureuse. Non seulement l'observation est superficielle, les trucs démodés, la narration commune et dépourvue de caractéristiques, mais la note ordurière est exacerbée encore, descendue à des saletés si basses que, par instants, on se croirait devant un recueil de scatologie : le Maître est descendu au fond de l'immondice.

Eh bien ! Cela termine l'aventure. Nous répudions énergiquement cette imposture de la littérature véridique, cet effort vers la gauloiserie mixte d'un cerveau en mal de succès. » Le Manifeste faisait allusion à une hantise sexuelle de Zola, explicable par son état morbide, et proclamait que, la littérature naturaliste étant compromise, le chef mauvais de l'école ne devait pas être épargné (38).

Zola répliqua dans une interview parue dans le *Gil Blas* (39). Selon lui, les Cinq ne faisaient partie ni de son entourage, ni de ses

(35) « L'art bourgeois sera moyen ou il ne sera pas ; il s'interdira de toucher aux principes de peur qu'ils ne s'effondrent et de sonder trop avant le cœur humain de peur d'y trouver le désordre » (Sartre, *Situations*, II, p. 157.)

(36) *Figaro*, 18 août 1887. « Manifeste des Cinq contre la *Terre* ».

(37) L'article de Deschaumes dans le *National* date du 3 août. Pour les détails de la querelle, voir : Maurice Le Blond, *La publication de la Terre*, Paris, 1937 et Guy Robert, *La Terre d'Emile Zola*, Paris, 1952.

(38) « C'est le malheur des hommes qui représentent une doctrine qu'il devient impossible de les épargner le jour où ils compromettent cette doctrine. Puis, que ne pourrait-on dire à Zola qui a donné tant d'exemples de franchise, même brutale ? « Je suis une force », criait-il, écrasant amis et ennemis... » (Manifeste des Cinq, art. cit.)

(39) *Gil Blas*, dimanche 21 août 1887 (interview, par F. Xau). Un article de Montjoyeux contre les Cinq avait paru le 20 août dans le même journal.

disciples déclarés, et d'ailleurs ne pouvaient parler d'un roman qui n'était pas encore entièrement publié. Zola se défendait contre l'accusation de scatologie, notamment celle qui concernait le personnage de Jésus-Christ (40), en disant que ce genre de comique était admis depuis Rabelais. En quoi du reste il faisait preuve de quelque mauvaise foi : ce qu'on incriminait surtout, c'était le nom du personnage, et certes Rabelais n'eût pu ni voulu en choisir un semblable.

La presse s'empara de l'affaire : les dissidents furent généralement condamnés pour leur procédé. Sarcey, Bauer, Lepelletier les blâmèrent. Il est vrai, le coup était porté ; Zola reçut aussi sa part d'attaques (41) ; on lui reprocha d'être trop brutal. Les chansonniers se déchainèrent ; il parut le 27 août dans *Le Chat Noir* des couplets ironiques de Jules Jouy, dont le refrain, « Zola dégoûte Bonnetain », faisait allusion à un livre obscène que ce dernier avait publié avant d'accabler son maître (42). En réalité, l'affaire était assez mal engagée. Les critiques n'osaient plus guère se déclarer à fond contre Zola, parce que le trait de ses disciples leur apparaissait trop ingrat.

L'article de France ne parut que le 28 août dans le *Temps*. Comme il lui arriva souvent aussi dans la lutte contre le symbolisme, il avait attendu pour prendre parti. Sa violence, qui n'était donc pas le résultat d'un premier mouvement, fit la surprise des critiques : elle était fort habile, parce qu'elle n'épargnait pas plus les dissidents que Zola lui-même. A cet égard, l'article du 28 août est une mise au point des attaques et rectifie le tir. Son début ironique énumère deux fois les auteurs du Manifeste pour critiquer leur personnalité (« il y en a pour le moins deux d'entre eux qui ne sont pas tels qu'il faut être pour jeter la première pierre ») et le ton de leur attaque (« quant à la vie privée de M. Zola, elle doit être absolument respectée ; il n'y faut point rechercher la raison des obscénités qu'il étale dans ses livres »). Du reste, les Cinq recommandaient à la bienveillance générale « les livres sincères de demain » et prêtaient ainsi à la moquerie. « Je ne sais ce qu'il faut admirer le plus dans ce conseil, ou de son astuce ou de son ingénuité ». Lucien Descaves déclara en 1927 que le renfort d'Anatole France, s'il avait étonné les auteurs du Manifeste, ne les avait pas autrement charmés, parce qu'il les écrasait « entre l'enclume et le marteau » (43).

Du point de vue d'Anatole France, c'était bien ce qu'il fallait faire pour accabler librement Zola. S'étant donné l'apparence de l'objectivité, il se retourne aussitôt contre *La Terre* et se disculpe de l'accusation de jugement prématuré, parce que le roman « n'a ni

(40) C'est le paysan affublé de ce sobriquet qui suscite, de façon assez justifiée, l'indignation de France : « M. Zola ne manque jamais de l'appeler par ce surnom. Il obtient par ce moyen des phrases comme celles-ci : « C'était Jésus-Christ qui s'empoignait avec Flore... Jésus-Christ était très ventoux. » Il n'y a pas besoin d'être catholique ni chrétien pour sentir l'inconvenance de ce procédé. » (*Temps*, 28 août 1887 — « *La Terre* » — *Vie Littéraire*, I, 233.

(41) Articles contre les Cinq : Sarcey, *Petit Marseillais*, 23 août. Bauer, *Réveil*, 23 août. Lepelletier, *Echo de Paris*, 22 août. Le 23, Lepelletier fit paraître un second article, cette fois dirigé contre Zola.

(42) *Charlot s'amuse*, de Paul Bonnetain, Bruxelles 1883. Poursuivi en Cour d'Assises et acquitté, Bonnetain avait été soutenu par Zola dans cette affaire.

(43) 16 octobre 1927. Discours de Lucien Descaves à Médan, cité par M. Le Blond, *op. cit.*, p. 78.

L'article de France contre la *Terre* fut reproduit dans la *Jeune France* de septembre 1887 (pp. 26-32).

commencement ni milieu », donc pas de composition. France n'insiste pas là-dessus, bien qu'à ses yeux de technicien, ce soit peut-être le péché suprême. Mais son article est cette fois de pure polémique et développe les arguments qui peuvent le mieux frapper le public. Faut-il chercher dans cet article un ordre rigoureux ? Non, sans doute, si l'on parle de l'ordre enseigné par la logique, celui d'un Brunetière par exemple. La composition est ici affective : France part d'une ironie de contraste qui révèle d'ailleurs sa propre esthétique, mais simplifiée, mise à la portée du sens commun : « J'en suis resté au moment où la Grande [...] est violée par son petit-fils [...] On est donc averti que ce que je vais dire ne s'applique pas aux faits postérieurs à ce trait de mœurs champêtres... » « Au dire de M. Zola, la terre est une femme ou une femelle. Pour lui, c'est tout un. »

Ainsi le lecteur est-il amusé, préparé à l'analyse beaucoup plus sérieuse qui suit. Ce n'est pas que France n'y mette encore quelque déloyauté ; par exemple, il se sert d'une érudition très vaste pour étonner son public et le dérouter : « Avez-vous lu, par hasard, le *Prædium Rusticum* ? C'est un poème en vers latins qu'un jésuite du XVIII^e siècle composa à l'imitation de Virgile, pour les écoliers. Eh bien, le livre de M. Zola m'a fait songer à celui du P. Vanière. » Mais la critique de France se fonde malgré tout sur un juste sentiment de la langue, lorsqu'il reproche à Zola « le fond poncif », « les vieux épisodes mal rajeunis » qu'on trouve dans la *Terre*. France est encore de sang-froid lorsqu'il soutient que Zola ne fait pas bien parler les paysans. « La grossièreté qu'il leur donne sent le faubourg, non la campagne ».

Mais le ton change insensiblement, et France s'oppose à Zola de toutes ses aspirations, par doctrine personnelle. Le passage à la violence est marqué par un rappel des peintres classiques : Lenain, Millet, Bastien-Lepage. Pour qui connaît Anatole France, c'est là que s'insère l'attaque d'écrivain à écrivain. C'est là aussi qu'on pourrait découvrir des faiblesses dans l'argumentation de France : de ce qu'« il y a une beauté chez le paysan », faut-il toujours insister sur elle ? Ne risque-t-on pas de tomber dans la banalité, le convenu et la fadeur (44) ? Millet ni Bastien-Lepage ne les ont évités. Et puis, ce sont des peintres de la génération précédente, dans laquelle France s'obstine à prendre les exemples qu'il oppose à ses contemporains. Il n'en reste pas moins que Zola s'est attiré assez justement l'accusation de tout décrire en laid ; jusque pour les noms, « il choisira le plus vilain » (45). Alors commence la véhémence d'Anatole France, marquée par le recours de plus en plus fréquent à la première personne. C'est qu'il s'agit de sa conception de l'art, qui tient tout entière dans le « goût » classique, l'idée du choix. Certes, France a rai-

(44) De Florian à George Sand se dessine un type conventionnel de paysan. France avait publié le 1^{er} mars 1886, dans *Les Lettres et les Arts*, « Le Manuscrit d'un médecin de village » (*Étudi de Nacre*, pp. 160-176), où se trouve à propos des paysans une phrase qui explique son opposition à Zola : « Ce qu'il y a de beau dans leur physionomie morale, c'est qu'ils gardent très pures les grandes lignes de l'humanité. Comme ils pensent rarement et peu, leur pensée revêt d'elle-même, à certaines heures, un aspect solennel. J'ai entendu quelques-uns d'entre eux prononcer en mourant de courtes et fortes pensées, dignes des vieillards de la Bible. Ils peuvent être admirables ; ils ne sont point touchants... » (*Étudi de Nacre*, p. 164).

(45) M. Le Blond fait observer (*op. cit.* p. 33) que la rivière nommée l'Aigre existe en Beauce, près de Romilly. France ne dit pas que ce soit un nom inventé, mais reproche à Zola d'avoir choisi justement celui-là (*Vie Littéraire*, p. 233).

son de déclarer de Zola qu'il « n'a pas de goût », en prenant pour exemples « Jésus-Christ », la quantité d'incestes qui se commet dans le village et les descriptions crues des accouchements d'une femme et d'une vache. France ramène instinctivement un spectacle à sa signification générale, et se montre toujours de tendances plus généreuses que Zola. « Je lui en veux d'avoir sali l'innocente vache en étalant sans pitié les misères de sa souffrance et de sa maternité ». (46).

Mais pourquoi faut-il qu'après avoir accusé Zola d'écrire « les Géorgiques de la crapule », France brouille la question en la portant sur le plan du patriotisme ? Il reproduit un de ces articles pleins de banalité qu'écrivaient alors les critiques officiels (47), se félicite de l'interdiction de *La Terre* en Russie. C'est une attaque qui passe la mesure de la critique littéraire, en exploitant le réflexe social contre Zola. France l'a tellement bien senti qu'en reprenant son article en volume, il a rejeté cette attaque en note. Ainsi le mouvement de son article même peut-il se développer tout uniment, de la primitive ironie à l'élan d'indignation rhétorique qui le termine, avec l'inexorable répétition d'un « M. Zola ne le sait pas » après une suite de constatations humanistes (48).

Cet article décisif contre Zola est de pure polémique ; c'est justement pourquoi les arguments y sont d'espèce si diverse, les uns seulement littéraires, les autres d'opportunisme politique. Ceux-là, France les emprunte il est vrai à un autre écrivain. Il n'empêche que de sa propre volonté, il prolonge la confusion entre les valeurs humanistes et les valeurs conservatrices. Lui-même avait une trop grande clarté d'esprit pour accepter longtemps cette confusion : son article du 28 août est un paroxysme, une poussée de fièvre. Dans ces occasions, France est capable d'injustice et d'inconséquence : *l'Univers Illustré* du 10 septembre fait montre envers Zola d'une ironie facile et emploie les arguments mêmes que France s'était interdits dans le *Temps*. Selon lui, c'est par besoin de réclame que l'accouchement de la vache a été décrit : « Il y a gros à parier que l'auteur de *La Terre* tirera un bon profit de cette vache-là [...]. Le public avalera tout : il n'est pas encore dégouté » (49).

La lutte s'apaise et France en tire une philosophie.

Au-delà des procédés, des inconséquences et des utilisations abusives, se retrouvent toujours, même dans l'article du 28 août, une

(46) *Vie Littéraire*, p. 235. France fait ici appel à des souvenirs personnels qui montrent l'existence d'un instinct touchant chez l'animal. Il est très possible que son ascendance paysanne l'ait engagé à plus de violence dans la lutte. Cf. : M. Jusselin : *L'ascendance chartraine d'Anatole France*. Paris, 1932.

Aïeux et parents beaucerons d'Anatole France, Paris, 1944.

M. Casset : *Anatole France. Ses origines angevines et son œuvre*. Angers, 1915.

(47) Il s'agit de Louis Ulbach, qui écrivit « Nier la finesse du paysan, c'est nier l'évidence ; nier son courage, c'est nier la France... »

(48) « Il y a en nous tous [...] un instinct de la beauté. M. Zola ne le sait pas. Il y a dans l'homme un besoin infini d'aimer [...] M. Zola ne le sait pas. Le désir et la pudeur se mêlent parfois en nuances délicieuses dans les âmes. M. Zola ne le sait pas. Il est sur la terre des formes magnifiques [...] M. Zola ne le sait pas [...] La douleur est sacrée [...] M. Zola ne le sait pas [...] M. Zola est digne d'une profonde pitié ». *Vie Littéraire*, I, pp. 236-238.

(49) 4 septembre, *Temps* « A propos de la *Terre* et de M. Zola » (suite et fin) ». Un passage de l'article a été encadré dans l'article du 28 août sur *La Terre*,

doctrine fort élaborée contre le naturalisme, un jugement auquel on peut souscrire sur la brutalité excessive et le manque de goût de Zola. Les polémiques de France n'auraient qu'une valeur très limitée si elles ne l'avaient aidé à formuler ses propres opinions : elles possèdent un dynamisme qui le force à rester en éveil. Celle qui concernait Zola n'intéressait pas chez France le seul technicien des lettres ; on le vit bien lorsque, le 4 septembre (50), il fit un véritable examen de conscience pour répondre à Ed. Deschaumes, qui, dans *Le National*, l'avait classé parmi les purs idéalistes. Ce débat se greffait sur les premiers débats à propos du naturalisme et n'avait pas, du point de vue d'Anatole France, une moindre valeur : le critique y exposa les idées qui forment le fond du *Jardin d'Epicure* (51). « Loin [dit-il] de posséder la sagesse du docteur Pangloss [...] je croirais plutôt comme son ami, le philosophe Martin, que tout est mal, si en ce monde un moindre mal ne méritait d'être appelé un bien. Oui, je serais volontiers manichéen [...] Mon confrère m'attribue une foi paisible que je n'ai point. Je ne sais si la vie est une épreuve ; et en tout cas ce n'est pas une épreuve à laquelle nous soyons soumis volontairement. » Elargissant alors l'esthétique jusqu'à lui donner la valeur d'un art de vivre, France fait l'éloge des illusions, « les seules réalités de la vie [...] Il n'y a de vraiment réel que le monde intérieur que chacun porte en soi ». C'était restaurer la psychologie, lui donner un rôle que lui refusait le naturalisme, et envelopper la vie de subjectivité : mais c'était aussi rejeter la fadeur et prendre une position beaucoup plus juste que dans l'article extrême de la semaine précédente : « Je hais les lourdauds qui chassent en marchant sans précaution dans nos vergers. Ils se croient forts, quand ils ne sont que maladroits. J'enrage d'entendre le rire de leur grossier contentement ». Lorsqu'à la fin de son article, France utilise un document (une lettre de médecin campagnard) (52) contre le maître de la littérature documentaire, il lui adresse un reproche fondé, de ceux qui détruisent un écrivain par l'intérieur : c'est qu'il n'est même point fidèle à sa doctrine.

Avant donc de qualifier la lutte de France, il faut considérer son aboutissement : une mise au point personnelle et (ce qui est capital pour l'évolution ultérieure de France) une évocation hors des problèmes de pur métier. Dès l'abord, en 1875, le naturalisme avait posé à l'écrivain une question non seulement esthétique, mais vitale : il mettait en jeu sa position devant le réel. France avait été peu à peu amené à soutenir contre cette doctrine un idéalisme total, excessif. Quoi qu'il y paraisse, c'est précisément la grande attaque contre *La Terre* qui lui a fait réviser sa position : reposant le problème d'une façon aiguë, France a senti qu'il allait trop loin de son côté, et que la condamnation absolue qu'il portait contre le roman de Zola demandait à être dépassée. Le ton personnel de la fin de son article du 28 août, qui arrive à être un véritable réquisitoire, montre

dans la *Vie Littéraire*, I, pp. 230-232. (M. Zola prête aux campagnards... ou de buveries », et la note : lettre du médecin de campagne.) Le reste n'a pas été repris.

(50) L'article de Deschaumes parut le 31 août dans *Le National*.

(51) Deux pages de l'article ont été reprises dans *Le Jardin d'Epicure*.

« Le mal est nécessaire. S'il n'existait pas, le bien n'existerait pas non plus... » *Jardin d'Epicure*, p. 88.

« Je ne sais si, comme la théologie l'enseigne, la vie est une épreuve... » *Jardin d'Epicure*, p. 96.

(52) En note dans l'article de la *Vie Littéraire*, I, p. 230.

la profondeur de l'attaque menée par France. Sa violence a étonné les critiques ; c'est parce qu'elle est sérieuse et non occasionnelle. Tout n'est certainement pas pur dans cette polémique : elle a des résonances conformistes, et elle s'inscrit dans une lutte de gens de lettres exaspérés souvent pour des raisons personnelles, car les romans de Zola se vendaient fort bien. Le bruit circula d'une sorte de conspiration ; l'on n'est pas loin d'y croire en lisant cette lettre d'Armand Silvestre adressée à France le 2 septembre (53) : « Paul Arène et moi, nous avons médité de vous écrire une lettre collective pour vous féliciter de votre bel article sur *La Terre*, samedi dernier. » Mais il n'en reste pas moins que l'évolution particulière de France mérite intérêt, parce que, très poreux à son temps, il absorbe dans ses attaques mêmes une partie de la pensée de ses adversaires.

Aussi n'est-il plus aussi raide lorsque, à la fin de 1887 (54), il oppose à nouveau George Sand aux naturalistes. France surmonte cette opposition au nom de la relativité : « Naturalistes et idéalistes sont également les jouets des apparences ; ils sont, les uns et les autres, en proie au spectre de la caverne ». L'hostilité de France aux naturalistes est maintenant d'ordre, non plus esthétique (d'une esthétique qui pourrait sembler étroite et dépassée) mais philosophique : il indique nettement sa référence, le livre nouvellement paru de Victor Brochard sur *Les Sceptiques grecs* (55). Ce livre formulait en effet la pensée même de France, en montrant que le scepticisme, s'il veut être vital, recèle toujours un dogmatisme. France parie pour la morale qui peut le mieux développer la vie, et c'est selon lui celle de l'amour : « Nous donnons la beauté aux choses en les aimant. L'amour contient tout le mystère de l'idéal [...] La Grèce intelligente souffrit, dès l'enfance, de l'impossibilité de croire [...] Du moins, ce charmant petit peuple n'accrut pas son mal en ajoutant à l'impossibilité de croire l'impossibilité d'aimer. » C'est par ce biais que l'idéalisme est restauré, le naturalisme condamné parce qu'il est « inhumain » et va contre la civilisation. Mais la pensée de France est beaucoup plus large que lorsqu'elle se ramenait à la théorie classique de l'art. La courbe commencée au moment des premières attaques contre le réalisme, quand l'écrivain pressentait les dangers d'une application étroite de la science, se termine ici. A propos du naturalisme, il a engagé ses idées sur l'homme, et les a précisées au cours de la lutte.

D'autre part (et ceci montre bien qu'après la bataille de 1887, il tenait à une mise au point) France consacre le 26 février 1888 (56)

(53) B. N., fonds Lion. — L'opposition aurait été orchestrée en coulisse par Edmond de Goncourt et Alphonse Daudet (Le Blond, *op. cit.*, p. 75.) Dans l'interview qu'il donna au *Gil Blas* le 21 août, Zola repousse cette interprétation comme trop malveillante.

(54) *Temps*, 6 novembre 1887. « George Sand et l'idéalisme dans l'art ». Repris dans *Vie Littéraire*, I, 339-347. France fait en outre dans la même chronique du *Temps* un compte-rendu, non repris en volume, de *L'Abbé Constantin* « qui marqua, dès son apparition, par l'éclat de son succès, la première défaite de la littérature brutale. »

(55) *Les Sceptiques grecs*, de Victor Brochard, Paris, 1887. C'est un des livres qui ont exercé la plus grande influence sur France, parce qu'il y trouvait une explication philosophique et scientifique du scepticisme. Brochard y combattait les mauvaises interprétations qu'on a coutume d'en donner : selon lui, le scepticisme ne tue nullement la science, au contraire. Le vrai sceptique est celui qui doute de tout, excepté des phénomènes. Il ne nie pas la nécessité de prendre parti.

(56) *Temps*, 26 février 1888. « Volonté, par M. George Ohnet ». Repris, sauf le titre, dans *Vie Littéraire*, II, 48.

à George Ohnet cet article si cruel qu'il intitula plus tard « Hors de la Littérature » (57). Démolition facile qui est surtout un exercice de virtuosité, pourrait-on croire. Du persiflage à l'indignation, en passant par la démonstration froide qui s'appuie sur des exemples, on trouve en effet dans l'article tous les procédés en usage pour déprécier un auteur, qui est pris lui-même à partie avec une violence inusitée : « M. Ohnet est détestable avec égalité et plénitude [...] il donne l'idée d'un genre de perfection [...] Voilà donc ce qu'il voit, voilà donc ce qu'il sent ! Et il aime vivre ! C'est incompréhensible ! »

Mais il faut prendre garde qu'en attaquant ainsi un auteur fort en vogue dans « le monde », France dissipait enfin l'équivoque qui pesait depuis le départ sur sa défense de l'idéalisme. En répétant que le beau était l'agréable, il mettait de son côté non seulement un public d'« honnêtes gens », mais encore le grand public, amateur de convenu et de conformisme, qui souhaitait une littérature propre à ne demander aucun effort, à n'inspirer aucun remord. Cela rendait suspecte sa polémique contre le naturalisme. En 1888 au contraire (et ce n'est point hasard si, en cette même année, se dissipa pour France le mirage du grand monde) (58), l'écrivain détermine son opposition comme celle d'un intellectuel humaniste qui a en même temps horreur de l'idéalisme fade, sans rapport avec la vie — ni avec la littérature. Il le précise bien en disant de George Ohnet : « Ce genre de niaiserie confortable que les Anglais appellent le snobisme, il l'a portée jusqu'au génie, et c'est pourquoi il est l'idéal des millions de snobs, qui fourmillent sur les continents et les îles de cette planète. Toutes ses conceptions de la vie sont du plus grand penseur que le snobisme ait enfanté pour le malheur des êtres simples, beaux et purs [...] Il faut aussi que les pauvres d'esprit aient leur idéal. N'est-il pas vrai que les figures de cire, exposées aux vitrines des coiffeurs, inspirent des rêves poétiques aux collégiens ? Or, les romans de M. George Ohnet sont exactement, dans l'ordre littéraire, ce que sont, dans l'ordre plastique, les têtes de cire des coiffeurs. »

Lorsque France considéra le naturalisme, ce fut désormais avec une vue plus générale de la philosophie qu'impliquait le mouvement, et sans avoir recours à des alliances suspectes (59). Du reste, le naturalisme mourait de ses propres excès : il n'était plus dans sa période ascendante, ce qui explique l'apaisement de France et les concessions qu'il fit même, en répondant à l'enquête de Charles Morice (60). Le danger s'était déplacé pour lui : il fallait s'élever contre le mouvement symboliste, représentant l'excès contraire. « Qu'on ne s'y trompe pas [déclara-t-il] le naturalisme était excellent à bien des égards. Il marquait un retour à la nature, que le romantisme

(57) Ce titre vient de l'article que Jules Lemaître consacra en 1885 à Ohnet, pour l'attaquer : « Si ces romans sont en dehors de la littérature, ils ne sont peut-être pas en dehors de l'histoire littéraire ». *Revue Bleue*, 21 février 1885, pp. 803-805. *Contemporains*, IV, 338. L'article de Lemaître est fort ironique, mais moins violent que celui d'Anatole France, et reconnaît à Ohnet un savoir-faire dont il n'est pas question dans l'article de France.

(58) Cf. le chapitre sur France et la politique, et l'article du *Temps*, 2 septembre 1888.

(59) Cf. : *Temps*, 4 novembre 1888 : « Nicolas » ; non repris.

30 décembre 1888, non repris.

25 novembre 1888 « Une théorie du roman, la *Tresse Blonde* » — repris *Vie Littéraire*, II, 265.

30 juin 1889 : « Paul Meurice, le *Songe de l'Amour* ». Non repris.

(60) *Temps*, 5 août 1888. « Demain ». Repris dans *Vie Littéraire*, II, 168-178.

avait méprisée follement. Il était la revanche de la raison. » Aussi la colère de France se reportait-elle seulement sur Zola, responsable à ses yeux, par son manque de goût, de toutes les erreurs de l'école. « Le malheur voulut que bientôt le naturalisme subit l'emprise d'un talent vigoureux, mais étroit, brutal, grossier, sans goût, et ignorant de la mesure, qui est tout l'art [...] Avec lui, le naturalisme tomba tout de suite dans l'ignoble. Descendu au dernier degré de la platitude, de la vulgarité, destitué de toute beauté intellectuelle et plastique, laid et bête, il dégoûta les délicats. » La violence était grande encore ; mais à présent elle s'adressait à un écrivain plutôt qu'à un mouvement littéraire agonisant, par rapport auquel France avait pris du recul. Il avait précisé, au cours de ses attaques contre la doctrine même du naturalisme, une théorie personnelle, désormais cohérente et purement intellectuelle. Là réside le véritable intérêt de sa polémique.

Elle se prolongea quelque temps encore, il est vrai, mais contre le seul Zola et avec une signification différente. Dans son article du 21 octobre 1888 (61) où il raille « la pureté de M. Zola », France lui reproche une fois de plus ses défauts personnels, mais sans en charger ensuite son école toute entière. Si bien que cette attaque vaut surtout par la manière dont elle est menée. Les procédés de polémique mis au point par France y apparaissent peut-être un peu trop crûment. L'écrivain les manie maintenant avec beaucoup d'aisance. Deux portraits caricaturaux de Zola sont les pôles autour desquels s'agrégent les arguments que France lui oppose. Le premier montre un Zola métamorphosé en ange : « L'auteur du *Rêve* confia un jour à son ombre son désir de quitter nos fanges et de voler en plein ciel, et le lendemain tous les Parisiens surent qu'il lui avait poussé des ailes. On les décrivait, on les mesurait ; elles étaient blanches et semblables aux ailes des colombes. On criait au miracle. Des journalistes, peu tendres d'ordinaire, se sont émus de cette touchante merveille ». La seconde caricature est celle d'un Zola philosophe et méditatif : « J'ai peine à me figurer l'auteur de *Pot-Bouille* interrogeant avec anxiété le sourire de Maïa et jetant la sonde dans l'océan des apparences. Je ne me le représente pas célébrant, comme Porphyre, les silencieuses orgies de la métaphysique. » Cela paraît tout d'abord amusement facile : mais France, autour des deux caricatures, exprime nettement les reproches qu'il adresse à Zola depuis longtemps. La naïveté, le manque de goût du maître naturaliste sont considérés avec ironie ; France insinue même que la chasteté dont il fait montre dans son roman pourrait bien être intéressée, en faisant dire aux journalistes : « Il faut lui ouvrir à deux battants les salons littéraires et l'Académie Française ». Mais l'ironie se change en férocité, lorsque France accuse ce naturaliste de n'en être point du tout un, et de choisir et traiter ses sujets avec une fantaisie absolue. « J'avoue que la pureté de M. Zola me semble fort méritoire. Elle lui coûte cher : il l'a payée de tout son talent [...] On l'avait déjà averti qu'il tombait dans le chimérique et le faux. Peine perdue ! Son ignorance du monde est prodigieuse, et comme il n'a pas de philosophie, il tombe à chaque instant dans l'absurde et dans le monstrueux. Ce chef de l'école naturaliste offense à tout moment la nature ». Et France donne la preuve que sa prétendue nonchalance voile, lorsqu'il attaque, beaucoup d'acharnement : s'il conte à la fin de son article la Vie de Sainte Agnès selon

la *Légende Dorée* (62), c'est pour mieux montrer combien l'héroïne de Zola est irréelle : « Ce qu'apprend une petite fille élevée, comme Angélique, dans la piété [...] ce n'est point la légende dorée, ce sont les prières, l'ordinaire de la messe, le catéchisme ; elle se confesse, elle communie. Il est inconcevable que M. Zola ait oublié toutes ces pratiques [...] Aussi son livre n'est-il qu'un conte bleu. »

Ce sévère article est complété le mois suivant par cette déclaration : « Un livre comme *La Terre* suppose une perversion morbide des sens. Et *Le Rêve*, dont nous parlions l'autre jour, révèle beaucoup d'abattement et même un peu de coma après l'accès. » France reprend encore contre Zola l'accusation d'enfreindre sa propre doctrine, lorsqu'en 1889 Zola se plaint de devoir remplir les fonctions de juré au tribunal de la Seine (63) : « Sous le nom de naturaliste, vous n'êtes, comme on l'a dit, qu'un romantique déchu. La vie ne vous intéresse pas et vous la méprisez. Vous ne voulez rien voir, rien observer, et vous n'êtes qu'un faiseur de copies. Entre nous, nous le pensons bien. Et il y paraît à vos livres, où il y a beaucoup plus de procédé que de nature. »

Mais France, ayant cessé de combattre par principe un naturalisme qui ne menace plus d'envahir la littérature, n'en veut plus à Zola que pour des raisons particulières. C'est une critique d'écrivain à écrivain, dépouillée de son apparence doctrinale et de la mauvaise foi de naguère. Aussi, dès le violent article sur *Le Rêve*, voit-on France revenir à une juste position. S'il combat Zola depuis plusieurs années c'est pour être tombé dans l'outrance. Mais « Quand il ne force pas son talent, M. Zola est excellent [...] Je vous le dis tout bas : l'*Assommoir* a fait mes délices. J'ai lu dix fois avec une joie sans mélange les noces de Coupeau, le repas de l'oie et la première communion de Nana. Ce sont là des tableaux admirables, pleins de couleur, de mouvement et de vie. » On pressent que la lutte, ainsi circonscrite, est prête à cesser. Le 30 novembre 1889, France écrit en effet dans l'*Univers Illustré* que si une affiche apposée alors sur les murs de Paris (64) est un peu compromettante pour Zola, candidat à l'Académie, « il faut considérer que la scène correspondante du roman n'est point mal faite et qu'elle a de l'intérêt dans sa brutalité même [...] Vous le dirai-je ? J'aurais quelque plaisir à ce que M. Zola fût académicien. D'abord, il a du talent. »

La polémique de France contre le naturalisme, qui se situe d'emblée à un niveau moins technique que la polémique contre le symbolisme, est presque toujours dirigée contre Zola. France lui reproche d'absorber l'art et le monde dans des théories scientifiques mal digérées, c'est-à-dire de détruire l'art, qui doit demeurer en dehors et au-dessus des catégories non esthétiques. Il lui reproche de rejeter toute tradition : un révolutionnaire n'est pas un véritable savant, encore moins un artiste, selon France. Il lui reproche enfin de sortir de son propre système par des outrances qui sont en quelque sorte de l'idéa-

(62) C'est le premier essai d'un procédé qui est employé systématiquement dans la *Vie de Jeanne d'Arc*.

(63) *Univers Illustré*, 19 octobre 1889. *Non repris*. P. 659.

C'est dans une interview accordée au *Gaulois* que Zola s'était plaint de ces fonctions de juré qu'on lui imposait. (Interview du 1^{er} octobre 1889).

(64) Il s'agit des instances du mari, dans la *Bête Humaine* (1^{er} chapitre). L'éditeur de Zola faisait ainsi annoncer le roman, qui avait déjà paru en feuilleton dans la *Vie Populaire*. — *Univers Illustré*, p. 755.

lisme à rebours. Jules Lemaitre (65) voyait une contradiction dans le fait d'accuser, en Zola, au même moment, sa doctrine et ses manœuvres à la doctrine : mais Zola s'exposait bien réellement à ces deux reproches, et la contradiction était en lui-même.

Mais, dès le début, il y eut dans les attaques de France un malaise. Elles se portèrent du plan esthétique au plan politique, et créèrent contre Zola des équivoques. L'équivoque politique existait chez France lui-même, puisque, par son opposition à la République, il se trouvait allié aux conservateurs. Son idéalisme tout classique, exaspéré par la lutte, finissait par rejoindre le souci de tranquillité des « pauvres d'esprit ». Ses appels au patriotisme, ses références à des artistes d'une génération morte, gênent dans les articles de la grande bataille.

Mais l'esprit très plastique de France lui permet, à travers ses luttes, d'avancer, de modifier lentement ses propres positions : alors qu'un adversaire comme Brunetière demeurait immobile, France apparaît peu à peu comme moins conservateur vis-à-vis des naturalistes. L'année 1888 est celle où il a fait disparaître les équivoques, met le naturalisme à sa place dans la littérature, reconnaît à Zola une certaine valeur. Lorsque cesse la polémique, les idées de France ont changé en partie grâce à elle : élargissement de son classicisme et absorption du réel dans une philosophie relativiste, ce sont là des positions qui ont été prises par rapport au mouvement ennemi.

(65) *Revue Bleue* : « Zola, à propos de *Germinal* », 21 février 1885, pp. 321-330. (*Contemporains*, I, 252.)

France a donné place à ses luttes littéraires dans les volumes de critique qu'il a publiés : mais il ne les a accueillies que d'une manière fragmentaire, ce qui lui a beaucoup nui. On a répété contre lui les accusations formulées, en temps de crise, par les écrivains qu'il attaquait : critique d'installé, critique butée qui s'en tient au souvenir d'une génération morte. France lui-même y a prêté, par la nature de certains de ses arguments.

Une vue plus exacte de sa critique permet de l'intégrer dans sa recherche de valeurs personnelles. France souhaite un équilibre. Il hésite sans cesse entre le réel et le rêve et ne voit de solution à ses problèmes que dans l'élaboration d'un art complexe, où le passé voile le présent sans l'exténuer, où le respect des traditions permet d'employer un style transparent, immédiatement accessible au public. Or, il s'est trouvé que l'époque 1875-1889 ouvrait une crise de l'esprit sans cesse reprise jusqu'à maintenant : le naturalisme et le symbolisme, que France a fini par mettre très lucidement en rapport après les avoir combattus chacun de son côté, étaient des entreprises de terrorisme littéraire. En libérant la langue et les rythmes, le symbolisme risque d'aller jusqu'à les supprimer ; en donnant toute l'importance au fait brut, le naturalisme fait éclater la notion d'art. Lorsque France les a attaqués, un mot est revenu très souvent dans sa polémique : « le public ». C'est en lui que réside tout le problème. Comment définir un public dans l'instabilité, la dispersion sociale, l'affaiblissement des valeurs humanistes qui marquent le début de la Troisième République ? France pense de façon très arbitraire à un public d'« honnêtes gens » qui n'existe plus : lorsqu'il reproche aux naturalistes de chercher la réclame, aux symbolistes de se couper du monde, il se reporte à un système de valeurs qui est devenu incertain. C'est là, en dernière analyse, la grande faille qu'on peut trouver dans son système polémique.

Mais un critique qui voulait avant tout préserver les valeurs esthétiques ne pouvait éviter ce défaut. France défendait la littérature sur les deux frontières où il la voyait attaquée ; comment en douter, lorsqu'il tente à la fin de 1888 de définir l'art en ces termes : « Il n'y a pas proprement d'art naturaliste, puisque l'art est le contraire de la nature, et la nature le contraire de l'art. Qui dit art dit artificiel, et tous les artifices de la poésie consistent, au gré du poète ou à son insu, à dénaturer la nature, si j'ose dire, pour la rendre intelligible et l'appropriier à l'esprit de l'homme. L'art est donc idéaliste par essence [...] Mais [...] il est de fait qu'on n'échappe jamais à la nature. Les mystiques croient s'en détacher. Mais quand ils nous décrivent ensuite ce qu'ils ont éprouvé, nous voyons bien de quel ordre étaient leurs sensations [...] L'art, si l'on veut, est à la fois naturel et idéal » (1). Aussi, pour l'écrivain, symbolisme et naturalisme sont-ils des maladies : « C'est d'une fièvre purulente que se meurt

(1) *Temps*, 30 décembre 1888. Non repris.

notre littérature, et voici que tout à coup elle entend, dans son agonie, des sons ineffables ; elle a des visions comme les mourants » (2). Il y eut certes bien des petits côtés dans cette lutte : intrigues d'école, peut-être incompréhension envers un aussi grand poète que Mallarmé, exaspération de l'idéalisme contre Zola. Mais au total, France voyait assez juste en dénonçant les dangers des deux côtés (3). Le plus important, c'est que lui-même, dans son activité d'écrivain, a profité de ces polémiques pour se définir devant le monde : les choix qu'il fit dans le domaine politique et social, après 1889, furent en partie conditionnés par elles. France les a toujours situées assez haut pour qu'elles aient une portée philosophique.

Sur le moment, ses critiques paraissent manquer de clairvoyance à force précisément de clairvoyance : de ce qu'une révolution, dans dix ans, épuiserait ses ressources en nouveautés et sera blâmée, faut-il en déduire que cette révolution est inutile ? Bien plutôt, elle est nécessaire parce que tous les groupes qui semblent mesquins ou incohérents au sage n'en construisent pas moins le futur équilibre. Mais aussi était-ce la première fois que la littérature, pour se renouveler, s'avancait hors de son propre domaine et se détruisait elle-même. France, qui fut audacieux dans le domaine de la pensée, refusa toujours d'être en littérature un apprenti sorcier : les expériences sur le langage ou sur l'absorption de l'art par le réel lui faisaient horreur, allaient contre son idée très ferme que la civilisation était de se plier à des lois qu'avait lentement créées l'homme. Ces lois sont peu nombreuses selon lui ; entraîné par le mouvement, il finit par rejeter la prosodie traditionnelle et l'idéalisme systématique. Seulement, il exige toujours de l'artiste un traitement délicat de la langue et le respect de l'homme tout entier — de ses instincts nobles comme de ses autres instincts. Ces exigences composent, si l'on veut, un classicisme : mais un classicisme bien restreint, une sorte de programme minimum. En même temps qu'il combattait les systèmes littéraires qui outrepassaient la langue, France instaurait une critique dégagée de l'ancienne rhétorique et contribuait à remettre en vogue, en littérature, le genre de l'essai. Cela encore doit être considéré, lorsqu'on définit ses luttes littéraires. Elles ne sont pas aussi fermement qu'on l'a cru rattachées à la sauvegarde des traditions. France n'avait pas l'esprit tout classique (4) ; sa pensée suivait une

(2) *Temps*, 4 novembre 1888. « Nicolas ». *Non repris*.

(3) La correspondance qu'échangèrent Mallarmé et Zola montre du reste l'accord qui se fit entre eux contre les attaques de la critique. Voici ce qu'écrivit Mallarmé à Zola, à propos de *La Terre* : « Le double trait génial et d'une même origine peut-être, que vous ajoutez à l'Art, cette vie qui, chez les personnages, va jusqu'à leur peau que nous connaissons, et ici à travers le paysage entier circule, à chaque page ; aussi le partage du type entre beaucoup d'êtres et une foule, que vous voyez plus à distance et d'où serait situé le regard impersonnel de la Nature, je retrouve cela qui m'émerveille, dans la *Terre*, toujours.

Vous n'avez eu garde d'omettre rien de ce qui se fait bas, l'amour divers et si épars, ou l'acte générateur : voilà ce qui est d'une philosophie perspicace et d'une vraie poésie. »

(19 *lettres de Stéphane Mallarmé à Emile Zola* — Introduction de L. Defieux, commentaire de Jean Royère.) (Paris 1929).

(4) C'est ce qu'on pourrait objecter à la conclusion du discours de Valéry sur France : « Il restera dans l'histoire de nos lettres celui qui a rappelé à notre temps la relation remarquable et singulière que j'ai essayé de vous exprimer, entre l'indépendance de la pensée, le système d'art le plus rigoureux et le plus pur qui jamais ait été conçu, et notre nation même, libre et créatrice. » (*Discours de réception à l'Académie*. N. R. F., p. 76.)

marche détournée, complexe, et elle était sensible à certaines évolutions de la littérature contemporaine. Presque toujours, les luttes entraînaient une concession de France, en recul par rapport à son intransigeance antérieure ; et cette modification fut d'autant plus importante que les luttes avaient été plus violentes. Il est d'ailleurs bien difficile de parler d'un classicisme formel défendu avec entêtement par France, lorsque les articles mêmes qui attaquent, loin de se dérouler rationnellement, ont cette disposition que B. Crémieux appelait, à propos de Proust, une disposition en rosace : les idées sont très nettes, mais se groupent par affinités. Les procédés anciens sont utilisés : caricatures, ironie, fausse politesse ou véhémence concertée. Mais la forme ancienne, elle, est brisée.

La tradition à laquelle se réfère France est, en fait, une tradition d'humaniste plus que de classique : le problème de la participation au monde, que France tentait de résoudre avec tant de peine, se retrouve ici. Que le monde fit irruption dans le roman, et sa réalité lui paraissait oppressive ; quand des écrivains le refusaient absolument, ils lui paraissaient utopiques et peu généreux, manquant à la fois aux hommes et à l'art. France était l'écrivain des nuances et des jeux de miroir, chez qui le passé tenait une place très importante, parce qu'il transposait le présent dans un monde calmé, tout en reculant les limites de l'universelle illusion. Son art exigeait le maintien du langage et l'appel à une tradition historique aussi vaste que possible ; les concessions de France s'arrêtèrent à ce point même. Son recours incessant, pour accuser ses adversaires, aux expressions d'art fixées et comme usées dès leur naissance, s'explique ainsi vis-à-vis de lui-même.

SECONDE PARTIE

*LA POLÉMIQUE, MOYEN D'ACTION
ET D'EXPRESSION*

I — LE « TOURNANT » : 1889-1892

CHAPITRE VI

L'AFFAIRE DU DISCIPLE, LA REVOLTE DE FRANCE ET LA FIN DE SES QUERELLES PROPREMENT LITTÉRAIRES

La transformation intellectuelle de France remonte, a-t-on dit, non point à l'affaire Dreyfus, mais aux années qui vont « du boulangisme au Panama » (1). Une délimitation moins étroitement politique serait à la vérité plus exacte : l'impiété de France, avant de s'en prendre aux institutions sociales, attaque certaines formes de pensée et de critique littéraire et se déploie dans toute sa superbe contre l'Eglise. Sans doute, l'écrivain a été ébranlé par l'aventure boulangiste (2). Mais son opposition politique, réelle et déjà corrosive, reste sous-jacente jusqu'aux *Opinions de Jérôme Coignard*, tandis que France prend parti dans la querelle du *Disciple*, donne une conclusion à ses luttes contre symbolistes et naturalistes, s'inquiète du spiritualisme à la mode et soulève la réprobation des catholiques en publiant *Thaïs*, les contes narquois de l'*Etui de Nacre*, la *Rôtisserie de la reine Pédauque*. Il n'a point encore choisi la politique : ses luttes y conduisent, et plus encore les circonstances dans lesquelles elles se déroulent ; mais ce serait anticiper que d'en faire la principale préoccupation de France, qui, à cette époque, demeure surtout anxieux de problèmes intellectuels.

La transfiguration de son œuvre est telle, que tout d'abord France semble avoir franchi un tournant. Du monde ouaté de Sylvestre

(1) C'est le titre de l'ouvrage de Charles Braibant : *Le Secret d'Anatole France. Du boulangisme au Panama*, Paris, 1935. L'auteur utilise des chroniques jusqu'alors inconnues de l'*Univers Illustré* et du *Temps* : par la nature même de ces documents, il a été amené à choisir des points de repère historiques.

(2) France était encore en relations avec Boulanger le 18 octobre 1889 (à Mme de Caillavet, voir chapitre précédent. « J'ai reçu une longue lettre de Boulanger ».) Mais dès lors, le mirage boulangiste était bien dissipé pour lui ; les chroniques de l'*Univers Illustré* le prouvent. Le 26 janvier, le 6 février, le 15 juin 1889, France y raille le général. En juillet, il souhaite que l'impartialité revienne en France ; le 21 septembre, commentant *Tout à l'égout* de Gyp, il écrit : « Il faut un balai, mais lequel ? » ; et l'élection de Barrès au siège de député lui inspire le 19 octobre cette réflexion : « Le boulangisme de M. Barrès est fait uniquement d'ironie. M. Barrès est boulangiste avec sincérité, parce qu'il n'a pas trouvé, dans la comédie de la vie, une aventure plus amusante que celle du cheval noir ». Enfin, le 20 septembre 1890, ayant repris sa signature dans l'*Univers Illustré*, il clôt l'aventure en écrivant : « Je pourrais si le cœur m'en disait parler tout comme un autre des mystères du boulangisme, et montrer que cette conspiration n'était qu'une opérette dont il faut sourire si l'on n'a pas eu peur ». (p. 594).

Ces textes permettent de conclure que France a gardé ses distances vis-à-vis du boulangisme : sa participation au mouvement n'a pu, en tout état de cause, qu'être inspirée par son dégoût du régime parlementaire. Son importance dans l'évolution de France ne doit pas être exagérée.

Bonnard et de Pierre Nozière à l'agitation destructive qui dans *Thaïs* est encore restreinte à Paphnuce, mais apparaît nettement dans *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, où tous les personnages sont menés à une allure précipitée, il semble qu'il n'y ait pas de continuité possible. Le mot de « crise » vient à l'esprit : il est exact dans la mesure où la polémique, jusqu'alors dissimulée, sacrifiée à l'équilibre dans la plupart des romans destinés à la publication, en fait maintenant partie intégrante. C'est là un changement profond, non seulement dans la pensée de France, mais encore dans sa technique littéraire : lorsque la polémique pénètre dans le roman, elle en modifie en effet la structure et peut l'altérer. Si elle enrichit une œuvre et lui donne le frémissement de la vie, elle risque de la rendre très vite incompréhensible ou démodée ; elle risque aussi d'annexer à son profit toute la matière du roman, car elle possède une force propre. Par elle, France est attiré vers l'actualité, alors que, nourri d'humanisme, il voit le danger d'introduire cet élément dans l'art. Dès qu'il admet la lutte au nombre des valeurs littéraires, son roman se transforme, parce qu'il admet en même temps la violence dans tout ce qu'elle a d'occasionnel. Personnages et intrigue sont définis selon les nécessités particulières de la polémique. De roman en roman, la question se pose avec plus d'acuité : l'année 1889, où paraît *Thaïs* (3), ouvre à ce point de vue une période nouvelle dans l'œuvre de France.

Les événements expliquent d'ailleurs cette crise. Il semblerait que France ait rompu à la fois toutes ses attaches, tout ce qui lui donnait une stabilité sociale. Son ménage est désuni depuis 1887 (4) ; et lorsqu'il se décide à quitter sa femme, le 6 juin 1892, en lui laissant une lettre insultante (5) qui permettra le divorce, il ne fait que reconnaître une situation depuis longtemps établie. D'un autre côté, sa liaison avec Madame de Caillavet ne le rend pas pleinement heureux. Le monde crée entre eux des obstacles (6) ; mais la plus grande torture de France est la jalousie violente, de caractère purement sensuel, qu'il ressent envers Madame de Caillavet. Il ne peut supporter l'idée qu'elle ait eu avant de le connaître des aventures amoureuses : les lettres qu'il lui adresse en 1888 et 89 ont un accent de douleur qui ne se retrouve que bien affaibli dans *Le Lys Rouge* (7). Aussi France est-il poursuivi dans son amour même par une

(3) *Thaïs* parut dans la *Revue des Deux Mondes* les 1^{er}, 15 juillet, 1^{er} août 1889. Le roman fut publié en volume en octobre 1890.

(4) Les lettres de France à madame de Caillavet, à partir de juillet 1888, ne laissent aucun doute sur la nature de leurs relations.

(5) « Votre état de révolte ouverte, vos querelles incessantes, vos propos injurieux, les calomnies infâmes que vous répandiez chaque jour contre moi, sans égard pour votre fille ni pour vous-même, toute votre conduite qui faisait enfin voir votre âme, me donnent le droit et le devoir de vous laisser. » Correspondance, tome I, folios 163-164.

(6) J. Suffel, (1), p. 36 : « Nous sommes étiquetés, classés. La société est une maison de force qui ne lâche guère ses détenus. Enfin il nous reste les joies hâtives et dérobées, telles qu'en peuvent connaître les prisonniers. » — Madame de Caillavet à France, 12 octobre 1888. France et madame de Caillavet ne se départirent jamais dans le monde d'une attitude purement amicale qui sauvait les apparences.

(7) Sur la relation du *Lys Rouge* avec la vie personnelle de France, voir la conférence de Claude Aveline reproduite dans *L'Université des Annales* d'avril 1954, et Julien Cain : « Le drame amoureux du *Lys Rouge* fut inspiré à France par son amie » — *Figaro Littéraire*, 20 septembre 1958.

(1) « Anatole France » 1954.

amère impression de solitude : « Ton amour me fait horreur. Je ne puis ni t'oublier une seconde, ni penser à toi sans être torturé [...] Je te hais. Pardonne-moi. » « Comme je me reposerais délicieusement en toi, si je n'y trouvais que moi-même et que moi seul »... « Je souffre. Tu ne peux plus détruire ce que tu as fait ». (8) France était avare de confidences personnelles ; mais il est impossible qu'un amour aussi violent et aussi traversé n'ait pas augmenté son âcreté naturelle et la rancune avec laquelle, depuis sa jeunesse, il se dressait contre l'ordre du monde. C'est un sentiment qu'il avait surmonté difficilement dans le premier bonheur de son mariage : sa liaison avec Madame de Caillavet lui redonnait force et rompait un équilibre précaire.

À la même époque, France perdait sa position à la bibliothèque du Sénat. Les lettres qu'il adressa aux questeurs montrent bien de quelle virulence était capable, dans ses relations sociales, un homme que certains présentèrent comme un doux épicurien. En 1888, on avait fait avancer un collègue à son détriment ; il écrivit : « Et qui donc avez-vous frappé par un acte sans nom comme sans exemple ? Un homme qui a su rendre des services à la bibliothèque [...] Vous, ses protecteurs naturels, vous l'avez trahi » (9). Sa lettre de démission est plus arrogante encore : « En me reprochant, dans des termes auxquels je ne suis pas habitué, je ne sais quelles inexactitudes dans le service, M. le bibliothécaire en chef a oublié que j'ai servi les lettres françaises avec quelque honneur et que certains égards me sont dus » (10). Le bibliothécaire en chef était Charles Edmond, le sous-bibliothécaire, Leconte de Lisle. L'hostilité déjà grande qui existait entre France et ce dernier fut naturellement accrue. On peut dire aussi, sans exagérer la portée de cette démission, qu'elle joua son rôle dans le détachement que France manifesta de plus en plus à l'égard des formes sociales.

Ainsi France, à plus de quarante-cinq ans, se trouva de sa propre volonté sans famille et sans position fixe. Il faut certes donner aux mots leur juste sens : sa position littéraire était faite (11), et la vigilance de madame de Caillavet fut constante et parfois tyrannique (12). Mais l'écrivain n'en avait pas moins rompu avec les valeurs courantes, et par là même avec la société qui les reconnaissait —

(8) Cité par J. Suffel, *op. cit.*, p. 34.

(9) Lettre du 4 août 1888 — publiée par Louis Barthou, *Revue de Paris*, 1^{er} décembre 1924, « Anatole France commis bibliothécaire au Sénat » (pp. 481-490).

(10) *Petit Journal*, 16 janvier 1936. Lettre du 1^{er} février 1890.

(11) La querelle du *Disciple*, le succès de *Thaïs*, avaient consacré la notoriété de France.

(12) Cette vigilance pesa fort à l'écrivain lorsque son amour eut perdu sa première force. Madame de Caillavet avait un caractère exclusif et autoritaire, une « âpre volonté » ; France se sentait d'une « pitoyable légèreté » (*Carnets Intimes*, samedi 10... X/1911.) Mais cette autorité qui s'exerçait sur la vie de France eut peu d'influence sur son art : madame de Caillavet donna à France certaines directions (écrire un roman mondain, rechercher la clarté, s'attacher au XVIII^e siècle) et écrivit quelques chroniques de *L'Univers Illustré* ; elle est aussi l'auteur de la lettre citée dans l'étude sur *La Princesse de Clèves* (*Temps*, 16 juin 1889 O. C., tome XXIV, 139-140). C'est toute la collaboration effective qu'a pu décèler une critique souvent malveillante. Le roman que madame de Caillavet publia elle-même est d'ailleurs de ton fort peu francien, plutôt naturaliste (*Histoire d'une demoiselle de modes* — Paris, s. d., publiée sous le pseudonyme de Philippe Lautrey (1)). Que madame de Caillavet ait forcé France au travail, c'est encore très discuté : il avait fourni avant leur liaison un effort considé-

(1) Publié dans la *Revue de Paris*, 15 mars, 1^{er} et 15 avril, 1^{er} mai 1908.

cette société pour laquelle il avait eu tant de goût. Sans aucun doute, ruptures et souffrances personnelles expliquent en partie l'invasion de l'œuvre entière de France par l'irrespect et la violence destructive. Certaines oppositions qu'il avait voilées vers 1880, lorsqu'il s'était cru réconcilié avec le monde, reparurent dans leur première vigueur dès qu'il eut rejeté son métier et sa famille. C'est surtout vrai pour sa haine du catholicisme. Mais il se peut aussi que cette crise, le ramenant en quelque sorte aux temps qui précédaient son installation sociale, ait contribué à ranimer en lui ses anciennes croyances scientifiques. Lors de la querelle du *Disciple* et après la mort de Taine, France évoque avec nostalgie sa jeunesse enthousiaste.

Du reste, sa crise personnelle se confondait en cela avec une crise générale. Ce n'était pas sans raison que Drumont, en 1889, écrivait *La Fin d'un monde* (13). Le monde qui finissait était en fait celui même de la jeunesse de France, un monde qui avait prolongé sous la République certaines croyances, certaines habitudes du Second Empire. L'aristocratie épuisée voyait diminuer son importance ; la morale et l'esprit de Dumas fils, Sardou, Pailleron, paraissaient vieillir (14) ; mais en même temps, les principes intellectuels qui avaient valu à Renan et à Taine leurs succès perdaient toute vogue. Le Parnasse était mort, le naturalisme agonisait (15) ; les doctrines politiques par lesquelles Gambetta, avec plus de zèle peut-être que de justesse, se réclamait du positivisme, semblaient avoir fait leur temps (16). Des problèmes nouveaux se posaient, un « esprit nouveau » faisait son apparition (17), et France se définissait par rapport à lui — souvent contre lui. La querelle du *Disciple* et celle de la critique objective, la dispute provoquée par l'enquête de Jules Huret,

nable, qu'il dissimulait sous des airs de nonchalance. Le rôle de madame de Caillavet fut assez grand pour qu'on ne cherche pas à l'exagérer : elle donna à France confiance en lui, organisa un salon ; veilla sur sa vie matérielle et tenta de fixer son esprit toujours agité.

(13) *La Fin d'un Monde*, Paris, 1889. « Nous agonisons sur un grabat, dans la chambre déjà démenagée d'où l'on a enlevé peu à peu, en même temps que les valeurs et l'argent, toutes les reliques du passé, tout ce qui parlait à l'âme, tout ce qui rappelait la vie des aïeux » (Introduction p. VI). Progrès du socialisme et décomposition de la haute société sont étudiés dans ce livre, d'ailleurs fanatique d'antisémitisme.

(14) La dernière pièce à succès de Dumas fils fut *Francillon* (1887).

Sardou se tourna vers le drame historique dès la fin du Second Empire ; c'est grâce à *La Tosca* ou à *Thermidor* qu'il parvint à garder la notoriété. Quant à Pailleron, le succès du *Monde où l'on s'ennuie* fut le point culminant de sa carrière théâtrale.

La publication des *Trophées* de J. M. de Hérédia en 1893 fut la dernière manifestation de l'école parnassienne, et une manifestation très attardée. Sully-Prudhomme cessa de publier ses vers dès 1888 (*Le bonheur*), Coppée dès 1890 (*Les paroles sincères*).

(15) En 1889, Zola était presque seul à continuer le naturalisme. Rosny, Margueritte, Hennique, Huysmans, avaient abandonné l'école.

(16) La vitalité politique était passée du radicalisme au socialisme : on en voit la meilleure preuve dans l'évolution de Jaurès qui, en 1889, fit campagne contre le baron Reille pour le prolétariat. La doctrine gambettiste était surtout politique et, à partir de 1886-89, les questions se posent en termes sociaux.

(17) Cette expression, employée par Spuller dans un sens limité (réconciliation de la République avec un certain catholicisme), traduit en fait la transformation générale de la politique et de la pensée française, la refonte des anciens partis en fonction du socialisme considéré tantôt comme un danger, tantôt comme un espoir.

comme l'impiété grandissante de France et sa haine des Jésuites, sont des poussées de fièvre, des exaspérations entretenues ou produites par des attaques venues de l'extérieur. Mais elles ne font que caractériser, en l'exagérant parfois, un système que France met au point par tâtonnements, à force de discussions avec ses contemporains. La polémique de France est fondée sur une pensée authentique : cela ne veut pas dire qu'elle soit toujours cohérente. N'étant pas philosophe, France cherche par l'expérience des principes qui l'aident à vivre.

Or, c'est précisément l'étude des réactions de France devant les problèmes nouveaux posés par son temps qui permet, non de supprimer, mais de limiter la notion de « crise ». Son option de vie n'est plus la même ; sa pensée, elle, est beaucoup plus stable. France pose toujours la question du rapport entre science et sentiment, entre raison et illusion : il la pose plus souvent que jamais, parce que c'est la grande question de son temps. Mais il la résout d'après les principes qu'il a établis entre 1870 et 1889, lorsqu'il délimitait le domaine de la science et l'enveloppait de subjectivisme sans nier son importance. Le *Jardin d'Epicure* (nous le considérons ici, parce qu'il fut presque entièrement écrit entre 1887 et 1893, et que France avait déjà dépassé la philosophie qu'il y expose lorsqu'il le fit paraître en 1894) (18), le *Jardin d'Epicure* ne professe pas d'autre doctrine : la pensée de l'écrivain est plus riche, plus élaborée, d'expression plus heureuse que jadis, mais on ne peut dire qu'elle ait changé. Un tel changement serait d'ailleurs bien étonnant chez un homme déjà mûr, que son scepticisme même disposait peu aux coups de théâtre. Seulement, le malaise que ressentent tous ses contemporains l'envahit lui aussi ; il ne parvient à défendre sa pensée que par une série de rétablissements et d'approximations, qui lui donnent souvent un aspect contradictoire et par là même superficiel. Lorsque Gide lisait dans le *Jardin d'Epicure* : « Un esprit qui n'est point anxieux m'irrite ou m'ennuie », il approuvait cette pensée, mais ne parvenait pas à découvrir l'inquiétude de France (19). C'est que le recueil nous apparaît en lui-même, coupé d'une actualité qui le justifie. A lire les articles du *Temps* qui l'ont peu à peu formé, on sent bien mieux l'inquiétude ; on comprend aussi pourquoi la polémique a débordé dans l'œuvre romanesque de France.

Les temps étaient passés, où France voilait ses croyances scientifiques par réflexe de conservation sociale et d'aristocratie intellectuelle. Le souvenir de la Commune s'estompait de plus en plus en

(18) *Le Jardin d'Epicure* est de formation très composite. Publié en novembre 1894, il réunit :

Une série de pensées parues sous le titre : « Notes Marginales » dans *l'Echo de Paris* en 1893 et 1894. Ces articles réutilisent le plus souvent des passages de chroniques parues antérieurement dans le *Temps*.

Des passages de chroniques du *Temps*, ou des chroniques entières, non réutilisées dans *l'Echo de Paris*.

L'origine de chaque pensée sera précisée au fur et à mesure des citations.

(19) *Journal*, 9 avril 1906. P. 207 de l'édition de la Pléiade, 1948. (« Je ne sens point le tremblement de France ; je lis France sans tremblement. Il est disert, fin, élégant. C'est le triomphe de l'euphémisme. Mais il reste sans inquiétude ; on l'épuise du premier coup... je le soupçonne de n'exister pas beaucoup, en retrait de ce qu'il nous montre »). L'accusation de légèreté personnelle tombe dès qu'on lit la correspondance de France et de Madame de Caillavet, dès qu'on parcourt les *Carnets Intimes*. Nul au contraire ne fut plus secret que France, et jusqu'à la duplicité.

lui (20). Les radicaux, compromis dans l'aventure boulangiste, avaient subi un échec aux élections de 1889 (21). La politique des opportunistes au pouvoir (22) était de maintenir la République sans choquer les croyances, ni professer au nom de la science ces opinions rigides qui avaient tant irrité France. Le danger venait maintenant du côté opposé : las de cette science mal comprise qui avait jeté les naturalistes dans la brutalité, qui avait pesé en nomenclatures et en livres de vulgarisation sur leur jeunesse, et n'avait point réussi à constituer une morale, les intellectuels, vers 1889, étaient anxieux de se trouver une âme, fût-ce au prix de leur raison. La crise était véritable : Bourget en avait dit les signes « avant-coureurs » dans ses *Nouveaux Essais de psychologie contemporaine* dès 1885 (23). Claudel se convertit l'année suivante ; Verlaine se réclame du néo-catholicisme et assiste aux services de l'abbé Loyson (24) ; Huysmans évolue vers le mysticisme religieux (25). Ce sont là des cas extrêmes. La plupart des intellectuels essaient de restaurer l'idéalisme par d'autres voies : la vogue du spiritisme et des sciences occultes en est une preuve. Stanislas de Guaita, Jules Bois, le Sâr Péladan connaissent le succès, ouvrent la voie aux plus étranges superstitions lorsque leurs doctrines se vulgarisent (26). D'autres, après la révélation par E. M. de Vogüé du *Roman Russe* (27), se proclament disciples de Tolstoï et cherchent dans le mépris de l'intelligence et de l'art, l'amour des humbles et la pitié universelle, un moyen de salut. La brochure inti-

(20) France ne mentionne plus la Commune que le 11 janvier 1890 dans l'*Univers Illustré* ; encore est-ce pour souhaiter qu'on ne réveille pas les vieilles haines en donnant à une rue le nom de Millière, l'un des fusillés de la Commune. (p. 19).

(21) Les élections législatives du 22 novembre 1889, préparées d'un côté par le ministre républicain de l'Intérieur, Constans, de l'autre par le clergé royaliste, le furent médiocrement par les boulangistes. 140 royalistes, bonapartistes ou conservateurs furent élus, contre 44 boulangistes et 366 républicains. Parmi ces derniers les radicaux perdaient une vingtaine de sièges. Le radicalisme avait soutenu les débuts de Boulanger ; Clemenceau s'en était assez vite désolidarisé, mais Naquet resta boulangiste jusqu'à la dernière heure. Aussi le parti était-il déconsidéré ; il fut contraint de changer de position, abandonna le scrutin de liste et la révision.

(22) Les opportunistes étaient au nombre de 216 dans la nouvelle Chambre. Seuls, ils avaient presque totalement échappé à la contagion du boulangisme, et ils profitèrent de sa défaite. Tirard, Constans, Freycinet, Méline formèrent dès lors le personnel ministériel : ils n'avaient pas de programme et se conciliaient autant que possible la droite, en se conformant aux besoins du moment.

(23) « Toute une portion de la jeunesse contemporaine traverse une crise... Qui prononcera la parole d'avenir et de fécond labeur nécessaire à cette jeunesse pour qu'elle se mette à l'œuvre, enfin guérie de cette « incertitude » dont elle est la victime ? Qui nous rendra la divine vertu de la joie dans l'effort et de l'espérance dans la lutte ? » Préface, datée du 14 novembre 1885, aux *Nouveaux Essais de Psychologie Contemporaine*. (VI-VII).

(24) Le *Temps* du 24 septembre 1888 relate une cérémonie célébrée à l'église gallicane de la rue d'Arras en présence d'évêques américains et de Verlaine. Loyson y proclama que le catholicisme était désormais distinct de l'Eglise, et que le régime républicain était souhaitable.

(25) Il en était à l'époque du « réalisme surnaturel » et des études sur l'occultisme (*Là-Bas*, 1891).

(26) Au début de 1889, une voyante habitant Loigny, près de Chartres, fut interdite par les autorités ecclésiastiques. Le 20 avril de la même année, le *Temps* rapporte un article du *Standard* qui attribue à l'hypnose l'abdication du roi Milan de Serbie.

(27) *Le Roman Russe*, 1896.

tulée *Ce qu'il faut faire*, profession de foi de Tolstoï, fut traduite en 1888. L'écrivain y dénonçait la philosophie de Comte et celle de Darwin comme immorales, et traitait leurs adeptes d'« eunuques de la pensée ». « Le penseur [déclarait-il] doit souffrir avec les hommes pour les aimer et pour les consoler ». Teodor de Wyzewa répand ces idées en France ; elles rejoignent l'idéalisme de Björnson et d'Ibsen, que révèlent alors Antoine et Lugné-Poe (28). D'autres tentent un retour aux sources des religions : Schuré fait paraître en 1889 *Les Grands Initiés* (29). D'autres enfin se tournent vers la vie pratique : ils recommandent l'union des croyants de bonne volonté, qui, en vue de l'action sociale, réduiraient leurs croyances à une sorte de commun dénominateur. C'est la solution que de Vogüé préconise dans son *Discours aux Etudiants*, le 11 mai 1890 ; c'est encore celle à laquelle P. Desjardins a recours dans son *Devoir Présent*, l'année suivante (30).

Les philosophes ne demeurent pas en reste. Dès 1885, Ravaisson avait prédit le retour à la religion (31) ; Renouvier, tout en reconnaissant l'excellence de la méthode scientifique, niait qu'elle pût constituer une connaissance du monde et rétablissait l'impératif catégorique (32). En 1889, l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* subordonna la vie intellectuelle au courant vital et proclama d'une tout autre manière, mais plus radicalement, la faillite de la science (33).

(28) Lugné-Poe au théâtre de l'Œuvre.

Antoine au Théâtre Libre (voir : A. Thalasso, *le Théâtre Libre, essai critique, historique et documentaire*, Paris 1909).

(29) *Les Grands Initiés* consiste en vies romancées des initiateurs de mystères ou de religions : Rama-Krishna, Hermès, Moïse, Orphée, Pythagore, Platon, Jésus. Et Schuré tente d'y trouver les éléments épars d'une révélation en marche depuis le début du monde. Son ouvrage est une des manifestations de la vogue de l'occultisme à cette époque. Il est plus séduisant que solide, car les documents sur les initiés sont rares et sujets à caution.

(30) Desjardins, camarade de promotion de Bergson et Jaurès à l'Ecole Normale, publia en 1892 la brochure intitulée : *le Devoir Présent*. Il s'y élève contre le dilettantisme et la désagrégation morale de l'élite cultivée, et désire une association morale et religieuse, sans dogmes ni culte, mais toutefois favorable à toutes les églises. Elle aura pour journal un périodique « où parlera la seule justice, le zèle incorruptible du mieux ». Ce programme, généreux mais souvent jugé assez vague, fut celui de « L'Union pour l'action morale », fondée par Desjardins, Gab. Monod et le pasteur Wagner.

(31) Critique de l'ouvrage de Brochard, dans le *Rapport sur le prix Victor Cousin*, 1884. « Nous appréhendons en nous une force qui n'est point phénomène mais substance, qui est profondeur et non superficie, unité et non multitude » (p. 311). « Ce que contient de réel et de positif l'imparfait ne s'explique en somme que par le parfait, le monde par l'esprit, la nature par Dieu » (p. 316). « Le mécanisme et les mathématiques mêmes ont leurs dernières raisons dans la métaphysique » (p. 317).

(32) *Esquisse d'une classification systématique des doctrines philosophiques*. Paris, 1886. « La méthode qui tire toute connaissance de la conscience se montre dans sa simplicité et sa force. L'hypothèse métaphysique de l'évolution de la substance une et nécessaire [...] fait place à l'hypothèse morale de la conscience créatrice, de l'individuation primitive, des actes initiaux, des déterminations libres et des développements de destinées diverses par l'action de la liberté, sous l'empire des lois de la création » (p. 405).

(33) « Dans ce prétendu monde phénoménal, fait pour la science, tous les rapports qui ne se peuvent traduire en simultanéité, c'est-à-dire en espace, sont scientifiquement inconnaisables [...] Au lieu d'une durée hétérogène dont les moments se pénètrent nous aurons [...] un temps homogène dont les moments

France avait tenté d'établir pour lui-même un équilibre entre science et instinct : cet équilibre, il le voyait sans cesse menacé par le monde, qui allait au contraire d'un extrême à l'autre. Il est donc naturel qu'à partir de 1889, il ait entrepris de soutenir la pensée logique. La querelle du *Disciple* n'est qu'un épisode plus violent de l'examen de conscience qu'il commence alors. Il y semble quelquefois le représentant d'une génération morte. Parlant en janvier 1889 de Lahor, qui traduisait en langage poétique les idées darwiniennes, il écrit : « De tels vers [...] ne sont-ils pas l'honneur d'une génération ? Et n'est-il pas vrai qu'une seule des strophes qu'on vient de lire suffirait à attester la valeur intellectuelle et littéraire du milieu dans lequel elle a été composée ? » (34) Le plus souvent cependant, France ne se contente pas de parler au passé de ses convictions scientifiques : il les oppose aux tenants du nouveau mysticisme, ou de l'impératif catégorique, dans des discussions courtoises qui sont plutôt des mises au point personnelles. Ayant limité le domaine de la science, il la considère du moins comme indiscutable dans ces limites. Comme Renouvier avait attaqué au nom de la conscience humaine sa théorie purement darwinienne du crime (35), il lui réplique une première fois en 1889 : il constate l'existence d'une loi morale embryonnaire chez les animaux évolués, et se refuse à établir entre eux et l'homme une différence essentielle. Il en profite pour déterminer sa position vis-à-vis du darwinisme : celui-ci ne lui apparaît plus que comme « une hypothèse immense ». « Mais sait-on jamais ce que laissent de racines au cœur les croyances qu'on en a arrachées ? » (36) L'année suivante, revenant sur ce sujet, il rejette franchement l'anthropocentrisme. « Si, comme l'enseigne M. Renouvier, l'homme a pour premier caractère la volonté (mais il faudrait s'entendre sur le sens de ce mot volonté, le plus difficile de la langue française) comment ne pas admettre que les bêtes qui lui ressemblent le plus, le singe par exemple, possèdent quelques rudiments de volonté ? Il me semble qu'entre eux [les animaux] et nous, beaucoup de facultés sont communes. » (37). Après le discours de Vogüé aux étudiants, il fait observer qu'il est injuste d'attaquer la science en disant qu'elle a renversé la religion, comme si la science pouvait vraiment se fonder sur d'autres principes que le rationalisme. « A tout prendre, [déclara-t-il], il ne paraît ni nécessaire ni désirable que nous devenions des hommes de foi et que notre siècle s'achève en siècle de foi »... « Les hommes animés d'une fois commune n'ont rien de plus pressé que d'exterminer ceux qui pensent différemment, surtout

s'alignent dans l'espace. Au lieu d'une vie intérieure dont les phases successives, chacune unique en son genre, sont incommensurables avec le langage, nous obtiendrons un moi recomposé artificiellement » (Conclusion, pp. 178 et 180).

(34) *Temps*, 27 janvier 1889, « Poésie ». Article *non repris*. A propos de l'édition des poésies complètes de Dierx et de Jean Lahor, France fait l'éloge de « ce Parnasse de 1868, où l'on avait le respect des maîtres et l'amour de l'art ».

(35) *Temps*, 17 mars 1889. « La loi morale ». *Non repris*. Dans la *Critique philosophique*, Renouvier avait relevé ce que France disait du crime enseigné par la nature même et du désir latent qu'en éprouvent les hommes dans toute société. (*Temps*, 10 mars 1889. « César Borgia » *V. L.* IV, 41.)

(36) *Temps*, art. cit. France y précise que la doctrine de Renouvier, fondée sur la liberté et le perfectionnement humain, est très séduisante, mais qu'il n'a plus de « foi à donner ».

(37) *Revue Illustrée*, mai 1890. (A propos de la *Bête Humaine*). *Non repris*. P. 250-252.)

quand la différence est très petite » (38). A une époque où le positivisme est déprécié, il le défend parfois avec vivacité : « Comte est un penseur tel qu'il n'en fut peut-être jamais au monde de plus puissant [...] Nous appelons dangereux ceux qui ont l'esprit fait autrement que le nôtre et immoraux ceux qui n'ont point notre morale » (39). La rigueur d'esprit inséparable de la méthode scientifique empêche France d'entrer dans le jeu des intellectuels de son temps, qui prônent le « mensonge vital » : à propos de Desjardins, il écrit : « Est-il de bonnes erreurs, et les hommes sont-ils plus heureux quand ils sont trompés ? J'en doute [...] Qui saurait être assez assuré de la bonté d'une illusion pour oser la semer dans les âmes ? On ne peut pas toujours éviter les situations fausses [...] Mais il n'est pas d'un bon esprit de s'y jeter et de s'y plaire » (40).

France lui-même, dans ses articles du *Temps*, fait souvent de la science l'objet de ses méditations. Il la définit exactement comme dans les articles qu'il avait donnés à la *Jeune France* en 1880 : c'est-à-dire qu'il accepte comme constituées l'astronomie, que Camille Flammarion vulgarisait alors (41), la géologie et particulièrement la théorie des causes actuelles de Lyell (42), enfin une très souple science de l'évolution, qui démontre la dépendance de l'homme vis-à-vis de la terre et des éléments, et par là même sa parenté avec les animaux (43). Ces sciences sont peu nombreuses ; encore sont-elles relatives, puisque l'homme, enfermé en lui-même, ne peut connaître la pure vérité (44) : cela aussi, France l'avait déterminé avant 1889, lorsqu'il avait donné au subjectivisme une place prépondérante. Mais si réduite que soit la portée de la science, du moins semble-t-elle d'une vérité indiscutable à l'écrivain qui s'en préoccupe depuis plus de vingt ans. Il n'admet point que l'on compte pour rien des connaissances qui ont nourri toute une génération ; et, s'il ne pense pas qu'elles puissent fonder une morale, il en tire malgré tout des principes de vie. La science ramène l'homme à ses limites et lui interdit l'orgueil (45). Elle lui donne une juste idée du progrès social,

(38) *Temps*, 18 mai 1890. « A propos du banquet donné par l'Association des étudiants ». *Non repris*.

(39) *Temps*, 7 février 1892. « Le positivisme au Collège de France ». Repris partiellement pp. 116-120 du *Jardin d'Épicure*. France y fait la critique du système scientifique de Comte parce qu'il est limité et triste. Mais l'éloge de Comte, qui donne la véritable pensée de France sur sa philosophie, n'a pas été repris dans le *Jardin d'Épicure*. Quant à la phrase : « Nous appelons dangereux... », elle se trouve p. 116 du *Jardin d'Épicure*, mais sous forme de pensée séparée du développement sur Comte. On peut voir ici un exemple du procédé de fragmentation, qui a, dans le *Jardin d'Épicure*, frustré la pensée de France de son dynamisme.

(40) *Temps*, 6 mars 1892 « Bernard Lazare, le *Miroir des Légendes* ». *Non repris*. D'une légende de Lazare, qui conte l'histoire d'un prophète mourant pour sa religion, sans plus y croire, France passe à la critique de Desjardins, qui préconise une religion sans religion.

(41) L'astronomie est le point de départ de plusieurs méditations de France : *Temps*, 31 mars 1889 (V. L. III, I) — 24 novembre 1889 (V. L., III, 207) — 27 avril 1890 (V. L. IV, 34) — 20 mars 1892 (*Jardin d'Épicure*, p. 218) — 18 décembre 1892 (*Jardin d'Épicure*, p. 1.).

(42) *Temps*, 11 octobre 1891 — *Jardin d'Épicure*, p. 58.
31 janvier 1892 — *Jardin d'Épicure*, pp. 130-131.

(43) Articles cités notes 35 et 37.
Temps, 1^{er} décembre 1889. « M. Alphonse Daudet ». *Non repris*.

(44) *Temps*, 15 juin 1890. *J. d'Épicure*, p. 139.
17 juillet 1892. V. L., p. 219, V.

(45) Articles cités notes 35 et 37.

qui doit être lent comme l'évolution de la terre (46). Elle lui prouve, par sa relativité même, qu'il ne peut sortir de son propre esprit et ne peut donc pas tenir pour vraie une métaphysique (47). Elle lui épargne l'intolérance et le fanatisme (48). Enfin, elle ne constitue pas un système de vie, mais garde la vie de l'erreur : et ces conclusions ne paraissent bénignes, dans le *Jardin d'Epicure*, que parce que l'irrationnalisme contemporain n'y est pas rappelé. Certains passages, isolés dans le livre, prennent tout leur sens lorsqu'on les voit réunis, dans les articles du *Temps* qui répondent à Teodor de Wyzewa. France y retrouve, en 1892, la violence et l'ironie de la querelle du *Disciple* ; mais il quitte le ton polémique pour faire une déclaration très nette, qui prouve la continuité de sa pensée : « Je garde à la science non ma foi, car je crois qu'elle trompe comme le reste, mais un amour vif, inquiet, toujours irrité » (49).

Pour s'opposer à ses contemporains, France affirme donc l'existence et la valeur de la science, dans le même esprit que jadis : ce n'est pas lui qui a changé, c'est son époque ; et s'il passe plus souvent de la méditation à la lutte, c'est qu'il ressent la nécessité de défendre des valeurs menacées. Il ne s'agit pas d'une résurgence brusque du scientisme, ni même d'un approfondissement subit du scepticisme : mais France en montre mieux les bases. C'est le même réflexe de défense qui fit publier à Renan, en 1890, *l'Avenir de la Science* écrit en 1849 (50) : il précise dans la Préface les mêmes principes qu'Anatole France, la même haine du fanatisme : « La science préserve de l'erreur plutôt qu'elle ne donne la vérité : mais c'est déjà quelque chose d'être sûr de n'être pas dupe ». L'épicurisme vrai, qui s'élabore lentement, devient virulent dès qu'il est tenu en suspicion. L'épicurien ramène ses contradicteurs à la terre, coupe leurs affirmations métaphysiques, leur fait prendre conscience de l'écoulement des choses et proclame que la raison, sans être infaillible, est le seul moyen de connaissance. Victor Brochard, dont la pensée avait si bien rencontré celle de France, avait montré que tout scepticisme, pour être vivant, recèle un certain nombre de dogmes (51).

(46) Voir note 42.

(47) *Temps*, 5 février 1893. *J. d'Epicure*, p. 66.

(48) *Temps*, 18 mai 1890. *Non repris*. Voir note 38.

(49) *Temps*, 16 juillet 1892. *V. L. V.*, p. 214.

(50) La publication de *l'Avenir de la Science* est annoncée dans le *Temps* dès le 18 octobre 1889. L'ouvrage paraît le 9 avril 1890 chez Calmann-Lévy. L'idée de la petitesse de l'homme, exprimée dans la Préface, a pu avoir une grande influence sur France : « Il se peut que tout le développement humain n'ait pas plus de conséquence que la mousse et le lichen dont s'entoure toute surface humectée ». XIII. Dans le cours de son développement, Renan indique les espoirs qu'il place dans le socialisme, et insiste sur la différence qui existe entre l'Orient fataliste et l'Occident actif. Il dit sa conviction que le système de vie instauré par la science sera plus vaste et plus poétique que les anciens systèmes religieux, et prône un dogmatisme critique qui renouvelle toute la pensée humaine. Ces idées sont celles mêmes que soutint France.

(51) Brochard (*Les Sceptiques grecs*, Paris, 1887) distingue l'attitude de Pyrrhon de celle de ses disciples. Pyrrhon aurait été un désabusé, plus proche du stoïcisme que de l'épicurisme : ayant subi l'influence des gymnosophistes indous, il aurait eu pour doctrine la suspension du jugement, l'ascèse et l'isolement ; doctrine morale plus que philosophique, et doctrine de vieillard. France fut tenté par elle, mais la rejeta (*Temps*, 25 janvier 1891. *V. L.* tome III, X : « J'ai regardé, je l'avoue, plus d'une fois du côté du scepticisme absolu. Mais je n'y suis jamais entré [...] J'ai voulu croire, j'ai cru. J'ai cru du moins à la relativité des choses et à la succession des phénomènes »). Il adopta l'attitude que Brochard définit

Mais France est très poreux à son temps. Et comme les puissances du sentiment lui paraissent très fortes en un monde que la science explique si cruellement, il a peine à se mettre d'accord avec lui-même. Il ressent avec tristesse cette petitesse de l'homme qui démontre la science (52), le mal qu'on retrouve partout dans les lois inexorables de la nature (53), et l'absurdité de se sentir prisonnier dans un monde voué à la destruction, sans possibilité d'en sortir, sans possibilité même de sortir de soi (54). L'angoisse existentielle ne lui est pas inconnue : seulement, comme il déteste le pathétique, il l'exprime avec sobriété et assez rarement : « Nous voyons le trou noir et l'effroi gagne les plus hardis... » (55). « Nous avons mangé les fruits de l'arbre de la science, et il nous est resté dans la bouche un goût de cendre... » (56). « L'insensibilité de la nature nous désole. La morne majesté des lois physiques nous accable... » (57) « Notre système solaire tout entier est une géhenne où l'animal naît pour la souffrance et pour la mort... » (58). « Notre vue de l'univers est purement l'effet du cauchemar de ce mauvais sommeil qui est la vie... » (59). Enfin, la science lui fait éprouver « cette profonde tristesse épicurienne auprès de laquelle l'affliction du croyant semble presque de la joie » (60), car « dans un monde où toute illumination de la foi est éteinte, le mal et la douleur perdent jusqu'à leur signification et n'apparaissent plus que comme des plaisanteries odieuses et des farces sinistres » (61).

France comprend donc admirablement l'inquiétude contemporaine : à chaque instant, le néant de l'homme lui apparaît, et il est tenté de le résoudre dans l'apologie de l'ignorance et de l'illusion. Cet esprit « fin de siècle » dont Loti est un représentant (62), il l'explique ainsi : « Avec la bonne ignorance la foi s'en est allée [...] Cela surtout nous est pénible. Car il était doux de croire même à l'enfer » (63). Ailleurs, c'est la vogue de l'occultisme qui le retient : « Nous avons

comme étant celle des disciples de Pyrrhon : le probabiliste ne doute pas de l'existence des phénomènes, mais refuse de penser qu'il y a « une » vérité, que l'homme peut apercevoir en parvenant à la perfection. C'est la pensée de Carnéade, Aénésidème, Ménodote et Sextus Empiricus, pensée active et parfois audacieuse.

(52 et 53) C'est la conclusion de toutes ses méditations astronomiques. Voir note 41.

(54) France est ici beaucoup plus pessimiste que Renan. *L'Avenir de la Science* prévoit l'acquisition par l'homme d'une sorte de plénitude : « Ma conviction intime [écrit Renan] est que la religion de l'avenir sera le pur *humanisme*, c'est-à-dire le culte de tout ce qui est de l'homme, la vie entière sanctifiée et élevée à une valeur morale » (chapitre V, p. 101. Edition de 1890.)

(55) *Temps*, 16 décembre 1888. V. L. II, 284.

(56) *Temps*, 31 mars 1889. V. L. III, 7.

(57) *Temps*, 19 janvier 1890. V. L. III, 265.

(58) *Temps*, 20 mars 1893. *Jardin d'Épicure*, p. 83.

(59) *Temps*, 20 mars 1893. *Jardin d'Épicure*, pp. 84-85.

(60) *Temps*, 22 juin 1890. V. L. IV, 13.

(61) *Temps*, 5 février 1893. *Jardin d'Épicure*, p. 67.

(62) Voir *L'œuvre de Pierre Loti et l'esprit « fin de siècle »*. Doctorat d'Université, Keith G. Millward, Paris, 1955. L'expression « fin de siècle », argotique jusqu'en 1888, avait été cette année-là le titre d'une pièce de théâtre, et elle était passée dans le langage courant. France en attribue le lancement à Bourget (*Temps*, 16 novembre 1890.) Elle exprime toutes les formes de l'inquiétude contemporaine.

(63) *Temps*, 31 mars 1889. V. L., III, p. 8.

« Oh ! bienheureux ceux-là qui croyaient à l'Enfer », écrivait France dès 1869 (*La Danse des Morts*, *Poésies*, pp. 125-131.)

perdu la foi et nous voulons croire encore. L'insensibilité de la nature nous désole [...] Nous cherchons le mystère ; nous appelons à nous toutes les magies de l'Orient » (64). Parlant de Desjardins et de Vogüé à une époque où leur désir de foi n'est encore qu'une inquiétude sentimentale, il s'attache à leurs recherches avec un intérêt qui est sans nul doute personnel, et prononce au nom de la génération nouvelle un véritable réquisitoire contre la science, insuffisante, inhumaine, immorale (65).

Aussi paraît-il très souvent attiré par les philosophies de l'instinct et de l'élan vital, par la morale de la pitié. C'est une grande tentation pour lui que de cantonner la raison dans un rôle purement intellectuel, et de livrer la vie pratique aux autres puissances dont il constate la force : « Les hommes [...] ne se gouvernent jamais par le raisonnement. L'instinct et le sentiment les mènent. Ils obéissent à leur passions [...] Ils préfèrent les religions aux philosophies [...] Les opérations les plus instinctives sont généralement celles où ils réussissent le mieux. » (66) France observe que la faim et l'amour mènent le monde, que l'ignorance est nécessaire à la vie et que les plus belles créations humaines en procèdent : « En art comme en amour, l'instinct suffit » (67). Les sciences humaines ne sont pas constituées, « il n'y a pas d'éthique. Il n'y a pas de sociologie. Il n'y a pas non plus de biologie » (68). L'histoire est un leurre, parce que l'histoire représentera les faits « dénués de presque toutes les particularités qui les constituent, par conséquent [...] différents de ce qu'ils furent. » (69) En somme, la part de l'intelligence est si modeste, les phénomènes dont nous sommes sûrs sont si peu nombreux, que souvent l'écrivain en arrive à les exclure de la marche du monde. Il fait l'apologie de la « grande sympathie humaine » (70), exalte la souffrance et le sacrifice.

A partir de 1889, il développe une véritable doctrine de la spontanéité, qui traduit bien son inquiétude et son attente. Il la développe plutôt qu'il ne la crée : elle était en effet en germe dans son dilettantisme des années précédentes (71). Ce n'est pas sans raison non plus qu'il la place sous le patronage de Renan, lorsqu'il écrit son article sur *La Tempête* (72). Renan avait subi profondément l'influence de la philosophie allemande du devenir, qui donnait beaucoup d'importance à la force spontanée du monde (73). La science de

(64) *Temps*, 19 janvier 1890. *V. L.* III, 265.

(65) *Temps*, 27 avril 1890. *V. L.*, IV, 34.

(66) *Temps*, 20 mars 1892. *Jardin d'Epicure*, p. 214.

(67) *Temps*, 30 août 1891. *Jardin d'Epicure*, p. 76.

(68) Article cité note 66.

(69) *Temps*, 13 mai 1888. *Jardin d'Epicure*, p. 140.

(70) *Temps*, 8 avril 1888. *Jardin d'Epicure*, p. 63.

(71) Cf. pp. 53-54 de l'introduction à la période 1870-1889.

(72) *Temps*, 18 novembre 1888. *La Tempête*, *V. L.*, II, p. 257.

(73) L'idéalisme de Hegel impliquait, dans le développement de l'Idée vers la Nature, puis de la Nature vers l'Esprit, une primitive spontanéité qui ne devenait réfléchie que lorsque, dans le troisième mouvement du développement dialectique, l'Esprit prenait conscience de lui-même. France a sans doute mal connu Hegel (il ne lisait pas couramment l'allemand et n'était pas particulièrement attiré par la philosophie). Mais la pensée de Hegel, transposée par Renan, a dominé l'époque où France se développa ; et la publication de *l'Avenir de la Science* en 1890 donna une nouvelle actualité à la doctrine du spontané, qui imprégna d'une sorte de romantisme la science dite positive. « Lors même [écrit Renan dans *l'Avenir de la Science*] qu'il serait prouvé que le monde officiel est définitivement

son temps, celle qui avait formé France, était imprégnée de romantisme tout en se voulant positive. Paradoxalement, elle ramenait à l'instinct toutes les grandes créations humaines : les érudits y voyaient l'origine des littératures, faisaient de l'*Illiade*, de l'*Odyssee*. 74, des chansons de geste (75), autant d'émanations de l'âme populaire. Renan avait soutenu la même théorie à propos des Evangiles (76).

Lorsque France s'est attaché à cette théorie et a essayé d'y trouver une solution à ses inquiétudes, il n'a fait que grossir jusqu'à la contradiction l'élément romantique contenu dans la philosophie et la science de sa propre génération. Il n'en a tiré les conséquences qu'après avoir dissipé le souvenir de la Commune : car son élan sentimental vers le peuple n'aurait pu naître lorsqu'il éprouvait devant lui un réflexe de crainte. L'inquiétude contemporaine s'est traduite chez France, à partir de 1889, par une sollicitude pour cette force encore obscure, que les progrès du socialisme (77) révélaient pourtant d'année en année. « M. Ernest Renan [écrivait-il à propos de *La Tempête*] a bien compris que l'avenir est à Caliban [...] c'est une brute, et sa stupidité fait sa force. Ce « veau de lune » [...] est le peuple et le peuple tout entier [...] il ne comprend rien ; mais il sent, car il souffre. Il ne sait où il va ; cependant, sa marche est lente et sûre [...] Ce qui le rend redoutable, c'est qu'il a des instincts et peu d'intelligence. L'intelligence est sujette à l'erreur ; l'instinct ne se trompe jamais » L'intérêt de France est sentimental avant d'être po-

impuissant, qu'il ne peut rien créer d'original et de fort, il ne faudrait pas désespérer de l'humanité ; car l'humanité a des sources inconnues, où elle va sans cesse puiser la jeunesse ». (Chapitre III, pp. 70-71). « C'est la masse qui crée, car la masse possède éminemment, et avec un degré de spontanéité mille fois supérieur, les instincts moraux de la nature humaine » (X, 197.)

Ces phrases peuvent se comparer jusque dans l'expression avec celles que France écrivit à partir de 1888 sur les possibilités de la foule.

(74) La théorie que Wolf mit à la mode dans ses *Prolégomènes à Homère*, en 1795, persista jusqu'au début du XX^e siècle. Renan en parle dans l'*Avenir de la Science* comme d'une vérité reconnue (Chapitre XV, p. 265) Anatole France écrit le 5 août 1888 (V. L., II, 175) : « Il n'y a pas l'ombre d'une tendance individuelle dans l'*Illiade* et dans l'*Odyssee* ».

(75) Paulin et Gaston Paris mirent au point cette théorie, combattue par Joseph Bédier au début du XX^e siècle. En 1888, Gaston Paris publia *La Littérature française au Moyen-Age*, où la doctrine de la formation populaire de la littérature médiévale est soutenue avec une grande érudition. France lui consacra une chronique du *Temps*, le 30 septembre 1888 (V. L., II, p. 232).

(76) « La variété des Evangiles vient de ce que la tradition qui s'y trouve consignée fut longtemps orale » (Préface, VI) « L'Evangile [...] est un chef-d'œuvre de littérature populaire, et en un sens le plus ancien livre populaire qui ait été écrit ». (p. 139) *Les Evangiles*, 1877.

(77) Le principe de la grève révolutionnaire date de 1888. Mais le collectivisme avait triomphé des modérés dès octobre 1879 (congrès de Marseille) où fut fondée la « Fédération du Parti des Travailleurs socialistes de France ». Il est vrai que la tendance collectiviste souffrit de scissions entre guesdistes et possibilistes (1880), eux-mêmes séparés en broussistes et allemannistes (1890). Le « socialisme » qui domine vers 1889, c'est surtout l'anarchisme de Kropotkine, plus vague et plus facilement admis en dehors du monde ouvrier, plus exaltant pour certains ouvriers enthousiastes (les attentats se multiplient de 1887 à 1892). Le socialisme, quel qu'il fût, s'affirmait comme une force, redoutable pour certains (la manifestation du 1^{er} mai 1890 affola les milieux bourgeois), attirante pour d'autres (de Vogüé, Desjardins, les tolstoïsans, les catholiques à partir de 1892 s'y intéressèrent à divers titres). On retrouve chez France le reflet des événements qui marquèrent les progrès les plus importants du socialisme.

litique. Certes, le développement du socialisme retient son attention : l'agitation du 1^{er} mai 1890 « révèle par son universalité une puissance nouvelle avec laquelle il faut compter » (78) ; « une religion nouvelle est née dans le peuple » (79), constate France en janvier 1893, à propos de la vogue grandissante du mouvement, qui atteint les salons. Mais il s'en faut qu'il lui soit acquis, et il a même envers lui de dures paroles (80). En revanche, dès qu'il s'agit d'instincts plus élémentaires et sans incidences politiques, sa sollicitude est insistante. Il consacre en 1889 trois articles du *Temps* aux chansons populaires : « Le peuple, le vieux peuple, des campagnes est l'artisan de notre langue et notre maître en poésie » (81), déclare-t-il, ce qui l'amène en 1892 à des considérations optimistes sur l'avenir de la littérature : « Il n'y a pas de raison de croire qu'une démocratie méprise nécessairement toute sorte de littérature. Il y a dans le peuple un sentiment juste de l'idée et de l'expression que l'on ne retrouve guère chez nos bourgeois » (82). A cette époque se forme chez France l'idée que Jeanne d'Arc a été suscitée par la longue espérance du peuple et soutenue par elle (83). Il pense que le peuple est encore la seule force qui puisse résoudre l'anxiété contemporaine : les intellectuels n'y parviendront point à eux seuls : « Vous, jeunes gens, si le besoin de croire vous agite et vous tourmente, allez, jetez-vous dans les masses obscures du peuple [...] Le peuple pense bien peu, autant dire rien. Mais ce rien est tout. C'est lui, c'est le peuple qui élabore la foi de l'avenir et murmure confusément le symbole de la religion nouvelle ; mais on l'entend à peine et il ne s'entend pas lui-même, et la foule ignorante crée le divin avec une patience auguste, avec la lenteur

(78) *Temps*, 4 mai 1890. V. L., III, 379.

(79) *Temps*, 31 janvier 1892. V. L., 140. *Jardin d'Epicure*, p. 58.

(80) Il ne faut pas accepter sans examen les opinions que France défend dans *l'Univers Illustré*, de tradition réactionnaire. Cependant on peut voir dans un article du 15 novembre 1890 (1) une critique sincère de la multiplicité des socialismes, lorsque l'écrivain déclare : « Ce n'est pas M. Lavy, socialiste broussiste [qui m'intéresse]. Ce n'est point non plus M. Victor Dejeante, socialiste-allemaniste. Ce n'est ni M. le docteur Lunel, socialiste révisionniste ; ni M. Jean Brunet, socialiste progressiste ; ni M. Jules Roques, socialiste révolutionnaire ; ni M. Longuet, socialiste radical. » Lorsqu'il assimile dans le *Temps* (cf. note précédente) le socialisme à une religion, on ne peut dire que sous sa plume, ce soit là un compliment. Mais son évolution de 1889 à 1892 est pourtant incontestable : le 30 avril 1892, dans *l'Univers Illustré*, il accepte le socialisme comme un mouvement considérable, un mouvement d'avenir, tout en réservant encore son adhésion : « A la veille du 1^{er} mai, si j'avais quelque prétention à l'élégance, je me dirais socialiste. Les socialistes sont à la mode aujourd'hui, comme les économistes l'étaient sous Louis XVI. Ils ont pour eux les marquis, les jésuites et le Chat Noir. Ils ont aussi l'avenir. Il ne leur manque que les paysans qu'ils n'auront jamais ; mais les paysans ne sont pas une armée, et quand ils ne votent pas, ils ne comptent plus. Les ouvriers sont au contraire une armée, qui obéit au socialisme. » Dans la suite de l'article, France établit un rapport entre socialisme et instinct : « Le socialisme a le vague des choses seulement ébauchées. Il y a une force plus puissante que lui et que nous ; c'est l'instinct des masses qui le porte ». (*non repris*) (p. 206).

(81) *Temps*, 4 août 1889. V. L., III, 93.

(82) Préface à *L'année Littéraire*, de Paul Ginisty. 1892. Repris O. C., p. 254, tome XXIV.

(83) *Temps*, 24 juin 1888. *Non repris*. « Jeanne vivait dans la conscience populaire autant qu'en elle-même ».

Temps, 12 janvier 1889. V. L. III, 243.

(1) P. 722.

clémentes des forces cosmiques » (84) affirme-t-il en 1890 ; un an après, il répète : « La force qui soutient et qui renverse les cultes est dans les masses profondes du peuple » (85). Cette croyance en la spontanéité demeure vague : c'est un mouvement généreux, un élan vers les morales de pitié où se donne libre cours, jusque dans le style, le romantisme implicite de France.

Défense de la science, apologie de l'instinct : tel est le développement que France donne, sous le coup des inquiétudes contemporaines, à des idées qu'il avait précisées entre 1870 et 1889. Ce ne sont pas des idées originales : mais France n'est pas non plus un philosophe. Cherchant un art de vivre, il tente de s'accommoder des grands courants de pensée de son temps et les confronte sans cesse avec l'expérience. Si on lui reproche de manquer de profondeur, peut-être est-ce un malentendu. France détestait s'exprimer de façon dramatique ; son amertume apparaît peu, et le goût de notre temps exigerait qu'au moins, un homme qui refuse la métaphysique et déclare : « Nous ne connaissons jamais ni nous ni autrui » (86) sente et dise ce manque avec pathétique. France a eu des accents de tristesse et d'angoisse, mais très vite étouffés ; il pensait que la sagesse était de s'arranger pour le mieux dans un monde inconnu il est vrai, mais rendu supportable par la beauté des formes et la marche de la pensée (87). De bons esprits ont choisi cette attitude : elle interdit tout espoir de saisir et d'expliquer le monde, mais préserve aussi de la croyance qu'on est seul à posséder la vérité. Elle enferme l'homme sur la terre, mais le rend plus disponible aux événements et plus généreux : en effet, la certitude de ses limites, jointe au refus de s'appesantir sur lui-même, a permis l'évolution ultérieure de France. Le doute métaphysique conduit ici à l'action sans fanatisme.

Peut-être l'écrivain y serait-il moins vite parvenu si sa pensée, purement attachée à la terre, n'avait été si complexe et même si composite. Il se refusait à la conduire d'après un système ; et certes, elle ne formait point une de ces constructions satisfaisantes pour l'esprit, qui lui permettent de s'y reposer. L'équilibre provisoire que France avait atteint en absorbant la science dans le subjectivisme était rompu. Les contemporains rejetaient maintenant cette science, et précisément parce qu'ils s'étaient rendu compte qu'elle était relative. Si bien qu'au sein même de la subjectivité naissait chez France un nouveau conflit : le conflit entre le désir de savoir et le désir d'être. Parvenu à l'âge de maturité lorsque les systèmes philosophiques dérivés du scientisme n'avaient déjà plus leur première force (88), devenu poète en vue au moment où le Parnasse allait mou-

(84) *Temps*, 30 mars 1890. « La jeunesse nouvelle. Voltaire et M. Emile Faguet ». *Non repris*.

(85) *Temps*, 22 février 1891. « Le vicomte E. M. de Vogüé ». *Non repris*.

(86) *Echo de Paris*, 16 février 1894. *Jardin d'Epicure*, p. 77.

(87) *Temps*, 4 septembre 1887. *Jardin d'Epicure*, p. 92 (nécessité du mal pour l'existence même du bonheur) — 15 juin 1890. *Jardin d'Epicure*, p. 158 (beauté de la nature) — 24 janvier 1892. *Jardin d'Epicure*, p. 108 (la vie est inséparable des œuvres d'art).

(88) C'est en 1875 que Taine fait paraître le premier tome des *Origines de la France contemporaine* ; ce choix de l'histoire correspond à un abandon de ses positions philosophiques les plus intolérantes. Quant à la philosophie de Renan, elle avait toujours paru plus nuancée que celle de Taine, et la fermeté de ses bases rationnelles ne se découvrit qu'à la publication de l'*Avenir de la Science*.

rir (89), il était plus disposé que ses aînés à accueillir les sollicitations du sentiment et de l'instinct. Aussi développait-il cette doctrine de la spontanéité, jusqu'alors implicite dans les philosophies qui l'avaient formé ; seulement, il ne cessait pas pour autant de croire en la science. Un équilibre théorique entre ces deux tendances n'était guère possible ; il était sans cesse rompu par le monde. France essaya de le réaliser, par exemple lorsqu'il déclare que « l'Ironie et la Pitié sont deux bonnes conseillères » (90). Mais le plus souvent, le conflit entre raison et instinct en arrive à la contradiction. On a beaucoup relevé de ces contradictions dans le *Jardin d'Epicure*, sans pouvoir y discerner qu'elles étaient commandées par l'occasion. Tantôt France soutient les droits de la science jusqu'à paraître un rationaliste pur : « Ce qui est admirable, ce n'est pas que le champ des étoiles soit si vaste, c'est que l'homme l'ait mesuré » (91). « Le miracle est une conception enfantine qui ne peut subsister dès que l'esprit commence à se faire une conception systématique de la nature » (92). Tantôt il dénigre l'intelligence au profit du sentiment : « L'ignorance est la condition nécessaire, je ne dis pas du bonheur, mais de l'existence même » (93). « Prenons la bonne part, qui est de souffrir avec ceux qui souffrent » (94).

Ce n'est pas au niveau de la théorie qu'il faut chercher un dépassement de ces contradictions, mais au niveau de « cette vie humaine [...] qui contient toutes choses et concilie tous les contrastes » (95). L'écrivain éprouvait devant le monde un recul qui aurait pu être définitif, s'il s'était cantonné dans le seul domaine de l'intelligence. Mais il n'a pu impunément donner sa place au sentiment : le sentiment ouvre à la vie, dispose à l'action, parce qu'il incline à la pitié généreuse. De son côté, le rationalisme — même relatif — fait douter des valeurs établies et restaure le rôle de l'intelligence. L'action est rendue nécessaire par le conflit même entre les éléments de ce scepticisme : c'est une aventure dont on dirait peut-être faussement qu'elle est mésaventure, car beaucoup de sceptiques ont été actifs, quand les circonstances l'exigeaient (96). France est sauvé de la solitude par son désir de sympathie humaine, et il est sauvé des philosophies du néant (fort à la mode, avec la vogue du bouddhisme, de Schopenhauer et de Tolstoï (97)) par le côté âprement critique de son rationalisme et ses convictions anticléricales. « Vivre, c'est agir. Malheureusement, l'esprit spéculatif rend l'homme impropre à l'action. L'empire n'est pas à ceux qui veulent tout comprendre », écrit France à propos de *Faust* (98). Il voit dans le manque de violence et

(89) La consécration de France comme poète, vers 1872-75, coïncide avec la disparition des pures doctrines parnassiennes : Verlaine, Mallarmé, Coppée contribuaient diversement à l'éclatement de l'école parnassienne au profit d'une poésie plus subjective ou plus profondément métaphysique.

(90) *Temps*, 6 décembre 1891. *J. d'Epicure*, p. 122.

(91) *Temps*, 18 décembre 1892. *J. d'Epicure*, p. 10.

(92) *Temps*, 19 octobre 1890. *J. d'Epicure*, pp. 202-203.

(93) *Temps*, 24 janvier 1892. *J. d'Epicure*, p. 33.

(94) *J. d'Epicure*, p. 128.

(95) *Temps*, 8 avril 1888, *J. d'Epicure*, p. 65.

(96) Sur les « nouveaux sceptiques » et l'action, voir V. Brochard, *Les sceptiques grecs*, Paris 1887, pp. 379 et 411-414.

(97) Cf. notes 27 et 29. L'Exposition Universelle de 1889, en révélant l'exotisme, contribua à la vogue du bouddhisme.

(98) *Revue Bleue*, 3 août 1889. « Le Faust de Goethe ».

d'enthousiasme « le défaut de cette existence heureuse » (99) que mena Vivant Denon. En 1890, il désapprouve les philosophies de Tolstoï (100) et de Cakya-Mouni, à propos duquel il déclare : « Sa sagesse n'est pas faite pour les races actives de l'Europe, pour ces familles humaines si fort en possession de la vie [...] il nous promet [...] le repos absolu, et l'idée seule de ce repos nous fait horreur » (101). « Doutons de tout, je le veux bien [dit-il à Barrès l'année suivante]. Mais le doute ne change pas les conditions de la vie [...] comme dit Martin, qui était un sage, cultivons notre jardin. Il ne s'agit point d'expérimenter la vie. Il faut la vivre. Ayons le cœur simple et soyons des hommes de bonne volonté. Et la paix divine sera sur nous. » (102). En 1892, il répète à Teodor de Wyzewa : « Vivre, c'est agir » (103).

Ainsi France est-il conduit à accepter la polémique, forme extrême de l'action intellectuelle. Elle apparaît dans les ouvrages qu'il publie, au lieu de rester voilée au profit de l'équilibre et de la sérénité, comme précédemment. Il ne s'agit cependant pas d'une apparition subite, puisque France avait en lui des puissances d'inquiétude et avait déjà combattu maintes fois d'une manière violente dans ses chroniques : anticléricalisme, tendance au libre examen dans son conservatisme même, lutte en constante évolution contre Zola et les symbolistes. L'angoisse du temps et les attaques de Brunetière et des Jésuites touchèrent chez France des endroits déjà sensibles, lui firent développer une pensée dont tous les éléments se trouvaient déjà élaborés. C'est alors que le public apprit quelle force était en lui. Depuis longtemps, elle existait, mais ne se manifestait que d'une façon occulte et fragmentaire ; nul ne se souciait d'en rechercher les preuves dans des chroniques destinées en quelque sorte à la consommation immédiate. Aussi, l'impiété intellectuelle que France manifesta à partir de 1889 apparut-elle souvent comme dépourvue de précédents, inexplicable autrement que par une conversion. L'étude des polémiques antérieures de France permet d'infirmar cette interprétation : d'ailleurs, la sûreté de touche dont l'écrivain fit montre dans ses luttes est la preuve technique qu'il s'était préparé de longue date.

Il n'est pas question de sous-estimer l'importance du « tournant » que représenta l'année 1889 dans la vie personnelle de France et dans l'évolution des intellectuels. L'idée de crise doit être conservée. Seulement, cette crise s'est produite à la manière d'une mutation brusque, après une très lente maturation ; elle ne s'est pas faite de rien. La polémique francienne suivait depuis longtemps un cours souterrain : lorsqu'elle est parvenue à la lumière, elle a naturellement acquis des caractères originaux, irréductibles à ce qu'elle représentait auparavant. Son irruption dans l'œuvre destinée au grand public a posé à l'écrivain des problèmes de structure et d'expression très nouveaux. Mais les germes de cette polémique ne s'en trouvaient pas moins dans les écrits antérieurs de France. Par exemple, durant l'année qui précéda la grande querelle avec Brunetière et les Jésuites, le conte ambigu de « Læta Acilia » disait assez de quelle ironie

(99) *Temps*, 20 octobre 1889. V. L. III, p. 179.

(100) *Temps*, 18 mai 1890, « A propos du banquet donné par l'Association des Etudiants ». *Non repris*.

(101) *Temps*, 4 mai 1890. V. L. III, 384.

(102) *Temps*, 1^{er} mars 1891. V. L., IV, 197.

(103) *Temps*, 7 août 1892. J. d'Epicure, « Le Prieuré », p. 293.

France était capable vis-à-vis du christianisme ; ça et là dans ses chroniques, le personnage du diable faisait sa réapparition. France avait nettement formulé son attachement à la science et les inquiétudes que néanmoins elle suscitait en lui. A propos de Jules Lemaitre, il avait proclamé le caractère fondamentalement subjectif de la critique ; et, lorsque l'affaire Chambige occupa l'opinion, il déclara que la littérature ne pouvait être tenue pour responsable des crimes humains. Mais ces éléments, épars dans les chroniques, restaient occasionnels et amorphes. Les attaques extérieures et la disposition du temps entraînèrent France à leur donner une autre nature, à les affecter d'un signe positif.

La polémique joue donc dans la pensée d'Anatole France, à partir de 1889, un rôle de première importance. Alors qu'elle disparaissait dans l'expression définitive de son dilettantisme, qu'elle étayait seulement, elle était désormais nécessaire à l'écrivain pour formuler un scepticisme, qui, sans elle, aurait hésité sans cesse entre l'instinct et la pensée. Si l'étude des positions théoriques de France les fait apparaître comme décevantes, c'est qu'il ne les prend jamais dans l'absolu : le *Jardin d'Epicure* est un dernier essai d'escamoter l'actuel, mais la pensée n'y prend sa signification que lorsqu'on le rétablit. Aussi, pour sentir la vérité de France, est-il nécessaire d'opérer un renversement des valeurs en étudiant non une « philosophie » intemporelle, mais le point où elle rencontre le monde et s'oppose à lui. On peut alors tenter une reconstruction de la pensée de France à partir de la polémique ; c'est le seul moyen de lui restituer, non l'unité, mais le mouvement normal de la vie.

A partir de 1889, France accorde dans les recueils de *La Vie Littéraire* une place plus grande que jadis à ses articles de combat (1) : c'est qu'ils ont une valeur générale. La crise de l'esprit, latente dans l'opposition entre naturalistes et symbolistes, éclate alors et transforme l'option littéraire en option vitale. C'est une époque de choix pour un intellectuel comme France : les idées deviennent des armes, parce qu'on en attend un bouleversement qui dépasse le domaine de la littérature. Une relative stabilisation politique (l'échec du boulangisme (2) a démontré que la République était solide dans sa médiocrité) permet à la pensée de croire en elle-même, fût-ce pour se détruire.

On soupçonne ce changement à lire, dans la *Vie Littéraire*, les articles sur le *Disciple* et sur la critique subjective : le ton en est plus ferme, le contenu plus riche que lors des disputes antérieures. Mais France a rejeté de ses recueils un certain nombre d'articles dirigés contre Brunetière (3) ; cette omission, jointe à une dispersion des chroniques dans la *Vie Littéraire* (4) même, rompt l'enchaînement de cette longue querelle et en dérobe le véritable caractère. En réalité, Brunetière a été pour France à la fois un adversaire occasionnel qui, par sa violence, lui a inspiré des réactions extrêmes, et un adversaire en quelque sorte symbolique, représentant la pensée et le sentiment opposés à ceux de France. C'est à travers lui que l'écrivain, entre 1889 et 1892, a combattu le courant dogmatique de son temps.

Brunetière était en effet l'esprit le plus opposé à celui de France, l'homme de l'autorité, du racinement, qui cherchait à s'entourer de garanties sociales et humaines : son dogmatisme s'était défini dès sa lutte contre les naturalistes, qu'il accusait de mettre en danger la société (5). Après avoir séparé la morale de la religion, il les avait liées en 1881 : « Il n'y a pas de système de morale qui ne soit dans la dépendance de quelque métaphysique » (6) ; il commençait alors

(1) Les trois articles principaux sur la querelle du *Disciple* et les deux articles principaux sur la critique subjective ont été recueillis en volumes, ainsi que la chronique d'avril 1889 sur Baudelaire, celle du 12 janvier 1890 sur *La Bête Humaine* et quelques articles anticléricaux cités au chapitre suivant.

(2) La fuite du général Boulanger, le 1^{er} avril 1889, porta un coup définitif à sa popularité. L'Exposition Universelle ouverte en mai plaida en faveur de la République. L'échec du boulangisme, sanctionné par les élections de septembre-octobre 1889, remonte donc en réalité au début de l'année.

(3) *Temps*, 1^{er} décembre 1889 — 30 mars 1890 — 29 novembre 1891 — 6 novembre 1892 — 16 avril 1893.

(4) Les trois articles sur le *Disciple* ont été réunis dans *Vie Littéraire*, III, 54-78, alors que les deux articles sur la critique subjective, mêlés et refondus, ont été placés en tête de ce même volume, dont ils forment la Préface.

(5) *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} avril 1875, t. VIII, pp. 700-713.

(6) « L'éloquence de Massillon », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1881, t. 43, pp. 154-188.

cette évolution qui devait le conduire à soutenir le catholicisme pour des raisons purement sociales. Ses études sur Bossuet contribuèrent à instaurer à propos du XVII^e siècle cette croyance qu'il est le siècle de l'ordre et de la conservation, ce qui est bien plus vrai des structures sociales que des idées mêmes (7). Enfin, il recherchait l'unité et la synthèse, au point de se demander dès 1885 si Dieu n'est pas nécessaire à notre perfectionnement (8). Entre lui et France existaient de ces différences profondes de tempérament, qui portent à tirer de mêmes philosophies les conclusion opposées : aussi est-il vain de soutenir que leur désaccord fut produit par les circonstances, alors qu'en réalité leurs idées se rejoignaient souvent (9). Au moment où éclata la querelle du *Disciple*, tout séparait déjà les deux critiques, surtout lorsqu'ils se rangeaient dans le même camp. Brunetière défendit le latin comme une discipline (10) ; France, comme un humanisme. Brunetière prônait un classicisme étroit, amoureux de la règle ; l'esprit de France accueillait volontiers l'impertinence, se plaisait à la diversité ; dans ses chroniques même antérieures à 1889, il considère comme un véritable classicisme la période qui précéda la Révolution Française, ainsi que l'Antiquité gréco-latine (11) : du dix-septième siècle, il est fort rarement question. On ne peut sans jouer sur les mots tenter de réconcilier France et Brunetière au nom d'un humanisme qu'ils comprenaient de façon diamétralement opposée. Leurs styles suffiraient d'ailleurs à éclairer le débat : l'un et l'autre sont « classiques », c'est-à-dire qu'ils ont des qualités classiques ; mais ce ne sont pas les mêmes. Depuis ses débuts, Brunetière aimait la période lourdement et fortement articulée comme la pensée qu'elle traduisait ; France, une expression très pure, mais d'apparence morcelée. Le malentendu qui a fait essayer un parallèle entre les deux critiques avant 1889 n'a pu s'établir que par un malentendu sur l'humanisme même, considéré vaguement comme le refuge de l'ordre et de la tradition, alors qu'au contraire il a déposé en Anatole France des germes d'irrévérence. C'est précisément au sujet de l'humanisme et à l'intérieur de l'humanisme que la querelle de France et de Brunetière s'est déroulée.

Jusqu'alors, ils avaient entretenu de bons rapports. France combattait les naturalistes comme Brunetière, quoique pour d'autres raisons ; il essayait de s'introduire dans une société qu'il soutenait par peur de la Commune, et en respectait l'ordre ; surtout, il avait

(7) *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1878. Brunetière y fait un parallèle entre Voltaire et Bossuet. Il oppose déjà le XVII^e au XVIII^e siècle selon le schéma qu'il a suivi constamment par la suite. (« Voltaire d'après des travaux récents », t. 27, pp. 353-388).

(8) *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} septembre 1885. « De quelques travaux récents sur Pascal », t. 71, pp. 194-213.

(9) C'est par exemple l'opinion de G. Pellissier. *Essais de littérature contemporaine*, 1894, « La Doctrine de M. F. Brunetière » (pp. 327-365). *Etudes de littérature contemporaine*, t. I, 1898 ; « M. A. France » (pp. 273-297).

(10) *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1885. « La Question du Latin ». Brunetière rabaisse les Grecs au profit des Latins et pense qu'il faut entretenir « jusqu'aux préjugés » des traditions (tome 72, pp. 862-882).

(11) Dans les deux premiers tomes de la *Vie Littéraire*, aucun des articles recueillis n'a pour thème principal un point de la littérature du XVII^e siècle. En revanche, des articles portent sur le XVIII^e siècle (« la jeune fille d'autrefois et la jeune fille d'aujourd'hui », I, 36 — « le journal de B. Constant », I, 59 — « le chevalier de Florian », I, 188 — « Madame de Sabran », II, 133) et sur l'Antiquité. (« Pour le latin », I, 281 — « La mort et les petits dieux », II, 73 — « Sur le scepticisme », II, 110 — « Euripide », II, 119 — « Roman et Magie », II, 293.)

besoin de l'appui de Brunetiere, dont la position a la *Revue des Deux Mondes* était importante (12). Deux lettres de remerciement en sont le témoignage, l'une du 18 avril 1881 a propos du *Crime de Sylvestre Bonnard*, l'autre du 18 décembre 1882 a propos d'*Abeille*. « Vous êtes du petit nombre de ceux qu'on croit », écrit France (13). Dans ses chroniques l'écrivain parle rarement de Brunetiere, mais toujours avec éloge ou considération (14). A peine si le 26 avril 1884, dans *L'Univers Illustré*, il formule une réserve aussitôt rachetée par des éloges : « On le trouve dans le fond un peu bien logicien et empreint, dans la forme, de Nicole et de Bossuet ». La rareté des allusions a Brunetiere, alors que France parle souvent de Jules Lemaitre, montre pourtant que les rapports entre les critiques étaient plutôt de convenance que de sympathie.

Des que France, revenu de son affirance pour le monde et moins conservateur que jadis, donna libre cours a son impiété, le heurt eut lieu. Les circonstances y aidèrent, puisque c'est a la *Revue des Deux Mondes* que *Thois* fut présentée au début de 1889 : Brunetiere fit des difficultés, exigea des coupures sous prétexte que « le livre était bien irréligieux » (15). Ainsi, le premier roman de France où apparaît, transposée littérairement, la polémique antireligieuse, déterminant l'opposition d'un critique porté au christianisme par son amour de l'ordre social. Il n'est pas indifférent que la longue querelle contre Brunetiere, qui concerna finalement tout le courant dogmatiste contemporain, ait eu pour origine une divergence de vues sur la religion. L'antichristianisme était très fort chez France : il était à la fois élan du cœur et réflexion intellectuelle, et nulle opinion n'exprimait son temperament de façon plus complète. Aussi peut-on y voir le fondement de la lutte de l'écrivain contre les principes ; sa puissance destructive, spécialisée jusqu'alors contre la religion, déborda, s'accrut par l'opposition de Brunetiere et finit par ébranler toutes les idées reçues. France y apporta une spontanéité qui datait de la révolte de Jean Servien contre le catholicisme.

Les réticences de Brunetiere a propos de *Thois* donnèrent en outre a la querelle son aspect personnel. France était vindicatif ; il y parut dès le 14 avril 1889 (16), lorsqu'il fit un pénétrant éloge de Baudelaire « poète du péché », pour faire pièce au critique de la *Revue des Deux Mondes* : « M. Brunetiere n'a vu dans l'auteur des

(12) Brunetiere ne prit la direction de la *Revue des Deux Mondes* qu'en 1894 ; mais depuis 1875, il y était critique, et critique estimé pour sa raideur même et sa conviction.

(13) 18 avril 1881 : « Mon cher confrère, il m'a été facile et agréable de sentir que vous êtes l'auteur d'une certaine note dont je sers tout le prix. Elle montre de la bienveillance pour mon petit livre et de la sympathie pour moi. Gardez-moi toute cette bienveillance et toute cette sympathie. J'en fais le plus grand cas, comme de votre caractère et de votre talent ». (Copies Lion).

(14) 18 décembre 1882 : « Cher Monsieur, je suis touché et bien flatté des lignes si primes de vous — et de vous élogieux, que vous avez consacrées a mon petit livre et mises sous l'autorité incontestable de votre nom ». B. N., fonds Lion, copies.

(15) *Univers Illustré*, 26 avril 1884, p. 258. Non repris.

Temps, 11 septembre 1887. V. L., I, 252.

6 novembre 1887, V. L., I, 340.

(17) Cf. John Clark, *La Pensée de F. Brunetiere*, 1952. Paris. (Le chapitre IV est consacré a la querelle du *Disciple*). Le jugement de Brunetiere sur France est rapporté par J. M. Fouquet, *op. cit.*, p. 95.

(18) *Vie Littéraire*, III, 20. Brunetiere avait écrit dans la *Revue des Deux Mondes*, le 1er juin 1887, un article cité dans le présent ouvrage, note 102, p. 127.

Fleurs du Mal qu'un extravagant et un fou. Il l'a dit avec sa franchise coutumière. Et ce jour-là, il a, par mégarde, offensé les muses, car Baudelaire est poète. » France mentionnait là une des inconséquences de Brunetière, qui admettait et prônait les symbolistes tout en rejetant Baudelaire. Il n'en tirait alors qu'un parti limité : mais il était déjà piquant de démontrer, à qui s'opposait à Baudelaire au nom d'une société chrétienne, que Baudelaire était précisément un chrétien hanté par la notion de péché et inspiré par la liturgie.

Ce n'était encore qu'une escarmouche. L'affaire du *Disciple* fit apparaître une opposition plus fondamentale, parce que le roman cristallisa autour de lui des problèmes que France et Brunetière agitaient depuis longtemps. Ces problèmes ne leur étaient d'ailleurs pas particuliers, mais bien plutôt caractérisaient une époque de crise : voilà ce qui donna son ampleur à la querelle, et fit du roman une sorte de symbole de l'inquiétude contemporaine. En réalité, comme il arriva lors de l'affaire Dreyfus, l'origine de la querelle ne fut qu'une occasion bientôt oubliée et dépassée. Le *Disciple* est sans doute l'un des meilleurs romans de Bourget ; mais pour qui le lit à présent, dégagé des circonstances qui en firent le succès, il entraîne l'intérêt plutôt que l'adhésion. Ce n'est pas que l'intrigue soit mal conduite ; les éléments en sont un peu désuets, et l'étaient peut-être dès la publication ; mais Bourget parvient encore à toucher le lecteur par l'histoire de Robert Greslou qui, dans son désir d'expérimentation, séduit Charlotte de Jussat, puis, malgré leur pacte, la laisse se tuer seule. Le malaise naît lorsque dans sa confession (17), Robert Greslou rend responsable de ses fautes le philosophe Adrien Sixte, qui, tout en menant une vie pure, mit au point la théorie psycho-physiologiste de l'âme humaine et proclama la possibilité d'une expérimentation scientifique du caractère. On ne peut tout d'abord s'empêcher de remarquer le côté schématique du déterminisme ainsi défini ; ni Taine au moment de sa fièvre scientiste (18), ni les psycho-physiologistes contemporains de Bourget, Ribot ou Janet par exemple (19), n'arrivèrent à une raideur semblable dans la doctrine et ne réduisirent ainsi la complexité humaine. Bourget en a tracé une image simplifiée qui est presque une caricature. Mais en admettant même l'existence de ce déterminisme outrancier, on n'est pas convaincu qu'il soit responsable de la conduite que tient Greslou. La confession de celui-ci nous le montre à la fois faible et exalté, orgueilleux et humilié de sa naissance, intelligent mais non original : il apparaît capable de tous les fanatismes. Avec un tel caractère, n'importe quelle philosophie, n'importe quelle religion l'auraient rendu criminel ; et la destinée de ces deux orgueilleux, Greslou et Charlotte de Jussat, ne nous intéresse plus qu'à titre individuel. Le problème traité par Bourget est un faux problème dans la mesure où l'écrivain rend le déterminisme coupable d'un acte que le tempérament du héros suffit à expliquer (Greslou ressemble beaucoup à Julien Sorel). Lorsqu'à la fin du roman on voit Sixte, accablé par la confession de son disciple, pleurer et même prier (20), on admet encore sa réaction comme une possibilité pure-

(17) La « Confession d'un jeune homme d'aujourd'hui » occupe tout le très long chapitre IV du *Disciple*.

(18) *De L'Intelligence*, 1870.

(19) Th. Ribot : *La psychologie anglaise contemporaine*, 1870.

La psychologie allemande, 1879.

Maladies de la Mémoire, 1881.

P. Janet : *L'automatisme psychologique*, 1889.

(20) Le roman se termine sur cette prière.

ment individuelle. Quant à persuader de la responsabilité du déterminisme, le roman n'y parvient pas : il est habilement construit, mais les dés sont pipés dès le début de l'intrigue. Cela ne surprend pas dans un roman : on s'étonnerait seulement que les contemporains aient pu le comprendre comme une démonstration, si l'on n'avait d'autres exemples des déformations et extrapolations où entraîne une actualité brûlante. Le roman venait à son heure et fut un prétexte.

Il en fut un pour Bourget lui-même. La Préface du roman transporte son intrigue sur le plan des vérités générales ; s'adressant avec grandiloquence à la jeunesse, Bourget en tire des leçons morales (21). Il y trace des portraits du matérialiste et du dilettante qui, par leur outrance, révèlent une lassitude personnelle de l'écrivain par rapport aux doctrines de sa jeunesse. Ces portraits sont injustes ; celui du dilettante nous retient, parce que l'rance était implicitement rangé, avec Renan, parmi les maîtres des « épicuriens intellectuels et raffinés », et que les commentateurs de la querelle du *Disciple* ont accepté sans examen la définition de Bourget : « Ne lui parlez pas [au dilettante] d'impiété, de matérialisme. Il sait que le mot « matière » n'a pas de sens précis et il est, d'autre part, trop intelligent pour ne pas admettre que toutes les religions ont pu être légitimes, à leur heure. Seulement, il n'a jamais cru, il ne croira jamais à aucune, pas plus qu'il ne croira jamais à quoi que ce soit, sinon au jeu amusé de son esprit, qu'il a transformé en un outil de perversité élégante. Le bien et le mal, la beauté et la laideur, le vice et la vertu lui paraissent des objets de simple curiosité. L'âme humaine tout entière est, pour lui, un mécanisme savant et dont le démontage l'intéresse comme un objet d'expérience ». Il semble légitime que Bourget adjure ensuite le « jeune Français d'aujourd'hui » de n'être pas « le sophiste dédaigneux et précocement gâté » « qui abuse du monde intellectuel et moral ». Mais c'est le portrait du dilettante lui-même qui est contestable : Bourget l'a dépouillé de toutes ses qualités, qui, pour être d'abord intellectuelles, ont leur incidence sur le plan moral. L'étude des idées d'Anatole France entre 1870 et 1889 prouve que sa recherche était un essai d'accommodement avec le monde, par examen des doctrines scientifiques et religieuses. Cette quête le paralysait quelquefois, en lui faisant vivement ressentir les imperfections des systèmes. Il est vrai ; pourtant il n'en gardait pas moins son attention pour le monde et savait au besoin prendre parti ; dans le domaine esthétique, il avait des principes peu nombreux, mais fermes. L'indécision dans les doctrines est d'ailleurs nécessaire transitoirement, et nul ne met en doute l'importance des sophistes dans la formation morale de la Grèce. Bourget leur assimile le dilettante, et les traite avec un dédain où entre beaucoup de ressentiment personnel : mais, par méconnaissance de l'audace intellectuelle qui fait le fond du « dilettantisme » de France et de Renan, il s'expose à célébrer une morale purement pragmatique : « Parmi les idées qui t'assaillent [dit-il au jeune Français], il en est qui rendent ton âme moins capable d'aimer, moins capable de vouloir. Tiens pour assuré que ces idées sont fausses par un point, si subtiles te semblent-elles. » Dans quelle mesure cette morale ramène en fait sur les sentiers battus, Bourget le prouve lui-même en faisant précéder son invocation

(21) « C'est à toi que je veux dédier ce livre, jeune homme de mon pays, à toi que je connais si bien, quoique je ne sache de toi [...] rien, sinon que tu as plus de dix-huit ans et moins de vingt-cinq, et que tu vas, cherchant dans nos volumes, à nous, tes aînés, des réponses aux questions qui te tourmentent ». (Préface, I).

par un éloge de « la brave classe moyenne, la vaillante et solide bourgeoisie » (22), et par un appel à la revanche.

Quelque valeur que puisse avoir cette attitude, Bourget, en la préconisant, dépouillait de tous ses mérites un dilettantisme dont il donnait une définition somme toute superficielle et injuste. Il n'est donc pas étonnant que France ait soutenu la querelle avec âpreté : la Préface du *Disciple* montre le parti que pouvait tirer du roman une génération qui plaçait la foi, l'espérance, l'enthousiasme au premier rang des vertus morales. Elle naît ainsi la morale de la génération précédente, qui l'avait placée dans le doute intellectuel et la recherche. Il ne s'agit pas, comme on l'a beaucoup dit, de la lutte d'un idéal de vie contre un nihilisme intellectuel qui empêchait de vivre et enfermait ses adeptes dans une tour d'ivoire. Le « dilettantisme » bien compris n'était pas cela ; seulement il faisait ressentir la nécessité d'un contrôle intellectuel sur l'action, et prenait ses distances par rapport à elle. L'action passait au contraire au premier rang dans la morale de Bourget, qui jugeait les doctrines en fonction d'elle. Cette morale comportait beaucoup de générosité, mais le danger d'accepter sans examen les valeurs traditionnelles. Brunetière la développait en ce sens.

Anatole France avait été en quelque sorte préparé à la querelle. Les données en existaient dans son esprit, à l'état encore indifférencié. Dès 1888 (23), il avait été en effet amené à préciser sa propre position sur les rapports qui peuvent exister entre les doctrines et un crime commis en leur nom ; mais il l'avait fait très vite, comme un homme pour qui la question est résolue depuis longtemps. Un jeune homme nommé Chambige, féru de littérature, avait séduit à Constantine une femme romanesque, qui s'était donnée à lui sous la condition qu'ils mourraient tous deux. Chambige la tua, mais n'eut pas le courage de se tuer ensuite. Son procès passionna l'opinion (24) ; il déclara que son crime lui avait été inspiré par ses lectures, et notamment par le poème de Vigny intitulé *Les Amants de Montmorency*. France, à ce sujet, se contenta d'écrire : « Je n'accuserai pas de complicité avec M. Chambige les Muses qu'il a trahies et compromises. Les Muses sont toujours innocentes. Les crimes et les folies des hommes ne peuvent souiller leur idéale pureté. » Si brève que soit cette remarque, elle prouve que France croyait sans discussion à la primauté de la pensée et à son innocence constitutive, indépendante des abus commis par les hommes.

Grâce à son rôle de chroniqueur, France avait donc aperçu le

(22) « Ah ! la brave classe moyenne, la vaillante et solide bourgeoisie, que possède encore la France ! Qu'elle a fourni, depuis ces vingt ans, d'officiers laborieux, cette bourgeoisie, d'esprits diplomatiques, habiles et tenaces, de professeurs excellents, d'artistes intègres [...] elle n'a pas su rétablir la forme traditionnelle du Gouvernement, ni résoudre les problèmes redoutables que l'erreur démocratique nous impose... Jeune homme de 1889, ne la méprise pas. Sache rendre justice à tes aînés. Par eux la France a vécu [...] Que je voudrais être sûr que tu n'es pas prêt à renoncer à ce qui fut le rêve secret, l'espérance consolatrice de chacun de nous ! Mais non, j'en suis sûr, et que tu te sens triste quand tu passes devant l'Arc où les « autres » ont passé... » (Préface, IV).

(23) *Temps*, 11 novembre 1888. « Un crime littéraire. L'affaire Chambige ». *Non repris*.

(24) L'assassinat de Madame Grille fut commis le 25 janvier 1888 ; le 9 novembre, le jury se réunit à Constantine pour juger Chambige. Celui-ci avait eu des ambitions littéraires : il avait écrit un article dans la *Revue Générale*, sur les Goncourt, et commencé un roman sur la dispersion infinitésimale du cœur. Il fut condamné par le jury à sept ans de prison.

problème que posa de façon éclatante *Le Disciple* (Bourget se défendit au reste de s'être inspiré de l'affaire Chambige). Selon sa coutume cependant, il ne se lança pas tout de suite dans la polémique. Cette hésitation, naturelle chez lui, dut être accrue par le fait qu'une ancienne amitié admirative le liait à Bourget : car l'article du 23 juin 1889 (25) est de ton fort modéré. Sans doute peut-on voir un reproche indirect à l'adresse de Bourget dans le rappel que fait le critique, un peu mélancoliquement, de leur commune jeunesse ; il y a aussi quelque malignité à invoquer contre l'intrigue du *Disciple* l'avis de Spinoza lui-même, le modèle d'Adrien Sixte — car Spinoza recommandait de mener une existence « paisible et tranquille ». Mais si France est le premier critique à dégager nettement le problème posé par le roman, ses propres conclusions sont encore trop enveloppées pour avoir de la virulence. Il dit très bien l'ambiguïté du roman, en insistant sur « [le] sensualisme cruel... » « [l'] orgueil implacable... » « [la] névrose héréditaire » de Greslou, « ce nouveau Julien Sorel », qui d'ailleurs « commet, en séduisant une jeune fille, plutôt une très mauvaise action qu'un crime proprement dit ». France ôte ainsi de façon implicite au *Disciple* sa valeur de démonstration, pour admettre seulement qu'il « pose le problème ».

Mais sur le fond de la question, France ne s'engage pas encore. Il a toujours eu de la peine à définir ses rapports avec la vie journalière, à s'arrêter à un point de vue : ici, il esquive simplement ses responsabilités. Sa déclaration sur les droits de la pensée pure est ferme, et elle contient le germe de toutes les libertés intellectuelles ; on y reconnaît cette intransigeance que France gardait lors même de sa période mondaine. « C'est le droit, disons mieux, c'est le devoir de tout savant qui se fait une idée du monde d'exprimer cette idée quelle qu'elle soit. Quiconque croit posséder la vérité doit la dire. Il y va de l'honneur de l'esprit humain ». Mais France clôt aussitôt la discussion en distinguant la sphère de la pensée de celle du monde : distinction facile en théorie, que lui-même, dans la pratique, n'observait pas, comme ses chroniques en font foi. Distinction extrêmement périlleuse aussi, parce qu'elle établit la gratuité de la pensée : « Certaines philosophies qui portent en elles la négation de toute morale ne peuvent entrer dans l'ordre des faits que sous la forme du crime ». Qu'est-ce à dire, sinon que la pensée n'a rien à voir avec la vie, et qu'il faut la reléguer au ciel intelligible, dans une majestueuse inutilité ? France renchérit : « Quant à la conduite de la vie, elle ne doit pas dépendre des doctrines transcendantes des philosophes. Elle doit s'appuyer sur la plus simple morale ». C'est précisément la définition de cette morale qu'il conviendrait de donner. Mais France évite le problème, et peut l'éviter, parce que pour un lecteur du *Temps* de 1889, le mot de « morale » évoque aussitôt un ensemble d'interdits et de règles venus du christianisme. Ainsi l'écrivain s'en tient-il à suivre une commune tradition, s'exposant au reproche adressé par Bourget même au dilettantisme — le reproche de stérilité. Cette attitude de morale provisoire, que mille raisons justifient chez Descartes ou Spinoza, est insoutenable au dix-neuvième siècle, chez un homme habitué à la recherche et violemment athée : aussi est-elle pure dérobade de France, comme le montre bien la suite de l'affaire du *Disciple*.

(25) *Vie Littéraire*, III, 54-63. Le titre général « La Morale et la Science » a été donné aux trois articles qui concernent la querelle du *Disciple* postérieurement à leur publication dans le *Temps*. Ce premier article a pour titre dans le journal : *Le Disciple*.

C'est en effet l'intérêt de la querelle, que d'avoir fait sortir France de son pyrrhonisme prudent pour l'amener à adopter une position vitale, celle du « scepticisme actif ». La polémique du *Disciple* n'a pas une valeur anecdotique; elle a forcé l'écrivain à s'arrêter nettement à un point de vue qu'il devait défendre contre Brunetière; de lui-même, il se serait plus volontiers attardé à scruter toutes les faces du problème. Mais la situation se trouva évoluer assez vite, parce que Bourget et Brunetière, au lieu de considérer la question comme simplement ouverte par le roman (pensée où se complaisait France), voulurent la considérer comme résolue du même coup contre les philosophies de la science. Le jour même où parut le premier article du *Temps* sur le *Disciple*, Bourget écrivit à France une lettre que celui-ci ne mentionna jamais (26) au cours de la polémique contre Brunetière, bien qu'elle justifiait son avis sur la valeur du roman pris en lui-même : « Vous avez raison de dire que ce n'est pas la doctrine, mais l'orgueil, qui perd Greslou ; et la preuve, c'est que Sixte vit pur avec les idées dont l'autre s'empoisonne ». Seulement Bourget transposait l'opinion qu'il exposait dans le roman pour en tirer une conclusion d'ordre général : « Mais à l'heure de la grande agonie morale ces idées ne suffisent plus, et elles sont démontrées fausses, ou du moins incomplètes, parce qu'elles n'agissent pas sur le cœur et que, sortant de la nature, nous devons l'expliquer dans notre âme et dans notre cœur aussi bien que dans ses formes ». La gravité du débat put alors apparaître à France, qui pensait, au contraire de Bourget, que l'homme serait toujours une énigme à lui-même.

Mais sans doute son opposition n'aurait-elle pas revêtu une forme si violente sans l'intervention de Brunetière. Le 1^{er} juillet 1889 — le jour même, et c'est un rapprochement significatif, où paraissait dans la *Revue des Deux Mondes* la première partie d'une *Thaïs* modifiée par sa volonté — celui-ci donna son article sur le *Disciple* (27). Il serait plus exact de dire que cet article, à propos du *Disciple*, n'est qu'un long réquisitoire contre le déterminisme. Brunetière subordonnait la vérité d'une doctrine à son utilité sociale et condamnait par ce biais le darwinisme : « Fussiez-vous assuré que la « concurrence vitale » est la loi du développement de l'homme, comme elle l'est des autres animaux ; que la nature, indifférente à l'individu, ne se soucie que des espèces, et qu'il n'y a qu'une raison et qu'un droit au monde, qui est celui du plus fort, il ne faudrait pas le dire, puisque, de suivre ces « vérités » dans leurs dernières conséquences, il n'est personne aujourd'hui qui ne voit que ce serait ramener l'humanité à sa barbarie première. Fussiez-vous assuré que l'homme n'est pas libre [...] il ne faudrait pas le dire, puisque l'institution sociale et la morale entière reposent, comme sur leur unique fondement, sur l'hypothèse ou sur le postulat de la liberté. Mais le fait est, d'ailleurs, que de tout cela nous ne savons rien [...] La société ne peut pas se passer de la théorie du bien et du mal [...] Toutes les fois qu'une doctrine aboutira par voie de conséquence lo-

(26) Samedi [23 juin 1889]. Lettre citée par J. Lion dans le *Temps* du 25 janvier 1936. « Il serait curieux [écrivait encore Bourget] de lire les deux premières versions de son roman : l'une est de 72 et s'appelle son Dieu, l'autre est de 1877 et s'appelle Faust. Dans cette seconde, le disciple servait de champ d'expérience au maître, nous proposait de vivre par lui en faisant sa pensée agissante, et puis vous avez la troisième forme d'un livre qui est le testament de notre jeunesse morale. J'y ai tout mis des réflexions dont j'ai été la victime ».

(27) « A propos du *Disciple* », 1^{er} juillet 1889. *Revue des Deux Mondes*, tome 94, pp. 214-227. *Thaïs*, I, « Le Lotus ». Ibidem, pp. 111-135.

gique à mettre en question les principes sur lesquels la société repose, elle sera fausse [...] On a prétendu ramener l'homme à la nature, [...] sans faire attention qu'en art, comme en science, et comme en morale, il n'est homme qu'en tant qu'il se distingue, qu'il se sépare, et qu'il s'excepte de la nature. » Nulle théorie ne pouvait choquer plus profondément Anatole France, qui était demeuré avant tout un intellectuel habitué à priser la pensée désintéressée. Ce qui explique en outre la violence de sa réponse, c'est que la pensée de Brunetière, sans se réclamer d'une religion ou même d'une théorie de l'existence de Dieu, n'en a pas moins un fondement quasi-théologique (le pragmatisme anglais et américain avait d'ailleurs une origine religieuse) (28). Pensée autoritaire, conservatrice et admettant des dogmes, elle appelait en quelque sorte une sanction divine : Brunetière était sur le chemin qui devait le conduire au Vatican (29). Dans la querelle du *Disciple*, France n'est pas sorti, en dernière analyse, d'une attitude anticléricale, qui finit par englober toutes sortes d'autres oppositions.

Son article du 7 juillet 1889, dans le *Temps* (30), porte ce titre significatif : « La métaphysique devant la morale. M. Paul Bourget. M. Ferdinand Brunetière » France met très vite hors de cause le roman de Bourget, en constatant qu'il ne démontre rien ; il circonscrit ainsi la querelle au seul Brunetière, qu'il n'a pas à ménager ; il la situe en même temps sur un plan général, et touche enfin la véritable question : primauté de la pensée ou primauté des mœurs. Brunetière l'a forcé aux déclarations nettes ; le ton de l'article dit bien à quelle profondeur il atteint. On n'y trouve pas cette ironie extérieure que Valéry détestait parce qu'elle fausse les rapports et blesse les cœurs : mais la véritable et philosophique ironie, qui est de prendre ses distances par rapport aux choses. L'article de France est une critique à la manière de Montaigne et ouvre la voie à toutes les attaques contre l'ordre social. « Les principes sociaux sont plus variables encore que les idées des philosophes [...] loin d'offrir à l'esprit une base solide, ils s'écroulent dès qu'on y touche » ; l'opinion de France est fermement opposée à celle de Brunetière : « Il ne saurait y avoir pour la pensée pure une pire domination que celle des mœurs ».

L'ironie est dans les exemples qu'en donne France ; mais elle est cachée. Lorsque les sceptiques du XVI^e ou du XVIII^e siècle entreprenaient la critique des institutions, ils la voilaient par crainte des sanctions officielles : France la voile par crainte des réactions montées chez le lecteur précisément par une longue habitude sociale. Sans doute son exemple ne va-t-il pas non plus sans un retour ironique sur lui-même : car il lui sied peu d'écrire : « Le mariage [...] est d'ordre moral. C'est une institution doublement respectable par l'intérêt que lui portent l'Eglise et l'Etat. Il convient de ne le dépouiller d'aucune parcelle de sa force et de sa majesté ». Ainsi mis à l'aise, il s'empresse de détruire ce qu'il prétend respecter, en utilisant un procédé courant au XVIII^e siècle ; le dépaysement du lecteur le laisse sans défense contre la vérité que France lui présente, qu'on fit cepen-

(28) W. James a écrit *La Volonté de croire* et *Les Variétés de l'expérience religieuse* avant de mettre au point son pragmatisme. F. C. S. Schiller, autre tenant du pragmatisme, enseignait à Oxford, centre traditionnel des études théologiques.

(29) L'entrevue que Brunetière obtint du pape grâce à de Vogüé eut lieu en novembre 1894. Le 1^{er} janvier 1895 parut le retentissant article « Après une visite au Vatican ».

(30) *Vie Littéraire*, III, 63-70.

dant bien d'empêcher les veuves de se brûler à Malabar. Exemple extrême et choisi pour cela même ; cette institution ne peut manquer de répugner à un Européen.

Lorsque France passe à la défense de la science, il se révèle bon polémiste en démontrant que l'ignorance est le plus sûr moyen de détruire cette société que Brunetière veut préserver, en lui rappelant les dangers de la doctrine de Rousseau, que Brunetière a lui-même proclamés (31). En ce qui concerne Brunetière, c'est en effet un argument de pure polémique. Plutôt que de vouer l'homme à l'ignorance, le critique de la *Revue des Deux Mondes* voulait insister sur le caractère hypothétique de la science et la réduire ainsi à un domaine très limité, étranger aux affaires humaines : rien de plus éloigné pourtant de ses intentions que de ramener l'homme à l'état de nature, puisqu'il préconisait au contraire l'anthropocentrisme moral. France brouille les cartes ; mais l'argument porte sur le lecteur, parce qu'il semble mettre Brunetière dans l'embarras. Puis, si France est injuste envers son ennemi, il est logique avec lui-même. Pour lui comme pour tous les hommes de sa génération, il n'y a pas de demi-ignorance, pas de choix possible au nom de critères qui ne sont pas intellectuels entre les vérités, même relatives, enseignées par la science. Il est encore très significatif de la formation francienne qu'il passe directement des considérations sur la science aux considérations sur la pensée en général. « Ne disons pas trop de mal de la science. Surtout ne nous défions pas de la pensée. Loin de la soumettre à notre morale, soumettons-lui tout ce qui n'est pas elle ». On sent que, malgré toutes les réflexions par lesquelles France a peu à peu limité la portée de la science, celle-ci est restée pour lui le plus grand témoignage de la valeur humaine et l'activité la plus noble de notre esprit.

Aussi la querelle avec Brunetière était-elle de celles qu'une différence foncière de tempérament rend insolubles. Brunetière, après avoir découvert la relativité de la science, n'avait pu se résigner à rester sans principe directeur : lui-même reconnaissait qu'il érigeait arbitrairement la morale en dogme. France faisait le choix inverse : il estimait que les mœurs ont une plus grande relativité encore que la science, expression de la pensée humaine. Il proclamait donc la primauté de celle-ci : « C'est la pensée qui conduit le monde. Les idées de la veille font les mœurs du lendemain ». Ainsi justifiait-il toutes les recherches, et les hypothèses les plus corrosives pour l'ordre social. « Ne condamnons pas surtout [la pensée pure] pour ce qu'elle peut apporter d'inconnu. Le métaphysicien est l'architecte du monde moral. Il dresse de vastes plans d'après lesquels on bâtera peut-être un jour. En quoi faut-il que ses plans s'accordent avec le type de nos habitations actuelles ? »

Malgré des hésitations ultérieures, c'est de cet article que date l'option d'Anatole France contre les principes sociaux. Jusqu'alors, il avait été sollicité de divers côtés ; il avait l'habitude d'entretenir plusieurs points de vue à la fois, hésitant toujours à choisir. La querelle du *Disciple* éclata en un moment de bouleversement personnel qui explique en partie l'agressivité de France (son ironie sur le mariage en témoigne). Surtout, elle fit voir à l'écrivain que la société, telle que voulaient la conserver Brunetière et Bourget, était l'ennemie de la liberté de pensée. Si l'opposition de France à Brunetière a pris cette forme, c'est qu'elle était spécifiquement intellec-

(31) « Voltaire et J.-J. Rousseau » (*Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française*, pp. 259-290, juillet 1886.) « Voltaire et Jean-Jacques, [écrit Brunetière] deux « puissants dieux » et deux vilains sires ». (p. 262).

tuelle et que France n'avait jamais fait de concession en ce qui concernait le libre jeu de l'intelligence. L'opposition à la société vient secondairement et vient seulement parce que c'était au nom de cette société que Brunetière se dressait contre la philosophie. Le critique de la *Revue des Deux Mondes* fit toucher à France le point où l'institution sociale devenait invivable pour un homme de sa formation : à partir de ce moment, la polémique jusqu'alors dispersée se fixa de plus en plus contre les principes de la morale, et contre la religion qui les commandait.

Sa valeur philosophique n'empêchait pas que, pour l'instant, elle fût aussi très personnellement dirigée contre Brunetière. Celui-ci supportait mal la contradiction et répondit le jour même, avec une roideur à peine correcte, dans une lettre à France (32). « Cher Monsieur, je viens de lire l'article du *Temps*, et, non seulement je ne me rends pas, mais encore — vous allez me trouver bien impertinent, je le crains, je m'étonne comme il est aisé de répondre aux raisons que vous faites valoir. Permettez-moi donc de m'en donner entre nous le plaisir » Là-dessus, Brunetière traite de paradoxe la variabilité des principes sociaux, dont « s'est jadis un peu pédamment amusé » « ce très joli pédant de Montaigne » ; il tente de montrer que la morale des hommes ne varie pas dans ses principes essentiels, famille, propriété, existence du fait social. Ses arguments ont ceci de fragile, qu'il dénie avec mauvaise humeur le témoignage des anthropologues, « de leurs mensurations et de leurs statistiques, et de leurs contes à dormir debout, qu'ils nous donnent pour de la science ». Brunetière examine l'exemple des veuves de Malabar, et prétend qu'il plaide pour lui, puisqu'elles se brûlaient par métaphysique et que c'est la métaphysique qu'il veut exclure de la détermination morale Il en arrive par ce biais à combattre le déterminisme : « Quoique tout nous crie la liberté de l'agent humain, vous dites : « Supposons que l'homme ne soit pas libre », et, quoique tout conspire à le différencier de la nature, vous dites : « Supposons qu'il ne soit qu'un animal comme les autres », et vous raisonnez sur ces suppositions et vous en tirez des conséquences, et vous prétendez nous les imposer au nom de la science [...] et que pour honorer la mémoire de Darwin ou pour obtenir l'approbation d'Haeckel, nous substituons le droit du plus fort à notre pauvre petite justice humaine déjà si chancelante, la « concurrence vitale » à la pitié, sans laquelle il n'y a que des compagnies d'assurances, et la sélection naturelle à cet ensemble de rapports sociaux qui font que vous, France, et moi, Brunetière [...] dont les ruses sont courtes et dont les poings sont faibles nous avons pu vivre tout de même. » Cette fort longue lettre se termine par une formule nette, à défaut d'être élégante : « L'amplitude des oscillations de l'hypothèse philosophique est limitée à la circonférence de l'intérêt social ». La correspondance de France ne nous a point livré de réponse personnelle à Brunetière. Publiquement, la réponse fut indirecte (33), et France ne fit jamais allusion à cette lettre. Elle est pleine de mauvaise grâce et assez spécieuse : si Brunetière rejetait le déterminisme, ce ne pouvait être qu'au nom d'une autre hypothèse métaphysique, qu'il exprime d'ailleurs en soutenant que l'homme est libre. L'image qu'il donne du déterminisme est du reste caricaturale, et son libéralisme sujet à caution.

(32) Lettre en la possession de M. L. Psichari, La Béchellerie.
Citée par J. Clark, *La pensée de F. Brunetière*, op. cit., p. 227.

(33) *Temps*, article non repris en volume du 1^{er} décembre 1889. (voir suite du chapitre).

Il y parut lorsque, la *Revue Rose* dirigée par le physiologue Ch. Richet ayant repris la question le 17 août dans un article non signé (34), Brunetière répliqua à la fois à France et à l'anonyme dans un long article de la *Revue des Deux Mondes*, le 1^{er} septembre 1889 (35). L'anonyme avait employé quelques-uns des raisonnements de France : caractère purement littéraire du *Disciple*, existence de toutes les doctrines, y compris le déterminisme, depuis l'Antiquité ; mais il disait aussi que les doctrines avaient beaucoup moins de force que l'instinct sur la conduite des hommes ; il accusait bien plus catégoriquement que France Brunetière de former « une orthodoxie en matière de science, une sorte de doctrine officielle, pour la physique comme pour la métaphysique » ; et, prenant les exemples de Descartes, G. Bruno, Galilée, il montrait que la science était au contraire libérale et révolutionnaire par essence : « La liberté de penser, [écrivait-il], implique la liberté de l'erreur ». L'article de Brunetière est plein de parti-pris, parce qu'il noie sans cesse les arguments de France dans ceux de l'anonyme (36). Il condamne beaucoup plus violemment encore que naguère les ouvrages de la pensée au nom de leur influence : Baudelaire, Stendhal et les philosophes du dix-huitième siècle sont tour à tour l'objet de ses attaques (37) ; ainsi apparaît le dogmatisme de Brunetière : « On n'a pas le droit de nier le libre arbitre au nom du déterminisme universel ou la responsabilité morale sous prétexte que la nature ne nous donne, en effet, que des leçons d'immoralité. ». « Ce n'est pas s'opposer aux progrès d'une science que d'essayer, en en déterminant plus étroitement l'objet, d'en régulariser les méthodes. » Les intentions de Brunetière, en ce qui concerne la limitation même de la science, sont assez vagues. En revanche, il parle de France sans aucune réserve et même avec hargne : « M. Anatole France m'a reproché [...] que je réclamaï [...] une Saint Barthélemy de « penseurs ». Il s'est considéré lui-même ; et se sentant à l'examen aussi libre de préjugés, aussi généreux, aussi hardi que je suis timoré, fanatique et intolérant, il ne l'a pas dit — ce n'est pas sa manière — mais il l'a fait ingénieusement entendre [...] Avant que M. A. France et l'anonyme de la *Revue Scientifique* nous eussent fait l'honneur de vouloir bien nous l'enseigner, nous nous étions douté que « tout n'est pas au mieux dans le meilleur des mondes » [...] De répondre par de grands mots [...] je ne trouve pas que ce soit là répondre : c'est tout simplement abuser de ce que certaines plaisanteries exciteront toujours des rires faciles dans le pays de Voltaire et de Béranger. Je leur conseille même de ne pas en user, de ces plaisanteries séculaires, comme n'étant vraiment dignes ni de la « science » de l'un, ni de la « littérature » de l'autre... »

France ne pouvait cette fois se dispenser de répondre. Mais comme il était de bonne guerre d'éviter la violence personnelle que Brunetière avait employée, il tourna sa violence contre l'ordre lui-même

(34) Nous n'avons pu découvrir l'identité de cet anonyme.

(35) *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} septembre 1889. « Question de Morale », tome 95, pp. 212-235.

(36) France admettait que les idées agissent sur les mœurs, non l'anonyme de la *Revue Rose*. Brunetière réfute longuement ce dernier, soutient contre lui qu'il n'y a pas de criminels-nés, puis conclut contre France et l'anonyme, en bloc.

(37) « Parmi les corrupteurs des collégiens qui s'en sont nourris, je n'hésiterai jamais, pour ma part, à compter l'auteur de *Rouge et Noir* et celui des *Fleurs du Mal*. » — Plus loin, Brunetière proclame la responsabilité des philosophes du XVIII^e siècle en ce qui concerne le bouleversement social.

dont Brunetière proclamait la nécessité. Ainsi fut-il amené à s'engager beaucoup plus encore que dans son précédent article : c'est franchement un plaidoyer qu'il écrit sous le titre significatif : « Pour la science et la philosophie. » (38) Il ose donner sa définition de la morale, et elle est purement terrestre, dégagée de tout dogmatisme : « La morale n'est que le moyen de vivre ». Diderot aurait pu en donner une définition semblable : morale pratique, humaine, elle s'oppose à la morale théorique à laquelle Brunetière fait appel en lui donnant pour fondement la liberté. De cette définition découle tout le raisonnement de France : l'homme, contraint tout d'abord de vivre, est bien obligé de rendre vivable n'importe quelle philosophie, fût-elle déterministe. Il faut observer ici que France place en premier lieu sa croyance en l'universelle illusion, en l'universel subjectivisme, et qu'il se montre en cela fidèle à la doctrine qu'il a lentement élaborée. « Il ne saurait y avoir rien que d'humain dans une philosophie. Spiritualisme ou matérialisme, déisme, panthéisme, déterminisme, c'est nous, c'est nous seuls. C'est le mirage qui n'atteste que la réalité de nos regards ». D'après le même principe, il soutient — en bon disciple de Renan — qu'une philosophie une fois adaptée à la vie devient religion, donc propice à l'homme.

Seulement, la virulence que France avait entretenue dans le subjectivisme et grâce à lui apparaît ici : la même formule qui lui servait à admettre le catholicisme lorsqu'il écrivait *Les Noces Corinthiennes* (39) lui sert, maintenant que le combat pour la science est entré dans une phase aiguë, à justifier le déterminisme : « Qu'importe au fond ce que l'homme croit, pourvu qu'il croie ! » Or, à l'intérieur du subjectivisme, la place qu'il donne à la science est une place d'honneur, parce que la science prouve la grandeur de l'homme. Reprenant la formule darwinienne de la lutte pour la vie (« vivre n'est point innocent. On ne vit qu'en dévorant la vie »), il reconnaît que l'exercice de la pensée peut être dangereux en ce qu'il fait partie de cette inéluctable lutte. Mais il est moins dangereux que son étouffement : « Je me range du côté où je découvre le moindre mal associé au plus grand bien. La science et la philosophie issue de la science ne font pas le bonheur de l'humanité, mais elles lui donnent quelque force et quelque honneur. C'est assez pour les affranchir ». Quoique relative, sa croyance est donc ferme. Par amour pour la curiosité de l'esprit humain, il est amené à une déclaration essentielle pour le développement ultérieur de sa polémique. Alors que, dans son premier article contre Brunetière, il avait défendu au nom de la seule évolution les droits du philosophe à créer la morale future, il les défend maintenant au nom du progrès. De la notion encore indifférenciée de développement, il passe à la notion autrement active de développement *souhaitable*. « Elles [la science et la philosophie issue de la science] élaborent obscurément une morale qui n'est point faite pour nous, mais qui semblera peut-être un jour plus heureuse et plus intelligente que la nôtre [...] Rien ne semble plus immoral que la morale future. Nous ne sommes point les juges de l'avenir ». Ainsi, France donne à l'histoire humaine une direction positive.

(38) *Vie Littéraire*, III, 70-78.
Temps, 8 septembre 1889.

(39) « Qu'importe que le rêve mente, s'il est beau ? N'est-ce pas le destin des hommes d'être plongés dans une illusion perpétuelle ? » A l'époque où il écrivit les *Noces Corinthiennes*, France ne croyait pas que la science pût devenir religion : les progrès de son subjectivisme, qui en 1889 englobait la science même, lui permettent d'employer désormais cette formule pour la science.

Qu'il revienne ensuite à l'intrigue même du *Disciple* et fasse intervenir un psycho-physiologue pour expliquer en termes de métier, dans une conversation sans nul doute fictive, la théorie de Ribot et sa valeur scientifique, c'est utile à son argumentation immédiate ; c'est une illustration aussi des développements sur la liberté de penser, ses inconvénients et ses plus grands avantages. Mais les principes fondamentaux ont été formulés auparavant, avec la définition de la morale et celle du progrès. La querelle du *Disciple* prend alors son véritable sens.

Ce n'est pas que ce troisième article consacré au roman de Bourget soit exempt de subterfuges et d'attaques occasionnelles. Son allure générale, quasi objective, ne doit pas faire oublier qu'il est avant tout un article de lutte. Brunetière y est assez rudement maltraité : après avoir feint la modestie (« je me permis de défendre [...] les droits de l'esprit humain »), France qualifie de « non-sens » la doctrine de son ennemi et montre une rancune satisfaite : « [ma] démonstration lui a été sensible, si j'en juge par la vivacité avec laquelle il la repousse. Il voudrait bien au moins que je ne visse point que l'idée contraire [à la sienne] présente certains dangers ; car alors il triompherait aisément de ma simplicité. Je ne puis lui donner cette joie ». L'écrivain emploie dans le cours de son argumentation les procédés employés au dix-huitième siècle (par Voltaire, notamment) pour capter la bienveillance du lecteur sans qu'il s'en rende compte : il donne comme allant de soi des principes fort discutés et sur lesquels roule précisément la discussion présente, définition de la morale, théorie de la lutte pour la vie. L'intervention d'un personnage fictif est également selon les règles les plus classiques ; quant à l'assimilation de la psycho-physiologie à des sciences exactes comme l'aérostation (40), elle ne va pas sans quelque mauvaise foi de France lui-même.

Mais la signification de la querelle du *Disciple* n'est pas là. Elle dépasse de loin son objet propre, et aucune lutte n'a eu d'importance aussi décisive pour l'évolution de France : non pas même l'affaire Dreyfus, à laquelle l'écrivain prit part au nom de valeurs spirituelles déjà élaborées en lui. Au contraire, l'opposition à Brunetière donna au scepticisme de France une force d'activité qu'il n'avait pas auparavant : ses éléments étaient déjà définis, mais ils étaient amorphes. Brunetière, par la ténacité parfois excessive qu'il mit à défendre son opinion, rendit à France le service de développer son irrévérence jusqu'alors hésitante. Dans l'article du 7 juillet, France se désolidarise de la société, premier pas nécessaire pour attaquer les principes. Dans l'article du 1^{er} septembre, il définit une attitude d'esprit qui permet cette attaque : le mépris des principes peut en effet être conservateur (41), si l'on ne croit pas en même temps à la possibilité d'une amélioration. La polémique ne va pas sans une propagande, si prudente qu'elle soit. L'affirmation par France de l'existence du pro-

(40) « Que le maître soit, à quelque degré qu'on le suppose, responsable des errements du disciple [fait dire France au savant dans son troisième article], il est, à mon sens, aussi raisonnable de le soutenir que d'accuser Montgolfier de la mort de Crocé-Spinelli ». France pouvait malaisément soutenir cette opinion, après avoir travaillé à distinguer les sciences exactes des sciences humaines, histoire et psychologie.

(41) « Il y a grand doute, s'il se peut trouver si évident profit au changement d'une loy receue, telle qu'elle soit, qu'il y a de mal à la remuer, d'autant qu'une police, c'est comme un bastiment de diverses pièces jointes ensemble, d'une telle liaison, qu'il est impossible d'en esbranler une que tout le corps ne s'en sente » (Montaigne, *Essais*, livre I, chapitre XXIII).

grès est une affirmation fondamentale qui lui permet de convertir ses opinions en actes ; du reste, cette affirmation ne se fait si violente que parce que France est poussé à bout, et elle représente pour cette période de la vie de l'écrivain une sorte de crise extrême. France a été lent à se mettre à la lutte ; et l'histoire de la querelle du *Disciple* montre en outre la quantité d'attaques et de contre-attaques qui fut nécessaire pour le débusquer de sa position. En revanche, sa violence se déchaîne alors, et elle se déchaîne contre les idées plus que contre les hommes. C'est ce qui donne à sa polémique une telle valeur.

La notion du progrès exposée par France mérite qu'on s'y arrête. La plupart des critiques y ont vu une notion purement scientiste (42), comparable à l'enthousiasme qui habita les Encyclopédistes, ou bien, vers 1848, Taine et Renan. Leur interprétation a été favorisée par la phrase de Jules Lemaître sur France : « Brunetière lui fit sortir tout le XVIII^e siècle qu'il avait dans le sang » (43). En ce qui concerne les procédés de la polémique, c'est vrai ; pour la pensée qui la sous-tend, c'est inexact. On ne peut nier l'influence du scientisme de sa jeunesse sur l'idée de progrès que développe France en 1889 ; mais ce progrès n'est pas considéré comme une valeur absolue, la science n'a pas de vérité définitive. Ils sont englobés dans l'universelle illusion et considérés comme des produits de l'esprit humain, donc valables seulement par rapport à l'homme. En d'autres termes, l'homme est pour France la valeur la plus précieuse, et si la science a la primauté sur les mœurs, c'est en fonction de l'homme. Le relativisme demeure toujours affirmé. Bien mieux, c'est à cause de ce relativisme que France condamne une morale qui se fonderait sur les mœurs. Philosophiquement, il utilise tous les aspects de la pensée qu'il a définie entre 1870 et 1889, et il serait aussi faux de parler de résurgence brusque du courant scientifique que de l'acceptation inconditionnée de celui-ci par France lors de la querelle du *Disciple*. La méconnaissance de la véritable portée de cette pensée a conduit à séparer de façon artificielle les luttes que soutint France contre Brunetière.

La querelle même du *Disciple* ne s'est pas terminée par l'article du 8 septembre 1889. On peut voir dans un article du 1^{er} décembre sur « M. Alphonse Daudet » (44) une réponse indirecte à la lettre adressée par Brunetière à France, dans laquelle il soutenait que le darwinisme détruisait la morale. Cette réponse n'est précisément possible que parce que France place l'homme au premier rang, refusant de faire du déterminisme une sorte de dieu extérieur à lui. « Quand il serait démontré que nous descendons d'une espèce de singe, en devrions-nous moins d'amour à la patrie, de respect à la vieillesse, de pitié à la souffrance ? Serions-nous déliés d'un seul de nos devoirs ? Si un jour apparaissent les preuves de notre parenté avec les animaux, la Victoire de Samothrace serait-elle déchue de son antique beauté et le souffle divin qui l'anime cesserait-il de flotter ? *L'Iliade* ne serait-elle plus un poème sacré ? Nous enseigner que nous avons été des brutes, est-ce nous inviter à le redevenir ? N'est-ce pas plutôt en nous glorifiant d'avoir institué parmi nous la justice et la pitié, la science et l'idéal, nous exhorter à porter le règne humain au plus haut degré de noblesse et de splendeur ? Ce transformisme qu'on

(42) Albert Autin (*Le Disciple de Paul Bourget*, Paris, 1930) parle sans réserve du « scientisme d'Anatole France » (chapitre VII, p. 77).

(43) *Les Contemporains*, Sixième Série, 1896, p. 373.

(44) *Temps*, 1^{er} décembre 1889. « M. Alphonse Daudet » (A propos de *La Lutte pour la vie*) Non repris en volume.

voudrait rendre complice de toutes les férocités, en promettant l'empire aux meilleurs qu'enseigne-t-il, sinon les plus hautes vertus ? »

A mesure que les intellectuels se détournent de l'irrévérance spirituelle au profit de la discipline, la lutte prit de l'ampleur. La querelle du *Disciple* avait été le signal de ce revirement des intellectuels ; elle avait en revanche habitué France à rapprocher, pour les combattre, le dogmatisme de la religion. Le 30 mars 1890, sous le titre : « La jeunesse nouvelle, Voltaire et M. Emile Faguet » (45), France donne une chronique où il s'inquiète de ce que pensent les jeunes gens : « Peut-être valent-ils mieux que nous ne valions à leur âge. En tout cas, ils ne sont pas indisciplinés comme nous l'étions [...] Mais il s'en faut de beaucoup, à ce que j'ai pu voir, que chez nos jeunes gens l'esprit vaille le cœur. Plusieurs de ceux que j'ai vus ont l'intelligence singulièrement trouble [...] Ils ne croient pas, mais ils voudraient croire. Et mieux encore ; comme Saint Augustin, aux heures troubles, aimait à aimer, ces jeunes gens se plaisent à croire qu'ils croient. Le conseiller le mieux écouté de cette jeunesse, j'ai quelque raison de croire que c'est M. de Vogüé... » L'écrivain replace ainsi dans tout un courant de pensée à la mode la pensée de Brunetière, qu'il caractérise avec une lucidité ironique par son caractère gratuit et presque statique. Brunetière montre « à défaut de mysticisme et de religiosité, un sentiment quasi-théologique des droits et des devoirs de l'homme. Il dispute avec une dialectique serrée du bien et du mal et conclut à la fixité de la morale et à la bonté des règles établies. Il n'a pas de plus grande joie que de confondre l'orgueil des savants et la vanité des philosophes ». France voit un émule de Brunetière en Faguet dont l'étude sur le dix-huitième siècle, parue en février, traite sévèrement, « avec une froide violence », ce siècle « à qui il reproche avant tout de n'avoir pas été chrétien » (46). Or, Faguet n'est pas chrétien lui-même, mais seulement ami de l'ordre... « Voilà comme nous blasphémons les hommes dignes d'une éternelle louange, qui ont affranchi la pensée et nous ont acquis le droit de parler librement [...] J'admire en vérité ces nouveaux apologistes qui veulent donner aux autres la religion qu'ils n'ont pas et ces néophytes singuliers qui, dans leur désir de croire, croient ce qu'ils ne croient pas. » L'indignation de France se donne libre cours dès qu'il s'agit de la liberté intellectuelle ; on en trouve l'écho jusque dans le réactionnaire *Univers Illustré*, où le critique écrit le 9 avril : « Au XVIII^e siècle, la France était une misérable nation, qui n'avait ni littérature, ni philosophie, ni politique, ni art, ni politesse, ni société d'aucune sorte. M. Emile Faguet a fait un gros volume exprès pour nous le démontrer. Et M. Desjardins a déclaré que la jeunesse des écoles pensait sur ce point exactement comme M. Faguet. » (47)

C'est encore une conséquence de la querelle du *Disciple* et de la conversion qui, grâce à elle, s'est opérée dans le scepticisme de France, que l'amertume de l'article consacré le 18 mai au banquet des étudiants (48). On y voit clairement que l'anticléricisme est à la

(45) Article *non repris* en volume.

(46) « Le dix-huitième siècle [avait écrit Faguet] n'a été ni chrétien ni français. » Avant-Propos, p. VI. — « C'est un siècle enfant ou, si l'on veut, adolescent » : *ibidem*, XII.

(47) Article *non repris*. (p. 242).

(48) *Temps*, 18 mai 1890. « A propos du banquet donné par l'Association des Etudiants. » *Non repris*.

Le 27 juin de la même année, Barrès protesta aussi contre la docilité et l'ambition des associations d'étudiants. (*Revue d'Aujourd'hui* — « Le parlementarisme à vingt ans »).

racine de l'opposition de France : le ton passe en effet de la discussion à l'attaque franche au moment où le critique aborde la question du catholicisme contemporain. « Si la bonne nouvelle qu'on nous apporte n'est que le vieil évangile et l'humble catéchisme, il ne convient pas de l'annoncer avec tant de mystère [...] En nous contentant d'une religiosité équivoque et fuyarde, nous mériterons les cruelles railleries dont un nouveau venu, un inconnu, Ursus (49) de la *Revue Bleue*, nous cingle aujourd'hui. Monsieur Pours s'aperçoit que si l'on nous laissait faire nous ferions les affaires des Jésuites. Et il ajoute : « Ce n'est qu'une élégance. Cela passera avant l'hiver prochain. Il est temps seulement que le Chat Noir s'en mêle » ». France dévie de même vers la polémique, lorsqu'après avoir critiqué sans parti-pris *Le Miroir des Légendes* de Bernard Lazare, il ajoute : « M. Paul Desjardins annonce aussi un dieu consolateur ; il avoue aussi que ce dieu est de sa façon. Mais [...] cet aveu [...] il le publie dans des brochures, instruments de son apostolat. Ce procédé, plus ingénu, est moins propre sans doute à prendre les âmes. » (50)

Autant l'écrivain est disposé à tenir en considération les mouvements de croyance qui ont leur origine dans le peuple, autant il s'oppose aux intellectuels qui essaient de créer ces mouvements. C'est que, pense-t-il, ces derniers n'ont pas d'instinct profond, et que leurs essais ramènent fatalement au christianisme ; c'est aussi qu'ils ne peuvent sans retourner au dogmatisme abjurer ce qui est l'essence même de leur intelligence : l'analyse, qui mène à la recherche et à l'inquiétude. Les théories du retour à l'ignorance auraient constitué pour France une grande tentation : car, pour avoir exercé l'intelligence, il en sentait les limites et la vanité. Mais la nature de son opposition à Brunetière le mit en garde contre toutes les tentatives de restauration religieuse. Il voyait leur qualité humaine, mais était irrémédiablement choqué par le risque qu'elles comportaient, un risque de barbarie ; et par l'erreur sur lesquelles elles se fondaient, croire que l'intelligence est plus nuisible que la vie même, dans son expression la plus instinctive. La dernière conséquence directe de la querelle du *Disciple* est l'opposition de France à Teodor de Wyzewa. Dans deux articles du *Temps* intitulés « Jésus à Paris » il avait goûté le nouveau livre du disciple de Tolstoï, mais avait discuté l'appel qu'il y faisait à l'ignorance (51) : retour au néant, destruction de la civilisation, tels étaient les fruits qu'il prévoyait de cette propagande. Ses déclarations étaient nettes, mais l'attraction complexe qu'il manifestait pour l'évangélisme abusait T. de Wyzewa, qui lui écrivit une lettre (52) assez savoureuse ; il y mêlait au tolstoïsme des considérations beaucoup plus personnelles sur son loyer et ses maîtresses, bien faites pour inspirer à France des doutes sur la rectitude de sa foi (53). Il tentait d'autre part de démontrer la « malfaisance » de Re-

(49) Ursus (qui signait ailleurs H. Laujol) était le pseudonyme d'Henri Roujon.

(50) *Temps*, 6 mars 1892 — « Bernard Lazare, *le Miroir des Légendes* ». Non repris. Desjardins avait publié en 1891 le *Devoir Présent* : cf. chapitre précédent.

(51) *Temps*, 10 et 17 juillet 1892. *Vie Littéraire*, V, p. 204-230. (À propos du livre de Wyzewa intitulé *Contes chrétiens. Le baptême de Jésus ou les quatre degrés du scepticisme*, 1892.)

(52) B. N., non coté. Sans date.

(53) « Curieux, en réalité, je ne l'ai jamais été. Je n'ai jamais désiré rien savoir [...] Si j'ai fait des articles sur les socialistes, c'est pour payer mon terme, ou plutôt, cher Monsieur, c'était pour payer le terme d'une fille qui a fini par me congédier [...] Mais jamais je n'ai été curieux, depuis mon enfance, que du sourire des filles et des caresses de l'art... »

nan, et affirmait : « Je m'obstine pourtant à croire que mon pauvre christianisme ne repose pas sur un calembour [...] Est-ce que le *Pater* à lui seul n'est pas la claire condamnation de toute pensée [...] La science ne rend heureux que des naïfs [...] Et sans avoir l'idée de nuire, sans avoir aucune idée absolument, ces savants se trouvent être des hommes nuisibles [...] Le royaume des cieus tel que je le crois absolument accessible à chacun de nous, ce n'est pas un sombre néant, et la vie n'est pas un mal : et pour souhaiter la destruction de l'intelligence je ne souhaite pas le retour à la barbarie [...] rien n'est d'un amusement plus réel, plus positif, moins bouddhiste, qu'une bonne vie simple et charitable [...] vous aussi, au fond de votre cœur, vous sentez l' inanité de la science, et vous la haïssez comme l'ennemie bientôt victorieuse de toute bonté et de toute poésie ».

France répondit (sans d'ailleurs la mentionner) à cette lettre assez naïve par un article du 7 août 1892, qui a été recueilli isolément dans *Le Jardin d'Epicure* et a ainsi perdu beaucoup de sa signification (54). Il nous montre « Dans le Prieuré » (55) un ami qui, après avoir épuisé toutes les activités de l'intelligence et en avoir senti le néant, s'est retiré loin de Paris et mène une vie aussi instinctive, aussi charitable que pourrait le souhaiter Teodor de Wyzewa. Il prononce un éloquent plaidoyer contre l'intelligence. Mais France jette à bas toute son argumentation en lui montrant que « quoi qu'on fasse, vivre, c'est agir, et que « la pensée la plus simple, l'acte le plus instinctif [...] a [...] des conséquences incalculables ». C'est croire qu'on peut échapper à bon marché aux responsabilités que de se reposer en menant « une vie singulière », qui peut être à l'origine de tout un courant religieux ; et comme « mourir, c'est accomplir un acte d'une portée incalculable », un homme ne peut, quelque parti qu'il prenne, se dérober au mal et à l'action. A partir de ce moment, le refus de l'intelligence devient une simple solution de facilité, donc une solution blâmable. France reconnut six mois plus tard qu'il était attiré par le rêve de la simplicité (56), mais il maintint que c'était un rêve. Replacé dans son actualité, l'article du « Prieuré » prend la valeur d'un article du *Dictionnaire Philosophique*, de ceux où Voltaire laisse l'adversaire développer longuement sa thèse pour la détruire en quelques phrases : il est encore de la polémique ; mais une polémique transcendée, appliquée aux idées sans viser directement les hommes. C'est le dernier avatar de la querelle du *Disciple*, que France avait dès l'abord située assez haut pour en faire le symbole d'une défense de l'intelligence.

La querelle de la critique impressionniste ne se rattache, a-t-on dit, à celle du *Disciple* que par l'identité des deux adversaires, France et Brunetière. Si en effet l'on voit en France un rationaliste pur à la manière du XVIII^e siècle, on ne s'explique pas qu'il ait défendu le

(54) *Temps*, 7 août 1892. « Dans le Prieuré ».

Jardin d'Epicure, p. 279, « Le Prieuré » (A Teodor de Wyzewa).

(55) J. M. Pouquet cite la lettre suivante d'Anatole France : « Vous ne me dites rien de mon article du *Temps* qui s'appelle, je crois, « Au Prieuré », et où il y a un dialogue. Il me semble que c'est ce que j'ai fait de moins mal depuis longtemps ». (*Le salon de Mme de Caillavet*, Paris 1926, p. 137.)

(56) *Temps*, 22 janvier 1893. « Utopie. Maurice Barrès, *l'Ennemi des Lois* ». *Vie Littéraire*, V, 279. « Dans l'instinct est la seule vérité [...] Cette idée-là, je l'avoue, m'est très chère. J'en goûte l'innocence et la grâce paradisiaque. M. Maurice Barrès l'enseigne en même temps que M. Teodor de Wyzewa [...] Mais il me reste bien des doutes [...] L'instinct des animaux et des hommes est chasseur et carnassier. »

subjectivisme en matière de critique. On en arrive à opposer dans une antinomie stérile un France tantôt darwiniste, tantôt subjectiviste, à un Brunetière qui, après avoir déprécié la science, l'utilise pour créer une théorie de la critique. Paradoxe, caprice, instabilité, tels sont les défauts de la polémique francienne ainsi comprise (57). Mais le paradoxe a été créé par une interprétation erronée de l'esprit de cette polémique. France n'est pas un rationaliste pur, puisqu'il proclame au contraire la valeur du darwinisme *dans* et *par* la relativité. La méconnaissance de cette position fondamentale est à l'origine de tout le malentendu. La querelle sur la critique se situe en réalité sur le même plan que la querelle du *Disciple* : c'est une opposition entre deux tempéraments, l'un dogmatique, l'autre irrévérencieux et incapable d'accepter une vision simple du monde. Les questions de doctrine ont peu d'importance au regard de cette opposition essentielle, parce que les doctrines sont modelées au gré de celui qui les utilise et orientées dans un sens parfois imprévu. Lorsque Brunetière fit en 1889-90 son cours sur *l'Evolution des genres dans l'histoire de la littérature* (58), il appliqua à la critique les théories qu'il venait de refuser au nom de la morale : conséquence apparente, certes. Mais en profondeur, ces deux attitudes relevaient également du dogmatisme. Brunetière cherchait avant tout et en toute matière la règle, l'installation dans un principe : il était satisfait par la morale normative, parce qu'elle était statique et bien définie. Or, cet admirateur de Taine, qui lui reprochait cependant d'avoir trop donné à la personnalité des auteurs (59), devait trouver dans le darwinisme une méthode de critique elle aussi normative. N'avait-il pas dès 1882 loué Darwin, non d'avoir trouvé la vérité, mais d'avoir très bien su organiser ses idées ? (60) Si Brunetière trouvait, dans le domaine de la morale, un ensemble de règles tout formé par la métaphysique, il n'en était pas de même dans le domaine de la critique littéraire : le darwinisme lui servit alors à établir un étalon, une règle extérieure aux auteurs, dans laquelle il les fit entrer de gré ou de force. Le darwinisme critique de Brunetière est aussi systématique que le christianisme tel qu'il est compris par Bossuet dans son *Histoire Universelle*, et il relève également de la métaphysique. L'essentiel pour Brunetière est de sentir, classer, juger d'après une règle définie.

France avait au contraire proclamé depuis longtemps (61) que l'esthétique ne pouvait se laisser réduire en formules scientifiques, non plus que l'homme dont elle était l'expression. Pour lui, le subjectivisme enveloppait la science : si l'homme pouvait s'approprier à sa façon les phénomènes, il restait étranger sans remède possible

(57) Cette confusion tient à une raison plus générale : le « scepticisme » de France est pris d'emblée au sens courant du terme ; on y implique le doute et l'indécision ; et la polémique de France ne peut être dans ce cas que la projection de son tempérament, sans aucune ligne de force.

(58) Les dix premières leçons en parurent en 1890 et lui valurent les félicitations de Taine.

(59) Voir M. P. Moreau, « Taine et Brunetière », *Revue Générale*, 15 avril 1925. — Taine donne à Brunetière l'abri du dogmatisme critique ; cependant, le critique de la *Revue des Deux Mondes* rejette presque absolument la doctrine de la « race » et celle du « milieu », pour s'en tenir à la notion de « moment ».

(60) *Revue Bleue*, 29 avril 1882, tome III, pp. 518-524 (« Charles Darwin »).

Le 25 novembre 1876, Brunetière avait dans la même Revue exposé les grands principes de l'évolutionnisme (en citant Darwin, Huxley, Haeckel).

(61) Voir le chapitre sur « La lutte contre les naturalistes » et l'Introduction de la seconde partie (II, « Vie et pensée : à la recherche d'un art de vivre »).

à la profondeur des autres hommes, qu'il jugeait d'après lui-même. La croyance de France en la relativité avait pour conséquence un sentiment de solitude personnelle : le seul critère possible pour juger les autres était selon lui le jugement individuel, le goût. Il développait là certaines pensées de Sainte-Beuve, tout comme Jules Lemaitre, mais plus systématiquement que lui (il est permis de le dire, s'il est vrai que l'absence de système fut érigée en règle par France).

Le conflit qui éclata en 1891 était donc latent depuis quelques années. Il se développa suivant le même schéma que le conflit du *Disciple*. France avait formulé sa théorie de la critique dès le 25 mars 1888 (62), à propos de Jules Lemaitre ; les éléments en étaient nets, quoique non chargés de valeur polémique. « La critique est, comme la philosophie de l'histoire, une espèce de roman à l'usage des esprits avisés et curieux, et tout roman, à le bien prendre, est une autobiographie. Le bon critique est celui qui raconte les aventures de son âme au milieu des chefs-d'œuvre [...] Il n'y a pas plus de critique objective que d'art objectif, et tous ceux qui se flattent de mettre autre chose qu'eux-mêmes dans leur œuvre sont dupes de la plus fallacieuse philosophie. La vérité est qu'on ne sort jamais de soi-même. Que ne donnerions-nous pas pour voir, pendant une minute, le ciel et la terre avec l'œil à facettes d'une mouche ? [...] Mais cela nous est bien défendu. Nous sommes enfermés dans notre personne comme dans une prison perpétuelle. » Le seul moyen de rejoindre l'universel était selon France de multiplier les relations avec le monde : « [le critique] a l'occasion de montrer les facultés intellectuelles les plus rares, les plus diverses, les plus variées. Et quand il est un Sainte Beuve, un Taine, un J.-J. Weiss, il n'y manque pas. Sans sortir de lui-même, il fait l'histoire intellectuelle de l'homme ».

Le second volume de la *Vie littéraire*, qui reprend partiellement (63) cet article, parut au moment où Brunetière tentait d'imposer sa propre conception de la critique (64). Son animosité contre France étant déjà grande, il attaqua dans un article intitulé « La critique impressionniste », le 1^{er} janvier 1891 (65). Bien que Lemaitre et Desjardins soient classés par Brunetière parmi les tenants de cette critique, il dirige toute sa violence contre France, discutant les seuls arguments de ce dernier et le raillant avec une certaine cruauté (il insiste sur le caractère fluctuant des chroniques de France, et son penchant à se prendre en exemple) (66). Il précise en réponse une théorie fondée sur la possibilité de la connaissance objective, en se référant au consentement universel : tout le monde, dit-il, a une capacité semblable, sinon égale, de reconnaître le rouge et le carré ;

(62) *Temps*, 25 mars 1888. Repris dans *V. L.*, II, p. 151, sauf le second passage cité.

(63) Un paragraphe de l'article a été supprimé dans le volume (p. 155, entre : « nous n'avons pas la force de nous taire » et « La critique est la dernière en date... ») Il concerne Cuvillier-Fleury et sa conception de la critique « qui embrasse tous les autres genres ».

(64) En 1890, Brunetière publia *Nouvelles Questions de critique et L'évolution des genres dans l'histoire de la littérature*.

(65) En novembre 1890, il avait exposé sa propre conception de la critique dogmatique dans la *Grande Encyclopédie*.

(66) La critique impressionniste, dit Brunetière, autorise « toutes les complaisances et toutes les contradictions ». Il rapporte que France, pour rendre compte de *L'Histoire du peuple d'Israël* de Renan, a jugé bon de parler de l'arche de Noé de son enfance, représentée dans une vieille Bible en estampes (*V. L.*, II, 280). De plus, Brunetière pense que la critique impressionniste dispense de conclure.

tout le monde avoue également que Hugo est plus grand que Vacquerie, Lamartine que Marceline Desbordes-Valmore. Donc la critique objective est fondée en raison, parce qu'on peut distinguer dans une œuvre d'art les intentions de l'auteur. Le rôle propre de la critique est justement de juger ces intentions, d'expliquer les œuvres et de les classer, pour faire avancer la littérature. Du reste, les critiques impressionnistes jugent eux-mêmes fort souvent : « Qui donc a été plus sévère, ou plus dur pour M. Georges Ohnet, par exemple, ou pour M. Emile Zola, que le sceptique, l'indulgent et souriant M. France ? [...] il en perdit ce jour-là jusqu'au goût d'atticisme, ou plutôt d'alexandrinisme, dont il se pique d'habitude. »

La dispute ainsi engagée ne pouvait guère avoir de conclusion. L'article de Brunetière montre bien en effet que le dogmatisme, le besoin de légiférer étaient à l'origine de sa démonstration. La preuve par le consentement universel est spécifiquement théologique et a toujours répugné à certains esprits. D'autre part, Brunetière, dans son désir d'établir des catégories, distingue ce que nous mettons dans une œuvre de ce que l'auteur y a mis, comme si, en pratique, la distinction pouvait se faire avec sûreté : Brunetière juge lui-même selon une équation personnelle. Enfin, il semble interdire au critique impressionniste la possibilité d'émettre un avis, autorisé pourtant par la sûreté d'un goût formé par la culture, autant qu'il le serait par une règle choisie de l'extérieur. Que Brunetière ait mis de la mauvaise foi dans son attaque, ce n'est pourtant pas certain. Son esprit était de telle sorte qu'il comprenait seulement les jugements normatifs, et le critique de la *Revue des Deux Mondes* employait d'une façon toute naturelle des arguments qui pouvaient sembler discutables ou franchement faux à des interlocuteurs d'un tempérament opposé. France était certes parmi ceux-là ; au lieu de chercher à cette polémique sur la critique des origines occasionnelles, il faut plutôt dire qu'elle s'engagea comme un dialogue entre deux hommes qui voyaient le monde de manière radicalement différente. Dans la pratique, ce fut un dialogue de sourds, car ils n'avaient point chance de se persuader. Mais la querelle de la critique impressionniste eut une fois encore l'intérêt, pour France, de lui faire préciser sa position et d'augmenter son irrévérence.

Il répondit le 18 et le 25 janvier en deux articles qui furent partiellement (67) repris dans le volume III de la *Vie littéraire*, dont ils forment la Préface ; selon une progression habituelle dans les attaques de France, le second article est beaucoup plus violent que le premier. Celui-ci est plutôt faussement louangeur et d'une bonhomie qui dut particulièrement agacer Brunetière, car France fait semblant d'oublier qu'il a déjà beaucoup malmené le critique de la *Revue des*

(67) *Temps*, 18 janvier 1891 : « M. Ferdinand Brunetière et *L'Evolution des genres dans l'histoire de la littérature* ».

25 janvier 1891 : « M. Ferdinand Brunetière (la critique impressionniste, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} janvier) » (*Revue des Deux Mondes*, tome 103, pp. 210-225).

Le premier article forme le début de la Préface de la *Vie Littéraire*, tome III, jusqu'à : « et même stupéfiantes » (p. VIII). Il se poursuit par une critique de l'ouvrage de Brunetière, non reprise dans la Préface, sauf le passage : « ... Pourtant les grands philosophes de l'Antiquité (p. XVII)... tout le beau roman de l'humanité » (p. XVIII). Il se termine par ces phrases : « En commençant de barbouiller ce papier blanc, je me proposais de me défendre. Je vois qu'il est trop tard pour le faire aujourd'hui. Je me suis attardé à la douceur de louer avec justice mon adversaire. Je le combattrai la prochaine fois. » (*Non repris*).

Le second article est conforme, sauf quelques variantes, à la fin de la Préface. Les variantes les plus importantes sont indiquées au cours de ce chapitre.

Deux Mondes lors de la querelle du *Disciple* : « M. Brunetière est un critique guerrier d'une intrépidité rare. Il est, en polémique, de l'école de Napoléon et des grands capitaines qui savent qu'on ne se défend victorieusement qu'en prenant l'offensive [...] Il est venu m'attaquer dans un petit bois, au bord de mon onde pure [...] Je ne troublais point son eau. Mais il est contrariant et même un peu querelleur. C'est le défaut des braves. Je l'aime beaucoup ainsi. » Ce persiflage n'empêche par France de se séparer très nettement de Jules Lemaitre et surtout de Desjardins (avec raison, semble-t-il, en ce qui concerne ce dernier) pour prendre sous sa seule responsabilité la théorie de la critique impressionniste. Brunetière le fit durcir ses opinions et se poser en chef d'école. Aussi la critique que France entreprend de *l'Evolution des genres dans l'histoire de la littérature* est-elle d'une perfidie savamment calculée pour détruire l'œuvre de l'adversaire en paraissant la goûter. C'est par un procédé classique de polémique que France donne à Brunetière (68) les éloges précisément dont il aurait horreur. Il remarque l'inconséquence qu'il y a de sa part à prôner la doctrine de Darwin : « Je ne dis pas du tout que M. Brunetière se démente et se contredise. Je marque [...] un tour de son caractère, qui est, avec beaucoup d'esprit de suite, de donner volontiers dans l'inattendu et dans l'imprévu ». Il loue l'audace intellectuelle de son adversaire, mais c'est pour mieux faire ressortir le caractère hypothétique de sa pensée et affirmer que l'art ne se laisse pas réduire en formules : « Peu d'objets au monde sont absolument soumis à la science jusqu'à se laisser ou reproduire ou prédire par elle. Sans doute, un poème ne sera jamais de ces objets-là ; ni un poète. Les choses qui nous touchent le plus, qui nous semblent les plus belles et plus désirables sont précisément celles qui demeurent toujours vagues pour nous et en partie mystérieuses [...] si ces objets relèvent de la science, c'est d'une science mêlée d'art, intuitive, inquiète et toujours inachevée. M. Brunetière vient d'en écrire une page digne d'éloges [...] Je le combattrai la prochaine fois. » Ainsi, France s'est donné le beau rôle de l'innocence, avec un certain recul ironique vis-à-vis de lui-même (sa présentation en agneau de La Fontaine ne fait illusion à personne) ; il a, sans qu'il y paraisse, affirmé ses principes en semblant louer ceux de l'adversaire.

Le second article est typique de la polémique de France, d'autant plus qu'il s'oppose à l'attaque fortement charpentée de Brunetière. Au premier abord, il semble que cet article soit négligemment construit ; son apparence lâche vient du style ironique et morcelé de France, et du nombre d'anecdotes qu'il y rapporte. Un examen

(68) « Il y a une vingtaine d'années, un philologue allemand, qui se nomme, je crois, Schleicher, avait déjà tenté d'appliquer les théories de l'évolution à la linguistique. Pour comparer cette tentative à celle de M. Brunetière, il faut considérer que la linguistique est, à certains égards, une science naturelle et qu'en tous cas elle fournit beaucoup plus de données positives que l'histoire littéraire. Et l'on se persuadera du premier coup qu'une application du darwinisme à la critique est beaucoup plus hasardeuse.

Mais si on lui oppose que l'état de nos connaissances n'est pas assez avancé pour réussir dans cette œuvre, M. Brunetière nous répond par avance qu'il faut toujours essayer [...] M. Brunetière a raison, et ce sont là des paroles généreuses :

*Il est beau qu'un mortel jusques aux cieux s'élève,
Il est beau même d'en tomber.*

Les grandes constructions intellectuelles ont encore pour mérite, alors qu'elles s'écroulent, de fournir des matériaux excellents à un nouvel édifice mieux proportionné ». (*Non repris* dans la Préface de *V. L.*, III).

plus détaillé montre au contraire que l'article possède son dynamisme, qui relève plus de l'intuition que de la rhétorique. France commence par y railler cruellement Brunetière — plus cruellement encore dans la chronique du *Temps* que dans la version du volume, parce que la querelle était plus actuelle. On ne trouve pas dans la *Vie Littéraire* cette énumération imitée de Molière (69) : « ...M. Jules Lemaitre, M. Paul Desjardins, et moi-même, nous sommes atteints de subjectivité, et c'est le pire des maux ; car, de la subjectivité, on tombe dans l'illusion, de l'illusion dans l'indécision, de l'indécision dans la contradiction, de la contradiction dans l'apathie, de l'apathie dans l'ataraxie, de l'ataraxie dans le mysticisme, du mysticisme dans le sensualisme, du sensualisme dans la concupiscence, et l'on juge des œuvres humaines par le plaisir qu'on en reçoit, ce qui est abominable. » En revanche, France a gardé dans l'édition en volume une période construite par caricature sur celles de Brunetière, à grand renfort de « car », de « or » et de phrases accumulées, où l'absurdité perce tout à coup au détour d'une proposition : « ...car on doit toujours mettre une vérité au bout d'un raisonnement, comme un nœud au bout d'une natte... car on attache ensuite plusieurs raisonnements ensemble de manière à former un système indestructible, qui dure une dizaine d'années. Et c'est pourquoi la critique objective est la seule bonne ».

Ce comique est facile, quoique d'effet certain ; mais il prend sa valeur par rapport à la suite de l'article, où France entame sérieusement la discussion. Il définit son scepticisme avec une fermeté sous laquelle on sent un frémissement : « J'ai voulu croire, j'ai cru. J'ai cru du moins à la relativité des choses et à la succession des phénomènes. En fait, réalité et apparence, c'est tout un. Pour aimer et pour souffrir en ce monde, les images suffisent ; il n'est pas besoin que leur objectivité soit démontrée. » C'est grâce à ce relativisme, dont l'affirmation totale ne va pas sans mélancolie, que France combat la preuve par le consentement universel. Si l'homme, inexorablement enfermé en lui-même, peut encore s'accorder avec un autre sur les quantités mesurables, comme les quantités mathématiques, ou sur les vérités grossières qui relèvent du sens commun, il n'aperçoit en revanche d'une âme qui n'est pas la sienne que le fantôme (70). « Que dans le même pays deux hommes sentent absolument de la même façon tel vers de Virgile, rien n'est moins probable ». France reprend alors les exemples donnés par Brunetière pour montrer que même sur des principes très généraux, les hommes ne s'entendent pas en matière de littérature : qui pourrait décider au nom de tous quels auteurs valent ou non la peine qu'on en parle ? Qui pourrait établir une fois pour toutes ces « degrés, qui sont proprement les grades conférés au génie dans les facultés de grammaire et dans les universités de rhéteurs » ? Brunetière prête lui-même le flanc à la critique

(69) *Malade Imaginaire*, acte III, scène 6.

Le volume porte : « ... de la subjectivité, on tombe dans l'illusion, dans la sensualité et dans la concupiscence, et l'on juge les œuvres humaines par le plaisir qu'on en reçoit... » (p. VIII).

La période caricaturale de France se trouve p. VIII-IX du volume.

La définition de son scepticisme, p. XI.

(70) « Nous sommes dans la caverne et nous voyons les fantômes de la caverne. La vie serait trop triste sans cela. Elle n'a de charme et de prix que par les ombres qui passent sur les parois des murs dans lesquels nous sommes enfermés... » M. Bergeret, dans *L'Orme du Mail*, insiste aussi sur le nombre de malentendus qui, en littérature, conduisent les hommes à l'admiration (p. 127).

en décidant que Balzac est indubitablement plus grand que Flaubert, alors que rien n'est plus douteux (71).

L'ironie employée au début de l'article n'est pas gratuite : elle sert à détendre et attirer le lecteur, et à mieux lui faire accepter la défense très sérieuse que France entreprend de la critique subjective. Cette défense même est-elle tout à fait dénuée d'outrance ? France, dans sa propre critique, ne se fonde-t-il pas malgré tout sur des principes de goût qu'il ne verrait pas contester sans mauvaise humeur ? Il indiquait en 1888 qu'un critique ouvert au plus grand nombre possible de relations finissait par comprendre certaines idées communes à tous les hommes : cette opinion rendait moins absolue sa théorie de la critique subjective. Il ne la reprend pas ici, parce que Brunetière l'a une fois de plus portée à une position extrême. Aussi, et bien que son scepticisme soit défini avec une ampleur et une sincérité qui dépassent de beaucoup la lutte, cet article ne manque-t-il point de violence occasionnelle. France exprime son opposition à Brunetière — opposition de tempérament — en insistant sur son goût de la variété, de l'inquiétude et de l'indéfini : « C'est peut-être un des plus grands attraits des belles choses que de rester ainsi douteuses, car toutes, on a beau le nier, toutes sont douteuses. M. Brunetière ne veut pas convenir tout à fait de cette universelle et fatale incertitude. Elle répugne trop à son esprit autoritaire et méthodique qui veut toujours classer et toujours juger... Mais ne peut-il pardonner à quelque innocent esprit de croire à l'irréparable diversité des opinions et des sentiments et de parler plus volontiers de ce qu'il faut aimer ».

Dans ces deux articles sur la critique subjective, France en revient toujours, malgré une apparente nonchalance, à son affirmation de la relativité, contre un critique dont le style « pesant » ne lui déplait que parce qu'il traduit une disposition bien plus générale à légiférer et à unifier. Cette querelle revêt une allure plus personnelle que celle du *Disciple* : le premier article de France est perfide, le second très mordant. Mais au fond, le prétexte est toujours le même, et nous assistons à une seconde passe de la joute plutôt qu'à un nouveau combat. Dès la querelle du *Disciple*, France affirmait tout d'abord la relativité des phénomènes et leur infinie variété, qui permettait le doute philosophique. Seul, le point d'application de cette relativité diffère dans les deux querelles et leur donne un caractère spécifique : s'agit-il de la science, France la restaure jusqu'à un certain point et proclame qu'elle peut avoir sa vérité ; s'agit-il d'études purement humaines, il nie qu'on puisse les définir une fois pour toutes. Mais le sentiment qui domine dans les deux cas, c'est un désir de recherche et d'analyse qui va jusqu'à l'impiété, le refus de se plier à des règles reçues de l'extérieur. Telle est la grande signification du combat de France contre Brunetière, la seule idée qui eut pour la suite de son œuvre une importance fondamentale. Brunetière le força, par la ténacité de ses attaques et la grandeur des idées qu'il mettait en cause, à développer une morale d'irrévérence et de liberté, et à ériger le doute en système. Malgré son recours occasionnel au darwinisme, le critique de la *Revue des Deux Mondes* fit montre dans ces luttes d'un esprit théologique qui poussa France à élargir son anticléricalisme aux principes les plus divers. Il lui fit entreprendre, au nom de l'infelligence, un examen des valeurs dont la première victime fut la société du temps : de ces deux querelles, on peut dater l'orientation de France vers l'irrévérence.

(71) Passage non repris dans la Préface de la *Vie Littéraire*.

Cette longue polémique, capitale pour la compréhension de l'humanisme de France, est le type de la polémique enrichissante : elle le mène à une entreprise de destruction des mythes. On n'en peut dire autant de ses développements ultérieurs. Brunetière et France ne perdirent plus une occasion de s'attaquer ; mais comme ils restaient sur des positions déjà définies, ces attaques prirent un caractère tout à fait personnel. Elles témoignent surtout de la rancune tenace des deux critiques. Après un apaisement dû à des considérations d'opportunité (72), France écrivit le 29 novembre 1891, « sur Ferdinand Brunetière », un article qu'il n'a pas repris dans la *Vie littéraire* (73). Il s'y mêle à son animosité contre Brunetière un besoin de défense personnelle : France était violemment attaqué, depuis l'enquête de Jules Huret, pour avoir pris le parti de Moréas et proclamé la faillite du Parnasse. Deux luttes se rejoignent donc ici ; l'article est plein d'une verve qui cache de la mauvaise humeur : Brunetière avait durant l'année 1891 organisé à l'Odéon des conférences qui eurent un succès mondain désagréable à France : « M. Doumic affirme, dans le *Correspondant* (74), que M. Brunetière a beaucoup d'ennemis. Il tente de les énumérer, et c'est un dénombrement aussi long que le catalogue des vaisseaux au deuxième livre de *Illiade*. On y voit figurer les naturalistes [...], les romantiques et les hugolâtres [...], les voltairiens [...], les enfants de Lisette et de Béranger [...], les baudelairiens [...], les molliéristes [...], les romanciers, les journalistes, les auteurs dramatiques, les dilettantes, les impressionnistes, les symbolistes, les décadents, les sceptiques, les pessimistes, les érudits, les savants, les professeurs, les mondains, les femmes, les enfants. Leur multitude étonne [...] Après y avoir réfléchi [...] j'ai reconnu que cette foule épouvantable et diverse d'hommes se ruant sur M. Brunetière comme l'armée de Xerxès sur la Grèce n'était qu'une vision formée dans la tête épique de M. Doumic et que ces romantiques, ces matassins, ces poètes, ces prosateurs, ces femmes n'avaient pas plus de réalité que le grand empereur Alifanfaron [...] et la foule des chevaliers que Don Quichotte crut voir dans la plaine de Montiel. Je dirai donc respectueusement à M. Doumic, comme Sancho à son maître : — Regardez qu'il n'y a ni géant, ni chevalier, ni diable, ni rien... M. Brunetière n'a point d'ennemis. Et il n'a point d'ennemis parce qu'il est sans douceur et qu'il s'est toujours montré également sévère, dur, et triste à tous ses contemporains [...] Ah ! M. Doumic, connaissons mieux les hommes écrivains... Ils pardonnent le mal qu'on dit d'eux [...] Mais ce qu'ils ne pardonnent jamais, c'est le bien qu'on a dit des autres [...] Un article favorable à tel poète ou à tel romancier

(72) Un article du 30 août 1891 sur « Le Vers Français » n'a été que partiellement pris dans *Le Jardin d'Epicure* (pp. 55 et 58). France, attaqué pour avoir approuvé les symbolistes, invoquait le témoignage de Brunetière — non sans d'ailleurs lui décocher une flèche malicieuse : « M. Ferdinand Brunetière a tout de suite reconnu leurs droits [ceux des jeunes poètes]. Certes, on ne croira pas que son âme ait été amoillie et corrompue par les charmes perfides de la poésie décadente et qu'il ait goûté comme un poison délicieux les eurythmies nouvelles. Je croirai plutôt que, nouvel Ulysse, il a bouché ses oreilles avec de la cire pour ne pas entendre les sirènes de Jean Moréas. Mais il est trop judicieux et trop désintéressé pour contester un moment à des poètes la licence d'approprier à leur usage un instrument dont la forme change sans cesse à travers les âges. »

(73) *Temps*, 20 novembre 1891 « Sur Ferdinand Brunetière » (1).

(74) R. Doumic : « La critique contemporaine : F. Brunetière » *Correspondant*, t. CLXV, pp. 441-457 (1891).

(1) Repri sous le titre « Les ennemis de M. F. Brunetière », *Annales Politiques et Littéraires*, 14 février 1892, p. 108.

fait, à qui le signe. pour un ami, cinquante ennemis sincères et pleins de mémoire.

Or, comme M. Brunetière ne loue âme vivante, il n'a point d'ennemis. Et puis il est bourru [...] On passe tout aux esprits bourrus et chagrins [...] S'il était doux, facile, indulgent, souple, bienveillant, humain, sensible, attentif à ne point déplaire, on lui reprocherait bien autre chose que son cheval et ses habits de coupe anglaise ».

Plus nettement que jamais, France détermine ce qui lui déplaît dans son adversaire : « Il aspire à gouverner les lettres françaises, comme Bossuet, son maître, gouvernait l'Eglise gallicane, et il s'est lui-même investi d'une sorte d'épiscopat, multipliant avec zèle les sermons et les mandements, — je veux dire les conférences de l'Odéon et les articles de la *Revue des deux Mondes* —, et lançant des ouvrages dogmatiques. Il est, par tempérament, évêque et théologien. » Seulement, cette lucidité de France fait vite place à un sentiment aigredoux où l'on sent trop une jalousie d'homme de lettres : « Imaginez une diction nette et sévère, une action sobre, un air de conviction, l'accent de l'honnêteté, et vous concevrez l'empressement avec lequel un public nombreux suit les conférences de M. Brunetière à l'Odéon [...] Face à face avec son public, il paraît ce qu'il est, un ambitieux honnête, un dominateur patient, un guide froid et sûr, qui conduit sans amour et sans haine les intelligences à travers ces cieus et ces enfers de haine et d'amour, les œuvres des poètes. »

Un an après, France revenait sur la question des genres littéraires à propos de *La Terre Promise* de Bourget (75). « Les critiques vigoureux [écrivait-il], M. Brunetière, par exemple, vous élèvent çà et là quelque chose comme la pyramide de Cassini. Mais Cassini avait sur eux le grand avantage de spéculer sur les données mathématiques ». France n'ajoutait rien de nouveau sur la critique impressionniste, affirmant : « On ne donne jamais de nouvelles que de soi ». Mais il découvrait le motif de son animosité : « [*La Revue des Deux Mondes*] vient d'apprécier mon roman de la *Rôtisserie de la Reine Pédauque* (76), quand le tiers seulement de l'œuvre avait paru en feuilleton [...] Le jugement, j'ai hâte de le dire, est tout à fait flatteur pour moi et je ne doute pas qu'il n'ait été inspiré par la plus extrême bienveillance. Mais je ne puis m'empêcher de trouver qu'il a été rendu avec une étonnante promptitude ; [cette justice] est si vive qu'on la croirait légère, si la légèreté n'était pas ce qu'on reproche le moins à la *Revue des Deux Mondes* ». La polémique avait nettement changé de niveau depuis l'époque des grandes querelles : elle n'était plus chargée de signification vitale. Mais sous sa forme personnelle, elle eut un prolongement extraordinaire chez France comme chez Brunetière ; on peut en suivre la trace dans l'œuvre de France jusqu'en 1912 (77). Brunetière symbolisait pour France la

(75) 6 novembre 1892. « Paul Bourget — *La Terre Promise* ». *Temps*. Non repris en volume. France avait été mis au défi par Brunetière, qui, le 1^{er} novembre, avait eu (précisément à propos de Bourget) une phrase sans amabilité sur « les grâces péniblement apprises » d'Anatole France. *Revue des Deux Mondes*, « *La Terre Promise* de Bourget », tome 114, pp. 214-226.

(76) 1^{er} novembre 1892 ; « *Revue Littéraire* — *La Terre Promise* ». Brunetière y déclare que ce roman est « d'une autre envergure — ou d'une autre carrure, pour ainsi parler que la *Rôtisserie de la Reine Pédauque*, par exemple ». L'expérience de la vie « distingue Bourget de quelques-uns de ceux qu'on lui oppose, l'auteur de la *Débâcle*, ou encore celui de la *Rôtisserie*. Je néglige aujourd'hui le second ».

(77) Comme cette étude veut surtout marquer la relation entre la polémique de France, sa pensée et son œuvre, nous donnons ici pour n'y plus revenir les

forme d'esprit qui lui répugnait le plus ; il prit d'ailleurs, en toute occurrence, l'attitude exactement opposée à la sienne. Il n'y a pas d'exemple d'attaque plus suivie contre un homme, dans toute la vie de France ; c'est une preuve que la querelle du *Disciple* l'avait touché au vif.

principales phases de ce combat devenu personnel entre France et Brunetière. Le 16 avril 1893, France écrivit dans le *Temps* un article (*non repris*) sur « M. Jules Lemaître » : « M. Ferdinand Brunetière, par exemple, est bon ; il est bon dans le sens où l'on dit du roi Jean qu'il était bon, c'est-à-dire ἀγαθός, bon, brave à la guerre, hardi au combat et prompt, dans l'occasion, à recourir aux stratagèmes, qui constituent une part importante de l'art militaire. M. Jules Lemaître n'a point cette vertu guerrière. Il n'est point stratège. Il est bon tout de même, mais au sens dégénéré du mot, dans l'acception licencieuse que peut recevoir ce terme de bon. J'avoue que la bonté me plaît mieux ainsi nue, désarmée, sans bouclier ni lance [...] Nous ne connaissons jamais ni nous ni autrui. Il s'agit bien de cela. Créer le monde est moins impossible que de le comprendre. Hegel en eut quelque soupçon. » Le 29 septembre 1894, il fit dans l'*Univers Illustré* allusion à l'affaire de la statue de Baudelaire. « M. Brunetière, le premier, avait poussé l'attaque avec sa raideur coutumière... » De son côté, Brunetière ne manquait pas une occasion de déprécier France. Il attaqua la critique impressionniste en 1896 (Préface à *La critique littéraire* de Ricardou). Il reprocha à Pierre Louys le caractère francien de sa langue dans *Aphrodite*, et celui-ci lui écrivit le 16 mai 1896 : « Je ferai mille nouveaux efforts pour que mes prochains romans ressemblent encore moins à ceux de M. France. Je n'ai pas, croyez-le bien, de plus vif désir » (Clark, *op. cit.*, p. 183, note 57.). Brunetière, au cours d'un voyage aux Etats-Unis, en 1897, évoqua durement France dans une conférence (Clark, *op. cit.*, p. 74). L'affaire Dreyfus vit France et Brunetière dans les deux camps opposés ; à ce moment, les attaques personnelles se noient dans les attaques contre les adversaires politiques pris en bloc. Mais lorsque France prononça le 13 septembre 1903 son discours pour l'inauguration de la statue de Renan, il fit clairement allusion à Brunetière en rabaissant les philosophes « complices de l'erreur et du mensonge » : « Je voudrais parler, disait l'un, mais je ne puis, ce serait ébranler les fondements des sociétés humaines et creuser un abîme. Et l'autre déclarait avec l'énergie de la faiblesse que, connût-il le secret de l'univers, il n'en révélerait rien, de peur d'inquiéter dans sa conscience un berger dans la montagne, un matelot sur la mer. Nous avons vu mieux encore, nous avons vu des hommes graves, affranchis de toutes croyances, des athées, professer un sombre catholicisme pour le salut de nos institutions » (*Trente ans de vie sociale*, I, p. 155) Brunetière répliqua par des articles à l'*Ouest-Eclair* et au *Gaulois*, dans l'un desquels il déclarait que l'orgueil d'humaniste de Renan n'était dépassé que par celui de France, exemple « d'un intellectualisme plus aristocratique » et de « goûts plus dédaigneux » (1). L'opposition de France à Brunetière se retrouve dans un « Courrier Viennois » de fin septembre 1906, à propos des négociations avec le Vatican (*Trente ans de vie sociale*, II, p. 212).

Enfin, Brunetière étant mort en 1906, France ne désarma point (2). Son *Discours* prononcé au dîner des Amis de Montaigne, le 8 juin 1912, contient ce passage contre Brunetière (qui avait soutenu que Montaigne « avait rangé sa raison sous le sens du mystique et la nécessité du divin » — *Revue des Deux Mondes*, 1906) (3). « Il fut naguère, il fut, dans le royaume de scolastique, un petit homme parleur et disputeur, d'un bois très dur et de formes acerbes, coupant comme un couteau à papier. Athée et fanatique, il avait feuilleté Montaigne, et il l'aimait pour le fanatisme qu'il lui trouvait. Je conjecture que ce petit homme était Picrochole en personne, qui, vaincu par Gargantua, se fit maître d'école » (*Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*, 1913) Brunetière n'est point nommé ; mais dans le manuscrit, en face du passage qui vient d'être cité, France a écrit deux fois *B* et a dessiné un écusson (F. B.) (Mns., nafr. 11656, folio 107-13).

(1) *Gaulois*, vendredi 4 septembre 1905, « La statue provocatrice ».

(2) Il parle à Rio de Janeiro, le 28 juillet 1909, d'« un grand sophiste, Ferdinand Brunetière, qui était philosophe » (texte communiqué par M. Claude Aveline).

(3) « Publications récentes sur Montaigne » tome 35 — p. 182-228.

La libération de France par rapport aux principes, hâtée par sa polémique contre Brunetière, se manifeste par un anticléricalisme que France ne songe plus à dissimuler : quant aux principes sociaux, il ne les attaque pas encore systématiquement, bien qu'il ait proclamé leur caractère variable. Certes, il se moque moins que jadis du régime parlementaire et prête attention au socialisme (78). Mais son irrespect envers les institutions ne va pas au-delà de quelques critiques ; elles sont plutôt les germes de ses polémiques ultérieures que les preuves d'intentions très définies de France, dans la période qui nous occupe. Elles témoignent d'une grande lucidité, mais d'une lucidité tout intellectuelle encore : que France montre l'injustice des codes (79), désavoue l'enthousiasme de ses contemporains pour l'alliance russe (80), ou se raille de la ligue contre la licence des rues (81), c'est un effet de la rectitude de son esprit. Il n'y semble pas très profondément intéressé, parce que son choix n'est pas encore politique. On ne peut, en ce qui concerne France, établir

(78) C'est dans *L'Univers Illustré* que France se montre le plus conservateur. Le 15 novembre 1890, il se moque de la multiplicité des socialismes (1) ; le 23 août, il avait ri du conseiller municipal Caumeau, qui s'était opposé à ce qu'on donnât aux écoliers un jour de congé pour la fête de Jeanne d'Arc (2). Mais son antipathie pour la démocratie parlementaire ne s'exprime plus guère ensuite que par la publication d'une nouvelle déjà ancienne, « Le Comte Morin, député » (29 janvier 1891 dans *La Vie Populaire* (3), édité déjà en décembre 1886 dans la *Revue Indépendante*) (4). En revanche, le 5 janvier 1890, France avait remontré aux jeunes écrivains qu'il n'était pas bon de boudier les nouveautés politiques : *Vie Littéraire*, III, 235 — « Joséphin Péladan ».

En ce qui concerne l'intérêt de France pour le socialisme, voir chapitre précédent, note 80.

(79) *Temps*, 17 mars 1889 « La loi morale » (à propos de la doctrine de Renouvier) « Quant aux divers codes qui sont la règle écrite ou coutumière des sociétés, je persiste à croire qu'ils s'accordent en général assez mal avec l'idéal moral des hommes qui y sont soumis [...] aux yeux de la loi, ce qui fait le crime c'est le châtement. On conviendra qu'en rédigeant cette définition le législateur s'est fort peu inquiété des grands problèmes de la liberté et de la responsabilité humaines ». Dans *l'Univers Illustré* du 12 juillet 1890, France raconta l'histoire de Joseph Didier et Henriette Poulailhon, qui vendaient des crayons et la bonne aventure, et furent arrêtés parce qu'on leur faisait l'aumône : « Je respecte la loi, mais celle qui a frappé cette bonne femme et ce bonhomme, entre nous, est un peu bien pharisienne ». (P. 434.)

(80) *Univers Illustré*, 22 août 1891, p. 406. « Il serait convenable de montrer à la Russie et au tsar une sympathie moins bruyante et une amitié plus discrète. Connaissons nos amis, mais restons silencieux [...] il faut se méfier un peu de la diplomatie des foules [...] La Russie, dont l'amitié nous est justement précieuse, nous serait, il faut bien le dire, en cas de guerre, d'un secours plus tardif et plus incertain que le sentiment populaire ne l'imagine [...] La Pologne n'offre pas à l'armée russe une bonne base d'opérations [...] C'est en nourrissant des illusions qu'on prépare les désastreuses folies [...] Ayons confiance, mais ayons confiance surtout en nous-mêmes ; formons de vastes espérances, mais ne fondons ces espérances que sur notre sagesse [...] Ces paroles sont peut-être un peu graves pour un courrier, mais je les crois bonnes. » Ces lignes empreintes de clairvoyance furent écrites au moment où le voyage du grand-duc Alexis en France donnait lieu à des manifestations russophiles. L'alliance franco-russe (longtemps tenue secrète) datait de 1887 ; elle avait en effet été conclue par nécessité financière du côté russe.

(81) *Univers Illustré*, 6 février 1892 : « Je crains qu'il n'y ait quelque candeur et même quelque naïveté à vouloir moraliser une grande ville » (p. 62).

(1) P. 722.

(2) P. 531.

(3) P. 136-138 et 154-155.

(4) P. 291-317.

de distinctions absolues entre diverses périodes de son existence. Rien ne ressemble chez lui à une conversion : l'époque 1889-1892 le voit il est vrai se charger d'une impiété nouvelle ; mais cette impiété s'exerce d'abord à résoudre des luttes déjà entreprises depuis longtemps contre les symbolistes et contre Zola. France reste encore fidèle à son rôle de critique très intellectuel, très attaché aux problèmes particuliers de l'art. En ce domaine, son évolution déjà nette fut précipitée par les querelles avec Brunetière.

Le changement le plus sensible de France se produit en faveur du symbolisme. Encore serait-ce une erreur que de prétendre que son revirement est total. Les symbolistes, en réalité, ont fait autant de pas vers France que France vers eux ; la preuve en est que France reste irréductible envers ceux qui persistent à employer un langage obscur et un système trop raide. Ces griefs sont ceux mêmes qu'il formulait au début de 1889 ; France en restreint seulement la portée, en les dirigeant d'une manière toute spéciale contre René Ghil et ses pareils, le 29 novembre 1890 (82). Ghil voulait toujours se mettre en évidence, se poser en chef d'une école séparée, plus philosophique que poétique. Après avoir fort ridiculement prétendu que Renan lui avait volé les idées directrices de *L'Avenir de la Science* (83), il écrivit à France pour revendiquer son indépendance vis-à-vis des symbolistes et décadents et prôner son système de philosophie évolutive. France, dans *l'Univers Illustré*, fit bon marché de cette lettre et critiqua de manière pertinente le principe de l'école « évolutive-instrumentiste ». « Mon erreur [...] vient de ce que, ne comprenant rien à ce qu'écrivent les décadents et les symbolistes et n'y entendant pas davantage à ce que M. Ghil compose, j'ai cru qu'ils parlaient la même langue.

Si j'en juge par une petite note jointe aux exemplaires de ses œuvres, M. René Ghil accomplit une œuvre « à la fois poétique, philosophique et sociologique, rationnellement ». Ce sont les propres termes de la note.

M. R. Ghil a publié, il y a quelques années, une théorie de l'instrumentation poétique qui a fait quelque bruit [...] Il n'est pas établi, tant s'en faut, que dans l'audition colorée les mêmes sons produisent chez tous les sujets les mêmes couleurs. Il est croyable, au contraire, que les correspondances varient avec les organismes ». Pour Anatole France, « considérant la brièveté de la vie et la vanité de l'effort », il renonce à étudier Ghil plus longtemps. Un an après cependant, il revient à la théorie de l'instrumentation verbale pour la condamner avec une ironie tenace « C'est là [écrit-il au sujet du sonnet des Voyelles de Rimbaud], une fantaisie qui ne fut prise au sérieux par personne chez les symbolistes et les décadents. Seul, M. René Ghil, qui n'est ni décadent, ni symboliste (ainsi qu'il me l'a fait savoir par lettre), croit et professe la coloration des voyelles. Mais il ne voit pas qu'U soit de teinte verte, et c'est un désaccord grave. M. Maurice Spronck croit qu'il y a là un phénomène physiologique, et que certains sujets perçoivent en même temps que les sons des couleurs particulières à ces sons. Et M. Maurice Spronck cite à l'appui de son opinion le mémoire d'un médecin qui a observé ce phénomène et qui le nomme audition colorée.

(82) Article non repris (pp. 754-755).

(83) Voir le numéro du 15 juin 1890 des *Ecrits pour l'Art*. Ghil avait adressé à *La Justice*, au moment de la publication de *L'Avenir de la Science*, une lettre de protestation pour dire que sa philosophie était antérieure à celle de Renan.

Quoi qu'il en soit, le sonnet de A. Rimbaud semble bien n'être qu'un amusement sur l'alphabet ».

La polémique de France ne cesse donc point subitement. Mais elle s'exhale, tout d'abord parce que France fait de manière suivie l'examen de conscience du Parnasse et se montre bien disposé envers l'audace des techniques nouvelles (c'est sans nul doute à Brunetière qu'il est redevable de ces dispositions) ; ensuite parce que le symbolisme évolue au point de rejeter tout état d'esprit terroriste et de se référer au contraire à la clarté et à la tradition.

La responsabilité du Parnasse dans l'évolution de la littérature est un thème souvent développé par France en 1889-90. Il reconnaît que sa génération, par son pessimisme, est à l'origine de « la névrose, la folie qui envahit la jeune littérature » (84), et rejette la doctrine de l'Art pour l'Art en montrant qu'elle ne fut nullement appliquée par le Parnasse : « Nous avons, je ne sais pourquoi, la prétention d'être impossibles. Le grand philosophe de l'école, M. Xavier de Ricard, soutenait avec ardeur que l'art doit être de glace, et nous ne nous apercevions même point que ce doctrinaire de l'impassibilité n'écrivait pas un vers qui ne fût l'expression violente de ses passions politiques, sociales ou religieuses » (85).

France est donc de plus en plus disposé à préférer dans la poésie l'expression du sentiment nu, instinctif, et admet du même coup l'assouplissement du vers. C'est d'ailleurs à cette époque qu'il attache une grande valeur à la spontanéité de la littérature populaire (86). Aussi se montre-t-il plus ouvert que jamais à l'art de Verlaine, « le plus inspiré et le plus vrai des poètes contemporains » (87). France proclame que ce n'est ni l'intelligence, ni la philosophie qu'on doit chercher en lui, car « il est inconscient, et c'est un poète comme il ne s'en rencontre pas un par siècle [...] Prenez garde que ce pauvre insensé a créé un art nouveau et qu'il y a quelque chance qu'on dise un jour de lui : « C'était le meilleur poète de son temps ». Un passage de cet article, non repris dans la *Vie littéraire*, montre (88) à quel libéralisme France arrivait, par voie de conséquence, en matière de prosodie : « On aura beau jeu à soutenir qu'il est inintelligible la moitié du temps et que ses bizarreries de langue et de rythme touchent à la folie. Il est vrai qu'il aime les vers de onze syllabes et qu'il en fait d'étranges comme ceux-ci :

« Dans un palais soie et or, dans Ecbatane... »

Il en fait de plus étranges encore, que je renonce à mesurer :

« Londres fume et crie. Oh ! quelle ville de la Bible ! »

Cela me trouble, je l'avoue. Mais il se peut que son oreille, plus subtile que la mienne, perçoive des harmonies qui m'échappent. Quand il fait des vers comme tout le monde, il en fait mieux que personne. »

La courbe de libération, commencée par France en 1888, s'ac-

(84) 3 novembre 1889 ; *Temps*. « Maurice Spronck ». Repris dans *Vie Littéraire*, III, 189.

(85) *Temps*, 23 février 1890. « Un poète à l'hôpital. Paul Verlaine. » *Vie Littéraire*, III, 311.

(86) Voir chapitre précédent.

(87) Article cité note 85. Repris dans la *Vie Littéraire* sous le simple titre « Paul Verlaine ».

(88) Ce passage s'insère entre « ... que nul avant lui n'avait entendues. » et « Il est fou, dites-vous ?... » *V. L.*, III, p. 317 :

centue alors. Irréductible en ce qui concerne la langue, défiant à l'égard des systèmes, il cherche un poète qui témoigne par son œuvre et non par ses idées sur son œuvre, et il le cherche avec une inquiétude qu'il exprime le 20 juillet 1890 : « Je crains bien que la poésie ne se meure. J'entends la poésie en vers. » (89) En août, il assistait avec Maurras aux fêtes félibréennes (90), et le 21 décembre lançait Jean Moréas par un article retentissant du *Temps* : « La poésie nouvelle. Jean Moréas. *Le Pèlerin Passionné* » (91). Parler de palinodie serait une erreur : l'article si violent de 1886 contre le Manifeste du Symbolisme attaquait un Moréas très différent du Moréas de 1890. En soutenant le *Pèlerin Passionné*, France saluait un nouvel avatar du symbolisme et une poésie qui convenait à sa propre forme d'esprit. Elle avait pour caractéristique principale de retourner à la tradition gréco-latine, d'être profondément méditerranéenne : France ne pouvait qu'être séduit par un effort qui rejoignait celui des Félibres et de Maurras, en réaction contre les apports nordiques de la littérature symboliste qui avait précédé. Elle ne se réclamait ni d'un système, ni d'une mystique : le mysticisme des symbolistes avait suscité chez France une opposition foncière. Elle n'employait plus ces termes baroques, ces néologismes qui irritaient France parce qu'ils n'avaient point de racine et n'étaient pas une création instinctive : « M. Jean Moréas, qui est philosophe et curieux de langage, n'invente pas un grand nombre de termes ; mais il en restaure beaucoup, en sorte que ses vers [sont] pleins de vocables pris dans les vieux auteurs ». *Le Pèlerin Passionné* était donc d'une langue que France pouvait accepter, encore qu'il fit ces réserves : « Je lui ferai une querelle. Il est obscur. Et l'on sent bien qu'il n'est pas obscur naturellement. Tout de suite, au contraire, il met la main sur le terme exact, sur l'image nette, sur la forme précise. Et pourtant, il est obscur. Il l'est parce qu'il veut l'être [...] Au reste, tout est relatif ; pour un symboliste, il est limpide. »

Tous les traits de la poésie symboliste qui avaient suscité chez France une violente opposition étaient atténués ou supprimés dans *Le Pèlerin Passionné*. En outre, la prosodie, qui était libérée des règles, ne pouvait plus choquer France : sa grande évolution portait justement sur ce point. Il la rapportait à son idée générale de l'écoulement universel, idée qui avait pris sa force lors de la querelle du *Disciple* et dont il montrait la fécondité : « Si l'on vit, il faut consentir à voir tout changer autour de soi. On ne dure qu'à ce prix, et si la mobilité des choses nous attriste parfois, elle nous amuse aussi. Le conservatisme à outrance est aussi ridicule en art qu'en politique ». La liberté de la rime et de l'hiatus semble légitime à France, parce que le vers français, n'obéissant point à des lois naturelles, est plastique à l'infini. Les règles sur lesquelles a vécu le Parnasse sont donc surfaîtes, et Banville même n'y aurait point contredit.

De la signification du *Pèlerin Passionné*, il est peu question dans cet article : Moréas « a un tour à lui, un style, un goût, une façon de voir et de sentir » ; il est « mignard », « combine [...] le savoir élégant de la Renaissance et le vague inquiétant de la poésie décadente ». En fait, la première édition du *Pèlerin Passionné* (assez dif-

(89) *Temps*, article sans titre, non repris dans la *Vie Littéraire*.

(90) France donna le compte rendu de ces fêtes les 12, 13 et 25 août dans le *Temps*. Articles repris sous le titre « Promenades félibréennes » dans le tome 24 des *Œuvres Complètes*, pp. 197-221.

(91) Repris *V. L.*, IV, p. 125, sous le titre : « Jean Moréas ».

férente de l'édition définitive (92)) révèle chez Moréas une mélancolie sentimentale qui pouvait plaire à France, s'apparentant à celle de Verlaine.

Le numéro spécial de *La Plume* du 1^{er} janvier 1891 (93), consacré au symbolisme de Jean Moréas, reprenait l'article du *Temps* comme un manifeste ; un article de Barrès précisait en outre que le *Pèlerin Passionné* représentait pour la critique le chef-d'œuvre qu'on attendait pour juger l'école symboliste. France redit les louanges de Moréas dans l'*Univers Illustré* du 10 janvier (94) : « Il est l'humaniste des humanistes et procède surtout, par le vocabulaire, des maîtres de la Renaissance.

Quant aux rythmes et aux images, il est moderne et très moderne, original, novissime et pour tout dire d'un mot, symboliste.

Symboliste. Mais parce qu'il a beaucoup de talent et que le talent a des charmes très doux et des prestiges puissants, son *Pèlerin Passionné*, qu'il a envoyé par le monde, avec un bourdon fleuri comme un thyrsé, a gagné, chemin faisant, le cœur des femmes et l'esprit des hommes.

[...] M. Jean Moréas fait, à propos et avec art, des vers très longs, qui ont très bonne grâce. »

Le 2 février, un banquet devenu célèbre réunit les anciens adversaires, Mallarmé, Moréas, B. Lazare et France. Celui-ci ne prononce aucun discours, et le toast de Lazare est plein de perfidie contre l'activité passée de critique (95) de France.

Le ralliement de France au symbolisme n'en semble pas moins être total, puisque le banquet, au-delà de Moréas, célèbre tout le mouvement. Il faut pourtant se garder d'être dupe des mots. Si France semble avoir oublié sa polémique, c'est que le symbolisme n'est plus ce qu'il était ; est-il même encore « symboliste » ? La réaction entreprise par Moréas est avant tout formelle, et vise à restaurer une langue que faisait éclater la poésie. France insiste beaucoup sur ce côté formel, que ses habitudes parnassiennes l'ont habitué à considérer comme primordial. Mais la transformation qui, dans le symbolisme, affectait l'essence même de la poésie, persiste-t-elle dans le *Pèlerin Passionné* ? Moréas y exprime des sentiments, non des correspondances ; et le symbole peu à peu vidé de son sens

(92) Les pièces suivantes ont été retranchées de l'édition définitive : *Agnès* (p. I), *Autant en emporte le vent* (p. 15), quelques pièces de *Jonchée* (p. 57) et du *Bocage* (p. 105). La Préface a disparu de cette édition remaniée, qui n'a plus tout à fait le même caractère que celle dont France écrivit les louanges. La plupart des pièces retranchées sont élégiaques et de rythme simple, presque populaire.

(93) *La Plume*, numéro exceptionnel consacré au symbolisme de Jean Moréas. 1^{er} janvier 1891 (Au sommaire : A. France : « la poésie nouvelle : Jean Moréas » — Moréas : Extraits de l'œuvre — Barrès : « Jean Moréas, symboliste » — Moréas : Préface du *Pèlerin Passionné* — Achille Delaroché : Les annales du symbolisme). La revue était dirigée par Léon Deschamps.

(94) *Univers Illustré*, 10 janvier 1891. *Non repris*. (p. 19).

(95) « Un très habile écrivain... toujours enthousiaste du beau, toujours bienveillant pour la jeune littérature... cette critique pour laquelle nous avons tous la stricte reconnaissance due à tant de généreuse et vaillante bonne foi » (cité par A. Billy, *l'Époque* 1900, pp. 131-132.) En octobre 1891, B. Lazare écrivit à France : « Je vous reproche d'avoir attendu, pour vous prononcer, que la gravité de M. Brunetière ait affirmé la légitimité de nos efforts, que la presse ait donné à quelques-uns des nôtres la notoriété qu'ils auraient dû recevoir de vous seul, puisque vous êtes le seul, dans la critique, ayant qualité pour parler » (*Mercure de France*, novembre 1891).

profond se change en allégories, en images concrètes (96). Gracilité musicale et mélancolie, sans doute ; symbolisme, non. Moréas avait toujours eu d'ailleurs ce penchant à considérer la technique de l'art indépendamment de sa signification. Le mouvement qu'il patronnait était nécessaire, car on avait gâché beaucoup de mots et d'idées à propos du symbolisme. Il n'en était pas moins régressif à bien des égards. Ainsi, le moment triomphal du symbolisme était fort proche de sa dissolution : France n'a accepté le mouvement que lorsqu'il est entré dans certaines frontières, sans plus chercher ni mysticisme, ni destruction de la langue. L'évolution de France est déjà considérable puisqu'il accepte la libération du vers et la primauté de l'instinct en matière de poésie. Sa controverse avec Brunetière lui avait donné le goût du non-conformisme : il va jusqu'à écrire dans l'*Univers Illustré*, à propos des peintres indépendants : « Je dois vous avouer qu'à mon effarement se mêle de la sympathie, une sympathie vraie et profonde pour tous ces révoltés [...] Je me serais attendri tout à fait si je ne m'étais souvenu que ces naïfs sont aussi des orgueilleux. » (97) Mais la critique de France n'avait pas désarmé sur les points essentiels.

Ses articles du *Temps* et de la *Plume* suscitèrent des oppositions qui n'étaient pas toutes désintéressées. On voit bien pourquoi Ghil déprécie Moréas dans la *Revue Indépendante* (98), pourquoi Marie Krysinska, dans la même revue, ramène à Verlaine la libération de la rime et à elle-même la création du vers libre (99). Certaines critiques (100) reprochèrent à France d'avoir surfait Moréas, ce qui n'était peut-être pas exact dans l'instant. France ne répondit point à toutes ces attaques. En revanche, le succès de son article dans le *Temps* suscita l'enquête de Jules Huret ; le symbolisme était, en grande partie grâce à France, devenu une actualité. Cette enquête, qui fit naître une querelle fameuse entre France et L. de Lisle, parut dans l'*Echo de Paris* du 3 mars au 5 juillet 1891 ; l'interview de France (publiée le 3 mars) est d'une acrimonie qui révèle la relation étroite qui existait entre son opposition à L. de Lisle et sa propre évolution poétique. Sa démission de la bibliothèque du Sénat, l'année précédente, n'avait fait qu'augmenter la tension entre le chef de l'école parnassienne et France. Encore ne faudrait-il pas voir dans le ralliement de France à Moréas la simple intention de « jouer un vilain tour » (101) à son ennemi ; interprétation par trop simple

(96) Aussi Charles Maurras (*Jean Moréas*, Paris 1891) définit-il le symbolisme par « l'emblématique » (1), citant comme exemples la Béatrice de Dante et la Bérénice de Barrès. En avril 1891, dans le *Mercure de France*, Ch. Morice définit la poésie de Moréas comme des « sentiments pensés ».

(97) *Univers Illustré*, 4 avril 1891, non repris. (p. 166).

(98) *Revue Indépendante*, février 1891. René Ghil : *Du Pèlerin Passionné*, pp. 145-152 — Selon Ghil, la théorie de Moréas n'est pas sérieuse : le symbolisme est mort, la doctrine évolutive de Ghil va triompher...

(99) « Tribune libre. De la nouvelle école. A propos de l'article de M. Anatole France dans le *Temps* sur M. Jean Moréas » (C'est Verlaine qui a repoussé l'alternance systématique des masculines et des féminines, qui s'est débarrassé de la césure, et Marie Krysinska qui a en 1881 inventé le vers libre) : pp. 73 et 121.

(100) C. Maclair, *Revue Indépendante*, juillet 1891. — L. Tailhade, *l'Ermitage*, janvier 1891, et dans l'enquête de Jules Huret, Charles Morice et Huysmans.

(101) Cette interprétation, d'un caractère très polémique, a été donnée par G. et J. Couturat dans la *Revue Indépendante* de juillet 1891 (« Le Fiasco symboliste », p. 1-28 : France célèbre Verlaine pour ennuyer Coppée, Moréas pour ennuyer L. de Lisle). Auparavant, elle avait été soutenue par L. de Lisle dans l'interview

qui ne peut se soutenir quand on songe que le « symbolisme » de Moréas répondait fort exactement aux désirs de France. En réalité, son opposition à L. de Lisle n'avait jamais été à ce point occasionnelle ; elle avait seulement aidé à son évolution, car France la traduisait en idées générales. Qu'il y ait eu, dans le soutien que France accordait à Moréas, l'arrière-pensée de satisfaire une rancune personnelle contre L. de Lisle, c'est probable ; que cette rancune ait été à l'origine de son ralliement, c'est tout autre chose. Le libéralisme qui, à la suite de la querelle du *Disciple* lui fit exalter l'idée de relativité, joue un rôle beaucoup plus grand dans l'évolution de sa critique. Il démontre d'ailleurs dans son interview, avec raison, la nécessité d'un changement poétique par rapport au Parnasse. Il donne en même temps les limites de son ralliement : la question du contenu de la poésie n'est point abordée, mais seulement des questions de technique. Et si France, prônant la libération du vers, va jusqu'à admettre la prose rythmée (102), il fait de sérieuses réserves sur l'obscurité et les archaïsmes chers à Moréas (103). La clarté lui paraît encore une condition essentielle de l'œuvre littéraire.

La violence personnelle de France contre les Parnassiens est englobée dans son idée de la relativité poétique. Cette violence est plus grande encore dans le journal que dans l'édition définitive de l'*Enquête* : France compare le vers parnassien au vers « classique » de Destouches, (104) réclamant « un vers plus libre, plus élastique, plus vivant. Ce qui m'a fait en somme [poursuit-il] prendre la défense de la jeune école, c'est ce bizarre et peu généreux parti-pris que leurs prédécesseurs ont mis à les combattre. Tout ce que les Parnassiens reprochent, en somme, aux symbolistes, leur avait été reproché, à eux, Parnassiens, dans le temps où ils luttaien^t eux-mêmes ; je parle pour de Hérédia, surtout, et Leconte de Lisle [...] » (105) Ils me font l'effet de ces vieillards qui sont tout juste polis avec une femme de trente ans... Eh bien ! eux, c'est comme si on insultait leur bonne amie ! » (106). Le ton de cette interview montre bien que France n'enrobait pas spontanément ses attaques dans la politesse ironique qui paraît en ses articles. Quant à s'étonner de l'inimitié

du 29 avril à l'*Echo de Paris*, et par Huysmans dans cette même enquête de Jules Huret (« le symbolisme est une immense mystification montée, par A. France pour embêter les Parnassiens, et par Barrès qui en a fait une bonne blague »).

(102) « Reste le nombre illimité des syllabes [...] Je sais bien que cela équivaut à faire de la prose rythmée, mais quand elle est faite par un artiste, j'y vois assez de charme ».

(103) « L'obscurité ? Oui, en effet, c'est un tort ; si on ne comprend pas maintenant, que sera-ce dans cent ans ? Je sais bien que la poésie n'est pas un art de vulgarisation que chacun doit pouvoir goûter sans effort, mais c'est égal, je ne suis pas pour l'obscurité. Les archaïsmes ? Je préférerais, en effet, la langue moderne avec laquelle on peut tout dire, quand on a du talent. Jean Moréas, d'ailleurs, en a beaucoup. C'est un artiste charmant, qui manie la vieille langue comme un linguiste, avec beaucoup de grâce. »

(104) Le vers parnassien « qui avec L. de Lisle, Catulle Mendès, de Hérédia, Silvestre, est resté aussi classique que le vers de Destouches » (*Echo de Paris*, 3 mars)... « est resté presque classique » (*Enquête* de Huret en volume).

(105) « ... Mendès, quoique aussi peu métaphysicien qu'eux, a l'esprit plus ingénieux, plus ouvert, et moins sectaire » (*journal*)
« et Mendès, qui, quoique, etc » (*volume*).

(106) Version du volume : « Ils me font l'effet de ces vieillards qui trouvent que les femmes ont cessé d'être jolies précisément depuis qu'eux-mêmes ont cessé d'être jeunes. Eh bien ! eux, c'est comme si on insultait la mémoire d'une vieille amie ! »

dont il donnait la preuve envers Leconte de Lisle, seuls purent le faire ceux qui n'avaient pas suivi son développement occulte dans les chroniques de France. Les attaques dispersées jusqu'alors se groupaient en faisceau. Leconte de Lisle n'était pas homme à les supporter : lorsque vint son tour d'être interviewé, il déclara (107) : « Il y a un homme dont je ne vous parlerai pas, à qui j'ai donné dans le temps, de toutes les façons, des preuves d'amitié, mais qui, depuis, m'a odieusement offensé. C'est M. Anatole France. Je reconnais son talent qui est délicat et subtil, mais j'estime peu son caractère. Il a inventé le symbolisme, sans y croire, dans l'espoir de jouer un vilain tour à son ami de Hérédia et à moi, et vraiment il y a peu réussi [...] Il en sera pour sa courte honte. » L'affaire prit aussitôt le tour particulier aux querelles entre gens de lettres. France écrivit le lendemain 29 avril à Huret pour le prier de faire préciser à Leconte de Lisle que sa vie privée ne méritait pas le blâme ; cette lettre aggravait le débat en accusant L. de Lisle de « légèreté pitoyable » (108). Ce dernier répondit par une provocation en duel (109) que repoussa France, et l'incident fut, comme il sied, l'objet de commentaires mondains. On railla France de préférer en cette bataille la plume à l'épée ; peut-être l'aurait-on blâmé davantage s'il avait accepté un duel avec un homme de soixante et onze ans. Peu importe du reste : cette querelle n'a plus d'intérêt pour nous que parce qu'elle marque le point final de l'opposition entre France et Leconte de Lisle. La durée de cette opposition prouve que des deux côtés, la rancune fut violente et tenace. Elle aida France à se dégager des formules parnassiennes, apparut en filigrane de toute son évolution vis-à-vis du symbolisme, et revêtit par ailleurs un caractère personnel assez rare chez France. Il semble qu'il ait fallu à celui-ci des adversaires particulièrement obstinés et prêts à l'offensive, pour l'amener à des attaques qui relèvent de l'histoire anecdotique. Ce qui est vrai en ce qui concerne Brunetière l'est aussi pour Leconte de Lisle. France fit amende honorable envers les autres poètes du Parnasse dans un article du 16 août, après la publication de *l'Enquête* en volume (110) ; Hérédia, qu'il avait attaqué concurremment avec Leconte de Lisle, eut en cette occasion la conduite la plus délicatement conciliante (111).

Ce qui en fait est important dans *l'Enquête* de Jules Huret, c'est le malentendu sur le symbolisme qui fait de Moréas, pour France et Leconte de Lisle (112), un adepte du mouvement. Il allait s'en désolidariser lui-même, en se séparant de Mallarmé d'abord (113), en fondant ensuite, dès octobre 1891, l'Ecole Romane (114). Ce malentendu

(107) *Echo de Paris*, 29 avril 1891.

(108) Cf. *Vie Littéraire*, V, p. 340.

(109) *Vie Littéraire*, V, p. 341.

(110) *Vie Littéraire*, V, p. 103.

(111) Il ne dit que du bien de France lorsqu'après lui, il fut interviewé par Huret. Le 25 août 1891, il écrivit à France : « Soyez assuré, mon cher France, que je n'ai pas parlé en galant homme et par politesse. Le bien que j'ai dit de vous, je le pense absolument. J'ai horreur des querelles littéraires, et rien ne me fera oublier l'amitié et les services rendus par les anciens amis » (communiqué par M. Suffel).

(112) Ni Charles Morice, ni Ch. Vignier, ni de Gourmont ne le partagèrent. Cf. G. Michaud, *op. cit.*, II ; pp. 395-96.

(113) *Enquête* de Huret, mai 1891 : « Pour l'intégrité de mon idéal, je dois rompre avec mes amis Verlaine et Mallarmé. »

(114) *Figaro* du 14 septembre 1891, lettre-manifeste : « Le symbolisme, qui n'a eu que l'intérêt d'un phénomène de transition, est mort. »

permet d'apprécier l'évolution de France, qui concerne avant tout la technique, et sur laquelle il insiste en publiant le 30 août un article sur « Le Vers Français » où il prône une souplesse instinctive proche de la liberté (115). Jamais il ne revint sur sa condamnation du néologisme abusif et de l'obscurité. Jamais non plus il ne s'associa au mysticisme qui fait le fond des essais symbolistes : lui-même était étranger et hostile à l'expérience mystique. En revanche, il témoigna du changement très réel de son attitude dans une série d'articles consacrés aux maîtres de la nouvelle poésie. Il célèbre la « vérité » de Verlaine comme sa « musique merveilleuse qui déchire le cœur » (116) ; par un article du 28 novembre 1891, dans l'*Univers Illustré* (117), il prouve une compréhension plus juste que jadis d'*Une Saison en Enfer* en présentant comme « une page très belle » le passage : « — Je me rappelle l'histoire de France, fille aînée de l'Eglise » « Il faut bien reconnaître [ajoute-t-il] que cette prose a le nombre, le rythme et le charme mystérieux des plus beaux vers. » Il se plaît, en 1892 (118), à prendre la défense de Baudelaire que Brunetière accusait d'avoir dégradé l'art, de souiller tout ce qu'il avait touché, d'offrir un « exemple de débauche et d'immoralité ». Cette défense de Baudelaire comporte des attaques directes contre Brunetière : raideur, incurable gravité, méconnaissance des classiques mêmes qu'il aime tant. Mais France apprécie justement Baudelaire comme poète du péché. Surtout, il refuse de soumettre l'esthétique à l'éthique et distingue nettement la catégorie du Beau et celle du Bien ; sa référence à la querelle du *Disciple* est explicite (119) : une fois de plus France donne la preuve que cette polémique lui a permis de repousser les principes établis.

Enfin, il s'approche de Mallarmé, alors chef incontesté du Symbolisme : mais il s'en approche en reconnaissant franchement les limites de sa compréhension. Le 30 octobre 1892, remémorant le mouvement parnassien, il annonçait cette étude : « Stéphane Mallarmé écrivait, dans un langage qui n'était pas toujours ésotérique ni secret, des poèmes tout à fait précieux et que je ne désespère pas de faire goûter un jour à ceux-là même que l'auteur du *Faune* a rebutés par

(115) *Temps*, 30 août 1891, repris partiellement dans le *Jardin d'Epicure*, pp. 71-76. « J'ai pensé qu'il y avait beaucoup de grimoire dans nos traités de versification. Je ne saurais blâmer ceux qui sentent ou pressentent une force poétique plus vive et plus libre, appropriée à la nature du langage moderne comme aux sentiments des âmes nouvelles... »

(116) *Temps*, 15 novembre 1891. *Vie Littéraire* V, 118-125.

(117) Article *non repris*. (pp. 576-577).

(118) L'initiative du Comité pour la statue de Baudelaire avait été prise par Léon Deschamps. La présidence de ce comité, fondé le 28 juillet 1892, avait été déclinée par Mallarmé au profit de Leconte de Lisle. Rodin accepta de se charger de la statue. — L'article de France date du 2 octobre dans le *Temps* (*Vie Littéraire*, V, 231). Il faut citer en outre un article *non repris en volume* du 15 octobre 1892 dans l'*Univers Illustré* : France y fait l'éloge de Baudelaire, de Rodin et de Léon Deschamps. Il dit de celui-ci, par référence implicite au banquet du *Pèlerin Passionné* : « Il se plaît à rapprocher les écoles et à réunir à ses banquets des écrivains qui ne se cherchaient pas » (1). Le 29 septembre 1894, toujours dans l'*Univers Illustré*, France reprend la question : « C'est au nom de la morale plutôt que du goût que [les adversaires] protestaient... M. Brunetière, le premier, avait poussé l'attaque avec sa raideur coutumière... » (*Non repris*), p. 610.

(119) *Vie Littéraire*, V, p. 233.

(1) P. 494.

les insidieuses ténèbres de sa seconde manière » (120). En effet, il donna dans un article du 15 janvier 1893 (121) son dernier mot sur la longue lutte qui l'avait opposé à Mallarmé et aux symbolistes. Il loue pleinement les œuvres de la « première manière » de Mallarmé, *Placet*, *Brise Marine*, *Soupir* ; il estime sa prose. Quant à son symbolisme, il en explique la philosophie avec « une sympathique attention », et la compare à la gnose et à la kabbale. « C'est dans sa théorie des analogies qu'est sûrement le grand arcane, la clef de son art ». Seulement, « sans croire sottement » que ce qu'il n'entend pas « soit inintelligible », France insiste sur sa propre incapacité à saisir le mysticisme : « L'univers m'étonne par son apparente incohérence plus qu'il ne me frappe par son intime harmonie [...] Je ne comprends pas la philosophie de l'absolu ». C'est donc seulement par l'intuition et au niveau des sens qu'il arrive à estimer les poèmes de la « seconde manière » mallarméenne, disant de *L'Après-midi d'un Faune* : « J'y entrevois, dans une ombre colorée et chaude, cette idée profonde que le désir est une plus grande volupté que la satisfaction même du désir. » Son grand changement intérieur est d'accepter le rôle de l'instinct dans la sensation poétique, et d'être par là disposé à connaître — non point la poésie symboliste, mais la poésie impressionniste : « Faut-il tant comprendre, après tout, pour aimer ? Le mystère au contraire ne conspire-t-il pas parfois avec la poésie ? Jadis, je demandais aux vers un sens précis. Je ne les goûtais pas seulement par le sentiment. J'ai pensé depuis qu'il était bien inutile de demander à la raison son consentement avant de se plaire aux choses. »

C'est la dernière déclaration suivie de France à propos de la poésie : quelques mois plus tard, il devait abandonner son rôle de critique littéraire. Ainsi se clôt une lutte qui a duré vingt ans, et dont il serait faux de dire qu'à partir de 1890 France a négligé tous les éléments : son article contre Ghil prouve la continuité de sa pensée, comme d'ailleurs le choix des écrivains dont il trace les portraits. A part Moréas, ce sont les maîtres et précurseurs du symbolisme qu'il loue, et non les écrivains de la génération de 1885, contre lesquels il garde implicitement ses griefs d'humaniste. Mais il est certain que la disposition intérieure de France a changé ; elle a changé en partie grâce à sa polémique même. Ses luttes contre les symbolistes avaient déjà un dynamisme propre qui permettait à France d'approfondir peu à peu ses opinions. La querelle du *Disciple* et celle de la critique subjective le libérèrent de l'équivoque du moralisme et de l'obsession du rationalisme en art ; elles précipitèrent son évolution. Pourtant, il manquait à France une dimension spirituelle commune aux symbolistes, et c'était là une différence irréductible dont il se rendit compte lui-même avec beaucoup de lucidité : son esprit héraclitéen, sensible à l'universel écoulement, répugnait à toute mystique de l'Unité. C'est à la suite d'un malentendu qu'il crut un moment rallier le camp symboliste en soutenant la poésie humaniste, allégorique et ornementale de Moréas. Du moins admit-il la libération totale du vers et la primauté de l'impression en poésie.

France n'a pas été poète suivant la définition très spécifique de

(120) *Temps*, 30 octobre 1892, non repris (« Catulle Mendès, *Poésies complètes*. Francis Poictevin, *Heures* »).

(121) *Vie Littéraire*, V, 270-78. Mallarmé avait dédié en 1891 *Pages* à Anatole France, en ces termes : « Autrefois — Maintenant ».

L'article de France a été reproduit dans les *Annales Politiques et Littéraires* du 18 septembre 1898, pp. 179-180.

ce mot depuis la fin du XIX^e siècle. Tout d'abord technicien et humaniste, il appartient à une génération poétique antérieure au grand bouleversement symboliste. Que des polémiques personnelles se soient mêlées à sa lutte contre le symbolisme et l'aient parfois infléchi, cela ne fait pas de doute : mais il faut reconnaître, à retracer l'ensemble de son évolution, que l'attitude de France n'a pas été celle d'un critique aussi superficiel et buté qu'on le dit. Il a suivi assidûment le développement de l'école symboliste, et son ironie extérieure, souvent assez désagréable, n'a fait que cacher une ironie plus fondamentale : la preuve, c'est qu'à partir de 1890, la plupart des poètes ont abandonné l'idéal de terrorisme littéraire et d'obscurité que France avait désapprouvé. Le critique du *Temps* montre aussi quelque courage à reconnaître ses erreurs, lorsqu'il revient sur sa première appréciation de Mallarmé. Etant données sa formation et la nature de son esprit, il ne pouvait que rester en dehors du mouvement symboliste. Mais il l'a fait au total avec beaucoup moins d'idées préconçues que Brunetière ou Lemaître, sans parler de Faguet, et c'est en partie grâce à lui que s'est amorcée une réaction utile dans le mouvement même. Mises à part quelques luttes annexes, sa polémique contre le symbolisme, qu'on lui a tant reprochée, n'a pas été de mauvais aloi, en ce sens qu'elle a été une polémique ouverte, accessible à des valeurs nouvelles.

La libération personnelle de France après la querelle du *Disciple* se montre aussi, et plus visiblement encore, à la fin de sa lutte contre Zola. Lutte contre Zola seul, et non plus contre un naturalisme qui, malgré le télégramme envoyé par Paul Alexis à Huret, était bien « mort » : France enregistre sa disparition le 22 septembre 1889, en parlant de « l'idéalisme d'un naturaliste » (122) ; et dans l'interview qu'il accorde à Huret, il déclare (123) : « Le naturalisme est mort en même temps de saleté et de chasteté [...] S'ils peignirent les bassesses et les immondices de la vie — et par là s'aliénèrent les esprits délicats — [...] jamais ils ne furent voluptueux, et leur clientèle se clairsema vite des tendres et des sentimentaux. Il n'y a pas un amoureux parmi les naturalistes. » France prédit alors l'avènement du roman psychologique, avec Bourget, Barrès, Loti et Rod.

Il devenait plus aisé pour lui de rendre justice à Zola. Son article du 9 mai 1890 (124) lui adresse encore quelques pointes : France y rappelle le refus de Zola de siéger au jury, raille « les soins pédagogiques », les « ruses maternelles » qu'il prend pour enseigner dans son roman le fonctionnement des chemins de fer, conteste qu'un romancier puisse s'égalier à des spécialistes et se plaint du « truquage » du roman. Mais ces railleries ne sont ni faussement dirigées, ni cruelles, et l'on constate, à lire cet article conçu sous la forme d'une conversation entre gens du monde, que l'hostilité de France s'est déplacée. Bien plus que Zola, elle vise maintenant les principes reçus. Accuse-t-on le roman d'immoralité, l'« interlocuteur philosophe » remarque : « Dès que nous avons diné, nous laissons les femmes seules et nous nous réfugions ici, dans le fumoir, pour tenir des propos infiniment plus grossiers que tout ce que M. Zola peut

(122) *Temps*, 22 septembre 1889 : « L'idéalisme d'un naturaliste : Léon Hennique ». *Vie Littéraire*, III, 142, sous le titre : « Léon Hennique ».

(123) *Echo de Paris*, 3 mars 1891. Réponse à la question posée par Jules Huret : « Le naturalisme est-il malade ? »

(124) *Temps*, 9 mars 1890 : « La Bête Humaine » *Vie Littéraire*, III, 319, sous le titre : « Dialogue des vivants : la Bête Humaine ».

imprimer ». L'interlocuteur magistrat s'indigne-t-il de ce que le juge Denizet soit sot à force d'automatisme, le personnage « idéaliste » lui répond : « Pourtant il est admirable et grand comme le monde, cet exemplaire de la bêtise des gens d'esprit, ce juge qui voit la logique partout, qui n'admet pas une faute de raisonnement chez les prévenus et qui inspire aux accusés stupéfaits cette pensée accablante : « A quoi bon dire la vérité, puisque c'est le mensonge qui est la logique ? » ». Si l'on trouve que dans les romans de Zola, la proportion de coquins est trop forte, le personnage du « critique » l'accorde, mais en faisant cette impertinente réflexion : « Nous sommes dix dans ce fumoir. Il doit y avoir de cinq à six honnêtes gens parmi nous. C'est la proportion moyenne. Puisque, enfin, les honnêtes gens l'emportent dans la vie, c'est qu'ils sont les plus nombreux. Mais ils l'emportent de peu... et pas toujours. » Aussi France, qui admet la force poétique de Zola (« cet homme est un poète. Son génie, grand et simple, crée des symboles ») finit-il par lui donner raison contre l'Académie (125), dont il trace en terminant l'article une caricature : « L'Académicien, debout, à l'oreille du professeur : — Je vous avoue que je n'ai jamais lu une page de Zola. A l'Académie, nous sommes plusieurs dans le même cas. Nous sommes surchargés de travail [...] Tout finit par se savoir [...] Ainsi on m'avait dit que M. Zola avait de mauvaises façons. Eh bien ! ce n'est pas vrai. Il est venu me voir : il s'est présenté très convenablement. »

La grande attaque de cet article a lieu contre l'état social qui entretient l'hypocrisie, la sottise et la paresse. Né de la querelle contre Brunetière et entretenu par l'opposition au nouvel esprit des intellectuels, le non-conformisme de France le pousse à soutenir chez Zola ce qu'il aurait rejeté naguère. Zola sentit le changement ; il écrivit à France (126) : « Si je ne me trompe, il y a cette fois quelque sympathie sous votre spirituelle critique de *La Bête Humaine*, et j'en suis très touché, et je tiens à vous en exprimer toute ma gratitude. » Un tel article efface en effet quelques phrases ironiques que France avait écrites sur Zola, au début de 1890, dans *l'Univers Illustré* (127).

Dans sa réponse à l'enquête de Jules Huret, France définit une position modérée et juste envers le réalisme : « Je reconnais [...] que Flaubert et les Goncourt ont inauguré magistralement ce procédé de littérature analytique et que Zola, avec *l'Assommoir* et *Germinal*, a fortement continué l'œuvre commencée. » Mais « il arriva quelquefois que cette prétendue vérité devint [...] du mensonge peu estimable. *La Terre*, par exemple, n'est pas tant l'œuvre d'un réaliste que d'une imagination, comment dirais-je ? sadique ? Ne voir dans les paysans que des bêtes en proie au démon du rut, c'est tout aussi enfantin, aussi faux et aussi maladif, que de faire de la femme un être désexué, livré au vertige du bleu » (128). Ainsi, le critique maintient son opinion sur *La Terre*, mais la dégage de toute polémique.

France donne à sa lutte contre Zola une conclusion plus nette

(125) Zola se présente vainement à l'Académie entre 1890 et 1901.

(126) B. N., correspondance, 9 mars 1890.

(127) *Univers Illustré*, 25 janvier 1890 « Cet homme est un innocent. Il est comme les petits enfants qui font des choses sales faute de savoir ». (p. 51). 8 février 1890 : « M. Zola [...] dans son nouveau roman sur les chemins de fer combinés avec l'assassinat » (p. 82).

(128) Ces passages sont conformes à l'interview publiée dans le journal. En volume, ils ont subi quelques modifications. (« Littérature méthodique » au lieu de « littérature analytique » — « *La Terre* [...] n'est pas tant l'œuvre d'un réaliste exact que d'un idéaliste perversi »).

encore dans son article sur *l'Argent*, le 29 mars 1891 (129). On voit assez par cet exemple que France aime peu la polémique personnelle (mis à part les cas de Brunetière et de Leconte de Lisle). Il sut revenir sur des appréciations très dures : « Nous devons savoir aussi bien que lui [Zola] qu'il n'est pas d'art naturaliste, qu'il n'en fut et n'en sera jamais, et que les termes d'art et de nature sont contradictoires. Ce terrible homme m'a beaucoup fâché, pour ma part, et de diverses façons. Je n'avais pu souffrir les effroyables impuretés de *La Terre* ; et puis le mysticisme éperdu du *Rêve* m'avait ensuite tant irrité qu'en voyant tout à coup l'homme de Médan si chaste et d'une telle blancheur, j'étais tenté de lui dire, comme Sganarelle à son maître : « Monsieur, je vous aimais mieux tel que vous étiez avant. » Je regrette un peu mes colères. D'abord, il ne faut jamais se fâcher. Et puis, je n'avais pas assez considéré combien M. Zola est apocalyptique. Il faut beaucoup pardonner aux prophètes, notamment à l'endroit de la mesure et du goût. » — France redit ses nouvelles dispositions envers Zola dans un article du 26 juin 1892 sur *La Débâcle* (130), « ouvrage tout à fait original, très puissant, et qui fait grand honneur à M. Zola. J'ai vivement reproché jadis à M. Zola sa brutalité morne et sa tristesse étroite, quand il s'obstinait, lent et têt, dans les sales coins de la civilisation et de la nature. Mais il faut reconnaître que l'intelligence de ce rude travailleur s'élargit et s'éclaire avec les années. Il avait déjà montré ça et là, dans *Germinal* surtout, qu'il avait le sens épique et l'instinct des foules. Cette fois, il a beaucoup compris... »

Un témoignage plus personnel encore de la réconciliation de France avec Zola est fourni par une lettre adressée par l'écrivain à Madame de Caillavet, le 18 octobre 1891 (131). Comme Zola se présentait une fois de plus à l'Académie, d'Haussonville avait déclaré à France qu'il fallait contre lui un adversaire très connu : il lui avait proposé de poser sa candidature. France refusa, « ne voulant pas être désigné comme celui qui empêche un homme de talent de passer ».

La légende d'un revirement soudain de France en faveur de Zola, lors de l'affaire Dreyfus, légende répandue par leurs communs ennemis politiques, ne tient pas devant ces textes. On en a fait depuis longtemps justice (132). Encore faut-il apercevoir dans quelles conditions et jusqu'à quel point le revirement eut lieu en 1890-92. France abandonne la lutte, d'une part parce que le naturalisme n'est plus redoutable, d'autre part parce que son désir de se coaliser avec le grand monde (exploité sous forme d'une équivoque politique jusqu'en 1888) a disparu : France se livre au contraire à une analyse corrosive de la société. Il peut donc juger avec moins de partialité Zola qui, d'ailleurs, a lui-même évolué : *La Terre* et *Le Rêve*, qui provoquèrent chez France un paroxysme de colère, étaient des extrêmes

(129) *Vie Littéraire*, V, 94.

(130) *Temps*, 26 juin 1892, *La Débâcle*. Cet article n'a pas été repris en volume. La seule réticence que France marque envers le livre, c'est qu'il est « gros et lent et que Zola cherche trop, au contraire de Tolstoï, à expliquer les mouvements d'ensemble. » — Rappelons que *la Débâcle* avait été attaquée par Brunetière en même temps que la *Rôtisserie*, au profit de Bourget, le 1^{er} novembre 1892.

(131) Cité dans J. M. Pouquet, *op. cit.*, p. 140. Catalogue de la vente Caillavet (Andrieux 1^{er} et 2 juin 1932) n° 192.

(132) Kahn, « Anatole France et Zola » *Revue du Palais*, 1^{er} juillet 1926. *Grande Revue*, juillet 1926, pp. 40-66.

L. Carias, « Anatole France et Zola avant l'Affaire », *Grande Revue*, 1927, tome 124, pp. 402-439.

dans l'œuvre de Zola. Ce serait trop dire cependant que de prétendre que France soit passé de l'hostilité à l'admiration envers le chef du naturalisme : l'art de Zola comportait une outrance qui lui demeurait étrangère, même s'il en admirait certains effets. Il prit seulement vis-à-vis de lui une attitude de déférence raisonnable.

Les chroniques du *Temps* et de *L'Univers Illustré* attestent qu'Anatole France, durant la période 1889-93, a incorporé des problèmes politiques et sociaux dans les problèmes intellectuels qu'il se posait. Mais ceux-ci ont continué à l'intéresser au premier chef. Il a résolu des polémiques littéraires fort anciennes. Si on les examine dans tout leur déroulement, on constate que la lutte contre les symbolistes a suivi la même évolution que la lutte contre les naturalistes. France ne se jette pas d'emblée dans le combat ; mais une fois engagé, il atteint vite un paroxysme de violence qui va même au-delà de ses intentions. Ensuite, porté naturellement à comprendre des points de vue littéraires très divers, il admet jusqu'à un certain point la pertinence des doctrines qu'il combattait, et sait au besoin reconnaître l'excès de sa sévérité. Il est pourtant des tentatives auxquelles il reste résolument hostile : celles qui visent à détruire les conditions mêmes d'une littérature humaniste. Par ailleurs, son attitude libérale, déjà sensible vers 1888, prend toute son ampleur au moment des querelles contre Brunetière qui provoquent chez France une violente réaction anticonformiste. A propos de Baudelaire, de Moréas, de Zola, les principes de morale sociale sont attaqués et dénoncés dans leurs incidences littéraires. Mais il est curieux de constater qu'au moment où se dénouaient ces polémiques, France cessa de remplir son rôle de critique littéraire pour se tourner vers les questions politiques : la « crise » de 1889-93 développa sa puissance d'attaque hors du domaine proprement intellectuel.

CHAPITRE VII

L'OPPOSITION THEORIQUE A LA RELIGION : *THAIS*, L'ETUI DE NACRE, LA ROTISSERIE

« Je fais un conte philosophique qui m'amuse. Je voudrais bien vous le lire. Il devrait s'appeler : L'abbé Paphnuce, Contribution aux vies des PP. des déserts, et j'y contribue bigrement aux vies des SS. PP. » (1) Ainsi France annonçait-il à un ami, durant l'été 1888, le roman qui devait recevoir le titre de *Thaïs*. C'est par l'opposition au catholicisme que la polémique entraînait dans son œuvre romanesque ; cette lettre prouve que France l'y fit entrer fort volontairement, écrivant un « conte philosophique » à la manière du dix-huitième siècle.

Il s'y était préparé en publiant dans le *Temps*, pour Noël 1887 (2) et Pâques 1888 (3), deux contes dont la signification contrastait avec le vocabulaire, d'une caressante piété, et le déroulement religieux en apparence, conforme aux fêtes que l'on célébrait. « La fille de Lilith » se présente comme une confession dans un presbytère de campagne : mais France y exploite une vieille tradition talmudique (4). Il montre que le diabolisme, affaibli chez lui depuis 1880, reprenait alors de la virulence : car il met en scène une descendance supposée du démon femelle Lilith. Il n'insiste pas d'ailleurs sur son caractère démoniaque ; mais son choix prouve au moins qu'il s'intéresse dès lors à la gnose et aux doctrines un peu équivoques de la Kabbale. Le curé Safrac — inquiétant commentateur de la Bible qui, sous prétexte de la justifier, prétend qu'« elle ne dit pas tout ce qui est vrai » (5) et réconcilie la foi et la science au grand détriment de l'orthodoxie — est un premier crayon de M. d'Astarac, Languedocien comme lui, comme lui condamné par l'Eglise. Dans ce conte qui débute comme pour édifier le lecteur, les personnages se trouvent fi-

(1) A Grandjean, août ou septembre 1888. Correspondance communiquée par M. Suffel.

(2) *Temps*, 25 décembre 1887. « La fille de Lilith », repris dans *Balthasar*, p. 72.

(3) *Temps*, 1^{er} avril 1888. « Laeta Acilia ». Repris dans *Balthasar*, pp. 103-121.

(4) Lilith, démon femelle, nocturne, apparaît dans l'Ancien Testament (*Isaïe*, 34, 14). Elle aurait été, d'après la tradition rabbinique, la première femme d'Adam, et lui aurait donné de mauvais esprits pour postérité (*Talmud de Babylone*, Erubin 18 b — Bereshit Rabba, XX, XXIV) France insiste seulement sur le fait que, d'après cette légende, Lilith et sa descendance sont exemptes du péché originel qui frappa Eve. France donne pour nom à la fille de Lilith Leïla = la Nuit.

(5) *Balthasar*, p. 80. Ces assertions de Safrac ont rapport avec l'actualité : le modernisme exégétique, avec l'abbé Duchêne et l'abbé Loisy, frôlait l'hérésie. Loisy fut attaqué à l'intérieur de l'Eglise pour son étude sur la doctrine chaldéenne du déluge.

nalement être tous fort suspects au point de vue de la religion. Mais celle-ci est attaquée plus sournoisement encore, parce que, reprenant une de ses idées les plus chères, France ne l'exalte que comme auxiliaire de la volupté : « Mon Dieu [prie la fille de Lilith], donnez-moi le remords, afin que je trouve le plaisir » ; et c'est une des scènes les plus caractéristiques de *Jean Servien* que transpose France, lorsqu'il fait dire à son héros : « Je rêvai que j'étais encore enfant et qu'agenouillé dans la chapelle du collège j'admirais les femmes blanches et lumineuses dont la tribune était remplie, quand tout à coup une voix, sortie d'un nuage, parla au-dessus de ma tête et dit : « Ary, tu crois les aimer en Dieu, mais c'est Dieu que tu aimes en elles » ». (6)

L'aspect sensuel de la religion est encore mis en valeur dans le conte de « *Laeta Acilia* », où France reprend le personnage de la pécheresse repentie et retrouve l'accent de ses poèmes de jeunesse. Le Jésus que décrit Madeleine est ambigu : « Il était jeune et beau ; il voulait bien être aimé [...] On eût cru voir un jeune berger de la montagne, et pourtant ses prunelles jetaient des flammes pareilles à celles qui sortaient du front de Moïse. » (7). La religion de Madeleine est toute de volupté, au point d'exciter chez *Laeta Acilia* une jalousie purement humaine : « Elle examinait sa vie, et elle la trouvait bien monotone auprès de la vie de cette femme qui avait aimé un dieu [...] Elle enviait les divines aventures et jusqu'aux douleurs sans nom de cette juive. » (8). Un nouvel élément apparaît cependant dans ce conte, fugitif encore, mais bien fait pour augmenter le scandale : c'est que la religion ainsi comprise par France, celle des pécheresses et des simples, contient un ferment antisocial : « Je ne veux pas connaître ton Dieu [dit *Laeta Acilia*]. [...] il faut pour lui plaire se prosterner échevelée à ses pieds. Ce n'est pas une attitude convenable à la femme d'un chevalier. » (9)

Durant le début de l'année 1888, France renoue donc avec une tradition d'anticléricalisme interrompue chez lui pour des raisons d'opportunité plutôt que par conversion profonde. Il reprit les mêmes thèmes que jadis, avec des procédés analogues : attirer le lecteur par l'allure benoîte d'un récit qui, peu à peu, se révèle destructeur, et dissoudre la religion dans le sentiment tout humain de la volupté. C'est là pour France une disposition très ancienne et très personnelle, qui donne à ses deux contes leur vigueur. L'influence de Renan y est sensible : prédilection pour l'hagiographie et la tradition religieuse, vocabulaire de la piété jésuite (France aime écrire « la foi timide », les « joies du Carmel », le « nouvel Eden », « les scènes ineffables de la passion »). Pourtant ces récits ont bien plus d'âpreté que ceux de Renan parce que, sans préoccupation d'objectivité historique, l'élan charnel y domine, qui est la vérité de France : aussi l'exprime-t-il violemment, par des phrases subjectives, en romancier qui n'a pas à se soucier des réserves que formule l'érudition. La volonté de sacrilège est nette ; ou plutôt, ce sacrilège est instinctif chez France, qui ramène spontanément la religion à des composants soit rationnelles, soit sexuelles.

Si *Thaïs* inaugure une nouvelle manière de France, c'est parce que la polémique affleure dans le roman et que pour la première

(6) *Balthasar*, p. 84. *Les Désirs de Jean Servien*, p. 156.

(7) *Balthasar*, p. 108.

(8) *Balthasar*, p. 117.

(9) *Balthasar*, p. 118.

fois se pose le problème de ses rapports avec l'intrigue, de sa traduction dans une écriture très élaborée. Mais *Thaïs* ne développe pas un anticléricalisme nouveau : c'est l'aboutissement d'une impiété fondamentale chez France. Depuis ses poèmes de jeunesse, il traitait les thèmes qui, portés à un genre de perfection dans les *Noces Corinthiennes* et *Leuconoé*, réapparaissent dans les deux contes de 1888 pour s'épanouir enfin dans *Thaïs* : diabolisme, obsession sensuelle, refus de l'irrationnel et par conséquent du mysticisme. Si *Thaïs* a tant choqué les contemporains, c'est que les débuts de France étaient oubliés et qu'il avait atteint la notoriété au moment précis de son apaisement religieux. Les thèmes et les procédés sont transfigurés par la technique propre du roman, mais ils existent depuis longtemps chez l'écrivain : plutôt que d'invention, il faut parler de résurgence.

Cette résurgence de la polémique antireligieuse s'explique en partie, sans nul doute, par des circonstances extérieures. Liée aux souvenirs de la Commune, la peur des radicaux et de leur anticléricalisme avait bien diminué chez France : du reste, la crise boulangiste avait amené les opportunistes au pouvoir, et ils avaient soin de n'inquiéter les catholiques en aucune manière. Vers 1887-88, on vit donc un renouveau de l'influence de l'Eglise en France (10). Les pèlerinages à Lourdes et à N.-D. de Fourvières prirent beaucoup de développement ; on publia des miracles. C'est en 1888 que les Assomptionnistes fondèrent le journal *La Croix*. L'agacement que France ressentit à ce renouveau se traduisit dans *Thaïs* à sa façon de décrire les moines, qu'il n'avait jamais aimés. D'autre part, c'est l'époque où il se sépara d'un monde qui l'a déçu et cesse donc de soutenir la religion par convenance.

Mais ces circonstances, qui ont permis ou facilité l'expression de l'anticléricalisme francien, ne suffiraient pas à expliquer son extension soudaine aux dimensions d'un roman. L'orientation des deux contes publiés en 1888 et celle bien plus nette encore de *Thaïs* (cette histoire d'un moine amoureux et d'une courtisane convertie est imprégnée de volupté) montrent que l'épanouissement de la polémique antireligieuse chez France a coïncidé avec une crise sensuelle, c'est-à-dire sexuelle (suivant une équivalence constante chez l'écrivain). L'année 1888 est celle où commence sa liaison avec Madame de Caillavet, où il remet en cause bien des principes, et en particulier l'interdit sexuel qui s'identifie avec le christianisme. Il retrouve alors les révoltes de sa jeunesse contre une religion ascétique et aussi son attirance pour les aspects voluptueux de l'amour divin, compensation de l'amour humain. Mais révolte et attirance sont bien plus violemment ressenties et plus savamment exprimées que jadis, lorsque France écrivait *La Légende de Sainte Thaïs* ou concevait l'histoire dans un sens diabolique. Elle sont, aussi, bien plus corrosives. Dans l'œuvre de France, la sensualité joue un rôle primordial, sans cesse grandissant ; la polémique antireligieuse qui lui est liée est la seule qui soit véritablement instinctive, donne dès le début des promesses d'originalité et s'adjoigne sans artifice toutes sortes d'éléments extérieurs.

C'est la raison pour laquelle le roman, qui à la lecture apparaît composé, voir même composite (le « Banquet » n'est pas bien lié à l'intrigue) laisse finalement l'impression d'une attaque suivie et cohérente contre le catholicisme. La recension des sources ne doit pas

(10) Voir chapitre d'introduction à cette troisième partie et A. Dansette, *Le Boulangisme*, op. cit., passim.

devenir à son propos une sorte de jeu, d'ailleurs sans fin possible, qui ferait de *Thaïs* une mosaïque d'éléments étrangers à l'auteur (11). Comme dans les *Noces Corinthiennes*, les sources sont traitées dans le sens de la plus grande efficacité, donc modifiées en conséquence. Bien plus que dans les *Noces Corinthiennes*, elles sont dépassées par cette sensualité dont les rapports complexes avec la religion donnent au roman une force authentique. Cela posé, on n'en constate pas moins que la pensée de France se joue dans *Thaïs* à travers une épaisseur considérable de textes : tout d'abord les études antérieures de l'écrivain sur Madeleine et Leuconoé, son poème sur sainte Thaïs, son apologie déjà ancienne de Satan ; puis de nombreux et très divers livres ou articles. Il n'est pas possible d'en dresser une liste complète. Mais on peut raisonnablement citer sur Paphnuce et Thaïs la *Légende Dorée*, (12) le *Panuphtius* de Hrostwitha dont Ch. Magnin fit connaître le théâtre en 1839 (13) et que jouèrent en 1889 les marionnettes de Signoret (14), Erasme (15) et Bayle (16) et sans doute (source détectée par Apollinaire (17)) ce Gabriel Ranquet qui écrivit en 1611 *L'exil de la Volupté ou l'histoire de Thays Egyptienne convertie par*

(11) De nombreux articles ont été consacrés à la recherche des sources de Thaïs. Les principaux sont : — *Études Religieuses*, décembre 1889. R. P. Brucker : « A propos d'un roman de la *Revue des Deux Mondes* » — *Revue Bleue* : « Les étapes d'un chef-d'œuvre : *Thaïs* d'Anatole France », par E. La Jeunesse (Heljy). 1895. Repris dans *Les Nuits, les Ennuis et les Ames de nos plus notoires contemporains*, pp. 335-336, 1896. — *Mercur de France*, juillet 1904 : « *L'exil de la volupté* — un roman sur Thaïs en 1611 » Guillaume Apollinaire. (Tome 51, p. 105). — *Mercur de France*, 1^{er} août 1931 : « Anatole France et le théâtre de Hrostwita » Raoul Gout.

(12) *Légende Dorée*. « Sainte Thaïs, courtisane » — 8 octobre. Tome II, p. 296 de l'édition Rombaldi (Paris, s. d.) qui donne la traduction de G. B. (Gustave Brunet) 1849, celle que pratiqua sans doute France (il la cite dans la *Revue de Famille* du 15 janvier 1890, « Un émule de Jeanne d'Arc ; le petit berger ») (1). La légende latine de la sainte est la traduction faite par un anonyme dans les bollandistes d'un auteur grec antérieur au Ve siècle.

(13) *Revue des Deux Mondes*, 1839, IV — « Hroswhita — de la comédie au dixième siècle » (Charles Magnin). Cet article donne un résumé d'*Abraham* et la pièce intitulée *Paphnuce et Thaïs*.

(14) France écrivit à ce propos dans le *Temps* du 7 avril 1889 un article intitulé « Hrostwitha aux marionnettes », repris dans *Vie Littéraire*, III, 10.

(15) Erasme, *Colloques*. « Adulescens et Scortum » (traduction V. Develay, 1868 : « Le jeune homme et la fille de joie »). C'est un dialogue entre Sophron et Lucrèce dont le début est inspiré de la *Légende Dorée*. Le long sermon que le jeune homme adresse à la courtisane pour l'exhorter à quitter son état peut avoir fourni quelques traits à France (la fleur de sa beauté sera bientôt passée ; elle restera seule. Son corps racheté par le Christ a été transformé par elle en « sentine publique »).

(16) Bayle — *Dictionnaire historique et critique*. 3^e édition, Rotterdam 1715. III, pp. 697-98. « Thaïs » « ... on dit que Paphnuce (C) qui florissait au quatrième siècle, convertit dans Alexandrie une fameuse fille de joie nommée Thaïs. (C) Charles Etienne et après lui plusieurs lexicographes rapportent cette conversion : ils citent tous Volaterran qui en effet l'a racontée de cette manière. Paphnuce, dit-il, étant allé incognito chez Thaïs l'Alexandrine, ne trouvait jamais qu'elle le menât dans un lieu assez retiré, et comme enfin elle l'avertit qu'ou ils étaient autre que Dieu ne pourrait sçavoir leurs démarches, il prit occasion de l'exhorter à craindre Dieu qui voioit et qui punissoit les actions les plus cachées. Cette remontrance la toucha si vivement qu'elle renonça au métier, et qu'elle devint une sainte femme. »

(17) Référence donnée note 11.

(1) Voir G. Huard, « Sylvestre Bonnard et la *Légende Dorée* » - Les trésors des bibliothèques de France, IX - 1929 - (p. 27-28). A partir de 1902, France utilisa la traduction de T. de Wyzewa.

Paphnuce. Bien des développements ont été fournis en outre par *La Tentation de Saint Antoine* de Flaubert (18), *Les Réveries d'un païen mystique* de Louis Ménard, (19) le *Marc-Aurèle* de Renan (20), les *Sceptiques Grecs* de Brochard (21), sans compter les recherches proprement historiques auxquelles s'est livré France (22). En somme, le roman repose sur une érudition qui a donné à France, disposé par nature au rôle de compilateur selon la manière de Montaigne, un appui et une justification pour sa propre attaque. L'érudition, ici, devient une arme.

En effet, les sources sont traitées dans un esprit particulièrement antichrétien. France s'est bien gardé de faire du livre une attaque abstraite qui, par là même, serait évidente au lecteur : c'est ainsi que se présentaient le « Banquet d'Alexandrie » de Louis Ménard (23) et — malgré les intentions de Flaubert — *La Tentation de Saint Antoine*, œuvre massive et peu faite pour le grand public. Il est vrai que l'épisode du Banquet de *Thaïs* est un peu hors-œuvre : mais ce qui donne au roman son unité générale, c'est le développement des caractères de Paphnuce et de Thaïs. Développement vital et dynamique qui concerne le destin tout entier des personnages, au lieu de concerner un seul instant de leur existence, comme la *Tentation de Saint Antoine* : l'intrigue intéresse, entraîne et cache l'âcreté de l'attaque, tout en l'insinuant beaucoup mieux. Comme dans les *Noces Corinthiennes* en effet, la condamnation d'un certain catholi-

(18) *La Tentation de Saint Antoine*, 1874. Le roman décrit Alexandrie en proie aux hérétiques (p. 5), les tentations des tombeaux égyptiens (p. 4), mentionne la théorie des Eons (p. 85), développe le mythe d'Ennoia (pp. 133-137) et assimile le Diable à la science (p. 246). Le chapitre VII fait défiler tous les peuples de la terre, et c'est une tentation de Paphnuce que de se demander s'ils sont sauvés (*Thaïs*, p. 314).

(19) Louis Ménard. *Réveries d'un païen mystique*. Lemerre, 1876. Notamment « Le Banquet d'Alexandrie » et « La Légende de Saint Hilarion ». (Voir plus bas).

(20) Renan : *Marc-Aurèle et la fin du monde antique*, 1881. — Particulièrement pour tout ce qui regarde l'opismisme, le valentianisme, les religions de Basilide et d'Epiphane.

(21) Brochard, *op. cit.*, surtout pour ce qui concerne le sceptique Timoclès et quelques idées du Banquet. France reconnaît sa dette dans le *Temps* du 22 mai 1888 (V. L. II, 118).

(22) *Temps*, 12 août 1888 « La Tentation de Saint Antoine », repris dans *Vie Littéraire*, II, 189. France indique dans le journal (passage non repris dans la *Vie Littéraire*) que la source de sa description des tombeaux de la Thébaidé est Maspéro — [G. Maspéro, *Etudes Egyptiennes*, I : 1879-83].

La bibliothèque de la Béchellerie contient encore les *Vies des Pères des déserts d'Orient* de Michel-Ange Marin, 1869. (Les vies de saint Antoine, saint Jean d'Egypte, saint Pacôme qui divisa ses disciples en 24 troupes suivant le nombre des lettres grecques — le caractère des disciples étant conforme à la lettre dans laquelle ils étaient rangés — pouvaient avoir inspiré France).

(23) « Le Banquet d'Alexandrie », récit d'un repas funèbre à l'occasion de l'anniversaire de la mort d'Ammonios, réunit les païens Nouménios, Porphyre, Chérémon, Tat (égyptien), et les chrétiens Origène et Valentin. Ces derniers développent un parallèle entre la religion chrétienne et la mythologie grecque, qui l'annonce (surtout par les légendes de Dionysos et de Pandore). Valentin expose les doctrines de la Gnose qui admettent l'existence d'un démiurge, et les païens concluent à la vérité de toutes les religions, simples avatars d'un idéal commun. Le fond de cette nouvelle est donc le même que celui du « Banquet » de *Thaïs* ; France doit beaucoup à Louis Ménard. Mais chez celui-ci, le ton est très modéré et même froid, parce que le dialogue ne s'anime jamais. La pensée est profondément antichrétienne ; mais un apparent respect est toujours observé, sans que Ménard se permette une vivacité. (Le « Banquet d'Alexandrie » parut le 22 octobre 1874 dans *Critique Philosophique*, puis fit partie des *Réveries d'un païen mystique*).

cisme semble se faire d'elle-même et résulter de l'enchaînement des faits : ces faits sont combinés par l'auteur et les caractères modelés à son gré, mais cette réflexion vient seulement après coup, car les personnages ont une évolution vraisemblable. En réalité, l'intention antireligieuse n'éclate que lorsqu'on résume l'intrigue : la pécheresse devient sainte, le saint devient pécheur et « damnable » ; ainsi est satisfaite l'implacable Vénus, la loi sexuelle à laquelle croit France, et cela contre toute la morale chrétienne. La sollicitude que France montre pour l'hagiographie vient de ce que, tout comme Renan, il savoure le plaisir de suivre le canevas des légendes, d'emprunter leur naïveté pieuse, et en même temps de les déformer de telle sorte qu'elles ne soient plus des apologies, mais bien des attaques par l'intérieur. Il se livre ainsi à son penchant pour certaines formes d'art pieux, en retournant leur signification : contre-exégèse maligne des Vies de Saints, qui intéresse toute une existence, et toute la religion inscrite en elle.

Le double mouvement de France devant le catholicisme est traduit dans les personnages de *Thaïs* : le roman réunit des tendances jusqu'alors séparées, soit que France ait insisté sur sa haine de l'ascèse, soit qu'il ait exprimé son attirance toute terrestre pour l'amour divin dégradé. Seul le poème de 1867 sur sainte Thaïs laissait prévoir tout le parti que France pouvait tirer de cette légende qui unissait moine et pécheresse. Mais il ne lui avait point fait subir alors une transformation capitale (24). Dans le roman, cette transformation permet à l'écrivain d'exprimer de façon indirecte son mouvement de répulsion devant une religion d'ascèse : il a rendu Paphnuce véritablement amoureux de Thaïs, tandis que la *Légende Dorée*, comme Hroswita, le décrivent comme un saint ascète désireux seulement de convertir la courtisane (il va chez elle « sub specie amatoris », dit expressément Hroswita). Ce gauchissement de la légende est une trouvaille de France, qui suffirait à rendre originale et âpre son attaque contre le catholicisme, parce que le roman en tire une signification sacrilège. Quelles que soient les précautions dont il l'enveloppe, l'invention de cet amour est une hardiesse, et prête à des situations d'un caractère équivoque qui ramène aux insolences du dix-huitième siècle bien plus qu'à la narquoise bienveillance d'un Renan. Il y a là une sorte de diabolisme auquel n'avait pas atteint Louis Ménard lui-même (« La Légende de saint Hilarion » (25) admet la tentation, mais ne la pousse pas jusqu'au bout). L'histoire de l'amour de Paphnuce, comme la présente France, suffit à plaider

(24) Le moine qui sauve Thaïs dans la *Légende de Sainte Thaïs, comédienne* (*Chasseur Bibliographe*, mars 1867) n'est pas nommé. Il est plein d'un véritable zèle pieux, et nulle part ne semble pris d'amour pour la courtisane qu'il convertit. Les alternatives de miséricorde et de dureté par quoi il passe ne sont que des formes de sa sollicitude à convertir Thaïs.

(25) Louis Ménard dit que Marie l'Égyptienne apparut en songe à Hilarion et lui présenta Ondine, qu'elle voulait rendre chrétienne. Au bout de plusieurs années, il est imploré, en fait, par la Naiade Ondine, qui se plaint de la perte de son âme. Hilarion l'emmène sur le Nil : c'est durant ce voyage qu'il connaît et surmonte la tentation. Il remet Ondine aux mains de l'abbesse et de « sa troupe de religieuses en voiles blancs ». Une fois rentré dans sa cellule, il subit les reproches du Christ pour avoir voulu joindre son culte à celui de la nature, représentée par la Naiade ; mais il est finalement sauvé par les prières d'Ondine convertie. Ce conte a pu être une source d'inspiration importante pour France, mais celui-ci a donné aux aventures du moine, dans *Thaïs*, une signification bien plus antireligieuse. (La « Légende de Saint Hilarion » parut le 16 septembre 1875 dans *Critique Philosophique*, puis fit partie des *Réveries d'un païen mystique*).

contre le christianisme ascétique. Celui-ci interdit l'amour et le contraire, mais par là même l'exalte et le favorise en entretenant une louche équivoque entre la passion pour Dieu et la passion pour ses créatures. C'est là toute l'aventure de Paphnuce, annoncée au début du roman par la phrase : « Les ascètes de la Thébàide virent avec épouvante, dans leur cellule, des images du plaisir inconnues même aux voluptueux du siècle » (26). En employant le vocabulaire pieux, France rend plus sensible la trahison de cette religion qui porte tout d'abord à se délecter dans le souvenir, sous prétexte de repentance : « Paphnuce se prit à songer à Thaïs, parce que Thaïs était son péché, et il médita longtemps, selon les règles de l'ascétisme, sur la laideur épouvantable des délices charnelles [...] Il la revit [...] belle selon la chair [...] A cette vue, Paphnuce se frappait la poitrine et disait : Je te prends à témoin, mon Dieu, que je considère la laideur de mon péché ! » (27) L'interprétation symbolique du monde, traditionnelle dans la pensée chrétienne, augmente forcément l'obsession de Paphnuce : « Il connut que l'oiseau captif n'était autre que Thaïs [...] et que, à l'exemple du pluvier, il devait rompre [...] les invisibles liens par lesquels Thaïs était retenue dans le péché. » (28). Puis comme l'obsession charnelle croît en lui, Paphnuce voile du manteau de la religion des désirs tout humains : il « découvre tout à coup qu'il est convenable à son dessein de voir Thaïs dans les jeux » (29). et « lui pardonne sa splendeur présente en vue de son humilité prochaine » (30). L'équivoque est plus grande encore lorsque Paphnuce parle à Thaïs en employant des mots que l'usage chrétien a transposés de l'amour humain à l'amour divin, si bien que leur ambivalence les rend propres à exprimer tous les genres de passion, de la plus épurée à la moins innocente : France avait senti leur valeur dès sa jeunesse, l'avait utilisée dans les *Noces Corinthiennes* et *La Prise de Voile*, mais jamais dans une situation aussi périlleuse pour la foi : « Qui m'inspirera des discours embrasés pour que tu fondes comme la cire à mon souffle, ô femme, et que les doigts de mes désirs puissent te modeler à leur gré ? Quelle vertu te livrera à moi, ô la plus chère des âmes ? Qui me changera en un Jourdain, dont les ondes, répandues sur toi, te donneront la vie éternelle ? » (31). Lorsque Paphnuce cristallise sa jalousie purement charnelle sur Nicias, c'est encore la religion qui lui donne le change : « Nicias lui était désormais en exécution. Il avait toujours haï l'impureté, mais certes les images de ce vice ne lui avaient jamais parues à ce point abominables ; jamais il n'avait partagé d'un tel cœur la colère de Jésus-Christ et la tristesse des anges. » (32) « Se rappelant que Thaïs avait reçu Nicias dans son lit, il en forma une idée si abominable que tout son sang reflua vers son cœur [...] Il se dressa devant elle [...] plein de Dieu, la regarda jusqu'à l'âme, et lui cracha au visage. » (33). Lorsque par insatisfaction sexuelle, il devient sadique, c'est aussi la religion qui en est responsable et qui le justifie : « Paphnuce se ré-

(26) *Thaïs*, p. 7. Cette idée a été reprise par France dans le *Temps* du 21 février 1892 (*V. L. V.*, p. 154. *Jardin d'Epicure*, pp. 15-16.)

(27) *Thaïs*, p. 15.

(28) *Thaïs* pp. 24-25.

(29) *Thaïs* p. 71.

(30) *Thaïs* p. 83.

(31) *Thaïs* p. 144.

(32) *Thaïs* pp. 61-62.

(33) *Thaïs* p. 245.

jouissait des souffrances expiatoires de cette chair qui avait péché. » (34)

France a eu soin de présenter Paphnuce comme un homme de bonne volonté, inconscient de l'équivoque qu'il entretient sans cesse. Il est pris à son piège : il n'est pas de ces moines fourbes que le dix-huitième siècle a dépeints, provoquant de faciles réfutations. Le danger de *Thaïs* pour un catholique, c'est précisément que Paphnuce soit abusé et jusqu'à la fin s'imagine avoir accompli une œuvre de piété, s'étonnant de ne point goûter la paix du cœur. « Pendant toute la nuit il ne put dormir et il vit Thaïs plus distinctement qu'il ne l'avait vue dans la grotte des Nymphes. Il se rendit témoignage, disant : « Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour la gloire de Dieu. » » (35). Le christianisme apparaît ainsi comme entièrement responsable de l'obsession de Paphnuce, qui est entraîné par une sorte de fatalité inhérente aux conditions même de la vie ascétique. Tous les dogmes viennent concourir à sa folie sensuelle, et l'exaltent. Consumé par le désir de Thaïs, Paphnuce est justifié par la communion des saints et crie du haut de sa colonne : « Encore des tentations ! Encore des pensées immondes ! Encore de monstrueux désirs ! Seigneur, fais passer en moi toute la luxure des hommes, afin que je l'expie toute ! » (36). Aussi la catastrophe ne vient-elle que fort tard, après une longue résistance de Paphnuce qui ne fait qu'accroître son désir, projeté à l'extérieur en visions impures (la joueuse de cinnor, les danses des satyres et des faunes). Cette catastrophe n'est autre qu'une prise de conscience soudaine de ses sentiments véritables envers Thaïs : toute sa conduite et toute sa foi passée s'éclairent alors d'un jour nouveau. Le christianisme est perdant à la fin de *Thaïs*, parce qu'il a commandé la vie malsaine de Paphnuce. Celui-ci en est innocent : redevenu homme, il la renie en effet et blasphème cette religion qui l'empêchait de vivre. Le roman est mené de telle sorte que l'on trouve justifiée jusqu'à un certain point la révolte de Paphnuce : « Dupe, dupe, triste dupe ! O regrets ! O remords ! O désespoir ! » (37) et que l'excès de sa rage soit mis au compte du christianisme, dont il n'arrive pas à se défaire : « Dieu que je hais, entends-moi. Plonge-moi dans la damnation [...] Il faut bien que je trouve un enfer éternel, afin d'y exhaler l'éternité de rage qui est en moi » (38).

C'est par l'appel à la volupté que France exprime donc le mieux sa révolte, dans le caractère de Paphnuce. S'il a choisi ce mode d'attaque, c'est parce que lui-même traversait une crise sensuelle, et aussi parce que la répression des instincts sexuels joue dans le christianisme un rôle prépondérant. En développant la folie de Paphnuce, l'écrivain a voulu montrer combien cette répression est inhumaine et vaine, puisqu'elle conduit à l'exaspération monstrueuse du sentiment qu'elle prétend dompter. Mais ce qui est important pour le succès de sa dépréciation du christianisme, c'est qu'il ne l'ait point prise à sa charge : elle semble se dégager logiquement de l'évolution de Paphnuce, et le lecteur est amené à la constater de lui-même.

Autour de l'équivoque sacrilège se développent des tendances qui font du caractère de Paphnuce un type de tous les défauts, de tous les illogismes produits par le christianisme. France se plaît

(34) *Thaïs* p. 244.

(35) *Thaïs* pp. 259-260.

(36) *Thaïs* p. 290.

(37) *Thaïs*, p. 339.

(38) *Thaïs*, pp. 342-343.

à prouver en Paphnuce la vérité des propres paroles du moine : « Le péché de la chair est le principe et la source de tous les péchés [...] : l'orgueil, l'avarice, la paresse, la colère et l'envie sont sa postérité bien-aimée » (39). C'est en effet l'orgueil qui a suscité en Paphnuce le souci constant de lui-même et le désir de s'élever au-dessus de la nature humaine, fruits de l'ascèse : par orgueil, il se croit destiné à sauver Thaïs ; par orgueil, il se croit élu pour vivre sur une colonne d'une vie singulière : « [Il] ne put se défendre de penser que Dieu l'avait érigé en exemple aux solitaires. » (40) ; par orgueil enfin, il se croit assuré du salut après la vision de Paul le Simple. L'ascèse encore a rendu Paphnuce ennemi de toute beauté, avare de lui-même et dur aux autres. « Il craignait de rencontrer des enfants jouant aux osselets [...] ou de voir, au bord des citernes, des femmes en chemise bleue [...] Tout est péril au solitaire. » (41). « Je te hais [dit-il à Alexandrie]. Je te hais pour ta richesse, pour ta science, pour ta douceur et pour ta beauté. » (42). La même haine compliquée de jalousie lui fait ordonner à Thaïs de brûler ses parures et les objets d'art qui ornent sa maison : alors que toutes les sources attribuent à Thaïs seule cette destruction (43), France l'a attribuée à Paphnuce, afin d'insister sur la perversion de sa pensée par le refus de toutes les valeurs humaines.

Encore son ascèse et ses méditations ne peuvent-elles lui être comptées comme mérites. France dénonce l'intention intéressée qui est au fond de l'ascèse religieuse et son impureté fondamentale, en faisant dire par Paphnuce au sceptique Timoclès : « Si je ne croyais pas [...] je retournerais tout de suite dans le siècle, je m'efforcerais d'acquérir des richesses pour vivre dans la mollesse, et je dirais aux voluptés : « Venez, mes filles, venez, mes servantes. » (44) C'est que Paphnuce — dont le caractère correspond aux tendances actives de France — est naturellement avide des délices du monde. France insinue grâce à lui que le christianisme, refus de l'humain, ne peut développer en de pareils caractères que les plus monstrueuses perversions.

Le personnage de Thaïs est l'aboutissement d'une longue lignée de personnages féminins que France a étudiés dans leurs rapports avec la religion : ce type de pécheresse convertie le hante. Pourtant, il n'a jamais choisi une époque aussi propice à ces desseins que ce

(39) *Thaïs*, p. 277.

(40) *Thaïs*, p. 277. A l'état indifférencié, non encore utilisée pour une contre-apologie, la légende du Stylite Saint Siméon a toujours attiré France. S'il faut en croire *Le Livre de mon Ami* (p. 63), elle l'avait frappé dès son enfance. Le 12 août 1888 dans le *Temps* (V. L. II, 197) il qualifie les pratiques de Siméon Stylite de « fakirisme chrétien ».

(41) *Thaïs*, p. 27.

(42) *Thaïs*, p. 46.

(43) *Légende Dorée*, op. cit., p. 297. « [...] et elle, ayant rassemblé toutes les richesses qui étaient le gain de ses péchés, en fit un grand feu sur la place publique en présence de tout le peuple, en criant : « Venez tous, qui avez péché avec moi, et voyez que je brûle ce que j'ai reçu de vous ». Et ces choses se montaient à la valeur de quarante livres d'or. »

Hrotswita, *Paphnuce et Thaïs*, scène 4. C'est Thaïs qui pense qu'il serait vain de donner ses biens aux pauvres, car ils sont souillés ; et c'est elle qui les brûle.

Le *Dictionnaire* de Moréri écrit : « Elle brûla aussitôt tous ses meubles ». Dans son poème de 1867, France a respecté la tradition : c'est Thaïs qui met au feu ses richesses.

(44) *Thaïs*, p. 37.

quatrième siècle, où la lassitude et la décadence des mœurs produisaient dans les âmes de vastes désirs. Thaïs est l'incarnation du côté passif de France, qui le porte à aimer le christianisme comme la transposition de l'amour humain dans un rêve éternel. Rêve vague d'ailleurs, et qui ne peut contenter que les aspirations féminines telles que France (conformément à l'état social de son temps) les imagine. Thaïs n'a jamais pris l'initiative de son destin : elle a besoin qu'on choisisse pour elle, et se jette dans la religion pour obéir à Paphnuce, dont elle a peur, tout comme elle s'est laissée aller à la prostitution. « Elle résolut de s'offrir à lui » (45), écrit France pour marquer l'ambivalence. Seul, l'instinct la gouverne : rien ne peut aller à l'encontre de ses multiples superstitions et de son inassouvissement, parce qu'elle n'est point intelligente. Telle Leuconoé, « elle croyait à tout [...] Elle croyait en Jésus-Christ et en la bonne déesse des Syriens [...] Elle avait soif d'inconnu ; elle appelait des êtres sans nom et vivait dans une attente perpétuelle [...] elle s'entourait de prêtres d'Isis, de mages chaldéens, de pharmacopoles et de sorciers [...] » (46). « Pour connaître le secret de la vie elle se mit à lire les livres des philosophes, mais elle ne les comprit pas. » (47). Ayant perdu très jeune l'unique amour humain qu'elle ait jamais ressenti (48), rassasiée du plaisir, elle sait en outre que sa beauté va passer (49) ; elle craint l'abandon et la mort. Paphnuce vient la trouver à ce moment de crise, et la convainc définitivement après les dégoûts d'une nuit de débauche, lorsqu'elle ressent « l'indifférence et la brutalité des hommes, la méchanceté des femmes, le poids des heures » (50).

France ne fait qu'une apologie sacrilège de la religion lorsqu'il retrace la conversion de Thaïs, parce qu'il la considère d'une manière purement sensuelle. Le christianisme prend le relais de l'amour humain sans en changer en rien la nature. « Crois-moi [dit Thaïs] : l'amour est une vertu, et, si j'ai péché, ce n'est pas par lui, mon père, c'est contre lui. Jamais je ne regretterai ce qu'il m'a fait faire. » (51). Thaïs demeure une courtisane en devenant une sainte : France la décrit avec un sentiment équivoque lorsqu'il la montre baisant le tombeau d'Ahmès le saint « la tête baissée, humble, lente, la dernière, de ses lèvres où tant de désirs s'étaient suspendus » (52). Après sa conversion définitive, elle évoque toujours le désir charnel, soit qu'ayant dépouillé ses riches vêtements elle paraisse « ses cheveux dénoués coulant à longs flots, nu-pieds et vêtue d'une tunique infor-

(45) *Thaïs*, p. 144.

(46) *Thaïs*, pp. 124-125. Cf. chapitre III de la présente étude.

(47) *Thaïs*, p. 126.

(48) *Thaïs*, pp. 117-120.

(49) *Thaïs*, p. 137. France peut avoir emprunté ce détail à Erasme (voir note 15), mais il est d'ailleurs selon sa propre pensée : cf. ses articles sur Madame de la Sablière (chapitre III).

(50) *Thaïs*, p. 212. Cf. *La part de Magdeleine* (*Id. et Légendes*, pp. 137-143, v. 13-16) et *Leuconoé* (*N. C.* p. 119, v. 39-44). L'enfance de Leuconoé et sa vie sont d'ailleurs déjà celles de Thaïs, mais elle vit à une époque qui convient moins bien au développement de son caractère.

(51) *Thaïs*, p. 225. De même, dans *La part de Madeleine*, l'héroïne s'écrie :

« ... J'accepte encore la part de Madeleine
J'avais choisi l'amour et j'avais eu raison ».

(52) *Thaïs*, p. 130. Cf. *L'adieu* (*Idylles* pp. 133-136) :

« ... Sa bouche était en fleur comme pour un baiser ».

me et grossière qui, pour avoir seulement touché son corps, s'imprégnait d'une volupté divine » (53), soit que dans sa vision d'agonie elle revive « plus suave et plus belle que jamais » (54). Etrange pénitente ; c'est ainsi que France aimait les représentations de la Madeleine, en belle orante qui inspire d'autres sentiments que la pitié. Il a eu soin d'écarter tous les détails qui, dans la *Légende Dorée* comme dans Hrotswita ou Gabriel Ranquet (55), montraient une Thaïs contrainte à la saleté et à la laideur après sa conversion (Ranquet précise même qu'elle meurt desséchée et méconnaissable) ; au contraire, il a inventé que Thaïs perpétue ses talents au milieu des religieuses, talents purifiés mais toujours voluptueux : « Je lui envoyai [dit l'abbesse] une flûte semblable à celle dont jouent aux festins les filles de sa profession [...] Je ne craignis pas d'employer son art et même sa beauté à l'édification de ses sœurs. » (56).

Ainsi, le sacrilège est peut-être plus caractérisé dans le personnage de Thaïs que dans celui de Paphnuce : France considère le christianisme comme une compensation bonne pour un sexe qui est pour lui, dans toute la force du terme, un « deuxième sexe », instinctif, passif et sans désir précis de volupté ; il admet alors le christianisme, mais complètement dégradé, et il l'admet en libertin qui, dans le développement de la sainte, ne voit et ne décrit que l'épanouissement de la femme. Lorsqu'il semble approuver la religion, c'est en fait pour la détruire plus sûrement.

Il ne se dément pas lorsqu'il parle avec sympathie de comparses chrétiens, le vieillard Palémon et le nègre Ahmès. Les passages qui les concernent peuvent tromper, parce qu'ils sont d'une suavité délicate et quasi-franciscaine. Mais Palémon n'échappe aux défauts de l'ascétisme que parce qu'il est simple comme un petit enfant, très proche de la terre, des plantes et des animaux, et parfaitement dénué de doctrine (57). Ce vieillard de Tarente chrétien est en réalité en dehors des dimensions chrétiennes : sa nature resterait la même s'il professait toute autre religion. Quant à l'esclave Ahmès, qui plaît aussi à France parce qu'il est simple et bon, une sensualité inconsciente et primitive lui fait professer les doctrines les plus hérétiques. Son paradis est une préfiguration de celui de Mahomet : les élus « prendront leur bain au son d'une belle musique et, tout le long de leur repas, ils verront des danses d'almées et ils entendront des conteurs dont les récits ne finiront point » (58). Après le baptême de Thaïs, il danse avec Nitida « une danse amoureuse ; agitant les bras et tout le corps balancé en cadence, ils feignaient tour à tour de se

(53) *Thaïs*, p. 224.

(54) *Thaïs*, p. 348.

(55) *Légende Dorée*, op. cit. Lorsque Paphnuce a enfermé Thaïs dans sa cellule, « Thaïs lui dit : « Où veux-tu, mon père, que je répande l'eau que la nature chasse de notre corps ? » Et il répondit : « Dans ta cellule, comme tu le mérites. » Dans Hrotswita, la scène 8 reprend ce passage de la *Légende Dorée*.

Même scène dans *L'exil de la volupté ou l'histoire de Thaïs Egyptienne convertie par Paphnuce. Avec l'Image du pécheur pénitent.* Par Gabriel Ranquet, 1611. Si France a omis cette scène, il a pris en revanche chez Gabriel Ranquet la grotte parfumée et ornée où se passe la première entrevue entre Paphnuce et Thaïs : dans le roman de France, la sélection est faite en faveur des détails séduisants.

(56) *Thaïs*, pp. 343-345.

(57) « Je ne suis qu'un malheureux pécheur » (p. 20) — « Je connais mal les hommes » (p. 269) — « Je ne suis qu'un ignorant » (p. 272) — « le cénobite n'a pas de pire ennemi que la tristesse » (p. 20), dit Palémon, prônant ainsi les deux vertus chères à saint François, l'humilité et la joie en Dieu.

(58) *Thaïs*, p. 98.

fuir et de se chercher » (59). La peinture que donne France de la primitive Eglise (peinture fugitive du reste) est charmante, mais pleine de malignité voulue. Il ne l'admet qu'en considérant son aspect social, qui fait ici sa première apparition dans l'œuvre de France : elle est alors spontanément hors de l'orthodoxie. L'écrivain ne souffre la religion qu'amputée de toute raison, comme elle l'est chez Ahmès, Thaïs ou Palémon. Elle devient alors un simple fait humain, une consolation sans danger, parce qu'elle est réduite à un rôle passif. En ces trois personnages, France a développé des idées esquissées par Renan sur l'influence des femmes et des pauvres dans l'Eglise (60) : mais Renan les replaçait dans une évolution historique qui minimisait leur importance, tandis que France les baigne de volupté et les rend tout à fait subversives.

La grande force antireligieuse de *Thaïs* vient de ce qu'avec une apparente innocence, France met en scène des personnages qui, par leur évolution naturelle, plaident contre le christianisme tout en étant abusés par lui. Aucun d'entre eux (mis à part Paphnuce au moment où il blasphème) ne parle contre la religion, au contraire : mais ils témoignent contre elle chacun à sa manière, et les plus passionnés sont aussi les plus subversifs. La dégradation du divin est plus sensible encore chez Thaïs la sainte que chez Paphnuce le damné, et France ne se prête au christianisme que lorsqu'il l'a perverti en elle, réduit à un instrument de plaisir. Seulement la polémique est toujours voilée par un vocabulaire d'une exacte piété et une description prenante des mœurs monacales, si bien qu'on ne saurait distinguer où commence le sacrilège. Dans son poème de 1867, France avait franchement attaqué les moines ; il avait encombré de considérations oiseuses le récit de la vie de Thaïs, sans bien suivre l'évolution de son caractère. Dans le roman, une plus habile utilisation des sources (c'est-à-dire une déformation plus complète de la légende) permet d'intérioriser l'attaque et de faire tirer les conclusions par le lecteur lui-même.

Au cours de *Thaïs* se déclare aussi une attaque plus extérieure, plus vigoureusement rationnelle, où la personnalité de France transparaît nettement : elle concerne les dogmes et l'organisation de l'Eglise. Tantôt France l'exprime dans les tentations dont il accable Paphnuce, tantôt il en charge les philosophes du « Banquet ». Ce passage ne paraît hors de l'action que parce que l'écrivain y a fait observer par Paphnuce un mutisme obstiné : alors que chez Hrotswita le moine était un véritable théologien qu'on voyait dès la première scène enseigner ses disciples suivant les formes de la scolastique naissante (61), chez France, il est un piètre controversiste qui ne répond aux objections que par la prière ou le signe de la croix. Ainsi la force des arguments qu'on lui oppose demeure-t-elle entière : c'est un procédé courant de la polémique du XVIII^e siècle (62). Il aurait répugné à l'honnêteté de Renan.

(59) *Thaïs*, p. 107.

(60) Voir à ce sujet la note 19 du chapitre III.

(61) Hrotswita, *op. cit.*, scène I. Paphnuce donne un cours à ses disciples : théologie morale et naturelle, et notions musicales. La *Légende Dorée* fait pourtant de Paphnuce un simple ermite du désert. France précise que Paphnuce avait été instruit dans les lettres profanes (*Thaïs*, p. 11), ce qui explique son habileté à interpréter les songes et les miracles et rend plus significatif son silence devant les objections faites au christianisme.

(62) Louis Ménard (*Rêveries d'un païen mystique*, *op. cit.*) a aussi employé ce procédé dans son conte sur « L'origine des insectes ». Satan blâme la création

France expose dans le roman, soit directement, soit par l'intermédiaire du gnostique Zénothémis, un satanisme qui n'est plus adouci comme durant les années précédentes, mais reparaît avec autant de virulence que jadis et plus de logique érudite. Ce satanisme est bien un pur moyen de polémique, car France prend soin de préciser que ni le diable, ni l'enfer n'ont d'existence objective : les petits chacals qui assiègent la cellule de Paphnuce ne sont que la projection de ses désirs impurs (63). L'impossibilité logique de l'enfer est représentée à Paphnuce en un rêve (64) où il voit les païens heureux et pleins de majesté, tandis que des diables grotesques essaient de le torturer. « Il est bien clair [lui dit une voix] qu'il ne suffit pas de mourir pour voir Dieu. Ceux-là qui ignoraient la vérité parmi les hommes l'ignoreront toujours... [Dieu] ne peut l'absurde. Pour les punir, il faudrait les éclairer et s'ils possédaient la vérité ils seraient semblables aux élus. » Cette vision n'est pas réfutée par Paphnuce, qui pense tout uniment qu'elle est fausse, venant du diable lui-même : comme France exerce à ce propos son ironie sur les diableries du désert (65), l'objection faite à l'existence de l'Enfer n'en a que plus de poids. Satan est donc un mythe (Zénothémis dit : une allégorie). France n'a pas varié sur ce point depuis sa jeunesse. Mais ce mythe, parce qu'il prend une forme religieuse, peut s'opposer plus aisément à la figuration chrétienne de Dieu et des anges, par conséquent la combattre par l'intérieur ; puis l'écrivain y contente sa prédilection pour les images et les pompes du culte catholique, dont il est imprégné. Il peut d'autant mieux le faire dans *Thaïs* que le roman se place au moment où fleurissent les sectes gnostiques, qui, à force de gauchir la doctrine chrétienne, finissent par l'inverser. Renan avait exposé les croyances de ces sectes dans son *Marc-Aurèle* (66) ; à dire vrai, le gnosticisme de Zénothémis a beau se réclamer de Jésus, Basilide et Valentin, il est très composite et conçu par

d'Iaveh, crée lui-même des animaux mieux conçus, les insectes. Mais Dieu refuse de discuter avec lui.

(63) Les chacals ont accès à la retraite de Paphnuce quand celui-ci s'est laissé envahir par la tentation : *Thaïs*, p. 260, p. 267. Ils sont remplacés (p. 316) dans le tombeau égyptien, par des diables, des larves, des empushes, des lémures, des satyres et des faunesses. La mythologie babylonienne et les doctrines rabbiniques établissaient entre les animaux sauvages et les démons une étroite parenté. France leur a joint les démons de la mythologie étrusco-romaine, ce qui accentue le caractère symbolique de toutes ces figurations de l'inquiétude humaine.

(64) *Thaïs*, pp. 64-68. Le passage a été omis dans la *Revue des Deux Mondes*.

(65) *Thaïs*, p. 69. L'ironie de France consiste en ce qu'il feint de spéculer avec sérieux sur la différence entre les visions envoyées par le démon et celles que Dieu suscite ; cette différence n'apparaît pas au profane : Paphnuce ne sait point faire la distinction entre ces deux catégories de visions, et ses méditations ne font qu'accentuer l'absurdité (pp. 261-262, le passage « De deux choses l'une... dont je sens l'effet sans m'en expliquer la cause » a été coupé dans la *Revue des Deux Mondes*). C'est encore un rêve de cette nature qui lui suggère (p. 273) de s'installer sur une colonne, et qui l'en fait descendre (pp. 300-303).

(66) Renan, *op. cit.*, 1882, pp. 113-171. Pour Valentin, selon Renan, le démiurge se trouve entre la nature divine et le monde inférieur ; il a créé la matière et les hommes. Les hommes dégagés en partie de la matière sont les Juifs et les chrétiens. Le démiurge est issu d'un couple d'éons ; Jésus, issu de trois couples d'éons, éon supérieur lui-même, ramène tout à l'absolu. — Basilide tente de concilier christianisme, aristotélisme et stoïcisme. La doctrine de Valentin est mentionnée p. 85 de la *Tentation de Saint Antoine*.

Ces sectes gnostiques n'étaient pas en révolte contre la Bible. Mais les Ophites adoraient le Serpent, les Caïnites plaçaient Caïn au-dessus d'Abel, Alexandre d'Abonotique mêlait l'ophisme au culte d'Apollon et d'Esculape.

France pour les besoins du combat antireligieux. Il rappelle les sectes les plus opposées à l'enseignement chrétien, celle d'Alexandre d'Abonotique, ou encore les Ophites et les Caïnites. Yaveh (67) y est présenté comme « surpassant tous les esprits qui peuplent l'air inférieur en ignorance et en férocité », opprimant Adam et Eve et les maintenant « dans la stupeur et dans l'épouvante ». Le serpent, « bienveillant démon », enseigne au contraire au premier couple humain l'intelligence par la géométrie, l'enthousiasme par la musique. L'histoire est réécrite à son profit, comme dans les articles de jeunesse de France : c'est une inversion de la Bible. Yaveh « fut l'implacable ennemi de la science et de la beauté » ; les peuples maudits de la Bible, Caïnites et Philistins, furent en revanche les disciples du Serpent, et plus qu'eux les Grecs, « qui retrouvèrent, par la puissance du génie, les figures et les idées que l'ennemi de Yaveh avait tenté vainement d'enseigner à la première femme ». L'allégorie est complétée par une apologie de Judas qui tentait France depuis longtemps (68), et par le mythe d'Eunoïa que France a emprunté (une de ses notes en fait foi (69)) à la gnose palestinienne. Ces deux développements correspondent au désir de scandaliser les croyants par les notions qui peuvent leur répugner le plus. Mais il n'en est pas de même pour le satanisme ; l'œuvre antérieure de France témoigne que le démon est bien pour lui la pensée rationnelle et l'indépendance des hommes. S'il donne à leur exaltation une forme sacrilège, c'est que le catholicisme représente pour ce disciple de Michelet, ce Parnassien, cet adorateur de la Vénus païenne, toutes les forces de l'obscurantisme liguées contre la science et l'art. (« Le serpent [...] est un merveilleux artiste [...] musicien et amoureux », dit à Paphnuce la joueuse de cinnor (70).)

Des arguments contre Dieu complètent cette contre-apologie. Il s'agit cette fois du Dieu chrétien dans ses attributs de perfection et d'existence, non plus du mauvais Demiurge que Zénothémis appelle Yaveh pour établir l'équivoque. Ces arguments sont présentés par l'épicurien Nicias, qui incarne France ou plutôt ce que serait France sans formation religieuse : indulgence moqueuse, penchant au doute, attachement à la terre et impossibilité absolue de se représenter le mysticisme. Car le seul argument qu'il développe, en fait, est la

(67) *Thaïs*, pp. 172-179. Dans le conte sur « L'Origine des Insectes » de Ménard, (cf. note 62) l'inversion des rôles de Satan et de Yaveh est faite de la même manière.

(68) *Univers Illustré*, 4 octobre 1884, p. 627. Non repris ; à propos des religions nouvelles et notamment du tolstoïsme, France parle de l'abbé Oegger qui fut fervent de Judas.

(69) Sur papier à en-tête du Sénat, une page de l'écriture de France porte : « Gnose palestinienne », et en note : « Expliquer Hélène ». (B. N.)

Simon le Magicien et Cérinthe retracèrent les avatars de la Sophia de Dieu, quelquefois représentée par le symbole d'Hélène, exilée sur la terre imparfaite. Renan, dans *Les Apôtres* (1866), écrit pp. 268-69 que Simon de Gitton, dit « le magicien », donna à la première Puissance de Dieu, la Providence, de nature masculine, une syzygie féminine, la « Grande Pensée » (Eunoïa). Il incarne celle-ci dans Hélène, pour signifier qu'elle est le grand débat entre les hommes. Ce qui a pu conduire France à la signification ambiguë d'Eunoïa, qui est à la fois valeur philosophique et courtisane provisoirement incarnée dans Thaïs, c'est l'interprétation des Pères de l'Eglise qui firent calomnieusement d'Hélène, pur symbole chez Simon le Magicien, une courtisane rencontrée par lui (Irénée, *Adv. haer.* — *Homélies pseudo-clémentines* — *Philosophoumena*). Voir *Tentation de St Antoine*, pp. 133-137.

(70) *Thaïs*, p. 312.

grande objection qui a embarrassé les docteurs juifs et chrétiens (71) : c'est que Dieu, s'il est parfait, est inconcevable, et s'il existe, donc agit, n'est plus parfait. « Je ne vois pas grande différence entre le tout et le rien. L'infini ressemble parfaitement au néant : ils sont tous deux inconcevables. A mon avis, la perfection coûte très cher : on la paye de tout son être, et pour l'obtenir il faut cesser d'exister. C'est là une disgrâce à laquelle Dieu lui-même n'a pas échappé depuis que les philosophes se sont mis en tête de le perfectionner. [...] » (72). « Dieu a créé le monde. Ce fut, certes, une grande crise dans son existence. Il existait déjà depuis une éternité avant d'avoir pu s'y résoudre. Mais, pour être juste, je reconnais que sa situation était des plus embarrassantes. Il lui fallait demeurer inactif pour rester parfait et il devait agir s'il voulait se prouver à lui-même sa propre existence » (73). Cette objection ne reçoit pas plus de réponse, dans le roman, que les autres attaques contre Dieu. Elle n'en pourrait d'ailleurs recevoir que par une expérience mystique que France n'a pas ressentie et a écartée de tous ses personnages : ses recherches sur la gnose ont pu lui apprendre qu'entre la perfection divine et l'existence du monde, les gnostiques ont conçu des intermédiaires, les Eons, comme les kabbalistes ont développé la doctrine des Sephiroth. Mais si l'homme remonte à Dieu, le dernier intervalle manque toujours à son intelligence pour concevoir l'Infini : « C'est une Volonté supérieure, plus mystérieuse que tous les mystères. C'est le Néant », dit précisément le Zohar (74). France refusant l'extase, ce Néant lui demeure absolument inconnaissable : bien plus, il n'est pour lui, et ne peut être, qu'absurde. Le point de vue théologique, rarement abordé dans un roman qui doit rester vivant et facile à lire, se résume pour France à cette absurdité que reconnaît et exalte Paphnuce lui-même : « Si ce que je crois est absurde, je le crois plus fermement encore ; et, pour mieux dire, il faut que ce soit absurde. Sans cela, je ne le croirais pas, je le saurais. » (75).

C'est lorsqu'il aborde l'Eglise militante que France est le plus âpre ; cette fois, il ne confie plus l'attaque à des personnages du roman, mais la fait transparaître dans ses propres descriptions et commentaires. Il les dirige en effet de telle manière qu'une ironie se dégage, non de chaque phrase prise à part, mais de leur juxtaposition : il ne faut pas exprimer, mais suggérer l'hostilité, en gardant des apparences objectives. Ainsi l'écrivain présente-t-il au début du roman les moines de la Thébaïde : « Ils estimaient que les maladies de nos membres assainissent nos âmes et que la chair ne saurait recevoir de plus glorieuses parures que les ulcères et les plaies. Ainsi s'accomplissait la parole des prophètes qui avaient dit : « Le désert se couvrira de fleurs. » (76) Dans la troisième partie, l'attaque est considérablement développée. Après avoir constaté l'omniprésence de l'Eglise (« les moines recevaient ordinairement, par des voies incon nues et rapides, les avis intéressant la sûreté et la gloire de l'Eglise ») (77), France se complait dans la description de la naissance et

(71) Voir H. Sérouya, *La Kabbale*, Paris 1947, chapitre XIX, pp. 324-341 et A. Vacant, E. Mangelot, E. Amann, *Dictionnaire de théologie catholique*, III, 2^e partie, col. 2136-2140 (éd. de 1923).

(72) *Thaïs*, pp. 181-182.

(73) *Thaïs*, p. 189.

(74) *Zohar*, II, 239 b (Henri Sérouya, *La Kabbale*, Paris 1947, p. 316.)

(75) *Thaïs*, p. 318. C'est le « credo quia absurdum » de Tertullien.

(76) *Thaïs*, pp. 4-5.

(77) *Thaïs*, p. 255.

de la croissance d'une ville consacrée au pèlerinage, dans laquelle il est impossible de ne pas reconnaître Lourdes. Elle est fondée sur un malentendu, puisque Paphnuce ne fait qu'augmenter son péché en devenant stylite ; malentendu, non fourberie : depuis Renan, il est reconnu que cette interprétation est la plus destructive. La ruée des marchands vient ensuite, et les crises collectives d'hystérie ; toutes les impuretés qu'une ville admet et appelle, fût-elle religieuse, sont décrites avec un détachement apparent. Des vieillards content des légendes païennes, les cabarets regorgent de buveurs, et des danseuses, « les yeux peints et le ventre nu », représentent devant eux « des scènes religieuses et lascives ». Le jeu et la prostitution règnent autour de « l'immuable colonne » (78). Quant aux miracles accomplis par Paphnuce, France les explique par des chocs nerveux (la résurrection d'une jeune fille tombée en catalepsie (79)) ou par l'enthousiasme des crédules (la fausse nouvelle de la conversion de Cotta (80), du ravissement de Paphnuce par les Séraphins (81)). Ici, l'ironie circule grâce à un mot, une invention : « On enrichissait le récit de cette rencontre de circonstances merveilleuses, auxquelles ceux qui les imaginaient ajoutaient foi les premiers. On disait qu'au moment où Cotta [...] avait confessé la vérité, un ange était venu du ciel essuyer la sueur de son front [...] Et, le miracle étant notoire, les diacres des principales églises de Lybie en rédigeaient les actes authentiques. » (82). L'interprétation du médecin rationaliste Aristée vient à l'appui de la dépréciation du pèlerinage : « Ne sais-tu pas, Lucius, que parfois les maladies de l'âme et du corps communiquent à ceux qui en sont affligés des pouvoirs que ne possèdent pas les hommes bien portants. Il est possible qu'il [Paphnuce] guérisse mieux que je ne fais moi-même certaines maladies, telles, par exemple, que l'épilepsie. » (83). En une vingtaine de pages, France a donné une description aussi rationaliste, aussi tendancieuse aux yeux d'un catholique que la description que fit de Lourdes Zola (84) quelques années plus tard. Le refus du surnaturel est ici total, et conduit à une ironie violente, malgré l'allure objective du récit.

Thaïs réunit toutes les formes d'attaque contre la religion que France avait conçues jusqu'alors, depuis l'anticléricalisme évident jusqu'à la discussion théologique, et toutes sortes de procédés dont le plus constant est sans doute de faire témoigner un croyant contre sa religion même (il n'est pas jusqu'à l'abbesse qui ne le fasse en déclarant : « Thaïs s'est donnée à Dieu quand elle était belle encore, et un tel sacrifice, s'il n'est point unique, est du moins très rare. » (85)). Une exploitation attentive des sources chrétiennes permet de ne pas

(78) *Thaïs*, pp. 288-289.

(79) *Thaïs*, p. 284.

(80) *Thaïs*, p. 298. Cette légende est d'autant plus ridicule que Cotta, de son côté, a commis sur l'ascèse à laquelle se livre Paphnuce un contresens total, en l'interprétant selon ses propres connaissances religieuses : « Note que dans certaines sectes chrétiennes, il est recommandable d'enlever des courtisanes et de vivre sur des colonnes. Tu peux ajouter que ces usages supposent le culte des divinités génésiques ».

(81) *Thaïs*, p. 323.

(82) *Thaïs*, p. 299.

(83) *Thaïs*, pp. 293 et 297.

(84) *Lourdes* (1894) souleva toute une polémique à laquelle prit part Anatole France (voir la suite de cette étude).

(85) *Thaïs*, p. 346.

faire sentir au lecteur le moment où la piété devient sacrilège. Si l'on considère l'œuvre antérieure de France, le roman apparaît comme une conclusion ; mais, reliant les divers aspects de son opposition au catholicisme et les fondant avec habileté, il prend une force nouvelle. Cette force lui vient de ce que, sans cesse, l'écrivain suggère au lecteur l'attitude d'esprit la plus opposée au mysticisme, c'est-à-dire une vision du monde fondée sur la multiplicité. C'est la signification polémique profonde du roman. Le croyant, à travers les contradictions des choses, retrouve leur unité en Dieu. Au contraire, France ressent et communique l'incapacité mystique, le refus conscient de l'unité. Le christianisme est une religion parmi d'autres et ne s'annexe Thaïs que par hasard. Jésus, selon le syncrétisme professé par les convives du « Banquet », est un héros comme Basilide, Valentin, Hercule ou Apollon ; les opinions et les conduites des hommes sont diverses et, comme le professent Nicias et Timoclès, équivalentes. Si France tente de réduire cette multiplicité, elle aboutit à un dualisme fatal : la gnose exposée par Zénothémis est essentiellement manichéenne. La lutte du serpent et de Yaveh n'est point surmontée et devient le symbole du doute universel. Le sentiment de voluplé même, qui domine dans cette œuvre, ne fait qu'étendre inexorablement le dualisme : France conçoit les rapports des sexes non comme une union, mais comme une lutte jamais résolue, à cause de la différence foncière des tempéraments (86). Dans ce roman opposé au mysticisme et consacré à la religion pour mieux la détruire, les hommes sont en proie au doute, à l'ignorance et à l'inquiétude. Ce scepticisme prend toute sa valeur active et corrosive quand il est mis en opposition avec les affirmations contraires du christianisme : « En Dieu seul est la stabilité », dit Paphnuce ; « Dieu est l'unité, car il est la vérité qui est une. Le monde est divers parce qu'il est l'erreur. Il faut se détourner de tous les spectacles de la nature. » (87)

Il est parfois délicat de décider si un roman est la véritable expression de l'auteur : ses personnages suivent leur courbe personnelle et peuvent même lui échapper. Dans *Thaïs*, le caractère polémique du roman ne fait pas de question, parce que France y a inscrit le mouvement même de sa nature, qui était double et spontanément athée : les destins de Paphnuce et de Thaïs sont purement terrestres, et générateurs de doute ; il en est de même des doctrines exposées dans le « Banquet ». C'est ce que France dit dans l'*Univers Illustré* du 14 avril 1894 (88) en soulignant la portée actuelle du roman : « On m'a félicité ça et là d'avoir fait une restitution du monde alexandrin et su mettre la couleur locale. C'est à cela précisément que j'ai le moins songé. En écrivant *Thaïs*, je me suis efforcé, au contraire, de

(86) « Quand elle cédait à la voluplé, il lui semblait tout à coup qu'un doigt glacé touchait son épaule nue et, toute pâle, elle criait d'épouvante dans les bras qui la pressaient » (*Thaïs*, p. 125).

(87) L'amour de Paphnuce, à cause des obstacles que lui oppose la religion, est essentiellement négatif, et s'exprime par la jalousie et le sadisme.

(88) *Thaïs*, pp. 49-326.

(88) Article *non repris* (pp. 226-227). « Il faudrait, je crois [écrit France à propos du roman] l'appeler un manuel élémentaire de philosophie et de morale accompagné d'images. »

« Une dame [...] dit un jour : — C'est le triomphe de la chair. Un illustre prélat qui l'écoutait répondit : — C'est le châtiment de l'orgueil. »

La portée morale du roman est aussi indiquée par France dans cette dédicace : « A mon vieil ami, Robert de Bonnières, ces rêveries antiques et ces essais de morale auxquels il a bien voulu trouver un sens » (vente Blazot de la bibliothèque P. Vouëte, 9-11 mars 1938, n° 313.)

n'introduire dans mon conte (c'est un conte) que des idées de nature à intéresser mes contemporains [...] J'ai pris la légende [...] et je l'ai développée et transformée en vue d'une idée morale [...] J'ai voulu que Paphnuce perdît son âme en voulant sauver celle de Thaïs, pour marquer que la justice divine n'est pas la justice humaine [...] Si ce petit roman de *Thaïs* avait du moins cette vertu de porter parfois mes semblables à douter d'eux-mêmes, de leurs opinions et de leur génie, je croirais qu'il est assez bon et bienfaisant. J'ai rassemblé les contradictions. J'ai fait voir des antinomies. J'ai conseillé le doute. Selon moi, rien n'est meilleur que le doute philosophique ». Brunetière ne s'y trompa point et fit supprimer du roman, dans la *Revue des Deux Mondes* (89), les passages les plus irrespectueux : en particulier, le songe de Paphnuce sur l'inexistence de l'Enfer, plusieurs phrases sur le Serpent et le Démon, presque toute l'apologie de Judas et l'exaltation de la vie selon la nature. Encore le roman fit-il scandale et provoqua-t-il, dit-on, des désabonnements de la *Revue des Deux Mondes*. Cet épisode est à l'origine de la longue polémique entre France et Brunetière. Il existe d'autres témoignages de l'impression que causa le roman, au moment de la renaissance religieuse en France, quand le clergé s'agitait beaucoup pour préparer les élections (90). L'ancien professeur de France, Chéron, lui écrivit : « Le genre est scabreux, et j'aimerais mieux que vous ne l'eussiez pas abordé [...] Quel besoin de scandaliser les bonnes gens ? Vous n'êtes pas apôtre : quel besoin de crier sur les toits vos arrière-pensées les plus personnelles ? Je crains que vous n'en ayez du désagrément » (91) ; et Frédéric Plessis, l'année suivante : « Autour de Thaïs, pourquoi mêlez-vous à la religiosité de Renan les plaisanteries

(89) *Thaïs* parut dans la *Revue des Deux Mondes* le 1^{er} juillet (pp. 111-114), 15 juillet (pp. 319-371), 1^{er} août (pp. 606-637) 1889. Voici les passages qui ne se trouvent pas dans la *Revue* :

I — p. 5 : Parmi les hôtes... montait jusqu'au ciel.

p. 7 : Il n'était pas rare... ignominieusement.

Thaïs p. 9-10 : Au nombre de ses fils... leurs compagnons.
l'ancien cuisinier... répandre des larmes, et...

p. 23-25 : Paphnuce demura... dans son incertitude.

p. 47-49 : Il dit... En Dieu seul est la stabilité.

p. 62 : En effet... les chrétiens d'Alexandrie.

II — p. 107 : Torti tortu... dans la mer.

p. 158 : le titre « Le Banquet » n'est pas dans la *Revue*.

p. 165-167 : Dorion, ayant bu... Tes dents sont si belles !

p. 173-174 : Adam et Eve... la peur.

l'entreprise... pourtant.

charma leurs regards... sur ces figures. Mais...

p. 177 : C'est surtout dans la jalousie qu'il était à craindre.

p. 182-186 : Voilà une chose... le dernier prêtre du dernier dieu.

p. 193-194 : Le monde... les lois éternelles.

p. 195-196 : C'est ce que... Valentin.

III — p. 261-262 : De deux choses... sans m'en expliquer la cause.

p. 314-316 : Une autre fois... Et la vision s'évanouit.

Sur les désabonnements qui suivirent la publication du roman dans la *Revue*, voir J. Suffel, *Anatole France*, Paris 1936, p. 17.

Thaïs fut publié en librairie en octobre 1890.

(90) Les élections devaient avoir lieu en septembre-octobre 1889. Boulanger avait pris la fuite le 1^{er} avril, mais il dirigea de Londres la campagne électorale, en accord avec les conservateurs, le Comte de Paris et le prince Victor (suivant le « programme de Tours »). Le clergé donna tout son appui à cette coalition, qui d'ailleurs échoua. (Lettres pastorales, articles dans *La Semaine Religieuse*.)

(91) Lettre s. d., B. N.

de Voltaire ? Voilà ce que c'est que d'avoir si bien lu *Candide* » (92).

Surtout, l'opposition des Jésuites au roman accrut considérablement l'irrégion de France, et souleva une nouvelle polémique. Le Révérend Père Brucker fit paraître en décembre 1889 dans les *Etudes Religieuses* (93) un article où il dénonçait l'impiété de *Thaïs*, tout en insistant sur le peu de fidélité que France montrait envers la *Légende Dorée*. « [cè] n'est qu'une mauvaise action de plus au compte de M. Anatole France, son auteur, et de M. Renan, qui en est l'inspirateur ». Paphnuce est tantôt exalté, tantôt stupide, et c'est le fait, dit le P. Brucker, d'une « répugnante comédie », d'un « odieux travestissement » ; enfin, après avoir stigmatisé la contrefaçon des agapes chrétiennes que présente le roman et le caractère destructeur de la philosophie prônée dans le « Banquet », le Jésuite se plaignait de ce que France ne parlât point directement, employant ainsi une « méthode de corruption louche et fuyante ». Cette attaque faillit attirer une riposte publique de France : il écrivit un projet de préface (94) pour le roman. Si elle avait paru, elle aurait montré quelle force de lutte recélait *Thaïs*. Elle aurait été un véritable pamphlet, à la manière de ceux que Voltaire écrivait contre ses adversaires jésuites. On n'y trouve certes aucun des enveloppements renaniens : « Quand *Thaïs* parut dans la *Revue des Deux Mondes*, on l'intitula conte philosophique, non pour marquer que c'était une fiction inspirée par l'amour de la sagesse, mais afin d'avertir tout de suite les personnes simples qu'elles y rencontreraient des difficultés. C'était seulement une manière de dire à une infinité d'excellentes personnes qu'on ne les amuserait point et qu'on risquerait même de leur déplaire [...] Ma *Thaïs* a fâché beaucoup un Révérend Père jésuite, lequel m'a adressé des injures innocentes dans une revue à lui, qu'il m'a fait envoyer à propos ; faute de ce soin, j'ignorerais encore le Révérend Père et ses fureurs. Dans le même temps, une revue publiée à Odessa me reprocha avec la même indignation de m'être écarté, dans mon récit, de l'orthodoxie grecque. Je me console de n'avoir contenté ni l'un ni l'autre, en songeant que je ne pouvais pas, quoi que je fisse, les contenter tous deux. Je l'avoue, le Révérend Père m'a flatté en m'injuriant. Il avait lu mon conte, et même il l'avait si bien lu que, quand il essaya de rétablir l'histoire de sainte *Thaïs* et de saint Paphnuce dans sa pureté première, il ne put s'empêcher d'introduire dans son récit des traits qui sont de mon invention [...] Je ne dis pas cela pour en faire un grief au Révérend Père, mais pour l'induire à méditer sur son état. Il a pris quelque chose du poison qu'il voulait détruire et il connaît à ses dépens que le diable est subtil. » A la suite de ce manuscrit, France a écrit en note : « 1) Dire que je n'ai pas voulu conter la vraie histoire. 2) La conter — Vous voyez bien que vous ne savez... Laissez-moi vos légendes si vous n'en faites rien. »

L'insolence de cette Préface, qui touche l'ennemi au point faible, aurait engagé France d'une manière insolite : c'est une riposte

(92) 27 décembre 1890, B. N.

(93) *Etudes Religieuses* — Revue publiée par des Pères de la Compagnie de Jésus — fondée en 1856.

Décembre 1889 : « A propos d'un roman de la *Revue des Deux Mondes* », t. 48, p. 641.

(94) Ce projet de Préface, resté inédit, était en 1925 en possession de Louis Barthou. Il le publia dans *Conferencia* du 1^{er} mai 1925, pp. 464-65 — (publication d'une conférence prononcée par Barthou le 19 décembre 1924, « Anatole France sans la politique ».)

de premier mouvement, qui sent la colère. Dans une société habituée à demander à l'écrivain de la tranquilliser sur elle-même, elle aurait fait scandale. Or, France voulait établir sa situation mondaine. Cette considération l'a sans nul doute décidé à garder sa Préface inédite, car il était partagé entre des tendances diverses : irrespect spontané de la société dont il frondait les principes, mais aussi désir de jouissance. Il ne surmonta ce dilemme que tardivement, après être parvenu aux honneurs. Puis il n'aimait pas les attaques « ad hominem », du moins aussi caractérisées : il prenait assez vite du recul par rapport aux événements, non point tant d'ailleurs pour s'apaiser que pour transposer les questions personnelles sur un plan général, et absorber ses réactions de pamphlétaire dans son activité de polémiste.

C'est ce qu'il fit dans ses chroniques du *Temps* et de l'*Univers Illustré*. Elles témoignent qu'il ressentit de façon très personnelle l'attaque des Jésuites : elle eut pour principale conséquence d'augmenter son irrégion, de la faire plus impertinente, enfin de hâter son évolution vers des formes de combat apparentées à celles du dix-huitième siècle. Avant de s'épanouir dans la *Rôtisserie de la Reine Pédauque*, cette pensée s'exprime au fil de l'actualité. France ne cache par l'origine de sa lutte : « Le hasard m'a mis entre les mains un numéro récent d'une Revue dirigée par les R. P. Jésuites. Sans me flatter, et pour le dire en passant, je m'y vis fort malmené. Les petits pères m'ont traité sans douceur, tout comme ils traitent le Père Gratry et le Père Lacordaire », écrit-il le 5 janvier 1890. (95). En octobre (96), la publication du livre du Père Didon sur Jésus-Christ lui fournit une occasion d'attaquer l'histoire religieuse, telle qu'elle est écrite par un membre du clergé. Il se donne l'apparence de soutenir, dans leur opposition à cette histoire d'un dominicain, les Pères Jésuites qui dirigent, dit-il, « une certaine revue que je connais fort bien, car ils ont eu la bonté de me l'envoyer un jour qu'ils m'y maltraitaient beaucoup, mais non pas autant toutefois que le Père Gratry et le Père Lacordaire ». Ainsi se réserve-t-il le beau rôle, en mettant en lumière les dissensions intimes du clergé. « J'avoue, pour ma part, que depuis saint Antoine jusqu'au Père Didon, les moines m'étonnent. » Et il démontre malignement que le Père Didon, par le seul fait qu'il appartient à l'Eglise, n'a pu introduire la science dans l'exégèse. France sépare absolument la critique indépendante de la critique ecclésiastique, et n'admet que les chrétiens qui professent hautement l'absurdité de la foi : bon procédé pour l'affaiblir en le restreignant au pur instinct, comme il l'a déjà fait dans *Thaïs*. Une critique du miracle complète cet article, qui est pourtant infiniment moins irrespectueux que l'article non repris en volume (97) écrit sur le même sujet par France, quinze jours après. Le physiologiste qui lui avait déjà servi d'intermédiaire commode lors de la querelle du *Disciple* reparait ici : ce personnage, d'utilisation typiquement voltairienne, permet à France l'attaque de front contre le catholicisme qu'il assimile à l'obscurantisme. Les livres d'exégèse ont paru de forme trop violente au physiologiste : « Vous connaissez leur manière, vous, [dit-il à France],

(95) 5 janvier 1890, *Temps*. « Péladan, la Victoire du mari ». Repris *Vie Littéraire*, III, 237.

(96) 19 octobre 1890. « Le R. P. Didon et son livre sur Jésus-Christ ». Repris *Vie Littéraire*, III, 84.

(97) 3 novembre 1890. « Une conversation à propos du P. Didon et quelques mots sur le troisième volume de l'*Histoire d'Israël* » *Temps*, non repris en volume.

que les Petits Pères ont un jour si bien accommodé dans leurs *Etudes* [...] Aujourd'hui je m'explique ce ton de la polémique orthodoxe. Ce n'est que par un effort de la volonté et un compromis avec la raison qu'ils se maintiennent sur leur terrain. Leur sincérité ne me semble pas douteuse. Mais, pour si affirmis qu'ils se donnent, je ne les tiens pas pour bien assurés. Leur foi est vraiment une vertu, acquise au prix d'une lutte violente. Je dirai, pour parler la langue qui m'est habituelle, que leur foi est le produit d'une autosuggestion impérative, par laquelle ils refoulent, dans leur inconscient, tout ce qui, dans la conscience moderne, est contraire à ce qu'ils professent.

Cette position critique, où ils se maintiennent désespérément, explique leur méchante humeur. Oh ! qu'une vraie certitude, résultant de la claire vue des choses, en pleine possession d'elle-même et de ses moyens, agit avec plus d'aisance et de sérénité ! » Le physiologiste raille la « candeur opaque » du Père Didon. « C'est ce qui plaît à la foule ; elle demande des affirmations et non des preuves. Les preuves la troublent et l'embarrassent ». Il attaque encore la notion de miracle, l'explique par des phénomènes hystériques, et conclut : « Après comme avant le livre du P. Didon, il restera que la foi est un acte de bonne volonté ».

L'article du P. Brucker, si sensible à France qu'il le rappelle encore dans l'*Univers Illustré* d'avril 1891 (98), eut donc pour conséquence de développer son anticléricalisme et par contre-coup son opposition foncière au catholicisme. Il jeta violemment France d'un seul côté et lui fit attaquer l'Eglise, non plus avec cette ambivalence apparente d'un voluptueux à la fois attiré et repoussé par elle, mais avec la vigueur d'un intellectuel qui s'est assimilé les procédés des *Provinciales* et du *Dictionnaire Philosophique*. France retrouva l'anticléricalisme qu'il exprimait sporadiquement dans sa jeunesse, et en fit désormais un usage constant. Un article du P. Brucker dans les *Etudes religieuses* de novembre 1892 (99) mit le comble à la mauvaise humeur de l'écrivain. Le Jésuite y traitait *Thaïs* de « roman prétendu philosophique ». « D'une légende tout embaumée des parfums de la pureté chrétienne, l'auteur a su tirer une fantaisie malpropre ». Il attaquait l'érudition du roman, traitait les doctrines du Banquet de « songes creux » et les philosophes de « farceurs », ne voyait que parodie et insinuation odieuse dans l'intrigue et qualifiait France d'« artiste en littérature louche ». Aussi tenace adversaire que Brunetière, le P. Brucker contribua beaucoup à dresser France définitivement contre la religion et à lui faire admettre la polémique dans son œuvre.

Pourtant, France ne se décida pas aussitôt à exprimer en dehors de ses chroniques, à découvert, sa virulence. Les contes recueillis dans l'*Etui de Nacre* (ils furent publiés au préalable dans le *Temps* à l'occasion des fêtes catholiques (100)) continuent selon la

(98) *Univers Illustré*, 4 avril 1891 ; non repris. « ... je ne suis pas méchant (quoi qu'en disent les Pères Jésuites) » (p. 166).

Cf. aussi *Temps* du 23 novembre 1890, repris *Vie Littéraire IV*, 180. Comparant les jésuites du XIX^e siècle à ceux du XVII^e, France écrit : « Ils ont peut-être une morale plus sévère ; ils sont, je le sais, moins polis. »

(99) *Etudes Religieuses*. R. P. P. Brucker : « M. Anatole France et son dernier roman », novembre 1892, t. 51, p. 503.

(100) *L'Etui de Nacre* fut publié le 28 septembre 1892. Les contes qui nous intéressent ici avaient paru à l'occasion de Pâques ou de Noël (sauf « L'Histoire des deux amants d'Auvergne », recueillie sous le titre de « Scolastica », parue le 8 décembre 1889 dans le *Temps*).

manière insinuante de *Thaïs*, exploitant l'hagiographie ou la tradition pour les déformer. Le scepticisme de l'écrivain y apparaît surtout, un scepticisme que sa nature suffit à rendre dissolvant. Mais la polémique demeure sous-jacente : France ne tire pas de conclusion, et même, dans certains cas, paraît se complaire à de simples exercices de style sacré. C'est le cas pour « Saintes Oliverie et Liberette » et pour « Sainte Euphrosine », encore que dans cette dernière nouvelle se glissent quelques traits d'ironie ; mais une ironie transparente, qui prend l'aspect de la naïveté, une ironie que le lecteur construit plus qu'à moitié : Euphrosine délaisse les sciences pour des « problèmes plus dignes d'intérêt, comme, par exemple... faire la somme des nombres représentés par les lettres du nom de Jésus et [...] considérer les propriétés merveilleuses de ces nombres » (101). Au moment où elle s'enfuit dans un couvent afin de se garder chaste, un vieillard qui la voit passer s'exclame : « Par Jupiter ! Voici l'enfant Eros qui porte un petit pot d'onguent à sa mère. Comme il est tendre et beau ! Comme il brille de vénusté ! » (102). L'histoire des deux amants d'Auvergne (« Scolastica ») est plus narquoise. « Je la rapporte à peu de chose près comme elle est dans Grégoire de Tours », écrit France : en effet, plus de la moitié du conte suit fidèlement la traduction Guizot (103) de ce Grégoire de Tours que France aimait parce que ses chroniques sont aussi naïves que la *Légende Dorée*. Seulement, le conte est juxtaposé à une conclusion inventée par France : elle est elle-même épicurienne, et de plus elle donne à l'histoire d'Injuriosus et Scolastica une couleur toute différente de la couleur primitive. La signification de la fin du conte par exemple, littéralement semblable chez Grégoire de Tours et chez France, est différente en esprit. Elle prend chez France une ironie peu respectueuse. « Agenouillé près d'elle, Injuriosus prononça à haute voix ces paroles : — Je te rends grâce, Seigneur Jésus, de ce que tu m'as donné la force de garder intact ton trésor. A ces mots, la morte se souleva de son lit funèbre, sourit et murmura doucement : — Mon ami, pourquoi dis-tu ce qu'on ne te demande pas ? » Le vieux poète païen Silvanus se charge en effet d'interpréter le miracle des roses surgies sur le tombeau des deux époux de telle manière qu'il exalte la sensualité, à contre-sens de la doctrine chrétienne : « Les roses qui sortent d'elle [Scolastica] et qui parlent pour elle, nous disent : — Aimez, vous qui vivez. Ce prodige nous enseigne à goûter les joies de la vie, tandis qu'il en est temps encore. » (104). Le procédé de France se montre ici : grâce à une intervention qui semble minime et par personnage interposé, il fait naître le doute avec une remarquable économie de moyens. Il compte sur la contagion psychologique ressentie par le lecteur pour fausser toute la légende dans son souvenir.

C'est encore le mélange des éléments païens et chrétiens qui donne au conte « Amycus et Célestin » sa valeur d'impiété. Le dia-

« Amycus et Célestin » parut le 6 avril 1890, dans le *Temps*, sous le titre : « Amycus et Célestin, conte philosophique pour le jour de Pâques ».

Le « Procureur de Judée », le 25 décembre 1891, dans le *Temps*.

« Sainte Euphrosine », le 29 mars 1891, dans le *Temps*, sous le titre : « Les actes de la vie de Sainte Euphrosine d'Alexandrie (conte pour le jour de Pâques) ».

(101) *Etui de Nacre*, p. 62.

(102) *Etui de Nacre*, p. 69.

(103) La traduction Guizot a paru chez Didier en 1861. Voir l'article paru dans les *Débats* du 2 novembre 1924 : J. Mauris, « Anatole France et Grégoire de Tours ».

(104) *Etui de Nacre*, pp. 86-87, et p. 88.

bolisme de France s'y fait aimable, inoffensif en apparence: bien que les fées et les faunes représentent la nature, ils ne semblent guère dangereux, jusqu'au moment où le faune Amycus abuse l'ermite Célestin en célébrant un dieu équivoque dans sa chapelle « bâtie avec les débris d'un temple de Vénus » (105). Ce dieu que l'ermite croit être le sien se révèle être le plus païen de tous ceux du paganisme, le « soleil sacré » (106), et c'est avec une ironie destructive que France montre Amycus, baptisé par l'ermite, révééré comme saint après sa mort. Les éléments sont tout à fait fondus dans le conte, parce que le parallélisme des fêtes païennes et chrétiennes est exploité par l'écrivain; il a réussi en cela une fusion originale. Louis Ménard évoque bien les Satyres et les Ondines dans « L'Ermitage de saint Hilarion » (107); Paul Arène déplore bien la mort de Pan dans une Provence christianisée (108): mais chez l'un et l'autre, le christianisme demeure vainqueur. Au contraire, France jette la suspicion sur les dogmes et les saints: victoire détournée de la nature, telle est la leçon de sa légende.

Tous ces contes reprennent une étude favorite de France: celle du moment où l'Antiquité se résout dans la civilisation chrétienne. Mais alors que dans les *Noces Corinthiennes*, les deux religions s'affrontaient irréductiblement, elles se fondent ici, et les frontières s'effacent dans les contes de *L'Etui de Nacre* tout comme dans *Leuco-noé* et parfois dans *Thaïs*. C'est que France a trouvé toutes les ressources que présente la légende pieuse pour la propagande antireligieuse: s'il insiste sur elle, c'est pour faire pièce aux critiques du P. Brucker. Les « notes » fictives qu'il a ajoutées aux contes de « Sainte Euphrosine » et des « Deux Amants d'Auvergne », étalage d'une érudition qui se nie elle-même (109), en sont la preuve.

Ces contes expriment un scepticisme qui empêche France de se tourner délibérément vers l'action. Le rêve et la réalité n'y sont si bien mêlés que parce que France, par sa propre nature, était lui-même porté à les confondre. Il trouve personnellement un charme dans ce monde vague, imprégné de volupté diffuse, et entretient volontiers l'équivoque pieuse. Il est vrai que la polémique y gagne en profondeur ce qu'elle perd en violence apparente: France n'emprunte à la religion que l'anecdote et le vocabulaire; la manière dont il présente le monde est, elle, absolument et tranquillement païenne. Il coupe toutes les affirmations métaphysiques, ne conçoit ni la prière, ni la foi, et dissout le fait religieux dans des composantes historiques et morales. Pour lui, le christianisme n'est pas un événement de valeur unique, mais une illusion humaine. C'est pourquoi il fait partager sans effort son attitude au lecteur: elle est chez lui attitude

(105) *Etui de Nacre*, p. 37.

(106) *Etui de Nacre*, p. 38. C'est à propos de ce conte et du conte des « Deux Amants d'Auvergne » que Pierre Quillard reprochait à France de « dégrader la beauté des mythes ». *Mercur de France*. « Anatole France ». 1892, VI, p. 124.

(107) Louis Ménard, *op. cit.* Saint Hilarion, au cours de ses méditations, se rappelle les Centaures et les Satyres que vit saint Antoine au désert; l'Ondine lui apparaît sur ces entrefaites (pp. 61-62).

(108) Paul Arène, *La Gueuse Parfumée*, 1876.

(109) « Sainte Euphrosine », pp. 77-79.

« Scolastica », pp. 88-89 de *L'Etui de Nacre*.

Cette dérision des références érudites et de l'exactitude des traductions annonce celle qui s'étale dans la Préface de *l'Ile des Pingouins*, par réaction contre les critiques qui avaient contesté l'érudition de *La Vie de Jeanne d'Arc*, a-t-on dit. Mais l'idée première de la dérision est beaucoup plus ancienne chez France, on le voit ici.

vitale. Les contes de *L'Etui de Nacre*, exprimant le plus purement l'antireligion spontanée de France, permettent de la distinguer de celle de Renan, qui était beaucoup plus volontaire. Renan était disposé à comprendre et à ressentir le mysticisme (110) ; sa polémique se fondait sur la critique historique et philosophique, sur l'exégèse rationnelle. Mais son esprit, à la différence de celui de France, n'était pas foncièrement dissemblable d'un esprit religieux, et Renan était prêt à admettre la primauté du christianisme sur la mythologie (111). Il y a chez Renan lorsqu'il parle de religion un regret, un arrachement, qu'on ne sent point chez France. Celui-ci met toute l'aisance imaginable à inspirer la méfiance envers le catholicisme : spirituellement, il vit sur des valeurs antérieures à lui.

Le résultat dernier de ce scepticisme apparaît dans « Le Procureur de Judée », publié dans le *Temps* pour la Noël 1891. Le renouveau du catholicisme s'affirmait alors : en mai de la même année, l'encyclique *Rerum Novarum* avait ouvert la voie au catholicisme social ; le « ralliement » avait été annoncé par le toast du cardinal Lavigerie, en novembre 1890, et le spiritualisme était de mode chez les intellectuels, comme en témoigne cette lettre de Jules Soury à France : « Il faut que je vous prie [...] de ne pas donner suite, en ce moment, au projet d'article que vous savez. Les temps sont devenus trop mauvais. Je ne parle pas de la grippe, vous m'entendez bien, mais de la théomanie qui sévit aujourd'hui dans une partie de la société française. Tout n'est que flux et reflux sur l'océan des choses. Il faut attendre, je crois, que le flux des déjections papalines se retire, qui inondent, submergent le *Temps* de leurs immenses nappes jaunes. » (112)

En ces circonstances, le scepticisme exprimé dans « Le Procureur de Judée » prend force de lutte. Ce n'est plus le voluptueux attaché aux joies de la terre qui parle ici contre le christianisme, mais le philosophe qui, depuis longtemps, a discerné dans l'histoire une valeur irrationnelle. Cette pensée se dessinait déjà en filigrane dans *Leuconoé* ou *Thaïs*, puisque le christianisme y était présenté comme une des nombreuses religions dont le triomphe était possible, et seulement une parmi les autres. Mais le sacrilège sensuel dominait dans ces œuvres : « le Procureur de Judée », en revanche, n'est écrit qu'en vue de la dernière phrase qui assimile le triomphe du christianisme à un hasard imprévisible même pour un des principaux acteurs du drame évangélique. Une fois de plus, le lecteur est pris par surprise. Le conte est une reconstitution aussi exacte que l'archéologie peut l'exiger des sentiments d'un Romain cultivé et attaché aux traditions latines, envers les Juifs qu'il a été appelé à gouverner. Il ne les comprend point, parce qu'interprétée suivant ses habitudes, la conduite des Juifs est absurde ; leur monothéisme lui échappe, et par conséquent la cause de leur turbulence. On se laisse prendre à une reconstitution si plausible : lorsque Ponce-Pilate avoue à la dernière phrase du conte : « Jésus de Nazareth ? Je ne me rappelle pas », il n'y a plus moyen de contester la vraisemblance de son oubli. Celui-ci paraît au contraire logique et nécessaire. Le scepticisme de France sur l'histoire est absolu : Ponce-Pilate, homme intègre et de bonne volonté, sourit de pitié à l'idée qu'une religion venue de Judée pourrait un jour dominer Rome et y compromettre

(110) Voir le chapitre qui, dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (1883) concerne les aptitudes mystiques de la race bretonne (chapitre II).

(111) Voir note du chapitre III.

(112) Lettre du 25 octobre 1891. B. N., correspondance.

sa mémoire. Cette méconnaissance de l'avenir est légitime dans son cas ; elle prouve seulement que l'homme est jouet du hasard, misérable et sans pouvoir sur lui-même. Mais le scepticisme aboutit malgré tout à une attaque du christianisme : celui-ci n'a pas un caractère miraculeux ni essentiel, puisqu'il n'est pas distingué par ceux qui assistent à sa naissance. Cette idée circule à travers tout le conte, sans qu'une seule phrase l'exprime littéralement : l'ironie de France n'est pas dans les mots, mais dans les dimensions qu'il donne à son histoire. Elle est non pas antichrétienne, mais ignorante du christianisme et naturelle dans cette ignorance. L'explication du monde par les desseins de Dieu et l'élection du peuple juif, à la manière de Bossuet, est sapée comme chez Voltaire (113) à partir du même principe de déroulement irrationnel du destin. La polémique de France s'avance là beaucoup plus que la polémique de Renan. Alors que dans *La Vie de Jésus*, Renan avait décrit les mouvements religieux juifs antérieurs au christianisme tout comme le fait Anatole France, disant que leurs adeptes étaient fanatiques et brouillons (114) (sa description a sans doute servi de modèle à France), il n'avait pu s'empêcher de considérer le christianisme comme un mouvement de caractère spécifique : cela se marque surtout dans *Saint Paul* (115), où il donne tort au magistrat romain qui renvoya Paul

(113) *Essai sur les Mœurs*, Introduction, pp. 110-145.

Dictionnaire Philosophique. Article « Histoire », p. 355.

(Edition des *Cœuvres Complètes*, 1879).

(114) *Vie de Jésus*, pp. 58-61 : Renan insiste sur le fanatisme des sectaires juifs, Samaritains, zélotes, adeptes de Judas le Gaulonite.

(115) Renan, *Histoire des origines du christianisme*, III : *Saint Paul*, Paris 1869.

Gallion, Romain cultivé, refuse de condamner Paul sur la demande des Juifs, mais se contente de renvoyer tout le monde sans plus ample informé : « Certes, il eût été plus sage de ne pas se montrer si dédaigneux. Gallion fut bien inspiré en se déclarant incompétent dans une question de schisme et d'hérésie ; mais que les gens d'esprit ont parfois peu de prévoyance ! Il s'est trouvé plus tard que la querelle de ces sectaires abjects était la grande affaire du siècle. Si, au lieu de traiter la question religieuse et sociale avec ce sans-gêne, le gouvernement se fût donné la peine de faire une bonne enquête impartiale, de fonder une solide instruction publique, de ne pas continuer à donner une sanction officielle à un culte devenu complètement absurde ; si Gallion eût bien voulu se rendre compte de ce que c'était qu'un juif et un chrétien, lire les livres juifs, se tenir au courant de tout ce qui se passait dans ce monde souterrain ; si les Romains n'avaient pas eu l'esprit si étroit, si peu scientifique, bien des malheurs eussent été prévenus. Chose étrange ! Voilà en présence, d'une part, un des hommes les plus spirituels et les plus curieux, de l'autre une des âmes les plus fortes et les plus originales de son temps, et ils passent l'un devant l'autre sans se toucher [...] L'homme de la société, avec ses dédains frivoles, passe presque toujours sans s'en apercevoir à côté de l'homme qui est en train de créer l'avenir... » (pp. 223-225). France attaqua cette interprétation du caractère de Gallion dans *Sur la Pierre Blanche* : mais le conte du « Procureur de Judée » va déjà contre elle. Renan ne pouvait se tenir de croire que le christianisme était un événement spécifique. Ce qu'il dit de Ponce-Pilate dans *La Vie de Jésus* (pp. 401-410) montre précisément la distinction qu'il établit entre la période païenne et celle où apparaît Jésus. Son opinion sur Pilate varie suivant qu'il traite de l'une ou de l'autre : « Jérusalem était une ville très séditeuse, et pour un étranger un insupportable séjour. Les exaltés prétendaient que c'était chez le nouveau procureur un dessein arrêté d'abolir la loi juive. Leur fanatisme étroit, leurs haines religieuses révoltaient ce large sentiment de justice et de gouvernement civil, que le Romain le plus médiocre portait partout avec lui. Tous les actes de Pilate qui nous sont connus le montrent comme un bon administrateur [...] Dans ses meilleurs projets pour le bien du pays, notamment en tout ce qui tenait aux travaux publics, il avait rencontré la Loi comme un obstacle

sans le comprendre. Au contraire, France étend le jugement de Renan jusqu'au christianisme, qu'il dissout ainsi.

L'irrévérence de ce conte est l'expression dernière du doute, l'intégration de tous les éléments du scepticisme dans une attitude finalement hostile à la religion révélée. La pensée de France s'avance vers l'impiété du dix-huitième siècle ; il emprunte une forme de lutte plus incisive que le gauchissement des légendes sacrées. Renan admirait « Le Procureur de Judée » : « Je crois que c'est ce que vous avez écrit de plus profond. La fin surtout est admirable. » Invitant France à aller le voir en Bretagne, il approuve la malignité des autres contes : « Je vous montrerai combien vous avez raison, combien la couche de christianisme est mince, combien le paganisme naturaliste est là vivant, seul vivant. » (116).

La Rôtisserie de la Reine Pédauque est la franche reconnaissance par Anatole France des influences du dix-huitième siècle, le choix par conséquent d'une forme de lutte contre le mysticisme moins enveloppée que jadis. Les contes de *L'Etui de Nacre* détruisaient les légendes ou les mythes chrétiens en les prenant au moment de leur formation, avec une prédilection secrète pour leur naïveté. Rien de tel dans la *Rôtisserie* (parue d'ailleurs dans l'*Echo de Paris* qui, plus que le *Temps*, admettait la légèreté et le libertinage (117)). La forme de sur-naturel qui est respectée en apparence dans le roman n'est point le catholicisme, mais les spéculations de la magie kabbalistique, qui forment toute l'intrigue ; et ce respect est bien pure apparence. Il permet simplement à France d'introduire dans le roman une dimension religieuse autre que le catholicisme et pourtant proche de lui. Elle n'en inquiète que mieux : d'Astarac tient dans la *Rôtisserie* le

infranchissable ». Jusqu'alors, l'interprétation de France dans son conte est la même que celle de Renan. Mais voici ce que Renan écrit lorsque Pilate voit comparaître Jésus : « Pilate ne comprit rien à cet idéalisme supérieur. Jésus lui fit sans doute l'effet d'un rêveur inoffensif [...] Vingt ans plus tard, Gallion suivait encore la même conduite envers les Juifs [...] Par une condescendance qui devait livrer son nom aux fouets de l'histoire, il céda. »

(116) 28 décembre 1891, B. N., nouvelles acqu. fran. 10805, folio 58. Renan fait allusion à une chronique parue le 26 décembre dans *L'Univers Illustré* ; elle prouve encore le scepticisme anticatholique de France. Parlant des croyances de Noël en Bretagne, qui remontent au paganisme, il écrivait : « Nous ne les appellerons point superstitions, car si l'on reconnaît les superstitions mortes, on distingue mal les vivantes, et il ne serait pas juste d'appeler superstitieux les gens seuls qui sont superstitieux autrement que nous. Disons donc que ce sont des croyances » (*non repris*) (p. 622).

En juin, France avait implicitement opposé les doctrines de Renan, « une sorte de stoïcisme très doux et un peu sceptique », au catholicisme dont le renouveau se marquait alors par l'inauguration du Sacré-Cœur. France, dans ce même article (13 juin, *non repris*) en parle avec ironie. Il compare la foule à des fourmis et se plaint de « l'iniquité que commet envers elle la doctrine théologique. Les bêtes n'ont point failli, et elles partagent la malédiction d'Adam, elles participent à la grande souffrance qui étreint les créatures [...] peut-être ont-elles trouvé au mal une explication qui vaut les nôtres. » (p. 267).

(117) *L'Echo de Paris* avait été fondé en 1883 par Valentin Simond, ex-révolutionnaire qui avait dirigé « La Marseillaise » à laquelle collaboraient Rochefort et Lepelletier. Valentin Simond prit Aurélien Scholl comme rédacteur en chef à *L'Echo de Paris* et distança le *Gil Blas* : les deux journaux étaient comparables pour leur ton léger, leur préférence pour la littérature distrayante et les « nouvelles à la main ». Lorsque les fils de V. Simond remplacèrent leur père à la direction du journal, ils lui donnèrent peu à peu une couleur politique (voir article de G. Charensol dans les *Nouvelles Littéraires* du 21 mai 1932).

rôle des philosophes du Banquet dans *Thaïs*, c'est-à-dire qu'il révèle et professe le diabolisme. Grâce à lui, France fait entrer dans le roman ce sacrilège dont l'expression lui est nécessaire depuis sa jeunesse, parce qu'il a été élevé dans le catholicisme. Le sacrilège scandalise le croyant plus que la négation pure et simple de la foi, et c'est par conséquent un précieux instrument de polémique. Mais France n'oublie pas qu'il est aussi reconnaissance du sacré : « On ne conçoit pas le sacrilège sans la foi, et le Juif qui poignarda la sainte hostie rendit par cela même un sincère hommage à la vérité de la transsubstantiation » (118), fit-il dire à l'abbé Coignard. Pour que le sacrilège prenne sa pleine valeur rationnelle, il faut qu'il soit lui-même nié, et le surnaturel dont il se réclame proclamé faux. A un second niveau, la véracité de la magie est, elle aussi, tournée en ridicule dans la *Rôtisserie de la Reine Pédauque*. La source à laquelle France a puisé son intrigue l'y prédisposait : c'est en effet par Voltaire et à travers son commentaire qu'il a fait connaissance avec Montfaucon de Villars, auteur du *Comte de Gabalis* (119) et prototype de Jérôme Coignard. Cette source nous est révélée par France lui-même dans une chronique de *L'Univers Illustré* de mars 1892 (120). Voltaire précise dans le Catalogue des auteurs de *L'Histoire du Siècle de Louis XIV* (121) que l'abbé de Villars fut assassiné par les sylphes en 1675. « Mais on voit [écrit France] que Voltaire plaisante, et il semble bien qu'il ait raison de plaisanter. A vrai dire, Voltaire avait trouvé cette tradition chez Moréri, qui la rapporte sans y ajouter plus de foi qu'il ne devait, étant aumônier de Mgr l'évêque d'Apt. On peut douter que le *Comte de Gabalis*, qui est d'ailleurs un livre bien curieux, révélât des mystères, et même que les cabbalistes eussent des mystères. On doutera plus encore qu'ils voulassent et qu'ils pussent punir de mort cette prétendue révélation [...] il y a là [dans l'assassinat] une énigme historique qui pique la curiosité. » D'inspiration, le roman de France est donc voltairien et non cabbaliste. Si la curiosité de France a été attirée par le destin de l'abbé de Villars, c'est en outre que l'opportunité d'attaquer la pensée magique se faisait sentir en cette année 1892, qu'il ouvre dans *l'Univers Illustré* par l'ironique examen des prophéties de Nostradamus (122). Alors comme à la fin du XVIII^e siècle, et pour les mêmes motifs (on était las d'un rationalisme trop rigoureux), la mode était à l'occultisme, qui attirait bon nombre d'intellectuels dé-

(118) *Rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 187.

(119) Montfaucon de Villars : *Le comte de Gabalis, ou Entretien sur les sciences secrètes*, 1670 chez Barbin, 1700 chez Lejeune, Amsterdam (édition citée p. 2 de la *Rôtisserie*).

M. René-Louis Doyon a donné de l'ouvrage une édition commentée, précédée d'une étude intitulée : « Magie et dillettantisme : le roman de Montfaucon de Villars et la *Rôtisserie de la Reine Pédauque* ». Paris, 1921. (1)

(120) *Univers Illustré*, 19 mars 1892. Non repris.

(121) *Le Siècle de Louis XIV — Catalogue de la plupart des écrivains français qui ont paru dans le siècle de Louis XIV, pour servir à l'histoire littéraire de ce temps* — « Montfaucon de Villars (l'abbé), né en 1635, célèbre par le *Comte de Gabalis*. C'est une partie de l'ancienne mythologie des Perses. L'auteur fut tué, en 1675, d'un coup de pistolet. On dit que les sylphes l'avaient assassiné pour avoir révélé leurs mystères ».

(122) *Univers Illustré*, 9 janvier 1892, non repris. « En ce temps-ci [écrit France] il n'est pas inutile de combattre les superstitions les plus ineptes ».

(1) Voir aussi « Vie, aventures, mort tragique de l'abbé Montfaucon de Villars, sa légende, sa montée aux théâtres, sa descente aux enfers et sa réincarnation en J. Coignard — restaurées par R. L. Doyon ». Paris 1942.

sireux de ne pas se réclamer d'une religion dogmatique. Aussi plusieurs romans et recueils poétiques parurent-ils, qui retraçaient des aventures surnaturelles : Stanislas de Guaita (123), le Sâr Péladan (124), Jules Bois (125), Léon Hennique (126) en écrivirent non sans talent. France ne fut pas tout d'abord hostile à cette littérature qui s'opposait au naturalisme (127), mais il précisa toujours qu'il n'ajoutait aucun crédit à l'occultisme. En 1892, le courant spiritualiste était trop prononcé pour que l'écrivain ne finit pas par s'inquiéter de ces recherches qui, pour n'être pas orthodoxes, n'en étaient pas moins irrationnelles. Le début de la *Rôtisserie de la Reine Pédauque* souligne bien l'actualité de son sujet, par une note ironique dont l'esprit rappelle Molière et Voltaire. « Ces discours [ceux du cabaliste gascon] avaient trait à la magie et aux sciences occultes, dont on est aujourd'hui fort entêté. On ne parle que de Rose-Croix — Note de l'éditeur : Ceci fut écrit dans la seconde moitié du dix-huitième siècle » (128). France a donc sciemment choisi une époque toute comparable à la sienne pour opposer, aux romans sérieux sur l'occulte, un roman où les dés sont pipés. La grande leçon de la *Rôtisserie de la Reine Pédauque* est le refus de tout surnaturel, fût-il magique. Les commentateurs qui ont reproché à France de déformer les théories de la cabbale et de ne pas les avoir sérieusement étudiées (129) n'ont pas assez considéré que ce qui compte pour France, c'est de dévaloriser une doctrine à la mode, tout en s'y amusant. Il importe peu alors que les Salamandres soient femelles dans le roman alors que la magie en fait surtout des esprits mâles, ou que la théorie des esprits élémentaires soit adultérée par France. Il a pris au *Comte de Gabalis* les doctrines les plus pittoresques : description des Esprits Elémentaires qui peuvent devenir immortels par union avec les hommes, manière de les soumettre par la poudre solaire, puissance du mot Agla pour les évoquer, union des hommes avec les nymphes et caractéristiques des Mages (130). C'est aussi le plus superficiel de la magie : mais France voulait seulement en réjouir le lecteur et en fonder une intrigue vivante. L'essentiel est que cette intrigue magique soit constamment doublée par une intrigue très humaine, qui l'explique rationnellement et la réduit donc à

(123) *Oiseaux de passage*, 1881.

Rosa Mystica, 1885.

(124) *La décadence latine, éthiopée*, comprend 21 volumes, parus à partir de 1885. *La victoire du mari*, dont parle France, en est le sixième volume.

(125) *Les noces de Sathan*, drame, 1890.

(126) *Un caractère*, 1889.

(127) *Temps*, 22 septembre 1889 (« Léon Hennique. L'idéalisme d'un naturaliste ») *V. L.*, III, 142, sous le titre : « Léon Hennique ».

Temps, 5 janvier 1890 « Joséphin Péladan, la *Victoire du Mari* » *V. L.*, III, 233 : « Joséphin Péladan ».

(128) *Rôtisserie*, p. 2.

(129) M. R.-L. Doyon, *op. cit.* « On peut conclure qu'Anatole France a vu petit le monde inconnu... Dans la *Rôtisserie*, on n'en retrouve que déviations adultérées ; l'habile romancier a inventé avec des mots une manière d'occultisme sans fond, sans symbole sérieux, sans profondeur ; on aura quelque peine à préférer le babillage charmant et léger de Coignard au dialogue nerveux et savant de Montfaucon » (XLI).

(130) *Comte de Gabalis*, *op. cit.* Dans le Second Entretien sont décrits les peuples élémentaires et la manière de les évoquer ; dans le Troisième est donnée la puissance du mot Agla ; le Quatrième traite de l'union des hommes avec les nymphes, des sylphes avec les femmes, très supérieure à l'union des hommes et des femmes.

néant. Les pierres précieuses fabriquées par d'Astarac s'avèrent fausses (131) ; la Salamandre dont il promet les embrassements à Jacques Tournebroche est remplacée par la bien vivante Jahel (132), et l'assassinat de Jérôme Coignard est perpétré, par jalousie, par le Juif Mosaïde (133) : il n'est même point causé par une vengeance de mage, comme le veut la tradition en ce qui concerne l'abbé Montfaucon de Villars. Une succession de coïncidences permet à d'Astarac d'attribuer aux Elfes et aux Salamandres ces événements, et de ne pas même se laisser décontenancer par la découverte que ses pierres précieuses sont fausses (134). Mais aussi son esprit est-il offusqué : le récit de Tournebroche est fait de façon à inspirer l'ironie ou la pitié à son égard (135). L'occultisme est exposé durant tout le livre, mais constamment bafoué : le roman en est une réfutation, d'intérêt très vif en 1892, et une réfutation de style voltairien. C'est un appel au bon sens du lecteur, fût-il un peu gros ; puis le libertinage de l'intrigue la maintient près de la terre, mieux qu'un raisonnement quelconque.

C'est pourtant grâce au personnage de d'Astarac que France expose certains arguments qui lui sont chers, arguments contre Dieu et la religion catholique qu'il serait impossible de placer dans la bouche de Jérôme Coignard, fermement attaché au dogme. D'Astarac est un personnage complémentaire, sans lequel l'attaque antichrétienne ne pourrait être totale. Il donne en effet une théorie manichéenne de l'univers, et prononce une apologie du diable, qui sont trop habituelles à France, depuis sa jeunesse, pour qu'on n'y voie pas l'expression de sa pensée. Alors que dans *Le Comte de Gabalis* le diable est un faible et presque un inconnu (136), il est l'égal de Dieu dans la *Rôtisserie de la Reine Pédauque* : « Le vieil Adversaire, le grand Contradicteur garde, dans le monde spirituel, une telle puissance, que Dieu même compte avec lui. Je dirai plus : Dieu, qui le craignait, en a fait son homme d'affaires. » (137). « J'estime que les chrétiens calomnient Satan et les démons [...] Je tiendrais [Satan] non pour une vilaine bête, mais pour un petit Sylphe ou tout au moins pour un Gnome métallurgiste un peu moqueur et très intelligent » (138) « [les démons] ne sont autres que les Sylphes et les Salamandres [...] en réalité, ils sont beaux et vertueux. » (139). Le mythe du Démon, en particulier, est développé avec complaisance, à partir des mêmes arguments que dans le *Banquet de Thais* : « Il est clair que Jéhovah n'est pas Dieu, mais qu'il est un grand Démon, puisqu'il a créé ce monde. L'idée d'un Dieu à la fois parfait et créateur n'est que rêverie gothique [...] On n'admet point, si peu qu'on

(131) *Rôtisserie*, p. 298.

(132) *Rôtisserie*, p. 168.

(133) *Rôtisserie*, pp. 330-347.

(134) « Il [Coignard] a dérobé dans une armoire quelques pierres qui sont l'ouvrage de ces Sylphes et que ceux-ci avaient laissées imparfaites » (*Rôtisserie*, p. 344).

(135) « Il se trompait lui-même si bien qu'on ne pouvait ajouter grand-chose à ses illusions » (p. 178) — d'Astarac félicite Tournebroche d'actions exactement contraires à celles qu'il vient de commettre (p. 232) — il meurt dans son erreur (p. 380).

(136) P. 47 de l'édition Döyon : « Le démon est trop malheureux et trop faible pour avoir jamais eu le plaisir de se faire adorer ».

(137) *Rôtisserie*, p. 56.

(138) *Rôtisserie*, p. 110.

(139) *Rôtisserie*, p. 270.

ait l'esprit poli, qu'un être parfait ajoute quoi que ce soit à sa perfection, fût-ce un noisette. Cela tombe sous le sens. Dieu n'a point d'entendement. Car, étant infini, que pourrait-il bien entendre ? Il ne crée point, car il ignore le temps et l'espace, conditions nécessaires à toute construction. » (140). Toute la Genèse est réécrite de ce point de vue ; d'Astarac insiste sur le caractère inférieur du monde, par conséquent de son créateur, et c'est l'insolente pensée de France qu'on reconnaît dans cette phrase : [le] déluge [...] prépara une dernière déception au malheureux Démon, qui, reconnaissant bientôt l'inutilité et le ridicule d'une semblable violence, tomba dans un découragement et dans une apathie dont les progrès n'ont point cessé depuis Noé jusqu'à nos jours, où ils sont extrêmes » (141). Jérôme Coignard ne répond à ces théories que par des exclamations indignées ; elles restent, non point en elles-mêmes (car le gnosticisme, base de la Kabbale, est attaqué par l'intrigue du roman), mais comme expression de la multiplicité que France trouve dans le monde, et qui est la raison philosophique de son irrégion. Le diabolisme de l'écrivain se révèle subtil, n'empruntant la forme religieuse que pour mieux créer le doute et n'ayant de valeur que par rapport au catholicisme qu'il veut détruire. Nulle part ailleurs mieux que dans la *Rôtisserie*, ne se marque le double mouvement de France pour promouvoir, puis effacer ce diabolisme, qu'il surmonte en niant le surnaturel.

Cependant, le personnage qui dans le roman exprime le mieux, quoique de manière détournée, la manière dont France en veut au catholicisme, est l'abbé Coignard lui-même. Une lettre de France nous fait croire que le personnage a dépassé les intentions de l'auteur et suivi sa propre évolution au cours des cinquante-quatre feuillets qui constituèrent le roman : « La *Rôtisserie* [...] a, je crois, des parties passables, à cause de l'abbé Coignard, qui a pris un caractère » (142). Quoique théologien, Coignard a fini par représenter dans le roman une des positions de France devant le monde. Etrange théologien, à vrai dire, persuadé que Dieu est incompréhensible et ne s'attachant si fermement au dogme que parce qu'il est irrationnel. Il est d'Eglise ; mais il en est singulièrement et ne le prouve jamais mieux que dans des situations inattendues, en un vocabulaire pittoresque. « [Il ne faut pas] crier, à la façon des capucins et des bonnes femmes, qu'on voit Dieu à tous les chats qu'on fouette [...] » (143) « Il m'en coûte de servir un cabbaliste qui met nos saintes écritures cul par-dessus tête, sous prétexte de les mieux entendre ainsi » (144). Il prononce des paroles pleines d'onction dans une scène de débauche, à côté de Catherine en chemise (145), ou après avoir assommé un fermier général (146). Ce christianisme convient à France, parce qu'il reste en dehors de la vie courante. L'abbé Coignard est persuadé qu'en matière de morale une indulgence inépuisable est nécessaire, et qu'en matière de science, seul vaut le rationalisme : c'est dire qu'à propos des choses de ce monde, il exprime exactement

(140) *Rôtisserie*, pp. 67-68.

(141) *Rôtisserie*, p. 144.

(142) Lettre citée par J. M. Pouquet, *op. cit.*, p. 137.

(143) *Rôtisserie*, p. 19.

(144) *Rôtisserie*, p. 74.

(145) *Rôtisserie*, pp. 212 et 218 (le langage des sermons imite celui de Bossuet).

(146) *Rôtisserie*, p. 221.

ce que pense France. Sa religion donne à Coignard la même attitude que le doute transcendantal : il est pénétré à la fois de la relativité du monde et de l'usage qu'on doit faire de la raison pour expliquer (relativement) le monde. Aussi, pour toutes les matières qui ne touchent pas le dogme, est-il le porte-parole du scepticisme francien : un scepticisme d'autant plus mordant et irrévérencieux qu'il concerne la morale et les légendes religieuses. « Qu'il vous souvienne [dit-il à Tournebroche] qu'un bon esprit repousse tout ce qui est contraire à la raison, hors en matière de foi, où il convient de croire aveuglément » (147). L'exégèse prend dans cette perspective une étrange tournure : Coignard nie que saint Eustache, sainte Marguerite et sainte Catherine aient existé (148) ; il n'aime rien tant que les anecdotes libres qui prouvent chez les saints mêmes un mépris sublime de la morale, et sainte Marie l'Egyptienne (149) ou sainte Pélagie (150) lui fournissent ample matière à ironie : « Il y a quelque sensualité, si l'on y songe, à donner trop de prix à la chair et à garder avec un soin excessif ce qu'on doit mépriser » (151). La morale n'est fondée sur aucun principe : la considération de la variété des coutumes et de l'égoïsme humain conduisent Jérôme Coignard à cette conclusion dissolvante. « N'êtes-vous point frappé des variations de la morale à travers les siècles ? [...] Si j'y fais réflexion, mon fils, c'est pour loger dans votre esprit cette idée solide et salutaire qu'il n'est point de bonnes mœurs en dehors de la religion et que les maximes des philosophes, qui prétendent instituer une morale naturelle, ne sont que lubies et billevesées. La raison des bonnes mœurs ne se trouve point dans la nature qui est, par elle-même, indifférente, ignorant le mal comme le bien ; elle est dans la Parole divine, qu'il ne

(147) *Rôtisserie*, p. 105.

Le problème des rapports de la foi et de la raison était d'actualité : le fidéisme avait été condamné en 1870 par le concile du Vatican (« la saine raison démontre la vérité de la foi »), mais l'Eglise continuait à faire la distinction entre l'ordre de la nature et celui de la grâce. Aussi l'exégèse rationaliste était-elle battue en brèche par les orthodoxes (cf. supra, sur Loisy et le P. Didon) France fait soutenir le fidéisme par ses personnages, dans *Thaïs* comme dans la *Rôtisserie*, parce qu'il implique ainsi la complète absurdité de la foi (l'intention ironique apparaît dans cette phrase écrite sur Pascal dans le *Temps* du 23 novembre 1890 — V. L. IV, 191 — « Il ne douta jamais. Mais il avait de la prudence, et sa grande appréhension était que la raison n'entrât par surprise dans les choses de la foi. »)

A propos des doctrines entachées d'hérésie que soutient Coignard, signalons qu'un abbé Moïse Coignard avait écrit en 1884 un très orthodoxe ouvrage sur *Bossuet et saint Thomas, les Sermons et la Somme*. Il insistait sur les passages où Bossuet prône l'unité de la foi et le caractère raisonnable du monde, rejette le doute méthodique. France a donné à Coignard le nom d'éditeurs connus au XVIII^e siècle (il possédait des ouvrages édités par eux). Mais il est fort possible qu'il ait en outre sous-entendu malignement une comparaison entre les deux abbés Coignard.

(148) *Rôtisserie*, pp. 43-44 et 227. France avait depuis longtemps entrepris des recherches sur Jeanne d'Arc, et ses ironies sur sainte Catherine et sainte Marguerite ont pu lui être inspirées par elles.

(149) *Rôtisserie*, pp. 44 et 45. Dans un ouvrage dont on pense qu'il a aussi inspiré la *Révolte des Anges*, les *Lettres cabalistiques, ou correspondance philosophique, historique et critique entre deux Cabalistes, divers esprits élémentaires et le seigneur Astaroth*, Boyer d'Argens, La Haye 1741, la Septième lettre est consacrée sur le même ton à Marie l'Egyptienne. On trouve en outre dans cet ouvrage une théorie des esprits élémentaires, des amours de ces esprits avec les hommes, et un éloge de l'alchimie : tout cela a pu inspirer France pour la *Rôtisserie*.

(150) *Rôtisserie*, p. 159.

(151) *Rôtisserie*, p. 45.

faut point transgresser, à moins de s'en repentir ensuite convenablement. Les lois humaines sont fondées sur l'utilité (152) [...] Nous colorons à nos yeux les pires instincts. La morale humaine n'a pas d'autre origine » (153).

Interprétation dissolvante sans doute ; mais seulement si, grâce à elle, on parvient à attaquer de front les coutumes existantes, car une indifférence absolue pourrait résulter de la pensée que la morale est changeante et sans fondement. Ici — au moment où la polémique politique pourrait naître — France hésite. L'attitude antireligieuse est spontanée chez lui. La critique contre la société ne l'est point et, bien qu'il y soit conduit par une irrévérence croissante, il ne s'y abandonne pas encore tout à fait : elle apparaît par accident et prend une forme morale. Il est remarquable que France dirige son ironie contre la guerre, dans laquelle, jadis (154), il voyait la grande institutrice du progrès et de la vertu : grâce à sa réflexion sur l'inanité de l'homme et le caractère néfaste de son orgueil, il considère maintenant la guerre comme une justification des mauvais instincts, l'héroïsme comme un produit artificiel : « Il suffit de donner un bonnet de poil à un couard pour qu'il aille aussitôt se faire casser la tête au service du Roi » (155). « Je ne puis me défendre de faire réflexion que les hommes sont plus délicats au jeu que dans les affaires sérieuses et qu'ils mettent la probité dans le tric-trac, où elle les gêne médiocrement, et ne la mettent point dans une bataille ou dans un traité de paix, où elle serait importune » (156). Le caractère de Jérôme Coignard se développait pourtant dans le sens d'une plus grande malice. France mit dans la bouche de ce personnage qui avait fini par l'incarner une critique complète, non plus seulement de la morale, mais encore de l'institution sociale, au moment même où le roman parvenait à son terme. C'est à la veille d'être assassiné que l'abbé prononce ce réquisitoire à propos d'une petite ville aperçue en voyage. Ce passage montre à la fois les progrès de l'ironie destructrice chez France, si on le compare à ce qu'il écrivait en 1886 à propos d'une autre petite ville, et son hésitation à s'engager dans une voie de polémique nouvelle, si l'on compare la version du volume à la version autrement corrosive parue dans *l'Echo de Paris*.

Ce n'est pas seulement la société que France raille dans ce chapitre de la *Rôtisserie* ; c'est lui-même, tel qu'il était six ans auparavant, lorsqu'il écrivait dans le *Temps* une sorte d'amplification sur la ville d'Eu (157). Ce morceau patriotique et attendri où la petite ville apparaît comme la gardienne des traditions et de la vertu, France le détruit et le dément ici. Il voit dans la petite ville un repaire de ces « créatures féroces » dominées par l'égoïsme, la faim et l'amour, et proclame incompréhensible leur réunion en société. Comme Coignard est croyant, il en tire une preuve que la société est d'institution divine. C'est dire que France la trouve simplement absurde. Cette idée ouvre toutes les possibilités à une attaque contre les formes contem-

(152) *Rôtisserie*, pp. 155-156.

(153) *Rôtisserie*, p. 292. C'est en partant de ces principes que Coignard, rejoignant certaines hérésies chrétiennes, décide que pour faire son salut, il est bon d'être pécheur, afin d'exercer son humilité.

(154) L'éloge de la guerre génératrice de vertu est faite dans le *Temps* du 18 juillet 1886 et, presque dans les mêmes termes, dans la Préface au *Faust* traduit par Camille Benoît en 1889. Voir chapitre IV, note 38.

(155) *Rôtisserie*, p. 114.

(156) *Rôtisserie*, p. 206.

(157) *Temps*, 29 août 1886.

poraines de la société ; mais France ne la développe pas dans le livre, si bien qu'il ne semble pas aller au-delà des critiques de Pascal ou de La Bruyère. Dans la chronique de *L'Echo de Paris* au contraire, la pensée était beaucoup plus destructive : elle attaquait les doctrines de Montesquieu, les principes des lois, les codes, et usait d'une ironie ambiguë envers Dieu « On a dit que [les hommes] trouvaient leur avantage [dans la contrainte] [...] Mais c'est leur supposer trop de raisonnement, et, de plus, un raisonnement faux, car il est absurde de sauver sa vie aux dépens de ce qui en faisait la raison et le prix. On a dit encore que la peur les retenait dans l'obéissance, et il est vrai que la potence, la prison et la roue assurent excellemment la soumission aux lois. Mais il est certain que le préjugé conspire avec les lois, et on ne voit pas bien comment la contrainte aurait pu s'établir si universellement. Un magistrat obscur de Bordeaux définit les lois les rapports nécessaires des choses ; mais nous venons de voir que ces rapports sont en contradiction avec la nature, loin d'en être des nécessités. C'est pourquoi [...] je croirai que les lois viennent directement de [Dieu], de son premier décalogue, et qu'elles sont inhumaines parce qu'elles sont divines. Il est bien entendu que je considère ici les codes dans leur principe et dans leur essence, sans vouloir entrer dans leur diversité risible et leur complication pitoyable. Le détail des coutumes et des prescriptions tant écrites qu'orales est la part de l'homme et cette part doit être méprisée » (158).

Dans cette première version, France marquait nettement l'origine religieuse des lois qui régissent notre société ; il permettait ainsi de découvrir le lien qui unit ses diverses polémiques. Son opposition au Dieu de la Bible s'étendait, sans changer de nature, à toutes les institutions qui sont sous son emprise. Quant à sa critique des codes et à la sollicitude qu'il met à dénier un principe aux lois, elles prennent leur valeur lorsqu'on sait qu'au moment où paraissait la chronique dans *L'Echo de Paris*, la Chambre votait des lois sévères sur la presse, en les joignant aux lois contre les dynamiteurs, les provocations au meurtre et l'activité anarchiste en général : l'attentat de Ravachol et la bombe de Carmaux avaient soulevé l'opinion (159). Les journalistes s'indignaient, eux, du caractère occasionnel de ces lois qu'ils accusaient de ne pas remonter aux principes. La question était donc brûlante. France fit entendre un avis qui allait beaucoup plus loin que la plupart des attaques des journaux, et rejoignait celles des anarchistes.

Mais la version définitive de la *Rôtisserie de la Reine Pédauque* exclut ce développement hardi. A part quelques échappées, le roman reste résolument spécialisé dans la polémique antireligieuse, et par

(158) *Echo de Paris*, 16 novembre 1892. Cette attaque contre Montesquieu disparaît dans le volume, parce qu'elle est un anachronisme : *L'esprit des lois* date de 1748. Or, Jérôme Coignard a vécu dans la première moitié du XVIII^e siècle : *Les Opinions de J. Coignard* précisent que l'affaire du Mississipi, dont l'abbé parle chez M. Blaizot, date de 1722. Cette chronique parut dans *L'Echo de Paris* le 13 mars 1893 ; le 22 mars de la même année parut en volume la *Rôtisserie*. France rajusta la chronologie après coup ; mais par l'esprit, Coignard représente des idées répandues vers 1750-70 (surtout si l'on pense que France doit tant à Voltaire dans l'élaboration de son personnage). Cf. *Grande Revue*, octobre 1923. « Quelques nouvelles sources d'Anatole France : la *Rôtisserie de la Reine Pédauque* », Léon Carias.

(159) Les quatre attentats successifs de Ravachol eurent lieu entre le 27 février et le 27 mars 1892.

Interrompu par l'affaire du Panama, le vote de ces lois ne fut définitif qu'après l'attentat de Vaillant, en décembre 1893.

le caractère des protagonistes et par l'allure générale d'un récit où le libertinage se donne libre cours. L'origine voltairienne de l'intrigue se marque en ce que, mis à part d'Astarac qui est fou, aucun personnage (non pas même Jérôme Coignard) ne donne dans sa vie la moindre place au surnaturel. Plus encore que les attaques à découvert, la participation du lecteur à ces aventures de libertins, de filles galantes et de moines débauchés (le frère Ange ressemble beaucoup au frère Giroflée de *Candide*) lui fait concevoir une impiété tranquille et quasi spontanée. Le roman a, comme les contes de Voltaire, une valeur antireligieuse qui nous apparaît encore au premier coup d'œil. En outre, l'irrationalisme de Coignard en matière de religion est sans doute une caricature de l'irrationalisme à la mode au temps de France. Sans cesse mis en opposition avec le rationalisme que reconnaît Coignard dans les choses humaines, professé dans les circonstances les plus insolites, il est fait pour scandaliser les croyants eux-mêmes. L'irrationalisme des Wyzewa, des Tolstoï, des de Mun n'était certes point semblable : il s'étendait aux affaires humaines et se paraît des charmes de la piété, auxquels France était fort sensible. Aussi a-t-il coupé la pensée de Coignard en deux parties distinctes : les dangers de l'irrationnel apparaissent alors. Il est une solution par l'absurde. Si l'on voit dans cette pensée de France un manque de générosité pour les aspirations de ses contemporains, peut-être a-t-on raison en apparence. Mais si l'écrivain ne ressent point le premier élan de l'enthousiasme, du moins ne risque-t-il pas de se faire tromper par lui. Sa polémique est une polémique de définition. Elle se meut peut-être dans un cadre étroit : l'homme y est réduit à lui-même. Mais aussi les puissances de l'illusion ne l'atteignent-elles pas. Il y a quelque sévérité dans ce refus, et cette attaque de tout surnaturel, n'ouvre pas sur d'autres perspectives. Le roman est totalement dépourvu de propagande (sinon pour une vie aimablement médiocre) jusque dans ses parties les plus corrosives : il a la même gaieté apparente, la même mélancolie profonde que *Candide*. « Il s'agit d'un conte où il y a de la moquerie avec de la tristesse » (160), a dit France à son propos ; il l'a d'ailleurs écrit à une époque de grand accablement personnel. Le scepticisme ne parvient pas à y balancer la mélancolie que France ressent à s'opposer aux illusions diverses des hommes.

Pour un lecteur superficiel, *La Rôtisserie de la Reine Pédauque* est plus impie que *Thaïs*. La critique du catholicisme n'y est en effet même pas rachetée en apparence, comme dans *Thaïs*, par quelque suavité dévote. La voix de la volupté y parle aussi haut. Mais au lieu d'être un élément intérieur à la religion, cette volupté s'en est complètement libérée et porte de tout son poids contre elle. Tout conspire à exalter la morale naturelle, et le décor même, que ce soit l'intérieur odorant de la rôtisserie ou le Cours la Reine au printemps. Les formes extérieures du respect ne sont plus même observées, et France a

(160) Août 1892, Anatole France à Pierre de Nolhac. Communiqué par M. Sufel. Le 10 août 1892, France écrivait : « Je suis allé avec Suzon dans le prieuré de Saint-Thomas, si chargé de soucis, si las et si découragé que je n'ai pas pris avec moi les livres et les papiers qu'il fallait... » (Carias, *op. cit.*, 50.)

Le 3 octobre 1892, il écrivait : « Ce soir en rentrant je trouve un télégramme de Simond qui m'annonce qu'on commence demain mardi la *Reine Pédauque*. Je suis très souffrant et très accablé » (B. N., tome I, folio 172).

Renan est mort le 2 octobre 1892, et sa mort affecta beaucoup France (lettre du 2 octobre à Madame de Caillavet, nafr. 23649... « C'est quelque chose de grand, et quelque chose de nous qui s'écroule... Sa mort nous étonne. Et il y a de la nôtre dans celle-là ». Folio 105).

recours à des arguments de tous les niveaux, anecdotes lestes ou discussions philosophiques.

La polémique est aussi plus directe que dans *Thaïs* et la référence à l'actualité plus avouée : dès le début, France l'exprime ; la satire contre la petite ville y reporte encore. On pressent surtout dans ce roman une attirance vers la polémique politique, conséquence d'une irréligion grandissante.

Pourtant, si l'on considère le rôle que la polémique joue dans les structures du roman, *Thaïs* et la *Rôtisserie de la Reine Pédauque* sont comparables, parce que l'équilibre y est conservé. Un certain éloignement, une transmutation en tout cas des éléments que la vie offre à l'état brut, sont nécessaires pour créer l'univers romanesque. L'introduction des luttes actuelles vivifie cet univers, mais peut aussi le bouleverser : France était d'autant mieux fait pour se poser ces problèmes que de lui-même, il ressentait à la fois attirance et recul devant le monde réel. Dans ces deux premiers romans où il a donné place à la polémique, elle est encore servante des structures proprement littéraires. Elle respecte tout d'abord un monde fermé autour des principaux personnages et créé par eux, en vertu d'eux : il est très rare en effet qu'elle déborde en réflexions personnelles ou en développements hors de proportion avec l'intrigue. Dans *Thaïs* cependant, au début du roman, dans le Banquet ou lors de la description du pèlerinage, l'ironie personnelle de France apparaît quelquefois (161). Dans la *Rôtisserie*, les personnages (d'Astarac et Coignard surtout) l'expriment beaucoup mieux ; France a pris la précaution supplémentaire de faire raconter le roman, au lieu d'y avouer ce rôle de créateur et de maître du jeu qui est celui du romancier.

Les deux romans contiennent des descriptions, des anecdotes, des reconstitutions historiques où le point de vue de l'attaque n'existe pas. La tension polémique n'est pas constante ; souvent, elle n'est même pas essentielle. *Thaïs* fait participer à la vie dans la Thébaïde ou dans la maison de Nicias, *La Rôtisserie de la Reine Pédauque* présente un série de scènes traitées dans le goût du dix-huitième siècle. Nulle part l'actualité ne joue un rôle oppressif ; les problèmes qu'aborde France sont choisis pour leur ambivalence. Enfin, la part est faite au jeu. France développe avec complaisance, pour lui-même, le mythe de Démonurge, aussi bien que les philosophies du Banquet ou les secrets pittoresques de la Kabbale.

Cela est dû à ce que l'écrivain, dans la polémique religieuse, trouve les éléments mêmes qui sont nécessaires à la création de l'univers romanesque. L'antiquité des doctrines qu'il combat le sert : elles ont formé un riche corps de légendes et de dogmes, qui offre une matière littéraire déjà élaborée. Le recul par rapport à la vie est accompli à l'avance, parce que les structures de la religion et l'état d'âme qu'elle implique ont une couleur à la fois traditionnelle et actuelle. France peut satisfaire, en soutenant cette lutte, la double aspiration de son intelligence et de sa sensibilité : il aborde le monde contemporain, société imprégnée de catholicisme (pèlerinages, rites, dogmes, et persuasion au moins conventionnelle de la supériorité d'une morale ascétique) ; mais il peut l'aborder à travers des textes

(161) *Thaïs*, pp. 4-5 (description des moines).

p. 191 : « Paphnuce [...] fit le signe de la croix et persévéra dans son silence sublime. » (1).

p. 262 : « Dieu, dont les desseins sont impénétrables, ne jugea pas convenable d'éclairer son serviteur. »

(1) C'est nous qui soulignons.

multiples, des légendes plusieurs fois traitées, des mythes séculaires, et en le transposant dans un monde plus ancien. France a lui-même une grande habitude de ce genre d'attaques : si dans ces deux romans elles sont liées et équilibrées comme elles ne l'ont jamais été dans le reste de son œuvre, elles ne sont pas moins l'aboutissement d'une longue série d'exercices. Pour *Thaïs*, les poèmes de jeunesse et l'esprit dans lequel France a presque toujours traité le catholicisme, mélange d'opposition ferme et de sacrilège voluptueux, rendent évidente cette préparation. Pour la *Rôtisserie de la Reine Pédauque*, plus âpre et d'aspects plus divers, il faut songer qu'un courant de pensée voltairienne existait chez France dès le Second Empire (162), et que la forme d'ironie propre au dix-huitième siècle était une des possibilités stylistiques de l'écrivain. Cette disposition voltairienne, utilisée par France à contre-sens dans sa lutte en faveur de la politique conservatrice (163), moins évidente et moins fréquemment exploitée que la disposition ambiguë de *Thaïs*, s'est révélée dans toute sa force lorsque France eut, comme Voltaire, été attaqué par les Jésuites.

La polémique antireligieuse telle que la conçoit l'écrivain prête d'autre part à la création de personnages que leur complexité rend vivants. Les protagonistes de *Thaïs* et ceux de la *Rôtisserie* sont chargés à la fois de représenter la religion et de l'abaisser, sans que l'intention impie soit trop nette. France s'est en outre attaché à l'abbé Coignard de telle sorte que ce personnage le représente dans son rationalisme, son indulgence et son goût du relatif, tandis que son irrationalisme religieux apparaît pour le scandale du lecteur croyant. Les protagonistes de ces romans ont une dimension humaine ; ce ne sont pas des personnages schématiques et un peu secs, comme il arrive lorsque des êtres doivent figurer des doctrines. Les personnages secondaires de la *Rôtisserie* n'échappent pas à cette sécheresse et peuplent un décor un peu irréel, comme des personnages d'opéra-comique. Dessinés à la pointe sèche, proches des types créés par Voltaire pour soutenir simplement une forme de pensée, ils ne font que supporter la polémique, alors que l'ambiguïté de Coignard va au-delà d'elle. La polémique n'a pas encore asservi le roman, ou plutôt elle a une qualité qui permet au roman de s'épanouir dans sa sphère propre.

(162) Voir chapitre I.

(163) Voir chapitre IV.

II — VERS L'ACTION POLITIQUE — 1892-1897

CHAPITRE VIII

LES HESITATIONS DE FRANCE ENTRE POLEMIQUE THEORIQUE ET ENGAGEMENT DIRECT

LES OPINIONS DE J. COIGNARD, LE Puits DE SAINTE CLAIRE, LE LYS ROUGE.

En écrivant *Les Opinions de Jérôme Coignard*, France donne pour la première fois place prépondérante aux luttes politiques dans une œuvre destinée à la publication. C'est là, semble-t-il, accomplir un pas décisif ; la tentation est grande d'établir une coupure dans la vie et la pensée de France en cette année 1893 où, sous l'influence des événements extérieurs, parurent semaine après semaine les chroniques qui formèrent ensuite le volume des *Opinions* (1). L'intellectuel anticlérical qui a écrit *Thaïs* et *La Rôtisserie de la Reine Pédauque* paraît avoir été converti à la politique anarchisante par les scandales du Panama. Mais France a lui-même indiqué qu'il ne s'agissait pas d'une conversion, en attribuant ces *Opinions* politiques à un personnage qu'il avait précédemment créé. Il établit par là une continuité qui s'affirme lorsque, sans plus considérer le découpage en volume, forcément brutal, on lit la suite des chroniques dans *l'Echo de Paris*. En novembre 1892, l'abbé Coignard entreprend la critique de la notion de loi (2), et, en mars 1893 (3), à propos d'un scandale, il ébranle les bases de la société. On trouve dans un des derniers chapitres de *La Rôtisserie* des considérations sur la guerre (4) qui font assez prévoir les chapitres traitant de « L'armée » dans les *Opinions* (5). Du reste, les articles du *Temps* et de *L'Univers Illustré* dans lesquels se confie directement la pensée d'Anatole

(1) *Les Opinions de Jérôme Coignard* parurent en volume en octobre 1893. Dans *l'Echo de Paris*, l'article sur « L'affaire du Mississipi » date du 15 mars 1893. Le titre général *Opinions de M. l'abbé Jérôme Coignard sur les affaires du temps* apparaît la semaine suivante. La suite d'articles qui formèrent le volume parut jusqu'au 19 juillet, dans un ordre qui n'est pas celui du volume (voir les notes suivantes).

(2) 16 novembre 1892, *Rôtisserie de la Reine Pédauque*, chapitre XIX, pp. 307-308.

(3) 15 mars 1893, « L'affaire du Mississipi ». *Opinions de Jérôme Coignard*, IV, p. 80.

(4) *Rôtisserie*, XIX, p. 330. « C'est une des grandes finesses de la guerre. On envoie pour reconnaître l'ennemi des gens qui reviennent sans avoir rien reconnu, ni connu. Mais on en fait des rapports, après la bataille, et c'est là que triomphent les-tacticiens. » (*Echo de Paris*, 16 novembre 1892.)

(5) *Opinions de Jérôme Coignard*, X et XI, pp. 152 à 171. Chapitres parus dans *l'Echo de Paris* le 3 mai sous le titre « L'armée », le 10 mai 1893 sous le titre « La Guerre ».

France ne marquent pas en ce début de 1893 une orientation différente de son esprit. Tout au plus peut-on constater que le dilemme entre l'action et l'intelligence contemplative y est exprimé avec force, et que l'intérêt de France pour le socialisme s'affirme. France est d'autant mieux portée à l'inquiétude que la mort de Renan (6), suivie à quelques mois d'intervalle de la mort de Taine (7), lui est une démonstration sensible de l'écoulement des êtres et des idées. Aussi le conflit qui dès son enfance existait chez Anatole France entre le désir d'être et le désir de savoir, l'intégration au monde et le souci de s'en préserver, arrive-t-il dans ses articles à une expression nette. « Dans le fait, vivre, c'est agir. Malheureusement, l'esprit spéculatif rend l'homme impropre à l'action. L'empire n'est pas à ceux qui veulent tout comprendre. Les philosophes s'arrêtent en route et changent la course en promenade. L'histoire du petit Chaperon Rouge est une grande leçon aux hommes d'Etat. » (8) Le penchant de l'écrivain à réfléchir le monde sans le vivre le fait prôner les doctrines bouddhistes du néant universel : « Je sens que nous sommes dans une fantasmagorie et que notre vue de l'univers est purement l'effet du cauchemar de ce mauvais sommeil, qui est la vie. » (9). Mais France est ramené invinciblement au monde, et au monde en sa figure journalière et transitoire. L'indifférence n'est pas son fait : ce qui le montre bien, c'est l'expression pessimiste qu'il donne à son exposé même du bouddhisme, ne parvenant point, dans son affirmation du néant, à inclure en lui le mal et la mort. La reconnaissance du mal implique forcément, pour France qui est de nature violente, le désir d'y porter remède. Et son pessimisme actif le pousse, dans l'article même où il proclame l'impossibilité de l'action, à examiner quel serait le meilleur moyen de réformer la société (10).

Antinomie certes, de celles dont France avoue qu'elles lui causent « un embarras insurmontable » (11). Mais si elle est insoluble au point de vue de la philosophie et prouve le caractère composite de la pensée francienne, le courant de la vie la dénoue. C'est la chance de France d'être très perméable à son temps et de ne pas refuser son intérêt à des événements auxquels son activité de chroniqueur le force à penser. Or, la question sociale se pose alors avec acuité. Pour comprendre la virulence presque joyeuse avec la-

(6) Renan mourut le 2 octobre 1892. France écrivit alors à Madame de Cailavet une lettre émue (voir chapitre précédent, note 160). La chronique du *Temps* du 9 octobre 1892 fut consacrée à « Ernest Renan » (*V. L. V.*, p. 238).

(7) Taine mourut le 5 mars 1893. La chronique du *Temps* du 12 mars 1893 lui fut consacrée (Taine, *V. L. V.*, p. 302).

(8) *Temps*, 22 janvier 1893. *V. L. V.*, p. 281 : « Utopie. Maurice Barrès. *L'ennemi des Lois*. »

(9) *Temps*, 20 mars 1893 : « Jean Lahor, *l'Illusion* » *V. L.*, *V.*, p. 311.

(10) Article sur *L'ennemi des Lois* cité note 8. France consacre la fin de cet article à l'examen de l'injustice sociale fondée sur les codes, et préconise l'adoucissement des lois (*V. L.*, *V.*, p. 284).

(11) Article cité sur Barrès, *V. L.*, *V.*, p. 280. « [...] il se trouve que les antinomies me causent un embarras insurmontable. Malgré tous mes efforts, je n'en ai, de ma vie, concilié deux seulement. Au contraire, tandis que je m'y appliquais en vain [...] il en débouchait de tous les coins de mon esprit. Et des milliers et des milliers s'avançaient en colonne, musique en tête... » Jérôme Coignard dit à son disciple (*Opinions* p. 88, passage non paru en journal) : « Charron [...] affirme qu'il existe des antinomies qu'on ne peut résoudre. Pour ma part, à peine suis-je plongé dans la méditation de la nature, que je vois apparaître dans mon esprit une demi-douzaine de ces diablesses... »

quelle Coignard part à l'attaque des principes, il faut se rappeler que la crise de Panama ne fait qu'aggraver un mal profond, révélé par les progrès du socialisme (12), et plus évidemment en France par la multiplication des attentats anarchistes (13) ; il faut placer en marge des *Opinions* cet article que France écrivit dans l'*Univers Illustré* du 29 avril 1893 sur les troubles récents de Belgique : « Le mouvement est entièrement dirigé par des meneurs socialistes ; quel que soit le résultat de la lutte engagée entre le peuple belge et le parlement, on peut dire qu'à cet instant, en Belgique, nous voyons vraiment le socialisme à l'œuvre. Peut-être aujourd'hui que l'esprit socialiste se manifeste dans ce pays avec cette imposante violence, serait-il intéressant de rechercher quels furent, durant les dernières années, le terrain, l'organisation, les progrès et le programme du socialisme belge. » (14). En juillet, France s'intéresse aux associations d'étudiants qui cherchent à se rapprocher du peuple, et, s'il fait des réserves sur les possibilités de réussite, écrit : « Il faut les envier surtout, ceux qui, parce que le souffle puissant de la jeunesse gonfle leur poitrine, parce que l'amour du beau et du bien brûle leur cœur, défient au combat le Mal invincible et se flattent de dompter le Sphinx triste et cruel, la Vie. » (15)

Ce sont les événements qui précipitent leur cours, et non la pensée de France qui change. On retrouve dans ces articles du *Temps* et de l'*Univers Illustré* contemporains des affaires du Panama l'opinion, très ancienne chez France, que l'état social évolue lentement : « Ce sont des actions presque insensibles et ininterrompues qui font sortir les continents du fond des mers [...] Il en est de même des révolutions sociales. Elles étaient commencées depuis de longs âges quand elles éclatent. » (16). On retrouve l'option antireligieuse de l'écrivain, aggravée par la haine du « charlatanisme » et de la « niaiserie » des contemporains (17). « A mesure que nous sommes plus incroyants [remarque-t-il] nous devenons toujours de plus en plus mystiques. » (18). En janvier 1893, à propos de *L'ennemi des lois* de Barrès, France redit sa défiance des philosophies de l'instinct, qui ont le tort d'être à la fois religieuses et optimistes. Sa propre pensée n'a pas varié ; il fait toujours confiance à l'homme

(12) Le socialisme belge, corporatif, se développait de telle sorte que France, le 29 avril 1893 dans l'*Univers Illustré*, examine l'hypothèse que la Belgique devienne un Etat socialiste. En Allemagne, le parti socialiste avait obtenu aux élections de 1890 1 500 000 voix.

(13) En France, le parti socialiste était encore scindé en groupes nombreux. Mais les attentats anarchistes se succédaient. En mars 1892, attentat de Ravachol suivit d'un dynamitage chez le substitut du procureur général ; en décembre 1893, attentat de Vaillant ; en juin 1894, assassinat du président Carnot. Le parti socialiste avait précisé en mai 1892, après l'attentat de Ravachol, qu'il désapprouvait l'activité anarchiste.

(14) Article *non repris*.

(15) *Univers Illustré*, 22 juillet 1893. *Non repris* (France parle des Associations d'étudiants, association générale, association catholique et association anarchiste, d'après une étude de Jean Carrère) (p. 414).

(16) « Utopie. M. Barrès : l'*Ennemi des Lois* » Article cité, *V. L.*, V, 282.

(17) *Univers Illustré*, 15 avril 1893. *Non repris*. France écrivit ces mots à propos de Péladan et de la discorde qui régnait alors dans le camp des Rose-Croix (p. 190).

(18) *Univers Illustré*, 1^{er} avril 1893. *Non repris*. Cet article insiste une fois de plus sur l'origine païenne de la fête de Pâques. France parle en outre du « verger où le Sauveur agonisant démontre avec une lucidité remarquable et d'irréfutables arguments les invraisemblances du dogme de la Rédemption » (pp. 158 et 159).

éclairé par la raison, formé par la civilisation : seulement France applique à présent cette pensée à la question sociale et conclut qu'il faut maintenir le frein des lois, mais en modifiant celles-ci, parce qu'elles « se ressentent, par endroits, d'un esprit encore impitoyable et dur » (19). Cet article annonce *Les Opinions de Jérôme Coignard*, jusque dans l'anecdote du bourgeois qui se fit faire une culotte avec la peau d'une servante voleuse (20), jusqu'au mouvement de compassion point du tout raisonné, lui, qui porte France à écrire : « Peut-on prétendre [...] que nos codes sont de tout point excellents, et que l'on fit bien de condamner l'autre jour à six mois de prison un pauvre homme qui avait volé un pain ? »

Les grands scandales du Panama n'ont pas suscité un France nouveau, un France « ennemi des lois ». Dans *Les Opinions de Jérôme Coignard* se retrouvent la double disposition de France devant la vie, sa tendance au doute, mais ses mouvements sentimentaux qui emportent le doute, son sens aigu de la relativité, mais les quelques idées nettes et indiscutables qui viennent de ses études scientifiques. Si France a cessé, après l'échec du boulangisme, de s'occuper ouvertement de politique, le mouvement qui, depuis la querelle du *Disciple*, le porte à se libérer de toutes les idées reçues, devait le ramener aux questions de gouvernement. Brunetière fut induit à soutenir le catholicisme parce qu'il croyait que l'institution sociale devait être respectée jusque dans ses injustices ; à l'inverse, France, donnant cours à son ironie antireligieuse, en arrive à saper l'ordre social. Son désir de libre examen ne fait que s'accroître sans changer de nature. France lui laisse tout son jeu, parce qu'il a oublié cette crainte de la Commune qui a pesé si longtemps sur le choix de ses opinions et qui a fait dévier sa polémique jusqu'en 1889 (21).

La continuité qui s'établit dans l'œuvre de France entre la lutte religieuse et la lutte politique apparaît d'autant mieux que la première chronique des *Opinions de Jérôme Coignard* ne fut nullement l'effet d'une volonté concertée. Après avoir terminé la *Rôtisserie de la Reine Pédauque*, France donna dans l'*Echo de Paris* des articles entre lesquels n'existait d'autre lien que l'anticléricalisme joint au refus de toute métaphysique. Il étudia la superstition qui permit à une fausse Jeanne d'Arc de se faire reconnaître par les cousins mê-

(19) Article cité, *Vie Littéraire*, V, 284.

(20) Article cité *V. L. V.*, 284. Cette anecdote avait été rapportée par France le 24 septembre 1887 dans *L'Univers Illustré* (article *non repris*) (1). France y précise que la servante avait volé à son maître des boucles d'oreille et une tabatière. Mais l'anecdote n'y est pas employée à déprécier la dureté des codes. France la rappelle simplement à propos de l'affaire Pranzini, qui fit du bruit à l'époque : la peau de Pranzini, criminel notoire, fut transformée en porte-cartes par les soins d'un sous-brigadier à la Sûreté, et donnée à Goron, sous-chef de la Sûreté. On peut voir ici le parti que tire France de ses chroniques, en les détournant de leur signification première : trois fois racontée par lui (*Univers Illustré*, *Temps*, *Opinions de Jérôme Coignard*), l'anecdote prend trois sens différents.

(21) France semble être arrivé, à propos de la Commune, à une opinion détachée de considérations personnelles. Dans *Le Lys Rouge* (p. 64), il fait rapporter par Paul Vence les propos d'un vieux sénateur : « Ce qui prouve que la République est le meilleur des gouvernements, c'est qu'en 1871, elle a pu fusiller, en une semaine, soixante mille insurgés sans devenir impopulaire. Après une telle répression, tout autre régime se serait rendu impossible — Mais c'est un très méchant homme, dit madame Martin. »

(1) P. 610.

mes de la Pucelle (22), le visionnaire de Salon de Provence qui alla, à la fin du dix-septième siècle, faire des révélations au roi (23), l'iconoclastie des dévots (24). Si deux des contes qu'il publia ensuite, « Le Christ de l'Océan » et « Les Pains Noirs » (25), font partie de ces petits contes pieux qu'il s'exerçait parfois à écrire sans arrière-pensée, « Le mystère du sang », qui parut en février 1893 (26), a une tout autre signification. Quelques lignes de sainte Catherine de Sienne servent de prétexte à un développement ambigu : détournement de source fréquent chez Anatole France. Ce conte d'apparence orthodoxe, où Catherine aide à mourir un jeune et beau Pérugin, est en réalité imprégné d'une volupté impure, suscitée par le sang et la mort. France y utilise une fois de plus l'équivoque du langage religieux. Catherine, qui a convié le condamné aux « noces éternelles », reçoit dans ses mains la tête coupée. « Alors, il lui sembla que tout le sang de la victime se répandait en elle, et remplissait ses veines d'un flot doux comme le lait encore chaud ; une odeur délicieuse fit battre ses narines ; dans ses yeux noyés passaient des ombres d'anges. Étonnée et ravie, elle tomba mollement dans l'abîme des délices célestes » (27). La relation impie qu'établit France entre la dévotion féminine et la sexualité apparaît seulement à la fin du conte, de manière que le lecteur participe forcément au sacrilège.

Aucune des chroniques parues à la fin de 1892 et au début de 1893 n'annonce un changement d'orientation polémique chez Anatole France. Certains renseignements érudits qu'il inséra ensuite dans *Les Opinions de Jérôme Coignard*, où ils prirent une signification de lutte, se trouvent alors dans un état brut, indifférencié. « Les dévots sont volontiers iconoclastes, et M. Reinhold Dezeimeries me rappelait récemment à Loupiac l'histoire du Père Garasse qui achetait pour les détruire force tableaux, livres et estampes contraires aux bonnes mœurs et à la Compagnie de Jésus », écrit France le 11 janvier (28) ; la semaine suivante, il rapporte « L'Histoire véritable d'Hélène Gillet », qu'il a d'ailleurs trouvée chez l'érudit Gabriel Peignot (29). Rien ne laisse soupçonner l'utilisation que France fit de ces anecdo-

(22) *Echo de Paris*. Dimanche 18 décembre 1892, « La Pucelle de Sermaize ».

(23) *Echo de Paris*, 4 janvier 1893, « Le Maréchal de Salon ».

(24) *Echo de Paris*, 11 janvier 1893 « Sur un vieux tableau français ».

Ces trois articles, d'inspiration anticléricale, ont été utilisés pour *La Vie de Jeanne d'Arc*, que France, en 1892, préparait déjà depuis un certain temps.

(25) « Le Christ de l'Océan ». *Echo de Paris*, 25 janvier 1893. Repris en 1903 dans *Crainquebille, Putois, Riquet et plusieurs autres récits profitables*, pp. 255-263. « Les pains noirs ». *Echo de Paris*, 8 mars 1893. *Puits de sainte Claire*, p. 81.

(26) « Le mystère du sang », *Echo de Paris*, 8 février 1893. *Puits de sainte Claire*, p. 245.

(27) *Puits de sainte Claire*, p. 255.

(28) Article cité note 24. L'anecdote sur le Père Garasse est rappelée dans *Les Opinions* (« Monsieur Nicodème », *Echo de Paris*, 7 juin 1893. *Opinions*, pp. 230-231). France fit paraître le 20 septembre 1893 dans l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, en réponse à la question d'un lecteur, la note suivante : « M. Reinhold Dezeimeries m'a montré l'an passé un *Ronsard* in-8 dont le Père Garasse a arraché le frontispice où l'on voyait une femme nue. Vous connaissez cette gravure de Léonard Gautier et vous savez que la femme nue qui s'y trouve étale des formes plus solides qu'agréables. Enfin elle alarma la pudeur du révérend père. Une note manuscrite ne laisse aucun doute à cet égard » (p. 298).

(29) G. Peignot, Dijon, 1829 : *Histoire d'Hélène Gillet, ou Relation d'un événement extraordinaire et tragique, survenu à Dijon dans le XVII^e siècle, suivie*

tes quelques mois plus tard. On saisit ici sur le vif le rôle que joua dans la polémique de France sa tâche de chroniqueur : elle lui fournit les illustrations de ses idées.

L'écrivain continuait sur sa lancée en fournissant l'*Echo de Paris* d'articles antireligieux ou d'anecdotes curieuses. Or, une semaine après « Les pains Noirs », il donnait au journal « L'affaire du Mississipi », le premier des articles dont la réunion forma par la suite *Les Opinions de Jérôme Coignard*. Il abordait d'emblée la lutte politique sous son aspect le plus immédiat. L'aisance dont il fit preuve montre bien qu'il n'y a pas coupure dans sa pensée, mais seulement extension d'impiété de la religion à la politique.

La manière dont France entra dans la lutte est caractéristique de son tempérament. Le scandale du Panama n'était plus une nouveauté, le 15 mars 1893. Le Parlement essayait depuis 1889 d'enrayer son développement occulte (30) ; il était venu dès juin 1892 (31) à la connaissance du grand public. D'éclatantes révélations des membres de la Droite (32), le vote de l'enquête (33), le procès des responsables de la Compagnie (34), avaient suivi ; dans l'*Echo de Paris* même, il ne se passait pas de semaine sans que les journalistes y fissent allusion (en particulier Henri Fouquier qui, sous le pseudonyme de « Nestor », était chargé de l'éditorial (35)). Or, France ne fit aucune mention de l'affaire avant le scandale révélé par Mme Cottu. Femme d'un financier impliqué dans l'affaire et emprisonné, elle avait été pressentie par un certain Golliard, qui agissait de la part de Soinoury, directeur de la Sûreté. Celui-ci demandait à Madame Cottu un document compromettant un membre de la droite, en échange de quoi il lui fit espérer la libération de son mari. Sa tentative de corruption fut révélée par Madame Cottu en plein procès, devant la Cour d'assises, et reconnue par Soinoury qu'on lui confronta (36).

d'une notice sur des lettres de grâce singulières, expédiées au XV^e siècle [...] la suite publiée [...] avec des notes, par un ancien avocat. Nodier a raconté l'histoire d'H. Gillet dans la *Revue de Paris* du 5 février 1832, tome XXXV ; il en tire un plaidoyer contre la peine de mort.

(30) Voir A. Dansette, *Le Panama*, Paris 1934. Les paiements de la Compagnie avaient été suspendus dès 1889, après le vote (en 1888) des obligations à lots, qui avaient été le prétexte pour acheter les parlementaires. De 1889 à 1892, les ministres, ne se sentant pas la conscience tranquille, refusèrent le débat public.

(31) Les poursuites avaient été entreprises en 1891 ; mais le juge d'instruction, choisi pour sa lenteur, ne transmet le dossier au procureur général Q. de Beaurepaire qu'en 1892 (juin).

(32) En septembre, Q. de Beaurepaire demanda au garde des sceaux Ricard de poursuivre les dirigeants de la Compagnie ; en même temps, Drumont, dans *La libre Parole*, commença une campagne très violente contre les parlementaires achetés.

Le 20 novembre 1892, le baron Reinach, principal corrupteur des parlementaires, fut trouvé mort, ce qui laissa le champ libre à toutes les hypothèses.

Le 21, le député boulangiste Delahaye prononça un discours où il révélait le scandale, sans prononcer de nom. L'enquête fut votée le jour même.

(33) La Commission d'enquête eut communication des talons des chèques corrupteurs le 3 décembre. Cinq députés et cinq sénateurs furent mis en accusation.

(34) Le procès eut lieu en janvier-février 1893. Ch. de Lesseps fut condamné à 5 ans de prison, Eiffel à 2 ans, mais la cour de Cassation annula en juin 1893 ces condamnations.

(35) Le 24 novembre 1892, Nestor qualifie de « krach moral » pour la République cette affaire, dont il essaie pourtant de minimiser l'importance jusqu'aux révélations des chèques (le 22 décembre, il donne un article indigné).

(36) Soinoury dut donner sa démission ; mais il reçut par la suite la Légion d'honneur et la direction de l'administration pénitentiaire.

Cet épisode souleva une grande émotion dans le public, à cause des circonstances particulièrement odieuses du chantage (37). Quatre jours après la confrontation de Madame Cottu à Soinoury, France reprenait l'incident dans « L'Affaire du Mississipi » d'une façon bien plus transparente encore dans le journal que dans le livre : car Madame de la Morangère est nommée dans l'*Echo de Paris* « la dame Coddu » et le sieur Lescot s'y appelle « un sieur Manoury », de sorte que la transposition du scandale au XVIII^e siècle est faite avec la plus grande économie de moyens.

La démarche de France avait été la même que dans la polémique avec les symbolistes ou l'affaire du *Disciple* : il ne se donne pas tout de suite et de gaité de cœur à la lutte. Il faut qu'il soit incité de l'extérieur, par un événement marquant, qui provoque chez lui une réaction nerveuse : alors seulement, il oublie son mouvement de recul instinctif devant le réel. Semblable réaction se traduit toujours par la mauvaise humeur de France et une violence de premier jet, dans laquelle la raison a peu de part. M. Roman a beau représenter à Coignard que certaines nécessités de l'Etat ne sont pas belles, l'abbé est catégorique : « Un gouvernement qui, sortant de la médiocre et commune honnêteté, scandalise les peuples, doit être déposé [...] Je ne sais ce qu'il faut admirer le plus à cette heure de l'impudence des gouvernants ou de la patience des peuples. » (38). L'article, qui dans le journal ne comportait pas la conclusion apaisante du livre (39), avait l'allure d'un pamphlet et son caractère occasionnel. France fut entraîné par le scandale et continua jusqu'au 19 juillet sa série d'articles politiques, à laquelle, dès la semaine suivant la publication de « L'Affaire du Mississipi », il donna le titre général : *Opinions de M. l'abbé Jérôme Coignard sur les affaires du temps* (40). Ce titre, plus que celui du volume, accuse le caractère d'actualité des articles. En réalité, il n'est tout à fait justifié que pour certains d'entre eux. France ne tarda pas à se reprendre de ses premiers mouvements et à considérer les affaires politiques « sub specie aeternitatis ». Il devenait volontiers spectateur de la vie. Cette disposition fondamentale de son esprit explique que, dans *Les Opinions de Jérôme Coignard*, les articles de méditation sur le caractère général des lois et des assemblées alternent avec des considérations directes sur les événements contemporains (41). Ni la technique, ni l'efficacité de la polémique ne sont les mêmes dans ces deux groupes d'articles.

(37) L'indignation fut d'autant plus grande que d'autre part, le procès des panamistes se déroula comme une comédie judiciaire. Tous les parlementaires furent acquittés, sauf Baihaut qui fit une déposition théâtrale et sembla se perdre à plaisir.

Les éditorialistes de *L'Echo de Paris*, dans lequel parut « l'affaire du Mississipi », suivaient la tendance gouvernementale et n'étaient point favorables à madame Cottu. Le 15 mars (jour où parut la chronique de France), Monprofit, feignant de voir dans l'affaire un simple prétexte d'attaque contre le ministère, écrit : « Attendons-nous à voir la tentative recommencer au premier jour. Plaignons la Chambre ! Elle n'a pas trop de temps à dépenser et elle pourrait plus utilement l'employer. » Le lendemain, il demande qu'à six mois des élections, il soit question d'autre chose.

(38) *Opinions*, pp. 86 et 88.

(39) Dans la chronique du 15 mars, le texte s'arrête à : « ... dans l'échoppe d'un libraire », p. 88 du volume. La conclusion a été ajoutée par France, lors de l'édition en volume, parce que l'ordre des chapitres n'était plus le même que dans le journal. Le chapitre des « ministres d'Etat » précédant celui de « l'affaire du Mississipi », il devenait nécessaire d'expliquer leur apparente contradiction.

(40) *Echo de Paris*, 22 mars 1893.

(41) *Echo de Paris*. Les articles qui portent surtout sur l'actualité sont : 15 mars 1893 : « l'affaire du Mississipi ». — 22 mars et 29 mars : « Opinions de M. l'abbé Jérôme Coignard sur les affaires du temps » (sous le titre : « Les minis-

Les Opinions de Jérôme Coignard sont, dans les parties qui touchent l'actualité, un livre à clefs. Ce procédé constamment employé au XVIII^e siècle pour des raisons de prudence aurait de quoi étonner ici, si France n'y avait pas été induit par l'obligation d'ajuster les événements au personnage de Coignard. Du reste, il y était porté aussi par le désir de prendre ses distances par rapport à son temps : ce procédé constitue en effet un début de mise en œuvre littéraire. Il est un déguisement et un recul. Il force le lecteur à une plus grande impartialité, parce que les événements transposés dans une autre époque, avec des acteurs dont les noms sont modifiés, lui apparaissent en quelque mesure comme étrangers à sa propre vie, déjà passés. L'emploi des « clefs » a donc un intérêt polémique et littéraire. Grâce à elles, l'écrivain peut amener le lecteur à ses vues, plus aisément que s'il le choquait en exprimant de façon directe ses opinions. Mais un tel procédé, dans la mesure précisément où il revêt un intérêt pour la lutte immédiate, frappe très vite un livre de caducité. Le lecteur actuel retrouve avec peine ce qui était évident en 1893. Il faut quelque recherche pour savoir que le « ministre d'Etat » dont l'oraison funèbre fut prononcée par Coignard le 22 mars est Jules Ferry, qui était mort le 18 et dont la carrière donnait lieu à des discussions passionnées (42). « Le nouveau ministère » fut écrit le 5 avril en pleine crise ministérielle, alors que Méline était en pourparlers avec le Président de la République (43). La discussion sur « MM. les Echevins » fut imaginée au lendemain d'élections municipales, le 19 avril (44). M. Rockstrong qui, « condamné par le Parlement d'Angleterre à la prison perpétuelle [...] habite la France d'où il envoie incessamment des articles aux gazettes de son pays » (45), est le pamphlétaire Henri Rochefort, qui, exilé en Angleterre et condamné par contumace à la déportation perpétuelle, n'en collaborait pas moins assidûment à *l'Intransigeant* (46). Quant à M. Nicodème

tres d'Etat, dans le volume ». — 5 avril : « Le nouveau ministère », I. — 19 avril : « MM. les Echevins ». — 24 mai : « les Séditieux ». — 7 juin : « M. Nicodème ».

Les articles plus particulièrement consacrés à la méditation générale sont : 12 avril : « Opinions de M. l'abbé Jérôme Coignard... » (dans le volume : « Le nouveau ministère », suite). — 26 avril : « La Science ». — 3 mai : « L'armée ». — 10 mai : « La Guerre » (dans le volume : « L'armée », suite). — 17 mai : « La Guerre » (dans le volume : « L'armée », suite et fin). — 31 mai : « Les Coups d'Etat ». — 14, 21, 28 juin, 5 juillet : « la Justice ». — 12 juillet : « les Académies ». — 19 juillet : « Conclusion ».

(42) Tous les journaux s'accordèrent pour reconnaître à Ferry une forte personnalité. *L'Echo de Paris* et le *Figaro* louèrent son œuvre coloniale, tout en blâmant son anticléricalisme ; la *Libre Parole* et *l'Intransigeant* l'insultèrent. France retrace sa carrière dans le chapitre sur les Ministres d'Etat (il avait acquis à la France la Tunisie, le Tonkin, Madagascar et le Congo. Son impopularité partit de là, parce que les Français désiraient seulement une politique continentale de revanche. Il était en outre l'auteur du fameux « article 7 », qui chassa les Jésuites de France. En 1887, sa candidature à la Présidence de la République échouait. Ce n'est qu'en février 1893 qu'il fut élu à la présidence du Sénat. Sa vie personnelle était d'une grande rectitude). L'originalité de France, dans cet article où il rappelle la carrière de Ferry, est de nier le rôle des personnes dans la politique, à l'opposé de tous les autres commentateurs de la vie de Ferry.

(43) Jules Méline était pressenti pour former un ministère de remplacement au ministère Ribot, mis en minorité le 30 mars sur une question secondaire — en fait, à cause de l'impopularité résultant de l'affaire Cottu.

(44) Le premier tour de scrutin pour les élections municipales eut lieu le 18 avril 1893.

(45) *Echo de Paris*, 24 mai 1893. *Opinions*, « Les séditieux », pp. 196-97.

(46) Voir Alexandre Zévaès, *Henri Rochefort le pamphlétaire*, Paris, 1946, p. 193.

que raille Coignard le 7 juin, c'est le sénateur Béranger, président de la Ligue contre la licence des rues fondée l'année précédente (47). France l'avait appelé de son propre nom dans le journal, à l'article du « nouveau ministère » (48). Celui qu'il lui donne en second lieu a l'avantage d'attacher au personnage, dès l'abord, un certain ridicule (49). En somme, et dans le volume plus encore que dans le journal, France traduit les événements par allusions et déguise tous les noms, sauf pourtant celui de l'acolyte de Béranger, « Baiselance ou Baiselance » (50), qu'il a soin de conserver pour sa valeur comique.

Ces articles inspirés par l'actualité immédiate ont plus de violence que les autres : ils traduisent un mouvement spontané de France. On n'y trouve plus d'anecdote tirée de l'histoire, si ce n'est celle du Père Garasse, utilisée contre Monsieur Nicodème (51). En revanche, Jérôme Coignard y fait sans cesse de fausses prophéties, prévoyant ce que seront en régime démocratique les ministères et les conseils municipaux, comme si la transposition au XVIII^e siècle ne suffisait pas à contenter l'humeur opposante de France et qu'il désirât des pointes plus franches contre son temps. Son opposition n'est d'ailleurs pleine et entière que dans « l'affaire du Mississipi », où elle se déclare contre le gouvernement présent, et dans « Monsieur Nicodème », parce que le sujet traité dans ce dernier chapitre intéresse particulièrement les intellectuels (52). Les projets de Béranger, qui tendaient à défendre une conception spécifiquement chrétienne de la pudeur, devaient par là même soulever l'indignation ironique de France : après en avoir fait la caricature en les poussant à leur extrême limite, il les attaque comme il avait attaqué dans *Thaïs* la hantise du péché de chair : « Dans une solitude affreuse, loin de toute figure taillée ou peinte, déchirés par le cilice, macérés dans la pénitence, épuisés par le jeûne, se roulant sur un lit d'épines, les anachorètes se sentaient percés jusqu'aux moelles des aiguillons du désir charnel. » (53). La référence aux événements contemporains est évidente. Béranger avait fait une interpellation sur un scandale survenu au bal des Quatz'arts (54), où l'une des danseuses s'était montrée en tenue fort légère. Coignard raille « les innocents barbons » qui « portent jusqu'au

(47) Outre le sénateur Béranger et le maire de Bordeaux Baiselance, la ligue comprenait O. Gréard, A. Mézières, F. Passy, A. Trarieux.

Dès le 1^{er} octobre 1892, France raillait dans l'*Univers Illustré* « la pudeur de M. Béranger et de M. Baiselance ». « La Révolution qui a détruit beaucoup de préjugés en a créé de nouveaux ; et il me paraît bien grave et bien délicat de décider si les mœurs, les usages et les habitudes sociales y ont gagné du tout au tout » (article non repris) (pp. 470 et 471).

(48) *Echo de Paris*, 5 avril 1892. « Elles se rient des candides noirceurs qu'un magistrat du nom de Béranger médite à leur endroit... » *Opinions*, p. 109 :... « un magistrat du nom de Nicodème ».

(49) Nicodème, *Dictionnaire étymologique de Ménage* : « Ce nom n'offre en français qu'une idée fort basse ». Saint-Simon, XII, 229 : « L'herbe croissait à l'archevêché, il n'y paraissait que quelques nicodèmes ». Cf. aussi l'avocat Nicodème du *Roman Bourgeois*.

(50) *Opinions*, p. 109.

(51) *Opinions*, p. 230.

(52) L'activité de la ligue souleva aussi plus tard les protestations d'André Gide : *Prétextes*. « La licence, la dépravation et les déclarations de M. le Sénateur Béranger ». (1)

(53) *Opinions*, p. 238.

(54) 22 mars 1893. Le 2 juillet 1893 (l'article de France avait paru le 7 juin),

(1) *Ermitage*, 15 avril 1906, OC 1933, t. IV, p. 449-453.

parlement du royaume leurs lamentations, quand dans un bal une fille a montré à des garçons sa cuisse, qui est précisément pour eux l'objet le plus commun du monde » (55).

Les autres « chapitres d'actualité » traitent des sujets qui révoltent moins directement France. Il fait montre plutôt d'une méprisante indulgence pour les institutions humaines que d'une opposition ferme ; sa grande idée est que les affaires d'un Etat dépendent, non point de ses dirigeants, mais de la masse des citoyens. Théories, intrigues et crises n'y changent rien. C'est ainsi que l'œuvre si discutée alors de Jules Ferry est ramenée par Coignard à un pur néant : « Les Jésuites qu'il a chassés sont revenus [...] Qu'a-t-il inventé [...] en fait de colonies, qui ne fût déjà connu des Phéniciens, au temps de Cadmus ? » (56). Le changement d'un ministère « n'est pas une affaire de conséquence », parce que les ministres agissent de toute manière « comme à Colin-Maillard » (57). Les échevins-conseillers municipaux ne sont que « bruyante impuissance » (58). Quant au séditieux Rockstrong, il a « en commun avec ceux qui [l'] ont condamné toutes les faiblesses et toutes les passions humaines » (59), et ne leur est donc pas préférable. Il semblerait que cet examen n'entraîne qu'indécision et indifférence. Une sorte de fatalisme, une vue trop aisément résignée des maux humains, paralysent en partie le mouvement polémique. L'ironie de France manque encore de générosité : c'est ainsi qu'il rejette au rang des maux inévitables et communs ceux d'un pauvre colporteur, dont l'histoire est celle même qui devait fournir à France la satire sociale de *Crainquebille* : « Je ne puis pousser ma voiture aux bons endroits sans être tout de suite inquiété par les sergents, et dès qu'un laquais ou deux servantes s'arrêtent à mon étalage, survient un grand coquin noir qui m'ordonne, au nom de la loi, d'aller déballer ma pacotille ailleurs [...] heureux si, profitant de mon embarras, le laquais et les chambrières ne m'ont pas emporté sans payer un étui, des ciseaux ou quelque bel eustache. » (60).

Si universellement destructive qu'elle soit cependant, cette ironie vise d'une manière toute particulière (à cause des allusions à l'actualité) à la fois la République et ses ennemis de droite. Ceux-ci en effet — les anciens partisans de Boulanger (61) — attendaient les

étudiants firent une manifestation contre Béranger ; la répression de la police fut violente ; il y eut un mort de 22 ans.

(55) *Opinions*, p. 239. Cette chronique de France ne plut pas à tous. Gaston Paris lui écrivit : « Je lui en voudrai surtout [à J. Coignard] un peu d'avoir raillé un homme excellent et qui fait une œuvre de propreté et de salubrité publique où tous les honnêtes gens devraient le seconder. J'excuserai l'abbé sur ce qu'il n'a pas d'enfants et que les clercs sont généralement quelque peu cyniques. Je m'imagine toutefois qu'avec son admirable bon sens, s'il avait vécu jusqu'à ces années de plate et lourde obscénité ou d'ordure amoureusement raffinée, il aurait lui-même changé de langage et redouté la dissolution de toute énergie, de toute vertu, de toute haute et généreuse curiosité... » (lettre du 6 janvier 1894, B. N.).

(56) *Opinions*, pp. 46 et 49.

(57) *Opinions*, p. 108.

(58) *Opinions*, p. 140.

(59) *Opinions*, p. 203.

(60) *Opinions*, pp. 134-35.

(61) Voir Barrès, *Leurs Figures*. Troisième tome du *Roman de l'Energie Nationale*, Paris 1902 (1). Barrès écrit : « Après la mort du Général, tout redevint une vague marais. » Selon lui, l'agitation antipanamiste est un complément naturel de l'agitation boulangiste.

(1) (Chapitre I).

salut d'une réaction césarienne, qu'elle soit monarchiste ou impérialiste (62). France établit sur l'exemple de Ferry qu'un homme ne peut modifier le cours de l'histoire, et que par conséquent les crises gouvernementales ont peu d'importance. Quant à la République, c'est elle que concernent les « prophéties » de Coignard, et elles la montrent en tout point faible et méprisable. France a beau considérer comme un sage les choses du gouvernement, il est pourtant spécialement choqué par le spectacle qu'il a sous les yeux, et cette réaction sentimentale donne à sa critique, quoi qu'il veuille, un accent polémique. Le lecteur contemporain est disposé à retenir mieux que les autres les considérations de cet ordre : « Dans l'état populaire les ministres deviendront si débiles que leur méchanceté même et leur sottise ne causeront plus de mal [...] ils useront en expédients misérables leur éphémère existence [...] Ils tomberont de si bas que leur chute ne leur fera point de mal. » (63). Les abus et les lenteurs de l'administration, dénoncés dans le chapitre des Echevins, prêtent naturellement à une application contemporaine ; comme, dans le Conseil Municipal choisi la veille même de la publication du chapitre, on avait réélu les conseillers qui s'étaient occupés de questions purement locales au gré de leurs administrés (64), la « prophétie » de Coignard était une satire directe. « Quand ils seront nommés par le peuple [...] les échevins auront dans la cité même des amis et des ennemis. Elus par les marchands [...] ils maltraiteront les colporteurs. Elus par les colporteurs, ils vexeront les marchands... Ils formeront un conseil tumultueux, où chacun agitera les intérêts et les passions de ses électeurs. » (65). Il est vrai que Coignard renvoie dos à dos les amis boulangistes de Rochefort-Rockstrong et les républicains qui l'ont condamné. Mais il n'en blâme pas moins les circonstances de ce procès dans lequel la Haute Cour a jugé Rochefort, au chef de complot contre la sûreté de l'Etat, alors qu'on pouvait seulement retenir contre lui les articles parus dans *L'Intransigeant* (66) : « Vous fûtes condamné sur un réquisitoire ridicule du lord-chancelier, pour une collection de libelles, dont aucun en particulier ne tombait sous le coup des lois de l'Angleterre [...] vous fûtes frappé dans des formes inusitées et singulières dont la majestueuse hypocrisie cachait mal l'impossibilité de vous atteindre par des voies légales [...] votre perte

(62) *L'Echo de Paris* rapporte en octobre 1892 que Barrès conjecture l'arrivée d'un second Boulanger. Lorsque les élections se préparèrent, dès le début de 1893, le prince Victor agita la perspective d'une restauration du bonapartisme, et le comte de Paris se fit interviewer par le comte d'Haussonville sur la possibilité d'une restauration monarchiste.

(63) *Opinions*, pp. 112-113.

(64) Cf. *Echo de Paris*, 18 avril 1893.

(65) *Opinions*, p. 139.

(66) Voir A. Zévaès, *op. cit.*, p. 195. Rochefort fut soutenu par des sénateurs qui se refusaient à admettre que des articles de journaux pussent constituer un acte de complicité dans un complot (le procès se déroula du 8 au 14 août 1889). C'était la première fois dans l'histoire de la Troisième République que la Haute Cour se réunissait. France fait encore allusion à Rochefort dans un passage de « La Justice » paru le 28 juin et supprimé dans le volume ; après... « au-dessus des Parlements » (*Opinions* p. 281) on lit dans *L'Echo de Paris* : « Et l'imbécillité des tribunaux les plus augustes ne fait illusion à personne puisque l'Etat, monarchie ou république, institue dans les causes qui l'intéressent des cours extraordinaires qu'il nomme grands jours ou Congrès et qui ne connaissent pas le Code, comme il s'est vu récemment par l'exemple d'un publiciste condamné à la déportation à vie pour ses écrits dans un pays où la presse est libre. Mais elle cessa d'être libre quand elle se fit craindre. »

était décidée d'avance dans les conseils de la Couronne. » (67). Le « lord-chancelier » dont il est question ici avait été (nul ne l'ignorait alors) le procureur Quesnay de Beaurepaire, qui, au moment où parut l'article, instruisait avec une trop sage et discrète lenteur le procès des députés panamistes.

Les chapitres qui font des *Opinions de Jérôme Coignard* un livre à clefs ont perdu pour nous le sel que les contemporains y trouvaient : c'est pourquoi ils paraissent à présent beaucoup moins directement orientés qu'ils ne le sont en fait, dans l'attaque contre le régime. Par eux, France inaugure une technique que rien ne laissait prévoir auparavant chez lui. C'est à son métier de chroniqueur qu'il doit son attention à la politique dans son déroulement journalier. S'il la fait subitement passer dans une œuvre élaborée, destinée à la publication, c'est sous le coup d'un scandale qu'il n'a pas ressenti autrement que la majorité des Français. Sa réaction est comparable à celle de « l'homme de la rue », occasionnelle et d'autant plus entraînante. A lire l'*Echo de Paris*, on voit comme ces chapitres sont vivants, écrits au hasard des événements.

Mais en eux déjà, sauf dans le premier qui fut écrit dans un moment de colère, se ressent le recul instinctif de France devant l'action. Il se réfugie volontiers dans des considérations générales et distribue impartialement le blâme. Cette tendance devient manifeste quand France n'examine plus les événements, mais les principes au nom desquels on prétend diriger l'Etat. Ce n'est pas d'ailleurs que ces chapitres des *Opinions de Jérôme Coignard* soient dépourvus de signification polémique : ils traitent de questions brûlantes alors, et finissent toujours par saper les fondements de l'ordre social. Mais ils prennent les choses de haut. Le scandale est une expérience exceptionnelle : il révèle la contradiction essentielle qui existe entre l'apparence et la réalité d'un régime, et c'est l'exploiter à demi que se contenter de le traduire directement. Les chapitres de méditation, dans *Les Opinions de Jérôme Coignard*, diffèrent des chapitres à clefs comme les ouvrages philosophiques de Voltaire diffèrent de ses pamphlets. France n'a pas plus que Voltaire évité la contradiction des uns aux autres. (68). Quinze jours après avoir souhaité, dans son indignation, la chute du gouvernement qui a permis le scandale Cottu, France examine non plus les erreurs accidentelles, mais la forme même du régime (69). Et il se déclare contre les révolutions parce que les abus et les fautes viennent non des hommes politiques, mais de la nécessité : « L'opposition est une très mauvaise école de gouvernement, et les politiques avisés, qui se poussent par ce moyen aux affaires, ont grand soin de gouverner par des maximes tout à fait opposées à celles qu'ils professaient auparavant. » Une indulgence un peu relâchée remplace la colère de naguère : « Je crains un empire dans sa première verdeur. Je crains l'âpre nouveauté d'une république. Et, puisqu'il faut être mal gouverné, je préfère des principes et des ministres chez qui les premières ardeurs sont tombées. » (70). C'est là une des preuves les plus évidentes du recul de France devant

(67) *Opinions*, pp. 200-201.

(68) Voir les variations de Voltaire à propos de l'égalité, du peuple, de la révolution. (Notamment article « Egalité » du *Dictionnaire Philosophique*, édition de 1879, pp. 473-477).

(69) 29 mars 1893, *Echo de Paris. Opinions* : « Les Ministres d'Etat », III, suite et fin.

(70) *Opinions*, pp. 77-78.

l'acte participant au monde, et de son penchant pour la réflexion conciliatrice. Dans le volume, il a déformé ce mouvement en plaçant le chapitre de théorie, paru le 29 mars, avant le chapitre sur « L'affaire du Mississipi. » (71). Mais il a donné, à la suite de ce dernier, les motifs qui l'ont fait tomber dans la contradiction. La chute de tension dans sa polémique est due — reconnaît-il avec beaucoup de lucidité — au mouvement de son intelligence, qui contrecarre les élans de son cœur (72). Cette antinomie, fondamentale en lui, est pourtant peu sensible dans sa polémique antireligieuse ; dès qu'il est question de politique, elle devient éclatante. Dans le premier chapitre du « Nouveau Ministère », Coignard fait la satire directe des ministres républicains ; dans le second (paru la semaine suivante), il imagine un ouvrage théorique sur les formes de gouvernement, et s'il dépeint exactement la République scandaleuse de Panama, il l'accepte au nom de l'universelle médiocrité : « De toutes parts, les incapacités ambitieuses s'élèveront du fond des bourgades aux premiers emplois de l'Etat [...] on verra des nuées de concussionnaires s'abattre sur le trésor public. Le mal sera beaucoup accru par l'éclat du scandale, puisqu'il est difficile de rien cacher dans l'état populaire [...] Je n'en conclus point, mon fils, que les peuples seront alors plus malheureux qu'ils ne sont aujourd'hui [...] [le règne] des rois et des empereurs fut généralement si mauvais qu'on n'en peut craindre un pire. » (73).

Cette antinomie entre intelligence et sensibilité paraît insoluble, parce qu'elle est la projection de sentiments déjà anciens chez France ; et certes, elle dégrade la valeur polémique de sa pensée, qui s'achève en indifférence épicurienne. Autant que son indignation devant le scandale, l'écrivain dit la méchanceté de l'homme et la fatalité quasi végétale de l'évolution sociale : malgré les doutes qu'il exprime d'autre part sur la valeur de la science, c'est bien sa formation scientifique qui justifie son ataraxie (74).

Cependant, l'intelligence de France et son ironie, lorsqu'il les applique à examiner non plus les formes diverses de gouvernement, mais les principes sociaux les plus enracinés chez l'homme (le culte de l'héroïsme et la notion du juste et de l'injuste), les détruisent si fondamentalement qu'elles en deviennent subversives. Autant France hésite lorsqu'il s'agit de se prononcer sur la politique proprement dite, autant il est catégorique lorsqu'il attaque des préjugés qui concernent l'homme lui-même. C'est une critique à laquelle l'ont habitué ses études d'humaniste : Voltaire, Pascal, Montaigne et les conteurs du xvi^e siècle ont dit la vanité et la cruauté de la guerre,

(71) Les chapitres des 22 et 29 mars 1893 (« Les Ministres d'Etat », I et II) ont été placés en tête des *Opinions de Jérôme Coignard*, avant « l'affaire du Mississipi ». Le chapitre de « Saint Abraham » a été placé entre les deux chapitres sur les Ministres d'Etat, parce que France avait besoin de quarante pages nouvelles pour l'édition : « J'en obtiens dix [écrivait-il à Madame de Caillavet] en arrangeant un saint Abraham qui a paru dans la *Vie Littéraire*. » B. N. tome II, folio 5-6. Vendredi [juillet 1893].

(72) *Opinions*, pp. 88-89. Conclusion ajoutée dans l'édition en volume.

(73) « Le nouveau ministère », II, *Opinions* p. 115. *Echo de Paris*, 12 avril 1893.

(74) Notamment la théorie de Lyell, pour laquelle il avait toujours manifesté sa préférence. C'est en s'appuyant sur cette théorie qu'il soutient d'autre part que le peuple anonyme joue un rôle beaucoup plus important que les personnalités politiques (*Opinions*, p. 49 et p. 126).

l'arbitraire des lois (75). Cette critique est morale autant que politique ; en elle s'accordent chez France l'instinct et la raison, les « humanités » et l'humanité. Les développements sur la guerre et sur la justice commencent tous deux, non par un exposé abstrait, mais par un tableau qui éveille la pitié du lecteur : ici, « cinq ou six malheureux » sont envoyés par un racoleur « mourir de la fièvre jaune dans des marécages » (76) ; là, une jeune servante est pendue pour avoir dérobé à sa maîtresse des barbes de dentelle (77). La critique qui examine et détruit les principes en garde un caractère vivant et spontané. France dénonce dans la guerre le désir héréditaire qu'éprouve l'homme pour le meurtre, le vol et le viol, le sot orgueil que les peuples y montrent et l'absurdité des raisons pour lesquelles un prince la déclare ; si bien que paradoxalement, la guerre civile lui semble plus justifiable que l'étrangère, ayant des motifs plus nets (78). Le courage que demande la guerre est moins considérable que le courage déployé par les paysans pour lutter contre la nature ; la pratique des armes rend outrecuidant et ignorant (79). Toutes ces considérations ont été faites par les écrivains des siècles passés ; mais France les vivifie par des anecdotes et des comparaisons empruntées au règne animal, qui rabaissent la guerre de manière frappante (80). Si l'on considère la courbe de sa pensée, le changement paraît tout d'abord radical entre le France de 1886 et 1889, qui pro-

(75) Montaigne, *Essais*, II, XII. « Quant à la guerre, qui est la plus grande et pompeuse des actions humaines, je saurais volontiers si nous nous en voulons servir pour argument de quelque prérogative ou, au rebours, pour témoignage de notre imbécillité et imperfection [...] L'envie d'un seul homme, un despit, un plaisir, une jalousie domestique, causes qui ne devraient pas esmouvoir deux harangères à s'esgratigner, c'est l'âme et le mouvement de tout ce grand trouble ». Cf. *Opinions* p. 167.

Ibidem : « La droiture et la justice, si l'homme en connaissait qui eut corps et véritable essence, il ne l'attacherait pas à la condition des coutumes de cette contrée ou de celle-là [...] Il n'est rien sujet à plus continuelle agitation que les loix » Voir *Opinions*, p. 272.

III ; XIII : « Considérez la forme de cette justice qui nous regit : c'est un vray temoignage de l'humaine imbécillité, tant il y a de contradiction et d'erreur [...] Combien avons-nous decouvert d'innocens avoir esté punis [...] Combien ay-je veu de condamnations, plus crimineuses que le crime ? » Cf. *Opinions* p. 266.

Sur la torture, Montaigne, II, chap. XI et XXVII.

(76) *Opinions*, p. 154. *Echo de Paris*, 3 mai 1893.

(77) *Opinions*, p. 243. *Echo de Paris*, 14 juin 1893.

(78) *Opinions*, p. 170. *Echo de Paris*, « la Guerre », (10 mai 1893).

Montaigne écrit au contraire que la guerre étrangère est parfois recherchée exprès par les peuples pour éviter la guerre civile : « Et, de vrai, une guerre étrangère est un mal bien plus doux que la civile » (*Essais* livre II, chap. XXIII).

(79) *Opinions*, pp. 174-176. *Echo de Paris*, 17 mai 1893.

(80) « Les soldats [...] portent des habits [...] des rubans, des plumets et des cocardes qui leur donnent sur les filles l'avantage du coq sur la poule ». (*Opinions* p. 162. *Echo de Paris*, 3 mai 1893) « La guerre [...] est l'effet d'une férocité que nous avons en commun avec les animaux, je ne dis pas seulement les lions et les coqs [...] mais encore les oiselets [...] et même les insectes » (*Opinions* p. 172. *Echo de Paris*, 17 mai 1893).

Montaigne, *Essais*, II, chapitre XII : « Les bêtes n'en sont pas universellement exemptes [de guerre], tesmoins lès furieuses rencontres des mouches à miel [...] Saepe duobus Regibus incessit magno discordia motu.

[...] Je ne voy jamais cette divine description qu'il ne m'y semble lire l'ineptie et vanité humaine ».

naît la vertu civilisatrice de la guerre (81), et celui qui en 1893 la place parmi les mauvais instincts de l'homme. On ne saurait minimiser ce changement. Cependant l'analyse destructive des notions de vainqueur et de héros se trouve déjà dans un article paru dans le *Temps* en 1886 (82) : et France lui-même avertit qu'il a plutôt modifié que rejeté ses opinions anciennes, car il reprend le développement qu'il avait déjà fait sur les bienfaits de la guerre : seulement, il en parle au passé : « Je voulais montrer que la guerre est aujourd'hui la honte de l'homme et qu'elle en fut autrefois l'honneur [...] elle fut la grande éducatrice du genre humain. » (83). France, déçu par Boulanger (le boulangisme était essentiellement militariste) et incité par la querelle du *Disciple* à étendre l'irrespect de sa pensée, croit donc en 1893 que la guerre est devenue un « mal héréditaire » après avoir été « la grande éducatrice du genre humain ». Son analyse est intellectuelle ; mais à travers elle s'exprime la sensibilité humaine de France, qui pour la première fois ébauche un rêve de paix universelle. Rêve incertain, dont il place la réalisation dans « l'insondable avenir », mais point tout à fait absurde : « la grandeur croissante des armements », par son excès même, peut créer la paix (84).

Les passages sur la Justice sont bâtis de la même manière que les passages sur l'armée. France s'adresse surtout, il est vrai, à l'intelligence du lecteur, lorsqu'il analyse et réduit à néant les notions de juste et d'injuste, celle de propriété, et montre la faiblesse de l'esprit des juges. Il a recours à la raison bien plus qu'au sentiment lorsque, montrant le petit huissier du XVIII^e siècle heureux de l'humanité de ses lois (85), il fait soupçonner que les lois du XIX^e siècle pourront paraître cruelles et injustes aux Français de l'avenir ; lorsqu'il fait sentir l'absurdité des « justices soldatesques » qui, en pleine paix, assujettissent une partie des citoyens à un code spécial (86). Mais, comme le développement sur la Guerre, celui qui traite de la justice s'ouvre et se ferme sur un appel au sentiment. C'est après s'être apitoyé sur la mort de la servante que Coignard souhaite la réforme des lois ; et il donne au sentiment le pas sur la raison, lorsqu'il proclame : « Les vérités découvertes par l'intelligence demeurent stériles. Le cœur est seul capable de féconder ses rêves. Il verse la vie dans tout ce qu'il aime. C'est par le sentiment que les semences du bien sont jetées sur le monde [...] Il faut, pour servir les hommes, rejeter toute la raison [...], et s'élever sur les ailes de l'enthousiasme. » (87).

(81) *Temps*, 18 juillet 1886.

Préface de *Faust*, 1889, articles cités.

(82) *Temps*, 18 juillet 1886, non repris.

(83) *Opinions*, pp. 178-79. Cet éloge de la guerre se trouve dans l'édition du journal à la fin du premier chapitre sur « la guerre » (volume : « L'armée », suite). Coignard disait à Tournebroke le 17 mai, après avoir montré que la guerre avait enfanté les arts : « Je croirai donc, mon fils, que pour le passé du moins et pour le présent, la guerre est un de ces maux qu'on peut dire bons ou (si vous voulez) un de ces biens qu'on peut dire mauvais et qui, par ce mélange de bien et de mal, conviennent merveilleusement à la nature des hommes ». La condamnation de la guerre pour le moment présent est beaucoup plus radicale dans le volume (*Opinions* p. 180).

(84) *Opinions*, p. 181.

(85) *Opinions*, pp. 260-261. *Echo de Paris*, 14 juin 1893.

(86) *Opinions*, p. 277.

(87) *Opinions*, p. 288. Non paru dans l'*Echo de Paris*.

Les chapitres qui ont formé *Les Opinions de Jérôme Coignard* sont de valeur polémique très inégale, et parfois contradictoires. France a du mal à opter pour la politique : elle touche le monde de bien près. L'écrivain dévoile, au cours de ces chapitres, les embarras et les contradictions d'un intellectuel attiré et repoussé à la fois par le monde, capable aussi d'entraînement sentimental. L'antinomie est surtout grande quand il s'agit de la situation immédiate : la critique de France est destructive, mais séparée à tel point de toute propagande positive qu'elle en devient stérile. Toujours porté à réfléchir et à corriger son premier mouvement, France n'aurait point participé à une action politique, s'il n'avait trouvé dans son intelligence même de quoi désapprouver les principes sociaux. Ce qui le choque avant tout, ce ne sont pas les abus, c'est leur caractère d'absurdité. Remontant à l'origine des principes, il les trouve fondés sur des sottises ou des cruautés. Lorsqu'il en considère l'application, son irrespect s'accroît : il réduit les institutions que craignent les hommes à leurs composantes matérielles (voyant par exemple dans « Messieurs du Parlement » « cinq hommes en robe rouge et en bonnet carré, qui, même après avoir récité le *Veni Creator*, demeurent sujets à l'erreur. » (88)). Ce n'est pas que l'émotion soit absente de cette critique, mais elle est approuvée par la raison, et produite par le sentiment d'une disproportion aussi déplaisante pour l'esprit que pour le cœur. Dans la critique des principes, non dans celle des hommes et des formes de gouvernement, France parvient à surmonter la contradiction qui existe en lui et à exprimer un espoir constructif. Sa critique est d'ordre général ; il peut y déployer son habileté en exploitant l'histoire et la tradition, en faisant alterner les développements abstraits avec les anecdotes (89).

Les Opinions de Jérôme Coignard ne progressent pas vers l'idéal révolutionnaire. France se trouve simplement beaucoup plus à son aise quand il abandonne l'actualité immédiate pour parler de la guerre et de la justice. Mais il reste en proie aux antinomies : il donne en effet en « Conclusion », le 19 juillet, le portrait de Jérôme Coignard qu'il a placé au contraire en tête du volume (90). Il y redit la vanité de

(88) *Opinions*, p. 281. *Echo de Paris*, 28 juin 1893. Cf. Pascal, *Pensées*, II, 2, 360 (édition de la Pléiade) « Nos magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges, leurs hermines, dont ils s'emmailotent en chats fourrés, les palais où ils jugent [...] tout cet appareil auguste était fort nécessaire ».

(89) En cela surtout, France ressemble à Montaigne : il émaille ses développements d'exemples érudits : le récit d'une représentation de *Cinna*, sur le modèle du *Roman Comique* de Scarron, pp. 121-123 ; l'éloge de César, auquel France a ajouté dans le volume le passage : « Jour des Ides de Mars !... le génie de la clarté », pp. 155-56. Montaigne a pris très souvent César pour exemple au cours des *Essais*, notamment II, X ; II, XXXIII et XXXIV ; le chapitre sur l'Histoire, pp. 220-228, qui a été ajouté au volume et reprend un apologue de l'abbé Blanchet. Cf. *V. L.*, I, 246 ; le récit de l'huissier, pris chez G. Peignot, *op. cit.*, pp. 246-256 des *Opinions*, d'abord chronique indépendante dans l'*Echo de Paris* du 18 janvier 1893.

(90) 19 juillet, « Conclusion — Après quoi je vous ferai des contes et, à l'exemple de La Fontaine, je quitterai Esope, pour être tout à fait Boccace ». A O. Mirbeau : (repris *OC.* tome VIII, p. 519).

« Sa libre intelligence foulait aux pieds... » (*Opinions*, p. 10.) France a considérablement allongé le portrait de Coignard dans le volume. L'*Echo de Paris* ne comporte pas les passages suivants : — « Mais, considérant... une espèce de sabbat mesquin et journalier » (pp. 15-17) — « La majesté des lois... en face des gouvernements et des peuples » (pp. 20-28) — La chronique, dans l'*Echo de Paris*, se

tous les régimes, son horreur des systèmes et son pessimisme : « Il n'eût jamais été révolutionnaire [écrit-il de l'abbé]. Il avait trop peu d'illusions pour cela, et il ne pensait pas que les gouvernements dussent être détruits autrement que par ces forces aveugles et sourdes, lentes et irrésistibles, qui emportent tout ». S'il sape les bases de la société, c'est pour préparer « les ruines nécessaires », sans intention préalable. Ayant rejeté le culte du héros, France s'était séparé de toutes les oppositions de droite ; mais il ne pouvait non plus approuver l'anarchisme, qui est fait de tentatives purement individuelles : il a, pour le préciser, écrit après coup la condamnation du « compagnon anarchiste » qui fait partie du premier chapitre du volume (91).

Donner aux attaques que contiennent *Les Opinions de Jérôme Coignard* une signification franchement anarchiste irait donc contre l'intention clairement exprimée de France, et contre l'esprit même de sa polémique, où il n'a de considération que pour l'homme cultivé, poli par la société, capable de progrès intelligent. Cette polémique est morale avant d'être politique : elle vise à donner mauvaise conscience au lecteur contemporain, en lui montrant une disharmonie entre l'apparence et la réalité sociale. Elle doit d'abord éclairer les problèmes : c'est pourquoi elle est si souvent art tranquille de la définition, sans que France se permette d'« effets » extérieurs. La guerre est un « carnage concerté », le soldat un « animal à mousquet ». La justice est rendue « au seul point de vue de l'intérêt social, c'est-à-dire en raison de cet amas d'avarice, d'égoïsme, d'erreurs et d'abus qui forment les cités ». C'est la critique d'un humaniste pour qui le fait politique n'a rien de spécifique (92), mais entre dans les activités de l'homme au même titre que le travail et l'amour. Toute affirmation métaphysique doit être déracinée, en matière politique comme en matière religieuse.

France était préparé par ses croyances scientifiques à espérer en une transformation collective et progressive, non en l'anarchie. La dernière chronique des *Opinions* a été écrite après la poussée socialiste qui suivit le scandale du Panama (93) ; c'est à elle que fit allusion France, brièvement d'abord dans l'*Echo de Paris* (94), puis

termine par : « Depuis l'abbé Coignard, Prométhée a plusieurs fois détrôné Jupiter et nous pouvons vérifier la sagesse de ces paroles » (variante de la p. 33). Le reste a été ajouté au volume.

(91) *Opinions*, pp. 26-28 : c'est le seul passage du livre où France parle si longuement en son nom propre.

(92) Coignard se refuse à faire de la notion de châtiment une notion métaphysique, et à considérer qu'il y a une loi « en soi ». Voltaire en fit autant contre Montesquieu. (*Commentaire sur l'Esprit des Lois*, Mélanges 1777. IX, tome XXX des *Œuvres Complètes*, pp. 407-464) (*ABC*, 1^{er} entretien. Mélanges 1769. VI, tome 27 des *OC*, pp. 311-327).

(93) Le 22 janvier 1893, le *Manifeste aux travailleurs de France* proclamait : « C'est une transformation sociale qui s'impose pour faire disparaître [...] le parasitisme dont le scandale de Panama n'est qu'une des formes ». Le 16 février, Millebrand exposa à la tribune le programme socialiste minimum (nationalisation de la banque, des mines et des chemins de fer). L'*Echo de Paris* s'inquiétait des progrès du socialisme. « Nestor », dans son éditorial du 1^{er} juin 1893, préconise l'instauration d'un « socialisme d'en haut », comportant l'établissement d'un minimum vital. Les élections législatives du 20 août et du 3 septembre 1893 entérinèrent cette poussée socialiste : de 12, les socialistes passèrent à 41.

(94) La chronique de l'*Echo de Paris* comprend une seule phrase sur Prométhée (cf. note 90). Elle a été remplacée dans *Les Opinions* par un long passage, pp. 33-34.

bien plus longuement dans le volume, où l'on sent un sourd espoir. « Quand donc paraîtra-t-il, le robuste ami des hommes, l'allumeur du feu, le Titan encore cloué sur son rocher ? Un bruit effrayant venu de la montagne annonce qu'il soulève de dessus le roc inique ses épaules déchirées et nous sentons sur nous les flammes de son souffle lointain ». Le manuscrit (95) est plus explicite encore : « (Ils disent que le prométhée de 89 n'était qu'un bourgeois, acquéreur de biens nationaux, gros filateur, propriétaire minier... Vieil acquéreur de biens nationaux il est maintenant filateur, propriétaire rural et minier). Ce n'est pas le dieu ouvrier (c'est un bourgeois et un capitaliste. C'est Jupiter en redingote assis sur nous) ». Par sa formation et ses origines, par une opposition à la République fondée sur la Révolution, aussi nette qu'au temps où il était boulangiste, par une très ancienne sympathie pour les humbles, France devait être attiré vers le socialisme. Encore faut-il préciser que cette attirance était confuse tout comme le socialisme de l'époque (96).

Les Opinions de Jérôme Coignard est le premier volume de France où la polémique politique joue le principal rôle ; et c'est une polémique « de gauche », qu'il a menée selon les mêmes procédés que sa polémique anticléricale, et d'ailleurs sans marquer d'interruption de l'un à l'autre. Son principal but est la démystification. Le scandale du Panama, qui a donné le branle à l'attaque de France, n'en est que le prétexte. Si l'on compare *Les Opinions de Jérôme Coignard* à *Leurs Figures* de Barrès, pareillement inspiré par le scandale (97), la généralisation qu'a opérée France dans un roman pourtant écrit au jour le jour apparaît. Dans le livre de Barrès, écrit bien après l'événement et de forme plus achevée, le scandale se déroule comme une tragédie en vase clos : ni le peuple ne paraît, ni la forme républicaine du gouvernement n'est discutée (elle est condamnée d'avance par Barrès). Les événements, minutieusement retracés, sont ceux qui se sont déroulés entre les parlementaires et chez le baron Reinach (98). Les personnages sont énormes, épiques dans leur médiocrité comme dans leur infamie. Barrès croit aux héros de bassesse. « C'était joyeux [écrit-il à propos des députés] et d'une âpreté méphistophélétique de voir les habiles se défier, les épaules voûtées, avec un visage inexpressif, et d'entendre des mal-

(95) B. N., nafr. 10804, folios 65-66 du volume, 47-48 de la numérotation de France.

(96) Les diverses tendances du socialisme n'avaient pas fusionné (guesdisme, blanquisme, possibilisme, socialisme de Jaurès). Sur des points essentiels, les représentants de ces tendances étaient en désaccord. C'est sensible à propos du colonialisme : la politique coloniale était menée par les héritiers de Ferry, radicaux et conservateurs (le Comité de l'Afrique française s'était formé dès 1890). Jaurès admettait encore à cette époque la possibilité d'une pénétration pacifique par les valeurs humaines ; il changea d'opinion vers 1896 (Cf. la *Petite République*). France était, dès le moment où il écrit *Les Opinions de Jérôme Coignard*, opposé à la politique coloniale, qu'il condamne dans un long passage ajouté au volume à propos de Ferry (*Opinions*, pp. 47-48).

(97) *Leurs Figures, Revue Contemporaine*, 1901, paru en 1902. Troisième tome du *Roman de l'Energie Nationale*, dédié à Drumont. Le livre parut après l'Affaire Dreyfus, quand Barrès savait que les agitations boulangiste et antipanamiste avaient été vaines. Cela contribue à lui donner son ton d'amertume.

(98) Les personnages-clefs du *Roman de l'Energie Nationale* n'apparaissent guère (sauf Saint-Phlin) que dans le cadre de la Chambre des députés ; de l'esprit public, il est peu question. Lorsque Millerand expose le programme socialiste, Bouteiller pense simplement que le parlementarisme se sauve en absorbant la Révolution. Barrès, dans *Leurs Figures*, est hanté par son expérience du parlementarisme.

heureux répéter avec les purs dont ils étaient atterrés : « Il faut aller jusqu'au bout... » (99). Le baron Reinach inspire « la sorte de poésie étouffante qui naît de ces mystères criminels » (100) ; après son suicide, des intrigues d'un noir romantisme se nouent autour de son cadavre qui « bafouille » (101). Barrès explore le scandale, alors que France ne cherche pas à en savoir plus long que le grand public (102), mais il le traite comme une affaire limitée, étroitement politique. Pour France, qui ne croit pas à la valeur des hommes ni des assemblées, la polémique n'a de sens que s'il l'étend en lui donnant un sens moral. Elle complète alors l'examen des valeurs que France a entrepris depuis la querelle du *Disciple* et le bouleversement de sa vie privée.

Cet examen se fait selon une technique acquise par France depuis qu'il a entrepris son rôle de chroniqueur. Il ne s'agit presque jamais d'élans indignés, de descriptions qui attendrissent sur la misère ou l'injustice soufferte. On en trouvait fréquemment de tels à cette époque, dans l'*Echo de Paris*, qui admettait les aspirations révolutionnaires. Octave Mirbeau (à qui est dédiée la dernière chronique des *Opinions* (103)) y fit paraître à la fin de 1892 les *Dialogues tristes* contre les bourgeois et la guerre, en faveur des malheureux qui commettent des crimes à force de misère (104). Peu après France — le 30 juin 1893 — Séverine écrivit contre la guerre dans le style véhément et attendri qui lui était habituel (105). Leur polémique pourrait sembler plus efficace, parce que plus touchante. Cependant l'apreté de Séverine et celle de Mirbeau venaient d'un système préconçu : elles étaient démolisseuses à tout prix. Mirbeau composait de véritables scènes de roman noir, qui, à la première page de l'*Echo de Paris*, tenaient la même place que les nouvelles érotiques de Catulle Mendès ou les chroniques indiscretes. Elles flattaient une certaine mode, un snobisme de l'anarchie qui s'était établi dans le monde ; elles satisfaisaient la curiosité que ressentaient les mondains envers les misérables. Un anarchiste comme Mirbeau s'adapte parfaitement à la bonne société ; il fait même partie de l'ordre social de l'époque.

France est plus inquiétant. Il parle de ce qu'il connaît et de ce que ses lecteurs connaissent : *Les Opinions de Jérôme Coignard* offrent une vue partielle de la société, et une vue qui en est sommaire. Les personnages du peuple sont des artisans comme le coutelier, des commerçants comme le père de Jacques Tournebroke ; ils sont dessinés en silhouette, non fouillés. Ils incarnent des opinions plutôt qu'ils ne représentent des hommes de chair et de sang. Mais les idées

(99) Chapitre II, « Premiers roulements de tonnerre ».

(100) Chapitre IV, « Des éclairs dans les ténèbres ».

(101) Chapitre VIII, « Le cadavre bafouille ».

(102) La première chronique de France, « Le scandale du Mississipi », participe d'une indignation commune et populaire. En revanche, *Leurs Figures* prend parfois l'allure d'un documentaire minutieux où l'intrigue disparaît complètement.

(103) 19 juillet, « Conclusion », devenue la Préface des *Opinions de Jérôme Coignard*.

(104) Ces dialogues parurent en août 1892 (Mirbeau donna aussi à l'*Echo de Paris*, durant le second semestre 1892, une autobiographie à tendance anarchiste : « Dans le ciel ») — Le ton de ces articles de Mirbeau est à la fois violent et empreint de sensiblerie. L'un d'eux, par exemple, tend à légitimer le meurtre des enfants par des parents tombés dans la misère.

(105) *Echo de Paris*, 30 juin 1893. (Mirbeau avait également fait paraître un article contre la guerre, le 9 août de l'année précédente).

circulent très nettes, sans que France paraisse avoir d'hostilité préconçue contre telle ou telle forme de société ; il fait naître chez son lecteur un malaise d'intelligence qui se dissipe moins vite que l'émotion ressentie à la lecture de Mirbeau. Si *Les Opinions de Jérôme Coignard* content les aventures de l'intelligence à la recherche des principes, si le rôle du sentiment est réduit à l'expression de brefs élans sincères, mais toujours contrôlés, c'est au profit de l'efficacité. France y fait table rase des préjugés suivant une méthode spécifiquement voltairienne.

En revanche, le roman, prototype du roman d'actualité francien, témoigne de la difficulté que ressent France à inscrire la polémique politique dans une forme littéraire. Le fait politique est à l'état brut ; à la différence du fait religieux, il ne se réclame point d'une tradition, ne s'entoure point de légendes. Il participe d'une réalité directe. Les chroniques qui ont formé *Les Opinions de Jérôme Coignard* ont été écrites au hasard de l'événement : le livre se ressent d'être un recueil d'articles. France a tenté de lui donner une composition. Au lieu de le faire commencer par « L'Affaire du Mississipi », il a placé en tête du volume le portrait de Jérôme Coignard qui formait la conclusion des chroniques ; il a enrichi le développement de considérations sur l'anarchisme et le colonialisme (106), qui complètent l'examen, entrepris dans ses chroniques, des affaires de son temps. Cependant, une telle recomposition, tentée a posteriori, ne peut être qu'artificielle. Le hiatus entre les chapitres « à clefs » et les chapitres consacrés aux idées générales reste très apparent, parce qu'il correspond à une hésitation intérieure de France. Mais le plus grand danger que la polémique représente pour le roman n'est encore ni l'émiettement des chapitres, ni la différence de tension qui existe entre eux. C'est que la polémique politique, à cause de son caractère pressant, tend, en dominant toutes les catégories littéraires, à détruire le roman lui-même. Il n'y a pas d'action dans *Les Opinions de Jérôme Coignard*, parce que les événements considérés de si près ne se prêtent pas à une intrigue ordonnée. Jérôme Coignard ne les domine pas non plus de son caractère : ses traits originaux, qui s'étaient affirmés au cours de la *Rôtisserie de la Reine Pédauque*, ont disparu ici, absorbés par la personnalité d'Anatole France lui-même. Dans *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*, Coignard était remarquable par la complexité de sa foi et l'audace étrange de la morale qu'il en déduisait ; ainsi était-il distinct d'Anatole France. Mais c'est à peine si un ou deux chapitres des *Opinions* font allusion à l'attitude chrétienne de Coignard (107) ; encore est-ce d'une façon mécanique, sans développement nouveau. France s'est identifié Coignard : la préoccupation politique ne lui permet pas de donner à ce caractère des variations savantes qui le différencient de lui-même. « Mélange merveilleux d'Epicure et de saint François d'Assise », Coignard est exactement le France d'une époque de transition, le France qui a déjà écrit presque tout *Le Jardin d'Epicure* et quelques contes

(106) *Opinions*, pp. 20-28, et pp. 47-48.

(107) Le chapitre « Les œufs de Pâques », pp. 90-104, a paru le 2 avril 1893 non pas dans l'*Echo de Paris*, mais dans le *Temps*. Il doit être rattaché à la série des contes demi-religieux, demi-narquois, que France se plaisait à écrire lors des grandes fêtes religieuses : il n'est pas de la même veine que les articles qui ont d'autre part formé les *Opinions*. Il faut en dire autant de « Saint Abraham » (voir note 71).

Les autres chapitres ne font que des allusions rapides au catholicisme si particulier de Coignard, pp. 118-146-236.

du *Puits de Sainte Claire*. Il a perdu son épaisseur de vie. Dans le cours des chapitres, France le décrit systématiquement comme grand buveur et amateur du beau sexe (108) : de caractère original, il est devenu personnage picaresque, silhouette truculente tracée à la plume. A plus forte raison, les autres personnages des *Opinions de Jérôme Coignard* manquent de réalité vitale. Ils sont simplement le prétexte à des développements philosophiques : France les fait assumer par eux, parce que ses personnages sont déjà connus du lecteur. *Les Opinions de Jérôme Coignard* ne créent pas un univers romanesque : le livre serait plutôt un essai qu'un roman, si France n'avait, en transposant les événements au XVIII^e siècle, utilisé cette technique de jeux de miroirs, chère à Montesquieu et à Voltaire, qui crée une distance entre le lecteur et son propre temps. Bien qu'elle soit fort propice à la polémique, cette technique permet aussi des effets purement littéraires et donne une certaine unité au livre (109). Cependant, pour la première fois dans l'œuvre de France, l'équilibre des valeurs est rompu au profit de la politique. L'exténuation du personnage de Coignard, de la *Rôtisserie* aux *Opinions*, en est la preuve visible. France ne peut à la fois traduire les luttes immédiates de son temps et, de si haut qu'il les considère, les incorporer à une action distincte d'elles-mêmes.

Anatole France avait entrepris par accident *Les Opinions de Jérôme Coignard*, et, bien qu'il fût intéressé depuis longtemps par l'actualité, il n'était pas prêt à se laisser totalement absorber par elle. Il lui faut être rassuré par une longue tradition pour se résoudre à conclure, comme il arrive à propos de la Justice et de la Guerre. Alors qu'un certain nombre d'intellectuels, à la même époque, reniaient tout l'héritage humaniste comme artificiel et encombrant dans la lutte (110), alors que Barrès ne voyait dans cet humanisme qu'un instrument de culture du Moi (111), France ne pouvait qu'en s'appuyant sur lui avoir de contact avec le monde extérieur. Mais le temps n'était pas venu encore où, en France, la pensée se confondrait avec l'acte ; au contraire, la mode était au refus de la pensée. Aussi, au moment même où l'écrivain trouvait une aide dans l'humanisme, prenait-il ses distances par rapport au monde contemporain. Jérôme Coignard est un vieillard qui contemple les événements sans y participer, avec une certaine lassitude. La polémique forme la trame des *Opinions de Jérôme Coignard* au point de détruire ou de se subordonner les autres valeurs ; mais elle y est parfaitement dissociée de la propagande, ce qui lui ôte de sa virulence (112). La pro-

(108) *Opinions*, pp. 52-62, 116, 140, 219, 263.

(109) La transposition systématique des institutions et charges sociales en termes du XVIII^e siècle permet un certain recul au lecteur et situe dans un ensemble historique des faits qui, en 1893, avaient l'incohérence de la réalité brute.

(110) Dans *Le Devoir Présent* (1892), Desjardins rejetait absolument l'éducation gréco-latine. Les écrivains tolstoïstes comme Wyzewa prônaient franchement la renonciation à la pensée.

(111) « Je m'accuse de désirer le libre essor de toutes mes facultés et de donner son sens complet au mot exister » (p. 22 *E. L.*). La tendance est très sensible dans *l'Ennemi des Lois*, qui est dans la lignée des romans égotistes de Barrès (cf. aussi la critique de France sur *Le Jardin de Bérénice*, le 1^{er} mars 1891). Barrès a recomposé son personnage ; au moment de l'affaire du Panama, il était beaucoup moins intéressé aux affaires publiques qu'il n'y paraît lorsqu'on lit *Leurs Figures*.

(112) Dans tout le cours des *Opinions de Jérôme Coignard*, c'est à peine si France préconise quelques solutions ; encore sont-elles de destruction ou de

pagande, cette pesée directe sur le réel, répugne encore à France.

Il montre bien plus d'aisance lorsque, « quittant Esope pour être tout à fait Boccace » (113), il revient dans *Le Puits de Sainte Claire* à sa manière favorite. Ces contes du Puits de Sainte Claire sont l'épanouissement du conte de France, qui mêle à l'irrégion profonde de la pensée une expression de religiosité caressante. Beaucoup de thèmes sur lesquels, depuis ses premières œuvres, France exécutait de savantes variations, sont développés avec cette sorte de certitude que donne la virtuosité. Pareille attaque est spontanée chez France ; elle vient (à la différence de l'opposition politique) du plus profond de lui-même, et se concilie parfaitement avec la recherche esthétique. France a découvert une époque et un pays privilégiés pour l'exprimer, cette Italie de la Renaissance qui l'avait attiré à différents moments sans le retenir (114). Le voyage qu'il fit en mai 1893 (115) en Italie, avec Madame de Caillavet, lui révéla que le mélange voluptueux de paganisme et de christianisme, qu'il exprimait depuis longtemps, trouvait là sa terre d'élection.

Il unit sur cette terre la beauté et la tristesse. Il ne la décrit point lorsqu'il rapporte les facéties du joyeux Buffalmaco (116) ; en revanche, les contes de « Guido Cavalcanti » (117), « Lucifer » (118), « La dame de Vérone » (119), « Saint Satyre » (120), parus de juillet à octobre dans l'*Echo de Paris*, où circule une si nette lumière, où les villes de Florence, de Vérone, d'Arezzo et la campagne toscane sont évoquées en quelques phrases dans leur beauté claire, sont aussi des contes au dénouement catastrophique. France y apparaît frappé (comme d'autres écrivains l'ont été (121)) par l'aspiration dernière

retranchement : renverser le ministère, supprimer le service militaire, adoucir les lois existantes. Elles ne forment nullement un programme, au moment où les programmes et les déclarations politiques étaient de mode (cf. note 93, et la déclaration de de Mun à Toulouse, le 26 avril 1893, disant que « dans la guerre du socialisme contre le capital, ce n'est pas avec le capital qu'il veut être ».)

(113) *Echo de Paris*, 19 juillet 1893. « Conclusion ». Repris OC. t. VIII, p. 519.

(114) *Globe*, 16 octobre 1879 : « Boccace, le *Décameron* ». France y soutient que Boccace n'était nullement anticlérical. Il trouve dans le style de Boccace la sécheresse des primitifs, l'aigre finesse des bourgeois. France cite assez souvent Dante dans ses articles du *Temps*, et le 11 décembre 1892 (« Remy de Gourmont ») il écrit un éloge complet de saint François qui « conduisit à la joie, par le renoncement à toute joie, des millions de créatures humaines »... (*Vie Littéraire*, V, 266-67).

(115) Ce voyage — le premier que fit France en Italie avec Madame de Caillavet — était destiné à étudier Florence, cadre du *Lys Rouge*. France visita Sienne, Pérouse, Florence, Assise et Rome.

(116) *Echo de Paris*, 9 août 1893, « Les Blattes » (P. S. C. p. 89).
23 août 1893, « Buffalmaco » (P. S. C. p. 114).
30 août 1893, « Le Singe » (P. S. C. p. 120).

(117) *Echo de Paris*, 26 juillet et 2 août 1893 (P. S. C. pp. 49-69).

(118) *Echo de Paris*, 16 août 1893 (P. S. C. pp. 71-80).

(119) *Echo de Paris*, 6 septembre 1893, « Les contes piteux de Fra Olivier Maillard » sous le titre : « La dame de Vérone », P. S. C. pp. 129-134.

(120) *Echo de Paris*, 13 septembre 1893, « Fra Mino ».
20 septembre 1893, « Saint Satyre ».
27 septembre 1893, « Les Nymphes ».
4 octobre, « Les Sorcières ».

Sous le titre « Saint Satyre » dans le *Puits de sainte Claire*, pp. 13-48.

(121) Cf. Camus, *Noces*, « Le Désert », pp. 103-105, Paris 1945.

au néant et par le goût de mort que l'on ressent en Italie. Symbolisée dans trois des contes par les sarcophages antiques, nombreux aux alentours des églises italiennes (122), la mort donne à tous leur conclusion. Le diabolisme que France y exprime en reçoit une teinte de mélancolie et comme, à son tour, une inutilité dernière, qui ne se trouvent point dans les œuvres antérieures de l'écrivain. Ces contes, placés ensuite sous l'invocation de sainte Claire, sont en vérité imprégnés de « profonde tristesse épicurienne ».

« Guido Cavalcanti » est tiré d'une nouvelle de Boccace ; mais le gentilhomme florentin était beaucoup moins longuement décrit dans le *Décaméron*, et son destin n'était pas si tragique (123). Le diabolisme de ce conte est diffus ; ce sont les amis de Guido, fâchés de le voir se donner à l'étude, qui l'accusent d'évoquer les démons ; ainsi apparaît en filigrane du conte l'identification que France fait entre Satan et la pensée rationnelle. Sa conclusion est un témoignage de l'inquiétude que ressentait alors l'écrivain partagé entre ses diverses tendances et souffrant d'un excès de clairvoyance : « Il est également cruel [dit Guido à un ami, après avoir successivement essayé des belles-lettres et de la politique] il est également cruel et vain de penser et d'agir [...] Le mal n'est pas tant de vivre, car je vois que tu te portes bien [...] Le mal n'est pas tant de vivre, mais de savoir qu'on vit. Le mal est de connaître et de vouloir [...] j'attends la dame envers qui je n'eus jamais de tort, car jamais je n'ai douté qu'elle ne fût douce et fidèle [...] Ayant dit, il se tut et tomba mort sur la tombe antique » (124). Dans une lettre à Madame de Caillavet (125), France explique le conte de cette manière : « Guido ne trouva le bonheur ni dans le rêve (une dame) ni dans l'action (deux dames). Il trouva le repos dans la mort (une dame) qu'il ne craignait pas parce qu'il était athée ». L'expression du pessimisme francien atteint ici sa plus grande force : c'est une tentation de solitude absolue. Le conte n'en a pas moins une signification antireligieuse qui apparaît dans certains détails, par exemple dans le détournement d'une parole de la Bible au profit de l'athéisme : « N'est-il pas écrit au livre dont se servent les prêtres : Les morts ne te loueront point. Seigneur ? Les morts n'ont point de connaissance, et le divin Epicure fut sage d'affranchir les vivants des vaines terreurs de la vie future » (126).

La légende de « Lucifer » utilise dans un sens satanique la pieuse histoire, rapportée par Vasari (127), du peintre tourmenté durant son sommeil par les affreux démons qu'il a créés. France commence l'histoire, selon son habitude, avec une apparente piété ; il ne retourne sa signification que lorsque le lecteur s'est laissé entraîner. Mais il fait preuve alors d'une énergie dans la contre-exégèse qu'il n'avait pas montrée depuis que, fort jeune, il écrivait *La fille de Caïn* ou les louanges de Satan à travers l'histoire. Au lieu en effet d'être tourmenté par un affreux diable, le vieux peintre Spinello voit appa-

(122) *PSC*, p. 15 (« Saint Sâtre »), p. 60 (« Guido Cavalcanti »), p. 134 (« La dame de Vérone »).

(123) VI^e journée, nouvelle IX. L'extrait de cette nouvelle, que France a placé en exergue à son conte (p. 49), montre lui-même que France a tiré Guido Cavalcanti vers l'athéisme.

(124) *PSC*, pp. 68-69.

(125) B. N., correspondance, tome II, folios 5-6.

(126) *PSC*, p. 62.

(127) Citation en exergue du conte, p. 71.

raître Lucifer « aussi beau que saint Michel, mais noir » (128), qui prononce sa propre apologie, acceptant pour son compte, parmi les sept péchés capitaux, les péchés superbes et productifs, les péchés propices à la gloire, et ne rejetant que la paresse, comme indigne de lui. Ainsi est faite l'esquisse d'un monde antichrétien, où Lucifer, beau comme l'archange de Wiertz, est simplement l'incarnation comode et séduisante des penchants qui révoltent l'homme contre la morale chrétienne. Dieu, c'est « l'autre » (129), périphrase qui aux siècles de foi désignait au contraire le diable. Satan est en revanche le sauveur du monde, celui encore qui « est habile à travailler les métaux », « excelle dans l'œuvre de chair » (130), et à qui madame Eletta de Vérone adresse en mourant sa prière, « avec un grand soupir de foi et d'espérance » (131).

Le satanisme apparaît encore dans « Saint Satyre », sous une forme plus détournée que France affectionne. Le personnage du Satyre devenu saint par une erreur de l'Eglise qui admet avec lui tous les éléments impurs du paganisme était déjà esquissé dans un conte de *L'Etui de Nacre*, « Amycus et Célestin » (132). Mais il prend ici une autre ampleur. Le récit que saint Satyre fait à Fra Mino est un récit cosmique, où la suite des règnes divins est retracée à la manière de Lucrèce et de la Sixième Églogue de Virgile (133) : « Jupiter [dit le Satyre], subissant le sort qu'il avait infligé à Saturne, fut détrôné par le Galiléen ». « J'ai vieilli, car je ne suis qu'un Dieu » (134). Le dogme héraclitéen de l'universel écoulement enseigne au Satyre la sagesse, une sagesse fort contraire à la doctrine chrétienne de la spécificité de la foi. En outre, le règne enfui de Jupiter, et plus encore celui de Saturne, semblent dans le récit de ce saint équivoque bien préférables à celui du Galiléen. La peinture de l'Antiquité idéale (une Antiquité toute parnassienne) (135) sert une fois de plus à déprécier le christianisme, qui ne garde quelque charme que dans les superstitions qu'il a héritées du paganisme : « Les garçons et les filles venaient en riant s'y baigner ensemble [dit saint Satyre de la fontaine qui coulait près de son tombeau]. Ce lieu charmant était un lieu saint. Les jeunes mères y portaient leurs petits enfants [...] afin qu'ils devinssent forts et bien formés » (136).

(128) *PSC*, p. 76. L'altération de la source d'où France a tiré le conte commence alors.

(129) *PSC*, p. 78 : « Tout va par sept dans mon histoire qui est étroitement mêlée à celle de l'Autre ».

(130) *PSC*, p. 130. L'art de travailler les métaux était traditionnellement attribué au Cainites, peuple diabolique.

(131) *PSC*, p. 134.

(132) *Etui de Nacre*, pp. 31-39.

(133) L'églogue de Silène (v. 32-84) est évoquée avec piété dans *La Vie en Fleur* par France (chapitre XXIII, « Divagations »). On peut voir dans le récit de saint Satyre une ébauche du récit de Nectaire dans *La Révolte des Anges* (chapitres XVIII à XXI).

(134) *PSC*, p. 29.

(135) « Rien en ce temps ne mentait, et la toison des moutons n'avait pas encore appris à se revêtir de couleurs trompeuses [...] Je suis nu comme aux jours dorés de Saturne » (p. 31). « Sous le règne de Jupiter, [...] je vivais heureux, mordant à souhait aux grappes de la vigne sauvage et aux lèvres des faunes rieuses » (p. 29). Cette idée de l'Antiquité est celle même qu'avait France en 1868 (*Le bibliophile français*, mai 1868, « Marie-Magdeleine »).

(136) *PSC*, pp. 34-35. Ce culte ambigu est tourné en charge par France dans *L'Île des Pingouins* à propos de sainte Orberose (pp. 116-117).

Le christianisme est l'ennemi de la beauté et de la sensualité qui s'étaient épanouies avant lui : Fra Mino meurt du souvenir de la dame de Florence qu'il avait aimée et souffre des avances imaginaires de nymphes devenues sorcières ; elles figurent la tristesse d'une nouvelle religion qui refuse de se prêter aux illusions de l'amour (137). En ce conte, le diabolisme de France apparaît aimable, malgré sa tristesse profonde. Il utilise ce petit peuple des faunes, des nymphes et des satyres qui passe dans *Thaïs* et dans *L'Etui de Nacre*, ce peuple que Chateaubriand accusait de rabaisser la nature. Pour être plus insinuante que dans les œuvres franchement anticléricales, l'opposition contre le catholicisme n'en est pas moins vraie ; France mène dans ce conte une attaque diffuse contre l'apologie à la manière de Chateaubriand.

Littérairement, la polémique antichrétienne est d'une forme beaucoup plus achevée que la polémique politique, en ces contes du *Puits de Sainte Claire*. France peut sans réticence mettre son humanisme en jeu, se plaire à des descriptions savantes, à des imitations d'Apulée et des Alexandrins (138), s'annexer une nouvelle part du passé, qui est la période franciscaine et la Renaissance, en cette Italie décrite dans le premier groupe de ses contes. Hanté par la fuite du temps, France cherche une expansion de son « moi », qui lui échappe sans cesse, dans un sentiment très vif des diverses formes de la vie humaine (139). Son opposition au catholicisme favorise sa recherche, lui permet de passer du conte à la description de paysages aimés ou à la reconstitution historique. Il y a dans ces contes une part de jeu et d'attirance pour la religion même qu'ils déprécient. Cette complexité crée le sacrilège : toutes les formes de diabolisme que France avait successivement imaginées apparaissent là dans une expression qui semble définitive.

Cependant l'inquiétude s'affirme dans cette attaque et à cause d'elle. Tous les contes de France se dénouent par la mort, et le sacrilège lui-même se dissout dans le néant. Peut-être France ressentait-il un sentiment de trop grand achèvement et d'inutilité finale, par le fait qu'il reprenait là un thème si souvent traité par lui. Sans doute, en tout cas, cette polémique non participante au monde (car le satanisme y a un caractère uniquement destructif : l'écrivain ne croit pas en la réalité du diable et ne peut se nourrir de son sacrilège) (140), ne suffisait-elle plus à satisfaire France : aussi revint-il,

(137) La vision de Fra Mino est une hallucination de son esprit malade : France préserve l'explication rationnelle de ce conte diabolique.

(138) Si le récit cosmique du Satyre est principalement tiré de la *Sixième Eglogue* (le nom d'une des nymphes de Fra Mino, Eglé, est celui de « la plus belle des naïades » dans Virgile), les scènes où les nymphes arrosent Fra Mino d'un liquide infect et où elles remplacent son cœur par une éponge sont inspirées de *L'âne d'or* d'Apulée.

(139) Le 28 février 1894, France prononça une *Conférence à la Société historique d'Auteuil et de Passy*, dans laquelle il dit : « Le passé, Messieurs ! La vie serait bien courte si nous ne la prolongions point dans le passé et dans l'avenir. Ce sont là deux allonges nécessaires pour donner quelque majesté à la table de la vie. L'avenir est commode, sans doute. On y met l'espérance. Mais je ne contristerai la foi de personne en disant que les choses futures gardent pour le croyant des teintes incertaines et des formes indécises, et qu'enfin on ne peut pas feuilleter l'avenir comme un recueil d'images. C'est le passé, Messieurs, qui est l'atlas divers et divertissant dont les cartes nous instruisent en nous charmant » (p. 7).

(140) Le satanisme de Baudelaire ou de Barbey d'Aurevilly est vrai ; ils croient en la réalité du démon. Pour France, nous sommes à nous-mêmes notre propre démon ; il a soin de donner à ses contes une double signification, de telle

dans les légendes qui furent réunies sous le titre « L'Humaine Tragédie », à des préoccupations bien plus immédiates.

La plupart des chapitres qui forment ce conte parurent dans l'*Echo de Paris*, mais par intervalles (141) ; si leur composition semble moins fragmentaire que celle des *Opinions de Jérôme Coignard*, c'est que le style de légende franciscaine leur donne une unité. Pourtant ce n'est pas trop s'avancer que de comparer ces chapitres à ceux des *Opinions*, à cause de l'étroite relation qu'ils ont avec l'actualité politique (relation qui apparaît d'autant plus malaisément au lecteur contemporain, qu'elle est précise). Le premier groupe de chapitres parut en octobre et novembre 1893 : on y discerne les derniers échos de la crise du Panama et le contre-coup de la récente poussée socialiste. Après l'attentat au Palais-Bourbon commis par l'anarchiste Vaillant, parut le chapitre « Paroles d'amour », le 14 décembre 1893. Et c'est seulement en juillet et août 1894 que parurent « La Vérité » et « Le Songe », alors que les attentats anarchistes se multipliaient de telle sorte qu'ils semblaient capables de détruire la société. On sent ici combien le monde extérieur attirait France, puisqu'il mêle à la critique involutive de la religion une critique de la société qui l'engage beaucoup plus directement. Au vrai, l'une conduisait à l'autre, particulièrement à cette époque où la pratique au moins apparente de la religion était le fait de certaines classes sociales, mais où des catholiques comme de Mun et Piou tentaient, au nom de la religion même, de faire prévaloir au sein de l'Eglise des doctrines sociales (142). Le problème de l'authenticité du socialisme chrétien se posait donc (143) ; France le combat subtilement, en même temps que le christianisme, dans ce conte auquel il donna ensuite le nom d'« Humaine Tragédie ».

sorte qu'on puisse les expliquer rationnellement (Fra Mino est hanté par le souvenir de son amour, Guido Cavalcanti n'est considéré comme diabolique que par rapport à l'opinion publique, le Tafi est frappé par la hideur de la peinture qu'il a créée lui-même, la dame de Vérone est possédée par le « démon » de la luxure). Aussi le diabolisme de France, sur le plan de la métaphysique, n'est-il que symbole.

(141) *Echo de Paris*, 1893 : 11 octobre : « L'Evangile du petit Pauvre de Notre-Seigneur ».

Echo de Paris, 1893 : 18 octobre : « Les actes du pauvre de Notre-Seigneur ».

Echo de Paris, 1893 : 1^{er} novembre : « Le docteur Subtil ».

25 octobre : « Pages retrouvées de l'Evangile des petits pauvres ».

8 novembre : « La maison d'innocence ».

15 novembre : « Les amis du bien ».

23 novembre : « Le doux anarchiste ».

14 décembre : « Paroles d'amour ».

Echo de Paris, 1894 :

31 juillet : « La Vérité ».

13 août : « Le Songe ».

(Les deux derniers chapitres de l'« Humaine Tragédie » ont paru dans la *Revue Hebdomadaire* du 5 janvier 1895, c'est-à-dire un mois après l'impression du volume, tome 32, pp. 122-137).

(142) L'Encyclique *Rerum Novarum*, 1891, n'exposait pas des idées très originales (charité, coopération des ouvriers et des patrons), mais permit à de Mun de se faire aider par les membres du clergé. Le mouvement de la Démocratie Chrétienne fut fondé en 1894.

(143) On accusait le catholicisme social d'être une cote mal taillée. Les ouvriers se méfiaient souvent d'une tendance au paternalisme surtout sensible chez de Mun, et de l'alliance avec les classes dirigeantes. L'Encyclique *Rerum Novarum* condamna le socialisme, Léon XIII déclarant que la propriété individuelle avait été instaurée par Dieu.

die », par opposition à la *Divine Comédie* de Dante, afin de mieux marquer son désir de rester sur terre, de rejeter toute métaphysique.

Il y a emprunté une forme évangélique fort à la mode à l'époque. Catulle Mendès écrivait sur ce ton, dans l'*Echo de Paris*, de petits contes à la fois mystiques et érotiques (144) ; Wyzewa pastichait les Ecritures (145). Comme France s'était toujours plu à employer le langage de la religion d'une manière ambiguë, celui-là put lui convenir particulièrement. Il est plus sensible encore dans la version du journal que dans celle du volume, car France adopta dans la première la disposition en versets (146). Quant au franciscanisme qui donne au conte son unité, il était également de mode (147) : on voyait dans la simplicité et la pauvreté volontaires de saint François, dans l'amour qu'il portait à toute créature, la plus belle réalisation de cet idéal de christianisme social prôné par certains. Il est sûr que cet aspect du franciscanisme a séduit France : l'écrivain avait toujours montré de la tendresse envers les humbles et il évoluait vers un socialisme encore vague, qui rejoignait les aspirations franciscaines (tout comme, dans *Thaïs*, la simplicité du christianisme primitif). Aussi, par une réaction habituelle chez lui, absorbe-t-il cette doctrine par laquelle il se sent attiré, mais qu'il refuse parce qu'elle est mystique. Il l'absorbe en lui empruntant ses grâces extérieures, mais en la détournant de son premier sens, au point qu'il la détruit de l'intérieur. Et il voile d'abord son attaque. Les deux premiers chapitres de l'« Humaine Tragédie » suivent en effet de très près une des légendes annexes des *Fioretti*, la *Vita Fratris Juniperi*, insérée dans la chronique des XXIV Généraux (148). Charles Sainte-Foi l'avait publiée en français en 1871 (149), et c'est sans doute sa traduction, plus en vogue que celle que l'abbé Riche avait publié en 1848 (150), que consulta France. La source franciscaine est d'ailleurs avouée par France, dans la version de l'*Echo de Paris*, où le héros de l'« Humaine

(144) Catulle Mendès publia les *Contes Evangéliques* dans l'*Echo de Paris*, au moment où France publiait les contes du *Puits de sainte Claire*.

(145) *Contes chrétiens. Le baptême de Jésus ou les quatre degrés du scepticisme* (1892).

(146) La disposition en versets est adoptée dès le 11 octobre 1893 et se retrouve dans les deux chapitres parus en 1894, numérotés comme des chapitres de la Bible.

(147) Charles Sainte-Foi fit paraître en 1871 les *Considérations sur les stigmates* et les *Fioretti* ; mais il fallut attendre la renaissance du socialisme chrétien et la vogue du tolstoïsme pour que le franciscanisme soit vraiment à la mode. Paul Sabatier fit alors paraître son étude sur *Saint François* (1894).

France possédait aussi un *Saint François*, paru chez Plon en 1885 ; I, Vie, par le R. P. de Chérance, capucin. — II L'ordre de saint François, par Henri de Grèzes. — III Les fils de saint François, par Ubald Chanday (Bibliothèque de la Béchellerie).

(148) Cette chronique contient, outre les *Fioretti*, les vies des frères Bernard, Egide, Massée, Léon, Genièvre, et les événements survenus sous les vingt-quatre premiers successeurs de saint François. La *Vita Fratris Juniperi* est certainement la plus naïve et celle qui prête le plus à sourire : peut-être France ne l'a-t-il pas choisie sans intention.

(149) Ch. Sainte-Foi : *Fioretti ou Petites Fleurs de saint François d'Assise, avec la vie du Frère Junipère et du bienheureux frère Egide*. Paris, Leipzig, Tournai.

(150) Abbé Riche : *Fioretti ou Petites Fleurs de saint François d'Assise, légendes du Moyen-Age, traduites de l'italien pour la première fois*, Paris, 1848.

Chez Sainte-Foi comme chez l'abbé Riche, Juniperis (Ginepro en italien) est traduit par « Junipère ». Dans des traductions ultérieures, on trouve « Genièvre ».

Tragédie », Fra Giovanni, se nomme Frère Junipère (151). France se contente de fondre plusieurs chapitres de la *Vita* originelle, ceux qui montrent les traits les plus naïfs du Frère Junipère, dans le premier chapitre de ce conte : les passages 4, 8, 9, et 11 de la *Vita* sont groupés et l'action est située dans la même ville ; France a ajouté quelques détails destinés à mettre en valeur la sainteté de Frère Junipère (152). Dans le chapitre 2 du conte, France reprend le passage V de la *Vita* et se borne à lui donner un développement littéraire (153).

Puis l'écrivain invente de nouveaux actes édifiants de Frère Junipère, sans faire dévier encore sa légende (154). Le changement d'orientation se produit seulement au moment où apparaît Satan. France a précisé, dans un chapitre paru le 25 octobre 1893, que Satan est « noir et beau, semblable à un jeune Egyptien » (155), et qu'il symbolise la pensée rationnelle : « J'affligerai ces religieux en leur disant la vérité et je les contristerai en prononçant des discours raisonnables. J'enfoncerai la pensée comme une épée dans leurs reins » (156). Le conte de « L'Humaine Tragédie » est donc empreint du même diabolisme que « Lucifer » et « Saint Satyre » ; mais c'est un diabolisme plus riche, parce que France, en opposant Satan au Frère Junipère, qu'il a choisi comme étant le plus naïf des fils de saint François, instaure un dialogue qu'on peut considérer comme une véritable psychomachie. Seulement il a soin d'y laisser à Satan la part belle, parce que Junipère ne saurait discuter avec lui (157) : et c'est encore une forme habituelle de sa polémique, que de ne point faire répondre des chrétiens à leurs adversaires (158).

Le lecteur charmé par l'allure évangélique du conte est alors entraîné, sans que le ton ait changé, dans un sens absolument contraire au franciscanisme ; car dans le dialogue qui s'instaure entre la Sagesse, représentée par Satan, et la Foi, représentée par Frère Junipère, c'est la Sagesse qui a gain de cause. France excelle à dévoiler la contradiction interne, en définissant simplement des termes unis par les *Actus* franciscains, mais aussi (et c'est alors que l'attaque prend une valeur d'actualité) par Tolstoï et ses très nombreux disciples. Pourquoi s'employer à soulager la pauvreté, puisqu'elle est un

(151) Il garda ce nom dans les chapitres parus en 1894. La substitution de Fra Giovanni à Frère Junipère a été faite lors de l'édition en volume. Nous ne l'appelons Fra Giovanni que lorsqu'il s'agit des chapitres non parus en chroniques dans l'*Echo de Paris*.

(152) *Vita*, 4 : Junipère se fait voler sa tunique par un mendiant ; 8 : il se met nu sur la place publique de Viterbe où les enfants se moquent de lui ; 9 : il joue à la bascule avec des enfants, près de Rome, pour inspirer le dédain à ses admirateurs ; 11 : les moines le blâment. France a ajouté les détails qui peignent le paysage (*PSC*, p. 138) et sa langue est beaucoup plus poétique que celle des *Fioretti*.

(153) *Vita*, V, début du chapitre. Junipère donne à une mendicante les clochettes qui garnissent une frange. France n'a pas utilisé la suite du chapitre.

(154) Chapitre III, « Le docteur Séraphique », IV, « le pain sur la pierre », et V, « la table sous le figuier ». *PSC*, 147-148.

(155) *PSC*, p. 157.

(156) Ibidem. Le caïnisme de France se montre ici encore, parce qu'il fait de Satan le maître des sciences et des lois, détournant de leur sens les termes de « Prince des Ténèbres » et de « Malin ». Quant à l'apologie inverse que construit France, elle apparaît dans ces paroles : « Mon Royaume est de ce monde ». (Cf. *Jeau*, XVIII, 36).

(157) « Comment le pauvre petit homme que je suis pourrait-il disputer avec le docteur Subtil ? » *PSC*, 166. Junipère ne dispute qu'à force de citations de l'Evangile ou de la doctrine franciscaine, ce qui donne aux réponses du docteur Subtil une valeur d'attaque plus générale.

(158) C'est le procédé que France a employé dans le « Banquet » de *Thais*.

grand bien ? Peut-on à la fois mépriser les biens de ce monde et honorer les hommes qui les produisent par leur travail ? La solution de ces antinomies ne pourrait se trouver que sur un plan mystique. Mais Satan, interprète de France, proclame : « Tous les biens sont de chair et se goûtent par la chair » (159). Comme il rejette la métaphysique, il montre que d'un point de vue simplement humain, celui de l'acte, le tolstoïsme chrétien est absurde — par conséquent vain. Dans la douceur de son langage, Satan fait encore passer d'autres idées subversives ; il montre que le christianisme n'a rien apporté de nouveau, en comparant saint François à Diogène (160) ; il déforme la doctrine évangélique en la faisant sensuelle. « Il a été dit que les lis des champs n'ont pas besoin de filer, parce qu'ils sont beaux, et que la beauté est une vertu. Et il est dit encore que Marie n'a pas à faire le ménage, puisqu'elle fait l'amour avec celui qui le visite. » (161). Il apparaît ici que France, s'il utilise des procédés mis au point par lui depuis longtemps, les utilise avec une intention nouvelle. Diabolisme, contre-apologie, sensualité religieuse, se chargent de signification sociale. France est cependant beaucoup plus à l'aise dans ce genre de polémique que dans celle où il s'agit de suivre l'actualité journalière. Il peut y utiliser son penchant pour l'évangélisme et une finesse destinée à ses lecteurs cultivés : c'est par exemple avec une ironie cachée qu'il appelle Satan le « Docteur Subtil » ; peu savent que c'est là le surnom donné à Duns Scott (162), et que France affirme par lui, une fois de plus, qu'on ne peut être d'Eglise et donner libre cours à son intelligence critique. Cette ironie supplémentaire est de nature très intellectuelle et convient particulièrement à l'écrivain.

La nouvelle orientation qui fait que « L'Humaine Tragédie » est le lieu où se rejoignent polémique religieuse et polémique sociale s'affirme dans les articles parus immédiatement après le « Docteur Subtil » (163). France y montre combien le séduit la doctrine tolstoïenne ; il condamne les structures de la société avec les propres arguments de cette doctrine, parce que la pitié s'accorde ici avec un raisonnement logique qui détruit les principes. S'il dépeint de manière émouvante un pauvre carrier mourant de fatigue aux portes de Viterbe, s'il montre par une image frappante « l'Iniquité [...] élevée au-dessus des citoyens sur la tour des magistrats et des lois » (164), c'est que l'examen des bases de la propriété en démontre le caractère absurde. « Des hommes [déclare le carrier] ont dit : « Cette montagne est à nous. » Et ces hommes sont mes maîtres, et c'est pour eux que je tire la pierre... Et les lois de la ville leur garantissent cette possession » (165). De même, il est absurde qu'une

(159) *PSC*, p. 170. Satan met lui-même ces paroles sous l'invocation d'Epicure et d'Horace, maîtres du doute et du bonheur.

(160) *PSC*, p. 168.

(161) *PSC*, p. 169. Cf. les poèmes et articles équivoques que France a consacrés à Marie-Madeleine depuis 1869.

(162) Duns Scott est le grand théologien franciscain du XIII^e siècle que les thomistes ont rendu suspect : il y a une ironie supplémentaire de France à avoir choisi le surnom d'un théologien franciscain pour le donner au diable.

(163) 8 novembre, « La maison d'innocence » — 15 novembre : « Les amis du bien » — 23 novembre : « Le doux anarchiste ».

(164) *PSC*, p. 179. Cette personnification de l'Iniquité est décrite dans la manière de Dante. (*Enfer*, chant IX, v. 36-38).

(165) *PSC*, p. 180. La comparaison avec Pascal (« ce chien est à nous, disaient ces pauvres enfants ; voilà ma place au soleil... ») s'impose ; mais les paro-

société fondée par des riches attribue aux pauvres, dans un luxueux décor, des récompenses hypocrites. France accumule à ce propos les phrases qui font paraître l'iniquité, sans qu'il soit besoin de commentaires émouvants ou de conclusion : « Ils étaient d'accord pour persuader aux pauvres de faire le bien, afin qu'aucun changement ne survînt dans la ville [...le doyen] félicita les servantes qui avaient servi leur maître sans recevoir de salaire, et célébra les vieillards qui, n'ayant point de pain, n'en demandaient pas [...il dit] le devoir des pauvres est de défendre le bien des riches » (166). Comme dans *Les Opinions de Jérôme Coignard*, France appuie donc sa première réaction de pitié sur un examen dont l'esprit est voltairien comme la technique (montrer par simple juxtaposition de termes une injustice, et faire dire par l'adversaire des phrases crues qu'il ne prononcerait pas dans la réalité). Par delà Voltaire, c'est aux humanistes, attachés depuis le xvi^e siècle à l'analyse des principes, que France se réfère. Il attaque les lois pour les mêmes motifs que dans *La Rôtisserie de la Reine Pédauque* : « Elles sont de l'homme et elles participent de sa malice et de son imbécillité. Elles ressemblent aux règles que les enfants établissent sur la place de Viterbe, quand ils jouent à la balle. » (167). France n'est pas disposé à condamner la société en se fondant sur l'évolution économique, comme les socialistes, ou sur l'indignation causée par l'injustice, comme les anarchistes. Il la considère dans ses sources, s'élevant contre elle parce qu'il est choqué de son caractère illogique.

Et, bien que cette façon de mettre à nu les principes soit destructive en elle-même, puisqu'elle incite le lecteur à la dépréciation de l'ordre, elle n'aboutit pas encore à un résultat positif. Au moment où il faudrait conclure, France laisse la parole à Frère Junipère (168). Il s'en faut que ce personnage exprime la pensée de l'écrivain. Ses exhortations à la fraternité, son espoir en la maison d'innocence, procèdent d'une rêverie généreuse mais sans réalisation possible : le lecteur du xix^e siècle le sait bien, puisque les abus dont se plaint Frère Junipère sont précisément les abus de la société contemporaine, projetés au xiii^e siècle. France est du côté du docteur Subtil et ne peut souscrire à l'opinion de Frère Junipère : « Vous devez vous remettre à la conduite de Dieu comme l'aveugle se fait conduire par son chien. Et ne craignez point de fermer les yeux de votre esprit et de perdre la raison, car la raison vous a rendus malheureux et méchants. » (169) Afin de préciser sa position personnelle, France a

les contre la propriété prennent une violence plus grande chez France, parce que la scène est transportée sur un plan sensible. Et France, à la différence de Pascal, ne les annule pas : le carrier n'espère point en une autre vie.

(166) *PSC*, pp. 185-186. Cette « Société des amis du bien » est naturellement une caricature de l'Académie et du prix Montyon ; elle complète à ce titre la satire des *Opinions de Jérôme Coignard* (« Les Académies », *Opinions* XIII, 183 — reprenant une interview de France par Gaston Stiegler, parue le 22 octobre 1892 dans *l'Echo de Paris* et non reprise en volume : « Ses erreurs l'empêchent d'être insolente ; elles la montrent faillible et lui ôtent tout droit à la morgue »). La Société peut aussi être une allusion à la « Société d'encouragement au bien », dont Baihaut, l'unique condamné du procès panamiste, avait été le vice-président.

(167) *PSC*, p. 189. Toute idée de loi naturelle et de contrat social est niée ici.

(168) *PSC*, pp. 188-191.

(169) *PSC*, p. 190. Le caractère utopique de la doctrine franciscaine se montre aussi dans les paroles au carrier de Frère Junipère : ses principes sont incompatibles avec une société policée. Il condamne le trafic d'argent, comme cela se fit véritablement dans l'Eglise, au Moyen âge : « La boutique du changeur est un mau-

repris le 7 décembre dans l'*Echo de Paris* des déclarations faites dans le *Temps*, en 1890, contre les tendances de ses contemporains à la religiosité ; il leur a donné ce titre significatif : « Les nouveaux mystiques. » (170) « A tout prendre, il ne me paraît ni nécessaire ni désirable que nous devenions des hommes de foi et que notre siècle s'achève en siècle de foi. » Contre ces déclarations directes, celles de Fra Giovanni, qui est un personnage romanesque, ne peuvent prévaloir. Elles sont un pastiche non point tant des *Actus* franciscains que des ouvrages de Wyzewa et Desjardins, qu'attaque France d'autre part.

En dehors de sa condamnation de la société, pour laquelle s'accordent raison et sensibilité, France est en proie au trouble. Il dépeint Frère Junipère avec trop de complaisance pour n'être pas attiré par lui. Le religieux prend part au monde, il prêche et prophétise ; et cet élan généreux est aussi dans France. Il sent vivement que la raison gêne la vie. Ce « mélange merveilleux d'Epicure et de saint François », par lequel Coignard réalisait son équilibre, est présenté comme impossible dans l'« Humaine Tragédie » : Satan est seulement Epicure, Frère Junipère seulement saint François. Il serait faux de dire que France est acquis au franciscanisme, trop simple aussi de dire qu'il le rejette. Il représente pour lui une tentation et une solution commode du problème social. Cette solution, France l'adopte en partie, parce qu'il n'a pas l'espoir de réformer la société par la violence, et que sa formation humaniste le porte aux solutions les plus respectueuses de la vie. Aussi Frère Junipère a-t-il avec France des rapports très complexes : il incarne certains aspects de sa polémique, mais l'écrivain s'oppose finalement à lui.

Les affinités qui existent entre France et Frère Junipère sont très sensibles dans le chapitre « Paroles d'amour » dont on ne peut comprendre la portée qu'en rapprochant sa publication dans l'*Echo de Paris* de l'attentat de Vaillant, qui eut lieu cinq jours auparavant au Palais-Bourbon (171). Cet attentat souleva en France une émotion telle, que l'on réclama pour Vaillant un châtimement exemplaire. Le vote des lois contre la presse et toute expression de pensée subversive (appelées « lois scélérates » par la presse de gauche) fut aussitôt réclamé, et acquis quelques jours plus tard (172). La traduction de ces événements est faite de façon transparente dans l'article où Junipère paraît devant les juges en compagnie de celui qui « avait jeté le feu grégeois dans le palais des Prieurs » (173). Comme Junipère y reprend certaines idées favorites de France, il est ici son porte-parole. La conjoncture était pressante ; l'écrivain s'incarna pour l'occasion dans Junipère, qui en ce chapitre ne fait aucune allusion

vais lieu. Les banquiers et les changeurs y commettent le plus grand des péchés » (p. 176).

(170) 7 décembre 1893, « Les Nouveaux Mystiques », *Echo de Paris* ; repris du *Temps* du 30 mars 1890. Non repris en volume.

(171) Cet attentat eut lieu le 9 décembre. Vaillant jeta dans l'hémicycle une bombe, d'ailleurs peu dangereuse (il n'y eut que des dégâts matériels, et de peu d'importance). Il fut aussitôt arrêté et déclara qu'il avait voulu faire un exemple.

(172) Une partie de ces lois fut votée dès décembre 1893. Le procès de Vaillant s'ouvrit en janvier ; il fut condamné à mort. Séverine et Bauer écrivirent en faveur de sa grâce, ainsi que Mirbeau (« M. Carnot a l'âme de son visage gelé, et nulle onde d'amour n'en a fendu la glace », 6 février). Vaillant fut exécuté le 6 février 1894, en manière de satisfaction donnée à la société. En mai 1892, la bourgeoisie s'était indignée de voir Ravachol condamné avec circonstances atténuantes.

(173) *PSC*, p. 199 ; *Echo de Paris*, 14 décembre : « Paroles d'amour ».

à l'au-delà et ne parle pas comme un homme de religion, mais comme un humaniste (174). « Ma part est dans l'amour et non dans la haine », dit-il en reprenant les paroles d'Antigone que France admirait. Or, cet article est nettement d'opposition au pouvoir. L'écrivain part, il est vrai, d'un point de vue purement moral, et il condamne l'anarchiste d'« être avec la haine » (175). Mais sa condamnation est brève, tandis que le procès des hommes au pouvoir se développe largement. Ils ne représentent pas le peuple, mais leur intérêt personnel, qu'ils érigent en lois. Ils ont exalté la guerre et les conquérants, forgeant eux-mêmes les armes de l'anarchie. Et, passant à la notion de droit des gens, France l'analyse pour découvrir qu'elle aussi est arbitraire : « Quand ces hommes vous auront mis hors la loi, ils seront la loi comme vous êtes devenus la loi quand vous avez renversé le tyran qui était la loi avant vous. » (176). L'exhortation à l'amour et à la clémence, qui suit, est faite d'une manière générale ; mais elle prend forcément, étant données les circonstances, la valeur d'un appel pour l'absolution de Vaillant et d'une condamnation du gouvernement. L'impartialité de Junipère qui « annonce la paix sur la terre » (177) est dans son esprit, mais non pas dans le fait. De tempérament naturellement frondeur, France est entraîné du côté de l'opprimé contre l'autorité : faire comprendre aux puissants qu'eux aussi sont coupables, c'est leur donner tort. Montrer la vanité des institutions les plus respectées, armée, lois et justice, c'est les attaquer. Ce chapitre de « Paroles d'Amour » est comparable, par son ton et les circonstances de sa publication, aux chapitres d'actualité des *Opinions de Jérôme Coignard*, et France y montre pareillement les audaces de son humanisme, mais aussi ses limites. Car il ne peut quitter le point de vue moral pour essayer une solution politique des problèmes. Son inquiétude se traduit alors par une certaine amertume : « Il vous semble que mes discours vont dans tous les sens, comme les pas d'un homme ivre [...] A voir où conduit la sagesse humaine, je veux bien être fou : et je remercie Dieu de m'avoir donné la harpe et non point l'épée. » (178)

Considérée sur le plan de l'efficacité polémique, cette première partie de « L'Humaine Tragédie », parue en 1893, accuse les différences de tension aussi nettes que *Les Opinions de Jérôme Coignard*. Les allusions aux événements contemporains y alternent avec des considérations générales. Les opinions les plus destructives sur la société perdent leur virulence pour ne pas être doublées d'une propagande positive. Alors que France est à l'aise pour condamner le catholicisme à tendances sociales par la bouche du docteur Subtil, alors qu'il rejette aisément encore la métaphysique, il hésite dès qu'il s'agit de politique, parce qu'il applique la même méthode d'analyse en matière religieuse et en matière sociale. Dans le second cas, elle s'avère insuffisante pour prendre parti, et le problème de l'action se pose assez dramatiquement pour que l'écrivain (c'est la première fois qu'il le fait) incarne en deux personnages les tendances de

(174) Les allusions de frère Junipère au christianisme sont dans ce chapitre uniquement consacrées à l'aspect humain du Christ : Junipère parle de « la croix de Jésus » de « Celui-là qui vint dans la crèche de Bethléem ».

(175) *PSC*, p. 200.

(176) *PSC*, pp. 201-202. Cette idée a inspiré à France le rêve de Satan, dans *La Révolte des Anges*.

(177) *PSC*, p. 204.

(178) *Ibidem*.

son esprit. La méthode intellectuelle n'est pas adéquate pour donner une solution précise à la question sociale, qui est apparue à France secondairement et ne lui est apparue que par une révolte généreuse de sentiment. D'une part, le spectacle du pauvre carrier mourant ; de l'autre, un raisonnement qui démonte le mécanisme des institutions jusqu'à l'absurde, mais prouve bien aussi que toute solution de remplacement serait également absurde.

Les chapitres de « La Vérité » et du « Songe », parus en juillet et août 1894, alors que les attentats anarchistes se multipliaient et que s'accroissait la renaissance du catholicisme (179), montrent bien à quelle inquiétude aboutit cette dualité. Car si la vérité n'existe pas, on ne peut accepter une propagande politique, se résoudre à être « martyr » et « témoin ». Junipère pleure parce que l'inutilité de l'action lui apparaît. « Argumentons tous deux selon les règles » (180), lui a proposé le diable. Toutes les opinions leur sont alors apparues indifférentes ; à une époque de troubles comme celle où vit France, il s'écarte de toute violence contre la société en affirmant cette universelle indifférence. En revanche, partant du même principe, France ne connaît aucune hésitation dès qu'il s'agit d'attaquer la religion. Les discours du docteur Subtil font preuve d'une habileté dans l'emploi des procédés voltairiens, qui est l'expression achevée de l'irrévérence francienne. Ses arguments contre la métaphysique sont à l'usage du lecteur honnête homme, non du lecteur philosophe : raillerie plutôt que discussion profonde, ironie corrosive qui amuse avant de faire penser. Il personnifie la vérité pure selon Platon en une « muette, aveugle, sourde, cul-de-jatte, paralytique, percluse » (181), mêle des anecdotes licencieuses à la discussion et détruit un dogme par des applications cocasses ou incongrues : « Nous sommes dispensés de chercher [Dieu] en quelque lieu, assurés [...] qu'on ne trouverait pas une seule paire de vieux houx qui n'en contint sa juste part [...] il est rond dans une pomme, allongé dans une aubergine, tranchant dans un couteau et sonore dans une flûte [...] il est aigu et il est obtus, puisqu'il est à la fois tous les triangles possibles. » (182). Dieu — qui est ici encore nommé l'Autre — n'est que le lieu des contradictions humaines, et comme tel, néfaste. Et la devise des Papes est la seule de toutes les devises humaines qui soit véritablement condamnable, car elle est « tout empourprée et comme sanglante » (183).

Ainsi se termine dans l'*Echo de Paris* la série des chroniques sur le saint moine Junipère. France lui a ajouté dans le volume une conclusion qui souligne le caractère destructeur du conte. « Le jugement » de Fra Giovanni est la satire de la justice et particulièrement de la justice dans la démocratie, et prouve la même fermeté que dans *Les Opinions de Jérôme Coignard*. France n'a point varié

(179) 12 février 1894 : l'hôtel Terminus saute ; 19 février : attentat contre une maison du faubourg Saint-Honoré ; 4 avril : attentat contre le restaurant Foyot ; 24 juin : assassinat du président Carnot par l'anarchiste italien Caserio. De nouvelles lois contre les réunions et la presse furent votées à la suite de cet attentat.

— Jeanne d'Arc fut déclarée Vénérable à la fin de l'année. Les attaques dont fut l'objet Zola à la suite de son roman sur *Lourdes* (voir suite du chapitre) montrent assez la vogue grandissante du catholicisme.

(180) *PSC*, p. 209.

(181) Ibidem. France a choisi à dessein, pour que l'attaque en soit facilitée, la doctrine la plus franchement idéaliste.

(182) *PSC*, p. 213.

(183) *PSC*, p. 221.

dans les raisons de sa condamnation : la justice est une parodie, car il est naturel au juge de croire en la culpabilité de l'accusé ; le régime démocratique est une duperie, parce que la souveraineté du peuple, partagée entre si grand nombre d'individus, devient semblable au néant. Au lieu d'exprimer directement ces idées comme dans les *Opinions*, France les met en scène, et c'est là comme une première épreuve du procès de Crainquebille. Mais il ne fait pas encore appel aux sentiments du lecteur. C'est d'une manière intellectuelle que France exprime l'absurdité de la justice, en décrivant l'accusateur à la manière d'un homme qu'on verrait s'agiter derrière une vitre sans comprendre la raison de ses gestes (184), et en faisant prononcer à l'illustre docteur en droit de Viterbe une apologie ridicule de la condamnation des citoyens par eux-mêmes (185). La technique de la satire est trouvée alors, sans qu'elle devienne encore véritablement efficace, parce que la sensibilité ne lui a point donné de frémissement. En tout cas, la satire est cette fois catégorique ; lorsque le principe de la justice et celui de la démocratie sont en jeu, France ne recule pas devant la condamnation, parce que ce sont des principes qui concernent la morale autant et plus que la politique, pour lui qui ne croit point en la spécificité des lois. Le sujet relevait d'ailleurs d'une actualité à laquelle France fait allusion lorsqu'il fait dire au juge : « Ne sais-tu pas qu'il vient d'être fait une loi dans Viterbe, qui poursuit jusqu'aux pensées les plus secrètes ? » (186).

Sans le dernier chapitre de ce conte, le divorce entre foi et intelligence, entre action et pensée, y serait irrémédiable. Mais en écrivant pour conclure son apologie du « Prince du Monde », que Fra Giovanni appelle aussi « Prince des hommes », France a entrevu sinon une solution de ce dilemme, du moins une possibilité de prendre part à la vie. Satan est le symbole de la pensée, le symbole aussi de l'inquiétude : la « tragédie humaine » se clôt sur un troisième mouvement de l'âme, qui est l'amour des choses et des êtres. Amour menacé sans cesse, et qui fait souffrir autant que jouir du monde. Amour de nature essentiellement sensuelle et poétique : « Voici qu'aujourd'hui [déclare Giovanni] je goûte par toi l'illusion délicieuse des choses et que l'âme des bois et des ruisseaux, du ciel et de la terre et des formes animées, entre dans ma poitrine. » (187) France proclame ainsi la nécessité de rester attaché à la terre, et c'est son refus de la pensée pure qui importe le plus. Car, dans l'indécision où France se trouve encore, c'est cet amour pour la terre, bien plus net qu'on ne le dit parfois, qui le destine à l'action. Malgré une grande violence personnelle, l'écrivain n'était pas dès l'abord orienté vers la polémique politique ; il fallait, pour qu'il s'y résolve, qu'elle réponde à une nécessité intérieure. C'est en choisissant

(184) « Et aussitôt il commença de s'agiter et de prononcer des paroles violentes. Et il récita l'argument d'un drame, à l'imitation de Sénèque le tragédien. Et ce drame était plein de crimes commis par le saint homme Giovanni [...] Et l'Accusateur s'arracha les cheveux, déchira sa robe et tomba accablé sur son siège auguste » (*PSC*, pp. 229-230).

(185) « Je te prouverai que tu dois être content d'être étranglé par justice [...] le contentement de tout comprendre et renferme le contentement des parties [...] ta condamnation est juste, par là plaisante et bonne » (*PSC*, pp. 231-232). Cette critique par l'absurde s'inspire de celle de Voltaire : cf. le procès de Zadig, qui appelle « Etoiles de justice, abîmes de science, miroirs de vérité » les juges qui l'ont condamné fausement.

(186) *PSC*, p. 228. Cf. note 179.

(187) *PSC*, p. 243.

sant la vie dans ce qu'elle a de plus matériel qu'il peut s'y déterminer.

Ce conte de « L'Humaine Tragédie » marque une étape dans l'évolution de France vers l'attaque. Isolé parmi les nouvelles du *Puits de Sainte Claire* (en septembre et octobre 1894 (188), France en fit de nouveau paraître qui sont ou bien des contes pieux ambigus, ou bien des railleries directes de la religion), il montre que France était alors invinciblement ramené vers les questions actuelles. Tandis qu'il les aborde directement dans les chroniques de *l'Univers Illustré*, il les transpose dans les articles de *l'Echo de Paris* : mais les uns et les autres procèdent du même mouvement ; « L'Humaine Tragédie » comporte une part journalière, dont l'importance échappe ou se voile au lecteur d'aujourd'hui, à moins qu'il ne la restitue par la lecture du journal lui-même. Pour la première fois dans son œuvre, France incorpore systématiquement l'attaque des institutions sociales à celle du catholicisme — ou plus exactement, d'un certain catholicisme, puisqu'il admet la charité chrétienne dans la mesure où elle rejoint la charité humaniste. L'irrégion n'en est pas moins totale, puisque de toute façon la perspective d'une métaphysique est repoussée et que les dogmes sont tournés en ridicule. A ce point de vue, la polémique est sans faille, car France sait par quelle doctrine remplacer cette philosophie chrétienne qu'il attaque.

Il n'en est pas de même pour la politique. France critique sans ménagement le régime, il est vrai. Mais sa critique ne serait pas plus subversive que celle d'un Montaigne, ou d'un Pascal, si France acceptait une dimension qui dépasse l'homme. C'est le refus de celle-ci qui donne à l'attaque des institutions une virulence non point immédiate, mais virtuelle : car il en fait une attaque ouverte. France ne saurait se contenter longtemps d'une simple résolution au néant de tout idéal politique, alors qu'il considère la vie humaine comme brève, unique et sans prolongement dans l'au-delà. Au temps du *Puits de Sainte Claire* d'ailleurs, son refus du mysticisme, s'il lui interdit la résignation, l'empêche aussi de se donner à la cause des simples comme le faisaient les disciples de Tolstoï. France est beaucoup trop intellectuel pour accepter une générosité non étayée par la raison. Aussi n'est-il vraiment à son aise que dans la critique par l'absurde, qui réussit surtout lorsqu'il s'agit de la démocratie et de l'institution judiciaire ; en ces matières, il gagne en fermeté et en habileté technique par rapport aux *Opinions de Jérôme Coignard*. Or, en novembre 1894, commençait à s'ébruiter l'affaire du capitaine Dreyfus (189), alors inconnu, alors considéré quasi unanimement comme coupable ; il fut condamné en décembre, au grand triomphe des antisémites. Nul ne soupçonnait alors une erreur judiciaire. Mais il n'est pas in-

(188) *Echo de Paris*, 4 septembre 1894 : « Pas encore » ; *Puits de Sainte Claire* : « l'ascension du Tafi », p. 100. Ce conte montre un dévot préférant la terre au ciel, jusqu'à insulter la Madone.

18 septembre : « La Caution ». *Puits de Sainte Claire*, p. 257. La seule ironie de France dans ce conte est de montrer que le héros, Fabio Mutinelli, concilie ce que l'Eglise considère comme le péché de chair avec la dévotion la plus étroite à la Vierge.

9 octobre : « Chronique Napolitaine ». *Puits de Sainte Claire* : « Histoire de dona Maria d'Avalos et de don Fabricio, duc d'Andria », p. 271.

(189) Le 2 novembre 1894, *l'Echo de Paris* annonce : « Trahison — Le capitaine Alfred Dreyfus — Un crime, le plus épouvantable de tous, a été commis... » Les antisémites reprennent alors les hostilités. Le 23 décembre, Dreyfus fut déclaré traître à l'unanimité.

différent que France ait cette année-là fait l'analyse la plus irrévérencieuse de l'institution par laquelle Dreyfus était condamné.

La polémique politique est enveloppée par la polémique religieuse, qui, beaucoup plus élaborée, donne au conte une valeur littéraire bien supérieure à celle des *Opinions de Jérôme Coignard*. Le caractère complexe de Fra Giovanni en fait un bon personnage de roman ; l'imitation habile des *Actus* franciscains et la description amoureuse de l'Italie donnent au conte une homogénéité qui fait oublier à quel point la publication dans le journal a été morcelée. Mais c'est surtout le diabolisme de France, diabolisme de symbole, non de croyance, qui fait du conte une réussite littéraire ; France y a dramatisé la conception (ancienne chez lui) d'un monde où l'apologie chrétienne est inversée au profit du démon. Le dernier chapitre du conte donne au docteur Subtil une puissance poétique, plus émouvante, plus insinuante que la force intellectuelle, seule attribuée par France jusqu'alors à ce grand logicien. Au lieu de détruire le roman, la polémique le crée ici, parce qu'elle concerne la religion ; elle prête une beauté à la critique sociale, dont il ne faut cependant pas négliger l'importance en cette nouvelle.

Elle devenait une obsession pour France, qui ne pouvait plus se contenter d'anticléricalisme, et joignait désormais ces deux formes d'une analyse corrosive. Les articles de l'année 1894 où il s'exprime directement le montrent attiré par l'action ; et spécialement une action de forme propre à l'écrivain. « En étudiant les hommes et ce qu'ils laissent après eux, je me persuade que rien n'est tel pour la trempe du talent que de se plonger dans l'action. Goethe avait raison de dire que les chefs-d'œuvre sont toujours, par quelque endroit, des « actualités ». Le chef-d'œuvre de notre littérature est un pamphlet sur les affaires ecclésiastiques du XVII^e siècle. » (190). « Quels que soient nos doutes philosophiques, nous sommes bien obligés d'agir dans la vie comme si nous ne doutions pas. » (191). Aussi des passages des chroniques de l'*Univers Illustré* sont-ils des méditations sur la société contemporaine, de même que les quelques pensées nouvelles ajoutées aux pensées déjà parues dans le *Temps*, qui devaient enfin former le *Jardin d'Epicure*. (192). Ces méditations concluent toutes contre l'ordre établi, qu'il soit social ou religieux. « [Je] suis persuadé de l'innocence des politiques et des hommes d'Etat. Il est bien clair que j'entends une innocence involontaire, et qui n'est pas du tout dans leurs intentions. Ils font plus de bruit que de mal. Leur action est apparente ; les forces vives des nations sont ailleurs. » (193). Au moment où paraissait le roman très attendu de Zola, *Lourdes*, France reprit une pensée déjà parue contre la conception religieuse et philosophique du miracle et en présenta la portée actuelle : « Je ne parle pas du roman de M. Emile Zola, *Lour-*

(190) *Echo de Paris*, 4 janvier 1894. « Notes Marginales ». III. *Non repris*.

(191) *Univers Illustré*, 4 août 1894 (1) (Cf. Préface au tome III de la *Vie Littéraire*, XI, et l'article sur l'*Ennemi des Lois*, V.L. V, 281).

(192) *Echo de Paris*. 1893. 21 et 28 décembre : « Notes Marginales ». 1894. 4, 11, 18, 25 janvier : « Notes Marginales ». 1^{er} février : « Pyrrhon était jardinier » — 8 février : « Sur l'instruction des filles » — 16 février : « Notes Marginales » — 1^{er} mars : « L'éternelle illusion » — 15 mars : « Sur l'amour et le jeu » — 15 avril : « Religieuses » — 1^{er} mai : « A propos de N.-D. de Lourdes » — 11 décembre : « Nouveaux Jardins d'Epicure » — 25 décembre : « Le Verger du Philosophe ».

(193) *Univers Illustré*, 20 janvier 1894. *Non repris*, (p. 35).

des, dont on ne connaît que les premières pages. Mais cette Notre-Dame de Lourdes, la dernière en date des Vierges miraculeuses, a dicté à M. Pouvillon un « mystère » [...] Moins heureux que lui, je ne tirerai de cet épisode hagiographique que des réflexions un peu sèches. Mais il est utile, ce me semble, de faire entendre parfois les accents d'une pensée entièrement libre. Je sou mets les notes que voici à ceux de mes contemporains qui se donnent encore la peine d'associer des idées. Il s'agit du « miracle ». Le miracle est une conception enfantine. » (194). Lorsqu'on sait que le roman de Zola fut mis à l'index le mois suivant (195) et fut l'objet d'attaques très violentes des catholiques, précisément parce que le miracle y était nié (196), on mesure à quel point cette chronique de France est un engagement. Un besoin d'observation sociale se fait jour dans l'*Echo de Paris* du mois de décembre, lorsque France écrit : « Il n'y a plus de bourgeoisie parce qu'il n'y a plus de noblesse. La bourgeoisie était une force organisée pour enlever le pouvoir à l'aristocratie. Elle a vaincu. Il est parfois dangereux de vaincre. On meurt de sa victoire. La bourgeoisie a, comme l'abeille, laissé son aiguillon et son âme dans la plaie qu'elle a faite. » (197) Et c'est par une déclaration grosse de promesses que France clôt la série de ses pensées détachées, en écrivant dans le « Verger du Philosophe » du 25 décembre : « La politique n'est point une science. Les méthodes mathématiques n'y sont d'aucun emploi : c'est un art. Eh bien, puisque c'est un art, il y faut des artistes. Aujourd'hui, comme au temps d'Orphée, c'est aux sons de la lyre que s'élève la cité. » (198). La courbe que France suivait depuis 1889 semble s'achever. Il a le désir de participer au monde de façon active : mais avec une activité propre à l'écrivain, une activité transposée en art. En pareil cas, nulle barrière n'est plus opposée à la polémique. Elle fait au contraire partie intégrante de l'œuvre d'art.

En écrivant ces phrases, France ne faisait que constater avec sa lucidité ordinaire une tendance bien visible dans le *Lys Rouge*. Madame de Caillavet avait voulu qu'il écrivit un roman mondain à l'exemple de Bourget, un roman à succès. Le *Lys Rouge* est sans nul doute, avant tout, ce roman d'amour dont on a dit les profondes affi-

(194) *Echo de Paris*, 1^{er} mai 1894. « A propos de N.-D. de Lourdes ». Cette pensée fut reprise sans allusion à Zola ni à Pouvillon dans le *Jardin d'Epicure* (« Sur le Miracle », pp. 201-213).

(195) Juin 1894. Lorsque France dit qu'il ignore la thèse soutenue par Zola dans *Lourdes*, c'est quelque peu inexact. Zola préparait son roman depuis longtemps ; il avait fait un voyage à Lourdes en 1892, et n'avait pas caché qu'il assimilait le miracle à un choc nerveux capable de guérir par suggestion. C'est la thèse qu'il soutint au sujet des miraculées de son roman, en particulier Marie de Guersaint. La position de France est différente : il détermine l'impossibilité du miracle pour des raisons philosophiques.

(196) Dr Moncoq, 15 août 1894 : *Réponse complète au Lourdes de M. Zola*. Caen. — Lettre de Mgr Ricard, Vicaire Général d'Aix, à propos de *Lourdes*. — E. Duplessy : *Zola et Lourdes*. — Lettres de Henri Lasserre à propos du *Lourdes* de Zola (le 28 septembre 1894, dans le *Gaulois*, il proteste contre le roman, qu'il appelle un crime. Le 10 octobre 1894, il écrit à l'*Echo de Paris* pour protester contre une interview de Zola parue dans ce journal. Il le compare à Renan, et Bernadette à Jeanne d'Arc.)

(197) *Echo de Paris*, 11 décembre 1894, « Nouveaux jardins d'Epicure ». Non repris.

(198) *Echo de Paris*, 25 décembre 1894. « Le Verger du Philosophe ». Non repris dans le *Jardin d'Epicure*.

nités avec la vie intime de France (199). Mais lui même avertit de ne pas négliger pour autant son aspect social — qui est d'opposition à la société — lorsqu'il écrit à un critique : « Mon cher confrère, je vous remercie de tout cœur de ce que vous avez dit de l'auteur du *Lys Rouge*. Mais si j'avais eu assez de talent pour mettre ma pensée dans tout son jour, vous auriez bien vu que le *Lys Rouge* n'est pas un livre conservateur et mondain [...] Choulette dit aux oisifs et aux mondains des vérités terribles. » (200)

Il les leur dit à une époque où la haine de l'anarchisme et du socialisme était à son comble dans certains milieux : *Le Lys Rouge* parut en revue au début de 1894. Le personnage est tel qu'il doit être pour avoir accès dans les salons, et correspond aussi à une disposition personnelle d'Anatole France. Cet écrivain bohème, affilié au tiers-ordre de Saint François, d'une truculence attendrie (il évoque Verlaine tel que se le représentait France (202), mais aussi ce Nicolardot (203) dont il avait tracé le portrait en 1888, dans l'*Univers Illustré*), est absolument en marge de la société. C'est un personnage de destruction, non d'édification ; un homme d'opposition, très individualiste, auquel son excentricité confère d'ailleurs suffisamment de ridicule pour que le lecteur prenne ses distances par rapport à lui. Les solutions que propose Choulette, en insistant sur leur caractère pratique, sont impossibles. Ce n'est pas sans intention que France les a faites telles : il était lui-même au point d'hésitation où il ne pouvait qu'attaquer sans résoudre ; en outre, cette fausse résolution qu'il présente en Choulette a l'avantage d'être le procès du socialisme chrétien d'inspiration tolstoïenne. Inadapté comme Tudesco et bien plus que Coignard, Choulette confond simplicité et bassesse (204), humilité et saleté (205) ; il imagine un pape mendiant par les rues avec « une stupidité sublime ». « C'est par de tels moyens [lui dit-il] que vous établirez le socialisme chrétien, qui est le royaume de Dieu sur la terre » (206). La condamnation est encore plus catégorique que dans l'« Humaine Tragédie », parce que le franciscanisme transporté au XIX^e siècle ne peut s'adapter à aucune des structures de la société (207). Le roman est aussi trop sensuel et sexuel pour que le christianisme, fût-il social, y ait sa place. France écrivit en note dans son manuscrit : « l'essai vain de la re-

(199) Voir note 7 de la p. 187.

(200) Catalogue de la vente Couët, sans date. (Vente du 30-31 mai 1938).

(201) Revue de Paris, 1^{er} et 15 avril, 1^{er} et 15 mai, 1^{er} juin 1894.

Le *Lys Rouge* parut en librairie le 18 juillet 1894.

(202) Cf. 15 novembre 1891, *Temps*. « Paul Verlaine : *Mes Hôpitaux* ». VL. V, p. 118.

(203) 1^{er} décembre 1898, *non repris*. France évoque l'aspect minable de Nicolardot, son orgueil, sa manie de raconter dans la rue des histoires gaillardes, ses opinions royalistes et catholiques et son admiration pour l'Inquisition.

(204) *Lys Rouge*, p. 36. Choulette et la prostituée.

(205) *Lys Rouge*, pp. 115-116, à propos de la princesse de la maison de France que Choulette va visiter :

« Elle porte ses chemises six semaines et quelquefois davantage. Les gentils-hommes de sa suite lui ont vu des bas blancs, très sales, qui lui tombaient sur les talons... O ces bas sales, quelle gloire véritable ! »

(206) *Lys Rouge*, p. 134.

(207) Choulette est déplacé dans la société des Martin-Bellème, considéré comme un original soit ridicule, soit choquant. Il ne fréquente en dehors de ce monde que des personnes extérieures à toutes les catégories sociales, la princesse et la prostituée.

ligion — athéisme des choses » (208). En effet, sans que le catholicisme soit directement déprécié dans le roman, la religiosité à la mode y apparaît si superficielle et si pâle à côté de l'amour purement charnel de Thérèse et Dechartre, que l'abbé Béthléem put qualifier le *Lys Rouge* de « mélange immonde de débauche et de pitié » (209). France garde à ce point de vue toute sa virulence, alors même qu'il tente de la voiler pour se plier au genre du « roman mondain » : c'est peut-être dans le *Lys Rouge* qu'on trouve la meilleure preuve de la spontanéité de sa polémique antichrétienne.

Mais France a beau réduire à néant tout ce qu'il y a de positif dans les opinions que professe Choulette, l'attaque menée par celui-ci contre la société n'en est pas moins valable. À la fois royaliste et populiste, cet original est particulièrement bien placé pour déprécier la démocratie. Comme Coignard, il déplore l'institution du service militaire, et dans les mêmes termes — par une réduction à l'absurde qui évoque Voltaire : « On enseigne [au soldat] à tuer régulièrement des hommes [...] on lui dit que c'est un honneur, et, s'il ne veut point s'honorer de cette manière, on le fusille. » (210). Comme Coignard, il attaque la censure : « Ce que je dis ici ne pourrait pas s'imprimer. » (211). Mais plus que dans *Les Opinions de Jérôme Coignard* (puisque France a supprimé les phrases de la Préface qui en traitaient) la démocratie apparaît dans les discours de Choulette comme une ploutocratie : « Autre motif d'orgueil, que d'être citoyen ! Cela consiste pour les pauvres à soutenir et à conserver les riches dans leur puissance et dans leur oisiveté. Ils y doivent travailler devant la majestueuse égalité des lois, qui interdit au riche comme au pauvre de coucher sous les ponts, de mendier dans les rues et de voler du pain [...] Comme cette révolution [...] n'aboutit en somme qu'à l'enrichissement des paysans madrés et des bourgeois usuriers, elle éleva, sous le nom d'égalité, l'empire de la richesse. Elle a livré la France aux hommes d'argent, qui depuis cent ans la dévorent. » (212) Il serait difficile d'attaquer plus nettement la République de 1894 : France n'a jamais aimé la Révolution, et sa méfiance, qui, avant le « tournant » de 1889, s'exprimait dans un sens réactionnaire, lui fait maintenant souhaiter l'avènement du « quatrième Etat ». Son analyse part de constatations simplement humaines : c'est en raisonnant sur les principes de la démocratie qu'il en arrive à rejoindre la critique socialiste.

Au cours du roman, de véritables scènes d'*Histoire Contemporaine* sont écrites à l'appui des déclarations de Choulette. Car un roman sur l'état de la société est implicitement contenu dans ce roman d'amour. France décrit sans aucune pitié, sans aucune considération,

(208) B. N., nafr. 10802-10803, folio 363.

(209) *Romans à lire et romans à proscrire*, 1905, p. 74.

(210) *Lys Rouge*, p. 117.

(211) *Lys Rouge*, p. 118.

(212) *Lys Rouge*, p. 118. Un fragment de manuscrit (*Franciana*, 1932, avril, folio 75 (1)) montre que France avait fait expliquer par Choulette sa position : « — Madame, je suis républicain, si c'est être républicain que de n'être pas royaliste. Mais croyez que je me soucie peu de la forme du gouvernement et ne m'intéresse qu'à la forme de la société qui, seule, importe. Je suis socialiste en ce sens que je m'attache à l'économie de la vie sociale et je suis anarchiste puisque je n'attends rien des gouvernements. »

(1) « Le Républicain de Tarbes », 17 avril 1932, Jean de la Villabrun : « Dans la bibliothèque de Mme A. de Caillavet, les manuscrits d'A. France ».

le monde mêlé et superficiel (213) de la Troisième République et l'ascension des familles bourgeoises qui le composent. Le financier Montessuy, arriviste et jouisseur, est encore estimable par sa violence. Mais la famille Martin-Bellème n'est parvenue qu'à force d'humiliations, de trahisons et de nullité (214) : ce sont tous les mérites du mari de Thérèse, qui « marqua discrètement parmi ces quatre ou cinq bourgeois titrés et riches qui, ralliés à la démocratie et à la République, furent reçus sans trop de mauvaise grâce par les républicains de carrière » (215). Tels sont les puissants du jour, auxquels viennent se joindre le député Garain et le général Larivière. France fait prononcer par ce dernier deux phrases qui suffisent pour le faire juger ; son ironie rapide, une ironie de trait, est l'un de ses procédés les plus heureux : « Sa devise, disait-il, était : Ordre et Progrès. Il croyait vraiment l'avoir trouvée. » (216). « Napoléon a commis des fautes ; dans sa position il ne devait pas en commettre. » (217).

Médiocres ou cupides, ces hommes mènent le pays en prenant leur volonté pour la sienne : « Si vous aviez suivi la marche des événements [dit son mari à Thérèse] vous auriez été frappée du courant qui ramène le pays aux opinions modérées. Le pays est las des exagérations. Il rejette les hommes compromis dans la politique radicale et dans les persécutions religieuses. » (218). A l'époque du ralliement, ces paroles sont d'une application actuelle et présentent sous un jour très défavorable la politique du gouvernement.

C'est à la fin du roman, lorsque, au cours d'un déjeuner d'affaires et dans les coulisses de l'Opéra, au milieu des danseuses, ces personnages s'unissent pour former un ministère, que France écrit la satire la plus âpre des politiciens d'affaires. Il joint à son personnel le sénateur Loyer « vieilli dans les médiocres honneurs du Sénat, mal décrassé, acouiné à une fille de brasserie, pauvre, paresseux, désabusé » (219), en qui les contemporains reconnaissent un type très répandu d'ancien gambettiste passé à la modération. On

(213) Le chapitre I du *Lys Rouge*, qui dépeint une réception mondaine, montre le vide des esprits et des cœurs, l'ignorance profonde des gens du monde. Les préoccupations des hommes sont les chevaux et le cercle ; celles des femmes concernent seulement l'amour. Paul Vence, Dechartre, sont venus de l'extérieur. — Gaston Deschamps (26 août 1894) dit du *Lys Rouge* dans le *Temps* : « Il n'est point de satire qui pince mieux notre « roserie » en la caressant, qui laisse davantage une impression d'amertume et de malice, une piqure cuisante, un goût de cendre ». Le roman décrit les « tares d'une société », les « épisodes d'une décadence ». « Le chapitre XXXI, où l'on voit des politiciens former un ministère, est une excellente caricature [...] Cela déborde d'actualité. L'anarchie, saint François d'Assise, Napoléon, la déconfiture du radicalisme, Tolstoï, l'esprit nouveau. »

(214) *Lys Rouge*, pp. 45-46 : Martin de l'Aisne, rudoyé par Napoléon, en reste agité d'un tremblement nerveux, malgré les honneurs dont le couvrent les gouvernements qu'il sert et trahit successivement.

France se plaît à ces rétrospectives familiales qui symbolisent une évolution sociale : dans l'*Histoire Contemporaine* et dans la *Révolution des Anges*, c'est la décadence de la noblesse, qu'il symbolise dans l'histoire des familles de Brécé et d'Esparvieu.

(215) *Lys Rouge*, p. 47.

(216) *Lys Rouge*, p. 48 (France n'a pas dit sans ironie de Jérôme Coignard : « Il conciliait l'ordre et le progrès... » *Opinions*, p. 31).

(217) *Lys Rouge*, p. 55.

(218) *Lys Rouge*, pp. 89-90.

(219) *Lys Rouge*, p. 353.

nomma le ministre Spuller (220). Ces personnages ne songent qu'à leurs propres ambitions, qu'ils voient de formules : « se conformer à l'esprit nouveau », appliquer les « lois existantes » avec une « inflexible modération » (221). Intrigues, combinaisons matérielles successives et recherche systématique de la médiocrité sont un tableau déjà fort sévère du gouvernement, surtout si l'on songe que cette partie du *Lys Rouge* parut dans la *Revue de Paris* au lendemain d'une crise ministérielle qui avait porté au pouvoir l'insignifiant Dupuy (222). France montre que les politiques sont complètement coupés du pays, vivent en vase clos, et que le caractère éphémère et incertain de leur pouvoir leur interdit toute largeur de vue, toute générosité, toute intelligence. Cette satire pourrait être aussi bien écrite par un homme de droite : France en a tracé les premiers crayons lorsqu'il donnait à l'*Univers Illustré* des articles réactionnaires (223). Mais un rappel constant du peuple et la critique de Choulette lui donnent désormais une valeur toute différente : c'est une satire d'esprit socialiste, si l'on prend le mot dans une acception très large.

France l'avait conçue bien plus violente encore. La lecture du manuscrit du *Lys Rouge* montre que l'écrivain a voilé son attaque, par opportunisme sans doute, et parce que l'intérêt du roman, au lieu de se concentrer dans l'intrigue amoureuse, se serait dispersé si la partie politique avait été plus importante. Voici, d'après le manuscrit, l'explication d'une crise ministérielle (224) : « Le ministère était tombé quatre jours auparavant. C'était depuis quatre jours dans l'hôtel du quai de Billy que se faisaient et se défaisaient les combinaisons. C'est le groupe Garain-Martin-Bellème qui l'avait renversé. Comptant prendre sa place et continuer sa politique, ils l'avaient fait tomber, de concert avec les radicaux et les socialistes, par surprise, sur une obscure question coloniale. Garain avait porté le coup. Du haut de la tribune, il avait frappé au nom des principes. La crise ouverte, il resta dans l'ombre et mit ses soins à faire échouer les combinaisons agréables au président de la République. Quand un ami de l'Elysée, chargé de former un cabinet, venait demander son concours, il le lui promettait et aussitôt il travaillait contre lui dans les couloirs de la Chambre et dans les bureaux des journaux. Il détruisait ainsi trois présidents du Conseil en trois jours. La situation devenant difficile, Garain devint l'homme de la situation. »

Une allusion désabusée aux députés compromis dans les scandales du Panama montre que cette tare ne mettait pas obstacle à leur carrière (225) : « M. Berthier d'Eyzelles demanda à Garain s'il tenait absolument à prendre N., compromis dans les récentes affaires dont il valait mieux ne pas parler.

(220) J. Suffel, *Anatole France*, 1946, p. 222. Le *Soleil* du 6 septembre 1894 reconnaît en Loyer un personnage vrai, passé de la brasserie au Sénat dans l'intervalle de la guerre de 1870.

(221) *Lys Rouge*, p. 379. En pleine époque du « ralliement », ces paroles ont une valeur d'actualité.

(222) *Revue de Paris*, 1^{er} juin 1894.

La crise ministérielle date de fin mai 1894.

(223) Voir chapitre IV.

(224) C'est l'esquisse du début du chapitre XXXI, *Lys Rouge*, p. 349. Mns. nafr., 10802-10803, Bibliothèque Nationale, folios 599-601.

(225) Ce passage a été remplacé pp. 353-354 par un passage d'une tout autre signification (M. Berthier d'Eyzelles... ni la Chambre ni le pays ne seront avec vous). Il se trouve folio 611 du manuscrit cité.

Garain résista.

— Si l'on veut gouverner, il faut gouverner avec des gens compromis. Ceux-là seuls ont de l'expérience. Les autres n'en ont pas. Il faut bien le dire, entre nous. »

A propos du ministre de la Guerre, celui qui allait être le partisan de Dreyfus avait écrit (226) : « Le ministre de la guerre est irresponsable, comme le roi dans l'ancienne monarchie. Son génie ou ses fautes ne lui sont comptés pour rien. Le patriotisme éclairé du parlement les voile. Il est infailible par définition. C'est le dernier ministre de la guerre qui gagnera ou paiera pour les autres. Et nous n'en sommes pas, j'espère, à celui-là. »

Et tandis que dans la version définitive du roman, le lecteur est seulement invité à deviner la part que le financier Montessuy a prise dans la formation du nouveau ministère (227), France l'avait indiquée de manière explicite dans le manuscrit. Ainsi, les paroles de Choulette sur la ploutocratie auraient-elles été vérifiées dans le roman, si France avait conservé ce passage : « Et [Montessuy] regagna sa place, tranquille, goûtant les réalités de sa puissance. Il était vrai qu'il avait en secret détruit Garain. Le ministre des finances du cabinet démissionnaire avait déposé un projet de loi qui, voté, eût retiré aux grands établissements financiers la clientèle des communes. Garain conservait dans sa liste à ce ministre son portefeuille. Montessuy travailla dans l'ombre à disloquer une combinaison contraire à ses intérêts, et il y réussit. Il faisait et défaisait les ministres, il pesait parfois sur les votes des Chambres. Ses moyens étaient la ruse et l'audace, non la corruption. Il n'avait jamais spéculé sur la vénalité des hommes publics. Donner de l'argent, pensait-il, c'est une lâcheté, par conséquent une faiblesse. On est puissant par l'argent qu'on a, non par l'argent qu'on donne. »

France était donc secrètement plus avancé encore qu'il ne le laissait voir, lorsqu'il écrivit *Le Lys Rouge*. Toutes les pièces du procès de la démocratie avaient déjà été classées par lui. De solution positive, point : ici encore la polémique est séparée de la propagande. Le socialisme chrétien est condamné en Choulette ; l'anarchisme, dans le personnage principal du roman que prépare Paul Vence (Paul Vence était l'incarnation de France, dans la première version du roman (228)). Ce jeune ouvrier, travailleur, énergique, ennemi de toute forme de société, est un type élaboré depuis longtemps par France (229). Il est condamné parce qu'il n'est pas sensuel ; cette raison, qui paraît étrange, doit arrêter. La sensualité pour France est le meilleur et peut-être le seul moyen de comprendre le monde. Depuis ses débuts littéraires, il a étroitement uni la sensualité à l'attaque contre le catholicisme. Désormais, il l'unit à son opposition sociale, qui ne saurait prévaloir contre elle. Si France s'attache au peuple ; s'il hait la médiocrité des politiciens et la bassesse du régime, c'est avant tout par horreur du laid. La laideur intellectuelle,

(226) Passage supprimé dans le roman. Manuscrit, folio 616.

(227) *Lys Rouge*, pp. 368-369 — Le passage du manuscrit cité ci-après se trouve folios 643-644.

(228) C'est à la prière de Madame de Caillavet, qui voulait éviter les commentaires du monde, que France a remplacé Paul Vence — trop aisément indéniable — par Dechartre. Cf. articles cités note 199.

(229) Cf. chapitre IV. France avait trouvé en Ravachol une réalisation de ce type créé par lui : l'anarchiste était petit, frêle, aimait beaucoup les enfants, précise le *Temps* en 1892, lors de son arrestation.

c'est le refus de lucidité, la recherche d'une conciliation avec les principes, coûte que coûte. France ne l'a jamais admise. La laideur sociale, pour France, c'est le régime contemporain, qui ne permet pas aux hommes de s'épanouir librement. Par son constant recours aux beautés de la terre, France est conduit à examiner la réalité sociale : ce mouvement est aussi sensible dans « L'Humaine Tragédie » que dans *Le Lys Rouge*, où le cordonnier de Florence, son basilic et son moineau représentent la simplicité et la beauté du peuple (230). L'attitude de France est de nature esthétique. C'est à ce moment qu'il insiste sur l'idée que la politique est l'affaire de l'artiste et du savant. Or, si l'écrivain peut s'opposer à la société et se tourner vers le peuple au nom d'un humanisme esthétique, il ne peut proposer de solution nouvelle : aucune des théories contemporaines de réforme ne satisfait à la fois son esprit et son cœur. A ce point de vue, France est dans *Le Lys Rouge* en proie aux mêmes hésitations que dans *Les Opinions de Jérôme Coignard*. Mais sa technique polémique est tout autre, et c'est la grande nouveauté qu'apporte le roman dans l'attaque politique. La transposition dans un siècle passé a fait place à l'observation directe de l'actualité. Les dissertations un peu sèches, un peu trop visiblement inspirées des philosophes du XVIII^e siècle, ont disparu, et le lecteur voit vivre et parler ceux qui ont la garde des principes détestés de France. On retrouve la même technique dans une nouvelle parue également dans *La Revue de Paris*, le 1^{er} décembre 1894 : « Substitut » (231). France lie au pouvoir social une certaine forme de religion, pour faire le procès de l'une et de l'autre. Il dépeint un ministre sévèrement janséniste en son privé, qui (allusion nette à Béranger) veut bannir la licence des étalages, mais n'hésite pas à se faire proxénète lorsque le bien de son administration l'exige (232). Par ce portrait ironique, France montre ses nouvelles tendances : il observe son personnage dans la réalité de son action sociale, comme le ferait Balzac, et laisse la conclusion se tirer d'elle-même, sans plus écrire de développement abstrait comme dans *Jérôme Coignard* et « L'Humaine Tragédie ».

Durant les années 1893 et 1894, France évolue vers une forme de polémique qui, au premier abord, semble entièrement nouvelle. Il n'est plus question de luttes littéraires : on remarque même combien France s'en est facilement détaché, combien, en abandonnant son rôle de critique au *Temps*, il a aussi abandonné l'examen des problèmes propres à la littérature. Cependant, le contraste entre les moments de la polémique francienne ne doit pas être exagéré. De formation scientifique en même temps que littéraire, et enclin à réfléchir sur les idées générales, France a toujours transposé la critique proprement littéraire jusqu'à en faire une méditation sur la vie. La querelle du *Disciple*, qui semble conclure l'ère des querelles particulières, est bien plutôt un point de départ. Elle rejette France vers l'irrévérence. Cette irrévérence gagne de proche en proche le domaine religieux, puis le domaine social, sans pour autant changer de nature. De la querelle du *Disciple* à *Thaïs* et aux *Opinions de Jérôme Coignard*, il y a une filiation que France n'a pas cherché à dissimu-

(230) *Lys Rouge*, p. 222.

(231) Cette nouvelle a été reproduite dans *L'Orme du Mail*, chapitre XIV.

(232) « Il y a trop de nudités exposées à ces devantures, dit le ministre. Il conviendrait de réprimer la licence des étalages. Les étrangers nous jugent sur les apparences, et de tels spectacles sont de nature à nuire au bon renom du pays et du régime ».

ler. Le hasard (et ce n'est pas France qui aurait nié son importance dans l'évolution des choses humaines) a fait le reste : presque tous les écrivains du temps passent de l'option littéraire à l'option sociale, et s'intéressent aux théories nouvelles ; l'*Echo de Paris*, auquel France collabore, admet et même recherche la critique des valeurs — bien plus que le *Temps*, que France a sans doute quitté parce qu'on jugeait sa pensée trop subversive (233). Ce rôle du hasard est évident dans la façon dont France aborde la polémique sociale, au moment où le scandale du Panama suscitait les réactions de « l'homme de la rue ».

En toutes choses, il se révèle écrivain d'opposition, pratiquant en matière religieuse comme en matière sociale une analyse subversive du type humaniste. Logiquement, il refuse d'appliquer un système dans cette critique qui va précisément contre les systèmes. Ses attaques successives obéissent aux besoins du moment : c'est ce qui leur donne une grande extension ; mais elles n'ont pas de contrepartie positive, ce qui leur ôte de leur violence. Pourtant on y reconnaît des lignes de force : refus de la métaphysique et par conséquent du socialisme chrétien, critique de la démocratie créée par la Révolution, critique du militarisme et de l'institution judiciaire. Ce sont les points où l'intelligence de France est en accord avec son cœur. Pour le reste, il hésite encore. S'il n'en est plus à refuser le monde par recherche d'un équilibre intérieur, il exige cependant de pouvoir le traduire en termes d'art, c'est-à-dire d'y reconnaître des valeurs à la fois intellectuelles et esthétiques.

Cette exigence se retrouve sur le plan de la technique, et c'est peut-être en pareille matière que se posent les problèmes les plus nouveaux. Si France développe une pensée dont les tendances sont très anciennes dans son œuvre, diabolisme et fausse piété, critique voltairienne des principes sociaux (comment s'étonner qu'un homme de cinquante ans ait déjà trouvé les fondements de sa pensée, la libérant seulement et l'appliquant sans réserve à toute chose ?), il se trouve que l'introduction de la polémique sociale dans le roman bouleverse ses catégories habituelles. L'intrigue et les personnages de *Thaïs* et de *La Rôtisserie de la Reine Pédauque* ont une épaisseur qui vient de la position complexe de France envers la religion, et du caractère déjà littéraire des matériaux qu'il emploie. C'est encore vrai pour « *L'Humaine Tragédie* », puisque l'attaque contre la religion y tient une place importante, et que la grâce d'une Italie décrite en son bienheureux siècle l'imprègne. Mais *Les Opinions de Jérôme Coignard*, pour peu qu'on les compare au point de vue littéraire avec les contes religieux du *Puits de sainte Claire*, ont une valeur bien moindre : l'identification de Coignard à France et la traduction des événements journaliers en considérations trop générales enlèvent de la vie au personnage, suppriment l'intrigue. Dans *Le Lys Rouge* et « *Substitut* », France inaugure une technique d'observation directe. Par ce mouvement de l'abstrait au concret, il peut donner une impression

(233) Jules Soury écrivait à France le 14 mai 1893 : « ... Sans jamais scandaliser les simples, vous avez laissé paraître si peu de penchant pour le bigotisme et l'hypocrisie des gens bien pensants qui rédigent, aujourd'hui, les journaux officiels, que vous devez passer, dans les officines des feuilles de l'ordre moral, pour le vieil adversaire... » Reprenant alors une opinion émise par France, qu'un Gascon est toujours vainqueur du diable, il écrit que cette idée se vérifie dans l'occurrence (Hébrard, directeur du *Temps*, était Gascon). « Quoi qu'ils fassent pour se rajeunir le *Temps* et les *Débats* ressemblent à de vieilles outres où l'on ne met pas de vin nouveau » (lettre communiquée par M. Psichari, la Béchellerie).

de réalité, d'existence, grâce à laquelle intrigue et personnages sont restaurés. Seulement, cette manière ne peut satisfaire toutes les tendances de France ; il est habitué à la prise directe sur le monde par son activité déjà ancienne de chroniqueur, mais il aime par-dessus tout les rappels érudits, les anecdotes, les discussions intellectuelles, et c'est ce que les scènes politiques du *Lys Rouge* et de «Substitut» ne permettent pas. France éprouve le besoin de conserver dans *Le Lys Rouge* des personnages — Paul Vence et Choulette — qui considèrent non plus la réalité, mais les principes qui la dirigent. Ainsi est annoncée une forme romanesque toute différente de celle où s'épanouissait la polémique religieuse : France y exprime sa double attitude vis-à-vis de la politique.

CHAPITRE IX

LE CHOIX DE L'ACTION : L'HISTOIRE CONTEMPORAINE JUSQU'A L'AFFAIRE DREYFUS

L'Histoire Contemporaine s'ordonne pour le lecteur actuel autour de l'affaire Dreyfus : c'est là une reconstitution a posteriori qui masque la véritable évolution de la polémique chez France. Car l'affaire Dreyfus ne fut mentionnée dans le roman qu'au mois de novembre 1897, alors que les articles composant les deux premiers tomes — *l'Orme du Mail* et *le Mannequin d'Osier* — avaient déjà paru dans *L'Echo de Paris*. L'irruption de l'Affaire dans cet univers romanesque déjà formé en bouleversa les dimensions, et surtout en ce qui concerne le sens de la lutte de France. Aussi doit-on se garder de porter un jugement d'ensemble sur *L'Histoire Contemporaine*. Le France qui a entrepris au début de 1895 une série de « Nouvelles Ecclésiastiques » (pour l'interrompre d'ailleurs très vite et ne la reprendre qu'au bout d'un an) est l'écrivain encore hésitant devant le monde, intéressé par les problèmes spécifiquement intellectuels, acquis à l'anticléricisme et par voie de conséquence à la critique de tout principe, qui vient de publier des romans où la tension polémique est tout à fait inégale. Il se définit malaisément par rapport à son époque, à cause de ses propres disparates : cependant quelques oppositions très nettes peuvent être décelées dans son œuvre. Il se guide sur les événements pour établir sa critique politique, qui prend ainsi une allure expérimentale. France accepte et appelle le hasard.

Les deux premiers tomes de *L'Histoire Contemporaine* se présentent, à l'état d'articles, comme une prolongation des *Opinions de Jérôme Coignard* : ils sont écrits au fil de l'événement ; ils critiquent une République héritière des scandales panamistes, dont les rebondissements furent nombreux, et du ralliement catholique. Plus évidemment encore, ils continuent la manière des scènes politiques du *Lys Rouge*, dont l'âpreté s'appuie sur le réel. Les romans de France ne sont pas nettement séparés : il existe une continuité vitale de l'un à l'autre, parce que France ne les conçoit pas selon un plan arrêté. Ils sont comme les fragments d'un essai dont les scènes et les événements se succèdent. Comme entre la *Rôtisserie de la Reine Pédauque* et *Les Opinions de Jérôme Coignard*, France a établi un lien entre *Le Lys Rouge* et *L'Histoire Contemporaine*, en faisant évoquer par Worms-Clavelin le personnage du vieux Montessuy (1) et surtout en donnant un rôle assez important au sénateur Loyer, devenu

(1) *Mannequin d'Osier*, X, 182.

Echo de Paris, 23 février 1897, « M. Worms-Clavelin ».

ministre des Cultes (2). Ainsi peut-on s'attendre à trouver d'un roman à l'autre une attaque de même type.

Mais si l'évolution intérieure de France se continue sans coupure à travers ses romans (et justement parce qu'elle se continue), les différents articles qui les composent sont voués aux hasards de l'actualité. Dans aucune œuvre autant que dans le début de *L'Histoire Contemporaine*, France n'a livré personnages et événements au chaos : c'est à peine si une mince intrigue les relie, choix d'un évêque, déboires intimes de M. Bergeret ; et France n'y fait pas allusion dans tous ses chapitres. Le roman n'est pas soutenu par un personnage antérieurement existant, comme *Les Opinions de Jérôme Coignard*, et il ne reçoit pas son unité d'une intrigue amoureuse, comme *Le Lys Rouge*. Au contraire, il accueille à mesure les éléments et les personnages les plus divers, selon les nécessités de la lutte. La polémique politique — et la polémique anticléricale, lorsque l'Eglise et l'Etat sont aussi étroitement joints que dans la République du ralliement — disperse le roman en une quantité de petites annotations journalières. *L'Histoire Contemporaine* est une chronique avant d'être un roman, et France y utilise son expérience de collaborateur à *L'Univers Illustré*. C'est l'expression parfaite, le niveau supérieur de la chronique. L'idée primitive de l'écrivain a été d'entreprendre une étude du clergé français à l'époque du ralliement, comme Ferdinand Fabre avait étudié le clergé du Second Empire dans *L'Abbé Tigrane* (3). Le premier des articles qui formèrent *L'Orme du Mail* parut le 22 janvier 1895, avec le titre propre de « Monseigneur » et un titre d'application plus générale : « Nouvelles Ecclésiastiques ». Jusqu'au mois de mars, les articles qui parurent concernèrent en effet, presque exclusivement, les prêtres qui figurent dans *L'Histoire Contemporaine*. C'était le moment où Brunetière, par son retentissant article « Une visite au Vatican » (4), avait soulevé une querelle sur la nécessité de la foi dans le monde moderne. Un referendum ouvert dans *L'Echo de Paris* même donnait les avis des maîtres de la science sur le rôle que celle-ci pouvait et devait jouer (5) ; Brunetière la refusait absolument. France participa à cette querelle en mettant en scène des membres du clergé soit méprisables, soit odieux de par leur foi même, et en exposant leur doctrine à sa manière. Mais il prit bientôt plus directement parti, et, abandonnant ses « Nouvelles Ecclésiastiques », il prit la défense de Darwin, le 19 mars, dans « Le Verger » : « Darwin nous a apporté une révélation nouvelle de la nature. Il est notre initiateur et notre prophète. Qu'il l'ait voulu ou non, de sa parole féconde sortent aujourd'hui une idée neuve de la vie, une philosophie, une morale, des sentiments, un art, une poésie. Désormais, c'est par les yeux de ce grand homme que nous voyons l'univers.

Ce que durera la doctrine darwinienne, nul ne peut le dire [...]

(2) *Echo de Paris*, 26 octobre 1897, « Madame de Gromance ». *Anneau d'Améthyste*, XV, 302.

31 mai 1898, « Affaires ecclésiastiques », chapitre XVII.

(3) Ferdinand Fabre, *L'abbé Tigrane*, Paris, 1873. Ce roman conte l'accession à l'épiscopat de Lormières, par brigue auprès du pouvoir civil et de la nonciature, de l'abbé surnommé Tigrane pour son caractère inflexible.

(4) *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1895, tome 127, pp. 97-119.

(5) Ce referendum s'ouvrit le 12 janvier. Berthelot, Jules Soury, Brochard, Gaston Paris et Gréard donnèrent des opinions beaucoup plus favorables à la science que Brunetière, mais ne cachèrent pas que le moment du grand enthousiasme pour la science était passé.

Mais de quoi se nourrirait l'esprit, s'il ne vivait que de relatif ? La doctrine de l'évolution s'impose aux âmes actuelles, elle les domine. » (6).

En avril, France interrompt la série de ses Nouvelles pour donner à *L'Echo de Paris* des articles qui se rattachent presque tous à ses recherches sur Jeanne d'Arc, entreprises depuis longtemps déjà (7). Il étudia une quantité de visionnaires et d'imposteurs : Suzette Labrousse, le vavasseur de Champagne, Robert l'Ermite, Robert Le Mennot, la dame des Armoises, le Pastour du Gévaudan, Catherine de la Rochelle, Perrinaïc, le laboureur Martin (8). Il traita les visionnaires d'une manière purement humaine, en les considérant comme des névropathes, et il mit fort irrévérencieusement de leur nombre la dévote de Robespierre, Catherine Théot (9). Au début de 1896, il passa aux légendes qui entourèrent l'enfance de Jeanne, à ses visions et à ses prétendus miracles (10). Ces articles ne sont pas en succession logique avec les « Nouvelles Ecclésiastiques » entreprises par France, mais bien en succession psychologique : la dernière des Nouvelles, « Avant la Fête », montre M. Bergeret très sceptique à l'endroit des visions et de l'action de Jeanne d'Arc (11) ; la transition personnelle de France entre ces Nouvelles et l'étude des visionnaires est insensible. Il y exprime toujours, quoique diversement, son anticléricalisme. Celui-ci est sans doute moins corrosif dans les articles qui concernent les illuminés ou les origines de Jeanne d'Arc : une fois réunis, ils contribuèrent à former un des livres les plus hostiles qui soient à la croyance catholique ; mais à l'état de chronique, ils pouvaient sembler conformes à des méthodes que suivait elle-même, jusqu'à un certain point, l'exégèse catholique (12). France fut, durant les mois pendant lesquels ils parurent, nommé officier de la Légion d'honneur, puis élu à l'Académie (13). Une relative réserve s'imposait alors pour lui : par une ironie qui apparut ensuite, il fut élu à l'Académie de préférence à Ferdinand Fabre, qu'il avait commencé à imiter et dont les audaces effrayaient le parti de droite. Pourtant, dans ces articles mêmes sur les visionnaires et Jeanne d'Arc, l'anticléricalisme apparaît quelquefois par éclairs. Pour mesu-

(6) *Echo de Paris*, 19 mars 1895. Cet article reprend en la modifiant à peine une chronique du 29 janvier 1888, parue dans le *Temps* sous le titre : « Le darwinisme dans la poésie et dans le roman » (non reprise en volume).

(7) Voir *Univers Illustré*, 21 juin 1884, p. 387, non repris, et *Les Lettres et les Arts*, d'avril 1886.

(8) Ces chroniques parurent entre le 9 avril et le 31 décembre 1895 dans *L'Echo de Paris*, coupées par quelques contes ou récits de vacances, mais de manière à donner aux lecteurs l'impression d'une série concertée, puisqu'en décembre, le docteur Reg déclara s'inspirer des « remarquables chroniques de M. Anatole France sur les visionnaires du temps de Charles VII » pour raconter les épidémies d'hystéro-démonopathie du XVII^e siècle.

(9) *Echo de Paris*, 19 novembre 1895 : « Robespierre et Catherine Théot ».

(10) Ces chroniques parurent du 11 février au 7 avril 1896, dans *L'Echo de Paris*.

(11) 2 avril 1895, *Echo de Paris* : « Avant la Fête » ; chapitre X de *L'Orme du Mail*.

(12) Le modernisme faisait à l'intérieur de l'Eglise des progrès d'ailleurs combattus par Rome depuis l'Encyclique *Providentissimus* (18 novembre 1893), qui blâmait toute tendance nouvelle dans l'étude de l'Ecriture Sainte.

(13) France fut nommé officier de la Légion d'honneur en juillet 1895. Il fut élu à l'Académie le 23 janvier 1896 et prononça son discours de réception le 20 décembre de la même année. Il était considéré comme un candidat « de gauche », mais moins nettement que Ferdinand Fabre, et son élection fut assurée moyennant celle de Costa de Beauregard, candidat « de droite ».

rer sa valeur, il faut se rappeler que la France de 1895 et 1896 fut agitée par les querelles soulevées par le clergé à propos du droit d'accroissement (14) : conciliabules d'évêques, échange de lettres en style vif entre les membres du clergé et les membres du gouvernement, suspensions de traitement, appels comme d'abus se succédèrent. Le parti catholique se révélait fort et bien organisé. Avant de traduire directement les querelles de son temps, France, quoiqu'il se contraignît à la prudence, ne put faire que ses préférences n'éclatent pas dans ses articles. Comme il avait défendu la science, il fit l'apologie de l'athéisme à propos de Robespierre : « Robespierre mit le feu à l'Athéisme qui, en se consumant, laissa voir à découvert la Sagesse. Elle était un peu noircie. On n'osa pas le dire ; mais plus d'un spectateur en sourit intérieurement [...] Les athées lui faisaient horreur. Il tenait leurs idées pour immorales et, comme il s'imaginait avec simplicité que les idées forment les mœurs, il accusait d'immoralité tous ceux qui ne croyaient point en Dieu... » (15). France voit dans l'idée de la Fête de l'Être Suprême une ébauche des idées de Bonaparte sur l'union de Dieu et de l'Etat, exprimées plus tard par le Concordat. Or, le Concordat était encore en vigueur : il était à l'origine des querelles contemporaines, et certains ministres souhaitaient le dénoncer (16). France ne cache pas son opinion sur lui. Peu après son élection à l'Académie, il fit mieux connaître encore ses préférences, en célébrant la science devant les étudiants (17) et en écrivant dans l'*Echo de Paris* un article très ironique sur « Saint Michel en habit de prudhomme ». La légende de saint Michel, écrit-il, est très suspecte et presque mythologique, mais justifiée par la Bible, et l'on disait au Moyen Age que les mauvais anges vaincus par lui vivaient entre ciel et terre : « C'était là, du temps de Jeanne, de l'histoire et de la cosmographie élémentaires, qu'il n'était permis à personne d'ignorer. » Jeanne le vit en habits de prudhomme : « Cinq cents ans plus tard, ce Thomas-Ignace Martin dont nous avons déjà parlé vit l'archange Raphaël portant un chapeau haute forme, vêtu d'une longue redingote claire [...] Les deux visions procèdent du même idéal. » (18).

Lorsqu'une voyante se manifesta en plein Paris, se disant en relation avec l'ange Gabriel, et que les plus hautes autorités catholiques se partagèrent à son sujet (19), France fut directement solli-

(14) Ce droit, imposé en principe en 1880, fut exigé à partir du 19 octobre 1895. Les réclamations du clergé et l'évolution du gouvernement vers la droite firent que ce droit d'abonnement fut remplacé par la taxe d'abonnement, plus souple. L'évêque de Séez Trégaro, l'archevêque de Cambrai Sonnois se firent particulièrement remarquer dans l'opposition au gouvernement ; mais les congrégations finirent par se soumettre.

(15) *Echo de Paris*, 26 novembre 1895. « Robespierre et la fête de l'Être Suprême ». Cet article reprend une chronique parue dans le *Temps* le 15 juin 1892 : « La Fête de l'Être Suprême », *V. L. V.*, 185.

(16) Le radical René Goblet demanda le 13 juillet 1895 la Séparation de l'Eglise et de l'Etat.

(17) Janvier 1896. « Quant à la science [dit France aux étudiants], vous la servez efficacement. Tandis que je ne puis la soutenir que par de vaines paroles. » Et il parla de « la justice, cette vertu qui de toutes est la plus déplaisante et la plus contraire à la nature ». (*Echo de Paris*, 25 janvier).

(18) *Echo de Paris*, 24 mars 1896 : « Saint Michel en habit de prudhomme ».

(19) Mlle Couédon, fille d'un clerc d'avoué, se disait en relation avec l'ange Gabriel. Elle attirait un public considérable, dans lequel se trouvaient des prêtres. L'archevêque de Paris, Mgr. Richard, manifesta de la méfiance envers elle ; mais l'archevêque de Dijon la crut digne d'observation,

cité par l'actualité. Cessant de faire paraître ses études sur Jeanne d'Arc, il donna le 21 avril 1896 à l'*Echo de Paris* « Les idées de M. Lantaigne » (20), où Mademoiselle Couédon figure sous les traits de Claude Deniseau : la série des articles qui devaient former la série de l'*Histoire Contemporaine* était reprise, et France la continua ensuite presque sans interruption (21). Le rôle du hasard dans la polémique journalière est ici prépondérant. Le passage des articles historiques sur les visionnaires à l'article sur Henriette Couédon, placée dans la ville imaginaire de *L'Orme du Mail*, a lieu sous la pression des circonstances et parce que France sent la nécessité de prendre personnellement parti contre la crédulité contemporaine : il se sert alors de personnages déjà créés par lui et d'un univers romanesque dans lequel la satire est plus facile, parce qu'elle se développe au gré du créateur. Mais son intention reste la même d'une série d'articles à l'autre : il veut attaquer la renaissance de l'esprit clérical. La manifestation de la voyante de la rue Paradis ne faisait qu'apporter à France une preuve tangible de l'opportunité de son attaque. Les chroniques de l'*Echo de Paris* ont une continuité intérieure à France, qui est une continuité polémique : l'écrivain se transporte aisément de l'histoire au roman, parce que l'histoire qu'il écrit est partielle et que, d'autre part, son roman s'appuie sur la réalité. La frontière entre le réel et l'imaginaire n'est pas nettement tracée chez France, qui, dans tous ses articles, cherche d'abord à exprimer son opposition fondamentale à l'Eglise.

Le roman reprend alors au hasard, loin d'être une création artistique. En le vouant à l'actualité, France le voue aussi en quelque manière au chaos. Ses articles sur la voyante sont écrits sous le coup d'une indignation comparable à celle qu'il ressentit en écrivant « L'affaire du Mississipi », et tout aussi peu calculée. Soumis aux nécessités de la lutte, le roman prolifère à partir de cet épisode secondaire. France continue ses articles sous le titre : « Les idées de M. Lantaigne » (22), qui implique un élargissement des « Nouvelles Ecclésiastiques » et les met au rang des *Opinions de M. l'abbé Jérôme Coignard*. France ne se contente plus en effet de considérer son intrigue ecclésiastique, mais englobe dans sa critique des mœurs contemporaines, successivement, la politique intérieure, l'armée, la justice, la politique extérieure, sans ordre apparent et en insistant même sur le désordre. A la suite du titre : « Les idées de M. Lantaigne », il précise : « J'avertis tout de suite le lecteur que M. Lan-

(20) Chapitre IX de *L'Orme du Mail*, p. 125 ; jusqu'à... « tombé dans la boue » (p. 131). L'article du journal annonce ensuite l'entrevue entre la voyante et Madame Worms-Clavelin, supprimée dans le volume :

« Eh bien ! reprit Lacarelle, envoyez-y Madame Worms-Clavelin. L'entrevue sera secrète, et vous serez édifié. »

Le préfet sourit :

— C'est une idée ! Vous me troublez la tête avec toutes ces histoires fantastiques. J'en veux avoir le cœur net. Je vais dire à Clotilde d'aller voir sainte Radegonde. »

(21) Quelques articles sont en dehors de la série :

1896 : 11 août : « Le Château et la Forêt » — 18 août : « Un bouquiniste ».

1^{er} septembre : « Jacquet Guillaume » — 15 septembre : « Les bouquinistes ».

22 décembre : « Lettre de Sicile » — 29 décembre : « Les chrétiens de Syrie et le peuple aux Tuileries ».

11 mai 1897 : « Sur un Livre ». — Le 14 septembre, du 18 septembre au 12 octobre, et les 9 et 16 novembre, France publie dans l'*Echo de Paris* les nouvelles recueillies dans *Clio* sous le titre : « la Muiron » et « Komm l'Atrébate ».

(22) 21 et 28 avril, 5, 12, 19 mai 1896.

taigne ne paraîtra pas dans le chapitre (23) — on ne trouvera pas dans ce chapitre les idées de M. Lantaigne. Mais on y trouvera celles de Mme Worms-Clavelin (24) — on trouvera exprimées dans ce chapitre les idées de M. Guitrel » (25). En mai, il abandonne son titre général pour ne plus donner à ses articles que des titres qui rappellent de moins en moins l'intrigue dont il est parti : « M. Lantaigne et M. Guitrel » (26), « M. Lantaigne et M. Guitrel. M. le Préfet » (27), puis, au gré des événements et des personnages que France fait surgir : « La maison de la reine Marguerite » (28), « M. Lantaigne » (29), « M. Bergeret » (30), « M. Cassagnol » (31), « M. Worms-Clavelin » (32). Le nom d'« Histoire Contemporaine » apparaît le 27 octobre 1896, dans l'article qui présente « M. le Préfet à Valcombe » (33). L'écrivain accepte alors l'existence de tout un microcosme et le met explicitement en relation avec l'histoire de son temps. Partant d'une attaque contre l'Eglise — comme lorsqu'il avait imaginé Jérôme Coignard — il est semblablement arrivé à une attaque de l'ordre social tout entier. Celle-ci occupe la place prépondérante dans les articles qui, parus du 10 novembre 1896 à l'affaire Dreyfus, formèrent ensuite *Le Mannequin d'Osier* et une partie de *L'Anneau d'Améthyste*.

Un tel élargissement indique l'attention de plus en plus grande accordée par France aux événements contemporains. Happé par l'actualité au moment où prophétisait Mlle Couédon, il inscrit dans le cadre de sa ville de province tous les détails qui pourraient frapper un chroniqueur. Le lecteur d'aujourd'hui a peine à les reconnaître, parce que la République de 1896 et 1897 n'a pas été agitée de crises comparables à l'affaire du Panama ou à l'affaire Dreyfus. C'est pourtant son existence médiocre, mais sourdement menacée, qu'il faut retracer en marge des deux premiers tomes de *l'Histoire Contemporaine*, pour comprendre combien la critique de France pèse sur la terre. France donne tout son développement à l'histoire de Mlle Couédon lorsqu'il montre le préfet, rassuré par l'avènement d'un ministère de droite, tentant d'étouffer la vogue de la voyante avec l'aide de Guitrel. Ce dernier feint de se rallier à la République pour en tirer le plus grand profit. La satire de France, dirigée à la fois contre le gouvernement et l'Eglise, correspond effectivement à l'avènement de Méline après la chute d'un ministère de concentration radicale et radicale-socialiste (34). Méline s'appuyait sur les partis de droite et laissait l'Eglise étendre son influence, adoucissant les mesures contraires au clergé qui avaient été prises lors du précédent ministère. La suite des articles parus dans *l'Écho de Paris* retrace l'évolution de la politique de Méline vers la droite. On reprochait à Barthou, son

(23) 21 avril : *Orme du Mail*, chapitre IX, repris sans le titre.

(24) 28 avril : article non repris en volume.

(25) 5 mai. *Orme du Mail*, chapitre XI, repris sans le titre.

(26) 26 mai. *Orme du Mail*, chapitre VI, repris sans le titre.

(27) 16 juin. Non repris en volume.

(28) 23 juin, chapitre XII de *l'Orme du Mail*, repris sans le titre.

(29) 14 et 21 juillet, chapitre XIII jusqu'à « prêtre et citoyen français », repris sans le titre.

(30) 28 juillet, suite et fin du chapitre XIII. Repris sans le titre.

(31) 4 août, chapitre XV, *Orme du Mail*. Repris sans le titre.

(32) 8 septembre, chapitre XVII. Repris sans le titre.

(33) Début du chapitre XVI. Repris sans le titre.

(34) Ce ministère, dirigé par Bourgeois, démissionna le 22 avril. Le président de la République fit le 27 appel à Méline, que refusèrent les socialistes et les radicaux-socialistes. Il ne prit le pouvoir qu'avec l'appui de la droite, et gouverna par elle.

ministre de l'Intérieur, d'avoir pris pour victimes des préfets nommés naguère par Bourgeois (35) ; aussi Worms-Clavelin donne-t-il, dans le cabinet même du ministre, une leçon sur les procédés qu'il faut employer pour durer dans l'administration. Le gouvernement repoussa en juillet 1896 le principe de l'impôt sur le revenu, après avoir abandonné un projet d'impôt sur les rentes (36). France fit à ce propos prononcer à M. Bergeret de sévères paroles sur l'inégalité sociale. Des scandales concernant l'organisation de la justice, prison préventive et déroulement des instructions, éclatèrent au mois d'août (37) ; France créa aussitôt le personnage de M. Cassagnol, partisan de la justice métaphysique, et quelques mois après le personnage inverse de Pied-d'Alouette, victime de ces inflexibles principes. Lorsque l'annonce du voyage du tsar en France suscitait une fièvre d'enthousiasme et multipliait les ralliements (38), l'écrivain montra son préfet disposé à en tirer un peu honorable profit. Juste après ce voyage, il fit paraître un article qui en disait les conséquences, réaction vers la droite, vogue nouvelle de la dévotion. Ce furent ensuite, dans les chapitres qui devaient former le *Mannequin d'Osier*, des allusions indignées à la politique où l'alliance russe entraînait la France en Orient ; elle toléra les massacres des chrétiens en Arménie (39) et envoya une flotte à La Canée, contre les Grecs qui tentaient de défendre la Crète (40). Et le chapitre intitulé « M. Bergeret ou l'Expiation » ne saurait être compris si l'on ne rappelle qu'il parut douze jours après l'incendie du Bazar de la Charité, huit jours après le discours où le prédicateur Ollivier, au grand scandale de presque tous les catholiques, interpréta cet incendie comme un juste avertissement adressé par Dieu à une nation frivole et incroyante (41).

(35) En mai, Jaurès annonça une interpellation sur le mouvement administratif, à propos duquel il accusait Barthou d'injustice.

(36) L'impôt sur le revenu fut remplacé par l'impôt sur « les » revenus, répartis par cédules. L'impôt sur la rente fut remplacé en août par des impôts indirects.

(37) C'est en août 1896 que fut définitivement jugée l'affaire Cauvin ; un innocent avait été condamné, la coupable s'accusait. Mais par respect pour la chose jugée, les magistrats s'étaient opposés à la recherche de la vérité.

(38) Félix Faure reçut le tsar seul, sans parlementaires, et le voyage du tsar fut en général prétexte à un mouvement vers la droite. Les socialistes étaient hostiles à l'alliance russe, conclue par la France dans un esprit de revanche. Les écrivains anarchisants parlèrent également du tsar sans enthousiasme, dans l'*Echo de Paris* (voir le 12 et le 13 octobre, les articles d'Henri Bauer et de Lucien Descaves). Seul parmi les modérés, Anatole Leroy-Beaulieu, qui écrivait dans le *Courrier Européen*, manifesta son opposition à l'alliance. Les radicaux parlèrent revanche, la droite fut favorable à l'alliance (voir *Le Peuple Français* du 7 octobre, où l'abbé Garnier dit que cette alliance, née au lendemain de l'inauguration du Sacré-Cœur, est le résultat d'un ordre de Dieu).

(39) Voir Claude Aveline, *Trente Ans de Vie Sociale*, I, pp. 3-4.

(40) Comme les massacres s'étendaient en Crète, puis en Macédoine, les Grecs envoyèrent des secours aux Crétois. Les puissances européennes se liguerent contre la Grèce pour sauvegarder l'intégrité du traité de Berlin. La Russie, notamment, avait intérêt à soutenir le sultan pour éviter la création d'une Arménie autonome à côté de l'Arménie russe.

(41) L'incendie du Bazar de la Charité, dont furent victimes beaucoup de femmes de l'aristocratie, éclata le 6 mai 1897 ; il y eut 123 morts et 120 blessés. Au service solennel à Notre-Dame, le R. P. Ollivier justifia en quelque sorte Dieu, à qui, disait-il, il fallait des femmes et des enfants pour racheter les fautes du monde. Les catholiques furent surpris et indignés par ce discours ; le R. P. Ollivier fut mis en disgrâce par le cardinal Richard. La théorie du P. Ollivier était trop conforme à l'idée que France se faisait de la férocité de la religion, depuis *Les*

A l'arrière-plan des articles et comme un symbole de la République des affaires, se multiplient les allusions au scandale du Panama, qui, mal étouffé, avait rebondi au début de 1896 et prit une proportion menaçante en mars 1897, lorsqu'on arrêta le signataire des chèques et à sa suite des membres du Sénat (42). La carrière du général Cartier de Chalmot d'abord tenu en disgrâce, puis regardé avec faveur par le gouvernement en vertu même de son royalisme, est une image fidèle de l'évolution de l'armée et de la conduite du gouvernement Méline à son égard (les officiers supérieurs, acquis pour la plupart aux idées de droite, furent soutenus par le ministère après la visite du tsar) (43). La scène où la pieuse et puissante Madame Dellion demande au préfet d'appuyer la renaissance catholique évoque les sollicitations que recevait au cours de ses voyages, de la part des évêques et des députés, le président de la République Félix Faure (44).

Le début de l'*Histoire Contemporaine* apparaît comme une expression particulièrement réussie du journalisme de combat, plutôt que comme un roman au sens classique du terme. Les événements s'y reflètent dans leur imprévisible succession. France les interprète toujours avec un tempérament d'opposant ; parfois, l'ironie se fait indignée lorsqu'il laisse libre cours à son émotion : c'est le cas des passages, véritables pamphlets, qui concernent les massacres d'Arménie et l'abandon de la Grèce par la France. On ne saurait les distinguer des discours dans lesquels l'écrivain parle en son propre nom, à l'Académie (45) ou en réunion publique (46). A ce moment, la

Désirs de Jean Servien, pour qu'il ne la fit point soutenir par l'abbé Lantaigne et M. Bergeret. Le 18 mai parut dans l'*Echo de Paris* le chapitre XV du « Mannequin d'Osier », intitulé « M. Bergeret ou l'Expiation ». Le lendemain, Clemenceau fit aussi remarquer que le P. Ollivier avait exposé la pure doctrine catholique.

(42) Arton fut arrêté en décembre 1895 ; on arrêta ensuite Planteau, Naquet, de Saint Martin, le sénateur Leurey, au début de 1897. France fait allusion aux affaires du Panama dans son *Discours de réception à l'Académie Française*, p. 50.

(43) Voir Raoul Girardet : *La société militaire dans la France contemporaine*, Paris 1953. Après avoir été l'« arche sainte », l'armée était attaquée par les intellectuels depuis 1889 environ. Recrutée traditionnellement dans une société très fermée, elle était « de droite », et ses tendances ne firent que s'affirmer après la proclamation de l'« esprit nouveau » par Spuller en 1894. Lors du voyage du tsar en France, les amiraux nouvellement nommés s'abstinrent même de prononcer le mot de République (*Echo de Paris*, octobre 1896).

(44) Lorsque Félix Faure fit un voyage en Bretagne, en août 1896, les députés catholiques Villiers, de Mun et d'Hulst écrivirent une lettre réclamant des écoles chrétiennes et ne ménageant pas la République. Les évêques de Saint-Brieuc et de Rennes firent au Président un accueil glacial. La province était généralement très catholique. Elle avait fourni l'argent nécessaire à l'acquisition de « la Savoyarde », cloche du Sacré-Cœur qui fut baptisée en cérémonie à la fin de 1895.

L'article dans lequel Madame Dellion sollicite le préfet parut le 3 novembre 1896.

(45) France, *Discours de réception à l'Académie Française* (p. 6 de l'édition C. Lévy 1897) y fait l'allusion la plus claire possible : « Son crédit [celui de Lesseps] devint grand en peu d'années, et il en fit un bon usage, notamment en faveur des chrétiens de Syrie, sûrs alors de ne pas implorer en vain la France, protectrice séculaire des chrétiens d'Orient ».

(46) Voir Claude Aveline, *op. cit.*, I, pp. 4-5. France présenta le 9 mars 1897 une conférence d'Archag Tchobanian sur l'Arménie. C'est sa première participation à une réunion publique. « Le jour [dit-il] où la France, trop punie de ses fautes, cessa d'être la conseillère écoutée de l'Europe ; ce jour-là, la justice et l'humanité durent pleurer ».

tentation de l'acte devint si forte pour lui qu'après s'être résolu, pour la première fois de sa vie, à une intervention qui le fit sortir du domaine de la littérature, il transporta dans les chapitres du *Mannequin d'Osier* ses réflexions sur une actualité qu'il ne songeait plus à voiler. La différence entre le roman et la chronique pure et simple se fait ici presque nulle : France reprend à son compte, dans un article du 29 décembre 1896, intitulé « Les chrétiens de Syrie et le peuple aux Tuileries » (47), les attaques qu'il avait placées le 1^{er} décembre dans la bouche du commandeur Aspertini. Il unit avec désinvolture en cet article le roman qu'il a commencé et son discours récent à l'Académie, faisant fi de toute construction littéraire. Après avoir raconté une anecdote sur Lesseps, il écrit en effet : « Le trait est charmant, mais trop mince, sans doute, pour y attacher des considérations de politique et d'humanité. Pourtant nous ne pouvons nous défendre, en le contant, de penser avec douleur à ces chrétiens d'Orient massacrés naguère devant l'Europe indifférente.

[...] On ne nous parle plus que d'intérêts vulgaires. On veut faire croire au plus généreux des peuples que l'égoïsme est une force. Quelle erreur ! Il n'y a au monde qu'une force irrésistible, la générosité.

[...] Nous reviendrons la prochaine fois à notre *Histoire Contemporaine*. »

Ce cas est extrême ; mais en général, le début de l'*Histoire Contemporaine* ne s'en disperse pas moins au gré des événements. France a dessiné ses personnages à grands traits dans les articles d'introduction, puis il les a livrés au hasard de la politique. Une telle subordination à l'actualité fait du début de l'*Histoire Contemporaine* le type du roman démantelé par les nécessités de la polémique : c'est une sorte de polype ; il s'annexe à mesure toutes sortes de domaines. France a pu sans inconvénient bouleverser l'ordre des chapitres dans l'édition en volume : c'est le signe qu'il n'a pas composé. L'équilibre était difficile à maintenir entre les valeurs purement littéraires et les valeurs de lutte. France l'avait réussi jusqu'alors grâce aux jeux de miroirs de la transposition historique, et surtout grâce à la richesse des traditions chrétiennes qu'il exploitait. L'équilibre se rompt dès qu'il aborde le fait brut.

Le seul personnage qui pourrait donner au roman une unité distincte de la continuité personnelle de France est le personnage de Bergeret : les autres sont destinés à former le monde de l'*Histoire Contemporaine*, alors que Bergeret seul le réfléchit (48). Mais France en a fait dans les deux premiers volumes de l'*Histoire Contemporaine* un personnage sans relief, une sorte d'intermédiaire de ses opinions personnelles. Il n'est défini dans les articles qui formèrent *L'Orme du Mail* que par de minces détails — son appartenance à l'Université, l'étroitesse de son intérieur, la fatalité de la page qu'il trouve toutes les fois qu'il ouvre chez le libraire Paillot un livre de

(47) *Echo de Paris*, repris OC, t. 25, pp. 447-453. « Il nous revient à la mémoire ces paroles généreuses et attristées de Clemenceau : « A qui peut-il appartenir de porter la parole d'émancipation, de justice sociale, de paix heureuse ? Au siècle dernier, tous les hommes, d'une voix unanime, eussent désigné la France ». Paroles vraiment belles et dont le son nous paraît étrange aujourd'hui ! »

(48) Article cité note précédente : « Nous reverrons [...] M. Bergeret, qui est à plaindre, car il pense. C'est là une grande misère, spécialement en province ». Cette conclusion de l'article du 29 décembre 1896 est citée dans OC, tome XI, p. 466.

voyages. Ce dernier trait symbolise le caractère statique du personnage, qui, au milieu de l'agitation minuscule dont il est entouré, demeure un témoin. France ne l'a pas créé tout au début de ses articles ; il l'a fait paraître au moment où il a eu besoin d'exprimer des idées générales tout en gardant le cadre romanesque (49). Peu à peu, Bergeret prend il est vrai de l'importance et de l'humanité, de par son infortunée conjugale qui est contée dans *Le Mannequin d'Osier*. Mais la manière dont il subit celle-ci et la façon même qu'il a de chasser sa femme — par le silence et l'abstention — achèvent de faire de lui un être passif, dont toute la force est dans la pensée. Bergeret ne contribue pas à créer l'unité du livre, mais bien sa dualité : il représente le penchant de France pour la contemplation « sub specie aeternitatis » de la comédie humaine. Comme toute une série de personnages de France, il est autant que possible détaché des liens de la société, et sa solitude est presque parfaite.

Mais les chapitres où France expose sans contrepartie constructive l'inanité des principes sur lesquels est fondée la société sont beaucoup moins nombreux que dans *Les Opinions de Jérôme Coignard* ; en une quantité d'articles où il interprète directement l'actualité, France prouve combien son intérêt pour le monde est plus fort que jadis. Alors que dans ses précédents romans la réalité politique et sociale était enveloppée ou transposée (sauf dans quelques scènes du *Lys Rouge*), elle est ici simplement concentrée dans un monde en miniature, où ses effets peuvent être aisément dépeints. France compare son œuvre à celle du moine Raoul Glaber, qui écrivait sans ordre l'histoire de son temps (50) : or, cette comparaison, qu'il avait déjà faite (51), était réservée jusqu'alors à son activité de chroniqueur. L'acceptation de l'actuel par France est un progrès vers l'efficacité polémique. France brise la glace qu'il interposait jusqu'alors entre lui et la vie journalière. De la peinture de sa ville, des intrigues et des intérêts des habitants, se dégage en effet une condamnation plus catégorique que la condamnation des principes par M. Bergeret ; en outre, ce monde vil, médiocre, appelle quelque chose de plus qu'une condamnation : France la juge implicitement selon des valeurs qui ne peuvent demeurer stériles.

Le double mouvement de France devant la politique de son temps (à laquelle il est de toute manière opposé) se traduit, en ce début de *l'Histoire Contemporaine*, par le contraste entre les chapitres de signification abstraite et ceux où l'on voit vivre préfet, ecclésiastiques ou magistrats. La contradiction intérieure de l'écrivain est proche d'être résolue, parce qu'il est entraîné à une critique de plus en plus serrée. Sa participation publique à l'opposition doit être considérée comme une étape d'importance — non que cette intervention ait eu en elle-même une force décisive, mais parce qu'elle signifie que l'écrivain a jugé possible et souhaitable l'action dans la cité, pour la première fois de sa vie. Elle a une valeur de témoignage irrécusable :

(49) Bergeret n'est évoqué que le 5 mars 1895 (« Les idées de M. Lantaigne », article devenu le chapitre VII de *l'Orme du Mail*), alors que la série des Nouvelles ecclésiastiques avait commencé le 22 janvier. Il reparait le 2 avril dans le chapitre « Avant la Fête » (*Orme du Mail*, X).

(50) *Echo de Paris*, 23 mars 1897 : « Madame Bergeret. I. Avertissement » (*non repris*).

(51) *Temps*, 16 mai 1886 ; *non repris* : « Paisible annaliste des folies de mon temps, j'inscris les faits dans ma chronique, comme Raoul Glaber enregistrait dans la sienne les pestes et les folies de l'an mil ».

s'il est possible de discuter des écrits, la présence personnelle à une manifestation, pour fugitive qu'elle soit, implique un choix délibéré. Encore faut-il préciser que lorsque France se rapproche de l'action jusqu'à y participer, c'est d'une action spécifiquement intellectuelle qu'il s'agit : elle a ses conséquences dans la réalité, mais elle s'appuie toujours sur des raisons logiquement déduites. Ce que France montre et combat le mieux, ce sont les absurdités et les hypocrisies sociales, qu'il schématise volontiers pour mieux les faire paraître : ses incursions dans la vie politique n'ont pas un caractère d'expérience, comme c'est le cas pour Barrès. Catalogue des erreurs politiques et religieuses, promenade critique dans le monde contemporain, la série de ces articles descriptifs, où France va plus loin que les réquisitoires de Bergeret, ne saurait pourtant se concevoir sans eux. La primauté des catégories intellectuelles dans la polémique francienne de ces années se manifeste par les arguments que l'écrivain emploie, et par le réalisme très particulier auquel il arrive, en déformant la réalité pour la rendre significative.

C'est de l'anticléricanisme que part France ; son attaque contre l'Eglise innove la technique propre à l'*Histoire Contemporaine*. France avait jusqu'alors déprécié le catholicisme dans ses dogmes et dans son esprit, édifié une contre-apologie, et, secondairement, raillé le clergé et ses pratiques. Cet ordre est inversé dans les articles entrepris en 1895 : les mœurs et l'influence des prêtres sont décrites avec une fausse objectivité, longuement, tandis que les questions dogmatiques sont traitées de façon plus brève et toujours en relation directe avec l'actualité. Sans doute France ressentait-il le besoin de varier le mode de son attaque contre le catholicisme, qu'il poursuivait depuis longtemps déjà ; surtout, la République du ralliement avait permis au clergé d'étendre son influence sociale et politique de telle sorte qu'il devenait urgent pour France de la déprécier. L'anticléricanisme qu'il nourrissait depuis le Second Empire s'affirme alors et prend le pas sur son opposition théorique. Il se raidit dans son attitude et, cessant d'entretenir les équivoques de *Thais* ou de la *Rôtisserie*, retourne à un genre d'attaque qu'il délaissait depuis *Les Désirs* de Jean Servien. C'est aussi à cette époque d'opposition qu'il se reporte, lorsqu'il dit de Guitrel : « Son ambition, moins violente que celle de l'abbé Tigrane, est aussi forte. » (52). France avait dans le *Temps* du 12 juin 1878 (53) écrit un éloge de Fabre qui pourrait servir d'épigraphe aux scènes ecclésiastiques de l'*Histoire Contemporaine* : « Il y a peu de femmes dans cette œuvre [...] Comme le siècle est à elles et qu'elles règnent dans Babylone, elles aident quelquefois les saints, surtout les saints ambitieux. Car il en est de tels ; on l'avoue à Rome. Mais les saints qui les emploient les méprisent ou les redoutent [...] M. Fabre rend justice au clergé français, qui, épuré par la Révolution et surveillé par d'innombrables adversaires, garde une stricte décence. Les intelligences n'y ont point d'éclat, mais les mœurs y sont pures [...] Pourtant, il est une réflexion que m'inspire la lecture de tous ces livres [...] J'y vois des hommes vertueux ; mais je n'y vois point d'hommes utiles [...] un prêtre aime les hommes en Dieu, mais non pas en eux-mêmes. »

France a choisi une attaque de cet ordre. Les prêtres de l'*Histoire Contemporaine* ne sont point libertins, on l'est pour eux. Madame Worms-Clavelin, Madame de Gromance et Philippe Dellion s'em-

(52) *Echo de Paris*, « Les chrétiens de Syrie et le peuple aux Tuileries », 29 décembre 1896, art. cité.

(53) *Temps*, 12 juin 1878, « Ferdinand Fabre ». *Non repris*.

ploient de manière peu édifiante à obtenir l'épiscopat pour Guitrel ; France n'a pu se défendre du plaisir de juxtaposer les scènes érotiques aux scènes ecclésiastiques. Mais il s'agit bien d'une juxtaposition, et la critique ne porte pas directement sur les prêtres. Guitrel lui-même « avait le mépris de la femme [...] il avait le dégoût du ventre d'Eve. Il exérait le parfum des longues chevelures » (54). Ainsi l'écrivain a-t-il évité de formuler des accusations trop faciles, qu'on aurait pu taxer de mauvais goût. Son attaque, portant uniquement sur les défauts ou les vices qu'impose par lui-même l'état ecclésiastique à ceux qui l'embrassent, est beaucoup plus efficace, d'ailleurs, qu'un anticléricalisme de mauvais aloi : France s'est restreint aux caractères particuliers à la vie des prêtres. Il feint de l'étudier avec réalisme : les ecclésiastiques de l'*Histoire Contemporaine* sont dépeints dans le cadre de leur vie journalière, et leur langage est un modèle de ce style prudemment détourné, nourri de métaphores bibliques, que France sut employer dès ses premières œuvres ; il se montre en cela bien supérieur à Ferdinand Fabre, chez lequel les prêtres s'expriment tout uniment et se livrent très vite (55). Des types littéraires comme l'abbé Capdepon (56), l'abbé Troubert de Balzac (57), purent exercer une influence sur l'élaboration des personnages franciens ; mais France s'inspire aussi des personnages qu'il connut réellement. L'abbé Le Blastier, habitué de la boutique de son père, grand, érudit et solennel, put servir de modèle pour l'abbé Lantaigne (58) ; dès 1888 France parle dans le *Temps* d'un certain abbé Lxxx qui lui ressemble fort : « Il faut l'avoir connu pour savoir comment l'orgueil d'un prêtre peut s'unir à la simplicité d'un saint [...] Il argumentait tout le jour [...] Au reste, il était assez mal vu à l'évêché. Ses supérieurs estimaient la pureté de ses mœurs, mais ils redoutaient la superbe de son esprit... [il] mourut curé d'un petit village de la Brie. » (59) Les prêtres que France avait approchés au collège Stanislas purent fournir des traits authentiques à sa peinture, et surtout l'atmosphère particulière qui y régnait.

Pourtant, c'est dans ce réalisme même, qui devait assurer au lecteur la véracité du récit, que France traduit son intention polémique. Ce n'est pas en effet un réalisme qui donne la primauté aux impressions, pour en tirer ensuite une conclusion d'ordre général. La technique de France est inverse ; dès les scènes politiques du *Lys Rouge*, les premières dans lesquelles il ait résolu d'observer de près la vie contemporaine, les détails les plus réels étaient mis au service de la satire. L'influence du financier Montessuy, la composition des ministères avec des personnages significatifs (chacun représentant un type de politicien) étaient imaginées autant que vécues. Le régime apparaissait avec des tares trop simples et trop évidentes pour

(54) *Mannequin d'Osier*, II, 55 — *Echo de Paris*, 15 décembre 1896 : « M. Guitrel à Paris ».

(55) L'abbé Tigrane et son rival l'abbé Ternisien s'expriment sans onction et déclarent nettement leur position : des scènes pénibles ont lieu autour du cercueil de l'ancien évêque de Lormières, Mgr de Roquebrun, en présence de tout le clergé du diocèse.

(56) C'est le véritable nom de l'abbé Tigrane.

(57) *Le Curé de Tours*, 1832.

(58) G. Girard, *La Jeunesse d'Anatole France*, Paris 1925, p. 81.

(59) *Temps*, 22 mai 1888. V. L., II, III « Sur le scepticisme ».

Voir *Almanach du Bibliophile*, janvier 1899. « M. L'abbé Le Blastier, aumônier d'un couvent de femmes, était de haute taille et de grande mine. Austère, grave, éloquent, il consolait par des promenades solitaires son gallicanisme attristé ».

que France n'ait pas recherché au moins la schématisation, sinon la déformation du réel. Il a employé le même procédé dans *l'Histoire Contemporaine*, où les ecclésiastiques en particulier (contre lesquels France avait tout d'abord voulu écrire) sont moins des personnages vivants que des types de prêtres qui, d'abord imaginés, ont été installés après coup dans la réalité. Monseigneur Charlot est l'évêque diplomate et ami du pouvoir ; l'abbé Guïrel, l'intrigant décidé à user de tous les moyens ; l'abbé Lantaigne, un prêtre roide, gallican, plein de doctrine mais parfaitement dénué d'adresse. Jamais au cours du roman ils ne manifestent d'indécision ou n'accomplissent seulement d'actes indifférents, non conformes à un caractère fixé une fois pour toutes. L'habileté de France a été de les maintenir presque toujours dans l'ordre du possible. Mais l'intention polémique domine sa peinture de la vie ecclésiastique, au point qu'aucun des prêtres de *l'Histoire Contemporaine* n'est capable d'humanité, n'a d'autres relations que concertées avec ses semblables. L'écrivain développe tout au long de ces scènes une idée qui l'opposait depuis longtemps au christianisme : « Son œuvre [celle du prêtre] est de faire des élus et non des heureux [...] Le chrétien le plus humain ne tirera du fond même de sa foi que la charité, c'est-à-dire le zèle de plaire à son Dieu et de lui rendre d'autres hommes agréables. » (60)

La schématisation systématique des caractères donne aux scènes ecclésiastiques de *l'Histoire Contemporaine* une valeur, non de scènes réalistes, mais de fragments de tragédie ou de comédie ; leurs détails concourent tous à la satire des prêtres. Il existe en effet dans le roman, tel qu'il se présente jusqu'à l'affaire Dreyfus, un seul passage tragique, et il a été écrit pour montrer l'inhumanité du clergé, une inhumanité à laquelle sa religion contraint le prêtre. Lorsque l'abbé Lantaigne pense personnellement à Piédagnel, ce séminariste doux et fin, mais « tranquillement indocile », c'est avec amour et faiblesse (61). Mais il n'hésite pas à placer les intérêts du ciel au-dessus des intérêts de son élève, et il est conduit ainsi à la résolution cruelle de le renvoyer du séminaire pour le livrer à tous les hasards (62). Cette scène doit être considérée comme l'expression la plus intime de la polémique chez France et la preuve de l'élan profond qui opposait l'écrivain à la religion. Elle rappelle la scène où Jean Servien (63) — « sensible », comme Piédagnel, « aux influences mystérieuses des choses » et au charme du catholicisme — est pénétré d'horreur par la sécheresse d'une mère remerciant Dieu de lui avoir ôté son fils. A vingt ans de distance, le sentiment de France est le même. Mais il l'exprime avec beaucoup plus de violence, et l'on devine son attaque prête à se transformer en action : Firmin Piédagnel, sous le coup de son renvoi, sent grandir en lui « la haine du prêtre, une haine impérissable et féconde, une haine à remplir toute la vie » (64). A cause de ce retour à une haine de jeunesse, et du choix, pour l'assumer, d'un personnage sorti du peuple — alors que France avait longtemps voilé son anticléricalisme par réflexe d'aristocrate intellectuel — le chapitre où Piédagnel est renvoyé est

(60) *Temps*, 12 juin 1878, « Ferdinand Fabre ». *Non repris*.

(61) *Orme du Mail*, début du chapitre II. *Echo de Paris*, 12 février 1895.

(62) *Ibidem*.

(63) *Désirs de Jean Servien*, chapitre XX.

Cf. aussi le renvoi de Jean par le directeur du collège, chapitre XXVI « Je suis malheureux, je souffre, je hais », crie-t-il alors. (p. 168).

(64) *Orme du Mail*, chapitre cité p. 27.

le centre affectif de l'anticléricisme dans l'*Histoire Contemporaine*. La schématisation opérée par France est évidente ; Lantaigne prend sa décision inhumaine au moment où il célèbre la messe, et prononce des paroles trop crues pour être tout à fait véridiques : « J'ai prié Dieu de me donner la force de vous renvoyer. Ma prière a été exaucée. » (65). Jusqu'au dernier moment, Piédagnel se croit dans les bonnes grâces de son supérieur, et il reçoit la nouvelle en coup de théâtre. Ainsi le seul prêtre intègre et intelligent du roman devient odieux, par une malédiction inhérente au sacerdoce même.

Dégradé dans son humanité, Lantaigne participe avec son évêque et son rival Guitrel à une comédie qui, pour déprécier le clergé, se joue à tous les niveaux. France la maintient généralement dans les bornes du possible et en fait une comédie d'un genre relevé : c'est pourquoi il admet un certain réalisme, dont les détails pourtant sont toujours grossis et groupés en vue d'un effet ironique. Il présente ses différents types de prêtres dans un décor minutieusement décrit, qui semble bien appartenir à la vie. Mais la manière dont il oppose ces décors dans les premiers chapitres, en les rendant parfaitement conformes à l'idée qu'il veut donner des personnages, évoque plutôt la convention théâtrale que la réalité : Monseigneur Charlot est présenté dans un salon meublé avec un mauvais goût qui symbolise la renaissance de l'art religieux (66) ; l'abbé Lantaigne, dans son sévère cabinet de travail (67) ; l'abbé Guitrel, dans le bureau de l'orfèvre, au milieu d'objets sacrés et de coupes destinées à récompenser les vainqueurs des courses de chevaux (68). Lorsque France décrit leur façon de vivre, il les dessine pareillement à traits appuyés ; en général, il s'arrête avant de tomber dans la caricature ; mais la conduite de ses ecclésiastiques et les paroles qu'ils prononcent sont trop concertées en vue d'amener le rire ou le sourire du lecteur. France excelle dans l'emploi du langage d'Eglise, au cours des intrigues qui opposent Guitrel à Lantaigne : la lettre que le supérieur du séminaire adresse à son évêque (69), tout comme la révélation au préfet, par Guitrel, des attaches royalistes de son rival (70), sont des modèles de médisance parénétique. Les deux prêtres enveloppent leur dénonciation de regrets personnels et de réserve apparente, en accumulant les litotes. France s'est plu à utiliser le style cicéronien dans les applications les plus incongrues. C'est ainsi que Lantaigne use de son éloquence pour nommer « ces sortes de meubles appelés vulgairement poufs » et pour décrire une boutique de pâtisserie : « Penché sur les buffets, les consoles, les tables, il examine avec un

(65) Ibidem, p. 26.

(66) Enlart et Lefèvre-Pontalis étaient à la tête du renouveau archéologique, qui, en art sacré, se traduisait par des pastiches de toutes les époques. Après le Sacré-Cœur néo-byzantin, Sainte Clotilde néo-gothique et la Trinité néo-renaissance, la basilique de Fourvière, néo-romane, avait été achevée en 1894. Aussi France place-t-il malignement dans le salon du cardinal-archevêque Charlot des « modèles en plâtre d'églises gothiques ou romanes » et « un lustre mérovingien exécuté sur les plans de M. Quatrebarbe, architecte diocésain ».

(67) Début du chapitre II de l'*Orme du Mail* ; 12 février 1895, *Echo de Paris* : « La messe de M. L'abbé Lantaigne ».

(68) *Orme du Mail*, chapitre IV. *E. de Paris*, 12 mars 1895 : « Monsieur Guitrel ».

(69) *Orme du Mail*, chapitre III. *Echo de Paris*, 19 février 1895, « La Lettre de M. L'abbé Lantaigne ».

(70) *Orme du Mail*, chapitre VIII. *Echo de Paris*, 19 mai 1896. « Les idées de M. Lantaigne ».

intérêt profond et une assiduité laborieuse les friandises amassées sur des assiettes et les plats. Puis, s'arrêtant à l'endroit où sont dressés ces sortes de gâteaux qu'on m'a dit se nommer éclairs et babas, il touche du bout du doigt une de ces pâtisseries » (71). C'est de la même manière que Lantaigne rapporte à Monseigneur un vers libertin traduit par Guitrel (72), et que ce dernier examine devant le préfet une coupe à sujets fort profanes (73). France multiplie ces effets de contraste qui, par leur fréquence, excluent l'hypothèse qu'il rapporte des faits réels.

Parfois, il exagère ses effets. Dans l'édition du journal (74), France faisait prononcer par Guitrel une profession de foi républicaine : « Je porterais dans les fonctions épiscopales cet esprit de soumission aux pouvoirs établis qui est, à mon sens, éminemment chrétien et catholique. Toute puissance vient de Dieu, celle de la République comme les autres » ; et l'écrivain disait concurremment les pensées de Guitrel, le montrait « se promettant de résister, en prince de l'Eglise, au gouvernement civil, de combattre les francs-maçons, et de jeter l'anathème aux principes de la libre-pensée, de la République et de la Révolution ». L'intention polémique était trop nette ; France a supprimé dans le volume les paroles de Guitrel. Mais il n'a pu se tenir de conserver toute une scène qui appartient, non plus au genre de la haute comédie, mais à celui de la farce : celle où l'évêque, pour éviter une sollicitation de Lantaigne, le consulte gravement sur le cas d'un pendu trouvé dans le tambour de l'église Saint-Exupère — cas de pure invention (75). Tout dans ce chapitre relève d'un gros comique, la nature du problème soumis à Lantaigne, les ressources infinies d'érudition qu'il déploie pour le résoudre et sa découverte subite de la tromperie de l'évêque. France fait preuve ici d'un anticléricalisme agressif, et cherche l'irrévérence. Il ne fait qu'exagérer le grossissement que l'on trouve dans toutes les « Nouvelles ecclésiastiques ».

Le réalisme très particulier de France à propos des prêtres de l'*Histoire Contemporaine* est un instrument de polémique, tout comme, jadis, l'érudition et la transposition des légendes. France n'accepte pas la réalité comme primordiale et les types ne s'imposent pas à lui du dehors : il les choisit selon ses intentions de lutte. Si l'on compare son roman aux nouvelles de Balzac qui traitent semblablement d'intrigues ecclésiastiques — par exemple au *Curé de Tours* — on constate que les personnages de Balzac, dans des œuvres cependant plus brèves, sont entourés d'une réalité plus tangible, ont une existence plus réelle. France stylise ses personnages ; il les oriente de manière à les rendre odieux ou méprisables, et leur prête les réactions nécessaires, non pas toujours les réactions vraisemblables. Leur existence est linéaire. Dès l'abord, la clef en est donnée au lec-

(71) *Orme du Mail*, chapitre cité, p. 37.

(72) *Orme du Mail*, chapitre cité, p. 36. Il s'agit d'une traduction des *Bucoliques* de Calpurnius, où — écrit Lantaigne — « se trouve notamment ce vers que je rougis de mettre sous les yeux paternels de votre Eminence :

« Notre ciel à nous, c'est un sein chéri »

(73) *Orme du Mail*, chapitre cité, p. 47. Guitrel dit que l'Eglise a « toujours modéré judicieusement » l'usage du nu dans les arts, ce qui rappelle à Madame Worms-Clavelin les entremetteuses de sa jeunesse.

(74) *Echo de Paris*, 19 mai 1896, « Les idées de M. Lantaigne ». Le passage cité ici suit « un évêque républicain » (p. 123).

(75) *Echo de Paris*, 28 mars 1895 « Le Pendu » Chapitre V de *L'Orme du Mail*.

teur, parce que l'attaque entreprise par l'écrivain doit s'exercer sans contrainte à travers des détails bien choisis.

Ce sont en effet les scènes de comédie ecclésiastiques et les types dessinés par France qui lui permettent de procéder à une revue narquoise de l'état de l'Eglise en son temps, sans paraître peser directement sur le lecteur. Grâce à l'abbé Lantaigne, il énonce de telle sorte la doctrine chrétienne qu'il la fait condamner, sans cependant en trahir l'esprit. Il suffit que l'abbé pousse certaines idées jusqu'à leurs dernières conséquences et que ces idées soient précisément celles que la renaissance catholique remettait en valeur depuis quelques années. Par son esprit, par sa structure, le livre est dirigé contre Lantaigne, à qui Bergeret oppose en outre des objections directes. La doctrine de Lantaigne se résume à la théorie de l'unité de la foi, dont il tire un système intellectuel et politique. « Cette idée est toute de Dieu, et pour ainsi dire sa plus forte expression sur les hommes. » (76). Elle établit la primauté du plan divin sur le plan humain, de l'absolu sur le relatif : quelque concession que cette doctrine fasse à l'intelligence, elle se refuse pourtant à admettre ses découvertes lorsqu'elles vont à l'encontre de la Révélation. La raison humaine n'est valable que dans certaines limites définies par la religion. Aussi l'abbé Lantaigne rejette-t-il la science quand elle s'applique à l'exégèse (77) ; c'est une question très brûlante à cette époque : France la lui fait traiter avec une orthodoxie rigoureuse. Le regain même du catholicisme avait suscité un courant d'idées modernistes ; on avait expliqué les passages de la Bible étonnants ou absurdes au point de vue scientifique par des mythes et des symboles (le mot « symbole » fut pour toute une école d'exégèse l'équivalent de « dogme » (78)). Les tentatives pour replacer le Christ dans son milieu, pour rendre la Bible historique, avaient trouvé faveur parmi les catholiques. Le Père Didon écrivit dans cet esprit un livre sur Jésus (79). Mais le modernisme avait été condamné par Rome. Léon XIII avait proclamé l'inerrance de la Bible et la nécessité de distinguer le domaine du naturel du domaine de la Grâce (80) ; il appuyait un mouvement de renaissance des études thomistes (81). Lantaigne soutient la doctrine thomiste lorsqu'il condamne la « puérilité » et « l'indécence » de Guitrel qui étudie la Bible du point de vue historique (82), lorsqu'il déclare : « Pour l'homme, le soleil ne tourne pas autour de la terre. J'y consens, et je veux donner raison à Copernic.

(76) *Orme du Mail*, p. 19. *Echo de Paris*, 12 février 1895 : « La messe de M. l'abbé Lantaigne ».

(77) Article 2 de « la lettre de M. l'abbé Lantaigne ». *Echo de Paris*, 19 février 1895. *Orme du Mail*, pp. 30-31.

(78) Les représentants les plus autorisés de cette conception furent le professeur de philosophie Marcel Hébert (« Platon et Darwin », *Annales de philosophie chrétienne*, mai 1895), et Blondel qui avait soutenu en 1893 sa thèse sur *L'Action* ; condamnés une première fois par l'Encyclique *Aeterni Patris* (1879), puis en septembre 1899, au nom de la doctrine paulinienne, ces philosophes furent considérés comme hérétiques.

(79) Voir *Temps* du 19 octobre 1890, *V. L. IV*, 84 : « Le R. P. Didon et son livre sur Jésus-Christ ».

(80) L'Encyclique *Providentissimus Deus* (novembre 1893) définissait les rapports de la philosophie et de la foi, et la manière dont les catholiques pouvaient étudier l'Écriture. Elle interdisait en fait l'exégèse moderniste.

(81) Encyclique *Aeterni Patris*, août 1879. L'étude de saint Thomas fut inscrite au programme des Universités de Louvain et de Naples ; il fut proclamé patron des universités catholiques. Ollé-Laprune l'étudia à la Sorbonne.

(82) *Orme du Mail*, p. 31.

Mais je n'irai pas jusqu'à obliger Dieu à se faire copernicien comme moi. » (83)

Son système politique n'est pas moins conforme aux consignes de l'Eglise et à l'idée d'unité de la foi. Comme Saint Thomas proclamait la faiblesse et la médiocrité de la République, qu'il classait parmi les « régimes mixtes » (84), Lantaigne déclare : « La diversité est détestable. Le caractère du mal est d'être divers. Ce caractère est manifeste dans le gouvernement de la République, qui plus qu'aucune autre s'éloigne de l'unité... [la République] est la dispersion, elle est la discontinuité, elle est la diversité, elle est le mal [...] en perdant la foi en Dieu, on perd l'idée de l'absolu, l'intelligence du relatif et jusqu'au sentiment de l'histoire [...] Dieu seul forme la suite logique des événements humains. » (85). Ces principes avaient été rappelés en 1885 dans l'Encyclique *Immortale Dei*, par laquelle Léon XIII avait en outre soutenu la théorie du « pouvoir indirect » de l'Eglise sur l'Etat (86). Ainsi Lantaigne bâtit une histoire cohérente et orthodoxe en partant de l'idée divine, et cette histoire est royaliste, parce que seul, dit-il, le roi détient « le principe d'autorité d'où sortent les deux forces sociales : le commandement et l'obéissance » (87).

France ne manifeste point d'irrespect envers ces doctrines et cherche, non pas à les dénaturer, mais à les traduire au contraire dans leur intransigeante pureté. C'est en les faisant ainsi soutenir qu'il impose au lecteur des réflexions hostiles à l'Eglise. Celle-ci condamne le libéralisme intellectuel et exige la primauté du spirituel sur le temporel. France le fait proclamer par un éminent théologien et suivant l'orthodoxie romaine, alors que Léon XIII avait en pratique des positions beaucoup plus conciliantes, permettant le ralliement du clergé à la République, admettant jusqu'à un certain point les études bibliques à la mode nouvelle. Le procédé de France consiste à montrer derrière ces concessions la pérennité d'une doctrine inflexible, la seule qu'il estime authentique. Cela même est une attaque : la polémique est ici art de la définition.

Mais France ne s'est pas contenté d'attaquer sourdement l'Eglise du ralliement en dressant contre elle l'Eglise de la théologie (Berge-ret souligne cette différence en remarquant que l'évêque a une théorie tout autre que celle de Lantaigne). Cette théologie même, qui a pour principe fondamental l'Unité, France la détruit subtilement en lui opposant sa propre vue du monde dans l'*Histoire Contemporaine*. La manière dont il l'écrit, au jour le jour, accentue l'impres-

(83) *Orme du Mail*, p. 104, chapitre VII. *Echo de Paris*, 5 mars 1895 : « Les idées de M. l'abbé Lantaigne ».

(84) *Commentaires sur la politique d'Aristote*, IV, 7 ; le « parfait régime mixte » est la royauté ; tandis que la République est le moins bon de tous les régimes permis, un moindre mal. Pourtant saint Thomas pense qu'en pratique, la République est le seul régime accessible pour beaucoup de cités (IX, 10, 1) mais qu'elle est trop souvent corrompue (IV, 10, 16).

(85) *Orme du Mail*, chapitre XIII, pp. 216-219 — *Echo de Paris*, 14 juillet 1896 : « M. Lantaigne ». (Bossuet, *Discours sur l'Histoire Universelle*, troisième partie « Les Empires », chapitre VIII. « Tout concourt à la même fin ; et c'est faute d'entendre le tout, que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulières ».)

(86) Encyclique du 1^{er} novembre 1885. (« Civitates non possunt, citra scelus, gerere se tamquam si Deus omnino non esset ») La doctrine de la puissance temporelle du Christ est soutenue dans la *Somme théologique*, III, 59, 6.

(87) *Orme du Mail*, chap. cité, p. 221. *Echo de Paris*, 21 juillet 1896 : « M. Lantaigne ».

sion de chaos que donnerait de toute façon la vie des personnages. Non seulement en effet ils sont soumis à des événements dispersés, mais encore ils n'ont pas de durée intérieure : entièrement voués au présent, ils n'évoquent jamais de souvenirs que sous la forme sèche d'une nomenclature — carrière de Worms-Clavelin, mariage de Bergeret. Ils sont en projection constante vers l'extérieur. Cela donne au roman une structure discontinue qui correspond à la philosophie tout héraclitéenne de France. Là est l'opposition profonde à la théologie catholique, qui implique la durée en même temps que l'identité : France exprime par le seul mouvement de son œuvre une incapacité mystique, et détruit toute conception unitaire de l'homme et de l'histoire. Il était utile pour la lutte présente de montrer une Eglise ennemie de la République, une foi qui, se mettant d'avance au-dessus de tout raisonnement, se définissait elle-même comme inexplicable. Philosophiquement, France retrouve en outre dans l'*Histoire Contemporaine* — et jamais il ne l'a formulée de manière aussi nette — sa haine contre la soumission à un principe, et contre la conception historique de Bossuet. Le personnage de Lantaigne, estimable et plein de doctrine, mais logique jusqu'à l'inhumanité, lui a permis d'attaquer la théologie non plus par la dérision, comme dans *Thaïs* ou la *Rôtisserie*, mais en l'opposant à la vie.

Si France marque toujours du respect lorsqu'il examine la pensée de Lantaigne, il n'en va pas de même lorsqu'il examine les pratiques de l'Eglise contemporaine. Il les dépeint invariablement comme de simples superstitions, et par un procédé qui appartient à la polémique la plus avouée, il se plaît à les compromettre en des rapprochements étranges. C'est parce que Jeanne d'Arc, proclamée Vénérable (88) l'année précédente, était l'emblème du ralliement, qu'il tourna en ridicule les cérémonies où elle était célébrée dans le chapitre « Avant la Fête », paru le 2 avril 1895. Depuis longtemps il avait entrepris des études sur Jeanne d'Arc : ces études prennent force d'opposition. Comme dans la ville des miracles de *Thaïs*, la bassesse de l'exploitation commerciale se mêle aussitôt à la piété. France raille les inscriptions des baraques : « Véritable bière Jeanne d'Arc » — « Café de la Pucelle », ainsi que les absurdités que l'on prononce en vue de glorifier l'héroïne ; il n'exprime qu'ensuite les difficultés théoriques de reconnaître sa mission divine. Le caractère actuel de son opposition fut souligné dans l'édition en volume par une allusion à Bernadette de Lourdes, qui « a mis en marche d'innombrables pèlerins et attiré des milliards sur une montagne des Pyrénées » (89).

L'affaire d'Henriette Couédon vint démontrer à point nommé que la superstition augmentait en France. Déjà élu à l'Académie, l'écrivain n'avait plus de ménagements à garder, et cette affaire de voyance allait dans le sens de ses méditations favorites : il la transposa dans deux chapitres intitulés « Les idées de M. Lantaigne. » L'un d'eux, repris dans le volume, insiste sur la puérilité de certaines manifestations de Sainte Radegonde (90) et sur l'exploitation po-

(88) Cf. *Univers Illustré* du 17 février 1894, p. 98, où France fait mention de cette proclamation, et le chapitre sur « La vie de Jeanne d'Arc ».

(89) *Orme du Mail*, p. 151, chapitre X. Dans l'*Echo de Paris*, la chronique s'arrête à : « qui fut de toutes la plus fidèle et la plus infidèle » (p. 150).

(90) Une narration écrite par France en 1859, *La Légende de sainte Radegonde*, fut reproduite à quelques exemplaires. Elle était d'inspiration très pieuse. On peut voir dans le choix de sainte Radegonde pour inspiratrice de Mademoiselle Deniseau une certaine ironie de France envers lui-même.

litique de la voyante, qui annonce le retour du roi : Henriette Couédon prédisait de même la fin de la République. Transportée dans le cadre restreint de la ville de province et assortie de détails qui en aggravent la médiocrité, l'histoire apparaît nettement comme le résultat d'une fraude. France a procédé par petites déformations qui suffisent à modifier la réalité. Il avait donné à ce récit une suite qu'il n'a pas reprise en volume (91), sans doute à cause de son caractère parfois vulgaire. La superstition y était examinée du point de vue de son emprise sur les esprits crédules des femmes, en l'es-pèce madame Worms-Clavelin, que son mari avait envoyée chez la voyante. L'ironie éclate dans l'analyse de son état d'âme : « Pendant dix ans qu'elle avait fréquenté les crémèries de la rue de Clichy, Caroline avait acquis une profonde expérience de la vie et le mépris salutaire des hommes [...] Nourrie sur la butte Montmartre dans la haine des ratichons, elle gardait l'idée que tous les curés sont des hypocrites [...] Mais à bien étudier le sentiment que lui inspiraient les prêtres, on voyait qu'il n'était pas simple et que la peur y dominait [...] Cette horreur que lui inspiraient les prêtres cessait dès qu'ils avaient revêtu l'aube avec la chasuble ou la chape. Elle avait un goût attendri pour les chapelles du mois de Marie. Elle croyait en Dieu, profondément, et portait dans son cœur les débris informes de toutes les superstitions nées sur la butte populeuse. » Elle n'ajoute aucune foi aux prophéties politiques et met en évidence la fraude : « Un bateau, pardi ! monté par les réactionnaires, par les cléricaux. Le *Libéral* donne des tuyaux à la petite Deniseau. L'enfant vous récite comme son catéchisme les articles de fond du *Libéral* ». Mais lorsque le préfet conclut qu'il s'agit d'une « simple fumisterie », Madame Worms-Clavelin « se dressa tout debout, grave, violente, comme inspirée à son tour : — Ça non, par exemple ! Elle m'a dit des choses... des choses véritables et que personne ne pouvait savoir — Sur quel sujet ? — Des choses qui me sont personnelles... ça ne te regarde pas ». Et, avec un illogisme qui explique la vogue des voyantes, elle proclame que la petite Deniseau jouit bien véritablement du don de seconde vue.

France a compromis la prophétesse dans des révélations louches, et tracé la caricature des personnes qui, sans même être catholiques, sont impressionnées par elle. Il compromet de même singulièrement le culte de Saint Antoine. Les assumptionnistes, qui vouaient au saint une dévotion particulière, l'avaient mis à la mode. C'est pourquoi France suscite au nombre des personnages de l'*Histoire Contemporaine* la femme du sénateur Laprat-Teulet, poursuivi comme panamiste et bénéficiaire d'une ordonnance de non-lieu grâce à ses « petits papiers ». Cette dame pieuse fait en cette occasion apposer un ex-voto ainsi conçu : « A Saint Antoine, pour une faveur inespérée, remerciements d'une épouse chrétienne » (92). Alors que France avait été si indulgent pour les femmes superstitieuses qui amenèrent le triomphe du christianisme, Leuconoe, Madeleine et Thaïs il s'oppose aux superstitions dès qu'elles s'inscrivent dans sa propre époque, et les dégrade volontairement. C'est à elles qu'il réduit les pratiques catholiques. Il n'y a de vraie croyante dans le roman

(91) *Echo de Paris*, 28 avril 1896 : « Les idées de M. Lantaigne (on ne trouvera pas dans ce chapitre les idées de M. Lantaigne. Mais on y trouvera celles de Madame Worms-Clavelin) ».

(92) *Orme du Mail*, chapitre XVI, pp. 302-303. *Echo de Paris*, 27 octobre 1896 : « Histoire Contemporaine : M. le Préfet à Valcombe » et *Mannequin d'Osier*, chapitre XII, p. 236. *Echo de Paris*, 20 avril 1897, « M. Lantaigne »

que la femme du général Cartier de Chalmot, qui apparaît épisodiquement, non sans quelque ridicule.

La comédie ecclésiastique de l'*Histoire Contemporaine* permet à France d'exprimer, dans le cadre d'une intrigue, son opposition à l'Eglise de son temps et aux principes fondamentaux du catholicisme. Cette attaque est d'un niveau très variable : tantôt c'est un exposé philosophique de haute tenue, tantôt, pour tout ce qui touche l'actualité, une description simplifiée qui rend les choses et les êtres ridicules. Ce réalisme toujours au bord de la caricature exclut une forme de polémique pour laquelle France avait montré une longue prédilection : l'écrivain n'entretient plus d'équivoque sensuelle autour du catholicisme. La pesée des événements contemporains se fait sentir ici. France devenait âpre dans l'anticléricanisme, à cause de la vogue de la piété aux saints, des pèlerinages et des prophéties. Dès qu'il s'agissait de son temps, il ne ressentait plus aucun attrait pour les pratiques religieuses. Son anticléricanisme, dans l'*Histoire Contemporaine*, est plus raide que naguère. France y retrouve le refus sentimental des *Désirs de Jean Servien*, étayé sur une conviction philosophique qu'il n'avait pas élaborée dans ce roman de jeunesse. Son cœur et son intelligence y participent également. C'est grâce à la profondeur même de sa conviction antichrétienne qu'il a presque toujours su éviter le mauvais goût criard d'un certain anticléricanisme : celui qu'il prête, pour s'en moquer, au préfet Worms-Clavelin et à sa femme, ainsi qu'à l'archiviste Mazure. Sa position est plus fondamentale : il hait le principe d'autorité qui dirige la théologie et la vie des prêtres, tout autant que l'illogisme des manifestations superstitieuses. Il exprime là une pensée qu'il a définie dès la querelle du *Disciple* : mais il l'exprime d'une façon nouvelle. Il feint de laisser témoigner les personnages et les événements sans intervenir lui-même, alors que son réalisme est en fait dirigé par lui, orienté par ses propres idées. Mais l'attaque est ainsi moins évidente au lecteur. Les prêtres de l'*Histoire Contemporaine* sont doués d'une vie ambiguë semblable à celle des personnages de théâtre, et suffisamment proches de la vie réelle pour emporter l'adhésion.

France est passé tout naturellement des attaques contre le clergé aux attaques contre une République qui s'alliait avec lui : le préfet Worms-Clavelin et sa femme existent dès les chroniques ecclésiastiques de 1895 (93) et ont été créés pour attaquer le ralliement. Il n'est pas question des institutions républicaines en général, comme dans les *Opinions de Jérôme Coignard*, mais des effets présents de la politique décidée par Spuller en mars 1894. Cela oblige France à observer encore, en apparence, un certain réalisme, à rendre plausibles les personnages qui représentent la République ralliée et à multiplier les détails sur l'arrière-boutique de l'orfèvre, terrain neutre où se rencontrent Guitrel et le préfet, comme sur le parloir du couvent dans lequel Madame Worms-Clavelin fait élever sa fille. Son réalisme se réduit même essentiellement à cette abondance de détails indifférents pour la signification propre de l'attaque. Le préfet et sa femme sont des types choisis, eux, à la frontière de la vraisemblance. Les effets du ralliement ne pouvaient être étudiés dans l'abstrait ; mais ils ne pouvaient non plus apparaître avec évidence que si l'écrivain groupait et exagérait des événements vrais, que rapportent

(93) Il est question d'eux dès la première chronique, lors de la dénonciation de Guitrel par Lantaigné. Ils s'appellent alors Cohn-Clavelin. Leur nom est modifié le 9 mars 1895.

les journaux du temps durant un intervalle de plusieurs mois. Alors que, par l'effet d'une loi votée durant la période anticléricale de la République, le clergé se voyait réclamer les droits d'accroissement, « l'esprit nouveau » de réconciliation était prôné par les membres du gouvernement : Félix Faure proclamait sa nécessité au cours de ses voyages en province (94), et l'archevêque de Rouen pouvait prétendre devant lui que tous les hommes de bon sens étaient catholiques (95). Cette politique incitait un assez grand nombre de juifs à se convertir, ou du moins, à se montrer conciliants envers la religion catholique, d'autant plus que l'antisémitisme connaissait en France une vogue nouvelle. Henri Bauer écrivit en mars 1895 un long article sur ces conversions, quelquefois plus opportunistes que sincères, de hauts fonctionnaires juifs (96). Ceux-ci étaient nombreux. En 1889, les Goncourt en dénombraient 68 parmi les préfets et les sous-préfets (97). Le préfet de l'*Histoire Contemporaine* a donc une existence plausible. Ses relations avec Guitrel, les sympathies avouées de sa femme pour le catholicisme sont possibles. Seulement, France a choisi tous ces possibles de telle manière qu'ils vont dans le même sens : la réalité est ainsi modifiée insensiblement. Worms-Clavelin est franc-maçon ; de par ses origines et ses croyances, c'est donc la personne qui devrait être la plus hostile à l'« esprit nouveau ». Quant à sa femme, elle a un passé sur lequel il serait délicat d'insister, et par instinct déteste les prêtres. France précise dans un article non repris en volume (98) : « Ce qui lui avait rendu d'abord très pénible le séjour d'une ville de province, c'est le nombre d'ecclésiastiques qu'on y rencontre sur les promenades. Un jour même, en voyant défiler les jeunes gens du séminaire, elle eut une crise de larmes et de rires et elle se mit à imiter le cri des corbeaux. Il lui fallut toute son énergie et tout son esprit de conduite pour vaincre son épouvante ». Madame Worms-Clavelin, caractérisée ainsi, n'est pas conforme à la moyenne. France a déformé dans ce portrait la réalité courante, et l'a déformée sciemment. Il avait écrit dans l'*Univers Illustré* dès le 14 novembre 1885 : « Les femmes de nos fonctionnaires ne sont plus comme autrefois de vieilles cuisinières et d'anciennes demoiselles de brasserie ; ce sont des bourgeoises élevées au Sacré-Cœur, ce sont des filles de nos gros banquiers, la fleur d'Israël. Elles portent dans nos préfectures une entente du monde, un goût sensible, une prudence, une grâce, qui rassurent les amis incertains et gagnent les adversaires eux-mêmes » (99). Or, Noémi Worms-Clavelin est comparable aux « anciennes demoiselles de brasserie » qui, en 1895 moins encore qu'en 1885, n'épousaient pas ordinairement les préfets.

Si France a choisi, pour représenter le préfet de sa ville et sa femme, des personnages tellement accentués, c'est dans une intention polémique : leur entente avec Guitrel est d'autant moins naturelle que tout les portait à se méfier du prêtre. Grâce à eux, les compromissions qu'entraîne la politique du ralliement deviennent éviden-

(94) En avril 1895, par exemple, le Président fit l'apologie du ralliement devant les curés de Normandie.

(95) Voir *Echo de Paris*, article du 18 avril 1895.

(96) *Echo de Paris*, 11 mars 1895. Henri Bauer donne pour exemples, à Nancy, un officier et un inspecteur des beaux-arts.

(97) *Journal*, 4 octobre 1889, (p. 77 du tome VIII — Paris 1936).

(98) Article cité note 91.

(99) Article non repris en volume, écrit à propos d'un discours d'Yves Guyot sur l'« épuration » des femmes de fonctionnaires (p. 722).

tes au lecteur, parce qu'elles lui sont présentées schématiquement, de la manière la plus significative. France domine toujours les faits et les rend conformes à une idée préconçue. Il veut montrer dès le début de l'*Histoire Contemporaine* que dans l'alliance conclue entre l'Etat et l'Eglise, ce n'est point l'Etat qui gagne, mais bien l'Eglise qui finit par diriger la politique (et comme il s'agit de nommer un évêque, c'est la situation créée par le Concordat qui est critiquée en filigrane). France s'est donné beau jeu pour montrer le triomphe de l'Eglise, dont monseigneur Charlot se félicite dès la première chronique : « N'avons-nous point à nous louer de monsieur le préfet Worms-Clavelin qui regarde favorablement nos écoles et nos œuvres ? Ne recevrons-nous point demain, à notre table, le général commandant la division et monsieur le premier président ? » (100). L'abbé Guitrel, fin, soutenu par les traditions ecclésiastiques et la forte organisation de l'Eglise, vient très facilement à bout du préfet Worms-Clavelin qui est ignorant et grossier, de madame Worms-Clavelin qui est prête à céder aux prestiges sociaux. La lutte est inégale. France l'a voulue telle, pour que la critique du ralliement s'imposât au lecteur sans intervention apparente de l'auteur. L'intervention a lieu dès la conception même des personnages, mais elle est voilée par un faux réalisme. Le lecteur accepte généralement les personnages d'un roman comme allant de soi, et il est donc très accessible à la polémique impliquée en eux. Lorsqu'il reprend la série des chroniques d'*Histoire Contemporaine*, en 1896, France peut montrer les conséquences néfastes que le ralliement comporte à son avis pour la République. Le préfet échange le silence de sainte Radegonde contre « le traitement de sept pauvres curés du diocèse, suspendus par l'ancien ministre des Cultes » (101). La propre fille du préfet de la République reçoit chez les dames du Saint Sang les principes les plus ultramontains à propos de la supériorité du pouvoir spirituel sur le temporel (102). La moralité des républicains n'est d'ailleurs pas relevée par leur accointance avec l'Eglise. Mademoiselle Worms-Clavelin manifeste les mêmes dispositions que sa mère, assorties simplement de pratiques dévotes (103) ; une scène irrévérencieuse présente Gustave Dellion expliquant à une Madame de Gromance fort peu vêtue les mystères de l'élection d'un évêque, pour l'inciter à rendre visite au ministre des Cultes « Je ne te demande pas [conclut-il] une chose qui soit contre la religion. Au contraire. » (104).

Dans cette critique implicite du ralliement, France fait la satire des mœurs de son temps. Elle a essentiellement une signification politique : l'écrivain montre l'absurdité de l'« esprit nouveau » par rapport à la République. Sa critique a aussi une résonance morale : les entrevues de Guitrel et de Worms-Clavelin sont inconvenantes, parce qu'ils cherchent à s'entendre, alors que de formation et de

(100) *Orme du Mail*, chapitre I, 22 janvier 1895.

(101) *Orme du Mail*, chapitre XI, p. 175.

Echo de Paris, 12 mai 1895. La chronique se termine à : « monsieur le diplomate » et ne donne donc pas la conclusion de l'affaire. Les suspensions de traitement ont eu lieu en 1895, sous le ministère Bourgeois.

(102) Chapitre XIV du *Mannequin d'Osier*, p. 268.

Echo de Paris, 25 mai 1897. « Mademoiselle Clavelin ».

(103) Ibidem. « Toi, maman, tu es pour les bijoux. Moi, je suis pour le linge... Et puis nous avons fait une neuvaine. J'ai bien prié pour toi et pour papa, va ! Et puis j'ai gagné 4937 jours d'indulgence ».

(104) *Anneau d'Améthyste*, XV, p. 318. 2 novembre 1897 : « Madame de Gromance et le Concordat ».

pensée, ils s'opposent absolument. Elle comporte un élément nouveau d'explication sociale lorsqu'à la fin de 1896, France montre le préfet Worms-Clavelin, toujours favorable au ralliement, au milieu de la société catholique de Valcombe. On l'y accueillait plus aimablement que jamais, dit France, parce qu'« on le savait contraire à l'impôt sur le revenu que, dans l'intimité, il avait heureusement qualifié d'inquisitorial » (105). Effectivement, le ministre Méline, instauré en avril 1896, avait à la fois repoussé le principe de l'impôt sur le revenu (considéré comme une mesure égalitaire) et laissé se rouvrir les maisons religieuses dans toute la France. Par peur du socialisme, les républicains transformaient la politique de ralliement en politique de classe. C'était la première fois qu'Anatole France faisait aussi nettement déboucher la polémique antireligieuse sur la politique sociale. Avec le choix du personnage de Piédagnel, ce trait est caractéristique de l'évolution de la lutte de France, jusqu'alors très souvent abstraite, vers une signification plus directe. Le rôle de chroniqueur assumé par France joue dans cette évolution. Très attentif à l'actualité, il reconnut qu'on ne pouvait parler de l'Eglise, en cette époque de ralliement, qu'en définissant ses rapports avec « le siècle ».

C'est seulement en 1896 que France élargit son attaque à la République, considérée en elle-même et non plus dans ses rapports avec l'Eglise. La résurrection des affaires de Panama, qui avaient été le point de départ des *Opinions de Jérôme Coignard*, l'y incita sans doute, et plus encore la politique suivie par le ministère Méline, qui, de l'immobilisme, passa à la réaction (dans une lettre de novembre 1896, France fait allusion sans bienveillance au protectionnisme de Méline, en le traitant de « ministre des légumes », « ministre légumineux ») (106). Son attaque n'a point l'allure abstraite qu'il lui donne souvent dans *Les Opinions de Jérôme Coignard* : suivant la technique inaugurée dans *Le Lys Rouge*, France la présente concrètement grâce à quelques personnages typiques, le préfet Worms-Clavelin, le général Cartier de Chalmot et le sénateur Laprat-Teulet. Le choix seul de leurs noms (107) suffit à indiquer que ce sont là des personnages « exemplaires » ; au temps où l'*Histoire Contemporaine* était encore « Nouvelles Ecclésiastiques », le préfet avait déjà été conçu de cette manière. Mais ces dignitaires de la République, dessinés au trait, caricaturalement, ont avec les événements réels des rapports assez suivis pour inquiéter le lecteur. Ils vivent selon l'actualité la plus brûlante, et lui empruntent un semblant de vérité. France a exagéré ses types, mais il a observé les faits politiques à la manière d'un chroniqueur : ses procédés s'apparentent à ceux qu'il employait depuis plus de dix ans dans l'*Univers Illustré*. Plus nets et plus caricaturaux, certains personnages sont même directement repris à l'*Univers Illustré* du temps où France professait des opinions réactionnaires : il se contente de les affecter d'un autre signe. Critique « de droite » et critique « de gauche » peuvent employer les mêmes armes contre la République. L'exagération des caractères et la concentration des événements dans une petite ville de province ont permis

(105) *Orme du Mail*, XVI, p. 299. *Echo de Paris*, 27 octobre 1895. « M. le Préfet à Valcombe ».

(106) Au docteur Cazeaux, à Langoiran (Gironde). B. N., tome II, folio 87.

(107) L'usage de donner aux officiers une particule et aux gens d'affaires de la Troisième République un nom composé devint très vite satirique : Jules Romains, dans *Les Copains* (1913) baptise ses personnages : commandant de Saint-Brix et directeur général Chambeau-Burtin.

à France de dépeindre avec force le gouvernement sans prestige de 1896 et 1897, en faisant l'épopée du médiocre.

Le préfet Worms-Clavelin ressemble aux francs-maçons anticléricaux que France a décrits vers 1885 (108) ; l'organisation de la franc-maçonnerie est réduite pour lui aux combinaisons minuscules de la politique de province (« les loges... travaillaient d'accord la matière républicaine ») (109) ; l'art de gouverner est une prudente abstention. La médiocrité est l'essence même de la République, au point que la chute du ministère radical Bourgeois est expliquée à l'échelle de la ville par deux faits matériels : les décorations ont été trop vite distribuées et imprudemment réparties ; « un ministre franc-maçon de passage dans la ville a « désuni les frères » et « dressé le citoyen Mandar, pharmacien, rue Culture, vénérable de la Nouvelle-Alliance, radical, contre M. Tricoul, viticulteur aux Tournelles, vénérable de la Sainte Amitié, opportuniste » (110). L'abondance même des détails concrets permet de montrer l'absence de principes que France reproche à la République. Une scène supprimée dans l'édition en volume (111) transposait à Paris cette médiocrité. Une telle satire du gouvernement central était sans doute trop violente pour être conservée (112) : France y faisait, le 16 juin 1896, allusion à des événements tout récents et reconnaissables pour les contemporains. Worms-Clavelin rendait visite au ministre de l'Intérieur, qui se déclarait satisfait de son administration parce que, précise France, le préfet « avait justement considéré le précédent ministère comme transitoire et périssable. Il n'avait donné à ces maîtres d'un moment qu'une lente obéissance et des soins négligents ». Au moment où l'on reprochait à Barthou de défavoriser les préfets nommés par son prédécesseur, cette scène a la valeur d'une attaque ; de même l'allusion à la devise « Ordre et Progrès », que chaque gouvernement prenait à son compte (113) : « Il faut [déclare le ministre] que vous retourniez dans votre département pénétré de cette pensée que nous sommes des hommes d'ordre et de progrès » M. Worms-Clavelin se rappelle que le précédent ministre lui avait adressé exactement les mêmes paroles : « le progrès par l'ordre, tel est notre but ». « Mais il n'avait point l'esprit d'ironie et il était trop sérieux pour se livrer au vain jeu des rapprochements philosophiques ». La politique financière du gouvernement, qui augmentait les impôts indirects pour éviter l'impôt sur le revenu, est promise à la faillite par le préfet et le minis-

(108) Voir seconde partie, IV : Lutte politique.

(109) *Orme du Mail*, XI, 154. *Echo de Paris*, 5 mai 1896 : « Les idées de M. Lantaigne (on trouvera exprimées dans ce chapitre les idées de M. Guitrel) ».

(110) Ibidem, p. 155.

(111) *Echo de Paris*, 16 juin 1896. « Monsieur Lantaigne et Monsieur Guitrel. M. le Préfet ». Reproduit O. C. XI, pp. 459-63.

(112) « Le ministre, Alphonse Huguot, député de la circonscription la plus pauvre d'une grande ville industrielle, était radical avancé. Mais comme il remplaçait, dans le bâtiment de la place Beauvau, un ministre radical, il se trouvait être un modéré. Son passé, disait-il, donnait à la politique de progrès d'assez sûres garanties pour qu'il pût, sans alarmer la démocratie, faire cette fois, dans l'intérêt de la République, une politique de conciliation, la seule efficace et la seule possible ».

(113) Le gouvernement Méline se distingua dans l'emploi de ces formes dilatoires : en juin de la même année, au cours de voyages gouvernementaux, Barthou affirma à Nancy qu'il voulait maintenir la doctrine républicaine sans compromission ni excès à gauche ; Darlan, dans les Landes, préconisa une politique qui ne serait ni réaction, ni collectivisme. Cf. *Lys Rouge*, p. 48 : « Sa devise disait-il, était Ordre et Progrès ».

tré eux-mêmes, à qui France fait prononcer des phrases trop claires pour être vraisemblables : « [les contribuables] crient et ils paient. Le ministre sourit largement : — Par l'élasticité des ressources financières, la France est le premier peuple du monde. Il faut le dire bien haut, car c'est vrai. — Ah ! monsieur le ministre, quand ce ne sera plus vrai, il faudra le dire bien plus haut encore. — Et les deux hommes publics se regardèrent avec le sentiment qu'il était meilleur de parler d'autre chose entre eux. » La satire la plus cruelle de ce chapitre est dans une ironie de constatation, qui exprime sans insister sur elle l'égale médiocrité des interlocuteurs. Le ministre est si vulgaire qu'il ignore la vulgarité de Worms-Clavelin : « M. le préfet se renversa dans son fauteuil. Les poches de ses yeux lui descendaient jusqu'au milieu des joues ; le nez lui tombait sur la bouche, la lèvre sur le menton, le menton sur sa cravate sang de bœuf. Le collet de sa redingote noire était semé de pellicules. Il croisait ses jambes, enfermées dans un pantalon chamois, très voyant, marqué de taches sombres. Il puait le mauvais cigare.

M. le ministre le regarda et ne lui trouva rien de particulier. »

A la fin de l'entrevue, Worms-Clavelin, « en gagnant la porte avec un dandinement [...] laissa voir au ministre sa tête crépue, garnie de deux oreilles en anses de cafetière. Alors le ministre fit cette réflexion : — C'est un fonctionnaire intelligent. Mais il est déparé par un je ne sais quoi... par quelque chose d'indéfinissable ».

En la personne du général Cartier de Chalmot, le pouvoir militaire de la République est caricaturé aussi violemment que le pouvoir civil en Worms-Clavelin. Non pourtant de la même manière : la médiocrité s'assortit ici d'un sens triste et raide du devoir. Cartier de Chalmot remplit exactement ses fonctions (114), mais il a remplacé les hommes de sa division, pour les rendre plus maniables, par des fiches qu'il manœuvre. Le subit amour qu'il ressentit, lui, royaliste, pour le président Carnot, est d'une invention d'autant plus bouffonne qu'un tel amour s'adresse à une autre nullité solennelle. Le président Carnot est décrit par France comme jadis dans l'*Univers Illustré* (115) : un « visage placide », une « voix lamentable », une « face de cire, aux yeux honnêtes et lents », une « figure d'automate souffrant ». Le coup de foudre que ressent le général à sa vue est d'une nature religieuse, et France le traduit à grand renfort d'adjectifs : c'est « un de ces coups comparables à ceux que les chrétiens disent frappés par la grâce et qui mettent au-dedans de l'homme, avec la force du tonnerre, une douceur inattendue et profonde [...] sans motif apparent, sans raison exprimable [le général] fut transpercé d'une admiration foudroyante » (116). Les circonstances mesquines de l'entrevue, qui a lieu « le 4 juin, à cinq heures du soir, dans les salons de la préfecture [...] parmi des fleurs que madame Worms-Clavelin avait elle-même assemblées » (117), contrastent avec l'aspect tragique de la révélation amoureuse.

Quant au sénateur Laprat-Teulet, qui complète le haut personnel républicain de l'*Histoire Contemporaine*, il est le type — poussé lui aussi à la caricature — du fonctionnaire corrompu dans les affai-

(114) Il se lève à cinq heures du matin et applique sa méthode « avec la dernière rigueur, commandant sa division sur fiches ». *Echo de Paris*, 26 mai 1896 : « M. Lantaigne et M. Guitrel » — *Orme du Mail*, chapitre VI.

(115) Voir IV. *Univers Illustré*, 17 décembre 1887, p. 806.

(116) *Orme du Mail*, chap. cité, 82.

(117) *Ibidem*, 82.

res du Panama. Son apologie de la pauvreté (118), son affectation de vertu et son aspect extérieur (« il avait la majesté d'un fleuve ») (119) en font un personnage où les contrastes sont volontairement accusés jusqu'à la limite du vraisemblable. En revanche, son évolution est fort plausible : inquiété une première fois durant le grand scandale de Panama, il bénéficie d'un non-lieu ; mais il est de nouveau compromis au début de 1896 (lors des révélations d'Arton) et il est arrêté en 1897. La carrière et les opinions du général Cartier de Chalmot sont aussi conformes à la vérité moyenne. Depuis l'avènement de l'« esprit nouveau », les officiers ne cachaient ni leur catholicisme, ni leur royalisme. Tenus en disgrâce jusqu'alors, ils bénéficièrent d'une grande faveur lors du voyage du tsar en France et du triomphe des partis de droite, sous le ministère Méline. Quant au préfet Worms-Clavelin, France avait adapté sa carrière au type normal des carrières administratives dès les « Nouvelles Ecclésiastiques ». Ces personnages vivent réellement les événements du temps, mais les reflètent dans leur gigantesque petitesse et leur donnent un relief nouveau. Grâce au dosage original de réalisme et de caricature que France a réussi en eux, il a complètement transformé son mode d'attaque politique. Depuis *Les Opinions de Jérôme Coignard*, l'attaque est passée de l'abstrait au concret, sans cependant que France renonce à soumettre ses personnages à une idée directrice. Ils ne vivent en effet que d'une vie sociale et simplifiée ; ils ne sont que dans la mesure de leurs fonctions, mais alors ils existent avec exagération. Dans le début de *l'Histoire Contemporaine*, les scènes de vie politique sont moins réalistes encore que les scènes ecclésiastiques. Pourtant elles s'appuient sur la réalité, au lieu d'être purement fantaisistes comme celles d'*Ubu-Roi* qui — satire de la même république — fut présenté au théâtre le 10 décembre 1896 (120). Son activité déjà ancienne de chroniqueur a permis à France de déterminer ce genre de polémique pénétrante, où il utilise l'actualité pour la fléchir à son gré.

On trouve aussi en ce début de *L'Histoire Contemporaine* une polémique dirigée contre les institutions, justice et armée, qui est davantage conforme à l'ancienne manière de France, bien qu'il s'efforce de transporter les idées générales dans la réalité. Mais le juge Cassagnol et le jeune soldat Roux sont essentiellement des prétextes. Ils n'ont point de vie propre, le juge n'exerçant plus depuis longtemps et le soldat Roux étant privé de sa personnalité par le service militaire. Ils ne sont créés que pour permettre à M. Bergeret d'entreprendre l'analyse dissolvante des institutions. En telle matière, le procédé de Jérôme Coignard est encore le meilleur : il faut montrer le caractère absurde des notions de gloire et de justice. L'absurdité choque tout esprit impartial et suffit à elle seule à faire condamner les institutions qui l'impliquent.

La guerre est contraire à toute humanité : c'est un aumônier militaire qui le proclame lui-même devant le général Cartier de Chalmot. L'anecdote qu'il conte est destinée à frapper le sens logique du lecteur bien plus que sa sensibilité : des hommes unis par le voisi-

(118) « Il parlait aux petits enfants de sa pauvreté, chaque année, dans les distributions de prix. Et il pouvait se dire pauvre sans se faire du tort, car personne ne le croyait... » *Echo de Paris*, 6 avril 1897 : « Monsieur l'abbé Tabarrit ». *Mannequin d'Osier*, XII, 233.

(119) *Echo de Paris*, 3 novembre 1896 : « A la Valcombe » — *Orme du Mail*, XVI, 319.

(120) *Ubu-Roi* fut d'abord représenté par « les marionnettes » en 1888 ; la vraie « première » eut lieu au théâtre de l'Œuvre, le 10 décembre 1896.

nage et l'amitié sont forcés à se battre parce qu'ils sont séparés par une frontière abstraite (121). Cette anecdote annonce la condamnation de la guerre que fait Bergeret : il la condamne sans faire appel au sentiment, mais en se contentant de la définir. La définition contient des termes qui devraient s'exclure : « Les hommes tiennent pour le premier devoir social d'apprendre à tuer régulièrement leurs semblables [...] chez les peuples civilisés, la gloire du carnage passe toutes les autres » (122). De la même manière, la gloire militaire est condamnée par réduction à ses signes matériels : « J'appelle proprement héros un porteur de sabre. Si vous aviez un bonnet à poils, je vous nommerais grand héros. C'est bien le moins qu'on flatte un peu les gens qu'on envoie se faire tuer. Les peuples supportent très volontiers le service militaire [...] qui [...] les domine par la grandeur et l'éclat de l'appareil, par l'abondance du métal qui y est employé » (123). Le service militaire pour tous exclut automatiquement la gloire ; cela paraît au développement des termes qu'il implique, car « il y a des héros ; il n'y a pas de peuples de héros ; il n'y a pas d'armées de héros » (124).

Le paradoxe, autre procédé pour faire découvrir l'absurde, tient comme la définition une place importante dans l'attaque de Bergeret contre le militarisme, soit qu'il proclame : « Je me suis persuadé [...] qu'il n'y avait guère d'héroïsme que chez les vaincus et dans les déroutés » (125), soit qu'il prononce l'apologie du sergent Lebrec qui demanda au soldat Deval « dans des termes qu'il fallut adoucir pour l'oreille de madame Bergeret, quelle personne peu estimable avait bien pu donner le jour à un veau aussi mal aligné que le numéro 5 » (126). Les inconvénients du service militaire sont démontrés, avec l'illogisme de l'égalité : « Chaque matin [déclare M. Roux], alignés devant le sergent, nous apprenons [le nom de notre colonel], l'instruction militaire étant la même pour tous. Notre colonel se nomme Dupont. Il en est ainsi de tous les exercices. » (127)

Ces analyses, de nature pascalienne, sont comparables à celles des *Opinions de Jérôme Coignard*. Seulement l'antimilitarisme est plus complet encore chez Bergeret que chez Coignard, et, comme il fait appel à des exemples contemporains, il est aussi plus apparent. Les raisons humanistes de Bergeret sont complétées par des raisons historiques, empruntées au passé le plus proche : Bergeret pense que le désir de gloire a conduit les Français aux pires fautes durant la guerre de 1870, parce qu'au mépris de toute opportunité, ils ont recommencé la guerre après avoir changé de gouvernement ; à cause du souvenir de leur défaite, les Français ont pris vis-à-vis des autres peuples de l'Europe une attitude d'inférieurs. Enfin, l'analyse sociale du service militaire le discrédite encore, parce que Bergeret l'attribue à une nécessité de classe : il canalise la violence du peuple et l'empêche de faire des révolutions.

Dès le début de l'*Histoire Contemporaine*, France se montre donc acquis à l'antimilitarisme. Le respect de l'armée était une de ses opi-

(121) *Echo de Paris*, 2 juin 1896. *Orme du Mail*, VI, 94-95.

(122) *Echo de Paris*, 16 mars 1897. *Mannequin d'Osier*, XI, p. 217.

(123) *Echo de Paris*, 10 novembre 1896. « Histoire Contemporaine. M. Bergeret ». *Mannequin d'Osier*, I, 5 ; (variante du journal et de la 1^{re} édition : « J'appelle proprement héros un porteur de briquet »).

(124) *Ibidem*, pp. 7-8.

(125) *Ibidem*, p. 5.

(126) *Ibidem*, p. 15. *Echo de Paris*, 17 novembre 1896.

(127) *Ibidem*, p. 19.

nions les plus fragiles, les plus extérieures, une des premières qui aient cédé lors de la révision des valeurs à laquelle a procédé l'écrivain vers 1889 : c'est en effet une tradition humaniste que d'analyser la gloire militaire de manière à l'anéantir, et l'attaque de France se réfère expressément à cette tradition. Le point de vue social, nouveauté de l'*Histoire Contemporaine* et nouveauté de grande signification, n'apparaît qu'au second plan. Bien que l'attaque francienne soit très intellectuelle, puisqu'elle dénonce l'absurde avant l'inhumain, elle veut pourtant susciter une réaction généreuse. Aspertini souhaite que les Français soutiennent en Europe la cause de la justice : « si votre âme ne fait plus frissonner l'âme des nations [...] c'est que la France n'est plus l'amie du genre humain, la concitoyenne des peuples [...] ne dites pas que vos disgrâces viennent de vos défaites » (128). Mais la générosité, chez France, doit toujours s'appuyer sur une attaque logique et non sentimentale.

L'analyse de l'idée de justice prend un aspect plus matériel et plus sensible, parce qu'elle est personnifiée par le juge Cassignol et la victime Pied-d'Alouette. Mais ces personnages sont plus symboliques que réels, et à travers eux, c'est la métaphysique de la justice qui est mise en cause. Le juge Cassignol représente cette métaphysique ; il est catholique, disciple de Montalembert, et conçoit donc les hommes comme soumis à des principes extérieurs à eux-mêmes : « Il n'y a de liberté que celle qui croit en Jésus-Christ » (129) ; l'appareil de la justice lui semble supérieur à la justice elle-même : « L'intérêt de l'accusé est sacré, l'intérêt de la société est deux fois sacré, l'intérêt de la justice est trois fois sacré. » (130). Dans l'édition du journal, France ne tirait point conclusion de l'attitude du juge (131) ; mais dans l'édition en volume, après une longue anecdote apparemment en faveur de la justice, contée par Cassignol, il lui fait déclarer : « Durant ma longue carrière de magistrat, je n'ai jamais eu connaissance d'une erreur judiciaire », et M. Bergeret en tire la leçon : « J'en demeure glacé d'effroi. » (132). Sans longue dissertation, France renverse la suffisance d'un homme sujet par nature à l'erreur, dont les jugements participent de cette erreur, et qui le nie de parti-pris.

Le chemineau Pied-d'Alouette représente par opposition à lui un type d'homme déjà étudié par France dans l'*Univers Illustré* (133) et le *Puits de Sainte Claire* (134) ; on pourrait le définir comme le type

(128) Ibidem, p. 35. *Echo de Paris*, 1^{er} décembre 1896 : « Le commandeur Aspertini ».

(129) *Orme du Mail*, XV, p. 289.

(130) *Orme du Mail*, XV, p. 290.

Le portrait de M. Cassignol se trouve réparti en deux chroniques de l'*Echo de Paris*, 4 et 25 août 1896.

(131) L'article du 25 août se termine à : « je poussai un grand soupir de soulagement ».

(132) *Orme du Mail*, XV, p. 296.

(133) *Univers Illustré*, 12 juillet 1890, non repris : Henriette Poulailhon et Joseph Didier, marchands de crayons, ont été arrêtés en vertu d'une loi « un peu bien pharissienne ». France parle de « la majesté classique des mendiants de province. Ceux-là, sous leur longue barbe blanche, dans leurs haillons couverts de cette poussière des chemins qui leur donne comme la teinte éternelle des misères humaines, ceux-là, dis-je, ont un aspect héroïque et ressemblent au vieil Œdipe sur le Cythéron et au roi Lear. Quels beaux modèles d'atelier ils feraient s'ils n'étaient pas des vagabonds aventureux, ayant pris la meilleure part des choses de ce monde, qui est de ne rien faire ! ». (p. 434).

(134) Voir chapitre VIII.

du « mendiant merveilleux », très romantique en fait parce qu'il incarne la liberté inconditionnée. Pied-d'Alouette est placé hors de la société, et ne saurait comprendre aucune des structures sociales, à l'inverse de Cassagnol qui ne vit que par elles. Ne comprenant pas l'institution de justice, il en parle de telle manière qu'elle paraît absurde, retenant seulement du juge qu'il « parle bien », de la prison qu'il y a perdu son couteau. Il vit dans l'irréel tout autant que le juge Cassagnol, quoique de manière opposée. On ne peut le considérer comme un type ordinaire d'accusé. France a outré en lui la simplicité de l'innocence. On reconnaît à lui que la polémique entreprise par l'auteur sur les institutions ne pèse pas toujours sur terre et qu'elle est de nature intellectuelle, schématique. Grâce à ce personnage, l'écrivain a pu définir la justice en la réduisant à sa pure apparence et comme à travers un miroir : ainsi l'avait-il déjà fait dans l'« Humaine Tragédie ». Mais alors que le juge de Fra Giovanni était décrit par France, ici, ce sont les paroles mêmes de Pied-d'Alouette qui évoquent la justice sans intervention de l'auteur, donc de façon plus convaincante. La métaphysique de la justice est condamnée au nom de l'individu, et d'une vérité humaine que le chemineau semble représenter à l'état pur.

Après avoir attaqué la notion générale de justice, Bergeret, dans un article paru quelques mois avant l'intervention de France dans l'affaire Dreyfus, condamne le code militaire comme féroce et démodé. Raisons historiques, anecdotes et alliances de mots inattendues qui rappellent *Candide* (135) viennent à l'appui de cette attaque qui reprend celle des *Opinions de Jérôme Coignard*, mais en s'appliquant franchement au monde contemporain.

L'attaque des institutions sur lesquelles se fonde la République est faite par France, au début de l'*Histoire Contemporaine*, selon des procédés qu'il emploie depuis longtemps et qui demeurent abstraits. Malgré les exemples qu'il prend désormais dans le monde contemporain et les personnages dans lesquels il incarne ses idées, il prend ses distances par rapport à la vie. Le recours constant à la technique de l'absurde implique une réflexion sur le monde plutôt qu'un engagement dans le monde. D'ailleurs, c'est le plus souvent M. Bergeret

(135) Le sergent Bridoux « n'est pas fâché de se dire qu'un homme ne peut lever la main sur lui sans être aussitôt fusillé en musique » (*Mannequin d'Osier*, XI, 216. *Echo de Paris*, 9 mars 1897.). *Candide*, lui, fut « fessé en cadence » par l'Inquisition.

France a supprimé dans l'édition du volume un passage qui montrait les hésitations de Bergeret devant l'action et reportait à l'époque des *Opinions de Jérôme Coignard*. Il y a, dit M. Frémont, « un beau livre d'Alfred de Vigny qui peint l'armée au temps des brigands de la Loire et des héros mis à la demi-solde. Aujourd'hui Courteline est notre grand peintre militaire. Vous n'avez pas le culte de la caserne, M. Bergeret, et vous ne pensez pas que le militarisme soit l'école du devoir.

— C'est pourtant vrai tout de même, dit M. de Terremonde. Car enfin...

— M. Bergeret, dit M. Frémont, vous disiez tantôt qu'il y a un grand mal à contrarier l'instinct des êtres sous prétexte que ces êtres sont intelligents et moraux.

— Je le disais peut-être, répondit M. Bergeret, et certainement j'aimerais à le croire. Mais, sur cela même, il me reste bien des doutes. Il y a des sociétés animales fondées sur l'instinct ; on s'y entre-dévore, et les sociétés sont parfois, comme chez les abeilles et les fourmis, horriblement tyranniques. Les sauvages accordent plus que nous à l'instinct, et ils sont, s'il est possible, encore plus méchants et plus malheureux que nous. Peut-être y aurait-il imprudence à supprimer tout d'un coup les codes. Le mieux serait de les adoucir et de faire correspondre la loi aux mœurs qui vont s'humanisant ».

qui prononce la critique des institutions, et, seul personnage à la fois intelligent et désintéressé du roman (avec le commandeur Aspertini), il en est aussi le personnage-témoin, celui qui juge sans participer. Au contraire, la critique du gouvernement de la République et du personnel qu'elle emploie se fait au jour le jour et elle est beaucoup plus proche de la vie réelle. Elle se fait à travers des personnages qui agissent suivant des fonctions sociales bien définies. Cette différence de tension à l'intérieur de la polémique politique ne provient pas de ce que les sujets traités par France sont plus ou moins « à l'ordre du jour ». Il y eut au début de 1896 des scandales judiciaires dont on ne trouve qu'un écho indirect dans les scènes où paraissent Cassagnol et Pied-d'Alouette. Mais France était personnellement hésitant. Le conflit, fondamental en lui, devenait d'autant plus grave que la réflexion elle-même de France ne portait plus que sur des sujets qui le ramenaient irrésistiblement à la vie. La tentation de l'acte devenait de plus en plus forte chez France. Mais il exigeait de le fonder sur la pensée ; or celle-ci, tout en motivant fortement la polémique, la retranche d'un monde qu'elle considère « d'un point de vue éternel » (136) ; elle représente un poids mort, empêche de joindre à l'attaque la propagande positive. En ce début de l'*Histoire Contemporaine*, M. Bergeret explique les tares du régime et prédit sa perte, mais n'en conclut rien en ce qui concerne une conduite pratique, une option politique immédiate. Il refuse même celle-ci, parce que sa conception de l'évolution sociale, tirée par analogie des conceptions géologiques de Lyell, le porte à croire que le socialisme arrivera lentement et sans qu'il soit possible de le hâter. « Je soupçonne les hommes d'avoir, de tout temps, beaucoup exagéré les nécessités du gouvernement [...] Si l'on découvrait enfin l'inutilité de tout gouvernement, la République de Monsieur Carnot aurait préparé cette inappréciable découverte. » (137). L'anticléricalisme du parti radical-socialiste lui semble d'autre part inutile, parce que la morale est une affaire de mœurs et non de religion, et que M. Mazure, la croyance en Dieu près, se conduit comme les catholiques, tient comme eux à la conservation d'un ordre moral qui le favorise : « Qu'apportez-vous qui vous soit propre [...] ? Il faudrait que vous fussiez socialiste pour qu'il en allât autrement. Et quand vous le serez, sans doute ils [les catholiques] le seront aussi [...] Quand on voit vos combats de rats et de grenouilles, on n'a pas le zèle des laïcisations. » (138). France exprime en Bergeret une attitude ironique. La clairvoyance d'une pensée qui réfléchit le monde le retient de prendre part à la vie.

Cependant, la polémique ne peut rester indéfiniment séparée de toute propagande, et France, qui depuis 1892 essaie de garder cette position, le fait de plus en plus difficilement. Bergeret lui-même est plus proche de l'acte que Jérôme Coignard, ne serait-ce que parce qu'il vit à la même époque que France. Bien qu'il se sépare de la société, il en ressent le poids. Les arguments par lesquels il admet le régime contemporain sont de nature très ambiguë : il loue la Ré-

(136) Barrès, *Mes Cahiers*, 1897, p. 241 ; tome I.

* Qu'est-ce que France préfère dans son œuvre ?

Il aime l'histoire et la politique. La politique surtout. Mais il assiste à une séance de la Chambre, d'un point de vue éternel. »

(137) *Echo de Paris*, 28 juillet 1896. « M. Bergeret ». *Orme du Mail*, XIII, p. 233.

(138) *Echo de Paris*, 22 juin 1897 : « Monsieur Mazure ». *Mannequin d'Osier*, XVII, 326.

publique de ses défauts et de sa médiocrité. Cet éloge en dit en même temps les limites. L'attitude de Bergeret, fondée sur ce paradoxe, est de celles qu'il est difficile de conserver (139). Et s'il envisage la possibilité de prendre parti, fût-ce pour la rejeter, ce n'est pas un signe indifférent (140). Il sous-entend qu'en cas d'urgence il se résoudrait à une action plus directe. La critique du régime est une force en elle-même, et il est difficile de la concilier avec l'abstention politique.

M. Bergeret assume du reste dans ce roman un seul aspect de France. Celui-ci, en renouvelant ses procédés, admet dans son roman un réalisme mitigé, se guide sur l'expérience, et sa polémique agit beaucoup plus directement que jadis sur le réel. Ce monde en dissolution, dont il exagère encore la stérilité, il le juge implicitement selon les valeurs positives qui sont les valeurs de la morale humaniste. Refus de toute métaphysique, sans doute, et cela suffit à expliquer la portée anticléricale du roman. Mais la haine de l'inéligance et de l'injustice peut seule expliquer la violence avec laquelle France dépeint les hauts dignitaires de la République. C'est grâce à ce sentiment moral (d'une morale fondée surtout sur l'esthétique) que France a été amené à l'acte. Pour la première fois, sa polémique rejoint une propagande, à l'occasion des massacres d'Arménie et de l'expédition de Crète. L'opposition que manifestait France depuis des années contre l'alliance russe est justifiée parce que, dit-il, la Russie a entraîné la France dans des aventures qui ne sont pas conformes à son idéal de justice. Il a fait souligner ces idées, non par Bergeret, mais par le commandeur Aspertini et l'ancien communal Georges Frémont, personnages qui expriment son désir de participer activement au monde. On peut d'autant moins douter de la valeur de ces personnages que l'écrivain soutint publiquement et en son propre nom les idées qu'ils expriment. Ce sont des idées conformes à la tradition humaniste, singulièrement lorsqu'elles concernent la Grèce : Frémont en parle comme d'une terre symbolique, et dans le ton qu'il adopte on reconnaît celui d'un ancien Parnassien attaché à l'hellénisme (141). Ainsi, lorsque France se décide à participer à la vie politique, c'est pour une action spécifiquement intellectuelle, justifiée par la réflexion. Il est alors capable d'émotion et de véhémence, tandis que l'ironie est son arme habituelle, quand son attaque est uniquement destructive. Jérôme Coignard avait de ces indignations ; mais celles qui concernent les affaires d'Arménie et de Crète, en 1896 et 1897, engagent beaucoup plus profondément France, et d'une manière moins passagère. Une impatience personnelle y paraît, qui compromet l'édifice de pensée bâti par M. Bergeret pour se protéger d'un monde dont il louait paradoxalement les abus.

(139) « La République actuelle, la République de 1897 [1896 dans l'article et la 1^{re} édition] me plaît et me touche par sa modestie. Elle consent à n'être point admirée » (*Orme du Mail*, p. 232). *Echo de Paris*, 28 juillet 1896.

(140) *Mannequin d'Osier*, XVII, 315-316. *Echo de Paris*, 22 juin 1897 : art. cité. « S'il me fallait mettre d'un parti, c'est dans le vôtre forcément que je me rangerais, puisque c'est le seul que je pourrais servir sans trop d'hypocrisie. Mais, par bonheur, je n'en suis pas réduit à cette extrémité, et ne suis nullement tenté de me rogner l'esprit pour entrer dans un compartiment politique ».

(141) *Mannequin d'Osier*, X, 185-186. « Les Grecs ne sont pas intéressants. Ils sont pauvres. Ils n'ont que leur mer bleue, leurs collines violettes et les débris de leurs marbres. Le miel de l'Hymette n'est pas coté à la Bourse ». Dans l'*Echo de Paris*, le passage « le préfet protesta... voilà les aspirations de notre politique extérieure » ne se trouve pas (25 février 1897, « M. Worms-Clavelin »). France y a donc moins nettement que dans le volume désapprouvé l'alliance russe.

Dans les articles parus dans l'*Echo de Paris* de 1895 à l'affaire Dreyfus, on note certes, comme dans les œuvres précédentes de France, des différences de signification dans la polémique. Par moments, elle suit une courbe négative : le monde décrit par France est décourageant, il donne mauvaise conscience au lecteur, sans qu'une solution soit proposée. Au moins les principaux thèmes de l'attaque sont-ils nettement délimités : anticléricalisme, antimilitarisme, nécessité d'une réforme du code sont affirmés pour la première fois sans réticence. Les personnages sont beaucoup plus proches de la vie que ceux des *Opinions de Jérôme Coignard* et du *Puits de Sainte Claire* ; la tendance de l'écrivain vers l'action est beaucoup plus sensible, et le conflit qui a toujours existé en lui se résout parfois. Il entrevoit un monde où l'existence pourrait être en accord avec sa morale — car sa polémique est celle d'un moraliste et non d'un sociologue. Le point de vue sociologique apparaît seulement d'une manière secondaire ; il demeure subordonné à des valeurs humanistes.

Une attaque qui suit de très près l'actualité bouleverse les structures du roman. A vrai dire, il s'agit à peine d'un roman. La distance qui était créée dans *Les Opinions de Jérôme Coignard* par le recours au XVIII^e siècle n'existe plus. La polémique y gagne en exactitude, la construction du roman y perd. L'intrigue ecclésiastique du début devient très vite un prétexte ; les déboires conjugaux de M. Bergeret occupent peu de place dans *Le Mannequin d'Osier*. France a bien tenté, en modifiant l'ordre des chapitres, de mieux faire paraître l'intrigue (142), d'introduire dès le début un plus grand nombre de personnages (143), et d'impliquer les uns dans les autres les thèmes d'attaque (144) qu'il avait eu tendance à traiter de manière successive dans ses chroniques. Mais cela même prouve que l'équilibre maintenu par France dans ses romans antireligieux et, tant bien que mal, dans *Les Opinions de Jérôme Coignard*, entre les valeurs proprement littéraires et la polémique, était rompu en faveur de celle-ci. Elle instaure le désordre, d'autant plus que France n'était pas de lui-même enclin à construire : le temps n'est plus organisé dans l'*Histoire Contemporaine*, il est accepté à l'état brut, et les personnages sont presque uniquement considérés du point de vue social. Une succession de pamphlets, d'essais, de scènes de comédie ou même de scènes tragiques remplace le roman, au grand bénéfice de la satire.

(142) C'est ainsi que pour finir *L'Orme du Mail* sur un chapitre ayant directement trait à l'intrigue ecclésiastique, France a placé en dernier lieu une chronique ayant paru le 8 septembre 1896, « M. Worms-Clavelin » (*Orme du Mail*, XVII), alors que « M. Le préfet à Valcombe » avait paru le 3 novembre.

(143) Le général Cartier de Chalmot apparaît dès le chapitre VI de *L'Orme du Mail*, alors qu'il en est seulement question dans la douzième des chroniques qui formèrent *L'Orme du Mail*, le 26 mai 1896.

(144) La discussion entre Bergeret et Lantaigne qui soutient la doctrine thomiste vient en quatrième rang dans les chroniques, en septième dans les chapitres du volume, après la présentation du général Cartier de Chalmot.

III — LA « REVOLUTION DREYFUSIENNE » : 1897-1907.

CHAPITRE X

« NOUS AURONS RAISON PARCE QUE NOUS AVONS RAISON » : L'HISTOIRE CONTEMPORAINE A PARTIR DE L'AFFAIRE DREYFUS

« Je ne me suis pas prononcé sur le cas de Dreyfus parce que j'ignore pourquoi on l'a condamné, le fait constaté que son écriture ne concorde pas avec celle du bordereau n'étant pas pour moi une indication suffisante pour me prononcer puisque je ne crois pas à la validité des expertises d'écriture. » Ainsi s'exprimait Anatole France dans une interview donnée à l'*Aurore* le 23 novembre 1897 (1) ; il se plaignait de ne pouvoir même se faire une opinion sur ce procès dont le dossier était gardé secret, mais constatait qu'il avait en partie son origine dans l'antisémitisme, et le qualifiait de « véritable lynchage » organisé par Drumont pour chasser les Juifs de l'armée. Il déplorait l'existence de la justice militaire, « survivance du passé ». Cette interview était intitulée : « L'opinion d'un académicien sur l'affaire Dreyfus », et les arguments que France y présentait justifiaient ce titre. C'étaient des arguments d'intellectuel habitué à l'analyse et détestant par-dessus tout l'ignorance. L'attaque contre la justice militaire n'était pas nouvelle chez France, qui la menait depuis *Les Opinions de Jérôme Coignard* (2). Le même jour, parut dans l'*Echo de Paris* le chapitre intitulé « Les Juifs devant l'Eglise » (3), qui exposait les mêmes arguments en les mettant en action : les amis réunis chez le duc de Brécé parlaient « sur l'affaire militaire qui, secrète et publique, trouble en ce moment tous les esprits. Ils y avaient apporté des faits obscurs et contradictoires. Et ils avaient raisonné comme s'ils possédaient toute la vérité ». Le général Cartier de Chalmot exprimait la nécessité du secret en ce qui concerne l'armée ; le

(1) *Aurore*, 23 novembre 1897. Léon Parsans : « L'opinion d'un académicien sur l'affaire Dreyfus ». France établit une relation entre le fait sociologique de la survivance et le fait physiologique d'organes qui subsistent sans plus servir. Dès le début, il établit donc une continuité entre son attitude dans l'affaire Dreyfus et ses études sur la biologie.

Urbain Gohier avait déjà protesté le 9 novembre contre la pratique du huis-clos (*Aurore*), et Clemenceau le 14 novembre contre l'instruction secrète.

(2) *Opinions*, chapitre XXI, « La Justice » (suite).

(3) 23 novembre 1897, *Echo de Paris* : « Histoire Contemporaine. Les Juifs devant l'Eglise ». Anneau d'Améthyste, chapitre II, jusqu'à : « député en exercice de l'arrondissement de Brécé, ancienne seigneurie de Brécé », avec d'importantes variantes.

duc de Brécé se faisait l'interprète d'un antisémitisme étroit, fondé sur le cléricalisme : « La France chrétienne doit appartenir aux Français et aux chrétiens, et non pas aux juifs et aux protestants, aux hérétiques enfin ».

Son intervention classait Anatole France parmi les intellectuels dreyfusistes de la première heure, avec Lucien Herr, Léon Blum, Bernard Lazare, Zola. C'était une intervention modérée. France n'affirmait rien, mais se contentait de constater que la situation n'était pas nette, et souhaitait la voir s'éclaircir. Il appliquait à un fait particulier les principes généraux, de caractère spécifiquement intellectuel, qu'il soutenait depuis des années. La brochure de B. Lazare (4) et les articles publiés dans le *Figaro* (5) permettaient de comprendre dès cette époque que le procès jugé en 1894, avec l'approbation de tous (6), comportait des anomalies. Le ton employé par France prouve qu'il considérait l'affaire avec simplicité, bien qu'il se rendit compte des intérêts qui y étaient impliqués. Tous les témoignages dreyfusistes déclarent d'ailleurs que les partisans de la révision n'avaient pas prévu la résistance qu'ils allaient rencontrer, parce que l'irrégularité du procès avait pour eux les caractères de l'évidence, et qu'une évidence intellectuelle leur paraissait irrésistible. Ainsi France s'engagea-t-il dans ce que Sorel devait appeler la « révolution dreyfusienne » (7), révolution en tout point hors de proportion avec son objet propre ; mais elle matérialisait des oppositions implicites jusqu'alors. France ne s'y engagea point avec un esprit différent de celui qu'il développait depuis la querelle du *Disciple* : il s'agissait d'un libre examen de caractère classique. « Au bout du compte [écrit Léon Blum (8)] il n'y a pas tant de différence entre l'abbé Jérôme Coignard et M. Bergeret. France fut dreyfusard parce que le travail méthodique et scientifique de l'intelligence était à ses yeux la seule réalité certaine. » France ne fut même pas amené à demander la révision par ce qu'il y avait de plus virulent jusqu'alors dans son attitude polémique. L'anticléricanisme et l'antimilitarisme se greffèrent par la suite sur son opposition. Mais les termes qu'il emploie en 1897 prouvent qu'alors, il déplorait uniquement un manque de clarté dans l'affaire, appliquant au domaine judiciaire une méthode suivie dans tout genre de recherche intellectuelle. Cette méthode était vitale pour lui. Cela explique qu'il se soit tout entier donné à l'« Affaire », surtout après avoir reçu de Zola, au dîner Balzac de décembre 1897 (9), les preuves de l'injustice du procès.

(4) Esquissée au printemps 1895 sur les témoignages de Mathieu Dreyfus, la brochure fut publiée en novembre 1897 (*Une erreur judiciaire, la vérité sur l'affaire Dreyfus*).

(5) 14 novembre 1897, « Le dossier de Scheurer-Kestner ». Signé « Vidi » (Em. Arène). Les 17, 18, 20, 21 novembre, le *Figaro* publia un début d'enquête sur Esterhazy.

(6) Dans l'*Echo de Paris*, Henry Bauer s'était borné à déplorer le secret de l'instruction de l'Affaire (18 décembre 1894). Mais en novembre et décembre 1894, tous les articles parus dans le journal avaient accepté le principe de la culpabilité de Dreyfus.

(7) C'est le titre d'une brochure publiée par G. Sorel en 1909.

(8) L. Blum. *Souvenirs sur l'affaire Dreyfus*. Paris, 1938, pp. 77-78. (Réunion d'articles publiés par *Marianne*, 24 juillet-7 septembre 1934.)

(9) Le 19 février 1898, France déposait au procès Zola. Il fit allusion au dîner Balzac en réponse à une question posée par Labori : « M'étant trouvé, en décembre dernier, avec M. Zola et ayant pour ainsi dire, pendant quelques heures, été le témoin de sa pensée, je puis attester ici l'admirable bonne foi et l'absolue sincérité de M. Zola. » (30 A., I, 10). Voir aussi P. Bourget, *Annales*, 22 décembre 1907, pp. 614-615 (« Le dîner Balzac »).

C'est précisément alors le point où l'intelligence devient active, se confond avec l'action. Le seul fait d'appliquer une méthode d'analyse conduit à une option politique, à cause de la tournure donnée à l'affaire par l'opposition de droite : la résistance à la révision draine à elle les antisémites, les anciens boulangistes de droite, les éléments de la société dont France attaquait les principes de façon directe et déjà politique depuis *Le Lys Rouge* et surtout le début de l'*Histoire Contemporaine*. Esterhazy demande à passer en jugement sur le conseil de Méline, dont le gouvernement est l'objet des attaques de France ; et c'est de Mun, le chef des ralliés auxquels s'opposait France, qui persuade à Méline de poursuivre Zola après publication de « J'accuse » en janvier 1898 (10). France critiquait au nom de l'intelligence la République du ralliement, l'Eglise et l'armée, dans les chroniques parues déjà dans l'*Echo de Paris*. Mais cette société, il la voyait médiocre et concevait qu'on pût la préserver en raison de cette médiocrité même. Son action en faveur de l'Arménie était isolée. Elle marquait, il est vrai, une colère généreuse, une impatience aussi d'intervenir dans le réel. Mais l'intervention en faveur de Dreyfus convenait plus particulièrement à France. Il aimait par-dessus tout fréquenter le domaine de l'intelligence pure, ce qui, jusqu'alors, créait une distance entre lui et le monde. Pour la première fois, une lutte positive demandait le concours de forces qu'il sentait auparavant comme antinomiques : l'intelligence était intéressée comme le sentiment à la révision du procès Dreyfus, puisque refuser cette révision, c'était d'abord refuser, au nom des principes, son libre jeu à la faculté d'examiner et de juger. Le problème soulevé par la querelle du *Disciple* se trouvait plonger dans le réel de la façon la plus dramatique. France y satisfait à la fois son attention journalière pour la politique et son désir d'abstraction. Paradoxalement, c'était en vertu même de cette faculté d'abstraction qu'il pouvait peser sur le monde, parce que les circonstances de l'affaire n'apparaissaient tout d'abord qu'à des hommes habitués à critiquer les textes sans parti-pris. Le jugement était officiellement fondé sur un bordereau, puis sur une enquête demeurée secrète (11) : peu de cas avaient offert une prise aussi grande aux intellectuels intéressés à la marche de l'intelligence.

La polémique de France en prend une allure nouvelle, sans pour cela que ses principes fondamentaux soient modifiés, sans même que France ressente le besoin de changer sa manière. Les personnages créés au début de sa série d'*Histoire Contemporaine* continuent à lui servir ; il se contente de leur en adjoindre d'autres lorsque la marche des événements l'exige. Les chapitres de méditation générale alternent toujours avec les chapitres d'observation. Le procédé de la chronique convenait d'autant mieux à la lutte dreyfusienne que la littérature fut délaissée durant la période aiguë de l'Affaire, au profit des journaux : dans la mesure où elle représentait une forme supérieure de journalisme, l'*Histoire Contemporaine* répondit aux besoins

(10) « J'accuse » parut le 13 janvier 1898 dans l'*Aurore*. Cavaignac et de Mun prononcèrent des discours tels, qu'ils obtinrent de Méline les poursuites contre Zola. De Mun avait déposé une interpellation et réclama l'intervention de Billot.

(11) Le « bordereau » est la lettre anonyme énumérant les documents livrés à l'Allemagne, et dont on identifia l'écriture avec celle du capitaine Dreyfus, qui fut arrêté de ce chef.

Le dossier secret avait été communiqué par le ministre de la Guerre Mercier au Conseil de guerre de 1894, à l'insu de Dreyfus et de son avocat. C'est à cause de ce dossier qu'il fut condamné.

du temps. Mais si le cadre fut conservé, l'orientation des attaques et leur signification changèrent profondément. La lecture des chroniques parues dans l'*Echo de Paris* et dans le *Figaro* permet de s'en assurer mieux que la lecture des volumes qu'elles formèrent par la suite ; car France tenta de constituer à ceux-ci une artificielle unité. A lire ces chroniques presque toutes consacrées à la lutte, on est d'abord frappé de la manière dont le temps les envahit dans son imprévisible déroulement. On ne sait quel nom donner à la suite qu'elles forment. Il semble que, la polémique devenant primordiale, cet ensemble de récits, de pamphlets, d'allégories et de méditations soit un chaos qu'on peut seulement ordonner de façon historique. Mais à l'ordre historique se substitue, ou plutôt se superpose, un ordre intérieur à France : de l'ensemble de ces chapitres qui forment une sorte d'immense Essai, se dégagent les chapitres de méditation générale. Eux aussi désormais ont valeur de lutte : alors qu'au début de l'*Histoire Contemporaine*, ils représentaient une chute dans la tension polémique, maintenant (politique et pensée abstraite étant en relation directe), ils partent des circonstances réelles et les font considérer dans un miroir — le miroir d'une intelligence devenue à son tour combative. La polémique démantèle le roman ; mais elle n'est plus statique, et, par elle, France donne à son œuvre une respiration, un temps qui diffère du temps brut. Elle prend une véritable force créatrice, elle qui, telle que la conçoit France, exclut les modes classiques de la création.

Les structures, en effet, sont délibérément exclues de ces chapitres parues entre 1897 et 1901, c'est-à-dire dans la période qu'on peut proprement appeler « révolutionnaire » de l'affaire Dreyfus, les élections de 1902 marquant son orientation dans un sens étroitement anticlérical, parce que la dissension s'installait dans le clan des dreyfusistes. France abandonne l'intrigue romanesque. Il n'est plus question des déboires intimes de M. Bergeret (12), et l'intrigue ecclésiastique, très relâchée déjà, se fond dans les événements, Guitrel participant lui-même à l'Affaire (13). Les personnages de l'*Histoire Contemporaine* étaient déjà pour la plupart des types, définis par des caractères purement sociaux. Ils étaient merveilleusement propres à incarner les Français du temps de l'Affaire, qui, sous la pression des événements, se distribuèrent d'eux-mêmes en groupes tranchés et accentuèrent leurs opinions jusqu'à les rendre représentatives.

La série « dreyfusiste » des chapitres de l'*Histoire Contemporaine*, inaugurée en novembre 1897, se poursuit dans l'*Echo de Paris* jusqu'en février 1899. Quelques-uns de ces chapitres n'ont pas été recueillis en volume ; la plupart ont été réunis, avec d'importantes variantes, dans l'*Anneau d'Améthyste* et *M. Bergeret à Paris* (14).

(12) Les 1^{er} et 8 février 1898, France se débarrasse du personnage de Madame Bergeret (« Madame Bergeret » et « Causes profondes ». Chapitre I de l'*Anneau d'Améthyste*).

(13) Jusqu'au 30 août 1898, l'intrigue en faveur de Guitrel continue. Mais elle est le prétexte d'une redistribution de la société de l'*Histoire Contemporaine* par rapport à l'Affaire.

(14) Chapitres *non recueillis* en volume :
1^{er} mars 1898 : « H. C. Le testament politique et religieux du président Casignol ». — 22 mars : « H. C. Une vieille Affaire ». — 29 mars : « H. C. Propos en l'air ». — 12 avril : « Notre-Dame ». — 26 avril : « Sophie Lapiere ». — 10 mai : « H. C. Le jardin des Plantes ». — 17 mai : « L'orthographe ». — 24 mai : « H. C. L'orthographe ». — 14 juin : « H. C. Suite des affaires d'Etat ». — 21 juin : « Monsieur ». — 28 juin : « Pour le latin ». — 5 juillet : « Universités ». — 19 juillet : « Un moment de la vocation ». — 6 septembre : « Sur des lettres de Marie-An-

France venait de transporter son héros dans la capitale, lorsqu'il interrompit sa collaboration à l'*Echo de Paris*. Ce journal n'avait jamais pris le parti de Dreyfus, avait défendu le principe du secret d'Etat et s'était borné, après la catastrophe que fut pour l'antirévissionnisme le suicide d'Henry, à prôner la réconciliation nationale (15). Quelques dreyfusistes continuaient à y écrire, France, Henry Bauer, Séverine. Mais après le vote de la révision, en septembre 1898, l'*Echo de Paris* se tourna franchement vers la droite, soutint au début de 1899 la Ligue de la Patrie Française (16) ; enfin, il publia tous les appels de Quesnay de Beaurepaire (17), après sa démission, une fois le procès Dreyfus jugé recevable à la cour de Cassation. France quitta l'*Echo de Paris* en février 1899. Il reprit la série de l'*Histoire Contemporaine* le 5 juillet de la même année, dans le *Figaro* qui s'était déclaré pour Dreyfus dès le début de l'Affaire (18), et, quoique conservateur de tradition, s'était de ce fait ouvert aux idées libérales. Les articles parurent dans le *Figaro* jusqu'au 16 janvier 1901 ; ils comprennent non seulement la plus grande partie de M. Bergeret à Paris, mais encore (toujours sous le titre d'*Histoire Contemporaine*), des nouvelles recueillies ensuite séparément : la première version de l'histoire de Gallion, « Les Grandes Manœuvres », « Riquet », « Putois », « Un rêve », « Une délinquante », « Monsieur Thomas », « Les juges intègres », « Conte pour commencer gaîment l'année », « Crainguebille ». Quelque divers que paraissent ces articles, ils ont tous trait à l'affaire Dreyfus ou à ses conséquences immédiates, ils concernent tous l'actualité, et France a pris soin de marquer leur continuité psychologique : l'histoire de Gallion est destinée à montrer que l'avenir se prépare « dans quelques greniers, dans des ateliers et des usines où ne fréquentent pas les gens du monde [...] Il arrive aux plus habiles d'entre nous ce qui est arrivé, sous le règne de Claude, à Gallion [...] » L'Eglise chrétienne était divisée ; elle ne périt pas [...] Aussi les classes bourgeoises [...] auraient tort de croire que le col-

toinette ». — 13 septembre : « Madame Bouquey ». — 27 septembre : « L'amie des Girondins ». — 4 octobre : « La mort de madame Bouquey ». — 6 décembre : « H. C. L'apologie ». — 27 décembre : « H. C. M. Bergeret ». — 3 janvier 1899 : « H. C. Onésime Dupont ». — 17 janvier : « H. C. Propos de table ». — 24 janvier : « H. C. M. Bergeret à Paris ». — 31 janvier : « H. C. Dans une chambre d'auberge ». — 7 février : « H. C. Monsieur Bergeret Parisien ». — 14 février : « Chateaubriand tonsuré ».

(15) Le 2 septembre, l'*Echo de Paris* reconnut que le suicide d'Henry était un élément de changement total. Il donna du moins des louanges à Cavaignac, qui avait ordonné l'arrestation d'Henry, quoi qu'il lui en coûtât. La thèse du « mensonge héroïque », inventée par Maurras, commença ensuite à prévaloir parmi les antirévissionnistes. Sur l'hostilité des dreyfusistes à l'*Echo de Paris*, voir *Journal* de Jules Renard, 23 février 1898 : « Je n'écrirai plus jamais une ligne à l'*Echo de Paris* » (p. 570, O. C., 1926, t. XII).

(16) L'*Echo de Paris* en annonce la formation et en loue l'action le 2 janvier 1899. Les opinions qui avaient cours dans le journal étaient si bien connues, qu'après son acquittement (12 janvier 1898) Esterhazy lui avait envoyé des remerciements pour l'avoir soutenu.

(17) La démission de Quesnay de Beaurepaire, président de la Chambre civile de la Cour de Cassation, est publiée en gros titre dans l'*Echo de Paris*, le 10 janvier. Le 13, Quesnay y publie un Appel aux députés ; puis il donne des proclamations, une enquête, publiées à partir de février à la place même où les chroniques de France avaient paru.

(18) Voir note 5. Une campagne de désabonnement avait été menée par la droite contre le *Figaro*, dès novembre 1897, et le rédacteur en chef de Rodays s'était retiré, découragé, en décembre de la même année.

lectivisme périra de [ses] dissentiments.» (19). Dans «Putois», France proclame sous le nom de Bergeret que « depuis qu'ils ne croient plus à «Peau-d'Ane», les hommes croient à la métaphysique. Leur crédulité n'a pas diminué » (20) : cette nouvelle se rattache ainsi à la lutte contre les erreurs humaines, parmi lesquelles France plaçait au premier plan la méconnaissance de l'Affaire et le nationalisme. Le premier titre de «Crainquebille» est «L'affaire Crainquebille» (21), et pour rendre la relation plus sensible encore, France a écrit : « Je n'aime pas beaucoup [...] qu'on pèse les témoignages au poids des armes, comme cela s'est vu dans l'affaire Crainquebille, et dans d'autres causes plus célèbres. » (22)

L'histoire de Gallion, tout comme celle de Crainquebille et les autres nouvelles qui ont trait à la justice, sont placées dans la bouche de M. Bergeret ou de son ami Jean Marteau, et se rattachent ainsi à l'*Histoire Contemporaine* par un lien psychologique d'autant plus fort que Jean Marteau n'est autre que Piédagnel. France écrit en effet le 31 octobre 1900 : « Un jeune homme entra dans le salon. On l'appelait Jean Marteau, parce qu'il signalait de ce pseudonyme dans les journaux et les revues socialistes. Je ferai un jour connaître son vrai nom. Mais le moment de le dire n'est pas encore venu. » (23). Le 7 novembre, il dévoilait ce nom par inadvertance : Jean Marteau racontait qu'ayant vu son ami en rêve, celui-ci lui déclarait : « Piédagnel, le ministère est renversé » (24). Ainsi France a eu l'idée, vers 1900, au moment de sa ferveur socialiste, de créer un double de lui-même autre que Bergeret — un double jeune, actif, passé du séminaire à l'anticléricalisme et au socialisme, un Jean Servien qui aurait réussi. Son œuvre en apparaît mieux encore comme un long Essai, et tout particulièrement cette *Histoire Contemporaine* qui comprend des articles d'apparence tellement chaotique, ce roman protéiforme dans lequel France est tellement proche de l'actualité qu'il parle quelquefois en son propre nom (25), quitte à incorporer ensuite son article, par un artifice évident, dans *M. Bergeret à Paris*.

Une chronique dans laquelle il transcrirait diversement son temps et prendrait parti par rapport à lui, c'est ce que France a voulu faire de l'*Histoire Contemporaine*. Aucun souci apparent d'unité : «Crainquebille», qui semble former un tout, a paru en deux groupes d'articles dans le *Figaro* (26). France a été attentif à son temps au

(19) *Figaro*, 22 et 29 août 1900, « Histoire Contemporaine. Prophéties ». Passage non repris.

(20) *Figaro*, 31 octobre 1900, « Histoire Contemporaine. Putois achevé ». Passage non repris.

(21) *Figaro*, 21 novembre 1900, « Histoire Contemporaine. L'affaire Crainquebille ». C'est aussi le titre que donnent les *Cahiers de la Quinzaine*, 1^{er} cahier, 4^e série 1902, et l'édition de luxe de 1901.

(22) *Figaro*, 5 décembre 1900. « Histoire Contemporaine. Apologie pour M. le président Bourriche ». C'est la version du journal, où M. Bergeret parle directement à Joseph Aubarrée. Dans la version définitive, Jean Lermite dit : « Le vrai juge pèse [les témoignages] au poids des armes », etc. (p. 34).

(23) *Figaro*, 31 octobre 1900 : « H. C. Putois achevé ».

(24) *Figaro*, 7 novembre 1900. « H. C. Un rêve ». De même dans le manuscrit B. N., nafr folio 145, 1801. Dans l'édition en volume, le nom de Piédagnel est supprimé. (« Jean Marteau » : *Crainquebille...* pp. 267-277).

(25) *Figaro*, 16 août 1899, « Le Bureau ». Cet article a été transporté dans *M. Bergeret à Paris*, chapitre XIII : M. Bergeret le lit à ses élèves.

(26) *Figaro*, 1900 : 21 novembre : « H. C., l'Affaire Crainquebille » — 28 novembre : « H. C. Le témoin » — 5 décembre : « H. C. Apologie pour M. le président Bourriche ».

point de traiter des événements épisodiques de l'affaire Dreyfus (27), ou de reprendre systématiquement un procédé lorsqu'il en sentait l'utilité (28), ou même d'écrire des pages de pure documentation sur l'exposition de 1900 (29). Il n'a pas repris ces articles en volume : on en compte une vingtaine dans la série du *Figaro*, et de longs passages ont été supprimés dans les articles qui ont été recueillis. Par sa docilité au présent (quelle que soit la transposition qu'il lui fasse subir) France a donné une efficacité à sa polémique. Elle est d'abord une histoire ; mais une histoire partielle, parce que si l'on peut suivre en elle le déroulement du temps, les événements sont choisis de telle sorte et les personnages déformés de telle façon que l'*Histoire Contemporaine* pèse d'un seul côté. France n'a pas reproduit sténographiquement le procès, n'a pas transporté l'actualité brute dans l'*Histoire Contemporaine*, comme le fit Roger Martin du Gard dans *Jean Barois*, à une époque où l'Affaire était déjà jugée (30). Mais dans une société qu'il a créée avant que l'Affaire ne se développe, on peut la suivre en un miroir grossissant. La technique du faux réalisme s'impose en cette période de l'affaire Dreyfus plus encore que lorsque France attaquait en général la société contemporaine, parce que, pour faire prendre au lecteur le parti de la révision, il faut concentrer et exagérer les effets des événements réels, et suivre en même temps ceux-ci de très près.

La très longue série de l'*Histoire Contemporaine* retrace les diverses phases de l'affaire Dreyfus, qui apparaît d'abord dans sa pureté pour se dissoudre ensuite dans les problèmes politiques et sociaux : le nationalisme, les divisions présentes et le triomphe futur des socialistes. Enfin, par le biais d'une critique de la justice considérée par un juge (le président Magnaud) comme une justice de classe, France met en question l'ordre de la société, ébranlé par la crise de l'Affaire.

Jusqu'au jugement du procès de Rennes, en septembre 1899, l'affaire Dreyfus passionne pour elle-même la société française. La division entre dreyfusards et antidreyfusards ne s'opère pas d'abord nettement entre la gauche et la droite : c'est ainsi que presque tous les radicaux se déclarent adversaires de la révision, par fidélité de principe envers la République, tandis que beaucoup de modérés se déclarent partisans de Dreyfus (31). En fait, la division

1901 : 10 janvier : « H. C. Crainquebille ou l'esprit des lois » — 16 janvier « H. C. Crainquebille ou les suites d'une condamnation ».

(27) Par exemple la discussion avec Jumage sur la proposition Joseph Reinach concernant la diffamation (*Figaro*, 12 et 19 juillet 1899, « M. Bergeret à Paris »).

(28) Par exemple le procédé du pastiche de l'Antiquité, jusqu'à en écrire deux dans la même chronique : *Echo de Paris*, 29 novembre 1898, « H. C. Vieux textes traduits par M. Bergeret ». France n'a repris que le second, au chapitre XXIII de *M. Bergeret à Paris*.

(29) *Figaro*, 28 mars 1900 : « A travers les Nations ».

11 avril 1900 : « La rue des Nations ».

30 mai 1900 : « Au Petit Palais ».

(30) Roger-Martin du Gard, *Jean Barois*, 1913, précise dans « La tourmente » qu'il reproduit scrupuleusement le compte-rendu sténographique de la 10^e audience (éd. Club du meilleur livre, p. 255) — Le chapitre V de *Jean Santeuil* de Proust (1952) donne le reflet de l'affaire Dreyfus à travers un esprit. Mais le témoignage est très bref.

(31) Voir Léon Blum, *op. cit.* Parmi les radicaux, Bourgeois, Cavaignac, Doumer étaient antidreyfusistes, Brisson antidreyfusard.

Chez les modérés, Félix Faure était antidreyfusiste, alors que Casimir Périer,

s'opère entre ceux qui placent au premier rang l'activité critique de l'esprit et ceux qui croient en une vérité métaphysique, qu'elle soit religieuse et sociale, ce qui est le cas pour la majorité des catholiques et pour la société militaire, ou qu'elle soit politique, ce qui est le cas pour les radicaux. Toute la société imaginée par France dans le microcosme de la ville de province (mis à part Bergeret et les quelques intellectuels qui professent à la Faculté) (32) se range dans le clan des adversaires de Dreyfus. France avait voulu montrer dès le début de l'*Histoire Contemporaine* que la République du ralliement était composée d'hommes soumis par intérêt, ou tradition, ou inintelligence, aux principes métaphysiques. Dans cette perspective, l'affaire Dreyfus est expliquée dans les chroniques de l'*Echo de Paris* et du *Figaro* comme l'épanouissement de la politique du ralliement, comme suscitée, entretenue, amenée à de folles proportions par ceux que France avait raillés depuis 1895. C'est pourquoi l'*Histoire Contemporaine* continue tout naturellement avec les personnages déjà intéressés à l'intrigue menée par Guitrel : les intérêts de l'Eglise se confondent avec l'opposition à Dreyfus. Jusqu'au suicide d'Henry qui, en août 1898, marqua un tournant dans l'Affaire (33), les partisans de la révision sentirent peser sur eux l'opposition systématique de la société installée par Méline, et dans laquelle le clergé jouait un grand rôle. Les articles d'*Histoire Contemporaine* parus jusqu'alors marquent une recrudescence de l'anticléricalisme de France ; par une coïncidence remarquable, le dernier chapitre consacré à Guitrel devenu évêque parut précisément le 30 août 1898, le roman prenant ensuite une autre tournure (34). Sans doute les péripéties de l'affaire Dreyfus s'y retrouvent-elles dès le début. Le procès d'Esterhazy s'ouvrait devant un Conseil de guerre et à huis clos (l'*Echo de Paris* avait soutenu la nécessité du huis clos), lorsque Terremonde rapporta ainsi l'opinion de Bergeret : « Hier, comme on parlait du conseil de guerre qui s'assemble lundi à Paris, M. Bergeret nous a dit tranquillement : « L'armée étant une administration comme l'agriculture, les finances ou l'instruction publique, on ne conçoit pas qu'il existe une justice militaire quand il n'existe ni justice agricole, ni justice financière, ni justice universitaire » [...] Il nous déclarait hier, chez Paillot, que la pratique inutile et funeste du huis clos causa le mal présent et peut, si on la renouvelle, en causer un plus grand encore. Et comme je lui opposais la raison d'Etat, il me répondit : « Nous n'avons point d'Etat. Nous avons des administrations. Ce que nous appelons la raison d'Etat, c'est la raison des bureaux. On nous dit qu'elle est auguste. En fait, elle permet à l'administration de cacher ses fautes et de les aggraver ». (35). Le procès qu'avait valu à

Waldeck-Rousseau, Hébrard, Poincaré, Barthou se rangeaient dans le camp dreyfusiste. Poincaré ne le révéla qu'en juillet 1898 après l'arrestation de Picquart, Barthou qu'en octobre 1898 au moment où le ministère Brisson fut renversé.

(32) Dans la version du journal, c'est le doyen Torquet qui est dreyfusiste (*Echo de Paris*, 15 novembre 1898, « H. C. La Pierre ». *An. am.*, XII). Il n'est pas question de M. Leterrier. Au chapitre VII (*Echo de Paris*, 5 avril, « H. C. Vains Propos ») c'est le commandeur Aspertini qui dialogue avec M. Bergeret.

(33) Henry fut arrêté le 30 août après la découverte du faux qu'il avait forgé (une lettre de l'attaché allemand où Dreyfus était nommé). Il se suicida dans la nuit du 30 au 31, au Mont Valérien. Esterhazy s'enfuit le 1^{er} septembre en Angleterre. Voir *Jean Barois*, la Tourmente, III, 31 août 1898.

(34) *Echo de Paris*, 30 août 1898 : « H. C., Monseigneur Guitrel ». *An. Am.*, XXVI.

(35) *Echo de Paris*, 11 janvier 1898 : « H. C. A Montil ». Repris en partie dans le chapitre III de l'*Anneau d'Améthyste*. Le passage cité ici n'a pas été repris. L'*Echo de Paris* ajoutait foi à la thèse du « syndicat » payé par les Juifs et

Zola sa lettre « J'accuse ! » était jugé contre lui et avait donné lieu à de furieuses manifestations nationalistes (36) ; des intellectuels révisionnistes avaient été suspendus de leur fonction (37), Méline avait prononcé un discours contre Zola (38), lorsque le 1^{er} mars 1898, le président Cassagnol proclama la veille de sa mort : « Je vois, avant de mourir, la théocratie chrétienne s'établir en France sur la ruine des pouvoirs civils. » (39) A son enterrement, « l'état des esprits, enflammés par des événements récents, était tel qu'on se plaignait ouvertement dans la foule de ne pas voir les soldats » (40). « Le général Cartier de Chalmot, venu en civil, fut salué avec un profond respect par la délégation des avocats » ; ainsi les vieux avocats s'étaient solidarisés publiquement avec l'Etat-Major lors du procès Zola (41). Et si « M. Leterrier et M. Bergeret furent poursuivis par les huées de la jeunesse nationaliste » (42), c'est l'effet de l'impopularité qui atteignait alors les intellectuels dreyfusistes. En avril 1898, Bergeret exprime son pessimisme sur le sort qui attend Zola, qui allait être déferé devant les assises de Seine-et-Oise (43). Après les élections de mai, activement préparées par les nationalistes, la supérieure d'un couvent déclare à Madame Worms-Clavelin : « Il y a, dans ce cher pays, un mouvement admirable, un élan unanime vers le bien. Vous l'avez bien vu lors des événements récents. La France chrétienne s'est levée tout entière. » (44)

Pourtant, France, dans les articles parus jusqu'au suicide d'Henry, donne aux faits matériels de l'affaire Dreyfus moins de place qu'à son retentissement dans la société. Il explique son iniquité par l'iniquité de la société chrétienne qui s'oppose à la révision. Les chroniques gardent une objectivité apparente ; mais c'est alors que le faux réalisme de France entre en jeu. Il symbolise les partisans de l'Etat-Major par deux groupes de personnages, les uns royalistes

les étrangers, et justifiait le huis clos par la nécessité de s'en défendre (*Echo de Paris*, 9 janvier 1898, « Pertinax » : « Les juges militaires vont siéger dans leur indépendance souveraine et avec seulement devant leurs yeux l'image de la Patrie »).

(36) Au quartier latin, après la publication de « J'accuse », et sur les boulevards ; à Nice, à Toulouse, avaient eu lieu des manifestations antisémites. La police chargea après une manifestation au Tivoli-Vaux-Hall. On lança des pierres contre les magasins ou hôtels appartenant à des Juifs. A Alger, il y eut plusieurs morts juifs.

(37) Notamment Grimaux, professeur de chimie à l'Ecole Polytechnique, à propos duquel France écrivit le 6 mai 1898 à Louis Havet : « Je me joins à vous pour rendre à Monsieur Grimaux un hommage dû à son caractère [...] J'approuve d'avance tout ce que vous ferez » (B. N. Nafr 24494, folio 106).

(38) Ce discours fut prononcé le 24 février et l'on décida aussitôt son affichage.

(39) *Echo de Paris*, non repris. 1^{er} mars 1898 : « H. C. Le testament politique et religieux du président Cassagnol ».

(40) *Echo de Paris*, 8 mars 1898. « H. C. Les funérailles de M. Cassagnol ». Repris avec variantes *Anneau d'Améthyste*, VIII (les citations donnent la version du journal).

(41) Lors de la déposition de Picquart au procès Zola, les jeunes avocats l'acclamèrent pour sa fermeté, cependant que les plus âgés se solidarisèrent avec l'Etat-Major.

(42) *Anneau d'Améthyste*, VIII. Cette phrase ne se trouve pas dans l'*Echo de Paris* du 8 mars 1898, qui se conclut par la discussion sur le Dies Irae.

(43) *Anneau d'Améthyste*, VII (A partir de « Ne croyez-vous pas » : *Echo de Paris*, 5 avril 1898 « H. C. Vains Propos »).

(44) *Echo de Paris*, 14 juin 1898. « H. C. Suite des affaires d'Etat ». Non repris. Les élections de mai avaient été républicaines, mais non dreyfusistes. Jaurès, Reinach, Guesde avaient été battus.

et de vieille noblesse, les Brécé, les autres juifs, antisémites par respect de leur propre richesse et ambition sociale, les Bonmont. Ils sont au même degré méprisables, mais point de la même façon : France a voulu montrer en les décrivant que le grand adversaire de la révision était l'Eglise catholique, qui règne, figurée par Guitrel, sur les deux sociétés. Il l'a montré en employant jusqu'au schéma le procédé des oppositions symétriques, satisfaisantes pour l'esprit, parce qu'elles simplifient la réalité dans un sens donné, la rendent tributaire d'une idée préconçue. Le titre même des chroniques fait ressortir le procédé : France décrit « Le Château » et « L'autre Château ». La carrière des Brécé, qui, en un siècle, sont passés de l'activité politique à la bouderie contre le pouvoir, de l'intelligence à la médiocrité, est retracée d'abord par l'extérieur, puis figurée par l'appauvrissement intellectuel (45). La carrière des Bonmont, accomplie sous le signe de la richesse et des honneurs, est figurée par le château brutalement restauré dans lequel ils ont remplacé une famille d'ancienne noblesse (46). La société la plus forte, la plus riche de désir et d'argent, est celle des Bonmont : le jeune Bonmont finit par vaincre les Brécé, victoire symbolique aussi, représentée par l'obtention du bouton à leur chasse (47). Ce sont les deux formes d'antisémitisme que France décrit : toutes deux sont odieuses. Un antisémitisme de tradition est professé par le duc de Brécé sous le couvert de la piété, mais en fait sans aucune orthodoxie. Sa déclaration : « Un Juif converti est tout de même un Juif (48) » apparaît comme le dernier mot de son opposition têtue. Quant à l'antisémitisme des Bonmont, c'est une nécessité sociale. Le poids en est d'ailleurs supporté non par eux-mêmes, mais par un nationaliste amant de madame de Bonmont : Raoul Marcien, l'un des personnages les plus typiques que l'affaire Dreyfus ait inspirés à France. A partir de l'Affaire, il n'est pratiquement plus question dans l'œuvre de France d'hommes qui pourraient être à la fois antisémites et sympathiques à quelques égards : Lantaigne, le général Cartier de Chalmot. Le nationalisme et l'antisémitisme trouvent leur expression la plus complète dans un personnage chargé de tous les vices, de toutes les bassesses, et que France a voulu exemplaire. Ainsi le monde de *l'Histoire Contemporaine* se divise bien plus exactement qu'auparavant d'une manière manichéenne : les antidreyfusards sont du côté sombre, et sans même de grandeur dans leur motif ou leur conduite. Raoul Marcien, en janvier 1898, n'est pas encore expressément identifié à Esterhazy ; mais il en a certains traits, que le *Figaro* avait fait connaître (49). Il exprime dans un langage qui est celui d'Esterhazy un attachement à la patrie qui est surtout envie de se disculper d'un certain nombre d'indélicatesses. Plus encore qu'Esterhazy (d'authentique noblesse hongroise), il est équivoque : « [madame de Bonmont] l'avait rencontré [...] dans un milieu presque monarchiste et presque religieux.

(45) *Anneau d'Améthyste*, chapitre II. *Echo de Paris*, 7 décembre 1897 : « H. C. Honorine Porrichet ». France a évoqué de même dans la *Révolte des Anges*, chapitre II, la décadence de la curiosité intellectuelle dans une famille de la bonne société.

(46) *Echo de Paris*, 28 décembre 1897 : « H. C. L'autre château ». *Anneau d'Améthyste*, chapitre III.

(47) *Echo de Paris*, 18 janvier 1898 : « H. C. Le bouton ». *Anneau d'Améthyste*, fin du chapitre III.

(48) *Echo de Paris*, 21 décembre 1897 : « Le Ciboire ». *A. Am.*, chap. III.

(49) Le *Figaro* avait à la fin de 1897 publié des lettres d'Esterhazy à l'une de ses maîtresses, contre l'armée française, écrites dans une langue violente et grossière. (28 et 29 novembre).

Lui-même, il était presque gentilhomme. » (50) C'est par une série de petites modifications que France, partant d'un personnage réel, l'a rendu haïssable. Il est devenu typique, mais non incroyable, et la simplification, dans l'étude de son caractère, ne va point jusqu'à l'in vraisemblable : des actes comme la gifle donnée au Juif qui demandait l'annuaire militaire sont plausibles ; il s'en était produit d'analogues durant le procès Esterhazy (51).

L'abbé Guitrel fait le lien entre les antisémitismes des deux châteaux. Indulgent pour ce qui concerne les mœurs, intraitable sur la doctrine, il prépare dans la crise de l'Affaire le triomphe de l'Eglise. Aussi l'anticléricanisme de France, qu'il avait transposé sur le plan social dès avant la crise, prend-il une nouvelle violence. Désormais, la religion est toujours mise en relation avec l'antisémitisme. Le jeune Bonmont n'envoie aux Brécé un ciboire qu'il appelle un « ustensile » (52), ne contribue par d'inavouables moyens à faire Guitrel évêque, que pour vaincre l'opposition des Brécé. France ne combat pourtant pas l'Eglise du seul point de vue de l'Affaire, et l'on entrevoit dès lors une idée qui l'engagea par la suite à soutenir les laïcisations : c'est que le pouvoir de l'Eglise et ses croyances doivent être combattus en eux-mêmes, étant en eux-mêmes puissances d'erreurs. La description de la jeune voyante de Notre-Dame des Belles Feuilles est presque une caricature, tant les motifs immoraux de sa simulation sont vite dévoilés (53). Non seulement les laïcs compromettent l'Eglise dans leurs tractations, mais l'Eglise elle-même est immorale : la supérieure du couvent, demandant à madame Worms-Clavelin d'installer un orphelinat dans son département, lui en donne cette justification : « Le prix des façons est aussi minime que possible [...] Vous voyez, Madame, que ceux qui emploieront nos orphelins feront en même temps une bonne action et une bonne affaire. » (54). La petitesse des moyens par lesquels l'Eglise gouverne l'Etat est dite dans une scène entre le nonce, Guitrel et Lantaigne, où les oppositions sont encore trop forcées pour être réelles (55). Le chapitre durant lequel sont rapportées en symétrie absolue les pensées de madame de Bonmont sur son amant et l'homélie de Guitrel sur le bienheureux Loup (56) est conçu lui aussi selon la technique propre au théâtre,

(50) *Echo de Paris*, 11 janvier 1898 : « H. C. A. Montil ». (Le procès d'Esterhazy se déroulait alors. Le jugement qui l'acquittait fut rendu le lendemain). *Anneau d'Améthyste*, III, p. 420.

(51) Voir *Temps*, 1^{er} et 13 janvier 1898.

(52) *Anneau d'Améthyste*, chapitre III, p. 426. *Echo de Paris*, 18 janvier 1898, « Le bouton ».

(53) Honorine rejoint Isidore dans les fourrés juste après avoir joué devant les Brécé sa comédie de visionnaire. Tout le passage (chapitre II, « Ils atteignent. » p. 46... « pour les en distraire » p. 61. *Anneau d'Améthyste*) a paru dans le même article de l'*Echo de Paris*, 7 décembre 1897 : « Honorine Porrichet ».

(54) *Echo de Paris*, 14 juin 1898 : « Suite des affaires d'Etat ». *Non repris*.

(55) *Echo de Paris*, 15 mars 1898 : « Entretiens secrets ». *Anneau d'Améthyste*, chapitre XVI.

(56) *Anneau d'Améthyste*, III, pp. 106-112.

Echo de Paris, 4 janvier 1898, « Madame de Bonmont ».

Mais dans ce même chapitre de l'*Anneau d'Améthyste*, France utilise en ce qui concerne Guitrel une réminiscence érudite que peu de lecteurs doivent identifier : p. 89, la scène du début du chapitre (*Echo de Paris* 28 décembre 1897, « L'autre château ») où les habitants du château fuient sous la pluie, sauf Guitrel, plein d'onction et de lenteur ecclésiastique, est copiée de la sœur Cornuau, *Second Avertissement*, en tête des *Lettres Spirituelles*. Guitrel est ainsi comparé à Bossuet, malice supplémentaire contre l'Eglise.

et non selon un réalisme que France observe seulement en apparence.

Durant cette première phase de l'Affaire, France veut, en perpétuant le procédé du faux réalisme (transposition des événements, fidèlement traduits mais reflétés dans un monde où tous leurs effets sont grossis) montrer l'avantage que l'Eglise tire de la crise, en absorbant l'Etat hostile à Dreyfus. Si, après les élections de 1898, France passe du titre « Affaires ecclésiastiques » au titre « Affaires d'Etat » (57) sans varier son sujet, c'est qu'il s'était déjà expliqué sur la raison de son hostilité au moment où la propagande électorale montrait la puissance des Assomptionnistes (58). Le 1^{er} mars 1898 paraissait l'article, non repris en volume, intitulé « Le testament politique et religieux du président Cassignol ». Le vieillard exposait la théorie de son maître Lamennais : « Savez-vous bien, Messieurs, que l'histoire de cet homme fut celle de l'Eglise pendant un demi-siècle, et que la papauté entre aujourd'hui dans les voies frayées par le prêtre qu'elle a jadis foudroyé ? [...] Théologien médiocre, il ne s'appliquait guère à l'examen du dogme. Ce qui occupait son âme tout entière, c'était l'action sociale du christianisme, le règne de l'Eglise sur le monde. Il vivait dans le plus puissant système de théocratie qu'un prêtre eût jamais construit depuis Grégoire VII. C'est par là, Messieurs, que sa pensée fut grave et féconde. C'est par là qu'elle vit encore et répand la vie [...] Sans pape, point d'Eglise ; sans Eglise, point de christianisme ; sans christianisme, point de société ; donc le pape est au-dessus de tout. Il n'y a pas deux puissances, mais une seule [...] L'Eglise catholique [...] Après 1830, [...] il était libéral ; emporté par la logique enflammée de son esprit, il allait droit à la République. Il voulait la liberté, il la voulait toute. Mais prenez bien garde que c'est pour la seule Eglise qu'il la voulait [...] L'homme est à Dieu. Mais la cause est la nôtre. Elle triomphe aujourd'hui et je vois, avant de mourir, la théocratie chrétienne s'établir en France sur la ruine des pouvoirs civils. » (59). C'est donc la victoire de l'Eglise sur la République du ralliement qu'attaque France, durant la période de l'Affaire entièrement défavorable pour les dreyfusards : cela explique qu'il continue le mode d'attaque qu'il avait choisi dès le début de l'*Histoire Contemporaine*, et perpétue la pensée qu'il exprimait. L'article sur le testament de M. Cassignol reprend même en partie un article paru dans le *Temps*, en juin 1892, sur Lamennais (60). L'écrivain voit triompher dans la politique française cette doctrine de l'unité de l'Eglise dont il avait déjà horreur ; l'aventure de Guitrel se termine donc, de façon naturelle, durant la grande crise. Deux chapitres antithétiques montrent Guitrel encore abbé, assurant le ministre Loyer de sa fidélité envers la République au nom de l'Encyclique *Diuturnum Illud* (61) ; et Guitrel devenu évê-

(57) *Echo de Paris*, 31 mai 1898 : « H. C. Affaires ecclésiastiques ». *Anneau d'Améthyste*, chapitre XVII.

7 juin 1898 : « H. C. Affaires d'Etat ». *Anneau d'Améthyste*, chapitre XX.

(58) Les Assomptionnistes avaient fondé des comités « Justice-Egalité », véritables comités électoraux. Ils utilisaient aussi l'influence féminine en groupant les femmes dans des « Comités Jeanne d'Arc ». Ils dirigeaient 96 cercles militaires catholiques, de « Notre-Dame des Armées ». L'ensemble du clergé était antidreyfusiste : le « Comité catholique pour la défense du droit », avec Léon Chaîne et Paul Viollet, fut une exception.

(59) *Echo de Paris*, 1^{er} mars 1898. « H. C. Le testament politique et religieux du président Cassignol ». *Non repris*.

(60) *Temps*, 12 juin 1892. Repris *Vie Littéraire V*, pp. 195-203.

(61) *Echo de Paris*, 12 juillet 1898. « H. C. L'évêché de Tourcoing ». *Anneau d'Améthyste*, chapitre XXI, p. 380.

que, prenant, au nom de la même Encyclique, la tête de l'opposition diocésaine (62). L'antithèse est trop forte pour avoir une valeur autre que symbolique. Elle figure le désir de l'Eglise de se soumettre complètement l'Etat, grâce à l'affaire Dreyfus. L'évêque Guitrel se félicite en effet de l'accord établi entre la République antidreyfusiste et l'Eglise, faisant une allusion transparente pour les contemporains au discours du Père Didon devant le général Jamont (63) : « Votre regard est trop perspicace, monsieur le Président, pour n'avoir pas reconnu l'Eglise et ses fidèles à la tête des soutiens de l'ordre et des puissances. Ils y étaient au premier rang, saluant avec respect, avec confiance, l'armée et ses chefs. Et n'était-ce point là la vraie place des serviteurs de Celui qui a voulu être nommé le Dieu des armées ? [...] C'est ainsi que vous trouverez toujours en nous les plus sûrs appuis de la règle et de l'autorité. » Ainsi se clôt l'attaque contre la République du ralliement, que France vit exaltée par le début de l'affaire Dreyfus.

L'Histoire Contemporaine telle que France l'avait primitivement conçue se termine alors ; l'intrigue par laquelle France attaquait avec une apparence d'objectivité le gouvernement et l'Eglise n'ayant plus cours, le roman se concentre nettement autour de M. Bergeret, c'est-à-dire de France lui-même ; et, jusqu'à la fin du procès de Rennes, France se plie à l'actualité ou retrace les aventures intérieures de son héros, sans choisir un centre d'intérêt proprement romanesque. Si en effet (comme l'indique Léon Blum (64)) le dreyfusiste, après le suicide d'Henry, cesse de sentir tous les pouvoirs coalisés contre lui ; s'il retrouve quelque confiance en l'action légale, et redevient ainsi un « homme ordinaire », la nécessité d'agir jour par jour, à propos de points de détail, devient plus contraignante que naguère. Ce n'est plus une conjuration de principes qu'il faut combattre, mais une série de décisions qu'il faut obtenir de la justice. Lorsque les péripéties de l'Affaire ne sont pas transposées sous forme de pastiches de l'Antiquité, elles apparaissent dans les articles de l'*Echo de Paris* avec autant de franchise et aussi peu d'affabulation que dans les discours et les lettres où France parle en son nom propre. Du reste, c'est à peine, parfois, si Bergeret demeure en tant que personnage distinct. France lui adresse des « lettres de Hollande » (65) ; il évoque ses relations personnelles avec Labori en les mettant au compte de Bergeret (66), et même, pour expliquer l'affaire Picquart, il écrit un article en son nom propre (67). *L'Histoire Contemporaine* de ce moment, au niveau du fait, est le triomphe de l'actuel. France en était hanté lors même de ses voyages à l'étranger, comme le prouve

(62) *Echo de Paris*, 30 août 1898. « H. C. Monseigneur Guitrel ». *Anneau d'Améthyste*, chapitre XXVI, p. 415. L'évêque cite exactement l'Encyclique : « Una illa hominibus causa est non parendi, si quid ab eis postuletur quod cum naturali aut divino jure aperte repugnet ».

(parue en juin 1881).

(63) Le Père Didon fit à la distribution des prix de son collège d'Arcueil, présidée par le général Jamont, l'apologie de la force dans l'Etat.

(64) *Op. cit.*, p. 166.

(65) *Figaro*, 30 août 1899 : « H. C. Lettre écrite de Hollande », reprise dans *Opinions sociales*, Paris 1903, pp. 156-165.

13 septembre 1899 : « H. C. Lettre de Hollande ». *Non reprise*.

(66) *Figaro*, 24 août 1899 : « H. C. M. Bergeret sur la route de Jérico ». *Non repris*. « Plusieurs années après l'exécution de Vaillant, je passai une soirée avec Labori en compagnie d'un ami commun... »

(67) *Figaro*, 16 août 1899 : « Le Bureau ». Voir note 25.

une lettre écrite de Sicile à sa fille (68) : « J'ai reçu des vieux journaux où je lis quinze jours après vous d'admirables articles de Jaurès et de Clemenceau. J'ai trouvé dans l'un de ces articles que j'avais mouché Cavaignac. Il n'y a pas grand mérite à cela. Cet ancien ministre est le plus bête des hommes. Ce serait un état honorable et il tiendrait ainsi une place utile. Mais il est aussi le plus ambitieux des nationalistes [...] Quand je pense à Picquart, je ne me contiens plus. » De retour à Paris, France fait, le 1^{er} novembre 1898, allusion au suicide d'Henry et à la procédure de révision parvenue en Cour de Cassation : « Tout ce que nous voyons, les aveux éclatants comme le tonnerre, cette gorge ouverte, ces voiles déchirés, ces juges de vos juges, qui sait si ce n'est pas lui [Jéhovah] qui a frappé ces coups étonnants ? » (69), dit Bergeret à M. de Terremondre. France traduit le changement de situation des dreyfusistes : « Il est vrai qu'une troupe de manifestants avait jeté une pierre dans les carreaux de M. Bergeret. Cela s'était fait un soir de printemps. Et il est croyable que cela ne se fera plus » (70). C'est le 22 novembre que parut le chapitre intitulé « l'honneur de Raoul » (71), dans lequel France assimile expressément Raoul Marcien à Esterhazy : ce personnage, n'ayant d'autre définition qu'une définition sociale (comme tous ceux qui forment la société de l'*Histoire Contemporaine*), était plastique et se prêtait à toutes les combinaisons de l'actualité. France lui ôte tout caractère romanesque pour retracer les péripéties du procès d'Esterhazy, alors en fuite (72). Il avoue l'assimilation de Marcien à Esterhazy dans une introduction directe, supprimée dans le volume (73) : « Ce récit nous ramène aux jours révolus, aux beaux jours trop vite passés où Raoul recevait, avec une lettre d'envoi bien flatteuse, le texte des plus étranges expertises auxquelles aient jamais procédé les successeurs de Brard et de Saint Omer. Si les faits, que nous rapportons en chroniqueur fidèle, paraissent surprenants, c'est qu'ils le sont en effet [...] Avant d'exposer les faits avec cette simplicité nue qui frappe chez Raoul Glaber comme chez tous les autres chroniqueurs du haut Moyen-Age, et que j'essaie de m'approprier, je crois utile de rappeler que madame de Bonmont appartient à cette haute société israélite si profondément attachée à la religion catholique et aux traditions féodales de la France. » Chaque phrase de l'article peut être ramenée à un événement réel du procès. Méline avait dit : « Il n'y a pas d'affaire Dreyfus. » (74). France écrit : « Il y a une affaire Raoul Marcien, disait un

(68) 14 octobre 1898, à Suzanne. Lettre communiquée par M. Lucien Psi-chari.

(69) *Echo de Paris*, 1^{er} novembre 1898 : « H. C. Dans les bois ». *Anneau d'Améthyste*, XIX, avec variantes. Le texte donné ici est celui du journal.

(70) *Echo de Paris*, 15 novembre 1898 : « H. C. La pierre ». *Anneau d'Améthyste*, XII, avec variantes. Le texte donné ici est celui du journal.

(71) *Anneau d'Améthyste*, chapitre XIV avec variantes.

(72) Esterhazy s'était enfui le 1^{er} septembre 1898, après le suicide d'Henry. Le procès où il fut acquitté avait eu lieu du 9 au 11 janvier 1898, après la lettre du 15 novembre 1897 où Mathieu Dreyfus le dénonçait au ministre Billot comme l'auteur du bordereau. Le procès de Zola, en février 1898, fut un autre triomphe pour Esterhazy.

(73) *Echo de Paris*, 22 novembre 1898. Les experts dont il est question sont Couart, Varinard et Belhomme, qui remirent leur rapport le 26 décembre 1897.

(74) Méline prononça cette phrase le 4 décembre 1896. Ce système de dénégation fut adopté par le président Delegorgue lors du procès Zola. Lorsque France déclara dans sa déposition : « J'ai signé cette liste de protestation... cela se rapporte à l'affaire Dreyfus », le président l'interrompit : « Ne parlons pas de

ministre. Il n'y a point d'autre affaire. » Méline et Billot, ministre de la Guerre, proclamaient l'innocence d'Esterhazy, Cavaignac en parlait officiellement (75) : « Il importait grandement que Raoul fût pur. En public, en secret, des ministres affirmaient que la sécurité, la puissance, la gloire de la France et la paix du monde étaient à ce prix. » Esterhazy avait été acclamé après son acquittement, et lorsqu'il était venu déposer en témoin au procès Zola (76) ; les journaux, les étudiants, les officiers lui avaient prodigué les félicitations : « Les témoignages d'estime qu'il recevait étonnaient par leur nombre et leur grandeur cette simple Elisabeth. » Le prince Henri d'Orléans, le 17 février au procès Zola, avait serré avec enthousiasme la main d'Esterhazy. France écrit de Raoul : « Les princes imploraient la faveur de lui serrer la main. » Cependant, à ce que rapporte la *Petite République*, (77) Esterhazy, hanté par les accusations qu'on maintenait contre lui au procès Zola, aurait dans son langage peu châtié assuré à des journalistes qu'il était trahi et allait « manger le morceau ». Raoul hurle : « Ils ne cherchent que le moyen de me lâcher. Ils voudraient me voir à cent pieds sous terre. Après ce que j'ai fait pour eux ! Mais qu'ils prennent garde. Je mangerai le morceau ! » Ce rappel fidèle de la conduite d'Esterhazy, cette assimilation à Raoul Marcién, étaient de l'utilité la plus immédiate : les mêmes ministres qui avaient tenté d'innocenter Esterhazy tenaient à faire juger le colonel Picquart, incarcéré au Cherche-Midi, pour le déconsidérer avant sa déposition devant la Chambre Criminelle (78) ; les mêmes ministres avaient conclu le procès entre Picquart et Esterhazy par un non-lieu en faveur de ce dernier. L'article paru dans l'*Echo de Paris* se rattache aux interventions de France au profit de Picquart, et se tient comme elles au niveau des faits (79).

Le chapitre XIV de *M. Bergeret à Paris*, qui parut dans le *Figaro* du 12 juillet 1899, témoigne également de l'importance prise par le simple déroulement des faits durant cette période de l'Affaire : ils dominent les personnages et les modèlent. Ils touchent cette fois M. Bergeret lui-même, dont le caractère s'est profondément modifié avec le sens de la polémique francienne. Ce n'est plus le personnage un peu veule, le professeur désabusé qui exprimait en partie seulement les opinions de son créateur. Il est devenu France, et a dépouillé les traits que France avait visiblement empruntés à son ami de jeunesse Frédéric Plessis, professeur à la faculté de Bordeaux (traits plutôt extérieurs et documentaires que profonds (80)). Frédéric Ples-

l'affaire Dreyfus... Mais c'est après l'affaire Esterhazy que vous avez signé cette liste de protestation » (30 A, I, 10).

Le passage d'article cité ci-après *n'a pas été repris en volume*.

(75) Méline et Billot avaient affirmé la culpabilité de Dreyfus dès avant la lettre de Mathieu Dreyfus à Billot, après l'entrevue qu'obtint de ce dernier le sénateur Scheurer-Kestner au début de novembre 1897.

(76) Esterhazy déposa le 17 février au procès Zola au milieu des applaudissements du public.

(77) *Petite République*, 18 novembre 1898. Pendant le procès Zola, Esterhazy, tenu à l'écart par les autres officiers dans la salle des témoins, aurait dit à deux journalistes : « Décidément, ce sont tous des cochons ! J'en ai assez, à la fin, et je suis bien décidé à manger le morceau. Eh bien oui, c'est moi qui ai fait le bordereau. Mais je l'ai fait par ordre. » Un des journalistes était Chincholle, du *Figaro*.

(78) Voir *Trente ans de vie sociale*, I, pp. 11 à 15.

(79) Meeting du 28 novembre 1898, manifestation du 3 décembre. 30 A, loc. cit.

(80) On peut croire que France a tiré parti des descriptions de la Faculté de Bordeaux qui lui envoya Plessis à partir de 1887 (correspondance, B. N.), et

sis, jaloux de France depuis l'époque du Parnasse, a suivi dans l'affaire Dreyfus le parti opposé : il fait partie des adhérents à la Ligue de la Patrie Française, fondée en janvier 1899 (81). Et France crée le personnage de Jumage, double de Bergeret, car ils « étaient nés le même jour, à la même heure, de deux mères amies », mais « le contradicteur, l'autre de M. Bergeret », qui dans sa jalousie « se fit inscrire à la Ligue de l'Agitation française ». Ce personnage a été créé pour permettre à France de prendre position sur une question d'actualité, la proposition Joseph Fabre (82). Dans les articles du *Figaro*, qui furent fondus et remaniés de manière à former un seul chapitre, M. Bergeret déclarait le 12 juillet : « J'aime beaucoup M. Joseph Fabre, qui a très bien parlé de Jeanne d'Arc. Mais sa loi est d'une excessive imprudence. Si elle était votée, les juges l'appliqueraient d'une façon qui pourrait bien un jour surprendre et contrister M. Joseph Fabre lui-même. Il n'est pas sage de remettre à d'honnêtes magistrats, qui ne savent que leur Code, la connaissance d'une cause qui intéresse contradictoirement une personne ou un groupe de personnes et l'universalité des citoyens et des hommes ». Le 19 juillet, il se félicitait que la loi ne fût point passée : « l'offense aux grands corps publics et la diffamation des personnes en place ne seront point punies. Et ce sera bien ainsi ». La discussion de portée générale sur la censure, beaucoup plus nourrie dans le journal que dans le livre, est justifiée par l'actualité. La proposition Fabre est une arme à double tranchant. Pour mieux le faire sentir, France a dévolu à sa défense le nationaliste Jumage, créé à cette occasion. Lorsque Bergeret dit que les antidreyfusistes, triomphants en apparence, sont vaincus par l'intérieur, il rend compte de l'étrange situation qui précéda le procès de Rennes — activité accrue des lignes nationalistes, non-lieu pour du Paty de Clam, mais arrivée au pouvoir d'un président de la République favorable à la révision et de Waldeck-Rousseau, qui entreprit l'amalgame du dreyfusisme et du Bloc des gauches.

A la veille du procès, le 26 juillet, France explique la situation en province (83) en présentant Mazure, radical antidreyfusard par principe républicain, et Worms-Clavelin, antisémite par pur intérêt, car « il était convaincu, dès le jugement de 1894, que Dreyfus était innocent ». Il ne s'agit plus ici d'une transposition romanesque, mais d'une description exacte de certaines villes de province. Les exemples n'étaient pas rares des chef-lieu où « les citoyens Francis de Pressensé, Jean Psichari, Octave Mirbeau et Pierre Quillard, venus [...] pour [...] parler en hommes libres, crurent entrer dans une ville du xvr^e siècle » (84). Bergeret fait le point des responsabilités dans le procès qui va s'ouvrir : « Si la cause d'un obscur capitaine est devenue une affaire nationale, la faute en est non point à nous, mais aux

qu'il donna au Bergeret du début de l'*Histoire Contemporaine* le genre d'attachement pour la République qui était celui de Plessis (attachement « contre » les royalistes plutôt que « pour » la République).

(81) L'*Echo de Paris* donne son nom dans la première liste des ligueurs de la Patrie Française (le 2 janvier 1899).

(82) Ce député voulait que les délits de presse, en cas de diffamation (et la diffamation des dreyfusards était courante au moment où allait s'ouvrir le procès de Rennes) fussent traduits non plus devant un jury, mais devant la police correctionnelle.

(83) *Figaro*, 26 juillet 1899 « M. Bergeret à Paris ». Chapitre IX de *M. Bergeret à Paris*, avec des variantes.

(84) Le 22 décembre 1898 à Toulouse, le 25 avril 1899 à Avignon, Pressensé, Quillard, Mirbeau, venus pour parler au nom de la ligue des Droits de l'Homme, furent insultés et assaillis. Voir *30 ans*, I, pp. 110 et 211.

ministres qui firent du maintien d'une condamnation erronée et illégale un système de gouvernement [...] Ce qui a troublé le pays [...] c'était que le pouvoir s'obstinât dans une iniquité monstrueuse. » Toute affabulation disparaît alors, et c'est France qui prend la parole, sur un ton qui n'est point toujours le ton habituel de l'*Histoire Contemporaine*. Dans un passage qui ne fut pas recueilli en volume, Bergeret décrivait le sort de Dreyfus avec une éloquence émue qui fait songer aux premières prises de parti de France sous le Second Empire, une éloquence aux accents romantiques : « Quoi, cette pluie de faux documents et de faux témoignages accablant un innocent, cet innocent condamné une seconde fois par l'absolution des coupables, cet homme qu'on torture dans son bain de feu parce qu'il n'a pas avoué de crime, tandis qu'ici l'on publie impudemment ses faux aveux ; qu'on met aux fers sous le prétexte absurde d'une évasion qui n'a pas même été tentée, mais bien pour le punir de son innocence et de l'intérêt qu'elle inspire ; qu'on livre à des supplices ingénieux et variés pour amuser et charmer un peuple jadis humain, qu'on a rendu féroce en l'effrayant et en le trompant : quoi ! tant de haines et de cruautés ; de telles aberrations, croyez-vous vraiment que si l'Europe les avait dénoncées dans le silence honteux des Français, la France eût été plus honorée qu'en les dénonçant elle-même, en faisant elle-même justice, en prononçant elle-même équitablement entre les innocents et les coupables ? » (85).

Le procès une fois ouvert, France soumet plus que jamais l'*Histoire Contemporaine* aux nécessités immédiates de la lutte, et l'anarchie règne dans ses chroniques. Au moment où déposent les témoins antirevisionnistes, France suscite un personnage qui — tel Jumage — répond aux seules exigences de l'instant, et disparaît ensuite de la société de l'*Histoire Contemporaine* : c'est le nationaliste Panneton de la Barge, qu'il déconsidère et pousse au bord de la caricature (86). La veille de la déposition de Picquart à Rennes paraît dans le *Figaro* un article où France parle directement, sans même prendre le masque commode de Bergeret, et où le colonel Picquart est présenté comme un personnage digne d'être célébré par Vigny, « juste », « sans crainte et sans désirs » (87). France y fait montre du même lyrisme qu'en évoquant Dreyfus : ce lyrisme est suscité en lui par l'engagement direct, tant que la réflexion n'a pas refroidi son premier mouvement. L'*Histoire Contemporaine* se transforme en plaidoirie dreyfusiste, et Picquart remercie France de son article : « Vous savez deviner avec une justesse admirable quel est et a été l'idéal de certains de vos amis, et comme votre cœur est plein d'indulgence, vous leur prêtez la réalisation de ce qu'ils ont toujours désiré atteindre. » (88)

(85) Article cité, *non repris*. France utilise ici le rapport publié au début de juillet 1899 par Louis Havet, sur les traitements qu'eut à souffrir Dreyfus à l'île du Diable.

(86) *Figaro*, 9 août 1899. M. Bergeret, à Paris, chapitre V. Tout en étant militariste, Panneton veut sauver son fils d'un trop long service militaire. Bergeret lui conseille de faire apprendre à ce fils un dialecte dont on n'a recueilli que quelques bribes, du bec d'un perroquet. Ce trait de grosse farce n'a pas été inventé pour l'occasion : dans le *Temps* du 28 mars 1886 (« La Vie à Paris ») France racontait l'anecdote du perroquet, seul témoin d'une tribu Peau-Rouge, avec les paroles duquel un savant fit un dictionnaire de 600 pages. Mais cette anecdote n'avait alors aucun sens polémique.

(87) Voir note 25. *Figaro*, 16 août, « Le Bureau ».

(88) Rennes, 21 août 1899. Picquart à France. B. N. France écrivit à madame Havet, après le jugement de Rennes : « J'ai reçu une très belle lettre du colonel Picquart. Mais quand nos hommes politiques comprendront-ils que tout

France atteint le point extrême du lyrisme et de l'indignation dans l'article du 24 août 1899 (89), écrit sous l'impression directe de l'attentat commis contre Labori, avocat de Dreyfus à Rennes. Cet article est intitulé « M. Bergeret sur la route de Jérigo » (sic), et la résurgence des procédés polémiques du romantisme y est d'autant plus évidente que Labori est comparé au bon Samaritain. L'apologie du Juste, à laquelle la référence à l'Evangile donne une allure religieuse ou plutôt humanitaire, est dans la manière des écrivains du Second Empire : « Toi aussi, Labori, frappé d'une balle dans le dos par un assassin, tu étais couché sur la route, et des hommes sont passés et ne t'ont point secouru. Insensibles et lâches comme le lévite et le sacrificateur de l'ancienne loi, ils se sont détournés de toi, qui râlais dans la poussière ensanglantée. Ils ont craint de venir en aide à un homme qui a assumé sur lui les colères et les haines d'une foule imbécile et furieuse en se faisant le défenseur d'un accusé. C'est pour s'être chargé de cette fonction respectable et sacrée qu'il est mis hors-la-loi par les sacrificateurs de ce temps-ci, lecteurs du journal *La Croix*, plus hypocrites et plus méchants que ceux qui descendaient il y a dix-neuf cents ans la route de Jérigo. Et quand tu crus voir venir à toi le bon Samaritain, c'est un pharisien infâme qui, faisant mine de te secourir, te volait tes papiers. » Sans doute la comparaison avec l'Evangile est-elle d'autant plus opportune que la majorité des catholiques étaient précisément des adversaires de Dreyfus. Mais on ne peut méconnaître non plus son caractère spontané, personnel : France parle ensuite de Labori en son propre nom et prononce une apologie qui prouve qu'il le connaît directement.

C'est la période la plus dramatique du procès de Rennes que retracent ces articles. Par la suite, France écrit toujours en relation avec les événements immédiats, mais sur le ton du raisonnement et non plus de l'indignation. Une « Lettre écrite de Hollande » (90) rappelle, dix jours avant le jugement, que l'opinion étrangère s'est unanimement déclarée en faveur de Dreyfus, et la réponse de M. Bergeret assimile l'Affaire à un mythe (91) : « Durant le procès de 1894, devant la porte close et muette de l'hôtel, où se jugeait un homme qu'ils ne connaissaient pas, les badauds et les commères, les yeux gros de peur et d'ignorance, hurlaient la mort, dans un sentiment collectif et quasi religieux [...] Pour la masse bourgeoise, plus arriérée en France que la masse ouvrière, le juif Dreyfus, avant même l'arrêt du Conseil de guerre, était la Trahison ». Dernier témoignage direct sur l'affaire Dreyfus, une nouvelle « Lettre de Hollande » parue le 13 septembre (92) s'élève contre l'étrange jugement rendu le 9 à Rennes. « J'étais [...] au bord du canal, samedi soir, quand j'ai appris, par un journal belge, l'arrêt du Conseil de Rennes.

le parti républicain, dont ils sont, a été condamné avec Dreyfus par les juges de Rennes et que la République ne sera réhabilitée que quand Dreyfus sera réhabilité ? ». B. N., *nafr.* 24494, folio 137.

(89) *Figaro*, 24 août 1899, « H. C. M. Bergeret sur la route de Jérigo », *non repris*. L'attentat avait eu lieu le 14 août ; Labori avait été gravement blessé, sa serviette dévalisée. Les journaux antidreyfusards finirent par soutenir que l'attentat avait été machiné par les dreyfusards pour jeter le discrédit sur leurs ennemis.

(90) Article cité note 65.

(91) 6 septembre 1899, « Lettre de M. Bergeret à un ami ». *Non reprise*. France y raconte l'anecdote de Jacques Miraute-Daussey, qui fut pris pour le Choléra par des paysans russes et tué : de même Dreyfus fut pris pour la Trahison.

(92) 13 septembre 1899, *Figaro*. « H. C. Lettre de Hollande à M. Bergeret », *Non repris*.

Dans ma tristesse et ma stupeur, promenant autour de moi des regards douloureux, je vis à la vitre d'un brocanteur, dans une vieille « Tentation de Saint Antoine », un petit être fait d'une tête de rat emmanchée à une arête de poisson et finissant en queue d'hirondelle, une infime créature absurde et mauvaise. L'arrêt est construit avec précisément autant de logique et de sens que ce petit être-là. L'affirmation du crime à l'issue d'un procès qui a établi l'innocence, l'imputation à Dreyfus d'un crime d'Esterhazy et les circonstances atténuantes accordées à un traître qui n'en mériterait pas, si sa trahison était réelle, cela vaut la tête de rat, le squelette de poisson et la queue de plumes réunis pour former un animal [...] Les ralliés dont M. Méline servit la politique et les moines ligueurs de la *Croix* ont soufflé les haines d'un autre âge et ranimé l'antique fanatisme. Ce malheureux Dreyfus est leur victime. Ils vont triompher d'un arrêt qui n'est qu'un moment de cette affaire et qui ne clôt rien. Et puisque le cours de ma pensée me ramène à cette sentence que n'acceptent ni la justice ni la raison, je noterai avec joie qu'il s'est trouvé à Rennes deux soldats, deux hommes, qui, voyant l'innocent amené devant eux, ont eu le courage de dire : « Il est innocent ! » Au nom de la conscience humaine, que ces deux justes soient félicités. »

Jusqu'en septembre 1899, l'*Histoire Contemporaine*, telle qu'elle paraît dans les articles de l'*Echo de Paris* et du *Figaro*, est donc avant tout une relation des péripéties de l'affaire Dreyfus, transposée dans le cadre de la ville de province et considérée comme l'aboutissement de la république de Méline, puis traduite directement lorsqu'après le suicide d'Henry les événements se précipitent. A ce niveau du fait, la polémique garde une certaine allure romanesque, tant que France peut exploiter le procédé du faux réalisme. Ensuite, c'est le règne de l'urgence : les caractères se modifient au gré de la lutte, des personnages épisodiques apparaissent, France parle en son propre nom. Même lorsqu'elle se borne à être une chronique, et parce qu'elle est une chronique partisane, l'*Histoire Contemporaine* donne de l'affaire Dreyfus une idée qu'un historien ou un romancier écrivant après coup ne sauraient rendre, parce qu'elle reflète les différentes tensions de la lutte. C'est le témoignage d'un engagement vivant. La version en volume ne donne qu'une idée fort imparfaite de la manière dont France traduit l'affaire Dreyfus, parce qu'il a bouleversé l'ordre des articles et en a supprimé plusieurs (ou a supprimé de longs passages des articles qu'il éditait). Les suppressions portent sur les articles où, entraîné par l'actualité, il parlait en son nom propre ou retrouvait le ton lyrique de ses premières oppositions au pouvoir, sous le Second Empire.

Après le procès de Rennes, l'époque de l'indignation directe est passée, et le dreyfusisme devient très vite politique : le problème des élections est primordial, dans une République où les nationalistes gardent de la force, où le procès des royalistes révèle l'organisation de leur parti (93). La « révolution dreyfusienne » se confond avec la conquête du pouvoir. Certains déjà le regrettent, parce que la situation est moins claire que naguère, et que la stratégie politique rem-

(93) Les arrestations de Buffet, Godefroy, Raoul de Vaux, royalistes, et du chef nationaliste Déroulède, avaient eu lieu en août, à la suite du complot de la caserne Reuilly (Déroulède avait tenté d'entraîner à l'Élysée le général Roget, lors des obsèques de Félix Faure, le 23 février). Le procès en Haute Cour s'ouvrit en septembre. On lut aux audiences les rapports de police, les lettres saisies, et France utilisa ces documents dans l'*Histoire Contemporaine*.

Les élections sénatoriales eurent lieu en janvier 1900.

place la défense de principes évidents : « Une foule de partisans, que nous ne soupçonnions pas, est venue se mêler au groupe de penseurs actifs que nous formions jusque-là [...] nous étions une poignée de dreyfusistes ; et maintenant, « ils » sont une poignée de dreyfusards » déclare Luce dans *Jean Barois*, en mai 1900 (94). France ne ressent point cette amertume, parce qu'il est assuré que l'Affaire continue très profondément sous forme d'évolution sociale, et que c'est permettre cette évolution que d'installer au pouvoir les anciens partisans de Dreyfus. Il a l'habileté de mettre au compte de la fausse propagande nationaliste l'existence de dreyfusards sans scrupules : en janvier 1900, il les décrit dans l'*Histoire Contemporaine* (95) : « Ces quatre sénateurs [les sénateurs sortants du département] avaient voté la loi de dessaisissement et exprimé, au Conseil général, le vœu que le gouvernement prit des mesures rigoureuses pour arrêter l'agitation revisionniste. C'étaient les dreyfusards du département. Et, comme il n'y en avait pas d'autres, ils étaient furieusement combattus par les nationalistes ». France caractérise ainsi le sénateur Laprat-Teulet : « Il était panamiste, on le fit dreyfusard. » Affirmation de pur opportunisme, d'ailleurs : beaucoup de dreyfusards (parmi lesquels Loubet et Clemenceau) l'étaient réellement devenus en faisant oublier leur participation aux scandales du Panama. Cette affirmation prouve que France demeure résolument partisan : les articles parus dans le *Figaro* de septembre 1899 à juillet 1900 sont des articles de polémique, où tous les traits odieux sont rejetés sur le clan nationaliste, tandis que le dreyfusisme représenté par M. Bergeret demeure au-dessus des compromissions. Ce n'est plus l'élan du procès de Rennes. Pour jeter la suspicion sur les royalistes, pour préparer et commenter utilement les élections, France doit réfracter l'actualité dans un miroir grossissant : il retrouve, pour rendre compte à sa manière du complot qui précéda le procès, la société nationaliste qu'il avait créée dans son roman avant l'Affaire et située par rapport à elle ; seulement il transporte cette société à Paris, siège du complot, centre de préparation électorale. Si les événements ne lui inspirent plus d'intervention directe, on peut les suivre au jour le jour dans les articles de l'*Histoire Contemporaine*. Mais ils sont présentés avec des procédés qui relèvent de la caricature beaucoup plus que du faux réalisme employé jadis par France. La République qu'il attaquait avant l'Affaire n'était que médiocre ; les nationalistes qu'il attaque ensuite sont à la fois odieux et détestables, et France avoue plus franchement qu'il s'oppose à eux. L'instruction du procès des royalistes révéla du reste suffisamment de détails ridicules pour justifier la position que France prit alors.

Les articles intitulés « Le Complot », « La Peau de l'Ours », « la Fête de charité », parus de septembre à novembre 1899 (96), reflètent

(94) *Op. cit.*, « La tourmente », VI : « A l'Exposition, le 30 mai 1900 ». P. 330.

(95) *Figaro*, 24 janvier 1900 : « H. C. Madame de Gromance et les élections », *M. B. à Paris*, chapitre XVIII.

Le « dessaisissement » de la Chambre criminelle de la Cour de Cassation pour toutes les Chambres réunies fut voté en février 1899 sous le cabinet Dupuy ; c'était une mesure antidreyfusiste, car on savait la Chambre criminelle acquise à la révision. On espérait que la révision, en revanche, n'aurait pas la majorité auprès des Chambres réunies.

(96) *Figaro*, 27 septembre 1899 : « Le Complot ». *M. B.*, X. — 4 octobre : « Le Complot ». *M. B.* X. — 11 octobre : « Le Complot. Le Comité ». *M. B.* XI. — 20 octobre : « Le Complot. Le comité ». *M. B.* XI. — 25 octobre : « Episode ». *M. B.* XII. — 1^{er} novembre : « La peau de l'ours ». *M. B.* XV. — 8 novembre : « Fête de charité ». *M. B.* XVI.

le complot royaliste alors découvert par l'enquête de la Haute Cour, après l'arrestation, en août, des principaux chefs royalistes. Les détails relatés par eux sont exacts : ils transportent le lecteur au mois de juillet 1899, après la chute de Méline et la mort de Félix Faure : « Méline avait quitté le pouvoir et Faure avait quitté la vie, au plus beau de la fête » (97). Le coup d'Etat monté par Déroulède aux obsèques de Félix Faure avait échoué : « On avait manqué le coup du catafalque » (98). Christiani avait donné un coup de canne au président Loubet, aux courses d'Auteuil : « Après avoir défoncé le chapeau du président Loubet, ces messieurs de l'Œillet Blanc et du Bleuët n'étaient pas beaucoup plus avancés [...] les socialistes les avaient vite empêchés de continuer leur petit jeu » (99). Waldeck-Rousseau était arrivé au pouvoir : « Un ministère de dreyfusards s'était constitué et avait obtenu une espèce de majorité » (100). Le secrétaire du Comité royaliste, Joseph Lacrisse, a reçu du prétendant une lettre qui est exactement dans le style des lettres de Philippe d'Orléans (101), et s'il fait l'éloge de « trois dames du meilleur monde » qui ont apporté trois cent mille francs à la cause royaliste, c'est que l'enquête avait révélé dès septembre que Mmes de Waru, Porgès et d'Adelsward avaient donné cette somme au prétendant (102). Le langage peu académique de Joseph Lacrisse est calqué sur celui d'antisémites comme l'ingénieur Dubuc (103). Et l'article paru le 1^{er} novembre 1899 sous le titre : « Le complot. La peau de l'ours » (104), bien qu'il paraisse inventé pour railler les royalistes, n'est qu'un fidèle compte-rendu : il montre les conspirateurs distribuant les postes importants avant d'avoir exécuté le coup d'Etat ; l'enquête avait révélé que les royalistes étaient sûrs d'eux-mêmes au point d'avoir dressé les listes des futurs fonctionnaires (105). Henri Léon prétend que Worms-Clavelin sera maintenu en fonctions après l'avènement du Roi, parce que « l'ingratitude est le premier devoir d'un prince ». Le marquis de Lur-Saluces avait réellement écrit : « Il serait bon [...] d'ores et déjà de signaler [les fonctionnaires] qui pourraient être conservés » (106). Les conspirateurs décident, comme

(97) *M. B.* X, 128. Méline avait « quitté le pouvoir » en mai 1898, après les élections. Félix Faure, antirevisionniste, était mort le 16 février 1899.

(98) Voir note 93.

(99) Le 4 juin 1899, le baron de Christiani donna deux coups de canne au président Loubet, pendant que les nationalistes criaient : « A bas Loubet ! Démision ! Panama » (Loubet était notoirement revisionniste). Cet événement tourna au profit des dreyfusistes, les députés se sentant menacés.

(100) Dupuy fut renversé après l'incident d'Auteuil, par suite de la réaction des républicains. Il fut remplacé le 22 par Waldeck-Rousseau qui constitua un ministère de « défense républicaine ».

(101) *M. Bergeret à Paris*, X, 136. *Figaro*, « H. C. : Le Complot », 27 septembre 1899. Des lettres de Philippe d'Orléans avaient été lues devant la Haute Cour, dès le premier jour du procès (*Figaro*, 19 septembre).

(102) Enquête lue devant la Haute Cour. Les fonds avaient été donnés en février 1899, lorsque la révolution était attendue aux funérailles de Félix Faure.

(103) Enquête de la Haute Cour. Lettre de Dubuc du 29 août 1899, parlant de « décerveler » un « ignoble petit youpin ».

(104) Repris au chapitre XV de *M. Bergeret à Paris*.

(105) Enquête de fin octobre 1899. Ces fonctionnaires étaient les préfets, ou les maires des grandes villes.

(106) Lettre à Cordier, à propos de la Gironde (Lur-Saluces était le président du Comité royaliste de la Gironde, particulièrement actif). Henri Léon est « vice-président des Comités Royalistes du Sud-Ouest » (*M. B.*, XI, 147-148, 11 octobre 1899).

ils l'avaient vraiment décidé, de faire « le coup pendant le procès de Rennes ».

L'enquête alors en cours et dont France reprenait à mesure les détails révélait un complot tout récent, mais dont l'échec était cependant certain, puisque les principaux instigateurs étaient en prison ou avaient pris la fuite. C'est pourquoi France a eu le loisir de la situer dans une société constituée de personnages typiques, où la caricature prend une sorte d'allégresse. Le personnel royaliste — Terremondre qui « veut s'identifier à la haute aristocratie » (107), les Gromance dont « la situation pécuniaire est très embarrassée » (108), Dellion, fils d'un maître de forges qui « veille à ce que ses ouvriers. « aillent le dimanche à la messe [...] et ne se syndiquent pas » (109) — est échantillonné de manière à donner une idée schématique des conspirateurs, et se groupe autour de Lacrisse, madame de Bonmont et Henri Léon. Lacrisse réunit en lui les traits des principaux dirigeants du complot ; il est déconsidéré par le rôle qu'il joue auprès de madame de Bonmont. Celle-ci l'a pris pour amant après Raoul Marcien, substitution symbolique qui établit un lien entre le traître Esterhazy et les conspirateurs royalistes. France ne manque jamais de souligner les origines et l'avarice de madame de Bonmont. Pourtant, grâce à la plasticité des personnages, il a pu lui faire assumer le rôle d'une des dames qui fournirent l'argent nécessaire au complot. Ainsi cet argent est-il présenté comme le fruit de transactions louches. Par lui, le jeune Bonmont parvient à attirer chez lui les Brécé et les Courtrai.

Rendant les conspirateurs médiocres et détestables à la fois, France a créé de toutes pièces, auprès d'eux, le personnage d'Henri Léon, intelligent, cynique, dominant la situation et la décrivant avec netteté. Il prophétise (après coup) le triomphe de Waldeck-Rousseau, et montre en outre que le royalisme, s'il réussit, ne sera pas une solution politique durable. Son existence est à peine plausible : car son dévouement à une cause qu'il juge perdue ne s'explique point. Mais France, grâce à lui, peut raisonner à sa manière sur le royalisme sans paraître intervenir personnellement. Ce personnage promène au milieu du complot son intelligence, comme jadis Bergeret au milieu des intrigues provinciales ; et, s'il commente des faits réels, il n'a pas son équivalent dans le réel. Il est simple instrument de la satire de France.

Celle-ci se fait aussi plus nette que jadis lorsqu'il s'agit de définir les hommes politiques qui ont laissé se développer le complot. La force symbolique de l'image, la cruauté d'un trait qui évoque le dessin caricatural rappellent certaines chroniques de l'*Univers Illustré* (110), annoncent la manière de l'*Ile des Pingouins* (111) : « On avait perdu le président Faure et le ministre Méline qui, le premier en frac et en escarpins et faisant la roue, l'autre en redingote villageoise et marchant menu dans ses gros souliers ferrés, menaient la République en terre avec la Justice » (112). Dupuy « n'était plus le bon ménétrier de village qui menait la noce. C'était un gros cocher

(107) *M. B. à Paris*, X, 126. *Figaro*, 27 septembre 1899.

(108) Ibidem, 127.

(109) *M. B. à Paris*, XV, 214. *Figaro*, 1^{er} novembre 1899.

(110) Voir chapitre IV, « Luttés politiques » ; pp. 4-7.

(111) *Ile des Pingouins*, livre VI, « Les temps modernes ».

(112) *M. B. à Paris*, X, 128. *Figaro*, 27 septembre 1899. Les caricatures de Faure étaient courantes dans les journaux du temps. Son aspect solennel et le faste qu'il étalait y prêtaient.

qui nous trimbalait en fiacre [dit Henri Léon]. Et l'on allait cahin-caha et l'on accrochait de-ci de-là » (113). La description d'une manifestation politique sous Méline, dans sa verve familière, appartient même au genre du pamphlet populaire : « J'ai vu, sur le boulevard, un grand diable de député socialiste passé à tabac. Ils étaient six dessus, et ils cognaient, oh ! mes amis !... Quand on l'a mené au poste, il n'avait plus de manches. Les yeux pochés ; son nez, une fontaine lumineuse ! Et allez donc ! La Marseillaise ! Qu'un sang impur ! Gérault-Richard était fichu au bloc pour avoir crié : Vive la République ! » (114). Le durcissement de la position de France, traduite en caricature, se manifeste lorsque en janvier 1900 il prend parti dans la querelle des Universités populaires. Unies durant le procès, elles se séparèrent à la fin de 1899 en deux tendances adverses : les unes voulaient préparer l'émancipation ouvrière et s'orientaient vers le socialisme ; les discours que France tint aux réunions prouvent qu'il les soutenait. Les autres avaient pour ambition de réconcilier au contraire les classes sociales, et l'esprit dont elles s'inspiraient relevait d'une conception chrétienne du monde ; bientôt on les soupçonna de s'ouvrir à ceux qui voulaient limiter les conséquences de l'affaire Dreyfus (115). France porte l'accusation avec une violence partisane ; dans cet article non repris en volume, il utilise la société nationaliste qu'il a créée pour rendre odieuses et ridicules les universités populaires de la tendance qu'il réproche (116). Il les englobe dans le système d'« agitation légale » adopté par les royalistes qui « imitaient le repos de leur roi, en attendant des jours meilleurs ». En faisant soutenir par Paulin Ligier des doctrines de conservation sociale, il présente son projet d'Université Populaire comme l'ultime aboutissement de projets charitables et intéressés, d'abord celui de l'« Assistance par l'émulation » qui aurait enrégimenté les pauvres, puis celui (plus bouffon et discréditant l'entreprise) d'un bar de charité. Henri Léon explique crûment le sens de la fondation : « Laissez les mendigots se tirer d'affaire comme ils pourront, et fondez des œuvres pour les ouvriers. Enseignez au peuple, sous le nom de socialisme, les bienfaits de la propriété individuelle, et persuadez à ceux qui souffrent qu'il est excellent de souffrir. A Paris, en province, partout des universités populaires ont été fondées, dans lesquelles d'odieux intellectuels recherchent avec les ouvriers les moyens d'émanciper le prolétariat. Capitalistes et nationalistes, fondons partout d'autres universités pour instruire le peuple dans l'ignorance [...] Aux Universités populaires opposons des universités. J'ai trouvé un bon nom pour les nôtres.

— Lequel ?

— Universités populaires. »

Le personnel royaliste réapparaît lorsqu'en avril 1900, France

(113) *M. B.* XI, 151. *Figaro*, 11 octobre 1899.

(114) *Figaro*, 11 octobre : « Le Complot. Le Comité ». *Version du journal*.

(115) Cette tendance se marque dans le *Figaro* même, qui, après le jugement de Rennes, avait retrouvé sa tradition opportuniste et catholique : « Nous voulons rester ce que nous sommes, c'est-à-dire un organe conservateur, mais qui conserve seulement ce qui doit être conservé [...] Un organe de liberté chrétienne [...] de critique indépendante ». (J. Cornély, « Après L'Arrêt », 10 septembre 1899).

Le 6 novembre, le *Figaro* protesta contre l'organisation de conférences socialistes à l'Université Populaire du Faubourg Saint Antoine. « Les classes bourgeoises qui avaient patronné l'université populaire se méfieraient désormais ».

(116) *Figaro*, 17 janvier 1900, « H. C. Spectacle Consolant ». Reproduit en appendice du tome XII des *Œuvres Complètes*, pp. 366-70.

prépare et commente les élections municipales parisiennes, qui, en pleine Exposition Universelle, avaient la valeur d'une déclaration de l'opinion publique (117). L'actualité se reflète dans les chapitres où France montre « Joseph Lacrisse candidat », à quatre jours des élections (118), et « Joseph Lacrisse élu » (119), trois jours après les derniers résultats. Plus que jamais, elle se reflète en satire. Un chapitre préparatoire, intitulé « Situation nouvelle », présente les candidatures nationalistes comme la conséquence directe du complot royaliste qui avorta malgré la complicité de la magistrature. « Ce que nous ne pouvons faire tout seuls, nous le ferons avec les nationalistes de toutes nuances. Avec eux nous étranglerons la gueuse. Et tout d'abord il faut travailler les élections municipales » (120). France passe sous silence l'accusation que l'on portait contre les dreyfusistes et qui fut la principale cause de leur échec : vouloir ranimer l'Affaire (121). Mais il présente sur le mode épique les manifestations nationalistes, « assez farouches », « accompagnées d'une clameur auguste et formidable », tout en y mêlant des détails médiocres afin de les déprécier (122). Les manifestes politiques de Joseph Lacrisse sont inspirés de manifestes réels, rendent compte du découpage des partis, mais ils sont juxtaposés dans leurs termes contradictoires d'une manière trop systématique pour être vraie. France avoue lui-même la caricature dans le manifeste qu'il écrit sur le mode bouffon au nom du « bon saint Antoine » (123). L'élection de Lacrisse permet tant de satisfactions contradictoires, Lacrisse montre un tel souci d'en féliciter en même temps républicains et royalistes (124), que l'actualité s'y perd dans le pamphlet.

Si les chapitres qui, jusqu'en juin 1900, traitent du nationalisme, sont plus modérés de ton, c'est qu'ils enregistrent l'usure lente des royalistes dans le Conseil Municipal. La marche du temps est favorable aux opinions de France. Les nationalistes élus ne surent comment agir au Conseil Municipal, et furent amenés au nom des intérêts de leurs électeurs à soutenir une Exposition dont ils s'étaient naguère déclarés les adversaires (125). Dès le 23 mai, Lacrisse est embarrassé : « Qu'il était changé ! Lui qui naguère ne parlait que de descendre dans la rue, de crever des républicains, de décerveler les parlementaires, de tout chambarder, il ne criait plus, osait se mou-

(117) L'Exposition Universelle s'ouvrit le 14 avril 1900. Les élections municipales parisiennes eurent lieu les dimanches 6 et 13 mai.

(118) *Figaro*, 2 mai 1900. *M. B.*, chapitre XXII.

(119) *Figaro*, 16 mai 1900. *M. B.*, chapitre XXIII.

(120) *Figaro*, 23 avril 1900. *M. B.*, chapitre XXI, avec variantes. Les élections sénatoriales de janvier 1900 avaient été républicaines, malgré quelques succès nationalistes isolés (Mercier avait été élu en Loire-Inférieure).

(121) Joseph Reinach, dans un discours prononcé à Digne, le 24 avril 1900, avait parlé des luttes en faveur de Dreyfus qui reprendraient après la trêve de l'Exposition. Ce discours avait effrayé les journalistes, même ceux qui avaient soutenu Dreyfus.

(122) Voir une manifestation semblablement décrite, mais avec des images plus caricaturales, dans *l'Île des Pingouins*, pp. 214-219.

Figaro, 2 mai 1900. *M. B.*, XXII, 305-306.

(123) *Figaro*, ibidem. *M. B.*, p. 315.

Saint Antoine était le saint favori des Assomptionnistes, qui avaient popularisé sa dévotion. Dans certaines églises, deux troncés étaient placés, l'un pour les demandes adressées par écrit à saint Antoine, l'autre pour l'argent. France ridiculise cette dévotion dans un article *non repris*, le 14 février 1900, « Superstitions ».

(124) *M. B.*, pp. 323-325 : Lacrisse est élu par les républicains, les juifs et les royalistes, et tient à chacun son langage.

voir à peine, était timide [...] il craignait, à tout moment, de casser ou de déranger quelque chose dans la maison, depuis qu'il y était logé. Et puis vraiment il ne savait que faire. Royaliste élu comme républicain, il commençait à prendre une vague conscience de sa situation [...] il en ressentait quelque gêne ». Il assure : « Sans doute l'Exposition est très réussie. Je n'ai jamais dit le contraire. J'ai regretté seulement que le gouvernement en compromît le succès par une ouverture prématurée » [...] La vérité est qu'avant d'être conseiller municipal il trouvait l'Exposition « idiote » ; mais il ne lui en souvenait plus ». La royaliste madame Porgès avait prêté ses collections à l'exposition du Petit Palais : madame de Bonmont le fait aussi, sur le conseil de Lacrisse (126), dans le roman.

En juin et juillet, France rapporte dans ses articles, sous forme de conversations entre royalistes, les menées nationalistes : « Il faut être juste, Méline fait ce qu'il peut », dit Lacrisse, par allusion aux discours favorables à la droite que prononçait l'ancien ministre (127) ; « Vive Mercier », crie Jambe-d'Argent, et l'on fait un éloge du général qui, au banquet nationaliste offert le 17 juin aux conseillers municipaux, avait exalté la force de leur parti (128). La préparation des manifestations du 14 juillet, puis le récit des combats singuliers auxquels elles donnèrent lieu (129), sont conformes à l'actualité ; de même la résurrection de l'affaire Dreyfus par des membres de la droite, au moment où les généraux Delanne et Jamont se déclaraient en désaccord avec le ministre André : « Nous avons grandi et prospéré par l'Affaire [dit Henri Léon]. Elle seule nous a nourris, elle seule nous sustente encore. » La caricature du nationalisme n'est plus aussi directe que lors de la préparation des élections. Mais c'est en inscrivant dans une société bien connue de son lecteur la politique journalière que France fait œuvre de polémiste. Les nationalistes sont assimilés systématiquement aux royalistes, ce qui n'était pas conforme à la vérité (l'un des nationalistes les plus actifs, Déroulède, se proclamait républicain plébiscitaire). France utilise le personnage d'Henri Léon pour prévoir des insuccès nationalistes auxquels les partis de gauche ne croyaient pas toujours eux-mêmes (130). Les

(125) Les nationalistes n'aimaient pas une Exposition organisée par un gouvernement républicain. Lorsqu'en avril une passerelle de béton armé, trop tôt délivrée de ses échafaudages, s'effondra en causant douze morts, les journaux d'opposition exploitèrent l'accident et proclamèrent que l'Exposition serait un échec.

(126) *Figaro*, 23 mai 1900, « H. C., Au Petit Palais ». *M. B.* à Paris, XXV, avec d'importantes variantes. L'Exposition rétrospective du Petit Palais, organisée par Molinier, était consacrée à l'art, du Moyen-Age à la fin du XVIII^e siècle. Des collections privées y étaient exposées.

(127) Le 22 avril 1900, à Remiremont, Méline avait prononcé un violent discours contre Millerand et le cabinet Waldeck-Rousseau. *M. B.*, p. 348. *Figaro*, 21 juin 1900, « Propos de table », variantes incessantes par rapport à la fin du chapitre XXV.

(128) Ce banquet offert par Lemaître, Coppée et Rochefort aux conseillers municipaux nationalistes eut lieu salle Wagram. Mercier fit un discours exaltant la force nationaliste, sans consentir pourtant à se rendre à l'Elysée comme on le voulait autour de lui.

(129) *Figaro*, 21 juin 1900, « Propos de table », et 18 juillet 1900, « A la Belle Chocolatière ». Chapitre XXVII de *M. B. à Paris*, pp. 390-391. Il y eut le 14 juillet des rixes à la Cascade entre socialistes et nationalistes, et quelques altercations au retour de la revue. Malgré la manière dont France présente les faits, ce furent souvent les socialistes qui prirent l'initiative des manifestations.

(130) En juin, le général Delanne, de l'Etat-Major, avait donné sa démission au nouveau ministre de la Guerre, André. En juillet, le général Jamont, gouver-

réflexions pessimistes d'Henri Léon sont destinées à donner confiance au lecteur républicain, plutôt qu'elles ne traduisent la véritable situation : il prévoit que les conseillers municipaux ne seront pas réélus, que les manifestations du 14 juillet seront un échec pour la droite et que le royalisme marche à sa perte. En réalité, l'agitation nationaliste parut dangereuse jusqu'aux vacances parlementaires.

Le moment où l'affaire Dreyfus cesse d'avoir une valeur morale pour prendre une valeur politique est aussi celui où change la polémique de France, dans la mesure où elle utilise l'actualité immédiate. France porte la même attention que naguère aux événements ; mais il n'y participe plus directement, et s'il choisit de rester dreyfusiste, s'il n'est pas effrayé par l'absorption du dreyfusisme dans la politique, il prend ses distances par rapport aux luttes. La pensée cesse alors de peser sur le réel par le seul fait qu'elle est pensée. France n'intervient plus en son propre nom ; il interpose entre les événements et lui, entre les événements et le lecteur, le miroir déformant d'une société dont il caricature les manifestations. L'histoire se fait, dans ses chroniques, plus partielle que jadis. France durcit ses positions. Son ironie devient plus incisive et moins sentimentale que pendant le procès de Rennes. Comme le régime républicain est dangereusement attaqué, il ne s'agit pas tant de plaider en sa faveur que de le défendre en détruisant l'opposition de droite : satires, caricatures, pamphlets, reforment dans l'*Histoire Contemporaine* un monde qui n'est plus le monde réel, mais l'utilise pour en accentuer l'absurdité mauvaise. Sans doute M. Bergeret exprime-t-il dans le même temps des idées consolantes, mais elles disent seulement un espoir et non une réalité.

Peut-être est-ce là une des raisons pour lesquelles France, dans les chroniques parues à partir d'août 1901, suit de moins près l'actualité. Il abandonne l'observation des événements dans une société artificielle, et les transcende dans des récits exemplaires. La fin de l'année 1900 et le début de 1901 furent d'ailleurs marqués par des luttes idéologiques plus que par des incidents politiques. Un seul article, paru le 19 septembre, utilise les personnages déjà créés dans le roman pour railler les « grandes manœuvres » ; elles avaient lieu en réalité à ce moment même (131), et la plupart des journaux leur consacraient des articles enthousiastes. Tous les récits, apparemment détachés de l'actualité, que France place d'autre part dans la bouche de Bergeret, ont pourtant leurs racines dans le réel, et contiennent (au moins dans la version du journal) des allusions aux événements contemporains. L'histoire de Gallion est précédée d'un article intitulé « Prophéties » paru le 8 août, peu après le départ des soldats français pour la Chine. « On ne se bat plus contre les infidèles, mais on se bat contre les jaunes et les noirs [dit Mazure]. On ne se bat plus pour délivrer le tombeau du Christ, comme les croisés, ni pour porter, comme ceux de l'an II, la liberté aux peuples à la pointe des baïonnettes » (132). La semaine suivante, M. Bergeret enregistre la division des nationalistes en royalistes, bonapartistes et républicains ; et entamant l'histoire de Gallion, il la met expressément en rapport avec le temps présent : alors que l'agitation nationaliste continuait, les hommes du parti de Jaurès étaient abandonnés à la fois

neur de Paris, donna sa démission à André. Il y eut à la Chambre des batailles entre députés de droite et députés de gauche.

(131) 19 septembre, *Figaro* : « H. G., « Les grandes manœuvres ». Le 20 septembre parut dans ce même journal un article élogieux d'Ardouin-Dumazet. L'article de France fut repris dans *Crainquebille*, *Putois*, *Riquet*..., pp. 157-172.

(132) *Figaro*, 8 août 1900, « Prophéties », non repris en volume.

par le groupe Péguy et, à l'intérieur du parti socialiste, par Guesde et Lafargue (133). Une polémique concernant la participation socialiste au pouvoir et le sens de la révolution éclatait entre Guesde et Jaurès à la fin d'août ; le 29, France fit dire à Bergeret (134) : « Le parti qui se propose un but exactement défini et qui n'est divisé que sur les moyens de l'atteindre marche par plusieurs chemins au rendez-vous où toutes ses forces se rejoindront. Cette marche est conforme à la diversité de la nature et aux contrariétés de la vie. Tandis que les forces concentrées pour une action commune, en vue d'intérêts opposés, se séparent à la première étape. C'est ainsi que nous avons vu le boulangisme se dissoudre, et que nous voyons à présent se disloquer la chose nationaliste [...] Les classes bourgeoises, qui épient avec une satisfaction bien naturelle les schismes du parti socialiste en France, auraient tort pourtant de croire que le collectivisme périra de ces dissensions, graves sans doute, mais limités aux moyens d'action, et qui, loin de compromettre l'unité de doctrine, attestent au contraire l'acceptation d'un idéal commun par des hommes de tempéraments opposés ». Après le sac de Pékin par les troupes européennes (135) et le scandale qu'avaient suscité les exactions de deux officiers français en Afrique Occidentale (136), France compare les méthodes romaines de colonisation aux méthodes modernes. « On ne voit pas que [les Romains] aient exercé sur les races à demi sauvages soumises par leurs armes cette horrible cruauté à laquelle se livrent tous les peuples modernes de l'Europe à l'égard des hommes jaunes ou noirs [...] Et je ne crois pas sortir de la modération en disant que Voulet et Chanoine, chers aux nationalistes, ne portaient pas en Afrique cette immense majesté de la paix romaine, que célèbre Velleius Paterculus, et ne jetaient pas au Sénégal les fondations d'une autre Timagad. »

La série des chroniques parues de novembre 1900 à janvier 1901 (« Le bon juge » (137), « l'Affaire Crainquebille » (138), « Monsieur Thomas » (139), « Les juges intègres » (140)), si elle a une signification générale, est aussi en relation directe avec l'actualité. Elle se rattache de loin à l'affaire Dreyfus, et de façon immédiate aux con-

(133) *Cahier de la Quinzaine*, 11^e cahier, 2^e série : « Réponse brève à Jaurès ». Le 14 juillet 1899, Vaillant et Guesde publièrent un manifeste définissant le parti socialiste comme un parti d'opposition et désavouant Jaurès et Millerand. En décembre, la réunion du Parti socialiste fut si orageuse que Briand déclara : « Le parti va se réunir en scissions annuelles ». Le Congrès International, suivi en septembre 1900 du Congrès national, se fit également sur la question de la participation et fut très orageux.

(134) 29 août 1900 : « H. C. Prophéties ». Passage non repris dans *Sur la Pierre Blanche*, quoique rattaché à l'histoire de Gallion.

(135) Le sac de Pékin commença le 14 août 1900. En août, un corps expéditionnaire européen avait débarqué en Chine, pour venger l'assassinat de l'ambassadeur d'Allemagne à Pékin par les Boxers. Le sac de Pékin fut retracé en 1902 par Loti (*Les Derniers jours de Pékin*), avec un certain sadisme.

(136) Il s'agit de Voulet et Chanoine, partis en 1899 du Soudan vers le Tchad. Voulet, accusé d'atrocités commises sur les Noirs, tua le colonel qui venait le remplacer. Chanoine et Voulet furent tués par leurs tirailleurs. L'instruction fut close en 1902 par un non-lieu.

(137) *Figaro*, 14 novembre 1900. « H. C. Le bon juge ». Repris dans *Crainquebille*.

(138) Voir note 26.

(139) *Figaro*, 19 décembre 1900. « H. C. Monsieur Thomas ». Repris dans *Crainquebille*, 292-303.

(140) *Figaro*, 26 décembre 1900. Repris dans *Crainquebille*... 241-251.

traverses que suscitait la conduite du président Magnaud, juge à Château-Thierry ; France cite son nom et les attendus de ses jugements le 14 novembre. Depuis 1897, le juge Magnaud acquittait les délinquants coupables par misère, et condamnait en revanche des actions mal punies ou non punies par la loi. Il fondait ses jugements sur l'iniquité des structures sociales, et ne concevait pas qu'un juge eût une puissance métaphysique : « Le juge est faillible et imparfait », déclarait-il. Le *Figaro* donna en décembre des interviews de lui (141). Le président Magnaud recevait l'appui d'un certain nombre de parlementaires ; mais la magistrature lui était défavorable. La série d'articles donnée par France au *Figaro* doit être mise en rapport avec les polémiques entretenues autour du Président, et comparée aux œuvres qui, à cette époque, les portèrent au théâtre (142).

Pourtant il ne s'agit plus pour France de transcrire directement l'actualité dans le roman, mais d'imaginer des récits fermés sur eux-mêmes, et dont l'intérêt actuel doit être précisé par le conteur. Ils ont une valeur indépendante du temps, parce que leurs personnages se meuvent soit dans un passé lointain, soit dans le monde exemplaire de *Crainquebille*. Et certainement, France n'a pas, à l'exemple de Roger-Martin du Gard, « prononcé l'oraison funèbre de l'Affaire ». Mais ses articles, lorsqu'on les considère du point de vue de la pesée directe de l'écrivain sur le monde, n'ont plus en 1900 la valeur évocatrice des articles de 1899. Ils ne méritent plus ce nom de chroniques que France revendiquait pour les articles parus durant la pleine époque du procès. Si l'on considère la série dreyfusiste de *l'Histoire Contemporaine*, la courbe que France a suivie dans ses rapports avec l'actualité se trace : jusqu'au premier triomphe révisionniste, il accueille l'actualité avec prudence dans le roman, la schématise et la transporte dans l'intrigue déjà créée autour de l'abbé Guirel. Durant le procès, elle éclate dans les chroniques et se subordonne personnages et action. Mais après le jugement de Rennes, France recommence à prendre ses distances vis-à-vis d'elle : il la caricature dans un monde qui n'est plus véridique, puis se contente de la mentionner en rapport avec ses récits. Les procédés de sa polémique varient suivant la place qu'il accorde à la réalité brute : continuant d'abord le réalisme mitigé de la première *Histoire Contemporaine*, France retrouve durant le procès la véhémence personnelle, indignée, de ses premières prises de parti. Le ton de son indignation change lorsque la question politique passe au premier plan : elle devient ironie froide, et, dans une société où les royalistes figurent seuls, sous l'aspect de fantoches, France ne laisse plus de place à l'humain. Il s'évade enfin dans un univers imaginaire : s'il garde son attention pour les événements journaliers, ils n'envahissent pourtant plus le roman, qui prend une existence indépendante.

L'Histoire Contemporaine, telle qu'elle apparaît dans la version du journal, n'est pas seulement un document sur l'affaire Dreyfus et ses conséquences (le plus complet sans doute des documents de ce genre inscrits dans la littérature). Elle est aussi un témoignage de la manière dont France accepta de prendre part à la réalité. Ce témoignage n'est pas suspect : il a été porté sur-le-champ, semaine après semaine, il n'est pas une reconstruction postérieure aux événements. Ceux-ci, dans les chapitres mêmes qui les reflètent, sont interprétés sans l'objectivité relative à laquelle se serait contraint un historien.

(141) 9 et 10 décembre, articles de Jules Huret.

(142) Eugène Brieux, *La Robe Rouge*, 1900.

A. Bisson, *Le bon juge*, 1901.

Le caractère spécifique de la lutte que mène France, avant tout lutte d'intellectuel, s'y révèle : il ne s'identifie vraiment avec le monde, il ne l'accepte directement que dans la mesure où ce monde lui-même s'ordonne suivant les structures intellectuelles et morales (la morale étant alors, puisqu'il est question de mesurer l'idée de justice aux principes sociaux, une notion d'abord intellectuelle). La générosité de France, qui l'avait emporté par éclairs au moment des scandales panamistes, ne se donne libre cours dans le monde que lorsqu'une réflexion de l'intelligence la justifie pleinement. La polémique de France n'est reflet pur de l'actualité que durant le procès de Rennes et le procès Picquart qui l'annonce. Le reste du temps, France interpose entre le monde et lui des valeurs littéraires. Elles lui permettent des effets favorables à la lutte. Mais peut-être, déjà, un désaccord se révèle-t-il subtilement entre l'écrivain et son temps ; peut-être France a-t-il ressenti dans l'ordre du fait une déception que, à la différence de beaucoup d'intellectuels dreyfusistes, il refusa encore dans l'ordre de la pensée.

Le caractère primordial de l'intelligence pour France se manifeste en ce que, dans l'*Histoire Contemporaine*, au plus fort même de la lutte, les articles dans lesquels est traduite l'actualité sont toujours accompagnés d'articles de méditation, qui sont proprement l'histoire d'une pensée en marge de l'histoire d'une époque. Pour rendre les événements plus assimilables à la pensée, France les a d'abord transposés dans le temps ou l'espace, afin de leur faire perdre, par une mise en œuvre littéraire, l'aspect trop brutal et trop passionné de la réalité : il a ainsi écrit une série de récits allégoriques, où l'allégorie est toujours transparente. France combattait la formation des mythes, qu'il considérait comme des erreurs de l'âme collective, et ne cherchait pas à en créer lui-même (143) ; aussi ne manque-t-il point de traduire ses allégories lorsqu'elles ne sont pas évidentes : « Ce nom de Trublion [...] est celui d'une écuelle. Je trouve dans mon dictionnaire : « Trublion, écuelle de bois et de fer blanc, dans laquelle plusieurs matelots ou plusieurs soldats mangent ensemble. » Il y a là une allusion à quelque fait que j'ignore ». (144). Mais l'usage de l'allégorie permet de désincarner l'actualité, de la mettre au second degré et d'utiliser une érudition qui, pour France, n'est pas un moyen de fuir la lutte, mais bien un instrument de lutte. Dans une série d'articles qu'on peut mettre sur le même plan que les articles allégoriques (ils touchent de la même manière à l'actualité, qu'ils transcendent). France, pour servir la cause de Dreyfus et la cause socialiste, utilise des connaissances amassées par lui depuis longtemps sans but précis. Aucun de ces articles n'a été repris en volume ; ils semblent après l'événement alourdir sans utilité l'*Histoire Contemporaine*. Cependant, ils sont au contraire sur le moment les *Preuves* d'Anatole France, et leur caractère intellectuel témoigne de la manière dont l'écrivain comprit son rôle lors de l'affaire Dreyfus. Le 22 mars 1898, sous le titre « Une vieille Affaire », paraît un article où M. Mazure conte à Bergeret les mésaventures du physicien Chasles, qui crut posséder une quantité de lettres du xvii^e siècle alors qu'elles avaient été forgées par le célèbre faussaire Vrain-Lucas. Cette histoire re-

(143) Voir suite du chapitre, et note 91, l'anecdote de Miraut-Daussy.

(144) *Echo de Paris*, 29 novembre 1898, « Vieux textes traduits par M. Bergeret ». Passage non repris en volume.

Le 3 février 1890, Philippe d'Orléans avait fait une démarche pour tirer au sort et faire son service militaire. Comme il appartenait à une famille bannie, il avait été incarcéré quelques mois. Cet épisode lui avait valu le surnom de « Gamelle ».

constituée en 1870 par Charavay avait été contée plusieurs fois par France dans ses chroniques (145) ; il y cherche en 1898 la preuve que l'authenticité d'un document (à l'époque où le dossier de Dreyfus suscitait les querelles) ne peut pas facilement être assurée. « Mais dites-moi, M. Mazure [demande Bergeret] pensez-vous que les papiers de Vrain-Lucas eussent été publiquement reconnus faux si des passions populaires et des intérêts d'Etat eussent déterminé dans la nation un généreux désir de les trouver authentiques ? — En doutez-vous ? dit M. Mazure — J'en doute, dit M. Bergeret. » (146) Le 6 septembre, une semaine après le suicide d'Henry, France écrit « Sur des lettres de Marie-Antoinette » (147) un article dans le même esprit, mais non sur le même ton : la fausseté de la lettre où Dreyfus était nommé et qui avait servi de « preuve absolue » pour le général de Pellieux venait d'être démontrée (148) ; le dreyfusisme fondé sur la critique des textes triomphait. « Prétendre, comme on vient de le faire [écrit France] qu'il n'est pas possible d'arguer de faux une pièce sans l'avoir vue, c'est manquer du bon sens le plus vulgaire et c'est faire preuve aussi d'une incroyable ignorance des méthodes en usage dans les sciences historiques et philosophiques [...] Les textes qu'elle ne peut examiner extrinséquement, c'est-à-dire dans leurs formes extérieures, la critique les considère d'une façon intrinsèque, au point de vue moral et littéraire. Et il est remarquable que, pour beaucoup de raisons, les détenteurs d'une pièce ne sont pas les meilleurs juges de son authenticité. Nous venons de le voir. Nos anciens l'avaient déjà vu ». Et France rapporte l'histoire des lettres de Marie-Antoinette, qui, publiées par Feuillet de Conches, furent convaincues de fausseté par deux savants qui n'avaient pas en mains les manuscrits. « Feuillet de Conches n'était pas un sot et il avait pour lui le public. Geffroy et Schérer étaient seuls. Mais ils avaient raison. Ils ont triomphé ». La mésaventure de Feuillet de Conches, que France avait rappelée en 1895 dans l'*Univers Illustré* (149), vient désormais à l'appui des dreyfusistes. Quand, le 21 mars 1900, France retrace l'histoire des faux Louis XVII et des fausses Jeanne d'Arc (150), c'est pour faire remarquer en pleine agitation nationaliste que « les imposteurs n'ont pas besoin d'esprit pour faire des dupes. Je crois même [dit Bergeret] qu'il leur est avantageux de penser grossièrement. De la sorte ils correspondent mieux à l'intelligence des foules [...] L'homme est enclin à croire les choses en raison même de leur absurdité [...] Il me vient parfois une envie coupable de recueillir la fleur des erreurs humaines ».

Les articles dans lesquels Bergeret passe en revue les proverbes pour démontrer l'excellence du langage populaire (151), où il fait l'éloge des artisans attachés à la beauté (152) ou bien étudie l'ortho-

(145) *Bibliophile Français*, juillet 1870 : analyse du travail de Charavay, qui parut dans l'*Amateur d'Autographes* en mars de la même année.

Temps, 8 juillet 1888. *Non repris. Univers Illustré*, 27 avril 1895. *Non repris* (pp. 259-262).

(146) *Echo de Paris*, 29 mars 1898 « H. C. Propos en l'air ». *Non repris*.

(147) *Echo de Paris*, 6 septembre 1898. *Non repris*.

(148) Voir note 15. Le faux Henry avait été qualifié de « preuve absolue » par le général de Pellieux, lors de sa déposition au procès Zola, le 17 février 1898.

(149) *Univers Illustré*, 27 avril 1895. *Non repris*.

(150) *Figaro*, 21 mars 1900 « H. C. Curiosités historiques ». *Non repris*.

(151) *Figaro*, 27 décembre 1899 « H. C. Le vieux langage ». *Non repris*.

(152) *Figaro*, 30 mai 1900 « H. C. Au Petit Palais ». *Non repris*. Voir aussi l'allocution de France, le 13 avril 1900, au « Théâtre Civique » (30 A I, 41).

graphe comme une manifestation de l'orgueil social (153), ont paru au moment où France accentuait son évolution vers le socialisme. Et, loin de voir, dans ses récits de vieilles erreurs ou ses considérations sur les possibilités artistiques du peuple, des marques d'une pensée abstraite de la lutte, il faut bien plutôt en faire les témoignages de la forme de pensée qui a permis à France de prendre part à l'affaire Dreyfus et d'évoluer vers le socialisme. Habitué depuis longtemps à raisonner de façon purement intellectuelle sur l'authenticité d'une pièce, attaché dès sa jeunesse à une notion humaniste du génie populaire, il a l'occasion d'inscrire ces pensées dans le réel et de les transformer en action : mais elles restent primordiales, elles sont les racines de son opposition. Jadis à l'état indifférencié dans les chroniques, elles montrent ici la force de lutte qu'elles recèlent.

Par un mouvement inverse, France transforme la réalité en allégorie. Il écrit sur l'affaire Dreyfus des pastiches de la littérature grecque. Après la fuite d'Esterhazy, France fait converser sur le mode aristophanesque deux paysans de l'Attique (154) : « Bolbos — Tout cela est plus noir que l'ancre de Trophonios. » Trygée — Et le pis est que, dans les ténèbres, les polémiques font un bruit de ferraille qui me donne la colique.

Bolbos — Cela sent mauvais.

Trygée — Ce qui me fait peur, c'est la faiblesse du gouvernement. Je voudrais qu'il eût plus de vigueur, plus de... (Ici, un terme obscène)

Trygée : — Par Hercule ! Si tu es las de la liberté, si tu n'es pas content du régime démocratique, prends un tyran. En ce moment, un petit Pisistratide, amateur de chevaux, s'offre à toi. N'as-tu pas lu les lettres du jeune Trublion ? C'est un éphèbe bouillant.

Bolbos — Par Pollux ! Je ne sais plus où le trouver, ce jeune Trublion ! Il s'est fourré dans la valise de Prodotès, l'archer mède, qui a pris honteusement la fuite. » Trygée — Il espérait entrer à Athènes dans la valise de Prodotès. Quelle malice ! » Bolbos — Par Pollux ! Il offensa grandement Dikè ! »

Après avoir fait ainsi allusion à Ph. d'Orléans et à ses relations avec Esterhazy, France développe dans l'allégorie d'Hercule Atimos l'idée que l'État-Major a condamné Dreyfus innocent et absous le coupable Esterhazy pour ne pas revenir sur la chose jugée (155).

Cet article fut suivi une semaine plus tard d'une « Apologie » en faveur de Picquart (156), pastiche de Platon : « Ce que vous avez éprouvé, Athéniens, en écoutant mes accusateurs, je ne le sais [...] Athéniens, ce sont les recherches auxquelles je me suis livré qui m'ont attiré beaucoup d'inimitiés très fâcheuses et très graves, lesquelles sortiront beaucoup de calomnies et aussi le nom de juste qu'on me donne [...] Puisque, d'une part, les chefs que vous aviez

Cette idée de l'art populaire remonte à la jeunesse de France : Préface au *Livre du Bibliophile*, Lemerre 1874, et Préface aux *Cœuvres de Bernard Palissy*, 1880.

(153) *Figaro*, 3 octobre 1900 : « H. C. L'orthographe ». *Non repris*.

(154) *Echo de Paris*, 29 novembre 1898 « H. C. Vieux textes traduits par M. Bergeret ». L'article a été en partie repris dans *l'Anneau d'Améthyste*, chapitre XXIII. Mais le passage cité ici, premier texte lu par M. Bergeret, n'a pas été repris.

(155) *Echo de Paris*, ibidem. *Anneau d'Améthyste*, chapitre XXIII. L'allégorie des deux Hercules prend tout son sens quand on la compare au chapitre IV de *l'Anneau d'Améthyste*, où Bergeret explique à Goubin qu'Hercule est la parfaite image de l'homme dans le monde.

(156) *Echo de Paris*, 6 décembre 1898 « H. C. L'Apologie ». Article *non repris*. (« M. Bergeret, quand il monta en chaire, fut acclamé par ses élèves. Car les temps étaient changés... »)

désignés pour me condamner, m'ayant assigné un poste de combat à Polidée, à Amphipolis et à Delium, je suis resté à ce poste [...] J'aurais agi bien étrangement, Athéniens, si, d'une autre part, placé par le Dieu, comme je pense, pour examiner certaines choses, j'avais, par crainte de la mort ou par toute autre crainte, abandonné mon poste [...] Si vous me renvoyez absous, contrairement à l'avis d'Anytos, si vous me dites : « Nous te renvoyons à la condition que tu ne te livreras plus à ces recherches que nous te reprochons », je vous répondrai : « J'obéirai au Dieu plutôt qu'à vous ».

Comme le procès de Rennes allait s'ouvrir, France imagine une satire tellement amère de la crédulité publique, qu'elle est la seule de cette espèce dans l'*Histoire Contemporaine*. L'allégorie ne consiste plus dans le pastiche d'une forme littéraire, mais dans un saut délibéré du réel dans l'imaginaire, caricature de l'Enquête publiée par Quesnay de Beaurepaire dans l'*Echo de Paris* (157) : « Vous connaissez l'enquête de la semaine dernière. Elle avait paru, peut-être, insuffisante, si j'ose dire. Aussi le magistrat amateur qui l'avait dirigée vient-il de procéder à une information supplémentaire. Maintenant, c'est fini de rire. Les nouvelles dispositions sont accablantes [...] Le traître qu'on croyait en relations avec l'Allemagne, l'Italie, la Russie et la Suisse, correspondait avec la Chine [...] Dreyfus a livré au Céléste Empire le secret des procédés en usage dans notre armée pour cirer les basanes et les souliers des hommes [...] les ouvriers militaires de nos ateliers de Bourges fabriquaient avec des précautions infinies, dans le plus profond mystère, un produit qui, répandu sur les divers cuirs des effets militaires, y jette ce sombre éclat qu'aucun regard ne peut soutenir sans charme ni sans trouble [...] Le capitaine Dreyfus mit la main sur un exemplaire autographié du formulaire et, l'introduisant dans un sachet en forme de scapulaire qu'il portait sous ses vêtements (Enquête, 2^e groupe, témoin n° 23), il l'emporta pour le vendre à la Chine. Or, personne n'ignore que nous sommes menacés du péril jaune [...] Cette trahison de Dreyfus est établie par les témoins 68 et 69. » Les dépositions bouffonnes des témoins, dont l'un, « dame concierge », « refuse de se nommer pour n'être pas exposée aux vengeances du syndicat juif », achèvent de donner à l'article l'allure d'un pamphlet sans aucune valeur littéraire, où la transposition allégorique vise seulement à la démystification. France était alors en plein contact avec le monde, et son ironie âcre n'était qu'une façon de peser sur lui davantage, en mettant l'absurdité du côté des antidreyfusards.

L'année 1900 marque le retour de France à un système littéraire d'allégories. Il représente les nationalistes par Jean Coq et Jean Mouton (158) : « Jean Coq allait devant, la tête haute et le mollet tendu. Jean Mouton allait derrière, gras et frisé. Toute la ville retenissait de leur cocorico et de leur bée, bée, bée [...] Jean Coq et Jean Mouton sont républicains. Jean Coq vote, à chaque élection, pour le candidat impérialiste, et Jean Mouton pour le candidat royaliste ;

(157) Voir note 17. Quesnay de Beaurepaire, dans l'enquête qu'il éditait dans l'*Echo de Paris*, citait 31 témoins qui parlaient tous par on-dit ou par allusions. L'article de France parut le 2 août 1899 dans le *Figaro* et n'a pas été repris (« M. Bergeret à Paris »). C'est un premier crayon du livre VI de l'*Ile des Pingouins*, I, « L'affaire des quatre-vingt mille bottes de foin ».

(158) *Figaro*, 18 avril 1900, « Sur le trottoir roulant ». Repris pour ce passage dans *M. B. à Paris*, XX. Les nationalistes avaient essayé de faire naître une guerre entre la France et l'Angleterre lors du conflit anglo-boër (octobre 1899-milieu de 1900). Les nationalistes saisirent tous les prétextes pour inciter à la guerre, notamment la reprise de l'*Aiglon* en mars 1900 par Sarah Bernhardt.

mais ils sont tous deux républicains plébiscitaires, n'imaginant rien de mieux, pour affermir le gouvernement de leur choix, que de le livrer aux hasards d'un suffrage obscur et tumultueux. En quoi ils se montrent habiles gens. En effet, il vous est profitable, si vous possédez une maison, de la jouer aux dés contre une botte de foin, car, par ce moyen, vous risquez de gagner votre maison, ce dont vous serez bien avancés ». Ces personnages reparaissent le 8 août, dans l'article intitulé « Prophéties ». France leur fait déclarer la guerre à l'intelligence : « Nous avons pris soin de ne pas penser. C'est quelque chose de mauvais que de penser. On ne sait où cela vous mène. Nous avons vu que nos adversaires pensaient. Cela nous a inspiré une juste horreur de la pensée. Et rien d'intellectuel n'a troublé la douce union des nationalistes. » Jean Mouton déploie devant M. Bergeret un plan de conquête visiblement calqué sur celui de Picrocholle : « Dès l'avènement du nationalisme, nous nous mettons en campagne. En six semaines, nous détruisons la flotte britannique, nous débarquons à Douvres, et nous occupons toutes les colonies anglaises. Nous enrégimentons les Indiens [...] Nous envahissons l'Allemagne et nous l'annexons [...] L'Allemagne conquise, nous partageons le globe avec la Russie. Nous lui donnons la Chine, et nous prenons le reste. Voilà le nationalisme ! » (159). C'était le temps de l'expédition de Chine, dans laquelle les nationalistes, malgré leurs déclarations, ne mirent pas de zèle à s'enrôler. Bergeret en raille Coq et Mouton le 29 août, et France fait prononcer à Jean Coq l'apologie de la paix nationaliste, « terrible, éperonnée, sonore, équestre [...] implacable et farouche, menaçante, horrible, flamboyante, grondante, tonnante, fulgurante, qui lancera des éclairs. »

Les royalistes sont représentés par les Trublions, dont France avait créé le type dès novembre 1898 (160). L'allégorie est plus cohérente et plus frappante que celle de Coq et Mouton, parce que France la développe entièrement comme un pastiche du xvi^e siècle. La langue et la manière des écrivains de ce siècle troublé convenaient particulièrement à l'évocation des luttes contemporaines, et permettaient des identifications suffisamment transparentes. Trublion est Ph. d'Orléans, Tintinnabule Deroulède récemment banni de France (161), Robin Mielleux, Méline, et Gelgopole, Mercier (162). On reconnaît aisément dans les « marranes » les Juifs antisémites, dans les « moines mendiants et faiseurs d'almanachs » les Assomptionnistes, dans les « démagogues » les nationalistes. En même temps, le choix du langage du xvi^e siècle permet à France des énumérations pittoresques. Les démagogues sont « misoxènes, xénophobes, xénoctones et xénophages » (163) ; Mielleux parle de la « favorable, bénigne,

(159) Article *non repris*.

(160) *Echo de Paris*, 29 novembre 1898 : « H. C. Vieux textes traduits par M. Bergeret ». Passage *non repris*. « Il n'est pas facile de savoir qui sont en réalité les personnages que le poète nomme Prodôtès et Trublion. Prodôtès signifie traître. Ce n'est pas douteux. Quant à ce Trublion, qui s'offre aux Athéniens pour exercer la tyrannie, nous voyons que c'est un descendant des tyrans, un Pisistratide. L'histoire ne nous apprend rien de ce personnage. Ce nom de Trublion, que lui donne le poète, ne nous renseigne point tout d'abord. Ce nom est celui d'une écuelle. Je lis dans mon dictionnaire : « Trublion, écuelle de bois et de fer-blanc, dans laquelle plusieurs matelots ou plusieurs soldats mangent ensemble ».

(161) En janvier 1900 ; la Haute Cour condamna Deroulède à dix ans de bannissement.

(162) Du grec γελοπωλῶ, brocanter. Le nom de Gelgopole n'est pas dans l'article du 9 mai 1900, mais dans le volume.

(163) *M. B.* VIII, 101. Le passage n'est pas dans l'article du 9 mai 1900, *Figaro* : « H. C. Les Trublions ».

lénifiante et détergente volonté de apaisement » (164). France crée des verbes inattendus. associe des termes sonores : il raille les « Trublions trublionnant et tintinnabulant » (165). Il se plaît à décrire l'Exposition Universelle en termes du xvi^e siècle (166), et explique la trêve de l'Exposition comme une feinte, par le discours tout rabelaisien qu'il prête à Robin Mielleux (167). Dans *M. Bergeret à Paris*, l'allégorie peut paraître tourner court. Mais dans la version du journal, elle recevait sa conclusion, et France, dans l'article du 15 août 1900 intitulé « Prophéties », la reliait à l'allégorie de Jean Coq et de Jean Mouton, elle aussi consacrée au nationalisme (168). « S'il y avait encore une sibylle à Panzoust [déclare M. Bergeret] j'irais la consulter, pour l'amour du gentil Rabelais [...] Je lui demanderais, par exemple, ce qu'il doit advenir des Trublions qui, pour l'heure, infestent le beau pays de France. » Il imagine les prophéties de la Sibylle, qui font prévoir l'échec des Trublions en raison surtout du cléricalisme qu'ils professent. Son troisième oracle :

« *Trublion bleu, vert ou bien jaune,
Tant vaut la pièce tant vaut l'aune* » .

est interprété de cette manière par Jean Marteau : « La sibylle exprime cette pensée que les Trublions ne sont pas tous de la même couleur, qu'il y en a de verts : ce sont les bonapartistes ; qu'il y en a de bleus : ce sont des républicains, et qu'il y en a de jaunes : ce sont les royalistes qui étaient blancs et qui ont jauni... — Et bien ! cette fois, Messieurs, vous n'y êtes pas, s'écria fièrement M. Bergeret, et le distique n'a pas le sens que vous croyez. Je serais moi-même incapable de le comprendre, s'il ne m'était expliqué par une déclaration que Jean Mouton m'a faite hier. Voilà ce que m'a déclaré Jean Mouton : — Je ne suis pas un intellectuel, Dieu merci ! Mais vous auriez tort de me prendre pour un imbécile [...] Les nationalistes sont les uns royalistes, les autres césariens. C'est pourquoi moi, Jean Mouton, étant républicain, je suis nationaliste. En effet, je pense qu'en mélangeant l'empire et la royauté, on obtiendra la république, comme on fait du vert en mêlant du bleu et du jaune ». « Le trublionnage [conclut M. Bergeret] sévit et passe. Si l'on peut dire qu'il règne, c'est comme on dit que règne une épidémie de variole ou de typhus. Mais on ne sait quand la contagion cessera, ni les ravages qu'elle peut faire dans des populations affaiblies et fatiguées. »

Ces allégories de Coq et Mouton, des Trublions, et les pastiches de l'Antiquité, ont été écrits pour combattre plus aisément que dans la réalité brute et d'un autre point de vue les puissances de l'erreur. Sans doute, il entre dans ces articles de France une part de jeu et un plaisir personnel d'érudit qui s'attarde à imiter aussi bien que possible Aristophane, Platon ou Rabelais. Mais France ne perd jamais de vue leur relation au présent, traduit les allusions, et choisit pour ses contemporains des noms caractéristiques au point que l'un d'eux (Trublion) est passé dans le langage courant. En imitant les écrivains les plus connus pour leur force polémique, il appelle à lui cette force, crée chez le lecteur une association d'idées : il unit Picquart et

(164) *Figaro*, 27 juin 1900 : « H. C. L'apaisement des Trublions ». *M. B.* XXVI, 384.

(165) *M. B.* VIII, 109. *Figaro*, 9 mai 1900.

(166) *M. B.* XXVI, *Figaro*, 27 juin 1900.

(167) *Ibidem*.

(168) *Figaro*, 15 août 1900 : « H. C. Prophéties ». *Non repris*.

Socrate, les nationalistes et les Ligueurs. Ainsi les personnages du temps deviennent-ils plus aisément des types : ils se distinguent en « justes » et « injustes » avec une netteté qui appartient non à la vie courante, mais à la vie purifiée et simplifiée des « exemples » gardés dans la littérature classique.

En outre, la transposition de la réalité aux siècles passés, aux mœurs perdues, permet au lecteur de prendre artificiellement ses distances par rapport à son propre temps. L'objectivité du jugement devient plus facile, parce que personnages et événements sont dépouillés des passions présentes. France ne cache pas son intention polémique en écrivant ces récits demi-réels, demi-inventés, qui donnent un contour précis à une réalité toujours un peu floue. Dans un article paru le 6 septembre 1899 sous le titre : « Lettre de M. Bergeret à un ami » et non repris en volume, France transpose l'affaire Dreyfus en termes de civilisation grecque et fait expliquer ses intentions par Bergeret : « L'Affaire devint une révélation surnaturelle, une apocalypse. Un tel état d'esprit fait obstacle assurément à la diffusion de la vérité rationnelle ; car ceux qui ont reçu des révélations d'en haut sont peu accessibles aux preuves scientifiques. Sans cela, l'affaire Dreyfus pourrait être exposée en trente lignes, si clairement qu'il n'y aurait pas deux façons de conclure. C'est ce que je vais faire tout de suite en remplaçant des noms devenus théologiques par des noms qui n'ont point de signification particulière pour mes compatriotes. Voici les faits de la cause :

Le soldat athénien Philostrate est accusé par ses chefs d'avoir livré plusieurs secrets de l'armée à Tissapherne, satrape du Grand Roi [...] L'accusation est fondée uniquement sur une lettre [...] Il est prouvé aujourd'hui que cette lettre est l'œuvre d'un autre soldat athénien, nommé Melanthios [...]

Voilà bien l'Affaire en substance. Je n'ai changé que les noms. Je les ai changés dans le faible espoir de faire entendre ainsi la vérité à ces esprits pieux [...] qui, n'ayant pas la force de regarder en face l'innocence de Dreyfus, ne seront point offusqués par celle de Philostrate, et pourront enfin être justes ».

C'est ainsi que les allégories de France qui portent directement sur l'affaire Dreyfus et le nationalisme rejoignent, dans l'usage que France y fait de l'érudition et la manière dont elles traitent le temps présent, les articles où l'écrivain rappelle les faux bibliographiques et les imposteurs fameux. Les uns et les autres veulent amener le lecteur à une réflexion dégagée des passions de l'heure, et à la haine de l'erreur. Tantôt France applique un cas érudit à l'actualité, tantôt il dépouille l'actualité de son caractère trop pressant. Lui-même rapproche ces deux procédés de lutte, lorsque pour figurer les mensonges du journal que lisent Jean Coq et Jean Mouton, il atteste en une longue invocation les « faussaires [...], menteurs insignes, trompeurs illustres », au nombre desquels il compte Vrain-Lucas et les fausses Pucelles d'Orléans.

D'une signification plus générale sont les allégories qui étudient l'homme à travers les animaux. C'est en août 1898, en pleine dépression dreyfusiste (169), que France créa le personnage du petit

(169) *Echo de Paris*, 9 août : « Riquet ». 16 août : « Riquet ». 23 août : « H. C. Sympathie ». *Anneau d'Améthyste*, chapitre VI.

Au mois d'août 1898, juste avant le suicide d'Henry, la condamnation de Zola avait été confirmée par la Cour de Cassation, la chambre des mises en accusation avait débouté Bertulus qui lui transmettait une plainte concernant Esterhazy ; celui-ci avait bénéficié d'un non-lieu dans le procès Picquart. Le mois précédent,

chien Riquet ; il reparait dans l'*Histoire Contemporaine* toutes les fois que l'agitation antidreyfusiste et nationaliste se fait plus grande (170), parce qu'il figure le penchant des hommes à créer des mensonges métaphysiques. Et comme il est un personnage sympathique à bien des égards et décrit avec amour, la critique de l'homme s'atténue à travers lui, devient acceptable pour le lecteur. Cette étude d'une âme canine est aussi un jeu ; mais en son principe, elle comporte une leçon de morale : l'homme est considéré par France comme un animal supérieur sans doute, mais qui ne se distingue pas des autres d'une manière radicale. Si France prête à Riquet beaucoup de sentiments humains, c'est parce que l'homme n'est pas le reflet de Dieu dans la nature, comme l'enseigne le christianisme. « Sans doute [dit Bergeret] (171) j'ai [...] jeté sur l'univers une vue qu'il ne jettera jamais. Mais au regard de la vérité absolue, on peut dire que ma connaissance égale la sienne par sa petitesse. C'est, comme la sienne, un point géométrique dans l'infini [...] nous ne saurons jamais, ni l'un ni l'autre, ce que nous faisons ici et pourquoi nous y sommes ». Par l'étude du petit chien, France peut insinuer des idées qui font sourire tout d'abord, mais détruisent profondément la conception chrétienne du monde. Riquet représente les antidreyfusistes qui huent Bergeret et Leterrier, parce qu'« il identifie le crime et le châtement, de telle manière que, pour lui, une mauvaise action est une action dont on est puni [...] le juste et l'injuste n'embarrassent point son infaillible sagesse » (172). Il ne connaît pas « la charité du genre humain », parce que les humains primitifs qui ont instruit sa race ne la connaissaient pas non plus : ainsi la fureur des antidreyfusards est rapportée à un état non civilisé de la société. Riquet ne conçoit la piété que parce qu'il a peur, ne comprenant pas les actions des hommes : il donne des « signes d'adoration » à Pauline, parce qu'elle l'a jeté dans une malle profonde (173). Enfin, le 28 février 1900, M. Bergeret fait à la princesse Zouloff la théorie complète du système canin du monde (174). Parues séparément, les « Pensées de Riquet » ne font que suggérer ce que France exprime clairement dans l'article, l'analogie de ce système avec les systèmes de philosophie humains, plus vastes, mais aussi peu fondés en raison. Ce n'est point par hasard qu'il choisit en exemple la philosophie d'Aristote, fondement de la scolastique. Riquet est aussi une image des nationalistes, mais plus aimable, parce qu'il est plus innocent qu'eux : « Les

Cavaignac avait prononcé le fameux discours des « Preuves » qui semblait condamner définitivement Dreyfus.

(170) 20 décembre 1898, « H. C. Monsieur Bergeret ». La preuve du peu d'optimisme des dreyfusistes à cette date est donnée par une lettre de Michel Bréal à France (B. N., 9 décembre 1898). « Il me semble que nous faisons de l'histoire de France à rebours. Nous allons bientôt passer des temps modernes à l'ancienne monarchie, pour arriver ensuite au Moyen-Âge ». « Je lisais hier dans le *Temps* un jugement de tribunal où il est parlé de race ».

28 février 1900 « H. C. Riquet ». C'était le moment où, malgré le procès des ligues, l'agitation nationaliste était la plus forte.

26 septembre 1900 « H. C. Riquet ». C'était le moment des désaccords entre les socialistes.

(171) *Anneau d'Améthyste*, VI, 167. *Echo de Paris*, 9 août 1898 : « Riquet ».

(172) *Echo de Paris*, 15 novembre 1898 « H. C. La pierre » *Anneau d'Améthyste*, XII, 257-258.

(173) *Figaro*, 26 septembre 1900 « H. C. Riquet ». Repris dans *Crainquebille*, *Putois*, 105-114.

(174) 28 février 1900, « H. C. Riquet ». Article non repris, sauf les « Pensées de Riquet » dans *Crainquebille*, *Putois*, *Riquet...*, pp. 117-124.

animaux ne diffèrent pas essentiellement des hommes. Leurs organes ressemblent aux nôtres ; leur pensée est proche de la nôtre. Ce sont des parents... [Riquet] est fétichiste. Il attribue aux objets qui l'entourent une puissance maligne ou bienfaisante, une volonté favorable ou contraire, qu'on peut changer par la prière et la supplication. Il n'a aucune idée de la constance des lois qui gouvernent la nature. Les hommes, pour la plupart, ne se font pas de la nature une idée bien différente de celle que se fait Riquet. Leurs organes plus complexes, en leur procurant des connaissances plus variées, leur donnent sujet de se tromper plus abondamment, d'une façon plus inepte et plus féroce, voilà tout ! [...] Je lis toutes les pensées [de Riquet] dans ses yeux, et quand il en a d'intéressantes, je les note dans ce cahier [...] M. Emile Faguet a écrit un jour qu'Homère n'avait point d'idées générales [...] Dans le fait, Homère avait des idées générales. Mais il en avait moins que M. Renan. C'est ce que voulait dire M. Faguet. Riquet a des idées générales. Mais il en a moins qu'Homère [...] Que voulez-vous que ce soit, madame, sinon une physique, une métaphysique et une éthique, un système du monde, une philosophie canine ? Cela ressemble à l'œuvre d'Aristote dans la mesure où Riquet lui-même ressemble au Stagirite. C'est-à-dire un peu » (175). France, sous le couvert de ces Pensées (176), raille les imperfections intellectuelles et morales qu'il raillait depuis la querelle du *Disciple*, et qui, s'incrivant dans la réalité nationaliste, avaient pris une force matérielle : anthropocentrisme, doctrine métaphysique de la tentation, religion fondée sur la crainte et l'ignorance, notions du mystère, du châtimement et de la récompense qui renvoient aux notions chrétiennes, et animisme universel. France symbolise dans ces Pensées « L'Opinion Publique », et s'en explique dans son article du 7 mars 1900 (177) : « Le marbre noir est à la glace étamée ce que l'intelligence de ce pauvre chien est à la nôtre. Nous ne sommes pas plus que lui les miroirs du monde.

Et vous voulez que mon infirmité tienne pour grande une multitude d'infirmités semblables à elle. En vain une fourmi s'en rapportera à la pensée générale des fourmis : elle ignorera toujours la cause des choses. Les explications du monde et de la vie que l'autorité des antiques traditions a imposées aux diverses communautés humaines sont absurdes et contradictoires. Ce sont les interprétations les plus ineptes et les plus féroces qui ont prévalu. »

France perpétua le système d'allégorie animale des vices humains dans « Les Juges intègres », conte paru le 26 décembre 1900 (178). Il doublait un dialogue entre juges d'un dialogue entre leurs chevaux, et non sans intention : car les paroles qui peuvent sembler légitimes dans la bouche du « Premier Juge », adepte de la pérennité des lois, défenseur de leur principe divin, deviennent ridicules lorsque son cheval Blanchet les prend à sa charge. Pourtant il raisonne de la même manière, et par voie d'analogie, le discours de son maître paraît ridicule. La transposition est systématique, dans le langage chevalin, de la métaphysique et de l'anthropocentrisme : Blanchet déclare que « le cheval est évidemment la fin dernière et le but final de la création », et que les chevaux dans leur cité « feront des lois sous l'inspiration du cheval céleste qui a créé tous les che-

(175) Passage non repris.

(176) Ces « Pensées », recueillies par M. Bergeret dans « un petit cahier jaune », sont déjà numérotées dans l'article du *Figaro*.

(177) *Figaro*, 7 mars 1900, « H. C. L'Opinion publique ». Article non repris.

(178) *Figaro*. Repris dans *Crainquebille...*, pp. 241-251.

vaut [...] Le cheval a été mis au monde pour souffrir [...] s'il ne souffre pas, il va en sens contraire de ses fins ». L'homme est mis une fois encore au rang des animaux ; comme Cyrano de Bergerac, comme Swift, France revêt des formes aimables du conte une critique amère de l'orgueil humain, origine des erreurs religieuses et de la justice considérée comme une abstraction.

Les allégories de l'*Histoire Contemporaine* entrent dans le système polémique de France : elles sont un repos pour le lecteur, comportent un plaisir d'érudition et transportent dans un monde imaginaire. Mais elles ne sont pas moins l'image transparente d'une réalité qu'elles ne simplifient que pour la critiquer plus efficacement. « N'est-il pas bien rassurant [écrivait Montesquiou en avril 1899] de penser que les commentateurs hésitants et les exégètes incertains de notre époque troublée, en verront les rayons divisés se polariser pacifiquement à travers le prisme épiscopal de votre Anneau d'Améthyste ? »

Les temps viendront, où l'on étudiera l'Histoire de France dans vos beaux petits Romans Grecs, contemporains de Dreyfus... et de Daphnis — et où dans l'anachronisme des civilisations et des races, des chaires seront fondées pour établir que Riquet fut le nom du chien d'Alcibiade. » (179)

Lorsqu'en 1900, France s'éloigna quelque peu d'une actualité politique qui le décevait, ses récits prirent une valeur propre et furent développés pour eux-mêmes. L'histoire de Gallion, contée par M. Bergeret pour montrer que le socialisme ne mourrait pas de ses scissions (180), peut être abstraite de cette intention ; elle fut éditée sans inconvénient dans *La Pierre Blanche* (181). Elle a un sens bien plus général de méditation sur l'histoire. France devait dire dans l'*Almanach du Bibliophile* de 1901 (182) combien cette prétendue science était irrationnelle et sujette aux opinions de ceux qui l'écrivaient : « Les travaux de M. Aulard et de ses disciples, d'une part ; l'*Histoire Socialiste* de Jaurès, d'une autre part, auront pour effet, ce semble, de substituer à l'ordre admis des faits un autre ordre de faits, et de changer la charpente même de l'histoire de la Révolution [...] Si le siècle qui vient de s'achever a apporté une idée au monde, c'est peut-être celle de la mobilité des formes politiques et légales. Cette idée résulte de notre conception du perpétuel devenir et de la fuite incessante des choses. » L'histoire de Gallion rejoint celle du « Procureur de Judée » ; elle a une force antichrétienne, parce que le christianisme y est assumé par Saint Paul dédaigné des puissants, promoteur de querelles obscures de synagogue, et que les morts successives des religions y sont reconnues. Cependant, France était tellement habitué à poser les problèmes en termes politiques et à donner à ses récits une conclusion pratique, active, que la morale qu'il tire de l'histoire de Gallion est bien différente de la conclusion désabusée du « Procureur de Judée ». France ne se place plus au point de vue

(179) Lettre éditée dans *Critique* 38, numéro 14, p. 3, juin 1939.

(180) « Il y avait vingt ans environ que le Nazaréen était mort. La petite église qu'il avait laissée était divisée. Pierre et Paul s'entendaient à peu près comme aujourd'hui Guesde et Jaurès. Je tiens à faire tout de suite cette remarque, pour qu'on ne dise plus que les partis divisés périront. Il y a bien des siècles qu'on répète cette maxime. Elle est vieille ; c'est une vieille sottise, voilà tout. » *Figaro*, 22 août 1900. Passage non repris.

(181) *Sur La Pierre Blanche*, II, 29-135. L'histoire de Gallion y est très développée mais sans le contexte politique que France lui donnait en 1900.

(182) *Almanach du Bibliophile*, Pelletan 1901. « Sur l'histoire du dix-neuvième siècle » (pp. 89-94).

personnel, mais au point de vue collectif : l'histoire de Gallion est une leçon sur la valeur du socialisme et non plus une preuve de l'inanité des actions humaines. Sans doute Renan n'a-t-il pas tout à fait raison lorsqu'il accuse Gallion de n'avoir prêté aucune attention à saint Paul : « Il faut être juste. Le proconsul d'Achaïe ne pouvait pourtant pas deviner que parmi ces marchands qui se plaignaient en mauvais grec [...] il se trouvait un homme capable d'imprimer dans l'âme des simples les imaginations de sa tête ardente [...] Non, le proconsul d'Achaïe ne pouvait pas deviner cela. » (183). D'ailleurs, « Paul faisait l'avenir, mais il ne le connaissait pas. Il croyait à la fin prochaine du monde [...] Il annonçait que tout allait finir avant trente ans. C'est ainsi qu'il fondait une religion pour dix-neuf siècles et plus. » (184). Le proconsul devant l'apôtre se trouvait dans la même situation qu'un gouverneur de colonies devant un anarchiste.

Mais l'histoire de Gallion doit servir d'exemple aux intellectuels contemporains qui seraient tentés de mépriser le socialisme. Car, jugé en relation avec le temps présent, « si vraiment Gallion méprisait ce laid petit Juif qui se querellait avec la juiverie des ports, Gallion eut tort. Il ne faut mépriser personne [...] Nous lettrés, savants, politiques, nous laissons passer sans le reconnaître l'artisan des temps nouveaux. Il porte un bourgeron. Il a les mains noires. Il parle de justice future [...] Le monde qu'il aura créé passera, en bien et en mal, toutes ses idées et toutes ses espérances et sera peut-être contraire à toutes ses volontés. Et cependant ce sera sa création [...] On ne crée que dans l'ignorance et dans le rêve [...] Il n'y a que les utopistes qui aient raison pour l'avenir. » (185)

Une anecdote érudite que France connaissait depuis longtemps et qu'il interprétait en un sens littéral (comme il se voit dans l'anecdote analogue du « Procureur de Judée ») entre à son tour dans le domaine de l'allégorie qui, à mi-chemin entre la réalité et la méditation sur la réalité, se charge de signification polémique. Saint Paul représente le christianisme, et, à ce titre, France ne lui est pas favorable. Mais il est aussi le socialisme, et France lui donne raison alors. Gallion est juste quand il est seulement le proconsul d'Achaïe, injuste quand il est un économiste dédaigneux de l'évolution ouvrière. Les personnages deviennent ambigus ; à travers eux, France exprime sa conception du socialisme aussi bien que sa défiance envers l'histoire. Un gauchissement de l'anecdote, un parti-pris de refléter l'état contemporain de la société transforme l'ancienne érudition de France, qui devient participante au monde.

C'est au contraire une allégorie familière que celle de « Putois » (186) : en ce récit, France étudie au microscope la naissance d'un mythe, afin de mieux combattre la force de l'erreur. Putois est créé, dans la médiocrité d'une ville de province, par la peur que ressent madame Bergeret mère à l'idée d'être invitée par une vieille tante. Ce jardinier imaginaire prend force, car la pensée a une vie propre et des conséquences infinies : on lui attribue un aspect physique, on porte des jugements sur lui ; il est le prétexte d'une hallucination collective, car les habitants de Saint-Omer prétendent tous le connaître. Enfin il passe à l'action, commet des vols, séduit des

(183) *Figaro*, 12 septembre 1900. « H. C. Prophéties ». Passage *non repris*.

(184) *Ibidem*. Phrases développées p. 161 de *Sur la Pierre Blanche*.

(185) *Ibidem*, *non repris*.

(186) *Figaro*, 17 octobre 1900 : « H. C. Putois ». — 24 octobre 1900 : « H. C. Putois réalisé ». — 31 octobre 1900 : « H. C. Putois achevé ». — Repris dans *Crainquebille, Putois, Riquet...* pp. 67-101.

bonnes, entre dans l'univers des enfants Bergeret et manque se manifester devant sa créatrice même. La familiarité du conte est relevée par les comparaisons de Putois avec Quaresmeprenant et Merlin. Son innocence n'est qu'apparente, et faite pour tromper le lecteur. France attaque à travers Putois toutes les créations mythiques des hommes, au premier rang desquelles il place le christianisme : « Je ne sais plus qui a dit autrefois : « Je suis celui qui est. » Excusez le défaut de ma mémoire. On ne peut tout se rappeler. Mais l'inconnu qui parla de la sorte commit une rare imprudence. En donnant à entendre [...] qu'il était dépourvu d'attributs [...] il proclama qu'il n'existait pas [...] Je parie qu'on n'a plus entendu parler de lui. — Vous avez perdu, répliqua M. Bergeret. Il a corrigé le mauvais effet de cette parole égoïste en s'appliquant des potées d'adjectifs. » Ces réflexions ne se trouvent pas dans la version du journal. Mais France y donne au conte une signification plus générale encore, en faisant raisonner ainsi Jean Marteau et Bergeret : « ... De ce petit verbe « être », qui ne signifie pas grand-chose, qui, à y regarder de près, ne signifie rien par lui-même, et n'est que le lien de l'attribut au sujet, faire une substance, c'est un grand coup du génie métaphysique.

— Mais remarquez aussi, M. Bergeret, que le génie métaphysique a découvert que pour exister réellement, il faut n'avoir aucun moyen d'existence et que l'être est ce qui n'est pas.

— Je crois en effet que cela s'enseigne, dit M. Bergeret. Depuis qu'ils ne croient plus à « Peau-d'Ane », les hommes croient à la métaphysique. Leur crédulité n'a pas diminué.

— Dites, cher Monsieur, que leur aptitude à l'erreur a beaucoup augmenté depuis l'âge des cavernes. »

Le dernier des récits attribués à Bergeret, « L'Affaire Crainquebille », est aussi un récit allégorique, malgré son apparent réalisme. Tout d'abord parce qu'il est une transposition de l'affaire Dreyfus à un cas, il est vrai, de valeur plus générale, mais analogique. Ici comme dans l'affaire Dreyfus, il est avant tout question de la structure même de la justice, que les interventions du président Magnaud dénonçaient à ce moment aussi comme mauvaises. Sans doute la réalité y est-elle critiquée, mais par l'intermédiaire de la pensée et à travers elle. Ce n'est pas la condition de Crainquebille, ni sa vie journalière, qui sont présentées au début du récit : c'est Crainquebille dans son humilité, en face de « la majesté de la justice » (187). Le contraste est d'abord un contraste idéal. France a besoin d'imaginer Crainquebille mettant en doute la légitimité des formes de la justice, assimilant à lui le Christ du prétoire, prononçant un plaidoyer qu'il ne saurait prononcer en réalité : « Il ne se demanda pas ce que voulaient dire ce buste et ce crucifix et il ne rechercha pas si Jésus et Marianne [...] s'accordaient [...] il ne se livrait à aucune considération historique, politique ou sociale. » (188). Mais France s'y livre en son nom, parce que l'« Affaire Crainquebille » doit mettre en présence dès le début un accusé impuissant et une Justice injuste par principe.

Sans nul doute, le drame social existe, et la générosité de France est en jeu. Mais elle se joue elle-même à travers des images déjà fixées : les mendiants dont il est question dans l'*Univers Illustré* (189), Pied-

(187) *Figaro*, 21 novembre 1900 « H. C. L'affaire Crainquebille ». *Crainquebille*, I, 5.

(188) Ibidem, 6.

(189) *Univers Illustré*, 12 juillet 1890, p. 434. Voir chapitre précédent, note 133.

d'Alouette (190) et Clopinel (191) sont les prototypes de Crainquebille. France n'a pas trouvé Crainquebille dans la rue, il l'y a transporté. Crainquebille a gardé en son rôle de marchand ambulant l'aspect très individualiste qu'avaient les mendiants franciens. Figuration intellectuelle avant d'être réelle, il est victime de la société, mais il n'appartient pas lui-même à la société : le quartier commerçant dans lequel il vit n'est pas un quartier populaire, en ce sens que petits marchands et prostituées ne constituent nullement dans le récit une classe, dont Crainquebille aussi ferait partie. France a créé son type avant d'être acquis au socialisme. Du reste, il a besoin d'un personnage isolé devant la justice comme l'a été Dreyfus, par le seul fait qu'il a été condamné : Madame Cointreau et Madame Laure identifient le crime au châtement, parce qu'elles sont à la fois victimes et adeptes d'une notion métaphysique de la justice, comme l'ont été les antidreyfusistes. France pense le monde de Crainquebille en termes abstraits qu'il insère ensuite dans le concret. Rien qui, dans la nouvelle, évoque une lutte de classes : ce serait une erreur que de considérer « Crainquebille » comme ayant une signification socialiste, se rapportant à la situation réelle des ouvriers. Les personnages y sont dessinés comme dans un apologue, pour servir à une démonstration. Chacun est reconnaissable à un signe, Madame Cointreau à l'aigreur de son langage, Crainquebille aux manifestations répétées de son étonnement devant des faits qui le dépassent, l'agent Matra au ridicule de l'obsession qui lui fait entendre partout le cri de « Mort aux vaches ! » (192). Quant à Maître Lemerle l'avocat, il réunit les caractéristiques des antidreyfusistes : « candidat nationaliste dans le quartier des Vieilles-Haudriettes », il prononce l'éloge de l'armée, et il est convaincu par avance de la culpabilité de l'accusé. Ainsi la relation entre l'affaire Crainquebille et l'affaire Dreyfus est-elle rendue plus forte. France ridiculise l'avocat en mettant à son actif un discours semblable à celui de Petit-Jean (193). Les noms eux-mêmes de l'avocat, de l'agent, du président Bourriche sont symboliques presque autant que les noms imaginés par France dans ses allégories sur l'affaire Dreyfus et le nationalisme.

La simplification abstraite des personnages et des situations est rachetée par une très réelle tendresse que ressent France pour les humbles. Il plaide sans doute, et le plaider a, dans cette nouvelle, la plus grande importance. Mais il plaide pour l'humain, et, à la solennelle majesté des lois, il oppose, dans l'intérêt de la lutte, la majesté d'une vie journalière transposée de façon épique ou poétique. Là encore pourtant, le sentiment est contrôlé par la pensée, et il se traduit par allusions érudites : « Il se rappela sa force première et ses antiques travaux, ses longues fatigues et ses gains heureux, ses jours innombrables, égaux et pleins » (194) ou en notations esthétiques : « Le reflet [des bottes de l'agent] sur le trottoir mouillé, qui semblait un lac, le prolongeait inférieurement, et lui donnait de loin

(190) *Mannequin d'Osier*, III. Pied-d'Alouette montre déjà l'incompréhension de Crainquebille pour la justice (« Je ne fais pas les choses mauvaises. Alors je suis puni pour d'autres choses ») et son admiration pour elle (« Il n'y a personne qui parle seulement la moitié aussi bien que le juge. »)

(191) Voir suite du chapitre et note 238. Les articles concernant Clopinel parurent en janvier 1900.

(192) 21 novembre 1900 : « H. C. L'affaire Crainquebille », p. 17, *Crainquebille...* — 28 novembre 1900 : « H. C. Le Témoin », p. 25, *Crainquebille...*

(193) 28 novembre 1900 ; « H. C. Le Témoin », *Crainquebille...* pp. 26-28.

(194) 16 janvier 1901 : « H. C. Crainquebille ou les suites d'une condamnation », pp. 36-37.

l'aspect d'un monstre amphibie, à demi sorti des eaux. » (195). La détresse de Crainquebille après son arrestation est grandie par le même procédé : « Et, voyant tout à coup sa voiture en fourrière, sa liberté perdue, l'abîme sous ses pas et le soleil éteint, Crainquebille murmura : « Tout de même ! » » (196). L'erreur judiciaire dont est victime le marchand des quatre saisons est elle-même présentée sous une forme intellectuelle : elle est essentiellement une erreur de langage. Crainquebille ne sait pas s'exprimer. De là viennent ses malheurs : « J'ai dit « Mort aux vaches ! » [déclare-t-il devant la justice] parce que monsieur l'agent a dit : « Mort aux vaches ! » Alors j'ai dit : « Mort aux vaches ! » » (197). Le malentendu repose aussi sur le fait que Crainquebille ne comprend pas le langage très particulier de hommes de loi, juge et avocat : ce langage est l'expression d'une supériorité sociale, d'un privilège conféré par la culture. Il a la valeur d'un symbole.

Au centre de la nouvelle, l'« Apologie pour le président Bourriche » livre sa signification, qui est d'attaquer la conception métaphysique de la justice. La relation est expresse avec l'affaire Dreyfus : « Ceux qui veulent que les arrêts des tribunaux soient fondés sur la recherche méthodique des faits sont [...] des ennemis perfides de la justice civile et de la justice militaire. » (198) Considérée d'un point de vue plus général, cette justice est religieuse : les jugements du président Bourriche « égalent en autorité les commandements de l'Eglise » (199). L'« Apologie » est construite sur des éléments intellectuels, dans un style ironique : elle reprend fort exactement les considérations de Pascal sur la justice humaine (200), et France feint de les prendre au sérieux : « Quand l'homme qui témoigne est armé d'un sabre, c'est le sabre qu'il faut entendre et non l'homme. L'homme est méprisable et peut avoir tort. Le sabre ne l'est point et il a toujours raison. La société repose sur la force, et la force doit être respectée comme le fondement auguste des sociétés. » « Je me nuirais si je donnais tort à un gendarme. D'ailleurs le génie des lois s'y oppose. » France détestait Pascal pour l'inhumanité qu'il trouvait en lui. Et afin de montrer l'iniquité de cette justice, il a transposé son expression du ciel intelligible de la loi dans la réalité de la cause : les personnages sont petits, le délit négligeable, et la disproportion flagrante entre eux et les principes qui leur sont opposés. L'ironie de contraste qui en résulte ne frappe tellement que parce qu'elle s'exerce sur des hommes vivants : « Bastien Matra, de Cinto-Monte, est faillible.

(195) Ibidem, p. 61.

(196) Article cité, 21 novembre 1900, 19.

(197) Article cité, 28 novembre 1900, 23.

(198) 5 décembre 1900 : « H. C. Apologie pour M. le président Bourriche », PP. 33-34.

(199) Ibidem, p. 34.

(200) *Pensées*, édition de la Pléiade 1950.

285 : « Il faut mettre ensemble la justice et la force, et, pour cela, faire que ce qui est juste soit fort, ou que ce qui est fort soit juste [...] Ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste (Brunschwig 298). — 286 (B. 325) « Il serait [...] bon qu'on obéît aux lois et aux coutumes, parce qu'elles sont lois ; qu'on sût qu'il n'y en a aucune vraie et juste à introduire... » 288 (B. 326) « Il est dangereux de dire au peuple que les lois ne sont pas justes... »

L'« Apologie pour le président Bourriche » est l'*Anti-Pascal* de France. Il a toujours parlé défavorablement de la mystique pascalienne : *Temps*, 6 juillet 1890 (*V. L. IV*, 28-29) ; 23 novembre 1890, (*V. L. IV*, 180-191), et une lettre du vendredi 23 X... (peut-être adressée à Etienne Charavay) : « Je lis ce matin que, d'après les données de la graphologie, Pascal était idiot. Et je ne suis pas très éloigné de le croire, pour d'autres raisons ». (B. N. Copie Lion).

Mais l'agent 64, abstraction faite de son humanité, ne se trompe pas. C'est une entité [...] comme un rayon de Dieu descendu à la barre. » Elle prend une forme dérisoire lorsqu'elle atteint Crainquebille : « C'était à vous, Crainquebille, d'être le plus fort. Si [...] vous vous étiez fait déclarer empereur, dictateur, président de la République ou seulement conseiller municipal, je vous aurais tenu quitte de toute peine. Vous pouvez m'en croire. » Lorsque France donne la parole au président Bourriche, c'est pour exprimer des arguments intellectuels qui, inverses des siens, sont détruits par l'intérieur. Mais ces arguments sont purement symboliques. Crainquebille ne saurait raisonner sur les fondements de la justice, mais le juge ne le saurait non plus, et il n'a fait qu'imiter son entourage : « En se conformant à la coutume on passera toujours pour un honnête homme. On appelle gens de bien ceux qui font comme les autres ». En écrivant « Crainquebille », France a voulu dénoncer l'ignorance qui se trouve à l'origine de l'oppression sociale, et dont Crainquebille est victime parce qu'il accepte le jugement (« il n'avait de sa vie, rien vu de si beau qu'un jugement en police correctionnelle » (201)), aussi bien que le juge, parce qu'il suit la coutume. La nouvelle n'est pas tout d'abord réaliste, et, si elle comporte une leçon sociale, c'est seulement par conséquence. La polémique de France y est surtout intellectuelle. La référence à Pascal accentue ce caractère. France veut opposer à une conception métaphysique du monde une compréhension purement humaine et terrestre, qu'il défendait depuis la querelle du *Disciple*, et qui, après l'affaire Dreyfus, s'est exprimée par des exemples choisis dans la vie courante. Personnages, situations, discours fictifs tenus par les protagonistes, ont une valeur de figure. L'histoire allégorique de Crainquebille combat les erreurs des hommes et a une signification morale. Dans l'article du 10 janvier 1901, intitulé « Crainquebille ou l'esprit des lois » (202), M. Bergeret le marque en disant : « A quoi servirait de changer les institutions si l'on ne change pas les mœurs ? Il faudrait que le président Bourriche changeât de cœur. Que sont les juges aujourd'hui, pour la plupart ? Des machines à condamner, des moulins à moudre des sentences. Il faudrait qu'ils prissent un cœur humain. Il faudrait qu'à l'exemple du président Magnaud, un juge fût un homme. Mais c'est beaucoup demander. » Dans la version du journal, l'odyssée de Crainquebille est coupée en deux par les articles : « Une délinquante », « Monsieur Thomas », « Les juges intègres » ; la continuité n'est pas dans le déroulement sensible des faits, mais dans la méditation de France sur les structures de la justice.

A mi-chemin entre la réalité et la pensée pure, les récits dont France a parsemé la série de l'*Histoire Contemporaine* servent d'appui à sa méditation. Quelque orientée que fût la peinture de l'actuel dans les chapitres qui font agir une société créée par France, pourtant ce réel avait un caractère contraignant. La polémique francienne sort de ces chapitres ; en eux apparaissent les événements, dans leur fraîcheur irremplaçable. Mais France raille bien plus ouvertement et li-

(201) *Crainquebille*, V, 42-43. 10 janvier 1901, « Crainquebille ou l'esprit des lois ». Ce n'est nullement une dérision à l'égard de Crainquebille, mais une reconnaissance de l'incompréhension fondamentale dont il souffre devant l'appareil de la justice. La pensée de Pascal : « Qu'on a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur, plutôt que par les qualités intérieures ! » (302. B. 319), transportée dans la vie journalière, devient inhumaine.

(202) Article cité note précédente. Naturellement, ce titre est aussi une ironie envers Montesquieu, contre lequel France se déclarait depuis *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*.

brement des personnages à moitié imaginaires, à qui il peut attribuer une conduite uniforme et suivie, des intentions sans mystère. La création de ces personnages lui permet en même temps de donner cours à sa verve, d'utiliser son érudition, et de conduire le lecteur moins ouvertement à ses vues que par des articles où se reflète directement l'actualité. L'humanisme reprend sa place en des récits tantôt inspirés des procédés polémiques du XVIII^e siècle, tantôt renouvelés de Renan, et dont on trouve l'origine dans l'œuvre antérieure de France (notamment dans ses anciennes chroniques). Ils conviennent particulièrement à France : ils se multiplient dans l'*Histoire Contemporaine* jusqu'en août 1900 ; ensuite, France n'écrit plus autre chose. Sans doute y a-t-il une différence dans la participation au réel, entre les transpositions évidentes de l'affaire Dreyfus et les récits concernant Gallion, Putois, Crainquebille, qu'un lecteur actuel accepte plus facilement parce qu'ils sont développés par eux-mêmes. Cependant tous ces récits sont écrits dans une même intention, selon des procédés constants. En eux, France prend un recul par rapport aux événements contemporains. Il retrouve, appliquée à la justice, au patriotisme, à la religion, une pensée de moraliste qu'il développait depuis dix ans. Il cherche à sauver les hommes de l'erreur, et ne craint plus d'appliquer sa force de lutte à des questions brûlantes, d'exiger par ses récits une réforme de la société. Il unit son attention pour le présent et son penchant pour la réflexion. Ces chapitres où se transforme et se purifie l'actualité préparent ceux où l'*Histoire Contemporaine* devient une histoire de la pensée en lutte.

Cette histoire, en marge de l'actualité politique, donne au roman sa structure et sa respiration : les articles qui peuvent sembler décousus se groupent autour de ceux où France explique philosophiquement les motifs et le sens de son opposition. Depuis *Le Jardin d'Epicure*, il n'avait pas écrit un tel ensemble de considérations sur la pensée ; jamais il n'avait mis à ce point la pensée en rapport avec le monde. Ces chapitres sont les mémoires, écrits au jour le jour, d'un intellectuel converti à l'action.

Et qu'il se soit converti à l'action en raison même de son caractère intellectuel, les chapitres parus jusqu'en novembre 1898 le prouvent. Dès le début de l'Affaire, France résout en faveur du monde l'antinomie qu'il ressentait depuis si longtemps entre le désir de participer aux luttes et la pensée contemplative. Il l'avait bien nettement exprimée dans *Les Opinions de Jérôme Coignard* sans parvenir à une solution. Bergeret avait refusé de prendre parti en des conflits qui lui paraissaient mesquins, n'intéressant pas les mœurs des hommes. L'affaire Dreyfus est le motif d'une opinion contraire : dans le chapitre sur « Les funérailles de M. Cassagnol », paru le 8 mars 1898 (203), Bergeret revient sur les déclarations qu'il faisait neuf mois auparavant à Mazure. Ce passage n'a pas été repris en volume. Il prouve que France s'est donné à la défense de Dreyfus, parce que cette affaire augmentait la puissance du clergé et des catholiques français : l'anticléricalisme était la première et la plus forte des oppositions de France. « Vous voilà [dit Bergeret à Mazure] sous le talon des cléricaux [...] Voilà l'avenir que votre crédulité pitoyable vous prépare !

En entendant ces paroles, M. Mazure fut saisi d'une surprise à la fois joviale et furieuse [...] — C'est vous qui me parlez ainsi, vous

(203) *Echo de Paris*, repris seulement de façon partielle dans *Anneau d'Améthyste*, VIII.

Bergeret, qui, lorsque je vous signalais, l'année dernière, le péril clérical, m'avez répondu tranquillement que les catholiques actuels ne différaient par rien d'essentiel des libre-penseurs [...] Vous vous moquiez de moi. Et maintenant vous me traitez de dupe triomphante. J'admire votre désinvolture !

— Je parlais en philosophe, répondit M. Bergeret. Maintenant je parle en politique. Vous ne pouvez concevoir, mon cher Mazure, combien les vérités politiques diffèrent des vérités philosophiques [...] Assurez-vous sur le Sénat. Il est vigilant.

— Le Sénat ! vous en parliez autrefois sans respect, dit M. Mazure.

— C'était une opinion philosophique et morale, répondit M. Bergeret.

France avait constaté dix ans auparavant qu'un scepticisme ne saurait être complet, puisque la vie implique l'action (204). Mais sa constatation est ici bien plus franche ; l'action n'est pas seulement acceptée, elle est cherchée, parce que France reconnaît l'urgence de la situation politique. Dans le choix de l'acte, son anticléricalisme rejoint son intransigeance en tout ce qui concerne le maintien des droits de l'intelligence. L'Affaire Dreyfus symbolise ceux-ci : « Peu d'hommes [déclare Bergeret] savent conduire leur esprit dans les recherches difficiles, et [...] pour découvrir la vérité en cette affaire, il nous a fallu une attention soutenue, la fermeté d'une intelligence exercée, l'habitude d'examiner les faits avec méthode et quelque sagacité. » L'Affaire Dreyfus est la traduction, dans l'ordre des faits, de la lutte que mène France contre les principes.

Mais dans le premier temps de « l'affaire », cette option s'accompagne d'un sentiment accru de solitude. Le moment où France se donne entièrement à la polémique est aussi celui où il agit à contresens de la plupart de ses contemporains. Jamais l'intelligence n'a plus qu'alors paru aristocratique : Brunetière lui reconnaît ce caractère pour l'en blâmer (205), France pour exprimer son découragement sur les hommes. Jusqu'au suicide d'Henry, les manifestations en faveur de Dreyfus furent réservées aux intellectuels ; la foule se déclarait hostile, ou demeurait lointaine (les socialistes, Jaurès mis à part, considérant cette affaire comme propre à la société capitaliste et refusant de se prononcer (206)). Aussi l'entrée de France dans l'action coïncide-t-elle paradoxalement avec un isolement accru. Tout intérêt pour le socialisme disparaît de son œuvre ; il se raidit dans son rôle d'intellectuel, et ne considère plus la foule que comme il la considérait avant 1892. Alors, et à cause de la tournure que prend la lutte, France exprime dans ses articles de l'*Histoire Contemporaine* la résurgence de son ancienne philosophie. Seule l'intelligence sait reconnaître la vérité, qui consiste en « des conformités que l'esprit peut saisir » (207). Seule, elle peut apercevoir l'absurdité de l'antisémitisme, considérant que la « race » française n'existe pas sans mélange et qu'à l'inverse, beaucoup de juifs se proclament antisémi-

(204) Voir chapitre VI, notes 98 à 103.

(205) *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1898 : « Après le procès » (tome 146, pp. 428-447). « De quelques intellectuels » (les intellectuels, dit Brunetière, se croient supérieurs ; mais l'intelligence ne donne pas l'énergie. Leur conduite n'est que prétention à l'Individualisme, « la grande maladie du siècle ».)

(206) Guesde avait dit en janvier 1898 que la lettre de Zola était « le plus grand acte révolutionnaire du siècle » (Conférence de Jaurès à Lille, 20 novembre 1900). Mais il avait refusé, ainsi que Lafargue et Vaillant, d'engager le parti socialiste dans le révisionnisme, disant que l'affaire Dreyfus était un signe du pourrissement de la bourgeoisie et ne concernait qu'elle.

(207) *Echo de Paris*, 5 avril 1898, « H. C. Vains propos ». Passage non repris. C'est le commandeur Aspertini qui parle.

tes (208). Mais France ne croit pas au triomphe de la raison ; dans une conversation entre Bergeret, Mazure et Aspertini (209), il fait utiliser à Bergeret les théories darwiniennes pour fonder son pessimisme : « L'intelligence toujours et partout doit être vaincue. Il le faut, sa défaite importe à la conservation de notre espèce. Ce n'est pas par elle que l'homme subsiste [...] Elle ne règle pas les fonctions de la vie organique ; elle ne satisfait point la faim ni l'amour, elle n'intervient point dans la circulation du sang [...] Elle n'a point institué la religion sainte ni les lois augustes qui se formèrent, dans une antiquité solennelle, sur l'exercice en commun des fonctions élémentaires [...] L'intelligence doit être dans les sociétés excessivement rare et faible pour rester inoffensive. C'est ce qui se produit, en effet [...] parce que les êtres ne se conservent que dans des circonstances favorables. »

Par son pessimisme, France est amené à utiliser l'idée de Renan, que la science devient religion en s'étendant à la foule des hommes, dans un sens que Renan ne lui donnait pas. France y voit la preuve de la défaite : « Notre science produira aussi des superstitions. On n'en sortira pas. L'intelligence est en horreur à la nature humaine. Des religions naissent sous nos yeux. Le spiritisme élabore en ce moment ses dogmes et sa morale [...] Or les spirites [...] prétendent posséder une bonne, une excellente physique » (210). Bergeret constate encore que les vérités scientifiques n'ont rien changé aux croyances métaphysiques des hommes. Le mensonge, multiple, est toujours plus fort que la vérité, qui est unique. Et l'érudition de France lui sert seulement à douter que Zola réussisse dans son entreprise (211).

La dépression de France correspond à la période antidreyfusiste de l'Affaire. Agissant au nom de l'intelligence, il en vient à opposer radicalement celle-ci à l'instinct, qui est la véritable force des êtres, qui élabore les religions, les mœurs et les usages, et qui est à l'origine du mensonge vital. De cet instinct il prononce un éloge qui n'est pas seulement paradoxal (212) ; il révèle un intime déchirement entre une raison et une sensibilité qui ne s'accordent pas entièrement dans la lutte en faveur de Dreyfus. La raison de France était elle-même imprégnée d'humanisme et même d'humanitarisme. Formé, singulièrement en ce qui concerne la politique, par les penseurs de la dernière génération romantique, il retrouve leur ton quand il défend Picquart ou évoque le suicide d'Henry. Son rationalisme coexiste, comme celui de Renan, avec une doctrine de la spontanéité issue de la philosophie allemande (213) : et lorsque, pour sa première prise de

(208) *Echo de Paris*, 1^{er} novembre 1898, « Dans les bois ». Repris *Anneau d'Améthyste*, XIX.

(209) *Echo de Paris*, 29 mars 1898, « H. C. Propos en l'air ». Article *non repris*.

(210) *Ibidem*.

(211) *Echo de Paris*, 5 avril 1898, « Vains Propos ». Passage repris dans l'*Anneau d'Améthyste*, chapitre VII, 196, mais l'interlocuteur de M. Bergeret, dans la version du journal, est Aspertini et non Leterrier. L'innocence de Macbeth avait été soutenue par France dans le *Temps* du 3 mars 1889 (« Le vrai Macbeth », article *non repris*, écrit après la conférence de Haraucourt le 29 février de la même année). France utilise cet article dans un sens polémique (l'innocence de Dreyfus ne sera pas mieux reconnue) ; en 1889, il était de pure érudition.

(212) 29 mars 1898, article cité note 209, *non repris* : « L'intelligence... n'a point déterminé l'instinct profond des êtres, les sentiments unanimes des peuples... Ce que j'en dis n'est point pour rabaisser la majesté des institutions divines et humaines ».

(213) Voir note 73 du chapitre VI.

parti nette dans le monde, il voit la foule se ranger du côté opposé au sien, il en conçoit une douleur mêlée de pitié. Sa conduite est pleine de rectitude au point de vue pratique. Mais sa pensée en ce qui concerne la foule est contradictoire. Il la montre attachée au mensonge, destructrice et violente, la décrit comme ce Pecus « imitateur », « misérable », « que tout trompe » (214). Cependant il proclame l'excellence des « instincts profonds des êtres ». « L'instinct seul est puissant. C'est par l'instinct, par l'aveugle et sûr instinct, que l'humanité dure et se multiplie dans le carnage nécessaire et l'ignorance clémente ». Pecus « n'a nulle excellence, car tout ce qui excelle se détache immédiatement de lui et cesse de lui appartenir. Mais il erre, il languit, il souffre. Et il faut lui garder une profonde et douloureuse sympathie. Il convient même de le vénérer, parce que c'est de lui que sortent toute vertu, toute beauté, toute gloire humaine ».

Si, en cette première période de l'Affaire, France choisit délibérément de s'engager, et cesse d'entretenir un conflit entre le point de vue philosophique et le point de vue pratique, sa pensée ne va pourtant pas toujours dans le même sens. Par le fait même de participer à la lutte, il s'éloigne d'une foule de laquelle il tentait de se rapprocher. On ne peut définir France comme un philosophe ; mais, en lui, existent des tendances philosophiques diverses, qu'il cherche à concilier. Jusqu'à la fin de 1898, ces tendances sont mises en contradiction, et France ne peut faire coïncider toute sa pensée avec l'action.

Mais en acceptant le point de vue de l'intelligence active, France accepte de transposer dans la réalité la notion renanienne du devenir, qu'il appliquait jusqu'alors à la pensée pure. Vers la fin de 1898 se manifesta une évolution sensible de l'opinion publique en faveur de Dreyfus. Le ministre républicain de Dupuy, sur lequel on avait eu des doutes, se révéla propice à la révision (215). Surtout l'état d'esprit de la foule se modifia, et une fraction des socialistes suivit Jaurès dans sa défense de Dreyfus. Cette évolution est sensible dans l'attitude de Millerand, qui se déclara nettement en octobre et novembre 1898 : il était attentif aux changements de l'opinion et les suivait, alors que Jaurès les précédait (216).

A ce moment, France s'ouvrit à certaines idées de Jaurès, que l'évolution extérieure de la lutte lui rendit susceptibles de créance. Le compromis entre démocratie et socialisme, idéologie romantique et marxisme, que Jaurès avait élaboré, convenait particulièrement à France (217). Le glissement de l'humanisme aristocratique à l'humanisme socialiste qui se fait alors chez France se justifie parce que, la foule se déclarant pour Dreyfus, France cesse de ressentir l'intelligence et l'instinct comme opposés irréductiblement dans le

(214) *Echo de Paris*, 15 novembre 1898 : « H. C. La pierre ». *Anneau d'Améthyste*, XII, 261-262.

(215) Freycinet, ministre de la Guerre, s'était avoué révisionniste en décembre 1898 ; en avril-mai 1899, le cabinet Dupuy se déclara partisan de la révision.

(216) Après le discours des « Preuves » de Cavaignac, le 8 juillet 1898, Millerand avait déclaré que ce discours soulageait les consciences et qu'il n'y avait plus à revenir sur l'affaire Dreyfus. (*Lanterne* du 9 juillet). Il ne devint révisionniste qu'après le suicide d'Henry.

(217) Sur Jaurès tel qu'il était compris par un familier de France, voir Ch. Rappoport, *Jaurès*, Paris 1915, avec une préface de France (« J'admire et j'approuve ce livre... »)

monde. Dès lors, il lui était permis de faire entrer dans son système de pensée l'idée de progrès social.

Cet épanouissement dans une action totale, où toutes ses tendances étaient employées, n'a été possible pour France que parce que l'intelligence, primordiale chez lui, était aussi primordiale dans le socialisme de Jaurès. Celui-ci utilisait le darwinisme et la notion allemande du devenir — c'est-à-dire les idées mêmes qui avaient formé France — pour donner à la pensée le rôle prépondérant dans l'action, au nom de la « préformation cérébrale de l'humanité ». « L'humanité est le produit d'une longue évolution physiologique qui a précédé l'évolution historique, et lorsque l'homme, selon cette évolution physiologique, a émergé de l'animalité immédiatement inférieure, il y avait déjà dans le premier cerveau de l'humanité naissante des prédispositions, des tendances [...] Avant la constitution de tel ou tel système économique, l'humanité porte en elle-même une idée préalable de la justice et du droit, et c'est cet idéal préconçu qu'elle poursuit, de forme de civilisation en forme supérieure de civilisation [...] En sorte que c'est l'idée elle-même qui devient le principe du mouvement et de l'action » (218). Jaurès englobe la conception marxiste de la lutte des classes dans cette conception première d'évolution de l'espèce vers la justice et le droit. Ce socialisme n'est pas tout d'abord socialisme, il est morale et règle d'intelligence. Dès que France conçoit la pensée comme un devenir au niveau même du monde, dès qu'il voit d'autre part le peuple devenir favorable à Dreyfus, il peut adhérer à son principe. Les scepticismes successifs de France, ses positions successives vis-à-vis du peuple, sont contenus dans ce socialisme si caractéristique d'un intellectuel dreyfusard. Il est très composite, et se définit comme un élargissement de la pensée qui a conduit France au dreyfusisme proprement dit. France a inscrit ses étapes dans les articles de l'*Histoire Contemporaine* parus de décembre 1898 au début de 1900. Le vocabulaire et la portée de sa polémique intellectuelle se modifient d'après cette évolution.

L'idée des progrès possibles dans la République ; la défense de la République à cause de ces progrès et non plus — comme naguère — à cause de sa modeste médiocrité, est soutenue par France dès le mois de décembre 1898 (219). Interviewé dans le journal de Jaurès, il réclame la réforme du code militaire. Dans un discours en faveur de Picquart, il proclame « la force de la pensée, la puissance de la raison » en quoi il croit désormais, au lieu de les considérer comme vaincues (220). Un article non repris en volume de l'*Histoire Contemporaine* (221) lie ces idées de France, et en donne la raison, qui est un espoir neuf en Pecus : « Il faut être indulgent à Pecus, qui manque de discernement. Il n'est pas méchant quand il n'est pas malheureux. Il n'est pas violent quand il n'est pas opprimé ». France défend la République parce que « c'est de la République encore que [Pecus] peut attendre le plus de franchises et d'allègements », et

(218) *Idéalisme et matérialisme dans la conception de l'histoire*. Conférence de Jaurès, réponse de Paul Lafargue. 1895, p. 9.

(219) Le passage du chapitre où France soutenait l'idée d'une République statique et médiocre a paru dans l'*Echo de Paris* le 28 juillet 1896 (M. O. XIII, 228-234).

(220) *Petite République*, 4 décembre 1898, « Les Intellectuels » « Chez M. A. France ». Par Gaston Cogniard. — Discours dans la salle du Grand-Orient, 3 décembre 1898, 30 A. I, p. 13.

(221) *Echo de Paris*, 27 décembre 1898 : « H. C. Monsieur Bergeret ». Non repris.

parce que c'est le seul régime qui admette la notion de devenir : « Ce qu'il y a d'avantageux dans notre machine républicaine, c'est la facilité avec laquelle on peut en changer les pièces qui fonctionnent mal [...] Nous pouvons, en cet état, préparer un avenir meilleur et nous organiser conformément à notre génie, à nos espérances et à la force des choses ». Le régime ainsi défini est tout différent du régime stable imaginé par les révolutionnaires de 1789 : « En même temps qu'a prévalu dans les sciences naturelles la doctrine de l'évolution, nous nous sommes accoutumés à croire que les institutions doivent suivre le mouvement de la vie [...] Il faut préférer à toute autre la forme républicaine comme la mieux appropriée aux développements d'une communauté vivante. Sans l'aimer beaucoup pour ce qu'elle est, nous pouvons l'aimer infiniment pour ce qu'elle sera ou pourra être [...] La République est fondée sur la justice, elle s'écroule quand la justice lui manque. »

Ces idées, celles mêmes qui fondaient le réformisme de Jaurès, peuvent sembler une palinodie par rapport à celles que professait Bergeret devant Lantaigne, sur le même sujet. Elles englobent pourtant le darwinisme de France, et une notion de changement qu'avait déjà Jérôme Coignard (222) : « Je compte pour peu que les institutions soient changées, si les mœurs ne le sont pas. Les lois peuvent être réformées sans trop de difficultés [...] mais les mœurs, comme les corps vivants dont elles dépendent, ne peuvent être modifiées que par le dedans, et ce traitement est plus difficile [...] Et ce qui forme les mœurs [...] c'est l'air, la terre et l'eau [...] et les travaux et les jours ». La modification très sensible de sa philosophie est due à ce qu'il a parié pour une action engagée dans le monde, et à ce que le peuple, dans sa force instinctive, commence à soutenir la cause de l'intelligence. Les anciennes opinions de l'écrivain, darwinisme, générosité envers le peuple et attention pour les mouvements de masse, ne pouvaient lui donner d'énergie vitale, tant qu'il considérait le monde « sub specie aeternitatis ». Elles prennent force de lutte lorsque France voit son idéal de rectitude intellectuelle menacé par la politique même. Autrefois enveloppées de subjectivisme, elles sont désormais affectées d'un signe positif. La polémique francienne s'accompagne de propagande.

Au début de 1899, l'évolution de France marque un temps d'arrêt. Très sensible aux variations de l'actualité, il hésite encore ; à une semaine d'intervalle, il soutient tour à tour que l'intelligence est isolée, l'homme incorrigible, puis que le peuple peut être perfectionné. France avait l'habitude de ces sortes de dialogues intérieurs d'où la pensée sortait neutre. Celui-ci correspond à une dépression momentanée dans l'affaire Dreyfus, au moment de la formation de la Ligue de la Patrie Française. « Il n'y a point [dit Piédagnel] d'opinion publique, il n'y en eut jamais, car le public ne pensa jamais. Il a assez de se procurer sa subsistance. Ce qu'on prend pour l'opinion publique est celle de quelques écrivains, celle d'un Voltaire, d'un Michelet [...] Tenons-nous le pour dit, l'homme est, par une fatalité de sa nature, affamé, carnivore, et partant destructeur. Une autre nécessité, tout aussi impérieuse, le rend inquiet, curieux, c'est-à-dire crédule, prompt à se laisser séduire par les mensonges antiques et les nouveaux mensonges. Nous ne le changerons pas. » (223).

(222) *Opinions*, I, 45, « Les ministres d'Etat ». Voir aussi J. d'Epicure, pp. 60 et 130-131.

(223) *Echo de Paris*, 24 janvier 1899 « H. C. M. Bergeret à Paris ». Article non repris. (M. Bergeret rencontre Piédagnel et lui apprend qu'il est vengé de Lantaigne, devenu chanoine à maigre prébende et obligé de quitter le séminaire).

Mais la semaine suivante, Bergeret déclare : « Je crois qu'on pourrait aujourd'hui tenir au peuple un langage simple, raisonnable et fort. Le peuple s'élève à mesure que les aristocraties s'abaissent. A cette heure, les gens du peuple en France pensent plus sainement que les bourgeois.

Je recherche la conversation des ouvriers. Elle m'est profitable. J'aime et j'honore les gens de métier » (224).

La victoire devait rester à cette idée. Au mois de février 1899, qui vit la mort de Félix Faure et le « coup du catafalque », les révisionnistes eurent gain de cause, et France se déclara de plus en plus en faveur du socialisme intellectuel. Ce socialisme donne à la pensée un rôle prépondérant, un rôle créateur ; France s'y montre héritier des doctrines de 1848, mais surtout tire les conséquences extrêmes de l'affaire Dreyfus. Le genre de lutte qu'elle implique est spécifiquement intellectuel : il part d'elle pour croire que toute lutte est d'abord l'affaire de l'intelligence. « Nous aurons raison parce que nous avons raison », déclarait-il dès 1898 (225) ; et en avril 1899 : « La pensée et la raison commencent à prendre pouvoir souverain dans ce pays qui, au siècle dernier, apprit à l'Europe entière les lois de l'esprit » (226). France en arrive alors à l'espérance renanienne de conduire le monde par la force de l'esprit : « L'humanité étant régie en définitive par l'intelligence, ce sont le plus souvent des minorités imperceptibles qui exercent sur les peuples une action souveraine [...] en dépit de son trouble touchant et de son ignorance fatale, la foule en arrive toujours à obéir à la pensée » (227). L'intelligence, non seulement accompagne et accepte l'action, mais encore la devance ; elle la suscite, elle est une sorte d'action anticipée plus forte que le monde. Au début de 1900, France lui donne une valeur poétique. « Il est permis de bâtir en Utopie [...] Les rêves des philosophes ont de tout temps suscité des hommes d'action qui se sont mis à l'œuvre pour les réaliser. Notre pensée crée l'avenir. Les hommes d'Etat travaillent sur les plans que nous laissons après notre mort. Ce sont nos maçons et nos goujats. Non, ma fille, je ne bâtis pas en Utopie. Mon songe [...] est véritable et prophétique » (228). Sans doute France avait-il toujours entretenu l'idée renanienne que les penseurs sont les meilleurs hommes d'Etat (229) ; mais il n'en avait pas vu d'applica-

(224) *Echo de Paris*, 31 janvier 1899, « H. C. Dans une chambre d'auberge ». Article non repris.

(225) 3 décembre 1898 ; « Pour la libération du lieutenant-colonel Picquart ». 30 *A. I.*, p. 13.

Blum écrit à propos de France : « Il serait puéril d'expliquer sa décision par des influences d'entourage et d'attachement, et l'explication serait d'autant plus vaine, en ce qui le touche, que je n'ai guère approché d'homme plus secret et moins perméable. Mais le recul me fournit aujourd'hui les données qui manquaient à ma prévision [...] il n'y a pas tant de différence entre l'abbé J. Coignard et M. Bergeret. France fut dreyfusard parce que le travail méthodique et scientifique de l'intelligence était à ses yeux la seule réalité certaine. N'est-ce pas d'ailleurs lui qui, pendant la crise la plus aiguë de l'Affaire, devait conclure un discours de réunion publique par ces quelques mots admirables à force d'être simples : « Nous aurons raison parce que nous avons raison » » (*op. cit.* pp. 77-78).

(226) Banquet de la liberté de la presse, 6 avril 1899, 30 *A I.*, p. 17.

(227) *Figaro*, 5 juillet 1899, « M. Bergeret à Paris ». Passage non repris.

(228) *Figaro*, 10 janvier 1900. « H. C. Après Clopinel ». *M. B. à Paris*, chapitre XVII, pp. 255-256.

(229) *Univers Illustré*, 28 novembre 1885, pp. 754 et 755. Non repris. A propos de D. et H. Cochin, après avoir parlé du *Prêtre de Nemi* de Renan, France constate que la démocratie serait servie au mieux par les hommes qui ont « la culture et le savoir », mais ne veut point d'eux.

tion possible. Le déroulement de l'affaire Dreyfus a suscité chez lui une sorte d'ivresse intellectuelle, dès qu'il a cru que l'ordre de la pensée n'était pas distinct de l'ordre des faits pratiques. Non seulement l'intelligence n'est plus ennemie de l'action, mais encore elle se confond avec elle et devient la plus puissante.

France est persuadé qu'elle peut en elle-même émanciper le peuple : la foi en la raison, qu'il professe, n'est plus une notion purement intellectuelle. En l'embrassant, le peuple s'affranchit des « vaines terreurs » au premier rang desquelles est la métaphysique catholique ; il perd le respect des principes sur lesquels reposent les lois et la justice, et il prépare aussi la révolution sociale. Dans les discours qu'il prononce en 1899 et 1900 aux Universités Populaires, France confie aux ouvriers le soin d'instaurer une morale dont le principal caractère est d'être laïque, et de modifier la société en conséquence. Le socialisme de France vient après son souci de justice et sa lutte contre le catholicisme : il en est une conséquence. France le considère d'abord comme une possibilité du règne de l'intelligence. Cela n'exclut pas la générosité, au contraire : l'affaire Dreyfus a montré que la générosité était impliquée dans les catégories intellectuelles. La méthode pour bien conduire son esprit est le principal moyen de lutte sociale, parce qu'elle est la plus efficace des actions : « C'est parce que les découvertes des grandes lois physiques qui régissent les mondes ont été lentes, tardives, longtemps renfermées dans un petit nombre d'intelligences, qu'une morale barbare... a pu s'imposer à la masse des hommes » (230). « C'est méconnaître [le] pouvoir souverain [de la science] que de ne pas lui demander des règles de la vie et des principes d'action [...] C'est trahir la science que de ne pas en introduire, dès qu'on le peut, les enseignements dans la vie sociale » (231). La méthode scientifique permet de « préparer l'avènement de la justice sociale et de la paix universelle » (232).

Cet idéal d'intelligence en lutte exclut si peu l'humanitarisme romantique, que le menuisier Roupart, tel qu'il est présenté dans la version du journal, est comparé aux chrétiens primitifs dont France lui prête le langage (233). Dans cet article où France constate pour la première fois l'accord de l'intelligence avec l'instinct populaire, Roupart est ainsi décrit : « Il était jeune, il portait de longs cheveux roux partagés sur le front, une barbe légère. Il avait un air de douceur et de gravité. » Son socialisme évangélique rappelle celui du *Puits de sainte Claire* : « Les hommes sont faits pour s'aimer les uns les autres. La guerre est un crime. Nous sommes tous égaux. Nous sommes tous frères. Je le dis aux riches comme aux pauvres. Si l'on me fait du tort pour l'avoir dit, ce ne sera pas un mal. » Pourtant Roupart « n'a lu aucun livre de religion », ne croit « rien de ce que disent les prêtres ». Il retrouve d'instinct le langage et l'espérance de l'Evangile, tout en se déclarant socialiste. Il l'est d'ailleurs. Il partage au sujet de Dreyfus l'opinion de Jaurès : « Je suis socialiste. Mais je suis homme avant d'être socialiste, et je souhaite par humanité que la société actuelle répare le tort qu'elle a fait à un innocent. Ah ! si je n'écoutais que l'intérêt de mon parti, je voudrais

(230) Discours à la fête inaugurale de l'Emancipation, 21 novembre 1899, 30 *AI*, 27.

(231) Discours à la fête des « Soirées ouvrières » de Montreuil-sous-Bois, 7 janvier 1900. 30 *AI*, 35.

(232) Discours cité note 230.

(233) 5 juillet 1899, *Figaro*. Article complètement remanié dans le chapitre VII de *M. Bergeret à Paris*.

qu'elle refusât toute réparation à la victime. Cela prouverait qu'elle est incapable de justice comme d'intelligence, et l'on sentirait qu'il est temps qu'elle périsse. Voilà mon sentiment sur l'affaire Dreyfus. » Au moment où l'attitude de Jaurès était discutée, France prend nettement parti pour lui. Il donne le sens et aussi les limites de son socialisme issu de l'affaire Dreyfus et mettant au premier plan une idéologie humaniste. Le vocabulaire, la signification de cet article sont tellement peu conformes à la « manière » socialiste que France les a modifiés dès 1901 (234).

Mais une fois admis l'accord de l'intelligence et de l'instinct et leur incorporation au réel grâce au socialisme, France adopte, lorsqu'il en est question, un ton plus simple et plus violent ; il use de la phraséologie de classe propre aux journaux socialistes. Un dialogue sur l'antisémitisme paru en septembre 1899 (235) met en scène le citoyen Coton qui « écrit pour le peuple et pense comme lui » et déclare : « Nous n'avons rien à voir avec la synagogue, mais nous nous méfions de Notre-Dame de l'Usine. La puissance inique de l'argent, voilà le mal. Nous sommes également ennemis du capital juif et du capital chrétien [...] Que Jacob dépouille saint Pierre ou que saint Pierre mette la main sur le sac du juif, peu nous importe. Mais il nous sera agréable de voir la richesse se concentrer dans un très petit nombre de mains. Notre besogne se trouvera ainsi simplifiée le jour de la grande liquidation. » Les discours de France aux Universités Populaires impliquent aussi une reconnaissance de la lutte entre classes sociales en même temps qu'une recherche purement humaniste.

Ayant espoir en l'avenir social, France ne considère plus les problèmes comme au temps où il croyait l'intelligence isolée dans le monde. Les nombreux articles sur l'antisémitisme qu'il écrit durant le procès de Rennes le prouvent (236). Il y considère non plus tant la question de race que la signification sociale de l'antisémitisme, qu'il estime entretenu par des intérêts de classe ; et il distingue la masse pauvre des Juifs de la minorité riche, pour assimiler les uns au prolétariat, les autres aux capitalistes. L'Affaire Dreyfus elle-même apparaît sous un jour différent à France. Elle n'est plus qu'un épisode dans la grande histoire de la justice. Cela explique la réaction de l'écrivain après le jugement de Rennes, qui sembla un déni de l'intelligence : au lieu de se décourager, France continua sa polémique et sa propagande socialistes. Il avait uni sa conception intellectuelle du devenir aux croyances darwiniennes sur l'évolution. Le 15 novembre 1899, France fait dire à Bergeret que les ennemis de la vérité sont « vaincus par le dedans [...] la défaite intérieure est définitive. La seule justice naturelle et véritable est dans les conséquences mêmes de l'acte, non dans les formules extérieures. Ce parti énorme de l'iniquité [...] périt par cela seul qu'il est mauvais. Une juridiction qui n'avait ni la lumière ni l'indépendance [...] va disparaître [...] voici qu'elle meurt d'être injuste [...] Quand un tel résultat est déjà obtenu, pourquoi se plaindre que de grands coupables échappent à la loi et gardent de méprisables honneurs ? Cela n'importe pas plus, dans notre état social, qu'il n'importait, dans la jeunesse

(234) L'édition de 1901 donne la version définitive (pp. 92-93).

(235) *Figaro*, 23 septembre 1899 : « Dialogue sur l'antisémitisme ». Repris dans *Opinions sociales*, Paris 1902 « La religion et l'antisémitisme » IV, pp. 120-127.

(236) *Figaro*, 30 août 1899 : « Lettre écrite de Hollande ». — 6 septembre : « Lettre de M. Bergeret à un ami ». — 13 septembre : « Lettre de Hollande ». — 23 septembre : « Dialogue sur l'antisémitisme ».

de la terre, quand déjà les grands sauriens des océans primitifs disparaissaient devant les animaux d'une forme plus belle et d'un instinct plus heureux, quelques monstrueux survivants d'une race condamnée [...] Il est de toute nécessité qu'une société humaine soit en définitive juste et raisonnable [...] La masse grave et sombre, énorme, des travailleurs, qu'on n'amuse plus avec de la politique et des émeutes, le peuple qui, un jour, peut tout exiger puisqu'il produit tout, s'organise, apprend à penser et s'apprête à vouloir » (237).

C'est en janvier 1900 que France exprima, dans les chapitres intitulés « Clopinel » et « Après Clopinel », une théorie complète de son socialisme (238). Le mendiant délicieux qu'il avait décrit tout au long de son œuvre l'attire encore ; mais il le refuse, et refuse symboliquement, par lui, l'individualisme dans la sympathie humaine, qui avait constitué, jusqu'au menuisier Roupert, son unique forme de lutte sociale. Il entrevoit et appelle un collectivisme qui améliorera les hommes comme l'aubépine transplantée s'améliore : évolution lente qui s'accorde au réformisme de Jaurès, et non à un socialisme révolutionnaire. L'exemple naturel sur quoi il est fondé est habituel à la pensée francienne. On le trouve dans la *Vie en Fleur*, comme un souvenir de jeunesse de l'auteur (239). Ce moment où l'intelligence francienne s'épanouit en action est le moment où des thèmes opposés jusqu'alors dans l'œuvre de France se rejoignent dans une théorie cohérente : force de l'intelligence et force de l'instinct, lenteur de l'évolution sociale qui se conforme aux théories de Lyell, désir d'agir dans l'instant (particulièrement contre les puissances d'Eglise), générosité personnelle et sentiment de solitude oppressive. Le dreyfisme de France et son socialisme sont des aventures de l'intelligence appliquée au monde et finissant par croire en elle-même, en une force spontanée qu'elle possède et qui agit sur les affaires humaines. Idée particulièrement renanienne qui, pour la première fois dans l'existence de France, trouve une confirmation dans la réalité.

Pourtant cet épanouissement de la propagande dans un sens positif n'est pas, comme chez Jaurès, le résultat d'une philosophie résolument optimiste. Il ne se produit que dans ce concours exceptionnel de circonstances qu'est l'affaire Dreyfus, où la politique se fait elle-même intellectuelle. Il exige aussi un difficile équilibre entre l'élan intérieur de France et son attention pour le monde. Au moment où sa pensée semblait prise par la lutte, lors du procès des Assomptionnistes et de la procession du peuple au triomphe de la République — ce dimanche que Péguy appelle « le grand dimanche » (240) — France montre dans le *Figaro* Monsieur Bergeret en proie aux souvenirs personnels (241) ; six mois auparavant, lorsque l'Affaire traversait sa crise la plus aiguë, il avait publié un volume de ses propres souvenirs, *Pierre Nozière* — recueil, il est vrai, d'arti-

(237) *Figaro*, 15 novembre 1899, « H. C. M. Bergeret à Paris ». Article repris (entretien entre M. Bergeret et M. Mazure) *Opinions sociales*, pp. 165, 172.

(238) *Figaro*, 3 janvier 1900, « H. C. Clopinel (jusqu'à : « il ne faut pas s'exagérer le mal qu'on fait »). — 10 janvier 1900, « H. C. Après Clopinel ». Repris *M. B. à Paris*, chapitre XVII.

(239) *Vie en Fleur*, XV, 192.

(240) *Cahiers de la Quinzaine*, 5 janvier 1900.

(241) 22 novembre 1899, *Figaro* « H. C. M. Bergeret à Paris. Choses domestiques ». *M. B. à Paris*, chapitre III.

29 novembre 1899 « H. C. La maison ». *M. B. à Paris*, chapitre IV.
6 décembre ; « H. C. Souvenirs ».

cles antérieurs (242). C'est pourquoi les chapitres concernant M. Bergeret, en pleine série d'*Histoire Contemporaine*, sont plus caractéristiques du rapport que France établit alors entre subjectivisme et polémique. Bien que celle-ci absorbe presque toute son activité littéraire, il fait pourtant un retour sur lui-même, il constate la force douce-amère des souvenirs et le mystère que tout être représente pour les autres. Cette tristesse est fugitive ; cependant, elle révèle que le pessimisme profond de France n'est point effacé par son option pour l'acte. Dans le chapitre même de « Clopinel », France reconnaît que l'homme ne sera jamais tout à fait heureux et qu'il est sujet à « des maux inévitables » (243). Il s'efforce seulement de supprimer les maux artificiels que l'injustice sociale ajoute au mal imposé à l'homme par la nature. Cette idée implique une réticence au cœur même de la lutte ; il semble que l'intelligence craigne de se connaître tout à fait. « S'il nous était possible [dit Bergeret] de voir ce qui viendra, nous n'aurions plus qu'à mourir et peut-être tomberions-nous foudroyés de douleur ou d'épouvante. L'avenir, il faut y travailler comme les tisseurs de haute lisse travaillent à leurs tapisseries, sans le voir. » (244). France avait résolu beaucoup de contradictions ; il pouvait identifier l'intelligence à l'acte et donner à sa polémique toute son ampleur. Mais il retrouvait son insatisfaction fondamentale devant une vie absurde et sujette à l'écoulement. Cette insatisfaction est propre à France, et travaille à contre-sens de l'acte, qu'elle frappe de stérilité.

Lorsque l'affaire Dreyfus se prolongea en luttes contre le nationalisme et l'expédition de Chine, lorsque l'agitation ouvrière reprit et fut durement réprimée, il fut évident que le dreyfusisme n'entraînerait pas dans l'immédiat toutes les conséquences espérées par Anatole France. Son mouvement de retrait s'accrut. Dans un article du 7 juin 1900 sur « La Porte de l'Enfer » (245), il considère le sens de la vie et en arrive à une véritable angoisse existentielle. « Nos tourmenteurs éternels sont en nous [fait-il dire aux damnés de Rodin]. Nous portons en nous le feu qui nous brûle. L'enfer c'est la terre, c'est l'existence humaine, c'est la fuite du temps, c'est cette vie durant laquelle on meurt sans cesse. » La série intitulée « Prophéties », où la polémique francienne se détache quelque peu du monde, où l'écrivain utilise des rappels érudits, indique une modification dans l'attitude de France. La politique contemporaine n'avait pas de quoi le satisfaire : Jaurès était abandonné par Péguy et Guesde, le socialisme déchiré par les scissions. L'écrivain s'éloigne de la politique, en continuant pourtant à proclamer la force de la pensée. Après avoir une fois identifié l'intelligence à l'acte, il tirait de sa raison même sa confiance en la raison ; il avait mis au service du socialisme une philosophie élaborée depuis trente ans par lui, à quoi il avait donné un dynamisme propre. Désormais, il était porté par elle. Bien qu'il entretint, plus forte que naguère, sa « pensée de derrière la tête » sur la tristesse de l'existence humaine, il n'en gardait pas moins sa foi dans l'intelligence. Il exprima même cette foi plus nettement que jadis, et comme en contre-partie d'une réalité décevante. Jean Marteau demande à Bergeret : « N'avez-vous pas dit vous-

(242) Juin 1899, chez Lemerre. Voir bibliographie, tome X des *Œuvres complètes*.

(243) *Figaro*, 10 janvier 1900, « Après Clopinel ». *M. B. à Paris*, XVII, 248.

(244) *Figaro*, 3 janvier 1900, « Clopinel ». *M. B. à Paris*, XVII, 246.

(245) *Figaro*, 7 juin 1900, « H. C. La porte de l'Enfer ». Article *non repris*.

même que la force morale semble devoir l'emporter en définitive sur la force matérielle ? — Je ne m'en dédis pas, répondit M. Bergeret. Et quoi qu'il en soit, je veux bien le redire encore. Si c'est vrai, il faut le dire. Et il faut le dire si ce n'est pas vrai. Parce qu'en disant de telles choses, on les rend vraies. C'est la parole qui crée les vérités morales. » (246) Les penseurs, d'après Bergeret, sont supérieurs aux politiques dans la connaissance de la réalité, quelle que soit l'incertitude de leurs prévisions : « Les gens d'Etat vivent sans aucun pressentiment du lendemain. Seuls en leur siècle quelques esprits spéculatifs sont capables de jeter une vue pénétrante sur l'avenir et d'en percer ça et là les épaisses ténèbres. De grands hommes, tels que Voltaire et Diderot, ont vu les siècles futurs ; ils y vivaient déjà. Que dis-je ? Ils les faisaient. Les philosophes et les savants, en leurs bons moments, sont des divinateurs. Et encore, que d'incertitudes et d'erreurs dans leurs prévisions ! Le plus souvent ils ne disent vrai qu'à la condition de se contredire. C'est ce que ne manquent pas de faire ceux d'entre eux dont la pensée est abondante et vaste. Je ne pense pas qu'une intelligence qui a constamment évité d'être en contradiction avec elle-même soit vraiment une intelligence vivante et féconde. Les meilleurs se trompent grandement. » (247). Sans doute l'histoire de Gallion enseigne que les hommes les plus remarquables en leur temps se sont trompés sur la direction que prenait le monde. Mais une intelligence accordée à l'instinct profond des masses possède sa force, qui dépasse l'individu. Les créateurs ne savent pas ce qu'ils créent : mais, semblables à saint Paul, ils vont tout de même dans le sens de l'avenir, ils le font. « L'avenir sort de sources plus obscures, plus profondes, plus sourdes et plus impétueuses que ne le croient les personnes instruites et bien élevées [...] L'artisan des temps nouveaux [...] comme Paul [...] est un ouvrier. Comme Paul il est l'ouvrier. Il crée un monde. Il le crée par la force du désir [...] On ne crée que dans l'ignorance et dans le rêve. On ne conçoit que dans les chaudes ténèbres du désir et de l'amour. Il n'y a que les utopistes qui aient raison pour l'avenir. » (248)

A la fin de la « révolution dreyfusienne », France affirme : « Une pensée est une action. » (249). Seulement, au lieu de la vérifier dans le déroulement des faits, comme en pleine affaire Dreyfus, il est obligé d'extrapoler son idée, de la nuancer, d'écrire un éloge de l'Utopie et de la contradiction féconde. S'il a choisi de lutter parmi les socialistes, c'est au nom d'un socialisme très intellectuel, les catégories de la vérité ayant été préservées par une réaction populaire ; et d'un socialisme humanitaire, parce que France avait, dans sa jeunesse, adopté la pensée des romantiques sur le peuple. « Rappelez-vous, Citoyens [dit-il à la Ligue des Droits de l'Homme, à la veille des élections] que vous devez marcher avec [...] tous les défenseurs de la justice sociale, et que vous n'avez pas d'ennemis à gauche [...] Sans les prolétaires, vous n'êtes qu'une poignée de dissidents bourgeois » (250). En 1900, cette lutte pour l'intelligence ne va pas sans déchirement intérieur, parce que France en définit les limites, qui sont celles de l'homme. Elle devient aussi plus abstraite : au lieu de dé-

(246) *Figaro*, 8 août 1900, « H. C. Prophéties ». Article *non repris*.

(247) *Figaro*, 15 août 1900, « H. C. Prophéties ». *Non repris*.

(248) *Figaro*, 12 septembre 1900, « H. C. Prophéties ». *Non repris*.

(249) *Figaro*, 29 août 1900, « H. C. Prophéties ». *Non repris*.

(250) « La moralité des élections ». 21 décembre 1901. Discours à la section Porte Dauphine de la ligue des Droits de l'Homme. 30 ans, I, 77.

fendre par rapport à l'actualité certains hommes et certaines idées, France combat en général la doctrine métaphysique. « Crainquebille » illustre, malgré les apparences, cette évolution. Donnant au peuple la charge, non seulement de mener une politique de classe, mais encore et surtout de préserver les idées humanistes de justice et de raison, France retrouve au cœur de son socialisme sa forme préférée de polémique, une polémique antireligieuse (à prendre le mot dans un sens très étendu). Pour la première fois de sa vie, il l'unit à une propagande positive en faveur d'une politique. Mais l'équilibre atteint entre intelligence et instinct, réflexion et action, est délicat à maintenir et compromis par le rôle de plus en plus grand qu'y tient l'intelligence. La différence que les journalistes du temps s'accordèrent à établir entre *M. Bergeret à Paris* et le reste de l'*Histoire Contemporaine* est plus apparente que réelle. Sans doute le cadre n'est-il plus le même dans le dernier tome du roman. Sans doute l'affabulation disparaît-elle pour laisser place à l'événement directement traduit. Mais la véritable respiration de la polémique francienne n'est pas là. Si l'*Histoire Contemporaine* retrace les avatars de l'affaire Dreyfus, et peut à ce point de vue passer pour un document d'histoire, elle retrace surtout les avatars d'une pensée engagée dans l'affaire Dreyfus. La véritable structure de ce roman, qu'on pourrait mieux qualifier d'« essai », est une structure psychologique. Du commencement de l'Affaire à la publication de « Crainquebille », France a beau changer sa manière d'éclairer la réalité, il a beau passer de l'*Echo de Paris* au *Figaro*, cette structure demeure inchangée. La lutte immédiate est transposée en allégories ; de ces allégories, de caractère intelligible, France passe à la méditation. Les différents articles qui formèrent par la suite les *Récits profitables* comme l'*Histoire Contemporaine* se groupent par îlots autour des chapitres qui retracent l'histoire d'une pensée en lutte, et cette construction n'apparaît que si l'on rétablit la version des journaux. C'est la version véritablement polémique, celle qui est fidèle au déroulement du temps. Alors que dans les précédents romans de France, la lutte politique introduisait le désordre, effaçait l'intrigue et les caractères, ici, elle est à l'origine d'un ordre. Cet ordre est nouveau : l'écrivain a franchement rejeté les catégories habituelles du roman, pour retracer les aventures d'une intelligence jetée dans le monde. Et, sans doute, cette intelligence est dans son temps, elle reflète son temps. Mais elle le reflète à sa manière. France retrouve des aspirations et des procédés littéraires qui datent du Second Empire, d'autres enfin qui, plus récents dans son œuvre, marquent l'influence du néo-christianisme des années 1895. Il participe à la lutte avec tout ce passé intellectuel, toutes ces pensées d'allure contradictoire qui se concilient dans son esprit. Et cela seul suffirait à prouver qu'il ne retrace point l'affaire Dreyfus dans son roman (une Affaire historique, si partielle qu'en soit l'histoire), mais « son » affaire Dreyfus, qui signifie avant tout une crise de son intelligence. En outre, il a des retours sur lui-même ; il n'est pas seulement l'écrivain en situation dans son temps, mais aussi l'homme en proie à une angoisse plus générale, qui concerne la situation même de l'homme dans le monde. Paradoxalement, c'est lorsque l'*Histoire Contemporaine* est restaurée dans sa continuité polémique qu'elle forme aussi un univers autonome. La réalité s'y transforme en constellations spirituelles, s'ordonne selon des catégories esthétiques (le temps, dans l'*Histoire Contemporaine*, est un temps intérieur qui se précipite au moment de la grande lutte en faveur de Dreyfus, s'étale et se justifie de plus en plus par le passé

dans les « Prophéties » de 1900). En cela, France échappe à son époque alors même qu'il la reflète. Comme il ne manquait pas de clairvoyance, il a exprimé la sorte de solitude qui, au cœur de sa polémique, donne à cette polémique une valeur esthétique — mais qui la compromet aussi, parce qu'elle la transcende.

CHAPITRE XI

MYSTIQUE ET POLITIQUE : DE L'AFFAIRE DREYFUS A LA SEPARATION

« Tout commence par « la » mystique, par une mystique, par sa (propre) mystique et tout finit par « de la » politique [...] L'intérêt, la question, l'essentiel est que dans chaque ordre, dans chaque système, la mystique ne soit point dévorée par la politique à laquelle elle a donné naissance. » (1). Pour beaucoup d'intellectuels dreyfusistes, comme pour Péguy, la dégradation commença juste après le procès de Rennes, à la grâce de Dreyfus (dégradation de ceux qui la demandèrent comme de ceux qui l'offrirent). Elle fut sanctionnée par la victoire du « Bloc » aux élections de 1902 (2) et l'orientation de la politique dreyfusiste en politique anticléricale (3). Il serait trop simple de dire que France continua le combat parce qu'il n'avait jamais ressenti la mystique dreyfusiste, ou qu'il le continua parce que Jaurès l'y poussait, qui était, lui, depuis longtemps engagé dans la politique. Les relations de France avec Jaurès sont celles d'une personnalité formée avec une autre personnalité. Sans doute Jaurès fit-il beaucoup pour déterminer l'action de France dans l'ordre de la politique : mais France adopta les théories de Jaurès parce qu'elles étaient un prolongement, une affirmation des siennes, et parce qu'il s'était formé dans le même esprit philosophique que Jaurès. Il ne le suivit d'ailleurs pas toujours en ce qui concerne la politique religieuse ou la politique coloniale. Et que France ait été accessible à la mystique dreyfusiste, cela paraît si l'on admet qu'il n'y eut non pas une, mais plusieurs mystiques qui se rencontrèrent dans l'action commune en faveur de Dreyfus : après l'Affaire, le malentendu fut dissipé. Roger-Martin du Gard, Péguy, ressentent comme une trahison de l'idéal dreyfusiste ce qui est en fait une trahison de leur idéal propre (et leur idéal n'était qu'une des possibilités de développement de l'Affaire, non pas la seule). Les intellectuels groupés autour de Jean Barois participent à

(1) 12^e cahier de la 11^e série, 17 juillet 1910. « Notre jeunesse ».

(2) Le scrutin eut lieu le 27 avril, le ballottage le 11 mai 1902. Il y eut 368 élus du Bloc contre 220 hostiles au Bloc. Celui-ci comprenait les socialistes, les radicaux, une fraction des progressistes ; la division s'était faite entre partisans de la loi Waldeck-Rousseau et adversaires. C'était déjà une division entre « cléricaux » et « anticléricaux ». En dehors de la question religieuse, les membres du « Bloc » ne pouvaient avoir un programme commun.

(3) La loi Waldeck-Rousseau remonte à juillet 1901. Mais c'est avec Combes, arrivé au pouvoir le 7 juin, que la politique anticléricale commença véritablement.

l'Affaire au nom de la générosité (4) ; Péguy au nom de l'« héroïsme républicain » (5). Ces sentiments ne déterminent pas une attitude constante vis-à-vis de la réalité : ils ne s'accroissent que d'un état de crise. Les notions de générosité et de liberté, entendues au sens métaphysique, entraînent leurs tenants à désapprouver toute politique partisane, c'est-à-dire toute politique ; celle du Bloc Républicain particulièrement, qui réunit des hommes très divers dans une politique de plus en plus anticléricale. Jusqu'en 1905, Péguy ne trouve plus dans le réel de quoi alimenter son idéal de liberté. A partir de 1905, il le satisfait contre les anciens dreyfusards. (6). Jamais il ne pardonna à Jaurès « sa capitulation devant la démagogie combiste et bientôt sa complicité dans la démagogie combiste. » (7)

L'époque du ministère Combes est au contraire le seul moment où France ait combattu pour un gouvernement, en le devant parfois, en le soutenant toujours. C'est le moment où sa polémique s'épanouit de telle manière qu'elle absorbe toute l'œuvre : de 1902 à 1907 (Combes a donné sa démission en 1905, mais sa politique anticléricale continue dans les cabinets suivants (8)) il écrit essentiellement des discours et des articles de journaux, articles purement politiques. Sur la *Pierre Blanche* en est un recueil dans sa plus grande part (9). Préparant sa *Jeanne d'Arc* qu'il annonce d'année en an-

(4) *Jean Barois*, Deuxième Partie, II, « Le Semeur » — et « Le vent précurseur ».

(5) « Notre jeunesse », *cabier* cité note I. Péguy se réfère expressément aux Droits de l'Homme et fait entre l'ancienne et la nouvelle France une distinction qu'eût repoussée Anatole France : « Il y a eu une élection. C'est le grand partage du monde, la grande élection du monde moderne entre l'ancien Régime et la Révolution ». Rien n'était plus étranger à France que la mystique des Droits de l'Homme, et cela en pleine Affaire Dreyfus. Il prit soin de préciser cette position, alors qu'il faisait partie de la Ligue des Droits de l'Homme. Le 19 juillet 1899 (*Figaro*, « H. C. M. Bergeret à Paris ») Jumage dit à Bergeret à propos de son indulgence envers les délits de presse : « Ton indulgence est immorale. Permetts-moi de te dire que je ne la conçois guère chez un membre de la ligue des Immortels Principes. La déclaration de 1791, invoquée par cette ligue, porte précisément que la libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme [...] sauf à répondre de l'abus [...] Tu ne peux pas sortir de là.

— Je n'y entrerais point, répondit M. Bergeret. C'est de la métaphysique. Je reste dans la réalité des choses » (passage non repris) — France appelle les Droits de l'Homme « les Immortels Principes » dès l'*Univers Illustré* du 30 novembre 1889, et dans le même esprit de satire (p. 754, à propos des Palmes Académiques).

(6) Péguy se dit « revenu aux premiers temps de l'Affaire » lors du projet de loi sur les Congrégations (cf. *Péguy* de R. Rolland, 1944, pp. 99-100) A dater du « coup de Tanger », Péguy vécut dans une surexcitation patriotique (3^e *cabier*, 7^e série, « Notre Patrie », 22 octobre 1905). Il s'opposa de plus en plus nettement à Jaurès.

(7) *Cabiers de la Quinzaine*, VII^e série 5^e cahier, 19 novembre 1905.

(8) Combes démissionna le 18 janvier 1905. Le président du Conseil suivant, Rouvier, fut amené à prendre le portefeuille des Affaires Étrangères et non des Cultes ; il indiquait une nouvelle orientation de la politique française. Mais le ministre des Cultes Bienvenu-Martin continua la politique de Combes. La Séparation fut votée le 3 juillet.

(9) Les second et troisième chapitres du roman reprennent l'histoire de Gallion parue dans le *Figaro* en 1900, mais avec des développements nouveaux et des modifications importantes.

Le quatrième chapitre est formé d'extraits corrigés d'articles et de discours datant de 1904 (voir Claude Aveline, *op. cit.*, I, 188). France met à la charge des personnages de la *Pierre Blanche* les paroles qu'il prononça ou écrivit en son propre nom, en 1904, sur la guerre et particulièrement la guerre coloniale.

née (10), il ne donne plus d'œuvre de longue haleine, et presque plus d'œuvre détachée de son temps : l'*Histoire Comique* (11) et quelques articles (12) sont les seuls témoignages d'une pensée intemporelle chez le France de cette époque.

Si la « révolution dreyfusienne » finit pour beaucoup d'intellectuels à l'avènement du ministère Combes, elle continua pour France, au contraire, durant ce ministère anticlérical. L'Affaire Dreyfus n'avait pas été pour lui un commencement pur : elle avait été préparée par une longue résistance à la métaphysique, un long exercice de la raison. De ce point de vue, la continuité est évidente entre la première *Histoire Contemporaine* et celle qui commence avec l'Affaire ; cette dernière n'en a pas moins été le signal d'une métamorphose, d'un changement qualitatif : France, à partir du moment où il la fait paraître, assume sa polémique et l'accompagne d'une propagande. Mais ce moment n'a été que la possibilité d'une suprématie de l'intelligence sur le monde. France l'attendait depuis longtemps. Suprématie purement terrestre : pour l'établir durablement, il faut supprimer d'abord toute perspective, toute croyance métaphysique. L'Affaire Dreyfus servit de référence incessante à France jusqu'en 1908, parce qu'elle avait été cette première victoire de l'esprit sur la métaphysique. Il s'agissait de la perpétuer en détruisant la puissance sociale et spirituelle du catholicisme, pour en venir ensuite à des mesures proprement sociales. La polémique combiste n'est nullement une « capitulation », pour reprendre la parole de Péguy. Elle correspond à l'une des mystiques dreyfusistes, celle de la raison unie à l'instinct généreux, mais gardant la primauté sur lui (le terme de raison, chez France, doit être pris au sens que lui donnèrent les philosophes du XVIII^e siècle). « Il n'y a pas jusqu'aux mots de justice et de vérité qui ne doivent être regardés de près », dit France avant les élections de 1902 (13). Ces mots perpétuaient en effet les malentendus dreyfusistes. « Quand il s'agit du sort du plus grand nombre, il faut que la raison ait discerné la vérité, défini la justice avant que le cœur les poursuive toutes deux avec un ardent amour. » (14). Cette lutte de la raison contre la métaphysique fut

Une première version de *Sur la Pierre Blanche* parut dans l'*Humanité* lors de sa fondation. (Du 18 avril au 13 mai 1904). Le chapitre IV n'y existe pas, sauf un passage sur la paix en Europe et aux Etats-Unis (pp. 234-236, avec variantes).

(10) *Cri de Paris*, 20 et 22 décembre 1901 : France annonce le premier volume de *Jeanne d'Arc* pour l'année suivante.

Chroniqueur de Paris, 24 novembre 1904 : conjectures sur l'esprit dans lequel France écrit sa *Jeanne d'Arc*.

Le Cri de Paris annonce la publication de la *Vie de Jeanne d'Arc* le 18 mars 1905 et le 14 mai 1906.

(11) Publiée en juin 1903, parue précédemment dans la *Revue de Paris* du 15 décembre 1902 au 15 janvier 1903. Remaniement de la nouvelle « Chevalier », parue le 15 décembre 1894 dans la *Vie Contemporaine*.

(12) *Revue*, 1^{er} mars 1905, « La maison d'Anatole France », interview de Paul Gsell. *Non repris*.

— Autobiographie donnée à Langen (catalogue paru en novembre 1904, 30 A I, 212-214).

— Réponse à l'Enquête pour l'abolition de la peine de mort (*Le Français*, 11 mars 1902, 30 A I, pp. 88-90).

— Réponse à l'enquête sur « la morale sans Dieu » (*Revue*, 15 novembre 1905). Encore ces articles, sauf le premier, font-ils allusion à des problèmes brûlants à l'époque.

(13) 19 janvier 1902, à la fête de l'« Essor ». 30 A I, 81.

(14) Ibidem.

considérée comme étroite et purement négative par les métaphysiciens, de la même manière qu'un esprit religieux a peine à considérer l'athéisme comme une opinion positive. Cependant, pour France, la polémique anticléricale correspondit à un idéal effectif, qu'il entretenait depuis le Second Empire et que l'Affaire rendait réalisable. Cet idéal fut même une mystique ; paradoxalement, France crut au triomphe de la raison sur la métaphysique au point d'en devenir irrationnel. L'anticléricisme est le seul domaine où il se soit aventuré jusqu'à des prévisions inexactes et jusqu'au soutien d'une politique périmée. France le lie expressément à l'action : il est pour lui la forme la plus urgente de l'action et l'occupation première de l'écrivain engagé. « Toutes nos œuvres ne sont-elles pas inspirées des événements auxquels nous sommes mêlés ? Je ne sais ce qu'est l'Art pur. Rien ne vit isolément, tout a une source dans la littérature et la vie. Un écrivain qui demeure étranger au mouvement religieux, économique ou politique de son siècle n'est qu'un joueur de flûte [...] a) Je crois à la victoire de la justice (sociale). Si les cléricaux l'emportaient c'en serait fait de la liberté en France et le développement intellectuel du pays serait interrompu. La première tâche à accomplir est celle qu'a courageusement affirmée [?] le ministère Combes : réduire à l'obéissance les moines révoltés ! L'œuvre du gouvernement qui succédera à celui-ci sera de procéder à la séparation. (15). b) » La situation est telle, du reste, que l'anticléricisme se transforme automatiquement en acte : on reprend au début de 1902 *Les Noces Corinthiennes*, qui sont ressenties comme un plaidoyer politique (16). France écrit à un critique du *Journal* : « Ginisty, observant avec une sombre admiration la pudeur des journaux nationalistes, cléricaux, antisémites qui baissent les yeux et se taisent au seul nom des *Noces Corinthiennes*, me presse de vous demander si vous ne pourriez pas faire passer une note dans le *Journal* » (17). Cette reprise des *Noces Corinthiennes* a une valeur symbolique : dans les œuvres anticléricales que France écrit pour soutenir et préciser le combisme, se retrouvent la pensée et les procédés que France utilisait dans sa jeunesse, plus après que dans *Thaïs* ou le *Puits de sainte Claire*. L'influence voltairienne repartait, France réécrit l'histoire en rapport avec le christianisme et contre lui. Il le fait pour le passé dans la *Vie de Jeanne d'Arc* qu'il met au point, et de la même façon, pour le présent, dans les préfaces, articles et discours qui formèrent *l'Eglise et la République* (18). Ces œuvres expriment un système co-

(15) a) *Giornale d'Italia*, conversation de France avec le journaliste Domenico Oliva, publiée le 24 mai 1903.

b) Lettre écrite par France à ce journaliste pour préciser certains points de leur conversation. Il existe de cette lettre un brouillon à la B. N., (fonds Lion) tome III, folios 98-99.

(16) Les *Noces Corinthiennes* furent jouées à l'Odéon à partir du 30 janvier 1902. Voir articles de la *Revue Bleue*, 8 février 1902, Paul Flat, *Les Noces Corinthiennes*, et des *Débats*, 3 février 1902, E. Faguet, *Les Noces Corinthiennes*. Des extraits des *Noces Corinthiennes* parurent dans les *Annales de la Jeunesse laïque* de septembre-octobre 1902, et furent réécités au congrès de la libre-pensée le 6 août 1905.

(17) B. N., lettre non datée, tome III, folio 65-66. L'article du *Journal* provoqué par cette lettre parut le 28 janvier 1902. Il est signé O. M. (Octave Mirbeau).

(18) Préface à *Une campagne laïque* de Combes, parue en janvier 1905, publiée d'abord dans *l'Aurore* du 27 décembre 1903, formant la brochure *Le parti*

hérent et ont une valeur polémique non seulement personnelle à France, mais encore officielle : plusieurs furent affichées ou diffusées sous forme de brochures. La politique du « Bloc » y est en effet justifiée par l'histoire du catholicisme, ou plutôt du monde soumis au catholicisme.

France avait soutenu à la suite de Renan que cette soumission avait été instinctive, et que les fondateurs et les soutiens du catholicisme étaient sincères. Paphnuce et les moines du *Puits de Sainte Claire* sont les premières victimes d'une religion à laquelle ils croient. Au contraire, l'histoire religieuse telle que France la récrit après l'affaire Dreyfus admet une volonté délibérée de domination qui va jusqu'à la fraude pieuse ; c'est une théorie purement voltairienne. France projette alors dans le passé l'expérience de l'Affaire, durant laquelle les moines se sont livrés à la politique et ont mis à la mode des dévotions. L'affaire Dreyfus est à l'origine de la reconstruction francienne de l'histoire ecclésiastique : France y fait allusion dans tous ses ouvrages anticléricaux, accusant les assumptionnistes d'avoir voulu « allumer la guerre civile dans la nation qui les avait accueillis » (19). Dans *l'Eglise et la République*, le chapitre consacré au rôle des moines dans l'Affaire (20) est aussi long que le chapitre concernant tout le début de la Troisième République ; leur rôle est présenté comme primordial et même unique. Les antisémites ne sont que des « missionnaires de l'Eglise romaine », les camelots du roi crient « au profit de l'Eglise romaine », au ministère de la Guerre « travaillent les congréganistes » (21). Les moines ont été conscients du mal qu'ils commettaient : ils ont « séduit » le peuple par « de grossières impostures », ont répandu « le mensonge et l'outrage », parlé avec « une atroce fureur » (22). Le ton de l'attaque est d'une violence et d'une crudité que France n'avait point en pleine Affaire, parce qu'il écrivait dans le *Figaro*, de tradition catholique, et aussi parce que le caractère pressant des événements ne se prêtait pas à une interprétation partielle et partielle. Après coup, France les met entièrement à la charge de l'Eglise. C'est bien de l'Affaire que France part désormais pour, en remontant dans le temps, chercher à prouver les ambitions et les impostures de l'Eglise. « Je ne sais [...] si parfois la nouvelle école n'a pas noyé trop complaisamment le miracle dans le demi-jour de la pathologie nerveuse, s'il ne faut pas admettre de temps en temps l'hypothèse de la fraude consciente, s'il n'y

Noir en mars 1904 : 30 *A I*, pp. 170-171. Formant les chapitres III, IV, V, X de *l'Eglise et la République*.

Passage du discours prononcé le 27 novembre 1904 au Trocadéro, à la manifestation du parti socialiste : 30 *A*, pp. 214-215 I ; chapitres VIII et IX de *l'Eglise et la République*.

Discours pour la Journée laïque en faveur de la Séparation des Eglises et de l'Etat, 18 décembre 1904, fragments des chapitres VII, IX, I, X. 30 *AI*, pp. 220-222.

Préface à Paul Grunebaum-Ballin, *la Séparation des Eglises et de l'Etat*, janvier 1905. Début du chapitre IX. 30 *A II*, p. 72.

(19) Discours prononcé le 20 avril 1902 à l'Assemblée générale de la Ligue des Droits de l'Homme. 30 *A I*, 94.

(20) Chapitre III, « De l'action de l'Eglise en France de 1897 à 1899 », 30 *A II*, pp. 22-29. Le chapitre II, « Aperçu des rapports de l'Etat français avec l'Eglise sous la Troisième République », occupe les pp. 14-22.

(21) Chapitre cité, pp. 22-26.

(22) Chapitre cité, pp. 25-24-27.

aurait pas lieu, enfin, sur ce point, comme sur plusieurs autres, de concilier Voltaire avec Renan » (23).

France ne considère plus de préférence, comme naguère, les temps reculés de la fondation du christianisme. Sans doute rappelle-t-il malignement l'évolution psychologique de Yaveh, que les catholiques disent immuable (24) ; sans doute conte-t-il l'histoire de Gallion dans *La Pierre Blanche*, mais elle est reprise du *Figaro* de 1900 (25) (France en donne alors une interprétation différente qui prouve son raidissement : tandis que, dans le *Figaro*, Paul était considéré avec ambiguïté comme fondateur du christianisme et symbole du socialisme, et jugé diversement suivant les cas, dans l'*Humanité* de 1904 il est franchement condamné comme ignorant fanatique et ridicule, moins clairvoyant au fond que Gallion, qui prophétise la mort des dieux et la victoire de Rome (26)). Mais c'est le plus souvent aux époques où l'Eglise étendit sa domination sur le monde que se réfère France, parce que les exemples qu'il en tire sont propres à frapper le public et à corroborer la politique de Combes. Depuis le Second Empire (27), France n'avait plus présenté le Moyen-Age comme une époque d'obscurantisme : il le fait dans son discours à l'inauguration de la statue de Renan (28) ; il n'avait plus mentionné les abus de l'Inquisition : il le fait dans *L'Eglise et la République*.

France a surtout exercé sa verve d'historien partisan à propos du Concordat et de ses suites, parce que c'était le Concordat qu'il s'agissait de révoquer. Malgré l'opinion du P. Maumus, qui publia une brochure pour réfuter les arguments de France, il serait difficile de trouver dans la partie historique de *L'Eglise et la République* une erreur caractérisée (29). C'est par le choix des événements et la manière de présenter les faits historiques que France a orienté son étude vers l'anticléricanisme. Il admet dans le cours de son développement des anecdotes destinées à présenter de façon vivante la puissance de l'Eglise : que le vieux Chesnelong la soutienne sous la grande cheminée du Luxembourg (30), que Waldeck-Rousseau plaisante sur les horreurs de l'Inquisition (31), cela ne prouve rien au

(23) Discours prononcé le 13 septembre 1903 à l'inauguration de la statue de Renan à Tréguier. 30 A I, 154. France suivit cette théorie en écrivant sa *Vie de Jeanne d'Arc*.

(24) Discours cité, 30 A, p. 158.

(25) *Figaro*, « Prophéties », 22, 29 août, 6, 12 septembre 1900. Voir chapitre précédent.

(26) France relut Renan pour son discours du 13 septembre 1903 avec une tendance plus grande à le discuter qu'en 1900, parce que la campagne laïque était en pleine extension (voir 30 A, I, XXXIX). Son interprétation de l'épisode de Gallion, dans *La Pierre Blanche*, est franchement opposée à celle de Renan (1).

(27) *Amateur d'Autographes*, 1-16 avril 1868, Revue Bibliographique (« le vrai Voltaire »), 1-16 août 1868, « Gravures sur bois tirées des livres français du XVe siècle », 1^{er} avril 1869, « Procès du chevalier de La Barre ».

(28) Discours cité, 30 A I, 143.

(29) Le P. Maumus, *L'Eglise vengée. Réponse à la brochure de M. Anatole France, L'Eglise et la République* (1905). Le P. Maumus parle comme un théologien qui reconnaît un plan divin dans la création, France comme un laïque et un athée ; le dialogue est impossible, lorsqu'il s'agit de la Séparation.

(30) 30 A, II, 9.

(31) 30 A, II, 11.

(1) Le manuscrit nafr. 23649, B. N., comporte un projet non utilisé par France : il avait d'abord songé à un dialogue aux Enfers, entre Renan et Gallion, où il donnait tort à Renan. Celui-ci disait à Gallion : « ... Tu as été... les romains... malentendu » et Gallion répondait : « J'aurais bien voulu t'y voir. Et puis ce Paul n'avait pas plus l'avenir que moi... » (folio 70).

point de vue des faits, mais frappe l'esprit du lecteur. France démontre l'ambition de l'Eglise, qui est de dominer les Etats, par l'exemple du Concordat conclu entre la curie romaine et la république de l'Equateur en 1862. (32). Il est vrai que ce Concordat confiait l'instruction au clergé, faisait régner l'Index, interdisait toute société désapprouvée par l'Eglise et faisait exécuter par la justice civile les peines prononcées par les tribunaux ecclésiastiques contre les clercs (33). Mais il avait été préparé et proposé par le président même de la République, Garcia Moreno, qui en avait fait un instrument de pouvoir personnel, et non par Rome. France omet de le préciser, et juge selon des critères européens une situation politique qui ne peut se présenter en Europe. L'ironie personnelle qu'il dirige contre un Jésuite qui observe « non sans douleur » le détachement du monde moderne vis-à-vis des « vérités salutaires » de l'Inquisition, ne saurait non plus avoir place dans une histoire objective (34).

France écrit une histoire de la Troisième République dominée par l'Eglise avant d'examiner le Concordat lui-même, sur lequel sont fondés les rapports de l'Eglise et de l'Etat. L'ordre logique eût été l'ordre inverse ; mais celui qu'adopte France est le plus efficace, parce que l'abolition du Concordat apparaît comme la mesure qui peut seule délivrer l'Etat de l'emprise du clergé. France accuse en effet le Concordat d'avoir fait de l'Eglise française une annexe de Rome, en reconnaissant officiellement le pouvoir du pape, et il écrit en ce sens deux chapitres dans lesquels il met à la charge de l'Eglise tout le mouvement réactionnaire français, crise du 16 mai, boulangisme, ralliement, affaire Dreyfus. Il y a là un esprit de système et, malgré la vérité littérale des faits rapportés, une exagération évidente du rôle du « parti noir ». On pourrait recommencer cette histoire en la mettant au compte de partis spécifiquement politiques et non du clergé (35). L'anticléricanisme de Gambetta et de Jules Ferry est restreint

(32) Voir : *Histoire de l'Eglise*, XXI, par R. Aubert, « l'Equateur sous Garcia Moreno » (pp. 21-75) et V. L. Tapié, *Histoire de l'Amérique latine au XIX^e siècle*, Paris 1945, p. 121 : « la république théocratique de Garcia Moreno ». Moreno fut assassiné en 1875, après avoir voulu instaurer une sorte de josphisme en Equateur. Mais si ses théories évoquent parfois celles de Lacordaire, il est difficile de penser que la situation dans laquelle il prit le pouvoir ait pu se présenter en Europe.

(33) Anatole France écrit : « Il fut arrêté [...] que les autorités temporelles seraient tenues d'exécuter, sans pouvoir s'y refuser, toute peine prononcée par les tribunaux ecclésiastiques » (30 A, II, II). Le texte laisse à penser que l'Inquisition fut rétablie dans toute son étendue en Equateur ; il n'en était rien. Le Concordat de la république de l'Equateur précise : « toutes les causes *des clercs* [...] relèvent des tribunaux ecclésiastiques sans qu'on puisse en appeler aux tribunaux séculiers ». Voir A. Berthe, *Garcia Moreno*, 1887, p. 320. C'est l'exemple de l'omission polémique, qui dénature les faits de façon considérable : France en profite pour écrire violemment contre l'Inquisition.

(34) 30 A, II, 10.

(35) France avait établi plus exactement le rôle du nationalisme dans l'histoire de la Troisième République dans son discours du 20 avril 1902 (30 A, XI, pp. 92-95). Mais l'intérêt immédiat de la lutte lui commandait en 1904 de concentrer toutes les responsabilités sur le clergé, car les élections de 1902 avaient été une défaite pour les nationalistes, qui n'étaient plus à craindre. France explique le déplacement de son opposition dans un article (*non repris*) des *Annales de la Jeunesse Laïque* de juin 1902, après les élections : « Notes sur les Trublions. Que le nationalisme est le parti de la guerre. » Après avoir repris un fragment de son discours d'avril il constate : « Les Trublions sont comme ces petits chiens qui aboient aux chevaux débonnaires et aux cyclistes rapides » — « Vous avez raison, me dit Jean Marteau [écrit-il], mais il n'y a plus de Trublions. Et il est vrai qu'ils sont déconfits. Mais le cléricanisme qui les suscita demeure. »

par France à la dimension d'une simple comédie (« Le préfet de police Andrieux vint lui-même en gants gris perle chasser les Jésuites de leur maison de la rue de Sèvres. Le lendemain, ils étaient tous rentrés » (36)) parce qu'il importe de noircir le tableau de la République livrée aux prêtres, pour faire de Combes un libérateur. France n'avait point jugé si bénigne, en son temps, la politique de Ferry (37). Et c'est à peine s'il fait allusion aux innovations de celui-ci en matière d'enseignement laïque ; en revanche, après avoir rappelé comment l'affaire Dreyfus fut soutenue et dirigée par certains prêtres, il en voit l'origine dans la loi Falloux qui « livrait les trois degrés de l'enseignement à l'Eglise et coiffait la France du trirègne de l'obscurantisme. » (38). C'est chercher loin la « racine » de l'Affaire car France admet lui-même que cette loi votée en 1850 était « détruite en grande partie » (39). Mais il l'admet très brièvement, tandis qu'il met en scène dans une conversation burlesque les tenants de la loi Falloux et développe largement la puissance sociale qu'elle assura à l'Eglise. L'importance que France attache à la loi Falloux dans la victoire du « parti noir » ne peut s'expliquer que parce qu'il vécut sa propre jeunesse sous l'empire de cette loi : se trouvant à plus de trente ans d'intervalle dans la même situation d'opposant, il est tenté de lui donner les mêmes motifs (40). Dans l'ébauche de son roman socialiste *Victor Mainvielle*, écrite en 1907, il donne encore à la loi Falloux une place très large (« Falloux auteur responsable des massacres de Juin, assassin de la République romaine, l'homme de la loi perfide sur la liberté de l'enseignement... Les commissaires (de la loi Fal.) sont unanimes tant qu'il s'agit de l'ennemi commun : le communisme ; sa force principale vient de l'irréligion. L'irréligion supprime la foi dans les compensations du ciel. ») (41)

Sans commettre d'erreur matérielle dans l'histoire de la Troisième République, France lui donne valeur de lutte en l'éclairant à sa manière, en développant inégalement les épisodes, intercalant dans l'histoire des scènes caricaturales, affirmant le rôle du clergé sans le prouver (le coup du 16 mai fut « un coup brutal et timide où se sentait la main du prêtre ») (42). Manque de proportion peut-être involontaire quand il est question de la loi Falloux, très calculé ailleurs pour donner au lecteur l'impression que Rome a dirigé plus de trente ans la République française. *L'Ile des Pingouins* n'est que l'exagération en caricature de cette histoire partielle. En l'écrivant avant d'examiner les termes du Concordat, France évite d'expliquer comment l'abrogation du Concordat mettra fin à l'emprise romaine sur l'Etat ; une fausse relation s'établit dans l'esprit du lecteur entre ce traité et la politique déjà suivie. France esquive ainsi une difficulté :

(36) 30 A, II, 18. Voir « Les ministres d'Etat » dans les *Opinions de Jérôme Coignard* : « Les jésuites qu'il a chassés sont revenus ».

(37) *Univers Illustré*, 1883-1886. Notamment 7 juillet 1883, 4 août 1883, 16 mai 1885, 28 novembre 1885, 12 décembre 1885 (contre les laïcisations, et l'expulsion des religieuses des hôpitaux).

(38) 30 A, II, 38.

(39) 30 A, II, p. 28.

(40) Voir discours du 2 mai 1902 pour le centenaire de Victor Hugo ; France y parle de l'opposition de Hugo à la loi Falloux et déclare : « Citoyens, si, parmi les idées politiques de Victor Hugo, je choisis, pour vous les rappeler, celles de 1850, c'est parce que 1902 (puissent votre sagesse et votre énergie détourner ce présage !) ressemble en quelque chose à 1850 » 30 A, I, 84.

(41) Manuscrits, fonds Jacques Lion, B. N. Dossier n° 30.

(42) 30 A, II, 17.

car il pouvait être délicat de démontrer qu'en laissant à Rome seule la nomination du clergé, on diminuerait la puissance de Rome.

Lorsqu'il en vient au Concordat, France use de ces mêmes artifices proprement littéraires, et, tout en ayant l'apparence de respecter l'histoire, la modèle à son gré. Il faut montrer l'inconséquence du Pape et sa haine pour la République : le Concordat est assimilé à la Constitution Civile du Clergé, que le Pape avait refusée, tandis qu'il cédait à Bonaparte, parce que celui-ci transforma la Constitution en « instrument de règne » (43). Mais il faut aussi montrer que le Concordat est mauvais parce qu'il est ultramontain, alors que la Constitution civile était gallicane : peu après avoir écrit : « Le jeune Consul rétablissait la Constitution Civile de 1790 » (44), France écrit : « Sur quelques points le Concordat diffère beaucoup de la Constitution Civile » (45), et le prouve par la clause de l'institution des évêques. Il se contredit dans les faits pour renforcer sa pensée : plus que la vérité historique et littérale, il tient à établir ce qu'il estime être la vérité psychologique, c'est-à-dire l'inlassable désir de domination de la puissance romaine. Le Concordat doit sembler doublement caduc au lecteur, d'abord parce qu'il a été instauré seulement grâce à Bonaparte, dont la chute était si proche, ensuite parce qu'il se fondait, du côté français, sur une espérance gallicane, et qu'il a au contraire favorisé l'ultramontanisme. Dans les deux cas, France exprime une haine fort ancienne en lui (elle date du second Empire) contre le pouvoir de Rome.

France fait passer l'anticléricalisme, pris au sens étroit du terme, avant même sa haine contre la religion. Ce qu'il n'aurait pas dit en d'autres temps, lui qui détestait l'ascétisme, il le dit quand il s'agit de combattre l'ultramontanisme : il évoque avec nostalgie la tradition gallicane de l'ancienne France (46), fait l'apologie de la magistrature janséniste (47) et va jusqu'à comparer l'affaire Dreyfus à l'affaire de la bulle *Unigenitus* « qui fut aussi [...] une querelle des Français sur le juste et l'injuste » (48). Pourtant, il avait écrit bien des fois contre Pascal et l'inhumanité de la morale janséniste. L'urgence de la situation, la nécessité de plaider une cause l'emportent au-delà de ses propres positions. Son histoire toute reformée autour de l'affaire Dreyfus, tout orientée par la haine du clergé ultramontain, est celle d'un pamphlétaire qui ne parvient pas toujours à se déguiser ; car l'ironie garde un caractère ambigu et peut être reniée par son auteur, pour les besoins de la cause ; mais l'injure ne saurait être niée, et France va jusqu'à l'employer : « Le Pape [écrit-il à propos de la nomination d'évêques constitutionnels] but cette honte. Il institua les boucs, destitua les agneaux. Et, ayant renié la justice et accompli l'iniquité, il redevint le chef spirituel de l'Eglise de France, » (49).

Si France retrouve un accent voltairien dans les chapitres historiques de *L'Eglise et la République*, c'est que n'attachant — pas plus que Voltaire — aucune valeur autonome de l'histoire, il la considère de même comme un instrument de polémique, et l'écrit en

(43) 30 A, II, 50.

(44) 30 A, II, 49.

(45) 30 A, II, 50.

(46) 30 A, II, 49 et 55.

(47) Ibidem, 49 et 51.

(48) Ibidem, 22.

(49) 30 A, II, 51.

fonction du temps présent. C'est la première fois qu'il l'utilise aussi largement : France la sait plastique et sait aussi que par son apparence rigoureuse, elle aide à convaincre le lecteur. Il l'annexe aux chroniques qu'il écrit sur l'histoire religieuse de son temps, et ce recours à l'histoire n'est que le témoignage de son attention pour l'actualité. Pour un polémiste de tradition voltairienne, l'histoire partielle est un acte.

Les discours de France et les chapitres centraux de *L'Eglise et la République* sont des chroniques plus violentes et plus orientées, mais du même type que les chroniques données jadis aux journaux sur l'histoire contemporaine. France puise d'ailleurs dans ces anciennes chroniques des anecdotes et des définitions (50). Il observe fidèlement, comme jadis, le déroulement des événements. Mais ayant opté pour l'acte, il ne se contente plus de les traduire et de les commenter : il tente de peser sur eux, de leur donner un dénouement positif ; il les prend à sa charge dans des discours ou des brochures de combat, au lieu de livrer sa chronique à la tribune plus lointaine des journaux (et lors même qu'il collabore à la *Neue Freie Presse*, il ne s'en contente pas et fait passer ses articles anticléricaux dans *L'Eglise et la République* (51)). La lutte commence au début de 1902, lors de la préparation des élections, au refrain : « C'est la procession de la Ligue qui passe » (52), et France absorbe la question proprement politique dans la question religieuse en proclamant que les candidats de droite sont « tous au service des moines » (53). Dès ce moment la distinction entre « les » libertés et « les » tolérances est accomplie par France, car ces mots, qui avaient rallié les dreyfusistes, étaient désormais susceptibles de plusieurs interprétations, et le parti catholique s'en prévalut. C'est pourtant seulement au début de 1903 que, dans un article de *l'Aurore* intitulé : « M. Patru avait un ami » (54), France établit longuement cette distinction. Son refus d'admettre une liberté intemporelle et métaphysique l'amène à dissoudre la notion de liberté dans la notion de morale ; comme la

(50) France rappelle dans *L'Eglise et la République* la duplicité de l'Eglise envers l'Etat, qu'il avait mise en action dans *l'Histoire Contemporaine* en la personne de Guitrel. Il fait de la république du ralliement une peinture qui reprend celle de la première série de *l'Histoire Contemporaine*. Le passage qui concerne saint Antoine (p. 24) est inspiré d'une chronique du *Figaro* (14 février 1900 ; « Superstitions », non reprise en volume). Celle qui concerne l'hérésie (p. 26... « avoir une opinion, ce qui, selon la doctrine catholique, est à la vérité condamnable en matière de foi ») reprend la définition que Guitrel a trouvée chez Bossuet (*A. Améthyse*, II, 28). La vie de madame Bouquey (pp. 40-41) a été contée du 13 septembre au 4 octobre 1898 par France dans *l'Echo de Paris*, mais sans aucune allusion au religieux qui paraît dans *L'Eglise et la République*.

(51) Août 1904 : « La Séparation de l'Eglise romaine et de l'Etat français » (30 A, I, 194-199) est une esquisse des arguments de *L'Eglise et la République*.

(52) 30 A, I, 93.

(53) Ibidem.

(54) 5 février 1903, *Aurore* : « M. Patru avait un ami ». Article non repris. Sur la collaboration de France à *l'Aurore*, voir 30 A, I, 111 : tant qu'Urbain Gohier, alors contempteur de l'idée de patrie et adversaire de Jaurès, demeura au journal, France n'y collabora point. Après le départ de Gohier, les noms de France, Picquart, Pressensé, paraissent en manchette du journal avec la qualification « Conseil de direction » ; ils disparaissent le 2 juin 1903, lorsque Clemenceau reprend la rédaction en chef. Signalons en outre cette lettre de France envoyée en mai 1903, de Rome, à Henri Monod (B. N., copie Lion) : « Je n'ai pas encore éclairci les mystères de *l'Aurore*. Mais la signature de Pressensé a reparu dans le journal. Au reste tant que le nom de Picquart restera sur la manchette, j'y laisserai le mien. »

morale n'est autre pour France que la conformité à l'état des sciences et des mœurs contemporaines, la « liberté » d'une religion qui est en retard sur la science ne doit pas être prise en considération. C'est en dissolvant le principe de liberté dans ses composantes terrestres que France en vient à soutenir et à précéder même la politique combiste. Combes avait refusé d'autoriser presque toutes les congrégations d'hommes (55), en s'appuyant sur la loi Waldeck-Rousseau qu'il interprétait contre les intentions de son auteur (56) ; France le justifie (57) ; au nom de la morale évolutive, il demande aussi la Séparation des Eglises et de l'Etat, alors que Combes ne devait la prévoir officiellement qu'au mois de mars (58) et qu'elle devait être acceptée par la majorité parlementaire en 1904 seulement (59). La position de France est la plus catégorique qui puisse se prendre. Il la fonde sur un raisonnement tel, que la « liberté » finit par se confondre avec la morale laïque : donnant au commencement à chacun sa liberté, il termine en opposant les « doctrines de liberté » aux « doctrines théocratiques ». Cet article donne la raison du glissement que France a opéré de l'affaire Dreyfus à l'anticléricalisme. Il apparaît que dans l'un et l'autre cas, France a suivi le même idéal, celui du triomphe de sa conception de l'intelligence sur les puissances d'erreur, du triomphe de sa conception de la science sur une morale périmée. L'ami du réactionnaire M. Patru retourne à celui-ci le nom de « sectaire » que les catholiques donnaient aux partisans de Combes : « De ton propre aveu, tu ne considères pas seulement la liberté. Tu considères aussi l'intérêt de ta secte, et tu ne veux de liberté que pour ceux de ta secte [...] Estimant que l'esprit des congrégations est conforme à la morale et compatible avec l'ordre public, tu es de la secte chrétienne et de la secte congréganiste [...] Si les congrégations religieuses n'offensent pas ta morale, la morale de ta secte, elles offensent une autre morale. Beaucoup d'hommes considèrent qu'en professant que le travail est un châtiment, les moines offensent la morale d'une société fondée sur le travail. De l'avis de beaucoup d'hommes, les associations des montreurs de reliques et des marchands de miracles insultent perpétuellement à la morale et à la science. On peut penser que des religieux qui instruisent les enfants dans l'ignorance dégradent la nation [...] Tu as vu dans l'Affaire que les Ignaciens se sont mis du parti du crime [...] Tu as ta liberté, comme tu as ta morale et ton ordre social. Ton so-

(55) Il n'en admit que cinq.

(56) Combes proposait à la Chambre un vote collectif, par catégories de congrégations, et faisait voter par « oui » ou « non ». Ainsi les congrégations ne furent pas examinées une à une ; les votes par « non » finirent en outre le débat, sans que le Sénat, plus conservateur que la Chambre, eût à donner son avis. Waldeck-Rousseau déclara le 27 juin 1903 au Sénat que Combes avait transformé « une loi de contrôle en loi d'exclusion ».

(57) « Si l'on conçoit, comme notre ami Faguet, un Etat indifférent à toute morale, il apparaîtra encore que les moines des *Croix*, démagogues furieux et calomniateurs infâmes, ont suscité dans la République la plus perfide et la plus dangereuse des séditions. Tu dis qu'ils n'ont pas troublé l'ordre. D'autres, avec plus d'apparence, diront qu'ils l'ont troublé [...] Plusieurs pensent comme je viens de dire. Or, ces derniers veulent la suppression des moines pour des raisons semblables à celles qui te font demander leur maintien » (« M. Patru avait un ami ».)

(58) Discours de Combes au Sénat, le 21 mars 1903.

(59) En juillet 1904, la commission nommée un an auparavant pour étudier les modalités de la Séparation termina son travail en présentant un avant-projet rédigé par Briand. Les relations diplomatiques avec le Vatican furent rompues le 30 juillet.

phisme est de dire *la* liberté, quand tu devais dire *ma* liberté, la liberté de ta secte. » Coulourat constate qu'il n'a pas le droit de contredire un prêtre dans le même appareil que lui, mais « en veston, dans la salle enfumée d'un bastringue ». « Patru, crois-tu que ma parole puisse avoir, dans ces conditions, autant d'autorité sur les simples, que celle du prêtre qui parle dans son église ? — Je ne le crois pas. — Crois-tu que tant qu'il y aura une Eglise d'Etat et un clergé salarié, les doctrines de liberté prévaudront, dans la foule des hommes ignorants, sur les doctrines théocratiques ? — Je n'en sais rien. — Patru, je t'accorde que la République n'aura pas grand avantage à chasser les moines si elle ne fait pas la séparation de l'Eglise et de l'Etat. »

France, une fois annoncée la Séparation, fut de ceux qui en soutinrent le principe et la voulurent radicale. « L'œuvre du gouvernement qui succèdera à celui-ci [écrit-il en mai à Domenico Oliva] sera de procéder à la séparation [...] J'ai la ferme espérance que le ministère Combes, malgré les efforts de ses ennemis secrets plus dangereux pour lui que ses ennemis déclarés, saura accomplir jusqu'au bout la tâche qu'il a courageusement assumée » (60). La mort de Léon XIII (61), l'avènement de Pie X (62) qui prit une attitude intransigeante (63) aggravèrent la tension entre la France et le Vatican : France parle de la « piété ignare » du nouveau pape et, en août 1904, alors qu'une commission parlementaire examinait l'avant-projet de Séparation, entreprend de porter la rupture du Concordat à la charge du « pieux Pie X » (64). C'est une entreprise qui ne va pas sans mauvaise foi. La Séparation avait été souhaitée par Combes, appelée par France avant la mort de Léon XIII ; et les difficultés survenues à propos de l'institution canonique des évêques (65) avaient été provoquées par l'intransigeance de Combes autant que par la mauvaise volonté du Vatican. Il y a une méconnaissance volontaire de la vérité dans cet article où France semble supplier Rome de reconnaître les avantages du Concordat et de ne pas le rompre par sa faute. « Pourquoi fallut-il que le saint homme Sarto s'impâtiât soudain et retirât à ses évêques ultramontains auprès des Gaulois chrétiens cette protection nécessaire ? [...] Le Concordat, qui n'est pas avantageux pour les moines, est assurément favorable aux évêques, et l'on devrait peut-être y réfléchir par deux fois, à Rome, avant de déchirer [ce] traité (66) ». Combes, qui « a sévèrement veillé à l'observation bilatérale du Concordat » (67), est présenté comme innocent de la Séparation qui se prépare. Ce point de vue est développé dans *l'Eglise et la République*, en des chapitres dont certains re-

(60) Voir note 15.

(61) Le 20 juillet 1903.

(62) Elu avec l'appui de l'Autriche, qui refusait un cardinal pro-français, le cardinal Rampolla.

(63) Il avait choisi son nom pour marquer le souvenir de Pie IX, le pape de la déclaration d'infailibilité. Dès octobre 1903, il condamna l'ouvrage de Loisy *Autour d'un petit livre*.

(64) *Neue Freie Presse*, août 1904. 30 A, I, 97.

(65) Combes avait refusé de s'entendre préalablement avec Rome, comme l'avaient fait ses prédécesseurs, pour le choix de deux évêques, qui furent refusés par Pie X, l'un pour des raisons doctrinales, l'autre en raison de sa vie privée. Ils furent convoqués par le Saint Office, mais le gouvernement leur interdit de sortir de France.

(66) 30 A, I, 197, article cité.

(67) *Ibidem*, p. 199.

prennent presque textuellement une Préface écrite par France aux discours de Combes dès le mois de décembre 1903 (68). La loi sur les associations est justifiée par la pure tradition française ; la manière dont Combes l'a appliquée semble, à lire France, toute naturelle et commandée par la nécessité parlementaire (69). Le refus d'instituer deux évêques est mis à la charge de Rome ; enfin la Séparation apparaît comme une suite normale des rapports entre l'Eglise et l'Etat français, et le problème juridique qu'elle pose est réduit à néant, parce que le Concordat est « l'ombre d'une convention qui n'existe plus ou qui n'exista jamais » (70). France préconise alors une séparation plus sévère pour l'Eglise que la Séparation projetée par Briand : il souhaite qu'on enlève au clergé non seulement le traitement de l'Etat, mais encore le revenu et la jouissance gratuite des presbytères, évêchés, séminaires et églises (71) : en quoi il se révèle partisan, et sans doute partisan sans prudence. Une séparation ainsi conçue aurait soulevé l'opposition d'une quantité d'indifférents. Lors des débats parlementaires fut au contraire voté l'article 4, qui accordait au clergé la jouissance de ses biens mobiliers et immobiliers. France ne l'admit pas sans peine : « L'Eglise a été renvoyée à son père céleste avec de riches présents. Pouvait-on mieux faire ? Pouvait-on faire autrement ? Il est vain, à cette heure, de le rechercher. » (72). Mais il se félicita de ce que la Séparation fût enfin votée, et il insista pour que le Sénat lui donnât sa sanction avant la fin de la législature. France était devenu si officiellement, si politiquement anticlérical, que Clemenceau lui répondit dès le lendemain (73) et tint au Sénat un langage tout proche de celui de France (74), à propos de l'article 4. France se mêla au milieu politique pour soutenir la Séparation. Il introduisit auprès de Clemenceau le collaborateur de Briand, Paul Grunebaum-Ballin (75), et les lettres qu'il écrivit à ce dernier dans le courant de l'année 1905 prouvent l'intérêt personnel qu'il portait à la Séparation : « Vous savez sans doute que le doux Drumont vous a signalé comme le Juif de génie qui tient les ficelles des pantins chrétiens, tels que Briand. » (76). « Toute la ville [Lyon] est couverte d'affiches contre la Séparation. Et personne n'y prend garde. » (77). « J'apprends par les journaux italiens qu'à la Camera francese les bêtises commencent et que nous ne sortons pas du garonglio marschino où nous a mis le petit homme noir du

(68) Voir note 18.

(69) 30 A, II, 35-38.

(70) 30 A, II, 60.

(71) 30 A, II, 65. Jaurès avait à ce sujet une attitude beaucoup plus tolérante que France ; il soutint le vote de l'article 4, à la grande colère de Clemenceau (29 avril 1905 : « Bourgeois de Calais ! » — 30 avril : « Jaurès » — 14 mai : « la donation de Jaurès » — *Aurore*).

(72) *Action*, 4 juillet 1905 « La Séparation devant le Sénat ». 30 A II, 105.

(73) *Aurore*, 5 juillet 1905. Clemenceau : « Le But et les Moyens ». Clemenceau était comme France un ardent adversaire de l'article 4.

(74) Séance du 23 novembre 1905.

(75) 11 novembre 1904. France à Clemenceau : « Mon cher Ami, vous avez écrit des articles admirables sur le projet Combes. Faites accueil, je vous prie, à mon excellent ami Paul Grunebaum-Ballin, auditeur au Conseil d'Etat, qui a des communications très intéressantes à vous faire sur quelques points de droit relatifs à la Séparation. Je suis votre admirateur et ami. » (Lettre communiquée par M. Suffel).

(76) Sans date. A M. Grunebaum-Ballin.

(77) Lyon, 12 avril 1905, A. M. Grunebaum-Ballin.

quai d'Orsay. » (78). « C'est la Synagogue qui a fait chanceler la couronne sur la tête de l'Eglise et brisé le sceptre dans sa main. » (79).

Cette polémique sembla souvent être celle d'un anticlérical à l'esprit étroit, mené par une haine inexpiable de l'Eglise. Et que cette haine ait existé chez France, il ne peut y avoir de doute là-dessus. Elle le porta à des erreurs d'appréciation dont il n'était point coutumier. Il en perdit la clairvoyance de sa raison. A partir de 1905 en effet, la politique française changea d'orientation. Le « coup de Tanger » fit passer dans l'esprit de beaucoup de Français l'idée d'une guerre avec l'Allemagne de l'état de concept à celui de possibilité (80). L'attention se tourna vers la politique extérieure. Péguy se fit l'interprète de la majorité en écrivant dans « Notre Patrie » : « En l'espace d'un matin tout le monde [...] sut que la France était sous le coup d'une invasion allemande imminente. » (81). Tout partisan qu'il soit de la Séparation, Clemenceau écrivit alors dans l'*Aurore* des articles sur la politique extérieure (82). Or, France considéra simplement le « coup de Tanger » et les révélations de Delcassé comme un obstacle créé à la Séparation (83), et il continua à vivre sur un idéal anticlérical qui n'était plus conforme à son temps. Il ne fit longuement mention qu'en 1906 de la politique de Delcassé, et pour en diminuer l'importance (84).

(78) Côme, 15 avril 1905. Le coup de Tanger avait eu lieu le 31 mars 1905 et France ne voyait dans les difficultés suscitées par Delcassé (« le petit homme noir ») qu'une tentative contre le vote définitif de la Séparation. Il fait dans cette lettre allusion à un débat au cours duquel Delcassé, attaqué par Jaurès et le modéré Deschanel, fut peu soutenu par Rouvier lui-même.

(79) Capian, 27 octobre 1905. A M. Grunebaum-Ballin.

(80) Le 31 mars 1905, Guillaume II, débarquant à Tanger, proclama qu'il ne laisserait pas léser les intérêts allemands au Maroc, au moment où la France y était en expansion (cette expansion avait fait l'objet en 1904 d'un accord entre France et Angleterre). En France et en Angleterre, des bruits de guerre coururent. Delcassé fut partisan d'une périlleuse attitude de fermeté ; Rouvier évita le conflit, et Delcassé démissionna le 6 juin 1905. Mais le « coup de Tanger » marque une nouvelle orientation de la politique internationale. Les historiens ont coutume de clore sur lui le dix-neuvième siècle véritable. (Cf. Renouvin, *La crise européenne et la grande guerre, 1904-1918*, 1934, Chastenet, *La France de M. Fallières, 1949*, J. Isaac, *Un débat historique, 1933*).

(81) Sur ce tournant de Péguy, voir J. Isaac, *Expérience de ma vie*, Paris 1960, 3^e cahier 7^e série, 22 octobre 1905, « Notre Patrie » « Je savais que [...] une période nouvelle avait commencé dans l'histoire de ma propre vie, dans l'histoire de ce pays, et assurément dans l'histoire du monde ». C'est l'année où paraît le premier volume des *Bastions de l'Est : Au service de l'Allemagne*, de Barrès.

(82) Jusqu'au 5 avril, Clemenceau se contente de blâmer la politique marocaine de Delcassé. Le 5 avril, l'article « La guerre et la paix » rejette sur Guillaume II la responsabilité du débat... Clemenceau montre de l'hostilité à l'Allemagne le 11 avril (« Pour en finir »), le 14 (« L'Allemagne à Fez »), le 17 (« La Forme et le Fond »), le 28 (« Le conflit Marocain »).

(83) Voir note 77. Le discours du 4 juillet 1905, « La Séparation devant le Sénat », présente l'incident de Tanger comme déjà terminé (30 A, II, 107).

(84) 19 janvier 1906, discours tenu au meeting à l'occasion de la Conférence internationale d'Algésiras, qui donna une solution au conflit marocain. 30 A, II, 129-133. « Ceux qui répandent ces bruits sinistres n'y croient eux-mêmes qu'à demi et, le plus souvent, ils n'y croient pas du tout [...] Un peuple sous le coup de la guerre et de l'invasion est très facile à gouverner ». France parle de la menace de guerre comme définitivement écartée, tandis que Péguy la considère comme permanente ; le contraste est d'autant plus grand que France emploie la même présentation que Péguy (30 A, II, 131). Voir aussi l'article d'avril 1906 (30 A, II, 163-169), qui répète en refrain : « Les portes de Janus aujourd'hui sont fermées ».

A cause de son idéal anticlérical, France continua à soutenir, au moins partiellement, des ministères qui s'opposaient de plus en plus nettement à ses convictions sociales. Il crut jusqu'à la fin de 1906 que la Chambre passerait bon gré mal gré de la Séparation aux réformes sociales. Il contribua au maintien du malentendu qui reforma le Bloc Républicain en 1906, à cause de la querelle des Inventaires (85) ; non qu'il fût exempt d'inquiétude : sa correspondance dévoile une pensée qu'il n'exprime pas dans ses discours : « Il est plus difficile de trouver une Chambre de réforme sociale qu'une Chambre anticléricale. Tous ceux qui s'y sont étudiés s'y sont perdus. » (86). « Cela est un gros succès. Mais où sont le W. R. [Waldeck-Rousseau] et le C [Combes] des questions sociales. » (87). « Vous avez fait chez nous de bonnes élections. Mais où est le ministre qui gouvernera avec ces deux majorités divergentes ? » (88) Cependant, France remarque que « la victoire électorale du Bloc est le triomphe du « petit père » Combes » (89), et estime que l'application de la loi de Séparation est une des tâches principales de la future Chambre. « Le grand vaincu des élections, c'est le prêtre. » (90). Le problème anticlérical restait très important pour France : il ne désavoua la politique de Briand que lorsque celui-ci eut fait voter l'ajournement de la formation des Associations Cultuelles, en septembre 1906 (91) ; les socialistes avaient exclu Briand dès le mois de mars. Il se réjouit de la venue au pouvoir de Clemenceau (92), essentiellement parce que c'était un anticlérical qui pourrait appliquer avec fermeté la loi de Séparation : or, c'est ce même Clemenceau qui, en mai et juin, avait durement réprimé les grèves, et avec qui Jaurès avait rompu (93). France s'obstinait à soutenir l'anticlérica-

(85) Les oppositions des catholiques aux inventaires éclatèrent en janvier, se firent violentes après la publication de l'Encyclique *Vehementer* (11 février 1906).

(86) 12 février 1906, à Mendioudo. Communiqué par M. Suffel.

(87) Dresde, 16 mai 1906. A M. Grunebaum-Ballin.

(88) 18 mai 1906, à Roujon. Communiqué par M. Suffel.

(89) Interview parue dans la *Neue Freie Presse* le 12 mai 1905. 30 A, II, 183.

(90) « Vaincus et vainqueurs », article à la *Neue Freie Presse*, 26 juin 1906. 30 A II, 191.

(91) *Neue Freie Presse*, fin septembre 1906. 30 A, II, 212-217. Briand avait fait voter cet ajournement par le Conseil d'Etat, parce que Pie X, par l'encyclique *Gravissimo*, avait interdit au clergé et aux fidèles de former des associations cultuelles. Briand avait été exclu du parti socialiste lorsqu'il avait accepté le portefeuille des Cultes dans le cabinet Sarrien, en mars 1906.

(92) *Neue Freie Presse*, 30 A II, 218-223. France loue Clemenceau à cause de son rôle dans l'affaire Dreyfus, de son anticolonialisme, surtout à cause de son intransigeance envers l'Eglise, qui fait bien augurer de l'application de la loi de séparation. La question sociale est escamotée par l'écrivain.

(93) Dès septembre 1905, à propos de la notion de patrie, Clemenceau s'était engagé contre le socialisme et particulièrement contre Jaurès. En juin 1906, à propos des grèves, Clemenceau et Jaurès s'opposèrent violemment à la Chambre. France avait pour Clemenceau une admiration qu'il exprima dès 1896 (voir chapitre X, note 47). Il se rencontrait depuis longtemps avec lui sur les points qui ne concernaient pas le socialisme. La persistance de France à le soutenir est une preuve évidente de son indépendance à l'égard de Jaurès. Il est curieux de comparer l'éloge que France fait de Clemenceau (dénonçant pourtant en parlant de Clemenceau « le danger qui vient de lui-même », et qui est un tempérament fait de contrastes, peu soucieux des opportunités), à l'éloge qu'en fit Péguy dans les *Cahiers de la Quinzaine*, 5^e série, 12^e cahier, 15 mars 1904, « Petites Garnisons ». Péguy déclare au contraire : « ce qui le sauve [...] ce sont justement ses moments d'oubli, ses incartades, quand le naturel, et par suite quand la vérité reprend le dessus ».

lisme, alors que la préparation de la guerre et la répression sociale étaient passées au premier plan.

Il se trompa aussi en croyant que cette Séparation qu'il soutenait avec passion causerait un schisme dans l'Eglise catholique. C'était son désir le plus cher que l'Eglise, n'étant plus financée par l'Etat, se sépare en une poussière d'Eglises. Il l'exprime en 1904 (94), le développe dans *L'Eglise et la République* (95), le garde jusqu'aux élections de 1906 (96). C'est la raison la plus profonde de la polémique qu'il entretient en faveur de la Séparation. Sans doute, des cas comme celui de l'abbé Loisy (97) montraient que l'Eglise n'était pas exempte de déchirements intérieurs. Mais ces cas restaient isolés. France s'est fait illusion en pensant que le catholicisme était trop affaibli pour durer, une fois réduit à lui-même : la Séparation eut un résultat contraire à celui qu'il escomptait. Elle unit les catholiques, qui estimèrent être persécutés, et elle augmenta les pouvoirs de Rome sur le clergé français.

Pour juger de la valeur de la polémique menée par France, il faut précisément tenir compte de cet espoir, si mal fondé qu'il se soit révélé (peut-être d'autant plus qu'il s'est révélé mal fondé, parce que France a été, en l'entretenant, bien au-delà de la réalité). A l'origine de l'anticléricalisme de France, on trouve l'irrégulation francienne, qui le soutient et le justifie. Chez un écrivain aussi soucieux de la forme que l'était France, le style de la lutte prouve sa signification : or, s'il tombe quelquefois dans la facilité et la vulgarité de l'injure (98), la plupart des discours et articles anticléricaux de cette époque ont de la tenue, de l'élégance même, et une structure élaborée. Il suffit de comparer les procédés de France à ceux de la plupart des collaborateurs de *L'Action* (journal spécialisé dans l'anticléricalisme) (99), pour comprendre que France mettait dans la lutte d'autres intérêts que beaucoup de ses contemporains, passionnés sans réflexion ou passionnés par avidité personnelle. Si France prend un ton plus rude que jadis et s'annexe des procédés voltairiens, distorsion de l'histoire, exploitation de l'actualité avec une certaine mauvaise foi, en revanche il utilise très souvent une habileté purement technique, qui est la résultante de son œuvre entière. Mises en scène à la limite de la caricature, comme dans *L'Histoire Contemporaine* (100), définition

(94) Discours à la manifestation du Parti socialiste, 27 nov. 1904. 30 A I, 216.

(95) *L'Eglise et la République*, 30 A, II, 68 et 72.

(96) *Neue Freie Presse*, 12 mai 1906. 30 A, II, 184.

(97) France consacre un article à l'abbé Loisy (*Neue Freie Presse*, mi-janvier 1904, 30 A, I, 175-179). L'abbé Loisy, considéré comme hérétique par Rome pour ses travaux d'exégèse, se soumit d'abord à l'autorité pontificale, puis se détacha de l'Eglise, publia en janvier 1908 un nouvel ouvrage et fut excommunié. Depuis sa mise à l'Index, son cas fut pour les anticléricaux une preuve de l'étroitesse de pensée de Rome. Ils escomptèrent des schismes en cas de Séparation.

(98) Voir note 49, et surtout les articles qui précédèrent les élections de 1906, 30 A, II, 172 et 175.

(99) *L'Action anticléricale, républicaine, socialiste*, était dirigée par H. Bérenger.

(100) Dialogue imaginaire de Thiers et de Cousin en faveur de la loi Faloux : *Eglise et République*, 30 A, II, 38.

Aventures des deux évêques concordataires avec le directeur des Cultes et le secrétaire d'Etat du Saint-Siège, pp. 44-46.

de l'hérésie (101), portraits d'évêques (102) venus de cette série de l'*Histoire Contemporaine* qui précède la crise ; anecdotes tirées de l'*Univers Illustré* : le grand écrivain de la Séparation est souvent l'écrivain d'avant l'affaire Dreyfus (103). Le France voltairien lui-même n'est pas si nouveau qu'il semble, mais reporte bien plutôt à un France plus ancien, celui du Second Empire et des débuts de la Troisième République (104). Plaidant pour une action immédiate en des termes qu'il veut accessibles au plus grand nombre, France n'arrive pas même à dépouiller tout à fait cette duplicité érudite, qui rend parfois très délicate une juste compréhension de sa polémique. Dans *La Pierre Blanche*, Annaeus Mela dit : « Le vulgaire appelle le blé Cérès, le vin Bacchus. Mais où trouverait-on un homme assez fou pour croire qu'il boit et mange un dieu ? » (105). La phrase s'applique si bien au christianisme qu'on est tenté de la croire d'invention francienne. Mais en réalité, France l'a trouvée dans le *De Natura Deorum* de Cicéron, et donne la référence dans le manuscrit de *La Pierre Blanche* (106), ce qui change la portée de l'attaque. Au niveau de la phrase et des termes, l'ancien France se retrouve souvent ; il manie volontiers le langage de la religion contre la religion même ; dans *L'Eglise et la République*, à côté de tournures vulgaires (107), on trouve des passages où la période se déroule avec somptuosité (108), où l'image se développe largement (109), où France emploie une éloquence digne d'être opposée à celle des orateurs sacrés. Le moment où beaucoup de dreyfusistes se détournèrent d'une action qu'ils estimaient basement politique (et qui le fut souvent, car les partisans de l'action laïque n'étaient pas sans étroitesse), ce moment fut au contraire pour France l'épanouissement logique de l'affaire Dreyfus. Il y avait participé au nom de la raison, comme, depuis longtemps, il attaquait le catholicisme au nom de cette même raison. L'Affaire lui donnait l'occasion de transporter son opposition

(101) *Histoire Comique* : « quiconque oppose une foi à la foi, une opinion, une pratique à l'opinion reçue et à la pratique commune, est une cause de désordre [...] et doit être extirpé » (p. 143).

(102) « Courrier Viennois, janvier 1904, 30 A I, 178 — *Eglise et République* ; voir note 50.

(103) Voir note 50. (1)

(104) Voir chapitres I et IV. En 1889, France louait encore l'œuvre anti-religieuse de Voltaire : « la Pucelle de Chapelain... celle de Voltaire que je préfère (disons-le tout bas) à celle de Chapelain » (*Un. Illustré*, 1^{er} juin, non repris).

(105) *Sur la Pierre Blanche*, p. 70.

(106) « Cicéron, de *Natura Deorum*, se moque de ceux qui croient boire ou manger leur Dieu » (notes sur *La Pierre Blanche*, B. N. fonds Lion) *De Natura Deorum*, livre III, Chapitre XVI : « Cum fruges, Cererem ; vinum, Liberum dicimus, genere nos quidem sermonis utimur usitato ; sed ecquem tam amentem esse putas, qui illud, quo vescatur, Deum credat esse ? »

(107) *Eglise et République*, 30 A II, 28 ; 55.

(108) *Eglise et République*, p. 32 : « Cependant les progressistes [...] se traînaient sans gloire sur les bords indéterminés du cléricanisme ».

(109) *Eglise et République*, p. 22, sur le Parti Noir (« Aux antisémites se joignit bientôt un parti nombreux [...] il dressa son front immense et bigarré, et prit le nom brillant de Nationalisme »).

(1) L'ancien satanisme de France, quoique très rarement exprimé dans les écrits de cette époque, se retrouve dans une nouvelle donnée aux « Lettres », le 6 février 1906 : « Le Dramaturge » (p. 1-8). Le diable est l'inspirateur du « dramaturge » Th. Oliphant : sous le nom de Lenoir il finit par souffler à l'oreille du dramaturge, qui a entrepris de classer ses personnages selon leurs mérites, que les méchants aussi sont bien nécessaires à la création. Oliphant tombe dans le désespoir en reconnaissant la justesse de cette idée. Il est sous-entendu que ce Dramaturge n'est autre que Dieu.

au catholicisme du plan philosophique au plan terrestre ; l'anticléricalisme fut pour France la voie royale de la lutte, bien loin d'en être une déviation. Jamais, au cours de l'affaire Dreyfus proprement dite, il ne s'était appuyé sur les notions de liberté ou de justice abstraites (110), parce que ces notions, établies par la Révolution française, lui semblaient de nature métaphysique. D'autres au contraire combattaient pour préserver ces notions. Le malentendu se dissipa à l'avènement de Combes ; s'il avait subsisté durant l'Affaire, c'est qu'elle concernait un problème limité — la réhabilitation d'un innocent — sur lequel pouvaient au moins s'accorder tous les esprits généreux, quel que fût le prétexte de leur générosité. A partir de 1902, France attaque la croyance en « la » liberté et « la » justice. Elle n'a plus cours dans la société future, telle qu'il l'imagine dans *La Pierre Blanche* (111). Et si la polémique anticléricale de France comporte des sophismes, des interprétations tendancieuses, c'est que France, assumant l'action, accepte les scories qu'elle entraîne avec elle. Dès qu'il aborde la philosophie de son anticléricalisme, il développe la même que jadis. Ce catholicisme autour duquel il récrit l'histoire, qu'il rend responsable de l'antisémitisme (112), contre lequel il ne manque jamais de lancer une pointe (113), il le condamne parce qu'il le juge inhumain. L'humanité, pour lui, ne se garde que par des valeurs uniquement terrestres. Au premier rang de celles-ci, il place l'idée du changement, d'évolution, sanctionnée par le darwinisme tel qu'il le comprend — ce darwinisme qu'il faisait garant de l'évolution sociale comme de l'évolution des êtres. Le catholicisme est à l'opposé de cette philosophie, parce qu'il admet que l'homme se meut en deux mondes, l'un terrestre, l'autre divin, qui domine et conditionne l'autre : ce n'est point hasard si le chapitre premier de *L'Eglise et la République* rappelle cette doctrine thomiste remise en honneur par Léon XIII et Pie X (114). France déteste cette perspective métaphysique, parce qu'elle implique naturellement l'idée d'immutabilité ([l'Eglise] « ne change jamais. Tout se meut : elle demeure immobile, et quand on s'en étonne, elle répond qu'elle est un miracle » (115)) et celle d'unité (« Ce qu'il y a d'essentiel dans l'Eglise romaine, ce qui la constitue, c'est son unité » (116)) : dès 1896, France faisait développer ces conséquences à l'abbé Lantaigne. L'Eglise est par essence hostile à l'évolutionnisme, donc à la science : elle « instruit les

(110) Voir note 5 et cf. les paroles du commandeur Aspertini dans *l'Echo de Paris* du 5 avril 1898 : « Ne pensez-vous point que dans l'ordre historique, politique, social, la vérité consiste en des conformités que l'esprit peut saisir ? Laissez là toute métaphysique » (« Vains propos », *non repris*).

(111) *Sur la Pierre Blanche*, p. 297 : « La liberté ne peut pas être dans la société, puisqu'elle n'est pas dans la nature [...] L'idée d'égalité est moins raisonnable encore, et elle est fâcheuse en ce qu'elle suppose un faux idéal [...] Quant à la fraternité, nous savons trop comment les frères ont traité les frères pendant des siècles ».

(112) *Neue Freie Presse*, fin mars 1904, pp. 182-184. 30 A I.

(113) « M. Patru ou la liberté ». *Aurore*, 7 décembre 1902, repris tome 25 des *Œuvres Complètes*, pp. 297-305. « C'est peu de dire que le langage de M. Patru est châtié. Il est puni, il est en pénitence. Sur ses lèvres, les mots défilent comme des écoliers fessés. On dirait les petits garçons des bons frères et les petites filles des bonnes sœurs menés à la messe dominicale. »

(114) Léon XIII, encycliques *Immortale Dei*, *Sapientiae christianae* — Pie X : Encyclique *E supremi apostolatus*, 4 octobre 1903, et Allocution consistoriale du 9 novembre 1903.

(115) *Eglise et République*, 30 A, II, 10.

(116) *Eglise et République*, 30 A, II, 67.

esprits dans l'ignorance » (117). « L'Eglise est l'ennemie naturelle et persévérante de toute pensée » (118). Plaçant au-dessus de la terre un autre monde, le seul désirable, elle a établi une morale inhumaine parce qu'antinaturelle : le docteur Trublet pense au « déplorable malentendu qui, voilà dix-huit siècles, brouilla l'humanité avec la nature » (119) ; et France rapporte à l'appui de cette pensée, au chapitre central de *L'Eglise et la République* (120), une anecdote qui le concerne personnellement, et démontre la « profonde et sainte inhumanité » (121) du christianisme. « Sa doctrine [dit-il du moine] l'oblige à lier les âmes à son Dieu incompréhensible, avant de les unir entre elles par la sympathie et la pitié. » (122). France a déjà conté dans *l'Echo de Paris* l'anecdote de madame Bouquey (123) ; dès 1878, il a exprimé dans le *Temps* (124) les raisons qui lui font considérer le catholicisme comme une doctrine inhumaine.

En soutenant la politique combiste (et il semble que ce ne fut pas toujours par un excès d'estime pour Combes lui-même (125)), France crut donc continuer l'œuvre commencée dans l'affaire Dreyfus telle qu'il la comprenait : l'application au monde d'une raison humaniste, œuvre de réforme morale. Les forces instinctives de France et celles de son intelligence étaient intéressées depuis longtemps à la destruction du catholicisme ; et si sa confiance en l'avènement de la raison athée alla au-delà de la raison même, c'est que le France parnassien, aussi bien que le France disciple de Renan, se retrouvait dans le polémiste de la Séparation. Son Antiquité idéale, où règnent la tolérance et la morale naturelle, il la projette dans l'avenir : la suppression du catholicisme doit rénover des rapports interrompus par une oppression métaphysique de dix-huit siècles. Dans *La Pierre Blanche*, la multitude et le caractère vague des religions (le pape étant teinturier et ne commandant plus que quelques milliers de fidèles (126)) les rendent impuissantes, et les hommes sont tolérants comme les protagonistes de l'histoire de Gallion. Idéalisme qui caractérise l'anticléricalisme de France : la mystique dreifusienne, fondée sur les valeurs de la raison, ne prit fin pour lui que vers 1907-1908, lorsqu'il reconnut que la Séparation n'avait point créé de schisme, n'avait guère affaibli le catholicisme et n'avait pas entraîné après elle une réforme sociale.

Rien ne semble plus nouveau que ce souci de réforme sociale chez France, après l'affaire Dreyfus. Les discours qu'il prononce de-

(117) 30 A, I, 105. Discours prononcé à l' « Education sociale de Montmartre » le 16 mai 1902.

(118) 30 A, I, 178. *Neue Freie Presse*, mi-janvier 1904.

(119) *Histoire Comique*, p. 7.

(120) Chapitre V, 30 A III, pp. 38-42.

(121) Ibidem p. 41.

(122) Ibidem p. 40.

(123) *Echo de Paris*, 13 septembre-4 octobre 1898.

(124) *Temps*, 12 juin 1878, « Ferdinand Fabre », non repris.

(125) 11 novembre 1903, madame de Caillavet à E. Vaughan : « Et puis (ceci en confidence), notre ami France a entrepris un travail de patience qui demande du recueillement et de la solitude, il s'est chargé de faire une préface aux Discours de Combes qui vont paraître sous peu. C'est long, c'est ennuyeux, cela exige beaucoup de lectures et d'attention. Pour tout vous dire, c'est moi qui ai poussé France à ne pas refuser au ministre. D'abord je trouve que ce brave Combes mérite d'être encouragé, et puis cela permettra aussi d'obliger quelques amis » (communiqué par M. Suffel).

(126) *Sur la Pierre Blanche*, 310.

vant un public populaire, les articles qu'il donne aux journaux « avancés » manifestent il est vrai qu'en matière politique, France a opté pour la possibilité de l'action, participe personnellement au monde au lieu de tenir la balance égale entre le désir de vivre avec les hommes et celui de penser au-delà des hommes. Pourtant une juste appréciation de sa polémique n'est possible que si on la fait remonter au temps où la querelle du *Disciple* a dressé France contre la métaphysique, et même aux temps plus lointains de sa collaboration à l'*Univers Illustré* et de sa lutte contre le Second Empire. C'est seulement entre 1902 et 1907 qu'il a intégré tous les aspects de sa personnalité dans les combats politiques. Ces aspects étaient fort divers et paraissaient devoir s'exclure ; France n'a point connu ni recherché l'unité philosophique. Mais dans l'ordre des faits, les conciliations sont plus faciles. La polémique construit et définit France, bien mieux que la philosophie. Guidé par l'expérience, le France de la lutte politique est successivement le France inspiré par l'élan généreux des socialistes de 1848, le France disciple des philosophes du XVIII^e siècle, le France évolutionniste. Sa propagande socialiste est tout d'abord faite d'oppositions contre le nationalisme, contre l'esprit de conquête colonialiste, contre les persécutions infligées aux peuples : série d'oppositions qui ne sont pas nouvelles chez France, mais prennent une efficacité nouvelle parce que l'écrivain les croit désormais fondées en pratique. La partie positive de sa propagande (soutien des partis de gauche et du syndicalisme, évocation de la cité future) n'est que l'envers de sa révolte ; sans doute est-elle indispensable à la polémique, parce qu'elle la charge d'espérance. Mais en elle-même elle est infiniment moins large et moins originale que la polémique de France. Celle-ci est d'origine ancienne chez France ; il a mis au point les procédés les plus propices à son expression, et en la rendant publique, il ne la rend vulgaire que très rarement. Il la nourrit de sa propre pensée bien plus qu'il ne la rend tributaire d'une pensée extérieure. Mais comme il ne l'avait jamais exposée aussi violemment et ne l'avait jamais autant livrée à l'action, son développement parut entièrement nouveau à certains contemporains de France. « Ma chère Léontine » [écrivait en 1903 M. de Caillavet à sa femme (127)]. Le *Temps* d'hier soir nous donne le discours de Bergeret in extenso. Je le trouve superbe ; d'une grande volée et d'un merveilleux bonheur d'expression... Quelles belles idées formulées dans une langue admirable. Quelle différence avec ces discours socialistes communs, remplis d'expressions triviales ! Quand on pense et quand on écrit de cette manière, on est impardonnable de s'abaisser à faire de la sale politique. » Depuis longtemps France estimait, lui, que la politique était le propre de l'écrivain.

Les discours et articles de lutte politique semblent tout d'abord inspirés uniquement des circonstances. Ils serrent de si près l'actualité, révèlent des procédés tellement multiples, que si l'on peut suivre à travers eux l'histoire d'une époque, il paraît difficile d'y voir d'autres thèmes de lutte que ceux qui s'imposent de l'extérieur — politique intérieure, étrangère, coloniale. Pourtant ils sont bien plus encore l'histoire de la pensée francienne et de son élaboration même : France classe les événements par rapport à lui ; les luttes auxquelles il semble se donner le plus complètement dans l'instant, celles qui occupent matériellement la plus grande place, ne sont pas celles qui lui importent le plus.

France a beaucoup écrit et parlé contre la persécution des peu-

(127) B. N., nafr. 13121, folio 130. (12 mars 1903).

ples, qui fut le prétexte de sa première intervention en public. Ses interventions furent fréquentes en faveur de l'Arménie et de la Macédoine (128) ; lorsque la révolution éclata en Russie en 1905, France parla dès qu'un épisode sanglant était connu en France, dès qu'un emprunt était annoncé : en janvier à l'occasion du « dimanche rouge » (129), en février après la scène de pardon jouée par le tsar (130), en mars lors d'un nouvel emprunt (131), en avril lorsque Gorki fut menacé d'un procès (132), en décembre après les grands massacres (133), en avril 1906 lorsque la Révolution agonisante était menacée par le succès de l'emprunt (134), en juin lorsque l'opération d'emprunt allait être achevée (135). Il présida la Société des amis du peuple russe et des peuples annexés (136), fit mention de la situation en Russie dans les Courriers Viennois (137), collabora au numéro de *l'Assiette au Beurre* qui dénonçait les abus du tsarisme (138). Il donna à ses interventions le temps qu'il destinait à son travail, comme le prouve cette lettre de madame de Caillavet : « France va très bien et travaille à sa Jeanne d'Arc. Les peuples en détresse lui laissent quelque répit qu'il a bien gagné. » (139). Pourtant cette attaque contre l'oppression, dans laquelle il se rencontrait avec beaucoup d'intellectuels français (140), fut seulement dictée par les circonstances. France ne l'intégra pas à un système général de polémique. Il ne fit allusion ni à l'Arménie, ni à la Macédoine dans *La Pierre Blanche*, et aucun des romans qu'il écrivit après 1905 ne mentionne expressément la révolution russe (141). La lutte contre l'oppression des peuples n'est pas un thème obsessionnel dans les discours de France, à la différence des thèmes de politique intérieure française. Le dreyfusisme, tel qu'il était compris par les intellectuels, les disposait à soutenir toute cause généreuse, il est vrai ; mais l'affaire Dreyfus

(128) 30 A, I, 113, 10 juin 1902 — 137, 17 mars 1902 — 143, 7 mai 1903 — 145, 24 mai 1903 — 193, 29 juin 1904. II, 141, 22 février 1906 — 231, 8 septembre 1907.

(129) 27 janvier 1905, 30 A, II, 76-79.

(130) 1^{er} et 3 février 1905, ibidem 81-88.

(131) 18 mars 1905, ibidem pp. 101-103.

(132) Mi-avril 1905, ibidem, 104 (protestation collective des Amis du peuple russe).

(133) 30 A II, 16 décembre 1905, 117-121.

(134) Ibidem, avril 1906, p. 155.

(135) Ibidem, 30 juin 1906, pp. 196-199.

(136) Voir 30 A II, 79-80.

(137) Avril 1906, 30 A II, 171.

(138) *Assiette au Beurre*, 1^{er} juillet 1905 « A bas l'alliance russe ». P. 217, autographe de France. P. 210-211, reproduction d'une partie du discours du 25 janvier 1905.

(139) A Henri Monod, 30 avril 1905. Franciana, 1905, p. 72 (original à Mme Burlingame Hill).

(140) Les intellectuels de la Société des amis du peuple russe sont d'anciens dreyfusistes ; Jean Psichari, Pierre Quillard, F. Brunot, Louis Havet, O. Mirbeau, Steinlen, Albert Clemenceau...

Voir *Cahiers de la Quinzaine*, 7^e série, 5^e cahier : Péguy, « Courrier de Russie » ; Avenard : « le 22 janvier nouveau style ». 7^e cahier : « les Suppliants parallèles ».

Voir *Aurore* depuis janvier 1905 (Clemenceau à partir du mardi 24 : « Ils sont trop »).

(141) Si France s'inspira des révolutionnaires russes qu'il connaissait pour écrire *Les Dieux ont Soif*, il ne les utilisa que comme modèles de l'activité révolutionnaire en général.

(survenant après une période où la France était demeurée repliée sur elle-même) avait aussi habitué les Français à penser en termes de politique intérieure. Le style polémique avec lequel France intervient pour les peuples étrangers est inhabituel chez lui. Il ne faut naturellement pas prendre pour des expressions de sa pensée profonde les arguments « ad hominem » qu'il emploie assez souvent : c'est pure habileté de la part de France que d'évoquer les intérêts lésés par la politique du sultan (« c'est aussi une question économique et financière que l'égorgement de tout un peuple ») (142) ou celle de l'emprunt russe (« Que nos concitoyens aient enfin des oreilles pour entendre. Ils sont avertis : s'il leur arrive de prêter encore de l'argent au gouvernement russe [...] ce sera sûrement un crime, ce sera peut-être aussi une très mauvaise affaire » (143)). Mais lorsque France parle en son propre nom, il retrouve le ton romantique qu'il employait avant 1870, et qui est celui du socialisme de la génération de 1848. Cette résurgence n'a pas de quoi étonner ; le réveil des aspirations nationales avait été si fort en 1848 que France retrouve naturellement, dès qu'il s'agit de peuples opprimés, la phraséologie et la forme de pensée auxquelles il s'était accoutumé dans sa jeunesse. Il soutient « la cause des peuples martyrs (144), la « politique de l'humanité » (145), appelle à « l'union morale » (146) et au concert intellectuel des peuples civilisés (147) pour sauver l'Arménie et la Macédoine. Il soutient la révolution russe en évoquant la « charité du genre humain » (148), avec une indignation lyrique dont l'accent rhétorique n'a pas d'équivalent dans son œuvre. « Le tsar a tué le tsar... [il] n'existe déjà plus et sa mémoire est vouée pour toujours à l'exécution de l'univers. » (149). « C'est un signe des temps nouveaux, Camarades, que les balles qui frappèrent les ouvriers russes au bord de la Néva aient sifflé à toutes les oreilles humaines. » (150). « Morts de Kieff et de Bakou, de Saratoff et d'Odessa, spectres, levez-vous, montrez aux riches, aux heureux de la terre vos cadavres mutilés, revenez, jusqu'à ce que le monde entier se soulève d'horreur ! » (151). Cette éloquence se développe en vastes périodes, en exclamations, et ne recule pas devant les images caricaturales. France raille « l'ours moscovite promené par le dindon de l'Élysée » (152),

(142) Discours prononcé à Rome le 7 mai 1903, 30 A, I, 144, et lettres à la conférence de Londres, 29 juin 1904, I, 193.

(143) Meeting de la Société des Amis du peuple russe, 18 mars 1905. 30 A, II, 103.

(144) 30 A, I, 147. Pour l'Arménie et la Macédoine, discours cité.

(145) 30 A, I, 21 mars 1903, 138. — 24 mai 1903, 147.

(146) 30 A, I, 144. Discours cité.

(147) Ibidem.

(148) Meeting universitaire pour la Russie, 3 février 1905. 30 A, II, 85. France employa les mêmes termes en faveur de l'Arménie : *Pro Armenia*, 10 juin 1902 ; 30 A, I, 114.

Dans la préface à la *Vie de Jeanne d'Arc*, datée de février 1908, il parle de « l'union future des peuples » qu'il appelle « avec cette ardente charité du genre humain qui, formée dans la conscience latine au temps d'Epictète et de Sénèque, et pour tant de siècles éteinte par la barbarie européenne, s'est rallumée dans les cœurs les plus hauts de l'âge moderne ». Cette notion de « charité du genre humain » est un témoignage de la transposition que France essaie d'opérer à ce moment entre une Antiquité dont il a la nostalgie et l'avenir.

(149) Meeting pour le peuple russe, 27 janvier 1905. 30 A II, 76.

(150) Meeting universitaire, 3 février 1905, 30 A II, 85.

(151) Meeting du 16 décembre 1905, 30 A, II, 119.

(152) Discours cité, 30 A, II, 76.

désignant ainsi Nicolas II et Félix Faure. La véhémence de France et la dépense de vocabulaire idéaliste à laquelle il s'abandonne dans ses discours sur la Russie ne sont pas dans sa coutumière manière polémique : il se méfiait des allures pompeuses. Mais elles évoquent curieusement le style de Louis Ménard historien de la révolution de 1848 (son *Prologue d'une Révolution* fut réimprimé en 1904 dans les *Cahiers de la Quinzaine*) (153). C'est qu'en défendant les peuples opprimés, France obéit à un élan de générosité ; mais cette lutte n'a point de racine dans son œuvre et elle est secondaire dans son système de pensée. Il part volontiers de l'évocation de la répression tsariste pour traiter de la politique intérieure française (154), mais ne suit jamais le mouvement inverse. Son opposition est sincère. Mais de vocabulaire et de pensée romantique, elle reste générale, soucieuse de défendre les droits de l'humanité, sans s'attacher au détail. Gorki devait en faire grief à Anatole France (« En 1906 je lui ai écrit pour lui demander de faire campagne contre l'emprunt russe qui était une des causes, et peut-être la principale, de l'échec de notre première révolution. Anatole France m'a répondu de façon évasive, sans comprendre l'importance fatale du secours que les banquiers et les politiciens de France avaient apporté au tsarisme incapable et criminel. J'écrivis alors un pamphlet grossier et brutal [...] Or France, qui était au fait, savait ce qui avait suscité mon pamphlet et contre qui il était dirigé, ne répondit rien à Viviani et C^{ie}, qui dénaturaient le fond de la question » (155)).

France, lorsqu'il attaque la guerre et en particulier la guerre de conquête coloniale, retrouve une forme de pensée qui lui est bien plus habituelle. Il a semblé qu'en cette matière, il se conforma aux mots d'ordre du parti socialiste, et manifesta le même optimisme que Jaurès en ce qui concerne l'établissement futur de la paix dans le monde et la fin de la politique de conquête coloniale. Mais le parallèle qu'on peut établir entre la polémique de Jaurès et celle de France concerne simplement leur conclusion matérielle. C'est dans l'œuvre antérieure de France que l'on trouve les origines profondes de sa lutte. Son opposition de principe à la guerre remonte au temps où il écrivait *La Rôtisserie de la Reine Pédauque* ; mais elle était alors purement philosophique, et France était bien loin de songer à cette époque qu'il pourrait intégrer cette opposition dans la réalité, la charger d'espoir comme il le fit à partir de 1904. Et il ne le fit que lorsque l'échec de la Russie dans la guerre russo-japonaise montra que des peuples considérés jusqu'alors comme colonisables à merci prenaient le dessus dans leur conflit avec les puissances européennes. C'est seulement en juin 1904 (156), lorsque les Japonais eurent mis le siège devant Port-Arthur et déployé une force insoupçonnée, que France déclara : « la guerre n'est pas une des conditions essentielles de la vie sociale », et qu'il parla de « la paix du monde ». Sans doute son opposition philosophique à la guerre eut-elle une impor-

(153) Louis Ménard : *Prologue d'une révolution*, préface de Charles Péguy, notice de Daniel Halévy. *Cahiers de la Quinzaine*, juin 1904.

(154) Meetings du 27 janvier 1905, des 1^{er} et 3 février 1905, du 16 décembre 1905. En s'élevant contre l'alliance franco-russe et en revenant ainsi à la politique intérieure française, Anatole France retrouvait un thème habituel de sa pensée : dès 1891, il s'était montré réticent à l'égard de l'alliance russe.

(155) Maxime Gorki à Romain Rolland, 16 décembre 1924, traduite en français à Genève. Communiquée par M. Pérus.

(156) Article paru le 18 juin 1904 dans l'album *Aux victimes de la guerre russo-japonaise*. 30 A, I, 189-192.

tance primordiale dans cette prise de parti. Mais tant qu'elle était conçue à la manière de Montaigne, elle était étrangère au domaine de l'action : France considéra comme acquise la démonstration que la guerre était mauvaise et ne la reprit jamais dans les discours qu'il consacra au problème de la guerre à partir de 1904. Sans doute encore, l'espoir nouveau qu'il plaçait dans le peuple et sa croyance dans les modifications économiques permirent à France de mettre au point une vaste théorie de la paix qu'il avait ébauchée dès 1900 (157) : « Nous avons eu un congrès de la Paix et nous venons d'assister à des conférences pour la paix... [dit Jean Marteau]. Les congrès ne changeront rien. Mais qu'il se tienne de ces congrès, n'est-ce pas déjà la preuve que quelque chose est changé dans le monde ? Ce ne sont ni des diplomates autour d'une table verte ni des philanthropes dans une salle de conférences qui supprimeront la guerre. Tant que l'état politique et social de l'Europe restera ce qu'il est, des causes de guerre se produiront nécessairement un jour ou l'autre. Les conditions économiques dans lesquelles nos aïeux ont vécu et auxquelles nous sommes encore soumis mettent forcément, de temps en temps, les peuples aux prises les uns avec les autres. Pour que la guerre cesse il faut que ces conditions soient changées. Elles le seront. Elles commencent à l'être.

Une mauvaise circulation des biens nécessaires à l'homme a produit la guerre ; une bonne circulation de ces biens produira la paix [...] Je vois à l'horizon la main noire du prolétaire lever sur le monde un rameau d'olivier. »

Mais si représentatif qu'il soit d'Anatole France, Jean Marteau est un personnage de roman, que son créateur a dépeint comme un militant socialiste, plus avancé que lui-même dans l'action. Il est le porte-parole de Jaurès, qui réclamait alors une Ligue Européenne de la Paix. France n'a pris ces doctrines à sa charge qu'une fois amorcée la défaite russe. C'est l'espoir de voir la fin des guerres coloniales qui a été le prétexte de sa lutte contre toute espèce de guerre, parce qu'il voyait en la guerre russo-japonaise un commencement de justification. Si sa propagande pour la paix fut alors en conformité avec celle de Jaurès, l'origine en fut différente. France se montre d'abord opposé aux conquêtes coloniales : Jaurès était beaucoup moins affirmatif que lui dans ce domaine. Ancien admirateur de Ferry, il était porté à croire que la colonisation était une avance de la civilisation ; dans l'affaire du Maroc même, jusqu'en 1906, il eut une attitude ambiguë, refusant la pénétration par la violence, mais admettant la possibilité d'une pénétration pacifique, en vue d'une « juste et nécessaire influence », d'une « action économique et morale » (158). Au contraire, France avait été amené beaucoup plus loin dès 1897, par simple jeu de réflexion humaniste. En octobre et novembre de cette année (juste avant d'être absorbé par l'affaire Dreyfus), il publiait dans l'*Echo de Paris* « Komm l'Atrébate » (159), assorti des ré-

(157) *Figaro*, 8 août 1900, « Prophéties ». Il s'agit de la conférence de La Haye, réunie en mai 1899, dont le résultat fut d'ailleurs nul.

(158) 29 novembre et 17 septembre 1903, *Petite République*. Jaurès admirait en Ferry l'anticlérical et considérait son action en général comme excellente (voir éditorial du 17 septembre 1903, *Petite République*). Il ne s'opposa vraiment à l'occupation du Maroc qu'en 1906 (*Œuvres*, édition Bonafous, t. III, pp. 3-63). Au contraire, les socialistes de la tendance de Guesde, les radicaux qui suivaient Clemenceau et les anarcho-syndicalistes s'opposaient par principe à toute colonisation.

(159) *Echo de Paris*, 28 septembre, 5, 12, 19, 26 octobre, 9 et 16 novembre 1897. Le passage cité appartient à l'article du 19 octobre, non repris : « Histoire gauloise avec commentaire de monsieur Bergeret ».

flexions de M. Bergeret : « Laissez, si vous m'en croyez, cette histoire de Komm l'Atrébate [...] elle ennuie tout le monde. Pour ma part, votre récit me plaît [...] surtout par les réflexions qu'il m'inspire [...] Il n'est peut-être pas indifférent à la morale universelle de remarquer que ces chefs barbares, victimes de la science et de la cruauté romaines, ressemblent beaucoup pour la situation, les honneurs et la destinée à ces Pavillons Noirs et à ces « Honneurs » malgaches que nous avons traités, au Tonkin et à Madagascar, comme le proconsul traitait les chefs arvernes et bellovaques [...] Nous fusillons les Malgaches pour des actions dignes, à notre sens, d'être honorées par le marbre et le bronze, quand ce sont des Gaulois qui les ont accomplies. Et ces actes de vigueur sont généralement approuvés par les journaux de la métropole. C'est ce qui s'appelle porter la civilisation chez les races inférieures. »

France renoue en 1904 avec cette pensée d'opposition aux conquêtes coloniales, pensée non pas d'abord politique, mais philosophique. Il y paraît aux procédés qu'il emploie dans sa lutte ; ils sont tous destinés à éveiller la réflexion chez le lecteur — une réflexion d'ordre seulement général — et à lui donner mauvaise conscience. France y exerce son ironie, soit qu'il donne avec un sérieux apparent la recette d'une guerre coloniale, qui ne se conçoit pas sans inégalité des combattants (160), soit qu'il imagine une guerre dans laquelle les Chinois tiennent à l'égard de la France la conduite qu'ont tenue les Français envers eux, en 1900 (161). France exerce en pareille matière l'art de la définition, qu'il utilisait depuis longtemps en matière de justice ou de religion. Il s'agissait bien, en ce qui concernait la guerre russo-japonaise, d'une notion métaphysique : celle de la suprématie de la civilisation occidentale. Paul Doumer avait déclaré (162) : « Bien aveugle qui ne verrait que la lutte est engagée entre deux civilisations, entre deux mondes, entre l'Europe et l'Asie [...] d'un côté cette race qui est nôtre, cette héritière de tant de gloires, avec son riche patrimoine de sciences et de découvertes, cette éducatrice du globe, et de l'autre côté, un peuple à la fois très vieux et très jeune, auquel elle a porté sa haute culture, et qui a retourné contre l'Europe les bienfaits qu'il avait reçus. » En réduisant la civilisation à des termes de conquête, France fait au contraire paraître odieuse son influence. Il va jusqu'à transcender cette civilisation européenne au nom de l'humanisme même, et prévoit que la civilisation nègre aura des valeurs propres et considérables (163), que possède déjà la civilisation jaune. « Pour mettre en valeur le globe terrestre, il faut d'abord mettre l'homme en valeur [...] Notre avantage est que les peuples jaunes et noirs soient puissants, libres et riches. » (164)

(160) *Neue Freie Presse*, début septembre 1904. 30 A I, 201. Sur la Pierre Blanche, édition définitive, pp. 208-209 (le passage ne se trouve pas dans la version parue dans l'*Humanité*).

(161) 30 A, ibidem, pp. 202-203.

Sur la Pierre Blanche, 213-214.

(162) Voir *Humanité* du 16 mai 1904, qui rapporte ce discours et publie un éditorial de Jaurès hostile à Doumer.

(163) *Neue Freie Presse*, mi-septembre 1904. 30 A I, 205-206. Sur la Pierre Blanche, 221-223, avec variante : le passage est placé dans la bouche de Nicole Langelier, alors que c'est Joséphin Leclerc qui parle dans la *Neue Freie Presse*. Dans l'*Humanité* du 23 avril 1904, un passage personnel de France sur la guerre précède le passage de la Pierre Blanche qui traite du même sujet (p. 56).

(164) 30 A, ibidem, p. 209. Sur la Pierre Blanche, 231.

Cette lutte menée au nom de la pensée peut ne pas tenir compte de l'opportunité politique. C'est en pleine époque de poussée impérialiste (165) que France tente de démontrer que la France, pays prospère, de basse natalité, replié sur lui-même, n'a aucun intérêt à se créer un empire colonial : par idéalisme, il devance son temps. Et cet idéalisme pénètre son analyse de la guerre. Bien qu'il le fasse en termes matérialistes, puisqu'il en voit l'origine dans des concurrences économiques destinées à disparaître, France blâme tout d'abord la guerre pour des raisons humaines : elle donne libre cours aux « instincts féroces », aux « convoitises naturelles », elle est produite par « l'orgueil et la faim. » (166). C'est là ce qui justifie profondément son opposition à la guerre ; mais c'est aussi ce qui la rend ambiguë. France avait bien dit dans l'*Histoire Contemporaine* que son opposition de principe avait chance de se réaliser dans le monde, et que l'homme rendrait peut-être la nature pacifique : mais il insistait sur le caractère hypothétique de cet espoir. Lorsque la victoire japonaise sembla en commencer la réalisation, parce qu'elle était pour France une preuve que la guerre économique cesserait en cas d'équilibre du monde, il devint plus affirmatif. Il parla de « prolonger dans l'avenir la courbe commencée », il invoqua les « données du matérialisme historique » pour croire en la « paix future du monde » (167). C'est le langage d'un marxiste, celui que tint France encore lorsqu'il refusa de penser, après Tanger, que la France s'orientait vers la guerre (168). Mais dans cette dernière option, dans ce choix de considérer la politique de Delcassé comme dépassée par les mœurs et les intentions des peuples, il y avait précisément bien autre chose qu'une analyse scientifique de la situation : France *voulait* que la guerre n'ait pas lieu, il *affirmait* en conséquence qu'elle n'aurait pas lieu, et déguisait ce postulat, cet acte de volonté idéaliste, sous une apparence matérialiste. Ce discours prononcé seulement en 1906, après un long silence sur la crise ouverte à Tanger, est un essai extrême de concilier la polémique contre la guerre avec la propagande socialiste. La position de France est alors difficile. Il n'avait pas l'optimisme de Jaurès, il n'était pas au même point engagé dans le socialisme. Son combat contre la guerre était mené au nom de l'humanisme ; mais son humanisme même faisait douter France de la possibilité de la paix mondiale. Il lui apprenait que l'homme a un fond éternel de méchanceté (169) ; il lui faisait considérer l'histoire comme le lieu du hasard, le domaine de tous les possibles (170). La

(165) Cf. Renouvin : *La Crise européenne et la grande guerre*, op. cité. Expansion française au Maroc et au Congo, italienne en Tripolitaine ; contrôle des voies maritimes par l'Angleterre ; essais d'expansion allemands en Asie turque, au Maroc, en Afrique équatoriale.

(166) Discours au Trocadéro, 12 février 1905. 30 A, II, 92.

(167) Ibidem, p. 93. Voir aussi 30 A I, 192.

(168) 19 janvier 1906, 30 A, II, 129, à la manifestation contre le secret diplomatique. *Neue Freie Presse*, avril 1906. 30 A, II, 164.

(169) « La paix universelle se réalisera un jour, non parce que les hommes deviendront meilleurs (il n'est pas permis de l'espérer) mais parce que [...] des nécessités économiques leur imposeront l'état pacifique » 30 A, II, 93, disc. cité.

Et, dès le 18 juin 1904 : « Nous croyons que la paix générale sera possible un jour non parce que les hommes deviendront meilleurs (ce qu'il serait chimérique d'espérer), mais parce qu'un nouvel ordre de choses, une science nouvelle [...] leur imposeront l'état pacifique. » (30 A, I, 192).

(170) « Les plus grands changements de la vie sociale se produisent insensiblement et ne se voient qu'à distance » (SPB, 177).

« Les sciences morales et politiques sont inexactes et pleines d'incertitude »

conception matérialiste de l'histoire est secondaire chez France, tardivement acquise. En dehors de ses discours publics, il la considéra toujours comme une simple possibilité : dans *La Pierre Blanche*, la disparition de la guerre, comme toutes les acquisitions de la société nouvelle, est placée sous le signe du doute. Car l'anticipation française se présente sous le titre « Par la porte de corne ou par la porte d'ivoire », c'est-à-dire qu'elle peut être prophétique ou trompeuse (171). L'analyse matérialiste de l'histoire ne s'impose pas du dehors à France ; elle est pour lui un acte d'intelligence, elle est dissoute dans un idéalisme qui la dépasse. France la rend étrangement utopique. La lutte contre la guerre lui tenait à cœur ; il fit entrer dans *La Pierre Blanche* ses méditations sur le colonialisme et sur la guerre russo-japonaise (172). Mais en ce domaine, il montra, à l'époque même où il tentait d'unir le plus étroitement sa polémique et sa propagande pour la paix, que l'humanisme par lequel il était parvenu au socialisme entraînait en contradiction avec lui.

La signification de la lutte est plus ambiguë encore, lorsque France agit en faveur d'une évolution sociale. La réforme en ce domaine ne pouvait être immédiate, alors que la réalisation des mesures anticléricales était possible et touchait un domaine plus limité ; en outre, l'anticléricisme avait chez France des racines plus profondes que le socialisme. C'est pourquoi, au sein même de l'action, la différence est très grande entre la signification que France attache au socialisme et les procédés de sa lutte immédiate : l'observation directe du réel fait place, quelquefois dans le même discours, à une philosophie de l'esprit que France en personne qualifie d'utopique. Il exerce son tempérament d'opposant pour soutenir le Bloc Républicain ou les syndicats naissants ; car il est caractéristique de le voir se faire partisan, en matière politique, plutôt contre les institutions existantes et par dégoût du présent qu'en faveur de réalisations positives. Il parle de supprimer des institutions et d'enlever le pouvoir à certains hommes, plus que d'instaurer telle ou telle réforme. Cette insatisfaction se marque jusque dans le soutien qu'il accorde à la République, non par admiration pour la mystique révolutionnaire (comme la ressentait Jaurès (173)), mais parce qu'elle est seulement une absence, un vide propice aux réformes futures. Il la défend (174) « non pour ce qu'elle est, mais pour ce qu'elle peut et doit être ». Ainsi fait-il pour le Bloc Républicain — c'est-à-dire contre les nationalistes et les modérés — et pour les syndicats — c'est-à-dire contre une conception autoritaire du travail. Il utilise alors les qualités d'observation qu'il exerçait déjà dans ses chroniques de *l'Univers Illustré*. Sans doute l'ironie n'a-t-elle plus le même sens, étant exprimée en public et inscrite dans une action politique contraignante. Mais France ne donne une forme littéraire à ses attaques et ne les poursuit longuement que si elles sont du même type que les attaques

(184). « Il n'est pas probable, dit J. Leclerc, que l'avenir soit tel que vous l'avez vu » (317).

(171) Les Songes qui présidaient aux visions véritables entraînaient par une porte de corne ; les songes fallacieux, par une porte d'ivoire. Homère, *Odyssée*, XIX, 562... fait ainsi parler Pénélope ; cf. Virgile, *Enéide*, VI, 895 ; Horace, *Odes* II, 27, 41.

(172) Chapitre IV, pp. 203-231.

(173) Pour Jaurès la Révolution française contenait dans son principe la révolution sociale. Cf. sa collaboration à *l'Histoire Socialiste* (1902-1903). L'avis de France était tout opposé. Cf. chapitre sur *Les Dieux ont Soif*.

(174) Discours au centenaire de Victor Hugo, 2 mars 1902. 30 A, I, 85.

de jadis, s'il peut les concentrer sur un homme ou sur un symbole, et les exprimer en satires et en caricatures. C'est alors, dans cette polémique de style individuel, qu'il connaît ses plus grandes réussites, parce qu'il la pratique depuis longtemps. Il la fait plus directe que jadis et la charge moins d'allusions érudites, mais les procédés qu'il emploie sont ceux que l'on trouve dans l'*Histoire Contemporaine* et les chroniques antérieures. Dans le discours qui servit de soutien électoral au Bloc Républicain (175), la politique nationaliste est transposée dans la forme d'un conte de nourrice, forme amusante qui permet à France les simplifications : la complexité du nationalisme disparaît sous le symbole du dragon, devenu canard paisible durant la campagne électorale. Le mélinisme, le « coup du catafalque » et la venue du président Loubet sont rappelés dans ce conte politique, et, abandonnant la métaphore initiale, France montre les nationalistes sous la forme de mannequins à « tête empanachée » ou d'ogres qui ouvrent des « mâchoires grandes comme l'Arc de Triomphe ». Le sens de l'attaque domine ici l'image, tandis qu'un second discours (176) les identifie complètement l'une à l'autre : l'ombre du nationalisme, cette « ombre aux longues oreilles qu'on a fait apparaître sur toutes les murailles de France », est semblable à l'ombre de lapin qui amuse les enfants. « Ce sont les mains unies du cléricanisme et de la réaction qui font apparaître ce lapin extraordinaire ». Une anecdote rend vive et concrète l'idée, tant de fois exprimée par France en langage humaniste, que l'antisémitisme est la haine d'une pure abstraction. Un personnage fictif de philosophe, créé pour expliquer et détruire le mythe des Trublions, rappelle celui qui, durant la querelle du *Disciple*, paraissait à point pour détruire la notion métaphysique de la morale (177).

France trouve une ironie moins appuyée lorsqu'il écrit, non plus un discours destiné à l'effet immédiat sur un large public, mais un article tel que « M. Patru ou la liberté », qui parut dans l'*Aurore* (178). Il y trace le portrait d'un modéré dont la devise est « ordre, progrès, liberté », comme celle du ministre du *Lys Rouge*. Portrait de grande tenue, fait d'approximations successives ; par l'attitude et la diction de M. Patru, le lecteur pénètre sa pensée avant de la connaître. Il fallait l'ironie particulière de France pour réussir cette satire en demi-teinte des politiciens de l'école de Méline. Ils étaient généralement attaqués par l'extérieur, superficiellement, leur allure compassée prêtant mal à la raillerie fouillée. « C'est un petit vieillard rose et rond. Ses joues reluisent. Sa probité brille comme une épingle de cravate. Elle est professionnelle, elle est sociale, elle est magistrale et distinctive. M. Patru est un homme d'ordre, un homme de son ordre, un homme de tout ordre et de nul désordre [...] Aux heures agitées, dans les moments de crise, M. Patru cache virilement sa douleur et garde un silence patriotique [...] M. Patru n'a pas d'égal dans l'art de dire. L'art n'est pas la nature ; et, s'il l'imite, il ne saurait se confondre avec elle, se perdre en elle. Il en demeure toujours séparé. Avec un art accompli, M. Patru s'est fait une diction où rien ne subsiste plus de l'articulation naturelle de l'homme [...] La pensée de M. Patru échappe à la nature, elle fuit pudiquement les baisers de l'ardente Physis. Elle n'est point physique, elle est morale ; elle n'est point matérielle, elle est idéale ; elle ne

(175) Discours du 20 avril 1902, 30 A, I, p. 92.

(176) 4 et 10 mai 1902, 30 A, I, p. 97.

(177) Ibidem, p. 99.

(178) *Aurore*, 27 décembre 1902. O. C. tome 25, pp. 297-305.

conçoit les travaux de la vie, les troubles de la chair, les ardeurs du sang, que sous la forme auguste du dossier. »

Ce portrait paru à la veille des élections sénatoriales répond à un besoin immédiat du Bloc Républicain : le Sénat, de tradition modérée, risquait en fait d'être un appui pour la droite, à laquelle les modérés étaient plus favorables qu'au socialisme. France excelle à traduire leur opinion en attitude physique : « M. Patru désigna d'abord les candidats pour lesquels il ne fallait pas voter. C'étaient les candidats des partis extrêmes, les candidats qui vont et nous conduiraient aux extrémités, à toute extrémité [...] Il définit, en premier lieu, ceux de droite, les nationalistes qui, si l'on n'y prenait garde, entraîneraient la République dans les voies tragiques de la dictature [...] Se tournant à droite, de l'air d'un homme couché dans son lit et qui veut dormir, il souffla le nationalisme comme une bougie. Après quoi, il définit les mauvais candidats de gauche, les socialistes [...] Il traita le collectivisme d'utopie funeste, et, se tournant à gauche, il le souffla comme une bougie. Le collectivisme jeta un moment encore une lueur rouge et fumeuse, puis s'éteignit.

C'est ainsi qu'un système économique élaboré sur l'observation d'un nombre inconcevable de faits, durant un siècle, par les plus robustes intelligences de l'Europe et du monde, fut anéanti d'un coup. »

En cet ordre de lutte, qui concerne des individus symboliques ou des symboles, France est aussi brillant que jadis et plus soucieux de toucher directement l'esprit. Ses références littéraires sont discrètes et accessibles, soit qu'il dise aux nationalistes apaisés, « comme Sganarelle à son maître : « Messieurs, je vous aimais mieux comme vous étiez avant » (179), soit qu'il constate : « M. Patru souffla le collectivisme comme Orgon tua sa puce, avec colère. » (180). La tendance de France à la caricature, déjà sensible dans la partie « dreyfusiste » de l'*Histoire Contemporaine*, s'accroît dans les discours et articles de cette période : la caricature est d'un effet polémique immédiat, et France possède le don de raccourci pittoresque, matériel, qui en fait la réussite. Loubet menacé par le nationalisme « n'a plus que la ressource de se loger dans la dent creuse de l'ogre. » (181). Les candidats défilent « doux, mielleux, onctueux et menus, menus, menus pour se couler par la fente des boîtes électorales » (182). Delcassé « a été un bon petit diable de radical, tout comme un autre [...] Un jour, le tsar, après dîner, lui a donné un cigare, un gros cigare. Ce cigare, que Delcassé a toujours à la bouche, lui cache les folies, les misères et les crimes du tsarisme [...] Ce cigare lui cache le monde. » (183).

En revanche, lorsque France emploie un autre style de lutte, il peut devenir médiocre ou franchement mauvais (184) : il emprunte la

(179) Discours cité, 30 A, I, 93.

(180) Article cité note 178.

France adapte le style et la pensée de sa polémique à son auditoire : non seulement l'ironie des Discours pour les élections de 1902 est plus grosse que celle des articles comme « M. Patru et la liberté » ou « M. Patru avait un ami », mais encore certaines notions ne sont utilisées par France que lorsqu'il écrit pour des intellectuels : c'est le cas de la notion de « charité du genre humain » (voir note 148). C'est aux membres des U. P. et aux intellectuels qu'il fait l'éloge de l'illusion.

(181) Discours cité p. 93.

(182) Ibidem.

(183) Discours aux Universités populaires, 1^{er} février 1905 ; 30 A, II, 82-83.

(184) Voir J. Ernest Charles, « Anatole France orateur », art. cité dans la Bibliographie.

phraséologie politique des socialistes sans se l'approprier aucunement, accepte la familiarité ou la vulgarité, utilise des qualificatifs sommaires. Les articles qu'il donna à la *Neue Freie Presse* en avril 1906 (185), lors de la préparation des élections, sont souvent en contraste frappant avec les articles et discours qui préparaient les élections de 1902. Le Bloc Républicain se dégradait ; les socialistes s'étaient définis comme des hommes d'opposition depuis 1904 (186) ; Jaurès s'était retiré de la délégation des Gauches (187), et la Séparation avait beau se prolonger dans les querelles des inventaires, la question religieuse n'était plus qu'une question secondaire, insuffisante à unir les partis de gauche. Les articles de 1906 marquent ce raidissement. Bien qu'il leur demeurât fidèle, France n'approuvait point la position des socialistes, persuadé qu'il était de la lenteur de l'évolution humaine, comparable à l'évolution de la nature. Certains passages de ses articles prouvent à la fois une spécialisation dans la lutte et le malaise que France ressentait à cette spécialisation : ils sont au niveau de médiocres articles de journaux. France parle des « alarmistes à la solde des Jésuites » et des « bravi du duc d'Orléans », il attaque les nationalistes qui veulent « jeter le pays dans les bras de la réaction » (188). Il écrit : « Nos noirs cléricaux et nos nationalistes lâchèrent marguilliers et sacristains, conseils de fabrique et bonnes sœurs, rats d'Eglise et vieilles dévotes, pour se rejeter sur les ateliers, les usines, les mines, et crier haro sur les grévistes. » (189). Venu au socialisme actif par l'affaire Dreyfus, France le concevait comme une extension de son humanisme et non comme une réalité autonome. Toutes les fois qu'il dut prendre le langage particulier au marxisme, il l'utilisa avec gêne, il fit sentir que cette phraséologie ne lui était pas naturelle. Parlant en juin 1906 devant les syndicats d'électriciens (190), il analyse sans verve les statuts qu'ils exigent de la Compagnie et conclut sur cette phrase apprise : « Les ouvriers qui ne sont pas syndiqués ne forment point un corps solide et résistant. C'est de la poussière d'ouvriers. Elle flotte au gré du souffle patronal et des forces capitalistes. » Au début de son discours, au contraire, il avait parlé en son propre nom et exprimé une émotion directe, expliquant son option pour le monde : « La réflexion et l'expérience m'éloignent chaque jour davantage de ce qui est artificiel et faux, de tout ce qui est vain et stérile, pour me rapprocher sans cesse de ce qui est vrai, solide et fécond. C'est pour cela que je me sens à l'aise ici, dans le monde réel, dans le monde du travail. » Il avait dit son opposition au régime du travail non en termes techniques, mais en termes humanistes qui traduisaient sa véritable pensée : « On rencontre dans ce budget [le budget de la Ville] des hommes de peine. Vous entendez : des hommes dont l'emploi est de peiner. Ils sont au bas de l'échelle, sans quoi nous verrions probablement au-dessous d'eux des hommes de supplice et des hommes de torture. »

La sincérité de France, lorsqu'il participe à l'action socialiste, est indéniable. Mais son socialisme est surtout de révolte et d'oppo-

(185) 30 A, II, 163-168, 169-174, 174-181.

(186) Au Congrès international socialiste d'Amsterdam, en août 1904. Jaurès, après avoir soutenu la cause du réformisme, se soumit à la majorité, suivi de mauvaise grâce par Briand. Viviani s'était en revanche séparé du « parti socialiste unifié ».

(187) En octobre 1904.

(188) 30 A, II, 173 et 176.

(189) Ibidem, 175.

(190) 13 juillet 1906, 30 A, II, 201-204.

sition ; lorsqu'il attaque les partis au pouvoir, lorsqu'il refuse de reconnaître à la société un ordre immuable et métaphysique, d'accepter une dégradation systématique de l'homme, France suit une voie personnelle. Mais il n'a pas de vocation pour appréhender le côté positif des réformes, et sa propagande, dès qu'il tente de l'identifier à la propagande du parti socialiste, ne trouve pas d'écho en lui-même. Le conformisme de son langage et la disparition de toute élégance stylistique en sont les preuves les plus concluantes. Cette répugnance intérieure ne se manifeste dans les articles et les discours que vers 1906, parce que France était pris auparavant par la lutte anticléricale. Mais elle paraît dès 1903 dans *La Pierre Blanche*. La société socialiste décrite dans la troisième partie du roman se caractérise essentiellement par une série de suppressions : suppression de la propriété privée, de la guerre, de la morale fondée sur une métaphysique, de « l'organisation judiciaire » (191). Elles sont justifiées par Morin, ce qui donne à France l'occasion d'écrire une satire de la société contemporaine. L'anticipation francienne est de nature essentiellement polémique, et comparable en cela aux imaginaires sociétés des humanistes (Thomas Moore, Swift), qui voulaient faire comprendre à leurs contemporains le néant des principes sur lesquels ils vivaient ; cette société de *La Pierre Blanche*, moulée en creux sur la société moderne, n'est guère décrite en elle-même. Il semble que France s'arrête dès qu'il lui faut décider quelle transformation positive et vraiment satisfaisante amènera une révolution collectiviste. Aussi cette troisième partie de *La Pierre Blanche* a-t-elle généralement paru très faible (192), parce qu'elle ne révélait pas une richesse d'imagination comparable à celle d'un Wells (193).

France marque un recul lorsqu'il tente d'adopter la théorie marxiste du développement des classes, parce que son socialisme ne se pose pas à l'origine en termes marxistes. La théorie darwiniste de l'évolution naturelle demeure primordiale pour lui ; il subordonne la notion ouverte de matérialisme historique à la notion fermée de l'évolution de l'espèce, qui se concilie avec l'idée philosophique d'un fond éternel en l'homme. C'est pourquoi France considère la société future comme une justification de sa polémique : la condition de l'homme est améliorée parce qu'il a supprimé les faux principes qui gâtaient sa vie, non parce qu'une transformation positive a eu lieu en lui. France n'ajoute pas à la critique qu'il a déjà constituée au temps où il créait Jérôme Coignard : il la fait seulement entrer

(191) Suppression de la propriété privée, pp. 286-288 — de la guerre, 307 ; de la morale par principes, pp. 296-302 — de l'ordre judiciaire, pp. 265-66, 309.

(192) Voir Emile Faguet, *Sur la Pierre Blanche*, *Revue Latine* IV, 1905. « La première partie semble être du France d'il y a dix ans, la partie centrale, du France d'aujourd'hui, ce qui ne veut pas dire inférieur, mais différent ; et la dernière, à supposer que M. France ait plusieurs secrétaires, n'est pas du meilleur de ces messieurs ». (p. 340).

(193) Dans le manuscrit de *la Pierre Blanche*, France a dit son opinion sur l'anticipation de Wells — *La machine à explorer le Temps*, 1895 ; *Quand le dormeur s'éveillera*, 1899 — « Les deux anglais Morris et W [ells].

L'un idylle, l'autre drame.

W l'âcre humeur de Swift

Morris arcadie

Des deux le plus rêveur est W. et pour une fois les prévisions du pessimiste me — ? — plus que les rêves de l'optimiste.

Son humanité future est vraiment trop anglaise et insulaire.

Condamne tous les travailleurs à vivre sous terre à former une race qui ne peut supporter la lumière du jour n'est pas probable. »

Classé au folio 98 du dossier *Révolte des Anges*, B. N., fonds Lion.

dans l'ordre du possible, en admettant l'hypothèse d'une transformation historique donnant le pouvoir au prolétariat. L'homme de *La Pierre Blanche* n'a pas changé de nature, depuis les premiers âges du monde, étudiés par Giacomo Boni, jusqu'en l'an 220 de la fédération des peuples. Les membres de la société future ne sont pas très heureux, parce qu'ils sont soumis à la fatalité biologique après avoir supprimé les fausses fatalités de la morale et de la société : « On n'est pas heureux sans effort et tout effort comporte la fatigue et la souffrance » (194) ; la disparition des interdits sexuels et l'émancipation des femmes n'ont pas aboli les tristesses de l'amour, parce que « le génie de l'espèce est ce qu'il fut et ce qu'il sera toujours : violent et capricieux » (195). Au terme de son socialisme, France retrouve un pessimisme concernant la vie humaine, dont la joie ne peut être que limitée : « L'évolution de l'espèce est forcément comprise dans la définition de l'espèce » (196). Il ne s'en évade qu'en imaginant la venue sur la terre d'une espèce d'êtres supérieure à l'homme : mais pour ces êtres, d'une autre dimension, la pensée humaine n'a plus de sens. Le dernier chapitre de *La Pierre Blanche*, dans lequel France s'explique sur cette conception de l'homme, ne parut que partiellement dans l'*Humanité* ; l'hypothèse adoptée par l'écrivain débordait de beaucoup le socialisme, le faisait provisoire et limité. Encore la phrase de Giacomo Boni : « Ce qui sera c'est ce qui fut », qui termine l'article paru le 13 mai 1904 (197), semble-t-elle contredire l'espérance socialiste, à cause de la stabilité qu'elle implique en l'homme. Le manuscrit du roman le constate plus nettement encore :

« Etes-vous heureux

l'effort

pessimiste optimiste

En philosophie nous n'avons fait aucun progrès. » (198)

Au moment même où France participait le plus activement aux luttes, il prenait ses distances par rapport à elles ; certaines restaient extérieures à son système de pensée, comme il y paraît aux procédés qu'il emploie pour les soutenir. D'autres rejoignent ses thèmes préférés de polémique, et il ne les intègre à sa pensée, ne les fait siennes que dans la mesure où elles vont contre un pouvoir constitué ou un principe inhumain. Alors que son activité anticléricale entraînait dans ses intentions profondes, son activité socialiste n'y répondait pas parfaitement. De 1902 à 1908, le socialisme s'orienta de plus en plus nettement vers l'idéologie marxiste (199), qui admet une transformation positive de l'homme et de la société ; ses partisans la considéraient comme étant en elle-même une philosophie suffisante, ne pensant pas qu'elle eût à se dépasser dans une pensée plus générale. Au contraire, France, venu au socialisme par l'humanisme et le combat en faveur de Dreyfus, l'englobait dans sa philosophie de l'homme. Philosophie pessimiste qu'il exprime dans *la Pierre Blanche*, et aussi dans *l'Histoire Comique* : traitant des malédictions que l'homme porte en lui-même, ce roman, comme l'article sur l'Enfer

(194) S. P. B., 306.

(195) S. P. B., 313.

(196) S. P. B., 319.

(197) S. P. B., 318.

(198) Manuscrit cité note 193 (folio 170 de la *Révolte*).

(199) La fondation du Parti socialiste unifié suivit, en 1905, le congrès international d'Amsterdam (voir note 186).

de Rodin et le rêve de Jean Marteau dans l'*Histoire Contemporaine*, est un retour sur la fatalité de la condition humaine. Sans doute l'idée d'une évolution fermée est-elle surtout fatale à une propagande inconditionnelle en faveur du collectivisme : pourant, elle atténue aussi la force de la polémique de France. Pour qui veut amener les hommes à condamner la société dans laquelle ils vivent, la condamnation morale de l'homme même n'est pas souhaitable. L'action est alors frappée d'une sorte de stérilité dernière ; une vue désolée de l'existence se concilie malaisément, pour la majorité des hommes, avec l'activité qui améliore cette existence dans la mesure du possible. Il faut pour les concilier un sens profond du relatif. Aussi France fit-il, dans ses discours et articles destinés au public, très peu de ces retours sur l'homme (200) ; il les réserve pour ses romans. Cependant, il entretient en lui-même ces deux points de vue si différents, persuadé à la fois que l'homme est mauvais, mais qu'il peut aménager le monde par lequel il est opprimé, de manière à être le moins malheureux possible. Même chez France, la conciliation de ces deux points de vue est le résultat d'un équilibre toujours menacé. Aux discours si brillants et pleins d'une opportune confiance qu'il prononça pour les élections de 1902, s'oppose une lettre découragée (201) : « Le scrutin du 27 n'est pas une catastrophe. La médiocrité publique nous a évité le désastre... » France, lorsqu'il se résolvait en personne à l'action et optait pour une polémique intégrée dans le monde, ne put y résoudre les héros de ses romans. « Là étaient venus Jean Marteau (de son vrai nom) jeune (journaliste) jeune tourangeau plein de douceur et journaliste très âpre, Joséphin Leclerc, attaché à l'ambassade du Vatican (Monsieur savant éditeur des lettres de Sophonate Anguissola), Monsieur Goubin licencié ès-lettres, annotateur, (Hippolyte Dufresne, Anatole France) (leur aîné). » Tel est le début du manuscrit de *La Pierre Blanche* (202). Jean Marteau, le seul personnage jeune et directement plongé dans la vie politique, ne joue plus aucun rôle dans la version définitive du roman (203) ; en revanche, c'est Hippolyte Dufresne, auquel France s'identifie et qu'il avoue plus âgé que les autres, qui est chargé de raconter l'anticipation socialiste. Il critique âprement la société dans laquelle il vit ; mais transporté dans la société future, il y souffre d'un sentiment d'étrangeté. Dans sa vie réelle, il ne participe en aucune façon à la politique. C'est un personnage de spectateur qui contemple le

(200) Voir note 169 ; ce sont les seules allusions de France à la pérennité de la nature humaine que l'on trouve dans ses discours.

(201) B. N., Correspondance de Louis Havet, nafr. 24494, (les lettres de France sont classées aux nos 106-141), no 139.

(202) B. N., nafr 21610, folio 50.

(203) Jean Marteau joue encore un rôle dans la version de l'*Humanité*. Il fait le développement sur les guerres des Romains (SPB, 14-15) (*Humanité* 14 avril 1904), demande : « Qu'est-ce qu'une race ? » (SPB P. 24, *Humanité* 14 avril). Dans une première version du manuscrit, il développait de manière optimiste le passage sur Roosevelt (SPB, 236-238). « Non ! que l'Amérique ardente à exploiter ses immenses richesses naturelles étende son empire économique ou commercial sur les terres océaniques, sur l'Afrique du Sud et peut-être les Indes occidentales, la paix de l'Europe n'en sera pas troublée ; (il n'y aura pas de conflit entre les deux moitiés du monde) que même les peuples de langue anglaise, 120 millions de citoyens exploitant 350 millions d'Asiatiques et d'Africains (un tiers de l'humanité) forment une vaste fédération laborieuse et marchande (nous ne reverrons plus un autre Antoine disputant à un autre Octave la domination universelle). A cette immense fédération s'opposeront heureusement d'autres fédérations immenses et ces unions en assurant la circulation des biens et la facilité des échanges établiront la solidarité pacifique des peuples ». (Folio 114).

monde et raisonne sur lui quelquefois durement, mais sans le vivre. Le roman que projeta France en 1907, *Victor Mainvielle* (204), mettait en scène un homme aussi engagé que Jean Marteau : « 1862 : naissance [...] les positivistes (peu). Les socialistes : lectures au lycée. Société de St-Vincent de Paul — l'école de droit — le parti. La défenses des synd. et grévistes ». France amassa pour ce roman des notes très précises d'histoire contemporaine, dessina quelques types de commerçants, de petits bourgeois, de patrons. Mais ce roman demeura à l'état d'esquisse. Il en fut de même pour un projet de comédie socialiste, *La Gerbe* (205), qui mettait directement en scène la fondation d'une boulangerie coopérative. S'il est vrai que les créations du romancier expriment une de ses vérités et peut-être la plus profonde, France ressentit toujours entre 1902 et 1908, cette difficulté à vivre et ce recul devant le monde qui, avant l'affaire Dreyfus, lui avaient fait maintenir ses luttes sur le plan de la littérature.

S'il les a transposées dans le réel et s'est engagé lui-même, il ne dissimule pas que c'est par un acte de volonté généreuse. Il combat au jour le jour, avec une grande facilité à observer l'immédiat et beaucoup d'habileté à en tirer parti ; pourtant, le point d'application de sa polémique est tout intellectuel. Il tente d'affranchir les hommes des servitudes matérielles, mais surtout des servitudes morales et spirituelles. S'étant engagé dans le dreyfusisme parce qu'il était une victoire de la pensée, il croit affermir et garantir cette victoire en soutenant l'anticléricalisme et le socialisme, et les soutient avant tout comme aventures de l'intelligence. Plus nettement encore que dans les derniers articles de l'*Histoire Contemporaine*, France donne à l'esprit un pouvoir créateur : il domine la réalité, parce qu'il lui donne un sens. Son expression par le langage peut avoir une force contraignante : « La parole mène le monde [...] les pensées expliquent les actes qui n'ont pas de signification par eux-mêmes » (206), dit France à Georg Brandès en 1902 ; en 1903, il met ces mots dans la bouche de Pallas Athéné : « L'avenir est caché même à ceux qui le font. Ne demande pas quelle sera la cité future. Mais sache que c'est moi qui la construirai. Car seule, je suis architecte et géomètre, et ce n'est pas en vain que les savants et les philosophes m'ont rappelée sur la terre » (207). Cette avènement de l'intelligence sur la terre a commencé lors de la lutte en faveur de Dreyfus, dont les conséquences « ont déterminé un mouvement d'équité sociale qui ne s'arrêtera pas. Il en sort un nouvel ordre de choses. » (208). En l'entreprenant, Zola « fut un moment de la conscience humaine. » (209). Si France est socialiste, c'est d'abord parce que le peuple, ayant embrassé la cause de Dreyfus, s'est fait le dépositaire de la conscience et assume son avenir. Aussi n'est-ce point par une révolte matérielle qu'il parviendra à son émancipation, mais en développant son intelligence : « Le peuple est le nombre, il est la force ; les lourds obstacles qu'on amasse devant lui, il pourrait d'un souffle les disper-

(204) B. N., manuscrits, fonds Lion, dossier n° 6.

(205) Ce projet (conservé aux manuscrits de la B. N.) n'est pas daté. Il a été rédigé en 1900 ou après 1900, car France a écrit : « tenir compte surtout des indications de l'*Aurore* », et a joint à son esquisse une coupure de l'*Aurore* sur la boulangerie coopérative de Paris, « La Boulangerie Socialiste », Albéric Darthèze, 17 septembre 1900.

(206) Hommage à Georg Brandès, 1^{er} mars 1902, 30 A, I, 87.

(207) Discours de Tréguier, 13 septembre 1903. 30 A, I, 163.

(208) Discours aux obsèques de Zola, 5 octobre 1902. 30 A, I, 119.

(209) Ibidem, p. 120.

ser comme des fétus de paille. Il le pourrait, et dans le fait il ne le peut pas [...] il ne le peut pas parce qu'il ne sait pas encore procéder avec la rigueur de la science à sa libération méthodique et certaine » (210). Les prolétaires ne peuvent rien sans les intellectuels, à qui France garde ce nom « comme un titre d'honneur » (211). Avec eux, ils sont chargés de « garder intact l'héritage intellectuel et moral de la France » (212).

L'affirmation de la primauté de l'intelligence conduit France à une apologie du rêve et de l'illusion créatrice : apologie qui devient de plus en plus insistante à mesure que la situation réelle s'écarte des espoirs conçus par les dreyfusistes juste après l'Affaire. La volonté est plus puissante que le monde : si la société future est présentée comme un rêve, dans *La Pierre Blanche*, ce n'est pas par artifice littéraire, mais parce que France est persuadé qu'exprimer un rêve, c'est contribuer à lui donner corps : « Des rêves généreux, sortent les réalités bienfaisantes. L'utopie est le principe de tout progrès (213) [...] Lentement, mais toujours, l'humanité réalise les rêves des sages (214) [...] Le désir et l'amour créent la vie. Les rêves du génie sont véritables. Les prophéties des grands cœurs se réalisent sûrement [...] dans leur réalité souveraine, elles procèdent toujours de la pensée qui les enfanta » (215). Sans doute, les luttes de France, dans l'immédiat, se confondent avec celles des anticléricaux et des socialistes de toute tendance. Mais elles procèdent d'un idéalisme par lequel le monde est soumis à l'intelligence, et particulièrement à la pensée rationnelle, qui en est pour France l'expression la plus complète. France en arrive à unir paradoxalement le rationalisme et l'utopie, à déclarer : « C'est l'illusion qui donne à l'univers son intérêt et sa signification. Et les illusions, quand elles sont méthodiques et rationnelles, ont cela d'excellent encore qu'elles créent des réalités à leur image. » (216). On retrouve en ces paroles l'influence de Renan et de la philosophie hégélienne, l'ancien idéal spiritualiste de France, qu'il juge désormais réalisable et même en partie réalisé lors de l'affaire Dreyfus. La société socialiste sera un avatar de la raison humaine, comme les sociétés antiques l'ont été. France transporte dans l'avenir le « rêve hellénique » qu'il nourrissait depuis sa jeunesse. Sa notion du temps n'est pas celle du socialisme matérialiste ; au lieu de s'orienter surtout vers le futur, France établit un lien et un jeu complexe entre le présent et le futur : c'est la signification de la structure de *Sur la Pierre Blanche*, qui semble d'abord incohérente. La promenade dans le Forum et l'histoire de Gallion sont destinées à justifier l'utopie créatrice, par delà les combats de l'heure présente.

Quelque attentif que fût Anatole France à la réalité, il l'interprétait en vertu de son idéalisme. Sa foi dans la force de la pensée

(210) Discours prononcé à la fête de l'U. P. « L'Essor », 23 janvier 1902, 30 A, I, 81.

(211) Discours à l'U. P. « L'Education sociale », 16 mai 1902, 30 A, I, 104.

(212) Discours au meeting du 19 janvier 1906, 30 A, II, 132.

(213) Discours du 20 avril 1902, 30 A, I, 95.

(214) Discours de Tréguier, 30 A, I, 166.

(215) Lettre à Gorki, avril 1906 ; 30 A, II, 155.

(216) Meeting universitaire du 3 février 1905. 30 A, II, 87-88.

L'idée antimarxiste de l'Utopie créatrice, de la sociologie imaginative, fut aussi soutenue par Wells à la même époque. Voir G. Connes ; *Etude sur la pensée de Wells*, Paris 1926, p. 156 et chapitre XII. Wells écrivit *Une Utopie moderne* en 1905 et, le 26 février 1906 ; *La Soi-disant science sociologique*.

explique la position qu'il prit dans la querelle de la Séparation, et sa volonté de croire en la venue de la paix malgré les menaces de guerre suscitées dès 1905. L'idéalisme s'installe au cœur même de la polémique et l'éloigne du réel. France a une attitude de transcendance ; loin de se dégrader en politique, la mystique dreyfusiste — « sa » mystique dreyfusiste, celle de la raison — a continué à le soutenir jusqu'en 1908. Son intelligence essentiellement contemptrice des puissances et des principes a trouvé à se satisfaire dans cette lutte contre l'Eglise et contre l'ordre social tout entier, qui s'était désormais engagée dans le monde, et qu'il entretenait depuis longtemps en lui. Mais cette aventure de l'intelligence en laquelle il voulait croire coïncidait de moins en moins avec l'évolution des faits ; et l'humanisme de France, s'il fondait sa générosité, lui apprenait aussi que le destin intérieur de l'homme est inéluctable. L'antagonisme qu'il avait ressenti entre lui-même et le monde était provisoirement dépassé ; il n'était pas résolu. France combattait en écrivain de la fin du xix^e siècle, qui avait épuisé plusieurs prétextes de morale humaniste, ne croyant plus ni en une morale de la gloire, ni en une morale du droit ; il combattait seulement au nom de la pensée elle-même, qu'il considérait comme créatrice d'un ordre. « France n'eut d'autre éthique que l'esthétique, cette éthique de l'avenir. Jusque dans le domaine de la justice, il voyait avant tout la beauté » (217), écrivit Gorki. Cette morale de la pensée fondait un idéalisme absolu ; elle était incompatible avec la croyance inconditionnelle dans le progrès : comme l'avait remarqué Hugo (218), le perfectionnement, s'il est le propre de la science, est une notion absurde en ce qui concerne l'art et le fonctionnement même de l'intelligence humaine. Telles étaient les limites du socialisme de France.



(217) *Revue Européenne*, n° 22, 1^{er} décembre 1924. Traduction Dumesnil de Gramont : « Gorki. Sur Anatole France », (pp. 1-6).

Voir aussi une lettre de Gorki à Romain Rolland, 21 octobre 1924 : « je ne connais aucun autre pour lequel l'esthétique tint, effectivement, lieu d'éthique » (en français. Communiquée par M. Pérus).

(228) *William Shakespeare*, 1864. Livre III : « L'art et la science ».

CHAPITRE XII

LA VIE DE JEANNE D'ARC

LE POSTULAT D'UNE HISTOIRE RATIONNELLE

Le premier article dans lequel France parle de Jeanne d'Arc date de 1876 (1) ; jusqu'au grand ouvrage de 1908, le plus long qu'il ait jamais écrit, les articles qui élucident un point particulier de l'histoire de l'héroïne se succèdent dans les revues, au rythme de plusieurs par an à partir de 1889. Il n'est pas exagéré de dire que les études sur Jeanne d'Arc constituent un centre de la pensée de France : elles ont ouvert à sa recherche des problèmes religieux et psychologiques que l'on retrouve dans ses œuvres, transposés en d'autres temps. Il est surtout intéressant de savoir comment, d'année en année, France transforme son interprétation du rôle de Jeanne d'Arc. Sans doute est-ce la conséquence d'un travail historique de plus en plus poussé ; mais cette transformation plonge aussi dans l'actualité, elle est un témoignage des luttes franciennes. De la patronne des Français anonyme et douce qui apparaît dans les articles de 1884 à la mascotte hallucinée de 1908, il y a toute la distance qui sépare l'écrivain conformiste du socialiste anticlérical. Anatole France a beau se défendre d'être semblable à la foule qui « ne saurait s'intéresser à un personnage des vieux âges si elle ne lui prêtait pas ses propres sentiments et ses propres passions » (2), il a fait de l'histoire de l'héroïne le reflet de sa propre évolution, et finalement un instrument de combat.

Qu'il ait porté à Jeanne d'Arc un intérêt aussi continu, cela seul aurait d'abord de quoi surprendre. Il est naturel que des écrivains catholiques s'inspirent d'elle ; que des historiens, Michelet, Wallon, Quicherat, s'intéressent à un personnage aussi important en son siècle. Mais un incrédule, amoureux de l'Antiquité, peu enclin aux longues recherches érudites, lui consacre plus de trente ans son attention inquiète, et enfin écrit sur elle son seul ouvrage purement historique : il est plus délicat de l'expliquer.

Anatole France ne cessa jamais de ressentir une attirance complexe pour les problèmes religieux. Les miracles l'irritent et le charment : or la vie de Jeanne d'Arc, suivant l'Eglise, n'est qu'un long miracle. La vie des jeunes saintes retient France par son aspect à la fois naïf et mélancolique, qu'il s'agisse de Catherine, de Madeleine ou de Jeanne d'Arc ; il veut préserver cette naïveté tout en donnant des prodiges une explication rationnellement satisfaisante. C'est l'œuvre

(1) *République des Lettres*, 15 octobre 1876, « La mission de Jeanne Darc ». Non repris.

(2) Préface, LXIV. (*Vie de Jeanne d'Arc*).

de Renan qu'il tente de continuer, œuvre de démolition religieuse qui reste respectueuse de la beauté : il en marque l'intention dès 1876 (3).

Le sujet s'y prêtait d'autant mieux qu'il était un des rares à pouvoir être traités par Anatole France dans une perspective historique. France jugeait vain, en général, le travail de l'historien, qui choisit arbitrairement parmi les faits et néglige les existences communes : l'histoire est le lieu de l'irrationnel. Cette idée apparaît dès 1881 dans *Le Crime de Sylvestre Bonnard*. Mais Jeanne d'Arc offre le cas privilégié d'un personnage qui a représenté, à une certaine époque, l'aspiration de tout un peuple ; dont l'apparition a modifié (au moins en a-t-il semblé ainsi) le cours des événements ; et qui a vécu d'une façon réputée inexplicable, hors de l'humanité : son cas est irritant pour l'incrédule, qui tente de l'expliquer psychologiquement. Dès que la psychologie s'insère dans l'histoire, celle-ci devient valable, affaire d'écrivain plus que d'érudit. Si l'on ne peut tenter d'écrire l'histoire des événements, on peut retracer les grands courants de pensée ou d'enthousiasme, et la biographie de ceux qui les susciterent. Anatole France avait une grande admiration pour la *Vie de Jésus* de Renan : il a voulu recommencer à propos de Jeanne d'Arc ce livre qu'il eût aimé d'écrire. Il est d'autant mieux permis de le penser que la vie de Jeanne d'Arc a été constamment mise en parallèle, par les croyants, avec la vie du Christ : ils y distinguent les mêmes grandes périodes, obscure humilité, vie publique brève et efficace, abandon de tous et passion. Comme Renan a voulu replacer Jésus au sein de l'humanité, Anatole France a voulu expliquer Jeanne d'Arc, son image (4).

En le faisant, il a pris position dans une querelle qui éclata dans toute sa force en 1898, lorsque la France se fut séparée en deux camps, mais qui était née avec la Troisième République. On a maintenant peine à imaginer ce que représentait Jeanne d'Arc pour les hommes de cette époque. Imbus de l'idée de Michelet, ils en faisaient le symbole de la France ; mais il fallait encore déterminer de quelle France il s'agissait. Les républicains anticléricaux célébraient en elle la libératrice du territoire, la guerrière, la malheureuse victime du clergé ; les catholiques et les conservateurs l'exaltaient comme une inspirée qui avait sauvé la France par des moyens miraculeux, et qui tôt ou tard serait sanctifiée : sa cause avait été introduite en cour de Rome dès 1869 (5). Lorsqu'Anatole France écrivit son premier article sur Jeanne d'Arc, elle était déjà le symbole de deux partis opposés, louée en même temps, mais non semblablement, à l'école laïque, à la caserne et en chaire. Anatole France finit par entrer dans cette lutte, tout en voulant faire œuvre d'historien.

Le portrait le plus enthousiaste de l'héroïne avait été tracé par

(3) Dans l'article de 1876, France multiplie les références aux légendes et aux prophéties qui expliquent rationnellement Jeanne d'Arc. Il remarque que la jeune fille n'apporta aucune nouveauté théologique, et plut par cela même : elle était un rêve qui prit forme. Renan, dans la *Vie de Jésus*, 1863, parle de la même manière de Jésus (voir notamment pp. 279 et 297 de la *Vie*).

(4) Henri Martin se rallie à l'opinion des croyants et appelle sans cesse Jeanne d'Arc le « Messie » de la France. Péguy devait dire que Jeanne d'Arc est « la plus fidèle et la plus approchée de toutes les imitations de Jésus-Christ » (« Un nouveau théologien : Fernand Laudet ». *Cahiers de la Quinzaine*, 24 septembre 1911, p. 260.)

Sur l'opinion que France avait de la *Vie de Jésus* de Renan, voir notamment son discours à l'inauguration de la statue de Renan, 30 A. I, 152...

(5) Voir J. Bricout, *Jeanne d'Arc d'après M. Anatole France*, 1908.

Michelet dans son *Histoire de France* (6). Le principal personnage de l'épopée de Jeanne, disait-il, est le peuple, qui sous sa direction semble faire à la fois un pèlerinage et une croisade : Michelet ne met pas en doute que le sentiment patriotique ait existé en France au xv^e siècle sous la forme qu'il a prise après la Révolution. Si Jeanne a vaincu et souffert, ce n'est pas dans les faits politiques et humains qu'il faut en chercher la raison, mais dans un fait moral : sortie du peuple et femme, elle a sauvé le peuple, sauvé la France, nation féminine. « Elle a dit elle-même le secret de cette transformation, c'est un secret de femme : la Pitié qu'il y avait au royaume de France. » (7) Son originalité n'est pas dans son rôle guerrier : d'autres en ont joué un, par exemple Jeanne Hachette. Elle n'est pas dans son inspiration : Catherine de La Rochelle, Pierronne, le berger du Gévaudan aussi se dirent inspirés. Jeanne est grande par le robuste bon sens qu'elle tient de ses origines : grâce à lui, elle rassure Charles VII sur la légitimité et le mène au sacre. « Cette folie héroïque était la sagesse même. » (8). Durant toute sa vie publique, elle est soutenue par le peuple et les moines, surtout par les moines mendiants. La délivrance d'Orléans ne fut pas miraculeuse, car la garnison anglaise était très affaiblie, mais Jeanne sut créer l'unité parmi les combattants, et rendre pieux et bons La Hire et les capitaines les plus féroces. Michelet la montre entraînant habitants et soldats à l'office divin, après la prise d'Orléans. La campagne de Reims se déroule, elle aussi, dans une fièvre d'enthousiasme. Mais la croisade s'arrête devant Paris, ville raisonneuse qui résiste à la douce influence de l'héroïne. Si celle-ci est blessée et prise, c'est d'ailleurs par une sorte de nécessité interne de sainteté. Humaine et trop humaine, la guerre l'avait changée : elle attaquait au combat, ne se contentant plus d'y assister et de prier. Elle avait cassé, dans un accès de colère contre une mauvaise femme, l'épée miraculeuse de sainte Catherine, et livré son prisonnier Franquet d'Arras contre argent ; elle aimait la richesse et sollicitait pour sa famille : il fallait qu'elle s'épurât dans la souffrance.

Tout l'odieux du procès est rejeté sur les docteurs en théologie de Rouen, et surtout sur Cauchon, qui écarte systématiquement les partisans de Jeanne et l'interroge dans sa prison, contre la loi. La lutte des prêtres contre l'héroïne est celle de la théologie contre la libre révélation, qui avait fait la richesse, la valeur du Moyen-Age mystique. Jeanne est en proie à de terribles combats intérieurs pour déterminer si elle doit ou non se soumettre à l'Eglise militante. Mais si elle hésite dans sa foi religieuse, elle ne varie pas dans sa foi patriotique ; et même lorsqu'elle abjure, au cimetière Saint-Ouen, elle se porte garante de son roi ; même si sa croyance en ses visions vacille sur l'échafaud, elle garde confiance dans le destin de la France (9).

Cette Jeanne d'Arc patriote et anticléricale, cette belle inspirée sortie du peuple est bien selon le cœur de Michelet, qui n'a pas étayé son enthousiasme de toutes les précautions souhaitables. Il ne critique pratiquement pas les sources ; dans les deux procès et les chroniques, il prend ce qui peut servir son interprétation : légendes de

(6) Tome V de l'*Histoire de France*. (La partie de l'*Histoire* qui traite du Moyen-Age parut de 1833 à 1843).

(7) *Histoire de France*, t. V, pp. 15-16 de l'édition complète.

(8) Michelet, *ibidem* p. 72.

(9) *Ibidem*, p. 154.

l'enfance (10) (les oiseaux viennent manger dans la main de Jeanne), haine de l'entourage royal, injustice absolue de Cauchon, conversion des soldats français. Les ombres et les lumières du tableau qu'il trace sont forcées. Il ne s'attarde pas sur la question des Voix, parce que les moyens d'action de Jeanne étaient d'après lui son bon sens et son intelligence. Une note de la dernière édition indique pourtant qu'il se rallie à l'interprétation d'Henri Martin : l'héroïne prit pour une révélation venue de l'extérieur « les révélations intérieures de cette personnalité infinie qui est en nous et qui parfois [...] manifeste des forces latentes dépassant presque sans mesure les facultés de notre condition actuelle » (11). En revanche, Michelet insiste sur le côté humain de Jeanne : retard physiologique qui expliquerait son exaltation, remords, combats intérieurs.

Henri Martin, qui fit paraître en 1856 sa *Jeanne d'Arc*, arrive par enthousiasme à une interprétation mystique en même temps que patriotique. Jeanne d'Arc est « le Messie féminin, l'essence même de la France » (12) : transposition de la sainteté sur le plan de la patrie. Elle vit de miracle en miracle : sa naissance est accueillie, au soir de l'Épiphanie, par la joie mystérieuse des habitants de Vaucouleurs ; le voyage qu'entreprend Jeanne pour aller jusqu'au roi est réussi par miracle ; miracle encore, la manière dont elle reconnaît Charles VII caché par ses courtisans, la victoire de l'héroïne sur les docteurs en théologie qui l'examinent à Poitiers, la prise des bastilles anglaises d'Orléans, qu'Henri Martin présente comme formidables : le combat des Tournelles, le plus difficile, est « un combat de géants » (13), pendant lequel les Français n'éprouvent aucune difficulté à escalader le boulevard. Miracle, l'influence de Jeanne d'Arc sur « une multitude de soldats, passant brusquement de la débauche et de l'indifférence à l'enthousiasme et à la foi » (14) ; miracle, la réussite de la campagne de Reims, illuminée par la joie des paysans qui viennent au-devant du roi.

Henri Martin est très dur pour l'entourage du roi, qui monte avec les théologiens une conspiration contre Jeanne pour « faire mentir Dieu » (15) et suscite même avec l'aide de frère Richard une simulatrice, Catherine de la Rochelle, pour « contrefaire Dieu » (16). Quant à Regnault de Chartres, qui, après la prise de l'héroïne, tente de la remplacer par le berger du Gévaudan, il est coupable d'une « trame infernale » (17).

Le procès de Jeanne est une Passion : Cauchon, disqualifié, traître, la persécute, cependant qu'elle lui tient tête héroïquement (18). Elle refuse de soumettre sa mission à une autorité humaine. Et si elle meurt, c'est que la France ne méritait pas de la garder, elle qui l'aurait délivrée en une seule campagne, tandis que la libération fut longue et difficile. Le procès de réhabilitation n'est même pas à la décharge de Charles VII : il l'a imaginé pour se réhabiliter lui-même et a systématiquement effacé le côté clérical de la con-

(10) Ibidem, pp. 48-49.

(11) Ibidem, p. 380.

(12) *Jeanne d'Arc* d'Henri Martin, p. 12 de l'édition de 1857.

(13) Ibidem, p. 68.

(14) Ibidem, p. 56.

(15) Ibidem, p. 113.

(16) Ibidem, p. 156.

(17) Ibidem, p. 176.

(18) Ibidem, chapitre V.

damnation en la rejetant sur les Anglais (19). La France a renié Jeanne, comme les Juifs ont renié le Christ.

La véhémence apologie d'Henri Martin manque de profondeur : Jeanne unirait le sentiment celtique au sentiment chrétien, son génie purement français s'élèverait contre l'Eglise romaine. De vagues abstractions sur le rôle de la Femme et de la Vierge achèvent de classer Henri Martin parmi les historiens romantiques de Jeanne d'Arc, contre lesquels Anatole France eut beaucoup à lutter. Car le portrait qu'il a tracé de l'héroïne est séduisant dans sa partialité : elle apparaît tout d'un bloc, génie inspiré de la France, humaine et anticléricale ; protectrice idéale en somme pour la Troisième République.

Le véritable travail d'érudition sur Jeanne d'Arc fut entrepris par Quicherat, qui publia les deux procès et les passages des chroniqueurs qui ont trait à la Pucelle (20). C'était une œuvre à laquelle on ne pouvait plus manquer de recourir ; sauf de très rares exceptions, France y prit toutes ses références, comme le firent depuis tous les historiens de Jeanne d'Arc. Mais si les interprétations trop fantaisistes étaient ainsi écartées, toutes les difficultés n'étaient pas aplanies. Il fallait savoir quelle importance attacher aux divers documents. Le procès de réhabilitation donne de Jeanne une image beaucoup plus unie et plus sainte que le procès de condamnation, où elle semble parfois douter, parfois hésiter dans ses réponses, et où l'enquête cherche à relever les erreurs de sa vie. Les chroniqueurs, Français écrivant après la défaite, renchérissent encore sur le procès de réhabilitation : la mission de Jeanne d'Arc y apparaît comme toute miraculeuse. Une fois écartées les erreurs grossières, les historiens doivent choisir entre deux groupes de documents : ceux d'après lesquels Jeanne d'Arc est une sainte inspirée de Dieu, une valeureuse et habile guerrière, une vierge droite et pure, et ceux où sont mises en question l'origine de ses Voix et leur réalité, la grandeur de son rôle personnel, et son indépendance. Le choix dépend des opinions de l'historien, et conditionne entièrement le portrait qu'il trace de son personnage : c'est le prétexte de polémiques qui durent encore (21).

Dans les *Aperçus* que fit paraître Quicherat en 1850, il choisit nettement le procès de condamnation, l'autre donnant de Jeanne une image édulcorée et tardive : l'enquête de réhabilitation eut lieu trente ans après la mort de Jeanne dans une atmosphère qui influençait trop évidemment les témoignages. Ce choix laisse encore place à beaucoup de questions, que Quicherat résout avec prudence. A son avis, la Pucelle a ressenti un choc avant d'entendre ses voix, qui sont réelles : l'héroïne étant en bonne santé physique et morale, elle ne peut les avoir inventées ; d'ailleurs il y a dans sa vie des cas de prescience inexplicables sans l'intervention des Voix : elle reconnaît Charles VII, demande l'épée de Fierbois dont tous ignorent l'existence et prédit sa blessure au siège d'Orléans. Sa mission, plus que de combattre les ennemis, fut de réunir les fidélités éparses. Quicherat juge sévèrement l'entourage du roi, surtout La Trémouille et Regnault de Chartres : mais leur trahison n'a aucun caractère mystique, elle est le résultat d'une politique d'envie. Quant au procès, la

(19) Ibidem, pp. 293-308.

(20) Jules Quicherat, *Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc...*, publiés de 1841 à 1849.

(21) Par exemple, l'étude de Régine Pernoud (*Vie et mort de Jeanne d'Arc*, 1954) est favorable au procès de réhabilitation.

Sorbonne en porte la responsabilité : sa forme fut régulière, mais son intention fut mauvaise (22).

Dans l'autre camp, Henri Wallon fit paraître une œuvre modérée dans son catholicisme (23) : Jeanne d'Arc n'est pas messianique, elle n'est pas extatique, il faut la dégager de la légende. Mais ce n'en est pas moins la Providence qui lui inspire sa mission, et le Procès de réhabilitation a bien sa valeur. Un catholique ne pouvait défendre une autre thèse. Il ne pouvait pas non plus rejeter sur l'Eglise la responsabilité du procès de la Pucelle : aussi, d'après Wallon, c'est l'évêque Cauchon qui la porte tout entière. L'auteur condamne absolument l'entourage de Charles VII et le roi lui-même ; ils sont coupables d'avoir empêché la mission de Jeanne de s'accomplir jusqu'au bout, puisqu'elle n'a pas « chassé les Anglais hors de France », comme elle l'avait désiré et prophétisé. La fausseté de cette prophétie n'est pas un obstacle à la sainteté de Jeanne d'Arc : elle entre dans celles que l'Eglise appelle « prophéties conditionnelles » (24), soumises au bon vouloir des hommes, même après leur proclamation. Jeanne d'Arc fut véritablement une inspirée, malgré des faiblesses passagères. C'est la conclusion du travail de Wallon, qui, historien catholique, admet le surnaturel. Il servit à monseigneur Dupanloup pour introduire à Rome la cause de Jeanne d'Arc, et Wallon fut félicité par le pape en 1875 (25).

L'histoire de Jeanne d'Arc en était à ce stade, lorsque France commença à s'y intéresser. L'œuvre de Quicherat avait soulevé un tel enthousiasme parmi les érudits que les rationalistes adoptèrent en général ses conclusions sans les discuter ; ils travaillaient seulement à éclaircir des points de détail, comme Siméon Luce qui fit paraître un ouvrage sur les origines et l'enfance de Jeanne d'Arc, tout en acceptant le caractère surnaturel de sa mission (26). Anatole France en arriva au contraire à concevoir une œuvre de combat qui présente une Jeanne d'Arc totalement différente de celle de Quicherat. C'est le résultat d'une lente évolution qui, à part l'article isolé de 1876, peut s'interpréter en deux étapes. De 1884 à 1896, France adopte une position fermement rationaliste ; mais lorsque le rationalisme peut s'accommoder avec l'enthousiasme, France n'hésite pas à affirmer que Jeanne d'Arc joua dans la délivrance du territoire un rôle de premier plan. Il subit alors l'influence de Michelet, qui a été grande sur lui. A partir de 1896, parce qu'il creuse de plus en plus l'histoire de l'héroïne, mais aussi et surtout à cause des événements politiques, il présente une Jeanne d'Arc visionnaire, instrument passif entre les mains des prêtres et des politiques et talisman de l'armée : c'est la Jeanne d'Arc du livre de 1908. L'interprétation originale d'Anatole France est dirigée contre les cléricaux et les nationalistes, dans lesquels il voit des ennemis de plus en plus redoutables.

(22) J. Quicherat : *Aperçus nouveaux sur l'histoire de Jeanne d'Arc...* Paris, 1850.

(23) H. Wallon : *Jeanne d'Arc*, 1860.

(24) Sur les prophéties conditionnelles, qui ne se réalisent pas « tout en étant en soi » de véritables prophéties, voir *Dictionnaire de théologie catholique*, de Vacant, Mangenot, Amann, Paris 1936, XIII, col. 720 et 732.

(25) Voir E. Jeanné, *L'image de la Pucelle d'Orléans dans la littérature historique française depuis Voltaire*, Paris-Liège 1935. Chapitre VII, « Henri Wallon et la conception catholique ».

(26) Siméon Luce : *Jeanne d'Arc à Domremy, recherches critiques sur les origines de la mission de la Pucelle, accompagnées de pièces justificatives*. Paris, 1866.

Dans l'article paru dans la *République des Lettres* le 15 octobre 1876, sous le titre « la mission de Jeanne Darc » (27), France se montre encore mal informé des divergences des historiens : « La vie de Jeanne Darc [écrit-il] est exactement connue ; la publication de M. Jules Quicherat et les travaux des historiens modernes ont porté la lumière sur tous les faits de cette histoire ». Il cite concurremment Michelet et Henri Martin. Mais il entrevoit déjà l'idée qui a plus tard dirigé ses recherches : expliquer la figure de Jeanne d'Arc par le travail inconscient de plusieurs générations, qui l'auraient suscitée ; replacer Jeanne dans son milieu en étudiant les idées religieuses du temps. Anatole France cite frère Richard et les prophéties de Merlin, et insiste sur le fait qu'après 1420 « un mal nerveux troublait des milliers de jeunes filles », sans attribuer expressément le même mal à Jeanne d'Arc. France ne s'en classe pas moins, dès l'abord, parmi les historiens rationalistes qui refusent d'isoler Jeanne d'Arc dans une sainteté inspirée ; l'inspirateur n'est point Dieu, mais l'esprit des foules : « La Pucelle, dans sa grande simplicité, avait incarné le rêve de toutes les âmes. Elle était vraiment celle qu'on attendait [...] il convenait que le rêve prit une forme vivante [...] se manifestât pour le bien du royaume. » Ce sont des affirmations bien proches de celles de Michelet, de l'influence duquel France ne s'est point dégagé. Mais en fait, la méthode de la recherche est différente, et l'auteur s'affirme disciple de Taine et de Renan lorsqu'il écrit : « Il y a [...] quelque volupté intellectuelle à rechercher comment les actes les plus singuliers en apparence résultent nécessairement de l'état général des esprits. » Cette phrase donne l'explication de la curiosité que ressent Anatole France, curiosité qui devait le conduire à noyer Jeanne d'Arc dans son entourage et à diminuer son rôle personnel. Ce n'est pas pour surprendre : France possédait dès sa jeunesse le rationalisme qui lui servit plus tard dans la lutte. Mais en 1876, Jeanne d'Arc lui semble encore aussi admirable que Michelet l'avait faite : « Ses voix ne l'avaient pas trompée. La pauvre fille en robe rouge avait reçu une grande mission. Si tout un peuple avait fait le beau rêve d'une vierge victorieuse, d'une enfant supérieure au mal, il convenait que ce rêve prit une forme vivante ». La conception que se fait France de Jeanne d'Arc est encore confuse. Rationaliste, mais prêt à croire à la puissance mystique de l'esprit, il montre dès cette époque une complexité qui fut toute sa vie la marque de sa pensée sur le peuple.

A partir de 1884, France fit paraître des articles sur Jeanne d'Arc dans la *Revue de Famille*, la *Revue Illustrée*, la *Revue hebdomadaire* et dans les journaux où il tenait une chronique régulière : *Univers Illustré*, *Temps*, *Echo de Paris*. Son interprétation de Jeanne d'Arc évolue lentement. Dans le *Temps* de 1886, il dit l'héroïne préférable à Vercingétorix pour incarner la France, dont elle est l'émanation ; tout en interprétant les voix de Jeanne d'Arc comme des phénomènes hallucinatoires, il bénit cette folie qui sauva la France (28). En 1887, dans l'*Univers Illustré* (29), il se plaint de ce que peu d'œuvres littéraires aient été consacrées à Jeanne d'Arc. Il affirme encore son rationalisme romantique : « Le ciel qu'elle voyait [écrit-

(27) Voir note I. Cet article parut peu de temps après *Leuconoé* et *Les Noces Corinthiennes*.

(28) *Temps*, « la Vie à Paris », 6 juin 1886, *non repris*. A propos du 455^e anniversaire de Jeanne d'Arc. En refusant de comparer Jeanne d'Arc à Vercingétorix, France s'oppose, il le dit lui-même, à l'interprétation d'Henri Martin, fondée sur la survivance de l'esprit celte.

(29) *Non repris*.

il dans le *Temps*] était dans son âme, les voix des anges et des saints qu'elle entendait n'étaient que l'écho de sa pensée » (30).

France commença l'année suivante à modifier ses vues sur Jeanne d'Arc (31) ; c'est l'année où il amorce son « grand tournant », et la conception qu'il se fait de Jeanne d'Arc correspond à son évolution personnelle : « Il n'était que trop vrai : Jeanne, après avoir tant fait, n'avait pas fait tout ce qu'elle avait promis. C'était une extraordinaire créature. Pourtant ses voix l'avaient trompée. Pouvaient-on croire encore qu'elle vinssent du ciel ? »

Dans le premier moment, de tels doutes traversèrent les esprits les plus sérieux. Par malheur, les faits de guerre qui suivirent [...] n'étaient pas de nature à rassurer les âmes dont la sentence ecclésiastique de Rouen avait alarmé la foi. » France écrit ensuite, il est vrai : « Il se trouve que les petits, que les simples avaient bien jugé. En effet, si les événements avaient semblé démentir l'inspiration de Jeanne, ils ne tardèrent pas, au contraire, à confirmer manifestement les espérances et même les prophéties de la martyre. » Mais l'écrivain admet désormais que la personnalité de la sainte prête à discussion, et se montre disposé à étudier avec scepticisme les légendes qui courent sur elle : « On entourait son histoire de toutes ces merveilles enfantines qui fleurissent les légendes des saints. On multipliait ses combats et ses victoires [...] L'amour et la foi ont de tout temps méprisé l'évidence [...] Certaines croyances, et ce ne sont pas les moins hautes, résistent aux faits et se fortifient dans l'absurde. » France entreprend alors un développement sur la fausse Jeanne d'Arc, la dame des Armoises, que les propres frères de Jeanne reçoivent. Il conclut à leur bonne foi. Mais il parle de la « crédulité charmante de nos vieux pères », de la « maladie mentale » de la dame des Armoises. L'époque des restrictions de pensée s'ouvrait pour lui.

En 1889, le centenaire de la Révolution française fut pour les républicains le prétexte à s'affirmer par des fêtes et des commémorations, cependant que leurs adversaires les attaquaient de plus belle : les deux camps s'annexaient Jeanne d'Arc, qui devint un personnage d'actualité. On joua au théâtre de la Porte Saint-Martin une pièce dont elle était l'héroïne. Anatole France était bien éloigné d'approuver ces luttes : « On fait trop de bruit autour de la Pucelle. Les universitaires, les évêques et les montreurs d'ours se la disputent avec un acharnement pénible à voir. » (32). L'écrivain dirigea notamment son ironie sur un conseiller municipal de Paris, qui s'opposait à ce qu'un jour de congé fût donné aux élèves des écoles pour la fête de Jeanne d'Arc : « M. Caumeau a raison : elle était royaliste et chrétienne [...] Jeanne avait des préjugés [...] et ses préjugés, c'était l'amour de son pays [...] ils sont généreux, utiles, bons, et ils ont sauvé la France. » (33). France aborda en historien l'étude de Jeanne d'Arc ; mais il est permis de croire que l'intérêt que tous manifestaient pour l'héroïne donna une impulsion définitive à son propre intérêt.

(30) *Temps*, 21 août 1887, non repris.

(31) *Temps*, 24 juin 1888 : « Après la mort de Jeanne d'Arc (Procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc, raconté et traduit d'après les textes latins officiels, par J. Fabre) » Non repris.

1^{er} juillet : « La vie posthume de Jeanne d'Arc ». Non repris.

18 juillet : « La fausse Jeanne d'Arc ». Non repris.

(32) *Univers Illustré*, 23 août 1890. Non repris. (P. 531.)

(33) Ibidem,

Sur certains points, France n'a pas varié entre 1889 et 1896. Son interprétation rationaliste de Jeanne d'Arc est allée en se renforçant : la façon dont France dirige son travail l'indique. Pour mieux cerner la figure de la Pucelle, il commence par étudier tous les visionnaires qui ont paru en son temps : « Je me propose de faire connaître toutes les personnes qui ont eu des visions, qui ont prophétisé, qui ont cru recevoir mission de Dieu à l'époque où Jeanne accomplissait de grandes choses. Mon but est de rendre tout à fait intelligible l'histoire de la Pucelle. » (34). C'est ainsi qu'il étudie le berger du Gévaudan (35) et la dame des Armoises (36) ; c'est ainsi que dès 1889 il donne une grande importance à frère Richard. « Sublime insensé, il appartient à cette famille d'esprits qui produisit au Moyen-Age les grands illuminés, dans les temps modernes les grands démagogues. » (37). Il ne manque pas de replacer Jeanne dans le groupe d'illuminées que menait le frère, Catherine de la Rochelle et Pierronne, dite aussi Périnaïk : « Ne sommes-nous pas ingrats envers la mémoire de cette douce visionnaire ? [écrit-il à propos de cette dernière]. Si l'on ne peut comparer à l'existence lumineuse de Jeanne la vie obscure de la pauvre Périnaïk, du moins la mort égale les deux inspirées. » (38). Jeanne d'Arc sort ainsi de l'isolement auquel la condamnaient ceux qui, négligeant l'étude du milieu si recommandée par Taine, présentaient sa mission comme tout originale. France la rapproche aussi de visionnaires modernes comme le maréchal de Salon (39).

Dans l'intention encore de mieux expliquer l'héroïne, France relate les légendes des saints qui l'inspirèrent, telles qu'on les connaissait au xv^e siècle. Le 15 janvier 1892, il conte en vieux langage l'histoire de saint Michel, de sainte Catherine et de sainte Marguerite (40) ; le 1^{er} avril, la vie de saint Rémi (41). La mission de Jeanne d'Arc ne lui est pas venue tout à coup : elle a été préparée, suggérée par l'atmosphère de foi et de légende qui caractérise le siècle où elle vivait. Cette partie de son travail semble assez solide à Anatole France pour qu'il reprenne en 1894 un article de 1892 sur sainte Catherine, et dans l'*Echo de Paris* de 1895 et 1896 des articles

(34) *Revue de Famille*. 15 janvier 1890 : « Un émule de Jeanne d'Arc. Le petit berger ».

(35) *Ibidem*. (Pp. 161-173.)

(36) *Revue de Famille*, 15 février 1891. « Une fausse Jeanne d'Arc : la dame des Armoises », (p. 344 Sq.).

(37) *Revue de Famille*, 1^{er} août 1889 « Frère Richard », (pp. 14-25).

(38) *Ibidem*.

(39) *Echo de Paris*, 4 janvier 1893 : « Le maréchal de Salon ».

(40) 15 janvier 1892 « Les voix de Jeanne d'Arc. Saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite », *Revue de Famille*, (pp. 153-173).

(41) 1^{er} avril 1892 « Jeanne d'Arc et saint Rémi ». (Le manuscrit, nafr. 12232, n'offre pas de variante importante.)

datant de 1889, 90, 91 et 92 (42). Certains passages sont même entrés dans le livre de 1908 (43).

Ces études conduisaient naturellement à penser que les voix de Jeanne d'Arc n'eurent point d'existence objective, mais lui furent suggérées, comme aux autres visionnaires, par un état névropathique suffisamment expliqué par son âge, les troubles du temps et sa religiosité intense. Anatole France l'a déclaré dès 1892, dans la *Revue de Famille*. Les voix furent « l'écho de sa pensée ». Elles se firent entendre « pendant que les cloches sonnaient matines ou complies » et « Jeanne frissonna, épouvantée d'entendre, sans la reconnaître, la voix de son âme » (44). Cette origine intérieure des Voix explique les premières hésitations de Jeanne, bien mieux que si des saints lui avaient parlé réellement : « Sa vocation, pour venir d'elle seule, n'en était pas moins obscure pour elle. Les Voix, qui ne lui révélaient que sa propre pensée, étaient par là même étrangement vagues. » (45)

Rien jusqu'alors qui s'écarte de chemins déjà frayés : Anatole France s'oppose à une interprétation religieuse et mystique ; il va même plus loin que Quicherat dans ces hypothèses sur les Voix :

(42) *Revue de Famille*, 15 janvier 1892, pp. 153-173, voir note 40 = *Univers Illustré*, 24 novembre 1894, article non repris.

Revue de Famille, 15 mai 1891, « Jeanne d'Arc a-t-elle été brûlée à Rouen ? » = *Echo de Paris*, 1^{er} septembre 1895, « Les merveilleuses découvertes du P. Vignier ».

Revue de Famille, article cité note 36 = *Echo de Paris*, 30 septembre 1895, « La dame des Armoises ».

Revue de Famille, article cité note 34 = *Echo de Paris*, 10 décembre 1895, « Le Pastour du Gévaudan ».

Revue de Famille, article cité note 37 = *Echo de Paris*, 1^{er} décembre 1895, « Frère Richard ».

Revue de Famille, 1^{er} avril 1890, (pp. 34-42) « Jeanne d'Arc et les Fées », = *Echo de Paris*, 11 février 1896, « L'arbre, la fontaine et les fées ».

Revue de Famille, 15 novembre 1890, « Merlin l'enchanteur et la vocation de Jeanne d'Arc » pp. 330-343 = *Echo de Paris*, 25 février-9 mars 1896, « Viviane et Merlin » « Les prophéties de Merlin ».

Revue de Famille, article cité note 40 = *Echo de Paris*, 10 et 17 mars 1896 « Madame sainte Catherine » « Mesdames sainte Catherine et sainte Marguerite ».

Revue de Famille, 1^{er} avril 1892, « Jeanne d'Arc et saint Rémi » (pp. 60-75) = *Echo de Paris*, 19 juillet 1898, « Un moment de la vocation ».

Les articles de la *Revue de Famille* sont quelquefois précisés et développés dans l'*Echo de Paris*, mais sans changer de sens.

(43) Ainsi les pages 482 à 487 du tome I de la *Vie de Jeanne d'Arc* remontent à l'article du 1^{er} août 1889 sur frère Richard. Tous les articles cités dans la note précédente ont servi de base aux développements du volume.

(44) *Revue de Famille*, 15 janvier 1892 : « Les Voix de Jeanne d'Arc », Saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite » (pp. 153-173). Dans cet article, France, pour accréditer la thèse de l'hallucination de Jeanne d'Arc, écrit que les frères de Jeanne furent « d'une intelligence ordinaire mais sujette à des troubles graves », et, en note : « Je songe à leur attitude odieuse ou pitoyable dans l'affaire de la dame des Armoises » (1). Le 1^{er} juillet 1888 dans le *Temps* (« Vie posthume de Jeanne d'Arc », non repris) et le 15 février 1891 dans la *Revue de Famille* (« Une fausse Jeanne d'Arc : la dame des Armoises ») (2), il avait soutenu un point de vue plus modéré (les frères de Jeanne d'Arc étaient-ils imbéciles ? demande-t-il dans le *Temps* ; mais c'est improbable, à cause de leur carrière. Étaient-ils complices ? « Un tel soupçon offense notre piété [...] Ils furent de bonne foi ».) Dans le tome II de la *Vie de Jeanne d'Arc* (pp. 433-434), France se rallie à la thèse de la complicité.

(45) *Revue de Famille*, 1^{er} avril 1892, « Jeanne d'Arc et saint Rémi ».

(1) P. 156.

(2) P. 344-59.

mais c'est Michelet qu'il retrouve alors. Cependant, il étudie l'entourage d'illuminés dans lequel vivait Jeanne et l'histoire générale des visionnaires beaucoup plus minutieusement qu'aucun historien ne l'avait jamais fait : ce fut d'une extrême conséquence pour l'image qu'il donna finalement de Jeanne.

France se montre plus original lorsqu'il tente de démontrer que Jeanne d'Arc, « dont l'ignorance faisait frémir les théologiens » (46), mêlait beaucoup de paganisme à sa religion, comme tous les paysans de son village : elle avait des extases près de l'arbre aux Fées et « reçut sa mission bien moins de l'archange saint Michel que de l'enchanteur Merlin », dont les prophéties alors répandues aidèrent à faire croire en sa mission : elles annonçaient qu'une vierge sortie du Bois Chesnu sauverait la France (47). Il y avait bien là de quoi scandaliser les dévots, et Anatole France en avait conscience. Dans cet article de novembre 1890 se trouve la première attaque violente contre une certaine conception catholique de Jeanne, attaque menée par France au nom de l'objectivité : « Ce que la vérité ne saurait souffrir, c'est la Jeanne d'Arc insipide et béate qu'on nous arrange aujourd'hui sur le modèle des jolies saintes de la rue Saint Sulpice ». L'auteur ne varia pas sur ce point. Le livre de 1908 comporte les mêmes développements sur les fées et l'enchanteur Merlin. De même, France pensa toujours que la reconnaissance miraculeuse du roi par Jeanne, au milieu de ses courtisans, n'a pu avoir lieu : Charles ne se dissimulait pas, et s'entretenait comme d'habitude avec ses familiers ; Jeanne d'Arc ne lui révéla point de secret pour l'assurer de sa mission : cette légende est de formation postérieure aux succès de l'héroïne (48).

Mais c'est dans la conception psychologique de Jeanne d'Arc elle-même que France évolua considérablement au cours de cette période. Au début il insista sur le bon sens de la jeune fille et son intelligence : « On sait que Jeanne d'Arc se donnait une tâche, grande il est vrai, mais définie [...] C'est même cette sagesse qui la distinguait surtout des autres illuminées. » (49). « On ne croyait pas alors que les inspirés eussent besoin d'avoir de l'esprit [...] il nous semble bien que ces deux grandes illuminées, la Siennoise et la Lorraine, n'eussent pas fait de si grandes choses sans leur esprit charmant » (50). L'écrivain ne doutait pas que Jeanne d'Arc n'eût joué un rôle de premier plan, et volontaire : « elle avait sauvé le roi de Bourges et fait sacrer Charles de France à Reims » (51). Surtout, il crut jusqu'en 1893 que Jeanne avait appartenu au Tiers-Ordre de saint François et que les franciscains « la gouvernaient autant qu'elle était gouvernable » (52) ; et comme beaucoup de ses contemporains, il était très attiré par la doctrine de simplicité et d'amour des fils de saint François. Jeanne d'Arc devient chez lui une héroïne très douce qui accomplit « des chefs-d'œuvre de la foi, de la simplicité

(46) *Revue de Famille*, 1^{er} avril 1890, « Jeanne d'Arc et les Fées ».

(47) *Revue de Famille*, article cité note précédente et 15 novembre 1890, « Merlin l'enchanteur et la vocation de Jeanne d'Arc ».

(48) *Revue hebdomadaire*, septembre 1893, « L'opinion des docteurs », (pp. 268-291). *Vie de Jeanne d'Arc*, p. 196, t. I, et pp. 197-199 sur le prétendu secret dit au roi.

(49) *Revue de Famille*, 1^{er} août 1889, article cité.

(50) *Revue de Famille*, 15 janvier 1890, article cité.

(51) *Univers Illustré*, 23 août 1890, non repris.

(52) *Revue de Famille*, 15 janvier 1890, article cité.

et de l'amour » (53), une héroïne poétique surtout : « Jeannette était assez poète pour créer sans cesse de nouvelles scènes, dans lesquelles elle transformait la réalité de chaque jour et mettait en dialogue, à son insu, ses rêves, ses espérances, ses craintes et ses désirs » (54). Elle doit rallier tous les suffrages : France tente de la dégager de la légende, « mais la légende aura toujours raison » (55). Dans cette pensée, il peut écrire, dans l'*Univers Illustré* : « Elle est l'exemple, la consolation et l'espérance. Divisés comme nous le sommes d'opinions et de croyances, nous nous réconcilions en elle. Elle nous réunit sous cette bannière qui conduisait ensemble à la victoire les chevaliers et les artisans [...] Comme Jésus et saint François d'Assise, ses patrons, elle fait descendre le ciel sur la terre, elle apporte au monde le rêve de l'innocence supérieure au mal et de la justice triomphante. » (56). France explique pourquoi libre-penseurs et catholiques, royalistes et républicains peuvent s'unir autour d'elle et trouver dans sa vie de quoi justifier leur idéal. Ce développement n'est pas seulement un brillant exercice de style : France était parfois tenté par le désir d'unir toutes les sensibilités. Mais le souci de clarté intellectuelle était primordial en lui. Il ne put se dissimuler qu'une telle union reposait au fond sur un malentendu, et fut le premier à la rompre.

Il n'aimait pas l'interprétation fade que certains catholiques donnaient de Jeanne d'Arc ; en fait, tout ce qui relevait de la religion officielle lui était désagréable. Saint François pouvait l'attirer, le catholicisme romain n'en restait pas moins son grand ennemi. Or, en 1894, Jeanne d'Arc fut déclarée Vénérable ; c'était le premier degré de la canonisation. Anatole France consacra à cet événement, le 17 février 1894, un article de l'*Univers Illustré* où il laissait paraître ses réticences : « Les prêtres n'ajouteront rien à la sainteté de Jeanne [...] Jeanne n'est faite que de poésie. » (57). France accentua alors l'humanité de celle que les catholiques tiraient à eux. D'ailleurs, l'étude attentive qu'il poursuivait depuis plusieurs années sur les visionnaires le conduisit à classer Jeanne d'Arc parmi eux ; son histoire pouvait selon lui s'expliquer par des hallucinations. Il avait bien proclamé au début de son étude : « Jeanne n'a rien à craindre de semblables comparaisons. Quand son aventure sera mieux expliquée, elle sera encore une aventure merveilleuse et charmante. » (58). Mais peu à peu, il la cernait de plus près ; il étudiait des prophètes populaires qui ne présentaient pas de différence de nature avec elle ; il précisait les sources païennes et chrétiennes auxquelles s'était abreuvée Jeanne d'Arc, les influences personnelles qu'elle avait subies : finalement, son originalité devenait moindre. Pour préserver cette originalité, il aurait fallu croire qu'un choix spécial de Dieu

(53) *Revue de Famille*, 1^{er} août 1889, article cité.

(54) *Revue de Famille*, 1^{er} avril 1892, article cité.

(55) *Revue de Famille*, 15 janvier 1890, article cité.

(56) Article *non repris* (écrit à propos de la nouvelle statue de Jeanne d'Arc à Chinon).

(57) Article *non repris*. Dès l'année 1894, la question Jeanne d'Arc fut posée dans les termes où elle se posa lors de l'affaire Dreyfus. Voir *Jeanne d'Arc et les cléricaux, par un franc-maçon*, Gien 1894 (l'auteur dit que Jeanne d'Arc est morte par condamnation de l'Eglise et s'élève contre l'institution possible d'une fête nationale de Jeanne d'Arc, proposée par Joseph Fabre). La fête de Jeanne d'Arc fut à partir de cette année célébrée avec une pompe particulière, et d'une manière franchement religieuse (voir *Croix* du début de mai, 1894 et années suivantes).

(58) *Revue de Famille*, 15 janvier 1890, article cité.

avait distingué Jeanne des autres : mais Anatole France ne connaissait que des critères rationnels. Aussi fut-il amené à penser que la prophétie de Merlin avait été pour beaucoup dans le succès de la Pucelle (59), que ses frères et sa sœur « semblent avoir été d'une intelligence ordinaire mais sujette à des troubles graves » (60), et qu'elle-même présentait tous les caractères de l'hallucination, croyant entendre ses Voix « au bruit léger du feuillage et surtout pendant que les cloches sonnaient matines ou complies » (61). Or, une hallucinée ne peut posséder une grande intelligence ; du moins son intelligence est-elle incomplète et sans cesse dirigée par des phénomènes dont le sens lui échappe. Anatole France ne vante plus la grande sagesse de la Pucelle ; dès cette époque, elle n'est plus pour lui le génie incarnant la Patrie, qu'elle avait été pour Michelet et Henri Martin ; elle est la poétique visionnaire franciscaine, à laquelle il manque bien des facultés. Elle n'est point d'esprit diplomatique et n'entend rien à l'alliance projetée entre le dauphin et une princesse écossaise : « Tout ce qui passait son intelligence, tout ce qui ne rentrait pas dans son rêve mystique ne lui inspirait que de la défiance et de la mauvaise humeur. Elle n'aimait pas ces arrangements dont ses voix ne l'avaient point instruite. » (62). Elle est très sensible aux miracles de sainte Catherine de Fierbois, « naïfs, simples et vigoureux comme les gens d'armes en faveur de qui ils s'accomplissaient » (63). Ses propres miracles, « miracles de garnison et de corps de garde » (64), ne trouvent pas audience auprès des docteurs de Poitiers, ce qui lui inspire de la défiance et même de la mauvaise humeur contre les gens d'Église.

Une fois Jeanne d'Arc proclamée Vénérable, France réagit donc violemment contre cette consécration. Le 13 mai 1894, il fit paraître dans la *Revue hebdomadaire* un article qui présentait Jeanne d'Arc comme tellement dominée par ses Voix qu'elle figurait un cas de double personnalité : « Tous les travaux intimes de son âme, elle n'en avait conscience que par une révélation qui lui semblait venue du dehors [...] Il y a là une altération de la volonté [...] dont l'horreur passe toute imagination. L'état que nous essayons de définir ne lui est pas particulier. Ce fut de tout temps celui des pythonnisses, des prophétesses, des grandes saintes, des stigmatisées, des démoniaques. » (65). Énumération dont le pêle-mêle est concerté : Anatole France se refuse à traiter les saintes autrement que les visionnaires quelconques. Ainsi, l'hallucination jouant un rôle de premier plan dans l'explication de Jeanne d'Arc, le franciscanisme de celle-ci n'a plus pour France l'importance qu'il lui donnait jadis : il le résout en pratiques religieuses. « Il ne faut pas exagérer l'influence de ces moines [les franciscains de Neufchâteau] sur une sainte qui vint à eux l'âme déjà pleine de doux épouvantements. » (66).

(59) *Revue de Famille*, 15 novembre 1890, article cité.

(60) Voir note 44.

(61) *Revue de Famille*, 15 janvier 1892, article cité.

(62) *Revue hebdomadaire*, août 1893 : « Notre-Dame de la Voûte. L'exorcisme » (pp. 587-607).

(63) *Revue hebdomadaire*, septembre 1893 « I. Sainte Catherine de Fierbois » (pp. 108-123).

(64) *Revue hebdomadaire*, septembre 1893. « III. Le pouvoir de la Vierge » (pp. 426-435).

(65) *Revue hebdomadaire*, 13 mai 1894 « Les cordeliers de Neufchâteau et le Grand Vendredi » (pp. 186-202).

(66) Ibidem.

France avait trouvé sa propre interprétation de Jeanne d'Arc, celle qui convenait le mieux à son tempérament antireligieux. Il a beau vanter au cours de l'article « la lucidité ordinaire de l'intelligence de Jeanne », cette assertion isolée paraît de pure forme. Il plaint et admire la Pucelle ; le ton de l'article demeure respectueux. Mais elle n'est plus la géniale inspirée, la douce franciscaine de jadis. La lutte de France contre la conception catholique de l'héroïne en devient inévitable. Elle éclate en 1896.

France s'écartait déjà de tous les historiens qui l'avaient précédé. Il faut en effet remarquer la prudence de Quicherat ou de Siméon Luce, historiens non religieux, dès qu'ils abordent les questions religieuses : ils admettent que les Voix ont pu exister, que la mission de Jeanne était surnaturelle. C'est qu'ils sont imprégnés de spiritualisme. L'Eglise peut interpréter leur travail en sa faveur. Michelet se montre violemment anticlérical ; c'est pourquoi France se rattache plutôt à lui, lorsqu'il commence à s'intéresser à Jeanne d'Arc. Mais il va beaucoup plus loin que Michelet. La figure de la Pucelle s'estompe peu à peu au milieu des autres visionnaires et se confond avec les figures d'hallucinées nombreuses en son temps. France lui refuse une admiration sentimentale que d'autres lui avaient donnée : c'est pourquoi, seul des historiens modernes, il est bien loin de condamner l'entourage du roi, qui abandonna Jeanne aux Anglais : « Les politiques sont rarement généreux [...] il n'est pas d'un véritable historien de reprocher comme un crime au chancelier de n'avoir pas ressenti pour la Pucelle la pitié qu'elle nous inspire depuis qu'elle est devenue une sainte de légende. » (67)

La conception que se faisait France de Jeanne devait beaucoup à l'étude, mais aussi à l'actualité, dont le rentissement était immédiat dans son œuvre. L'actualité encore allait orienter son travail vers la lutte. Comme il arriva souvent chez lui, la polémique vint s'insérer dans une étude qui tout d'abord ne lui accordait aucune place ; mais tous les éléments qui serviraient au combat étaient déjà réunis.

En 1895, on ne trouve pas moins de vingt chroniques qui, dans l'*Echo de Paris*, sont consacrées à l'étude des illuminées et visionnaires de tous les temps : Suzette Labrousse, qui vécut pendant la Révolution (68), le vavasseur de Champagne, presque contemporain de Jeanne d'Arc (69), Robert Le Mennot qui se fit si bien écouter de Charles VI qu'il siégea avec les grands, et Robert l'Ermite (70), la dame des Armoises qui se donna pour la Pucelle (71), Martin, le laboureur visionnaire qui tenta de voir Charles X (72), Catherine Théot, la prêtresse robespierriste (73), le pastour du Gévaudan que l'on voulut employer à la place de Jeanne d'Arc (74). C'est une suite d'études

(67) *Revue de Famille*, 15 janvier 1890, article cité.

(68) 9, 16, 23 avril : « Suzette Labrousse » — « les prophéties de Suzette Labrousse » — « La vocation de Suzette Labrousse ».

(69) 9 juillet : « Le vavasseur de Champagne ».

(70) 6 août : « Robert le Mennot » ; 13 août : « Robert l'Ermite » ; 20 août : « L'ermite du pays de Caux » ; 27 août : « Robert l'Ermite en Angleterre ».

(71) 10 septembre : « Les merveilleuses découvertes du P. Vignier » ; 17 septembre : « A la Grange-aux-Ormes » ; 24 septembre : « Jean du Lys » ; 30 septembre : « La dame des Armoises » ; 8 octobre : « La table de Marbre » ; 15 octobre : « Le succès de l'imposture » ; 22 octobre : « La chaudière de Rouen ».

(72) 12 novembre : « Martin ».

(73) 19 novembre : « Robespierre et Catherine Théot ».

(74) 10 décembre : « Le pastour du Gévaudan ».

où, cette fois, le système se dévoile : France veut trouver les traits qui, à travers le temps et l'espace, unissent tous les visionnaires afin d'expliquer par eux la Pucelle. Il s'agit d'un travail clinique, d'une enquête menée avec une intention scientifique. Essayer de cerner Jeanne d'Arc par la science, c'était prendre position dans une lutte que Brunetière, le vieil ennemi de France, soutenait avec acharnement dans le camp opposé. Après la longue audience que lui avait accordée Léon XIII, il était tout acquis au sentiment religieux : son article « Après une visite au Vatican ou la science et la religion » (75) avait fait sensation. Il y proclamait que la science avait manqué aux espérances qu'on avait placées en elle, puisqu'elle n'avait même pas pu poser les questions importantes sur la nature et la destinée de l'homme. Les philosophes et les historiens avaient voulu expulser l'irrationnel et le merveilleux du christianisme, sans y parvenir : science et religion avaient donc des domaines à part. Anatole France critiqua ces idées dans l'*Echo de Paris* (76). Mais la meilleure manière d'attaquer Brunetière était de montrer que justement, la science pouvait expliquer la plus religieuse, la plus sainte de tous les visionnaires ; que l'irrationnel et le merveilleux dont sa vie semble faite ne sont qu'apparence.

Le catholicisme renaissait en France. L'« ingérence du cléricalisme dans l'armée » fut dénoncée à la Chambre en mai 1895 (77). Depuis que Léon XIII avait recommandé le ralliement et que Spuller, le ministre des Cultes, faisait régner l'« esprit nouveau », les catholiques avaient repris une grosse influence ; Jeanne d'Arc était une des saintes protectrices qu'ils invoquaient le plus volontiers dans leur propagande. On discuta durant cette séance de la Chambre pour savoir si sa fête devait être célébrée religieusement ou non (78). La lutte qui datait du début de la Troisième République prit alors une nouvelle vigueur. Les congrégations refusaient d'acquitter les impôts dont les frappait la loi d'accroissement, et les évêques attaquaient le personnel républicain (79). Anatole France trouva urgent de donner son interprétation antireligieuse de Jeanne d'Arc. C'est une preuve de son immédiate sensibilité aux affaires du temps.

Sans doute, il tentait de garder une allure objective ; il y réussit dans la mesure où il reprenait de plus anciennes études. Le 19 mars 1895, il dit encore de Jeanne d'Arc qu'« elle est pétrie de poésie ; elle est la poésie vivante de cette douce France qu'elle aima d'un merveilleux amour » (80). Mais l'esprit de son travail était antireligieux. Il commença l'année 1896 en faisant paraître des articles sur les fées, la fontaine merveilleuse de Domrémy, Viviane et Merlin (81). C'est alors qu'une coïncidence remarquable lui fit prendre franchement le ton de la polémique. A vrai dire, le hasard fut seulement apparent ; Anatole France vivait trop en relation avec son temps pour ne pas en saisir l'élan profond. Il avait entrepris une série d'études sur les visionnaires, et une visionnaire se manifestait en

(75) *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1895.

(76) Voir le premier chapitre sur l'*Histoire Contemporaine*. *Echo de Paris* : « Les idées de l'abbé Lantaigne », 5 mars 1895, et « Le Verger », 19 mars 1895.

(77) Séance du 22 mai 1895.

(78) Dès l'année précédente, le catholique Henri Wallon, président de la commission de la fête de Jeanne d'Arc, avait prononcé un discours sur le contre-projet de Le Royer, Demale et Ranc (séance du 9 juin 1894).

(79) Voir chapitre sur l'*Histoire Contemporaine*.

(80) *Echo de Paris*, 19 mars 1895, « Le Verger ».

(81) Articles cités note 42.

plein Paris. Mademoiselle Henriette Couédon prophétisait rue Paradis-Poissonnière. Née dans un milieu modeste, en bonne santé apparente, elle déclara que l'archange Gabriel lui apparaissait pour l'informer du destin qui attendait la France. En même temps que l'avenir des personnes qui l'entouraient, elle prédisait une crise ministérielle imminente, une révolution, la guerre : la main de Dieu s'appesantirait sur le pays, disait-elle, jusqu'à ce qu'il soit redevenu chrétien. Ses prédictions, où le langage mystique se mêlait aux expressions qu'elle avait prises dans les journaux, suscitèrent aussitôt le vif intérêt de ceux qui avaient une raison de souhaiter la chute du régime. Son succès est aussi un signe du besoin de religiosité, d'inconnu, que ressentaient les contemporains. Elle reçut la visite de personnalités ; le clergé se divisa à son sujet (82). Le renversement du ministère, le 21 avril, bien qu'il n'eût rien d'exceptionnel, contribua encore à sa vogue. Elle trouva aussi des sceptiques : les cabarets chansonnaient l'archange saint Gabriel, les journalistes républicains faisaient paraître des articles critiques (83), et les intellectuels déplorent le vent de folie qui soufflait sur la France. Henriette Couédon finit d'ailleurs par prédire des extravagances et disparut de la scène au bout de quelques mois : elle fut complètement éclipsée dès le début de l'affaire Dreyfus.

On conçoit combien son succès put agacer Anatole France : un siècle que l'on avait cru définitivement acquis au rationalisme aboutissait là. Le combat de Renan s'était terminé par une victoire passagère ; il fallait le continuer. France le continua avec la violence qui faisait le fond de son tempérament. Il n'était plus question de garder un ton respectueux envers ces visionnaires qu'il avait étudiées jusqu'alors avec un sang-froid apparent. Dès le 24 mars 1896, Anatole France fit paraître dans l'*Echo de Paris* un article intitulé « Saint Michel en habit de prudhomme » (84). Il y contait d'abord la légende de saint Michel ; on disait que les mauvais anges vaincus par lui vivaient entre ciel et terre. « C'était là, du temps de Jeanne, de l'histoire et de la cosmographie élémentaires qu'il n'était permis à personne d'ignorer ». Puis il en arrivait à la vision de Jeanne, qui assurait avoir été visitée par saint Michel en habit de prudhomme : « Cinq cents ans plus tard, ce Thomas-Ignace Martin dont nous avons déjà parlé vit l'archange Raphaël portant un chapeau haute forme, vêtu d'une longue redingote claire [...] Les deux visions procèdent du même idéal. » L'ironie amère et cinglante de ce dernier mot est caractéristique du changement de France : Mademoiselle Couédon faisait exprimer à l'écrivain sa véritable pensée sur Jeanne d'Arc.

Il put même juger qu'elle la lui faisait dire trop crûment : pour que sa lutte contre la conception catholique de la Pucelle eût des chances de réussir, il fallait lui donner plus d'objectivité apparente. Aussi France utilisa-t-il plus sournoisement ses connaissances sur Jeanne d'Arc, après avoir toutefois mis au point ses opinions

(82) Voir le premier chapitre sur l'*Histoire Contemporaine*, notes 88-91, sur Henriette Couédon et les articles qui concernent Jeanne d'Arc dans l'*Histoire Contemporaine* (1).

(83) « Nestor » (Henri Fouquier) lui consacra le 2 avril son éditorial dans l'*Echo de Paris*.

(84) Article non repris.

(1) Noter que la « Croix » observa toujours beaucoup de réserve en ce qui concerne le cas d'Henriette Couédon, et rejeta le 22 mai 1896 l'hypothèse de la voyance. C'est ce que fait Guiréle le 12 mai dans l'*Echo de Paris*.

dans une chronique parue le 11 avril 1896 (85). « La seule question est de savoir si cette demoiselle [Melle Couédon] est un peu ou beaucoup malade. Lorsqu'on recherche avec une attention tranquille et bienveillante [dit France un peu fallacieusement] les caractères communs à toute la famille des visionnaires et des illuminés, on a lieu d'observer des facultés psychiques qui, difficilement perceptibles dans le commun des hommes, appartiennent pourtant à l'humanité tout entière [...] Ce qu'on appelle hallucination n'est que la faculté de produire des images très vives, et cette faculté, pour étrange qu'elle est, ne semble pas désordonnée quand on y prend garde ». Donc, rien d'irrationnel dans les visions, rien qui ne soit justifiable d'une explication clinique. La preuve est qu'il existe de fortes analogies entre Henriette Couédon et Jeanne d'Arc : « A propos de la jeune fille de la rue Paradis, on a déjà prononcé le nom de la plus célèbre des visionnaires françaises, et l'on a estimé, non sans une apparence de raison, que l'exaltation causée en ces derniers temps par la figure de Jeanne d'Arc, telle du moins qu'on se la représente communément, a pu n'être pas sans influence sur l'hallucinée d'aujourd'hui ». Jeanne a reçu sa mission d'une voix qui pendant longtemps ne lui a fait que des recommandations d'ordre général. « Par exemple, Melle Couédon nous apprend que l'ange Gabriel la menace de se retirer d'elle si sa conduite cesse d'être pieuse et exemplaire. » Jeanne d'Arc ne fut pas isolée, pas plus que Mlle Couédon : « Les visionnaires se produisent sous une exaltation ambiante qu'elles traduisent et résument. » L'article se termine par une évocation voltaïrienne de Martin, qu'Anatole France aime à citer parce qu'il est le plus ridicule de tous les visionnaires. L'ange démontra pêle-mêle à Ignace Martin « la nécessité d'instituer une bonne police, de sanctifier le dimanche, d'ordonner des prières publiques et de réprimer les désordres du carnaval. » Et lorsque France ajoute : « Martin en avertit M. Perruque, son curé », il se réjouit évidemment de ce nom qui rappelle les noms des victimes de Voltaire, providentiellement ridicules : Needham, Nonnotte et Patouillet. (86).

Jeanne d'Arc se trouve alors en mauvaise compagnie, et fort dépréciée elle-même : Anatole France ne cache pas l'impatience que lui cause l'exaltation de l'héroïne. Ailleurs, il ne la déprécie pas, il la caricature ; mais plus secrètement. Henriette Couédon apparaît sous le nom de Claude Deniseau dans deux articles de l'*Histoire Contemporaine* (87) ; une petite partie seulement de ces articles est passée dans le *Mannequin d'Osier*, parce que la voyante n'était plus d'actualité et que les articles où elle était dépeinte coupaient l'action du roman. Le portrait physique de Mademoiselle Deniseau et la nature de ses prophéties sont directement inspirés d'Henriette Couédon ; mais à travers elle, c'est Jeanne d'Arc qui est attaquée. La voix dit à Claude Deniseau : « Va dans ta chambre », comme celle qu'entendit Jeanne d'Arc lui dit : « Va chez ta mère ». Il y a dans l'article du

(85) *Univers Illustré*, article non repris, p. 282.

(86) Voir aussi article (non repris) de l'*Univers Illustré*, 4 juillet 1896 : « Le moment est bon pour le surnaturel ; après les révélations de l'ange Gabriel à la jeune visionnaire de la rue Paradis, après les voyants de Tilly (1), voici que nous avons à Valence en Brie, dans la forêt de Fontainebleau, un revenant qui se manifeste par les discours les moins courtois... » (p. 522).

(87) *Echo de Paris*, 21 avril 1896 (repris partiellement dans *Orme du Mail*, IX et XI) ; 28 avril 1896, non repris. Voir note 82.

(1) La « Croix » de mars 1896 rapporte que les religieuses et les enfants de Tilly (Calvados) voient apparaître la Vierge.

28 avril une étude sur la façon dont les voyantes réussissent à s'imposer, dans laquelle Anatole France utilise, en les déformant, ses opinions sur la crédulité de l'époque envers Jeanne d'Arc. Le préfet Worms-Clavelin a envoyé sa femme chez Claude Deniseau ; Madame Worms-Clavelin est de retour : « Qu'est-ce que c'est que cette affaire-là ? lui demande son mari — Un bateau, pardi ! monté par les réactionnaires, par les cléricaux. Le *Libéral* donne des tuyaux à la petite Deniseau. L'enfant vous récite comme son catéchisme les articles de fond du *Libéral* »... Il semblerait que, la jeune fille étant évidemment pour elle menée de l'extérieur, Madame Worms-Clavelin n'attache aucune valeur à ses paroles. Mais la voyante lui a dit « des choses véritables et que personne ne pouvait savoir [...] des choses qui [lui] sont personnelles ». La jeune Deniseau prend alors pour elle une grosse importance. On ne peut s'empêcher de penser ici au fameux secret que Jeanne aurait dit au futur Charles VII pendant l'entrevue de Chinon et qui aurait décidé le dauphin à croire en sa mission, parce que lui aussi aurait été seul à savoir ce dont il s'agissait. Anatole France utilise cette scène ; mais suivant un procédé courant de sa polémique, il en rapetisse les acteurs, en ridiculise l'objet. Car le secret de Madame Worms-Clavelin, cette chose personnelle qu'elle refuse de dévoiler à son mari, sa nature est bien évidente. Le début de l'article révèle que la préfète « avait fréquenté dix ans les crémèries de la rue de Clichy ». Et l'article se termine en vaudeville : « Comme préfet comme fonctionnaire, je dois le savoir », proclame le mari. « Mais elle lui tourna le dos avec une paisible irrévérence. »

Ne voulant pas écrire directement contre Jeanne d'Arc, Anatole France a utilisé ce procédé détourné : deux longs chapitres de roman sont nourris de souvenirs historiques en même temps que d'actualité, dérision clandestine qui atteint cependant son but ; le lecteur se défie désormais de toute espèce de visionnaire. Les études de l'auteur sur Jeanne d'Arc lui ont servi à mener une lutte urgente, dirigée contre des contemporains. Par une réaction inverse, cette lutte contre un état d'esprit qu'il pouvait observer lui-même a beaucoup contribué à lui faire déprécier Jeanne d'Arc. Henriette Couédon était hallucinée ; elle était aussi influencée par certains prêtres et certains journaux, peut-être menée par eux : de même, la Jeanne d'Arc d'Anatole France n'est pas seulement visionnaire, elle est utilisée par les prêtres et les hommes politiques. On ne saurait exagérer l'importance des événements contemporains dans la conception que se fait France de Jeanne d'Arc. En ce qui la concerne, il a été poussé dans une seule direction par son activité de journaliste, qui le forçait à se tenir au courant, jour par jour, de l'esprit de son temps.

Il put voir ainsi, jusqu'en 1908, que Jeanne d'Arc était de plus en plus étroitement associée à la politique. Le 19 mai 1896, des étudiants catholiques manifestèrent place des Pyramides en clamant « Vive Jeanne d'Arc » et « Vive le roi », puis ils se dirigèrent vers le siège du journal de l'abbé Garnier, *Le Peuple français*, au cri de « A bas les Juifs » ; et il y eut des bagarres devant l'immeuble, cependant que l'abbé encourageait les jeunes gens en leur criant du haut d'un balcon : « Vive Jeanne d'Arc ! Vive la France aux Français ! » De leur côté, les libre-penseurs et particulièrement les francs-maçons célébraient Jeanne d'Arc comme la malheureuse victime de l'Eglise et l'héroïne patriote, tout en niant qu'il y eût place dans sa vie pour le surnaturel. Pour répondre aux articles de la *Lanterne* et de

l'Intransigeant et au pamphlet de Delpech (88), les catholiques multipliaient les articles dans la *Croix* (89) et fondaient la bibliothèque antimaçonnique : un de ses premiers opuscules a pour titre *Jeanne d'Arc et la Franc-Maçonnerie* (90). L'auteur disculpe l'Eglise de toute participation au procès de Jeanne d'Arc et il écrit, à la veille de l'affaire Dreyfus : « Imaginez un conseil de guerre qui, par impossible, serait composé d'officiers et de juges indignes et qui condamnerait à mort un soldat innocent [...] Accuserez-vous l'armée d'être solidaire de ce conseil ? [...] Le tribunal de Rouen a fait comme ce conseil de guerre. » (91). L'association antimaçonnique des « Chevaliers du Sacré-Cœur » recevait les femmes sous le nom de Sœurs de Jeanne d'Arc. L'on écrivait : « Et sur les loges abattues — La république de la foi — A Jeanne élevant des statues — Fera rentrer Dieu dans la loi. » (92).

Les esprits étaient déjà surexcités à propos de Jeanne d'Arc : lorsque l'affaire Dreyfus éclata, suivie des mesures anticléricales de Waldeck-Rousseau et de Combes, ce fut une véritable guerre autour d'elle. Les catholiques l'invoquaient à chaque décret qui les visait ; les nationalistes, aux épisodes de leurs luttes politiques (93). Avec les progrès de la mystique de revanche, c'était la Lorraine qu'on exaltait en elle, non plus seulement la sainte et la Française. La ligue de la Patrie française patronna un meeting « contre les insulteurs de Jeanne d'Arc » (94). Dès 1904, on annonça sa béatification prochaine. Dreyfusistes et libre-penseurs répondaient avec la même violence ; on le vit lors de l'affaire Thalamas, qui prit des proportions inattendues (95).

(88) La brochure de Delpech, sénateur, est datée du 24 juin 1894. Selon lui, les « fils de la Révolution » doivent s'approprier l'héroïne, non les catholiques.

(89) En mai 1895, la *Croix* se félicite de ce que les catholiques reprennent les processions de Jeanne d'Arc, malgré l'interdiction officielle. En 1896, « Le Paysan » invoque Clovis, Clotilde et Jeanne d'Arc à propos des élections municipales (3-4 mai). Le discours du P. Monsabré du 10 mai, sur Jeanne d'Arc et la franc-maçonnerie, est relaté le 11, ainsi que toutes les fêtes de Jeanne d'Arc célébrées en France.

(90) Korska de Borgia : *Jeanne d'Arc et la franc-maçonnerie*, Paris, s. d. (1896).

(91) Brochure citée, seconde partie, p. 43.

(92) *Eva, ou la franc-maçonnerie et la Française*, Bibliothèque antimaçonnique, s. d., p. 16.

(93) La *Croix* du 29 janvier 1898 réclame une fête officielle de Jeanne d'Arc « après les lâches trahisons chaque jour constatées ». Le 1^{er} mai, à Notre-Dame, Monseigneur de Cabrières démontra que la mission de Jeanne d'Arc fut : divine — sainte — héroïque (l'ouvrage de France est entièrement dirigé contre cette interprétation). Le 4 mai, un dessin montre Jeanne d'Arc protégeant les urnes électorales (les élections se déroulaient le 8 mai, jour de la fête de Jeanne d'Arc). Le numéro du 8-9 mai porte : « L'éclat providentiel qu'a reçu la fête de la délivrance d'Orléans en ces dernières années ; le procès de canonisation commencé, la renommée de sainteté de l'héroïne font espérer demain une nouvelle victoire de la France catholique sous la bannière de Jhésus et de Marie ». Le 10 mai, la *Croix* contient un parallèle entre le scrutin du 8 mai et la victoire de Jeanne d'Arc à Orléans. Le 11 mai, le parallèle est mené entre la victoire de Jeanne d'Arc sur les Anglais et la victoire de l'antisémitisme (l'élection de Drumont à Alger). « Le 8 mai Jeanne d'Arc a rendu la France aux Français » (articles signés « Le moine »).

(94) 5 décembre 1904. Coppée, Lemaître, Drumont, Léon Daudet, de Montesquiou... participèrent à ce meeting dirigé contre Thalamas, durant lequel on hua Jaurès et Dreyfus.

(95) Professeur au lycée Condorcet, Thalamas avait soutenu la thèse « anticléricale » sur Jeanne d'Arc, devant une classe de Seconde. Les élèves protestèrent.

Jeanne d'Arc fut donc le prétexte d'une véritable guerre ; France prit un intérêt de plus en plus grand à interpréter ce personnage dans un sens anticlérical. Les articles parus à partir de 1897 préparèrent le livre de 1908 dont ils firent presque tous partie : lettre du comte d'Armagnac qui consulte Jeanne à propos des trois papes (96), apparition des saintes (97), histoire approfondie du siège d'Orléans (98), de la bataille de Patay, du Sacre (98), épisodes concernant Jeanne d'Arc (99). Ils contiennent quelquefois des phrases tellement ironiques qu'Anatole France les supprima dans l'édition définitive : « Elle parlait de-ci de-là au nom du Roi du Ciel [...] Ce n'était pas assez qu'elle vit le ciel tous les jours, ces bons religieux [les franciscains] la tympanisaient. » (100). « [La Hire] brûlait les villages et les villageois avec ; c'était un péché. Ce n'était pourtant pas un aussi grand péché que de prétendre ramener l'Eglise à la pauvreté des apôtres. En somme il était chrétien. Il n'était pas un hussite, et l'on peut croire qu'il fit une bonne confession. » (101). Ce ton indique assez qu'Anatole France traitait les questions en partisan, bien qu'il s'efforçât de garder en général une allure historique à ses articles. Il tenait en effet à faire œuvre d'érudition ; aussi engagea-t-il en 1904 un secrétaire chargé de réunir les textes, de vérifier les références. Enfin, en février-mars 1908, le livre parut. La béatification de Jeanne d'Arc, annoncée depuis 1904, était imminente. Cette circonstance achève d'insérer le livre dans une lutte. *La Vie de Jeanne d'Arc*, parue lorsque la Séparation connaissait déjà un demi-échec, fut conçue dans la période ascendante de l'anticléricalisme, dont elle est un témoignage, au même titre que *l'Eglise et la République* (102).

Les nationalistes s'emparèrent de l'affaire, qui fut évoquée à la Chambre le 1^{er} décembre 1904. Thalamas fit de son côté des conférences et fit paraître une brochure intitulée *Jeanne d'Arc, histoire et légende*, à laquelle répliqua le P. J. Ayrolles (*M. Thalamas contre Jeanne d'Arc*, Paris 1905). Anatole France fut certainement influencé dans la rédaction définitive de la *Vie de Jeanne d'Arc* par cette affaire qui fit grand bruit. Il put y mesurer combien son œuvre serait attaquée : la thèse de Thalamas rejoignait en bien des points la sienne. Il critiquait les sources de la même manière, disait que Jeanne était hallucinée et qu'elle n'avait pas été soutenue, lors du Procès, par le parti français.

(96) *Revue du Palais* : « Un point obscur du procès de Jeanne d'Arc ; les trois papes », 1^{er} mars 1897 (pp. 1-11).

(97) *Revue Illustrée*, 1^{er} mars 1900 : « Mesdames sainte Catherine et sainte Marguerite ».

(98) *Revue de Paris* : — « Le siège d'Orléans » : 1^{er}, 15 janvier, 1^{er}, 15 février, 1^{er} mars 1902, (t. I, pp. 5-31, 290-314 ; 555-86 ; 737-760 — t. II, pp. 28-69).

— « La bataille de Patay et la campagne du Sacre » : 15 janvier, 1^{er}, 15 février 1906, (t. I, pp. 287-305 ; 453-81 ; 755-94).

— « Après le Sacre » : 1^{er}, 15 mars 1907, 1^{er} avril, 1^{er} novembre (t. II, pp. 5-21 ; 254-94 ; 483-512).

(99) *New-York Herald*, 18 décembre 1904 : « Frère Joconde », pp. 4-5. 16 avril 1905 : « La véritable histoire de Jacquet Guillaume, Parisien », p. 8.

(100) *Revue du Palais*, 1^{er} mars 1897, article cité. France y déclare que Jeanne d'Arc est « une figure simplifiée par la piété nationale », et qu'il est impossible à l'auteur de se « plier aux nécessités d'une histoire édifiante ».

(101) *Revue de Paris*, 15 février 1902, article cité.

(102) Le tome I de la *Vie de Jeanne d'Arc* était prêt, mis à part la Préface et le titre, en août 1904 (voir OC. tome 16, p. 465).

L'utilité d'une histoire laïque de Jeanne d'Arc se faisait sentir en 1908 pour les anticléricaux. Nationalistes et catholiques l'avaient de plus en plus nettement tirée à eux : annoncer sa béatification, c'était l'annexer à l'Eglise catholique et romaine ; c'était proclamer que la France, dont la Pucelle était l'image, demeurait la fille aînée de l'Eglise, malgré la Séparation votée en 1905 et les inventaires entrepris en 1907. Dépeindre une Jeanne d'Arc héroïque et inspirée n'était plus seulement inexact aux yeux d'Anatole France : c'était encore dangereux. La Pucelle était devenue le symbole de ses plus grands ennemis.

Tout faisait pressentir que ces derniers allaient bientôt triompher. Clemenceau se heurtait sans doute aux catholiques, mais plus encore aux socialistes et aux syndicats (1). Aussi était-il rejeté vers la droite : l'esprit de revanche, la mystique nationaliste qui dominèrent à partir de 1911 se dessinaient déjà. La béatification de Jeanne d'Arc, le 18 avril 1909, fut la sanction de cet esprit (tout comme sa canonisation, en mai 1920, montra que le Bloc National continuait le patriotisme de guerre). L'évolution de la Troisième République se refléta longtemps dans l'image que le public était en quelque sorte officiellement autorisé à se faire de la Pucelle.

Le livre qu'Anatole France fit paraître en 1908 est bien un livre de combat, formé en grande partie d'articles écrits au cours de combats antérieurs. L'auteur dit avoir voulu faire œuvre d'historien : « J'ai écrit cette histoire avec un zèle ardent et tranquille ; j'ai cherché la vérité sans mollesse, je l'ai rencontrée sans peur. » (2) Mais un esprit aussi sensible à l'actualité, aussi antireligieux, ne pouvait aborder un sujet pareil avec impartialité. Ce qui rend en fait le livre d'Anatole France particulièrement intéressant, c'est qu'il est son seul ouvrage historique, et qu'il est un exemple d'utilisation polémique de l'histoire. Anatole France ne dissimule pas l'esprit dans lequel il l'a écrit : la Préface, où il parle en son nom propre, donne là-dessus tous les renseignements désirables. Il s'y oppose naturellement aux historiens catholiques de Jeanne d'Arc, mais aussi à Quicherat et à ses disciples : car, en imaginant une Jeanne d'Arc lucide, ils en ont fait un être exceptionnel qui échappe finalement à l'explication : « De notre temps, les libre-penseurs, empreints pour la plupart de spiritualisme, se refusent à reconnaître en Jeanne [...] non seulement les influences d'une hallucination [...] mais jusqu'aux suggestions de l'esprit religieux. » (3) C'est renoncer à la lutte contre l'Eglise que de présenter un personnage inspiré. France admire les travaux de Quicherat et de Siméon Luce, loue Vallet de Viriville d'avoir reconnu au *xix*^e siècle la relation qui existe entre Jeanne d'Arc et d'autres hallucinés ; mais en définitive, il se donne pour modèle le plus grand polémiste du *xviii*^e siècle, Voltaire. Non pas le

(1) Voir note 93 du chapitre XIII.

(2) I, LXXI.

(3) I, XXXVII.

Voltaire de la *Pucelle*, encore que France ne le désapprouve pas (4) ; mais celui du *Dictionnaire Philosophique*. L'admiration que France ressent pour lui, il l'a exprimée dès 1891. Il écrivait dès cette date : « On doit ranger [Voltaire], quand on a lu son article du *Dictionnaire Philosophique* sur Jeanne d'Arc, parmi les plus judicieux et les plus perspicaces historiens de la *Pucelle*. » (5) Depuis, l'interprétation francienne de Jeanne d'Arc, en se modifiant, a rejoint plus évidemment celle de Voltaire. Il existe d'étroits rapports entre le livre de 1908 et l'article du *Dictionnaire*, « qui [dit France dans la Préface] renferme en trois pages plus de vérités solides et de pensées généreuses que certains gros ouvrages modernes où Voltaire est insulté en jargon de sacristie. » (6). Dans l'œuvre de Voltaire, le *Dictionnaire philosophique* est précisément le livre où toutes les forces du passé sont mobilisées en vue de la lutte présente : Anatole France ne pouvait mieux indiquer l'esprit dans lequel il écrit l'histoire, qui doit tout d'abord avoir une valeur libératrice.

L'écrivain donne aussitôt la preuve de cette volonté d'insérer l'histoire dans un temps présent qu'elle doit débarrasser de préjugés. France retrace dans la Préface la formation de l'idée de patrie pendant la Révolution : il pourrait, il devrait en toute rigueur historique s'arrêter là et démontrer que l'image patriotique de Jeanne d'Arc n'est pas conforme à la vérité du xv^e siècle. Mais il va au-delà, il déborde sur l'actualité ; et, des pages LXXII à LXXV, il explique selon la pure doctrine socialiste l'origine de la paix armée (« Les progrès industriels ont suscité d'un pays à l'autre des rivalités qui s'exercent chaque jour plus âprement ») et ses espoirs en l'« union future des peuples », qui n'excluent pas la crainte d'une imminente « conflagration européenne ou mondiale ». « Je n'ai pu me défendre [achève-t-il] d'exprimer sur ces importants sujets la vérité telle qu'elle m'apparaît ; c'est une grande satisfaction que de dire ce qu'on croit utile et juste. » Ses considérations sur le capitalisme et le prolétariat, dans la préface de son ouvrage historique, sont caractéristiques : on ne peut mieux dire que l'étude du passé comporte une leçon, qu'un livre sur Jeanne d'Arc regarde aussi le présent et qu'il ne faut point craindre d'en utiliser les conclusions.

Anatole France nie d'ailleurs avoir délibérément entrepris un essai d'histoire partielle : bien au contraire, dit-il, ses principes sont ceux de l'école historique contemporaine — ceux de Ch. V. Langlois, par exemple. Il a conféré les textes, essayé de rendre l'esprit du xv^e siècle, opéré mainte recherche, et, en dehors de la Préface, il a pris soin de ne jamais intervenir personnellement dans le cours du récit. Mais son livre n'en reflète pas moins ses préoccupations et ses luttes et son rapport avec l'actualité, si évident dans la Préface, demeure sous-jacent partout ailleurs. Peut-être ne faut-il pas accorder trop d'importance aux déclarations d'objectivité que fait Anatole France : il était trop lucide pour ne pas savoir que, comme dans *l'Eglise et la République*, il orientait son histoire.

Cette histoire semble pourtant tout d'abord avoir des bases solides. Pour attaquer l'interprétation religieuse et nationaliste de Jeanne d'Arc, il fallait entreprendre une étude absolument libre : il fallait

(4) Dans *l'Univers Illustré* du 1^{er} juin 1889, France écrivait sur « la *Pucelle* de Chapelain [...] celle de Voltaire que je préfère (disons-le tout bas) à celle de Chapelain » (p. 338).

(5) *Revue de Famille*, 15 mai 1891 : « Jeanne d'Arc a-t-elle été brûlée à Rouen ? »

(6) I, LXII.

décider qu'il n'existe point de domaine réservé pour l'historien. Ce postulat purement rationaliste avait été celui de Voltaire ; avec les progrès de la critique, aucun historien contemporain d'Anatole France n'aurait pu s'élever contre lui. Mais ceux mêmes qui s'en réclamaient s'écartaient parfois, à propos de Jeanne d'Arc, d'une explication purement positive : parce qu'ils étaient spiritualistes, comme l'a dit France ; aussi parce qu'ils avaient, à l'égard de la Pucelle, une pensée sensibilisée à la fois par la mystique religieuse et la mystique républicaine, et marquée par leur temps. Quicherat admet la présence du surnaturel dans la vie de Jeanne d'Arc, l'existence de miracles et la réalité objective des Voix (7) ; les historiens qui l'ont suivi reconnaissent tous quelque chose d'inexplicable dans les actes de l'héroïne.

Anatole France se sert de l'outil qu'avait forgé Quicherat ; sa critique des procès et des chroniques est la même, parce que c'est celle qui prête le mieux à l'interprétation rationaliste. Sur ce point, il n'a pas varié : il durcit seulement ses positions, rejette plus impitoyablement que jadis le procès de réhabilitation : « Ces témoignages valent ce que valent les témoignages dans un procès d'inquisition [...] Il fallait la montrer à peu près idiote » (8), se méfie des chroniques étrangères : « Il y a lieu de refléchir sur cette éclatante obscurité qui dès le début enveloppa la Pucelle » (9), et de la chronique de Perceval de Cagny : « Ses actes y revêtent un caractère hagiographique qui leur ôte toute vraisemblance. » (10). France refuse dès l'abord tous les témoignages qui donnent place au surnaturel.

Mais il utilise ces textes d'une manière beaucoup plus radicale que ne l'avait fait Quicherat. En fait, on peut considérer son histoire comme la première critique de l'ouvrage de Quicherat, au nom d'un rationalisme pur qui n'hésite pas à aborder les événements les plus étonnants en apparence, pour leur donner une explication positive et scientifique. Anatole France est antireligieux, antispiritualiste. On reconnaît en lui le disciple de Taine et de Renan, lorsqu'il applique ce principe : rejeter a priori toute espèce de miracle comme n'ayant pu avoir une origine merveilleuse ; lui chercher une explication rationaliste (11). L'histoire y gagne beaucoup en profondeur, le lecteur voit se dessiner au cours du récit une Jeanne d'Arc parfaitement humaine qui n'a pas besoin des mystères de l'Eglise. Anatole France efface d'abord la légende par une étude attentive du milieu : il l'avait entreprise depuis des années ; la réunion de ses articles, le développement de plusieurs points nouveaux permettent de mesurer la portée de son travail. La guerre fait rage depuis des années et n'épargne pas Domremy ; les paysans sont attachés au dauphin, leur seigneur direct ; leur religion est affermie par le malheur, ils aiment à conter les légendes des saints et des saintes qui les protègent ; des prophéties courent, qui annoncent la prochaine délivrance du royaume

(7) Quicherat : *Aperçus nouveaux...*, op. cit., VI : « Des visions de Jeanne et de sa constitution physique » — VII : « Des facultés extraordinaires mises en jeu par les visions de Jeanne ».

(8) I, XXV.

(9) I, XIX.

(10) I, V.

(11) Voir *Jardin d'Epicure*, « Sur le Miracle ». Renan, dont la position était moins radicale que celle de France, n'en écrivit pas moins : « Nous maintenons [...] ce principe de critique historique, qu'un récit surnaturel ne peut être admis comme tel, qu'il implique toujours crédulité ou imposture ». (*Vie de Jésus*, Introduction, LII).

par une pucelle « des marches de Lorraine », dit une version particulière à la région : rien d'étonnant dans le fait que Jeanne ait entendu les voix des saints les plus populaires, ait cru en sa mission. Ses contemporains, qui croyaient en l'intervention divine, lui donnèrent leur confiance (12). Le roi la reçut à Chinon, parce qu'il était d'usage en pareil cas de recevoir les prophètes. La puissance anglaise était mal assise en France : l'insuffisance des troupes ennemies explique le voyage de Vaucouleurs à Chinon, tant de fois proclamé merveilleux ; elle explique l'entrée de Jeanne dans Orléans, qui « n'était cerné qu'à moitié. Autant dire qu'il ne l'était pas du tout : on y entraît et on en sortait à peu près comme on voulait. » (13). La preuve, c'est qu'on y put faire parvenir des convois de vivres et des détachements. La victoire de Jeanne d'Arc à Orléans devient ainsi très naturelle : « loin de pouvoir continuer l'attaque, ils [les Anglais] n'étaient plus en état de se défendre dans leurs malheureux tours de bois » (14) ; superstitieux comme tous les hommes du temps, ils virent en outre dans la Pucelle une possédée du diable et n'en furent que mieux paralysés ; si les Orléanais crurent que la délivrance de leur ville était due à un miracle, c'est que leur crainte multipliait dans leur imagination le nombre des Anglais. Le reste des victoires de Jeanne d'Arc s'explique de la même manière ; et les villes qui ouvrirent leurs portes pendant la campagne de Reims le firent par l'effet des négociations et de la crainte que ressentaient les bourgeois devant les soldats armagnacs.

Si l'on ajoute que Jeanne d'Arc reçut l'appui des religieux et des hommes politiques de l'entourage du roi, sa vie devient aisée à comprendre, ses succès tout humains. Du reste, elle a manqué sa prétendue mission : « Ce n'est pas Jeanne qui a chassé les Anglais de France [...] ce dont on peut être surpris, ce n'est pas que les Anglais aient été chassés de France, c'est qu'ils l'aient été si lentement » (15). Voltaire déclare de même : « On lui fait dire qu'« elle chassera les Anglais hors du royaume », et ils y étaient encore cinq ans après sa mort » (16).

Quant au procès, il s'explique de lui-même par la haine que portait à Jeanne l'Université de Paris, dont la scolastique s'opposait à son ignorance inspirée. L'Eglise l'avait bien approuvée à l'examen de Poitiers ; mais « Jeanne, devant les docteurs de Poitiers, ne courait pas grand risque d'être suspectée dans sa foi [...]. Ils étaient l'Eglise, mais ils étaient Armagnacs » (17), et leur pauvreté leur dicta une sentence politique.

Anatole France complète l'étude du milieu où se développa Jean-

(12) Chapitres I à II du tome I de la *Vie de Jeanne d'Arc*.

(13) I, 154.

Le voyage de Vaucouleurs à Chinon avait été présenté par France comme très périlleux dans la *Revue hebdomadaire* d'août 1893 (« N. D. de la Voûte. L'exorcisme »), article cité. Dès le 1^{er} janvier 1902 (*Revue de Paris*, article cité), France, en revanche, a présenté du siège d'Orléans la version qui est celle du volume.

(14) I, 280.

(15) XLXX.

(16) Voltaire, article « Jeanne d'Arc » du *Dictionnaire Philosophique*, t. XVIII, p. 351 de l'édition complète de 1879.

(17) I, 219. En septembre 1893 (*Revue Hebdomadaire*, article cité), France écrivait plus irrévérencieusement de Jeanne d'Arc : « C'était la petite amie du roi, et, visiblement, les politiques et les mystiques s'entendaient pour la mettre en lumière ».

ne par l'étude psychologique de l'héroïne. Et, avec un grand sens historique, il se refuse à faire d'elle une patriote laïque ou une libre-penseuse en révolte contre le reste de l'Eglise ; il affirme : « Elle fut une sainte avec tous les attributs de la sainteté au xv^e siècle. Elle eut des visions, et ces visions n'étaient ni feintes ni contrefaites » (18) ; le temps où Voltaire prétendait que les visions étaient une fraude était bien passé : à cette explication élémentaire, France préfère substituer une explication psychologique et quasi médicale. Un rationaliste ne peut croire en l'existence objective des Voix, et la sainteté cesse pour lui d'être une qualité en soi pour devenir un état purement historique. Etre sainte, c'est être imprégnée d'esprit religieux jusqu'à l'hallucination : France appuie sa théorie sur tous les cas d'hallucination qu'il a étudiés au cours des années précédentes, sur l'état physiologique de Jeanne qui « ne sortit jamais tout à fait de l'enfance » (19), et sur les circonstances dans lesquelles ses Voix lui parlaient, au son des cloches et dans la solitude. Cette étude autorise France à affirmer que les Voix « étaient le cri de son cœur » (20) et « ne lui enseignaient ce qu'elle devait faire que lorsqu'elle le savait elle-même » (21). Le « miracle » de la mission semble ainsi complètement cerné : les Voix de Jeanne ont été son élan personnel et généreux, extériorisé en hallucinations, et n'ont été que cela.

Quant aux autres « miracles » qui ont arrêté les historiens, France les explique très simplement. Jeanne reconnaît le roi à Chinon : « Ce qui est le plus probable, c'est que des gens bien disposés pour elle la dirigèrent. De toute manière, le roi n'était pas si difficile à trouver, puisque ceux qui la virent, quand elle le trouva, n'en furent nullement ébahis » (22). Elle demande l'épée de Fierbois dont on ignorait l'existence ; mais la lettre où elle la demanda est perdue, et sa mémoire ne lui fournit plus sur ce sujet, au procès de condamnation, que des souvenirs incomplets. Ensuite les prêtres de Fierbois eux-mêmes pourraient avoir suggéré à Jeanne et provoqué le miracle de l'épée : « En quel endroit de la chapelle l'avaient-ils trouvée ? [...] Un contemporain dit que ce fut dans un coffre, avec de vieilles ferrailles. Si elle avait été cachée et enfouie, ce n'était pas très anciennement ; car il suffit de la frotter un peu pour en ôter la rouille » (23). Jeanne prédit qu'elle sera blessée le jour du combat des Tourelles, mais « Certes, depuis cinq jours, elle faisait bien tout ce qu'il fallait pour que la prophétie s'accomplît. » (24).

France achève d'inscrire Jeanne dans un caractère tout naturel et tout humain quand il la montre « mise en œuvre très adroitement » (25) par le parti français, lui servant d'« étendard » (26), et

(18) I, XXXII.

(19) I, XXXIV. France a relevé dans ses notes sur Jeanne d'Arc un passage d'A. Maury, *La Magie*, (pp. 386-387) sur les hallucinations dues à un état physique anormal chez les jeunes filles, (fonds Lion, mans. « Divers » II, folio 6).

(20) I, 96.

(21) II, 26.

(22) I, 195. C'est l'interprétation que France donne dès septembre 1893 dans la *Revue hebdomadaire*.

(23) I, 262, France suggère aussi que l'épée aurait été dissimulée par ceux qui avaient intérêt à soutenir la Pucelle. Delpech (brochure citée) affirme, sans preuve, qu'elle a été dissimulée par Yolande d'Aragon, belle-mère du Dauphin.

(24) I, 357.

(25) I, XLI.

(26) I, XLIII et 442.

par conséquent ne conduisant nullement les troupes au combat ; sa présence est seulement une garantie de la victoire. Ce génie de tacticienne que certains historiens patriotes lui ont accordé (27), elle ne le possédait pas : chez une petite paysanne, il n'aurait pu s'expliquer que par un miracle. Anatole France écarte le miracle. « La chancellerie royale marquait la part de Jeanne dans la victoire. Ce n'était nullement celle d'un capitaine ; elle n'exerçait de commandement d'aucune sorte » (28)... « les gens d'armes la conduisaient, la tenant non pour chef de guerre, mais pour porte-bonheur. » (29). Elle n'était pas admise, sauf par exception, au conseil royal ; et ni La Trémouille, ni Regnault de Chartres ne portaient grande attention à elle ; ils « la conduisaient, au lieu de se laisser conduire par elle » (30). Son ignorance explique les fautes qu'elle commit en décidant l'assaut de Paris, poussée par ses voix : « La Pucelle n'était pas, à ce qu'il semble, informée des résolutions prises ; on ne la consultait jamais, et on ne l'avertissait guère de ce qu'on avait décidé. Mais elle était aussi sûre d'entrer ce jour-là dans la ville que d'aller en Paradis après sa mort. » (31). Double automatisme : celui que lui donne l'inspiration, celui que lui donne le conseil royal en se servant d'elle. Comme toutes les hallucinées, elle croit d'abord en ses Voix, qui lui donnent des ordres simples, et en sa mission. Elle n'exerce pas sur les soldats une influence miraculeuse : ils demeurent pillards et débauchés (32). Quant aux prêtres de l'armée, « ceux qui accompagnèrent la Pucelle ne valaient sans doute ni mieux ni pis que les autres » (33). Rien d'ailleurs de surhumain en Jeanne d'Arc : elle est susceptible de bien des faiblesses, haine contre les docteurs de l'Eglise (34), colère contre les femmes de mauvaise vie (35), orgueil après le sacre de Reims : « Cette jeune paysanne croyait qu'en elle était toute force et toute prudence, toute sagesse et tout conseil » (36). A force d'être persécutée, elle signe la rétractation qu'on lui demande à Saint-Ouen (37). Sa mémoire est sujette à de grandes défaillances pendant le procès (38). Surtout, sa simplicité, sa candeur sont extrêmes : elle ne s'aperçoit pas qu'on la mène à Orléans par la rive de Sologne (39) ; elle rêve la délivrance de Charles d'Orléans, dont elle se fait une image très fausse (40) ; tenue à l'écart du Conseil, elle n'a aucune

(27) Capitaine Marin, *Jeanne d'Arc tacticien et stratège*, 1889. Voir article de France au *Temps*, 1^{er} septembre 1889, non repris. C'est encore la thèse du colonel Biotot, *Les grands inspirés devant la science. Jeanne d'Arc*. Paris, 1907. Voir aussi note 2 de la page XLVI, I. France a joint à ses références (cf. Note 19) un article de la *Petite République*, du mercredi 15 juillet 1896, « Roussel et la légende de Jeanne d'Arc » (Jeanne tacticienne est géniale, pour ce combattant de la Commune), folio 34, et un article du *Temps* du 8 mai 1907, où Art Roë dit au contraire que Jeanne n'avait pas de connaissances spéciales, mais un don inné, fol. 35.

(28) I, 372.

(29) I, 435.

(30) I, 454.

(31) II, 73.

(32) II, 83.

(33) I, 296.

(34) I, 224.

(35) II, 85.

(36) II, 7.

(37) II, 364.

(38) II, 260.

(39) I, 301.

(40) I, 422.

idée de la valeur que peuvent avoir les négociations (41) ; elle s'imagina que les clercs de Poitiers l'ont interrogée avec une extrême sévérité (42) ; elle ne reconnaît pas dans sa prison le promoteur Jean d'Estivet, quand il se déguise pour recueillir ses confidences (43) ; au cimetière de Saint-Ouen, elle attend que ses saints viennent la délivrer (44).

Enfin, elle ne diffère pas absolument des autres hallucinées que suscitait ce temps critique. Sa foi est mêlée, comme la leur, de mille superstitions prises auprès de l'arbre aux Fées, et dans les prophéties de Merlin. Lorsque Frère Richard groupe autour de lui Jeanne, Pierrette et Catherine de La Rochelle, la rivalité naît entre les trois voyantes : « Jeanne se mit tout de suite en défiance » (45), et consultant ses Voix, « la réponse fut telle qu'elle l'attendait » (46) ; ce mouvement de jalousie la place au niveau des autres.

Comment s'étonner dès lors que le chancelier ait songé à employer le berger du Gévaudan une fois que Jeanne fut prise ? (47). Comment ne pas voir que dans le succès de sa mission, le hasard joue un grand rôle — le hasard, c'est-à-dire un ensemble de circonstances favorables qui ont servi la Pucelle, et en ont fait l'expression de son temps et de son milieu ? On reconnaît les idées qu'Anatole France exprimait dès son article de 1876, mais cette fois étayées sur tout un travail de découvertes des preuves. On ne trouve plus trace, en revanche, de l'enthousiasme que ressentait France pour l'héroïne célébrée par Michelet. L'auteur en arrive à une conclusion qui lui est chère : tandis que la légende de Jeanne était déjà formée dans le peuple, les puissants du monde, qui l'avaient vue de près et jugée, n'attachaient aucune importance à celle qui allait devenir le symbole de la France. Ponce-Pilate, dans « Le procureur de Judée », ne se rappelle plus qui était Jésus ; pareillement, lorsque Gérard Machet et Thomas de Courcelles se rencontrèrent au concile de Bâle, « sans doute qu'à ce moment il ne souvenait guère ni à l'un ni à l'autre de la pauvre Pucelle » (48).

L'histoire se ferme sur elle-même. Le lecteur « honnête homme », en finissant le livre, peut n'y rien trouver à redire. Les documents sont constamment utilisés, l'analyse que fait Anatole France de l'esprit du *xv^e* siècle est très fouillée. Il déploie son talent dans la description des mouvements psychologiques de l'héroïne, soit qu'elle entende ses Voix pour la première fois, soit qu'elle arrive « au plus haut degré de sainteté héroïque » (49), soit qu'au cimetière Saint-Ouen, le déchirement de son âme se fasse plus profond à mesure qu'on lui adresse les questions fatales. Cette Jeanne d'Arc humaine et raisonnablement explicable satisfait les esprits qui se refusent à croire au miracle, ébranle aussi les esprits croyants qui ne la voient plus exceptionnelle et inspirée. « Oui, mon cher confrère et ami, [écrivait en février 1908 Anatole France à Clément Janin] oui, vous ne l'aimerez pas moins, et elle vous paraîtra plus touchante, quand

(41) I, 389 et 509.

(42) II, 90.

(43) II, 242.

(44) II, 362.

(45) II, 97.

(46) II, 102.

(47) II, 191.

(48) II, 438.

(49) II, 6.

vous la verrez soumise à la nature, humaine et vraie. » (50). « Pour adversaires déclarés je n'ai eu que les hagiographes [écrivit-il encore]. Ce qu'ils me reprochent ce n'est pas la manière dont j'ai expliqué les faits, c'est de les avoir expliqués ; et plus mes explications sont claires, naturelles, tirées des meilleures sources, fondées en raison, plus elles leur déplaisent. Ils voulaient que l'histoire de Jeanne d'Arc restât mystérieuse et que rien n'y parût humainement possible. J'ai remplacé la Pucelle dans la vie et dans l'humanité. Voilà mon crime. » (50).

Anatole France semble enfin avoir rendu l'histoire rationnelle, pour lui donner toute sa valeur. On a l'impression qu'il suffisait de s'approcher du surnaturel pour le voir s'évanouir : Dieu, dans cette histoire, devient une hypothèse superflue, et le pouvoir de l'Eglise, un pouvoir inventé par les hommes. Anatole France a écarté le « buisson fleuri des légendes » (51), ces légendes sur lesquelles il insiste tellement, parce qu'elles ont laissé libre cours à la superstition : « La Pucelle, de son vivant même, ne fut guère connue que par des fables. » (52). « Sa personne [...] fut emportée en un vaste cycle de fables surprenantes et disparut dans une forêt de contes héroïques. » (53) « Voilà les contes de Mélusine qu'on faisait d'elle, pour la joie des hommes simples et violents qui se complaisaient à l'idée d'une Pucelle coupe-têtes et tranche-montagne » (54). Il semble qu'il suffise de rendre l'histoire rationnelle pour lui donner valeur de lutte, en montrant combien la véritable figure de Jeanne d'Arc est différente de son interprétation symbolique, qui a prévalu.

En fait, cette figure claire et simple est justement trop claire et trop simple. Anatole France est parti d'hypothèses : Jeanne d'Arc a été une hallucinée ; Jeanne d'Arc a été dirigée par les hommes d'Eglise et les hommes politiques. Tout son livre est bâti sur ces hypothèses, avec une insistance dogmatique qui est au fond caractéristique de l'esprit de France, dès qu'il s'agit de religion. Mais les hypothèses sont-elles suffisamment fondées sur les textes ? Sont-elles valables pour tous les moments de la vie de Jeanne d'Arc ? Sont-elles très conciliables entre elles, et comment les concilier aussi avec l'originalité que Jeanne d'Arc affirma parfois par rapport aux gens d'Eglise ? Peu à peu les contradictions apparaissent sous la simplicité. Anatole France pouvait et devait, en bonne méthode, donner à l'histoire de Jeanne d'Arc une base rationnelle ; mais il a fait plus : à cause des exigences de la lutte, il a imaginé un véritable système dans lequel il a enfermé l'héroïne. Tout historien est exposé à commettre des erreurs ; mais les erreurs de France ne sont pas réparties également dans le livre : elles se groupent au contraire dans les pages où France veut démontrer ces trois points auxquels il tient, l'hallucination de Jeanne, sa docilité aux mains des puissants, sa haine contre l'Eglise : ce groupement des erreurs et des interprétations abusives est une preuve de la partialité d'Anatole France. Il avait besoin de présenter une certaine image de Jeanne d'Arc, un certain tableau de son temps : il n'hésite pas à tirer les textes à lui, il imagi-

(50) I — Correspondance, B. N., tome IV, folio 13.

II — Préface de la 28^e édition, janvier 1909. Le manuscrit de la B. N., (fonds Lion, « divers », folio 86), n'offre pas de variante.

(51) I, 555.

(52) I, XXXII.

(53) I, 538.

(54) I, 542.

ne, il interpole. Son histoire, qui répond à des fins polémiques, se révèle en dernière analyse non point libérée, mais asservie.

Jeanne d'Arc est hallucinée : c'est une hypothèse raisonnable, mais ce n'est qu'une hypothèse, puisque la science du xv^e siècle ne connaissait pas les maladies nerveuses. Anatole France a demandé au docteur Dumas un diagnostic, qu'il a placé en appendice à son volume : le médecin s'y montre fort prudent et classe Jeanne d'Arc parmi les « mystiques supérieures » (55) qui échappent en partie à l'analyse clinique. Il s'en faut qu'Anatole France distingue entre mystique et hallucinée et observe la même prudence. Ses études sur les prophètes et visionnaires à travers les âges l'ont conduit à penser qu'ils reçoivent leurs visions et développent leur caractère suivant certaines constantes, qui permettent de les classer scientifiquement. Il a dégagé ces constantes : au lieu de servir à éclaircir les problèmes que pose Jeanne d'Arc, elles ont absorbé Jeanne d'Arc en elles. Anatole France a fini par la faire entrer dans un cadre fabriqué d'avance, même si les textes s'y prêtaient seulement à demi.

« Elle avait [affirme-t-il] des hallucinations de l'ouïe, de la vue, du toucher et de l'odorat » (56). Celles-ci se produisent généralement dans des conditions physiologiques bien définies : à la suite de Michelet, France accueille sans discussion l'assurance suspecte que « Jeanne d'Arc ne sortit jamais tout à fait de l'enfance » (57) : un seul témoignage, celui de l'écuyer Jean d'Aulon, et dans le procès de réhabilitation dont France déclare se méfier tant. Le son des cloches aide aux hallucinations auditives : Jeanne fait des reproches au marguillier de sa paroisse quand il omet de sonner complies (58) ; encore un témoignage du procès de réhabilitation. Les visionnaires, surtout aux débuts de leurs hallucinations, sont en proie à une idée fixe et comme transportées hors du monde : « Comme ceux qui marchent en dormant, elle était douce [...] A la maison, au courtil, aux prés, elle continuait ce sommeil merveilleux. » (59). Naturellement, l'entourage des visionnaires les accuse de folie : pareillement pour Jeanne : « Ses extases faisaient sourire : elle passait pour un peu folle. » (60). « Voyant le mal qui tenait cette fille, les gens du pays [...] l'attribuaient à quelque sortilège. » (61). Quand France écrit : « Poursuivie de railleries, elle en souffrait », il déforme franchement le texte du procès de réhabilitation : il y est seulement dit que les jeunes gens se moquaient un peu de Jeannette parce qu'elle était trop pieuse et se refusait aux distractions villageoises (62). Nulle part, il n'est question de l'état somnambulique dans lequel la jeune fille aurait vécu.

(55) II, 464. Cette lettre se trouve dans le dossier *Jeanne d'Arc* des manuscrits « divers » du fonds Lion. Une note au crayon indique qu'on la destina d'abord à figurer dans la Préface du livre, en petits caractères.

(56) I, XXXIII.

(57) Cette déposition de Jean d'Aulon a été recueillie dans Quicherat, tome III, p. 219.

(58) I, 50 et note.

(59) I, 77.

(60) I, 56.

(61) I, 79.

(62) I, 56. Le procès de condamnation indique que le frère de Jeanne d'Arc entendit les gens du pays dire que Jeanne avait « pris son fait près de l'arbre aux fées » (Quicherat, I, 68). Mais la source qui est indiquée p. 56 pour appuyer l'assertion de France est très détournée. Le texte du procès (déposition de Michael Lebuin, Quicherat, II, 432), est simplement : « aliquando ipse testis, qui tunc erat

Les visionnaires sont conduits par leurs Voix, au point de ne rien pouvoir décider sans leur secours. Aussi Jeanne d'Arc entreprend-elle les batailles par révélation; s'il survient une difficulté, elle s'éloigne du champ de bataille et se met en prière (63), jusqu'à ce que les visiteurs divins lui aient révélé leur volonté. Sans doute, ses Voix sont « le cri de son cœur » : elles ne lui révèlent donc pas ce qu'elle ignore ; par exemple, elles ne la préviennent pas de l'attaque de la bastille Saint-Loup (64). Mais Jeanne d'Arc suit aveuglément leurs suggestions ; ce sont celles de sa propre conscience, mais devenue extérieure, étrangère et tyrannique : « Depuis trois mois, ses Voix la tympanisaient avec l'assaut de Paris. » (65) Quand les saintes ne se manifestent pas, l'héroïne demeure perdue : si, à Châlons, elle craint déjà la trahison, c'est que « Monseigneur saint Michel, Madame sainte Catherine et Madame sainte Marguerite ne lui parlaient plus avec autant de clarté que devant, faute de pénétrer dans les chancelleries de France et de Bourgogne, qui n'étaient pas choses du ciel. » (66). C'est le désarroi lorsque les saintes ne viennent pas la soutenir à Saint-Ouen, elle qui durant tout le procès « se gouvernait entièrement par ses Voix » (67). Lorsque Jeanne ose une fois leur désobéir et sauter du haut de la tour de Beurevoir, elle éprouve un violent repentir (68).

Rien, dans les procès ou les récits des chroniqueurs, ne permet de conclure que Jeanne d'Arc fut à ce point dénuée d'originalité. On pourrait montrer qu'elle résista longtemps à ses Voix avant de partir trouver le Dauphin ; qu'elle obéit à son courage au moins autant qu'aux saintes, et que si elle se retrancha derrière leur autorité, ce fut peut-être pour mieux résister aux juges de Rouen. Anatole France transforme son obéissance en un véritable automatisme, ce qui le pousse parfois à commettre des erreurs. Par exemple, la campagne de Reims fut pour France une faute stratégique : la Pucelle l'entreprit parce que ses saintes lui persuadaient, depuis Domrémy, que le Dauphin ne pouvait être roi avant d'être sacré. « Et l'on ne pensera pas que ses anges et ses saintes eussent plus de géographie qu'elle[...] Cette inspiration était de source purement spirituelle et ne répondait en aucune manière à l'état de choses créé par la délivrance d'Orléans et la bataille de Patay. » (69). Le siège de Paris fut de même une absurdité (70). Anatole France va jusqu'à rendre les Voix responsables de l'entêtement que montra Jeanne à garder ses habits d'homme en prison, entêtement qui causa sa perte. « Pour rien au monde Jeanne n'eût quitté l'habit qu'elle avait pris par révélation. » (71) Or, la campagne de Reims était commandée par une né-

juvenis, et alii juvenes de ea deridebant ». Nulle part il n'est question d'une sorte de persécution exercée sur Jeanne d'Arc, ni de ses souffrances. Hauviette déclare seulement (Quicherat, II, 418) « saepe habebat verecundiam eo quod gentes dicebant sibi quod nimis devote ibat ad ecclesiam ». Mais France avait besoin de présenter Jeanne d'Arc comme rebutée du dehors, réduite à s'enfermer dans ses hallucinations.

(63) I, 359-360.

(64) I, 332.

(65) II, 73.

(66) I, 509.

(67) II, 269.

(68) II, 206.

(69) I, 450.

(70) II, 64-65.

(71) II, 218.

cessité nationale ; Paris, la capitale, devait tôt ou tard être repris, et si Jeanne se refusa à quitter l'habit d'homme, ce fut pour des raisons de pudeur. Les assertions catégoriques d'Anatole France vont contre la vraisemblance.

Après l'avoir accusée d'automatisme, France accuse bientôt Jeanne d'Arc d'extrême naïveté. Au sacre, Jeanne attend une couronne « apportée dans l'église par des messagers célestes » (72) qui la lui avaient promise pour son roi : histoire obscure que France interprète gratuitement en ce sens, sans prévenir qu'il interprète et même en donnant une référence inexacte (73). A Saint-Ouën, l'héroïne croit bonnement que les saints vont venir la délivrer, à la tête des milices célestes (74). Mais son « innocence » (75) n'apparat jamais mieux que dans sa façon de conduire les soldats à la bataille : « Elle n'avait qu'une tactique, c'était d'empêcher les hommes de blasphémer le Seigneur et de mener avec eux des ribaudes [...] C'était là toute sa science militaire, hors toutefois qu'elle ne craignait pas le danger » (76). « Les mener à confesse, c'était tout son art militaire ; elle n'avait point d'autre science pour combattre derrière des murs ou en rase campagne. » (77). Anatole France insiste beaucoup sur cette étrange manière de concevoir la tactique : et comme rien dans les textes ne permet de la prouver, on ne peut s'empêcher de voir dans cette conception de Jeanne d'Arc une outrance hostile ; était-ce bien nécessaire de rejeter le procès de réhabilitation sous prétexte que les témoins présentent la Pucelle comme une sotte ? Car France a beau être emporté par l'admiration en décrivant le siège d'Orléans (« sitôt entrée dans la bataille, elle en devint le chef parce qu'elle était la meilleure » (78)), dans le reste du livre, il dépeint Jeanne d'Arc comme « simple et ignorante » (79), et capable d'orgueil à cause de sa simplicité même. Elle est superstitieuse au point de croire aux présages de la cire (Anatole France l'affirme en tirant à lui le Procès de condamnation) (80) ; et elle jalouse les voyantes que Frère Richard emmène en son « béguinage volant » (« elle flaira une rivale et se mit tout de suite en défiance » (81)... « les disputes des saints sont très après d'ordinaire » (82)).

Si France invente cette jalousie, c'est qu'il a rendu Jeanne d'Arc l'égale en médiocrité de toutes les voyantes, de toutes les hallucinées qui se manifestèrent au cours des siècles. Il a été amené à faire de ses études sur les illuminés une utilisation partielle : il confond Jeanne d'Arc parmi eux et ainsi la rabaisse, en la rendant conforme

(72) I, 522.

(73) La note 3 de la page 522 indique pour source Quicherat, I, p. 91, où Jeanne parle de la couronne de Reims dont le roi dut se contenter, n'en ayant de plus riche qu'en dehors de la ville. Jeanne d'Arc parle seulement d'une couronne apportée au roi par les anges à Chinon (Quicherat, I, 141-146). Encore, au moment de mourir, indique-t-elle que c'est un symbole.

(74) II, 362-363, sans preuve.

(75) I, XLVII.

(76) Ibidem.

(77) I, 309.

(78) I, 335.

(79) I, 394.

(80) *Vie de Jeanne d'Arc*, tome II, p. 156. C'est un des chefs d'accusation retenus au Procès (Quicherat, I, 304). Mais Jeanne d'Arc le nie (ibidem, 305) : « quantum ad candelas accensas et distillatas, negat ».

(81) II, 97.

(82) II, 100.

à un schéma tout préparé. La reconnaître sainte, c'est en fin de compte, de la part de France, une perfidie : c'est dire que son enthousiasme fut purement religieux et sans intelligence, c'est dire que Jeanne d'Arc fut presque naïve. Le récit est fort nuancé, mais le lecteur est doucement conduit à la conclusion de Voltaire : « Ses juges la crurent sorcière, elle se crut inspirée ; et c'est là le cas de dire :

Ma foi, juge et plaideurs, il faudrait tout lier. » (83).

Pourtant Jeanne d'Arc a réussi dans une large mesure à reconquérir la France au roi, tandis que les autres illuminés échouaient tous dans leur « mission » : Anatole France ne parvient pas à expliquer la raison de cette différence entre des êtres qu'il voudrait faire considérer comme semblables.

Cette raison, il a cependant tenté de la trouver dans l'utilisation que firent selon lui de Jeanne d'Arc les prêtres et les politiques. Jeanne d'Arc est dirigée et utilisée : c'est la thèse la plus fragile de France. Elle s'est formée peu à peu en lui, à mesure que grandissait sa haine contre l'Eglise et les nationalistes. Elle est née au moment où Mademoiselle Couédon publiait ses prophéties (84), et bientôt Anatole France appliquait à Jeanne d'Arc les observations qu'il avait pu faire sur la voyante de la rue Paradis. Les passions que l'Eglise, unie aux partis de droite, réussit à soulever en France pendant l'affaire Dreyfus et la Séparation, furent pour France une preuve de plus : si, au xx^e siècle, les prêtres et le gouvernement avaient une telle puissance, que n'obtenaient-ils pas aux siècles de foi ? La théorie de l'inspiration extérieure a donc été appliquée par l'auteur à Jeanne d'Arc sous l'influence des luttes qu'il menait ; elle s'est ajoutée à la théorie de l'hallucination, qu'il avait formée bien auparavant et qui s'appuyait au départ sur une observation exacte du caractère commun à tous les prophètes. Ces deux théories se complètent en apparence, conspirant à expliquer la réussite de Jeanne d'Arc, lors même qu'elle reste simple et naïve ; mais Anatole France montre quelque maladresse à les fondre, parce qu'il les a conçues à des époques différentes. A vouloir trop prouver, il ne prouve rien. Si Jeanne d'Arc a été entièrement dirigée par ses Voix, comment les prêtres et les politiques ont-ils pu en faire un instrument passif entre leurs mains ? France s'est ici laissé conduire par son anticléricalisme et son désir d'expliquer l'héroïne par l'influence de son entourage, ce qui achevait de lui ôter toute originalité. C'est le point névralgique de son livre ; toutes les fois que l'auteur aborde ce sujet, il commet des erreurs, s'écarte des principes historiques au profit de la lutte. Il croit, ou veut croire, que Jeanne d'Arc a été dirigée dès ses premières visions : le parti français l'aurait en quelque sorte suscitée en falsifiant la prophétie de Merlin sur laquelle elle fondait sa mission : « Dès lors on surprend une pensée qui agit et pèse sur la jeune visionnaire. » (85). En réalité, nous ne savons rien sur cette prophétie : Anatole France même rejette en note un passage du Procès qui le contredit (86). Il prouve aussi l'inspiration extérieure par le mot, pré-

(83) *Dictionnaire Philosophique*, loc. cit.

(84) Voir p. 435.

(85) I, 52.

(86) Catherine Leroyer, simple servante, se rappelle cette prophétie, et France rejette en note ce témoignage qui le contredit (« ipse testis hanc audisse recordata est », Quicherat II, 447). Lorsqu'il écrit p. 74, I, à l'appui de sa théorie, que « Jeanne était en conversations spirituelles avec plusieurs prêtres », et cite « Messire Arnolin, de Gondrecourt-le-Château, et Messire Dominique Jacob, curé de

tendu savant, de « commende », que Jeanne dit à Baudricourt : « Elle était visiblement endoctrinée par quelqu'un de ces hommes d'Eglise dont nous avons déjà saisi l'influence à l'occasion d'une prophétie lorraine et dont toute trace est à jamais perdue. » (87). Anatole France oublie que ce mot était courant au Moyen-Age et que, Domremy même étant en commende, Jeanne pouvait parfaitement connaître le terme. Il se fonde en outre, pour ce témoignage, sur le procès de réhabilitation, qui lui est tellement suspect. De même, il se réfère à une source suspecte pour raconter la parabole des trois fils — Jeanne d'Arc annonçant à Baudricourt qu'elle aurait trois fils, l'un pape, l'autre empereur, le troisième roi (88). C'est que France en a besoin pour soutenir sa thèse: il y voit en effet le premier exemple de ce langage obscur et difficile qui aurait été suggéré à Jeanne par ceux qui l'employaient, tandis que ses propres paroles étaient simples, comme il convient à une jeune paysanne : « La jeune inspirée, dans les premiers temps de sa mission, parlait alternativement deux langages différents. [Parmi ses paroles] les unes naïves [...] avaient trait le plus souvent à l'héritage et au sacre du dauphin, et à la débellation des Anglais. C'était le langage des Voix [...] son langage intérieur [...] Les autres, plus subtiles [...] concernant l'Eglise, sentaient le clerc et trahissaient quelque influence du dehors. » (89). Anatole France revient sur ces « deux langages », pendant tout le cours du livre : quand Jeanne d'Arc demande au roi de faire don de son royaume à Dieu, France, qui jadis voyait dans ces paroles la preuve d'une imagination gracieuse (90), dit maintenant : « En tenant ces propos spirituels [...] elle répétait ce que les clercs lui avaient appris. » (91). Quand elle écrit aux Anglais d'Orléans, « on peut soupçonner une main ecclésiastique en deux ou trois passages. » (92). Et l'auteur s'évertue à prouver qu'une fois éloignée de ses inspireurs, Jeanne tint seulement le langage naïf qui lui était propre. Durant son procès, elle ne parle plus de donner au roi la France en commende. « Il ne subsiste plus en elle aucune trace de ces idées mystiques [...] elle semble même incapable de les avoir eues [...] Cette théologie politique lui avait été enseignée [...] elle n'en avait point pénétré profondément l'esprit ni bien possédé le sens. » (93). En fait, il est bien difficile, avec les documents qui nous restent, d'apprécier le ton de Jeanne d'Arc avant et après sa capture, et l'on a déjà vu ce que valait l'argument de la commende.

Les autres faits sur lesquels s'appuie Anatole France pour démontrer que Jeanne d'Arc subit des influences étrangères sont aussi fragiles. Le frère de l'héroïne la rejoint avant la bataille d'Orléans :

Moutier-sur-Saulx, qui l'entendaient en confession », il commet une grossière erreur : Dominique Jacob avait 35 ans lors du procès de réhabilitation, huit ans quand Jeanne quitta Domrémy. Il n'a certes pu lui donner des conseils (« c'est peut-être de quelqu'un de ceux-là que Jeanne tenait sa politique sacrée », écrit France p. 75 tome I).

(87) I, 74 ; voir note précédente.

(88) I, 90. Note au bas de la page : « Procès, t. I, pp. 219-220. La source est suspecte ». France ne l'a pas fait sentir dans le cours du récit.

(89) I, 91.

(90) « C'était le mystère de la royauté, qu'elle jouait dévotement avec Dieu dans le ciel, en habit d'empereur. Ainsi sa foi riante et claire répandait la poésie ». *Revue hebdomadaire*, sept. 1893, article cité. (Même thèse, presque dans les mêmes termes, dans *Revue de Paris*, 15 janvier 1902, article cité).

(91) I, 212.

(92) I, 289. Même thèse dans *Revue de Paris*, 15 février 1902, article cité

(93) II, 264.

« Pour attirer ainsi toute cette parenté avant même d'avoir donné signe de son pouvoir, il fallait que Jeanne eût des cautions au bord de la Meuse. » (94). Si elle a reconnu le roi à Chinon, « ce qui est le plus probable, c'est que des gens bien disposés pour elle la dirigèrent » (95). On ne l'admet pas au Conseil royal : « on s'en servait adroitement pour donner du cœur aux Français » (96). « Les conseillers du roi dirigeaient Jeanne, loin de se laisser conduire par elle » (97). Pourtant, très souvent, le Conseil et Jeanne d'Arc furent en désaccord. Mais pour mieux prouver qu'elle était conduite par les politiques, Anatole France assure que son écuyer Jean d'Aulon avait une grosse influence sur elle, et que lui-même « était dans les mains du sire de la Trémouille, à qui il devait de l'argent » (98). Ici, encore, les documents sont interprétés : Jean d'Aulon, loin de commander la Pucelle, était plein d'admiration et d'obéissance pour elle ; on le sent assez à ses dépositions au procès de réhabilitation (99). Quant à ses dettes envers la Trémouille, le chancelier lui avait simplement avancé sa rançon, comme cela se pratiquait alors de façon courante (100).

Tels sont les arguments d'Anatole France : jamais il n'a autant tiré les textes à lui. Documents omis, erreurs volontaires et pardessus tout, cette manière de laisser ignorer au lecteur s'il avance une pure hypothèse ou un fait contrôlable : c'est un asservissement de l'histoire. France a prouvé à tout prix l'influence du clergé sur Jeanne d'Arc ; elle en devient tout à fait passive, accablée de visions et dirigée de l'extérieur : ni intelligence, ni originalité, ni force personnelle. « On ne lui demandait jamais conseil [...] on l'emmenait comme un porte-bonheur, sans lui rien dire, et on la montrait comme un épouvantail aux ennemis. » (101). Ainsi ne peut-on que difficilement faire de cette mascotte le symbole de la France guerrière et chrétienne.

La religion elle-même est compromise et dépréciée dans l'exploitation qu'elle a faite d'une visionnaire. Cette mise en scène mensongère choque un véritable croyant : que penser de ces prêtres qui provoquent miracles et prophéties ? Déprécier l'Eglise, c'était bien ce que voulait Anatole France. Son esprit profondément anticlérical l'entraîne au point de lui faire commettre des erreurs historiques ; il rejoint celui de Voltaire. Ce dernier écrit dans le *Dictionnaire philosophique* : « Les curieux observeront ici soigneusement que Jeanne avait été longtemps dirigée avec quelques autres dévotes de la populace par un fripon nommé Richard, qui faisait des miracles, et qui apprenait à ces filles à en faire. » (102). C'est la théorie de la fraude pieuse, si courante chez Voltaire. Anatole France n'emploie

(94) I, 293.

(95) I, 196.

(96) I, 442.

(97) I, 454. Pourtant, à propos de la campagne de Reims dont France parle en cet endroit, on sait que le Conseil fut d'un avis opposé à celui de la Pucelle. France reconnaît lui-même que l'hypothèse que Jeanne et le reste du Conseil furent menés par Regnault de Chartres est « une supposition » (456).

(98) II, 135.

(99) Quicherat, III, 209-220.

(100) C'est ce qu'indique la source même dont s'est servi France, note 2 de la page 135.

(101) II, 168.

(102) *Dictionnaire philosophique*, loc. cit.

naturellement pas des expressions aussi crues pour qualifier frère Richard : depuis Taine et Renan, c'est l'histoire — au moins l'apparence de l'histoire — qui est devenue un moyen de lutte. Mais son jugement est au fond le même que celui de Voltaire : « Ces fausses prophéties nous donnent un aperçu des moyens par lesquels on mit en œuvre la jeune inspirée [...] Ne soyons pas trop émus de découvrir ces fraudes pieuses [...] Il faut toujours beaucoup d'art et même un peu de ruse pour accréditer l'innocence. » (103)

Voltaire allait plus loin dans le *Dictionnaire Philosophique* : il insinuait que Jeanne d'Arc avait bien pu tromper elle-même les théologiens et le peuple, en feignant d'être inspirée. Son idée était trop élémentaire pour être reprise par Anatole France sous cette forme ; elle aurait d'ailleurs ruiné la thèse de l'hallucination. Mais France s'est avancé aussi loin que possible en décrivant la Pucelle qui, devant le roi et les seigneurs, reproduit l'état dans lequel la transporte l'oraison : « Ces yeux noyés, cet air de ravissement dont s'émerveillait Monseigneur le Bâtard, ce n'était pas une extase, c'était l'imitation d'une extase. Scène à la fois pleine d'artifice et de naïveté. » (104). Si France ne met pas la fraude au compte de Jeanne d'Arc, une telle imitation n'en laisse pas moins dans l'esprit du lecteur une impression pénible : où commence, où finit la sainteté de l'héroïne ? Or, Anatole France s'est appuyé là encore sur le procès de réhabilitation (105), et la scène qu'il décrit est défigurée par lui.

Une fois au moins, il n'a pu éviter une contradiction flagrante : en parlant de la campagne de Reims, il soutient tantôt que les seigneurs de la cour la firent entreprendre à Jeanne pour des raisons politiques (106), tantôt que c'était une entreprise politiquement absurde, inspirée à la Pucelle par ses voix (107). Les deux théories successives se juxtaposent ici sans se fondre ; cette erreur de composition permet de mieux comprendre quel but se proposait d'atteindre France : réduire Jeanne d'Arc aux proportions humaines par tous les moyens possibles. Hallucinée, dirigée, il la cerne de tous les côtés. Son maître Renan, reprenant une expression de Malebranche, avait déclaré qu'il fallait éliminer de l'histoire toute « volonté particulière ». Nulle méthode ne convenait mieux pour nier la sainteté ou l'héroïsme, et l'on peut en conclure que l'auteur n'expliquait point Jeanne d'Arc, mais la confondait volontairement avec son milieu et son époque. Le style qu'il adoptait correspondait parfaitement à cette entreprise de confusion. Il séduisait dès l'abord, il entraînait le lecteur dans un dédale de légendes, dans un labyrinthe d'archaïsmes :

(103) I, 212. Voir la théorie de France sur la fraude pieuse, qu'il admet en certains cas et plus largement que Renan comme facteur d'explication historique, dans le Discours pour l'inauguration de la statue de Renan, 30 A, I, 154.

(104) I, 392.

(105) Le Procès, Quicherat III, 12, que France cite en note, dit simplement : « quando audiebat dictam vocem, multum gaudebat, imo desiderabat semper esse in illo statu ; et, quod fortius est, recitando hujus modi verba suarum vocum, ipsa miro modo exsultabat, levando suas oculos ad caelum » (déposition du Bâtard d'Orléans).

Il est remarquable que Renan lui-même, très prudent lorsqu'il s'agit de fraude pieuse, ne l'écarte pas au sujet de Jeanne d'Arc : « Jeanne d'Arc n'a-t-elle pas plus d'une fois fait parler ses voix selon les besoins du moment ? Si le récit de la révélation secrète qu'elle fit au roi Charles VII a quelque réalité [...] il faut que cette innocente fille ait présenté comme l'effet d'une intuition surnaturelle ce qu'elle avait appris par confidence » (*Vie de Jésus*, Préface de la 13^e édition, XXV).

(106) I, 456.

(107) I, 450.

mais cette histoire en apparence paresseuse et qu'on dirait presque écrite au fil de la plume, comme les anciennes chroniques, était en vérité très construite. France aimait la langue qui ne sent point l'effort, mais il savait diriger cette langue au mieux des intérêts de sa thèse. Tous ces contes de nourrice, toutes ces anecdotes viennent à point pour faire oublier quelle fut l'originalité de Jeanne d'Arc et combien son action fut prompte, son audace directe. Il était certes utile de rapporter les légendes de sainte Catherine et de sainte Marguerite pour expliquer comment elles apparurent, elles et non pas d'autres, à la fille d'Isabelle Romée et de Jacquot d'Arc : encore pourrait-on trouver qu'Anatole France les détaille avec bien de la complaisance (108). Mais fallait-il, à propos du sacre, décrire le Goliath qui figure à la façade de la cathédrale de Reims et citer toute l'histoire biblique de son combat et de sa défaite ? (109). La comparaison de Jeanne d'Arc avec David ne s'imposait pas, et surtout pas si longue ; l'histoire en est ralentie. De même, rien, sinon un artifice de style, ne pouvait dissimuler combien la campagne de la Loire fut vivement menée par la Pucelle, ou avec elle : en deux mois, c'est la visite à Tours, les batailles de Jargeau et de Patay, la convention d'Auxerre, la prise de Troyes. Anatole France rapporte batailles et conventions en leur lieu et date ; mais il a soin de n'en point former un récit continu : en route, il amuse le lecteur par de longues considérations sur les traités de Gerson et de Jean Gélú, sur l'opinion des clercs d'Italie et d'Allemagne et sur la vie antérieure de Frère Richard (110). L'exactitude historique est respectée en apparence ; mais le lecteur oublie de mesurer le temps. La campagne, si courte, paraît au contraire avoir duré : cent cinquante pages séparent le récit de la délivrance d'Orléans de celui de la reddition de Troyes, et un problème important est ainsi passé sous silence. Les catholiques s'appuient souvent en effet sur la promptitude de ces victoires pour tenter de démontrer qu'elles sont miraculeuses. On peut penser qu'Anatole France a choisi la manière la plus facile de les réfuter. Mais il cherchait avant tout l'efficacité, comme tous ceux qui ont à livrer une lutte immédiate : et quoi de plus efficace que ces digressions dont le lecteur charmé finit par se rendre complice ? Il en est d'autres exemples dans cette *Vie de Jeanne d'Arc*, qui étudie plus les alentours de cette vie que l'héroïne elle-même.

La petite paysanne ignorante et presque niaise à force d'être influençable, la « sainte » qu'Anatole France essaie de ramener à la mesure de son temps, l'hallucinée, prend tout à coup un relief qui étonne. Elle comparait devant les docteurs de Poitiers qui l'examinent sur sa mission : ils ont beau lui être favorables, elle se sent « gênée » devant eux, et même « elle ne peut les souffrir » (111), parce qu'ils sont théologiens alors qu'elle est inspirée et « communique directement avec l'Eglise triomphante » (112). La « mauvaise humeur » inspire plusieurs de ses réponses et les marque d'une hardiesse dangereuse en d'autres occurrences, par exemple lorsqu'elle dit : « Il y a aux livres de Notre-Seigneur plus qu'aux vôtres. » « Cette parole d'une enfant contenait de quoi ruiner l'Eglise tout entière » (113),

(108) I, 36-48.

(109) I, 528-530.

(110) Livre I, chapitres XV, XVI, XVII.

(111) I, 224.

(112) I, 225.

(113) I, 230.

commente Anatole France. Naturellement, quand Jeanne d'Arc se trouve non plus devant les Armagnacs de Poitiers, mais devant les théologiens de Rouen, inféodés au parti anglo-bourguignon, elle s'élève contre eux avec plus de force encore : « Ce qui éclata tout de suite entre ces théologiens et cette jeune fille, ce fut la haine et l'horreur réciproques. » (114). La raison de cette haine est dans le fond la même que jadis. Anatole France l'explique dans les deux cas par l'« antipathie que les saintes ignorantes, les belles inspirées, d'esprit libre, capricieux, ardent, éprouvaient naturellement pour les docteurs enflés de leur science et tout raidis de scolastique » (115). Jeanne d'Arc est donc dotée par France d'un « esprit libre » en deux circonstances de sa vie, elle qui d'autre part, selon lui, se laisse si facilement diriger. France se contredit : cette contradiction entre dans la logique de sa pensée. Il s'applique dans le reste de l'ouvrage à détruire par l'intérieur la notion de sainteté, à ramener Jeanne d'Arc à la mesure des médiocres : mais lorsque la « sainte » se trouve en présence des représentants de l'église officielle, il ne balance pas, il choisit contre l'Eglise. L'Eglise est la grande ennemie de France, son ennemie toujours vivante. C'est en dernière analyse contre elle qu'il écrit la *Vie de Jeanne d'Arc*. Son anticléricalisme le conduit à faire de Jeanne la victime de cette Eglise, qui voudrait maintenant la prendre pour patronne : la victime de l'Eglise de France, représentée par la Sorbonne, de laquelle procèdent même les clercs de Poitiers. Ceux-ci ont approuvé Jeanne d'Arc par politique : mais elle n'en a pas moins senti en eux l'esprit qui devait la perdre à Rouen, la lourde, l'impitoyable théologie scolastique qu'Anatole France identifie à l'Eglise même. L'occasion est trop belle pour lui : il exagère l'isolement de Jeanne d'Arc, il la dote d'une surprenante originalité ; il invente l'opposition qu'elle aurait manifestée devant les théologiens à Poitiers (en fait, nous avons très peu de renseignements sur eux : peut-on conclure d'un moment d'impatience de Jeanne d'Arc contre l'un d'eux à sa haine contre l'assemblée entière ?). Enfin, France minimise l'influence anglaise, pour faire du procès celui de la Sorbonne contre l'esprit de liberté. « Brûlée par les Anglais, c'est bientôt dit. Un procès fait par un évêque et le vice-inquisiteur avec le concours de l'Université n'est pas un procès anglais ; c'est un procès à la fois très gallican et très catholique. » (116). Alors que les catholiques de 1908 soutenaient que l'évêque Cauchon, désavoué par l'Eglise, était une créature des Anglais, Anatole France écrit : « L'évêque était à la dévotion du Régent, mais sur les formes il ne cédait point. » (117). Il démontre que le procès de Rouen fut régulier, approuvé par l'Eglise jusque dans ses procédés les plus révoltants : si Jean d'Estivet se déguise pour obtenir frauduleusement des aveux de Jeanne prisonnière « ce promoteur, en se donnant l'apparence d'un pauvre prisonnier, accomplissait les fonctions les plus régulières de la justice instituée par Innocent III » (118). Et France de citer, avec une satisfaction sensible, un passage du *Tractatus de haeresi*, qui servit à l'Inquisition, dit-il, pour justifier le procédé. C'est compromettre l'Eglise tout entière, montrer sa cruauté, son incompréhension, sa raideur : c'est atteindre directement le but que France se propose d'une façon moins visible dans le reste du livre.

(114) II, 252.

(115) II, 254.

(116) II, 430.

(117) II, 369.

(118) II, 244.

Son interprétation est suivie et satisfaisante en elle-même : restreindre l'influence anglaise, croire en la toute-puissance de la Sorbonne sur les théologiens et dresser contre eux Jeanne d'Arc, c'est affaire d'opinion personnelle. On peut discuter à l'infini sur les textes. Mais le rôle que Jeanne d'Arc joue dans ces circonstances est en contradiction avec tout ce que France en dit ailleurs. Il faut sans doute en accuser la composition morcelée du livre, commencé depuis plusieurs années ; mais surtout l'anticléricisme qui est une des caractéristiques de l'esprit de France, et la plus importante. Pour accabler l'Eglise, Anatole France adopte, dès qu'il s'agit des théologiens, les idées d'un autre anticlérical militant : Michelet, dont l'œuvre, combattue mais respectée, avait dominé la jeunesse du Second Empire. Seulement la Jeanne d'Arc de Michelet est cohérente. Celle d'Anatole France ne l'est pas, parce qu'elle est un prétexte de lutte.

Sur un autre point, France s'est laissé entraîner par ses opinions politiques : il imagine volontiers des conflits entre les nobles et les bourgeois, entre les nobles et le peuple. Il a beau, dans l'Introduction, soutenir qu'il s'est fait une âme du xv^e siècle : on ne peut se défendre de penser qu'il transporte souvent à cette époque la théorie socialiste de la lutte des classes. Les nobles conduisent Jeanne d'Arc à Orléans pour s'en servir ; mais les bourgeois « qui dès le mois de février avaient pris la chevalerie en défiance et en haine » ne reconnaissent plus pour chef que la Pucelle, et les nobles sont joués : « Cette fillette [...] leur causait le plus grand dommage qu'ils pussent éprouver ; elle les réduisait à rien. » (119). Jeanne d'Arc est alors douée d'une indépendance extérieure par rapport à son entourage de nobles : elle est l'incarnation du peuple, malgré ce que dit France, ailleurs, de sa docilité. Toute histoire du siège d'Orléans est fondée sur cette opposition entre Jeanne et la noblesse : mais quels documents la prouvent ? Le journal du Siège, la chronique de la Pucelle, le procès de réhabilitation : tous documents très douteux, de l'avis même de France.

Anatole France est même allé plus loin ; il a soutenu que les pauvres gens du temps n'avaient point la notion de patrie, parce que pour eux n'existaient ni Armagnacs, ni Bourguignons, ni Anglais : ils connaissaient seulement les horreurs de la guerre, dont ils souffraient par la faute de l'un ou de l'autre parti. Et l'on dirait cette fois que Jeanne d'Arc a perdu le sens du peuple, à mesure qu'elle progressait dans les honneurs : elle se croit sainte et inspirée, elle s'oppose plus volontiers aux nobles, depuis qu'elle a mené le Dauphin au sacre : mais cette opposition n'a plus de sens. Car elle s'imagine, durant la chevauchée vers Compiègne, que le bon peuple qui va au-devant d'elle en criant : « Noël ! » (120) est bien réellement attaché au roi, tandis qu'Anatole France, pour prouver l'indifférence populaire, entremêle aux acclamations le souvenir de tous les crimes que commirent les Armagnacs dans les campagnes du Soissonnais. Son opinion semble à tout le moins forcée : transposer au xv^e siècle l'adage socialiste : « les prolétaires n'ont pas de patrie », c'est oublier que les pauvres gens avaient un sentiment très vif de leur rattachement à la couronne royale, un amour très réel pour le nouveau roi de France : les adresses et suppliques qu'ils lui adressèrent après le sacre, de toutes les régions du royaume, en sont les preuves. Là encore, Anatole France a modifié la figure de Jeanne d'Arc et les sentiments du peuple, pour les rendre conformes à la lutte qu'il menait.

(119) I, 317.

(120) II, 11-17.

Toutes ces contradictions et ces affirmations hasardeuses n'apparaissent que peu à peu. Le lecteur n'a point le temps ni la patience de vérifier les références ; il les voit en bon nombre au bas des pages, et ne songe même pas à s'étonner qu'Anatole France recoure si souvent aux pièces qu'il déclare suspectes dans sa Préface. D'autre part, l'auteur excelle à fondre les contradictions dans un style à la fois lent et facile, que l'on peut comparer à celui de Renan : on ne soupçonne pas, à première lecture, que l'ouvrage est composé d'articles datant parfois de plusieurs années. Si un trait psychologique de l'héroïne semble au cours du récit s'opposer à un autre, c'est après tant de gradations prudentes, avec tant de demi-teintes, que l'on est tenté, au lieu de prendre l'auteur en flagrant délit de contradiction, de le féliciter pour son habileté à analyser une âme aussi complexe. Ce n'est d'ailleurs pas une idée à rejeter absolument : Anatole France aimait à étudier les mille aspects des êtres et des choses, et il faut passer sous silence bien des prétendues erreurs que les critiques hostiles lui reprochèrent, sans comprendre la profondeur psychologique de certains passages de la *Vie de Jeanne d'Arc*.

Mais à relire le livre, on voit que le style lui-même n'est pas aussi uni, aussi bénin qu'il semble tout d'abord. Anatole France n'avait point l'esprit aussi paisible que Renan, et la violence de son caractère s'exaspérait dans la lutte : quelque soin qu'il ait pris pour rendre sa langue agréable et coulante, on rencontre parfois, au cours de l'ouvrage, des phrases qui arrêtent, comme des blocs d'ironie et d'âcreté. C'est Renan, mais c'est aussi Voltaire. France aime se moquer des saints : « Monseigneur saint Denys avait laissé prendre son abbaye par les Anglais » (121) ; sainte Catherine, en son temps, avait montré que le Messie avait été annoncé par la Sibylle, et « les docteurs ne purent rien opposer à des arguments si solides » (122) : il y a beaucoup d'impertinence francienne dans les deux derniers mots. L'impertinence se glisse aussi dans les phrases où France parle des miracles en faveur des saints : « Peut-être ces miracles eussent-ils été moins fréquents si les Anglais avaient entretenu plus de monde en France [...] ils favoriseraient grandement l'intervention de Madame sainte Catherine. » (123). « Par l'intercession de saint Julien, et probablement avec l'aide de Collet de Vienne, messenger du roi, Jeanne trouva logis en ville. » (124). Le duc d'Alençon échappe, grâce à la Pucelle, à un boulet de canon qui tue à sa place le sire de Lude ; tous crient au miracle. Bonne occasion pour France de se divertir : « Sans doute la Pucelle était venue pour le sauver, et elle n'était pas venue pour sauver le sire de Lude. Les anges du Seigneur viennent pour le salut des uns et la perte des autres. » (125). Si une prophétie de l'héroïne ne se réalise pas, Anatole France rappelle avec une feinte candeur que « les docteurs expliquent comment les prophéties des véritables prophètes peuvent ne pas toutes être vraies. » (126). L'auteur entreprend-il de dire l'importance accordée à la virginité par le Moyen-Age, il ne peut se tenir de conter, en correctif, l'histoire de la jeune fille qui « éprouva qu'on peut pécher gravement contre l'Eglise de Dieu en refusant de forniquer avec un clerc dans une vi-

(121) I, 35.

(122) I, 43.

(123) I, 120.

(124) I, 180.

(125) I, 413.

(126) I, 402.

gne » (127) : anecdote saugrenue qu'eût aimée le XVIII^e siècle. On pourrait citer bien d'autres phrases où apparaît l'esprit anticlérical d'Anatole France (128) ; en fait, l'ironie circule à travers tout le livre et donne au style, malgré sa lenteur archaïsante, un air de moquerie et de désinvolture, soit qu'Anatole France qualifie l'entourage de frère Richard de « béguinage volant » (129), soit qu'il insinue en donnant aux mots leur double sens : « tout dans cette armée allait à la grâce de Dieu » (130), soit qu'il accorde à l'œuvre de Wallon « un fanatisme modéré » (131). En somme, si la langue de l'auteur convient parfaitement à une histoire du XV^e siècle, l'esprit est en opposition directe avec elle. Il se glisse dans le récit, et le lecteur s'en imprègne presque sans le vouloir. France avait longuement poli son instrument de lutte : il avait adouci certaines affirmations trop violentes, pour donner plus d'unité au ton. Mais son anticléricalisme affleure encore et donne à son ouvrage une vigueur qui en révèle le dessein.

Anatole France a modifié au cours des années la figure de Jeanne d'Arc suivant les exigences de l'actualité : ses articles, son livre répondent à des nécessités du moment ; et, parce qu'il jugeait urgent le combat contre l'Eglise, il n'a pas évité la partialité, l'emploi de sources douteuses, les contradictions internes. Ce n'est pas à dire qu'il les ait cherchées consciemment ; mais il a passé une trentaine d'années à concevoir sa Jeanne d'Arc, et les stratifications successives de sa pensée demeurent distinctes dans son ouvrage définitif : en retraçant le siège d'Orléans, il ressent le même enthousiasme que dans les années 1880 ; il présente aussi dans son livre la Jeanne d'Arc hallucinée des années 1890, la Jeanne d'Arc dirigée des années 1896-1900, et même, dernier et surprenant avatar, une Jeanne d'Arc anticléricale qui ressemble à celle de Michelet. Mais toutes ces conceptions de Jeanne d'Arc, sauf la première qui tient peu de place dans le livre de 1908, aboutissent à travers divergences et contradictions à une même entreprise : attaquer l'Eglise, qui veut glorifier la Pucelle et dont le pouvoir croît de façon dangereuse selon France. Aussi ne faudrait-il pas croire qu'Anatole France ait voulu faire œuvre d'historien calme et objectif : il a repris, et non sans préméditation, les procédés de Voltaire, qui, sous couleur de rendre l'histoire rationnelle, la déforme bien souvent. Il a même repris beaucoup des idées de Voltaire sur la Pucelle. France ne s'intéressait pas à Jeanne d'Arc sans un certain agacement. Il trouvait là un sujet de choix pour exercer l'anticléricalisme foncier de son caractère.

A peine le livre paru, ce fut une véritable levée de boucliers. Nul ne se méprit sur sa portée, surtout pas les écrivains catholiques qui adressèrent à Anatole France les mêmes reproches, les mêmes injures qu'à Voltaire. Le père Ayrolles écrivit un pamphlet intitulé : *La prétendue vie de Jeanne d'Arc de monsieur Anatole France, monument de cynisme sectaire* (132) ; le chanoine Bricout attaqua l'ou-

(127) I, 242.

(128) Par exemple, l'anecdote de l'enfant de Lagny, « qui, faute d'eau, était mort ennemi de son Créateur... Et dire que par un peu d'eau la mort eût été détruite ! » (II, 152).

(129) II, 110.

(130) I, 409.

(131) I, LXVII.

(132) *Etudes*, II, pp. 229-255. 1909. Ed. en brochure, 1901.

vrage sur un ton plus courtois (133) ; articles et compte-rendus se succédèrent dans les revues de droite (134).

Mais ce qui pourrait étonner davantage, c'est la mollesse avec laquelle les amis d'Anatole France, libre-penseurs ou anticléricaux, soutinrent l'ouvrage. Il était pourtant, constatèrent-ils, remarquablement écrit, et il établissait avec talent et autorité plusieurs points de l'histoire : l'ignorance stratégique de Jeanne d'Arc, les raisons probables de son succès, les légendes qui couraient à son époque. G. Monod (135), Salomon Reinach (136), reconnaissent ces qualités, mais ils défendent le livre un peu comme on défendrait une cause perdue. C'est qu'ils voient bien que certaines assertions en sont insoutenables : par exemple et surtout, l'idée que Jeanne d'Arc a été dirigée par l'entourage du roi. Puis cette Jeanne d'Arc médiocre, confondue dans la masse, ne leur plaît pas, non plus que le ton ironique avec lequel Anatole France en parle. Pour être anticatholique, cette Jeanne n'est pas celle des francs-maçons et des libre-penseurs : les milieux laïques préfèrent l'ériger en héroïne, en malheureuse victime de l'Eglise et d'une royauté oppressive. La Pucelle de la Troisième République est une patriote, calquée sur celle de Michelet (137). Anatole France s'est trop éloigné de la conception officielle.

Ce qui en fait a rendu vaine sa polémique, c'est qu'elle procédait d'un esprit qui ne répondait plus à celui de l'époque. La Jeanne d'Arc rationnelle et noyée dans son siècle est celle d'un disciple de Taine : entre le premier article qu'écrivit France sur elle, en 1876, et le livre de 1908, il y a une différence d'information, non une différence fondamentale. La Jeanne d'Arc malade et dirigée de l'extérieur est celle d'un disciple de Voltaire. Anatole France ne peut s'empêcher d'introduire l'ironie dans ses récits, même et surtout lorsqu'il aborde des sujets mystiques. Or, en 1908 et 1909, il n'était plus question de parler ainsi des phénomènes religieux dans les milieux cultivés, quelle que fût l'attitude qu'on adoptait d'ailleurs envers eux. On marquait au moins du respect pour les manifestations de la cons-

(133) J. Bricout : « Jeanne d'Arc », *The Catholic World*, 1908, tome 88.

Voir aussi Ph.-H. Dunand : *La Vie de Jeanne d'Arc de M. Anatole France et les documents*, Paris 1908.

(134) Voir *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1908, tome 44, pp. 921-934, René Doumic, « La Jeanne d'Arc de M. Anatole France », et 15 avril 1909, compte-rendu par Wyzewa du livre de Lang (1). Ce dernier fit paraître en 1909 un livre qui relevait les principales erreurs de France, *La Jeanne d'Arc de M. Anatole France*. Lorsque parut en 1910 le *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc* de Péguy, les critiques de droite, Maurras, Drumont, Lasserre, Barrès, furent unanimes à louer l'œuvre en l'opposant souvent à celle de France (voir notamment Barrès, « Une Jeanne d'Arc en 1910 », *Echo de Paris*, 28 février 1910.) La confusion qui se fit à propos de l'œuvre de Péguy entre la foi chrétienne et le nationalisme (voir A. Béguin, *Histoire du Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, éd. Club du Meilleur Livre, 1956), s'explique par la valeur politique traditionnellement attachée à Jeanne d'Arc depuis le début de la Troisième République.

(135) *Revue historique*, 1908, tome 98, juillet-août, pp. 410-416.

(136) *Revue critique d'histoire et de littérature*, 19 mars 1908, 11 mars 1909, 10 février 1910. Bien que Salomon Reinach fût un allié politique d'Anatole France, il dénonça beaucoup d'erreurs dans sa *Vie de Jeanne d'Arc*.

A. Aulard (*La Révolution française*, t. 77, 1924, reproduisant un discours sur « Anatole France historien ») déclare qu'il voit Jeanne d'Arc plus grande que ne l'a vue France.

(137) Voir « La guerre de Cent Ans », dans l'*Histoire* Lavis et Rambaud, 1894.

(1) « Une biographie anglaise de Jeanne d'Arc », tome 50, p. 911-935.

science mystique, on les admettait comme faits historiques, ayant une valeur en eux-mêmes. La plus importante cause de cette évolution est sans doute l'influence qu'exerçait sur les esprits la philosophie bergsonienne. Le livre d'Anatole France venait trop tard et procédait d'une pensée démodée.

France ne répondit point à ses contradicteurs, sauf pour feindre, dans sa préface de 1909, de considérer leurs arguments comme négligeables. Il ne parla plus guère de Jeanne d'Arc. (Pourtant, en 1913, dans une lettre, il défend encore son point de vue) (138). Il avait d'autres préoccupations : la politique suivie par le gouvernement français le jeta dans des luttes plus journalières, et sa vie privée fut agitée et malheureuse.

La Vie de Jeanne d'Arc demeure une de ses œuvres les plus significatives, parce qu'elle porte la marque de son tempérament. Il faut se rappeler que la Troisième République avait fait de Jeanne d'Arc une figure officielle et que l'Eglise catholique tenait à la sanctifier, pour comprendre quelle valeur pouvait avoir un ouvrage sur Jeanne d'Arc. Péguy écrivit dès 1897 sa volumineuse trilogie, en 1910 le *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*. Il admire Jeanne d'Arc parce qu'elle réalise à ses yeux le plus haut idéal humain, le saint qui est en même temps un héros. Après la crise de l'affaire Dreyfus, il en fit le symbole de l'unité de tous dans la foi. Il est caractéristique qu'Anatole France, à peu près à la même époque, se soit emparé du même sujet pour combattre l'Eglise avec les armes de Taine et de Voltaire.

(138) Lettre à W. Ewans, directeur de *The Nation*, 11 décembre 1913. B. N. (IV, folio 115) « Toutes les assertions qu'on trouve dans mon livre sont fondées sur des textes et ce ne sont pas quelques fautes d'impression dans les notes qui peuvent faire suspecter ma bonne foi, qui est parfaite. Mon seul tort fut d'expliquer ce qu'on veut laisser inexplicable [sic] et d'avoir percé le mystère. Ce tort je l'assume volontiers. »

TROISIEME PARTIE

LA POLÉMIQUE AU SERVICE D'UN PARI
(1908-1924)

CHAPITRE XIII

L'ILE DES PINGOUINS, REVOLTE CONTRE L'ECHEC

L'Île des Pingouins surprend dès l'abord par un ton de violence lourde que France n'avait jamais employé systématiquement. L'écrivain attaque de tous côtés, et sans cette politesse par laquelle il amène doucement le lecteur à ses vues dans *l'Histoire Contemporaine* ou *La Pierre Blanche*. Anatole France dit assez, au cours de son livre, que la décomposition de l'affaire Dreyfus est une cause de son amertume ; mais cette circonstance politique (à laquelle il faut joindre l'échec sanglant de la révolution russe) n'explique pas à elle seule la sécheresse désolée qui règne dans le roman. Sa violence est dans sa structure même.

Il est constitué par une réunion d'articles parus entre décembre 1905 et février 1908 dans le *New-York Herald*, *l'Illustration* et le *Journal* (1) ; France les a parfois modifiés de façon caractéristique, et il les a complétés en leur ajoutant les livres IV, VI et VII de l'édition définitive. Cette constitution est désordonnée : le lecteur passe d'un conte de Noël (2) à un pastiche de Virgile (3) et à une allégorie transparente (4). Anatole France avait l'habitude de former ainsi ses romans, mais en leur donnant ensuite une apparence d'unité ; au contraire, *l'Île des Pingouins* demeure chaotique ; le livre entier grimace. C'est que sa composition est en elle-même une malice de France, une revanche sur l'histoire et les historiens. La polémique fait ici partie constituante du roman et l'informe. France a couru les risques que comporte une emprise étrangère à la littérature.

L'Île des Pingouins est écrite au moment de la préparation la plus fiévreuse de *La Vie de Jeanne d'Arc*. En 1905, 1907, 1908, paraissent des articles sur la campagne du Sacre, la lettre aux Hussites, la prise de Jeanne d'Arc (5). Le démarquage est constant de ces ar-

(1) *New-York Herald*, édition européenne : 17 décembre 1905 : pp. 3-4-5. « Île des Pingouins, [sic] conte de Noël par Anatole France » — 8 avril 1906 : « Le dragon de l'île d'Alca » (pp. 5-6) — 16 décembre 1906 : « Agaric et Cornemuse. Histoire pingouine » (pp. 3-4) — 15 décembre 1907 : « L'histoire sans fin » (pp. 3-4).

Journal — 20 juillet 1906 : « Qu'il est très difficile d'écrire l'histoire des Pingouins ».

Illustration (Supplément littéraire) 1^{er} février 1908 : « Descente de Marbode aux Enfers » et « La première assemblée des Etats de Pingouinie ».

(2) *New-York Herald*, 17 décembre 1905.

(3) *Illustration*, 1^{er} février 1908. (Descente de Marbode aux Enfers.)

(4) *Illustration*, 1^{er} février 1908. (La première assemblée des Etats de Pingouinie.)

(5) Voir chapitre précédent, notes 98 et 99.

ticles à ceux qui formèrent l'*Ile des Pingouins*. Une première version de la Préface de l'*Ile des Pingouins* parut dans le *Journal* du 20 juillet 1906, et c'est dans cet article que France exprime l'idée qui l'a conduit dans tout le livre : railler les historiens, ses rivaux et ses ennemis, au moment où il écrit une histoire si peu conformiste de l'héroïne officielle. Sans doute, la *Vie de Jeanne d'Arc* ne parut en volume qu'au début de 1908, soulevant alors le scandale. Mais lorsque France dirigeait en 1906 ses attaques contre les historiens, il n'agissait nullement par prescience. Il préparait depuis longtemps, au su de tous, son ouvrage sur Jeanne d'Arc ; le premier volume fut annoncé pour 1902, et, dès 1901, le bruit courait qu'Anatole France refaisait en prose la *Pucelle* de Voltaire (6). En 1904, le livre était à nouveau attendu (7). Lorenzo di Bradi écrivit qu'Anatole France faisait prévoir un scandale semblable à celui qu'avait soulevé Thalamas (8). En 1906, le *Cri de Paris* (9) rapporta que Lavis, qui surveillait la tenue des articles historiques dans la *Revue de Paris*, avait coupé, comme peu convenables, les phrases : « Jeanne d'Arc n'était pas très forte en géographie. Son bon ange ne l'était pas davantage », dans l'article d'Anatole France paru le 15 février.

Le scandale existait donc lorsque France publia « Qu'il est très difficile d'écrire l'histoire des Pingouins », comme une riposte aux historiens officiels. Plusieurs passages en ont été conservés dans la rédaction définitive ; mais le ton général est plus sarcastique dans la version de 1906. Une anecdote compose la première partie : elle concerne « l'illustre maître » du Clos des Lunes qui emploie « un jeune homme distingué d'esprit, simple de manières », M. Réginald Colin, à recueillir les chants pingouins à la Bibliothèque Nationale. Un jour qu'il va l'y chercher, il a la surprise de ne point l'y trouver ; il décide d'employer son attente à une promenade dans le square Louvois. « J'avais fait à peine quelques pas sur le sable des allées étroites et sinueuses, quand mon oreille fut frappée par des éclats de rire qui partaient d'un banc. Une voix jeune, un peu acide, une voix de femme s'éleva, qui disait : « Pas de blague, Régi, fais ton poème pingouin. Sans ça ta poire n'aboulera pas ses vingt-cinq ronds, et nous ne pourrions pas aller nous balader samedi à la campagne. » Du Clos des Lunes en ressent une surprise pénible, mais sa crédulité n'en est point absolument ébranlée : « Depuis lors [déclare-t-il] quand M. Réginald Colin m'apporte des poèmes pingouins, je ne les accueille qu'avec une extrême circonspection [...] La critique doit se garder des excès de la crédulité. Toutefois, je me défendis de tomber dans l'excès contraire en condamnant indistinctement tous les produits de la muse pingouine recueillis à la même source. Une saine critique n'admet ni ne rejette rien sans examen ». On reconnaît dans la dernière phrase un des principes les plus répandus de l'école historique. L'attaque est trop directe : l'anecdote, dans sa vulgarité si peu coutumière (10) d'Anatole France, conserve une allure véridique ; et l'écrivain apprend au lecteur que le premier tome des Chants

(6) *Cri de Paris*, 20 et 22 décembre 1901.

(7) Lorenzo di Bradi, *Chroniqueur de Paris*, 24 novembre 1904. (Le tome I était imprimé : voir note 102 p. 570.)

(8) Voir chapitre précédent, note 95.

(9) *Cri de Paris*, 18 mars 1906.

(10) Les anecdotes rapportées dans les discours recueillis dans *Trente Ans de Vie Sociale* ne sont jamais aussi vulgaires. Tout au plus peut-on rapprocher de celle-ci la scène où Madame Worms-Clavclin est décrite dans sa superstition, *Echo de Paris*, 28 avril 1896, « Les idées de M. Lantaigne » (*non repris*).

Pingouins a été couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Plus loin, il livre avec gravité son imaginaire diplôme de l'Académie Rabelais à Oxford, délivré au nom du bon sens et de la charité évangélique dans une langue caricaturale : « Nous n'avons pu trouver mieux que de vous soumettre la proposition avant-dite. J'aurais voulu le faire dans des termes mieux choisis et plus idiomatiques, mais le bon vouloir y est, toutefois, et l'ami de l'abbé Jérôme comprendra que la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a ». La violence d'Anatole France vise évidemment les corps constitués, les organisations officielles ; c'est qu'il était pour l'Académie française un objet de réprobation, comme historien athée de Jeanne d'Arc et comme préfacier de Combes (11).

Mais cet article le découvrait trop crûment : la Préface de *l'Ile des Pingouins* supprime le diplôme de l'Académie Rabelais et remplace l'anecdote concernant du Clos des Lunes par l'histoire de Fulgence Tapir, mort écrasé sous un flot de fiches (12). Grosse ironie sans doute, mais convenablement allégorique et dans le ton du livre.

Dans l'article du *Journal* comme dans la Préface, Anatole France a eu l'habileté de mettre ses griefs contre les historiens dans leur propre bouche, sous forme de conseils qu'il rapporte avec une feinte naïveté. Il serait difficile à un académicien de leur reprocher plus directement leur conformisme (« ne négligez aucune occasion d'y exalter les vertus sur lesquelles repose la société... A cette condition vous réussirez dans la bonne compagnie » (13)) et leur manque de conscience (« pourquoi composer une histoire, quand vous n'avez qu'à copier les plus connues, comme c'est l'usage ? » (14)). C'est en songeant à l'accueil déjà fait à ses articles sur Jeanne d'Arc et à celui qu'il prévoyait pour le livre lui-même que France a écrit : « Le lecteur n'aime pas à être surpris [...] Ne tentez pas de l'éclairer, il criera que vous insultez à ses croyances. » (15).

La Préface renseigne donc sur les griefs précis, immédiats, que France avait contre les historiens. Il en avait aussi contre l'histoire, et ceux-ci n'étaient pas nouveaux. La préparation de la *Vie de Jeanne d'Arc* les avait seulement exaspérés : multiplicité des sources, long travail érudit que France avait en partie confié à un secrétaire (16), témoignages contradictoires. On ne trouve pas trace de ces difficultés dans la *Vie de Jeanne d'Arc*, qui est aussi unifiée que possible. Anatole France s'en est vengé au début de *l'Ile des Pingouins*, en reprenant d'ailleurs une pensée qu'il nourrissait depuis longtemps. Pour trouver un exposé aussi complet de ses griefs contre l'histoire, il faut en effet se reporter à un article du 13 mai 1888 (17), où France reprenait et complétait une célèbre page de *Sylvestre Bonnard* sur le

(11) Cf. François Cruey, *Aurore*, 22 décembre 1903 : « Autour d'une préface ».

(12) *I. P.*, p. XV.

(13) *I. P.*, p. V ; *Journal* du 20 juillet 1906, « Qu'il est très difficile d'écrire l'histoire des Pingouins », III, conclusion de l'article, qui était ainsi plus directement significatif que la Préface de *l'Ile des Pingouins*.

(14) *Ibidem*, IV.

(15) *Ibidem*. Comme les journaux avaient déjà blâmé les articles que France avait consacrés à Jeanne d'Arc, on ne peut proprement dire que la Préface de *l'Ile des Pingouins* soit « une riposte avant la lettre » (30 *A*, XLII).

(16) Jean-Jacques Brousson, qui lui écrivait dès le 24 août 1905 : « Maître, Calmann-Lévy m'effeuille avec mesure la jeunesse de votre fille Jeanne d'Arc. Ah ! les jolies pages printanières ! » (*Franciana* 1905, p. 126 — 24 août 1903).

(17) « Les torts de l'histoire », *Vie littéraire* II, pp. 100-109. *Temps*, 13 mai 1888.

même sujet (18). Mais cet article gardait un ton modéré, alors que la Préface de l'*Ile des Pingouins* trahit l'irritation que l'écrivain ressentait à cause de ses propres recherches ; il faisait porter la hargne que lui inspiraient les historiens sur l'histoire elle-même, leur histoire d'allure grave et scientifique. Mais ce n'est pas en déformant systématiquement sa pensée qu'il lui donne le ton qui convient à la lutte ; quelques passages de la Préface reprennent textuellement l'article : « L'embarras de l'historien s'accroît avec l'abondance des documents [...] car les témoignages sont toujours contradictoires et toujours inconciliables. Sans doute, les raisons scientifiques de préférer un témoignage à un autre sont parfois très fortes. Elles ne le sont jamais assez pour l'emporter sur nos passions » (19).

« Il pourra bien y avoir, à l'avenir, une histoire plus sûre, une histoire des conditions de la vie [...] Mais, pour se constituer, elle a besoin d'une multitude de statistiques qui font défaut jusqu'ici chez tous les peuples et particulièrement chez les Pingouins. » (20).

L'effet de violence et de raillerie est obtenu par la dispersion de ces passages sérieux, dans un texte composé d'anecdotes qui détendent le lecteur et où ne sont épargnés ni jeux de mots, ni oppositions de termes (« J'ai fouillé sur le rivage de l'Océan un tumulus inviolé ; j'y ai trouvé, selon la coutume, des haches de silex [...] et une pièce de vingt sous à l'effigie de Louis-Philippe 1^{er}, roi des Français » (21)). Surtout, le plaidoyer en faveur de l'histoire qu'Anatole France prononçait éloquemment en 1888 (22) ne se trouve plus dans la Préface de l'*Ile des Pingouins*, où rien ne vient balancer l'attaque. L'omission est volontaire : dans la *Vie de Jeanne d'Arc*, France écrit les louanges de l'historien qui pèse les témoignages, et fait revivre en portraits ou en descriptions les siècles passés. France s'est permis consciemment et par système, dans l'*Ile des Pingouins*, toutes les attaques qu'il s'était interdites dans un ouvrage d'érudition. L'âcreté qu'il montre dans sa Préface s'explique non seulement par ses démêlés personnels avec les historiens, mais encore par un retour contre lui-même. Cette intelligence sensible aux aspects contradictoires des choses ne pouvait souffrir de se fixer, comme il est nécessaire dans un livre d'histoire, et courait aussitôt à l'excès contraire.

On peut dire en ce sens que l'*Ile des Pingouins* est moulée en creux sur *La Vie de Jeanne d'Arc* et lui doit sa structure. L'histoire y est objet de polémique. La raillerie de France ne peut jamais s'épanouir que si elle rejoint des thèmes d'intérêt général : ici, elle travestit les ouvrages que les historiens sérieux ont l'habitude d'écrire. C'est une règle pour eux de laisser à chaque époque une place proportionnée à l'ensemble, de n'en omettre aucune dans une histoire générale, de faire un ouvrage lié et équilibré. L'*Ile des Pingouins*, au contraire, comporte un déséquilibre qui frappe : le récit des origines et de la fondation de l'Etat Pingouin prend 108 pages de l'édition courante ; le Moyen-Age et la Renaissance, cinquante, la

(18) *Crime de Sylvestre Bonnard*, 310-312.

(19) I. P., II. *Journal*, article cité, II. *Vie Littéraire*, article cité, p. 103 : « Venant à examiner la valeur des témoignages et la créance due à la tradition, M. Bourdeau établit aisément que la constatation des faits par l'historien est toujours une opération malaisée et de succès incertain. »

(20) I. P., VIII-IX. Dans le *Journal*, le passage ne se trouve pas. *Vie littéraire*, article cité, pp. 105-106.

(21) I. P. I, *Journal*, article cité, II.

(22) *Vie Littéraire*, II, pp. 107-109.

Révolution et l'Empire onze (23). En revanche, la période qui correspond au boulangisme, à l'affaire Dreyfus et aux ministères qui l'ont suivie s'étale sur deux cent deux pages, alors qu'elle ne porte que sur une vingtaine d'années de la politique française (24). Voilà un exemple caricatural de cette partialité qui pousse l'historien à insister sur les événements qu'il a lui-même vécus (25). A l'intérieur de cette histoire déséquilibrée, France passe d'un récit purement mythique, comme la vie de saint Maël, le baptême des Pingouins, les Premiers voiles et le Dragon d'Alca, à un conte comme l'assemblée au Paradis ou la descente de Marbode aux Enfers, ou à un travestissement de l'histoire réelle dans les livres III à VII ; il termine par un récit d'anticipation qu'un historien classique ne peut naturellement se permettre. Le style suit le mouvement du livre, caricatural le plus souvent, mais suave lorsqu'il s'agit de Marbode et de Virgile. France a profité de l'Assemblée au Paradis pour ajouter un autre déséquilibre : le temps y est absolument bouleversé par la prescience du Seigneur. Il annonce que deux cent quarante ans plus tard, « il ne se trouvera plus à Rome un seul clerc sachant le latin », ou que les pingouins transformés en hommes « se donneront des torts qu'ils n'auraient pas eus comme pingouins » (26). L'écrivain lui-même fait des rapprochements baroques entre les époques : « Paul Orose, auteur d'une histoire universelle que Bossuet devait plus tard imiter, se leva et supplia le Seigneur. » (27)

L'élasticité du temps est telle qu'Anatole France a presque passé sous silence des siècles importants. Le xvi^e siècle est rappelé en un paragraphe : « Les mœurs s'adoucissaient ; les hommes ne poursuivaient plus de leurs outrages les nymphes des fontaines, des bois et des montagnes... » (28) ; les hommes du xviii^e siècle sont dépeints en une phrase : « Instruits [...] à faire usage de la science et de la raison, [ils] s'en servirent contre ce qui restait des croyances ; la théologie raisonnable engendra la philosophie naturelle. » (29). Le choix de ces omissions n'est pas indifférent : car l'époque de la Renaissance et celle qui précéda la Révolution comptent parmi les préférées d'Anatole France ; toute son œuvre le prouve, les *Autels de la Peur*, ses articles au *Temps*, la *Rôtisserie*, le *Puits de sainte Claire*... Ce sont des époques privilégiées qu'il devait décrire complaisamment dans *La Révolte des Anges*. S'il les traite ici avec tant de désinvolture, c'est qu'il veut pousser au noir l'histoire des Pingouins. Pour la même raison, il a fait du Moyen-Age une peinture incomplète, violente : meurtres, guerres, pillages, nuit intellectuelle et morale. Non seulement c'est là une vue inexacte, mais encore Anatole France avait soutenu l'opinion contraire lors de ses démêlés avec les Parnassiens (30).

(23) « Les origines », livre I ; « Les temps anciens », livre II.

Livre III : « Le Moyen-Age et la Renaissance ».

Livre IV : « Les temps modernes. Trinco ».

(24) Livres V, VI, VII.

(25) Ce déséquilibre existe aussi dans *L'Eglise et la République*, où France insiste sur l'affaire Dreyfus beaucoup plus que sur les débuts de la Troisième République (voir chapitre XII).

(26) *I. P.*, pp. 32 et 43.

(27) *I. P.*, p. 41. Les *Adversus Paganos* de Paul Orose datent du Ve siècle.

(28) *I. P.*, p. 159.

(29) *I. P.*, p. 165.

(30) Le changement d'opinion de France sur le Moyen Age est d'origine purement polémique. On le note aussi dans *L'Eglise et la République* (voir chapitre XII). France rejoint alors dans sa haine du Moyen Age les Parnassiens et Michelet.

Ainsi écrit-il consciemment en mauvais historien qui tire à lui les faits et les dénature pour soutenir sa thèse.

France a poussé le persiflage jusqu'à doter son roman d'un appareil critique faussement sérieux. Il donne dans la Préface les détails zoologiques sur les Pingouins, établissant une bibliographie (31). La descente de Marbode aux Enfers, inventée de toutes pièces, s'accompagne de notes sur la traduction d'un passage de l'Énéide ou l'attribution de la « Copa » à Virgile (32). Il faut mettre cette caricature d'érudition en parallèle avec l'érudition réelle dont France fut obligé de s'entourer en écrivant *La Vie de Jeanne d'Arc* ; bibliographie qui fait corps avec la Préface, notes abondantes au bas des pages, qui donnent des références ou discutent une authenticité. La descente de Marbode parut en même temps que le premier tome de la *Vie de Jeanne d'Arc* (33). Le passage concernant les Pingouins fut ajouté par France à la première version de la préface de l'*Île des Pingouins*, sans doute en 1908, année où parut la *Vie de Jeanne d'Arc*. Par goût de la mystification, il a encore modifié un passage du « Dragon d'Alca ». Un article du 8 avril 1906 (34) place dans la bouche de Maël ce renseignement : « Pline l'Ancien nous apprend que la tête d'un dragon, mise sous le seuil d'une porte, fait le bonheur d'une maison. On compose avec ses yeux un onguent qui donne du courage... » La référence à Pline est exacte. Cela ne contente pas France, qui dans l'édition de 1908 supprime les paroles de Maël et les remplace par des paroles sur la virginité « non moins difficile à prouver qu'à garder. Pline nous enseigne, en son histoire, que les signes en sont imaginaires ou très incertains », pour le plaisir de mettre en note : « Nous avons cherché vainement cette phrase dans l'*Histoire naturelle* de Pline. » (ed) (35). Par goût de la mystification encore, France donne des traductions fantaisistes et très grossières : « Leur bec sublime (os subhme) » (36) ; il traduit « species inducibilis » par « espèce d'andouille » (37). Anatole France avait dû, pour sa *Vie de Jeanne d'Arc*, traduire bien du latin bâtarde ; et il avait trou-

Le passage où il parle des palimpsestes (p. 122) peut lui avoir été inspiré par un passage où de Potter (*Histoire philosophique...* citée IP, p. 33) rapporte un texte de Benvenuto d'Imola sur Boccace. Celui-ci trouve dans un état lamentable une bibliothèque de couvent, pleine de trésors. Les moines découpent et grattent les manuscrits pour en faire des psautiers qu'ils vendent aux enfants (de Potter, IV, 444-446). Voir aussi Michelet cité à propos des palimpsestes, *Vie Littéraire* I, 125-26.

(31) IP, p. VI. Ce passage ne se trouve pas dans l'article du *Journal*. Dans les manuscrits (nafr 11655), sous la rubrique « les Pingouins décrits par M. Leconte ». France développe avec amertume un parallèle entre les pingouins et les hommes : « Les enfants sont élevés en commun et mis sous la surveillance de pédagogues publics. C'est le système de Platon, de Thomas Morus, de Campanella, de Mably et de Babeuf [...] il existe parmi les pingouins des institutions sociales d'assistance [...] La société de ces oiseaux est en somme babouviste et semble réaliser assez parfaitement la république des Égaux. Mais il est plus facile de maintenir l'égalité parmi les Pingouins que de l'établir entre les hommes » (folio 4).

(32) IP, pp. 141 et 150. *Illustration*, 1^{er} février 1908, « Descente de Marbode aux Enfers ».

(33) 5 février, premier tome de la *Vie de Jeanne d'Arc*.

(34) *New-York Herald*, 8 avril 1906, « Le dragon de l'île d'Alca », X : « Comment Orberose se prépara la reconnaissance éternelle du peuple pingouin ».

(35) IP, p. 103.

(36) IP, p. VIII.

(37) IP, p. 114.

vé dans la *Légende Dorée*, par exemple, des jeux de mots aussi mauvais que les siens, sinon aussi grossiers (38).

L'Île des Pingouins est donc bâtie comme une dérision de l'histoire : étirements ou raccourcissements abusifs, omissions, inexactitudes, introduction du surnaturel et notes fantaisistes. Anatole France y prend systématiquement le contre-pied des principes prônés par les historiens officiels. Le roman souffre d'être aussi impérieusement soumis aux nécessités de la lutte : le manque de composition a beau être volontaire, il produit une fâcheuse impression ; le lecteur est ballotté de la légende à l'histoire, d'une époque à l'autre. A la distorsion du temps correspondent les sautes du style et le désagrément d'une fausse érudition étalée avec complaisance. Sans doute les romans de France se ressentent presque tous d'être écrits fragmentairement et selon l'actualité ; mais dans *L'Île des Pingouins*, le désordre est consciemment entretenu. Écrit à l'encontre de l'histoire, il lui manque la seule qualité que France reconnaissait à l'histoire en 1888 : être une œuvre d'art.

L'esprit qui dirige l'histoire des Pingouins est, comme sa structure, à l'inverse de l'esprit officiel. Les milieux républicains, des radicaux aux socialistes, étaient imprégnés de l'idée de progrès : Aulard et Jaurès le concevaient certes différemment, mais en faisaient le fondement de leurs ouvrages (39). Anatole France lui-même soutient cette conception dans la *Vie de Jeanne d'Arc* : « Je crois à l'union future des peuples et je l'appelle »... (40). Nier le progrès en 1908, c'était nier l'utilité même de l'histoire, qui devait avant tout servir de leçon politique. *L'Île des Pingouins* le nie d'une manière agressive. Tout d'abord, ce peuple des Pingouins est mal venu : il est né de l'erreur ridicule d'un vieillard demi-aveugle qui a baptisé des oiseaux. Devenus des hommes par hasard, les Pingouins n'ont point de passé ; la douceur d'une Antiquité leur manque. Ils sont donc dépourvus de cet héritage humaniste qui selon France rend la vie supportable, et leur nation est sans racine. Dans un univers aussi mal commencé, il est impossible qu'un événement quelconque soit favorable ; le Moyen-Âge et les Temps Modernes sont un tissu de crimes et de tromperies : mystification de sainte Orberose, « anarchie sanglante » pendant les guerres entre Pingouins et Marsouins, ruine causée par Trinco-Napoléon, « dragon plus terrible que celui [des] fables ». Aucun progrès si l'on passe à l'époque contemporaine : Obnubile voit la guerre s'étendre à l'univers, l'affaire Pyrot unit l'injustice aux sottes passions. Les rares personnages qui pourraient plaire sont tués par le ridicule : Maël est naïf, car il a baptisé les Pingouins, et faible, car il se laisse convaincre par le diable déguisé en religieux. Colomban, myope, petit, rabougri et naïf, discerne le dernier que « la lutte sera rude » ; Bidault-Coquille est rêveur et facilement abusé. Quant aux autres personnages, ils sont doués d'une sorte de mécanisme dans le mal : Brian le Pieux « ne pouvait s'empêcher de mettre à mort ceux

(38) Saint Grégoire fait venir le nom des Anglais de « angelus », des Déiriens de « de ira dei », et le nom du roi Allèle de « Alleluia » (Saint Grégoire le Grand, 12 mars). Dans la légende de sainte Pélagie, le nom des Lombards vient de « longues barbes » (29 novembre).

(39) Voir A. Aulard, « Définition historique de la démocratie », conférence à l'Union démocratique pour l'éducation sociale, 16 juin 1897. Repris dans *Polémique et histoire*, Paris 1904.

Jaurès, *Histoire socialiste de la Révolution*, Introduction, pp. 3-10.

(40) Préface de la *Vie de Jeanne d'Arc*, LXXVII.

qui avaient mieux chanté que lui » (41) ; Bosco le Magnanime « prit soin, pour s'assurer le trône, d'assassiner tous ses parents » (42). Les Nouveaux Atlantes comprennent les hommes dans le coût des guerres ; Eveline Clarence n'agit qu'en considération de son plaisir. Ce n'est point dans l'art que les hommes trouvent une consolation ; il n'est parlé que des poètes chrétiens de la décadence latine, Commo-dien, Prudence et Fortunat ; de la peinture des primitifs, que déteste Anatole France (43) ; enfin, de la « laideur immense et régulière » que revêt la capitale pingouine à l'apogée de la civilisation. Non seulement l'histoire ne connaît ni beauté ni bonté, mais elle se déroule sans aucune logique ; elle est toujours aussi catastrophique, malgré les efforts de Maël, d'Obnubile ou de Bidault-Coquille, et elle est bal-lottée du ciel à l'enfer, d'un siècle longuement conté à un siècle ef-fleuré.

Anatole France ruine tout l'espoir même du progrès dans le li-vre VIII, « L'Histoire sans fin ». Se réclamant du socialisme, il aurait dû développer une conception linéaire de l'histoire qui est celle de la *Vie de Jeanne d'Arc* ; un mois et demi avant la publication de celle-ci, il donne cependant au *New-York Herald* ce dernier livre de l'Île des Pingouins (44). Il serait injuste de voir là une duplicité, qu'Ana-tole France aurait bien naïvement et inutilement manifestée. La contradiction est plus profonde ; elle fait partie de son esprit même, prompt à saisir toutes les solutions possibles d'un problème et choi-sissant les possibilités extrêmes, suivant la thèse à démontrer. Son anticipation est ici à l'inverse de celle qu'il imagine dans *La Pierre Blanche* : elle admet une société capitaliste si profondément consti-

(41) *IP*, p. 110.

(42) *IP*, p. 115.

(43) Voir *Amateur d'Autographes*, 16 mars 1869, sur l'art byzantin qui exagéra « stupidement » les yeux et « multiplia les laideurs salutaires ».

Et : *Revue*, 1^{er} mars 1905, Paul Gsell : « La maison d'Anatole France » (pp. 84-89) (interview, *non repris*). France déclare : « L'enthousiasme moutonnier que provoquent les primitifs italiens me les rend [...] beaucoup moins sympathi-ques. Ruskin, qui les a inventés et qui a décrété, qu'ils étaient très supérieurs à Raphaël et à Michel-Ange, a fait cette trouvaille étonnante qu'il y a dans le corps humain des parties nobles et d'autres qui ne le sont point. La tête est noble, les jambes non. De sorte qu'il loue Margaritone d'avoir peint des Vierges dont la tête occupe le tiers de la hauteur totale et qui n'ont pour ainsi dire ni ventre, ni cuisses, ni jambes. Ces théories-là sont profondes. Mais si vous aviez demandé au vieux Margaritone pourquoi diable il faisait à ses Vierges des têtes si monstrueusement grosses, il vous aurait tout simplement répondu : qu'il avait gardé des modèles byzantins pour les têtes, tandis que les patrons des corps s'étaient égarés et que par conséquent il donnait le moins d'importance possible aux parties pour lesquelles il ne possédait aucune tradition de dessin. Voilà au fond tout le secret du sentiment expressif chez certains primitifs italiens ». Dans le chapitre V du livre III de *l'Île des Pingouins*, France raille Ruskin sous le nom de sir James Tuckett.

(44) *New-York Herald*, 15 décembre 1907, « L'Histoire sans fin ». Cette version offre quelques variantes par rapport au texte du roman. Les citations en exergue ne sont pas les mêmes ; une citation de la Bible (Genèse, XIX, IV) à la place de la citation de sir William Ramsay, un des fondateurs de l'atomisme, et du cryptogramme que France a élaboré par amusement (pour le lire, il suffit de remplacer chaque lettre par celle qui la précède dans l'alphabet : « Après s'être soustraite à l'autorité... ») Au sujet des anarchistes, France a écrit dans le *New-York Herald* : « Les Anarchistes eux-mêmes y étaient laborieux et réguliers, capables d'une action concertée et d'un travail méthodique. Il ne s'en trouvait que dans cette classe intermédiaire entre les riches et les pauvres et ils y étaient, sans doute, extrêmement rares ».

tuée que les catastrophes même ne peuvent l'ébranler. La gravité de ces catastrophes croît alors implacablement, jusqu'à ce que la société dépérisse puis recommence si exactement semblable, que le chapitre IV se clôt par les premières phrases du chapitre I. Sans doute France a-t-il choisi en partie cette fin pour son intérêt littéraire : elle ouvre de vastes perspectives qui se répètent à l'infini. Mais le dessein de l'*Ile des Pingouins* est autre ; l'Histoire sans fin nie en fait l'histoire qui est de mode depuis l'établissement du christianisme, une histoire qui ne revient jamais à son point de départ. France refuse l'idée de progrès soutenue par les historiens officiels ; mais sa polémique atteint aussi, et plus profondément encore, l'existence même de l'histoire telle que nous la concevons (45). Bossuet, dont France se moque dans l'*Ile des Pingouins*, écrit lui aussi une histoire rectiligne, dominée par les intentions de Dieu : ce qui domine au contraire l'*Ile des Pingouins*, c'est l'absurdité, c'est le hasard et l'idée que les hommes, restant aussi méchants, recommencent sans cesse la suite des civilisations. Les structures économiques si importantes dans notre civilisation moderne ne le sont ni au Moyen-Âge, ni à l'époque napoléonienne, et elles-mêmes sont soumises au hasard : car le capitalisme n'est pas surmonté, il est détruit par des attentats spécifiquement individuels et anarchistes dont Georges Clair prend l'initiative. France dissout dans le chaos à la fois l'histoire chrétienne et l'histoire socialiste. Sa croyance en l'écoulement héraclitéen devait l'y conduire : la philosophie grecque crut, elle aussi, au commencement infini des civilisations humaines (46).

L'idée qu'il existe des faits historiques et d'autres que l'historien doit laisser de côté en est détruite. Dans un monde mené par le hasard, un petit fait très particulier peut être la cause d'événements importants : France le disait depuis *Sylvestre Bonnard*, il avait repris sa thèse dans l'article de 1888. Il la met en action dans l'*Ile des Pingouins* : tout le livre VII est destiné à montrer que la vie médiocre d'Eveline Clarence, petitement ambitieuse et petitement voluptueuse, a une action décisive sur l'histoire des Pingouins. Afin de surveiller son adultère, Hippolyte Cérès « rétablit le cabinet noir, jeta le trouble dans les correspondances [...] Pour justifier ces mesures arbitraires, les journaux ministériels parlèrent à mots couverts de complot [...] et firent croire à une conspiration monarchique » (47). Cérès rend ridicule le président du conseil Paul Visire, amant de sa femme ; enfin, « résolu à tout risquer pour perdre son ennemi », il lui prête « des intentions belliqueuses » (48). Le gouvernement voisin s'inquiète, complot, et le conflit éclate. « La guerre devint universelle et le monde entier fut noyé dans des flots de sang. » (49). Ainsi

(45) Cette conception, d'origine chrétienne, semble remonter à saint Augustin (voir H. I. Marrou, *L'Ambivalence du temps et de l'histoire chez saint Augustin*, Paris 1950). Dès que l'histoire est dirigée par un Dieu, elle cesse d'être une suite de civilisations toujours renaissantes. La conception de l'histoire-hasard, celle de Voltaire et de France avant l'*Ile des Pingouins*, est contraire à la conception chrétienne. Celle d'une histoire toujours recommencée est antérieure à la conception chrétienne.

(46) Platon a cru à un cycle de civilisations sans cesse renaissant (*Timée* 22 cd, *Critias* 109 d, *Lois* 677 a). La conception de Platon est d'autant plus comparable à celle de France, que France appelle le peuple visité par Obnubile « Nouveaux Atlantes », et que Platon s'appuie sur le mythe de l'Atlantide pour démontrer la succession des civilisations.

(47) *IP*, 373.

(48) *IP*, 381.

(49) *IP*, 383.

l'histoire est-elle soumise à des éléments qui échappent à l'analyse : pour l'écrire il faudrait embrasser la totalité des faits, ce qui est impossible.

Anatole France, au passage, raille ou déforme les théories admises. « Ainsi [dit-il en parlant des palimpsestes] furent détruits en grand nombre les chefs-d'œuvre de la poésie et de l'éloquence antiques. Les historiens sont unanimes à reconnaître que les couvents pingouins furent le refuge des lettres au Moyen-Age. » (50). Ou bien, lorsque le docteur Obnubile arrive à Gigantopolis, il songe : « Je suis certain que les Nouveaux Atlantes suivent une politique de paix. Car c'est un axiome admis par tous les économistes que la paix au dehors et la paix au-dedans sont nécessaires au progrès du commerce et de l'industrie. » (51). Mais la réalité confond impitoyablement cet axiome. *L'Île des Pingouins* prend d'une manière plus constante le contre-pied de l'histoire selon Bossuet : Dieu y est un pitoyable personnage qui n'a aucune responsabilité dans la vie des hommes, livrée tout entière au hasard. Quant à la partie du roman qui porte sur le Moyen-Age, elle s'inspire d'Augustin Thierry, mais en exagérant jusqu'à la caricature la sombre terreur qui règne dans les *Récits des Temps Mérovingiens*, et en l'étendant à tout le Moyen-Age (52). Le grossissement du mal finit par rendre légendaire ce Moyen-Age d'Anatole France, où cependant Brian le Pieux rappelle de loin les rois barbares, où Glamorgane et Crucha ressemblent par leur violence et leur appétit de luxure à Frédégonde, où Draco a quelque chose du guerrier Hilpérik.

L'écrivain en est donc arrivé, par la dérision de tout principe historique, à une véritable dissolution de l'histoire : non seulement le progrès n'existe pas, non seulement ce roman qui avance par bonds et ne connaît pas les ménagements d'ombre et de lumière nie l'art historique, mais encore la possibilité même d'atteindre à la vérité est refusée par Anatole France. La Préface de *l'Île des Pingouins* dit assez contre qui l'écrivain menait immédiatement la lutte ; mais il y était prêt depuis *Sylvestre Bonnard*, et le travail qu'il avait fourni sur Jeanne d'Arc l'incitait à un retour sur lui-même autant qu'à une défense contre les tenants de l'histoire officielle. Cette polémique complexe est la mieux réussie chez France, parce qu'elle a des racines dans son intelligence et ne se contente pas de l'immédiat.

Une attaque si violente qu'elle a construit le roman laisse d'abord mal à l'aise. On y découvre un excès. Car Anatole France eut toute sa vie un penchant pour cette histoire qu'il tenait en même temps pour impossible, et cette apparente contradiction s'étale dans *l'Île des Pingouins*. Cette érudition dont l'écrivain se moque, il l'utilise au cours de son roman. La vie de saint Maël s'inspire des légendes celtiques, l'assemblée au Paradis est construite comme un épisode de *l'Iliade*, la descente de Marbode est un pastiche. Dès qu'il en arrive aux temps modernes, France redit les événements de notre histoire : « Châtillon » est un décalque du boulangisme et « l'Affaire des quatre-vingt mille bottes de foin », le décalque de l'affaire Dreyfus. « Madame Cérès » est fait d'allusions transparentes au gouverne-

(50) *IP*, 122.

(51) *IP*, 176. La thèse du professeur Obnubile est précisément celle que France avait fait soutenir par Jean Marteau, dans l'article du *Figaro* du 8 août 1900 (« Histoire Contemporaine. Prophéties ». *Non repris*).

(52) Les *Récits des Temps mérovingiens*, publiés en 1840, furent un classique de la jeunesse du Second Empire. France imite Augustin Thierry dès la *Légende de sainte Radegonde*. Il le compare à Milton, *V. L.*, I, 124.

ment contemporain. Sans doute, c'est de l'histoire modifiée, caricaturée : il n'en reste pas moins qu'Anatole France l'utilise. D'objet de polémique, elle devient instrument de polémique. On remarque chez France la même complexité que chez Voltaire : tout en proclamant que l'histoire est le lieu de l'irrationnel, il cite sans cesse des exemples historiques à l'appui de sa thèse (53). Seulement, il leur a fait subir une transformation préalable : il a exagéré ou rapetissé leur portée, il les a poussés systématiquement au noir, il a choisi des noms d'emprunt plus symboliques que les noms réels. La lutte de France contre l'érudition et l'histoire n'est pas, au vrai, aussi artificielle qu'on l'a prétendu. L'écrivain ne se contredit pas : les faits qu'il utilise sont décantés et transformés, au point de perdre leur qualité proprement historique. Lorsqu'on lit le récit des combats entre pyrots et antipyrots, on les rattache à l'affaire Dreyfus, mais en sachant bien qu'il n'y faut pas voir une relation littérale : « Tous les soirs, d'une terrasse à l'autre jaillissaient les bocks, les soucoupes, les porte-allumettes, les carafes, les chaises et les tables ; les glaces volaient en éclats ; l'ombre, en confondant les coups, corrigeait l'inégalité du nombre et les brigades noires terminaient la lutte en foulant indifféremment les combattants des deux partis sous leurs semelles aux clous acérés. » (54). Lorsque le prince Crucho embrasse Agaric « à travers deux épaisseurs de demoiselles », dans une « voiture historique » (55) et se réjouit de son futur triomphe, c'est pur symbole. Et cette remarque est tout aussi valable pour les épisodes autres que celui qui concerne l'Affaire : France a traduit les autres époques avec moins de minutie encore. Les faits prennent une signification générale au lieu de s'inscrire dans une histoire passagère ; ce sont « des exemples », et ils servent à l'édification morale du lecteur. Chez Anatole France comme chez Voltaire, il ne s'agit pas tant d'instruire que d'éclairer. France le dit dans sa préface : « Ce même Jacquot le Philosophe composa une sorte de récit moral dans lequel il représentait d'une façon comique et forte les actions diverses des hommes ; et il y mêla plusieurs traits de l'histoire de son propre pays. Quelques personnes lui demandèrent pourquoi il avait écrit une histoire contrefaite et quel avantage, selon lui, en recueillerait sa patrie : — Un très grand, répondit le philosophe. Lorsqu'ils verront leurs actions ainsi travesties [...] les Pingouins en jugeront mieux et, peut-être, en deviendront-ils plus sages » (56). Ni l'érudition, ni l'histoire n'ont leur fin en elles-mêmes : ce sont matières que l'on peut déformer en toute liberté, pourvu que la philosophie y trouve son compte. Malgré la première apparence, l'attaque d'Anatole France contre l'histoire et les historiens n'est pas contredite dans *l'Île des Pingouins* : il l'a sauvegardée en transformant l'histoire en morale, lorsqu'il voulait l'utiliser.

Eclairer le disciple, c'est tout d'abord, pour Anatole France, le détacher du catholicisme. France menait depuis des années l'attaque contre la religion, ses ministres et son influence sociale ; il ne pouvait guère accroître la violence de sa pensée, mais il pouvait la rendre plus frappante : c'est pourquoi *l'Île des Pingouins* est un véritable répertoire de tous les procédés de langue et de style que peut

(53) C'est le procédé constant de Voltaire dans le *Dictionnaire Philosophique*. Sur les critiques qu'ont soulevées son emploi pour France, voir les articles d'A. Chaumeix, H. Sée et P. Suau cités dans la Bibliographie.

(54) *IP*, 270.

(55) *IP*, 194.

(56) *IP*, XII. Ce passage ne se trouve pas dans l'article cité du *Journal*

employer l'anticléricalisme. Dans un livre qu'il écrit par manière de soulagement, France est à son aise pour étaler son hostilité contre l'Eglise. La chronique des Bergeret l'avait forcément maintenu dans les bornes du possible et de l'immédiat, alors que l'*Ile des Pingouins* laissait le champ libre à toute fantaisie. France en ressentait d'autant plus le besoin, qu'en écrivant la *Vie de Jeanne d'Arc*, il était obligé de voiler son ironie, de l'adapter jusqu'à un certain point au ton de l'histoire objective. Aussi utilisa-t-il dans son roman, et cette fois sans contrainte, les documents qu'il amassait pour l'histoire de Jeanne d'Arc : les légendes celtiques, la *Légende Dorée*, les chroniques, lui fournirent des anecdotes burlesques ou scandaleuses ; il puisa librement dans un livre qu'il cite au chapitre VI de l'*Ile des Pingouins*, l'*Histoire philosophique, politique et critique du christianisme*, par Louis de Potter (57). Livre de tradition voltairienne qui attaque la doctrine de l'unité de la foi et montre les dogmes lentement enfantés par des hommes qui avaient des intérêts divers, il fournit à France les matériaux nécessaires à une histoire caricaturale de la doctrine. La violence du ton est ici une détente. Le parallélisme qui existe entre l'*Ile des Pingouins* et la *Vie de Jeanne d'Arc* est tel que les passages de chacun des livres, parus à des dates voisines, utilisent dans un esprit tout différent les mêmes notions. Au début de 1906, Anatole France fit paraître les articles sur la campagne du Sacre. L'« Ile des Pingouins », conte donné pour Noël 1905 au *New-York Herald*, met burlesquement en scène dans l'« Assemblée au Paradis » le monde supérieur décrit par Jeanne dans ses extases et notamment sainte Catherine ; Anatole France y étale la raillerie qu'il n'ose employer comme historien, soit lorsqu'il parle de l'héroïne même, soit lorsqu'il rapporte que les Français crurent voir combattre à Jargeau les milices célestes. En avril 1906, « Le dragon de l'île d'Alca » est une satire grossière des vierges qui se croient inspirées : Anatole France travaillait à l'étude du « béguinage volant » qui entourait frère Richard dans la campagne précédant le siège de Paris (58). On peut voir dans la fausse résurrection du petit Elo et des cinq autres enfants, sortant du ventre du dragon « les cheveux bouclés et les mains jointes », une déformation satirique de la résurrection d'un enfant attribuée à Jeanne d'Arc lors de son passage à Lagny (59). On peut reconnaître dans la fraude si évidente d'Orberose celle, moins visible mais aussi certaine pour l'écrivain, de Catherine de la Rochelle, de la dame des Armoises, de Jeanne elle-même. La correspondance des articles destinés à la *Vie de Jeanne d'Arc* et de ceux qui formèrent l'*Ile des Pingouins* explique le grossissement impitoyable qu'impose Anatole France à la réalité, pour mieux nier le fait religieux. La polémique ouverte, violente, lui était une nécessité intérieure.

Cette polémique se justifiait extérieurement, pour France, par

(57) Paris, 1836.

(58) *Revue de Paris*, 15 mars 1907, « Après le Sacre, II » (pp. 254-294).

(59) Ibidem, « Après le Sacre », III. (pp. 483-912).

Le passage concernant les enfants faussement ressuscités parut dans le *New-York Herald*, le 8 avril 1906 (« Le dragon de l'île d'Alca », avec des variantes par rapport au livre : « Chapitre X, Comment Orberose se prépara la reconnaissance éternelle du peuple pingouin » « Apprends, ô Maël [dit Orberose] que j'ai eu révélation non de tuer le dragon, mais de le changer en homme et d'assujettir le peuple pingouin à un tribut [...] Je ressusciterai les enfants qu'il a dévorés et il les gardera comme serviteurs ». « Chapitre XI et dernier, Qui sert de brève conclusion à cette admirable histoire » : « Kraken, ayant pris la figure humaine, reçut le baptême des mains du bienheureux Maël ».)

le besoin d'affirmer dans un pays où renaissait le catholicisme la persistance de l'anticléricisme. Elle comporte des différences de tension, à cause de la composition morcelée de l'*Ile des Pingouins*. Les deux premiers livres, qui content l'histoire de saint Maël et d'Orberose, parurent le 17 décembre 1905 et le 8 avril 1906, c'est-à-dire avant la renaissance catholique ; la Séparation venait d'être votée, les anticléricaux remportaient un triomphe appréciable, quoique relatif (60). C'est alors que France donne son interprétation gouailleuse des dogmes et des miracles, avec une liberté dans la violence qui est celle des journaux anticléricaux du temps. L'*Action* de 1905, par exemple, s'épanouit de la même manière ; une sorte de joie, un sentiment de délivrance expliquent l'extrême force et la grossièreté de l'attaque. En revanche, le reste de l'*Ile des Pingouins* parut en de tout autres circonstances : suspension des inventaires après la chute du cabinet Rouvier, en mars 1906, puis autorisation du culte par Briand et le Conseil d'Etat, et lent retour des catholiques au pouvoir social. C'est alors que France présente Agaric et Cornemuse et le père Douillard : l'attaque se fait plus serrée ; il n'est plus question de doctrine, mais de l'emprise de l'Eglise sur la société, véritable hantise pour les anticléricaux. Le ton n'est plus le même. En fait, celui des deux premiers livres n'est plus de mise en 1908 et ne peut s'expliquer que par une passagère euphorie.

L'attaque contre l'Eglise forme un tout assez complet. France commence par considérer les dogmes et la morale du catholicisme, puis trace une « histoire » caricaturale de cette religion dans le monde. Dans les livres I et II, l'écrivain emploie constamment pour discréditer la doctrine un procédé d'effet immédiat : il confond dogmes et théories avec les personnages, qu'il a soin de choisir ridicules ou mal adaptés à leurs fonctions. C'est ainsi que Maël figure l'Eglise militante résolvant les embarras de ce monde. Son histoire commence dans la suavité : on croirait le début d'un conte du *Puits de sainte Claire*, et c'est bien un conte, qui fut donné pour la Noël 1905. Mais dès le chapitre II, l'auteur prend ses distances par rapport à la légende en fournissant une foule de références au sujet de l'auge de pierre : « C'était dans une cuve semblable que saint Guirec [...] saint Colomban [...] étaient allés évangéliser l'Armorique », en employant des futurs qui transportent à l'époque contemporaine et rompent le charme : « sainte Avoye remontait la rivière d'Auray dans un mortier de granit rose où l'on mettra plus tard les enfants [...] Saint Vouga passait d'Hibernie en Cornouaille sur un rocher dont les éclats [...] guériront de la fièvre les pèlerins. » (61). Dès lors, l'his-

(60) Jusqu'en septembre 1906, moment où Briand recula d'un an l'application de la loi sur les associations cultuelles, France demeura confiant en la Séparation, bien qu'elle ne réalisât point tous ses rêves (voir chapitre XII).

(61) *IP*, 4.

France passa ses vacances à plusieurs reprises à Saint Valéry sur Somme. Voir *Temps* du 15 août 1886, non repris : « Saint Valéry et les saints de France ». France loue alors les saints dont il devait se moquer : « Religieux et colons, ils ont pétri de leurs rudes mains la terre où nous vivons et les âmes des anciens habitants. Nous leur devons quelque chose [...] ils ont lutté contre la barbarie [...] ils ont défriché la terre ». En juillet-août 1891, France consacra dans le *Temps* ses chroniques à des considérations sur les saints du pays, venus en auge (« En vacances », 26 juillet 1891, repris dans *Pierre Nozière*), un parallèle entre la légende de l'île des Sept Dormants et la Nekuia (2 août : « En vacances, suite »), et des récits d'excursion (9 août : « en vacances », suite). Dans ce dernier article, il parle des « Bosseno », pierres qui, dit la légende, recouvraient un monastère de moines rouges, en réalité villa gallo-romaine. Ce nom peut être à l'origine

toire se déroule sur deux plans. Elle est conte parfois délicieux, fondé comme tous ceux d'Anatole France sur une large érudition. Maël, dont le nom est bien celtique, rappelle saint Colomban fondant des monastères de l'Irlande à l'Armorique et s'opposant à saint Grégoire au sujet du comput pascal (62); il voyage dans une auge, comme les saints dont France disait la légende dans ses chroniques de l'*Univers Illustré* (63). Sa navigation fabuleuse dans l'Océan de glace est inspirée du cycle celtique de saint Brendan, qui vit dans l'Atlantique des montagnes lançant des flammes et des cathédrales de cristal éclairées par le soleil. « Maël vit monter au-dessus des flots une ville blanche, aux rues muettes, qui, plus vaste que Thèbes aux cent portes, étendait à perte de vue les ruines de son forum de neige, de ses palais de givre, de ses arcs de cristal et de ses obélisques irisés. » (64)

Mais Anatole France ne se propose plus comme vers 1890 de charmer le lecteur, fût-ce en glissant des attaques au passage. C'est pourquoi le conte est doublé d'un récit burlesque, où Maël est ouvertement tourné en dérision. S'il aborde auprès d'une maison gallo-romaine dont l'écrivain fait une description attendrie, c'est pour y convertir des habitants aux noms grotesques. Il rétablit la paix dans le monastère d'Yvern, déchiré par le schisme des moines qui veulent rétablir le calendrier grec (65) : grande querelle, importante dans l'histoire de l'Eglise ; mais France l'a ridiculisée en y mêlant la description du désordre que mettent dans le couvent des moines les religieuses leurs voisines, et en faisant prononcer à Maël, sur ce sujet, ce discours édifiant : « La femme est un piège adroitement construit : on y est pris dès qu'on l'a flairé [...] De là ce vers d'un poète à l'une d'elles : Présente je vous fuis, absente je vous trouve. » (66). Cette citation de Racine par le saint homme du VI^e siècle, brusque saut dans le temps, contribue au burlesque. Quant à la tentation de

de celui du prince des Boscos dans l'*Ile des Pingouins*. L'*Echo de Paris* de 1895 contient toute une série d'articles sur la Bretagne, qui furent repris dans *Pierre Nozière*.

(62) Maël était le nom de l'un des druides qui instruisaient les filles du roi d'Irlande converties par saint Patrice (1). Quant à Marbode, évêque de Rennes, il écrivit un poème en l'honneur de sainte Thais, au douzième siècle.

(63) Voir aussi *La Légende celtique*, de H. de la Villemarqué, Paris 1884, et surtout les auteurs que France eut à consulter pour ses recherches sur Jeanne d'Arc (les prophéties de Merlin appartiennent au cycle breton, et Pierronne, compagne de Jeanne, était bretonne). Dans ses Notes (B. N., fonds Lion, mns. « Divers », II), il a noté folio 13 : « P. Albert. *Les vies et miracles des saints de la Bretagne Armorique*, 1659 », folio 16 : « Arthur de la Borderie. Publie depuis 1861 *l'annuaire historique et archéologique de Bretagne* ». — Cet annuaire conte l'histoire de Bretagne et notamment celle des saints et des monastères de Bretagne (Saint Colomba, saint Budoc dont parle France IP, 17). *Les Etudes historiques bretonnes*, Paris 1884, qu'a dû consulter France, parce qu'elles contiennent une étude sur « les véritables prophéties de Merlin », comportent un chapitre sur « le rôle historique des saints de Bretagne ». Ainsi l'étude de Jeanne d'Arc a-t-elle conduit France à considérer les saints bretons, dont la légende a pu lui plaire par son caractère naïf ; on peut facilement la caricaturer.

(64) IP, 17.

(65) IP, 8. Saint Colomban s'opposa en fait à Grégoire le Grand au sujet du comput pascal.

(66) IP, 8.

(1) « Maël-Duin » est le nom du héros d'un des voyages fantastiques sur la mer relatés dans la littérature celtique (les « Imm-Rama »). Il essuie des tempêtes et court des aventures fantastiques, qui n'ont d'ailleurs pas de points communs avec les aventures de Maël chez France. On fait remonter au VII^e siècle l'origine de ce chant. Voir d'Arbois de Jubainville : *Littérature celtique* t. V, p. 449-510.

Maël, elle commence de façon toute classique : la *Légende Dorée* conte plusieurs histoires de diables travestis (67). Mais le langage du diable y introduit une note franchement comique : tantôt il est familier (l'auge de pierre « va comme la mule de l'abbé Budoc. C'est un vrai sabot » (68)) tantôt il emploie des comparaisons inattendues, dans le goût des sermons du xvi^e siècle : « Si vous croyez qu'on peut chausser d'un soulier naturel un pied miraculeux, vous devez croire aussi qu'on peut mettre des agrès naturels à une embarcation miraculeuse. » (69)

Ces contrastes dans le ton ne sont pas fort agréables au lecteur : mais aussi est-il tout disposé à ne pas prendre Maël au sérieux ; et si Maël est déprécié, le sacrement du baptême, qu'il départ aux pingouins, est lui aussi rendu ridicule. Anatole France a besoin de démarquer dans le chapitre V une des traditions les plus naïves de la *Légende Dorée*, qu'il a pu lire dans la vie de saint Pélage et que rapporte de Potter (70) : Bède le Vénérable, à demi aveugle, fut trompé par un disciple qui lui fit prendre un grand amas de pierres pour des hommes ; il prononça un sermon édifiant auquel les pierres répondirent : Amen, venerabilis presbyter, ce pourquoi il fut toujours ensuite qualifié de Vénérable. Chez France, la légende est déformée : Maël va jusqu'au sacrilège involontaire. Elle est entourée de détails plausibles : les yeux de Maël sont à demi brûlés par le froid, les pingouins ont une apparence humaine. Le mélange de burlesque et de réalité fait le piquant du conte. Une histoire commencée avec une apparence de piété finit par jeter le ridicule sur les moines, les saints, les sacrements. Une telle démarche est habituelle chez Anatole France, mais la légende de Maël prouve un durcissement dans la violence. La progression était plus subtile dans « Saint Satyre » ou « Le Procureur de Judée ».

Il faut attribuer le persiflage de France dans « L'Assemblée au Paradis » à l'exaspération que produisaient en lui ses études sur Jeanne d'Arc, et au triomphe anticlérical que fut momentanément la Séparation. C'est une étourdissante satire des sacrements, dans un décor qui rappelle l'*Enéide travestie* ou la *Belle Hélène*. Les saints s'y conduisent comme des hommes : saint Gal défend Maël parce qu'il l'a « formé aux travaux apostoliques » ; saint Damase interrompt sans vergogne saint Guénolé ; la réputation de saint Augustin lui vaut d'être écouté et applaudi. La réunion se déroule comme une réunion terrestre, jusqu'à ce que le désordre s'installe (« plusieurs docteurs demandaient la parole ; d'autres la prenaient »), décrit de façon concrète et pittoresque : « Tous les confesseurs agitaient tumultueusement leurs palmes et leurs couronnes. »

(67) Le diable, vêtu en prêtre apparaît au diacre Jean qui écrit la vie de saint Grégoire (saint Grégoire le Grand, 12 mars), prend la forme de saint Jacques dans la Vie de saint Jacques le Majeur (25 juillet), de Moïse dans la Commémoration de saint Pierre aux Liens (1^{er} août), d'un moine dans la vie de saint Dominique (4 août). Mais il est toujours confondu, et ce n'est pas le cas dans l'*Ile des Pingouins*.

(68) *IP*, 14. *New York Herald*, 17 décembre 1905 (« Comment saint Maël, trompé par le diable, gréa son auge de pierre »).

(69) *Ibidem*.

(70) *Légende dorée*, saint Pélage, pape, 29 novembre. La légende y est favorable à Bède : les pierres ayant parlé pour l'appeler Vénérable, ce nom lui demeure comme une marque d'honneur. France a au contraire rendu ridicule l'erreur de Maël. Bède le Vénérable avait retenu son attention lors de ses recherches sur Jeanne d'Arc (il est cité dans la *Vie*, I, 205).

Anatole France a multiplié les anecdotes saugrenues racontées par les saints eux-mêmes : à propos du mariage, celle de la mère de neuf enfants qui réussit à faire annuler son union en prouvant qu'elle n'était pas consommée (71) ; à propos de l'Eucharistie, celle du prêtre qui, utilisant une boisson frelatée au lieu de vin, se trouva privé de communion pendant quarante ans (72) ; à propos du baptême, celle des prêtres du VIII^e siècle qui officient en mauvais latin « in nomine patria et filia et spirita sancta », « comme Louis de Potter se fera un plaisir de le relater. » (73). Les habitants du Paradis unissent de façon équivoque la tradition chrétienne et les superstitions anciennes : saint Augustin parle de l'outre d'Apulée, sainte Catherine de chimères, gorgones, capripèdes et centaures, saint Antoine évoque les Harpies avec terreur (74). Pour achever de discréditer les sacrements, les saints se disputent sur leur signification même : Anatole France a mis en scène les renseignements qu'il trouvait chez de Potter sur les variations de l'Eglise.

Le Seigneur qui préside la sainte assemblée n'est pas mieux traité. Ses premières paroles évoquent Brid'oison : « Si dans les règles du salut le fond l'emportait sur la forme, ce serait la ruine du sacerdoce. » Anatole France s'est plu ensuite à faire passer par sa bouche toutes les contradictions que la critique anticléricale a relevées dans la Bible à son propos. Il est ignorant et adulé : « Après que le soleil aura tourné encore deux cent quarante fois autour de la terre... — Sublime langage ! s'écrièrent les anges. — Et digne du créateur du monde », répondirent les pontifes » (75). Le Seigneur est comiquement embarrassé par les règles qu'il a lui-même édictées : « Il faut décider du sort des pingouins baptisés, sans enfreindre aucune loi divine et conformément au décalogue » (76). Il n'arrive pas à concilier sa prescience et le libre-arbitre des hommes : « Afin de ne point porter atteinte à la liberté humaine, j'ignore ce que je sais, j'épaissis sur mes yeux les voiles que j'ai percés » (77). Il déclare lui-même combien les hommes, à mesure que le temps passait, se firent de lui une conception différente de la conception primitive : « Bien qu'immuable par essence, à mesure que je dure, j'incline davantage à la douceur. Ce changement de caractère est sensible à qui lit mes deux testaments. » (78). Il fait sentir l'insuffisance des conciles en rapprochant des notions antinomiques. « Dans tous les conciles tenus sous l'inspiration de mon Esprit, en Europe, en Asie, en Afrique, les pères ont arraché la barbe et les yeux aux pères. Toutefois ils furent infaillibles, car j'étais avec eux. » (79). Anatole France a tiré son comi-

(71) *IP*, 264. *New York Herald*, 17 décembre 1905, VII : « D'une assemblée qui se tint au Paradis ».

(72) *IP*, 30.

(73) *IP*, 33. De Potter, Note supplémentaire à l'époque II, partie I, livre I. Cette formule barbare apparut vers 746 ; le pape Zacharie la légittima, pourvu qu'elle ait été employée de bonne foi.

(74) *IP*, 29 et 38-39. Ce procédé était celui du *Puits de sainte Claire*. La *Légende Dorée* mêle d'ailleurs elle-même antiquité païenne et christianisme (Saint Paul ermite, 15 janvier : Antoine rencontre un centaure et un satyre).

(75) *IP*, 32.

(76) *IP*, 35.

(77) *IP*, 43-44.

(78) *IP*, 36. Cette idée renanienne avait déjà été soutenue par France dans le discours à l'inauguration de la statue de Renan (30 A, I, 158).

(79) *IP*, 42.

Dans cette Assemblée au Paradis, France s'inspire de deux écrivains « philoso-

que d'un retournement de situation : au lieu de montrer les hommes tourmentés pour définir Dieu, il a montré Dieu tourmenté et limité par les définitions successives que les hommes ont données de lui.

« L'Assemblée au Paradis » est écrite selon un procédé de lutte directe, beaucoup plus directe qu'Anatole France n'en a l'habitude. Si les arguments dont il se sert relèvent tantôt de Voltaire (l'insuffisance de la cosmogonie biblique) tantôt de Renan (l'évolution du « caractère » de Dieu à travers les deux Testaments), le ton qu'il a choisi est proprement voltairien. Railler en quelques pages, avec une apparence de logique, les principales histoires du christianisme ; faire parler Dieu et les saints contre eux-mêmes ; mêler les anecdotes ridicules aux questions les plus profondes, c'est recommencer le *Testament du curé Meslier* ou les « Catéchismes » du *Dictionnaire philosophique*. La présentation est amusante, mais France s'abandonne à la polémique pure : il attache ici peu d'importance aux valeurs esthétiques. Si la vie de saint Maël charme quelquefois, l'Assemblée au Paradis prête seulement à rire, avec son accumulation d'effets burlesques ; la pensée reste tendue, la scène vise à une utilité immédiate.

C'est sur un ton tout différent qu'Anatole France attaque au début du livre II les fondements de la morale catholique et singulièrement la peur du péché de chair. Il n'attaque pas de front ; une seule des phrases dites par le diable est de valeur générale : « La loi morale oblige les hommes qui sont des bêtes à vivre autrement que des bêtes » (80). La leçon est développée par un exemple précis et distrayant, l'essai des « premiers voiles » à une pingouine qui a « les épaules étroites, les seins lourds, le ventre gros et jaune, les jambes courtes ». Le lecteur assiste à la naissance de la coquetterie et à la transformation de la Pingouine une fois habillée : « Tirant de la main gauche sa jupe par derrière, elle la serra obliquement au-dessus des jarrets [...] Puis elle s'éloigna à pas menus en balançant les hanches. » La scène est égayée d'une série de croquis : la Pingouine regardant curieusement dans le coffre à habits, le diable transformé en essayeur, des épin-

phes » du XVIII^e siècle. Il possédait un *Timée de Locres* traduit par Boyer d'Argens, avec dissertation par le même, édité à Berlin en 1763 (vente de 1939, catalogue de la vente Baudouin, 9 juin, n° 109). Le commentaire de Boyer d'Argens à la première partie, « Idées », du livre *De l'âme du monde et de la nature*, contient des considérations ironiques sur le libre-arbitre des hommes et la prescience de Dieu. « La prescience du Créateur n'empêche point le libre-arbitre de l'homme [...] Lisbonne croule sur ses fondements : heureux les Portugais qui étaient justes, dont la mort n'a été qu'un passage subit d'une vie malheureuse à une éternelle félicité ! » Pour l'« Assemblée au Paradis » tout entière, France s'est inspiré d'Evariste Parny, *La Guerre des Dieux*, dont il nota en référence le chant II, par un signet. Ce chant retrace l'« Organisation du Paradis. Conversation naïve et instructive de la Trinité »... (exemplaire de l'an VII, conservé à la Béchellerie, avec le signet de la main de France). Dieu le Père y manifeste le même embarras que dans *l'Île des Pingouins*, à propos du mystère de la Trinité :

Notre amalgame est un plaisant chaos
Et je m'y perds...

France a pu tirer de *La Guerre des Dieux*, qui relate une histoire antichrétienne et voue les saints au libertinage, beaucoup de ses irrévérances de *l'Île des Pingouins*.

(80) IP, 50. Jérôme Coignard a la même pensée sur la morale (*Rôtisserie*, p. 185).

gles à la bouche, et le cortège des Pingouins suivant Orberose. Anatole France n'a dévoilé sa pensée antireligieuse qu'à la fin de ce paragraphe si amoureuxment écrit, lorsque le diable emporte la Pingouine après des considérations libertines (l'édition en volume ajoute à la version du *New-York Herald* une phrase qui exprime le libertinage dans un langage théologique : « Est-ce parce que sa jupe lui a rendu le cul essentiel, et que, le simplifiant avec magnificence, elle [...] n'en laisse paraître que l'idée pure, le principe divin, je ne saurais le dire »). L'idée que « le christianisme a beaucoup fait pour l'amour en en faisant un péché » est fort ancienne chez Anatole France (81) : mais c'est en la mettant en action qu'il lui donne toute sa virulence, parce que le lecteur est entraîné. Cette fois, c'est la finesse de l'analyse qui sert la polémique.

La dernière partie de l'attaque contre les principes généraux de la religion est la plus violente et celle qui peut le plus aisément blesser, par son ton délibérément cynique. Elle coïncide avec la publication des articles sur la Campagne du Sacre, où France laisse parfois percer une intention satirique : il l'étaie ici, en faisant le récit d'une imposture. Le chapitre VI, placé sous l'égide du « libertin » Casanova, étudie la formation d'une légende : l'existence du dragon d'Alca (82). Des bavardages, puis de fausses coïncidences, enfin l'épanouissement de la sottise humaine dans les signalements que les Pingouins donnent du dragon, telle est cette formation. Un seul Pingouin marque du bon sens en déclarant : « il est fait comme un homme » ; les autres font preuve d'une imagination plus ou moins grande, mais procèdent tous avec une même conviction. Le dragon existe dans l'esprit des hommes, avant que son existence soit prouvée (« Il a une tête de dragon », « Il est couleur de dragon »). C'est là une histoire classique dans le goût de la *Dent d'Or*. La violence ne s'installe dans le récit que lorsqu'il prend une couleur religieuse. Plusieurs détails prouvent qu'Anatole France s'y délivre de *Jeanne d'Arc* : les pratiques superstitieuses que Maël défend aux habitants sont celles qui avaient cours dans la vallée de la Meuse au xv^e siècle (83) ; le répertoire des dragons célèbres que dresse le saint homme se fonde sur les documents amassés par France pour écrire l'histoire de sainte Marguerite (84) ; enfin, la croyance que seule une vierge peut délivrer au nom de Dieu est une des plus répandues au Moyen-Âge et joue un grand rôle dans la vie de Jeanne d'Arc.

A partir de ce moment, c'est l'histoire d'une fraude pieuse que retrace Anatole France, mais d'une fraude légendaire, irréelle, à force d'être grossière. Tous les éléments des Vies des Saints sont délibérément transposés en leur contraire : c'est l'impudique Orberose qui se dit Vierge inspirée et qui est considérée comme la libératrice du

(81) *Jardin d'Epicure*, p. 10.

(82) France avait en 1900, dans le conte de « Putois », étudié de même la formation d'une légende. Les habitants de Saint-Omer donnaient une description détaillée du personnage imaginaire, comme les habitants d'Alca décrivant le dragon (*New-York Herald*, 8 avril 1906, « le dragon de l'île d'Alca ». VI : « Comment la nouvelle se répandit dans l'île d'Alca qu'un dragon affreux ravageait les maisons et dévorait les vierges, les enfants et le bétail des pingouins »).

(83) Chapitre I, « Enfance », de la *Vie de Jeanne d'Arc*.

(84) *IP*, 83-84, *New-York Herald*, 8 avril 1906, « VIII, où sont rapportés les beaux et précieux exemples de sainte Marthe et de la fille du roi de Silène ». La légende de saint Georges et celle de sainte Marthe se trouvent dans la *Légende dorée*, 23 avril et 29 juillet. Celle de sainte Marguerite en est un doublet. France la rapporte dans la *Revue de Famille* dès le 15 janvier 1892.

pays ; c'est le voleur Kraken qui joue le rôle du saint tuant le dragon ; révélations et résurrections sont fausses, et tout le drame se joue autour d'une misérable machine de carton-pâte. Tous les personnages qui ne sont pas odieux font figure de dupes, Maël le premier, qui se laisse une fois de plus mener par le diable. L'édition en volume ajoute plusieurs détails à la raillerie d'Anatole France. Le journal ne précisait pas que c'était en trompant Kraken qu'Orberose était instruite des résolutions populaires ; Kraken n'y jouait aucun rôle dans le meurtre du dragon, car c'était d'abord Orberose qui l'emmenait, seule dans la forêt (85). France a donc voulu insister sur le caractère bas de ses personnages et unir dans une même dérision Orberose, sainte patronne de la Pingouinie, et Kraken, fondateur de la première dynastie royale des Pingouins.

Cette dérision, démarquage systématique de la *Légende Dorée*, paraît outrancière et appartient en effet à un genre de polémique que s'interdit Anatole France à l'ordinaire. Il ne s'en trouve pas d'autre exemple dans son œuvre (86). Il veut choquer ; il veut proclamer par la démonstration la plus simpliste que la fraude et la naïveté sont à l'origine des cultes nationaux. Cette poussée de grossière violence s'explique par une exaspération causée chez France par son travail sur Jeanne d'Arc. Il ressent le besoin de s'affirmer que s'il pouvait écarter complètement le « buisson fleuri des légendes », il trouverait des explications rationnelles qui nieraient toute sainteté. L'épisode d'Orberose est une délivrance pour lui, plutôt qu'un essai de convaincre le lecteur, car on ne convainc pas cette manière. Voltaire offre des exemples de ces sortes de crises dans la destruction (87).

Les livres I et II forment donc un ensemble, l'un des plus complets de ceux que France a écrits pour railler le catholicisme doctrinal. Il emploie toute une gamme de procédés, parfois très fins, parfois d'une extrême grossièreté : on peut dire qu'il a atteint la limite de sa violence dans l'« Assemblée au Paradis » et surtout dans l'histoire d'Orberose, qui ne comporte même plus de fantaisie. Le travail technique a dans ces livres une importance qui parfois semble exagérée ; car, maître de son style, France distrait de toutes les manières le lecteur, sans cependant pouvoir éviter qu'il sente l'artifice. Son horreur du catholicisme s'exprime en effet par des schémas qui touchent seulement la raison, et encore la raison sous son aspect le plus élémentaire. Tous ses récits ont en commun l'idée que le bon sens et le christianisme ne peuvent s'accommoder ; mais les éléments de cette démonstration sont faussés, de façon trop évidente, par le choix des anecdotes et la veulerie des personnages. A force de rechercher

(85) Les chapitres IX et X ne se trouvent pas dans l'article du *New-York Herald*, 8 avril 1906. Le chapitre XII s'y trouve avec des variantes importantes (« X, Comment Orberose se prépara la reconnaissance éternelle du peuple pingouin ») ; de même le chapitre XIII ; dans la version du journal, Kraken n'apparaît pas (XI et dernier, « Qui sert de brève conclusion à cette admirable histoire »).

(86) France pratiquait la *Légende Dorée* depuis sa jeunesse (il écrivit en 1859 la *Légende de sainte Radegonde*, cf. *Légende Dorée* du 13 août) ; mais il l'avait utilisée jusqu'alors de manière à en faire sentir la douceur en même temps que la naïveté. Depuis *Le Puits de sainte Claire*, France n'avait plus rapporté de légendes pieuses, son œuvre étant tournée vers l'actualité. La manière dont il les traite dans l'*Ile des Pingouins* est caractéristique de son raidissement après l'affaire Dreyfus. En ce qui concerne les légendes pieuses, la *Vie de Jeanne d'Arc* avait été élaborée avant l'affaire.

(87) Voir *La Bible enfin expliquée*, que France possédait (l'exemplaire reste à la bibliothèque de la Béchellerie).

systématiquement la dérision, France a voilé la profondeur de sa pensée : il y a beaucoup de véritable amertume dans cette histoire des Pingouins arrivés par erreur à une vie morale et sociale, victimes d'une malédiction que symbolise le Diable toujours présent aux côtés de Maël. France a continué cette œuvre en retraçant l'histoire de l'Eglise sur la terre. Il l'ouvre par une déclaration de principe. L'épisode où le ridicule est jeté sur la chasteté du moine Oddoul grâce aux moyens les plus grossiers est hors œuvre (il ne se trouve pas dans l'édition du *New-York Herald*) (88). Par lui, Anatole France exprime son obsession anticléricale. Lorsqu'il examine le rôle de l'Eglise dans l'histoire de la Pingouinie, il lui donne des proportions extraordinaires et odieuses. Ce sont les rois les plus cruels et les plus débauchés qui ont soutenu la religion : Draco le Grand « incendia plus de cent mille hameaux, bourgs, faubourgs, villages, villes, cités et universités », et « fit transférer à Alca les reliques de sainte Orberose ». Crucha « ne savait pas résister à ses passions [...] Ce qu'on doit louer sans réserve dans cette grande reine, c'est l'abondance des dons qu'elle fait aux églises, monastères et chapelles du royaume ». L'attaque est traditionnelle ; on l'a souvent dirigée contre Constantin.

L'établissement du culte national de sainte Orberose fait l'objet d'une caricature. Anatole France s'est rappelé ses recherches sur les cultes campagnards, pour feindre qu'ils sont favorables à la débauche (89) : « les jeunes garçons et les jeunes filles des villages voisins [...] s'y rendaient de préférence par couples le soir ». France a raconté le développement du culte comme une satire transparente de Lourdes et de la Salette (90). Il a imité, dans la liste des maladies que guérit la sainte, « hydropisie, paralysie, mal de Saint-Guy », une tirade bien connue de Molière ; puis il s'est vengé de ses études sur la guerre de Cent Ans en indiquant qu'une procession en l'honneur de la sainte eut le triste résultat qui suit : « Les Marsouins prirent d'assaut [la ville] et, durant trois jours et trois nuits, y tuèrent, pillèrent, violèrent et incendièrent. » (91)

Non seulement la collusion de l'Eglise avec les pouvoirs et son avidité apparaissent de façon mécanique, mais encore les moines jouent un rôle odieux en effaçant les manuscrits grecs et latins, ou bien font comme chroniqueurs une figure ridicule. Le chapitre IV, où France raconte la vie de Johannès Talpa, est un exemple d'utilisation polémique a posteriori. Anatole France avait décrit en 1886, dans la « Vie à Paris », une illustration de Gustave Doré représentant le moine Nestor qui continuait à écrire en pleine guerre : « Le cou-

(88) Dans le *New-York Herald* du 17 décembre 1905, la reine Glamorgane tentait de séduire non pas le moine Oddoul, mais Maël lui-même : « II. Comment la reine Glamorgane conçut pour saint Maël un amour criminel, et de ce qui s'ensuivit. Comment saint Maël devint abbé du monastère d'Yvern et comment il fut appelé à l'apostolat ». France s'était souvenu sans doute de la légende de saint Colomban (*Grandes chroniques de France*, XV, 4), qui montre le saint en butte aux poursuites de Brunehaut ; il a donné à celles-ci un motif sexuel.

Dans la version du journal, « Le dragon de l'île d'Alca » (8 avril 1906) est suivi sans transition d'« Agaric et Cornemuse. Histoire Pingouine » (16 décembre 1906), où l'époque précédant la Révolution est rapportée en peu de mots.

(89) Dans « Saint Satyre », France avait indiqué avec beaucoup plus de délicatesse le caractère équivoque du culte : « Une fontaine, non loin, coulait sur un lit de cresson ; les garçons et les filles venaient en riant s'y baigner ensemble » (*PSG*, p. 34).

(90) *IP*, 116. Ainsi, France avait décrit dans la troisième partie de *Thaïs* l'exploitation lucrative d'un lieu saint ; mais d'une manière moins schématique.

(91) *IP*, 123.

vent même de Nestor est si furieusement assailli que des pans de mur s'écroulent de toutes parts. Sa cellule [...] reste accrochée à un pignon comme une cage à une fenêtre... » La description, et jusqu'au mouvement du style, se retrouvent exactement lorsque France parle de Johannès Talpa : mais leur effet n'est plus le même. Alors que l'écrivain éprouvait envers Nestor, image des érudits confinés dans leurs livres, un attendrissement un peu ironique, il raille cruellement Johannès Talpa et à travers lui tous les moines qui écrivirent l'histoire sans quitter leur couvent : « Cette admirable contention d'esprit [dit-il] peut toutefois sembler excessive chez un annaliste qui s'applique à rapporter les faits accomplis de son temps. » (92).

France donne du Moyen-Age un tableau poussé au noir. C'est qu'il n'a voulu décrire en lui qu'une époque imprégnée de christianisme ; dès qu'il s'agit de la religion, il est délibérément partial, omettant les adoucissements qu'elle apporta aux mœurs, le rôle souvent bienfaisant des moines érudits ou défricheurs. Ce n'est pas méconnaissance de la réalité historique ; mais il projette sur l'Eglise du Moyen-Age son opinion sur l'Eglise contemporaine, alliée selon lui du pouvoir et de l'argent, et il se libère de son livre sur Jeanne d'Arc. Malgré son apparent désordre, nulle attaque ne fut plus calculée.

L'écrivain en donne la raison profonde dans la « Descente de Marbode aux Enfers ». Le ton en est beaucoup moins âpre que dans le reste du livre III, parce que France, dans ce pastiche destiné aux lecteurs de *l'Illustration*, s'est laissé entraîner par le charme de la légende virgilienne au Moyen-Age. Sans doute s'est-il directement inspiré de l'histoire de saint Kadok, pleurant à l'idée que Virgile était damné, et consolé par un rêve suivi d'un miracle. Mais aussi, que d'autres utilisations érudites, sans parler des réminiscences de Virgile lui-même ! (93). Puis ce conte, qui commence suavement, comme celui de saint Maël, se termine aussi comme une satire. Anatole France a eu l'habileté de la placer dans la bouche de Virgile : il déteste les ascètes chrétiens, « criminels », coupables de « frénésie », et raille la cosmogonie catholique, « mieux faite pour les chameliers des sables de Syrie que pour un disciple d'Aristarque de Samos » ; enfin, Virgile a horreur des superstitions contemporaines de Marbode (94). France a écrit ce conte comme une justification de son histoire partielle, fondant sa polémique sur la morale : pour lui, la religion chrétienne empêche le progrès de la civilisation. C'est pourquoi France ne définit la Renaissance, le *xvii^e* et le *xviii^e* siècles français — et pingouins — que par rapport au catholicisme : le développement de l'esprit de libre examen suffit, dirait-on, au bonheur des hommes. On reconnaît dans le chanoine Princeteau surnommé « le dénicheur de saints » Jean de Launoi, docteur en Sorbonne, que le curé de Saint-Eustache saluait bien bas parce qu'il craignait pour

(92) *IP*, 127.

« Vie à Paris », 20 juin 1886. Préface de *V. L.* I, VI.

(93) Saint Kadock, ayant bâti un pont entre l'île d'Armorique, nommée depuis Saint-Cado, et la terre, laissa tomber à la mer une édition de Virgile, pleurant à l'idée que Virgile était peut-être damné. La nuit suivante, Virgile lui apparut et lui demanda de prier pour lui. Le lendemain, le livre fut miraculeusement retrouvé dans un poisson. De son côté, la *Légende dorée* conte que Trajan fut sauvé grâce aux prières de saint Grégoire le Grand (12 mars). La description des enfers dans *l'Île des Pingouins* est imitée du chant VI de *l'Enéide*, la cosmogonie de Virgile (p. 151) de la *Sixième Eglogue*.

(94) France a placé la descente de Marbode aux Enfers vers 1450, un siècle et demi après la descente de Dante.

son saint. France insiste sur lui parce que son histoire (95) montre l'existence d'une libre pensée au XVII^e siècle, dans le sein même de l'Eglise. France ne peut se tenir d'intervenir lui-même à propos de cette exégèse rationaliste, et d'adresser au pape qui l'avait récemment condamnée des compliments ironiques (96). Il ne pouvait indiquer plus clairement qu'il n'écrivait que pour obtenir un effet immédiat : « S'il m'est permis de passer des Pingouins d'autrefois au Souverain Pontife qui gouverne aujourd'hui l'Eglise universelle, on ne saurait trop admirer la sagesse du pape Pie X. » Il ne reste aux catholiques qu'à croupir dans l'ignorance : « S'il se trouve des religieux pour soutenir des droits de la science, ce sont des docteurs pernicious et des maîtres pestilentiels. » (97)

La Révolution elle-même apparaît comme une image d'Epinal : la chute du pouvoir royal entraîne celle de la superstition. La lumière est concentrée sur un seul épisode qui tint en fait une bien petite place dans l'histoire de la Terreur ; mais son grossissement démesuré est caractéristique de la technique de *l'Île des Pingouins*. Anatole France y déforme un procès-verbal signé le 3 janvier 1822 par Monseigneur de Quélen lors de la restitution au culte du Panthéon. Il indiquait qu'après bien des recherches, on avait retrouvé quelques reliques de sainte Geneviève et notamment « un ossement d'environ vingt lignes de long, enlevé par un pieux fidèle de la chasse de sainte Geneviève de Paris, à l'époque de sa spoliation. » (98). Cette simple phrase sert de point de départ à un récit de France, qui déprécie systématiquement le procès-verbal : profession vile du couple qui simule seulement le sauvetage, substitution d'« un peu de cendres et quelques os rongés [...] dans un vieux pot de confiture » aux reliques de sainte Orberose et caractère intéressé de la « bonne action » qui, dit la Rouquine, « pourra nous valoir, dans notre vieillesse, d'être chargés par monsieur le curé de vendre les cierges et de louer les chaises dans la chapelle ».

L'histoire de l'Eglise est résolument partielle : France l'a transformée de manière à ce qu'elle occupe toute l'histoire de la Pingouinie. Les détails en sont déformés et grossis, mais participent suffisamment de la réalité pour constituer une attaque. L'écrivain est toujours parti d'un renseignement véritable. Un des traits essentiels de cette fausse étude est qu'elle se fonde sur une érudition souvent très particulière, acquise depuis plusieurs mois ou plusieurs années, à une époque où Anatole France ne songeait pas à l'utiliser ainsi.

La hantise anticléricale de France prend toute sa valeur lorsqu'il aborde les Temps Modernes et transforme le mouvement boulangiste en complot monté par des religieux. C'est alors que sa polémique devient beaucoup plus directe ; car, s'il fallait quelque érudition pour comprendre à quoi faisaient allusion les attaques contre la doctrine et contre l'influence passée de l'Eglise, tout le monde en re-

(95) Ce détail est rapporté dans la Notice préliminaire donnée à la *Légende Dorée* en 1849 par G. B. (Gustave Brunet), édition citée par France dans la *Revue de Famille* du 15 janvier 1890 : « Un émule de Jeanne d'Arc : le petit berger » (non repris).

(96) Pie X avait condamné l'exégèse rationaliste dans l'encyclique *Vehementer* (1905) et surtout dans l'encyclique *Pascendi* (17 juillet 1907).

(97) *IP*, p. 165. France s'est toujours complu à faire soutenir les doctrines extrêmes par les membres du clergé qu'il mettait en scène (*Histoire Contemporaine, l'Eglise et la République*), pour mieux prouver l'incompatibilité de la religion et de la raison.

(98) Voir Charles Ouin-Lacroix : *Histoire de l'église sainte Geneviève*, 1852.

vanche reconnaissait, à l'époque, les moines que visait Anatole France. Agaric, éducateur des jeunes gens du grand monde et possesseur des journaux « crucifères et fulminants » (99), représente les Assomptionnistes propriétaires de la *Croix* et les Jésuites. Cornemuse, qui « passait à l'alambic une liqueur dorée » (100), est un Chartreux. Ces ordres s'étaient compromis surtout à l'époque de l'affaire Dreyfus ; on sait le rôle qu'y joua *La Croix* et l'affaire du « million des Chartreux » (101). France transpose donc les responsabilités ou plutôt, les schématiser, en accusant également Agaric et Cornemuse d'avoir causé le boulangisme et participé à l'agitation antidreyfusarde. Ainsi prennent-ils une signification générale ; ils sont le symbole du Moine malfaisant, des mannequins chargés de toutes les fautes cléricales et attaquables à merci. Alors que les abbés Lantaigne et Guित्र de l'*Histoire Contemporaine* étaient des personnages plus plausibles et profondément étudiés, les types que présente ici France sont simplifiés à l'extrême ; ils appartiennent à un ordre de polémique moins subtil certes, mais dont l'âpreté porte peut-être sur un public plus large. Leur nom suffit à évoquer leur allure ; leurs paroles sont d'un cynisme trop cru pour être vraisemblables : « Il faut bien penser avant que de penser. Car ensuite il est trop tard » (102), déclare Agaric, et Cornemuse : « Je remplis tous les jours trois voitures de mon produit. Vous voyez que la république n'a pas tué toutes les croyances. » (103) Leur onctuosité elle-même est mécanique : « Pour l'exilé le printemps n'a point de fleurs, l'automne n'a point de fruits. » (104). « Je trouve autour de moi de grands sujets de consolation. » (105). Le plus souvent, ils parlent par énumérations burlesques. Agaric s'accommode des situations les plus délicates sans jamais oublier son caractère : il fait preuve d'une « sublime hauteur d'âme », une femme sur les genoux. Il demeure austère en commandant à la vicomtesse Olive de retourner voir son amant. A ces situations conventionnelles, France ajoute une scène de comédie-bouffe quand il montre Cornemuse enjambant sa fenêtre et tirant l'échelle pour ne pas entendre les demandes d'argent que lui adresse Agaric. La conduite des deux moines se reproduit mécaniquement lors de l'affaire Pyrot : Agaric intrigue, s'indigne, demande des fonds ; Cornemuse craint, attermoie et fournit toujours de l'argent. Il est le Chartreux anonyme, cependant qu'Agaric assume successivement les rôles des Pères Coubé, Adéodat, Bailly, du Lac...

Cette simplification est commode ; elle permet de mieux ridiculiser les personnages et de ne pas éparpiller l'attaque. Grâce aux deux moines, France a voulu prouver que l'Eglise avait mené la même action occulte, mais décisive, durant le boulangisme et l'affaire

(99) *IP*, 187. *New-York H.*, 16 décembre 1906, « Agaric et Cornemuse. Histoire pingouine ».

(100) *IP*, 184. Version du *N. Y. Herald* : « Il trouva le sorcier en un coin de son laboratoire, qui, soufflant dans une ampoule, transmuait son haleine en or. Cette transmutation lui procurait d'immenses richesses et il s'y livrait assidûment. [...] Il salua gracieusement son visiteur et lui offrit un petit verre de Chartreuse ».

(101) Voir chapitre sur l'affaire Dreyfus. Les Chartreux faisaient partie des ordres religieux interdits par Combes. En juin 1904, la presse de droite affirma que s'ils avaient payé suffisamment, ils auraient été autorisés. Combes proclama au contraire qu'ils lui avaient offert deux millions.

(102) *IP*, 185.

(103) *IP*, 190.

(104) *IP*, 186.

(105) *IP*, 185.

Dreyfus : le but qu'elle se propose est toujours de renverser la République. Et l'attitude des moines peut varier dans le détail, ils s'entendent sur le point important, sauver à tout prix leur religion et leur richesse. France leur reproche aussi leur option morale, en faisant soutenir par Cornemuse le principe d'autorité en matière de jugement.

Dans le *New-York Herald*, Agaric et Cornemuse étaient peints en portraits beaucoup plus transposés (106) : les mots « magie » et « sorciers » étaient employés à la place de « religion » et de « moine ». Agaric « se promenait sans cesse [...], lisant son grimoire et mâchant des conjurations. Sa longue face fermée exprimait tant de mystère, que les sept grosses verrues dont elle était marquée y semblaient les sept sceaux apposés par le Génie des œuvres secrètes ». Dans le livre au contraire, les portraits sont tracés comme des caricatures, sans être irréels : à peine une note épique lorsque France dépeint le « vaste chapeau noir » d'Agaric, « dont les bords étaient pareils aux ailes de la Nuit » (107). Le texte primitif ressemblait davantage à ces textes où Voltaire prend contre la censure des précautions apparentes : masque inutile pour Anatole France, qui choisit par la suite la franche violence. Il rappelle au chapitre IX le fameux discours prononcé à la distribution des prix du collège d'Arcueil par le père Didon et se plaît à composer en son nom un sermon ridicule à force d'être conforme aux règles du genre, attaque dans « L'œuvre de sainte Orberose » le catholicisme mondain qui, après 1906, devient à la mode et procure les moyens d'arriver (108). Il part de la réalité ; une fois de plus, il l'outre et la schématise en choisissant comme représentant du clergé mondain ce même père Douillard qui avait prononcé le sermon antisémite, et en faisant de l'œuvre de sainte Orberose un lieu de rendez-vous louches.

Le dosage des éléments est ici particulièrement délicat : il fait toute la valeur d'une attaque dont les thèmes sont déjà rebattus dans l'œuvre de France. Aucune considération doctrinale, aucune

(106) *N. Y. Herald*, 16 décembre 1906.

« Le nouvel Etat portait le nom de Chose-Commune, ou Grand-Commun. Ses partisans étaient appelés communaucaires. On les nommait aussi Chosards [...] Tout régime fait des mécontents. Le Grand-Commun en fit d'abord parmi les Licornes dépouillées de leurs antiques privilèges et dans la caste nouvelle des Harpies financières, qui affectaient les mœurs et les idées des Licornes. Ces Harpies devinrent par leur influence et leur cupidité le scandale du Grand Commun, qu'elles dominaient et trahissaient. Les moutons du petit négoce, ne gagnant plus d'argent, crurent que c'était la faute du régime nouveau, qu'ils avaient beaucoup aimé, et s'en détachèrent. Licornes, Harpies, moutons, regrettaient en leur cœur l'ancien Etat [...] »

Or, sous le principat de Théodore Formose, vivait dans un faubourg paisible de la ville d'Alca un sorcier nommé Agaric, qui instruisait les enfants et faisait des mariages [...]

L'œuvre de son œuvre était de renverser le Grand-Commun. Il n'y était pas mû par un intérêt personnel. Il jugeait le Grand-Commun contraire à la sorcellerie à laquelle il s'était voué corps et âme. Et tous les sorciers ses compères en jugeaient de même. Le Grand-Commun était en lutte perpétuelle avec la congrégation des sorciers et l'assemblée universelle des mages ubiquistes. »

(107) *IP*, 260.

(108) France est tellement orienté vers l'actuel qu'il place dans la bouche du père Douillard un discours authentique. Il en cite lui-même la source (*Censeur*, mai-août 1907, p. 562. *IP*, 323). Dans cet article du 31 août 1907, J. E. Charles citait un discours tenu aux étudiants de l'Institut catholique de Paris, au cours d'un pèlerinage au Sacré-Cœur. (« Mgr Péchenard et l'éloquence ecclésiastique »). Celui du père Douillard en reproduit exactement un passage,

érudition ne vient, comme dans les autres sections du livre, s'interposer entre le fait historique et sa traduction en caricature ; c'est de l'acte même, mais grossi et simplifié, que France tire sa matière. A cause de l'échec de la Séparation, il a rappelé avec cette amertume les griefs que les républicains avaient contre les moines.

La lutte contre le catholicisme constitue au total le thème principal de *l'Île des Pingouins*. Ce qui en fait l'unité, c'est la référence explicite ou non au rationalisme : France condamne la religion à cause de ses contradictions doctrinales, de son attitude illogique envers les vices du monde quand ils se trouvent alliés à la puissance, de sa morale qui veut élever l'homme, simple animal, au-dessus de lui-même. Ses arguments sont ceux de la philosophie du XVIII^e siècle. Ses procédés aussi, mise à part la douceur passagère de certains contes. Il emprunte à Voltaire et à son imitateur Parny la théorie de la fraude pieuse, le grossissement incroyable des faits, la mise en scène distrayante et l'habitude de compromettre la religion en la mêlant aux questions sexuelles (l'Assemblée au paradis, la légende d'Orberose et l'histoire d'Agaric ramènent régulièrement ce procédé). Comme chez Voltaire, on peut relever chez France un paradoxe : c'est que, dès qu'il s'agit de la religion, l'historien se range toujours du côté de la raison, après avoir proclamé que l'essence de l'histoire est d'être irrationnelle.

Une telle polémique est inégalement efficace, à cause de sa violence même. Les sautes brusques dans le temps, l'intervention de l'écrivain, la bouffonnerie de l'Assemblée au Paradis ou des scènes entre Agaric et Cornemuse peuvent produire un effet sur le lecteur. Mais parfois l'attaque est trop grossière, comme dans la légende d'Orberose ; parfois, l'érudition sur laquelle elle se fonde est trop spécialisée pour que tout le monde comprenne la drôlerie des allusions. Si bien que France paraît tantôt avoir écrit pour un public très simple et d'un anticléricalisme élémentaire, tantôt avoir essayé de toucher un lecteur cultivé. On pourrait accuser de cette disparité la composition morcelée de ce livre. Mais la véritable raison est autre. C'est que France écrit surtout pour se libérer de lui-même. Il fit passer dans *l'Île des Pingouins* à la fois la violence qu'il n'avait pu montrer à découvrir dans la *Vie de Jeanne d'Arc*, et l'érudition qu'il avait puisée dans ses recherches sur la sainteté.

Les attaques, dans *l'Île des Pingouins*, ont une signification toute différente des attaques des *Opinions de Jérôme Coignard* ou de la série des Bergeret. France déprécie le catholicisme, mais sa morale apparaît beaucoup moins, et elle se résume en principes purement négatifs : ne pas admettre une proposition qui va contre le bon sens, ne pas accepter l'ascétisme, ne pas se ranger du côté de l'autorité. Aucun personnage du roman ne représente cette morale, et par conséquent ses éléments actifs, charité, droiture, tolérance, ne peuvent se montrer ; aucun personnage ne fait l'unité de l'attaque, n'en porte la responsabilité. Aussi ne sait-on par quoi remplacer ces principes contre lesquels l'écrivain part en guerre. C'est là une lacune que le grand public peut malaisément accepter : elle restreint donc la portée de l'attaque. Jusqu'alors, France croyait que la perte du catholicisme serait un bien pour l'humanité à qui elle permettrait de grandes réalisations. Lorsque les hommes, pensait-il, cesseraient de croire en un autre monde, ils désireraient plus de justice en celui où nous vivons et se feraient une vie plus facile, libre de la morale traditionnelle. Cette affirmation qui existe dans les œuvres précédant *l'Île des Pingouins* a disparu de ce roman. Malgré Agaric et le père

Douillard, la religion finit bien par sombrer : car à la mort de madame Cérés, « le clergé de Pingouine gémit dans la désolation : [les] curés de campagne, réduits pour vivre à exercer les plus vils métiers, traînaient la savate et mangeaient des rogatons » (109). Dans le livre intitulé « Les Temps Futurs », il n'est plus question de religion. Mais les hommes n'en sont pas devenus plus heureux. Les fatalités économiques ont remplacé les interdits religieux, et elles sont plus inexorables encore, au point que le monde se détruit lui-même par désespoir. *L'Ile des Pingouins* est la seule œuvre d'Anatole France où il apparaisse si clairement que l'homme ne saurait s'affranchir.

Il est à cela des raisons historiques. L'« Histoire sans fin » parut au moment où les hommes de gauche, qui avaient été en accord pour voter la Séparation, se divisaient sur la question sociale. Clemenceau et Viviani avaient réprimé durement durant l'année 1907 les révoltes des viticulteurs et la grève du bâtiment. La déception était grande pour ceux qui espéraient que la condition ouvrière s'améliorerait avec le nouveau gouvernement, et il semblait que la contrainte économique ne pourrait jamais se surmonter. Anatole France ressentit cette déception avec les socialistes et le traduisit dans *L'Ile des Pingouins*.

Ainsi, point d'heureuse conclusion à cette lutte contre l'Eglise : c'est le livre où elle est le plus violente qui le proclame paradoxalement. France juge la religion mauvaise, mais il n'attend pas de sa suppression le bonheur des hommes, dans ce monde absurde où la « conscience universelle » « n'existe pas » (110). Si l'on trouve dans *L'Ile des Pingouins* un répertoire de procédés anticléricaux, si ces procédés prennent une grande importance, c'est sans doute pour voiler la tristesse d'une telle pensée. La polémique se sépare de la propagande et devient une fin en soi : c'est ce qui lui donne son âcreté, c'est aussi ce qui la dégrade.

Politiquement, *L'Ile des Pingouins* est un traité caricatural des questions à l'ordre du jour entre 1906 et 1908 (l'impôt sur le revenu, le militarisme, le reclassement de l'affaire Dreyfus et du boulangisme), au moment où la Troisième République prenait une orientation nouvelle. La technique d'Anatole France n'est plus la même qu'au temps où il attaquait les panamistes dans les *Opinions de Jérôme Coignard*, les antidreyfusards dans *L'Histoire Contemporaine*. Il ne suit plus les événements au jour le jour, réservant cette observation pour les discours qu'il prononce. Il traite les questions d'une manière plus générale et schématique, et crée ainsi un monde simplifié en marge du monde réel.

Dans cette histoire partielle, les faits du passé ne sont jamais relatés que par référence au temps présent. C'est dans cet esprit que France imagine « La première assemblée des Etats de Pingouinie », en pleine discussion de l'impôt sur le revenu. Caillaux avait repris le portefeuille des Finances dans le ministère Clemenceau, ce qui fut le signal de la bataille. Après la chute de Poincaré (111), tombé pour

(109) *IP*, 386.

(110) « Quand [cette planète] roulera par morceaux à travers l'espace [...] une satisfaction sera donnée à la conscience universelle qui d'ailleurs n'existe pas. » (*IP*, 179).

(111) Le 25 octobre 1907. Le budget dépassait quatre milliards, à cause des dépenses militaires engagées en 1905 après Tanger. Poincaré proposait un emprunt et l'augmentation des taxes indirectes. Le rapport de la Commission des Finances, radicale en majorité, fut hostile.

avoir refusé d'admettre un impôt sur le revenu tout en présentant un lourd budget, cet impôt fit partie au contraire du programme exposé par Clemenceau (112), ainsi que la surtaxe progressive suivant le système anglais. Malgré son caractère modéré, le projet souleva aussitôt l'opposition des classes aisées et du Sénat, traditionnellement plus conservateur que la Chambre des députés. Un impôt sur le revenu serait, pensait-on, le début d'une véritable révolution sociale. Les socialistes étaient d'ailleurs du même avis, et Jaurès voyait dans cet impôt la justification de son réformisme. « C'est un germe qui se transformera en arbre gigantesque », déclara-t-il (113). Or, France fit paraître « La première assemblée des Etats de Pingouinie » le 1^{er} février 1908 dans l'*Illustration*. On ne peut comprendre ce chapitre qu'en se reportant aux discussions contemporaines. Dans l'édition en volume, France le fit précéder d'un chapitre sur la propriété qui avait paru en 1906, dans le *New-York Herald* ; ainsi justifiait-il mieux son attaque. Le chapitre sur la propriété est renouvelé des moralistes classiques et n'a pas en lui-même une valeur révolutionnaire. Noël du Fail dans ses *Propos rustiques*, ou Pascal dans ses *Pensées*, en ont dit tout autant sur l'appropriation par la violence : « La propriété a pour unique et glorieuse origine la force. Elle naît et se conserve par la force [...] C'est pourquoi il est juste de dire que quiconque possède est noble. » (114). Cette ironie est classique. Lorsque France écrit que les Pingouins, en se battant, « établissent les principes de la civilisation, les bases de la société et les assises de l'Etat » (115), il faut penser au pessimisme de la morale traditionnelle de France bien plutôt qu'aux idées socialistes, et cette ambiguïté mérite d'être retenue. Elle donne à la pensée francienne une valeur plus générale, mais lui ôte de sa virulence.

Au contraire, le chapitre IV est de pleine actualité. Le discours qu'y prononce Morio, laboureur à Anis-sur-Clange, est composé de tous les arguments des adversaires de l'impôt sur le revenu ; France le souligne du reste : « Dans quinze cents ans, les meilleurs entre les Pingouins ne parleront pas autrement » (116). L'impôt serait inquisitorial, disaient ses adversaires ; et Morio : « Les citoyens [...] regarderaient toute recherche de cette nature comme une odieuse vexation. » (117). Il serait un prétexte d'injustice : « Les signes de l'opulence sont trompeurs. » (118). Les techniciens de la Chambre, comme Aimond ou Théodore Reinach, proclamaient que l'impôt doit laisser les diverses couches de la population les unes vis-à-vis des autres dans l'état où elles seraient s'il n'y avait pas d'impôt. Morio à son tour : « Ce que [l'intérêt public] exige, c'est de ne pas beaucoup demander à ceux qui possèdent beaucoup ; car alors les riches seraient moins riches et les pauvres plus pauvres. Les pauvres vivent

(112) Déclaration du 5 novembre. Caillaux était ministre des Finances du cabinet Clemenceau ; il déposa le projet de surtaxe progressive et d'impôt sur le revenu. Le budget de 1908 fut particulièrement difficile à établir, et la discussion de l'impôt ne fut terminée que le 17 février 1908.

(113) Voir M. Marion, *Histoire financière de la France depuis 1815*, t. VI, 1876-1914. Paris 1931. Chapitre VI, p. 317.

(114) *IP*, 63.

(115) *IP*, 62.

(116) Supplément littéraire de l'*Illustration*, 1^{er} février 1908, « La première assemblée des Etats de Pingouinie », *IP*, 60.

(117) *IP*, 68. Voir *Histoire Contemporaine* IX, note 105.

(118) 67.

du bien des riches. » (119). Pas d'autre conclusion au chapitre que cette phrase : « De nouveaux Pingouins [...] contribuaient par leur misère privée à la prospérité publique. » Mais le chapitre prend sa valeur si l'on songe à l'origine inique de la propriété, que France a dite auparavant ; le discours de Morio paraît contraire au bon sens, représenté par Maël : « J'estime que les contributions doivent être en proportion de la richesse de chacun. Donc celui qui a cent bœufs en donnera dix ; celui qui en a dix en donnera un. » Une fois de plus, France compte sur l'instinct rationnel du lecteur pour lui donner gain de cause. Si bien que dans la « Conclusion » des « Temps Modernes », il se contente d'une allusion à la situation de la Troisième République : « Les riches refusant de payer leur juste part des impôts, les pauvres, comme par le passé, payèrent pour eux. » France a fondé le refus de l'impôt sur une injustice séculaire et forcé le lecteur à remonter aux principes, procédé purement classique qui rappelle la satire des institutions faite par Diderot dans le *Supplément au Voyage de Bougainville*.

C'est « Trinco », chapitre II des *Temps Modernes*, qui contient la première attaque suivie du militarisme dans l'*Ile des Pingouins*. Elle a un aspect plus pressant que la satire de l'armée faite par M. Bergeret, parce que le « coup de Tanger » avait, en 1905, éveillé les susceptibilités nationales et donné en retour une allure véhémence à l'antimilitarisme (120). L'extrême-gauche se divise en tendances diverses. Hervé nie toute notion de patrie (« Que m'importe d'être Français ou Allemand ? ») ; il est condamné à quatre ans de prison en décembre 1905 pour avoir placardé une affiche antimilitariste. La majorité socialiste ne le suit pas ; c'est l'époque des grandes enquêtes de l'*Humanité* sur l'internationalisme, et Jaurès, Vaillant, Vandervelde, Bernstein proclament tous qu'il ne peut se concevoir pour l'instant sans la préservation des patries autonomes (121). L'épisode de « Trinco » paraît à la fin de 1906, ainsi que l'histoire d'Obnubile (122). Anatole France n'entre pas dans la controverse sur le patriotisme, qu'il aborde au contraire dans ses discours. Son attaque a une signification plus générale : il déprécie les guerres et particulièrement les guerres de conquête, en simplifiant les problèmes, en les lavant de tout ce qui ne leur est pas essentiel. Il demeure à un niveau humaniste.

Pour mieux entraîner le lecteur, il imagine une mise en scène pittoresque. « Trinco », parodie d'un journal de voyage, reprend le procédé cher aux écrivains du XVIII^e siècle de la découverte par l'extérieur. Ainsi la désolation de la Pingouinie après le règne de Trinco-Napoléon paraît-elle mieux : « Je me rendis, à travers des campagnes incultes, jusqu'à la capitale en ruines. » (123) De même l'absurdité de l'idéal guerrier est-elle mieux figurée par l'absurdité de ses résultats, dont le guide de Djambi ne se rend même pas comp-

(119) *IP*, 67.

(120) Voir chapitre XII.

(121) Dans l'*Humanité* du 4 mai 1905, Viviani défendit l'« idée de patrie » ; une réunion eut lieu le 27 mai à l'Élysée-Montmartre, où Jaurès réfuta les doctrines d'Hervé. En juin, la *Vie socialiste* ouvrit à ce sujet une enquête à laquelle répondirent Vandervelde et Bernstein. En septembre, le Congrès des amicales d'instituteurs affirma la thèse de Jaurès. France s'y était rallié dès 1904 (30 *A*, I, 7).

(122) *N. Y. Herald*, 16. décembre 1906. « Agaric et Cornemuse. Histoire pingouine ».

(123) *IP*, 169.

te : il en reste l'Arc de Triomphe, l'Obélisque, la colonne Vendôme ; mais la Pingouinie a perdu non seulement ses conquêtes, mais encore ses possessions antérieures (124). Caricature linéaire, terminée par la phrase stéréotypée : « La gloire ne se paie jamais trop cher. » Il n'y faut pas chercher la véritable opinion de France sur Napoléon (125) ; il a simplement trouvé là une occasion commode de détruire les idées reçues et de montrer quel aveuglement accompagne le désir de la gloire.

Le « Voyage du docteur Obnubile » est plus amer, parce que France y détruit non seulement certaines idées des congrès pacifistes, mais encore un espoir qu'il avait conçu lui-même. Il le fait exprimer à Obnubile : « La guerre est une barbarie que le progrès de la civilisation fera disparaître. Les grandes démocraties sont pacifiques. » (126). Pour achever la ressemblance avec le temps présent, il fait vivre Obnubile au moment où « obligée pour sa sûreté de faire comme eux [les voisins] la Pingouinie succombait sous le poids des armements » (127) : allusion aux dépenses militaires commencées en 1905 (fabrication d'armes). Deux phrases construites en fausse symétrie suffisent à faire la satire des fournisseurs de guerre (les milieux de gauche avaient accueilli sans faveur les nouvelles nominations gouvernementales : « Voilà Etienne dans les fournitures militaires. Quel gouvernement ! », écrivait France à H. Monod) (128) : « Les grands industriels poussaient à la fabrication [...] par zèle pour la défense nationale — et afin d'obtenir des commandes [...] Les riches[...] s'y soumettaient de bon cœur par patriotisme — et parce qu'ils comptaient sur les soldats et les marins pour défendre leurs biens. » (129)

Le voyage d'Obnubile reprend, pour le fond, la critique des conquêtes faites par les Etats-Unis qui se trouve déjà dans *La Pierre Blanche* ; mais la forme en est toute différente. France transforme la chronique en caricature : description en raccourci de la Nouvelle Atlantide, compte-rendu symbolique d'une séance du Congrès, cynisme de guide atlante. France exprime mieux par ce procédé le caractère mécanique des guerres financières (elles sont déclarées par la seule formule : « Il n'y a pas d'opposition ? La proposition est adoptée ») et leur absurdité : « Dans la Troisième-Zélande nous avons tué les deux tiers des habitants afin d'obliger le reste à nous acheter des parapluies et des bretelles. » (130). L'attaque, étant vague, porte sur tout genre de guerre coloniale, à une époque où la conquête du Maroc faisait en France l'objet des querelles. Même généralité dans la plaisanterie sur l'armée qui est toujours, en tout pays, « la première du monde », tandis que « les flottes sont classées par le nombre

(124) La France, à la chute de Napoléon, perdit la Savoie et les Antilles.

(125) Cette opinion est exprimée dans *Le Lys Rouge* par Paul Vence et Dechartre (pp. 55-61).

(126) *IP*, 175. Voir chapitre XII. France cessa en 1906 d'affirmer que la paix viendrait grâce à une meilleure répartition des richesses (voir fin du tome II de 30 A). La seconde conférence pacifiste, réunie à La Haye en 1907, fut infructueuse.

(127) *IP*, 174.

(128) Correspondance, B. N., novembre 1905. Etienne devint ministre de la Guerre le 12 novembre 1905, en remplacement de Berteaux. Il était leader du parti colonial.

(Original à F. Burlingam Hill (Franciana 1905, fol. 138).

(129) *IP*, 174.

(130) *IP*, 177-178.

de leurs bateaux ». Mais France l'a rendue actuelle par une attaque « ad hominem » contre le colonel Marchand, qui, impopulaire parmi les pacifistes depuis Fachoda, faisait beaucoup parler de lui : il accordait des interviews et donnait des articles sur la puissance maritime française (131). Le rapprocher de l'amiral Chatillon, c'était rappeler que les nationalistes avaient voulu l'utiliser comme un nouveau Boulanger.

La politique que l'écrivain attribue à la Pingouinie dans les « Temps Modernes » est une dernière allusion à la politique extérieure de la France : il mêle pourtant à l'actualité un symbolisme plus général. Un lecteur de 1908 reconnaissait sans peine dans Crombille, le ministre des Affaires étrangères, « petit homme noir qui travaillait quatorze heures par jour... » « silencieux, se cachant de ses propres agents diplomatiques, terriblement inquiétant », le ministre Delcassé (132) : les socialistes étaient unanimes à lui reprocher de pratiquer une politique secrète sans même informer de ses projets le Président du Conseil. Le lecteur voyait dans le récit de l'expédition de Nigritie un décalque des affaires marocaines, dans la course aux armements pingouines, la course aux armements française. Mais le mécanisme en est poussé de façon bouffonne : chaque fois que le Président du Conseil est menacé, il commande automatiquement des cuirassés, ou entreprend une guerre coloniale. Quant à celle-ci, elle est réduite à sa plus simple expression : « Les canons de l'amiral Vivier des Murènes produisirent un effet foudroyant sur les noirs qui répondirent par une volée de flèches et, malgré leur courage fanatique, furent complètement défaits » (133), ce qui rend injustifiable l'« enthousiasme populaire ».

L'attaque contre le militarisme est donc proprement francienne : pour être adaptée à l'actualité, elle n'en est pas moins le plus souvent fondée sur une critique de valeur générale, dont les arguments sont puisés chez les philosophes classiques. Michel Bréal avait écrit à propos de *La Pierre Blanche* : « J'ai reconnu le pur esprit de la philosophie du XVIII^e siècle » (134) ; c'est plus vrai encore de *l'Ile des Pingouins*, où l'écrivain a décanté les faits et les a transformés en schémas intellectuels. Il démontre ainsi ce que la guerre comporte d'absurdité, et c'est son grand argument : il compte sur le bon sens du lecteur. Mais cette attaque est purement intellectuelle : dès que les sentiments du lecteur pourraient s'émouvoir, France adopte un ton bref et cynique. L'antimilitarisme sentimental est certes facile, mais il agit presque infailliblement. Si France l'a refusé, c'est que dans *l'Ile des Pingouins*, l'avenir est bouché ; alors que *La Pierre Blanche* prévoyait que les Etats-Unis d'Europe ne connaîtraient plus de guerre, l'anticipation parue en 1907 ne prévoit rien de tel : il y a encore des soldats dans l'Etat parvenu au plus haut point de son industrialisation, et les guerres recommencent inexorablement au cours de l'« Histoire sans fin ». L'attaque contre elles ne peut avoir de résultat positif ; elle a en fait une signification plus intellectuelle encore que pour les philosophes du XVIII^e siècle, qui avaient espoir en leur philosophie.

(131) *IP*, 204.

(132) *IP*, 316. Dans une lettre du 15 avril 1905 à M. P. Grunebaum-Ballin (A. M. Grunebaum-Ballin), France parle de Delcassé comme du « petit homme noir du quai d'Orsay ». Voir les attaques contre Delcassé dans *30 A*, notamment 3 février 1905, II, 82-83, et 19 janvier 1906, II, 131.

(133) 380-81, *IP*. Comparer *Sur la Pierre Blanche*, p. 208.

(134) 9 février 1904. B. N.

L'allure intellectuelle du récit est extrême lorsque France aborde le boulangisme et l'affaire Dreyfus. Il substitue à la complexité de ces deux crises leur image déformée par le temps et devenue très systématique. C'est ainsi que le boulangisme est présenté comme un complot seulement clérical et monarchiste, alors qu'il avait été soutenu par des éléments de gauche mécontents de la République : un de ses théoriciens fut Naquet, qui réclamait la souveraineté du peuple ; la *Lanterne* et l'*Intransigeant* donnèrent leur appui à Boulanger au début de son agitation. Le boulangisme que décrit France est celui de 1888 ; encore se réfère-t-il uniquement à l'extrême-droite (135). Cela permet de le rapprocher de l'affaire Dreyfus et d'en faire sa préparation : Agaric et Cornemuse servent de lien entre les deux affaires. En 1906-1907, il apparaissait bien d'ailleurs que le même esprit nationaliste et conservateur avait été à leur origine et que l'appui de la gauche à Boulanger s'était fondé sur un malentendu : l'affaire de Chatillon est en ce sens plus vraie que l'histoire, dont elle expose seulement la signification morale.

Le complot de Chatillon est si bien une préparation à l'affaire Dreyfus, qu'Anatole France a schématisé à son propos les chapitres qu'il écrivit dans l'*Histoire Contemporaine* à propos de la fondation de l'Œillet Blanc et de la distribution des emplois royaux : « Les trois vieux conseillers se partagèrent entre eux les trois premiers offices de la cour, chambellan, sénéchal et panetier » (136). Le marquis des Septplais joue le rôle de Henri Léon, en approuvant l'idée de récompenser les trahisons ; plus loin, c'est M. Bigourd, qui conseille d'utiliser pour renverser la République un partisan de la République, car « l'opinion publique n'est pas contre nous parce qu'elle nous ignore. Mais quand elle saura ce que nous voulons, elle ne nous suivra pas » (137). On reconnaît dans le comte Cléna, M. de la Trumelle et le vicomte Olive, le marquis de Lur-Saluces et les royalistes accusés en 1899. Tout le complot royaliste a été transporté au boulangisme, pour la commodité de l'attaque.

Celle-ci emploie constamment les procédés du grossissement héroï-comique, procédés traditionnels s'il en fut. Les personnages n'ont pas de vie propre. Ils se confondent entièrement avec leur rôle social, au point de devenir des fantoches. Crucho correspond au portrait conventionnel du prétendant « Gamelle », galant, amateur de sport, ambitieux mais faisant agir les autres pour lui. Chacun de ces traits est démesurément grossi : il voyage avec trois demoiselles, écrase « sous ses pneus insatiables, poules, oies, dindons [...] enfants loboueurs et paysannes », et répond aux considérations financières d'Agaric : « C'est votre affaire » (138). Chatillon est peu intelligent, comme Boulanger : « il était heureux ; il ne pensait à rien » ; il est

(135) L'alliance de Boulanger avec les partisans du comte de Paris fut conclue en mai 1888. La vicomtesse Olive de l'*Ile des Pingouins* représente caricaturalement la duchesse d'Uzès, qui fixa Boulanger dans le royalisme en fournissant trois millions (juin-juillet 1888). Le clergé soutint Boulanger pour les élections de 1888. Le général avait répondu à un télégramme envoyé par la *Croix* qu'il n'admettrait jamais la persécution religieuse (Dansette, p. 210). Mais à ces élections mêmes, Boulanger fut soutenu par les ouvriers (*op. cit.* p. 388).

(136) Livre IV, chapitre III : Le Conciliabule.
Histoire Contemporaine, M. Bergeret à Paris, XV.

(137) *IP*, 200-207.

(138) *IP*, 194.

comme lui sensible aux charmes féminins (139). Quant au prince des Boscénos, il porte tout le poids de l'action bouffonne : tantôt il attaque un couvreur qu'il fait rouler dans une gouttière, et, en récompense, descend cent trente-sept marches la tête la première ; tantôt il « assène dans le ventre de son adversaire un coup si formidable, que le malheureux en traverse un grillage de fer », puis tient tête à dix gardes de police ; tantôt « son drapeau à la main, il repousse l'assaut d'une brigade entière [...] enfin, secoué, déraciné, il tombe sur un artichaut de fer et y demeure accroché, étreignant encore l'étendard des Draconides » (140). Ces grandes actions ont des causes ridicules, soit qu'on chante contre Boscénos un couplet satirique, soit qu'il se voie trompé par la princesse sa femme. Elle s'entoure de détails bas, décors et acteurs. Boscénos ne peut s'identifier à aucun personnage historique. De la même manière qu'Agaric et Cornemuse sont les Prêtres, il est le Royaliste, un mannequin symbolique.

Même symbolisation dans la marche au complot, d'une simplicité exemplaire : l'émiral est corrompu par ambition d'être appelé généralissime, envie de jouer un double jeu et désir d'une aventure avec la vicomtesse Olive, qui représente (mais fort compromises) les grandes dames complices du boulangisme (141).

Le désir de réduire les événements à leurs traits caractéristiques et de les transformer en paroxysme se ressent aussi dans la description d'une réunion publique organisée par le pieux Agaric. On ne trouve une telle grossièreté dans les paroles royalistes, sous cette forme (« il s'agit d'égorger, détripper, de décerveler les chosards »), que dans les lettres écrites au temps de l'affaire Dreyfus par des antisémites comme Dubuc (142). France réutilise dans ce récit un procédé ancien. La scène où, le président ayant recommandé en paroles ambiguës d'écouter un contradicteur, celui-ci est « renversé, foulé aux pieds par la foule indignée et ses restes méconnaissables jetés hors de la salle », semble ne pouvoir dater que d'une époque où France a atteint toute sa violence. Or, une chronique parue dans *l'Univers Illustré* le 19 septembre 1885 emploie le même procédé et presque les mêmes termes ; seulement, il s'agit d'une réunion féministe : les adversaires ont changé, non pas le tour d'esprit de France (143).

(139) Voir le livre cité de Dansette, pp. 213-218

(140) *IP*, 227. La description épique de cette manifestation boulangiste évoque les véritables manifestations, qui furent très enthousiastes et auxquelles participa le peuple parisien — non pas seulement les boutiquiers et les royalistes, comme France le dit ici (8 juillet 1887 : manifestation de la gare de Lyon ; 27 janvier 1889 : élection à Paris. La foule demanda à marcher sur l'Elysée.)

(141) La version du *New-York Herald* (16 décembre 1906) transpose franchement ce complot dans l'irréel : Chatillon, qui s'y nomme Scutifer, se promène dans les prairies d'Alca sur un éléphant bleu « [il] faisait tous les soirs, sur son éléphant bleu, le tour de la prairie aux Demoiselles, fréquentée par les Licornes [...] Les belles Licornes, assises sur leurs panthères, [...] lui envoyaient des baisers ».

(142) Voir chapitre XI, note 93. L'intervention des « garçons bouchers » dans les manifestations royalistes eut lieu surtout pendant l'affaire Dreyfus. *IP*, 199 et 201.

(143) *IP*, 215. *Univers Illustré*, 19 septembre 1885, non repris : p. 595. « Seul un vieux réactionnaire (c'est un combattant de la Commune, fusillé et laissé pour mort en 70), une sorte d'opportuniste, risque une légère observation. Aussitôt la citoyenne Louise se précipite sur lui, lui arrache les cheveux et lui brise les reins. Le vieillard git éparé dans la salle. On l'oublie. La citoyenne Barberousse, rassemblant alors ses membres disloqués, reparaît comme une ombre vengeresse à la tribune et fait acclamer sa candidature ! »

Il serait donc inexact de voir dans le travestissement du boulangisme une forme d'attaque nouvelle chez l'écrivain : il a évité le plus souvent cette forme, parce qu'elle comporte un excès qui entre mal dans sa manière habituelle. Mais on peut en trouver des exemples depuis ses chroniques jusqu'à la *Révolution des Anges*, où elle s'épanouit et devient plus littéraire. Dans le cas présent, elle demeure schématique jusqu'à la fin : la fuite de l'émiral est provoquée subitement dans des circonstances de mélodrame, et elle est située en septembre — septembre 1889 — alors que Boulanger ne s'était exilé qu'en avril (144). France a vu dans cette simplification l'avantage de réduire la durée de la crise et de la transformer en une série de scènes : la préparation ; la séduction ; le triomphe ; la chute.

Polémique efficace, parce qu'elle est distrayante et claire pour le lecteur de l'époque, c'est un exemple de déformation de l'histoire au profit des luttes présentes : en 1906 comme en 1908, on vivait sur le souvenir de l'agitation royaliste pendant l'Affaire Dreyfus, et France l'a transportée dix ans auparavant (145). Tout le passage qui dans le récit du complot concerne les syndicats « jaunes » est d'une actualité plus grande encore. France les représente corrompus par Agaric en la personne de leurs secrétaires au nom grotesque, Dagobert, Tronc et Balafille. C'est Agaric qui est leur dupe, car il s' imagine « toucher les masses profondes » alors que les syndicats comportent respectivement quatorze membres, vingt-quatre et un seul. La question des syndicats jaunes avait été à l'ordre du jour du congrès d'Amiens, tenu en 1906 : ils avaient en effet pris une importance qui inquiétait les socialistes. Deux députés, Biétry et Dupourqué, les représentaient officiellement : ils avaient leur journal, une Bourse du Travail. Le second « congrès jaune » en 1906 déclara que deux cent mille ouvriers adhéraient au mouvement (146). Parue pour la première fois le 16 décembre 1906, la caricature des syndicats jaunes est donc inspirée par les événements contemporains. France a décidé de minimiser leur importance et de les rendre ridicules, en

(144) Voir Dansette, *op. cit.*, p. 336.

(145) France a en revanche conservé, en les déformant, les détails qui rendaient pittoresque le complot boulangiste : le cheval blanc de Chatillon est le fameux cheval noir du général Boulanger ; l'engouement des femmes pour Chatillon est celui qu'elles eurent pour Boulanger ; les allusions que fait Volcanmoule aux têtes de pipe et bouteilles de liqueur à l'effigie de Chatillon (*IP*, 213) évoquent des faits exacts (voir Dansette, 87-88) ; les couplets chantés par la foule rappellent les nombreuses chansons consacrées au général. Le procès devant la Haute-Cour eut lieu en août 1889. La trahison de Volcanmoule, qui fait fuir Chatillon en feignant que ses agissements sont découverts, est une interprétation satirique de la fuite de Boulanger, provoquée par un de ses amis après une comédie montée par Constans (Dansette, 284).

(146) *IP*, chapitre VI, « la chute de l'émiral ». *N. Y. Herald*, 16 décembre 1906, « Agaric et Cornemuse. Histoire pingouine », avec quelques variantes, (les camarades Dagobert Tronc et Balafille se nomment Mérovée, Tronc et Varambille. Ils chantent : « Qui, qui veut un' volée de bois vert ?

C'est Scu... Scu... Scu., Scutifer [premier nom de Chatillon]
Hou ! hou ! les sorciers »).

Les syndicats « jaunes » n'avaient aucune importance au moment du boulangisme. Un syndicat catholique des employés avait été fondé en 1887 par le frère Hiéron. Mais les syndicats « jaunes » ne prirent de véritable extension que vers 1900. En 1903 fut fondée par Biétry la Fédération nationale des Jaunes de France. En 1903, plusieurs syndicats adhèrent à la Fédération, et la duchesse d'Uzès, ancienne égérie de Boulanger, lui donna son appui. Voir R. Warin (*Histoire du mouvement jaune. Les syndicats jaunes*, Paris 1908) et A. Pawlowski (*Les S. Jaunes*, Paris 1911).

utilisant le fait qu'il était impossible de vérifier le nombre de leurs adhérents : la loi de 1884 qui autorisait les syndicats ne prévoyait pas la déclaration officielle de leurs membres.

Le boulangisme de *l'Île des Pingouins* est entièrement reconstitué : il ne demeure de la réalité que le déroulement mélodramatique des événements, que France a outré encore, et leur simplification profonde. Le présent informe le passé ; dans cet épisode, il affleure, malgré un grossissement systématique, car les marionnettes créées par France se meuvent avec entrain. France a quitté le domaine des idées générales. Mais le rôle du procédé reste aussi important que dans la première partie de *l'Île des Pingouins*. Cette crise est fabriquée par référence à d'autres crises plus récentes, et dans cet univers héroï-comique, les personnages n'éveillent aucun sentiment humain, parce qu'ils ne connaissent ni bonté, ni amour, ni pitié.

Les critiques de 1908 furent unanimes à déplorer qu'Anatole France eût cessé de traiter l'affaire Dreyfus avec autant de mesure et de nuances que dans *Monsieur Bergeret à Paris* (147). C'était méconnaître le sens du livre VI, inséré dans un roman de l'absurde. C'était oublier aussi à quel point les circonstances avaient changé. Là, Anatole France écrit une chronique où il fait passer ses espoirs et ses craintes, et attaque suivant l'opportunité immédiate, sans savoir quelle sera l'issue de la crise. Ici, le temps a passé : l'Affaire apparaît avec le recul qui permet déjà de la juger, elle et ses conséquences ; elle pourrit déjà ; cependant elle éveille toujours les passions de ceux qui y participèrent. France la traite en elle-même dans *l'Île des Pingouins* : il l'a dépouillée de tout le complot royaliste qui se greffa sur elle, et a transposé ce complot dans l'aventure boulangiste. Il peut ainsi simplifier l'Affaire pour mieux la soumettre au raisonnement : elle est ramenée à ses grandes lignes, accusation et condamnation de Pyrot-Dreyfus, manifeste de Colomban-Zola, participation des socialistes, procès de Colomban et victoire triste de Pyrot (celle-ci est relatée en deux pages, tandis que le récit de l'injustice en prend soixante-trois). Certains personnages assument un rôle multiple : si Maubec de la Dendulynx est Esterhazy, le lieutenant-colonel Hastaing Picquart et Vermillard Bertillon, il est permis d'identifier Greateauk à la fois au général Mercier, quand il met en route l'accusation, et au général Cavaignac, quand il jure publiquement que Pyrot est un scélérat. Le général Panther qui poursuit Pyrot de sa haine, fabrique de fausses preuves et les publie dans les journaux, est à la fois de Pellieux, Henry, du Paty de Clam et Quesnay de Beaurepaire. Le conseiller Chaussepied représente les juges qui furent favorables à Dreyfus, Baudoin, Bard, Ballot-Beaupré (148).

Ainsi, le lecteur peut mieux suivre la lutte du juste et de l'injuste qui s'engage entre ces personnages relativement peu nombreux : c'est un procédé qui appartient au roman d'aventures et au mélodrame. Il en est d'autres de ce genre, comme le châtement infligé à Pyrot, suspendu dans une cage au faite d'une tour, et sa maniè-

(147) *Revue des Idées et des Livres*, 15 novembre 1908, pp. 460-464.

Polybiblion, 1909, 12-17.

A. Du Fresnois, *Une année de critique* (« la perversité de M. A. France ») pp. 142-148, Paris 1912.

(148) Cette tendance à la schématisation était déjà sensible dans *l'Histoire Contemporaine* lorsqu'il s'agissait de Raoul, devenu Esterhazy pour les nécessités de la cause, et des artisans du complot royaliste.

re d'écrire son innocence « sur des morceaux de sa chemise avec un cure-dents trempé de sang. » (149). Le plus souvent, France a relaté l'Affaire en dotant les antipyrots d'une bassesse morale qui n'a d'égale que leur cynisme, et en donnant à leurs actes une fausse grandeur épique. Greaulac accuse Pyrot parce que Boscénos le menace ; dans ses entretiens avec Panther, il n'est jamais question de l'innocence de Pyrot, mais du meilleur moyen de le faire avouer. La Ligue de la Patrie Française est fondée pour écraser des vaincus qui « n'osent plus se montrer » (150). Maubec de la Dendulynx tire ses ressources du métier de souteneur. Mais, d'autre part, l'activité des antipyrots est formidable. France a utilisé en les poussant à l'absurde les données de l'affaire Dreyfus ; par exemple les démissions successives des ministres Cavaignac, Zurlinden, Chanoine et Freycinet, au moment où il est question de réviser le procès, deviennent une multitude de démissions : « La Trinité [...] ordonna la révision. Immédiatement Péniche, son ministre de la guerre [...] lui jeta son portefeuille à la tête. Il fut remplacé par un deuxième qui en fit autant, et auquel succéda un troisième qui imita ces exemples, et les suivants, jusqu'à soixante-dix, se comportèrent comme leurs prédécesseurs. » (151). Les preuves contre Dreyfus atteignirent le nombre de 590, et Quesnay de Beaurepaire se ridiculisa en les relevant. Dans *l'Île des Pingouins*, elles sont multipliées : Panther les accumule comme des marchandises, les commande par ballots et cargaisons à l'étranger et les décrit de l'extérieur : « J'en garde dans mes archives sept cent trente-deux mètres carrés qui font [...] trois cent soixante-six mille kilos » (152).

Le chef-d'œuvre du grotesque est l'accusation elle-même, fondée sur la disparition de quatre-vingt mille bottes de foin : la petitesse du prétexte déprécie l'Affaire tout entière (153). Une tendance à la dérision exista de tout temps chez France : les critiques qui lui reprochaient sa manière avaient oublié un article paru dans la série même de *l'Histoire Contemporaine* (154). M. Bergeret y révélait que

(149) Un lecteur du *Petit Journal* avait authentiquement proposé de mettre Dreyfus « dans une cage de fer comme une bête fauve » et de le faire passer ainsi devant les régiments, avant d'être fusillé. (10 novembre 1894) — *IP*, 246, I. France exagère les conditions d'ailleurs fort pénibles dans lesquelles Dreyfus avait vécu à l'île du Diable, et qui avaient été connues par le journal de Dreyfus et par le rapport Havet de juillet 1899 : plusieurs palissades avaient été élevées autour de la case où Dreyfus avait fini par être reclus, et où il était surveillé jour et nuit. « Avec la déportation aux îles du Salut, nous sommes rassurés sur son avenir », écrivait de Dreyfus *l'Echo de Paris*, le 7 janvier 1895.

(150) *IP*, pp. 266-189. Fondée en janvier 1899, la Ligue de la Patrie Française ne s'opposait pas en fait à des ennemis vaincus. Le pourvoi de Dreyfus avait été déclaré recevable, et si les dreyfusistes étaient en butte aux poursuites, leur parti était désormais puissant.

(151) *IP*, 301. Les démissions successives avaient eu lieu entre septembre 1898 et mai 1899. Le dernier ministre en place, que France appelle Van Julep, fut Galliffet, qui depuis la répression de la Commune était très impopulaire parmi les hommes de gauche.

(152) *IP*, pp. 267-68, 284, 300.

(153) La version en placards de *l'Île des Pingouins* est différente de la version définitive : Vermillard, l'expert, arrivait avec une botte de foin ; il était agronome et démontrait que « le foin volé se révèle à des signes certains ». Le président apparaissait derrière le foin, « le front livide, les grands yeux pâles, la face morne, la bouche baveuse », « et les assistants ne savaient plus ce qu'ils voyaient ». B. N., nafr. 11655, placard 22, folio 63.

(154) *Figaro*, 2 août 1899 « H. C. M. Bergeret à Paris ». Article *non repris*. Voir chapitre X sur *l'Histoire Contemporaine*.

Dreyfus avait livré au Céleste Empire « le secret des procédés en usage dans notre armée pour cirer les basanes et les souliers des hommes ». Dérision efficace, de la même manière que l'attaque contre Chatillon : France rappelle toujours la réalité de l'affaire Dreyfus en la schématisant, et il entraîne aisément le lecteur. Mais l'évolution du temps amena l'écrivain à utiliser cette dérision contre les partisans même de Pyrot. Colomban reçoit tous les produits de la grande épicerie Sainte Orberose, transformés en projectiles ; Bidault-Coquille s'unit à la courtisane Maniflore dans la gloire de soutenir l'innocent, et les pyrots, dans leurs batailles contre les antipyrots, sont décrits aussi comme des automates. Colomban et Bidault-Coquille sont constamment ridiculés ; les pyrots et les socialistes sont menés par l'esprit de race ou les intérêts de parti. Pyrot lui-même, loin d'être exalté, est dépeint au début du livre comme assez peu sympathique. *L'Île des Pingouins* offre ainsi un exemple angoissant de polémique qui se détruit elle-même et tourne à vide : car des procédés qui sont par excellence des procédés d'attaque, employés comme tels dans *l'Histoire Contemporaine* — déformation, grossissement, simplification — ne mènent plus à rien qu'à proclamer l'universelle absurdité. France n'a jamais été plus violent, et c'est pour constater un échec : le discours de Bidault-Coquille revenu à ses astéroïdes constate une réalité douloureuse : Dreyfus eut beau être réhabilité en 1906 (155), le temps qui suivit l'Affaire apparut comme une sorte d'après-guerre honteuse où les anciens compagnons se séparèrent, Clemenceau, Péguy, Jaurès — jusqu'en cette année 1908 qui vit Picquart, ministre de la Guerre, et Briand ministre des Cultes, et Viviani ministre du Travail, attaqués par les socialistes (156). Ce livre IV de *l'Île des Pingouins* relate un faux départ, un engage-

(155) Le 21 juillet 1906. Voir 30 A, II, p. 210.

(156) Clemenceau devenu président du Conseil réprima durement les grèves, Viviani étant ministre du Travail. Briand, aux Cultes, avait été partisan de transactions avec l'Eglise. Viviani était exclu du Parti Socialiste Unifié depuis le congrès international d'Amsterdam (août 1904), Briand depuis mars 1906 (il participait, malgré les résolutions du parti socialiste, au cabinet Sarrien). Le général Picquart, ministre de la Guerre, ne fit rien pour supprimer les conseils de guerre et sévit contre la vague d'antimilitarisme.

Le pessimisme de France sur les conséquences de l'affaire Dreyfus apparaît avec le plus de violence dans le chapitre VII, « Bidault-Coquille et les socialistes ». Il ajouta en manuscrit aux placards de *l'Île des Pingouins* tout ce qui concerne Bidault-Coquille (B. N., n. fr. 11655). Dans ce chapitre, France dépeint l'attitude de Jaurès, Guesde, Vaillant et Briand, ridiculise les dreyfusistes et déclare que la volonté du peuple est inconnaissable. L'Affaire y devient stérile. Dans le placard, France terminait le chapitre par une première « histoire sans fin ». Après le discours du camarade Larrivée (p. 309), il avait d'abord écrit : « Ce discours, couvert d'applaudissements frénétiques, fut non seulement le programme du nouveau gouvernement mais encore le manifeste d'un nouveau régime. Larrivée, nommé consul à vie, établit le gouvernement des Meilleurs. Il déporta Phoenix, Sapor et les principaux socialistes, fit mettre dans une cage, comme Pyrot, les camarades Tronc et Varambille, donna de grandes ambassades au comte Cléna, à M. Bigourd et à M. de la Trumelle, nomma le prince des Boscénos gouverneur de l'île des Perles, et ces messieurs, dans leur félicité, oublièrent le prince en exil ; il prit pour maîtresse la vicomtesse Olive et s'afficha avec elle ; il rappela le père Agaric et lui rendit son école ; il rappela le père Cornemuse et lui rendit sa distillerie du bois des Conils, il éleva le général Panther au rang de généralissime des armées pingouines. Le gouvernement de la République demeura... [P. 309]. Les pauvres, comme par le passé, payèrent pour eux. Les droits de réunion, d'association et de grève furent supprimés, les attributions des tribunaux militaires confirmées et étendues. Telle fut la conclusion de l'affaire Pyrot. » Placard 24, folio 66.

ment avorté. On y sent la même maîtrise et la même absurdité finale que dans *Leurs Figures*, que Barrès écrivit contre la République au moment où la République triomphait.

Toute cette verve ne sert donc qu'à enregistrer un échec, le plus grand de la vie polémique de France, et à préparer l'âpre satire de la société contemporaine qu'est le livre VII. France fait dans Hippolyte Cérés la caricature de l'homme politique dont le type s'était formé à cette époque : enfermé dans des combinaisons parlementaires, il n'a aucun contact avec le peuple qu'il prétend représenter et ne se soucie pas de paraître avancé, « ayant pour principe que l'orateur doit recommander la modération avec une extrême véhémence » (157). Mais il est tellement attiré par les charmes du monde qu'il accepte un mariage religieux et se montre flatté des égards que le père Douillard lui témoigne. Désagréable, vulgaire et sans conviction, il est doué d'une sorte d'instinct qui fait son succès : « Une seule faculté échappait au désastre de son esprit », au moment où il devenait fou après avoir découvert l'adultère de sa femme, « il lui restait le sens parlementaire, le tact des majorités, la connaissance approfondie des groupes » (158). Son caractère est le développement extrême du caractère du préfet de l'*Histoire Contemporaine*. Il est l'homme tel que l'a fabriqué la « République des camarades ».

Mais Anatole France ne se contente pas de cette raillerie, qui reste générale. Il attaque Delcassé sous les traits de Crombile ; il attaque surtout, et sans ménagement, les anciens socialistes entrés dans le ministère Clemenceau : Briand, Viviani. Là est sa véritable amertume. On le comprend à son ton tout à coup sérieux « C'était alors une des coutumes les plus solennelles, les plus sévères, les plus rigoureuses, et, j'ose dire, les plus terribles et les plus cruelles de la politique, de mettre dans tout ministère destiné à combattre le socialisme un membre du parti socialiste [...] Une ignorance profonde du cœur humain permettrait seule de croire qu'il était difficile de trouver un socialiste pour occuper ces fonctions. » (159). Puis, le monde de l'*Ile des Pingouins* entre de nouveau dans le grotesque, de nouveau la réalité est déformée : course aux armements, répression des grèves de fonctionnaires auxquels on contestait le droit de se syndiquer, sont traduites par une accélération mécanique et inhumaine. Aucune amélioration ne peut être espérée dans cette société rongée par le capitalisme : France passe insensiblement du roman mondain à l'anticipation, tant sa pensée suit une courbe logique. Alors que Wells imaginait dans *La Machine à explorer le temps* ou la *Guerre des Mondes* une incroyable société divisée en deux groupes antagonistes, sans aucune communauté de traits physiques, et là reculait à une époque très éloignée, France voit le danger tout proche et décrit une société qui outre seulement les caractères de la société contemporaine. Les grèves s'y multiplient et deviennent automatiques : l'année 1907 avait vu les grèves des électriciens, de l'alimentation, du bâtiment (160). Les crises s'y produisent régulièrement ; les trusts

(157) Sur la formule dilatoire et véhémente « le progrès par l'ordre », voir le *Lys Rouge*, p. 48. « Monsieur Guitrel et Monsieur Lantaigne. Monsieur le Préfet », *Echo de Paris*, 16 juin 1896. — « Monsieur Patru ou la liberté », *Aurore*, 27 décembre 1902. *IP*, 338.

(158) *IP*, 363.

(159) *IP*, 346.

(160) En janvier 1907, manifestation en faveur du repos hebdomadaire ; en mars, grève des électriciens ; en avril, grève des ouvriers et employés de l'alimentation ; en été, révolte des vignerons et du 17^e régiment d'infanterie ; à la fin de l'année, grève du bâtiment à Paris.

absorbent toute l'industrie : reflet exagéré de la situation aux Etats-Unis, où Morgan, Rockefeller, Vanderbilt concentraient la production à leur profit. Si bien qu'à la fin du roman, l'attaque que menait France dans le livre VII contre la politique contemporaine semble être encore gratuite et destinée à l'échec. La *Vie de Jeanne d'Arc* avait été élaborée dans la période ascendante de la polémique de France, écrite au moment où il voyait dans l'anticléricalisme la suite logique de l'affaire Dreyfus. Il espérait toute une série de réformes. Bien qu'elle ait été publiée peu avant l'*Ile des Pingouins*, la *Vie de Jeanne d'Arc* reflète l'état d'esprit d'une époque bien antérieure. Les articles qui ont formé l'*Ile des Pingouins* ont tous paru après le « coup de Tanger », lorsque la situation évoluait lentement vers la guerre. En décembre 1907, lorsque parut l'« Histoire sans fin », il était évident que la réforme sociale tarderait à venir ou ne viendrait pas. Dès lors, l'hypothèse pessimiste sur l'évolution du monde reprenait ses droits pour France ; la réalisation de l'« utopie » socialiste, qu'il avait toujours entretenue par un acte de sa volonté, et qu'il expose encore dans la *Vie de Jeanne d'Arc*, devenait de moins en moins probable.

Ainsi, cette polémique conçue par vagues successives meurt dans la stérilité. Constatation d'autant plus décevante que les événements de l'histoire de France même la plus ancienne sont, dans le roman, déformés et tendus vers des problèmes immédiatement contemporains. Le lecteur de 1908 évoque moins Napoléon, le boulangisme, la véritable affaire Dreyfus, que les luttes qui ont marqué les années 1906-1908 (161). Malgré la composition morcelée du roman, lorsqu'il parut en 1908, il abordait les questions actuelles : c'est que dès 1906, il était possible de pressentir la courbe que suivrait la politique française. Le roman les aborde avec des procédés de combat, mais qui se détruisent eux-mêmes.

Bien des causes concourent à cet épuisement de la polémique : la lassitude de France devant les événements, sa lassitude personnelle, son désir d'écrire une histoire catastrophique et absurde. L'*Ile des Pingouins* représente, il est vrai, un pari, et non la pensée définitive de France : peu de temps avant le roman, parut la préface optimiste de la *Vie de Jeanne d'Arc* ; et les discours que France prononça à cette époque, pour être assombris, ne sont pas aussi désespérés que l'*Ile des Pingouins*. Mais le pari devenait de jour en jour plus plausible : « La société actuelle m'est en horreur [écrivait France le 18 août 1908] ; et, pour la détruire, je compte pas [sic] sur les saints et les apôtres. » (162)

L'*Ile des Pingouins* marque une transformation dans la manière d'aborder les problèmes politiques. Durant les « grandes années » du dreyfusisme, France attaque au jour le jour et ne cherche pas à travestir les événements, quitte à en tirer ensuite une méditation plus générale. Ici, le procédé est roi : grossissement, schématisations, emploi de personnages symboliques. En revanche, certains événements

(161) Discours et meetings socialistes contre l'occupation du Maroc ; menaces de guerre (France a réutilisé une partie du « Voyage du docteur Obnubile » dans un article donné à la *Neue Freie Presse* le 27 octobre 1908, 30 A, II, 283-284) ; débats parlementaires sur l'impôt et le statut des fonctionnaires ; fusillade de grévistes à Draveil et Villeneuve-saint-Georges ; impopularité croissante de Clemenceau, qui avait réprimé les grèves, de Picquart qui avait déplacé un officier pour avoir serré en public la main d'Hervé, de Viviani qui se fit huer lors d'une inauguration ; effritement du bloc des gauches, résistance des nationalistes qui fondaient l'*Action française* (21 mars 1908) ; Biétry essayant de faire revivre l'affaire Dreyfus et insultant le président Ballot-Beaupré.

(162) B. N., 18 août 1908. A Pierre Calmettes, tome IV, folio 19.

sont passés sous silence : les rapports du patriotisme et de l'internationalisme ne sont point traités ; France ne parle pas non plus de la querelle que soutenait Jaurès, partisan de l'impôt sur le revenu, contre les révolutionnaires qui, hors de la destruction totale de la société capitaliste, ne voyaient pas de salut possible. Cette querelle eut pourtant un grand retentissement. Tout se passe comme si France, gardant une grande attention au temps présent, souhaitait aussi s'en retirer et la transcender : aussi aborde-t-il les questions d'une manière plus théorique et plus intellectuelle que jadis. Sa polémique n'est plus politique, mais exclusivement morale. Au-delà des événements, elle attaque le mensonge social qui fait de l'homme un pantin, des institutions, une infamie collective ; elle attaque la déraison dans laquelle, selon l'écrivain, sombrent les Français, et la méchanceté fondamentale de l'homme. Le chapitre VII mêle à la critique politique une critique de l'amour tel que le pratiquent et le conçoivent les gens du monde. Tout en fondant la lutte en raison, le recours constant à la philosophie affaiblit son efficacité et marque ses limites.

Si France a donné à ses attaques, dans *l'Île des Pingouins*, une allure tellement intellectuelle, et s'il les a toutes fait déboucher dans l'absurde, c'est qu'il s'agissait bien pour lui de relater une défaite de l'intelligence — ou, du moins, la possibilité d'une telle défaite. Lorsqu'il bouleverse les catégories de l'histoire et nie la notion de progrès, il ne songe pas seulement à se délivrer de la *Vie de Jeanne d'Arc*. L'histoire n'a de sens pour lui (il l'exprime dans *l'Histoire Contemporaine* et *La Pierre Blanche*) que si elle est dirigée vers le triomphe de l'intelligence, si elle en retrace les aventures. La vouer à un éternel recommencement, lui refuser tout principe directeur, c'est montrer que l'intelligence n'a pas sa place dans le monde. Toutes les luttes menées en son nom sont légitimes, mais inutiles : ce sont des luttes de Sisyphe. France y emploie les mêmes arguments que jadis, mais en les déformant jusqu'à la grossièreté, parce qu'ils sont coupés de toute propagande. France est devenu socialiste parce qu'il pensait que seul le prolétariat pouvait bâtir dans l'avenir une cité comparable à la cité antique telle qu'il l'imaginait ; dans la *Pierre Blanche*, son socialisme gardait l'aspect d'une hypothèse. *L'Île des Pingouins* supprime l'Antiquité en ce qui concerne les Pingouins eux-mêmes, et présente pour l'avenir l'hypothèse inverse de *La Pierre Blanche* : c'est l'autre volet du diptyque. Le socialisme comme le concevait France avait, depuis 1905, de moins en moins de chance de se réaliser. Alors que pour d'autres dreyfusistes l'Affaire avait pris fin dès le jugement de Rennes, pour France, la véritable fin de l'Affaire se place en ces années 1906-1908 où le Bloc républicain éclata sans remède possible et où la plupart des anticléricaux se révélèrent hostiles au socialisme. L'écrivain prononça l'oraison funèbre du dreyfusisme à propos du transfert des cendres de Zola au Panthéon (163). C'est à cette même occasion que Roger-Martin du Gard fait dire à Cresteil : « Maintenant, c'est la gangrène ! [...] Tout ce qui a été touché par cette affaire, tout ce qui est né d'elle, est resté empoisonné... [le XIX^e siècle] est [...] celui de la fièvre, des utopies et des incertitudes, des échafaudages hâtifs et des malfaçons. Nous ne savons pas. On l'appellera peut-être : le siècle de la camelote ! » (164). *L'Île des Pingouins* traduit la crise morale que traversait France, disposé lui aussi

(163) *Neue Freie Presse*, 16 avril 1908. 30 A, II, 252-260.

(164) *Jean Barois*, Troisième Partie, « la Fêlure », II.

à traiter par le mépris les valeurs qui rendaient naguère positive sa polémique. Il se retirait du monde, sur lequel il avait un moment cru pouvoir agir sans quitter ses fonctions. Son amertume était celle de la déception, plus grande qu'au temps où il hésitait devant l'acte sans y avoir encore participé. L'équilibre était rompu entre France et son temps.

L'Île des Pingouins est si bien le témoignage de l'état d'esprit francien durant l'année 1908, que les discours et articles donnés par France en 1908 et 1909 attestent de la même façon la crise qu'il traversait (et ce n'est point hasard si l'année 1907 fut pour lui l'année du silence). Comme durant la période ascendante de sa polémique, France n'établit pas de barrière entre ses œuvres : articles, discours, nouvelles publiées dans des revues, ne sont que les manifestations successives de sa pensée, et les liens subjectifs que France crée entre eux sont franchement reconnus par lui-même. Les considérations de *L'Île des Pingouins* sur l'indifférence des prolétaires vis-à-vis de l'affaire Dreyfus se retrouvent dans l'article sur « Emile Zola au Panthéon » (165), dans lequel France insère aussi les méditations de Bidault-Coquille (166). Le voyage d'Obnubile en Nouvelle-Atlantide paraît dans un article concernant la rivalité commerciale de l'Angleterre et de l'Allemagne (167). L'érudit du Clos des Lunes a sa place dans *Les Sept femmes de la Barbe-Bleue* (168) ; le général Débonnaire et la baronne de Bildermann, le ministre Visire et Madame Cérés sont évoqués dans *La Chemise* (169). Mais alors que, durant la période révolutionnaire de l'affaire Dreyfus, tous les témoignages concordaient dans le sens positif, en 1908 et 1909, France emploie souvent les moyens élaborés durant la période antérieure à se détruire. Le moule dans lequel se coulait la polémique demeure intact, mais non point le contenu de cette polémique. France est encore fidèle à l'actualité, bien qu'il participe moins que jadis aux manifestations publiques (170). Le transfert des cendres de Zola au Panthéon, la répression par la violence des mouvements ouvriers, les rivalités économiques entre les deux blocs d'alliance européenne, ces événements retiennent son attention (171). Il juge les doctrines à leurs fruits : le positivisme n'est pas acceptable, selon lui, parce qu'il sert à justifier en France le nationalisme intégral, le royalisme et la

(165) 30 A, II, 158 : « La cause de Dreyfus n'a jamais été populaire auprès des masses. Pour l'ouvrier, elle avait quelque chose de trop bourgeois. »

(166) Ibidem, pp. 259-260.

(167) 30 A, II, pp. 283-284, « Allemagne et Angleterre ».

(168) *Les Sept femmes de la Barbe-Bleue*, pp. 50-51. « C'est ici le lieu de rappeler le précepte de mon illustre maître, M. du Clos des Lunes, membre de l'Institut : « Quand le surnaturel se présente, l'historien ne doit point le rejeter. »

(169) « La Chemise », p. 265 des *Sept Femmes...*

(170) Dans les manifestations à caractère politique, France ne participa personnellement qu'au banquet de l'« Art pour Tous », le 4 avril 1908, à l'Hommage à Vera Figner, le 17 avril, à l'inauguration de la bibliothèque populaire de Quiberon, le 30 août. Durant l'année 1906, il avait personnellement participé à neuf manifestations de caractère politique.

Quant à l'année 1907, il n'en a été conservé que deux lettres de France, en faveur de Ferrer et de Bertoni, et les interventions de la Ligue des droits de l'Homme, que France signait en sa qualité de président (30 A, II, 225-233). C'est l'année de la crise de conscience polémique.

(171) Articles sur Zola au Panthéon — sur la Peur — sur l'Allemagne et l'Angleterre.

religion (172). Les procédés que France avait acquis au cours des luttes publiques, ces attaques à la fois plus personnelles et plus précises que dans les romans, se retrouvent dans certains discours et articles. L'intervention de France en l'honneur de Vera Figner (173) comporte le même lyrisme que toutes ses interventions sur la Russie : antithèses, exclamations, métaphores donnent au discours une couleur romantique. On voit l'aspect inverse de la polémique de France dans l'article « Allemagne et Angleterre », amplification brillante sur des articles techniques de Francis Delaisi (174) ; la précision et la spécialisation des données sont rendues accessibles et deviennent matières littéraires : après l'apologue d'Obnubile, des allusions à Rabelais, des personnifications, font saisir au lecteur moyen des notions arides. La vulgarisation, élément essentiel de la lutte, est aussi la marque du Courrier Viennois sur « La Peur » (175), qui explique la répression contre la C. G. T. et l'épanouissement du syndicalisme en France, sous forme de conversation avec un ministre. On ne trouve plus dans les discours et articles de cette époque l'excès de populisme qui faisait tomber quelquefois France dans la vulgarité, ou dans les images convenues d'une polémique partisane.

Mais cela même prouve que l'écrivain ne mène plus l'attaque dans l'esprit qu'il avait jadis : il n'est plus fidèle à l'actualité que pour exprimer paradoxalement combien cette actualité lui pèse : « Ce n'est pas, hélas ! le spectacle de l'heure présente qui nous peut donner beaucoup de joie, d'orgueil et d'espoir. Tout y est obscur et trouble. » (176). France reconnaît, dans l'article sur le transfert des cendres de Zola, l'échec de l'idéal de justice qui avait été celui de l'affaire Dreyfus, et la nouvelle poussée du nationalisme ; il reconnaît à Buenos-Aires l'échec de cette Séparation qui, pour lui, avait continué la révolution dreyfusienne (177) : « Vous aviserez dans votre sagesse aux moyens de surveillance et aux droits de contrôle que vous devrez exercer sur cette Eglise devenue pour vous une puissance étrangère assise à votre foyer. Mais vous ne serez pas tenté, au moins je le souhaite, de constituer de ces associations culturelles qui ont si mal réussi à nos législateurs et qui, si elles avaient pu prendre forme, eussent recommencé et réalisé cette Eglise constitutionnelle, ce clergé assermenté créé par la Constituante et qui causa à la première République des maux irrémédiables. » Les bases sur lesquelles France fondait sa participation active à la lutte se rétrécissent. A la différence de Jaurès, il ne croit plus dans la possibilité d'une résistance politique au régime qu'il voit se reformer tel qu'il était avant l'affaire Dreyfus. Le capitalisme règne selon lui sur le Parlement comme

(172) Discours tenu à Rio de Janeiro, le 28 juillet 1909 : « Le positivisme et la paix universelle ». Texte reproduit OC t. XVII. France y indique que les monarchistes tirent facilement à eux le positivisme, qui est antiparlementaire, opposé au suffrage universel, propice à l'établissement d'un pouvoir fort et de l'unité d'obédience. Le manuscrit de ce discours se trouve B. N., fonds Lion, « Divers ». On y lit : « La connaissance positive se fond dans l'inconnaissable comme un morceau de sucre dans un verre d'eau.

Il [Comte] en a banni Dieu. Mais il lui a laissé la place toute chaude. » (Folio 145, Divers II.)

(173) 30 A, II, 262-264.

(174) 30 A, II, 282-289. France cite Delaisi, p. 284.

(175) 30 A, II, 273-280.

(176) Au banquet de l'« Art pour tous », 4 avril 1908. 30 A, II, 245.

(177) Discours d'Anatole France à son arrivée à Buenos-Aires, le 22 mai 1909. Communiqué par M. Aveline.

dans la société, créant une situation « insoluble » (178) : « dans la situation actuelle des socialistes parlementaires, les intérêts ouvriers n'y sont pas représentés. J'ajouterai que, pour beaucoup de raisons [...], ils n'y sont pas représentables » (179). La propagande en faveur du régime républicain, qui, durant la période révolutionnaire de l'affaire Dreyfus, avait été la contre-partie positive de la lutte de France, disparaît alors de son œuvre : France ne croit pas en danger une république qui est seulement une ploutocratie, et ne pense plus que les ouvriers doivent la défendre (180). Dans ces conditions, il ne peut affecter son opposition d'un signe positif qu'en confiant à la masse le soin de la justifier. Mais cette masse ouvrière, dans le découragement des intellectuels et l'impuissance des parlementaires socialistes, n'a d'expression possible que par les syndicats, à moins de redevenir le peuple indéterminé dont parle France dans le *Jardin d'Epicure*. France soutient donc le syndicalisme, mais au moment où il est sérieusement menacé par le lock-out de certains industriels et par une répression sanglante (181). Aussi son article en faveur de la CGT a-t-il l'allure d'un plaidoyer pour une cause menacée. Il y emploie des arguments faussés : « Les journaux ont dit avec raison que la Confédération Générale du Travail n'a pas été obéie lorsqu'elle a ordonné la grève générale ; sans doute le mouvement a-t-il échoué, mais l'agitation dans le prolétariat a été grande. » (182). Il constate que le syndicalisme français est « indéterminé » et « confus » (183), mais tente de démontrer qu'il évolue vers une action pacifique. De cet article sur la « Peur », il ressort que France ne peut confier avec beaucoup d'espoir, à une organisation précaire, la tâche de préserver l'intelligence. Les perspectives de la lutte immédiate sont bouchées.

Aussi France met-il l'accent sur le rôle que jouent la volonté et le rêve dans cette lutte. Même durant la grande époque de l'Affaire, il unissait rêve et action. Désormais, il manifeste un idéalisme qui évoque le socialisme humanitaire. Sans doute affirme-t-il toujours que « les événements se déroulent selon les lois d'une inexorable fatalité » (184) et que le socialisme demande une « adhésion raisonnée » (185). Mais il fait bien plus souvent allusion à la force de l'esprit dans l'enfantement de la société future : « Un jour viendra, je veux le croire, où, dans une société mieux ordonnée que la nôtre, chacun jouira en paix du fruit de son travail. » (186). De cette société dont il présente la réalisation comme une « fatalité historique » (187), il attend « plus de justice et de raison dans le monde » (188) : aussi

(178) Réponse à l'enquête de la *Revue* sur l'impuissance parlementaire. 15 avril 1908. 30 A, II, 250.

(179) 30 A, II, 276. Discours cité.

(180) Ibidem.

(181) France fait allusion au lock-out de la maçonnerie au banquet de « L'art pour tous », 30 A, II, 245. — A la répression des manifestations de Draveil et de Villeneuve-Saint-Georges, dans l'article cité sur « La Peur ».

(182) « La Peur », 30 A, II, 273.

(183) Ibidem, 279. Dans les *Carnets Intimes*, dès 1907, France note : « D'après Desch — en F. — Travailleurs 12 millions, syndiqués 1 million, affiliés à la C.G.T. 100 000. » (Carnet intime n° 24358, 75.)

(184) 30 A, II, 245.

(185) Préface à *l'Esquisse d'une société collectiviste*, 30 A, II, 294.

(186) 30 A, II, 245.

(187) 30 A, II, 293.

(188) Ibidem.

établit-il entre science et rêve une équivalence par laquelle il donne la première place à l'esprit : « La poésie, dans son essence, n'est que l'intuition de la science future. Et c'est de la science que surgira un ordre nouveau, cet ordre que le monde attend dans la douleur et dans l'espoir. » (189). Il dit à la jeunesse argentine : « Adonnez-vous à la science mais gardez vos rêves. Oh ! ne perdez pas au contact de l'aride réalité le don divin des songes » (190) et il avoue garder ses « illusions », croyance en beauté, justice et amour. L'éloge de l'Utopie qu'il prononçait durant la période précédente aboutit, puisque la réalité n'est pas favorable aux luttes de France, à une apologie de l'incertitude généreuse. France veut préserver à tout prix le triomphe de l'esprit dans le monde, ce triomphe auquel il avait cru pendant l'affaire Dreyfus. Mais si son idéalisme lui permet de continuer à se ranger parmi les socialistes, il n'est pas propice à une polémique journalière et précise, de caractère politique : l'avènement de la société future coûtera du « temps » et des « efforts » (191) ; devant les étudiants collectivistes, France proclame que le prolétariat n'est pas à la veille de la victoire (192). De plus en plus, la participation de l'écrivain aux luttes sociales apparaît comme le résultat d'un pari et d'un pari fait au nom de l'humanisme. France en voit le caractère chanceux : c'est pourquoi l'*Ile des Pingouins* finit dans le néant. Mais il demeure persuadé de la nécessité de l'action dans le monde : c'est pourquoi, dans ses discours, il adopte l'hypothèse d'une victoire socialiste. Ainsi s'affirme la nature intellectuelle de sa polémique : son assise politique est d'autant plus fragile, que France, dont l'option est généreuse, ne dissimule pourtant pas que les doctrines qui lui sont opposées, celles du nationalisme intégral, sont soutenues par des hommes d'une intelligence séduisante (193). Il manque par là à une règle essentielle de la lutte politique, qui est de déprécier à tout prix l'adversaire.

La polémique francienne, durant les années 1908 et 1909, revêt parfois les caractéristiques qu'elle avait avant l'affaire Dreyfus ; elle s'enveloppe de subjectivisme. Les contes des *Sept Femmes de la Barbe-Bleue* sont une entreprise de destruction des mythes compara-

(189) Discours tenu par France à la fin du déjeuner offert en son honneur à l'escala de Lisbonne, 3 mai 1909. Communiqué par M. Claude Aveline.

(190) Au banquet offert par la jeunesse argentine, le 25 juin 1909. Communiqué par M. Aveline. On note dans ce discours la résurgence de thèmes du *Jardin d'Epicure* ; France y loue le pantagruélisme, philosophie « fondée sur les deux pôles de l'âme humaine : la science et l'amour ». « Mon ironie [dit-il] n'est le plus souvent que l'expression aiguë de ma pitié, de ma douleur, de ma tendresse. »

(191) 30 A, II, 293. Dans le brouillon de son discours sur Comte, cité note 172, France montre combien son socialisme est à cette époque un acte de volonté : « [...] Je ne suis pas positiviste [...] parce qu'enfin nous n'avons aucune raison de croire que le bien arrivera tôt ou tard pour tous, nous n'avons aucune raison de croire que la moralité, identique à la sociabilité indéfinie, soit la vraie révélation de l'univers. »

(192) Lettre d'Anatole France lue au meeting organisé par le groupe de Défense sociale et les étudiants collectivistes, le 7 janvier 1909 ; publiée le 8 janvier dans l'*Humanité*.

(193) 28 juillet 1909, Rio de Janeiro, « le positivisme et la paix universelle », cité note 172. « Le royalisme intégral n'a pas seulement à son service d'élégants émeutiers ; il nourrit un groupe ardent de doctrinaires. Il a ses théoriciens. Il a son Bonald et son Joseph de Maistre : ce sont MM. Vaugeois et Charles Maurras. Il a en M. Léon de Montesquiou beaucoup mieux qu'un Villèle. Ils sont non seulement royalistes mais théocrates, et, comme ils ne manquent ni de connaissances ni de talent, il y a intérêt et profit à suivre leurs polémiques. Charles Maurras [...] »

ble à celle de l'*Etui de Nacre* : pour la première fois depuis 1897, France accepte l'univers de la légende ; il supprime même une première version de l'« Histoire de la duchesse de Cicogne et de M. de Bouligrin » (194) qui se rapportait à la réalité historique. Pour la première fois depuis l'Affaire, il donne dans ses contes une grande part au jeu personnel, ne se sent plus contraint à une tension constante. Ses discours en Amérique du Sud le montrent hostile à toute doctrine qui réduirait au profit de la collectivité les droits de l'individu, et il fait l'éloge des « fantaisies », des « caprices de la conscience individuelle » (195). Des considérations sur la destinée humaine se mêlent dans ces contes à des griefs plus occasionnels, à des attaques contre l'histoire et la tradition qui rappellent celles de l'*Ile des Pingouins*, et qui ont la même origine (196). Malgré l'allure innocente de la légende, France s'élève contre l'histoire officielle (197), contre la société constituée (198) et même, dans la « Chemise », contre les tribuns socialistes (199), en un portrait qui semble bien être un portrait approximatif de Jaurès. Il reprend une situation d'opposant universel qui, au point de vue social, mène à la négativité. Aussi voit-on réapparaître dans la « Chemise » ce type de mendiant heureux, parce que parfaitement libre, que France avait exilé de son œuvre lorsqu'il lut-

porte loin l'audace de l'esprit, qualité que pour ma part j'estime beaucoup... » (OC t. XVII, p. 277). Le 19 avril 1911, France écrivait à H. Clouard :

« Publiez donc dans la *Revue critique des idées* les vers que j'ai adressés à Charles Maurras pour ses débuts. Je n'ai jamais cessé d'estimer son caractère et d'admirer son talent » (B. N., copie Lion).

(194) *Revue de Paris*, 1^{er} novembre 1924. Henry Bidou : « Parmi les livres ». Le manuscrit de l'« Histoire de la duchesse de Cicogne et de M. de Bouligrin » faisait de Paul III et de Marie-Dominique (devenus Cloche et Satine dans le conte) les rois Louis XVI et Marie-Antoinette. M. de Bouligrin, réveillé au bout d'un siècle, devenait député ; il parlait le langage de son temps, mélange d'idées d'extrême-droite et d'extrême-gauche, était alternativement applaudi et hué par les deux partis d'opposition, et finalement retournait aux champs (pp. 22-29).

(195) 28 juillet 1909, à Rio de Janeiro : « Je ne suis pas positiviste. Je ne le suis pas. Je ne le fus jamais [...] je n'ai pas assez de vertu pour croire et professer la religion de l'humanité. Je n'ai pas le courage de renoncer aux fantaisies, aux caprices de la conscience individuelle. J'aime mes erreurs. Je ne veux pas renoncer à la liberté délicieuse de m'égarer, de me perdre, de perdre mon âme. »

(196) Les contes qui formèrent les *Sept femmes de la Barbe-Bleue* parurent, dans les journaux, à la même époque que les articles qui formèrent l'*Ile des Pingouins*. « Barbe-Bleue » le 12 avril 1908 dans le *New-York Herald* (1), « Saint Nicolas » le 13 décembre 1908 dans le *New-York Herald* (2), « la Chemise » le 15 février et le 1^{er} mars 1909 dans la *Revue de Paris* (3). Quant à l'« Histoire de la duchesse de Cicogne », on trouve à la B. N. le curieux document suivant, émanant de Marcel l'Heureux (classé dans le dossier concernant la *Révolution des Anges*) : « Ce conte est vraiment exquis et j'en ai fait mes délices. Mais je crains bien que les lectrices de *Femina* ne soient terriblement effarouchées par les aventures de M. de Bouligrin et des trois sorcières qui l'« arrosent d'un liquide infect ». N'auriez-vous pas, par hasard, mon cher Maître, fait erreur dans l'envoi de votre copie... » (18 février 1908) (fonds Lion, *Révolution des Anges*, folios 205-206).

(197) *Les Sept femmes de la Barbe-Bleue*, p. 50.

(198) Sur la guerre, « Les Sept femmes... » p. 39 — « Le miracle du grand saint Nicolas », pp. 108-109.

Sur la victoire, « La Chemise », p. 228.

Sur l'impôt sur le revenu, « La Chemise », p. 235 (jusqu'en juillet 1909, Caillaux fut ministre des Finances dans le cabinet Clemenceau et prépara l'impôt sur le revenu).

(199) Jeronimo, chapitre IV de la « Chemise ».

(1) P. 5-6.

(2) P. 9-10.

(3) (t. I, p. 673-701 ; t. II, p. 25-51).

taut pour l'avènement prochain du collectivisme (200). Et France retrouve pour s'en railler la comparaison de l'homme avec l'aubépine, dont la floraison dépend du terrain où elle pousse : Bergeret s'en servait naguère pour démontrer à sa fille les bienfaits qu'il attendait du collectivisme ; saint Nicolas fonde sur elle ses raisonnements, bientôt cruellement déçus, sur la perfectibilité de la nature humaine (201).

La seule position polémique qui demeure nette chez France est l'anticléricisme. Encore en revient-il à une attaque de caractère général contre l'Eglise, ses doctrines et sa morale : la perspective de détruire la puissance de l'Eglise dans l'immédiat ne se présente plus à lui. Il fait le procès de la cruauté catholique : « Dans [mon pays], parmi ceux qui furent les plus ardents à soutenir les droits du bourreau [...], on vit les femmes et les prêtres [...] Quant aux prêtres, ils peuvent pour sustenter leur doctrine impitoyable s'autoriser de leur Dieu qui dans son ancien et premier Testament punissait de mort les moindres fautes [...] Quand on songe avec quelle autorité l'Eglise, durant tout le Moyen-Age et jusqu'aux temps modernes, imposa aux pouvoirs séculiers l'application de la peine de mort en matière d'hérésie, quand on songe au consentement unanime de l'Eglise durant des siècles et des siècles [...] on est tenté encore de compter l'abolition de la peine de mort comme une des conquêtes du pouvoir civil sur la tradition catholique et romaine » (202), déclare France en Uruguay. « Le Miracle du grand saint Nicolas » est une dérision des pieuses légendes, soit que France fasse remarquer la raréfaction des apparitions religieuses en notre temps (203), soit qu'il ironise sur le catéchisme : « [saint Nicolas] leur posait des questions faciles, comme, par exemple : « Combien font cinq fois cinq ? » ou « Qu'est-ce que Dieu ? » » (204), constate la rigueur du saint envers les hérétiques (205), l'absurdité de la soumission totale à l'Eglise (206), ou donne au conte une conclusion révoltante pour la sensibilité humaine, quoiqu'orthodoxe : le criminel devient saint, les enfants sauvés deviennent criminels, et saint Nicolas est dupe de sa bonté (207).

Mais au-delà de l'attaque du catholicisme, ce conte, comme tous ceux qui composent les *Sept Femmes de la Barbe-Bleue*, est une méditation désabusée sur la destinée humaine. France retrouve l'isolement dont il souffrait avant l'affaire Dreyfus et au début de l'Affaire, quand il proclamait que le mensonge est puissant, car il est divers et prestigieux. Il ressent l'angoisse existentielle à laquelle il avait échappé dans l'action ; sa polémique, désormais amère, dépourvue d'espoir fondé sur le réel, n'a plus le dynamisme de naguère, et elle ne suffit plus à justifier l'œuvre de France.

(200) Chapitre XIV et dernier de la « Chemise », « Un homme heureux ».

(201) « Le miracle du grand saint Nicolas », pp. 84-86.

(202) 15 juillet 1909, *L'Uruguay et ses progrès*. Montevideo, 1909.

(203) « Miracle du grand saint Nicolas », pp. 70-71.

(204) « Miracle du grand saint Nicolas », p. 76.

(205) Ibidem, p. 83.

(206) Ibidem, pp. 112-113.

(207) Ibidem, pp. 125-126.

Les discours de France et ses articles traitant de la situation politique n'ont pas encore été repris en volume, en ce qui concerne les années 1909-1924. Ils devaient former les tomes III et IV de « Trente Ans de Vie Sociale ». M. Claude Aveline a eu la grande obligeance de me communiquer ces documents d'accès difficile, et la bibliographie des articles parus dans les journaux français, grâce à laquelle il m'a été plus aisé de dépouiller leurs collections. Que M. Aveline en soit ici remercié.

CHAPITRE XIV

LES DIEUX ONT SOIF ET L'ACCEPTATION DE LA SOLITUDE

La réflexion sur la Révolution est une dominante de l'esprit francien : France est né, il a grandi dans un milieu de spécialistes qui se préoccupaient de collectionner les documents sur la Révolution, dans une intention antirévolutionnaire (1). L'emprise du milieu paternel ne se marque nulle part plus évidemment, chez France, que lorsqu'il s'agit de la Révolution. Il y eut la flambée de 1868, ce prospectus dans lequel France et Louis-Xavier de Ricard exaltaient le grand mouvement national (2) : enthousiasme de jeunes gens, aussitôt calmé, pour France, par le spectacle de la Commune. En 1884, les *Autels de la Peur* montrent un Anatole France antirévolutionnaire (3) ; presque tous les articles qui forment cette nouvelle sont repris en 1892, dans *l'Etui de Nacre*, mais morcelés, de façon à constituer autant de chapitres distincts (4). Leur signification en est modifiée : ils n'ont plus la même valeur émotive. Le lecteur s'intéressait à l'amour de Fanny et de Marcel, amour pur et coupé dans sa fleur : toute la Révolution était rendue responsable de son échec, et en devenait sinistre. Dans *l'Etui de Nacre*, l'attention va de Sophie à Pauline de Luzy, Fanny d'Avenay, Julie ; les « Mémoires d'un Volontaire » présentent un nouvel aspect de la Révolution, et la réhabilitent en partie : France y montre la menace toujours imminente de l'étranger, l'union patriotique des Français. Tout se passe comme si l'écrivain avait décidé d'ôter aux *Autels de la Peur* l'unité qui en déterminait l'orientation, pour les réduire à l'état de simples documents, de matériaux qu'il pourrait utiliser plus tard dans un esprit différent. Cette méthode de décomposition et d'attente est habituelle chez France. Mais l'esprit qui a présidé à sa première étude n'a point tout à fait disparu, malgré tout, de ces documents qu'il échafaude suivant un nouvel ordre, dans *Les Dieux ont Soif* (5) : France ne peut pas oublier l'arrière-plan intelligible et affectif sur lequel le roman se dessine. Le groupe de nouvelles parues dans *l'Etui de Nacre* se complète par une série d'articles donnés en 1883 et 1901 dans des revues et

(1) Voir notes 24 et 25 du chapitre I.

(2) Ibidem, note 27.

(3) Voir chapitre IV, note 63.

(4) Voir tableau du chapitre IV, note 66.

(5) Voir notes 70 et 84 du chapitre IV. Dans les notes qu'il constitua pour écrire *Les Autels de la Peur*, France avait indiqué le philosophe Le Faulcheux des Islettes, « un petit Lavoisier », prototype de Brotteaux des Ilettes (cf. Henriot, *Temps* du 13 janvier 1931). Le personnage d'Athénais est pris aux *Mémoires* de Beugnot, qui furent une source des *Autels de la Peur* (chapitre IV, note 69).

des journaux (6) : l'attention que France porte à la Révolution se prouve d'année en année, par des recherches, des réflexions, des inquiétudes.

On pourrait croire que sa façon d'envisager la Révolution s'est complètement modifiée durant cette période, qui est celle de son « grand tournant ». L'étude de ses articles permet au contraire de trouver chez France des lignes de force qui n'ont pas varié : sa résolution tout d'abord de considérer non point tant l'histoire que le retentissement des faits journaliers sur les êtres ordinaires, résolution dont les *Autels de la Peur* nous donnent un premier témoignage. Lorsque fut venu le centenaire de la Révolution, la Troisième République le célébra en reconstituant le quartier de la Bastille tel qu'il était en 1789. « Ceux qui vivaient là [écrit France] goûtaient la vie comme nous la goûtons aujourd'hui [...] ils ont senti, aimé, souffert [...] ô vous tous, dont l'âme était simple, dont la vie était rude, journaliers, hommes de peine, gagne-petits, bonnes gens du faubourg Saint-Antoine, ombres naïves [...] soyez bénies ! Et si plusieurs d'entre vous ont trempé dans les crimes de la Terreur, en considération de vos misères et de la misère humaine, qu'il vous soit pardonné ! » (7)

Cette attention à la vie courante, de la part de France, ne peut étonner : tout l'y induisait, ses opinions sur l'histoire comme la pente naturelle de son esprit, observateur et tourné vers les humbles. Il faut prendre garde que pour un homme voué à ce genre d'observation, la Révolution ne peut apparaître comme un bouleversement total : il y a dans chaque vie un principe de continuité qui la fait passer d'un régime à l'autre sans déchirement intérieur, sans que les habitudes et les affections soient changées (8) (il est bien entendu questions des vies ordinaires. Mais pour France, le fond de nos goûts, de notre sentiment, s'est formé de l'héritage que nous ont transmis ces existences-là). En outre, le passé a toujours attiré France par le prolongement qu'il donne à sa propre vie, si courte, si morcelée : le passé fonde la durée, compromise au cœur de l'être par l'irréversibilité héraclitéenne des actes et des sentiments. C'est pourquoi France écrit qu'il faut « respecter, admirer, aimer l'ancienne France » (9). Il s'élève contre les idées de certains républicains radicaux : « Nous croyons trop aisément que la France ne date que de la Révolution. Quelle erreur détestable et funeste ! C'est de la vieille France que

(6) Notamment *Jeune France*, février 1883, « Les Funérailles révolutionnaires » — *Univers Illustré*, 26 mai 1883, 19 mai p. 506, 25 août (1), 8 septembre 1888 (2), 4 mai 1889 (3), 21 février 1891 (4) ; 14 mars 1896 (5). — *Temps*, 24 mars 1889 — *Almanach du Bibliophile*, 1901.

(7) *Univers Illustré*, 19 mai 1888, p. 306.

(8) *Univers Illustré*, 8 septembre 1888, p. 563 ; France parle d'un bouquiniste connu de lui, qui avait traversé la Révolution. « Ce bouquiniste attardé dans notre monde se rappelait la nuit du 8 au 9 thermidor. Cette nuit-là il avait dansé dans un bal public avec une jeune blanchisseuse, une brunette très vive [...] Oh ! cela, il ne l'avait pas oublié. Mais de la chute de Robespierre, point de nouvelles ».

(9) Préface de France au *Guide de Fontainebleau*, de Pfnorr. Citée par lui dans l'*Univers Illustré* du 4 mai 1889 — Repris *Œuvres Complètes*, tome 24, pp. 145-150.

(1) P. 530-531.

(2) P. 562.

(3) P. 274-275.

(4) P. 94.

(5) P. 202.

la nouvelle est sortie. » (10). Cette conviction, France la conserve au-delà de son « tournant » : son esprit foncièrement antireligieux se refuse, de plus, à la glorification des révolutionnaires, qu'ont entreprise des historiens enthousiastes et des hommes politiques intéressés à fonder une mystique d'Etat : « « La Révolution est un bloc ». Parole simple et profondément religieuse. Celui qui la prononça eût été de tout temps un terrible homme de foi [...] Mais la légende de la Révolution n'a pas pu se faire... [Sardou] a renoncé à imposer à l'histoire, qui est incertaine et douteuse de sa nature, l'esprit de parti et les opinions des sectaires, et s'est résigné à ce que la Révolution, dont on n'a pu constituer la légende divine, fût discutée comme un événement immense pour le monde entier, mais humain et naturel. » (11). Ces lignes ont été écrites en 1896 : elles sont d'une grande importance pour la compréhension des *Dieux ont Soif*.

Ce n'est pas à dire que le disciple de Taine, profondément hostile à la Commune, n'ait point modifié certaines de ses opinions en devenant l'ami de Jaurès et le partisan de Dreyfus ; il ne dirait point de Marat, en 1911, ce qu'il a dit vingt ans plus tôt : « C'était un fou, c'était un vrai fou. Et le peuple l'aimait [...] C'était un effroyable petit homme. » (12). Il a suivi avec curiosité les modifications que les historiens du nouvel esprit ont apportées à l'histoire : « Il n'est pas certain que les événements rapportés dans les ouvrages de Miguet, de Thiers, de Louis Blanc, de Michelet [...] soient précisément les événements les plus considérables de la fin du XVIII^e siècle et de la première moitié du XIX^e. Les travaux de M. Aulard et de ses disciples, d'une part, l'*Histoire socialiste* de Jaurès, d'une autre part, auront pour effet, ce semble, de substituer à l'ordre admis des faits un autre ordre de faits, et de changer la charpente même de l'histoire de la Révolution. » (13). Mais la leçon que France tire de ces changements est une notion aiguë de la relativité. Lui se place au point de vue de l'existence ; non de la construction historique, qui est abstraite et postérieure aux faits, donc incompatible avec la pauvre vérité qu'il est permis à l'homme de saisir. Or, il n'a jamais cessé de croire que la Révolution a été manquée lorsqu'elle a tenté de modifier l'homme, et cela parce qu'elle s'est fait de l'homme une idée fausse, une idée optimiste. Dans les *Opinions de Jérôme Coignard*, France en nomme le grand responsable : Rousseau, qui avait la « sensibilité la plus vraie » et la « logique la plus fausse » (14), et dont la doctrine orgueilleuse a enfanté la Terreur. On touche ici à la grande amertume d'Anatole France. Son humanisme est profondément pessimiste ; il ne peut se résoudre à faire aux hommes cadeau de la vertu. Toute révolution qui prétend se fonder sur le naturel vertueux de nos semblables est donc pourrie à sa racine et peut se reconnaître à son fruit : réactionnaire ou progressiste, Anatole Fran-

(10) Ibidem.

(11) *Univers Illustré*, 14 mars 1896, non repris.

(12) *Univers Illustré*, 21 février 1891 (1). Dans le dossier des *Autels de la Peur*, France avait écrit de Marat qu'il était « l'alliance libératrice de l'assassinat et de la dictature ». (*Temps*, article cité d'Henriot.)

(13) *Almanach du Bibliophile*, 1901. L'*Histoire politique de la Révolution française, 1789-1804*, d'A. Aulard, parut en 1901. Le premier tome de l'*Histoire socialiste* dirigée par Jaurès, *La Constituante*, parut en 1901.

France avait consacré à A. Aulard historien de la Révolution sa première « Vie à Paris » (*Temps*, 21 mars 1886). Non repris.

(14) Préface des *Opinions de Jérôme Coignard*, pp. 23-24.

(*) P. 94.

ce n'a jamais pensé grand bien de la République bourgeoise, régime à son avis médiocre, triste, laid, qu'il ne défendit que pour éviter pire. Il s'oppose ainsi très remarquablement aux historiens qui partagent ses opinions politiques, Aulard et surtout Jaurès. Celui-ci garde pour la Révolution Française une admiration qui est presque mystique : il exalte les armées révolutionnaires et « la Révolution Française qui a préparé indirectement l'avènement du prolétariat [...] a réalisé les deux conditions essentielles du socialisme, la démocratie et le capitalisme » (15). France est seul dans son camp, comme lorsqu'il écrit sur Jeanne d'Arc. Ses matériaux ont été rassemblés à des époques très différentes ; une sorte d'hérédité antirévolutionnaire pèse sur lui (encore s'est-il « moulé en creux » sur son père : à partir des mêmes données, il s'éloigne de la Révolution pour des raisons diamétralement opposées (16)). La pente naturelle de son esprit est antireligieuse et pessimiste : il ne ressent point d'enthousiasme à la manière de Michelet.

Le mouvement qui se marquait si fortement dans l'*Ile des Pingouins* continue dans *Les Dieux ont Soif*, plus net encore peut-être, parce que le livre est écrit en toute clarté, sans cette amertume grimaçante d'où l'on peut revenir, à cause de son excès même, et que France se détourne résolument des événements contemporains. Ce roman est en beaucoup de points un roman de polémique ; il n'est pas un roman de propagande : ces deux éléments si difficiles à unir sont désormais dissociés, et l'équilibre dans la lutte est rompu. Le désarroi, la solitude intérieure d'Anatole France expliquent une telle dissociation. La propagande est trop franchement tournée vers l'avenir : elle implique trop de confiance en soi-même et dans les autres pour séduire celui qui écrit en 1910 : « Nous ne vivons que dans le passé, tout nous fuit. Reloge dans l'avenir ce qui n'est plus. Mais c'est encore le passé que nous projetons devant nous. » (17) La mort de madame de Caillavet a secrètement séparé France de l'époque présente.

Pourtant il porte aux événements contemporains une attention qui, pour être forcée peut-être, n'en est pas moins grande. Mais, là encore, il trouve bien des motifs de tristesse, des raisons pour s'éloigner d'une propagande positive. L'échec de la révolution russe, en 1905, a fortement marqué France : il le revit chaque jour, pour ainsi dire, avec les jeunes révolutionnaires exilés que Gustave Hervé introduit chez lui (18). Surtout, la menace de guerre pèse sur l'Europe depuis l'annexion de la Bosnie-Herzégovine en 1909, et l'idée d'une guerre est accueillie favorablement par beaucoup. La jeunesse cherche des professeurs d'énergie ; elle suit avec enthousiasme la pensée de Kipling et dépense, faute de mieux, son activité dans les aventures coloniales. C'est dans cette atmosphère que France écrit *Les Dieux ont Soif* ; il finit le roman en pleine crise internationale. La France a occupé Fez, l'Allemagne a organisé le « coup d'Agadir », Lloyd George prononce des discours guerriers : seules, les réticences de la Rus-

(15) Introduction à l'*Histoire Socialiste*, 1901, p. 3.

(16) Noël France, dans la préface au *Catalogue La Bédoyère*, dénigre la Convention, dont il dit faussement qu'aucun décret n'est demeuré ; il regrette l'ancien état social, qui précéda la Révolution ; l'on sait que ses convictions religieuses étaient très vives.

(17) *Carnets Intimes*, B. N., 29 août 1910. No 24363.

(18) *Franciana*, 1924. Parmi ces révolutionnaires, se serait trouvé l'assassin du grand-duc Serge et de Plehve, Savinkov ; il devait être le bras droit de Kerensky. (*Intransigeant*, mardi 2 septembre 1924).

sie évitent la catastrophe (19). Mais les esprits demeurent tendus : ce sont en France des manifestations au pied de la statue de Strasbourg, des déclarations nationalistes. Une lettre du 26 août 1911 à Paul-Louis Couchoud témoigne du désespoir de France : « Le livre [les *Dieux ont Soif*] est fini, mais je n'ai pas recopié les derniers chapitres, ce qui veut dire, en réalité, que je ne les ai pas achevés [...] J'ai commencé à me mettre du parti des morts [...] Ils sont le nombre et je crois qu'ils sont dans le vrai, et que c'est la vie qui est absurde [...] Je suis accablé par le spectacle de la bêtise des hommes, et ce spectacle vous est étalé et à tout l'univers [...] Quoi ! l'acte d'Algésiras, comme Cunégonde, a été violé autant qu'on peut l'être et, comme Cunégonde, il avait été fait expressément pour cela [...] Et je vois des Français, en grand nombre, qui veulent se battre pour cela avec l'Allemagne. J'entends dire cette année tout ce que j'entendais dire en 1870 ; j'entends les mêmes folies, les mêmes sottises et, plus absurde que les autres, j'en suis surpris, comme si j'avais pu croire que l'humanité, qui ne s'est guère modifiée depuis deux mille ans, avait changé en quarante ans » (20). France ne se laisse pas, pour cela, aller à une indifférence universelle : mais dans la dérouté des idées qui lui sont chères, la désorganisation du parti socialiste et la faiblesse des syndicats lui apparaissent. « Prolétaires français, ne saurez-vous donc jamais vous organiser puissamment ? » (21). La seule propagande dont France soit capable en cette année 1911 est la propagande pour la paix : il ne cesse d'en faire l'éloge, d'en exposer la logique, soit dans son discours en l'honneur de Tolstoï, en mars, soit dans la lettre du 6 mai aux cheminots, soit en juin, dans le vaste article intitulé « La Guerre et la Paix ». C'est là son action positive, et celle qui le lie surtout aux socialistes, les seuls à désirer la paix.

Or, cette idée positive, qui aurait pu inspirer un roman tourné vers l'avenir et donner un souffle d'enthousiasme à France, a eu au contraire, en ce qui concerne *Les Dieux ont Soif*, une conséquence purement négative. Tout ce qui avait trait à la guerre faisait horreur à France ; tout ce qui pouvait, même de loin, sembler une justification du nationalisme, devait être impitoyablement écarté. Voilà pourquoi le grand élan national qui dirigeait vers les frontières toutes les forces de la France en 1794 apparaît peu, somme toute, dans le roman. On ne peut reprocher à France de l'avoir méconnu : le lecteur assiste à l'enrôlement des volontaires (22) ; il voit le citoyen Fortuné Trubert se consacrer à la question militaire et mourir à la tâche en murmurant : « Encore du salpêtre... Faites livrer les fusils » (23), il voit aussi les généraux traîtres à la République jugés par le Tribunal Révolutionnaire (24). Mais ces descriptions tiennent

(19) Les Français occupent Fez le 21 mai 1911 ; le 1^{er} juillet, l'envoi d'une canonnière allemande devant Agadir est notifié par l'ambassadeur allemand au ministre français des Affaires Étrangères. Le discours menaçant de Lloyd George est prononcé le 21 juillet. La crise se dénoue le 4 novembre. *Les Dieux ont Soif*, écrit dans le courant de 1911, paraît dans la *Revue de Paris* les 15 novembre, 1^{er} et 15 décembre 1911, 1^{er} et 15 janvier 1912 (Tome VI, pp. 225-53 ; 489-532 ; 689-736 et tome I pp. 29-61 et 305-342).

(20) Correspondance, B. N., tome IV, folios 68-69.

(21) Meeting pour Durand au manège saint-Paul ; *Humanité* du 11 février 1911.

(22) *Dieux ont Soif*, II, 18.

(23) *D. S.*, XV, 228.

(24) *D. S.*, XIII, 190-191, IX, 93. Il se peut que le portrait de ces généraux, sots et têtus, ait été dirigé contre l'exaltation militaire des nationalistes. C'est l'avis d'A. Aulard dans le *Siècle* du 24 juillet 1912.

fort peu de place dans l'ensemble du roman ; encore ne concernent-elles point purement le patriotisme : Fortuné Trubert, par exemple, est une figure plus religieuse que militaire. France a considéré autant que possible la guerre sous un jour qui n'était point guerrier.

Il en résulte la conséquence la plus fâcheuse en un sens pour l'économie générale du roman. La Terreur ne peut recevoir d'explication, ne peut se légitimer que si l'on pense aux conditions exceptionnelles dans lesquelles se trouvait alors le gouvernement révolutionnaire, obligé de combattre les ennemis du dedans pour vaincre ceux du dehors. Anatole France ne lui donne pas ce contrepois, et l'action se déroule tout entière dans une atmosphère sanglante. Les critiques de droite en ont tiré des arguments en leur faveur, cependant que les républicains avaient du mal à cacher leur gêne. La première idée qui vient en effet au lecteur est de comparer la méthode suivie par Anatole France à celle qu'adopta Taine dans *La Conquête jacobine* (25). Taine ne fait que des allusions à la politique étrangère, pour mieux accuser les Jacobins. Anatole France aurait-il voulu, lui aussi, entrer en lutte contre l'histoire républicaine ?

Quelle que soit l'influence exercée sur France par la psychologie du jacobin selon Taine (26), cette interprétation des *Dieux ont Soif* est erronée. Le désir d'éviter toute glorification de la guerre explique assez le silence que l'écrivain a gardé sur les conquêtes révolutionnaires : étant donné le sujet, le silence était la seule propagande possible en faveur de la paix. France était si éloigné de condamner les hommes de la Terreur que dans une interview, il déclare que Robespierre est « le plus grand homme d'Etat qui ait paru sur la scène entre 1789 et 1794 » (27). Une preuve indirecte que son attitude est pacifiste, non point antirévolutionnaire, est donnée par une lettre que France écrivit le 6 octobre 1923 à son ami Léopold Kahn. Pierre Chaîne venait de tirer des *Dieux ont Soif* un scénario : « Je trouve le scénario très fidèle, trop fidèle même, [écrit France]. Car il présente la justice sous la terreur [sic] comme je l'ai présentée moi-même. Il conviendrait de demander à l'auteur du film une indication qui ne me fasse pas passer pour un contre-révolutionnaire. Mais il le fera militariste et ce sera, à mon sens, un second mal pire que le premier. » (28). L'option est nette ; or, Anatole France, en 1911, prévoyant la guerre européenne, n'abhorrait pas moins le militarisme qu'en 1923, après le malheureux succès de ses prévisions. Brotteaux est son interprète, lorsqu'il dit : « La guerre n'est point un art, et le hasard décide seul du sort des batailles. De deux généraux en présence, tous deux stupides, il faut nécessairement que l'un d'eux soit victorieux. » (29)

Il n'en reste pas moins que l'équivoque plane sur le roman : sa véritable portée polémique risque d'en être faussée, alors qu'un chapitre semblable au dernier chapitre des « Mémoires d'un Volontaire » aurait pu rétablir l'équilibre. C'est là un risque accepté par Anatole

(25) 1884.

(26) Influence qu'il ne faut d'ailleurs pas minimiser. Taine est un des maîtres de France, et France le dit lui-même dans le *Temps* du 12 mars 1893 (*I. L.*, V, 306). Mais France se rendait compte de la partialité de sa méthode dès 1887 (*Temps*, 13 mars — chap. II, p. 52, note 38).

(27) *Paris-Journal*, 26 octobre 1911, interview par François Crucy. Reproduit en janvier 1912 par la *Revue des curiosités révolutionnaires*.

(28) 6 octobre 1923, n° 247 du catalogue de la vente Kahn (12 mars 1935).

(29) *D. S.*, XIX, 281. France émettait déjà cet avis dans le *Temps* du 18 juillet 1886. Voir note 105 du chapitre IV.

France : les circonstances l'entraînent plus loin qu'il ne voudrait aller, par haine de la guerre.

D'autre propagande que cette propagande par préterition, on n'en trouve point dans le roman : tous les enthousiasmes y sont railés, toutes les idées constructives réduites finalement à rien ; la mort, dont l'idée hante Anatole France, les enserre dans sa négation. La lutte que mène l'écrivain contre certaines doctrines en devient moins efficace : il détrompe, sans doute, mais non pour conquérir. Polémique et propagande sont séparées et même rendues antinomiques, alors que le public de 1911 demandait à être conduit à une action positive. C'est chez Anatole France un réflexe de solitude, que Jaurès a expliqué avec une grande clairvoyance : « Comme il ne rattache le mouvement des choses et des êtres à aucun absolu, absolu de l'être ou de l'idée ou de la loi, c'est sur cet abîme de néant et de vanité que flottent pour lui toutes les formations de la nature, de la vie et des sociétés. » (30)

Le roman attaque uniquement et constamment l'esprit de fanatisme. C'était un projet que France caressait depuis longtemps ; il hésita sur l'époque à laquelle il placerait son roman, et choisit la Révolution, qu'il connaissait de façon particulière, après avoir voulu tracer le portrait d'un inquisiteur (31) : il s'agit donc d'un même type d'homme qu'il transporte d'un siècle à un autre sans dommage, parce que seul change le contenu du fanatisme.

L'époque révolutionnaire n'était point choisie par France sans une arrière-pensée d'utilité immédiate. Le bicentenaire de Jean-Jacques Rousseau fut célébré en 1912 par des fêtes officielles : la Troisième République approuvait et continuait le culte que les révolutionnaires avaient fondé. La Chambre vota les crédits ; un comité se constitua sous la présidence de Painlevé (32). Une « Fête de la Nature » eut lieu à Ermenonville : inauguration de la statue de Rousseau, chants, représentation théâtrale. Ce fut ensuite une Fête littéraire au grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence de Richepin ; enfin une cantate de Saint-Saëns fut exécutée en grande pompe au Panthéon, cérémonie par trop officielle où il y eut peu d'assistants (33). Mais les autres cérémonies avaient remporté un grand succès ; de nombreux articles sur Rousseau dans les journaux, des conférences, des ouvrages historiques marquèrent l'intérêt qu'on portait généralement à ce bicentenaire (34). Il prit une signification

(30) *Revue de l'enseignement primaire, Les Dieux ont Soif*, 7 juillet 1912. Article reproduit pp. 352-57 des O.C., tome 20.

(31) Les biographes les plus dignes de foi attestent cette primitive intention de France. Voir notamment Louis Barthou, *Conferencia* 10 mai 1933 ; France avait réuni des documents, bulnaires et interrogatoires, au sujet de l'Inquisition. Mais quelque temps après, il voulut écrire pour placer en tête de *Clio* un conte d'une vingtaine de pages, intitulé « Le Juré » ; ce conte devint *Les Dieux ont Soif*. France exprima dans le roman ses opinions sur l'Inquisition. Voir aussi André Rivoire, *Temps* du 21 mai 1923, et Paul-Louis Couchoud, *Opinion* du 24 octobre 1924, qui raconte l'anecdote un peu différemment (la nouvelle destinée à être placée en tête de *Clio*, d'abord consacrée à un inquisiteur, aurait ensuite concerné la Révolution, puis serait devenue *Les Dieux ont Soif*). Voir encore Marcel Le Goff, *Anatole France à la Béchellerie*, Paris 1924, p. 103.

(32) Séance de la Chambre du 11 juin 1912.

(33) Fête de la Nature : Ermenonville, le 23 juin.

Cérémonie à la Sorbonne : 28 juin.

Cérémonie au Panthéon : 30 juin.

(34) En mai, un numéro spécial de la *Revue de Métaphysique et de Morale* fut consacré à Rousseau. Il y eut une exposition Rousseau à la Bibliothèque

politique. Les royalistes et les nationalistes s'élevèrent contre cette célébration républicaine : Barrès, en prononçant à la Chambre un discours contre les principes politiques et sociaux de l'écrivain qu'il honorait au point de vue purement littéraire (35), et les jeunesses royalistes de façon moins pacifique, en troublant les cérémonies officielles. Il fallut expulser trente-cinq royalistes qui couvraient les discours de leurs cris, à la Sorbonne ; des manifestations eurent lieu, où Rousseau fut honni sous le nom de « métèque » (36).

Les Dieux ont Soif parut en volume le 12 juin, le lendemain de la séance de la Chambre où furent votés les crédits. Il y avait certes dans le choix de cette date une raison publicitaire : un livre sur la Révolution était particulièrement opportun. Mais Anatole France tenait aussi à prendre position dans la querelle soulevée autour de Rousseau.

France a toujours détesté Rousseau comme législateur : « Il a fait vivre, sentir, penser toute une génération qui fut, à son exemple, sensible, naturelle, éloquente, insensée », écrit-il dans *l'Univers Illustré* en 1889 (37). Dans le *Temps* il parle de la nocivité des idées de Rousseau, « les plus fausses et les plus funestes que jamais homme ait eues sur la nature et sur la société » (38). Jérôme Coignard, dit France, eût été de cet avis s'il eût suffisamment vécu pour connaître le philosophe. Puis France, emporté par des préoccupations plus immédiates, cesse de parler de Rousseau. Il n'en faut pas conclure qu'il l'approuve davantage : M. Bergeret tient toujours les hommes pour de méchants singes. Mais l'attaque contre Rousseau n'est plus directe ; elle dépasse l'homme pour s'en prendre à la seule doctrine, à cet optimisme impénitent qui croit trouver le bien à la racine de l'homme. L'opposition est fondamentale ; on ne peut plus la localiser, elle s'étend à l'œuvre entière d'Anatole France. C'est une opposition de tempéraments. Rien de plus contraire par exemple aux idées de Rousseau que la façon dont l'origine et le déroulement de l'histoire humaine sont décrites dans *l'Ile des Pingouins*.

Il est remarquable encore que la lutte contre Rousseau ne soit pas plus directe dans *Les Dieux ont Soif*. Le philosophe est mentionné très rarement, quand France ne peut se passer de le faire ; par exemple, en ce début du chapitre XXII qui retrace la fête de l'Être Suprême : « Maximilien [...] gravit la montagne et annonce le dieu de Jean-Jacques à la République attendrie. » (39). C'est tout ; c'est assez pour qui a lu dans le *Temps* du 5 juillet 1892 l'article que France a consacré à raconter cette fête : il y montre Rousseau responsable de ce « déisme d'Etat » qui décide « le bonheur des justes, le châtimement des méchants, la sainteté du contrat social et des

Nationale. Faguet fit paraître en 1911 sa *Vie de Rousseau*, en 1912 *Les Amies de Rousseau*. Parmi les conférences, citons celle du pasteur Viénot sur *La Conversion de Jean-Jacques Rousseau*.

(35) Voir les *Cahiers* de Barrès, tome IX, 1911-1912, Paris 1935. P. 313 : « La Chambre. Séance du 11 juin 1912. Le bi-centenaire de Jean-Jacques Rousseau ». Barrès dit que la doctrine de Rousseau n'est qu'abstraction, et favorise l'anarchisme : famille, patrie, puissance des morts y sont oubliées. En revanche, dans la même séance, Viviani et Painlevé marquent qu'ils veulent exalter la Révolution à travers Rousseau.

Le 30 juin, Barrès répondit par une lettre ouverte à une adresse de protestation d'un groupe d'élèves du lycée Janson de Sailly, contre la glorification de Rousseau.

(36) 30 juin 1912.

(37) *Univers Illustré*, 9 février 1889, p. 83.

(38) *Temps*, 20 mars 1887. *V. L.*, I, 88.

(39) *D.-S.*, XXII, 298.

lois » (40). C'est assez pour qui, à la lecture des *Dieux ont Soif*, sent la doctrine de Rousseau maîtresse de l'âme de Gamelin et des juges révolutionnaires : elle provoque en eux cet étrange dualisme de sensibilité et de croyance inflexible en la vertu, qui les pousse au crime ; elle imprègne la Terreur, elle est cette Terreur même. Aucun article de France, en cette année 1912, n'attaque Rousseau d'une façon plus directe.

Si cette lutte est détournée, c'est en raison du caractère au contraire très personnel de la polémique suscitée par les nationalistes autour de Rousseau : il s'agissait pour eux de savoir si une théorie conçue par un « étranger », un « protestant », pouvait s'appliquer aux vieilles traditions françaises. Les républicains se trouvaient obligés de répondre par l'exaltation de ces doctrines. Anatole France désire transcender la querelle et montrer qu'on peut attaquer Rousseau dans les conséquences de sa doctrine, d'un point de vue général et purement humain. C'est une démarche qui lui est habituelle, parce qu'elle correspond aux structures de son esprit : il éprouve un désir immédiat de prendre parti sur les questions brûlantes, et publie *Les Dieux ont Soif* au bon moment ; mais, pour peu que ces questions rejoignent en lui un problème profond, posé depuis longtemps, il les traite sur un ton philosophique et non anecdotique : la polémique autour de Rousseau rejoint précisément le problème du fanatisme, sur lequel il projetait un roman. On retrouve ici le polémiste qui, à propos du *Disciple*, écrivait un article sur la valeur de la science. Il y a chez lui un mélange complexe d'agressivité et de recul intellectuel : il fonde sa polémique sur un terrain beaucoup plus solide que les adversaires et partisans de Rousseau en cette année 1912 ; mais elle y perd beaucoup de son efficacité immédiate sur le grand public, parce que ses arguments sont trop lointains, parce qu'elle revêt une apparence trop sereine et objective. Nous lisons *Les Dieux ont Soif* ; nous ne lisons plus les factums et les discours qui parurent dans le même temps, à propos de Rousseau : mais c'est une raison pour que ceux-ci aient pesé plus lourd sur le moment. France n'a évité ce réflexe intellectuel, qui est un réflexe de solitude, que dans les « belles années » de l'affaire Dreyfus et dans les discours et articles qu'il n'a point réunis en volume.

Le fanatisme est le véritable point de la lutte, dans les *Dieux ont Soif*. France mène cette lutte à deux degrés : les descriptions du courant de la vie sont suivies sans nul artifice de méditations plus générales, qui en tirent la philosophie. C'est le plan même de l'*Histoire Contemporaine*, mais objectivé. France n'écrit plus un essai, mais un roman dans lequel les personnages se chargent de la polémique. Par rapport à celle-ci, l'écrivain a pris du recul.

Le fanatique n'est point Robespierre, mais Gamelin, c'est-à-dire la déformation de Robespierre par un esprit de qualité commune. Gamelin n'a pas une personnalité qui lui permette de créer : artiste appliqué, il « voit la nature dans la manière d'un maître » (41) ; il conçoit de même la politique « dans la manière » de son grand homme. On a déjà rencontré ce jeune homme « d'irrémissible chasteté » (42), « à l'imagination froide » (43). Il était le révolutionnaire du

(40) *Vie Littéraire*, V, 185. Article repris par France dans l'*Echo de Paris* du 26 novembre 1895.

(41) *D. S.*, X, 145.

(42) *D. S.*, II, 14.

(43) *D. S.*, V, 70.

Jardin d'Epicure, l'anarchiste du *Lys Rouge*. Il hante Anatole France depuis des années. De lui-même, il n'est point cruel, au contraire : il donne son pain à une pauvre femme (44), il aime et respecte sa mère, et celle-ci conte que durant son enfance, il ne pouvait « voir souffrir un être sans verser des larmes » (45). Mais il n'a pas l'intelligence créatrice, ni la sensualité qui pour Anatole France fonde la véritable sensibilité : c'est la proie désignée de l'idée abstraite, l'instrument rêvé. En lui, France a recherché non pas le noyau intelligible de l'histoire, mais sa profondeur empirique : Robespierre dirige, choisit, modèle les faits ; mais c'est Gamelin qui les vit et qui les fait vivre aux autres. Le choix de ce fanatique au second degré était nécessaire, parce qu'un inquisiteur n'est jamais qu'au second degré, par rapport au Dieu qu'il adore : et c'est très évidemment l'attaque de la religion, de l'attitude d'un esprit religieux en général, qu'Anatole France voulait faire. Le parallèle entre le culte catholique et l'idéal révolutionnaire est tellement constant dans *Les Dieux ont Soif* qu'il prend la valeur d'un procédé : par son incessante répétition, Anatole France veut créer chez le lecteur une habitude mentale. Il organise un réflexe : rien de plus important, s'il compte réussir dans sa tâche antireligieuse. L'église du quartier a été convertie en siège de la section révolutionnaire : « Les saints avaient été tirés de leur niche et remplacés par les bustes de Brutus, de Jean-Jacques. » (46) ; le club des Jacobins tient ses séances dans une autre église, et Gamelin regarde « les murs nus et tristes qui, après avoir abrité les fils spirituels du grand inquisiteur de l'hérésie, voyaient assemblés les zélés inquisiteurs des crimes contre la patrie » (47). Fortuné Trubert, après avoir consacré sa vie, sans repos, à la défense des frontières, meurt « dans la cellule de quelque Barnabite expulsé » (48). Les catholiques crièrent au scandale devant des rapprochements aussi minutieux : mais cette accumulation de ressemblances matérielles préparait l'énoncé de ressemblances plus profondes.

Anatole France a soin de demeurer encore à ras d'homme en décrivant les victimes du fanatisme révolutionnaire, semblables à celle qui fit l'Inquisition. Il retrouve dans *Les Dieux ont Soif* le ton de *Crainquebille*, ce réalisme qu'il tient de son enfance populaire et parisienne. La mère d'Evariste Gamelin, ancienne coutelière, a un langage savoureux et imagé : « A force de manger des chataignes, nous deviendrons chataignes » (49), ou, quand Brotteaux des Ilettes

(44) Dans une autre version, France démasquait son personnage dès cette première scène. Gamelin s'appelait Jean Clément ; Brotteaux, Nicolas Bourgade. Une tricoteuse de la queue prenait celui-ci pour un prêtre parce qu'il lisait Lucrèce. Il déclarait à Clément que le tort des révolutionnaires était d'être vertueux. Clément donnait son pain à une jeune mère ; mais une ci-devant la dissuadait de manger le pain donné par un homme qui avait dénoncé son fils, âgé de seize ans. De retour au logis, Clément dénonçait Bourgade. « Cet homme [concluait France] est incompréhensible. Tous les hommes sont incompréhensibles » (*Comoedia*, 15 avril 1924, avec fac-simile des deux dernières pages du manuscrit. Ces pages, précise André Lang, ont paru à Vienne, dans une revue. Elles ont été reproduites pp. 338-51 du tome 20 du *O. C.*).

(45) *D. S.*, II, 24.

(46) *D. S.*, I, 2.

(47) *D. S.*, XIII, 194.

(48) *D. S.*, XV, 226.

(49) *D. S.*, II, 19. Dans le manuscrit possédé par Louis Barthou au moment où parut le tome 20 des *Œuvres Complètes*, et décrit pp. 318-24 de ce tome, Brotteaux prononce les louanges de l'athéisme et montre que c'est le fanatisme qui rend odieuse la Révolution.

lui parle de la sibylle de Panzoust : « Cette dame dont vous me parlez n'était-elle pas un peu regardante de faire servir si longtemps le même os ? » (50). Le petit monde de la place Dauphine, comme la marchande de « plaisirs » à l'entrée de la Belle Lilloise ou les paysans d'Orangis, sont dépeints avec attendrissement et pittoresque. Ce n'est point sans dessein. Il fallait montrer ce peuple terre à terre, dévoré de soucis quotidiens, pour faire sentir au lecteur combien la vertu qui veut lui imposer Gamelin passe au-dessus de lui : « Les plus grands événements, en entrant dans [son] esprit, se rapetissent à [sa] mesure et deviennent insipides. » (51). Le réalisme, ici comme dans *Crainquebille*, est utile à la démonstration d'une idée générale. Il n'existe pas pour lui même.

Le tragique malentendu qui sépare de ces humbles Gamelin, sorti de leur milieu et traître à leur cause par sensibilité fausse, se précise grâce à ce réalisme. Anatole France l'a exprimé avec une objectivité apparente ; en réalité, il prend parti et fait insensiblement prendre parti au lecteur. Le dernier mot reste toujours aux opprimés, qu'entraînent l'inconscience, l'ignorance et l'habitude du malheur. Madame Gamelin se lamente sur la cherté des vivres ; une vieille paysanne croit que le roi n'est pas mort (52) ; une autre que Marat, l'Ami du peuple dont on pleure l'assassinat, n'est autre que le « curé Mara, de Saint-Pierre de Queyroix » (53) ; et ses paroles terminent l'admirable chapitre VII, comme si l'histoire s'arrêtait là, à cette inexorable épaisseur de la vie. Point de commentaire, non plus qu'à la fin du « Procureur de Judée » : la conclusion s'impose et ne s'exprime pas. Anatole France a sollicité de loin l'indignation qui prend à voir ces malheureux passibles du Tribunal Révolutionnaire, « le laitier, le charbonnier, le porteur d'eau, la blanchisseuse » (54), et condamnés à mort tout comme les députés ou la reine de France, parce que la Révolution — celle de Gamelin — a décrété qu'ils sont leurs égaux. Le lecteur est de leur côté, parce que le courant même de l'existence est de leur côté : elle aveugle les hommes, et l'opacité historique est telle, que Gamelin, qui croit marcher dans la certitude, se trompe plus lourdement que les autres. Ses jugements artistiques : « Dans cent ans, tous les tableaux de Watteau auront péri méprisés dans les greniers » (55) (cent ans après, on devait au contraire se les disputer, les Goncourt les ayant mis à la mode), « Parmi les jeunes peintres, Gamelin mettait sans envie au premier rang Hennequin et Topino-Lebrun » (56), rejoignent pour la fausseté ses jugements politiques : « Admirez ce bon peuple plus affamé de justice que de pain » (57), dit-il devant des gens du peuple sottement excités. Comment après cela ne pas comprendre que Desmahis suive une petite ouvrière lorsque passe la première charrette de condamnés, ou qu'Elodie aime encore après la mort de Gamelin ? (58). La seule réalité est au niveau de l'instinct, non de l'intelligence.

Vaste commentaire du « *Tantum religio potuit suadere malo-*

(50) *D. S.*, V, 72.

(51) *D. S.*, VIII, 122.

(52) *D. S.*, X, 152.

(53) *D. S.*, VII, 110.

(54) *D. S.*, XIV, 218.

(55) *D. S.*, III, 39.

(56) *D. S.*, X, 142.

(57) *D. S.*, VI, 85.

(58) Le 26 août 1911, France écrivait à P. L. Couchoud : « ... Comme vous

rum », le roman fonde la négation religieuse sur une étude attentive du commun des hommes. La religion se dégrade absolument en eux, qu'ils veuillent la vivre comme Gamelin ou qu'ils la subissent comme les humbles du roman. L'attaque d'Anatole France va d'autant plus loin qu'elle semble indirecte : elle porte sur un siècle révolu, une forme de religion qui n'est pas la religion même. Elle insiste sur le côté complexe de la vie, au lieu de la simplifier ; elle s'insinue dans l'esprit du lecteur, qu'elle séduit aussi physiquement, tant il trouve dans le livre de tableaux pittoresques ou sensuels.

Mais pour fonder la lutte, il était nécessaire de la transposer sur un plan général. Anatole France le fait sans jamais choquer, parce que les personnages qu'il a dépeints s'y prêtent : tout en étant vivants et familiers, ils n'ont pas de consistance temporelle. Leur existence est une succession d'instantanés : l'atmosphère révolutionnaire en est responsable ; mais les troubles et les convulsions de l'époque révolutionnaire accentuent seulement la précipitation inexorable de la vie des personnages. Brotteaux des Ilettes ne lui échappe qu'en la pensant et en bâtissant sur elle toute une philosophie, inspirée de Lucrèce ; Elodie s'en dégage aussi à sa manière parce que l'instinct amoureux est très fort en elle. Mais Gamelin en est l'aveugle victime. Il proteste sincèrement lorsque sa mère lui fait observer : « Ce que tu dis aujourd'hui de Marat, tu l'as dit autrefois de Mirabeau, de La Fayette, de Pétion, de Brissot » (59) ; c'est que son esprit violent et systématique refuse le souvenir. Il se donne tout entier au principe du moment ; il vit de vénération immédiate : aussi les méditations abstraites qu'Anatole France lui prête à plusieurs reprises sont-elles bien dans son caractère. L'écrivain n'a pas trouvé de personnage qui s'accommode mieux à la lutte qu'il veut mener, tout en restant plausible. On s'aperçoit facilement que les acteurs de l'*Histoire Contemporaine* sont simplifiés à l'extrême, que les personnages de l'*Ile des Pingouins* sont des fantoches ; tous sentent le procédé de leur créateur. Au contraire, la simplification de Gamelin vient de lui-même. Sa transparence est celle du fanatisme, et serait la même s'il professait la religion catholique. Anatole France a souligné dans les détails de la vie courante l'identité du culte ancien et du culte nouveau ; il la souligne sur le plan intelligible, et tout d'abord en montrant que la ferveur se manifeste de la même manière dans les deux cas. Comment en effet ne pas rapprocher les méditations périodiques de Gamelin de l'oraison mentale recommandée par les directeurs de conscience ? Anatole France ramène à neuf reprises ces méditations (60) ; d'abord très courtes, elles s'enflent peu à peu à la proportion de tout un chapitre ; puis le mot est prononcé sans étonner le lecteur, au chapitre XXVI : « Gamelin adressa [à Robespierre] cette oraison mentale. » (61). Le parallèle est d'autant plus frappant qu'Anatole France, dans le reste de son œuvre, joue très rarement le rôle du romancier-démiurge qui connaît la pensée de son personnage : il préfère la lui faire exprimer dans une conversation et rester vis-à-vis de lui dans

avez bien voulu songer à le craindre, Gamelin et Brotteaux sont guillotins. Le père Longuemare aussi [...] Quant à Elodie, vous pensez bien qu'elle est trop sage pour ne plus aimer ». (B. N., tome IV, folio 68-69).

(59) D. S., II, 21.

(60) D. S., III, 46 — VII, 109 — IX, 123 — XIII, 197-198 — chapitre XX en entier — XXIII, 299 — XXV, 321 — XXVI, 330 — XXVII, 332.

(61) D. S., XXVI, 329.

une apparente objectivité (c'est ainsi qu'il décrit Brotteaux dans les *Dieux ont Soif*).

Dans l'*Histoire Contemporaine*, France attaque les personnages par le dehors, parce que c'est à leur rôle social qu'il s'en prend. Son attaque contre Gamelin va au plus profond; elle est de nature morale; c'est pourquoi elle s'installe au cœur de l'être. Anatole France expose les arguments de l'adversaire avec une feinte bonne foi: il ne les rend que plus odieux. Le lecteur prend parti contre Gamelin en le voyant s'abstraire des hommes qui vivent si humblement et si fortement autour de lui, et faire un tel contre-sens sur le fond de leur nature. Ce n'est point en effet sa violence, mais le principe de sa violence que l'écrivain attaque. Il le précise dans une interview du 26 octobre 1911, où il déclare que Robespierre n'était pas plus violent que Chénier, et que la loi de Prairial n'était pas aussi monstrueuse qu'il semble, parce que les garanties qu'elle a supprimées « étaient nulles » (62). Il reproche seulement au maître de Gamelin « l'excès de ses vertus » (63). Son farouche disciple croit comme lui que l'homme est naturellement bon et en trouve la preuve en lui-même: « Il est vertueux, [dit Brotteaux]: il sera terrible » (64). Il s'impose de rudes contraintes, proclame sincèrement: « Bien que je n'aie pas un morceau de pain à donner à ma mère, je jure sur mon honneur que je n'accepte les fonctions de juré que pour servir la République » (65); mais aussi veut-il guinder les autres sur sa propre croyance. Il ne s'agit même pas pour lui de changer les hommes: la Révolution est une « palingénésie » (66) qui les a totalement modifiés; ils sont en quelque sorte condamnés à la vertu selon Robespierre. Anatole France n'a point gardé dans le roman une page du manuscrit où Gamelin déclarait à sa mère: « Il est difficile de changer les vieux esclaves en hommes libres » (67), parce que cette phrase n'allait pas dans le sens de son personnage. Installé au contraire dans la certitude, il se fait une fausse idée du crime. Le crime, c'est tout ce qui est extérieur à l'orthodoxie révélée par Robespierre, « ligne mince, inflexible, en dehors de laquelle il n'est, à gauche et à droite, qu'erreur » (68); ceux qui proposent « l'égalité et la communauté des biens » (69) s'en rendent coupables autant que les fédéralistes. Idée catholique dans son essence; et cette « métaphysique révolutionnaire » (70) a pour conséquence une « idée religieuse et mystique du châtimement » (71), qui est proprement celle de l'Inquisition: les coupables doivent s'en réjouir et remercier ceux qui leur donnent accès à la régénération (72). Le parallèle avec le fanatisme

(62) C'est pourquoi, sans doute, France a supprimé de la version définitive des *Dieux ont Soif* un réquisitoire contre la loi de Prairial, qui se trouvait dans les placards du roman (Henry Bidou, « Parmi les livres », 1^{er} novembre 1924, *Revue de Paris*).

(63) Voir note 17.

(64) *D. S.*, XI, 166.

(65) *D. S.*, VIII, 116.

(66) *D. S.*, IX, 125.

(67) *B. N.*, notes non cotées, folio 15. Fonds Lion.

(68) *D. S.*, XX, 287.

(69) *D. S.*, XIII, 198.

(70) *D. S.*, XIII, 196.

(71) *D. S.*, XIII, 142.

(72) C'est la doctrine de l'Inquisition, telle que France l'expose dans *L'Eglise et la République*, 30 A, II, p. 10.

religieux est ici total, marqué avec insistance par Anatole France : « Le Tribunal Révolutionnaire, comme autrefois les tribunaux ecclésiastiques, connaîtrait du crime absolu, du crime verbal » (73), les jurés étant une « bête mystique » (74). « Comme ils croyaient posséder la vérité, la sagesse, le souverain bien, ils attribuaient à leurs adversaires l'erreur et le mal. Ils se sentaient forts : ils voyaient Dieu. » (75)

Religieux encore, le malentendu qui fait Gamelin « étouffer dans son âme, au nom sacré de l'humanité, toute faiblesse humaine. » (76). Il condamne à mort en souhaitant l'abolition de cette peine, nourrit en son cœur des « rêves de concorde et d'amour » (77). La sensibilité d'Anatole France se dresse contre ce sentimentalisme si cruel, parce qu'il se fonde sur un absolu. Dans ses pages sur le Tribunal Révolutionnaire, France n'est point en-deçà, mais au-delà de la Révolution : il lui reproche de n'être pas allée assez loin dans la protection des pauvres gens ; il lui reproche surtout de n'avoir point aboli l'ancienne religion. Robespierre s'est même appuyé sur l'existence d'un Etre Suprême, et a apporté à Gamelin la « révélation » des « crimes et des infamies de l'athéisme » (78) : il a substitué un idéal à un autre. Aussi Brotteaux déclare-t-il : « Révolutionnaire pour ce qui est de la terre, vous êtes, quant au ciel, conservateur et même réacteur. » (79).

Comme toutes les fois qu'il écrit sur la religion, France montre une extrême violence : c'est sans doute la lutte qui lui importe le plus profondément. Son amertume éclate même à découvert, ce qui est rare dans ses romans : après avoir décrit l'état d'âme de Gamelin au Tribunal Révolutionnaire, il intervient en son nom propre pour s'écrier : « Vous tenez lieu de tout, ô trésors de la foi ! » (80). Sans doute cette véhémence a-t-elle contribué à faire des *Dieux ont Soif* un roman à signification historique ambiguë : France n'a jamais été partisan de l'idéalisme jacobin, mais son attaque n'est si violente que parce qu'il a fondu en Gamelin deux types de fanatiques, le révolutionnaire et l'inquisiteur. Le vocabulaire religieux qu'il emploie sans cesse prouve que, s'il a informé son roman dans l'époque révolutionnaire, c'est surtout au catholicisme qu'est allée sa haine. Rousseau vient en second lieu, et l'œuvre est dirigée contre lui, comme certaines œuvres de Voltaire, par son esprit général : pessimisme foncier sur l'homme, horreur des grands mots et des réformes brutales.

(73) D. S., XIII, 144.

(74) D. S., XV, 163.

(75) D. S., XXII, 217.

(76) D. S., IX, 94.

(77) D. S., X, 106.

(78) D. S., XIII, 145. La thèse selon laquelle Robespierre était un homme essentiellement religieux a été soutenue par A. Aulard dans la *Justice* (Robespierre et Rousseau, Robespierre et le culte de l'Etre Suprême, 6 et 13 avril 1885). C'est de lui que France s'inspire. En 1901, la thèse avait encore été soutenue par C. Daux (*La dictature de Robespierre*), et le 15 février 1911, la *Revue des Deux Mondes* (1) publiait de Louis Madelin : « Le règne de la vertu, la dictature de Robespierre ». Mais au moment où parurent *Les Dieux ont Soif*, Albert Mathiez avait déjà attaqué cette théorie, disant que Robespierre avait subordonné son idéal religieux à son idéal social (« Robespierre et le culte de l'Etre Suprême », conférence faite à l'Association nationale des libre-penseurs en 1909) (publiée dans les *Annales Révolutionnaires* en avril-juin 1910.)

(79) D. S., VI, 86.

(80) D. S., XIII, 197.

(1) Tome I, p. 867-895.

Cette brillante leçon de modestie, rappel des limites métaphysiques et intérieures de l'homme, avait peu de chance de porter. L'époque était aux réalisations immédiates, considérées pour elle-mêmes ; on pensait qu'elles avaient une valeur absolue, indépendante de leur résultat : « Celui qui croit vaut mieux que celui qui doute. S'il se trompe, tant pis ! c'est de la force gaspillée ; du moins c'est de la force ». Cette déclaration de Jacques Rivière dans la *Nouvelle Revue Française* (81) est caractéristique des tendances de la jeunesse en 1912. Or, l'esprit des *Dieux ont Soif* s'y oppose dans son principe même, parce que l'observation des actes et des hommes, si exacte et sensible qu'elle soit, se réfracte toujours à travers un humanisme qui cherche à la fonder. Humanisme politique, sans doute ; mais il n'est politique que secondairement. Il se rattache d'abord au moralisme traditionnel dans la littérature française. Les jeunes gens aspiraient au changement ; Anatole France fonde *Les Dieux ont Soif* sur l'idée que les hommes changent très lentement : la preuve, c'est qu'il a superposé au type du révolutionnaire le type de l'inquisiteur, qui le précède de deux siècles. Il tire de cette idée, très ancienne chez lui, mais retrouvée avec plus d'amertume après l'Affaire Dreyfus, un vaste fatalisme : les acteurs des *Dieux ont Soif* vivent dans le désordre et le hasard. C'est madame de Rochemaure, sotte et veule, qui dirige l'existence de Gamelin et de Brotteaux en menant celui-ci à la guillotine, celui-là au Tribunal Révolutionnaire, sans y avoir nullement réfléchi, comme Tudesco menait Jean Servien. Gamelin, le personnage qui essaie de se diriger, est plus absurde que les autres, parce qu'il s'accomplit dans la destruction. Il est jeune et énergique, et condamné par cela même. La philosophie des *Dieux ont Soif* est une philosophie de vieillard compréhensif, mais qui sait que l'action est limitée par un déterminisme auquel il faut beaucoup accorder. Il pense que sa première tâche est de détruire les mythes sans les remplacer, alors que le besoin de dogmes se fait sentir chez ses contemporains.

La signification politique des *Dieux ont Soif* est d'autant plus ambiguë d'ailleurs qu'Anatole France chérit certains aspects du XVIII^e siècle. Le personnage de Brotteaux a sa prédilection ; non qu'il lui donne absolument raison : « Il avait la faiblesse de croire que les révolutionnaires étaient plus méchants et plus sots que les autres hommes, en quoi il tombait dans l'idéologie. » (82). Mais il l'orne des qualités qu'il juge les plus précieuses, audace de la pensée, amour de la beauté sous toutes ses formes, résignation heureuse aux aventures de la vie. Il y a chez Anatole France (comme chez Voltaire) une tentation de fixisme historique : comme Voltaire, il discerne et regrette dans l'histoire humaine quelques « grands siècles », où il aurait voulu vivre. Sa réaction vis-à-vis des révolutionnaires est d'autant moins définissable : s'il leur reproche de n'être pas allés assez loin dans leurs réalisations sociales, il leur en veut aussi implicitement d'avoir aboli la douceur, la facilité et la beauté de certaines existences. On ne sait parfois si Anatole France voudrait connaître une civilisation nouvelle, ou en retrouver une. C'est qu'il désire ramener sur terre la beauté des époques qui ont sa prédilection : il avait, durant l'époque mystique de l'Affaire, confié aux prolétaires le soin de susciter un nouveau cycle historique. Son espoir s'est affaibli. Dans les *Dieux*

(81) N. R. F., numéro du 1^{er} novembre 1912, p. 781.

(82) D. S., XIV, 206.

ont *Soif*, France fait sentir un regret, il s'oriente vers le passé plus qu'il ne se tourne vers l'avenir.

La polémique, dans les *Dieux ont Soif*, s'organise autour de l'idée de fanatisme, et se rattache ainsi à l'actualité ; mais aussi bien menée que soit l'attaque, elle est vouée à l'échec par l'esprit même qu'y montre France. Aucune propagande positive ne vient réduire son amertume. L'idéal qui se trouve proposé dans le roman est la destruction de tous les mythes, comme dans les *Opinions de Jérôme Coignard*. Mais il s'y ajoute une idée que France n'avait exprimée qu'abstraitemment avant d'avoir connu l'épreuve de la dégradation de l'Affaire, de la mort de madame de Caillavet : c'est que les hommes sont inconnaissables les uns aux autres et ne savent pas prendre en mains leur destin, qu'il soit individuel ou collectif. « Cet homme est incompréhensible. Tous les hommes sont incompréhensibles » (83). Le monde subit une évolution implacable. France se réfère pour le peindre au pessimisme traditionnel des moralistes français et à la philosophie de Lyell, qui n'a plus cours en 1912 ; il monte dans le cours du roman un mécanisme de l'absurde, alors que ses contemporains cherchaient une direction vers l'acte.

A l'intérieur de la polémique, se glissent des éléments qui peuvent inspirer le doute. Le personnage de Gamelin porte un double poids de haine : haine contre le fanatique de la Révolution, mais aussi et surtout haine contre l'Inquisiteur. La nature même des documents de France, amassés au cours d'une vie vouée à la diversité, contribue à faciliter les malentendus qui peuvent naître à la lecture du roman.

L'œuvre y gagne beaucoup au point de vue artistique : elle donne une impression d'achèvement ; les personnages ne sont pas des fantoches et l'action se ferme sur elle-même, puisque l'œillet rouge que jette Elodie à son nouvel amant est le symbole de l'éternité de l'instinct, au-delà de la mort et des vicissitudes politiques. Les romans d'Anatole France où la polémique, séparée de la propagande, prend un sens moins riche et plus étroitement personnel, sont aussi ceux qui suivent la courbe la plus pure. Les autres, écrits au jour le jour (la propagande demande une attention immédiate aux problèmes), et souvent remaniés dans leur édition en volume, sont des romans ouverts, des romans d'« essais ».

La relation de France avec son temps est mal définie dans *Les Dieux ont Soif* : un mouvement de recul, exprimé par son attitude d'ironie profonde devant la vie, et un mouvement d'approche, qui lui fait combattre Rousseau et le catholicisme. « Il est à la fois merveilleusement ouvert aux choses de l'avenir et secrètement complaisant pour le passé [écrivit Jaurès]. Mystère de désillusion et de vanité aussi profond que le fut autrefois le mystère d'espérance. Miroir terrible où toute la hauteur du rêve humain se renverse et se creuse en abîme. » (84). Les contemporains sentirent alors cette solitude. « Dans l'œuvre d'Anatole France [...] que ne soutient aucune foi, aucun amour, ni même aucune haine profonde, [dit Agathon] ils [les jeunes gens] ne trouvent rien qui satisfasse vraiment leurs as-

(83) Voir note 44.

(84) *Revue de l'enseignement primaire*, 7 juillet 1812. J. Jaurès, « Les Dieux ont soif ». Voir note 30.

pirations et leurs besoins. » (85) Jugement excessif, mais qui intéresse par là même. La lutte engagée dans *Les Dieux ont Soif* ne fut pas comprise, parce que France abandonnait le point de vue de la politique, auquel il se plaçait depuis l'Affaire, pour soutenir à nouveau un point de vue purement moral. « Foi, amour, haine », sont des sentiments générateurs d'actes. France en revenait à la contemplation de la destinée humaine.

(85) Enquête d'Agathon (Henri Massis et A. de Tarde), sur *Les jeunes gens d'aujourd'hui*. Paris, 1912. Edité en 1913 — pp. 52-53.

CHAPITRE XV

LA REVOLTE DES ANGES, LES DISCOURS A PARTIR DE 1908 : LA MARCHÉ A LA GUERRE ET LE RETOUR AU SUBJECTIVISME

La *Révolte des Anges* est le livre aimé de France, le livre composé volontairement par lui (1), alors que *Les Dieux ont Soif* lui avait été demandé par l'éditeur. Plus que ses autres romans, celui-ci permet d'apprécier son attitude de combat, et de recul devant le combat, entre 1910 et 1914 : toute une époque de l'évolution francienne. Si la plupart des chapitres du roman parurent durant le premier semestre de 1913 dans le *Gil Blas*, journal radical inspiré par Caillaux (2), on trouve les premiers témoignages de sa composition dans les *Carnets Intimes* (3) de 1910 (en juillet, des notes sur la rue Servandoni, l'indication : « Je vais essayer de reprendre mes anges » ; plusieurs allusions en août). Certains chapitres furent en revanche composés après ceux de *Gil Blas* ; l'un d'eux fut publié le 16 mars 1914 dans l'*Humanité*. L'ouvrage, sous sa forme définitive, fut édité le 18 mars de la même année (4).

Le roman ne souffre pas de cette composition étalée : il a au contraire une unité de style et de construction que l'on trouve rarement dans l'œuvre d'Anatole France. C'est qu'il porte l'empreinte d'une époque plus stable que « les grandes années » de l'Affaire Dreyfus et les ministères sortis d'elle : marche à la guerre, renaissance du catholicisme, assoupissement social, cette évolution, commencée en 1910, s'affirme en 1914. La courbe n'a fait que s'accroître. Anatole France en conçoit une amertume qui va s'accroître, mais ne change pas de caractère : ses discours publics en font foi. Et ce sont les *Carnets Intimes* qu'il faut consulter pour trouver une autre amertume que ressent France, d'ordre purement intérieur cette fois : la mort de madame de Caillavet a bouleversé pour France l'ordre de la pensée, et tandis qu'il écrit *Les Anges*, il note ses regrets, son irrémédiable solitude, parfois une tentation de croire en l'infini. Sur-tout, la notion du temps intérieur devient pour lui une hantise : « Sa mort [écrit-il le 26 août] en supprimant les 25 fortes [?] années de ma vie, me rapproche de ma jeunesse, fait revivre mon père, ma mè-

(1) *Opinion* du 17 octobre, 1924 : souvenirs de P. L. Couchoud.

(2) *Les Anges* parut dans le *Gil Blas* du 20 février au 19 juin 1913, au rythme de deux feuillets par semaine. (1)

(3) B. N., *Carnets Intimes* 1910, n° 24362, juillet ; 24363, août.

(4) Chapitre 22, avec une introduction de François Crucy signalant combien la *Révolte des Anges* est peu conforme aux mouvements contemporains vers la foi et la discipline.

(1) Le manuscrit des « Anges » donné à Richtenberg (nafr 22923) est daté par France du 15 janvier 1913. La concordance entre la publication des chapitres dans le « *Gil Blas* » et les événements contemporains, parfois très étroite (voir p. 703-706) en est d'autant plus remarquable. Son long travail de chroniqueur avait donné à France l'habitude de prévoir et les événements prochains et les réactions de la foule.

re, et les premiers visages qui ont marqué leur empreinte en moi. » (5). A partir de ce moment, il commence à se « mettre du parti des morts » (6). Son évolution intérieure se ferme, il se retrouve en un temps qu'il croyait révolu : la *Révolte des Anges* porte aussi la marque de cette stabilisation, de ce creusement intime.

Entre les fragments de manuscrit que l'on peut consulter, la publication en journal et l'édition définitive, il y a beaucoup moins de différence qu'entre les diverses éditions de l'*Histoire Contemporaine*, par exemple. Les attaques, en 1910 et en 1914, visent les mêmes adversaires ; les procédés demeurent les mêmes. France précise certains personnages, ajoute ou retranche des épisodes et montre surtout un souci esthétique d'équilibre. Si le roman en devient de structure plus satisfaisante, la polémique perd en vivacité : son caractère de chronique obstinée disparaît presque. Cependant, elle reste àpre et se soutient constamment au cours du livre.

A côté d'une observation parfois minutieuse, le roman développe un mythe : les anges tombés se mêlent à la vie terrestre, puis forment le projet de reconquérir le ciel. Ce mythe a un intérêt littéraire évident : il donne au roman fantaisie et mystère et en fait une œuvre exceptionnelle d'Anatole France. Mais il sert aussi à la lutte de l'écrivain contre l'Eglise, et d'autant mieux que le lecteur est tout d'abord séduit par son aspect amusant, intrigué par l'énigme qui se dissipe seulement au dixième chapitre. Son irrévérence s'étale ingénument : ce n'est plus l'attaque directe et d'apparence historique de l'*Eglise et la République*, ou la violence cachée des *Dieux ont Soif*, mais une satire continue digne d'une opérette d'Offenbach. Le récit de Nectaire et le songe de Satan lui donnent sa gravité philosophique.

Les notes (7) qu'Anatole France a accumulées sur les anges prouvent qu'il n'a pas développé son mythe au hasard : il s'agissait pour lui, selon un procédé qu'on trouve employé par Voltaire, de garder une certaine vraisemblance dans la déformation des croyances catholiques. France attribue à la chute des anges des causes très diverses : c'est l'amour qui a précipité l'ange musicien (8), tandis que Sophar est devenu Max Everdingen par avidité (9) et que la plupart des autres anges ont quitté les célestes demeures parce qu'ils étaient las de la cruauté, de l'ignorance et de l'entêtement d'Ialdabaoth (10). On ne peut objecter à l'écrivain que la tradition catholique réserve à l'orgueil le rôle primordial dans la révolte des anges : « L'Eglise n'a point fait un dogme de cette opinion », a-t-il écrit et souligné dans ses notes (11). Alors que dans ses autres romans il évite de citer ses sources, il le fait ici, au contraire, avec une certaine coquetterie : c'est qu'au lieu d'être une énumération stérile et pédante, elles lui servent d'instruments de lutte. Il place cette énumération dans la bouche d'Arcade, l'ancien ange gardien de Maurice, au moment où il se trouve dans les situations les moins conformes à son premier état : sur le boulevard (12), dans la garçonnière de Maurice (13), et même

(5) *Carnets Intimes*, 26 août 1910.

(6) Lettre à P. L. Couchoud, 26 août 1911. B. N., tome IV, 68-69.

(7) Ces Notes et un fragment de Manuscrit sont classés à la B. N., fonds Lion.

(8) R. A., XII, 116-118.

(9) R. A., XVII, 182.

(10) R. A., X, 90 ; XIV, 136 ; XV, 160.

(11) Folio 186.

(12) XXV, 280.

(13) X, 87 ssq.

assis sur les bas noirs de madame des Aubels (14), Arcade expose la doctrine la plus orthodoxe, à grands renforts de preuves. Il appelle en témoignage les Ecritures, les Pères de l'Eglise et les théologiens les plus respectables ; Anatole France s'est aussi donné la joie plus secrète de lui faire répéter les propres paroles de Bossuet sur le pouvoir consolateur des anges gardiens (paroles qu'il a relevées dans ses notes) au moment où l'ange prend congé de Maurice (15). Le contraste est tout au détriment des choses saintes fourvoyées en si mauvaise compagnie. Par rapport à l'*Histoire Contemporaine*, où ces procédés sont esquissés, la caricature est plus irrévérencieuse.

La hiérarchie orthodoxe des esprits célestes est respectée jusque dans leur chute : les anciens anges, comme Arcade, révèrent ceux qui furent archanges ou kéroûbs, comme Zita et Istar (16) ; celui-ci a gardé sa vigueur et un type assyrien qui prouve indirectement les emprunts qu'on fait les Juifs aux théologies étrangères (17). Il résulte de ce respect de la hiérarchie que jamais, au cours du roman, on ne perd de vue les doctrines religieuses, qui se trouvent burlesquement compromises sur la terre, tout en demeurant vraisemblables.

Le mythe lui-même n'a pas été inventé par Anatole France ; s'étant documenté avec soin sur les hérésies, il en a pris les idées qui lui convenaient pour former la théologie particulière de la *Révolte des Anges*. Les hérésies citées dans les Notes se rejoignent en un point : elles déniaient au Dieu de la Bible la royauté sur la terre. France a insisté sur les Albigeois, qui donnent cette royauté à Lucifer, et sur les Apellites, qui attribuent à un ange la création de notre monde sur le modèle d'un autre plus parfait. En fait, les hérésies qui ont attiré France peuvent être considérées comme autant de variations sur la gnose. La *Révolte des Anges* est conforme aux doctrines gnostiques (18) lorsqu'elle présente le créateur comme un simple démiurge, et le nomme Ialdabaoth ; lorsqu'elle incarne l'esprit de connaissance dans le démon, que les Ophites et les Naasséniens concevaient sous la forme d'un serpent ; lorsqu'elle enseigne qu'il faut rompre avec le Démiurge pour atteindre la vérité. France a été profondément marqué par le catholicisme ; lorsqu'il lutte contre lui, et qu'il est libre de choisir ses moyens, il ne l'abolit pas à proprement parler ; il l'inverse, et donne à Satan la meilleure part, en le faisant beau et bon, en l'identifiant aux divinités grecques (19). Ce n'est pas chez lui un simple procédé. Les thèmes de la gnose apparaissent plu-

(14) XV, 155.

(15) XI, 109. France a fait également professer par l'abbé Patouille la doctrine de Bossuet sur les anges gardiens, que France a notée folio 205 des Notes. (V, 36 dans le roman). Ce passage (« Cependant, derrière l'esthète... fin du chapitre) est une malice supplémentaire de France. Il ne se trouve pas dans la version du *Gil Blas* (6 mars 1913). De même les passages où l'ange cite une quantité de Pères de l'Eglise (pp. 91-93) et celui où il donne à Ialdabaoth son titre de démiurge (p. 97, « Comment dites-vous ? »... « Croyez-moi »), ne se trouvent pas dans le *Gil Blas* (20 mars 1913).

(16) XIII, 124 et XIV, 136.

(17) XIV, 135-136.

(18) Ces doctrines, qui inversent les rôles de Satan et de Dieu, ont été à l'origine de toute une mythologie chez France ; il en retient le pouvoir bienfaisant du démon et prend soin de ne pas donner au personnage une valeur métaphysique. C'est la gnose corrigée et développée par un athée. Voir chapitre I (*Amateur d'Autographes*, poésies) ; *Thaïs* ; le *Puits de sainte Claire*. Durant la période active de France, ce thème n'apparaît plus que par éclairs (article sur Rodin, *Figaro* de juillet 1900), parce qu'il est trop subjectif et d'accès difficile au grand public.

(19) Récit de Nectaire, pp. 189-209, chapitre XVIII.

sieurs fois dans son œuvre, par exemple dans le Banquet de *Thaïs*, qui relate la descente de Sophia-Eunoia parmi les hommes (20). Une carte postale, datée du 18 août 1912, nous apprend que depuis son enfance, France connaît et admire le Satan du tryptique de Wiertz, « Le Christ au Tombeau », archange à la beauté douloureuse et pénétrante : « C'est la plus haute et la plus belle conception qu'on ait jamais eue de Satan », affirme France (21). Comme la plupart des hommes de sa génération, il ne peut s'empêcher de poser le problème du bien et du mal en termes religieux ; seulement il inverse ces termes, parce qu'il est en même temps un violent ennemi du catholicisme : et tout en empruntant à la gnose les doctrines qui lui conviennent, il la décapite. Les gnostiques reconnaissent en effet, au-dessus de Ialdabaoth, un Dieu supérieur dont Satan n'était que le prophète. Anatole France se garde bien de le faire ; il est purement « sataniste », hérétique dans l'hérésie même.

Sa conception de Dieu et de Satan n'est pas seulement symbolique : sans doute, le récit de Nectaire identifie Satan à la connaissance et à la joie de vivre (22) ; et le manuscrit de la *Révolte des Anges* porte cette phrase : « Le véritable Iaveh le vrai dieu jaloux c'est le travail inique. » (23). Mais le symbole ne donne pas toute l'explication. Dieu est bien en même temps le Dieu de la Bible et des catholiques, celui qui commande aux légions des anges et qui détient la foudre ; Satan est bien aussi l'ange tombé, en révolte constante contre Ialdabaoth, reformant une morale terrestre ; il représente l'intelligence et la sensibilité s'aménageant le monde. Ces deux interprétations ne sont pas contradictoires, et sont fondues par Anatole France, justement parce que la religion chrétienne est à ses yeux l'iniquité. Il n'est pas exclu, en outre, qu'il se délivre dans ce roman d'une attirance vers le surnaturel qu'il a ressentie à la mort de madame de Caillavet, et lucidement analysée dans les *Carnets Intimes* du 16 août 1910 : « La superstition insidieuse, je la vois maintenant. J'attendais qu'il s'établisse un commerce mystérieux entre elle et moi. Je l'attendais puisque j'ai été comme déçu de ne plus la revoir, de ne plus l'entendre. » (24)

La lutte de France contre la religion en prend un caractère différent de la lutte voltairienne : France est imprégné d'un certain catholicisme né à l'époque romantique ; il le déteste, mais c'est en l'inversant et par ses propres armes qu'il le combat. La *Révolte des Anges* peut être considérée comme une contre-apologie : son impiété corrosive exaspéra les catholiques, au même titre que ce qu'on disait des messes noires franc-maçonnes (25).

France oppose formellement le récit de Nectaire au *Discours sur l'Histoire Universelle* de Bossuet (dans le *Gil Blas*, il donne d'ailleurs au récit ce titre même) (26). Il l'a bâti sur le même modèle, mais

(20) Banquet de *Thaïs*, le Papyrus, 197-201.

(21) B. N., Correspondance.

(22) R. A., chapitre XVIII.

(23) B. N., Notes, folio 406, fonds Lion.

(24) *Carnets Intimes*, n° 24963.

(25) En avril 1914, la *Revue des Idées et des Livres* en donne un compte-rendu scandalisé. Les 20-21 avril 1914, dans l'*Univers*, l'abbé Delfour écrit un article sur Anatole France, sous le titre : « Un possédé de Belzébuth ».

(26) *Les Anges*, *Gil Blas*, 8 mai 1913. « Chapitre dix-huitième. Suite de l'intermède. On admirera les traits grands et rapides de ce discours sur l'histoire universelle, sans oublier la qualité de celui qui parle ». Voir aussi *Révolte des Anges*, chapitre XVIII, p. 189 (« discours aussi large et magnifique dans ses vues que le *Discours sur l'Histoire Universelle* de Bossuet est étroit et triste dans les siennes »).

en montrant, au lieu de Dieu qui régit les destinées, Lucifer qui tente d'établir sur la terre la joie et la connaissance : point de chapitre sur la création de l'homme, ni sur son avenir, point de métaphysique, mais un hymne aux qualités purement terrestres, « l'étude et la réflexion [...] l'amour et la pitié, inconnus aux cieux » (27). Le peuple élu n'est pas Israël, ces « quelques misérables tribus syriennes » (28), mais le « peuple agréable entre tous aux yeux des Démones », les « Grecs heureux » (29). La rédemption finale sera le retour de Dionysos sur la terre : mais, dans une rêverie scientifique, Nectaire détruit l'anthropocentrisme qui fait le fond de l'histoire de Bossuet. « Qui sait si leur race épuisée [celle des hommes] n'aura pas alors accompli ses destins et si d'autres êtres ne s'élèveront pas sur les cendres et les ruines de ce que fut l'homme et son génie ? Qui sait si des êtres aîlés ne se seront point emparés de l'empire terrestre ? » (30). On reconnaît ici l'ancien enthousiasme de France pour la théorie darwinienne, dans laquelle il a toujours trouvé des arguments contre la religion. Aucune nouveauté de pensée dans l'attaque contre le dogme, mais le procédé est nouveau.

Dans ce récit de Nectaire, l'écrivain a tiré un grand parti du *Paradis Perdu* de Milton : la relation de la chute de Satan s'en inspire directement (31). A la fin du roman, la description du paradis, « murailles de topaze, dômes d'émeraude, toits de diamant » (32), répond aussi aux « tours d'opale » et aux « portes de saphir » (33) de l'Empyrée miltonien. Mais si France s'inspire de Milton, c'est pour le modifier profondément, lui qui traitait son poème de « fables » (34). Ce n'est point l'orgueil qui a précipité Lucifer, et il est resté beau et bon après sa chute, au lieu d'avoir le visage « labouré par les cicatrices de la foudre » (35). Milton demeure dans l'orthodoxie, France l'attaque et utilise le poème dans un sens contraire à son sens véritable. Car le dieu miltonien, triomphant de la révolte mais bon jusqu'à retenir la foudre qui frappe Satan, est devenu chez France un misérable et impuissant démiurge, à la tête de milices démodées. Cette interprétation tellement conforme à l'irrévérence du XVIII^e siècle, France en avait pu trouver l'esquisse dans le *Paradis Perdu* d'Evariste Parny (36), où Satan, loin de se laisser abattre par sa chute, fait la critique du monde terrestre créé par Dieu, tente Adam et Eve par des raisonnements sur la beauté du corps du serpent, et transforme l'Enfer grâce à son intelligence : les chimistes ont métamorphosé l'aspect du séjour maudit par Dieu, où règnent désormais l'amour et la bonne chère (37). Il est certain que c'est dans un autre ouvrage irrévé-

(27) R. A., chapitre XVIII, pp. 200-201.

(28) Chapitre XIX, p. 216.

(29) Chapitre XIX, p. 211.

(30) Chapitre XXI, 252.

(31) RA, chapitre XVIII, p. 198. La référence est donnée par Anatole France : *Paradis Perdu*, I, v. 254.

(32) RA, XXXV, pp. 403-404.

(33) Milton. *Paradis Perdu*, livre I. Chateaubriand a traduit de longs passages du *Paradis Perdu* dans le *Génie du Christianisme*, qui eut une grande influence sur la jeunesse de France (voir chapitre I).

(34) Carte postale du 18 août 1912. Voir note 20.

(35) *Paradis Perdu*, I.

(36) Parny. *Le Paradis Perdu*, Paris, 1805.

(37) Chants second et troisième. Le quatrième retrace des combats entre anges et démons qui se terminent par la défaite de Satan, mais aussi son bonheur d'avoir tenté et initié les hommes.

rencieux de Parny, *La Guerre des Dieux*, que France a pris les raileries qu'il met dans la bouche de ses anges déchus sur l'Enfer et le Paradis (38). L'esprit de Parny convenait particulièrement à inspirer la polémique francienne. La parodie est aussi violente que chez Voltaire, mais elle se double d'un satanisme que Voltaire eût rejeté comme entaché de superstition : Parny connaissait les doctrines ésotériques en faveur à la fin du XVIII^e siècle.

On ne peut voir aussi dans la *Révolte des Anges* la contrepartie du *Génie du Christianisme*, qu'Anatole France estima toujours médiocrement : « Apologie du culte chrétien toute de pompe et d'apparat [...] qui certes ne vaut pas l'Essai sur les Révolutions » (39) ; « christianisme littéraire et pittoresque » (40). Chateaubriand y fait l'éloge de la Genèse ; Anatole France raille l'ignorance d'Ialdabaoth qui « loin d'avoir créé les univers, n'en connaît ni les nombres ni les lois » (41) ; et la Genèse de Nectaire est conforme, elle, à l'hypothèse de Laplace (« l'orbe immense [de la terre] s'était d'heure en heure resserré et affermi » (42)), et au système darwinien. Chateaubriand soutient que l'art chrétien est supérieur à l'art païen, alors que, pour Nectaire, nul art ne surpasse l'art grec (43). Chateaubriand considère que le style de la Bible est bien plus fort et plus riche de sens que celui d'Homère ; France note (il n'a pas repris ce passage dans le roman) : « La poésie de la Bible. C'est une découverte de Chateaubriand (qui ne savait pas l'hébreu), M. de Genoude Lamartine. Au XVII^e siècle il n'en était pas question. Les orateurs de l'âge classique qui lisaient la bible dans le latin (relevaient comme une humiliation salutaire) estimaient que le Saint-Esprit s'exprimait en mauvais latin pour humilier la superbe et Huet qui savait l'hébreu ne voyait rien de sublime au 3^e verset de la Genèse » (44). La structure même de la *Révolte des Anges* a porté France à contredire malignement les passages où Chateaubriand exalte la famille chrétienne et l'amour épuré par la religion : de la famille chrétienne, le chapitre XXVII donne une idée d'ensemble, assez peu flatteuse. Le père et la mère sont grotesques lorsqu'ils veulent se donner de l'autorité, la sœur aînée trompe son mari avec un louche individu, la petite sœur s'écrit à elle-même des lettres obscènes, le petit frère consomme « les dernières violences » sur sa gouvernante ; il n'est pas jusqu'à la vieille tante qui n'ait « rôti le balai jusqu'au manche », et ce n'est pas le fils aîné qui rachète la famille (45). Quant à l'amour, il suffit de suivre le jeune Maurice dans ses aventures pour savoir combien il est épuré.

(38) Voir note 76 du chapitre sur l'*Ile des Pingouins*.

(39) *Le Génie Latin*. Chateaubriand, I, p. 302. (repris de l'Introduction aux *Aventures du Dernier Abencérage*, Lemerre 1879).

(40) RA, XI, 250.

(41) RA, XIII, 126.

(42) RA, XVIII, 201.

(43) XIX, 212.

(44) Notes, loc. cit., folio 282. Voir aussi *Révolte des Anges*, XXI, 243 (« un jeune religieux [...] me confia que le Saint-Esprit s'exprime en mauvais grec pour humilier les savants »).

(45) *Révolte des Anges*, XXVII. France avait dans les notes (folio 251) préparé une biographie de Sarriette (appelé Jules Mouette dans les notes) qui complétait la peinture de la famille : « M. Mouette unissait à des connaissances exactes une piété profonde. Prenant pour maxime cette parole de Monseigneur Cachepot : « On ne peut être bon historien si l'on n'est bon chrétien », Jules Mouette fut un des fondateurs de cette brillante école qui, vers 1875, mit ses convictions

Inversion de la théologie, déformation des apologies les plus connues : on peut trouver dans le roman un système complet d'antireligion, et les procédés qu'emploie France sont ceux d'un polémiste qui cherche à battre l'adversaire sur son propre terrain. Il a rassemblé dans ses Notes ses principales objections contre le Dieu de la Bible ; il les a condensées dans le roman, et dispersées de manière à ce que les considérations philosophiques n'alourdissent pas trop l'action. Dieu n'est pas éternel ni infini, depuis qu'il a créé espace et temps (46) ; ses révélations dans la Genèse sont contraires à la physique et à la cosmogonie (47) ; les dogmes qu'il a inspirés sont changeants (48). Encore France a-t-il beaucoup adouci le ton de ses attaques dans le roman : irrévérence et fantaisie ne s'accommoderaient pas de la violence primitive qui se montre dans le manuscrit : « Il veut et ne veut pas ; il approuve son ouvrage et s'en dégoûte. Est-ce le fait d'un être éternel... Le 4^e jour il fit le soleil et la lune. Il fit aussi les étoiles. Cela. Quelle drôle de manière d'opérer. C'est comme si l'on disait d'un cordonnier : Dans la journée il fit une paire de souliers et une paire de pantoufles et il fit aussi des myriades de chaussures... (Il est féroce stupide et féroce. Il est superstitieux, il est féroce, il est avare). Il ignore et déteste les sciences. Il n'aime pas les arts. Il a inspiré à ses Jésuites une architecture contournée du plus mauvais goût. » Ce passage est une contre-litanie, où la colère parfois laisse place au burlesque : comparaison avec un cordonnier, grief contre l'art jésuite venant après des reproches bien plus graves. Les passages du roman où les mêmes idées sont exprimées n'admettent plus le burlesque et enveloppent la violence dans le rythme d'une phrase concertée, parfois d'une période (49). En revanche, France a gardé dans le roman une façon méprisante d'adresser des reproches à Dieu comme à l'écolier qui aurait mal fait son devoir : « Les contradictions, les imprévoyances. D'abord il créa l'homme hermaphrodite. Il le bénit. Puis il change d'idée et en fait un mammifère. Je ne dis pas qu'il ait eu tort. Mais il y a là un tâtonnement, de l'indécision ». écrit-il dans ses Notes ; et dans le roman : « Il fut d'abord polythéiste. Plus tard, son orgueil et les flatteries de ses adorateurs le rendirent monothéiste. Il a peu de suite dans les idées. » (50). Ailleurs, la violence fait place à une raillerie vive dans la manière de Voltaire : la phrase suit son déroulement normal, et le mot important se glisse dans son dernier membre. « J'étais du second parti, qui contentait mieux ma raison et qui fut, en effet, condamné par le Concile de

religieuses dans la diplomatie et cultiva la paléographie édifiante ». Folio 152 : « Jules Mouette devint vers 1895 une des lumières du nationalisme intégral ».

(46) Notes, loc. cit. : « Quoi qu'il en dise il vit dans la création. C'est-à-dire dans la durée et la succession. Si même il la déborde, une partie de lui-même y est engagée et mêlée et cette partie est dans le temps » ; folio 278.

(47) Notes, loc. cit. : « Quand il dit que la terre est fixe non seulement il se trompe sur un point particulier de mécanique céleste mais il méconnaît les lois de l'univers car le mouvement est la condition même de l'existence de la matière » ; folio 279 ; 284, 287.

(48) Notes, loc. cit. « Variations dogmatiques. Il ne croyait pas à l'immortalité... Il est polythéiste ». Folio 281.

(49) *Révolte des Anges*, XIII, p. 125, à partir de : « Lorsque, jetant ensuite un regard profond. »

(50) *Révolte des Anges*, X, p. 97. Notes, folio 281. Cette idée renanienne des variations de Dieu est un des principaux thèmes de la polémique francienne à partir de 1903 (Discours pour l'inauguration de la statue de Renan).

Soissons. » (51). La grosse raillerie est réservée aux hommes qui cherchent à interpréter la création ; par exemple France résume ainsi le réalisme : « L'un des camps soutenait qu'avant qu'il y eût des pommes, il y avait la Pomme ; qu'avant qu'il y eût des papegais, il y avait le Papegai, qu'avant qu'il y eût des moines paillards et gourmands, il y avait le Moine, la Paillardise et la Gourmandise, qu'avant qu'il y eût des coups de pied et des culs en ce monde, le Coup de pied au cul résidait de toute éternité dans le sein de Dieu. » (52)

Le reste du temps, le contraste cherché par France est beaucoup plus subtil. Il vient d'une différence de tension entre l'ancienne nature des anges et leur vie au milieu des hommes. Nulle situation ne pouvait être plus préjudiciable à la religion que ces anges représentent, puisqu'Anatole France a décidé de les mêler franchement à la vie active, sujette aux approximations et au mal, que mènent les hommes. La plupart des écrivains ont adopté le procédé inverse : comme le Micromégas de Voltaire, l'être venu d'un autre monde s'étonne, puis s'indigne des abus et des tristesses qu'il découvre sur notre planète. Lorsque Wells, dans *Une étrange visite*, fait descendre un ange sur la terre, il lui fait connaître mille déboires (53). Au contraire, les anges d'Anatole France se trouvent tout de suite à l'aise. Ils participent à la vie sociale et intime des hommes : Arcade se fait compositeur d'imprimerie et séduit madame des Aubels ; Istar est chimiste, libertaire, antimilitariste, et tente de faire violence à une chanteuse ; l'équivoque Zita, transformée en nihiliste russe, est très plausible à l'époque où écrit France. Quant à Théophile, il est tombé pour l'amour d'une fille des hommes, et en cela ressemble au Cédar de la *Chute d'un Ange*. Mais France, qui a voulu cette ressemblance (54), le ramène impitoyablement à la médiocrité générale en le faisant musicien famélique et amoureux trompé.

L'écrivain se débarrasse ainsi de l'argument d'apologétique qui aurait pu être gênant pour lui. L'aspiration vers un autre monde, qui domine la croyance chrétienne, n'est pas une exigence indispensable de la nature humaine. La vie humaine, au contraire, répond à une situation inévitable dans l'univers et dans la société, puisque les anges tombés peuvent s'y conformer, sans même ressentir de regret. Seul Théophile avoue une nostalgie aussi peu féconde que ses tentatives artistiques : il a gardé ses ailes, sans parvenir à les préserver des mites, et ces ailes sont le triste symbole d'une tentation métaphysique forcément vouée à l'échec (55). Ses confrères compromettent avec tranquillité leur céleste origine dans des réunions politiques, des cafés de dernier ordre et des lieux plus étranges encore.

Nectaire échappe, il est vrai, à ces compromissions. France avait besoin de ce personnage pour donner au roman une signification générale. Mais il est bien plus qu'un ange tombé : sa flûte magique a le pouvoir de « resserrer en un court instant la vie et les mouvements

(51) *Révolte des Anges*, XX, p. 231.

(52) Ibidem. C'est le développement de l'objection de Parménide sur l'« idée » de poil, boue, crasse, etc. (*Parménide*, 130 c/d.)

(53) Wells, *Une étrange visite*, Londres 1902. (Un ange, dans un village anglais qui se refuse à croire en son existence, ne comprend ni les relations sociales, ni la douleur, ni la mort, ni le vice.)

(54) Notes, loc. cit., folio 167 : « Dans la revue des anges qui ne marchent pas utiliser mes notes sur Cédar et l'ange israélite. » Un manuscrit de la *Révolte des Anges* portait pour premier titre « La Chute des Anges » (Collection Foley, vente du 13 janvier 1934).

(55) *RA*, XIII, 132.

de cet univers qui semble immuable » (56). Il est Pan et Orphée : « Qu'on n'oublie pas que c'est un demi-dieu qui chante » (57), recommande Anatole France dans le *Gil Blas*, en présentant son Récit. Il réalise l'union dans la nature, en charmant les animaux les plus divers. Lui et le grand archange dont le « rêve sublime » forme la conclusion du roman dominent la médiocre humanité. France a eu soin de déplacer le récit de Nectaire pour en faire le point central du roman, alors que dans l'édition du journal il était situé beaucoup plus près de la fin : récit et songe se relaient ainsi, dans la version définitive, pour enseigner la profonde ironie du livre. Non point ironie de style ou satire à courte vue, mais attitude d'un esprit qui s'interroge sur la destinée humaine. La polémique immédiate reçoit ici son prolongement, comme dans le récit de Gallion de *Sur la Pierre Blanche*, ou la fin de *l'Île des Pingouins*. L'écrivain révèle à quel point son attitude antireligieuse est fondamentale chez lui. Le songe de Satan présente une histoire indéfiniment recommencée, où l'Archange se contente d'échanger son rôle avec celui d'Ialdabaoth : c'est nier la possibilité d'une rédemption divine, combattre la conception d'une histoire dirigée vers Dieu, qui date de l'ère chrétienne et plus précisément de saint Augustin. Le récit de Nectaire remplace les valeurs de la religion, qui, pour France, sont troubles et néfastes, par les plus claires valeurs de l'intelligence humaine et de la nature qu'elle étudie. Anatole France a d'ailleurs donné à ce récit un tel lyrisme qu'il l'a rendu religieux lui-même (58). Seulement, les dieux qu'il célèbre sont Dionysos et Pan, incarnation de la nature. Ce lyrisme est voulu par France pour combattre les charmes catholiques ; France a écrit dans le journal, en tête du chapitre sur la Grèce : « L'auteur, doué d'un esprit vraiment religieux, y décrit avec enthousiasme les Bacchantales et les sublimes orgies de Dionysos » (59). Et dans son manuscrit, il hésite entre trois adjectifs pour qualifier les Grecs : « ingénieux », « heureux » (qu'il a finalement choisi), et « divins », en ajoutant, afin sans doute de dissiper l'équivoque : « N'eurent jamais ni sacerdoce, ni dogme, ni révélation ». Cette phrase résume aussi ses griefs contre la religion catholique.

Tel est le rôle du mythe dans la *Révolte des Anges* : moyen de lutte contre la religion, mais parfois religion lui-même, si l'on prend ce terme au sens étymologique. France l'a tantôt enraciné sur la terre, tantôt transporté dans un univers de fantaisie. Il lui a fait exprimer toute son opposition au catholicisme : mais il est lui-même plein de cette religion qu'il combat. Comme au temps où il créait Jean Servien, Jérôme Coignard ou Piédagnel, il ressent pour le catholicisme une secrète attirance qui l'en rend plus ennemi encore. Du moins ne cache-t-il pas dans le Récit de Nectaire qu'il préfère ses agréments artistiques et l'amoureuse piété de sa Vierge à la « triste

(56) *RA*, XXXII, 368.

(57) *Les Anges*, 8 mai 1913. Chapitre XIX.

(58) France a donné de la *Révolte des Anges*, une exégèse personnelle, qui prouve la profondeur de ce roman par rapport à son créateur : un exemplaire des *Anges* offert à Jules Couët porte cette dédicace : « Cher ami, pardonnez à ce livre un ton léger et des vivacités de langage sans importance et ne considérez que le sentiment philosophique et religieux qui en inspire presque toutes les pages. Ce problème du mal qui vous trouble et vous attriste, je le sais, ce mystère de la douleur universelle, voilà le fond sérieux de ce conte. » (Saint-Cyr, janvier 1915 — *Lys Rouge*, juillet 1938, p. 286.)

(59) *Les Anges*, 1^{er} mai 1913. *Gil Blas*.

réformation » (60). Chateaubriand n'est pas si loin, qui a introduit dans la littérature française l'érotisme pieux et le personnage de Satan. Mais le satanisme qu'à choisi France n'en est que plus odieux aux catholiques.

Il serait difficile de séparer le mythe de la peinture que fait France du monde contemporain. Celui-ci est à la fois religieux et militariste ; de même, le mythe, religieux par essence, est aussi guerrier. Parfois, les anges ne savent pas s'ils vont combattre d'abord chez les hommes ou au ciel : ils négocient en tout cas la fourniture de leurs armes comme on le fait sur la terre (61). Après avoir commis un attentat anarchiste dans Paris, ils se décident pour la guerre contre Dieu ; mais celle-ci est décrite comme une guerre terrestre dans le songe de Satan, et l'équivoque est d'autant plus grande que Michel, le chef des milices orthodoxes, est un des patrons tutélaires de la France : Anatole France a pris soin de le noter en manuscrit (62). Le monde, avec ses problèmes les plus immédiats, déborde dans un monde supérieur qui n'en est que la transposition.

A son tour, la manière dont France a voulu décrire les anges tombés a été décisive pour la conduite du roman. Du moment que les anges trouvaient naturel de mener la vie terrestre, il fallait la peindre sans s'indigner, sans avoir l'air de la trouver anormale : aussi Anatole France a-t-il adopté le ton de la chronique dès le premier chapitre « Contenant en peu de lignes l'histoire d'une famille française depuis 1789 jusqu'à nos jours. » Dans l'*Histoire Contemporaine*, on trouve au moins un personnage qui commente les événements selon l'esprit de l'écrivain, c'est M. Bergeret. Ici, il n'en est pas de même, car les anges ont un esprit purement scientifique et s'accommodent des situations les plus étranges, sans manifester aucune sensibilité. S'ils veulent détruire le monde, c'est par un sentiment abstrait de l'injustice qui y règne : les discussions entre Arcade, Istar et Zita le prouvent (63). La description que fait France est donc objective en apparence, et comme elle concerne une société oisive, inutile et tarée, il s'en dégage une impression d'humour triste. La fantaisie de l'intrigue elle-même collabore à cette impression. On est loin de l'âpre satire de l'*Ile des Pingouins* : ici, le lecteur semble être le seul juge. France n'a exprimé sa propre pensée que dans les longs titres qui, à la manière des titres du XVI^e siècle, résument le contenu des chapitres, et il l'a exprimée alors avec violence : « Le sage lecteur (s'il en est, dont je doute) méditera cette forte parole : « La guerre est une affaire » » (64) ; « chapitre vingt-quatrième où l'on voit une peinture vraie et, par conséquent, déplaisante des effets de la peur collective dans une grande ville » (65). D'autres fois, France feint d'admirer « la sainte simplicité et la tendresse sublime de Maurice » (66) ou le caractère de la chanteuse qui « cède à l'amour » (67).

Loin que les personnages se soient imposés à lui du dehors, France les a choisis, en fait, pour mener une lutte qu'il estime ur-

(60) RA, XX, 242.

(61) RA, XVII, 185.

(62) Notes, loc. cit., folio 193.

(63) RA, XIV, p. 138 ; XV, p. 158.

(64) Chapitre XXVII, p. 300.

(65) *Gil Blas*, chapitre XXIV des *Anges*, 5 juin 1913.

(66) *Gil Blas*, « suite du chapitre XIII » des *Anges*, 20 avril 1913.

(67) RA, XXIII, p. 265.

gente contre l'esprit de son époque. Ces années précédant la guerre virent une renaissance du catholicisme et du nationalisme que nul n'avait prévue. « L'intelligence demandait à la religion de la remettre au licou [...] La raison humaine était fatiguée. Elle venait de fournir un gigantesque effort [...] avant de s'endormir elle disait ses prières [...] La Force s'était réveillée au cœur même du droit ». Telle est l'analyse de Romain Rolland dans *La Nouvelle Journée* (68). La séparation des Eglises et de l'Etat, loin de répondre aux espérances d'Anatole France, avait rapproché de Rome le clergé français : les évêques adressaient au pape des rapports sur leur diocèse ; de petites pratiques de piété se répandaient, qui défiaient le rationalisme (dévotion au cœur de Jésus, au cœur de Marie, médailles miraculeuses). En même temps, tout essai de christianisme social était réprimé ; le *Sillon* créé par Marc Sagnier fut condamné en 1910 : on reprochait à ce mouvement de trop parler de la politique de classe (69). Cette même année, les curés furent astreints à prêter un serment contre le modernisme. La philosophie officielle appuyait, sur un autre plan, la lutte contre le rationalisme : Bergson la dominait et tentait de démontrer l'inutilité d'une apologie de la religion qui ne se fonderait pas sur l'évidence intérieure, purement sentimentale. Faguet notait avec satisfaction que Taine, Comte, Renan étaient désormais honnis (70).

L'éveil religieux allait de pair avec un réveil patriotique causé par les événements extérieurs. En 1911, c'est le « coup d'Agadir » et la cession à l'Allemagne du « bec de canard » congolais : autant de blessures pour ceux qui songeaient à la revanche. La « France d'Agadir » (on trouve l'expression dans tous les journaux) resserre la Triple Alliance et se refuse désormais à une politique sociale : la chute du ministère Caillaux porte au pouvoir Poincaré. A partir de ce début de 1912, on sent venir la guerre, que désire la Russie, alliée de la France ; l'ambassadeur russe à Paris, Isvolsky, va jusqu'à corrompre la presse pour la faire parler en sa faveur (71). Car la Russie a déjà engagé un conflit local dans les Balkans, pour prendre sa revanche d'une humiliation violemment ressentie en 1908 : Bulgares, Serbes et Grecs attaquent la Turquie en octobre 1912, et une guerre européenne manque d'éclater. En France, l'élection de Poincaré à la Présidence de la République, en janvier 1913, et la nomination de Delcassé au ministère de la Guerre, sont interprétées comme le début de la revanche française : en juillet de cette année-là, la loi des Trois Ans faisait participer la France à la course aux armements.

La Révolte des Anges fut composée pendant ces événements : elle porte la marque de l'étonnement indigné que ressentaient les hommes de la génération dreyfusiste, en voyant leur ouvrage anéanti. Ils avaient tenté de former l'esprit public, et l'esprit public allait contre eux. Théâtres civiques et Universités Populaires avaient disparu, le mouvement syndicaliste était faible et menacé. Les journaux publiaient des articles belliqueux. Bourget, sous le pseudonyme de Junius, combattait depuis 1908 le pacifisme dans l'*Echo de Paris*. Pendant l'année 1912, les articles sur les grandes manœuvres furent enthousiastes : l'aviation française était, disait-on, supérieure à

(68) *Jean-Christophe*, pp. 1545 et 1571 de l'édition de 1956.

(69) Dès le 25 août 1906, Pie X avait mis en garde contre le christianisme social, « plein de promesses aussi sonores qu'irréalisables ».

(70) *Revue Hebdomadaire*, 20 juillet 1912.

(71) Voir J. Isaac, *Paradoxe sur la science homicide*, Paris 1936, chapitre VII.

l'aviation allemande (72). Le conflit balkanique servit enfin de prétexte au patriotisme, et le thème de « la dernière guerre » fit son apparition. L'Action Française prospérait ; beaucoup pratiquaient, comme elle le recommandait, un catholicisme « extérieur », purement formaliste (c'est ce que fait le héros du *Démon de Midi*, de Bourget, paru en 1914). La discorde régnait dans le camp des intellectuels : Péguy, obsédé par la défaite du dreyfusisme, prônait maintenant le patriotisme. En 1912, c'est son apologie de la « juste guerre » dans la *Tapisserie de sainte Geneviève* ; en 1913, c'est l'attaque dirigée dans l'*Argent* contre les pacifistes et leur chef Jaurès, « agent du parti allemand, et qui travaille pour la plus grande Allemagne » ; c'est l'exaltation du légionnaire français dans l'*Argent Suite*. Les étudiants s'enrôlent dans l'Action Française, lisent Bergson, Péguy, Claudel, aspirent à une politique d'autorité, se convertissent. Marin et Ernest Psichari représentent bien cette jeunesse.

Le désarroi des hommes de gauche se traduit par l'intérêt qu'ils portent à la nouvelle génération ; ils tentent de la comprendre, sans y parvenir « Robuste et aguerrie, [elle] aspirait au combat. Ces enfants [étaient] xénophobes, antidémocrates et, même les plus incroyants, prônaient le retour au catholicisme, par besoin pratique de canaliser l'absolu » (73). A ces lignes de Romain Rolland répond le chapitre de *Jean Barois* où l'ancien partisan de Dreyfus, l'anticlérical, se trouve en présence de deux jeunes gens catholiques et patriotes, qui n'ont pas le même mode de raisonnement que lui. « Les jeunes sont des énigmes pour moi » (74), avoue-t-il. Cependant, les hommes de droite ne cachaient pas leur satisfaction : l'enquête d'Agathon sur *Les Jeunes gens d'aujourd'hui* est écrite sur un ton de triomphe (75). Son compte-rendu parut dans le *Gil Blas* un mois avant le premier chapitre de la *Révolte des Anges*, alors intitulée *Les Anges*.

Le héros terrestre du livre est un jeune homme de vingt-cinq ans ; en le choisissant, Anatole France prouvait que lui aussi était préoccupé par les nouvelles tendances. Mais il ne l'a pas dépeint pour essayer de le comprendre, comme le firent Romain Rolland ou Roger Martin du Gard. Une secrète violence l'en a empêché, et la conviction que la route choisie par la jeunesse était mauvaise et fausse : « La génération nouvelle se fait remarquer par un petit travers qui peut amuser d'abord, et agacer à la longue ; n'ayant pas la foi, puisque la foi est perdue, elle en affecte le dehors. » (76). Cette déclaration du 26 avril 1914 explique pourquoi Maurice n'est pas un portrait fidèle, mais une caricature : France considère avec mauvaise humeur un idéal qu'il ne peut ni ne veut comprendre. Le mysticisme n'est pas son fait ; personne, non plus, n'est aussi éloigné que lui des doctrines

(72) *Gil Blas*, *Temps*, *Figaro*, printemps et automne 1912.

(73) Romain Rolland, *la Nouvelle Journée*, p. 1545.

(74) Roger Martin du Gard, *Jean Barois*, troisième partie, « l'âge critique, I : Enquête de Barois sur la jeune génération catholique », p. 424, Club du Meilleur Livre.

(75) Agathon (H. Massis et A. de Tarde), *Les Jeunes gens d'aujourd'hui*. Enquête parue en volume en mars 1913 après avoir été menée en 1912 dans l'*Opinion*. Une enquête menée concurremment dans le *Temps* par E. Henriot, éditée sous le titre *A quoi rêvent les jeunes gens*, aboutit à des conclusions similaires.

(76) Lettre d'Anatole France lue au banquet des *Marges*, 26 février 1914. Cette assertion, comme le développement du caractère de Maurice dans la *Révolte des Anges*, prouve que France avait vis-à-vis de la jeunesse contemporaine une raideur et même une incompréhension qui venaient de ce que, psychologiquement, il était d'une formation très antérieure et opposée à celle de cette jeunesse. *Marges*, mars 1914 — pp. 153-154.

d'autorité. Comment aurait-il admis la morale du chef, lui qui professait depuis des années que les hommes sont médiocres ?

Cette médiocrité est le caractère dominant chez Maurice. La plupart des jeunes gens qui apparaissent dans l'œuvre de France sont sacrifiés ; nul ne l'est autant que le jeune d'Esparvieu. France s'est bien gardé de lui attribuer la ferveur de certains de ses contemporains, ce besoin de servir qu'on pouvait, en tout état de cause, mettre à leur actif. « Il ne se donnait aucun mal », dit-il dès le début du roman. « Admis à la vie sociale et politique lors de la grande persécution de l'Eglise de France, Maurice ne fit défaut à aucune manifestation de la jeunesse catholique [...] Toutefois il montra, dans ces circonstances, un zèle modéré [...] L'abbé Patouille [...] lui reprochait sa tiédeur. » (77). Il n'a même pas ce culte élémentaire de la force qui attirait vers le sport beaucoup de jeunes gens des années 1910-1914. Il est un fils de famille, qui joue aux courses et qui cherche les bonnes fortunes point trop coûteuses. S'il ressemble en cela au jeune Bonmont de *l'Histoire Contemporaine*, ce n'est pas par hasard : ces traits de caractère appartiennent à 1900 bien plus qu'à 1912. Anatole France les lui a donnés parce que sa religion et son patriotisme n'ont dès lors aucun fondement solide, et sont facilement attaquables. En revanche, Maurice manifeste une mauvaise éducation qui, d'après les témoignages contemporains, est bien de son époque. Il traite les affaires d'amour avec une brièveté décisive (« On pourrait s'arranger tous les deux. Ça vous va-t-il ? » (78)) et son vocabulaire est fort mal choisi : « Ces machines-là, je les trouve moches » (79), dit-il devant une fresque de Delacroix. Sa maîtresse l'a-t-elle trompé, il « donne à l'infidèle le nom de la génisse fécondée », et s'écrie : « Fiche le camp, chameau ! » (80), tout en se révélant d'ailleurs, même en cette occurrence, incapable d'une vraie violence.

Rien ne plaide donc en sa faveur. C'est par ce veule personnage que France a représenté la jeunesse catholique et réactionnaire. « Sa foi restait intacte, puisqu'il n'y avait pas touché. Jamais il n'en avait examiné un seul point. Il n'avait pas considéré plus attentivement les idées morales qui régnaient sur la société » (81). Exagération là encore : les jeunes gens que présente Roger Martin du Gard insistent au contraire sur le caractère conscient de leur choix (82). Mais il s'agit pour Anatole France de déprécier l'esprit à la mode. Maurice ne prévient certes pas en faveur de la religion lorsqu'il s'improvise apologiste dans sa garçonnière ou dans les cabarets, en donnant comme principal argument : « Si le christianisme était faux, cela se saurait » (83) ; s'il défend les principes de la société, c'est par un snobisme qui inspire une juste défiance : « Tu penses comme un intellectuel, tu parles comme un libre-penseur, tu as des théories qui sentent la radicaillerie, qui puent le combisme, des systèmes ignobles » (84), déclare-t-il à Arcade. Aucun raisonnement non plus ne l'a rendu antisémite. « Ce fils de famille se proclamait antisémite et ne

(77) RA, I, 7.

(78) RA, VIII, 68.

(79) RA, V, 43.

(80) RA, XXIX, 325.

(81) RA, I, 8.

(82) Voir note 74.

(83) RA, XXVII, 307.

(84) RA, XXXIV, 381.

fréquentait que des Juifs antisémites comme lui. » (85) Dans les Notes d'Anatole France, on lit ce dialogue que son comique trop appuyé a peut-être exclu de la version définitive :

« Il [Dieu] est Juif Cela convainc Maurice.

Il a choisi les Juifs pour se faire un peuple agréable à ses yeux. Ça c'est un drôle de goût dit Maurice qui était antisémite.

— Vous êtes antisémite.

— Je le suis intégralement.

— Eh bien, un dieu juif.

— Dam ! j'aimerais mieux qu'il fût français ».

Au moins dit-il à son ange : « Ah ! vous êtes Juif : j'aurais dû m'en apercevoir à votre manque de tact. » (86)

Egoïste et sot, c'est lui qui devient le héros des nationalistes, et pour avoir (combe de dérision) participé sans le vouloir à un attentat contre les agents de l'autorité. Son retour est « un triomphe » ; un groupe d'étudiants (87) lui remet une palme. La version du *Gil Blas* est plus ironique encore : durant cette cérémonie, Maurice prononce « une parole charmante : — Messieurs et chers amis, dit-il, je ne suis pas une grande victime » ! (88)

France a donc attribué à Maurice tous les défauts possibles à un jeune homme de la bonne société, mais dans la mesure médiocre où ils sont rejetés par l'enfer comme par le ciel. Déformation de polémiste, non point enquête ni portrait objectif : l'écrivain avoue qu'il ne veut pas admettre le nouvel esprit. Il commet certes une injustice envers la jeunesse contemporaine qu'il attaque de manière dure et fermée. Mais il faut reconnaître que le nationalisme intégral, en demandant soumission pleine et entière à ses adeptes, les destinait à une inconscience qui rejoignait celle du jeune Maurice. Celui-ci est une simplification extrême de certains caractères de nationalistes, plutôt qu'une calomnie.

La société s'ordonne autour de lui ; une fraction de la société. Le prolétariat n'apparaît point dans le roman, non plus que les intellectuels de gauche, qui sont remplacés par les anges. Cette omission est un signe de découragement d'Anatole France, car toute possibilité de propagande est naturellement exclue par elle (89). L'action se déroule comme si tout Paris était nationaliste et religieux : France le dépeint avec la même déformation que lorsqu'il décrit Maurice. C'est ainsi que la seule figure ecclésiastique du livre est celle de l'abbé Patouille, au nom onctueux comme son éloquence. L'abbé Lantaigne, adversaire de M. Bergeret, était intelligent et dur, sa foi austère avait de la valeur : France n'en est plus à peindre de semblables personnages. Il ne retrouve pas non plus la verve truculente avec laquelle il avait créé Cornemuse et Agaric. L'abbé Patouille est un personnage plausible, avec son érudition prudente et ses homélies de patronage : « Il est juste et salutaire que cette aventure soit offerte en exemple aux commissaires de police républicains. L'abus des plaisirs corrompt l'intelligence [...] Un chrétien [...] laisse la crédulité aux libre-penseurs. Voilà des gens crédules, les libre-penseurs. Il n'est

(85) RA, III, 24.

(86) RA, X, 96. Les paroles citées plus haut se trouvent folio 274 des Notes de la *Révolte des Anges*.

(87) RA, XXXIV, 388.

(88) *Les Anges*, suite du chapitre vingt-quatrième, *Gil Blas*, 12 juin 1913.

(89) Mais la discussion des anges figure les discussions des intellectuels socialistes et anarchistes. Dans les Notes, la discussion donnait une vue plus complète des tendances qui partageaient le socialisme (voir suite du chapitre).

pas de bourdes qu'on ne leur fasse avaler. » (90). Mais sans doute l'Eglise comptait-elle alors des intelligences plus distinguées que celle du futur évêque Patouille. Anatole France prend plaisir à lui faire compromettre les idées qu'il traduit en lieux communs. Toujours aussi, l'écrivain confond foi et superstition : Gilberte, en plein adultère, fait un vœu à la Vierge (91), et les filles publiques interdisent à Arcade le blasphème, par crainte d'être foudroyées avec lui (92). Les pratiques pieuses figurent aussi dans le tableau brossé par France ; une ancienne maîtresse de Maurice est présidente de la Société pour la conservation des églises de campagne (93), et fait chanter des chansons apaches aux fêtes qu'elle organise au profit de cette société (94). Après avoir fait sentir la grande absurdité de cette foi, Anatole France la montre qui se répand partout : « L'Académie française était bien pensante », « la jeunesse du Quartier Latin se soumettait à l'Eglise et l'Ecole Normale exhalait les parfums du séminaire » (un tiers des élèves de la rue d'Ulm étaient pratiquants ; Tillet, un des interlocuteurs de Jean Barois, est un normalien). « La croix triomphait. Mais il fallait de l'argent. » (95). La religion de ses contemporains est, selon France, exsangue, sotte et cupide. Ici encore, il refuse de lui accorder ses qualités de générosité humaine.

Même confusion, même incohérence dans le nationalisme, inséparable du catholicisme au point que France n'en parle jamais isolément. « Le général avait voué, étant colonel, son régiment au Sacré-Cœur, et il pratiquait sa religion avec une ferveur qui se remarquait même chez un militaire ; et pourtant l'on sait que la piété, fille du Ciel, a choisi [...] le cœur des généraux de la Troisième République » (96). Si M. Le Truc de Ruffec, spécialiste des duels mondains, a renoncé à donner à son exposition militaire le nom de « La Croix et l'Epée », c'est que « la réalisation présenta malheureusement des difficultés » ; mais il évoque son projet avec nostalgie : « L'œuvre eût été mise sous le haut patronage du ministre de la Guerre et de monseigneur Cachepot. » (97). Ce nationaliste, adepte d'une doctrine qui fait de Maurice son héros et presque son martyr, est l'égal de Maurice pour la pauvreté de la pensée ; pour le manque d'originalité dans l'expression, il fait concurrence à l'abbé Patouille. Il a fallu de longues méditations à Truc de Ruffec pour écrire le morceau suivant : « L'Epée est une vierge farouche. C'est l'arme française par excellence. A une époque où le sentiment national, après une trop longue éclipse, rayonne plus ardemment que jamais... » (98).

(90) RA, XV, 157.

(91) RA, X, 86.

(92) RA, XXVII, 307.

(93) RA, XXXII, 356. Cette Société pour la conservation des églises de campagne n'est pas inventée par France : le 31 juillet 1910, il recevait d'Henry Vidal une lettre lui demandant son adhésion à la campagne en cours (Notes sur la Révolte des Anges, folio 366). Le 17 janvier 1911, Barrès prononça à la Chambre un discours pour la conservation des églises de campagne. Dans le courant de l'année 1911, des comités se formèrent, des pétitions furent signées : voir Barrès, *Echo de Paris*, 25 mars « La deuxième phase de la campagne » (la pétition avait été déposée le 9 mars 1911 à la Chambre). Sur cette question, voir le tome IX des *Cahiers de Barrès*, passim, et sa Préface à F. de Valavieille, *De la conservation des églises...*, Paris 1911.

(94) RA, XXIII, 269.

(95) RA, XXXII, 359.

(96) RA, I, 3.

(97) RA, XXII, 257.

(98) Ibidem.

Une attaque plus continue du nationalisme, concernant son principe même, aurait pu excessivement choquer le lecteur, si elle avait été trop directe ; aussi France transporte-t-il dans le monde des anges ses considérations sur la guerre. Elles y prennent une portée plus générale ; surtout, l'écrivain évite ainsi de heurter de front l'opinion patriote. Aussi peut-il dénoncer les périls d'une préparation militaire insuffisante : « Les guerriers du demiurge portent encore, à cette heure, des casques d'or et des boucliers de diamant » (99), la constitution archaïque de l'armée française : « Heureusement que dans l'armée d'Ialdabaoth le commandement échoit à l'ancienneté. De cette manière, il y a peu de chances qu'il soit exercé par de grands foudres de guerre » (100), les incertitudes des guerres modernes, où « la quantité toujours croissante des moyens techniques, en multipliant à l'infini les causes d'erreur, paralyse le génie des chefs » (101). Cette utilisation du mythe est habituelle à France. Il développe dans *La Révolte des Anges* une tendance en germe dans *l'Histoire Contemporaine*, déjà épanouie dans *l'Ile des Pingouins*. Le mythe enveloppe les attaques d'une sorte d'indécision précisément favorable à leur violence ; et, comme il est religieux par essence, et qu'Anatole France y introduit le militarisme, le lecteur s'accoutume à unir mystique de la guerre et foi catholique : ainsi se créent les habitudes mentales nécessaires.

Mais Anatole France ne s'est pas contenté d'une attaque des principales tendances contemporaines. La présentation définitive en volume de la *Révolte des Anges* ne peut révéler ce que la lecture des articles parus dans le *Gil Blas* et l'*Humanité* rend sensible. Le roman est aussi une chronique attentive des événements journaliers. France y montre une fois de plus combien il est disponible au temps. Il donne une signification anarchiste à l'activité des Anges, au moment où les attentats anarchistes connaissent une recrudescence : du moins jugea-t-on comme tels les crimes de la « bande à Bonnot » (102). « Leur vision [écrit Léon Daudet en parlant des bandits] était paroxystique et suicidaire. Ils n'avaient aucun programme de remplacement. » (103). Ils furent exécutés le 21 avril 1913, alors que *Les Anges* paraissaient dans le *Gil Blas*, et l'on peut voir dans la description de la peur qui saisit Paris après l'assassinat du brigadier Grolle (104) une satire des faits véritables. Elle parut le 5 juin : les journaux étaient pleins encore des souvenirs de la « bande », et l'inquiétude suscitée par elle ne se calmait pas. L'assaut des agents contre une roulotte que l'on finit par faire sauter à la dynamite pour y trouver le cadavre d'une guenon semble le décalque bouffon du siège que les gendarmes organisèrent contre deux des bandits réfugiés dans une baraque. Depuis la vague anarchiste de 1892, France pensait qu'il ne fallait pas prendre au tragique des attentats isolés.

(99) XXVI, 294. L'état-major français croyait en l'offensive à outrance en cas de guerre, offensive à la baïonnette, appuyée par l'artillerie légère (le canon de 75). Au début de la guerre de 1914, les armements français apparurent très insuffisants, et les théories de l'Etat-Major périmées.

(100) XXVI, 296.

(101) Ibidem.

(102) Les crimes de la bande durèrent quatre mois. Ses membres s'étaient rencontrés au siège d'un journal libertaire et se disaient eux-mêmes anarchistes.

(103) Léon Daudet, *Vers le Roi*, Paris 1921, p. 275.

(104) Chapitre XXIV des *Anges*, *Révolte des Anges*, chapitre XXXIII, pp. 377-378.

La politique de guerre prônée par les journaux et les discours nationalistes trouve son écho dans *Les Anges*. Aux articles enthousiastes sur les grandes manœuvres de septembre 1912 et 1913 répond sur le mode grotesque le récit du général d'Espervieu (inséré dans l'édition définitive, en mars 1914) : « Le général Bol, d'une ténacité inouïe, restait, pour ainsi dire, implanté dans le sol. Le général Milpertuis [...] accomplissait des mouvements d'une rapidité étourdissante [...] Nous étions tous angoissés. » (105). Le conflit balkanique inspira à Anatole France un premier portrait de Zita, beaucoup plus précis que celui du livre : « Le bel archange, devenue comtesse hongroise, princesse du Saint-Empire, amie et confidente des diplomates, des hommes d'Etat, des écrivains illustres de tous les pays, avait secrètement inspiré la politique universelle pendant neuf ans et préparé, dirigé, conduit les événements qui ont agité le monde depuis la guerre de Mandchourie jusqu'à l'explosion des Balkans. » (106). Portrait d'aventurière de l'Europe Centrale, répondant à l'actualité au point d'être supprimé ensuite du volume, comme inutile.

La préparation de la loi des trois ans multipliait les réunions nationalistes, les échauffourées entre étudiants de gauche et camelots du Roi. Les journaux en donnent le compte-rendu en mars et avril 1913 (107) ; elles tiennent leur place dans l'existence du jeune Maurice, décrite à la même époque par France : « M. Sarriette alla jusqu'à concevoir que [...] Maurice, au sortir de son cercle ou de quelque réunion nationaliste, avait pu arracher de leurs casiers ces livres juifs. » (108). Les crédits furent votés le 28 mai, des débats dont l'issue n'était pas douteuse s'engagèrent à la Chambre sur la loi elle-même : c'est l'époque où l'on exploite les attentats anarchistes pour préconiser l'ordre, et où Anatole France fait paraître les chapitres qui minimisent ces attentats. Il attaque plus directement la politique de guerre dans le « rêve sublime de Satan », paru le 15 et le 19 juin : il y montre l'issue fatale des conflits, pour les vainqueurs comme pour les vaincus ; il y blâme un optimisme généralement répandu en France, malgré une préparation militaire insuffisante et la faiblesse de l'alliée de la France, la Russie. Mais son blâme est détourné : il rapporte la joie causée au Paradis pour les fausses nouvelles du combat. « Les hauts lieux retentirent d'hymnes d'allégresse ; les Séraphins célébrèrent [...] Sabaoth, dieu du tonnerre [...] Les chants n'avaient pas encore cessé quand les gardes [...] signalèrent les premiers fuyards. » (109)

Des témoignages plus particuliers du nationalisme ne sont pas négligés dans *Les Anges* : le lecteur ne s'étonne pas de trouver si patriotes Madame de la Verdelière et Madame d'Espervieu, si l'on songe que les femmes du monde allèrent jusqu'à s'inscrire chez Madame Dieulafoy pour accomplir elles aussi un service militaire (110). Et lorsque le commissaire de police arrête Bouchotte « au

(105) *Révolte des Anges*, VIII, 70.

Le thème existait chez France depuis 1900 (« Les grandes manœuvres », *Figaro* du 19 septembre 1900).

(106) *Gil Blas*, 30 mars 1913, *Les Anges*, chapitre huitième.

(107) Bien que la loi des trois ans eût été proposée par deux amis personnels d'Anatole France, Poincaré et Barthou, France s'y opposa aussitôt. Le *Gil Blas* publie le 13 mars 1913 une liste de protestation contre la loi des trois ans ; en tête des signatures se trouve celle d'Anatole France.

(108) Chapitre paru le 27 février 1913 dans le *Gil Blas*. *Révolte des Anges*, III, 24.

(109) *Révolte des Anges*, XXXV, pp. 402-403.

(110) Voir *Gil Blas* de juin 1913.

moment où elle avalait un œuf cru pour s'éclaircir la voix, car elle devait chanter, le soir, à l'Eldorado national, sa chanson nouvelle : « Ils n'en ont pas en Allemagne » » (111), cette rencontre est fort naturelle. Les documents contemporains notent que les revues de music-hall, en cette année 1913, commencèrent par des revues militaires qui déchaînaient l'ardeur du public (112).

La loi des trois ans est votée : le 16 mars 1914 paraît dans l'*Humanité* la satire contre Le Truc de Ruffec et son exposition de l'Epée ; les faux Greco que fabrique le père Guinardon font partie eux-mêmes de l'actualité, comme le rappelle une note du journal : beaucoup de faux Greco circulaient alors dans Paris, car le peintre avait été mis à la mode par les zéloteurs du « retour à la foi » (113).

Autre allusion à l'actualité religieuse : le 20 janvier 1913 parut dans le *Gil Blas* le chapitre où Maurice déclare à l'ange : « On est conservateur maintenant, et autoritaire. On veut être gouverné et le président de la République va causer avec le pape. » (114). Le bruit courait en effet que le gouvernement s'appêtait à reprendre des relations diplomatiques avec le Vatican et le légat pontifical Vincent Vanutelli accomplissait un voyage en France, sous le prétexte de célébrer le centenaire d'Ozanam (115).

On trouve encore, le 10 avril, une mention bouffonne des syndicats « jaunes » que les organisations de droite essayaient d'établir, lorsque M. d'Esparvieu s'inquète pour Maurice : « Il faudrait lui trouver une occupation qui l'absorbe et flatte son amour-propre. Je pourrais le faire nommer [...] avocat consultant du syndicat des plombiers catholiques. » (116). Façon détournée mais efficace de déprécier la direction de ces syndicats ! Aussitôt après, c'est l'ordre social tout entier qui est dépeint par l'antipathique Max Everdingen : « Tout y est parfait, définitif, interchangeable [...] Par l'Epargne et le Crédit, la France est devenue la Jérusalem nouvelle, qui resplendit sur toutes les nations de l'Europe, et les rois de la terre viennent baiser ses pieds vermeils. » (117). La France était en effet en pleine prospérité économique, et les nouveaux emprunts russes que désigne Everdingen par allusions transparentes recevaient un excellent accueil.

Ainsi, l'évocation précise d'événements contemporains fortifie la lutte en l'inscrivant dans le temps : écho d'une lutte moins générale que soutenait France en prononçant des discours, en écrivant des lettres ou des articles contre la loi des trois ans ou la résurrection du « cléricanisme ». De ces préoccupations immédiates, on lit la preuve matérielle dans le manuscrit de la *Révolte des Anges*, qui contient la copie de lettres antimilitaristes parues dans *La Guerre sociale* (« Je dirai à mes camarades qu'en cas de commandement de faire feu, le devoir des hommes de cœur est de refuser de tirer sur leurs frères, les travailleurs en blouse ». « Il faut être stupide quand soi-même on est un miséreux et un exploité, pour aller crever là-bas de fièvre ou de dysenterie. » (118)).

(111) *Révolte des Anges*, XXXIV, p. 383.

(112) Voir *Gil Blas* du 17 avril 1913.

(113) François Crucy signale cette vogue dans une note ajoutée au chapitre édité le 16 mars 1914 dans l'*Humanité*, chapitre XXII de la *Révolte des Anges*.

(114) *Les Anges*, *Gil Blas*, 20 avril 1913, chapitre treizième. *Révolte des Anges*, XXV, p. 285.

(115) Ces conjectures sont rapportées dans l'éditorial du *Gil Blas*, 25 avril 1913.

(116) *Révolte des Anges*, XVI, 179.

(117) *Révolte des Anges*, XVII, 185.

(118) Notes, loc. cit., folio 175.

Que l'attaque soit de valeur générale ou particulière, une des principales caractéristiques de cette polémique est de simplifier les problèmes pour leur donner une apparence limpide. Les classes de la société sont bien tranchées dans le roman, et la classe dominante est entièrement condamnée, dans les personnages que France y a choisis. Il a dressé tout exprès dans ses Notes une liste des « bien-pensants » :

« révolutionnaire et impérialiste et royaliste.

royaliste et voltairien.

impérialiste et catholique modéré.

catholique militant.

rien du tout. » (119)

Le Truc de Ruffec, Gaétan d'Esparvieu, son frère René, l'abbé Patouille et Maurice sont conformes à ces types.

Cette société vit de mensonges. Anatole France la décrit du dehors et fait partager son existence par Arcade, venu d'un autre monde : ce sont là d'excellentes conditions pour démontrer son mécanisme et faire sentir au lecteur combien ses cérémonies sont vaines. Jeu subtil et continu entre la convention et la réalité des êtres, France a conçu ainsi la description. Au « chapitre consacré à une pénible scène de famille » (120), on voit combien tout avait été réglé d'avance : M. René d'Esparvieu faisait entendre la voix de l'autorité paternelle, Madame d'Esparvieu « devait figurer l'ange du pardon » (121) ; tout se gâte le moment venu, parce que le père est timide ; et la mère, ayant voilé sa couperose de poudre de riz, montre un teint qui ressemble « à des fambroises dans du sucre » (122). La maîtresse de Maurice l'a-t-elle trompé, il fait tout de même appeler un taxi pour la reconduire après l'avoir violemment injuriée : « Tel est l'empire des femmes sur une âme bien née, dans un peuple galant. » (123). Quant au duel entre Maurice et l'ange Arcade, il prouve à quel point les usages peuvent devenir absurdes. Il est décrit minutieusement, selon le ton employé par les journaux mondains, et son origine est très légitime. La provocation a même imprimé à l'attitude et au langage de Maurice « une noblesse inattendue » (124). Mais une particularité suffit à le rendre ridicule, inutile et vain, c'est que l'ange Arcade est invulnérable (125) ; le lecteur prévenu assiste au déroulement du duel avec un sentiment de dépréciation ironique.

Cette technique de l'absurde, France ne l'emploie que lorsqu'il parle de la classe dirigeante, selon un procédé constant dans l'*Histoire Contemporaine*, *Crainquebille*, *l'Île des Pingouins*. N'importe quelle vie observée ainsi, de l'autre côté d'une vitre, paraîtrait sans objet : le parti-pris de l'écrivain montre où vont ses préférences ; car, s'il rapporte les discours et l'existence des anges révoltés, il devient sérieux, et parfois tendre ou lyrique.

Simplification encore et automatisme, l'union indissoluble du militarisme et de la religion, de l'ignorance et du respect de ce qui semble sacré, chez Maurice, madame des Aubels, les filles publiques ou l'abbé Patouille. Pour achever de présenter la « société » sous un jour défavorable, France a systématiquement introduit le comique

(119) Notes, folio 173.

(120) *Révolte des Anges*, XXVIII, p. 314.

(121) *Révolte des Anges*, XXVIII, p. 317.

(122) Ibidem.

(123) Ibidem, XXIX, p. 326.

(124) Ibidem, XXIX, p. 328.

(125) XXIX, p. 328.

aux instants (assez rares) où le lecteur pourrait avoir pitié des personnages. Maurice est malheureux de la trahison de Gilberte, il vient de provoquer son ami en duel ; on le voit alors perdre l'allure convenable qui lui est habituelle : « Il était crotté jusqu'aux oreilles ; la boue, délayée dans des larmes, barbouillait son visage ; les bords de son chapeau dégouttaient. Un passant le prit pour un pauvre et lui jeta deux sous », puis retrouver son comportement social, mais par un simple réflexe et sans savoir ce qu'il fait : « Il ramassa la pièce de cuivre, la mit soigneusement dans son gousset et alla constituer ses témoins. » (126). Lors de l'attentat qui causa la mort de deux agents, d'un bousillier et d'un mitron, on ne ressent non plus aucune émotion. France emploie une langue homérique propre à faire sourire : « Sur sa poitrine velue, un sang noir coula, et les deux mitrons, amis des lois, s'abîmèrent sur le pavé [...] L'agent [...] porte la main sur son cœur, chancelle et s'affaisse. Il poussa un long soupir et les ombres éternelles couvrirent ses yeux. » (127). Le comique est le même, c'est un comique de disparité : il anesthésie le lecteur, qui voit, pour un moment, au lieu d'un personnage, un fantôme en proie à tous les mécanismes.

Parfois la syntaxe, que France manie comme une arme redoutable, se fait complice de l'absurdité ; c'est la juxtaposition de notions disparates qui crée l'absurde dans des phrases comme celles-ci : « Le brigadier Grolle était mort, il est vrai, mais deux sœurs de charité le veillaient » (128), ou : « Partout des individus [...] étaient assommés par le bras populaire et livrés en lambeaux à la justice. » (129). Ailleurs l'écrivain trace l'esquisse d'un discours très travaillé sur les tactiques allemande et française, pour conclure avec un faux sang-froid : « Le général leur fit connaître que nous sommes en état d'employer la méthode allemande quand cela nous est avantageux, tandis que la méthode française n'est pas dans les moyens des Allemands. » (130)

Si Anatole France utilise tous les moyens pour dénigrer l'esprit de son temps, il a en revanche intérêt à faire croire au lecteur que les adversaires de la « société » sont unis contre elle. Istar l'anarchiste, qui prépare des bombes par amour de l'humanité, apparaît certes bien différent de Zita, qui, réaliste, croit qu'on obtient tout des anges en parlant au nom de leur intérêt ; quant à Arcade, c'est à la science qu'il voue sa vie ; c'est en elle qu'il a foi pour affranchir les hommes. La réunion des anges est aussi confuse qu'une réunion terrestre (131) : chacun y parle pour lui-même ; les uns croient en la guerre traditionnelle, les autres prêchent le terrorisme. Mais tous s'entendent finalement pour attaquer Ialdabaoth, tous écoutent l'enseignement du grand archange déchu : leur mésentente n'est que de surface. On pourrait songer, en les entendant, que chacun représente

(126) *Révolte des Anges*, p. 329.

(127) *Révolte des Anges*, XXXIII, p. 373.

(128) *RA*, chapitre XXXIII, p. 377.

(129) *RA*, chapitre XXXIII, p. 376.

(130) Chapitre VIII, p. 71. Le passage ne se trouve pas dans l'article du *Gil Blas* où le chapitre a paru (13 mars 1913). France l'a sans doute ajouté postérieurement à la victoire serbe. Les Serbes avaient été instruits à la française ; ils avaient vaincu l'armée turque instruite à l'allemande (mai 1913) et l'armée bulgare instruite à l'autrichienne (août). Leur victoire sembla en France une preuve de la supériorité de la méthode française. Il parut une brochure intitulée : *La France victorieuse dans les Balkans*.

(131) Chapitre XXVI, « Délibération ».

une opinion d'Anatole France, dont l'âme était diverse et sujette au doute dans certaines limites.

Un passage des Notes prouve que France avait imaginé une discussion beaucoup plus poussée entre les anges. « Vous laisserez-vous toujours duper par les politiciens ? [dit l'un d'eux]. Quand Gambetta vous disait : « Le cléricalisme voilà l'ennemi », il vous excitait contre un mannequin agité par le vent et tandis que vous aboyiez stupidement à l'épouvantail il présidait à la réorganisation de toutes les puissances sociales, armée, finances, église et leur prêtait pour l'asservissement du prolétariat une aide et des ressources qu'ils n'avaient pas sous le second empire. Voilà l'œuvre de votre troisième république et l'on entend encore des socialistes vanter l'institution républicaine comme l'instrument nécessaire des réformes ! » (132). Cette critique dans la manière de Guesde, qui attaque l'une des idées les plus chères de Jaurès, a disparu de l'édition du *Gil Blas* comme de l'édition définitive. Elle témoigne que France pouvait se demander si le réformisme de Jaurès n'était pas discutable en certains points. Mais s'il n'a pas gardé trace de ces réflexions, c'est que dans le livre destiné à combattre l'esprit de guerre et de religion, il fallait dérober la désunion des forces de gauche, ou du moins s'abstenir d'allusions trop précises à une situation que France déplorait. Il ne reste ainsi parmi les anges que deux grands partis en présence : ceux qui veulent la guerre contre Ialdabaoth — la plupart — et les sages qui savent que toute guerre est mauvaise, Nectaire et Satan. Encore le triomphe est-il donné à ces derniers.

Tout le livre, au niveau du mythe comme au niveau terrestre, est donc dirigé sans nulle faille contre la religion et le militarisme. Les deux attaques sont conjointes et d'égale violence, alors que dans les *Dieux ont Soif*, c'était avant tout le fanatisme religieux que visait France : la situation internationale est devenue plus trouble, l'écrivain vit dans la hantise de la guerre (133).

Un épisode ajouté dans l'édition définitive aide à comprendre l'esprit de cette polémique. Alors que la version du *Gil Blas* désigne un vieux Talmud de Jérusalem comme le livre le plus feuilleté par l'ange déchu (134), et n'insiste pas autrement sur cet ouvrage, la version de 1914 parle d'un « Lucrèce aux armes du grand prier de France, avec des notes de la main de Voltaire » (135). Ce livre, le « plus riche joyau » de la bibliothèque esparvienne, traverse la destinée d'Arcade, de Maurice et de l'infortuné Sarriette ; il reparait plusieurs fois dans le roman, et peut être considéré comme un symbole. Voltaire et Lucrèce (c'est à travers celui-ci que France connaît Epicure (136)) ont enseigné à France l'irrévérence et la liberté de l'esprit critique ; mais aussi le souci de la formation morale du dis-

(132) Notes, loc. cit., folio 232.

(133) Le lendemain de l'élection de Poincaré à l'Elysée, le 18 janvier 1913, Albert de Mun écrivit dans l'*Echo de Paris* : « L'Europe entière, incertaine et troublée, s'apprête pour une guerre inévitable, dont la cause immédiate lui demeure encore ignorée mais qui s'avance vers elle avec l'implacable sûreté du destin ».

(134) *Gil Blas*, 10 avril 1913. *Les Anges*. « Suite du chapitre onzième » (chapitre XVI de la *Révolte des Anges*).

(135) *Révolte des Anges*, chapitre XVI, p. 164. Il est également parlé de Lucrèce aux chapitres VI, VII, XXIV, XXXI, et XXXIV du roman. Les mentions de ce livre ont donc fini par constituer un leitmotiv symbolique, comme dans la première *Histoire Contemporaine* la page sans cesse lue de l'histoire des voyages, et dans les *Dieux ont Soif*, les œillets rouges d'Elodie et le sang.

(136) France le déclare dans son Discours aux Etudiants du 28 mai 1910.

ciple, qui fut le principe directeur de leur travail. Le discours de Nectaire et les paroles de Satan qui terminent le roman témoignent que ce souci est aussi celui d'Anatole France. La tyrannie des lois et des religions, qu'il dénonce, ne peut être surmontée que par un effort personnel de l'homme. « Connaître et aimer » (137), tel est le programme que trace à ses anges Satan après la chute ; et son rêve lui apprend que « nous avons détruit Ialdabaoth, notre tyran, si nous avons détruit en nous l'ignorance et la peur » (138).

La conclusion a semblé obscure. « Nous avons été vaincus parce que nous n'avons pas compris que la victoire est Esprit » (139). Dans le manuscrit offert à Richtenberger, la dernière phrase du roman comporte seulement une variante : « Nous avons été vaincus, parce que (nous avons pris au sens littéral) nous n'avons pas compris que la victoire est esprit. » Est-ce la preuve d'un découragement profond d'Anatole France, causé par l'affaiblissement du prolétariat et l'échec partiel du syndicalisme ? Rejetterait-il toute possibilité d'action collective ? Mais le reste du roman montre que les anges essaient d'agir avec les hommes. Nectaire lui-même n'y a renoncé que de façon provisoire ; et Anatole France, au moment où il écrivait ces lignes, (le manuscrit porte la date de janvier 1913) n'était pas absolument désespéré, puisqu'il publia peu après de violents articles sur la loi des trois ans (140).

Il faut plutôt voir dans cette conclusion une leçon, la réponse personnelle de France à un problème moral autant que politique, qui tourmentait les socialistes français. Leur désaccord avait paru au congrès de Bruxelles, en novembre 1912, et devait être le prétexte d'une polémique entre Charles Andler et Jaurès, poursuivie dans l'*Humanité* au cours de l'année 1913 (141). Les uns pensaient que les socialistes allemands obéiraient en cas de guerre aux ordres du gouvernement, et que le mieux était de se défendre en acceptant l'éventualité d'un conflit et en agissant en conséquence. Les autres — Jaurès à leur tête — disaient au contraire qu'il fallait éviter à tout prix la fièvre du militarisme. Anatole France était de ce dernier parti : mais il mesurait quel effort était nécessaire pour apprendre à se défier des entraînements collectifs. L'idéal qu'il propose à la fin de *Révolte des Anges* est le vieil idéal des Universités Populaires : changer d'abord la pensée de l'homme, pour le rendre capable d'une émancipation politique qui vient seulement en second lieu. Le temps n'est plus où France croyait que le prolétariat se sauverait par sa seule force : on lit dans les *Carnets Intimes*, en juillet 1912 : « Que pouvait une oligarchie.

bourgeoisie ignorante peureuse et fanfaronne
paysans avarés

ouvriers incapables d'organisation et prêts à tout souffrir. »

La polémique, dans la *Révolte des Anges*, n'est pas une attaque stérile : elle veut changer les valeurs intérieures du lecteur et faire de lui un homme « éclairé », au sens du XVIII^e siècle. France retourne

(137) *Révolte des Anges*, XVIII, 200-201.

(138) XXXV, 410.

(139) Ibidem, 411.

(140) Juin 1913 : déclaration au banquet Zola.

Humanité, 23 mai 1913.

Août 1913 : article « Pour la Paix » dans *The Nation*.

(141) Jaurès parla à la Chambre contre la loi des Trois Ans, les 17 et 18 juin 1913, en déclarant qu'il fallait « fondre la réserve et l'active en une armée unique ».

par elle au dreyfusisme de la première heure, qu'il sait refusé par la génération nouvelle.

Dans cette fin de roman, France exprime au moins l'espoir d'un changement. On trouve dans les Notes un projet de plan qui aurait donné une conclusion tout à fait pessimiste : « XI : Dieu en enfer Satan règne rien n'est changé — XII : Arcade sur la terre. » (142). On peut penser que l'ange gardien de Maurice se serait de nouveau révolté, mais cette fois contre Satan. Selon ce plan, la *Révolte des Anges* aurait admis le recommencement infini, comme l'*Ile des Pingouins*, mais de façon plus désespérée : il s'agit non point de l'histoire des hommes, mais de la constitution même de leur esprit. Or, la version de 1913, comme celle de 1914, transporte le recommencement dans le rêve de Satan : ce dernier rompt le cercle fatal, en choisissant la solution de sagesse et d'amour, si douteuse qu'elle soit.

France a beau mener sa polémique sur deux plans avec beaucoup d'art, et rester attentif à l'actualité immédiate, elle a, dans la *Révolte des Anges*, des faiblesses plus évidentes que dans les romans de grande lutte politique. Les arguments même qu'y emploie France sont quelquefois discutables : il combat dans le monde de 1913 avec un esprit qui date de 1880 ou 1860 pour certaines de ses affirmations. Sa lucidité intellectuelle ne pouvait empêcher qu'il ne fût un vieillard las de sa vie présente et reporté par la mort de madame de Caillavet au temps de sa première formation spirituelle.

Par exemple, sa lutte contre le christianisme, si elle fait quelquefois appel à des raisonnements philosophiques de valeur très générale (Dieu ayant créé l'espace et le temps a cessé d'être intemporel et infini) ou au sentiment instinctif de l'homme (une souffrance ne peut racheter une faute, car elle ajoute un mal à un autre (143)), se fonde souvent sur la critique renanienne, qui était déjà vieillie. Dieu est passé du polythéisme au monothéisme ; la Bible a emprunté plusieurs éléments à la mythologie assyrienne (144), et le Dieu que présente l'Ancien Testament n'est pas le même que celui des Évangiles (145) : toutes ces idées apparaissent dans le récit de Nectaire comme autant d'attaques contre la religion. Or, le modernisme avait bien été condamné, mais certaines de ses théories étaient passées dans la théologie orthodoxe ; l'aspect historique du christianisme n'était plus absolument rejeté par les catholiques (146). Et comme l'interprétation figurative des livres saints était partout répandue, on ne pouvait plus critiquer efficacement la Genèse en raillant l'ignorance scientifique dont ses rédacteurs firent preuve. Anatole France use pourtant de ce mode de critique, surtout dans ses Notes. Procédé de polémiste, pourrait-on dire : que l'attaque soit ou non justifiée, il suffit qu'elle porte. Mais dans le récit de Nectaire, France cherche au contraire à atteindre d'abord la vérité pour la transformer en arme. Il n'est pas de mauvaise foi ; il pense seulement comme un

(142) Notes, loc. cit., folio 221.

(143) RA, XIX, 218.

(144) RA, XIV, 134.

(145) RA, XX, 226.

(146) Léon XIII avait précisé qu'on pouvait tenir compte des images et leur donner simple valeur figurative, dès qu'il s'agissait des doctrines scientifiques de la Bible. Pie X avait condamné le modernisme, mais non les efforts que faisaient certains théologiens pour adapter le dogme aux résultats de la science contemporaine. Voir à ce sujet le *Dictionnaire de Théologie* de A. Vacant, E. Mangenot, E. Amann, tome VII, 1927, « Inspiration de l'Écriture », colonnes 2242-2253.

homme dont les croyances ont été ébranlées par la lecture de Voltaire et de Renan.

France vit encore sur une méthode historique périmée, lorsqu'il fait dépeindre par Nectaire les Grecs qui « portèrent la sagesse et la beauté à un point que nul peuple n'avait atteint avant eux, dont nul peuple ne s'est depuis approché. D'où vient [...] ce prodige unique sur la terre ? Pourquoi le sol sacré de l'Ionie et de l'Attique a-t-il nourri cette fleur incomparable ? Parce qu'il n'y eut là ni sacerdoce, ni dogme, ni révélation, et que les Grecs ne connurent jamais le Dieu jaloux » (147). Cette représentation d'une Hellade parfaite et un peu froide dans sa perfection, symbole de la beauté du monde avant la venue du christianisme, est une des représentations les plus constantes chez France. Il a figuré ainsi la Grèce dès ses premiers vers (148), et elle est conforme à la représentation qu'en donnait le Parnasse ; elle a pour lui une valeur sentimentale (149). Jamais, au cours de son œuvre, il n'a varié dans une interprétation dont les travaux historiques avaient pourtant démontré l'inexactitude. Jamais non plus, il n'a manqué de symboliser la Renaissance par la découverte d'une merveilleuse morte dans son sarcophage, au bord d'une voie antique (150) : simplification poétique, sans doute, mais aussi conception très sommaire du passage du Moyen-Age à la Renaissance.

Il y a donc des faiblesses dans les arguments que France emploie. Mais ce qui ôte surtout l'efficacité à sa polémique, c'est de n'être pas complétée par une propagande politique. Comme *l'Île des Pingouins* et *Les Dieux ont Soif*, *La Révolte des Anges* cesse de proposer une solution matérielle à la décadence de la société. Son plan est ouvert et admet l'espoir, mais ce n'est qu'un espoir de réforme morale : le prolétariat n'apparaît point, les intellectuels représentés par les anges sont de nature étrangère à l'homme et d'opinions diverses. Les perspectives politiques sont donc bouchées ; on a l'impression que les hommes ne peuvent au moment où écrit France maîtriser leur histoire : ils ne la font pas, elle se fait, et le rôle qu'y joue le hasard est important. L'attentat qui répand la terreur dans Paris n'a pas été prémédité ; il est le résultat d'un concours de circonstances (gaîté de l'assemblée angélique, imprudence du brigadier Grolle (151)). Le glissement du plan politique au plan moral est définitif : si les hommes sont opprimés, c'est qu'ils sont mauvais par nature ; il faut les transformer avant de transformer les structures sociales. France revient au temps où il écrivait dans *Les Opinions de Jérôme Coignard* : « J'estime, avec les Pères, que la tentation est en nous, et

(147) RA, XIX, 211.

(148) Voir le chapitre qui concerne les *Noces Corinthiennes*.

(149) Voir « Hypathie », « Cybèle », « Niobé », de Leconte de Lisle. Barrès sentit le côté factice de cette pensée. « Ils ne se passeront pas de religion [...] Ils en ont une officielle qu'ils appellent l'Hellénisme [...] L'Hellénisme, comment peut-on sentir cela d'une manière large et profonde ? Et moi aussi, j'éprouve la plus vive curiosité et qui va jusqu'au malaise devant ce haut mur d'Hellénisme, grand mot, grande muraille où je me heurte, qui me sépare de tant de mes contemporains [...] Dieu que je me sens glacé par l'ennui. Se peut-il que ces figures émeuvent en eux les sources de la vie ». Cahier d'Égypte, 1907 ; pp. 229-230 des *Cahiers*, tome VI, Paris 1933.

(150) *Révolte des Anges*, XXI, 236. La même figure de jeune fille apparaît dans le *Puits de sainte Claire* (« Guido Cavalcanti ») et auparavant dans la *Vie Littéraire* (*Temps*, 5 avril 1891. V. L. IV, 215).

(151) RA, XXXIII, 369-373.

que nous sommes à nous-mêmes nos démons et nos maléfices» (152). Sa formation classique l'y porte irrésistiblement: Voltaire, La Bruyère, les écrivains du xvi^e siècle montrent la même confusion des questions politiques et des questions morales. *La Révolte des Anges* permet d'aller plus profond encore dans la connaissance de France. Il s'y exprime grâce au personnage ambigu de Satan, qui, dans l'« Humaine Tragédie » déjà, était son porte-parole. Ce satan par lequel France attaque le catholicisme, et qui reste en cela le traditionnel Ennemi, n'a point pour cela une signification métaphysique. Ayant donné à la doctrine gnostique un sens purement terrestre, France incarne dans Satan ses propres désirs. Comme dans l'« Humaine Tragédie », Satan n'est pas seulement inspiré par la raison. Il est aussi Dionysos, la sensibilité artistique et amoureuse. Il exprime aussi un retour de France à des valeurs proprement esthétiques et subjectives. Le démon Nectaire se retire du monde en attendant le triomphe futur de Dionysos. Il symbolise l'attitude de retrait que France ressentait comme une de ses possibilités, et cette attitude est la plus contraire à l'engagement dans le monde.

L'idéal proposé par *La Révolte des Anges* peut d'autant moins contenter le lecteur contemporain qu'il aboutit à un art de vivre d'aspect modéré: il faut détruire en soi les puissances de haine et l'ignorance, et adorer la beauté. Cette sagesse ne pouvait guère convenir à une époque qui recherchait avant tout la ferveur et le sacrifice; de plus, c'est une sagesse pour l'élite, difficile à réaliser (« Je confesse [dit Nectaire] que l'indépendance de la pensée est la plus fière des aristocraties » (153)). Elle pourrait être seulement le cadeau d'une minorité à la masse; celle-ci en demeurerait débitrice. La recrudescence du nationalisme et les menaces de guerre l'avaient alors mise, au contraire, dans un état d'apparente supériorité. Journaux et discours exaltaient dans l'homme moyen le futur sauveur de la France, et ne songeaient pas à le réformer: ne possédait-il pas le courage, que France nomme « la plus commune des vertus » (154)? L'écrivain se rendait compte lui-même de ce qui manquait à son idéal: « Pour travailler au bonheur des hommes, ce n'est pas assez que d'être sage: il faut encore être fort », dit une dédicace à Jacques Lion, datée du 29 mai 1913 (155). Aussi le combat poursuivi dans *La Révolte des Anges* est-il plus que jamais un combat douteux.

De plus, France accentue dans ce roman son mouvement de recul devant la réalité: hanté par son temps, il l'observe, mais cherche à lui échapper. Si l'emploi du mythe a, dans la lutte immédiate, beaucoup d'intérêt (il fait considérer la terre par un spectateur étranger: la méthode a donné ses preuves au xviii^e siècle), il l'affaiblit aussi en la dépassant. C'est ce que France avait évité dans *l'Histoire Contemporaine* en employant à la lutte, non des mythes, mais des allégories. Dans *La Révolte des Anges*, au contraire, rêve et réalité sont confondus volontairement, parce qu'Anatole France souffre de la vie actuelle. Les personnages sont aussi libérés de leur propre

(152) *Opinions de Jérôme Coignard*, p. 144, « La Science ».

(153) *RA*, XXI, 248.

(154) « Le courage est la moins rare des vertus, et la plus naturelle, comme la plus nécessaire à tout ce qui vit dans le monde inférieur de Ialdabaoth » (article du *Gil Blas*, 24 avril 1913, « suite du chapitre quatorzième ». C'est l'ange « philosophe » qui parle. *Non repris* en volume.)

(155) Dédicace reproduite en tête du n° 28-29 (octobre 1939-janvier 1940) du *Lys Rouge*.

passé, aussi poreux que dans les *Dieux ont Soif* : mais le rôle que jouent dans le roman le passé collectif des hommes et de la structure de l'Univers prouve que France trouvait là son refuge. Considéré du point de vue de l'éternité, le moment présent est petit et négligeable : la race des hommes elle-même est destinée à disparaître. C'est pourquoi Nectaire se console de la folie générale : « J'ai gardé pour les hommes mon antique amitié, un peu d'admiration et beaucoup de pitié et j'attends, en cultivant cet enclos, le jour encore lointain où le grand Dionysos viendra [...] ramener l'âge d'or. » (156)

La tentation du fixisme historique, latente dans *Les Dieux ont Soif*, se précise dans la *Révolte des Anges*. Les grands moments de civilisation ont été la civilisation grecque à son apogée et, dans une moindre mesure, le XVIII^e siècle : liberté d'esprit, culte de la beauté, absence de dogme (157). France souhaite y revenir plutôt qu'il ne cherche une nouvelle formule de civilisation : c'est encore une réaction de solitude.

Le manque d'intégration dont souffre l'écrivain dans la société contemporaine se traduit donc par son retour vers un passé d'humanisme. Celui-ci donne parfois à l'homme la même généralité que si France l'observait d'un point de vue purement métaphysique. Le roman y gagne beaucoup en beauté, parce que le récit de Nectaire et le songe de Satan lui donnent de l'équilibre, et parce que la diversité des conceptions de l'homme (considéré tout à tour d'un point de vue universel, historique, immédiat) crée la diversité merveilleuse du style. Mais ce roman n'est plus une chronique où l'actualité joue le rôle majeur ; la lutte n'y est plus nourrie de l'espoir qui apparaît dans l'*Histoire Contemporaine*. Ce n'est plus aussi la violence de l'*Île des Pingouins*, dont l'excès même montrait qu'on pouvait en guérir. Hantise de la guerre, présentation froidement ironique des événements terrestres, retour à un idéal de formation individuelle y sont, comme la place donnée à un mythe de valeur très générale, autant de témoignages de « la profonde tristesse » avec laquelle les anciens partisans de Zola voyaient « leur œuvre interrompue, et, par tant d'endroits, incomplète », « à cette heure, [disait France] où, en Europe et dans le monde entier, toute idée de justice et de droit est foulée aux pieds, où les peuples n'ont qu'un seul culte : la force, un seul idéal : la violence » (158).

Les discours et articles de France, entre 1910 et 1914, indiquent en effet, comme *Les Dieux ont Soif* et *La Révolte des Anges*, un retour à la solitude polémique. Ce mouvement amorcé en 1908 et 1909 s'accroît, parce qu'à l'amertume d'avoir vu l'échec de l'esprit dreyfusiste s'ajoute alors, pour France, la hantise de la guerre. Ses interventions publiques se font de moins en moins nombreuses : il se contente le plus souvent, malgré les sollicitations (159), d'écrire des

(156) RA, XXI, 251.

(157) RA, XXI, 247. Voir l'Introduction au *Génie Latin*, publiée en janvier 1913 : « C'est un acte de foi et d'amour pour cette tradition grecque et latine, toute de sagesse et de beauté, hors de laquelle il n'est qu'erreur et trouble. Philosophie, art, science, jurisprudence, nous devons tout à la Grèce et à ses conquérants qu'elle a conquis. Les Anciens, toujours vivants, nous enseignent encore ».

(158) Banquet en l'honneur de Zola, compte-rendu dans le *Gil Blas*, 6 octobre 1912.

(159) 8 février 1911, lettre de Jean Longuet, B. N. : « Mon cher France. La Fédération de la Seine du Parti Socialiste tiendrait énormément à ce que vous acceptiez la présidence du grand meeting en faveur de Durand qu'elle organise pour samedi soir au manège Saint-Paul, avec le concours de Pressensé, Sembat et

messages ou des articles sans participer personnellement aux manifestations (160). En réponse à une offre de candidature, il écrit : « Le caractère que vous donnez à cette candidature est tel que je me sens hautement honoré de votre choix. Permettez-moi toutefois, monsieur, de décliner cet honneur, et je le regrette de toutes mes forces. Je suis fermement résolu à ne point entrer dans la vie publique » (161).

Lorsqu'il considère le monde, France n'y trouve plus que négation de l'intelligence. Sans doute ne peut-il évoquer l'affaire Dreyfus sans constater sa ruine : « Dans notre marche vers la justice sociale, dans notre effort pour la libération des esprits et des corps, que d'incertitudes, de lenteurs, de retours en arrière ! Nous n'avons pas même encore réalisé la réforme qui paraissait la plus urgente : la suppression des conseils de guerre. Et, à cette heure trouble et mauvaise, les conquêtes de la justice et de la raison sont de nouveau menacées. » (162). Mais France se reporte de moins en moins fréquemment à une Affaire qui représente une époque close. Il constate surtout le succès grandissant de l'esprit de fanatisme — et l'emploi même de ce terme indique une référence à la philosophie du XVIII^e siècle. Il l'applique à l'esprit guerrier et religieux qui revenait à la mode en France : « L'intolérance est intolérable. » (163). « L'on est traité de mauvais citoyen dès que l'on s'oppose aux entreprises dirigées par la brutalité ou la cupidité contre la paix universelle et les libertés publiques » (164). « La génération nouvelle [...] est fanatique par dillettantisme. » (165). France note la dégradation de la philosophie sur

Jaurès — s'il est rentré de Toulouse... » Ce meeting eut lieu le 11 février, mais France n'en fut que le président d'honneur et envoya une lettre publiée le 12 février dans l'*Humanité*.

(160) France participa personnellement :
 à la réunion d'étudiants, le 28 mai 1910.
 à la réunion en l'honneur de Tolstoï, à la Sorbonne, le 12 mars 1911.
 à la manifestation au Trocadéro, le 29 juin 1911 (« La Guerre et la Paix »).
 à la fête donnée en l'honneur de la République Chinoise à l'hôtel Continental, le 14 mars 1912.
 aux « Quatrièmes agapes pantagruéliques et non autres », au café Voltaire, le 21 mars 1912.
 au banquet de la Société des amis de Montaigne, le 8 juin 1912.
 au banquet Zola, le 1^{er} juin 1913.
 à une réunion de la Ligue des Droits de l'Homme rue Parmentier, le 9 mai 1914 (contre la loi des trois ans).
 invité à Bruxelles et à Londres, il y prononça des discours. A part la manifestation au Trocadéro et la réunion à la Ligue des Droits de l'Homme, les manifestations auxquelles l'écrivain participa en France ont un caractère intellectuel très marqué. Il se contenta d'envoyer des messages aux réunions ouvrières.

(161) B. N., 6 avril X — 1913 ? —
 Voir le *Bonnet Rouge* du 4 mai 1914, où France décline la candidature qui lui était offerte par Allemane, membre du Parti Ouvrier, en se retranchant derrière l'unité d'action imposée par le parti socialiste : « Anatole France et Ferdinand Buisson [titre le journal] déclinent toute candidature. Mais ils conjurent les électeurs républicains de s'unir pour achever la déroute du briandisme et condamner les « Trois Ans ». France écrivait à Allemane : « Vous reconnaîtrez vous-même que, appartenant au Parti socialiste unifié, il m'est impossible d'accepter une candidature qui constituerait un acte d'indiscipline grave. »

(162) *Gil Blas*, 6 octobre 1912. Hommage à Zola, daté du 5.
 (163) Au banquet de la société des Amis de Montaigne, 8 juin 1912.
Bulletin de la Société, 1913.
 (164) Article cité note 162.
 (165) Lettre envoyée au banquet des *Marges*, 26 février 1914.

laquelle il a vécu ; la mode des doctrines de l'intuition entraîne à déprécier la science et à chercher les certitudes dans l'ordre du sentiment, non dans celui de l'intelligence. C'est la querelle du *Disciple* qui reprend, mais désormais appliquée à la réalité, génératrice d'une ferveur qui a des conséquences pratiques. Les jeunes gens appellent l'action sans examiner son fondement. « Il n'y a pas d'idée tout à fait juste, il n'y a pas d'idée tout à fait fausse... [dit France aux étudiants]. N'ayez aucun fanatisme; pas même celui des vérités acquises, qui pourrait se retourner contre les vérités plus augustes qui se dérobent encore à demi... Doutez, mais ne donnez pas, je vous en conjure, dans un travers assez ridicule... Ne dites pas du mal de la science. Ne dites pas qu'elle vous a trompés : elle ne trompe que si on l'interroge mal » (166). En 1911, France attaque les théories de Bergson, « qu'il ne considère pas comme un aliment suffisamment nourrissant pour la jeune intellectualité contemporaine » (167).

La « vague de nationalisme » (168) est bien faite pour décourager France, qui a perdu toute estime pour la République (« Puisse la Chine se souvenir que la République est surtout pour un peuple un moyen de perfectionnement, et que ne point l'employer à cette œuvre, c'est lui ôter sa force et sa vertu. Puisse la Chine se souvenir qu'une République qui ne s'efforce pas sans cesse de réaliser la justice et la liberté perd sa raison d'être et n'inspire plus d'amour aux citoyens. » (169). « Il nous reste à défendre des droits qui semblaient définitivement acquis et jusqu'à la liberté d'écrire, car les prisons de la République, ô honte !, renferment des hommes coupables du crime d'avoir exprimé leur pensée » (170)). Les « hommes en place » inspirent à France les mêmes sarcasmes que lorsqu'il écrivait dans *l'Univers Illustré* des attaques de droite : « Nos hommes d'Etat, si petits d'âme et d'esprit, ne connaissent pas du tout notre peuple dans sa profondeur. Ils connaissent les groupes politiques, ils connaissent le Parlement, les comités électoraux, les gens d'affaires, et c'est toute leur connaissance. » (171). Or, France ne trouve pas dans le prolétariat de quoi fonder une polémique positive : le syndicalisme, auquel il se fiait encore dans une certaine mesure en 1908, ne s'est pas développé, et la répression contre lui est très forte. France rend les ouvriers français en grande partie responsables de cet échec : ils ont manqué d'organisation et n'ont point répondu à l'espoir qu'on plaçait en eux, lors de l'affaire Dreyfus. « Sachez entendre la vérité. Si vous étiez vraiment unis, si vos organisations étaient suffisamment fortes, si le syndicalisme constituait entre vos mains un instrument assez efficace, l'honnête et malheureux Durand n'aurait pas été condamné [...] Prolétaires français, ne saurez-vous donc jamais vous organiser puissamment comme on voit partout ailleurs, dans le monde entier, s'organiser l'armée ouvrière ? » (172), dit France en 1911 ; en 1913, il écrit aux ouvriers belges en grève une lettre où perçait son

(166) *Aux Etudiants*, 28 mai 1910, édité en brochure par Pelletan, 1910.

(167) Interview rapportée le 4 avril 1911 dans *Paris-Journal*.

(168) Ces termes reviennent comme une obsession dans l'article de France paru dans *The English Review*, en août 1913, et reproduit dans la *Revue* du 1^{er} septembre 1913.

(169) 14 mars 1912, discours cité note 160, voir *Temps* du 15 mars.

(170) Discours « à la mémoire de Pierre Quillard », à l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, le 16 février 1912. Reproduit dans les *Cahiers des Droits de l'homme*, 10 juillet 1925. « Anatole France à la Ligue des Droits de l'Homme ».

(171) Article cité note 168.

(172) Voir note 159.

regret : « Puisse, à l'heure où la liberté est en péril, le prolétariat français s'inspirer de votre sagesse et de votre énergie, puisse-t-il sentir à votre exemple la nécessité d'unir l'action politique à l'action professionnelle. » (173). Aussi France intervient-il surtout, pendant cette période, en faveur des individus menacés dans leur travail, leur liberté ou leur vie — Liabeuf, Durand, les ouvriers exclus pour leur action dans les syndicats, Hervé, Rousset (174). Il ne cherche que très rarement à agir en faveur du prolétariat dans son ensemble ; lorsqu'il le fait, c'est comme on défend une cause perdue (au moins provisoirement perdue). « Oh ! que vous êtes victorieux [dit-il, en feignant de s'adresser aux patrons]. Vous êtes victorieux de la grève, victorieux de vos salariés, victorieux des représentants de la nation, victorieux des ministres de la République, victorieux d'une très notable partie de l'opinion. Vous l'êtes trop. Voulez-vous un bon conseil, Messieurs, cessez de vaincre ! Je vous le dis dans votre intérêt. Un grand orateur que vous devez connaître, un grand orateur catholique, esquissant d'un trait rapide la campagne de 1815, parle de ces « victoires blessées à mort », qui conduisirent glorieusement et sûrement Napoléon à la déchéance et à l'exil. Messieurs, en serez-vous plus avancés si vos victoires administratives vous entraînent à un désastre moral ? » (175). France adresse alors des exhortations et des souhaits de triomphe aux ouvriers, mais ses phrases sonnent creux. Il emploie le langage conventionnel du socialisme sans chercher à se l'approprier : « Quelle que soit la détermination que vous preniez, elle sera inspirée par un esprit à la fois généreux et pratique. Vous aurez avec vous toute la masse organique et consciente de la population ouvrière [...] Vous aurez avec vous la justice et l'humanité, et sous ce signe vous vaincrez. » (176). C'est ainsi que France parlait parfois dès 1904 ; mais avec des élans, une confiance intérieure qui affectaient alors sa lutte d'un signe positif. Les messages

(173) Lettre envoyée de Sicile le 9 avril au *Peuple* de Belgique, reproduite dans l'*Humanité* du 14 avril.

(174) Accusé, faussement à ce qu'il parut, d'être un souteneur, Liabeuf avait été condamné à la prison et à l'interdiction de séjour. Il assassina un policier et fut condamné à mort. Voir lettres de protestation de Painlevé, Lévy-Bruhl, Reinach, Basch, Andler, Anatole France dans l'*Humanité* du 19 juin 1910 (« l'erreur d'un policier a précipité ce malheureux dans le crime. Sa mort serait l'approbation insolente de cette erreur et la justification des procédés injustifiables de la police des mœurs... »).

Hervé fut arrêté pour délit de presse, ainsi que d'autres journalistes, pendant la grève des cheminots d'octobre 1910. Voir lettre de France parue le 16 octobre dans la *Guerre Sociale* et l'*Humanité*, l'appel dans la *Guerre Sociale*, le 27 décembre 1911, et la lettre publiée dans la *Bataille Syndicaliste*, le 22 février 1912.

Durand, accusé d'avoir incité à l'assassinat de Dongé, « briseur de grèves », était secrétaire du syndicat des ouvriers charbonniers du Havre. Les indices relevés contre lui étaient vagues. D'abord condamné à mort, il fut gracié par Fallières et vit sa peine réduite à sept ans de réclusion. Maurice Bouchor prit en janvier 1911 l'initiative d'une pétition que signa France, ainsi que beaucoup d'intellectuels. Voir aussi note 159.

Rousset, ayant dénoncé les circonstances suspectes de la mort du disciplinaire Aernout, fut traduit devant un conseil de guerre et acquitté, puis accusé d'un meurtre problématique et condamné. Le 21 février, une lettre d'Anatole France le concernant fut lue au Comité d'action pour la liberté d'opinion (voir *Humanité* du 22 février 1912).

Pour l'action en faveur des syndicalistes renvoyés, voir lettre lue au meeting du 6 mai 1911 organisé par les cheminots, parue le 7 dans l'*Humanité*.

(175) Lettre du 6 mai 1911, voir note précédente.

(176) Ibidem.

qu'il adresse aux électeurs pour la campagne du début de 1914 sont aussi d'un tour et d'un vocabulaire appris. « Nous avons besoin de tels hommes [des socialistes] pour lutter contre les patriotes d'affaires et les conservantistes furieux qui, si on les laisse faire, vont ruiner la France et dissiper toutes ses forces, toutes ses ressources humaines et matérielles. Ces brouillons et ces violents nous ont déjà mis à deux doigts de la ruine [...] Le socialisme, camarades, c'est la science et la raison, c'est l'ordre et la paix, c'est la justice pour tous, et c'est la richesse publique. » (177). Ce n'est pas que France ne croie pas en la réalité de la lutte des classes : il justifie par elle, au contraire, la décadence du théâtre contemporain (178), et voit dans la loi des Trois Ans une manifestation du capitalisme contre le progrès social : « Dans la pensée de ses plus énergiques promoteurs, dans la pensée des cléricaux et des réactionnaires, qui la proclament nécessaire au salut national, elle répond à des préoccupations d'ordre social bien plus encore qu'à des pensées de défense contre l'étranger ; elle constitue le premier essai d'une organisation rétrograde de la société, elle est dirigée contre le prolétariat français, au moins autant que contre les envahisseurs éventuels. » (179). Mais la doctrine de la lutte des classes, acquise secondairement par France, s'est désormais vidée de toute richesse polémique. France ne s'appuie plus sur le prolétariat pour soutenir des notions humanistes auxquelles le prolétariat n'est pas acquis : il est inorganisé ; l'échec des Universités Populaires est maintenant évident, et France, s'adressant aux ouvriers, ne fait plus mention de ce perfectionnement intellectuel auquel il les appelait entre 1900 et 1907. Aussi mène-t-il ses luttes en son nom propre et au nom des intellectuels. Il emploie pour qualifier le prolétariat des termes qui lui sont personnels et reportent vingt ans en arrière, des termes qui substituent à l'analyse une notion humaniste du peuple, plus vague, vis-à-vis de laquelle France se sent plus à l'aise. Il parle aux étudiants des « mouvements [...] obscurs, [...] profonds [...], significatifs, [...], de la foule laborieuse des peuples » (180) ; il défend la paix au nom de la « grande armée des travailleurs » (181) et de « l'état d'âme des masses obscures » (182).

Dans un monde redevenu négatif pour lui, France utilise toute sa violence à attaquer les partisans de la guerre. Son anticléricanisme même paraît moins que jadis : France assimile les « cléricaux » aux militaristes et les attaque surtout à travers ceux-ci (183). Il a accep-

(177) Lettre lue le 15 mars 1914, à la réunion où Bracke et Grangier rendent compte de leur mandat électoral. Voir aussi une lettre de France publiée le 9 mai dans l'*Humanité*, adressée aux électeurs du 12^e arrondissement en faveur de Jean Colly.

(178) *Comoedia* du 4 juillet 1910, « Les Opinions de M. Anatole France sur l'Art dramatique ». Le théâtre, selon France, ne saurait aller contre les conventions admises par une société, et c'est ce qui rendrait particulièrement médiocre le théâtre écrit à une époque de lutte de classes.

(179) Article à *The English Review*, cité note 168.

(180) Discours du 28 mai 1910.

(181) 28 juin 1911, « La Guerre et la Paix », discours paru dans l'*Humanité* le 29 et dans *Contre la Guerre* de Rappoport le 16 janvier 1913.

(182) Article cité à *The English Review*.

(183) *Humanité*, 4 septembre 1913, lettre adressée aux participants du onzième congrès national de la Jeunesse laïque : « Chers camarades. Jamais on n'eut plus grand besoin en France de votre intelligence et de votre courage.

té, dans l'urgence, de remettre à plus tard l'expression d'une horreur pour le catholicisme qu'il ressent toujours aussi fortement (184). En revanche, la montée du nationalisme se reflète dans des articles qui prouvent combien France reste fidèle à son rôle de chroniqueur. Il s'élève contre la « manie criminelle des armements » et « la paix armée » (185) dès juin 1911 ; ses articles de l'année 1913 sont consacrés à la situation créée en France par le vote de la loi des trois ans, et s'ouvrent par une interview d'une violence inusitée, qui rend les membres du gouvernement responsables des mutineries militaires (186). Un article « Pour la Paix » paru dans *The English Review* (187) contient l'analyse de l'esprit dans lequel la France accepte la loi des Trois Ans. Mais alors même qu'il était attentif à l'actualité, France la déformait de manière qu'elle répondît mieux à son espoir : dans cet article, il essaie de démontrer que le mouvement nationaliste n'est pas belliqueux dans son essence, parce que les intérêts des industriels et des financiers s'opposent à la guerre ; la haine de certains Français contre certains Allemands est d'origine purement sentimentale, et ne saurait être résolue par une guerre, « désastre inutile, crime vain », qui « affaiblirait dans la même proportion, ou à peu près, le vainqueur et le vaincu ». Enfin, dit France, la masse du peuple français n'est pas favorable à la guerre, parce qu'elle n'épouse ni les idées, ni les sentiments de ceux qui la gouvernent. On pourrait se demander si France n'écrivait pas cet article où, tout en s'élevant contre la guerre, il écarte son éventualité, dans un esprit opportuniste. « Les Allemands doivent redouter la guerre et je ne la craindrais pas si nous ne faisions la partie des Anglais » (188), avait-il déclaré après Agadir. Il était utile, dans cette perspective, d'affirmer en Angleterre le pacifisme de la France. Mais il apparaît que France, en soutenant, au milieu d'attaques contre le militarisme, que la guerre ne se produirait pas, exprimait un espoir réel : le 17 juillet 1913, il écrivait de Berlin à P. L. Couchoud : « J'ai trouvé une Allemagne active, riche, joyeuse, pacifique, et qui a tous les jours un air de fête. C'est un aveuglement terrible que celui des Français. » (189). « Dites-moi de quelles terreurs patriotiques l'âme

La Séparation a été faite de manière à donner au clergé une entière indépendance sans lui ôter aucun de ses privilèges.

Uni au parti militaire, il peut tout entreprendre, tout oser... »

(184) *Cabiers des Droits de l'Homme*, 8 juin 1913, fac-simile de cette phrase de France : « A cette heure donc c'est l'ombre du père du Lac qui gouverne la France ! » Attaques contre les doctrines qui magnifient la douleur : *Allocution au mariage de Renée Helleu et Jacques Pelletan*, 2 février 1912.

Banquet de la Société des amis de Montaigne, 8 juin 1912 (pp. 20-32 du premier fascicule du *Bulletin de la Société*, 1913).

(185) 29 juin 1911, voir note 181.

(186) *Humanité*, 23 mai 1913. Interview par François Cruey ; au début de 1913, le parti socialiste allemand et le parti socialiste français avaient lancé en commun un manifeste contre la guerre. Charles Andler, qui disait que les socialistes allemands étaient impérialistes et voulaient la guerre, fut désavoué par Jaurès (mars 1913) et les socialistes de tendance hervéiste (Ch. Rappoport, 5 mars 1913, *Contre la guerre*). L'opinion de France sur l'Allemagne doit être replacée dans ce contexte, opposée aux intentions belliqueuses de la droite française. D'un côté et de l'autre, les idées qu'on voulait appuyer sur la raison et la réalité étaient mêlées d'affectivité. Voir Claude Digeon, *La Crise allemande de la pensée française, 1870-1914*, Paris 1960.

(187) Voir note 168. Le discours du 11 décembre 1913 à la Fabian Society de Londres reprend ces idées. (*Humanité*, 13 décembre).

(188) A. P. L. Couchoud, 26 août 1911. B. N., tome IV, folios 68-69.

(189) 17 juillet, 1913, B. N., tome IV, folio 98.

de notre Richten est en ce moment pénétrée » (190), raillait-il au début de 1914.

Espoir, et surtout volonté d'espoir. La pesée de la polémique de France sur le monde se faisait moins nette qu'auparavant, et l'idéalisme de ses motifs et de ses développements s'accroissait, parce que France n'aurait pu continuer d'une autre manière sa lutte en faveur de l'intelligence. Dans ses interventions politiques comme dans ses romans, l'écrivain retourne à un mode de pensée philosophique qui le reporte aux temps précédant l'affaire Dreyfus. Il affirme à nouveau les idées qu'il considère comme des idées premières, celles qu'il avait cru définitivement établies après le bouleversement de l'Affaire. Au moment où les Français recommencent à croire aux dogmes, il fait l'éloge du doute philosophique et de la tolérance qu'il implique ; il expose un relativisme qui est celui même qu'il définissait dans le *Temps* de 1888 et le *Jardin d'Epicure*, et dans lequel l'action joue le même rôle : le doute est « la paix, la douceur, la clémence, source de tout bien ». Mais « doutons même du doute. L'homme est fait pour l'action. « Je dois agir, puisque je vis », dit l'*Homunculus* de Goethe. Nous croirons s'il le faut absolument. Nous croirons en doutant, nous douterons en croyant [...] Dans l'action, la vérité nous apparaîtra si nous sommes courageux et désintéressés. » (191). Etant donné l'état d'esprit des contemporains, ces idées, qui paraissent modérées, ont pris par cela même une valeur active. Car France continue son discours en faisant allusion aux événements présents : « Cela [brûler les gens] ne se fait plus ; mais c'est encore trop que de garantir par onze ans de prison l'intégrité de la foi contemporaine menacée par un journaliste. Nous nous proclamons justes, libres, sages. Nous nous flattons un peu. » (192). Dans son discours en l'honneur de Montaigne, France raille « cette pauvre humanité follement éprise de certitude, et qui ne sait point douter » (193).

S'il est attentif à la marche vers la guerre et proclame qu'elle disparaîtra du monde pour des raisons matérielles, il l'attaque par des arguments moraux. Son article sur « La Guerre et la Paix » reprend les développements que France faisait en 1893 dans l'*Echo de Paris* sur les vertus passées et les méfaits présents de la guerre (194). Celle-ci est considérée dans son influence sur la morale individuelle ; France répond ainsi à ses apologistes : « Qui donc pleurera la guerre morte ? S'il en est encore parmi vous qui, nourris d'une sombre théologie, la regrettent et l'espèrent comme un fléau et voient dans les batailles le sanglant holocauste agréable au dieu des armées, à ceux-là, je n'ai rien à répondre.

(190) 9 janvier 1914, d'Antibes à Jacques Lion. B. N., tome V, folio 4.

(191) 21 mars 1912, café Voltaire, « Quatrièmes agapes pantagruéliques et non autres ». *Revue des Etudes Rabelaisiennes*, compte-rendu, pp. 161-173 du tome de 1912. Le discours de France fut édité à part par Champion en 1912.

(192) Ibidem.

(193) Banquet du 8 juin 1912, cité note 163.

(194) *Echo de Paris*, 10 mai 1893. *Opinions, L'Armée*. Dans l'*Humanité* du 29 juin 1911, France écrit : « Nous ne sommes pas des maniaques du pacifisme. Nous ne nous bouchons pas avec des rameaux d'olivier la vue de l'humanité formée aux vertus par la rude école de la guerre. Le chef sauvage qui, à l'approche de l'ennemi, enferma dans une enceinte de chariots les femmes, les enfants, les bestiaux de sa tribu et cribla l'agresseur de flèches, ce sauvage fonda la famille et la cité. Les victoires d'Alexandre ont fondé le monde moderne [...] »

Vous voyez que nous faisons à la guerre la part assez belle. Mais, autrefois nécessaire, elle a perdu sa raison d'être. »

Craignez-vous qu'en tuant la guerre on ne tue du même coup le courage, la constance, l'abnégation, les plus fières vertus qui gonflent le cœur des hommes ? Non, les arts de la paix, la science, la science pure et spéculative, la science agissante, appliquée aux besoins des individus et des sociétés, les œuvres de la civilisation fomentent aussi des énergies, excitent les courages, suscitent des héros. Ce n'est pas l'heure d'en douter quand la conquête pacifique de l'air prend si largement ses victimes parmi les plus jeunes et les plus intrépides. » Lorsqu'en 1913 France écrit pour les Anglais une analyse apparemment scientifique de l'état d'esprit des Français devant la guerre, il prête au prolétariat des intentions morales : « Tout le prolétariat est entièrement hostile à l'idée d'agression, de conquête, d'impérialisme [...] Il serait dangereux de le réveiller trop brusquement de son rêve de concorde universelle. J'ai maintes fois adjuré nos maîtres de s'en apercevoir. Mais ils n'ont ni cœur ni oreilles. » (195)

Ainsi France combat par des raisons d'humaniste une guerre qu'il veut croire économiquement impossible. Cela crée dans sa polémique une disparité, sensible dans le style : auprès d'articles comme « La Guerre et la Paix », d'une telle tenue, faits de réminiscences érudites et d'élans oratoires, existent des morceaux de violence pure, comme l'interview du 23 mai 1913. La disparité est plus grave en ce qui concerne l'esprit même de la polémique : dans un monde qui — France le reconnaît — s'oriente de plus en plus vers la guerre, et où la mystique de guerre prend une place de plus en plus grande (l'année 1913 est celle où paraissent *l'Argent Suite*, *La Colline inspirée*, *Le Voyage du Centurion*, *Servir de Lavedan*), France veut croire que la paix est possible et que les valeurs pour lesquelles il combat depuis vingt ans ne s'écrouleront pas. Il ne s'identifie plus avec le monde, et s'installe dans un univers intellectuel où l'utopie tient une grande place. L'équilibre entre rêve et action que France avait réussi à maintenir durant la période ascendante de l'affaire Dreyfus se rompt définitivement au profit du rêve. « Oui, le rêve ! oui, la chimère ! oui, l'illusion ! Sans les rêves, sans les chimères, sans les illusions, la vie n'a plus de sens et n'offre plus d'intérêt. Sachons construire nos rêves ; sachons leur donner une structure scientifique. A cette condition, il est utile et bon d'être un rêveur [...] Ne craignez pas de passer pour utopistes, de construire dans les nuées [...] L'utopie est le principe de tout progrès. » (196)

France est conduit ainsi à une apologie de l'intelligence dans ses manifestations les plus valables, qui sont de nature esthétique. Sans doute ne sépare-t-il point l'esthétique de l'idéal pacifiste et socialiste ; elle fonde ses luttes ; « Demain, les nations qui auront acquis la plus grande puissance économique, intellectuelle, morale, les nations qui auront réalisé par leur industrieux génie un type supérieur de civilisation, qui posséderont le prolétariat le mieux organisé, le plus uni, le plus riche et le plus généreux, celles-là, celles-là seules seront en état de faire prévaloir les idées de concorde, de paix et d'union universelle. » (197). Mais aussi, l'esthétique transcende une lutte à laquelle elle donne d'ailleurs un caractère peu réaliste. France se retire en lui-même, retrouve une pensée détachée des événements : « Oh ! messieurs, l'art, c'est la grandeur et la dignité de l'homme. L'homme n'est beau, n'est grand, n'est bon que par l'ouvrage de ses mains et de son esprit, que par la Minerve qui, née de son cerveau

(195) Article cité note 168.

(196) Aux Etudiants, 28 mai 1910.

(197) Sur Tolstoï, 12 mars 1911.

(car Jupiter, c'est lui) plante l'olivier, file la laine, travaille les métaux, est géomètre, physicienne, législatrice, peintre, poète, et épouvante les barbares des éclairs de sa lance. Les arts, enveloppons-les tous ensemble d'un regard contemplatif. Ils sortent les uns des autres par un progrès continu. » (198). Et, dans l'incertitude d'un combat qui n'est plus soutenu par un espoir fondé sur le monde, France célèbre pour lui-même un humanisme qu'il sent de plus en plus menacé : « Le bonheur ne nous apparaît-il pas comme la seule fin convenable de la vie ? Vivez heureux ! et ne croyez pas aux dieux à qui plaît la souffrance [...] S'il est vrai que l'amour et la beauté n'existaient pas avant nous dans la nature, s'il est vrai qu'il n'existeront plus après nous, ç'aura été du moins notre gloire de les avoir conçus. L'univers entier dût-il un jour se désagréger atome par atome et remplir l'infini de son impalpable poussière, il restera que nous avons créé la joie, la raison et les dieux. » (199)

(198) Ibidem.

(199) *Allocution prononcée par France au mariage de J. Pelletan et R. Helkeu*, 2 février 1912.

CHAPITRE XVI

LE TEMPS DU MEPRIS : 1914-1918

La part de l'hypothèse était, de 1908 à 1914, devenue de plus en plus grande dans la polémique de France. Sa confiance dans le pacifisme d'un prolétariat à définition incertaine, sa volonté de protéger les valeurs intellectuelles de la civilisation, retranchaient France de la réalité. Il se réfugiait volontiers dans le subjectivisme : *Le Petit Pierre*, où il évoque ses souvenirs d'enfance, commence à paraître en 1914 (1) ; il se plaît à n'y évoquer aucun des problèmes de l'heure présente. L'édifice intellectuel que France avait construit lors de l'affaire Dreyfus devait s'écrouler dès le début de la guerre : l'écrivain allait voir se réaliser toutes ses suppositions pessimistes sur l'homme, qu'il avait écartées comme des tentations, pour pouvoir continuer la lutte. L'effondrement des pacifistes fut immédiat. Les syndicats avaient continué la propagande pour la paix jusqu'à la veille de la guerre : le 28 juillet, des ouvriers français et allemands manifestaient encore contre elle (2). Le 1^{er} août, la CGT proclamait au contraire : « Nous ne pouvons aujourd'hui que déplorer le fait accompli » (3), et Léon Jouhaux déclarait aux obsèques de Jaurès que la « haine de l'impérialisme allemand » était nécessaire (4). L'assassinat de Jaurès était une preuve dramatique de la surexcitation des nationalistes. Cet assassinat toucha profondément France, qui rappela le 2 août (5) les liens d'amitié qui l'avaient uni à Jaurès.

(1) *Revue de Paris*, 1-15 janvier — 1^{er} février — 1^{er}-15 juillet, 1^{er} août 1914.

(2) 27 juillet : manifestation à Paris, par l'Union des Syndicats de la Seine (en réponse à une manifestation en faveur de la guerre, sur les boulevards, le même jour, et contre le journal *Le Matin*, accusé de pousser à la guerre).

28 juillet : manifestations contre la guerre à Paris et en province — à Berlin et dans les grandes villes alsaciennes.

Un meeting qui devait avoir lieu contre la guerre, le 29 juillet, salle Wagram, fut interdit. Il y eut des rencontres avec la police.

(3) Manifeste de la CGT, 1^{er} août 1914.

(4) *Guerre Sociale*, 1^{er} août 1914 : « Ce n'est pas la haine du peuple allemand qui nous poussera sur les champs de bataille, c'est la haine de l'impérialisme allemand », dit Jouhaux. Tout le public applaudit, Barrès compris. Voir aussi le changement qui se marque dans la *Bataille Syndicaliste* (30 juillet : « A bas la guerre... quand même », allusion à l'interdiction de la manifestation salle Wagram. 3 août : « Que les flots de sang qui ont commencé de couler sur les plaines de la Meuse retombent sur la tête de Guillaume II et des pangermanistes ! ») — Sur les réactions des pacifistes au moment de la guerre, voir E. Dolléans, *Histoire du mouvement ouvrier*, II, Paris 1948, troisième partie, chapitre II, et J. Montreuil, *Histoire du mouvement ouvrier en France*, Paris 1947, troisième partie, section I.

(5) *Humanité*, 2 août 1914 : « Je le dis avec un douloureux orgueil : il était mon ami [...] De toutes les facultés que la nature a accordées à ce surhomme, celle d'aimer est peut-être celle qu'il a exercée le plus complètement [...] Le martyre a couronné sa vie exemplaire et le donne en exemple à tous les bons citoyens et à tous les serviteurs de l'humanité ».

Son article ne comporte aucune déclaration en faveur de la guerre, silence assez remarquable à cette date. Et si France insiste sur les qualités intellectuelles, humanistes, de Jaurès, ce peut être un dernier essai pour maintenir des valeurs qui sombraient dans la guerre. Très rares furent ceux qui la déplorèrent, même parmi les hommes qui avaient été pacifistes (6) ; ceux-là turent d'ailleurs leur opinion, sûrs de s'attirer, en parlant, des rigueurs qu'ils avaient difficilement évitées en se taisant dès le début des hostilités. Pour la plupart, les anciens pacifistes se firent aussi guerriers que les anciens nationalistes : Léon Jouhaux fit partie du Secours National aux côtés de Maurras et de l'ancien préfet de police Lépine ; Sembat et Guesde entrèrent dans le ministère formé le 26 août, ministère d'« union sacrée ». La métamorphose fut toute semblable du côté allemand.

Pour les pacifistes sincères, d'ailleurs, l'état de guerre, état de fait, posait un cas de conscience. Les témoignages sur l'esprit qu'ils montrèrent sont postérieurs aux événements et, pour bien des raisons, sujets à caution. Mais on peut accepter comme plausible le fait qu'un réflexe patriotique ait été suscité en eux par la déclaration de guerre, et que beaucoup, tout en essayant de se garder des excès de la mystique de revanche, aient souhaité la victoire de leur pays. Ce fut le cas pour Anatole France. Tout en luttant contre la guerre, il avait toujours proclamé l'existence et la nécessité de patries autonomes (7) ; il estimait que les notions de justice et d'intégrité intellectuelle qu'il défendait, si elles étaient universelles, étaient peut-être plus particulièrement françaises (8). En outre (et cette complexité ne saurait étonner, paraître contradictoire, au niveau du sentiment), France, qui, évoquant l'inimitié de la France et de l'Allemagne en 1913, écrivait : « Il faut que cette inimitié cesse ; la guerre ne trancherait rien », définissait dans le même article cette inimitié avec une sorte de frémissement. Il avait vu la défaite française, et, quelque pacifiste qu'il fût devenu, ce souvenir vivait en lui : « En France, vous n'entendrez jamais, vous ne lirez jamais rien qui montre entre l'Allemagne et la France une tension économique, une rivalité, une concurrence [...] L'animosité, qui est réelle en certains milieux, a une autre source ; elle est sentimentale, elle est désintéressée. Elle vient uniquement d'un souvenir cruel sur lequel on m'épargnera de revenir. Elle date de 1871 [...] Cela est vif encore, et trop cuisant pour ne pas rendre les relations pénibles et quelquefois difficiles. » (9).

Après l'invasion de la Belgique et la première bataille de la Marne, France — qui, désigné comme otage par les Allemands, était parti pour Tours le 3 septembre — prit prétexte du bombardement de la cathédrale de Reims pour définir sa position. Il semble qu'il

(6) Voir les témoignages de Dumoulin et Péricat, syndicalistes pacifistes, dans Dolléans, *op. cit.*, p. 221. Les syndicalistes et hommes politiques craignirent les mesures qui visaient ceux qui étaient inscrits au Carnet B ; Malvy, ministre de l'Intérieur, décida de ne pas les appliquer en raison de l'attitude favorable à la guerre que prirent les syndicats.

(7) Voir notamment la réponse à l'enquête : « Le patriotisme est-il incompatible avec l'amour de l'humanité ? », 30 A, I, 173.

(8) France fit dans ses discours de nombreuses allusions aux traditions françaises, à l'« héritage intellectuel et moral de la France [...] cette terre féconde de la philosophie et de la Révolution, qui porte en elle les germes précieux... de la justice sociale et de la paix universelle ». 30 A, II, 127.

(9) *English Review*, août 1913. *La Revue*, septembre 1913 ; article cité chapitre précédent.

ait voulu, tout en souhaitant la victoire française, préserver l'ancien idéal : « Nous proclamerons [écrivit-il à la fin de son article patriotique] que le peuple français admet dans son amitié l'ennemi vaincu » (10). Le même jour, Romain Rolland commençait à Genève à publier *Au-dessus de la Mêlée* (11).

Seule, la correspondance de France peut donner la raison de l'abandon qu'il fit de toute lutte pour donner, jusqu'en 1916, des articles conformes à l'esprit du temps. Cette très vaste correspondance est un témoignage curieux, quelquefois dramatique ; elle seule explique comment, dans un monde soumis à la censure officielle et emporté dans un vertige de guerre, France écrivit des articles dont il désapprouvait la teneur, puis tenta de publier des appels contre la censure ou pour une paix qu'il estimait raisonnable, mais en se heurtant à des difficultés de tout genre. Les lettres de France et de certains de ses correspondants montrent une opposition presque immédiate à la manière dont la guerre était conduite, opposition démentie ou voilée dans les manifestations publiques (12).

Après son article du 22 septembre, France put mesurer l'échec des valeurs pour lesquelles il avait lutté, et qu'un moment il avait pu croire victorieuses. Il reçut, à propos de son appel à l'amitié pour

(10) *Guerre Sociale*, 22 septembre 1914.

(11) *Journal de Genève*, 22-23 septembre 1914.

(12) Ces lettres, déposées à la Bibliothèque Nationale, en possession de M. Lucien Psichari ou dispersées par des ventes, sont fort nombreuses parce que France demeura habituellement, de la Béchellerie, en rapport avec ses amis parisiens. Pour diverses raisons, les noms des correspondants de France n'ont pu toujours être cités dans ce chapitre. Les plus marquants sont :

Louis Barthou, plusieurs fois ministre pendant la guerre, d'opinions politiques opposées à celle de France et brouillé avec lui jusqu'en novembre 1914 (13 novembre 1914. « Si extraordinaire que ce soit, il y a au monde un homme qui m'admire, c'est Louis Barthou, il me l'a écrit. Et pour cette singularité, je lui ai écrit par retour du courrier que je l'embrassais. Ainsi a fini une brouille littéraire assez célèbre ». France à Couët ; 14 décembre 1914, au même : « En apprenant que Louis Barthou avait perdu son fils unique, j'ai cruellement regretté de m'être brouillé avec lui. Il faut plaindre les hommes et ne jamais s'irriter contre eux ») (vente Couët, 8-9 mai 1936).

Michel Corday, romancier, de gauche.

PL Couchoud, agrégé de l'Université, docteur en médecine, anticlérical ; confiant, pendant la guerre, en la venue d'un monde nouveau.

Robert Dell, correspondant en France du *Manchester Guardian*, fondateur avec Marmande des *Nations*, expulsé de France en juillet 1918. France rompit avec lui en septembre 1917, lors des procès de tendance, mais reprit la correspondance en 1921. Dell était pessimiste sur l'évolution de la guerre, fut partisan de la paix selon les négociations entreprises en 1917. France écrivit le 8 mars 1916 à Dubiau, alors que Dell était souffrant : « Il était par ses relations parlementaires mon meilleur informateur » (communiqué par M. Suffel).

Charles Rappoport, socialiste, pessimiste sur l'évolution de la guerre.

On trouve aussi dans la correspondance de France des lettres de Lucien Daudet et de Paul Vaillant-Couturier.

France correspondit assidûment avec des amis personnels : — Carlos Blacker, Anglais dont il avait fait la connaissance à Londres en 1913, et qui souhaitait la paix.

— Dubiau, marchand de confections à Tours (France lui écrivait lorsqu'il faisait des séjours à Paris ou à Antibes).

— P. Calmettes, peintre.

— Jules Couët, bibliothécaire.

— Richtenberg, conservateur au Louvre, partisan de la guerre jusqu'au bout.

et Jacques Lion, industriel.

l'ennemi vaincu, quantité de lettres menaçantes et injurieuses ; c'était d'autant plus remarquable qu'en somme, France avait défini une position moyenne et qu'il pouvait estimer conforme à la raison. Là peut-être est la véritable brisure : Romain Rolland savait qu'il soutenait une opinion que presque tous les Français penseraient insoutenable. France ne s'attendait pas à la haine qu'il souleva. « Quand on a le grand honneur de s'appeler « France », du même nom que sa Patrie, on fait comme elle [...] Avez-vous compris, Anatole ? Si non vous pourrez solliciter du gouvernement qu'il vous autorise à changer de nom patronymique [...] Allemagne [...] de l'Académie Française. » (13). « Vous n'ignorez sans doute pas, Monsieur, que les Allemands ont coupé la main droite à nombre de petits Français ! et connaissant ce crime comment pourrez-vous penser leur tendre la vôtre ? » (14). « Ne seriez-vous pas Français ? Je ne puis saluer un tel homme. » (15). « Offririez-vous votre amitié à l'assassin de votre famille, fût-il pour toujours vaincu et enchaîné ? Demandez aux femmes de France, Monsieur. Sachez qu'en ce moment nous prions avec ferveur pour que Dieu réserve à ces maudits ses plus effroyables châtiments. » (16). « Honte à vous Anatole de nous proposer notre amitié aux Allemands après la guerre [...] pourquoi quitter cette tour d'ivoire pour descendre dans la fange. » (17). « Ou vous êtes le dernier des imbéciles, ou vous êtes un ennemi public [...] Pauvre académicien bouffi et vaniteux, vous êtes la honte de l'Institut de France ; allez vous faire recevoir à l'Académie de Francfort. Je vous adresse mon mépris et celui de tous les Senlisiens — et celui de tous les vrais Français. » (18) « C'est avec entrain qu'au premier jour de grande effervescence dans Paris (celui où le premier régiment allemand franchira la frontière) je te plongerai mon couteau dans la poitrine, à toi le plus crapuleux des Académiciens, le plus immonde des Français. Un Vosgien exaspéré à l'idée de devenir bientôt Prusien » (19). Plusieurs lettres sont anonymes ; d'autres sont signées : une mère — une fiancée française — un ancien qui a fait la guerre de 1870-71. Une de celles qui frappa le plus Anatole France provenait du fils d'un ancien professeur qu'il aimait (20).

France reçut aussi la preuve que « le peuple », considéré par lui depuis l'affaire Dreyfus comme le dépositaire et la sauvegarde de la raison humaine, était au contraire converti à une mystique de la force : ce peuple avait pris conscience, non des valeurs intellectuelles, mais de l'efficacité qu'il pouvait avoir en s'opposant aux intellectuels. Péguy était en 1905 passé de la conception dreyfusiste à la conception nationale du peuple. France avait au contraire tenté de sauvegarder la première, en reconnaissant qu'elle se faisait de plus en plus utopique. Sa désillusion fut brutale. Les journaux désapprouvèrent de leur côté la phrase où il parlait d'amitié (21) ; il re-

(13) X, 26 septembre 1914, B. N.

(14) X, 26 septembre 1914, B. N.

(15) X, de Clermont. 29 septembre 1914, B. N.

(16) X, 26 septembre 1914, B. N. — « Une fiancée française ».

(17) X, sans date, B. N.

(18) X, 27 septembre 1914, B. N.

(19) X, sans date, B. N.

(20) 25 septembre 1914, B. N., du fils de Paul Chéron ; ce dernier lui avait écrit une lettre réticente lors de la publication de *Thaïs*.

(21) Voir *Journal* de Rolland, 1914, cahier I : « Anatole France et Hervé ayant eu, en flétrissant la destruction de Reims, quelques mots généreux sur la

cut, dit-on, des menaces plus directes (22). Il dut désavouer, pour sa sûreté, l'article qu'il avait écrit : « Nous ne voulions pas la guerre. Maintenant, nous voulons la victoire, nous la voulons énergiquement.

Nous la voulons avec tous ses fruits. Pour ma part, je me félicite d'avoir tenu, dans la lettre que je vous ai adressée, un langage assez fier, à le bien comprendre, le langage d'un Français soucieux de la gloire de son pays, et qui n'est pas assez stupide, en tout cas, pour conseiller à la France victorieuse de conclure une paix précaire ou stérile [...] Qu'on soit sans inquiétude à cet égard, nous exigerons de l'Allemagne toutes les réparations, toutes les restitutions dues, toutes les garanties nécessaires. » (23). L'apaisement ne se fit point pour cela, et France adressa au ministre de la guerre la demande de s'engager. « Beaucoup de braves gens trouvent que mon style ne vaut rien en temps de guerre. Comme ils peuvent avoir raison, je cesse d'écrire et je reste sans fonction. Je ne suis plus très jeune, mais ma santé est bonne. Faites de moi un soldat. » (24). Pareille demande, de la part d'un homme de soixante-dix ans, sembla fort naturelle (25). France reçut de nombreuses félicitations (26), et, seul, Rappoport lui écrivit : « Votre lettre d'engagé volontaire a été comprise par les délicats comme une délicieuse ironie et une leçon aux barbares. J'ai toujours cru que les « Coblenziens » aimaient la douce France comme on aime le bifteck : saignant ! Mais chut ! Réconciliation, unité ! » (27). Romain Rolland notait à Genève : « Anatole France est heureux enfin. On l'accepte comme soldat. » (28)

France n'avait regardé sa demande ni comme une ironie, ni comme un prélude au bonheur. Elle parut le 2 octobre dans la presse. Le 1^{er}, il avait écrit à son plus ancien ami : « Mon cher Noël. J'attends de toi un très grand service. Ne pouvant plus supporter la vie

victoire future qui saurait ne pas user de représailles, les patriotes écument et aboient de rage. Barrès, non rassasié de haine, traite les paroles de France d'« injurieuses billevesées » (*Echo de Paris*, 25-26 septembre). Albert de Mun, jusque-là assez généreux, apostrophe par leur nom (Barrès ne l'ose pas) Vandervelde et Anatole France « qui font appel à l'amitié du peuple français pour l'ennemi vaincu ». Et dans un article intitulé *Delenda Carthago* (25 septembre) il dit : « C'est une campagne qui commence : il faut y couper court. Pas d'amitié possible. Seul l'écrasement définitif. »

P. 62-63. *Journal* 1914-1919, Paris 1952.

Aux articles cités par Rolland, il faut ajouter un article fort désapprouvateur de Maurras dans l'*Action Française* du 23 septembre, et un article de Clemenceau dans l'*Homme Libre*. Hervé répondit le 27 septembre à de Mun dans la *Guerre Sociale* : « L'évangile de M. de Mun » : « Au peuple allemand, quand il aura été vaincu et quand il aura vomi ses Hohenzollern, c'est-à-dire quand il aura fait le seul mea culpa qui le désolidarise d'avec les bourreaux de Louvain, de Senlis et de Reims, à ce peuple allemand-là notre maître Anatole France promet l'amitié du peuple français ».

(22) Il fut, paraît-il (mais on ne peut maintenant en avoir de preuve), question d'arrêter France.

(23) *Guerre Sociale*, 28 septembre 1914, reproduit par le *Journal des Débats*. Notons que l'article du 22 septembre fut très peu approuvé par les correspondants de France. Il faut signaler la lettre d'un inspecteur primaire (X, 21 octobre 1914, B. N.), qui appelle l'article de France une « leçon d'humanité ».

(24) *Gaulois*, 2 octobre 1914.

(25) Voir *Illustration* du 15 août 1914, « la garde des voies ferrées par les vétérans », p. 129.

(26) Par exemple, la « fiancée française » qui écrivit à France le 26 septembre une lettre indignée lui récrit le 2 octobre, après avoir lu la nouvelle de son engagement, pour lui présenter ses excuses (B. N.)

(27) Rappoport, 5 octobre 1914, B. N.

(28) *Journal*, 1914, Cahier I, p. 85.

et dans un état de prostration qui me retient ici, je te supplie de me procurer du poison, que tu m'apporteras. J'ai besoin de te voir, ayant quelques recommandations à te faire » (29). Une fois passé ce moment de désespoir, France fit preuve d'une sorte d'ivresse de mépris à l'égard de ceux qu'il tentait naguère de mener à la raison. La possibilité du mépris était latente en lui depuis fort longtemps. Elle était précisément une des possibilités de cette foi en la raison, qui peut séparer l'intellectuel des autres hommes comme elle peut l'unir à eux, selon les temps. France jugea que l'infelligence n'avait plus de place parmi les hommes ; et il la renia dans ses articles avec sans nul doute, le souci d'assurer sa sécurité, mais aussi avec une violence qui faisait le fond de son caractère, une sorte de délectation, le plaisir de trouver les hommes aussi mauvais qu'il était secrètement disposé à le croire. C'est une étrange crise qu'il exprime dans ses lettres, autant que le permettait une censure assez sévère. Il est peu de ses articles en marge desquels on ne puisse placer une lettre qui prouve à quel point France les considérait comme des mensonges. Ces articles lui furent pour la plupart demandés (30), souvent en des termes qui indiquaient qu'on les considérait comme des rachats de sa première attitude. « Sois raisonnable, et si de temps en temps tu trouves le moyen de dire quelques mots de la guerre dans un journal quelconque, tout le monde sera unanime à reconnaître que tu es aussi bon français [...] que n'importe quel cocardier » (31). L'article « Pour la Noël 1914 », sollicité le 7 décembre (« Quelle jolie réponse ce serait, de votre part, à certaines attaques dont vous fûtes la victime » (32)), fut ainsi commenté par France, dans une lettre à un ami : « Le *petit parisien* m'a demandé un « petit Noël », que je ne pouvais lui refuser. On m'affirme que je me ferai un mauvais parti en disant que les allemands sont encore redoutables » (33). Écrit en de telles conditions, l'article suscita des enthousiasmes qui durent aggraver le mépris de France. « Je vous écris tout ému de l'admirable article que je viens de lire dans le *Petit Parisien* [...] Je vous disais que le jour où la France se verrait dans la nécessité de prendre les armes pour repousser l'envahisseur, vous seriez un des plus fougueux patriotes » (34). — En contre-partie de son article décrié sur la cathédrale de Reims, France publia le 17 janvier 1915 une protestation contre les bombardements de la cathédrale de Soissons.

(29) Communiqué par M. Suffel. Il s'agit de Noël Charavay.

(30) Il y a des traces de ces demandes pour les articles d'appels aux pays étrangers (*Sur la Voie Glorieuse*, pp. 75-85), « Pour la Noël 1914 » (ibidem, pp. 15-25), « Debout pour la dernière guerre » (ibidem, pp. 89-91). *Sur la Voie Glorieuse*, réunion d'articles et de lettres, fut demandé par Champion, et aussitôt France accepta (mars 1915). La lettre de France qui approuve Théophilo Braga de s'être élevé contre le manifeste des intellectuels allemands fut insérée dans le *Journal des Débats* par les soins de J. Couët, comme le prouve une lettre de France à ce dernier (2 décembre 1914, vente Couët, dates citées).

(31) Noël Charavay à France, 7 octobre 1914, B. N.

(32) Gaston C. Richard, intermédiaire du *Petit Parisien* B. N.

(33) A. J. Couët, 17 décembre 1914, B. N. (France ajoute : « les hommes sont, pour la plupart, dénués d'esprit critique. Mais leur crédulité, en temps de guerre, n'a pas de bornes. Ils croient tout ce qu'ils désirent et les journaux, pour flatter cette faiblesse, accumulent les extravagances ».)

(34) D'E. Richtenberger, 25 décembre 1914, B. N.. Le 15 juillet 1915, un chef d'escadron du second régiment d'artillerie lourde écrivit à France qu'il avait fait lire dans chaque batterie du groupe « A ceux du front », paru dans le *Petit Parisien* du 14 juillet « Mille soldats y ont puisé de nouvelles forces pour la fin de la lutte » (B. N.)

« La destruction brutale et stupide des monuments consacrés par l'art et les ans est un crime que la guerre n'excuse pas ; qu'il soit pour les Allemands un éternel opprobre ! » (35). Mais, le 9 mai, il écrivait : « On me rapporte qu'un de nos plus intelligents généraux, X, en lisant sur le front ma protestation contre le bombardement d'une cathédrale, haussa les épaules et s'écria : « Si M. France savait ce qu'est la guerre, il ne blâmerait pas les Allemands de bombarder en règle » ». (36). Le dialogue « D'après Hérodote », paru le 1^{er} février 1915, et que France fit précéder de cette introduction : « retrouver dans tous les temps [...] l'homme, l'homme immuable [...] voilà ce qui émeut, voilà ce qui intéresse » (37), prend un sens amer quand on lit dans une lettre du 17 décembre 1914 : « Je m'amuse à mettre bout à bout des phrases d'Hérodote [...] Ceux qui ne font pas de grec croiront que je parle, sous des noms supposés, des français et des allemands. Les hommes n'ont pas changé [...] et je commence à croire qu'ils ne deviendront pas sages et heureux avant longtemps » (38). France louait dans l'introduction « l'heure radieuse où la Grèce, victorieuse et sage, réalisa dans la poésie et dans l'art la souveraine beauté » (39). Mais il écrivit : « Je crois, comme Napoléon, qu'il ne faut rien croire de ce que conte Hérodote des victoires des Grecs. J'ai traduit les discours de Démarate pour leur beauté, non pour leur vérité » (40). Envoyant à un ami deux dédicaces pour des ouvrages destinés à une tombola, France lui écrit : « Il n'y a rien de plus faux que l'idée d'union et de fraternité qu'expriment mes deux dédicaces ci-jointes. Jamais nos compatriotes n'ont été si près de s'entredéchirer. Mais ce n'est pas moi qui romprai la trêve sacrée » (41). France parle de « guerre libératrice » dans une lettre publique du 15 avril 1915 (42) ; mais, le 4, il écrivait à un ami : « La guerre est toujours abominable. Cette guerre est la plus abominable des guerres. C'est le monstre des monstres » (43). Il envoie à un ami son « Invocation » à l'Union Américaine, en la faisant suivre de cette phrase : « Vous voyez qu'il n'y a, comme dit notre cher Président de Brosses, sortes de lanternes dont je ne suis capable » (44). A un autre, il écrit : « Vous trouverez dans un numéro de la *Renaissance politique, littéraire* et même *artistique*, que je vous envoie, une invocation à l'Amérique ou plus exactement à l'Union mais prenez garde qu'elle est en style lapidaire, en style de pavé, si vous voulez » (45). En juin 1915, il envoie à un ami qui l'a demandé « Debout pour la dernière guerre », avec ce commentaire : « Je ne sais quel horrible plaisir vous trouvez à me faire écrire des

(35) *Journal des Débats*, 17 janvier 1915. Sur la Voie Glorieuse, p. 41.

(36) A Jules Couët, 9 mai 1915. Vente Loliée, 1958.

(37) « D'après Hérodote », 1^{er} février 1915, *Revue de Paris*. Sur la Voie Glorieuse, pp. 57-71.

(38) B. N., à J. Couët. Tome V, 39-40.

(39) Article cité, *Voie Glorieuse*, p. 39.

(40) 3 juillet 1915, à Couët (vente Couët, citée).

(41) A Kahn, mars 1915. Vente Kahn, 12 mai 1935, n° 194.

(42) Lettre à Alexis Thompson, publiée le 7 mai 1915 dans le *Clarion*. Voie Glorieuse, pp. 75-76.

(43) A Prouté, vente du 25 février 1958.

(44) A Couët, 28 mai 1915. Vente citée.

(45) A Jacques Lion, 29 mai 1915. B. N., tome V, 119-120.

sottises, pour les faire anglaiser par H. G. Wells » (46). En 1916 les interventions publiques de France se font plus rares. Quand il parle en faveur de l'Arménie, il continue une tradition ancienne chez lui (47). Une de ses dernières manifestations publiques est celle du 22 juin 1916, lorsqu'en Sorbonne, à propos de l'effort de l'Italie dans la guerre, il proclame que cette guerre est celle de la civilisation (48). Il fut question de France pour remplir une mission officielle en Italie, mais ce projet ne se réalisa point (49). Encore les interventions qui concernent la participation des pays étrangers à la guerre, du côté où se trouvait la France, sont-elles beaucoup plus sincères que les autres ; France ne croyait pas en la justice ni en la bonté de la guerre, mais il formait véritablement des vœux pour la victoire française, comme le prouve sa correspondance : « Champion fera bien de publier les deux lettres ; elles répondent à un dangereux mouvement de propagande [...] Entre nous, et tout à fait secrètement, cette lettre m'a été demandée par des grosses légumes » (50). « Il m'a fallu écrire dans divers pays pour combattre la propagande allemande. Et pour cette tâche, à défaut de talent, mon esprit de justice et d'humanité me donne quelque avantage. On me croit plus que tel autre quand je dis que la guerre à outrance est nécessaire » (51).

A part ces derniers, aucun des articles de France à la louange de la « guerre du droit » ne fut conforme à sa pensée. Il devait dire plus tard qu'il les considérait comme « la plus mauvaise action de sa vie » (52). Action en tout cas bien caractéristique de son état d'es-

(46) « Debout pour la dernière guerre ». *Voie Glorieuse*. — *Book of France*, juillet 1915.

Lettre à J. Lion, 17 juin 1915. B. N., tome VI, 15.

(47) 10 avril 1916, discours pour l'Arménie. France écrivit le 16 avril à Loris-Mélikoff : « La réunion « Pro Armenia » a été très belle, mais ce n'est point avec des discours (celui de Deschanel est admirable) qu'on affranchit un peuple ». Communiqué par M. Suffel.

La première intervention publique de France s'était faite en faveur de l'Arménie, 30 A I, pp. 4-5.

(48) Discours publié dans la brochure intitulée *L'Effort italien*, par Barthou, Paris 1916.

(49) Lettre de P. L. Couchoud, 20 juillet 1916 : Briand songe à confier à France cette mission. B. N.

(50) A Lion, 30 avril 1915, B. N. (la veille, France avait écrit, au même : « Beaucoup d'intrigues allemandes pour la paix s'ourdissent en ce moment en Amérique. Et l'on me demande à cet égard des paroles françaises. ») Tome V, 78.

(51) A Raoul Bonnet, sans date (les lettres à Bonnet, possédées par Noël Charavay, avaient été photographiées par J. Lion. Deux exemplaires de ces photographies existent dans le fonds Lion, B. N.) [mai 1915 : il est question de l'expédition des Dardanelles et de l'entente franco-italienne].

(52) *République*, 28 avril 1923 (commentaire de France sur *La Houille Rouge* de Michel Corday). Le retour de France à l'Académie Française, le 13 juillet 1916, a la même signification que ces discours (1). Aux discours et articles cités, il faut ajouter *Ce que disent nos Morts*, écrit pour le 2 novembre 1915, édité chez Helleu le 11 mai 1916.

France fut blâmé du dehors par Romain Rolland, qui déplore son abdication vis-à-vis des nationalistes (1914, cahier III, p. 188), reçoit une lettre de Franz Jourdain défavorable à France (1915, cahier IV, p. 222), et une lettre de Jacques Amariglio, secrétaire de la Fédération Socialiste de Salonique (*Journal* 1915, cahier IX, 517-518). Le même Jacques Amariglio, qui avait écrit à Rolland le 11 août 1915, écrivit à France le 31 août pour lui demander de parler en faveur de la paix. « Il faut que tous les grands esprits, tous les grands cœurs de tous les pays s'emploient à prêcher la haine de la guerre [...] Ces paroles [...] nous les attendons aussi de votre part ». (B. N.)

(1) Il ne s'y était pas rendu depuis le début de 1900.

prit, lorsqu'il lui fut démontré, dès le début de la guerre, que toutes les luttes qu'il avait soutenues malgré son pessimisme foncier avaient été vaines. Le pessimisme domina tout alors ; dans la conviction où était France que l'humanisme, fondement de sa polémique, courait à une ruine irrémédiable, il abandonna tout espoir, et renonça — jusqu'au milieu de l'année 1915 — à toute tentative qui aurait choqué l'opinion. La conviction que l'Europe semblait dans la barbarie est très souvent exprimée dans les lettres de France, et s'accompagne d'un pessimisme sans borne : « L'existence m'est insupportable, et je n'ai soif et faim que du néant » (53). « Quelle Europe succédera à celle qu'en ce moment le canon démolit ? » (54). « Je ne sais pas comment nous sortirons nous-mêmes de cette épreuve » (55). « Ma raison m'abandonne. Ce qui me tue, c'est moins la méchanceté des hommes que leur bêtise. Tout ce que j'entends, tout ce que je lis est véritablement stupide. J'ai trop vécu [...] Les arbres sont moins bêtes que les hommes » (56). « L'Europe, comme vous dites, ressemble à une maison de fous » (57). « La bêtise humaine est infinie » (58). « Qui sait si la guerre présente ne commence pas une aussi longue période de guerres ? [qu'après 1792]. Déjà l'on y découvre les germes d'une guerre des Balkans et même d'une guerre entre l'Angleterre et la Russie. L'expédition des Dardanelles, si malheureuse jusqu'ici pour nos armes, a détourné de nous les Grecs et les Roumains, les Bulgares et jusqu'aux Serbes, et créé entre les Anglais et les Russes un dangereux antagonisme » (59). Dès le début, et contre l'opinion générale, France jugea que la guerre serait longue : le 4 novembre 1914, il écrit : « hélas ! la paix est encore loin, très loin » (60). « On n'en peut plus douter [déclara-t-il le 29 décembre 1914]. La guerre sera longue et difficile » (61). En janvier 1915 : « En France, on se fait, heureusement peut-être ! des illusions sur l'état de l'Allemagne, qui est capable de lutter longtemps encore et qui n'a pas fait tout son effort. L'Angleterre, qui compte en venir à bout, parle couramment de deux ou trois ans de guerre » (62). En mai 1915 : « La

On peut penser que ces témoignages, venus du dehors, n'ont qu'une valeur relative. France reçut en outre une lettre lui demandant de ne pas s'abaisser à écrire ce qui lui était permis par la censure, mais de se taire (X, 28 novembre 1915, B. N.). Georges Pioch, dans la série des *Hommes du Jour*, publia le 5 août 1916 un article déplorant les articles patriotiques de France et l'intronisation qu'il accordait à Barthou en paraissant près de lui à la Sorbonne et en soutenant sa politique italienne (Pioch écrivait en outre dans le *Journal du Peuple*, dirigé par H. Fabre. Ce journal était défavorable à la guerre, et faisait l'apologie de R. Roland. Ses articles étaient largement censurés. Il fut suspendu une première fois en septembre 1916).

L'*Humanité*, dirigée par des socialistes majoritaires, annonçait au contraire avec éloges les manifestations politiques de France (29 juin 1915, annonce de *Sur la Voie Glorieuse* : « Anatole France peut, dans le plus pur esprit démocratique et révolutionnaire, s'insurger contre l'odieuse attaque dont la France pacifique a été la victime »).

(53) A Dell, sans date. Copie Lion ; vente Degrange.

(54) A Dell, 5 mars 1915. Copie Lion ; vente Degrange.

(55) A Prouté, 26 janvier 1915. Vente du 25 février 1958.

(56) A P. L. Couchoud, 6 janvier 1916. B. N., tome VI, 74.

(57) A Le Goff, 13 mars 1916. Communiqué par M. Suffel.

(58) A Dubiau, lundi X. (décembre 1916 : il est question de la note de Wilson)

B. N. copie Lion.

(59) A Raoul Bonnet, mai 1915. Photographie Lion.

(60) A Léopold Kahn, 4 novembre 1914, B. N., tome V, 28.

(61) A Léopold Kahn, B. N., tome V, 42.

(62) A Prouté, voir note 55.

guerre sera encore longue et rude » (63). « X... tient de lord K [Kit-chener] qu'il faut dix ans pour finir la guerre, cinq pour donner aux Russes le temps d'entrer à Berlin, cinq pour les en chasser » (64). En mars 1916 : « On m'a dit justement hier au ministère des Affaires Etrangères que la guerre durerait encore deux ans pour le moins » (65). En décembre 1916 : « La guerre peut durer encore deux ans, trois ans, dix ans, sans que le peuple réclame la paix. La guerre finira par l'épuisement des belligérants dans un an au plus tôt » (66).

Dès le début aussi, France marque dans sa correspondance son hostilité à la façon dont la guerre est conçue et menée. Ces lettres expliquent comment, en février 1917, il a pu écrire un morceau plein de verve polémique sur la « paix sans victoire », et comment, à partir de cette époque, il a entrepris d'exprimer sa véritable pensée. Autant France se montre partisan de la guerre jusqu'au bout dans ses articles de 1914 à 1916, autant, dans ses lettres, il regrette la tournure qu'a prise la guerre. Il s'exprime du moins dans la mesure où la censure le lui permet. Chaque lettre contient comme un refrain, pour se préserver de la censure, l'assurance que France croit en la victoire finale, et que le droit est du côté de la France (67). France rapporte souvent sa pensée comme une opinion étrangère, use d'un style indirect qui ne fait pas illusion. Encore la censure se manifeste-t-elle (68) et France revient plusieurs fois sur des lettres trop har-

(63) A Gilbert de Goy, 7 mai 1915. Communiqué par M. Suffel.

(64) A Lion, 10 mai 1915. B. N., tome V, 95-96.

(65) A Le Goff, 13 mars 1916. Communiqué par M. Suffel.

(66) A Dell, X [décembre 1916]. Vente Degrange.

(67) « J'ai comme vous, mon cher Bonnet, la plus ferme espérance dans le succès final » (copie Lion, 31 décembre 1914). « Ce n'est pas le succès final dont je doute ». (A Prouté, voir note 55).

« Je ne reçois du front que des lettres qui respirent le courage et le dévouement, mais on m'en a communiqué qui trahissent le découragement et pis que du découragement » (A Kahn, mars 1915, n° 195 du catalogue de vente). « Je doute moins que jamais de notre triomphe final » (A Prouté, 4 avril 1915, voir note 55).

Mais ces protestations deviennent plus rares en 1916, tandis que se multiplient les appréciations défavorables sur la censure.

(68) A Lion, 17 mai 1915, B. N., t. V, 107-108 « Cher et terrible Lion, j'ai écrit ce matin à notre Richten pour protester de ma fidélité à correspondre avec lui. Il ne reçoit pas mes lettres. Couët, le bon Couët, ne reçoit pas, non plus, toutes mes lettres. Je vais prendre quelques précautions pour la sûreté de ma correspondance ».

A Lion, 22 mai 1915, B. N., t. V, 111-112. — France écrit que Richtenberger a reçu du papier blanc, dans une enveloppe écrite par France.

Des menaces plus directes pesaient sur ceux qui professaient, dans l'entourage de France, des opinions pessimistes sur la guerre. Voir une lettre de France, du 5 décembre 1915, B. N., t. VI, 71-72. « Dell croit que Ritchen l'a dénoncé au gouvernement comme *alarmiste*. Je lui ai dit et redit que Ritchen n'était pas capable d'une telle vilénie. Mais plusieurs de nos amis communs ont fait remarquer à Dell que lors du siège de Florence, la peur fit de Michel-Ange un dénonciateur ».

Ainsi s'explique-t-on mieux les suppressions que fit France dans ses articles patriotiques. Il en reste deux traces. Le brouillon de la lettre à A. Thompson (voir note 42) contenait ces lignes que France supprima parce qu'elles exprimaient des vœux sur une paix non oppressive : « Pour le reste, je m'en remets à la sagesse des alliés qui n'oublieront pas que la paix n'est durable que si elle est fondée sur la justice et sur la raison, sur les aspirations légitimes des peuples et cette humanité que l'Allemagne aura foulé aux pieds jusqu'au terme prochain de son injuste puissance, et qui n'auront pas tué le germanisme pour en ressusciter l'esprit ». (B. N., fonds Lion, manuscrits « Divers » II, folio 251).

dies. « Je vous supplie de vous rappeler que ce n'est pas moi, que c'est un général anglais qui mesure le temps de la guerre sur celui qu'il faudra aux Russes pour occuper et évacuer Berlin » (69). « Je vous prie, cher ami : ne prenez pas à la lettre ce que j'ai dit des communiqués. » (70)

France juge durement les hommes et les événements. En décembre 1914, il espère en une victoire de matériel. « Je suis persuadé que Joffre n'est pas en état de prendre l'offensive et qu'il ne le sera pas de longtemps encore. Quant aux Allemands, il faut s'attendre à ce qu'ils tentent un grand effort au printemps. Par bonheur ils manqueront sans doute alors des matières premières dont ils ont besoin. Et c'est sur quoi je compte le plus pour la terminaison heureuse de cette guerre qui est surtout une guerre de matériel. » (71). Mais en mars 1915, le doute s'installe. « J'ai trouvé dans les journaux suisses plusieurs bulletins allemands des opérations en France, fort différents de ceux que donnent nos journaux, en ce qu'ils ne sont ni tronqués ni falsifiés. Dans leur intégrité, ces bulletins ressemblent beaucoup aux nôtres, tout en les contredisant. » (72). « J'ai l'impression que nous venons de faire en Champagne un effort héroïque, mais infructueux. Je crois de plus en plus comme vous que le dénouement, encore lointain, résultera de la situation économique de l'Allemagne. » (73). « Il est utile de connaître les correspondances privées pour suppléer les lacunes des communiqués. Comme vous, cher ami, autant et plus que jamais je crois qu'un événement extérieur peut seul amener un changement dans notre situation [...] L'affaire des Dardanelles est conduite de façon inepte, les Russes se font battre à l'excès, les Anglais semblent déconcertés. » (74). En avril 1915, France écrit : « Je tiens de source certaine que le Général Joffre est brouillé avec le gouvernement et ne correspond avec le ministère de la Guerre que par communiqués [...] Le nombre s'accroît chaque jour des français tant civils que militaires, qui voudraient qu'on manœuvrât et condamnant cette guerre de tranchées comme une imitation maladroite des procédés allemands. « On s'y use, disent-ils, en usant l'adversaire. Compter sur l'épuisement de l'ennemi, c'est compter sur l'inconnu, puisqu'on ne connaît pas les ressources de l'Allemagne » — et ils appellent Joffre le grand fossoyeur [...] On compte, paraît-il, qu'une action combinée de 600.000 Russes, Anglais, Français sur la frontière austro-serbe livrera la Hongrie aux alliés, contraindra l'Autriche à la paix et rendra la situation intenable à l'Allemagne. Je suis tout à fait incapable de juger ce plan. Je crains

Une lettre de France à Francis de Miomandre, écrite en septembre 1915, publiée dans le *Soleil du Midi*, quotidien marseillais, le 20 décembre 1915, répond à une enquête sur la littérature d'après-guerre. France se borne à des conjectures très vagues et à des souhaits. Mais le brouillon (B. N., correspondance, t. VI, 60-61) constate que la guerre est loin de toujours développer le génie des peuples :

« Eschyle, qui combattit à Marathon, composa des chefs-d'œuvre... Ce n'est pas une raison pour s'attendre à ce qu'un autre Marathon produise un autre Eschyle. ... Est-il une philosophie de l'histoire...

Les victoires de Napoléon n'ont enfanté que Luce de Lancival ».

(69) A Lion, 15 mai 1915, communiqué par M. Suffel.

(70) A Bonnet, 16 mai 1915 (voir note 68). Ces deux rectifications coïncident avec la découverte par France de l'activité de la censure sur les lettres.

(71) A Couchoud, 30 décembre 1914. Communiqué par M. Suffel.

(72) A Couët, 10 mars 1915 (vente citée).

(73) A Kahn, 14 mars 1915. Vente Kahn, n° 195.

(74) A Kahn, mars 1915. Ibidem.

que l'exécution n'en soit longue et difficile, surtout si l'on songe à l'échec de notre escadre à Cattaro et à la défaite cruelle des flottes alliées devant les Dardanelles » (75). L'entrée en guerre de l'Italie n'enthousiasma pas France, en raison de ses hésitations. « L'Italie couche avec nous depuis le 26 avril. Elle a juré que dans trois semaines elle ne coucherait plus avec l'allemand. » (76). « Je suis averti par un très grand homme d'Etat, B., que les hésitations apparentes des Italiens révèlent leur fidélité interne à notre cause. J'en conclus qu'ils nous sont bougrement fidèles. » (77). Les conditions auxquelles l'Italie prête son concours aux Alliés semblent « onéreuses » (78) à France. Durant l'échec français dans le Nord, en mai-juin 1915, France parle de « l'ineptie meurtrière du commandement dans l'affaire de la cote 140 » (79). « G... estime qu'il faut remplacer Joffre au plus vite. Mais par qui ? Foch est une bourrique et demie. Galliéni, intelligent, est détesté. Sarraïl a seul de hautes capacités ; mais il déplaît à la camarilla [...] Pendant ce temps des intrigues parlementaires s'ourdissent dans les couloirs où les adversaires de Millerand sont nombreux et actifs, mais divisés en groupes ennemis. Briand a tenté de les unir. Il a offert un portefeuille dans le prochain ministère à Combes. Mais le petit père a refusé en apprenant que Barthou ferait partie de la combinaison. On dit que Barthou est pour Foch, Doumer pour Galliéni, Combes et la gauche pour Sarraïl. Je vous dis ce que je sais ou crois savoir. J'aurais eu plus de plaisir à vous conter Peau-d'Ane. » (80)

A partir de ce moment, France accorde beaucoup d'attention aux signes qui révèlent les dissensions entre le haut commandement et le gouvernement. « Le torchon brûle », écrit-il en juin après avoir lu un article de l'*Humanité* (81) ; il copie pour son propre usage la très longue résolution adoptée par la Commission sénatoriale de l'armée, le 2 juin 1915, où Clemenceau insiste sur l'insuffisance des armements et les torts du ministre de la Guerre (82). Il utilise les conclusions de ce texte dans plusieurs lettres (83), relève la défaveur de Joffre (« à certains signes célestes, je pressens que Joffre va bientôt, comme Romulus, devenir un dieu ou un ministre de la guerre, et quitter son commandement » (84)). En août, il écrit : « Reprochez avec ménagement à notre bon et cher Richten d'avoir apprécié trop sévèrement le général Galliéni dans une de ses lettres. Il l'a traité de crâne de bœuf et de cervelle d'oiseau. Car les généraux dont je rapportais le jugement sur Joffre il y a deux ou trois mois n'étaient autres que Galliéni et un de ses subordonnés. Ils s'exprimaient sur le généralissime en termes qui ont choqué notre bon Richten. Hélas ! ce ne sont que des flatteries en regard de ce qu'ils disent mainte-

(75) A Bonnet, 4 avril 1915, photographie Lion.

(76) A Lion, 10 mai 1915, B. N., tome V, 95-96.

(77) A Lion, 15 mai 1915, communiqué par M. Suffel.

(78) A Lion, 17 mai 1915. B. N., tome V, 107-108.

(79) A Raoul Bonnet, samedi X... Documents Lion.

(80) Ibidem.

(81) A Lion, 10 juin 1915, B. N., tome VI, 5-6.

(82) Manuscrits « Divers », fonds Lion, II, pp. 261-268.

Cette résolution relève le manque ou la mauvaise qualité des obus et des canons de 75, de l'artillerie lourde, de la poudre et des explosifs, le mauvais fonctionnement des services de santé et de l'Intendance.

(83) On le voit aux lettres de Calmettes en 1915 (B. N.), et à une lettre du 23 août 1915 de V. Prouté.

(84) A Lion, 23 juin 1915, B. N., tome VI, 20.

nant » (85). En janvier 1915, le découragement de France et sa haine des hommes au pouvoir s'accroissent. « Ce que vous me dites de Salomon Reinach m'a fait rire aux larmes. Vraiment ? Il ne croit plus au cercle magique dans lequel les Alliés devaient enfermer le monstre allemand ! Je vous surprendrai bien quand je vous dirai de quelle source je tiens que Joffre ne compte plus du tout sur une offensive foudroyante. Le pauvre homme estime qu'il ne reste plus qu'à s'armer de patience [...] Vous ne croyez pas que Briand sera remplacé par le terrible Janus Barthou-Clemenceau. » (86). La bataille de Verdun s'engage ; en juin, France déclare : « Tout ce que j'apprends, par des voies secrètes, de l'état de nos soldats à Verdun fait dresser les cheveux sur la tête [...] Les Italiens ont perdu en quinze jours ce qu'ils avaient gagné en un an. Il est certain que la guerre ne peut durer ; il est également certain qu'elle ne peut finir. » (87). En décembre 1916, France écrit : « Je ne crois pas que le ministère Briand puisse surmonter les difficultés insurmontables d'une situation terrible. Je ne crois pas non plus que de nouveaux chefs de guerre, un comité de salut public, une convention nationale nous assurera la victoire. Il est trop tard, trop de fautes ont été commises. L'impéritie du commandement a tout perdu. Le gouvernement, en cachant nos périls, les a bien aggravés. » (88) Ainsi France devient de plus en plus pessimiste, de plus en plus opposé à la façon dont la guerre est conduite : « Il est inconcevable que les Alliés aient jusqu'ici tiré si mauvais parti de leurs forces écrasantes. » (89) Il attachait peu de confiance aux renseignements que lui adressaient ses amis au pouvoir — Barthou entre autres (90) — et se tenait au contraire en contact avec un groupe de radicaux de gauche et de socialistes minoritaires qui lui communiquaient des nouvelles moins rassurantes. L'un des plus marquants était Robert Dell, qui fut inquiété dès 1915, expulsé de France en 1918 (91).

Mais c'est contre l'esprit public que France s'élève le plus volontiers, dans cette correspondance qui est comme l'envers de ses articles et explique le paroxysme de mépris dans lequel il les a écrits : la conviction d'être censuré s'il attaquait ouvertement cet esprit fut sans doute pour beaucoup dans son apparente soumission. La critique de la censure va toujours de pair, dans ses lettres, avec celle du public. Les journaux contiennent des « niaiseries » et des « menson-

(85) A Lion, 29 août 1915, B. N., tome VI, 55-56.

(86) A Dell, mercredi 19 janvier 1916. Vente Degrange, citée.

La personne qui a donné à France ces renseignements est Louis Barthou, qui lui écrivait le 17 janvier 1916, B. N. : « J'ai déjeuné samedi avec le général Joffre [...] Il ne s'agit plus d'une de ces offensives foudroyantes qui doivent tout emporter. La méthode est plus calme. On observe et on attend... À défaut du génie sans épithète, que nous n'avons pas ! il peut y avoir un génie d'une autre sorte qui se confond avec une longue patience ».

(87) A Dubiau, 1^{er} juin 1916. Copie Lion.

(88) A Kahn, 9 décembre 1916. Vente citée, n° 204.

(89) A Kahn, mercredi X 1916. Vente citée, n° 203.

(90) A X. Barthou prophétise que tout va s'arranger : « Cela ne veut rien dire du tout ». 12 avril 1915, vente du 25 février 1958.

A X 26 juin 1915 : « les grands hommes politiques qui veulent bien correspondre avec moi rédigent leurs lettres comme des ordres du jour. Je crois lire un bulletin de Napoléon » (*Lys Rouge*, 1^{er} juillet 1935).

(91) Voir note 68. Dans une lettre à Dell, de novembre 1915, France parle des bruits très défavorables à Dell et France qui ont couru dans l'entourage de Briand (vente Degrange, citée).

ges » (92). « Ce n'est pas assez que la guerre cause des souffrances effroyables. Elle rend idiots tous ceux qu'elle ne rend pas furieux. J'ai honte pour l'humanité de tout ce que j'entends et ne sais si je ne préfère pas les fureurs sanguinaires de nos pécores à l'admiration béate de nos mystiques pour l'extermination régénératrice. Mon ami Couchoud [...] me disait très sérieusement l'autre jour que cette guerre avait du moins cela de bon de rapprocher les peuples et de préparer les Etats-Unis d'Europe. Eh ! mon Dieu ! moi aussi je crois à la constitution future des Etats-Unis d'Europe. » (93) « Quelle sottise, quelle faiblesse d'imaginer de fausses victoires ! » (94). France estime en 1915 que la « dissimulation et le mensonge » sont « érigés en système politique » (95). Il écrit à Barthou une longue lettre sur « l'esprit militaire qui s'est développé en France, cet esprit borné, paresseux et vain... Sa superbe insuffisance se manifeste dans la préparation et dans l'organisation de la guerre comme dans la conduite des opérations [...] Quel spectacle que cette idole que le peuple adore encore tandis qu'elle s'effondre. Et quelle situation que la nôtre, qui ne savons s'il vaut mieux éveiller ou endormir le peuple sous son bandeau qui glisse [...] Nos armées sont admirables. Et ce n'est pas de l'Allemagne seule qu'elles auront triomphé. » (96).

France vit dans la guerre le triomphe des deux partis qu'il avait combattus, le parti nationaliste et le parti catholique. Le 7 avril 1915, il écrivait à Dell : « La bourgeoisie française, grande, moyenne et petite, ne songe plus qu'à l'indemnité de guerre qui augmente chaque jour, dans ses rêves [...] et à des conquêtes territoriales immenses en Allemagne et en Syrie. Les journaux entretiennent toutes ces espérances [...] Vous vous trompez beaucoup, mon cher ami, en croyant que les Parisiens ne se soucient guère de l'Alsace-Lorraine. Ce qui vous trompe c'est qu'ils la considèrent comme déjà acquise et n'ont pas le moindre doute sur sa réintégration. Le parti des conquêtes territoriales est le plus nombreux en France, le plus ardent, et s'il est déçu il fera des pacifistes et des socialistes un effroyable carnage. C'est de la folie, mon ami, c'est de la folie de croire qu'une paix honorable, sans cession du territoire, sur la base du statu quo, sera acceptée dans ce pays sans une explosion auprès de laquelle la Commune de 1871 semblera un jeu d'enfants. Dès les préliminaires de la paix, dès l'annonce de l'armistice, deux partis en France se trouveront en présence, les socialistes qui n'ont jamais eu le nombre ni la force morale et que la guerre a réduits à rien — et les nationalistes, grossis d'une foule immense exaltée par un patriotisme sincère [...] De toute manière, il faut renoncer entièrement à l'idée d'une paix par le droit [...] Ah ! mon ami, j'ai fait mon deuil de la paix romaine, et si je crois encore à l'établissement des Etats-Unis d'Europe, je suis bien sûr de ne pas en voir même le premier essai. » (97) Cette lettre est celle qui dévoile le mieux les secrètes préférences de France et la raison pour laquelle il a renoncé à les exprimer.

(92) A Dell, 12 février 1915 (vente Degrange).

(93) A Couët, 10 mars 1915. Vente Couët, citée.

(94) A Lion, 29 avril 1915. B. N., tome V, 75-76.

(95) A Bonnet, mai 1915. Copie Lion.

(96) Le brouillon de cette lettre à Barthou existe dans les manuscrits « Divers », B. N., fonds Lion, folio 287-290, II. Elle peut dater de mars 1916. Il est question dans la lettre d'un article où Clemenceau a dénoncé l'« omnipotence impuissante » du haut commandement, et un article qui paraît être le même est signalé dans une lettre à Dubiau, du 8 mars 1916 (communiquée par M. Suffel).

(97) A Dell, 7 avril 1915. Copie Lion, vente Degrange.

« Ce qui me frappe [écrit-il aussi] c'est l'ardeur du parti catholique en France. Il n'a rien perdu de son génie depuis la Saint-Barthélémy. Non de Mun n'est pas mort. Il marche à la domination, à la faveur de l'union publique. Il est vrai qu'après la guerre, il trouvera des adversaires. Ce que j'admire en attendant, c'est l'art avec lequel ce parti catholique s'est débarrassé, pour la lutte, de tous les symboles politiques et sociaux. » (98) « En Touraine, les catholiques occupent toutes les avenues du pouvoir. » (99). « Dans [l'armée] les prêtres commandent pour le moins autant que les officiers. D'ailleurs, officiers et prêtres, c'est tout un, je le vois ici : même âme, même génie, mêmes croyances. A Tours, sous l'influence des nationalistes et des prêtres, on dresse la liste des traîtres qu'il faut châtier, socialistes, radicaux. Et, sous le nom d'union sacrée, règne la terreur blanche. » (100)

France se sent rejeté dans l'opposition solitaire, de laquelle il avait cru sortir lors de l'affaire Dreyfus. Il semble avoir placé quelque espoir en Hervé, au début de la guerre. « Il est vrai que Hervé, contrairement à mes prévisions, est revenu, dans un article, sur son idée de la paix sans conquête. Mais son article, reproduit dans la *dépêche du Centre*, a été coupé par la censure. Voilà où nous en sommes. » (101) Mais en juillet 1915, France écrit : « Chaque article d'Hervé me cause une surprise inquiète. Tantôt, notre ami veut nous inspirer le courage du désespoir, tantôt il nous dévoile des manœuvres prétoriennes. Enfin rappelons-nous que Rappoport lui a dit : « Hervé, tu dis ce que tu penses, mais tu ne penses pas. » » (102). Quant au parti socialiste, sa grande majorité, au début des hostilités, demeura favorable à la guerre. « Nos socialistes [écrit France à Dell, en janvier 1916] sont tombés au dernier degré de l'abjection. Les vôtres ont exactement l'élévation qu'on remarque dans une paire de savates éculées. » (103) Et, en décembre de la même année : « Malvy est bien naïf de craindre un mouvement populaire [...] La masse socialiste est avec Renaudel. » (104) Dans ces conditions, tandis qu'il réduisait le nombre de ses interventions en faveur de la guerre, France écrivit quelques mots de préface au *Jaurès* de Ch. Rappoport qui parut en juillet (105), et signa le 27 août 1915 une pétition contre la censure, parue dans le *Figaro* (106). Mais il écrivit en novembre à Dell qu'on parlait mal d'eux, dans l'entourage de Briand : « En ce moment il est impossible en France de dire un mot *dans aucun*

(98) A ?, 1915. B. N. De Mun est mort en octobre 1914. Tome V, 83-84.

(99) A Dell, X 1915. Vente Degrange.

(100) A X, 26 juin 1915. *Lys Rouge*, 1^{er} juillet 1935.

(101) A Dell, voir note 97.

(102) A Lion, 10 juillet 1915. B. N., tome VI, 41-42.

(103) A Dell, 19 janvier 1916, B. N. copie Lion, vente Degrange. Autre lettre, sans date, même provenance : « Les socialistes se confondent aujourd'hui avec les nationalistes ».

(104) A Dell, décembre 1916, vente Degrange.

(105) *Jean Jaurès, l'homme, le penseur, le socialiste*, Paris 1915. Lettre-préface de France : « J'admire et j'approuve ce livre ». R. Rolland cite ce livre et sa Préface. « Genève ne peut être plus timide que Paris », ajoute-t-il, en exposant son projet d'article sur Jaurès au *Journal de Genève* (p. 445).

(106) Cette pétition demandait qu'on restreignit la censure, administrative et politique, aux nécessités de la défense. France fut en tête de la troisième liste. La pétition fut signée par Brisson, Clemenceau, Reinach, Faguet, Doumic... La Ligue des Droits de l'Homme ne s'y associa pas, à cause d'une pointe contre le Parlement.

sens » (107). Le 11 octobre 1916 parut à Berlin, dans *Germania*, le compte-rendu d'une conversation avec France, par un professeur d'université suisse ; il y était exprimé le désir d'une paix diplomatique, sans haine ni carnage (108). Mais France fit démentir cette interview par Saint-Georges de Bouhélier : l'affaire demeure encore obscure (109). En tout cas, il se décida, en décembre 1916, à ne plus écrire publiquement en faveur de la guerre : « On m'a demandé instamment un article. Ma conscience m'a dit de m'abstenir. Il est impossible de dire rien de vrai ni de raisonnable. » (110)

Les puissances centrales avaient, le 12 décembre 1916, fait des ouvertures pour des négociations en vue de la paix ; estimant que c'étaient là des manœuvres, les puissances de l'Entente les repoussèrent. Ce fut la raison du silence d'Anatole France : « ...Mais en décembre 1916 sachant que l'Autriche avait fait des propositions de paix tenues secrètes par les gouvernements alliés, je gardai le silence, ne voulant pas me faire le complice des gouvernements qui continuèrent une guerre dont la nécessité ne m'apparaissait plus. » (111) France prit contact avec un groupe de minoritaires favorables aux négociations, comme le remarque Romain Rolland dans son *Journal* du 15 décembre (112). Des espoirs de paix se faisaient jour ; le président Wilson remit aux belligérants une note (113) laissant entrevoir la possibilité d'une médiation américaine et demandant aux puissances de préciser leurs buts de guerre. « Elle ressemble bien [écrivait France de cette note], quoi qu'on en dise, à l'avis d'un fournisseur à un client insolvable dont on ne veut plus prendre les commandes. En attendant nous sommes entre les mains de l'Angleterre qui nous conduit vous savez où. La bêtise humaine est infinie. » (114) Les Alliés répondirent en précisant que la puissance allemande devait d'abord être écrasée, les traités que l'on pourrait conclure autrement ne constituant pas une garantie. Wilson prononça le 22 janvier 1917, au Sénat américain, une allocution qui fit grand bruit : « La paix doit être une paix sans victoire. » La réaction des pays de l'Entente fut très défavorable (115) : on accusa Wilson de ne point apercevoir les réalités européennes, et les hommes d'Etat affirmèrent une

(107) Novembre 1916, copie Lion, vente Degrange.

(108) Cet article parut aussi dans l'*Arbeiter Zeitung* de Vienne, le 17 octobre.

(109) A Saint-Georges de Bouhélier, octobre 1916, B. N., tome VI, 90.

* Cher confrère et ami, je ne me souviens nullement d'avoir été interviewé par un professeur suisse. Cette conversation que me prêtent les journaux allemands et autrichiens est inventée d'un bout à l'autre. Il ne s'y trouve pas un mot de vrai. *Démentez, je vous prie*. Le démenti se trouve dans l'*Echo de Paris* et le *Temps* du 9 novembre 1916.

(110) A Dell, décembre 1916. Copie Lion, vente Degrange.

(111) Manuscrits « Divers », B. N. fonds Lion, III, non folioté.

(112) *Journal* 1916, cahier XVIII. « Humblot vient à la rescousse de Pioch, pour s'engager à donner mon nom au *Journal du Peuple*, à côté de ceux d'Anatole France (revenu enfin dans le droit chemin), de Séverine, de Paul Brulat, de Pioch, de Marcelle Cappy, etc » (p. 1008) Rolland qualifie le groupe d'« oscillant du pacifisme au bellipacisme, et de celui-ci, si l'occasion s'en présente, au jusqu'au-boutisme ».

(113) 18 décembre 1916.

(114) Lundi X, à Dubiau, B. N., copie Lion (cachet de la poste du 25 décembre).

(115) La note de Wilson arriva le 19 décembre, les Alliés répondirent le 11 janvier. Briand se fit leur interprète pour déclarer qu'il n'acceptait pas l'égalité établie par Wilson entre les deux groupes de belligérants, à cause des crimes de

fois de plus leur volonté de vaincre (116). « Nous sommes sans cesse abusés par des mensonges, a dit Euripide. Cette pensée, par laquelle il embrassait l'humanité tout entière, s'applique avec une particulière exactitude aux Français de ce moment [...] S'il n'a pas, comme je le crains, le moyen d'imposer sa pensée, le président Wilson est un rêveur » (117), déclara tristement France, le 27 janvier. C'est dans ces circonstances qu'il écrivit à un ami passionné pour la continuation de la guerre, Richtenberger, une lettre dont l'ironie amère n'a peut-être pas d'équivalent dans son œuvre (118). France ne fait qu'y accentuer l'état d'esprit qui était le sien depuis 1915. Mais cette lettre est remarquable par sa verve, et l'art que France y retrouve d'énumérations rabelaisiennes, de conclusions faussement conciliantes. En outre, sa publication marque un tournant dans la conduite de France. « Cher ami. Il apparaît que nous pouvons faire la paix comme nous voudrions, et que ce n'est qu'une affaire de temps. Sans quoi les Alliés n'auraient pas d'avance dicté les conditions, et vous ne les auriez pas confirmées dans votre lettre.

Or, puisqu'il nous est loisible de faire la paix avec ou sans victoire, à notre choix, je repousse avec indignation, sur votre exemple, la paix sans victoire.

Paix sans victoire, est-ce contentement ? Paix sans victoire, c'est pain sans levain, civet sans vin, bar sans câpres, cèpes sans ail, amour sans querelles, chameau sans bosses, nuit sans lune, toit sans fumée, ville sans bordel, porc sans sel, perle sans trou, rose sans parfum, république sans dilapidations, gigot sans manche, chat sans poil, andouille sans moutarde ; enfin c'est chose insipide. Se peut-il qu'entre tant de paix qui s'offrent à nous, les socialistes, n'ayant que l'embaras du choix, mettent la main sur une paix sans victoire, sur une paix boiteuse selon cette originale et forte expression.

Que dis-je ? Non pas même une paix boiteuse, claudicante et béquillante, mais une paix cul-de-jatte, qui mettra une fesse sur chaque parti, une paix dégoûtante, fétide, ignominieuse, obscène, fistuleuse, hémorroïdale, et, pour tout dire, une paix sans victoire.

Mais qu'attendre de ces scélérats, qui pensèrent imposer le revenu et faire contribuer les riches ? Aussi, dans l'article que vous joignez à votre lettre, en manière de pièce justificative, le journal *Le Temps* a-t-il flétri impitoyablement ces ennemis du genre humain. On goûte à le lire une joie austère.

C'est un spectacle terrible et beau que l'indignation des honnêtes gens.

Ah qu'il faut louer ce bon goût qui vous fait choisir une paix bien faite, parfaitement formée, dodue, cossue, nous apportant honneur et profit, enfin une paix avec victoire.

l'Allemagne. Le ministre britannique des Affaires Etrangères, Lord Balfour, précisa le 16 janvier que la paix sans victoire sur les Allemands était impossible. De leur côté, les Allemands et Austro-Hongrois remirent aux neutres et aux Etats-Unis des notes faisant état des propositions de paix avancées par eux, et discutant les torts de la guerre.

(116) Le chancelier de l'Echiquier, Bonar Law, déclara le 24 janvier que la déclaration de Lord Balfour était une réponse au président Wilson et s'accordait à ses vus. Le ministre italien sans portefeuille Bianchi, le 28, dit que l'Amérique ne pouvait comprendre l'Europe. La rupture diplomatique entre Etats-Unis et Allemagne se fit le 4 février.

(117) 27 janvier 1917, à madame Rolland de Renévill. Communiquée par M. Suffel.

(118) 2 février 1917, à E. Richtenberger. France en envoya des copies à ses amis.

A vrai dire, cette aimable paix peut se faire attendre. Mais nous ne sommes pas pressés. La guerre ne fait perdre à la France que dix mille hommes par jour ».

Cette lettre fut copiée par un ami du destinataire et publiée dans la *Tranchée Républicaine* du 1-9 mai (119), amputée par la censure de ses deux derniers paragraphes (120). L'insertion se fit sans l'autorisation de France, comme le prouve une lettre de Robert Dell (121). Elle fut publiée ensuite ex-entenso dans *La Revue Mensuelle* de Genève, en juin 1917, « première manifestation, bien timide encore, de cet esprit qui fut libre, contre le prolongement de la guerre » (122), écrivit Romain Rolland. L'action était très malaisée pour France, à cause de la censure et aussi parce que les documents sur le désir de paix des Français, reproduits par certains journaux neutres, pouvaient être exploités par l'Allemagne. C'est ainsi qu'à un télégramme du Dr Harsman Kuesnacht lui demandant la permission de reproduire l'article de la *Tranchée* dans un journal de Zurich, France répondit : « Article de la tranchée n'est pas de moi. J'interdis absolument qu'il paraisse sous ma signature » (123). L'écrivain se trouvait dans une situation des plus délicates pour manifester son opposition, et son pessimisme s'en aggravait. « La folie humaine est infinie. Elle est déchaînée et je n'espère plus revoir des temps heureux » (124). « Pris entre la volonté crispée des militaires et notre volonté de faire la paix juste sans plus de victoire, nous ne sommes plus qu'angoisse et que colère impuissante », lui écrivait un ami socialiste, combattant sur le front (125). En mai 1917, alors que l'armée donnait des signes d'épuisement (« les blessés nous arrivent en grand nombre, sombres, furieux et hurlant : « A mort Mangin ! A mort le bourreau ! » (126)), France conçut quelque espérance de

(119) La *Tranchée Républicaine* était dirigée par Goldsky, accusé ensuite de relations avec Duval. L'article de la *Tranchée* commençait par des lignes enthousiastes de Goldsky : « Où l'on retrouve M. Bergeret. Une lettre d'Anatole France sur la guerre et la Paix ». « M. Bergeret n'est pas mort [...] Avec vous, c'est toute notre foi des jours heureux, toutes nos pensées généreuses des aurores anciennes qui reviennent ».

(120) L'article s'arrête à : « Ah ! qu'il faut louer ce bon goût qui ».

(121) 6 mai 1917, de Dell : « Votre lettre m'a désolé. Pourquoi êtes-vous si triste [...] tous les hommes de bonne volonté comptent beaucoup sur vous pour un prochain avenir [...] J'ai vu votre lettre à Richtenberger dans le premier numéro de la *Tranchée* et j'ai été très étonné d'apprendre qu'elle avait été publiée sans votre autorisation. Cela me paraît discutable et je l'ai dit à Goldsky ». Copie Lion, vente Degrange.

Le 4 février, France écrivit à Dubiau : « L'Europe n'est plus peuplée que de fous furieux et de lamentables imbéciles. Et par qui sommes-nous conduits ? Tous les propos de nos ministres et de nos hommes d'État qu'on lit dans les journaux, me font dresser les cheveux sur la tête. Ce n'est que délire feint ou véritable [...] Jamais la situation ne fut plus noire » (copie Lion). Le 21 février, France écrit : « Rien dans la civilisation européenne ne subsistera » (au même).

(122) *Journal*, 1917, cahier XXI, p. 1206 (Rolland fait une erreur quand il écrit que la lettre fut envoyée « à un ami socialiste »).

(123) 4 mai 1917. B. N., tome VII, 17.

(124) 7 février 1917, à madame Rolland de Renévill. Communiquée par M. Suffel.

(125) B. N., sans date.

(126) A Kahn, 1^{er} mai 1917. Vente Kahn n° 208.

On doit faire entrer dans l'action de France (action qu'il lui était difficile de mener publiquement, mais qui, dans les cas individuels, reprenait une direction sûre) l'intervention de France auprès de Poincaré, en faveur d'un soldat condamné à mort durant les mutineries de 1917. Ce soldat, Paul Breton, lui écrivit le

paix : « Vous n'êtes pas le seul à parler de l'anxiété et de la tristesse qui règnent à Paris. Cet état des esprits inquiète le gouvernement qui s'efforce d'apaiser les grévistes et d'incliner les patrons aux concessions. On m'assure qu'il n'a pas vu d'un mauvais œil les socialistes annoncer leur intention d'aller à Stockholm et de préparer leur entente avec les socialistes russes. L'article que Cachin donne ce matin au *Petit Parisien* semble confirmer cette impression. D'un autre côté l'on sait que Briand négocie en Suisse une paix séparée avec la Turquie » (127). Mais ce projet échoua (128), et les passeports pour Stockholm furent refusés en juin aux socialistes français. Anatole France donna sa collaboration aux *Nations*, journal qui soutenait contre le gouvernement la nécessité d'une paix négociée (129). Le 29 juin, y parut un important article « Contre la Censure », article d'ailleurs lui-même censuré en partie. « On connaît les raisons avouées de la censure politique. Elle fut instituée pour préserver nos cœurs des troubles que pourraient y semer, pendant une longue et terrible guerre, les vicissitudes de la fortune et les fautes de nos maîtres. La Censure a trompé les espérances qu'une courte sagesse mettait en elle. Le silence ne peut répondre à tout. Les fautes cachées se trahissent par leurs effets funestes [...] Il faut que la Censure périsse. Il faut que la presse soit libre.

Quoi ! tout un peuple est mis au secret [...] Il faut que des gouvernements se sentent bien sûrs de leur génie pour se priver ainsi de tous conseils, de toutes lumières ». Une « Adresse à Anatole France » recueillit des signatures contre la censure (130). Le *Pays*, l'*Œuvre*, le *Journal du Peuple* reproduisent son article (131) ; l'*Œuvre* en reproduisit encore des passages en octobre, lorsque furent connues en France les conditions dans lesquelles avaient été rejetées les offres

2 juin 1917 : « Condamné à mort avec dégradation militaire par le Conseil de guerre de la 3^e division d'infanterie pour refus d'obéissance en présence de l'ennemi, à la suite, en réalité, d'un procès de pensée, du fond de ma geôle, je m'adresse avec ferveur à l'homme et à l'écrivain dont la noble conscience et le talent incomparables sont célèbres dans l'Univers. Maître, j'espère en Vous ». France écrivit à Kahn (vente, n° 211) « Mon cher ami, j'ai été très agité, avant-hier, par une démarche que je faisais auprès du président de la République en faveur d'un soldat condamné à mort pour insubordination. Je craignais de ne point réussir, sachant qu'il y a en ce moment de nombreuses révoltes dans l'armée, conséquence inévitable d'une offensive meurtrière et mal conduite. Ce matin le président m'annonce que la peine de mon soldat a été commuée. Ce ne fut pas à ma demande ; mais je suis reconnaissant au président de m'en avoir informé lui-même. La lettre est de sa main ; cette politesse me touche ».

(127) Mercredi X 1917, à Kahn. Vente, n° 209.

(128) De même les négociations ouvertes avec l'Autriche en 1917 (mars) par l'intermédiaire du prince Sixte de Bourbon-Parme. Ribot arrêta les négociations, à cause surtout des revendications de l'Italie.

(129) Les *Nations*, journal dirigé par R. Dell et de Marmande, fut suspendu en septembre 1917, après la publication de l'article de France et pendant la publication des listes de signature de l'« Adresse à Anatole France ». Dès le 22 juin, le nom de France avait été publié en tête de ceux des collaborateurs des *Nations*.

(130) « Les soussignés, Citoyens de la République Française, après avoir lu l'admirable et sereine protestation d'Anatole France contre le régime de la censure, publiée le 29 juin par la revue *Les Nations*, pénétrés de l'esprit vivifiant qui l'anime, adressent au Maître des lettres et de la Pensée française l'expression de leur ardente gratitude, pour avoir libéré la conscience des Citoyens, à l'heure grave où la Liberté, sauvée de l'ennemi extérieur par l'héroïsme des soldats du peuple, est mise en péril à l'intérieur même de la République ».

(131) *Tranchée Républicaine* du 25 : Le *Pays*, 29 juin ; l'*Œuvre*, 2 juillet ; le *Journal du Peuple*, 3 juillet.

de paix séparée (132). Des déclarations que France avait faites sur la paix furent également reprises dans la *Tranchée Républicaine* et *The English Review* (133). France se solidarisa donc nettement avec les opposants, particulièrement avec les socialistes minoritaires.

Mais il cessa vite de croire à la possibilité d'une paix. Barthou, revenu au pouvoir, lui écrivit ses espérances le 26 septembre (« l'heure de l'offensive diplomatique est venue » (134)). France pensait au contraire alors : « aucun gouvernement, aucun (si ce n'est, peut-être, le gouvernement américain) n'est en état de prendre l'initiative de la paix, parce qu'aucun gouvernement n'est en état d'obtenir des conditions qui satisfassent l'opinion de son pays et les exigences de ses alliés [...] aucun ne cédera, tous périront » (135). Plus que jamais, l'espoir qu'il plaçait dans le socialisme lui paraissait une hypothèse : « La démocratie industrielle a produit une guerre plus terrible que celles des Barbares et du monde féodal. Mon espoir, bien faible, est dans le socialisme international qui, sans supprimer aucune des causes de guerre créées par le commerce et l'industrie, conçoit la fraternité humaine. Le premier pas décisif vers un avenir meilleur serait l'application des doctrines de Karl Marx. Nous en sommes loin. » (136). Et, l'attitude des socialistes gouvernementaux lui paraissant digne de blâme, France ne cesse d'entretenir l'idée que l'avenir de l'intelligence est sans doute bouché. Alors même qu'il tente d'agir en faveur de la paix, il écrit : « La guerre a tué le génie français et je meurs au seuil de la barbarie. » (137) « Tout [...] me semble contradictions et ténèbres. » (138). A la chute du cabinet Painlevé, en novembre 1917, son désespoir s'accroît : « Il n'y a plus de bornes à ma tristesse et à mon inquiétude. Je ne vous dis rien des événements parce que je ne trouve pas les mots pour m'exprimer et si je les trouvais ils feraient saigner les oreilles et les cœurs. » (139) Clemenceau tente de prendre le pouvoir : « S'il y parvenait [...] ce serait la catastrophe des catastrophes, le paroxysme du désordre et toutes les fureurs déchainées. » (140)

Clemenceau prit le pouvoir le 16 novembre, et dès lors il ne fut plus question d'attaquer, aussi discrètement que ce fût, la politique du gouvernement français. Clemenceau exprima l'intention de réduire Anatole France au silence, s'il manifestait encore ses opinions. Les rédacteurs de *The Nation* furent inquiétés (141), et France démentit son article sur la censure, dans une lettre privée envoyée à un collaborateur de ce journal (142). Les affaires de trahison se multiplièrent. Goldsky, directeur de la *Tranchée Républicaine*, fut

(132) 16, 18, 22, 23 octobre 1917.

(133) *Tranchée Républicaine* du 25 juillet-2 août : discours du 11 décembre 1913 à Londres, sous le titre « Anatole France socialiste ». — *The English Review*, 4 octobre 1917, reproduit l'article de France « Pour la Paix », d'avril 1913.

(134) B. N.

(135) A. Prouté, 13 octobre 1917 (vente du 13 février 1958).

(136) Juillet 1917, à Couchoud. Communiqué par M. Suffel.

(137) A. Couët, 25 juin 1917. Vente Couët.

(138) A. Dell, octobre 1917. Copie Lion, vente Degrange.

(139) A. Couët, 15 novembre 1917. Vente Couët.

(140) Novembre 1917, vente n° 216.

(141) Le journal fut suspendu, Dell compromis dans les affaires qui s'ouvraient en justice et finalement expulsé (il était citoyen anglais. Les écrivains anglais qui étaient opposés à la conduite de la guerre, Russell, N. Angel, s'exprimèrent plus librement que les écrivains français de leur opinion).

(142) Manuscrits « Divers » II, folio 412, fonds Lion. Sans date.

impliqué dans l'affaire Duval (143) ; l'arrestation de Caillaux, qui incarnait la paix de compromis (144), fut la condamnation de la politique préconisée par France. Celui-ci ne croyait d'ailleurs pas à la possibilité d'une action immédiate. Il avait écrit à Dell, en janvier 1916 : « Vous savez le cas que je fais de Caillaux. Eh bien ! son plan tel que vous me l'exposez me paraît fou, tout à fait fou. Son rôle gouvernemental ne peut commencer qu'aux préliminaires de la paix. Tant que durera la guerre, il ne saurait prendre le pouvoir. » (145). En juin 1917, les partisans de la continuation de la guerre se tournèrent contre Caillaux. Clemenceau le dénonça enfin, ainsi que Malvy, dans une campagne de presse qu'il mena au moment de son arrivée au pouvoir. France écrivit le 1^{er} décembre 1917 : « Si vous voulez mon avis, cher ami, je ne crois pas, contrairement à l'opinion générale publique, souveraine, auguste, que ce soit Malvy ou Caillaux qui aient empêché nos braves généraux de chasser les Allemands de France et de Belgique ; je ne crois pas que cette poignée de financiers et d'agents d'affaires qu'on va juger très militairement aient eu beaucoup d'influence, par leurs escroqueries, sur la marche de la guerre. Mais la commune bourgeoisie le croit fermement. Et si Clemenceau ne se hâte pas d'assurer la victoire par le supplice des milliers de traîtres qui se montrent dans les cauchemars des concierges et des propriétaires, il sera bientôt tenu lui aussi pour un traître !

Pour homme faible, tout au moins, et cela commence. » (146)

France suivit avec anxiété les péripéties de ce premier procès Caillaux au début duquel il avait écrit à l'accusé une lettre amicale (147). « Je n'ai pas besoin de vous dire [écrit-il] que l'on n'a rien trouvé contre Caillaux, rien. » (148). « Ce que vous me dites de l'affaire Caillaux me fait plaisir. Un moment, j'ai cru tout possible. » (149). Mais, lui-même menacé (150), il n'intervint publiquement que lorsque Charles Rappoport fut à son tour cité devant un Conseil de guerre, sous l'inculpation d'avoir tenu des propos défaitistes (c'est-à-dire d'avoir accusé les généraux d'incapacité et traité le gouvernement de réactionnaire (151)). France publia dans les journaux une lettre qui le défendait (152), et fit lire devant le troisième Conseil de guerre

(143) Il aurait touché de l'argent de Duval, agent allemand. Il fut arrêté en octobre 1917, condamné en 1918 à huit ans de travaux publics et cinq ans d'interdiction de séjour.

(144) Le 14 janvier 1918. La demande en autorisation de poursuites avait été déposée le 11 décembre.

(145) Mercredi 19 janvier 1916, à Dell. Copie Lion, vente Degrange.

(146) *Lys Rouge*, 1^{er} juillet 1935.

(147) 23 décembre 1917 : « Cher monsieur Caillaux, je n'avais pas besoin, croyez-le bien, de lire la belle et victorieuse défense que vous avez présentée à la Chambre pour être sûr que la France n'avait jamais été trahie par l'homme d'Etat qui lui a rendu les plus signalés services à une heure critique. Je vous serre la main ». (*Mémoires de Caillaux*, tome III, 1947, fac-simile face page 113).

Caillaux répondit le 26 (B. N.). « La meute s'acharne contre moi mais je lui ferai face ».

(148) A Dubiau, sd, d'Antibes. Copie Lion.

(149) A X, 13 janvier 1918, *Lys Rouge*, 1^{er} juillet 1935.

(150) Voir note 133 ; et lorsque Clemenceau vint au pouvoir, il déclara, paraît-il : « Anatole France tourne très mal... Qu'il prenne garde à ne pas dire un mot de trop » (J. Suffel, *Anatole France*, 1936, p. 35).

(151) En avril 1918, au cours d'une alerte.

(152) Voir *Cri de Paris*, 14 avril 1918. Le procès souleva d'autres protestations : une pétition fut présentée par H. Torrès et Boris Souvarine, après avoir été publiée, le 25 avril, par le *Populaire de Paris*.

une déposition en sa faveur. « Il faut prendre garde ; Rappoport est un esprit subtil et son langage peut n'être pas toujours bien compris par les esprits simples.

Socrate aussi, Socrate que notre Rappoport rappelle quelque peu par les traits du visage et la finesse de la pensée, Socrate, quand il philosophait chez les barbiers d'Athènes, y rencontrait des sycophantes qui rapportaient fort mal ses propos. » (153)

A partir du début de 1917, France tenta donc de manifester publiquement son opposition à la guerre, faisant en outre l'éloge d'un roman qui présentait dans toute son horreur l'état des combattants — la *Sublime hécatombe* de Robert Jamet (154). Mais depuis l'avènement de Clemenceau, les journaux dans lesquels il avait écrit étant suspendus et ses amis inquiétés ou arrêtés, il garda un silence qui fut lui-même interprété comme une opposition, n'étant pas admis par les partisans de la guerre jusqu'au bout (155). Il ne le rompit que dans son discours sur Paul-Louis Courier, le 8 septembre 1918 (156). Un mois après la condamnation de Malvy (157), en effet, ce passage du discours de France était une allusion transparente : « Il en fut de ce procès comme de tous les procès politiques intentés à l'instigation du pouvoir. Le gouvernement obtient facilement une condamnation et cette condamnation discrédite le Pouvoir, avilit les juges, grandit le condamné ». A propos des soldats France déclarait : « Ils méritent mieux que ces pompeux éloges que nous leur décernons et par lesquels nous semblons nous glorifier nous-mêmes [...] Efforçons-nous, nous tous qui sommes rentrés ou demeurés dans nos foyers, de leur conserver, à ces soldats citoyens, une patrie libre, amie de la justice. »

La correspondance de France prouve que son pessimisme hostile au pouvoir ne fit que s'accroître durant le ministère Clemenceau. « C'est l'Action Française qui conduit l'opinion à Paris et dans les grandes villes » (158), écrivait-il en décembre 1917. L'esprit dans lequel le président Wilson avait déclaré la guerre à l'Allemagne lui inspirait des sarcasmes : « Il fait la guerre aux Allemands pour leur perfectionnement moral. Il ne déposera les armes que lorsque les boches, formant un peuple de justes, marcheront dans les voies du Seigneur sous des chefs inspirés du Ciel, tels que les juges d'Israël ou les présidents des Etats-Unis d'Amérique, et suivront les préceptes saints d'un autre Gédéon ou d'un nouveau Wilson. Il prie son Dieu d'opérer promptement cette transformation merveilleuse. Cependant Guillaume demande au sien de ne pas permettre que le peuple allemand soit soumis au Dieu des nations étrangères. Le Dieu de Wilson et le Dieu de Guillaume sont deux puissants Dieux, dont les fou-

(153) 4 juin 1918. Voir *Figaro* du même jour.

(154) Voir le *Pays* du 6 février 1918.

(155) Dans l'*Information* du 21 février 1918, Maurice Verne, sous le titre « Le silence d'Anatole France », relève les articles qu'il écrivit, avant la guerre, contre la guerre, pour montrer la signification de ce silence.

Voir l'article d'Henri Lavedan dans l'*Illustration* du 7 juillet 1917 : « Les grandes heures. Sabotage moral ». « Le silence ! Voilà ce que voudraient les siffleurs du doute et de l'abandon [...] C'est à quoi rampe et tâche d'aboutir leur politique de serpent [...] piège impie ».

(156) Discours tenu à Vézetz le 8 septembre, reproduit dans l'*Œuvre* du 10, le *Radical* du 11.

(157) Le 6 août 1918, Malvy, reconnu non coupable d'intelligence avec l'ennemi, mais coupable de forfaiture, fut condamné à cinq ans de bannissement sans dégradation.

(158) A Kahn, décembre 1917. Vente, n° 217.

dres peuvent longtemps s'entrecroiser sur nos têtes. » (159). En janvier 1918, France déplorait que les Alliés n'aient point été « en état de coordonner leurs buts de guerre » et interprétait dans un sens défavorable la conduite de l'Entente envers la Russie, qui avait commencé les négociations à Brest-Litovsk : « Ainsi donc nous livrons la Russie à l'Allemagne sans appui, sans aide ni confort d'aucune sorte. » (160) France mit espoir dans les négociations entamées au début de 1918 entre l'Autriche et la France (161) ; mais elles furent interrompues, et, au cours d'une polémique de presse, Clemenceau révéla les offres de l'empereur. « Clemenceau vient de commettre une lourde faute en compromettant l'empereur d'Autriche dont les offres ne devaient lui être rappelées que sur le tapis vert. » (162) France reçut ensuite d'amis au pouvoir les renseignements les plus fâcheux sur les opérations. Barthou lui-même, généralement optimiste, lui écrivit ses craintes en avril (163). France reçut en juin d'un ami député une lettre très défavorable à l'offensive de Champagne : « Le temps d'organiser l'attaque les Allemands sautaient en deux heures de bombardement à l'ypérite sur le Chemin des Dames [...] Ils sont passés en flèche puis [...] sont arrivés sur la Marne et couverts par elle se sont coulés [...] jusqu'à Château-Thierry, Barreuil et la forêt de Villers-Cotterets. Ce fut une débandade, une pagaille indescriptible [...] Aucune idée stratégique [...] Le Parlement semblant comprendre sous l'influence des événements, on entendait des propos raisonnables [...] Mais avec le temps d'arrêt la folie contagieuse du vieux Tigre reprend le dessus [...] et le vieux donne l'impression de la décrépitude physique et intellectuelle — il prononce des paroles effrayantes qui nous vaudraient le bain. » (164). Les lettres des correspondants de France montrent ensuite l'espoir dans le « courage intelligent » (165) des Américains, puis, à partir de juillet, la confiance dans la paix victorieuse, due au succès de la seconde bataille de la Marne (166). France passe quant à lui, durant cette période, du dégoût à la pitié dédaigneuse. « Ce que j'entends dire autour de moi [écrivit-il en janvier 1918] m'inspire une invincible répulsion pour l'espèce humaine. J'ai trop vécu d'un an et même de soixante-dix ans. Je ne souhaite même plus la fin des horreurs qui désolent l'Europe. Je ne crains ni ne désire plus rien ; je n'aspire qu'au néant éternel » (167). Et en juillet : « Vous ne sauriez concevoir l'état d'esprit des Parisiens qui voient déjà nos armées sur le Rhin et comptent sur les glorieuses délices d'une paix prochaine qui leur donnera Metz et Cologne » (168). France ne trouvait de remède à son pessimisme que dans l'espoir en l'établissement du socialisme. « Je crains bien, quoi qu'il arrive, que la fin de cette guerre ne ferme pas l'ère de la vio-

(159) A X, 8 décembre 1917. *Lys Rouge*, 1^{er} juillet 1935.

(160) A Oury, Antibes, 12 janvier 1918. Communiqué par M. Suffel.

(161) A Madame Sévastos. 16 février 1918. « A beaucoup de signes obscurs et cachés, mais grands et qui vont se multipliant, je crois à la paix prochaine, bien qu'elle ne puisse venir ni par la force des armes ni par l'esprit des diplomates ». B. N., t. VII, 50.

(162) A Kahn, 11 avril 1918. Vente n° 220.

(163) Barthou, 6 avril 1918. B. N.

(164) X, 4 juin 1918, B. N.

(165) Barthou, 15 juin 1918. B. N.

(166) Georges Sachs, 16 octobre 1918, B. N.

(167) A Couët, 6 janvier 1918. Vente Couët.

(168) A Dubiau, juillet 1918. Communiqué par M. Suffel.

lence. Pour amener le désarmement universel il faudrait la révolution universelle, il faudrait la révolte des peuples et le succès du socialisme. Encore serait-il nécessaire que ce succès s'étendît à l'Amérique et au Japon, ce qu'il est absurde de croire. Cette horrible guerre est grosse de trois ou quatre guerres aussi horribles. Voilà l'affreuse vérité. Je me hâte d'ajouter que, selon ma ferme espérance, le socialisme sera tout au moins assez fort dans les pays les plus civilisés pour assurer une trêve à la malheureuse humanité » (169). La révolution russe affermit encore cet espoir, mais l'écrivain n'augurait pas de la France même une action originale : « J'ai quelques renseignements sur la révolution russe. Là, un régime nouveau est établi, qui est solide et durable. L'Angleterre et la France ne ménageront pas l'argent pour le détruire ; mais il est fort douteux qu'elles réussissent dans leur entreprise. Quant à l'Allemagne, on ne sait rien ; mais la social-démocratie y était, avant la guerre, plus riche et plus forte qu'en aucun autre pays du monde [...] Il est croyable que le pouvoir restera aux socialistes. Je crois que la révolution, triomphante chez les vaincus, se répandra chez les vainqueurs, en commençant par l'Angleterre. La France en sera visitée la dernière : elle n'a qu'un prolétariat peu nombreux et sans organisation. Pourtant un mouvement s'y produit, que Merrheim fait des efforts surhumains pour arrêter. Puisque vous voulez savoir mon avis, je crois que la guerre produira la révolution universelle. Mais je crois aussi qu'il ne faut pas prophétiser, si l'on ne veut pas que l'événement démente nos prédictions les plus vraisemblables » (170).

L'activité polémique d'Anatole France, pendant la guerre, connut tout d'abord une éclipse et, plus encore, un démenti public, alors que les lettres de l'écrivain démontrent que son opposition reprit secrètement dès le début de 1915. Celle-ci ne devint évidente et publique qu'au début de 1917. Tandis que, dans la correspondance privée, France juxtapose le plus souvent l'expression franche et directe de son mécontentement et des protestations patriotiques destinées à la censure, dans ses articles publiés, il revêt sa polémique des formes littéraires qu'il avait depuis longtemps élaborées : il use du persiflage dans sa lettre à Richtenberger, de l'allusion dans son discours sur Paul-Louis Courier, et retrouve ainsi, en ce temps de censure, les procédés des philosophes du XVIII^e siècle, eux aussi surveillés. Encore France ne s'exprime-t-il qu'avec des démentis et des retours au silence. Une appréciation objective de cette polémique est impossible : en pareilles circonstances, les problèmes se posent en d'autres termes qu'en temps de paix et sont résolus d'une façon tout individuelle. Il faut se contenter de chercher les raisons intérieures de chacun. France a jugé, mais après la guerre, que Romain Rolland avait choisi la bonne attitude (171). Il sembla penser que la logique avait été du côté de cette lutte contre la guerre, guerre française comme guerre allemande. Mais sa propre conduite fut alors autre. C'est par des raisons de tempérament et de circonstances que s'explique tout d'abord la rupture qui se fit dans son activité d'oppo-

(169) A Kahn, 9 janvier 1918, vente n° 217.

(170) A Kahn, X — octobre 1918 — Vente n° 226.

(171) Discours prononcé à Stockholm, lors de la réception du prix Nobel, le 10 décembre 1921 : « J'ai par avance adhéré aux distinctions que vous avez remises à Maeterlinck [...] à Romain Rolland, en qui vous avez reconnu un ami de la justice et de la paix, et qui a su braver l'impopularité pour rester un homme de bien ».

sant : propagande pacifiste jusqu'à la veille de la guerre, puis articles d'un patriotisme conformiste, enfin manifestations intermittentes d'indignation. France fut taxé et s'accusa lui-même de faiblesse. Il est certain que la crainte de subir le sort de Jaurès fut pour beaucoup dans son attitude double du début de la guerre, dans ses démentis et ses périodes de silence ensuite. Encore ne faudrait-il pas tout expliquer par cette crainte. France était dénué de courage instinctif, mais il avait montré, lors de l'Affaire, que son courage intellectuel allait assez loin. Et il ne recula pas devant l'envoi d'une lettre qui approuvait Caillaux, au moment où celui-ci était mis en accusation. Mais France se trouva en proie à des sentiments contradictoires, que peut montrer l'étude de sa correspondance. La guerre était un état de fait, et elle brouillait les valeurs. France, qui avait toujours été très sensible à l'actualité, le sentit aussitôt. Devenu pacifiste par conviction humaniste, il n'en appartenait pas moins à la génération de la défaite de 1870 : de tempérament violent et spontané, il eut, surtout au début de la guerre, une réaction complexe. Verhaeren écrivit de son côté à G. Pioch, après l'invasion de la Belgique : « J'admire Romain Rolland ; mais je ne puis aller jusqu'au bout de son geste » (172). La préservation de l'idée de patrie était souvent contradictoire avec une lutte contre la guerre. France souhaita que, la guerre étant déclarée, son pays en sortit victorieux : il contribua, même après 1917 (173), à la propagande faite à l'étranger pour obtenir ou renforcer des alliances. Les adversaires utilisaient les oppositions intérieures qui se manifestaient en France, et il était souvent délicat de les exprimer (174). Tels sont, avec la crainte, les motifs évidents de l'interruption de la polémique de France et de sa contrainte lorsqu'il la reprit.

Plus profondément, l'évolution de France est caractéristique de la crise que devait définir Valéry après la guerre, de la crise de l'esprit (175). Elle revêtait une particulière gravité pour un homme qui avait précisément fondé sa polémique sur la préservation et le développement de l'intelligence dans le monde. La teneur des lettres que reçut France, après son article sur la cathédrale de Reims, lui prouva combien il avait été éloigné de pressentir le véritable état d'esprit des foules. Sans doute, depuis 1907, son pessimisme avait repris beaucoup de force. Cependant France jugea possible la victoire de l'intelligence (telle qu'il la comprenait) tant que l'Affaire Dreyfus demeura à l'horizon de la politique. La guerre marqua un changement brutal. La dimension de la pensée ne pouvait plus, dès lors, être la même. France le comprit si bien que ses lettres, sauf une seule, ne contiennent aucune mention un peu suivie de l'Affaire

(172) Pioch, 9 décembre 1916, *Les hommes du jour*.

(173) 18 août 1917 : « Salut à la république Argentine ». France y déclare que la France mérite l'appui des pays étrangers, parce qu'elle n'a pas voulu la guerre (*Petit Parisien, Informations, Bulletin des Armées de la République*).

(174) C'est ainsi que dans la *Gazette des Ardennes*, paraissant en pays occupé sous direction allemande, Caillaux reçoit des louanges pour sa politique de paix avant la guerre, et les articles que Clemenceau publia dans l'*Homme enchaîné* de 1915 à son arrivée au pouvoir, contre le commandement français et la manière dont les armements étaient conçus, sont rapportés et accompagnés de commentaires sur la faiblesse française.

(175) Paul Valéry, *La Crise de l'Esprit*, Atheneum de Londres, avril et mai 1919. *Variété*, Paris 1924, pp. 11-33. Voir une lettre de F. Gregh à France, 9 juin 1917. « C'est une catastrophe métaphysique à laquelle nous assistons. Il n'y a plus ni bien ni mal, ni juste ni injuste ». (B. N.)

Dreyfus (176). Dès le début, France comprit la guerre comme l'engloutissement d'une civilisation qui avait été la sienne. Lorsque dans ses articles patriotiques, il proclamait que la guerre était celle du droit et de la justice, il allait contre sa conviction intime (surtout à partir de 1915), et avec une sorte de volupté, comme une rancune contre son propre aveuglement lorsqu'il avait cru possible un développement de ses principes dans la paix. Non seulement il trouva pendant toute la durée de la guerre que le catholicisme et le nationalisme étaient les véritables triomphateurs de l'Union Sacrée ; mais encore il sentit qu'aucune pensée ne saurait reprendre sur les mêmes bases qu'avant 1914. Ce sentiment, joint à une angoisse personnelle devant la vieillesse (177), le jeta dans un pessimisme qui n'était certes pas favorable à la continuation de ses anciennes luttes. Il ne crut que conditionnellement à la victoire du socialisme, et estima qu'elle ne ferait que reculer une autre guerre. Il eut la conviction que l'ère de l'esprit ne s'établirait pas, ou s'établirait comme une trêve dans l'ère de la violence. Cette arrière-pensée se devine dans ses manifestations d'opposant. Il vécut la guerre dans l'angoisse, et il ne fut pas accessible à l'enthousiasme d'une victoire qu'il jugeait précaire (178), comme certains de ses amis. « Voici la paix [lui écrivait Lucien Daudet]. Mais quelle colombe, quelle colombe poignardée » (179).

France continuait à penser pour lui-même selon ses principes d'avant la guerre. On l'aperçoit dans son article « Contre la Censure », où il proteste, au nom de la liberté de l'esprit, dans le style et dans les termes qu'il employait le plus volontiers lors de l'affaire Dreyfus. Cela devient évident dans les pages qu'il écrivit entre 1917 et 1918, sur « Dieu », la « Nature », « la Métaphysique », « La Guerre », « l'Avenir », « la Pudeur ». Ces pages n'ont pas été éditées du vivant de France, mais il avait l'intention de les utiliser dans des Dialogues qu'il aurait intitulés *Sous la Rose* (180). Il y revient à un mode de pensée philosophique analogue à celui du *Jardin d'Epicure*. L'actualité y occupe beaucoup moins de place que dans ses romans d'avant-guerre, et la polémique prend une valeur générale, comme si France voulait de nouveau affirmer les principes d'une pensée menacée. Cela prouve une grande continuité dans les opinions au nom desquelles il luttait depuis 1889 : de nouveaux arguments, de nouvelles lectures viennent à leur appui, mais les opinions n'ont pas changé.

L'irrégion francienne y est fondée sur l'hostilité de l'écrivain à la métaphysique, qu'il estime impossible à l'homme parce que son langage ne peut en aucun cas transcender le monde. « Les philosophes ont pris grand soin de distinguer le langage articulé, propre à l'homme, du langage des animaux. De l'un à l'autre, sans doute, la différence est grande ; mais elle n'est pas totale [...] nous avons le langage en commun avec les animaux. Et vous voulez nous révéler

(176) A Raoul Bonnet, 16 mai 1915. Photographie Lion. France y soutient les dreyfusards contre un jugement hâtif de son correspondant.

(177) A Robert Dell, sans date. Vente Degrange, copie Lion. « Vos lettres ont un peu dissipé les fantômes noirs [...] Ils viennent de l'état affreux où l'on est à mon âge. La vieillesse est le pire des maux, et il paraît interminable ».

(178) A Dubiau, copie Lion, sans date.

(179) Voir P. Calmettes à France, B. N., 4 novembre 1918 « c'est une chose terrible que la paix : et nous n'y sommes pas préparés du tout ! »

(180) *Dernières pages inédites d'Anatole France, publiées par Michel Corday*, Paris 1925.

l'univers à l'aide de ces petits bruits ! » (181). L'homme est « enfermé en lui-même », « il ne fera jamais que multiplier ses ignorances » (182). Il peut généraliser les notions qu'il reçoit par ses sens, il est même contraint de le faire (183). Mais s'il accorde une valeur propre à ses généralisations — s'il constitue une métaphysique — il ne parvient qu'à dessécher et appauvrir le monde des sens, qui est son vrai domaine. « Ecoute-moi Mitzi [dit à un chien le personnage qui représente France]... Perds tout ce qui fait que tu es Mitzi, tout ce qui te rend très cher à ta maîtresse, agréable à tes amis, redoutable aux chiens étrangers et plaisant à Mirza. Deviens indistinct [...] deviens, comme l'Hippolyte de Racine, sans forme et sans couleur, et le sage Kant te déposera dans son trésor intellectuel » (184).

C'est sur ce sensualisme que France fonde ses attaques contre l'existence de Dieu. Les différentes définitions qu'on en a données sont contradictoires : s'il est infini, il est insaisissable ; s'il a créé le monde, il est au contraire borné en l'une de ses parties (185). S'il est tout-puissant, il ne devrait pas être tenu en échec par le mal (186). La théologie biblique en fait un être pourvu d'une « physique d'enfant » (187), car le monde qu'il a créé ne représente qu'une infime partie de l'univers. Aussi l'homme, en affirmant si contradictoirement que Dieu existe, n'a-t-il eu en vue que son propre intérêt : Dieu fait « la police du monde », et il châtie les ennemis de ceux qui croient en lui (188). Les attaques de France sont toutes menées suivant une même méthode : dégager ce qu'il juge être la réalité des idées et préjugés qui l'entourent ; arriver, par une série de définitions, à rendre évidentes les contradictions et les absurdités, et réduire ainsi l'homme à son unique domaine, qui est la terre. Ces attaques sont égayées par des considérations psychologiques sur Dieu, qui, au croyant, semblent autant de blasphèmes : « Sa création lui causa de sensibles dommages et d'inextricables difficultés. Il perdit son indépendance [...] Il n'eut pas la main heureuse [...] Pour gouverner les hommes, il s'avisa d'être moral, sans y être préparé. » (189) « Il prit l'homme au sérieux sans qu'on voie bien la raison de ce traitement » (190). La religion est comparée au corset qui « gâte la taille des femmes » (191). France, ayant à ce point de vue durci ses

(181) Volume cité, pp. 12-13.

(182) Volume cité, p. 15.

(183) Toute généralisation est pour France une opération métaphysique (pp. 35-36).

(184) Ibidem, pp. 36-37.

(185) Ibidem, pp. 17-18. France reprend cet argument dans la préface à *Héraclite d'Ephèse, pensées philosophiques traduites par Maurice Solovine*, éditée en janvier 1918. « Cette cosmogonie antique [celle d'Héraclite] se concevait difficilement quand la théologie régnait sur les esprits et imposait à tous une croyance qui se ramène en définitive aux propositions suivantes : un être infini dans l'espace et dans le temps, après une éternité de solitude, a l'imprudence de créer le monde. De ce fait il perd toute indépendance et toute quiétude ; il est limité, il est fini. Engagé avec sa création dans d'inextricables difficultés tant morales que physiques, il se proclame encore tout-puissant... »

(186) Ibidem, p. 19.

(187) Ibidem, p. 19.

(188) Ibidem, pp. 20-21.

(189) Ibidem, pp. 50-51.

(190) Ibidem, p. 52.

(191) Ibidem, p. 57.

opinions depuis le *Jardin d'Epicure*, pense que la religion, quoique provenant des hommes, peut les déformer : « Les hommes font les religions et les religions font les hommes » (192). Fidèle à son amour pour l'Antiquité, France estime que la polythéisme hellénique, ne comportant pas de dogme, était bien préférable au christianisme : « Quant au dieu des chrétiens [...] depuis son séjour sur le Sinai il ne s'est pas complètement poli ; il est tatillon et chauffe-la-couche, il s'occupe beaucoup trop de cuisine et d'amour. Et puis il a un défaut terrible : il ergote » (193). France ne manque pas de faire soutenir par l'adversaire une opinion qui le sert, et d'unir la critique de la guerre à la critique de la métaphysique : « C'est au jour où le bridge fait oublier la guerre que vous niez la métaphysique ? » (194). Il s'en prend plus particulièrement à la morale du christianisme : « Le christianisme est un retour à la barbarie la plus primitive : l'idée d'expiation [...] le crime doit être payé, quel que soit celui qui paye. Cela nous ramène aux sauvages » (195).

La guerre, qui a fourni à France de nouveaux arguments contre la religion, est combattue en elle-même : France rappelle une de ses idées favorites, qui est que la guerre ne doit pas plus être aimée que la maladie pour les actes d'héroïsme qu'elle inspire. Elle rend les

(192) Ibidem.

(193) Ibidem, p. 55.

(194) Ibidem, p. 29. A propos de la guerre et de la métaphysique, France fit sur le développement des superstitions pendant la guerre des études dont le point de départ est une lettre de Rappoport, écrite avant guerre, le 1^{er} janvier 1914, et demandant un article pour *Contre la guerre*, journal dirigé par Rappoport (manuscrit « Divers » II, 167). « Si vous trouvez quelques minutes pour m'envoyer quelques lignes sur la folie toujours grandissante des guerriers... » France continua ses recherches pendant la guerre, comme en témoigne une lettre de J. P. Oury du 25 octobre 1917 : « Vous me faites l'honneur de me demander si je connais des superstitions nées de la guerre... » (B. N.) Un manuscrit, annexé dans le recueil « Divers » II aux lettres de Rappoport, semble avoir été écrit en deux fois, car sa seconde partie date manifestement de la guerre. France y attaque les superstitions comme il le fit lors des visions de mademoiselle Couédon. « Vous me demandez de vous dire quelques mots sur un sujet qu'on peut traiter gaiement ou mélancoliquement selon (l'humeur — l'état d'esprit). Or il se trouve que dans ce moment et par exception je ne suis pas d'humeur à rire de la folie humaine » (folio 168).

« Comme il était facile de le prévoir une nuée de prophéties s'abattit sur la France. La première année de la guerre j'ai entendu crier dans les rues de Tours l'almanach de madame de Thèbes. Tous les grands journaux donnaient une prophétie merveilleusement retrouvée au fond de quelque bibliothèque. Le lecteur la découpait et la gardait soigneusement dans son portefeuille, pour en vérifier l'accomplissement quand les temps seraient venus. Ils commençaient par énoncer des faits qu'on avait vu s'accomplir. Il y avait une raison à cela c'est que les vieilles prophéties étaient modernes et postérieures aux faits les plus récents ; mais on n'y songeait pas. L'esprit critique est rare. Les prophéties recueillies en brochures étaient annoncées dans les catalogues de certaines librairies savantes et techniques. On m'assure qu'elles s'enlevaient. Leur fortune fut immense et dura peu. Toutes elles annonçaient la fin de la guerre pour un temps prochain, six mois, dix mois au plus, si je ne me trompe. Aussi furent-elles bientôt reconnues fausses et décevantes. (folio 170). Les plus obstinés ont recours à la prophétie de saint Malachie qui date non pas du XII^e siècle comme on l'a cru, mais de 1595. Par malheur on n'y trouve rien de ce qu'on voudrait trouver. Elle est spéciale aux papes » (folio 169).

(195) Volume cité, p. 53. Opposé depuis longtemps à l'idée d'expiation (voir l'article de l'*Histoire Contemporaine* écrit après l'incendie du bazar de la Charité) France tira sans doute de l'état d'esprit de certains croyants durant la guerre une haine plus grande contre elle. Voir par exemple Bourget, *Les leçons de la guerre*, 11 octobre 1914-1^{er} janvier 1915 dans l'*Echo de Paris*.

hommes partiaux (« ce dont nous nous glorifions devient infâme quand c'est l'ennemi qui le fait ») (196) et leur ôte l'initiative (« la guerre a rendu le gouvernement facile par la suppression de toutes les libertés ; elle a enseveli dans le silence les fautes des dirigeants et des chefs militaires, étouffé toutes les plaintes ») (197). En octobre 1918, exaspéré par les intérêts qui poussaient certains à souhaiter la continuation de la guerre, France écrivit une diatribe aussi amère que sa lettre « Paix sans victoire » : « La paix pourrait sévir [...] Pour conjurer ce péril, je propose un moyen peut-être audacieux mais que les patriotes approuveront. J'en veux saisir notre gouvernement. Je propose que, habilement, les Alliés fournissent aux Allemands, aux Autrichiens, aux Turcs, des subsides pour continuer la guerre, ce qu'il faudrait en matériel, en argent, et même en hommes. Ainsi le danger de la paix pourrait-il être longtemps encore reculé.

Il faudra bien prendre garde de ne donner des subsides aux empires centraux que pour continuer la guerre, mais non pour remporter la victoire. Ce serait une question de mesure » (198).

Plus violentes que les attaques du *Jardin d'Epicure* et dominées par l'idée de la guerre, ces attaques ne sont pas d'une autre nature. Il s'agit pour France de poursuivre une entreprise intellectuelle au premier chef : à son avis, si les grands sentiments ou les religions étaient réduits à la dimension humaine, si l'on se rendait compte nettement de leurs contradictions internes (par exemple du réflexe de dénigrement purement affectif que l'on a en temps de guerre contre l'ennemi), la tolérance serait instituée. Les grands malheurs des hommes proviennent d'un manque de clarté :

« Ce que l'on comprend ne soulève jamais de difficulté ni de conflit. On ne se fait pas tuer pour une idée claire. Mais pour ce qui n'a pas de sens » (199).

C'était donc toujours l'avenir de l'esprit qui préoccupait France, dans un monde où les nationalismes, passés au premier plan, développaient au contraire les valeurs de l'instinct et de la force individuelle ou collective. France se rendait compte du caractère précaire d'une polémique qu'il menait contre l'élan de son temps ; sa correspondance en fait foi. En outre, sa philosophie comportait en elle-même un élément d'arrêt : France donna une grande place à l'idée que le progrès humain ne saurait être indéfini, que l'intelligence n'avait point été perfectionnée depuis les âges historiques, et s'éteindrait avec la race humaine ; la mort de la planète elle-même entraînerait la cessation de tout progrès terrestre (200). Cette idée, très familière à l'écrivain (201), lui causait une angoisse particulière, qu'on pourrait nommer « angoisse de l'espèce ». La guerre la développa, parce qu'elle évoquait pour France la fatalité de la mort. Elle étend un voile sur l'opposition francienne de cette époque : jamais l'écrivain n'a ressenti pareil recul devant le monde qui s'imposait à lui, et qu'il n'assumait plus.

(196) Ibidem, p. 145.

(197) Ibidem.

(198) Ibidem, pp. 143-144.

(199) Ibidem, p. 45.

(200) Voir le dialogue sur l'avenir, pp. 110-115 du volume cité.

(201) Voir notamment la fin de la *Pierre Blanche*, où toutefois France ne va pas jusqu'à prévoir la mort de la terre elle-même.

CHAPITRE XVII

«JE PREVOYAIS LA MORT DE LA CIVILISATION EUROPEENNE»

Durant toute la guerre, France souffrit de mépris envers les hommes : dès son article sur la cathédrale de Reims, il avait vu se réaliser ses prévisions les plus pessimistes, et la résistance des socialistes à l'esprit de guerre n'avait même pas été celle qu'il espérait. Le règne de la censure, les échecs des propositions de paix, les arrestations opérées sous le ministère Clemenceau, ne furent que la confirmation du choc initial qu'il avait ressenti, et dont l'importance ne pourrait être exagérée. Ses conséquences se firent lourdes, après la guerre, sur la polémique francienne. France ne put oublier qu'il avait collaboré à une politique dont il désavouait l'esprit, et il en tira un sentiment de culpabilité qui, sans nul doute, contribua à le séparer de son temps ; il l'exprima en recevant le prix Nobel, lorsqu'il fit l'apologie de Romain Rolland (1). Plus directement, lorsqu'il était l'objet des attaques de l'extrême-gauche, il proclama : « Je n'eus pas assez de courage et je ne savais pas assez de choses pour continuer à dire la vérité ; et je me laissai aller même à faire de petits discours aux soldats vivants ou morts, que je regrette comme la plus mauvaise action de ma vie » (2). La déclaration de France à la Good Will Delegation comporte l'aveu qu'il a « épousé toutes les erreurs politiques de son temps » (3). Les adversaires de France, lorsqu'ils étaient antimilitaristes, tirèrent argument de son attitude au début de la guerre pour l'accuser de versatilité et mettre en doute la sincérité de ses luttes. Ce fut le cas pour le groupe de jeunes communistes qui écrivirent dans *Clarté* à partir de 1923, et pour Romain Rolland, dont les sentiments à l'égard de France sont du reste de nature plus troublante (4).

(1) Discours prononcé au banquet officiel offert à Stokholm à Anatole France, le 10 décembre 1921. Voir chapitre précédent, note 171.

(2) Article sur *La Houille Rouge* de Michel Corday, *République* du 28 avril 1923.

(3) Lettre à la Good Will Delegation, datée par France du 25 mai 1923 (la délégation arriva à Paris le 3 août). Reproduite dans le *Lys Rouge* du 1^{er} janvier 1936, parue d'abord dans *Vita* de mars 1924, pp. 65-66.

(4) Le *Journal* de Romain Rolland révèle, pendant toute la guerre, une animosité personnelle contre France. Voir 1919, cahier XXIX : « France montre depuis cinq ans un manque de caractère qu'on ne peut excuser. Quand on le voit à part, il abonde en professions de foi internationalistes [...] Mais quand il s'agit d'écrire, ou de signer, il n'y a plus personne (et d'ailleurs, Emma veille !) On est beaucoup trop indulgent pour cette duplicité pusillanime chez un vieux homme, chargé de gloire, qui n'a pas le droit d'avoir peur (Que peut-il bien risquer ?) » (P. 1824-25). Rolland reprochait à France de ne pas signer les Appels dont il prenait l'initiative. Les raisons et les limites de son animosité sont données dans cette lettre à E. Dujardin, du 6 décembre 1924 : « Je n'ai jamais été de ceux qui courtoisaient Anatole France. J'aimais peu l'écrivain, et j'ai toujours jugé l'homme

Ces incidents extérieurs sont moins graves pour la polémique francienne que le doute profond, définitif, suscité chez France par la guerre. Elle fut pour lui dès son commencement la preuve que toutes les valeurs au nom desquelles il luttait, et qui, toutes, dépendaient de la clarté de l'intelligence, avaient sombré sans que les hommes eussent rien fait pour les préserver. La catastrophe avait été plus grande que lorsque, vers 1907, l'esprit né de l'affaire Dreyfus s'était désagrégé ; elle était de même nature, et France, de 1919 à 1924, mena ses luttes dans des dispositions comparables à celles qui avaient été les siennes de 1907 à 1914 ; seulement, l'avenir lui apparaissait sous des couleurs plus sombres encore (avenir auquel, vieillissant et de plus en plus souvent malade, il savait en outre qu'il ne participerait point). A l'arrière-plan de sa polémique, expliquant la direction qu'il lui donne, on trouve l'idée que la guerre a été l'arrêt de mort de l'intelligence, qui a bien peu de chances de survivre. France estimait que socialistes et syndicalistes, seuls, pouvaient la sauver ; mais les échecs des tentatives de révolution en 1919 et 1920, et les schismes du socialisme, accentuèrent un pessimisme qui existait chez l'écrivain dès l'armistice. Le recul qu'il avait presque toujours gardé vis-à-vis de l'action par ironie philosophique se fit plus grand. Il faut en chercher le témoignage dans la correspondance de France, ses projets de roman, et quelques chapitres de la *Vie en Fleur* parus en 1921. A part en effet ce dernier roman, France n'a plus donné d'œuvre suivie. « Je voudrais pouvoir faire encore un livre, un livre d'humour et de philosophie. C'est beaucoup préjuger de mes forces », écrivait-il en 1922 (5). Aussi n'existe-t-il point pour cette époque de long développement de polémique destructive comme l'*Ile des Pingouins*. Mais le roman que projetait France, *Le Cyclope*, avait exactement la même signification allégorique (6) ; ce livre contre la guerre, qu'il annonça aux journalistes à la fin de 1921 (7), se situait dans les temps futurs et impliquait le retour inexorable de la barbarie, une « histoire sans fin ». Vingt siècles après la mort de Napoléon, des voyageurs jetés sur les côtes de Sicile par un naufrage aperçoivent un Cyclope : « Comment se peut-il qu'on retrouve un Cyclope dans la Trinacrie, comme aux temps fabuleux ? C'est que les Cyclopes ont disparu devant la civilisation et qu'ils reparaissent, maintenant que les guerres ont plongé le monde dans la barbarie ». La civilisation n'existe plus : « Les Cyclopes antérieurs et postérieurs à la civilisation. La Sicile est redevenue préhomérique à l'époque du naufrage. » Ainsi l'humanité est-elle vouée à parcourir un cycle que le règne des Cyclopes ne vient pas rompre, car leur occupation est encore de faire la guerre. C'est cette vue désolée de l'avenir que France exprime plus directement dans *La Vie en Fleur*. Les chapitres « Divagations », « N'écris pas », et la Postface, parurent dans la même livraison de

sans indulgence... Il semblait indifférent. Il fut un dilettante (Pas toujours ! J'ai connu un temps où le dilettante Anatole France a su risquer son nom et sa vie, pour défendre un innocent...) Il n'a rien inventé en art et dans la pensée dites-vous ? C'est possible... Je le croyais.

Mais depuis que tant de voix crient furieusement à son ombre — voilà que je commence à penser : « Cet homme était donc grand. Son ombre leur prenait le soleil » (communiqué par M. Pérus).

(5) A Kahn, 31 mai 1922. Vente Matarasso, 1937.

(6) Voir *Dernières pages inédites...*, pp. 173-178. Ce projet est mentionné dans une lettre de Corday à France, datée de juin 1921 (correspondance conservée à la Béchellerie).

(7) *Dernières pages*, 177.

la *Revue de Paris* (8) ; ils sont un bilan de la vie intérieure et de la vie publique de France, et leur amertume doit être mise en relation avec celle du chapitre « Apologie de la guerre, par M. Dubois » (9), paru trois mois auparavant. France y constate le plaisir que trouvent à combattre la plupart des hommes, et leur aptitude à être trompés sur les motifs et la valeur des guerres. Jérôme Coignard avait développé les mêmes pensées. Mais dans *Les Opinions de Jérôme Coignard*, l'attaque restait sur le ton de l'analyse, bien éloigné de la tristesse avec laquelle M. Dubois constate que la guerre « est le propre de l'homme » (10). Et c'est aux doctrines en lesquelles il a cru dès sa jeunesse que France a recours, pour donner une valeur générale à la notion de guerre : la cosmogonie du chapitre « Divagations » est conforme aux cosmogonies antiques et aux idées darwiniennes. C'est la loi du meurtre qui domine le monde et peut-être l'univers : « Depuis les origines de la vie jusqu'aujourd'hui, la terre est vouée au meurtre et elle suivra sa vocation jusqu'à ce que la vie s'en retire. Tuer pour vivre sera sa loi éternelle [...] si [...] tous les mondes sont habités, le furent ou le seront, si ces habitants sont soumis aux mêmes lois qui gouvernent notre monde, le mal est à son comble. » (11) Ainsi, le cercle est fermé ; France voit, dans les événements de la guerre qu'il vécut dans sa vieillesse, la confirmation des idées qu'il exprimait dans ses premiers poèmes. L'idée de progrès rectiligne est détruite par la guerre incessante : Monsieur Dubois expose une théorie d'éternel retour que France prit à son propre compte dans des discours publics (12). Depuis les temps historiques, l'homme n'a pas amélioré son intelligence, n'a pas perfectionné la beauté ; dans notre cycle de civilisation, l'Antiquité, le temps de la paix romaine, était plus avancée que le temps de France, voué aux guerres : « Et cette unanimité des peuples dans la haine et l'envie montre assez vers quelle sorte de progrès ils se précipitent. » (13). La guerre a détruit l'espoir que France avait placé dans l'action civilisatrice de la science : les progrès scientifiques n'ont point d'influence sur la conception que l'homme se fait de l'univers. Cette idée qu'exprime M. Dubois est en réalité la conclusion que tire France lui-même, désabusé au terme de sa vie d'une foi en la science qu'il avait connue dans sa jeunesse, et à laquelle il avait redonné place lors de la floraison des Universités Populaires. Il ne croit plus déracinables les « antiques erreurs de l'anthropocentrisme et de la religion » (14).

(8) *Revue de Paris*, 15 septembre 1921. « La Vie en Fleur », III. Dans l'édition en volume, ces chapitres ne se trouvent plus à la suite l'un de l'autre. « Divagations » est séparé de « N'écris pas » par quatre chapitres, « N'écris pas » de la « Postface » par deux chapitres. L'examen de la version préoriginale permet de préciser que France avait conçu ces chapitres, parus ensemble, comme un bilan.

(9) *Revue de Paris*, 15 juin 1921, « Apologie de la guerre, par M. Dubois — (La Vie en Fleur, I) ». Repris sous le titre « Apologie de la guerre », chapitre XX du volume.

(10) *Vie en Fleur*, p. 235.

(11) *Vie en Fleur*, pp. 262-63 et 264.

(12) Notamment dans l'article sur la *Houille Rouge*, cité note 2.

(13) *Vie en Fleur*, p. 316.

(14) *Vie en Fleur*, p. 317, « N'écris pas ». Le manuscrit (B. N., nafr. 24172), porte : « Attendons un peu et nous verrons peut-être les admirateurs du progrès se casser le nez. Il suffirait pour cela d'une catastrophe — d'une guerre. En guerre nous avons fait du progrès, je le reconnais, depuis Homère, et même depuis les Romains. Nous tuons plus et plus vite. Les guerres de Napoléon sont à cet égard le chef-d'œuvre. Il ne faut pas désespérer, nous ferons mieux encore, et peut-être qu'une prochaine guerre, poussée un peu trop rudement, fera tomber dans la misère

Tel est le bilan philosophique que dresse France. Son scepticisme, une fois de plus, a changé de valeur. Il est celui d'un humaniste qui croit à la disparition prochaine de l'intelligence. Celle-ci ne s'incarnera pas dans un monde qui la renie. L'inadaptation de France au monde a pris décidément, à cause de la guerre, une proportion historique. Tourné vers ses propres souvenirs, il constate le caractère irrémédiable, irréversible, de l'existence ; mais cette angoisse double une autre angoisse, de caractère collectif : « Je crois à présent que tous tant que nous sommes, grands et petits, nous n'aurons pas plus de postérité que n'en n'eurent les derniers écrivains de l'antiquité latine, et que l'Europe nouvelle sera trop différente de l'Europe qui s'abîme à cette heure sous nos yeux, pour se soucier de nos arts et de notre pensée. N'étant pas prophète, je ne prévoyais pas la ruine effroyable et prochaine de notre civilisation quand, à trente-sept ans, au milieu du chemin de la vie, je transformai le petit Anatole en petit Pierre. » (15). La correspondance de France porte témoignage de sa conviction que l'Europe est vouée à la mort avec la civilisation qu'elle symbolise ; mais, cette fois, le témoignage est journalier, fondé sur l'actualité et particulièrement sur l'actualité française. Habitué par son ancienne activité de chroniqueur à l'analyse des faits, France n'avait pas le don de l'illusion. Ses lettres déplorent l'inconscience des hommes, la disparition générale de la clarté d'analyse. Il ne crut point en la Société des Nations, en laquelle beaucoup d'intellectuels mirent leur espoir : « Comme vous êtes sage de dire que la Société des Nations n'est qu'une préparation à la guerre ! » (16). « La paix n'est pas signée et la Société des Nations, telle qu'elle se prépare, ne peut qu'amener des guerres » (17), écrivait France dès le début de 1919. Les vicissitudes intérieures du parti socialiste ne l'absorbèrent jamais assez pour qu'il ne vît point surtout, au-delà d'elles, les vicissitudes de l'esprit : « Le pis [écrivit-il en octobre 1919] n'est pas la défaite électorale des socialistes, qu'il faut prévoir. Le

et la barbarie l'Europe entière. Les guerres des princes ont causé de grands maux. Les guerres des peuples (des démocraties) en causent de plus terribles, et la Révolution française a inauguré des mœurs de guerre qui perdront l'Europe, si elle n'y remédie pas. Le peuple met quand il se bat des haines inconnues aux armées des princes ». Folios 31-32. Reproduit dans *OC* tome XXIII, pp. 594-95.

Au sujet du progrès, France avait écrit dans le manuscrit de « Divagations » : « [l'homme] non content de dévorer ses frères inférieurs détruit sans nécessité des centaines de mille hommes ses semblables... (1) si j'avais (écrit) fait ces méditations plus tard, j'aurais dit non plus des centaines de mille hommes, mais des millions d'hommes. On ne peut nier le progrès ». Folio 207.

(15) *Vie en Fleur*, Postface, pp. 343-44.

Dans le manuscrit, France a écrit : « Le temps où m'a ramené ces souvenirs [sic] m'apparaît comme celui d'une civilisation détruite, comme une Atlantide à jamais submergée. La (grande) guerre l'a comme reculée dans un passé lointain... ceux qui ont lu mes livres savent que je prévoyais la mort de la civilisation européenne.

Quinze millions de morts

20 millions de blessés

après 3 siècles de civilisation

Tout ce qui est vil et bête

mépris de la justice

l'adoration de tout ce qui est le mensonge

l'insulte à tout ce qui est la pitié !

« suite de l'avis au lecteur qui prendra peut-être le titre de préface », folio 265.

(16) A Dubiau, 21 [février] 1919, après l'attentat de Cottin contre Clemenceau. Copie Lion.

(17) A Dubiau, samedi X. Copie Lion.

salut et la ruine ne dépendent pas des assemblées. Mais ce qui m'effraie c'est l'esprit public tombé dans un morne égoïsme et l'Europe qui sombre dans la barbarie » (18). Les élections municipales furent moins défavorables aux socialistes que les élections législatives : « La ruine de nos idées et de nos espérances n'en est pas moins complète. La France tourne le dos à la paix, à la justice, à la raison ; les puissances du mal sont les maîtresses du monde » (19). France prévoit de loin l'occupation de la Ruhr sous un ministère Poincaré « Nous n'aurons pas encore Poincaré qui eût coupé l'Allemagne en morceaux et exterminé les peuples sur qui régna notre Charlemagne. Mais je ne crois pas que toutes les malices de Briand lui assurent un bien long règne » (20). En mars, 1921, France précise la menace : « A un âge où je n'ai plus d'avenir je commence à être inquiet de l'avenir [...] Il me semble que, en dépit de l'indifférence publique, une catastrophe est inévitable [...] Corday [...] est persuadé, comme je le suis moi-même, que les industriels qui gouvernent la France ont imposé aux Allemands des conditions inacceptables pour amener une rupture qui leur permette d'occuper la Ruhr » (21). Il est fortifié dans son pessimisme par Caillaux qui « voit l'avenir sous les couleurs les plus sombres. Il ne croit pas que la ruine de la France et de l'Europe soit réparable, et n'y trouve aucun remède » (22). Les prévisions de France se réalisèrent, et il déplora une fois de plus ce qu'il jugeait être l'inconscience générale : « Si je m'en rapporte à l'opinion de Tours, les violences insensées de Poincaré seront approuvées de la plupart des Français » (23). France tira des dissensions entre socialistes et communistes et de l'indifférence de la majorité la crainte que le fascisme, triomphant en Italie et déjà puissant en Allemagne, n'acquière en France une force redoutable, dans la désagrégation du pouvoir. Après l'assassinat de Marius Plateau, il écrivit : « Il me semble que les jours que je craignais sont venus et que les fascistes se déclarent dans notre pays. Le malheureux assassinat, commis par une folle, les a déchainés. Je lis peu les journaux, mais il me paraît que l'occupation de la Ruhr devient désastreuse pour les Français » (24). Un an avant la mort de France, sa crainte était devenue certitude : « Inutile Cassandre, j'ai vainement fatigué (je m'approprie une phrase de Chateaubriand) mes amis les socialistes et les communistes de mes avertissements méprisés. J'ai averti les bourgeois modérés. Comprennent-ils enfin ce qui les attend ? J'ai annoncé le fascisme. Il n'y a qu'à lire l'*Action Française* aujourd'hui pour voir avec quelle puissance il se prépare en France. » (25)

La philosophie de France, tout entière tournée vers le pessimisme, et la tristesse qu'il tire de l'observation de la politique contempo-

(18) Au docteur Mignon, 24 octobre 1919. B. N. tome VII, p. 57.

(19) A Dubiau, vendredi X. Copie Lion.

(20) 16 janvier 1921. A X, communiqué par M. Psichari.

(21) A Kahn, 12 mars 1921. Vente du 12 mai 1935. No 238.

(22) A Kahn, 6 novembre 1921, vente du 12 mai 1935. No 238.

(23) A Kahn, 29 avril 1922, vente du 12 mai 1935. No 240.

(24) A Kahn, 26 janvier 1923. Vente du 12 mai 1935. No 243. L'assassinat de Marius Plateau par Germaine Berton dans les bureaux de l'*Action Française* fut commis le 22 janvier 1923.

(25) A Kahn, 31 octobre 1923. Vente du 12 mai 1935. No 247 (l'*Action Française* de ce jour contient des attaques contre Briand, Millerand, le Bloc des Gauches — elle annonce que « les volontaires que l'agitateur Hitler a enrégimentés et ne cesse d'exercer » sont prêts à attaquer la Thuringe. Mais France veut sans doute parler de l'*Action Française* de la veille, qui contient en exergue une citation de Mussolini sous le titre : « Bien envoyé ! »)

raïne, doivent être confrontées avec ses activités polémiques. On s'étonne d'abord que France ait repris la lutte dans un semblable état d'esprit, et qu'il l'ait reprise avec assiduité : car ses interventions sont nombreuses dans les journaux de gauche et d'extrême-gauche (26). On a tenté d'expliquer son action par l'influence de son entourage, Michel Corday, Paul-Louis Couchoud, Charles Rappoport, Georges Pioch (27) ; explication simpliste, qui ne tient compte ni du passé de France, ni du fait qu'il maintint parfois fermement des positions qui le séparaient de ses amis. Il est déjà plus exact de parler d'une fidélité à soi-même, que France symbolise par l'évocation très émue, au cours de ses interventions publiques, du souvenir de Jaurès (28). Mais si France, après la crise qu'il traversa pendant la guerre, reprit la lutte, c'est sans nul doute parce que dans la ruine des idées auxquelles il s'était attaché, il avait conçu un espoir tout nouveau. La réussite de la Révolution russe lui fut une preuve que la réalisation du socialisme était possible ; pour lui tout particulièrement, qui s'était élevé contre les emprunts russes, et qu'avait touché l'échec de la révolution de 1905, cette réussite avait une valeur symbolique. Elle faisait passer le socialisme du plan de l'utopie à celui de la possibilité. Elle fut pour France, en son début, le gage de la réussite, à plus ou moins longue échéance, de la révolution mondiale. « J'ai quelques renseignements sur la Révolution russe. Là, un régime nouveau est établi, qui est solide et durable [...] » (29). France ne cessa de s'élever contre l'activité hostile à la Russie que déployait la

(26) De décembre 1918 à décembre 1922, vingt discours, appels, lettres de France sont reproduits dans l'*Humanité*, outre plusieurs appels collectifs auxquels participa France et des interviews de lui. *Clarté* publie trois articles de lui, 8 novembre 1919, 7 février et 1^{er} mai 1920, et France signe les manifestes du groupe en même temps que Barbusse, jusqu'à la fin de 1921. A partir de 1923, France collabore aux journaux socialistes (*République*, *Dépêche de Toulouse*). Les *Cahiers de la Ligue des Droits de l'Homme* reproduisent le discours du 18 février 1922, le discours en l'honneur de Renan, le 11 mars 1923.

(27) France préfaça les deux ouvrages antimilitaristes de Corday. P. L. Couchoud, le 5 avril 1920, demande, de Grèce, à France, de désavouer par un télégramme la manière dont le traité de paix a avantagé la Turquie. (B. N.) Rappoport envoie à France, le 18 avril 1919 et le 2 mai 1920, des compte-rendus sur l'évolution ouvrière (18 avril 1919 : « Pour la seconde fois, notre ami Merrheim a sauvé la société et l'ordre en tant que cela dépend de lui. La loi de l'« apaisement social » (le mot est de Briand qui s'y connaît) est votée. La grève décommandée. La nationalisation ajournée — et l'abîme entre chefs et masses creusé » 2 mai 1920 : « l'événement du jour, c'est le massacre des innocents auquel j'assistais en partie, et impuissant. La faute en est, en dernier lieu, aux dirigeants de la C.G.T. et du Parti qui n'osaient pas, par esprit conservateur de gens nantis, prendre l'initiative de l'organisation de la fête du 1^{er} mai avec toutes les garanties d'ordre nécessaires... »

Pioch écrit à France pour lui demander son intervention en faveur des militaires emprisonnés (23 septembre 1920), de Marty (X, après le mariage de France, donc après le 11 octobre 1920) — La direction de l'*Humanité* demande à France d'intervenir à propos du désarmement (27 avril 1919), des élections de 1919 (Mercredi X). Mais les sollicitations adressées à France étaient diverses, et il choisissait entre elles. Par exemple, A. Thomas lui envoie un appel pour qu'il adhère à la Ligue française de la Société des Nations (« sommes plusieurs amis qui souhaitons vivement en face adhésion archevêque et académiciens de droite avoir aussi la vôtre » 29 X) et France ne semble pas avoir accepté de donner son adhésion. La correspondance citée ici est déposée à la B. N.

(28) *Humanité*, 26 mars, 4 avril, 1^{er} août 1919. *Dépêche de Toulouse*, 3 et 4 juin 1923.

(29) A Kahn, X [octobre] 1918, vente No 227. Voir chapitre précédent, note 170, et p. 582.

France. C'est par là qu'il reprit figure d'opposant. Dès le 14 décembre 1918, dans une adresse au président Wilson, il y fit allusion en déclarant : « Puissions-nous ne jamais voir, en violation de ce principe [le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes] les soldats d'un peuple libre étouffer la liberté hors de leurs frontières ! » (30). Au moment où la flotte française était devant Odessa et l'armée Franchet d'Espéry en Crimée, France, qui faisait partie du comité directeur de *Clarté*, protesta contre l'intervention en Russie, en même temps que Georges Duhamel et Henri Barbusse : « En protestant contre l'intervention des alliés en Russie nous n'avons fait qu'énoncer une fois de plus le grand principe de la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes, qu'ont proclamé tous les gouvernements de l'Entente. » (31) France poussa la Ligue des droits de l'Homme, modérée par tradition, à prendre parti dans cette affaire ; une lettre d'Ed Bernaert en témoigne : « À la dernière réunion notre collègue M. Challaye nous a fait part de la joie que vous cause notre intervention dans l'affaire Caillaux et du regret que vous avez de ne pas nous voir intervenir dans l'affaire du Blocus russe.

Nous nous faisons un devoir de vous communiquer ci-inclus le texte de la protestation que le Comité a votée dans sa réunion de vendredi et qui a été communiquée aux journaux dès le lendemain » (32). Le 26 octobre 1919, France, en tête d'un groupe d'écrivains, proteste contre le blocus de plus en plus lourd dirigé contre la Russie (33) ; il y fait allusion dans son appel aux électeurs, le 6 novembre (34). En août 1920, au moment où les Russes étaient vaincus par Wrangel et les Polonais (Wrangel étant appuyé par la France), l'écrivain collabora au numéro spécial de *l'Humanité* « Pour la Révolution russe » : c'est plus encore sur l'isolement de la France et la maladresse d'une politique qui la sépare des Alliés que sur la révolution russe elle-même que France insiste. « Notre situation était difficile. Hier, la reconnaissance de Wrangel l'a rendue terrible. Nous voilà seuls enfin. Car que subsiste-t-il, après ce coup d'état diplomatique, de l'entente franco-anglaise ? Nous sommes seuls [...] Nous conduit-on à une guerre avec la Russie des Soviets ? » (35). En août 1921, il signe un appel international pour les affamés de Russie (36). Le 8 novembre 1922, France écrit un « Salut aux Soviets », où, après avoir attaqué les gouvernements ligués contre la Russie, il salue « le cinquième anniversaire de cette Révolution qui, après tant de siècles, apporta à l'univers le premier essai d'un pouvoir qui gouverne par le peuple, pour le peuple [...] Ils ont jeté les semences qui, si les destins les favorisent, se répandront sur la Russie et féconderont peut-être un jour l'Europe » (37).

L'appui que France accorde publiquement à la Révolution

(30) *Humanité*, 14 décembre 1918. « Salut au président W. Wilson ! ».

(31) Lettre du 28 août 1919, publiée dans *l'Humanité* le 9 septembre.

(32) Lettre du 20 octobre 1919, d'E. Bernaert à France. B. N.

(33) *Humanité*, 26 octobre 1919 ; « Il ne s'agit pas, pour nous, de politique. Il ne s'agit même pas de savoir si le régime actuel de la Russie met en péril — comme on le dit — l'ordre du monde. Un grand crime se commet contre des hommes. »

(34) 6 novembre 1919, *Humanité*. « Un appel d'Anatole France et d'Henri Barbusse ».

(35) Numéro spécial de *l'Humanité*. Samedi 14 août 1920. « Appel au Proletariat », de France.

(36) *Humanité*, 22 août 1921. Ont signé pour la France : Barbusse, France.

(37) *Humanité*, 8 novembre 1922.

russe donne la principale raison de sa fidélité à l'action. La victoire de ses idées, la transformation de l'homme étaient pour lui de plus en plus problématiques ; mais il estimait toujours que cette victoire serait seulement assurée par celle du socialisme. Après l'écroulement, certain pour France, de la civilisation européenne, il n'y avait selon lui d'autres possibilités que le socialisme ou la barbarie. L'option de France pour cette révolution signifie l'option pour une chance — la seule — qu'à l'intelligence humaine de se sauver. Il conçoit son approbation pour la Russie comme une suite directe de sa polémique depuis l'affaire Dreyfus. « Mon cher Jean Bunand, j'avais annoncé et appelé les Bolchéviks » écrit-il en juillet 1920, en exergue d'un exemplaire de *Vers les Temps Meilleurs* (38).

Cette conception permet à France de continuer sa polémique, mais sur une donnée humaniste. Et dès la lutte qu'il soutient en faveur de la Russie, se définit le malentendu qui, au cœur de sa lutte même, sépara France de ses contemporains après la guerre. Ce n'est pas que l'écrivain ne puisse analyser en termes collectifs, selon le marxisme désormais tout-puissant sur certains hommes de gauche, la situation internationale. Il le fait dans son « Appel au Proletariat » : « Nous ne pouvons compter que sur le prolétariat pour assurer la paix menacée, la paix que combattent capitalistes et militaires, et que trahissent nos bourgeois ignorants et las » (39). Mais l'intérêt de cette analyse n'est pas primordial pour France. Il faut tout d'abord, selon lui, préserver certaines valeurs de l'esprit. Au premier rang de celles-ci est la liberté, seule garantie de l'exercice de l'intelligence. Et ce libéralisme au nom duquel il proteste contre l'intervention des Alliés en Russie — notion occidentale, notion que les hommes d'extrême-gauche, après la guerre, considèrent comme dépassée — le porte à élever en retour une protestation lorsque, en 1922, lors du raidissement de la politique du parti communiste russe et des « épurations », s'ouvrit le procès des socialistes-révolutionnaires. L'auteur des *Dieux ont Soif* détestait toute espèce d'orthodoxie comme funeste à la justice et à la liberté. La nature de sa lutte pour le socialisme apparaît clairement dans le télégramme qu'il envoya au gouvernement des Soviets : « Au nom de l'humanité, au nom des intérêts supérieurs du prolétariat mondial, n'exercez pas sur des adversaires politiques des actes qui pourraient être interprétés comme une vengeance. Vous porteriez ainsi un préjudice irréparable à la grande cause de la libération des travailleurs du monde » (40). Dans une lettre à Gorki, le 10 juillet 1922, France répéta : « Comme vous [...] je crois que les hommes mis en cause ont servi sincèrement en leur temps la cause de la libération du peuple russe.

Comme vous, je crois que leur condamnation pèserait lourdement sur la destinée de la République des Soviets.

C'est de tout mon cœur, cher Gorki, que je me joins à l'appel adressé par vous au gouvernement soviétique dont un des membres, me dit-on, siégerait comme procureur du procès » (41). De ces appels

(38) *Franciana*, 1932.

(39) Cité note 35.

(40) *Temps*, 18 mars 1922.

(41) Correspondance, B. N., t. VII, 94-95. Lettre reproduite le 11 juillet 1922 dans *l'Humanité* avec ce commentaire confus : « Anatole France vient de répondre à Gorki avec la sensibilité généreuse d'un philosophe ami des belles-lettres et de l'humanité, avec, aussi, une réserve avertie dont beaucoup pourraient utilement s'inspirer ». (C'est le 3 juillet 1922 que Gorki avait écrit à France pour lui demander son intervention. Voir *Critique Sociale*, septembre 1932).

datent les premières attaques des communistes français contre Anatole France (42). Son socialisme libéral, soucieux des droits de l'homme, leur semble dépassé par les « droits de la révolution ». L'idéalisme de France paraît encore dans son « Salut aux Soviets », lorsqu'il déclare : « Comment les Soviets eussent-ils pu accomplir leur grand dessein et réaliser la justice intégrale ? Du moins, ils en ont posé le principe » (43).

Comme France proclamait que l'intelligence irait se dégradant, sauf réussite du socialisme, il gardait plus forte que jamais l'idée de pari, qu'il avait faite sienne avant la guerre. Dans sa pensée, l'avènement du socialisme n'est pas une fatalité : c'est le résultat d'un choix conscient. La conscience des hommes détermine la réalité, au lieu d'être déterminée par elle, comme le veut le marxisme. L'analyse historique du marxisme, les rapports de classe, les lois de production, sont admis par France, mais secondairement. Ils sont englobés dans le principe de liberté : une situation n'est féconde que si elle est réfléchie et si ceux qui peuvent en tirer parti méritent de le faire. Le socialisme est d'abord une certaine qualité de pensée, il débordé les classes pour concerner l'humanité. Cette conception est celle des Universités Populaires du début du siècle. C'est sur elle que France continue à vivre, selon elle qu'il décide de ses interventions. Aussi les proclamations socialistes de France ne vont-elles jamais sans une appréciation morale : au nom de celle-ci, France s'oppose au monde qui s'édifie après la guerre, parce qu'il l'estime injuste et pénètre encore de l'esprit d'hostilité. Toute opposition à une injustice, qu'elle concerne des individus, des peuples ou la structure de l'esprit, contribue pour France à la sauvegarde de l'intelligence. C'est ainsi que France reprend la défense des « peuples opprimés », suivant une tradition ancienne chez lui. Le principe wilsonien du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, principe libéral, est pour France tellement conforme au socialisme qu'il confond l'un et l'autre dans son « Salut au président Wilson » (44) : « Nous saluons avec respect et sympathie le président Wilson, qui est entré dans cette guerre pour la terminer en faveur des peuples et non à l'avantage des puissances industrielles et financières qui, dans tous les pays, en ont tiré de monstrueux profits, et pour établir sur les ruines de l'Europe impérialiste et militaire une Europe laborieuse et pacifique.

Nous saluons le chef d'Etat qui, même dans l'ardeur de la lutte, ne détourna pas ses regards des régions sereines de la justice. » France souligne ensuite que les principes wilsoniens, diplomatie au grand jour, union des peuples, sont depuis longtemps ceux mêmes du socialisme.

Dès le début de 1919, il prend le parti de la Grèce contre la Turquie : « Ennemi de tout impérialisme, formellement opposé à l'esprit

(42) *Humanité*, 26 avril 1922. Boris Souvarine : « Anatole France mystifié ». « L'indulgent éclectisme qui conduit Anatole France à d'instables paradoxes, qui fait de lui l'ami de Badina l'emprisonné et de Barthou l'emprisonneur, devait lui inspirer la louange de Lénine et quelque intérêt pour la contre-révolution ». — C'est le militant socialiste belge E. Vandervelde qui devait défendre à Moscou les socialistes révolutionnaires. Il fut convié par la Ligue française des Droits de l'Homme à prononcer une conférence sur ce procès, qu'il dit mené sans les garanties nécessaires au point qu'il a dû renoncer à la défense. (*Bulletin de la Ligue*, 10 juillet). *L'Humanité* attaqua ce discours que soutinrent le *Populaire* et le *Journal du Peuple*.

(43) *Humanité*, 8 novembre 1922.

(44) Voir note 30.

de conquête de quelque côté qu'il souffle, [...] certes, je considérerais sans faveur les revendications de l'Etat grec si j'y découvrais de secrètes ambitions. Mais elles semblent justes. Et ce qui surtout me jette dans ce débat, c'est l'intérêt pressant des Grecs d'Asie et des Arméniens, c'est le zèle d'arracher à la misère et à la mort des peuples martyrs » (45). France protesta de même contre la soumission de l'Egypte aux intérêts anglais, et ses arguments en faveur de « la grande victime de la paix » sont caractéristiques du syncrétisme de sa pensée sociale (46). A l'argument humaniste (« L'antique terre de Phtah ne manque cependant pas de titres à la reconnaissance des hommes. Elle est la mère spirituelle de la Grèce ! Ses prêtres, les premiers, ont soulevé le voile où reste caché le mystère du monde »), succède l'évangélisme (« Comme la destinée du Galiléen interprétée par les Pharisiens, la parole de Wilson est mise au service de ces appétits égoïstes, de ces calculs sordides qui, sous couleur de justice, mènent toujours les gouvernements ») et le socialisme idéaliste : « Puisse *La voix de l'Egypte* retentir profondément dans la conscience universelle et dresser, contre l'Injustice, l'Internationale des peuples ! ». Sans doute ces arguments sont-ils, dans leur diversité, destinés à atteindre un public aussi large que possible. Mais ils représentent aussi des états de pensée qui ont existé successivement ou concurremment chez France, et marquent sa complexité.

France protesta aussi contre les pogromes en Europe Orientale, Ukraine, Galicie occupée (47), et contre l'établissement de la Terreur Blanche en Hongrie (48). Il reçut des Arméniens et des Juifs de nombreux témoignages de reconnaissance (49). Ses interventions en faveur des « peuples opprimés » sont des applications particulières d'une action plus vaste qu'il mena contre la manière dont les Alliés entendaient terminer la guerre, tout spécialement lorsque fut signé le Traité de Versailles, « paix confuse, [écrivit France], tumultueuse, insidieuse, désavantageuse à la France, inachevée, grosse de guerres, de misères et de ruines » (50). Contre ce traité, il fit ses déclarations les plus marquantes et ne craignit pas de s'engager. C'est en recevant le prix Nobel, dans un discours qui devait avoir un retentissement mondial, qu'il déclara : « La plus horrible des guerres a été

(45) *Humanité*, 3 février 1919. « La Grèce et la Paix ».

(46) Protestation lue par Victor Margueritte au cours d'un déjeuner offert aux représentants de la presse alliée par la délégation égyptienne à la Conférence de la Paix. Reproduite le 3 août 1919 dans l'*Humanité* et en tête de la brochure de V. Margueritte *La Voix de l'Egypte*, Paris 1919.

(47) *Humanité*, 6 septembre 1919.

(48) Télégrammes envoyés le 25 décembre à l'*Arbeiter Zeitung* de Vienne et à Otto Bauer. Voir *Humanité* du 26 décembre.

(49) 23 février 1922, A. Aharomian, président de la délégation arménienne à la Conférence de la Paix.

15 avril 1924. A. Tchobanian (« la noble amitié que vous avez accordée à l'Arménie et à sa cause est une des œuvres les plus humaines de votre magnifique existence [...] Votre nom sera toujours affectueusement vénéré et béni par notre peuple. »)

19 juin 1919. Comité des délégations juives à la Conférence de la Paix (« Cher Maître, permettez-nous de vous exprimer toute notre reconnaissance pour le précieux concours que vous nous avez donné en signant l'appel contre les pogroms »).

24 septembre 1919. Rosa Pavia, de Besançon. « Je lis dans l'*Univers Israélite* votre vibrant appel. Enfin ! voici la première parole de pitié que l'on entend en France ».

Correspondance, B. N.

(50) Appel aux électeurs de 1919, manuscrit reproduit dans les *Dernières pages...* op. cit., p. 126.

suivie d'un traité qui ne fut pas un traité de paix, mais la prolongation de la guerre. L'Europe en périra si, enfin, la raison n'entre en ses conseils » (51). Ses paroles furent commentées avec indignation par une partie de la presse française (52), et il les maintint dans une interview au *Figaro* (53), estimant que la paix était « plus lointaine qu'au lendemain de l'armistice ».

Lors de son discours sur Renan, en 1923, France répète que ce traité « ne termine pas » la guerre « et ce n'est que l'organisation du désordre, de la haine, de la discorde et de la misère dans la malheureuse Europe » (54). La hantise de la guerre augmente chez France lorsque, en application du traité, les Français occupent la Ruhr ; il voit dans cette situation une situation de classe, mais la désapprouve tout d'abord pour des raisons morales : « Comme en 1914, nous sommes à la veille de la guerre [...] On nous disait naguère [...], « Ce sont les dernières horreurs ; ce sera la dernière guerre ».

On nous dit aujourd'hui : « Préparons-nous à la guerre. Nous l'aurons dans dix ans, dans vingt ans, peut-être plus tôt ; peut-être l'aurions-nous tout de suite si nous quitions la Ruhr qui fournirait des munitions aux Allemands ! ».

Je n'en sais rien. Je n'ose pas dire que c'est impossible ; mais à qui la faute ? [...] Nous n'avons pas réalisé la paix. Je vous le disais : la bourgeoisie ne peut pas, ne sait pas, ne veut pas faire la paix. La guerre, elle, n'a pas cessé. Vous voyez bien que depuis l'armistice nous sommes en guerre » (55).

C'est à l'esprit même de la guerre que France s'attaque le plus souvent ; refusant de la juger autrement que comme une série de crimes, il la définit à la fois comme la conséquence d'un état social et comme le résultat des mauvais penchants de l'homme. Et, à plusieurs reprises, il attaque à travers elle l'état de la société, donnant de la guerre une analyse sociale : « La tuerie universelle... est une conséquence logique du statut social. Les classifications qui asservissent, sous la loi de quelques-uns, le peuple innombrable du monde, maintiennent un ordre inique où les démocraties sont vouées à la mort. » (56) L'Appel aux électeurs de 1919 rend les « gouvernements

(51) Voir noté I.

(52) *Gaulois* du 12 décembre 1921. « Un discours inopportun de M. Anatole France à Stokholm » (le journal rappelle qu'une campagne de presse est menée à ce moment même en Allemagne, contre le traité de Versailles). *Intransigeant*, même date.

France reçut aussi de particuliers des lettres de blâme. Par exemple, X, B. N., sans date : « Il est profondément regrettable qu'un homme dont tous les Français auraient été heureux d'être fiers ait eu une pareille attitude à Stokholm. Avoir choisi Romain Rolland pour personnifier la France, c'est triste ! »

(53) *Figaro*, 24 décembre 1921. France dit qu'il y a en Allemagne des pacifistes — ouvriers et financiers — Il fait l'éloge du premier ministre suédois Branting, pacifiste et socialiste.

(54) Discours du 11 mars 1923, reproduit dans les *Cahiers de la Ligue des Droits de l'Homme*, 25 mars. Cette manifestation avait été organisée par la Ligue de l'Enseignement et la Ligue des droits de l'homme, après une cérémonie officielle en l'honneur de Renan, et contre elle.

(55) Discours de France lu par G. Pioch, à la manifestation en l'honneur de Jaurès à Carmaux, le 3 juin 1923. Reproduit dans la *Dépêche de Toulouse* du 4 juin.

(56) Déclaration faite à E. D. Morel, chef de l'« Union of Democratic Control », publiée en extraits par *Clarté* du 8 novembre 1919, parue dans *Foreign Affairs*, organe central mensuel de l'« Union », en décembre.

bourgeois » responsables de la guerre (57) ; les articles de France sur *Les Hauts Fourneaux* (58) et *La Houille Rouge* (59) de Michel Corday imputent aux capitalistes, propriétaires « des usines, des banques, des journaux », le désir de la déclaration et de l'entretien de la guerre. « Ceux qui moururent dans cette guerre ne surent pas pourquoi ils mouraient [...] L'ignorance des victimes est tragique. On croit mourir pour la patrie, on meurt pour des industriels (60) [...] cet immense cataclysme [...] fut pour les hommes d'argent une affaire, et une bonne affaire. » (61)

Mais cette analyse sociale ne constitue pas l'essentiel de l'attaque de France : elle sert à démontrer la nécessité, non la possibilité du changement. France passe volontiers de cette analyse à l'analyse proprement humaniste, dans laquelle il se sent plus à l'aise et qui est le véritable fond de sa polémique. Après avoir tracé un parallèle entre l'état du Japon pendant la guerre de 1904 et celui des Alliés pendant la dernière guerre, il conclut : « La guerre se prête mieux que la paix à de telles comparaisons parce qu'elle découvre le fond primitif de l'humanité » (62), et il insiste sur la ressemblance des hommes à travers les pays et les temps. La lutte contre la guerre rejoint alors les grandes luttes que France menait durant la « révolution dreyfusienne » : elle devient une question d'éducation. France refuse de considérer le progrès comme une donnée historique, extérieure à l'homme. Le progrès dépend de la place que l'homme accorde à la raison ; et tout particulièrement le progrès le plus nécessaire, la suppression de la haine. France dit aux instituteurs : « L'homme [...] a changé depuis l'âge des cavernes, tantôt pire et tantôt meilleur ; il change avec les milieux et c'est l'éducation qui le transforme autant et plus, peut-être, que l'air et la nourriture [...] Mes amis, faites haïr la haine ! C'est le plus nécessaire de votre tâche et le plus simple [...] Formez-nous des hommes raisonnables, capables de fouler aux pieds les vaines splendeurs des gloires barbares. » (63). Le désir de paix ne peut venir aux hommes que s'ils prennent conscience de l'absurdité de ces haines de peuple à peuple, que France analyse exactement comme il analysait l'antisémitisme pendant l'affaire Dreyfus (64). « Une dame de beaucoup d'intelligence et dont les mœurs étaient douces, assura que si c'était une nouveauté, cette nouveauté était fort heureuse. « C'est, dit-elle, un signe de progrès, et la preuve que notre morale s'est perfectionnée avec les siècles. La haine est une vertu ; c'est peut-être la plus noble des vertus. »

Je lui demandai timidement comment il est possible de haïr tout un peuple. « Pensez, madame, un peuple entier, c'est grand... Quoi ? un peuple composé de tant de millions d'individus, différents

(57) Voir note 50.

(58) *Humanité*, 18 juillet 1922.

(59) *République*, 28 avril 1923.

(60) Voir note 58.

(61) Voir note 59.

(62) Préface à *Sages et poètes d'Asie*, de P.L. Couchoud, 1925, Paris (paru d'abord en anglais, 1921). Le manuscrit, daté de janvier 1920, se trouve dans les manuscrits « Divers », III, non folioté. Préface reproduite dans les *Œuvres Complètes*, tome 25, pp. 209-219.

(63) Discours de France aux instituteurs réunis à Tours, le 8 août. Reproduit dans *l'Humanité* du 9 août.

(64) Voir notamment « Dialogue sur l'antisémitisme », *Figaro* 25 septembre 1899.

les uns des autres, dont aucun ne ressemble aux autres, dont un nombre infiniment petit a seul voulu la guerre, dont un nombre moindre encore en est responsable, et dont la masse innocente en a souffert mort et passion. Haïr un peuple, mais c'est haïr les contraires ; le bien et le mal, la beauté et la laideur. » » (65). Ainsi, il ne suffit point selon France de condamner un état social ; il faut encore que s'instaurent des qualités proprement intellectuelles, qui ne sont point le fait d'une classe, mais de la raison humaine dans sa fonction la plus générale, prise en charge par une classe. Cette primauté de l'intelligible caractérise le pari socialiste de France. Les analyses historiques, exposant la théorie de la lutte des classes, ne manquent pas dans ses articles. Mais jamais France ne considère qu'elles se suffisent à elles-mêmes. Il ne combat pas pour une classe, mais pour l'instauration dans le monde de certaines qualités. L'image que France donne de Jaurès symbolise ce qu'il attend du socialisme : « De toutes les facultés que lui accorda la nature, celle d'aimer est peut-être celle qu'il a exercée le plus complètement [...] Son savoir, sûr et profond, s'étendait au-delà du large cercle des questions sociales, sur toutes les choses de l'esprit [...] Dans la sérénité d'une conscience pure, poursuivi par d'effroyables haines, en butte à des calomnies homicides, il ne haïssait personne [...] » (66). « Jaurès s'attacha au socialisme parce qu'il aimait la justice et la paix » (67). Le parti socialiste, d'après France, est « le vrai parti du progrès humain » (68), qui représente l'« idée de justice fondamentale » (69), préparera « une société plus juste et plus fraternelle » (70). La pensée de France, considérée d'un point de vue théorique, se rapproche bien plus de la pensée renanienne — et, à travers elle, de celle de Hegel — que de la pensée marxiste. Le socialisme est le seul avenir possible de la conscience : « Si les hommes avaient *compris*, ils sauraient tous que la tuerie universelle n'est pas un accident : elle est une conséquence logique du statut social [...] Un tel régime [le capitalisme] serait assuré de durer jusqu'à l'extinction de toute humanité si quelques hommes n'avaient souffert assez profondément et assez haut pour rattacher tous les effets les uns aux autres, pour aller jusqu'au fond de toute la douleur, pour *comprendre* en un mot. Comprendre est grave, important, difficile. Des hommes ont été touchés par la grâce de la vérité [...] Il faut que ces hommes soient entendus. L'œuvre qu'ils accomplissent n'est pas une œuvre de violence, c'est une œuvre de sagesse et de sérénité, et le but lumineux qu'ils poursuivent est le seul qui permette de ne pas désespérer de l'humanité, le seul pressant et le seul glorieux : l'éveil de la conscience universelle ! » (71).

Sans doute, France soutint le socialisme en tant que parti révolutionnaire, lorsqu'il eut l'espoir de le voir parvenir tout de suite au pouvoir. Espoir qu'il exagéra dans ses manifestations publiques, car sa correspondance porte témoignage qu'il douta toujours du triom-

(65) Article sur *Les Hauts Fourneaux*, *Humanité* 18 juillet 1922.

(66) *Humanité*, 26 mars 1919. « Jaurès ».

(67) *Dépêche de Toulouse*, 4 juin 1923. Voir note 55.

(68) *Humanité*, 6 novembre 1919, « Un appel d'Anatole France et d'Henri Barbusse ».

(69) *Ibidem*.

(70) *Humanité*, 9 mars 1920, « Pour la liberté de la pensée ».

(71) Voir note 56.

phe de la « conscience du monde » (72). Mais les conditions, immédiatement après la guerre, étaient favorables à une révolution, et France n'exagéra son espoir que par opportunisme : il voulut produire une sorte de cristallisation de la conscience, de manière à ce qu'un état d'esprit révolutionnaire correspondît à la situation. Le procès de Raoul Villain, l'assassin de Jaurès, pouvait être le prétexte de cette cristallisation. Le 26 mars 1919, France écrivit (73) : « [Jaurès] prévoyait, à la vérité, que la France victorieuse paierait de sa liberté le triomphe de ses armes ; mais il savait aussi que cette rançon ne lui serait pas demandée longtemps et que la révolution, éclatant d'abord chez les vaincus, porterait bientôt l'incendie chez les vainqueurs. Il savait que cette guerre ne serait pas jeu de princes [...] mais que, née de rivalités industrielles inouïes jusqu'à ce jour, [...] elle serait sociale [...] L'événement lui donne raison et personne, à cette heure, n'est assez insensé pour croire que les flots humains soulevés par une si violente tempête rentreront tranquillement dans leur lit [...] Quoi ! les conditions économiques des nations sont bouleversées de fond en comble, leurs richesses dilapidées, la fureur impérialiste et capitaliste a tout dévasté chez les vainqueurs comme chez les vaincus, et vous voulez que le travail se soumette aux mêmes lois qui l'assujettissent dans le vieux monde [...] Jaurès le savait bien que la guerre des peuples mûrirait le socialisme ». Une fois Raoul Villain acquitté, France publia un Appel aux Travailleurs (74), participa à la manifestation à la mémoire de Jaurès (75), entra dans le groupe *Clarté* (76). Mais la perspective d'une révolution, qui avait paru toute proche d'avril à juillet 1919, fut écartée. L'échec semblait provisoire. En 1920, la grève des chemins fut assez générale pour qu'on crût de nouveau à la révolution. Le premier mai, France adressa « aux Prolétaires » un message où se marque sa conception du socialisme : « ... si la France se jette dans un nationalisme ignorant et brutal, c'en est fait de l'Europe,

(72) Cette expression est employée par France dans son Appel aux Electeurs, *Dernières pages* P. 129. Voir aussi *Humanité* du 19 octobre 1919 « Je crois que le socialisme est seul capable d'organiser un ordre stable, de garantir la paix universelle, d'émanciper la conscience humaine ». C'est la réalisation, jugée possible par France sur le plan politique, de la philosophie renanienne (*Avenir de la Science* : « Le but de l'humanité est la constitution d'une conscience supérieure [...] mais cette doctrine ne saurait servir de base à une politique applicable » Préface, XVI, 1890, 3^e édition.)

(73) *Humanité*, « Jaurès ».

(74) *Humanité*, 4 avril (« Travailleurs, Jaurès a vécu pour vous ; il est mort pour vous !

Un verdict monstrueux proclame que son assassinat n'est pas un crime. Ce verdict vous met hors la loi, vous et tous ceux qui défendent votre cause. Travailleurs, veillez ! »)

Cet appel est reproduit le dimanche 6 avril et plusieurs fois ensuite.

(75) Elle eut lieu le dimanche 6 avril. France était revenu spécialement à Paris pour y participer. Voir *Illustration* du samedi 12 avril, p. 409.

(76) *Humanité*, 10 mai 1919, article de Barbusse : « Le groupe *Clarté*. « La Ligue, la famille des esprits libres, qui comprennent et qui aiment le bien public, est désormais fondée [...] Elle prend conseil et exemple du maître le plus admiré et le plus vénéré des lettres françaises : Anatole France ». Une lettre de Barbusse à France, du 19 janvier 1919, définit *Clarté* comme un groupe d'abord international, et capable d'attirer les intellectuels. (La Béchellerie). Victor Cyril demanda à France d'entrer comme président d'honneur au groupe ; « Vous êtes [...] par l'universelle portée de votre voix, le seul homme en Europe capable de nous représenter ». (B. N.)

c'en est fait de notre pays où pourtant l'on pourrait vivre heureux avec un peu de justice et de sagesse.

Citoyens, maintenez quelques instants encore l'ordre actuel, ou plutôt le désordre actuel, et nous périrons tous dans une ruine épouvantable. A cette heure, une seule chance de vie s'offre aux peuples épuisés de cette malheureuse Europe, l'union, l'union dans la paix et le travail [...] Prolétaires de tous les pays, unissez-vous » (77).

Ce fut une fois encore l'échec, et, en août 1920, toute perspective révolutionnaire fut écartée pour un certain temps. L'armée russe était vaincue en Pologne ; en France, les syndicats et le parti socialiste étaient déchirés par des luttes entre les majoritaires et les minoritaires. Pour France, le combat, même jusqu'en 1920, n'avait jamais eu un aspect politique. France avait déclaré au moment des élections de 1919 que le prolétariat avait une « mission historique » (78), et toutes ses interventions en faveur des militants de gauche avaient été faites au nom de principes intellectuels. « Vouloir enfermer la Vérité à la Santé ! [écrivait-il à propos de V. Cyril et A. Galbez]. Pauvres insensés qui pensent arrêter, en poursuivant un artiste, un écrivain, les grands événements qui se préparent dans le monde entier et vont transformer les sociétés humaines » (79). Il proteste « pour la liberté de la pensée » (80), en mars 1920 comme en septembre de la même année, quand plusieurs militants ouvriers sont en prison (81). A cette occasion, un article de l'*Humanité* souligna à quel point l'action de France était dans la tradition dreyfusienne : madame Zola étant entrée au Comité de défense des militants, l'*Humanité* écrivit : « Le nom d'Emile Zola joignant le nom d'Anatole France dans la défense d'une cause où la justice et la liberté de pensée sont intéressées : est-il rien de plus harmonieux, rien de plus naturel ? » (82).

Après 1920, France estima que la réalisation de la société future était remise à une époque lointaine, à supposer (supposition à laquelle il devait se rallier pour agir) que cette réalisation ait lieu. « Nous ne verrons pas les Etats-Unis d'Europe : nos enfants ne les verront pas, ni nos petits-enfants. Mais c'est quelque chose de beau que de travailler à ce grand ouvrage et de voir en imagination s'élever ces

(77) 1^{er} mai 1920, *Clarté*, « Anatole France aux Prolétaires ».

Les grèves du 1^{er} mai 1920 échouèrent comme celles de juin 1919. (Les ouvriers, à la manifestation du 14 juillet 1920, montrèrent qu'ils étaient très sensibles à la mystique nationaliste. Le mouvement de grève générale, qui devait avoir lieu en juillet, fut remis). La grève engagée en mai 1920 par les cheminots ne fut que partiellement suivie, de même que les grèves engagées à la suite de celle-ci dans d'autres secteurs. La vie de la nation ne fut point paralysée comme on l'avait escompté : la main-d'œuvre militaire, des ingénieurs, des volontaires de l'« Union Civique » remplacèrent les grévistes. Le 28 mai, les cheminots reprirent le travail. Les effectifs de la C.G.T. passèrent ensuite, en un an, de près de deux millions à 600.000 adhérents.

(78) *Humanité*, 19 octobre 1919.

(79) *Humanité*, 11 février 1920. « Au cours des poursuites contre *Clarté*. Une belle lettre d'Anatole France ». Reproduite d'abord dans *Clarté* du 7 février. La protestation de France se joignit à celle de Barbusse, V. Basch, A. Aulard, Ch. Gide, R. Rolland, G. Séailles, Steinlen...

(80) C'est le titre que donne l'*Humanité* du 9 mars 1920 pour la lettre de France lue au meeting de protestation de la Maison des Syndicats, la veille ; il était question du procès intenté à Raymond Lefebvre et à la Fédération des Jeunesses socialistes, pour propagande antimilitariste.

(81) 22 septembre, *Humanité*.

(82) 27 septembre, *Humanité*.

murailles magnifiques » (83). Dans ces conditions, étant donnée la puissance que prenaient les partis de droite, France crut que la seule sauvegarde possible de la pensée était dans l'union des partis de gauche. Il persistait à ne concevoir de pensée que dans le libéralisme, au moment où, dans le désordre des partis, commençait à prévaloir une notion beaucoup plus autoritaire et plus étroitement politique de l'action. C'était au Bloc des Gauches que se référerait France, quand, après le congrès de Tours, la scission se faisait entre parti socialiste et parti communiste (84). Il n'adhéra ni à l'un, ni à l'autre (85), pas plus qu'il n'avait accepté en 1919 d'être candidat aux élections (86). Il concevait son rôle comme celui d'un intellectuel qu'une spécialisation dans la politique appauvrirait ; s'il assura de sa sympathie le nouveau parti communiste (87), et continua pendant deux ans d'écrire dans l'*Humanité* (88), il ne donna à aucune de ses interventions un caractère spécifiquement communiste. De la même manière qu'à partir de 1907, France, dans la désorganisation du Bloc des Gauches, se consacre surtout à la lutte contre les décisions du gouvernement qui concernent des individus, à partir de 1921, dans l'affaiblissement général de la gauche, il prend la défense de nombreux inculpés pour délit d'opinion. Cette défense concerne aussi bien des radicaux comme Malvy et Caillaux (89) que des antimilitaristes comme

(83) *Dépêche de Toulouse*, 4 juin 1923.

(84) 20 décembre 1920.

(85) France avait été membre du Parti socialiste Unifié avant la guerre ; il signe : « Anatole France, membre du Parti socialiste », une lettre aux Electeurs parue le 9 mai 1914 dans l'*Humanité*. Au contraire, Amédée Dunois, le 20 février 1922, écrit sur Anatole France dans l'*Humanité* (« Anatole France et nous ») : « Notre vieux maître, s'il n'adhère pas lui-même au P.C. (il n'adhère à aucun parti) est fort préoccupé d'être l'ami de ceux qui représentent chez nous un peu de la grande idée russe ».

(86) *Humanité*, 19 octobre 1919 : « Une lettre d'Anatole France » : « C'est comme électeur, non comme candidat, que j'accomplirai mon devoir de socialiste ». « Citoyens, je remercie de grand cœur la XVI^e section de la Fédération de la Seine, ainsi que la commission électorale de la 3^e circonscription parisienne, de m'avoir fait l'honneur d'inscrire mon nom parmi ceux des candidats appelés à représenter le Parti Socialiste dans la bataille électorale. Cet honneur, je le dois sans nul doute à la sincérité inébranlable d'une conviction socialiste [...] la fragilité de ma santé me contraint, bien malgré moi, à décliner une candidature dont les exigences dépassent de beaucoup mes forces ».

(87) *Humanité*, 11 janvier 1921. « La discipline socialiste-Anatole France affirme sa solidarité avec le Parti (S.F.I.C.) ». A nos détracteurs, nous sommes fiers de pouvoir dire que nous continuons, éclairés par les expériences de la guerre et de la Révolution russe, le parti de Jaurès avec *Anatole France* ! ». Le 14 janvier, le journal publie le nom de France en tête de la 9^e liste de souscription. Voir aussi *Revue Communiste*, n° 12, février 1921. Une note de Jacques Lion (*Franciana*, I, folio 43, 1921) indique que la souscription de France fut obtenue par Ch. Rappoport, au cours d'une conversation sur l'actualité.

(88) Le 23 décembre 1922, on trouve dans l'*Humanité* des extraits de la lettre ouverte envoyée par France à la Légion d'Honneur. Le 30 novembre avait paru l'intervention en faveur de Marty.

(89) Caillaux fut condamné en 1920, et France lui envoya en avril (le 23) cette lettre : « Un parti qui n'a su ni empêcher la guerre ni la terminer avant la ruine du pays veut écarter du pouvoir par la plus inique des condamnations le grand citoyen qui a vaincu l'Allemagne, en 1911, sans qu'il en coûtât une goutte de sang à la France. La haine de vos ennemis vous grandit » (*Mémoires de Caillaux*, III, pp. 208-209, Paris 1947). Dans le manuscrit de la Postface de la *Vie en Fleur* (folio 265), France avait écrit : « Gouvernement de bourgeois qui n'ont su ni la prévoir ni la conjurer [la guerre] ; ils se sont alliés aux empereurs et aux rois pour la hâter — elle tardait à venir, l'un d'eux l'avait dit et ils lui en voulaient mal

les accusés communistes de 1921 et André Marty (90), ou des écrivains qui suscitaient le scandale, comme il arriva pour Victor Margueritte à propos de *la Garçonne* (91). Toutes ces luttes de France en faveur des individus sont soutenues par lui au nom de la liberté : même si elles concernent des accusés que ne soutient pas la Ligue des Droits de l'Homme, elles sont plutôt conformes à l'esprit de la Ligue qu'à celui d'un parti politique (92). France expose les questions en termes de conscience, et non en termes de classe : « Quel sort attend l'armée qu'il faille pour la défendre abolir toutes les lois qui protégeaient notre liberté ? En somme, nous voici réduits à n'avoir plus d'armée ou plus de liberté. L'alternative est singulière » (93). « L'officier de marine Marty, en refusant de combattre un peuple avec lequel son peuple n'était point en guerre, a agi vertueusement » (94). Du reste, France évoqua toutes les affaires en cours dans son discours à la Ligue des Droits de l'Homme du 18 février 1922 : il les mit toutes également au compte du « Bloc National », et se plaça ainsi en situation d'opposant au régime. Goldsky, les marins de la Mer Noire, Caillaux et Malvy sont défendus selon le même principe. France accorde dans ce discours la place la plus large à Caillaux : « Il fallait bien lui faire payer d'être l'homme de l'impôt sur le revenu et d'avoir maintenu la paix en Europe » ; il voit dans sa condamnation un « exemple de prévarication peut-être inouï dans l'histoire des assemblées politiques ». Mais l'éloge qu'il prononce de l'activité de la Ligue définit sa propre activité dans toutes les affaires jugées par le gouvernement : il faut « éveiller la conscience française », défendre la liberté intérieure des individus aussi bien que l'esprit des peuples. « Quand une grande injustice a été commise par ceux qui devaient nous assurer la justice, il est du devoir de tous les citoyens de se porter à la défense du droit, sans consulter leur science ni leur talent [...] Le plus redoutable obstacle tombera d'un coup, à

de mort ». France fit longuement mention de Caillaux dans son discours à la Ligue des Droits de l'Homme (voir suite du chapitre), ainsi que de Malvy, qui lui écrivit le 21 juin 1923 (B. N.) : « Que ce soit pour protester contre l'inqualifiable attitude du gouvernement à l'égard de Marty, que ce soit pour dénoncer l'infamie commise par une justice d'exception assurée à Clemenceau contre mon grand ami Caillaux et contre moi-même, vous avez flétri en termes sévères toutes les illégalités et iniquités qui ont été à la base de ce procès d'opinion ».

(90) *Humanité*, 9 mars 1921, contre l'accusation des communistes aux Assises. 30 novembre 1922, sur Marty non libéré par l'amnistie.

(91) Victor Margueritte fut radié de la Légion d'Honneur le 1^{er} janvier 1923. France écrivit une lettre ouverte au Conseil de la Légion d'Honneur (*Œuvres Complètes*, 25, pp. 191-193), au moment où Margueritte allait être exclu. Il l'envoya à V. Margueritte avec ces mots : « Mon cher Victor, Voici ce que j'ai fait pour vous, et de tout cœur. On ne pardonne pas le grand talent, ni le grand succès ». (Fin 1922, lettre reproduite dans le *Lys Rouge* du 1^{er} avril 1936, pp. 2 et 3, ainsi qu'une lettre de France à Corday sur cette affaire : « Les cléricaux commencent leur nouveau règne et il y a maintenant autant d'hypocrisie en France qu'ailleurs ».)

(92) La Ligue des Droits de l'Homme, quoique défendant Marty, se refusait à admettre le principe du bolchévisme, et s'opposait souvent à l'extrême-gauche française. En 1920, les *Cabiers de la Ligue* précisèrent que la ligue s'opposait au blocus et à l'intervention en Russie, mais se déclarait contre la révolution d'octobre. En 1922, la Ligue se déclara pour les socialistes-révolutionnaires, et les discussions furent âpres avec les communistes. France était nettement plus extrémiste, dans ses interventions, que la majorité des membres de la Ligue. Il avait précisé dès l'affaire Dreyfus ce qu'il pensait des Droits de l'Homme. Mais l'esprit de sa polémique était intellectuel et non spécifiquement politique.

(93) *Humanité*, 4 juillet 1921.

(94) *Humanité*, 30 novembre 1922.

la chute du « Bloc National ». » (95). C'est encore au nom de la conscience que France défendit Victor Margueritte, qui « a peint dans *la Garçonne* la société que la guerre a faite ; il a montré la dépravation qui avait atteint, chez les nouveaux riches, une outrance inouïe. Tout le monde le sait, puisque, en ces temps éhontés, la débauche débordait jusque dans la rue [...] Les maux immesurés d'une longue guerre avaient produit des mœurs abominables, que le moraliste devait peindre » (96).

Sans doute, France modifie sa polémique suivant le public auquel il s'adresse : il insiste sur l'analyse historique de la société lorsqu'il écrit dans *l'Humanité* (97), se tient au contraire presque uniquement sur le plan de la morale lorsqu'il parle à la Ligue des Droits de l'Homme. Mais le principe de sa lutte reste le même qu'au temps de l'affaire Dreyfus, et jusqu'à sa manière d'infléchir la réalité pour la rendre conforme à sa thèse. Quand il défend Goldsky, son affirmation de l'innocence de la *Tranchée Républicaine* est absolue, alors que lui-même admet au sujet d'Almeryda la possibilité d'une responsabilité : mais sa restriction, brève et comme entre parenthèses, passe inaperçue : « Goldsky fut condamné, M. Clemenceau étant ministre, par un conseil de guerre, à une peine de huit ans de travaux forcés. On sait aujourd'hui que cette peine est imméritée ; on sait que jamais un seul rédacteur du *Bonnet Rouge*, pas plus Goldsky que Landau, ni même Almeryda peut-être, ne connut les affaires de Duval » (98). Quand France soutient Victor Margueritte, il dit que *La Garçonne* dépeint les mœurs qui suivirent la guerre, et ne doit donc pas être condamnée. Mais ce n'est pas là tout le problème. Victor Margueritte approuvait les théories d'émancipation sexuelle de la femme, et cela surtout suscitait le scandale. L'art de la prétérition, procédé spécifiquement intellectuel, est toujours le procédé favori de France.

Le principe directeur de la polémique de France était ressenti, après la guerre, comme un principe appartenant à la pensée du XIX^e siècle. Son caractère très intellectuel fut accentué par France lui-même ; de la fin de la guerre à sa mort, il employa très souvent à la lutte un style dont on ne trouve que des exemples assez rares dans ses articles et discours qui précédèrent la guerre. Il faut remonter jusqu'au Second Empire pour trouver l'origine de cette technique. Paradoxalement, dans un monde où prévaut en matière politique le style bref et brutal, France emploie souvent un lyrisme rhétorique qui fait songer au style politique de Hugo, et qui n'est exempt ni d'enflure, ni de mauvais goût. Il dit de Jaurès : « Cette destinée lui est échue que son âme, belle comme la paix, expira avec elle.

Qu'elle renaisse en nous, plus éclatante que jamais, avec la paix renaissante et que sa pensée lumineuse nous montre le chemin » (99).

Il invoque des puissances abstraites, celles-là mêmes au nom desquelles il combat, dans une envolée qui appartient à l'ancienne rhéto-

(95) Discours du 18 février 1922, reproduit dans les *Cahiers de la Ligue des Droits de l'Homme*, le 1^{er} mars, et dans *l'Humanité* et *l'Œuvre* du 19 février. Caillaux écrivit le 20 février à France (B. N.) : « Je me tiens pour dégagé [...] j'ai la réparation, dont les libres esprits veulent bien reconnaître qu'elle m'est due, du moment où le plus grand écrivain de notre temps définit et situe l'attentat dont j'ai été la victime et flagelle ceux qui l'ont machiné ».

(96) Voir note 91.

(97) Voir 26 mars 1919 (analyse de la guerre), 9 août 1919 (mort du capitalisme), 19 octobre (idem), I.

14 août 1920 (l'avenir du prolétariat), 18 juillet 1922 (analyse de la guerre).

(98) Février 1922, la *Tranchée Nouvelle*.

(99) *Humanité*, 26 mars 1919.

rique : « Raison, sagesse, intelligence, forces de l'esprit et du cœur, vous que j'ai toujours pieusement invoquées, venez à moi, aidez-moi, soutenez ma faible voix, portez-la, s'il se peut, à tous les peuples du monde et répandez-la où il se trouve des hommes de bonne volonté pour entendre la vérité bienfaisante ! » (100). Tous les appels de quelque étendue que France adressa aux prolétaires, aux électeurs, comprennent des périodes, des phrases pleines de la solennité des termes abstraits, des interrogations oratoires. Ses derniers écrits politiques, qui datent de 1923, sont très caractéristiques de ce lyrisme que France déployait surtout dans les conclusions : « O femmes ! ô mères ! nos petits-enfants verront les Etats-Unis d'Europe, ils verront la République universelle. »

Femmes au grand cœur, allez par le monde, animées de ces sentiments, et vous sauverez le monde, et vous ferez le bonheur de la Terre ! » (101).

« Quel peuple est le nôtre ? Dans quel lâche sommeil sommes-nous donc plongés ? Avons-nous donc perdu jusqu'au sentiment de notre conservation pour laisser faire nos affaires par une Chambre des députés qui nous mène à la ruine, non pas même par le prestige des brillantes erreurs et par la folie du génie, mais par les suggestions de l'ignorance et de la stupidité ? La laisserons-nous encore longtemps décider de notre sort ? » (102).

France fait lui-même un parallèle entre la situation de la pensée sous le gouvernement du « Bloc National » et sa situation sous le Second Empire : « Nous voyons encore à cette heure un pouvoir sans autorité morale, sans doctrine, livrer la pensée aux rigueurs de la justice politique. De quoi se flattent ces imitateurs des Bourbons et du Second Empire ? Les procès du poète Béranger et de P.-L. Courier ont précédé la chute de Charles X, d'innombrables procès de presse ont marqué les dernières heures de l'Empire. Qu'annoncent, maîtres du jour, dites, qu'annoncent les poursuites intentées par vous au puissant écrivain Raymond Lefebvre et à la Fédération des Jeunes Socialistes ? » (103).

Anatole France, qui, à soixante-quinze, à quatre-vingts ans, se penche sur ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, retourne aussi aux habitudes polémiques de son premier engagement politique. Il n'est pas exclu non plus qu'il cherche, non sans solennité, à définir sa propre lutte avant de mourir, et à dresser le bilan de son activité. « On m'a fait croire [dit-il aux femmes américaines] que vous ne repousserez pas le salut d'un vieillard qui, après avoir épousé toutes les erreurs politiques de son temps, a connu, au terme de sa vie, que la vérité est dans le gouvernement par le Peuple, pour le Peuple » (104).

Ce style paraît démodé. Les mots et les formules qui, chez France, éveillent l'émotion combative, n'ont plus après la guerre de valeur évocatrice. Attaché en outre au réformisme selon Jaurès, puisque tout espoir de révolution lui semble écarté pour longtemps, France ne voit d'autre moyen de résister au gouvernement Poincaré que

(100) Discours aux Instituteurs, *Humanité* 9 août 1919.

(101) A la Good Will Delegation, voir note 3.

(102) *Dépêche de Toulouse*, 4 juin 1923.

(103) *Humanité*, 9 mars 1920.

(104) A la Good Will Delegation ; le style de France paraît particulièrement discordant de celui de l'*Humanité*, lorsque le journal fut dirigé par les communistes. C'est ainsi qu'un article de France contre la loi qui réprime les menées antimilitaristes est annoncé par le titre : « Anatole France s'élève contre la loi super-scélerate » (4 juillet 1921).

d'unir les forces de gauche, des radicaux aux communistes. Il ne trouve plus à sa lutte l'assise qu'il lui trouvait dans l'ancien parti socialiste : le raidissement qui se produit à l'extrême-gauche lui semble, à partir de 1922, singulièrement inopportun. Il accompagne alors ses articles contre le gouvernement d'une lutte beaucoup plus précautionneuse, mais ferme, contre toute intolérance. Il en fait la théorie dans sa Préface aux *Extraits de Montaigne* (105). Car si, comme jadis, il proclame que « l'intolérance est intolérable » et fait pour cela le procès du christianisme, doctrine sombre et raide selon lui : « Que penser des doctrines [...] qui veulent que la douleur soit un bien désirable, une faveur céleste, qu'elle ait des mérites spéciaux, que des privilèges y soient attachés, et que la vue enfin d'un homme accablé de souffrances soit un spectacle agréable à la divinité ? », ce n'est pas sans arrière-pensée qu'il fait l'éloge de ceux qui savent douter : « Heureux ceux qui n'ont connu qu'une vérité, et qui s'y tiennent avec une inébranlable confiance ! Plus heureux, ou du moins meilleurs et plus grands, ceux qui ont fait le tour des choses [...] Ils ont assez approché de la vérité, ceux-là, pour savoir qu'on ne l'atteindra jamais. Ils doutent, ils sont sauvés [...] ils sont les modérateurs et les bons conseillers de cette pauvre humanité follement éprise de certitudes et qui ne sait point douter. » En cette année où il intervint en faveur des socialistes-révolutionnaires russes, France regretta la chute de Briand parce qu'il était pacifiste (106), et souhaita que l'extrême-gauche ne vît point, dans les socialistes et les radicaux, de plus grands ennemis que dans les hommes de droite (107). Il parla dans son discours à la Ligue des Droits de l'Homme de « ses amis socialistes et communistes », ce qui fut interprété en faveur du front unique (108). La marche sur Rome des partisans de Mussolini lui fit considérer que l'urgence d'une coalition de gauche était grande : « Ce coup d'Etat [...] encouragera grandement ceux qui le prônent ouvertement en France ; j'en vois venir l'essai et je suis stupéfait de l'entêtement des Français devant lesquels j'en relève les symptômes. Tous prétendent que pareille chose n'est pas faisable ici. Un beau matin, ils trouveront la chose faite » (109). Dans la Préface au *Talon de Fer* de

(105) Paris, 1922. Voir aussi un passage supprimé par France de son discours sur Renan, édité par Claude Aveline (*Les Muses Mêlées*, Paris 1928, 97-98). « Ah ! Messieurs, la vérité ne peut être atteinte sans détours. Celui qui ne s'est jamais contredit risque beaucoup de s'être toujours trompé. »

Dans les attaques contre le catholicisme, plus rares à cette époque chez France qu'aux époques antérieures, il faut compter ce manuscrit classé à la B. N. dans « Divers, III » (non folioté) : « Une essence immortelle. Nous avons aussi une essence mortelle : mais ses effets se font sentir ; ceux de l'essence immortelle sont plus difficiles à saisir.

Cette âme qui a un commencement et n'a pas de fin est un monstre... C'est un mystère. Vous êtes poli je dirais qu'une âme qui commence et ne finit pas est comme un bâton qui n'a qu'un bout. Que c'est non un mystère, mais une absurdité.

... Elle survivra à la mort. En attendant la moindre colique l'affecte. » (Décembre 1922).

(106) 22 janvier 1922, interview de France dans l'*Observer* de Londres. France précise que Briand n'est pas de ses amis, mais qu'il refusait d'occuper la Ruhr et avait en cela raison, tandis que Poincaré ne fera qu'accroître la mécontentement mondiale (« Anatole France et la situation internationale »).

(107) Ibidem.

(108) Voir le *Journal du Peuple* 20 février 1922, le *Populaire de Paris*, 22 février (F. Gouttenoire de Toury, « Pour le front unique. L'avis d'Anatole France »).

(109) *Petit Parisien*. F. Crucy (« Avec M. Clemenceau à bord du « Paris » » rapporte les opinions de France à propos de la marche sur Rome.

Jack London, France déplora que le socialisme fût devenu « une poussière de parti », et redit combien la clarté de l'esprit lui semblait la condition première d'un succès. Après avoir rappelé que les ouvriers avaient vécu de façon assez satisfaisante pendant la guerre, il écrit : « C'est ce temps-là que les socialistes choisirent pour s'émietter et se réduire en poussière. Cela aussi est, sans morts ou blessés, une belle défaite du socialisme. Comment arriva-t-elle ? Et comment toutes les forces d'un grand parti tombèrent-elles en sommeil ? Les raisons que je viens de donner ne sont pas suffisantes pour l'expliquer. La guerre y doit être pour quelque chose, la guerre qui tua les esprits comme les corps » (110).

Après le quatrième congrès de l'Internationale communiste, le raidissement s'accrut ; l'appartenance à la Ligue des Droits de l'Homme, considérée comme hostile à la Russie soviétique, fut exclusive de l'appartenance au parti communiste, et les intellectuels considérés comme « amateurs » ne furent plus admis à écrire dans *l'Humanité* (111). En février 1923 parut dans ce journal le premier article franchement hostile à France : « Anatole France n'a jamais été, que je sache, du parti communiste et il n'était pas collaborateur à *l'Humanité*. Son dilettantisme anarchique, son scepticisme supérieur, ondoyant et divers [...] le laissent tout à fait en dehors de nos doctrines et de nos luttes » (112). Un éditorial contre France devait aussi paraître dans *Clarté*, le 1^{er} mai 1924 (113). France s'abstint de se mêler aux querelles qui furent entretenues autour de lui. Il saisit l'occasion d'une fête en l'honneur de Jaurès, célébrée à Carmaux le 3 juin 1923, pour redire qu'il pensait nécessaire l'union des gauches : « Souvenons-nous que, durant toute sa vie, Jaurès s'efforça de maintenir le faisceau des forces populaires, aujourd'hui rompu et dispersé, et qu'il appartient, au pays qui nourrit un tel génie, de donner aux socialistes et aux républicains divisés l'exemple de l'union nécessaire pour travailler efficacement au rétablissement de la paix et de la liberté [...] Je vous envoie cette fervente prière : soyez

(110) Préface d'A. France au *Talon de Fer* de J. London, traduction Postif, Paris 1923. « On avait crié en 1907 à Jack London : « Vous êtes un affreux pessimiste ». Des socialistes sincères l'accusaient de répandre l'épouvante dans le parti. Ils avaient tort. Il faut que ceux qui ont le don précieux et rare de prévoir, publient les dangers qu'ils pressentent ».

(111) Le 1^{er} janvier 1923, sous le titre « Un qui n'hésite pas », on lit dans *l'Humanité* l'éloge de Camélinat qui a démissionné de la Ligue des Droits de l'Homme par « discipline de parti ».

(112) Louise Bodin : « Lettre ouverte à Séverine ». Voir, en revanche, *Humanité* du 21 juillet 1919 : « Nos nouveaux collaborateurs » : « Pour une extension de la culture, *l'Humanité* a fait appel à la collaboration d'écrivains libres et humains. Nous citerons — en dehors de notre glorieux Anatole France qui est pour nous un collaborateur d'ancienne date — nous citerons : R. Rolland, H. Barbusse, G. Duhamel... » Durant toute l'année 1922 avaient paru dans *l'Humanité* des articles qui définissaient le scepticisme de France comme un scepticisme actif, au service des idées socialistes : « A propos d'Anatole France », de M. Martinet (12 janvier 1922), « Salut à Anatole France » (18 février), « Anatole France et nous » (20 février), d'Amédée Dunois, « La pensée d'Anatole France », de Victor Méric (21 février), « Anatole France, sa Touraine et son scepticisme », de G. Pioch (26 septembre).

(113) Editorial non signé. (Barrès et France sont les deux pôles autour desquels se cristallisait la bourgeoisie. L'Affaire Dreyfus fut un artifice historique, dont France fut la dupe). Après la mort de France, le 15 novembre 1924, parut un numéro spécial de *Clarté* contre Anatole France (« Anatole France social-démocrate, social-traitre, social-chauvin »... par Marcel Fourrier. « France ou le Point Mort », par Jean Bernier.)

unis » (114). La volonté d'action de France paraît encore dans ses dernières manifestations. Il applaudit à la formation du Cartel des Gauches et à sa victoire : « Je salue cette grande victoire.

La France vient de manifester sa volonté de paix » (115).

Les dernières paroles que France prononça en public concernent aussi cette victoire du Cartel des Gauches : « Rappelons-nous ce qui a été fait de grand par le peuple français en ces derniers jours ! Rappelons-nous que les élections ne doivent pas périr misérablement, que nous devons faire la paix et l'amnistie et que, si nous n'avons pas fait, à quelque parti que nous appartenions, la paix et l'amnistie et tous les progrès que l'électeur nous a indiqués, on ne nous le pardonnera pas » (116). Jusqu'au dernier moment aussi, France insista sur la signification humaniste qu'il attachait à la lutte en faveur de la paix, en évoquant la Pax Romana du temps d'Auguste comme modèle pour ses contemporains (117).

La polémique soutenue par France dans les années qui suivirent la guerre est d'un intérêt littéraire restreint, parce qu'elle n'a donné naissance à aucune œuvre suivie. Mais elle révèle, mieux que la polémique des « grandes années », les tendances auxquelles France obéissait en la menant. Dans la mesure en effet où il se sent en désaccord avec son temps à l'intérieur même de la lutte, il affirme avec plus d'insistance le but qu'il poursuit. L'idéalisme de ses motifs apparaît alors : ce sont les aventures de la conscience humaine qu'il faut favoriser, dans une histoire qui n'est pas un épanouissement continu et progressif de cette conscience, mais une suite d'échecs et de réussites. Parmi ces réussites sont l'Antiquité grecque et le monde romain au temps d'Auguste (118). Ainsi se fondent les références humanistes de France, qu'il ne considère pas comme un jeu d'érudit, mais comme une aide effective à la lutte, l'évocation d'exemples à suivre. Ses appels à la conscience se font de plus en plus pressants de 1908 à 1924, parce qu'il estime qu'il ne s'agit plus seulement d'accroître la civilisation, mais bien de la sauver. Le caractère hypothéti-

(114) *Dépêche de Toulouse*, 3 juin 1923. « Un appel d'Anatole France ».

(115) *Œuvre* du 14 mai 1924 (l'*Œuvre* était un journal radical-socialiste). Lettre de France, datée du 13. La victoire du Cartel des Gauches avait été définitive aux élections législatives du 11 mai 1924 (radicaux, radicaux-socialistes, socialistes).

(116) Cérémonie au Trocadéro, organisée par la Ligue de l'Enseignement, le grand Orient de France et des groupements républicains, le 24 mai 1924.

(117) *Œuvre* du 14 mai, Appel cité : « Travaillons à la paix universelle. Et n'est-ce pas une tâche digne des plus grandes âmes et des plus fiers courages ? La Rome des Césars l'a tentée quand elle était la reine de l'univers. Puisse l'Europe actuelle l'accomplir ! »

C'est le monde romain qu'évoque le plus volontiers France dans ses dernières années (voir aussi article du 4 juin 1923 dans la *Dépêche de Toulouse* : « Nous sommes aujourd'hui plus loin de la concorde universelle qu'on ne l'était au temps où l'empereur Auguste consacrait, à Rome, l'autel de la Paix »).

(118) L'évocation de la pensée grecque était réservée à la polémique anti-religieuse, que France négligea dans ses interventions publiques d'après-guerre pour lutter en faveur de la paix (le mouvement était déjà amorcé chez lui avant la guerre de 1914). Mais l'anticléricalisme et l'hostilité à toute religion révélée demeurent vivants chez France. Les manuscrits édités dans les *Dernières pages inédites...* (il est difficile de les dater exactement) en font foi. Voir notamment les Dialogues sur la Métaphysique et l'existence de Dieu, que France poursuivit, selon toute apparence, après la guerre. C'est en 1922, en outre, que France fut mis à l'Index : *Acta Apostolicae Sedis Commentarium Officiale*. 1^{er} juillet 1922, p. 379. I. Decretum. « Damnantur opera omnia scriptoris Anatole France — Feria IV, die 31 mai 1922 ».

que de son action devient, par là même, de plus en plus évident. La possibilité d'un retour à la barbarie, que France a développée pour la première fois dans l'« Histoire sans fin », prend après la guerre la proportion d'une hantise. « Le socialisme est la conscience du monde » (119) ; mais son avènement n'est pas certain, il est utopique. La polémique comporte toujours des déformations partisans de la réalité. Mais pour France, elle comporte une déformation primordiale, et presque une dissimulation vis-à-vis de lui-même. Il feint dans ses interventions publiques un espoir qui n'est pas pur en lui. « L'Europe est menacée de périr dans les immenses tueries qui se préparent [...] Pourtant l'avenir est un beau champ pour les hypothèses : on peut y planter des craintes et des espérances tant qu'on veut. Les progrès du prolétariat ne sont pas niables. En France [...] ses dissensions et ses troubles l'empêchent d'agir. Le prolétariat d'Angleterre effraie par sa force cette nation marchande. Le prolétariat d'Allemagne, nombreux et bien organisé, est prêt à s'unir à tous les prolétariats du monde [...] Les patries cesseront un jour d'exister [...] Dehemus mori nostraque. Les patries finiront et seront remplacées, selon toute probabilité, par les Etats-Unis d'Europe [...] Vous me direz qu'alors à la guerre étrangère succèdera la guerre civile. Mais il est difficile de discuter sur ce qui se passera dans un avenir dont nous sommes séparés vraisemblablement par plusieurs générations. Et puis, il ne faut pas désespérer de l'avenir de l'humanité. » (120).

Ni ce recul intérieur, ni l'intellectualisme des motifs de France ne pouvaient rendre, après la guerre, sa polémique efficace. Elle semblait à certains hésitante et composite, fondée en effet sur une notion renanienne de l'avenir de l'intelligence, mais admettant secondairement les analyses marxistes. France apparut généralement comme le survivant d'une époque jugée close et détestable, à des hommes qui, après la guerre, souhaitaient construire un monde entièrement neuf (121). Il contribua lui-même à justifier cette image, en retrouvant un style qu'il avait employé cinquante ans auparavant. Malgré sa volonté de participer jusqu'au dernier moment aux combats de la politique, et son opposition persistante au pouvoir, il ne trouva après la guerre aucune organisation collective qui fût absolument en accord avec lui. Son libéralisme déplaisait aux uns, et aux autres le souci qu'il gardait d'entente avec les partis extrêmes. On ne voulait pas admettre les prévisions pessimistes sur lesquelles il se fondait pour définir une politique, et les notions dreyfusiennes de justice, de liberté, d'union, au nom desquelles il combattait, avaient changé de sens ou s'étaient vidées de tout contenu. A partir de la guerre, la plupart des contemporains refusèrent de se reconnaître dans le miroir que leur tendait France. Le pamphlet surréaliste paru à sa mort exprime sur un autre plan cette volonté de désaffection.

(119) Appel aux Electeurs, *Dernières pages*, P. 129.

(120) Article sur *La Houille Rouge*, *République* 28 avril 1923.

(121) C'est là surtout, plus que des désaccords de partis, la raison de l'inefficacité de la politique francienne sur les contemporains. France recommençait un combat qu'il avait entrepris avant la guerre, et le recommençait dans le même esprit (plus défiant seulement en l'avenir de l'intelligence). Les hommes d'après-guerre étaient au contraire dans les dispositions qu'exprime Jean Guéhenno : « Je m'accuse d'avoir été en ce temps-là ivre d'espoir. Je croyais vraiment qu'un homme tout neuf était né, qui avait des sens tout neufs : le sens du peuple, le sens de l'avenir [...] Je vaticinais [...] Il m'a fallu dix ans d'efforts pour reconnaître autour de moi le monde comme il allait, et comprendre enfin que les catastrophes ne sont pas ce qui change ni ce qui règle la vie des hommes ». (*Journal d'un homme de quarante ans*, Paris 1934, pp. 219-220).

CONCLUSION

Parti de possibilités diverses (malgré un fond de violence, il a été sollicité par l'éclat du monde, la stabilité des partis conservateurs), France s'est peu à peu tourné vers l'action polémique. L'influence du temps sur cette résolution n'est pas négligeable ; il explique tout particulièrement l'abandon que fit France de la polémique littéraire au profit de l'engagement politique et social : les années 1892-1895 sont celles d'une crise de l'esprit. Les écrivains dépassent la condition d'intellectuels pour s'ouvrir à la vie de tous. L'affaire Dreyfus les jette dans la politique, et, pour France, elle se prolonge avec sa pleine signification jusqu'en 1907.

France a personnellement obéi dans toutes ses activités polémiques — qu'elles s'appliquent à la littérature ou à la société — à des préoccupations constantes. On a remarqué les incertitudes de sa pensée théorique : tantôt rationaliste à la manière du XVIII^e siècle, tantôt disciple de Renan, et voulant rendre à l'instinct, à l'élan vital, une place qu'il n'avait pas chez Voltaire, France n'a bâti aucun système cohérent. Si on lui demande au moins, n'étant pas un penseur, de traduire directement le monde et la sensation, on est souvent encore déçu : l'auteur de l'« Apologie pour le plagiat » atteint le monde à travers sa culture, et d'une manière qui semble parfois artificielle.

L'étude de la polémique menée par France permet d'abord de trouver une continuité dans la pensée de l'écrivain. Continuité non point théorique, mais fondée en premier lieu sur un élan de son tempérament ; on a mal aperçu cet élan faute de connaître tous les écrits de France, mais aussi pour des raisons partisans. Car l'hostilité la plus constante de France et celle qu'il a le plus diversement exprimée est sans nul doute son hostilité envers l'Eglise catholique, dans son rôle temporel comme dans son rôle spirituel. Ses autres oppositions se sont greffées sur celle-là : c'est l'anticléricalisme qui l'a éloigné d'une carrière d'écrivain mondain, qui l'a dressé contre Brunetière et s'est trouvé à l'origine de son tournant. Il n'est pas question de se prononcer sur la valeur objective de cet anticléricalisme, mais bien sur sa sincérité. Et, qu'il plaise ou non, il faut en tout cas insister sur le fait qu'il est très profond chez France, parce qu'il satisfait en lui à la fois l'instinct et l'intelligence. Les personnages de Jean Servien et de Piédagnel témoignent d'une blessure personnelle de l'écrivain, sur laquelle nous n'avons pas d'autre renseignement : ils suffisent pourtant à prouver que France, dans sa jeunesse, a ressenti contre le catholicisme une de ces impressions que nul raisonnement ne saurait combattre. Des poèmes de jeunesse établissent

d'autre part que France considère le catholicisme comme un rival en volupté : autre sujet de haine spontanée, surtout pour un homme que Vénus jamais ne laissa indifférent. L'intelligence de France, ir-respectueuse volontiers et contemptrice des dogmes et des systèmes, ne pouvait s'accommoder d'une religion où les définitions spirituelles et temporelles sont très arrêtées. C'est pourquoi l'anticléricanisme fonde chez France la lutte la plus riche, la plus inégale aussi, car il s'exprime par l'élan de la sensibilité blessée, par le raisonnement théologique, mais aussi par le sectarisme et la dérision. Ces deux sortes de lutte ne sont d'ailleurs pas antinomiques, au contraire : plus profonde est l'hostilité, plus grande est la tentation de l'injustice, et France y céda jusqu'à perdre de vue les intérêts de son propre parti. En revanche, c'est contre le catholicisme que France déploya les plus grandes ressources de son talent de polémiste, s'inspirant de Voltaire et des écrivains mineurs du XVIII^e siècle comme de Renan ou de Michelet, prenant le contre-pied de Bossuet et de Chateaubriand, écrivant avec piété des contes impies, créant un diabolisme personnel et passant de la fantaisie au réalisme.

Toutes les polémiques menées par France correspondent à un même désir de l'écrivain : promouvoir l'intelligence dans le monde. Le passage que fit France de la lutte proprement littéraire à la critique de la société, puis à la lutte politique et au soutien du socialisme, indique que l'écrivain, après avoir cru impossible l'action directe, y fut conduit par la nature même de la politique : dans la France de cette époque, elle dépendait beaucoup des principes. Aux scandales du Panama, qui mettaient en cause les fondements de la société, commence une évolution qui s'achève lors de l'affaire Dreyfus, affaire essentiellement intellectuelle. Le socialisme de Jaurès met au premier plan les valeurs morales, et France dreyfusiste devient sans peine socialiste (mais socialiste par conséquence, et non par origine). L'intelligence, terme vague si on le prend dans l'absolu, ne se définit que par application à la réalité : pour France, elle est la mise en garde contre tout système (qu'il concerne la littérature ou la politique), la destruction de toute espèce de métaphysique (religieuse ou patriotique) ; elle est générosité aussi, car si l'intelligence contrôle les mouvements du cœur, elle les soutient avec tous ses arguments lorsqu'elle les pense justifiés, et s'empreint alors d'une sorte de lyrisme. On penserait à Voltaire, si France ne donnait pas une telle primauté à l'idéalisme et si un romantisme certain ne traversait pas son œuvre, presque toujours latent, mais sensible lorsque France s'enthousiasme ou que, vieillard, il se retourne avec regret vers sa jeunesse. En fait, l'entreprise de France est celle d'un disciple de Renan plus âpre que Renan, et qui se trouve en des circonstances telles que durant quelques années, le triomphe de l'intelligence — de la clarté d'analyse, comme de la rectitude et de la puissance de l'instinct populaire — lui semble possible.

Sans doute, les luttes de France ne sont-elles pas toujours de la même qualité. Il a montré, surtout envers ses confrères, Brunetière ou Leconte de Lisle, un acharnement qui ne s'explique que par des raisons personnelles. Il a souvent employé contre les symbolistes des arguments faibles ou vulgaires. Surtout, son hostilité envers le catholicisme l'a porté aux excès : déformation de l'histoire, sacrilège parfois brutal dans son assimilation de l'esprit religieux à la sexualité, plaisanteries douteuses, acharnement contre le clergé. Le désir d'attirer le plus vaste public a entraîné tous les écrivains polémistes à ces abus auxquels les inclinait déjà leur propre violence. En beaucoup d'attaques, les dés sont pipés : il s'agit de convaincre, raisonna-

blement ou non. Cette polémique francienne est intéressante seulement par ses procédés ; elle ne permet guère de découvrir dans l'homme lui-même que des possibilités de violence, dans l'œuvre que des pamphlets.

Mais en général, France ne se contente pas de pamphlets occasionnels ; non seulement il veut convaincre, mais encore il tente d'« éclairer », et se sert, pour lutter, des arguments qui l'ont convaincu lui-même. Cette polémique formatrice et non pas simplement partisane ouvre sur Anatole France des perspectives intéressantes. On le voit capable d'un premier mouvement d'enthousiasme ou d'indignation, surtout en ce qui concerne les aventures de la vie (les épreuves de madame Cottu, Dreyfus, Picquart), mais ordinairement lent à l'attaque, quitte à y déployer toute sa virulence une fois qu'il l'a entreprise. On comprend combien sa tâche de chroniqueur, parfois impatientement supportée par lui, a pu l'induire à la lutte et développer son attention à l'actualité. Plus profondément, la continuité de l'activité polémique dans la vie de France permet de mieux définir son scepticisme, qui est plutôt une recherche qu'un état de repos ; et son humanisme, qui naturellement se montre au sens étroit du terme dans les luttes qu'il soutint, car il y transforma en arme son attachement à la culture gréco-latine, mais qui se développe aussi en un sens plein : réduction des problèmes au niveau terrestre, primauté de l'homme sur les principes, et intérêt pour la vie. C'est un aspect de France que lui-même a trop souvent voilé, et que l'éloignement des temps incite encore à rejeter dans l'ombre. Il est difficile de retrouver dans leur fraîcheur première des problèmes qui ne se posent plus de la même façon, ou qui ne se posent plus du tout, parce qu'ils ont été résolus précisément à l'aide des luttes qui ont été menées jadis. La même mésaventure est survenue à Voltaire : minimisant les problèmes, on est tenté de déprécier l'écrivain. Sans exagérer la place qu'a tenue la polémique dans la pensée francienne (c'est-à-dire en rappelant que France l'a dissimulée volontairement jusque vers 1889, et qu'à partir de 1908 elle n'a plus été primordiale dans son œuvre, parce qu'elle a été fondée sur un pari), on peut cependant penser qu'elle contribue beaucoup à montrer non seulement la valeur de l'écrivain, qu'on a rarement contestée, mais aussi celle de l'homme, sur laquelle on a parfois hésité : il s'y montre souvent généreux et sincère.

L'introduction de la polémique dans une œuvre littéraire risque de la vouer très vite à l'incompréhension, à cause du caractère fugitif des luttes qu'elle évoque. Elle risque aussi de rendre l'œuvre tributaire de valeurs étrangères à la littérature. Si l'écrivain est disponible à son temps, il ne peut produire une œuvre d'art fermée sur elle-même, qui a son univers propre. France n'a échappé à ces inconvénients qu'en esquivant le problème jusqu'en 1889, et (mise à part sa poésie, où éclate son anticléricalisme), en séparant son activité de chroniqueur polémiste de son activité d'écrivain. A peine la polémique pénètre-t-elle dans le roman qu'elle en bouleverse les structures. France ne parvient à conserver au roman son allure traditionnelle que lorsqu'il y combat le catholicisme dogmatique : la richesse des sources littéraires chrétiennes, la complexité de l'attitude francienne envers la religion, enfin le souci que garde l'écrivain, en de tels ouvrages, d'un art dégagé des contingences, lui permettent d'écrire des romans qui ont leur fin en eux-mêmes et mettent en scène des personnages vivant d'une vie propre : *Thaïs*, *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*, *La Révolte des Anges*. Dans les autres œuvres,

et bien que France prenne soin de généraliser ses attaques en leur donnant un allure philosophique, la polémique entre en conflit avec la littérature. Les chapitres sont autant de chroniques vouées aux hasards de l'actualité, les personnages souvent naissent ou se métamorphosent suivant la nécessité du moment (et de ces personnages, il ne faut pas excepter Jeanne d'Arc, que France a faite si différente selon que ses propres opinions se modifiaient). L'intrigue vient du dehors, elle est soumise à la marche du temps. Pour ceux qui n'ont pas vécu les événements que rapporte France en les déformant, une véritable traduction historique devient bientôt nécessaire, car France fait allusion à des faits particuliers qui tombent dans l'oubli. Le découpage des œuvres, écrites en fonction de la nécessité polémique, est lui-même arbitraire.

France a tenté de remédier dans un sens classique à ces inconvénients, en transposant ses attaques en un autre siècle : c'est la solution adoptée dans *Les Opinions de Jérôme Coignard*, solution qui ne satisfait pas, parce que, dominé par l'actualité, l'écrivain ne donne pas aux héros du roman une personnalité suffisante. Il a réussi dans *Le Puits de Sainte Claire* un équilibre qui ne pouvait être qu'éphémère entre l'attaque de l'ordre social et celle du catholicisme, qui englobe l'autre et lui donne une forme élaborée. En revanche, France a pu accepter et même accentuer le démantèlement du roman par la polémique : mais alors, c'est une caricature de la littérature qu'il se résout à donner dans *L'Île des Pingouins*, et ce parti ne peut être celui d'un romancier. Ou bien les réussites de France dans la littérature de combat proviennent de l'exiguïté de ses nouvelles, ou bien il fait pressentir la possibilité d'une forme nouvelle, qui est de l'ordre de l'essai plus que de l'ordre du roman. La partie de *l'Histoire Contemporaine* qui correspond à la grande période dreyfusienne laisse prévoir ce qu'aurait pu être une œuvre où les valeurs sont franchement inversées, et où la polémique informe personnages et intrigue. Mais cette œuvre, dont la réussite n'était possible à France que si son intelligence et sa sensibilité, qu'il trouvait généralement antinomiques, se réconciliaient dans l'action même, avorta en même temps que le premier enthousiasme suscité par l'Affaire. Quels que soient les mérites des romans de France où la lutte politique se donne libre cours, ils apparaissent plutôt comme une série de nouvelles ou de pamphlets isolément réussis que comme des ouvrages achevés, plutôt comme les fragments d'un essai que comme des romans autonomes. Au point de vue de la forme comme au point de vue de la pensée, c'est certainement son opposition au catholicisme qui a inspiré à France ses plus grandes réussites de littérature polémique, ainsi d'ailleurs que ses échecs les plus graves. Mais si on les considère comme des chroniques, les romans politiques, surtout lorsqu'ils sont restitués dans leur version première, ont le mérite certain de traduire les débats d'une « époque pathétique » à travers un esprit sensible et érudit.

Quant aux interventions que fit Anatole France en public, elles ont la valeur d'un témoignage de sincérité non négligeable, car France n'aimait pas la foule et savait qu'il parlait fort malaisément devant elle. C'est sans inclination qu'il entreprit de prononcer ses discours. Quelques-uns de ces discours ont aussi une valeur littéraire, parce que France y adapta pour un large public des idées qu'il exprimait dans ses œuvres d'une manière bien plus enveloppée. Mais France n'était point un orateur, et, lorsqu'il ne faisait pas appel à des notions auxquelles il tenait particulièrement, il adoptait volontiers des formules conventionnelles.

France n'était pas physiquement prédisposé à la lutte : ceux qui l'ont connu s'accordent à rapporter quelle était sa timidité devant le public, sa répulsion envers les dangers qu'il pouvait matériellement courir. Ce ne fut pas sans appréhension qu'il se prononça en faveur de Dreyfus, à une époque où les rares partisans du condamné étaient en butte aux menaces et parfois aux attentats. Cela même prouve à quel point il pouvait s'engager pour la cause de l'intelligence. Et l'intérêt de sa polémique est de pouvoir en quelque sorte servir d'exemple : France, formé sous le Second Empire, a vécu et lutté durant la plus grande partie de la Troisième République. Il a caractérisé une époque où l'écrivain pouvait combattre grâce à sa condition même d'écrivain. Sans doute, ses dispositions à contempler le monde avant d'y participer n'ont pas toujours contribué à rendre efficace sa polémique. Pour être partagé, l'enthousiasme doit souvent être plus aveugle, et la grande époque des luttes franciennes est certainement celle où France a réussi à unir polémique et propagande, à se donner tout entier à l'instant. En d'autres cas il a trop vivement fait sentir que la position à laquelle il s'arrêtait résultait d'un choix parmi plusieurs autres possibles ; parfois (et c'est le cas pour ses attaques contre symbolistes et naturalistes), le pressentiment de l'usure à laquelle sont voués les mouvements extrêmes lui a fait méconnaître leur puissance de renouvellement. Mais, tout en affaiblissant l'efficacité immédiate de sa polémique, France l'a fondée plus solidement que s'il s'était livré à une activité de pamphlétaire. Se ramenant, quelles que soient ses formes, au soutien de quelques principes intellectuels bien établis pour France, sa lutte a de la continuité et de la sûreté. France accompagnait d'ailleurs son goût pour la contemplation intellectuelle d'une faculté d'observation certaine. Ses jugements ont souvent été pleins de justesse ; il est mort croyant que le fascisme acquerrait une grande puissance et que la guerre durant laquelle il avait vécu ne serait point la dernière guerre.

Pourtant, si l'on peut maintenant juger son activité de polémiste comme caractéristique en bien des points d'une époque révolue, et si elle a été jugée comme telle dès la fin de la première guerre mondiale, c'est précisément à cause de la forme d'intelligence et de culture qui l'imprégnait. France a souvent combattu en s'appuyant sur des valeurs mal définies, héritage du romantisme. Par exemple, il n'a jamais exprimé clairement ce qu'il entendait par le mot de « peuple », qui revient souvent dans sa polémique, ou par celui de « justice », qu'il invoque volontiers sans lui donner d'autre sens que celui qu'il prend en des cas particuliers comme les affaires du Panama ou l'affaire Dreyfus. La raison, l'intelligence même, sur lesquelles France fondait ses luttes, ne sont pas des notions claires, et France les définit surtout par l'opposition à la métaphysique. Chez cet écrivain que l'on a souvent dit sceptique et classique, il y a un fond de lyrisme, un enthousiasme parfois vague. Il était pessimiste. Mais il a vécu la plus grande partie de sa vie dans une époque où la respiration était plus aisée qu'elle ne le fut après la guerre de 1914. Les principes y avaient une place plus large, même chez ceux, comme Anatole France, qui rejetaient les principes. Et surtout la notion étroitement classique de la culture n'y avait pas reçu de sérieuse atteinte. France était imprégné de cette culture ; il avait beau, avec son sens aigu de la relativité, comprendre et dire qu'elle était éphémère, il ne sentait pas profondément cette condamnation (et lorsqu'il la sentit à la fin de sa vie, il la conçut comme le signe que son œuvre désormais était close). Une grande part de la polémique fran-

cienne a sa source dans la culture gréco-latine, telle qu'on la comprenait vers 1870 : France y prend ses exemples, il en fait le symbole de la beauté, et s'il en a une notion très ouverte, il n'admet pas pourtant de valeurs autres que celles qu'elle implique. Il considère avec bienveillance, mais de loin, les autres civilisations. Il pense qu'il ne peut y avoir de salut en dehors d'elle pour le monde moderne. Aussi l'univers de sa lutte est-il encore contenu dans les limites de ce que Valéry appelait « la petite région européenne » : deux guerres mondiales ont mis cet univers en péril, tout particulièrement en ce qui concerne la politique.

ANNEXES

BIBLIOGRAPHIE DES POEMES ET ARTICLES CITES
DANS LE PREMIER CHAPITRE
POEMES POLITIQUES

ANNEXE I

BIBLIOGRAPHIE DES POEMES ET ARTICLES CITES DANS LE PREMIER CHAPITRE

(pour la bibliographie complète des œuvres d'Anatole France à cette époque, voir
A. Vandegans, *op. cit.*, pp. 347-356.)

POEMES.

Poèmes politiques :

Denys, tyran de Syracuse — *Gazette Rimée*, 20 mars 1867, pp. 28-30.

Les légions de Varus — *Gazette Rimée*, 20 juin 1867, pp. 75-78.

Un Sénateur Romain — *Paris Magazine*, 17 janvier 1869, p. 71.

La Mort d'un Juste — *Almanach de la Révolution pour 1870*, pp. 132-133.

Poèmes traitant de sujets religieux :

La légende de sainte Thais — *Chasseur Bibliographique*, mars 1867, pp. 80-87.

Dans une Eglise (repris sous le titre : « L'Adieu ») — *L'Artiste*, 1^{er} août 1869,
pp. 271-272.

La Part de Magdeleine — *Parnasse* de 1869 (paru en 1871), pp. 143-147.

Le Mauvais Ouvrier — *L'Artiste*, 1^{er} avril 1870, pp. 127-128.

ARTICLES.

Amateur d'Autographes.

1-16 avril 1868, pp. 109-111 : Revue Bibliographique. Le vrai Voltaire, l'homme et le penseur, par Ed. de Pompery. Elégies de la belle fille publiées par E. Courbet.

1-16 juillet 1868, p. 175 : Manifeste pour l'Encyclopédie de la Révolution (publiée par Anatole France et Xavier de Ricard).

pp. 203-204 : Bibliographie : les Tuileries en 1848, pub. par Lorédan Larchey.

1-16 août 1868, pp. 227-232 : Bibliographie. Gravures sur bois tirées des livres français du XV^e siècle. Album de reliures du XVI^e siècle. Les Emaux cloisonnés par Ph. Burty.

Novembre-décembre 1868, p. 314 : Documents inédits. La bibliothèque de Bilaud-Varenne à la Guyane (extrait de la *Gazette Bibliographique*).

pp. 331-332 : Chronique de l'Hiver. Les nouveaux noms des rues de Paris. Une fausse nouvelle.

1^{er} janvier 1869 ; pp. 12-13 : Bibliographie. Les Rabelais de Huet, par Th. Baudement.

1^{er} février 1869, pp. 42-44 : Bibliographie. Madame de Montespan et Louis XIV. Etude historique par M. Pierre Glément, membre de l'Institut.

1^{er} mars 1869, pp. 76-78 : Bibliographie. Le duc de Penthievre par Honoré Bonhomme.

16 mars 1869, pp. 90-94 : Bibliographie. De la statue et de la peinture, traités de Léon-Battista Alberti, traduits du latin en français par Claudius Popelin.

1^{er} avril 1869, pp. 108-110 : Bibliographie. Procès du chevalier de la Barre. Mémoire de M. Gaillard d'Etalonde présenté à S. M. Louis XVI et publié par F. Pouy.

16 avril 1869, pp. 123-125 : Bibliographie. Armand Eudel. Recueil de fragments historiques sur les derniers Valois — à propos d'une édition de Clément Marot chez Lemerre.

1-16 mai 1869, pp. 147-150 : Bibliographie. Voltaire à la Cour, par Gustave Desnoireterres.

Bibliophile Français.

Mai 1868, pp. 42-44 : Marie-Magdelaine (visite à la Sainte-Baume et à Saint Maximin, par G. d'Audiffret).

Mars 1870, pp. 237-266 : Le comte Henri de la Bédoyère.

Juin 1870, p. 123 : Les livres du Mois : Juvénal et ses Satires, par Aug. Widal, p. 123.

Chasseur Bibliographe.

Janvier 1867, pp. 22-24 : L'année théâtrale 1866 (Revue théâtrale).

Gazette Bibliographique.

20 juillet 1868 : La bibliothèque de Billaud-Varenne (1) à la Guyanne, pp. 162-163.

Rappel.

17 septembre 1869 : Variétés : les poètes.

(1) Repris dans l'*Almanach de la Révolution pour 1870*, pp. 142-144.

Gazette Rimée, 20 mars 1867

DENYS, TYRAN DE SYRACUSE.

Le tyran.

Je suis roi, fils de Zeus, car Zeus ayant reçu
Dans sa couche d'airain la Nuit aux sombres voiles
En son flanc mit mon germe. Ainsi je fus conçu
Avant que dans les cieux veillassent les étoiles.

Le Chœur.

Fils auguste de Zeus et de la sombre Nuit,
Ne pleure point des cieux l'obscurité première :
Nos yeux sont si bien clos que le soleil qui luit,
N'y pourrait pas glisser un trait de sa lumière.

Le tyran.

Sachez-le bien : je suis entre vous et les cieux,
Et je viens parmi vous, esclaves aux fronts pâles,
Afin que vous n'ayez que ma bouche et mes yeux ;
Et moi j'enfanterai seul entre tous vos mâles.

Le Chœur.

Et tu nous vois aussi, troupeau morne et tremblant,
Au poids de ton cothurne accoutumer nos nuques
La belle Liberté nous a tendu son flanc,
Et nous avons connu que nous étions eunuques.

Le tyran.

Si certains sont tentés de répandre, imprudents !
Le miel que sur leur langue a mis l'Abeille antique,
Qu'ils se coupent plutôt la langue avec leurs dents.
Pour que vous l'appreniez, voici ma politique.

Le Chœur.

Parle, et ne crains plus, roi, l'Abeille et son miel d'or :
Sur des lèvres sans voix l'Abeille est expirée ;
Son miel, trop fort pour nous, en paix suinte encor
Aux fentes des tombeaux sur la route sacrée.

Le tyran.

Oui, vous saurez ceci de moi, qu'une cité
Ne vaut pas tant pour l'or qui sort des lèvres sages
Que par le fer aigu que portent au côté
Ceux qui font dans le sang fleurir les nouveaux âges.

Le Chœur.

Je suis de ton avis, ô roi, me souvenant
Que l'an dernier, trois cents bonnes têtes civiques,
En vérité faisaient un effet surprenant
Sur les murs ennemis, mornes, au bout des piques.

Le tyran.

Et je vous dis ceci : quand sous le hêtre épais,
Assis pour vous juger, je tiendrai la balance,
J'ordonne que vous tous me regardiez en paix
Au plateau des amis jeter mon fer de lance.

Le Chœur.

Devant ta chaise d'or nous nous tiendrons soumis,
Roi, nous haïssons tous les balances égales,
Mais au plateau penchant, étant de tes amis,
Nous mettrons jusqu'aux clous qui tiennent nos sandales.

Le tyran.

Or, ceux que d'entre vous le plus j'honorerai,
Porteront à genoux à mes blanches cavales,
De l'avoine dorée, et je leur permettrai
De prendre les troupeaux des peuplades rivales.

Le Chœur.

Nous briguons tous l'honneur d'apporter à genoux
Une avoine dorée à tes cavales blanches,
O roi ; puis, pour ton lit, nous engraissons chez nous
Nos femmes aux grands yeux, nos sœurs aux belles hanches.

Le tyran.

C'est bien, mais pour rançon, ô dormante cité,
Du marbre de tes dieux et du sang de tes sages ;
Pour rançon de ta gloire et de ta liberté,
Quel est donc le trésor que de moi tu présages ?

Le Chœur.

La volupté qui donne et parfume la mort,
Les spasmes énervants des amours infécondes ;
Et, pour farder nos fronts que blémit le remords,
La lie âcre du vin et des bouches immondes.

LES LEGIONS DE VARUS

Auguste regardait pensif couler le Tibre ;
Il songeait aux Germains : ce peuple pur et libre
L'étonnait ; ces gens-là lui causaient quelque effroi :
Ils avaient de grands cœurs et n'avaient point de roi.
César trouvait mauvais qu'ils pussent se permettre
D'être fiers, et de vivre insolemment sans maître.
Puis le bon César prit pitié de leur erreur
Au point de leur vouloir donner un empereur.
Il crut d'un bon effet qu'aussi l'aigle romaine
Se promenât un peu par la forêt germaine :
Il n'est tel que son vol pour éblouir les sots ;
Puis, l'or des chefs germains lui viendrait par boisseaux.
On s'ennuyait ; la guerre était utile en somme :
On n'avait pas d'un an illuminé dans Rome.

Auguste se souvint d'un homme de talent ;
Varus s'était montré proconsul excellent ;
Maigre il était entré dans une place grasse,
Et s'en était allé gras d'une maigre place.
Donc Varus, que César aimait pour ses travaux,
Ayant trois légions, trois ailes de chevaux,
Et pour arrière-garde ayant quatre cohortes,
De l'Empire romain les troupes les plus fortes,
Mena ces braves gens à travers les forêts,
Le front dans les taillis, les pieds dans les marais.
Alors la forêt mère, inviolée et sainte,
Etreignit les Romains dans son horrible enceinte,
Les fit choir dans des trous, leur déroba les cieux ;
Chaque arbre avait des doigts et leur crevait les yeux.
Les soldats abattaient ces arbres pleins de haines
Et les chevaux, oyant gémir l'âme des chênes,
Se jetaient effarés dans la nuit des halliers,
Et, contre les troncs durs, brisaient leurs cavaliers.
Des flèches cependant venaient, inattendues,
Aux arbres ébranlés, clouer les chairs tordues ;
Et les soldats mouraient la javeline aux mains.

Hermann était debout au milieu des Germains ;
Le chef dormant s'était relevé pour leur cause,
Hermann, gloire sans nom ! Hermann, l'homme, la chose
De l'antique patrie et de la liberté,
Toujours beau, toujours jeune et toujours indompté !

Le chef blond était là, dans sa force éternelle ;
 Pieuse, le gardait la forêt maternelle.
 Le chef au pavois rouge, autour du bois hurlant,
 Serrait un long cordon de Germains au corps blanc ;
 Et, trois jours et trois nuits, la sainte Walkyrie,
 Sur ces bois pleins de sang, fit planer sa furie :
 Son œil bleu souriait — et ses neigeuses mains
 Tranchèrent le jarret aux enfants des Romains.
 Lorsque le courrier vint, poudreux, dire l'armée
 De l'empire romain dormant sous la ramée,
 L'Empereur en conçut de si fortes douleurs
 Qu'il ôta de son front sa couronne de fleurs,
 Et renvoya la foule au milieu d'une fête ;
 Aux tapis de son lit il se cogna la tête,
 En s'écriant : « Varus, rends-moi mes légions ! ».
 Bien quitte alors envers les expiations,
 Il allait s'endormir, quand, pleurante et meurtrie,
 Devant ses yeux mal clos, se dressa la Patrie.

« César, rends-moi mes fils, lui dit-elle ; assassin,
 Rends-moi, rends-moi ma chair et le lait de mon sein !
 César, trois fois sacré, toi qui m'as violée,
 Et qui m'as enchaînée et qui m'a mutilée,
 Oui, la chair et le sang de mes plus beaux guerriers,
 N'est vraiment qu'un fumier à verdier tes lauriers :
 A leur cime, une sève épouvantable monte,
 Hélas ! et fait fleurir ma misère et ma honte.
 Et je n'ai plus mes fils, ceux qui dans mes beaux jours
 Me couronnaient d'épis, me couronnaient de tours.
 Rends-moi mes légions, ma force et ma couronne,
 Et dors sous tes lauriers, car leur ombre empoisonne !
 Autrefois, quand, aux jours de ma fécondité,
 J'enfantais dans la gloire et dans la liberté,
 Je riais à mes fils morts pour la cause sainte,
 Tombés en appelant ceux dont j'étais enceinte :
 Leurs frères étaient prêts, et mon œil radieux
 Les suivait citoyens, les perdait demi-dieux.
 Je sentais des guerriers frémir dans mes entrailles,
 Et mon lait refaisait du sang pour les batailles...
 Mais comme la lionne, en sa captivité,
 Je fais tout mon orgueil de ma stérilité.
 César ! vois mes beautés maternelles flétries ;
 Vois pendre tristement mes mamelles taries.
 Sur les fruits de ton viol mes flancs se sont fermés ;
 Je ne veux pas des fils que ton sang a formés.
 Rends-moi mes légions, ces dernières reliques
 De la force romaine et des vertus publiques !
 César ! rends-moi leur sang précieux et sacré ;
 Rends-moi mes légions !... mais non, non ; je croirai
 Le ciel assez clément et toi-même assez juste,
 Si seulement tu veux, divin César-Auguste,
 De tout ce sang glacé que les lunes du nord
 Boivent, de tant de chairs que la dent des loups mord,
 Me rendre ce qu'il faut de nerfs, de chair et d'âme,
 Pour tirer de ton cou tordu ton souffle infâme ! »

Ainsi, sur l'empereur roulant ses yeux ardents,
Hurle la Louve, avec des grincements de dents.
Puis Auguste entendit des murmures funèbres
Tout remplis de son nom monter dans les ténèbres
Formidables, et vit, par le ciel entr'ouvert,
Des soldats défiler, blancs sous leur bronze vert ;
Et Varus, qui menait la troupe pâle et lente,
Leur montrait le César de sa droite sanglante.
César ferma les yeux et sentit, tout tremblant,
Ses lauriers d'or glacer son front humide et blanc.
Tendant ses maigres bras au ciel de Germanie,
Il cria, blême, avec un râle d'agonie :
« Varus ! garde la troupe intrépide qui dort !
Garde mes légions, ô ma complice ! ô Mort ! »

Paris-Magazine. 17 janvier 1869.

UN SENATEUR ROMAIN

César, sur le pavé d'une salle déserte,
Git, drapé dans sa toge et dans sa majesté.
Le bronze de Pompée avec sa lèvre verte,
A ce cadavre blanc sourit ensanglanté.

L'âme qui vient de fuir par une route ouverte
Sous le fer de Brutus et de la Liberté,
Triste, voltige autour de la dépouille inerte
Où l'indulgente mort mit sa pâle beauté.

Et sur le marbre nu des bancs, tout seul au centre,
Des mouvements égaux de son énorme ventre
Rythmant ses ronflements, dort un vieux sénateur.

Le silence l'éveille, et, l'œil trouble, il s'écrie
D'un ton rauque, à travers l'horreur de la curie :
« Je vote la couronne à César dictateur ».

Almanach de la Révolution pour 1870.

publié par J. Claretie, avec le concours de MM. Jules Michelet, Louis Blanc,
L. Combes, Anatole France...

P. 132-133. LA MORT D'UN JUSTE.

Lorsque Billaud-Varenne injurié, proscrit,
Malade à Saint-Domingue, impassible, comprit
Que l'heure était venue où son âme plus pure
S'allait dissoudre au sein de la bonne nature,
Il voulut exhaler dans l'air libre des monts
Ce qui restait de souffle en ses larges poumons.
Quand on lui demanda de qui, sur la montagne,
Il voulait habiter la maison de campagne :
« Je veux finir tout seul et suffire à ma mort,
Dit-il, que la nature ait le soin de mon sort ;
Il serait trop amer à ma fierté farouche,
Que le dernier soupir envolé de ma bouche
Heurtât son large essor contre un toit emprunté ;
Je veux, sous le ciel nu, mourir en liberté :
Le vent de la montagne emportera ma vie ! »
Ainsi, dans sa cabane, il disait son envie.
Deux ânes allongeaient leurs naseaux sur le seuil :
On mit l'homme sur l'un, sur l'autre son fauteuil,
Et le vieillard partit pour mourir. Deux négresses,
Dont l'amour avait mis quelques sombres caresses
Autour du front blanchi du conventionnel,
Sans comprendre, suivaient son départ éternel.
L'âne qui conduisait ses visions dernières,
Gravissait durement les Mornes-Charbonnières,
Et, le poitrail dans l'herbe, avançait d'un pas lent
En fermant ses gros yeux, dans le couchant sanglant.
Jusqu'au bout du sentier qu'il avait voulu suivre,
Le vieillard s'efforça de gravir et de vivre,
Puis se tint un moment debout sous les cieux clairs
Embrassa l'horizon d'un regard plein d'éclairs,
Et s'assit calme, exempt de crainte et d'espérance
Dans le large fauteuil qui lui venait de France.
Et l'âme de Billaud-Varenne s'exhala
En grondant l'entretien d'Eucrate et de Sylla.

Poème attribué à Anatole France.

7 JANVIER 1870 ; VOGUE PARISIENNE. NAPOLEON III

*« Les changements d'Etats que veut l'ordre céleste
Ne coûtent point de sang, n'ont rien qui soit funeste. »*

La tranquille pâleur de son front est trempée
De lumière. On croit voir l'âme luire en dessous ;
Et ses yeux ont l'azur du ciel et de l'épée,
Ses yeux magnétiques et doux.

Sous l'ombrage touffu de la moustache blonde
La lèvre clôt ses coins impénétrablement
Le menton est empreint de volonté profonde
De rêve et de recueillement.

Il s'assied, et ses mains sont froides dans leur gloire ;
Leurs doigts, 'dominateurs superbes des hasards,
Sont beaux à caresser les deux aigles d'ivoire
Du trône massif des Césars.

Il va, tranquille et fort comme Dieu qui le pousse,
Les deux pieds sur le roc et le front plein de ciel.
Pacificque soldat, il a la force douce
D'un moteur providentiel.

Ses moyens sont profonds comme les destinées,
Et son intelligence a l'éclat de la foi :
Il redescend vers nous les cimes étonnées
Avec les Tables de la Loi.

Esprit harmonieux, il règle l'harmonie ;
C'est pour tout conserver qu'il sut tout retenir.
La France qui pensa quinze ans par son génie,
Regarde calme l'avenir.

Belle comme la paix, son âme la fit naître,
Et la paix a grandi ferme, libre d'effrois
A sa vigueur sereine, on peut la reconnaître
Fille de Napoléon III !

France.

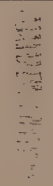
TABLEAUX CORRESPONDANT AU CHAPITRE V
(FRANCE CONTRE LES SYMBOLISTES, LES DECADENTS ET
LES NATURALISTES)
FRANCE ET LES SYMBOLISTES ET DECADENTS — 1875-89
U. I. = *UNIVERS ILLUSTRÉ*.
LES ARTICLES NON REPRIS SONT MARQUÉS +

Événements marquants du symbolisme	France	Autres critiques
6 août 1875 : <i>Le Parnasse contemporain</i> <i>raïn</i>	Juillet 1875 : 1 ^{re} « Affaire du <i>Parnasse</i> »	
		1876 : Bonnières à France, contre L. de Lisle
	29 janvier 1879, <i>Temps</i> : sur L. de Lisle + 24 juillet 1879, <i>Globe</i> : sur Baudelaire +	Janvier 1879 : L. de Lisle contre France
	1881 : introduction à <i>Dorci</i> (sur Baudelaire)	

Événements marquants du symbolisme	France	Autres critiques
	1883, 22 décembre, <i>U. I.</i> : le mysticisme dans l'art (contre Zola) +	
avril 1884 : <i>les Poètes Maudits. A. Rebours</i>	19 janvier 1884, <i>U. I.</i> : « l'étrange et charmant M. Mallarmé » +	
La génération de 1885, Barrès sur Verlaine des <i>Taches d'Encre</i> Laforque : <i>les Complaintes</i> Beauclair et Vicaire : <i>les Délirantes</i> <i>ces d'Adoré Floupette</i> 11 août : le XIXe siècle, Moréas contre Bourde Année décisive, qui affirme le « mal fin de siècle » (voir <i>Essais de psychologie contemporaine</i>). Mais il n'y a pas encore conscience d'école chez les décadents et symbolistes.	11 juillet, <i>U. I.</i> : contre les décadents + 5 septembre, <i>U. I.</i> : la « Ptyx » de Mallarmé +	17 mai : <i>Gil Blas</i> , P. Arène 19 juillet : <i>Justice</i> , Sutter Laumann 6 août : <i>Temps</i> , P. Bourde Septembre et octobre : Injures du <i>Figaro</i> et de la <i>France</i> <i>libre</i> contre les décadents
Janvier 1886 : Sonnets à Wagner, <i>Revue Wagnérienne</i> : Mallarmé, Verlaine, Ghil, Morice... Mars. Fondation de la <i>Pléiade</i> . Constitution du groupe Mallarmé. Avril : Dans la <i>Vogue</i> (Kahn et L. d'Orfer), enquête sur la poésie. <i>Les Illuminations</i> de Rimbaud Avril-mai : le <i>Tibé chez Miranda</i> Baju : le <i>Décadent</i>	6 mars, <i>U. I.</i> : la langue française est torturée +	

Événements marquants du symbolisme	France	Autres critiques
<p>Août 1886 : <i>Traité du Verbe</i>, de Ghil <i>Avant-Dire</i>, de Mallarmé 18 septembre, <i>Figaro</i> : « Un manifeste littéraire », de Moréas. 27 septembre : Lettre de Moréas à France 1^{er} octobre : Ghil fonde la <i>Décadence</i> 7 octobre : fondation du <i>Symboliste</i> (Kahn, Moréas)</p>	<p>26 septembre, <i>Temps</i> + 2 octobre, <i>U. I.</i> : contre les décadents + 23 octobre, <i>U. I.</i> : contre Bajou et Ghil + 24 octobre, <i>Temps</i> : sur Rimbaud, Louise Michel et les décadents + 30 octobre, <i>U. I.</i> : Dubus, les décadents, Louise Michel +</p>	<p>France, 1^{er} septembre : Sarcey contre les manifestes <i>Justice</i>, 13 septembre : Sutter-Laumann 20 septembre, <i>Justice</i> : Sutter-Laumann 6 octobre : A. Vallette, <i>Mercur de France</i>, favorable à la poésie symboliste</p>
<p>7 janvier 1887 : Ghil, <i>Écrits pour l'Art</i> Seconde édition du <i>Traité du Verbe</i> (théorie de l'instrumentation) Février : Ghil, <i>Le Geste ingénu</i> Juin : <i>Les Palais Nomades</i>, de Gustave Kahn</p>	<p>La grande lutte contre Zola 27 mars, <i>Temps</i> : Leconte de Lisle 9 octobre, <i>Temps</i> : (« La terre et la langue »)</p>	<p>1^{er} avril : L. de Lisle à l'Académie</p>
<p>Début de 1888 : La direction de la <i>Revue Indépendante</i> est donnée à Kahn</p>	<p>Préface au <i>Traité Élémentaire de science occulte</i> 24 mars, <i>U. I.</i> : sur Verlaine et Mallarmé + 5 août, 19 août, 2 septembre, <i>Temps</i> : réponse à l'<i>Enquête</i> de Ch. Morice, et « Anthologie »</p>	<p>7 janvier : J. Lemaitre, <i>Revue Bleue</i>, sur Verlaine et les poètes symbolistes et décadents</p>

Événements marquants du symbolisme	France	Autres critiques
<p>J. Plowert (Paul Adam) <i>Petit Glossaire</i></p>	<p>8 septembre, <i>U. I.</i> : sur la poésie décadente +</p> <p>16 septembre, <i>Temps</i> : sur la poésie</p> <p>27 octobre, <i>Temps</i> : « la langue décadente », +</p> <p>4 novembre, <i>Temps</i> : « Nicolas » +</p> <p>17 novembre, <i>U. I.</i> : sur Bajou et Vanor +</p> <p>30 décembre, <i>Temps</i> : sur naturalisme et mysticisme +</p>	<p>1^{er} novembre, <i>R 2 M</i> : Brunetière, « Symbolistes et décadents »</p>
<p>1889. Ch. Vanor : <i>L'Art Symboliste</i> Ch. Morice : <i>La littérature de tout à l'heure</i></p> <p>Avril-mai : <i>Revue Indépendante</i>, la doctrine de Ghil</p>	<p>27 janvier, <i>Temps</i> : bilan du Parnasse +</p> <p>14 avril, <i>Temps</i> : « Baudelaire »</p> <p>12 mai, <i>Temps</i> : « Symbolistes » +</p> <p>9 juin, <i>Temps</i> : sur les symbolistes +</p>	<p>1^{er} juin 1887, voir <i>R 2 M</i> : Brunetière contre Baudelaire</p>

Événements marquants du naturalisme	France	Autres critiques
1866 : <i>Tb. Raquin</i> 1867 : <i>Manette Salomon</i> 1869 : <i>Madame Gervaisais</i> 1871 : début des <i>Rougon-Macquart</i> <i>La Curée</i> 1873 : <i>Le Ventre de Paris</i> 1874 : <i>La Conquête de Plassans</i>		
1875 : <i>La Faure de l'abbé Mouret</i> 27 novembre : lettre de Goncourt	24 novembre, <i>Temps</i> : « Edmond et Jules de Goncourt » (concerne aussi Zola) +	1 ^{er} avril, <i>R 2 M</i> : « Le roman réaliste contemporain »
1876, juillet-octobre : <i>l'Assommoir</i> en feuilleton dans la <i>République des Lettres</i>	18 avril, <i>Temps</i> : « La nature dans les romans de G. Sand » + France écrit « Térance », <i>République</i> <i>des Lettres</i> , 23 juillet	19 avril : Taine à France contre le natura- lisme
	27 juin 1877, <i>Temps</i> : « M. Emile Zola » +	
1878 : début des dimanches de Médan		

Événements marquants du naturalisme	France	Autres critiques
	23 octobre 1879, <i>Globe</i> : sur Zola +	
1880 : <i>Les Soirées de Médan</i> (Zola, Huysmans, Maupassant, Hennique, Alexis, Céard) <i>Le Roman Expérimental</i> <i>Nana</i>		15 février, <i>R 2 M</i> : « Le Roman Expérimental », Brunetière
1881 : <i>Documents littéraires, études et portraits</i> , de Zola. Article contre France, repris du <i>Messageur</i> de l'Europe, 1876		15 septembre, <i>R 2 M</i> : « Les origines du roman naturaliste », Brunetière
1882 : <i>Pot-Bouille</i>	Préface aux <i>Désirs de Jean Servien</i> , éd. Lemerre. (Contre Zola)	
1883 : <i>Au Bonheur des Dames</i>	31 mars +, 22 décembre +, <i>U. I.</i> : contre Zola	
1884	26 avril +, 23 août +, 27 décembre +, <i>U. I.</i> : contre le naturalisme	1 ^{er} août, <i>R 2 M</i> : « Les petits naturalistes », Brunetière

Événements marquants du naturalisme	France	Autres critiques
<p>1886</p>	<p>30 janvier : lettre à Zola, pour demander sa collaboration mai : attaque Zola dans les <i>Lettres et les Arts</i></p>	
<p>1887</p> <p>28 mai : début de la publication de <i>La Terre</i>, dans le <i>Gil Blas</i> 18 août, <i>Figaro</i> : Manifeste des Cinq 19 août, <i>Gil Blas</i> : interview de Zola</p>	<p>5 février, <i>U. I.</i> : contre Zola + 6 février, <i>Temps</i> : sur le roman 15 mai, <i>Temps</i> : sur le roman +</p> <p>28 août, <i>Temps</i> : <i>la Terre</i></p> <p>4 septembre, <i>Temps</i> : « A propos de <i>la Terre</i> de M. Zola. En partie + 10 septembre, <i>U. I.</i> : sur les Cinq et <i>La Terre</i> +</p>	<p>Juin : articles contre <i>La Terre</i> : <i>Gazette de France</i>, <i>Livre</i>, <i>National</i> 3 août : Deschaumes, dans <i>Le National</i>, contre le naturalisme Sarcey, 23 août : <i>Petit Marseillais</i> — Bauer, <i>Réveil</i> — Lepelletier, 22 août, <i>Echo de Paris</i> et 23 août (contre les procédés des Cinq, et contre <i>La Terre</i>) 31 août : Deschaumes, dans le <i>National</i>, raille l'optimisme de France 1^{er} septembre, <i>R. 2 M.</i> : « La banqueroute du naturalisme », Brunetière 21 septembre : Mirbeau, <i>Gaulois</i>, blâme Zola</p>
<p>1888 : <i>Le Rêve</i></p>	<p>21 octobre, <i>Temps</i> : « <i>Le Rêve</i>, par Emile Zola » 4 novembre, <i>Temps</i> : « Nicolas » +</p>	

BIBLIOGRAPHIE

Les pages des œuvres de France citées dans cet ouvrage correspondent aux éditions originales suivantes :

- Poèmes Dorés*, Lemerre, avril 1873.
Livre du Bibliophile, Lemerre, 1874 (sans nom d'auteur).
Noces Corinthiennes, Lemerre, janvier 1876.
Jocaste et Le Chat Maigre, Calmann-Lévy, janvier 1879.
Crime de Sylvestre Bonnard, CL, avril 1879.
Désirs de Jean Servien, Lemerre, avril 1882.
Abeille, Charavay, février 1883.
Livre de mon Ami, CL, mars 1885.
Balthasar, CL, avril 1889.
Tbaïs, CL, 1891 [octobre 1890].
Etui de Nacre, CL, septembre 1892.
Vie Littéraire : quatre tomes, parus en 1888 (I), 1889 (II), 1891 (III), 1892 (IV), CL.
Rôtisserie de la Reine Pédauque, CL, mars 1893.
Opinions de Jérôme Coignard, CL, octobre 1893.
Lys Rouge, CL, juillet 1894.
Jardin d'Epicure, CL, novembre 1894.
Puits de Sainte Claire, CL, février 1895.
Orme du Mail, CL, janvier 1897.
Mannequin d'Osier, CL, septembre 1897.
Anneau d'Améthyste, CL, février 1899.
Pierre Nozière, Lemerre, juin 1899.
Clio, CL, 1900, [novembre 1899].
Monsieur Bergeret à Paris, CL, février 1901.
Opinions Sociales, Bellais, septembre 1902.
Histoire Comique, CL, 1903.
Crainquebille, Putois, Riquet et plusieurs autres récits profitables, CL, 1904. (*L'Afaire Crainquebille* a d'abord paru chez Pelletan en 1901, puis *Crainquebille*, édition complète, en octobre 1902, aux *Cahiers de la Quinzaine*).
Sur la Pierre Blanche, CL, février 1905.
Vers les Temps Meilleurs, Pelletan, juillet 1906.
Vie de Jeanne d'Arc, CL, février et mars 1908.
Ile des Pingouins, CL, octobre 1908.
Contes de Jacques Tournebroke, CL, 1908.
Les Sept Femmes de la Barbe-Bleue, CL, 1909.
L'Uruguay et ses progrès, Montevideo, 1909.
Les Dieux ont Soif, CL, juin 1912.
Révolte des Anges, CL, mars 1914.

Sur la Voie Glorieuse, Champion, 1915.

Ce que disent nos Morts, Helleu, 1916.

Le Petit Pierre, CL, janvier 1919.

La Vie en Fleur, CL, juillet 1922.

Le Discours de réception à l'Académie Française a paru chez Firmin-Didot, 1896.

Le Discours aux Etudiants, chez Pelletan, 1910.

Le Discours sur Paul-Louis Courier (les Amis de la liberté, 1925), et les *Autels de la Peur* (Paris, 1926), ont fait l'objet d'éditions à tirage trop limité pour pouvoir être considérées comme usuelles. Ils sont cités d'après l'édition des journaux.

La bibliographie des œuvres d'Anatole France a paru dans la *Bibliographie* de Talvart et Place, 1937, tome VI (pp. 139-209, y compris la bibliographie des ouvrages et articles concernant Anatole France). Bien que donnant l'indication des éditions préoriginales, cette bibliographie, étant donné son cadre restreint, ne peut préciser les articles des journaux qui, par rapport à l'édition en volume, contiennent des variantes, ou les articles qui ont disparu de l'édition en volume. Les *Œuvres Complètes* d'Anatole France contiennent plusieurs précisions à ce sujet (édition entreprise par Léon Carias ; 25 tomes parus de 1925 à 1935). Les variantes qui intéressent l'activité polémique d'Anatole France sont indiquées au fur et à mesure dans le présent ouvrage.

La nomenclature des articles du *Temps* qui n'ont pas été recueillis dans les quatre tomes de la *Vie Littéraire* se trouve dans Talvart et Place, pp. 170-173. Jacques Suffel a fait paraître en 1949 un cinquième tome de la *Vie Littéraire* qui contient trente-cinq de ces articles.

Les discours de France et ses articles de combat ont été édités par Claude Aveline dans *Trente Ans de Vie Sociale* (Emile-Paul ; tome I, 1897-1904, 1949 ; tome II, 1905-1908, 1953). La suite de la publication sera assurée par madame Henriette Psichari.

La mention « article non repris » désigne les articles qui n'ont pas été jusqu'à présent recueillis en volume. Plusieurs de ces articles ont été partiellement cités dans les ouvrages, cités par ailleurs, de Ch. Braibant, H. Mondor, J. Suffel et les articles de M. Kahn sur « Anatole France et Zola » de Jean Levaillant sur « Les aspects de la création littéraire chez Anatole France », ainsi que dans la thèse de A. Vandegans pour ce qui concerne les débuts d'Anatole France, et dans l'ouvrage de J. Lethève *Impressionnistes et symbolistes devant la presse*, 1959.

Parmi les manuscrits d'Anatole France déposés à la bibliothèque Nationale, les uns (provenant essentiellement du legs de madame de Caillavet, de la vente Rich-tenberger et du fonds Seymour de Ricci) sont classés aux Nouvelles Acquisitions Françaises. Les autres, appartenant au fonds Jacques Lion, sont en cours de classement.

La correspondance d'Anatole France comporte en premier lieu des lettres manuscrites de France déposées à la Bibliothèque Nationale dans le fonds J. Lion, formant sept volumes désignés ici par l'indication : tome I à VII. D'autres lettres manuscrites sont classées dans les « Nouvelles acquisitions françaises », dans les correspondances Zola, Havet, etc. Les lettres de France à sa fille Suzanne sont en possession de M. Lucien Psichari. Les lettres de France à Paul Grunebaum-Ballin sont conservées par celui-ci.

Des érudits franciens à l'autorité incontestable ont pris copie d'autres lettres de France : Jacques Lion (copies dactylographiées déposées à la B. N., désignées ici par l'indication : « Copie Lion »), et Jacques Suffel (copies désignées par l'indication : « Communiqué par M. Suffel »).

Les lettres envoyées à France ont été recueillies en très grand nombre par Jacques Lion. Elles sont déposées à la B. N. et leur classement est provisoire (désignées ici par l'indication : BN). D'autres lettres manuscrites sont conservées à la Béchellerie (Saint-Cyr-sur-Loire) par Lucien Psichari. Des copies de lettres envoyées à France sont en la possession de Jacques Suffel.

Un recueil d'articles de France ou consacrés à France, de copies de lettres, de catalogues de vente, avait été entrepris par Jacques Lion, disparu en déportation avant d'avoir pu achever ce travail. Les volumes, classés par années de 1886 à 1939, sont déposés à la Bibliothèque Nationale (Périodiques), et désignés sous le titre de *Franciana*.

INVENTAIRE DES MANUSCRITS DU FONDS LION.

- 200 : *Les Dieux ont Soif.*
- 201 : *La Révolte des Anges.*
- 202 : Pages autographes de la *Rôtisserie.*
- 203 : *Madame de La Sablière.*
- 204 : Fragments de l'*Histoire Contemporaine.*
- 205 : *La rentrée des classes — le petit Pierre Nozière en huitième.*
- 206 : *Souvenirs du petit Pierre Nozière.*
- 207 : *Le Petit Pierre.*
- 208 : *Le Petit Pierre, épreuves.*
- 209 : *La Vie en Fleur.*
- 210 : *P. P. Proudhon.*
- 211 et 212 : Notes relatives à la *Vie de Jeanne d'Arc.*
- 213 : *Sur la Pierre Blanche.*
- 214 : Courrier de Paris (*Univers Illustré*, 5 septembre, 14 et 28 novembre, 12 décembre 1891, 23 janvier, 20 février 1892).
- 215 : Copie de l'*Univers Illustré.*
- 216 : *Le Café Procope.*
- 217 : *Romantisme.*
- 218 : Manuscrit d'un article de l'*Univers Illustré* (« La Tarasque »).
- 219 : *Victor Mainvielle.*
- 220 : *Divers*, I, II, III.
- 221 : Préface aux *Heures Latines.*
- 222 : Préface à *Sages et Poètes d'Asie.*
- 223 : Préface aux *Chroniques Parisiennes* de Julie Lavergne (Préface non publiée).
- 224 : *Au banquet Zola*, 1913.
- 225 : *Hommage à Jean Jaurès.*
- 226 : Articles consacrés à Jaurès (manuscrits autographes).
- 227 : *A la Good Will Delegation.*
- 228 : Télégramme au *Daily Mail*, 26 juin 1913.
- 229 : Lettre à *Floréal.*
- 230 : Page autographe.
- 231 : « Athéna ».
- 232 : « L'orthographe ».
- 233 : « Le spiritisme » (paru dans l'*Univers Illustré*).
- 234 : *Discours* prononcé au dîner Molière, 9 janvier 1896.
- 235 : Manuscrit autographe du *Discours* aux Instituteurs.
- 236 : « Debout pour la dernière guerre ».
- 237 : Manuscrits autographes, datant de la période de la guerre.
- 238 : Brouillon de la lettre à Barthou.
- 239 : Dossier de notes autographes sur Paris.
- 240 : Pages autographes.
- 241 : 44 feuillets concernant les discours prononcés en Amérique du Sud.
- 242 : *Discours* au mariage Souriau-Dell.
- 243 : Inventaire des dessins, miniatures, sculptures.

- 244 : Inventaire de la vaisselle, des émaux.
245 : Deux carnets d'adresses.
246 : Collection de la *Gazette Rimée*, 20 février, 20 juin 1867. (En tête des *Légions de Varus*, la mention, de la main d'Anatole France : « Mon cher Couët, ce sont là de très mauvais vers ».)
247 : Compte-rendu de l'inauguration d'une plaque quai Malaquais.
Conférence de Barthou sur France.
Enquête de Jules Huret, première version, avec additions et corrections de la main d'Anatole France.

Ce catalogue porte des numéros provisoires. Le classement des manuscrits est en cours.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages et articles portant sur Anatole France ou son œuvre, qui ont été utilisés pour cette étude. (Voir la *bibliographie* Talvart et Place, loc. cit., pour une bibliographie plus complète jusqu'en 1937.)

Principaux ouvrages utilisés pour l'étude du temps (il faut y joindre les collections des journaux dans lesquels écrivait France, *Univers Illustré*, *Temps*, *Echo de Paris*, *Figaro*, *Gil Blas*, qui ont été entièrement parcourues pour les années durant lesquelles France y collaborait et ont été la principale source d'informations.)

Comme il s'agissait d'une étude avant tout littéraire de la polémique dans l'œuvre d'Anatole France, les positions fondamentales de ce dernier n'ont pas été mises en question. Les discuter aurait entraîné à des développements considérables et hors de propos. Toutes les fois qu'il était nécessaire de donner un éclairage à l'histoire, c'est l'éclairage francien qui a été accepté : ainsi, la thèse des dreyfussistes est exposée dans le chapitre portant sur l'Affaire Dreyfus. Cette bibliographie contient des titres d'ouvrages exposant une thèse contraire à celle de France, en ce qui concerne l'affaire Dreyfus, la Séparation des Eglises et de l'Etat, les affaires coloniales, la guerre de 1914-18, la politique générale.

- AFFAIRE DREYFUS. — *Le procès Zola. Compte-rendu sténographique in-extenso*. 1898, tome II, pp. 182-183.
- AGATHON (H. Massis et A. de Tarde). — *Les jeunes gens d'aujourd'hui*. Paris 1913 — X — 291 p.
- A. ANTONIU. — *Anatole FRANCE critique littéraire*. Paris 1929. XVIII — 288 p.
- G. APOLLINAIRE. — *Mercur de France*, juillet 1904 — « L'exil de la volupté — un roman sur Thais en 1611 », tome LI, p. 105.
- H. d'ARBOIS de JUBAINVILLE. — *Cours de littérature celtique 1883-1899*, Paris, 8 volumes.
Tome I : *Introduction à l'étude de la littérature celtique*.
- M. ARNAUD. — *Nouvelle Revue Française*, 15 novembre 1908, pp. 1-13.
« Jeanne d'Arc et les Pingouins ».
- F. A. AULARD. — *Revue de France*, 1924 — LXXVII — pp. 129-133.
« Anatole France historien ».
- F. A. AULARD. — *Polémique et histoire*. Paris 1904 — IV — 399 p.
- A. AUTIN. — *Le Disciple de Paul Bourget*. Paris 1930 — 145 p.
- Cl. AVELINE et A. BOURDELLE. — *Trente journées de grand travail* — Anatole France, pp. 285-316 — Paris, 1924.
- Cl. AVELINE. — *Conférence au groupe Savoir* — *Conférence 13*, 1937-1938.
« Anatole France révolutionnaire » — 12 p.
- Cl. AVELINE. — *Lettres Françaises*, 1944, n° 33.
« Anatole France sous l'occupation ».
Université des Annales, avril 1954, pp. 26-41.
« Le Lys Rouge, d'Anatole France ».
- H. AVENEL. — *Histoire de la presse française depuis 1789 jusqu'à nos jours*. Paris 1900 — 885 p.
- H. AVENEL. — *La Presse française au XX^e siècle*. Paris 1901 — XX — 631 p.
- P. AYROLLES. — *Etudes*, 20 avril 1909, pp. 229-255.
« La prétendue vie de Jeanne d'Arc de M. Anatole France ».
- P. AYROLLES. — *La prétendue vie de Jeanne d'Arc de M. Anatole France, monument de cynisme sectaire*. Lyon 1909, 192 p.
- J. BAINVILLE. — *Au seuil du siècle*. Paris 1929, 289 p.
- Maurice BARRES. — *Anatole France*. Paris 1883, 31 p. (extrait de la *Jeune France*. 1^{er} février 1883 — pp. 589-610).
- Maurice BARRES. — *Scènes et doctrines du nationalisme* — Paris 1902 — 2 volumes.
- Maurice BARRES. — *Roman de l'énergie nationale* — tome III : *Leurs Figures*, Paris 1902. 311 p.
- Maurice BARRES. — *Echo de Paris*, 28 février 1910. « Une Jeanne d'Arc de 1910 ».
- Maurice BARRES. — *La grande pitié des églises de France*. Paris 1914. — III — 419 p.
- Maurice BARRES. — *Mes cahiers*. I-XI, Paris 1929-1938.
- Louis BARTHOU. — *Revue de Paris*, 15 décembre 1923, pp. 721-727.
« Autour de dix vers d'André Chénier... qui sont d'Anatole France ».
- Louis BARTHOU. — *Revue de Paris*, 1^{er} décembre 1924, pp. 481-490.
« Anatole France, commis-bibliothécaire au Sénat ».
- Louis BARTHOU. — *Conferencia*, 1^{er} mai 1925.
« Anatole France sans la politique », pp. 464-465.

- Louis BARTHOUL. — *Conferencia*, 10 mai 1933.
« Anatole France. *Les Dieux ont soif* ». t. I — pp. 477-491.
- M. BAUMONT. — *L'essor industriel et l'impérialisme colonial*. 1878-1904. Paris 1937 — 611 p.
- A. BEAUNIER. — *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1918 — pp. 923-935.
« Anatole France critique littéraire ».
- A. BEDE et J. Le BAIL. — *Anatole France, vu par la critique d'aujourd'hui*. Paris 1925, 59 p.
- Abbé BETHLEEM. — *Romans à lire et romans à proscrire* — Paris 1922 (pp. 78-81 et 382).
- H. BIDOU. — *Revue de France*, 1^{er} mai et 1^{er} novembre 1924.
« Parmi les livres » « M. Anatole France » III, pp. 206-215 et VI, 22-29.
- A. BILLY. — *Revue de Paris*, tome 52, n° 3, 1945, pp. 6-8.
« Anatole France devant la critique contemporaine ».
- A. BILLY. — *L'époque 1900* — Paris 1951 — 485 p.
- J. R. BLOCH. — *France libre*, tome VIII, n° 43 — Mai 1944 pp. 45-46.
« Anatole France — Un destin héroïque ».
- L. BLUM. — « Anatole France » *Revue blanche*, 1895 — VIII — pp. 168-171.
- Léon BLUM. — *Nouvelles conversations de Goethe avec Eckermann*. Paris 1901, pp. 176-184.
- Léon BLUM. — *En lisant*. Paris, 1905 — pp. 45-54.
- Léon BLUM. — *Souvenirs sur l'Affaire*. Paris 1935 — 184 p.
- A. de la BORDERIE. — *Annuaire historique et archéologique de Bretagne*. Rennes, 1861-62 — 2 volumes.
- A. de la BORDERIE. — *Etudes historiques bretonnes*. Paris, 1883-1900 — 9 tomes.
- P. BOURGET. — *Essais de Psychologie contemporaine*. Paris, 1883 — VIII — 322 p.
- P. BOURGET. — *Nouveaux essais de psychologie contemporaine*. Paris, 1886 — VII — 312 p.
- P. BOURGET. — *Annales*, 22 décembre 1907.
« Le dîner Balzac ».
- P. BOURGET. — *Quelques témoignages*. Paris, 1928, pp. 149-170.
- G. BOURGIN. — *La Troisième République (1870-1914)*. Paris, 1939 — 224 p.
- BOYER d'ARGENS. — *Lettres cabalistiques, ou correspondance philosophique, historique et critique entre deux cabalistes, divers esprits élémentaires et le Seigneur Astaroth*. La Haye, 1741. 6 volumes.
- Ch. BRAIBANT. — *Le Secret d'Anatole France, du boulangisme au Panama*. Paris, 1935 — 343 p.
- Ch. BRAIBANT. — *Volontés*, janvier 1945.
« Anatole France et l'alliance franco-russe ».
- J. BRICOUT. — *The Catholic World*. LXXXVIII, pp. 234 à 248-341 à 385-523 à 537.
« Jeanne d'Arc, d'après M. Anatole France ».
- J. BRICOUT. — *Jeanne d'Arc d'après M. Anatole France*. Paris, 1909, 128 p.
- E. BRIEUX. — *La Robe rouge* — Paris, 1900 — 194 p.
- J. J. BROUSSON. — *Anatole France en pantoufles*. Paris, 1924 — II — 379 p.
- Ed. G. BRUNET. — *Légende Dorée*. Paris, 1843 — 2 vol.
- V. BROCHARD. — *Les sceptiques grecs*. Paris, 1887 — IV — 432 p.
- R. P. BRUCKER. — *Etudes Religieuses*, décembre 1889, t. 48. p. 641.
« A propos d'un roman de la *Revue des Deux Mondes* ».
- R. P. BRUCKER. — *Etudes Religieuses*, novembre 1892, tome 51, p. 503.
« M. Anatole France et son dernier roman ».
- F. BRUNETIERE. — *Revue des Deux Mondes* :
1^{er} juillet 1889, tome 94, pp. 214-227. « A propos du *Disciple* ».
Tome 95, 1^{er} septembre 1889, pp. 212-235 : « Question de Morale ».
Tome 103, pp. 210-225, 1^{er} janvier 1891 : « La critique impressionniste ».
Tome 114, pp. 214-226, 1^{er} novembre 1892 : « *La Terre Promise* de Bourget ».

- F. BRUNETIERE. — *L'évolution des genres dans l'histoire de la littérature* — Paris, 1890.
- Albert CAHUET. — *La Liberté du Théâtre*. Paris, 1902 — III — 253 p.
- J. CAILLAUX. — *Mes Prisons*. Paris, 1920 — V — 350 p.
- J. CAILLAUX. — *Mémoires*. Tome III — Paris, 1947.
- J. CAIN. — *Figaro Littéraire*, 20 septembre 1958.
« Le drame amoureux du *Lys Rouge* fut inspiré à France par son amie ».
- F. CALMETTES. — *Leconte de Lisle et ses amis*. Paris, 1902 — 345 p.
- P. CALMETTES. — *La grande passion d'Anatole France*. Paris, 1929 — 263 p.
- Le CAPITOLE*. — Numéro spécial — Novembre 1924. 20 p.
- L. CARIAS. — *Grande Revue* — Septembre 1923 — pp. 353-392.
« Quelques nouvelles sources d'Anatole France : *La Rôtisserie de la Reine Pédauque* ».
- L. CARIAS. — *Grande Revue* — Septembre 1927 — pp. 402-439.
« Anatole France et Zola avant l'Affaire ».
- L. CARIAS. — *Grande Revue* — Décembre 1930 — p. 265.
« Le journal de Noël France ».
- Léon CARIAS. — *Anatole France*. Paris, 1931 — 96 + LX p.
- Léon CARIAS : *Lys Rouge*, janvier 1938 — pp. 216-218.
« Une amitié de jeunesse : Anatole France et Gaston de Lansac ».
- Léon CARIAS. — *Les Carnets intimes d'Anatole France*, préface de Claude Aveline. Paris, 1946 — 87 p.
- J. CARRERE, G. BOURGIN et A. GUERIN. — *Manuel des partis politiques en France*. Paris, 1928 — 303 p.
- H. CASSET. — *Anatole France, ses origines angevines et son œuvre*. Angers, 1915 — 18 p.
- A. CHARPENTIER. — *Historique de l'affaire Dreyfus*. Paris, 1933 — 336 p.
- J. CHASTENET. — *Une époque pathétique, la France de M. Fallières*. Paris, 1950 — 421 p.
- A. CHAUMEIX. — *Revue hebdomadaire*, 23 mars 1912, pp. 568-589.
« Anatole France et l'histoire ».
- Haakon M. CHEVALIER. — *The ironic temper. Anatole France and his times*. New York, 1932 — IX — 288 p.
- A. CHEVRILLON. — *Taine, formation de sa pensée*. Paris, 1932 — VIII — 415 p.
- J. CLARK. — *La pensée de F. Brunetière*. Paris, 1954 — 263 p.
- CLARTE contre Anatole France. — Numéro spécial. 15 novembre 1924.
- H. CLOUARD. — *Divan*, n° 252 — octobre-décembre 1944, pp. 358-67.
« Anatole France ».
- J. CONRAD. — *English Review*, 1908, I — pp. 188-190.
« *L'Île des Pingouins*. »
- R. COR. — *M. Anatole France et la pensée contemporaine*. Paris, 1906 — 50 p.
- M. CORDAY. — *Dernières pages inédites d'Anatole France*. Paris, 1925 — II — 197 p.
- Michel CORDAY. — *Anatole France d'après ses confidences et ses souvenirs*. Paris, 1927 — 249 p.
- E. CORNUT. — *Etudes religieuses*, août 1895 — II — pp. 575-594.
« M. Anatole France ».
- P. L. COUCHOUD. — *Opinion*, 17 et 24 octobre 1924.
« Interview d'Anatole France ».
- Marcel COULON. — *Témoignages*. Paris, 1911 — 315 p.
- A. DANSETTE. — *Les affaires de Panama*. Paris, 1934 — XII — 303 p.
- A. DANSETTE. — *Le Boulangisme*. Paris, 1937 — 413 p.
- A. DANSETTE. — *Histoire religieuse de la France contemporaine*. Paris, 1952 — 2 volumes.
- E. P. DARGAN. — *Anatole France*. New York, 1937 — 729 p.

Léon DAUDET. — *Souvenirs*.

II — *Au temps de Judas* — Paris, 1920 (pp. 66-67) VIII — 315 p.

II — *Vers le Roi* — 1921 — 290 p.

Léon DAUDET. — *Le stupide dix-neuvième siècle*. Paris, 1922 — 310 p.

A. DEBIDOUR. — *L'Eglise catholique et l'Etat sous la Troisième République*. Paris, 1906-1909 — 2 volumes.

Abbé DELFOUR. — *Univers* :

18 septembre 1905, « *l'Histoire contemporaine*. »

23 juin 1910, « *Jérôme Coignard*. »

20-21 avril 1914, « *Un possédé de Belzébuth*. »

Ch. DELHORBE. — *L'Affaire Dreyfus et les écrivains français*. Paris, 1932 — VIII — 361 p.

P. DESJARDINS. — *Le Devoir présent*. Paris, 1892 — 82 p.

F. DESONAY. — *Le rêve hellénique chez les poètes parnassiens*. Paris, 1928 — pp. 319-369.

DIGEON (Cl.). — *La crise allemande de la pensée française 1870-1914*. Paris, 1959 — VIII — 568 p.

E. DOLLEANS. — *Histoire du mouvement ouvrier*, II (1872-1936). Paris, 1939 — 393 p.

R. DOUMIC. — *Correspondant 1891* — CLXV, pp. 441-457.

« *La critique contemporaine*. F. Brunetière. »

R. DOUMIC. — *Revue des Deux Mondes*, 16 avril 1908. pp. 921-934.

« *La Jeanne d'Arc de M. Anatole France*. »

R. DOUMIC. — *Revue des Deux Mondes*, 1908, IV, pp. 446-453.

« *M. Anatole France chez les pingouins*. »

R. L. DOYON. — *Montfaucon de Villars : le comte de Gabalis*. Paris, 1921 — LXIII — 261 p.

R. L. DOYON. — *Vie, aventures, mort tragique de l'Abbé Montfaucon de Villars*. Paris, 1942 — 216 p.

J. E. DRUMONT. — *La France juive*, Paris, 1884, réédité en 1886. 2 volumes.

E. DRUMONT. — *La Fin d'un Monde*. Paris, 1889 — XXXIII — 556 p.

E. DUJARDIN. — *Mallarmé, par un des siens*. Paris, 1936 — 236 p.

L. DUMONT-WILDEN. — « *Le retour d'Anatole France*. » *Erasmus*, La Haye, janvier 1947 — pp. 14-17.

Ph. H. DUNANT. — *La Vie de Jeanne d'Arc de M. Anatole France et les documents*. Paris, 1908 — 176 p.

H. DUTRAIT-CROZON. — *Précis de l'affaire Dreyfus*. Paris, 1909 — XVI — 812 p.

ERNEST CHARLES (J.). — *Censeur politique et littéraire*. 17 novembre 1906. « *Anatole France orateur*. » pp. 207-211.

C. EVELPIDI. — *Anatole France, critique social*. Paris, 1932, 119 p.

EXPOSITION INTERNATIONALE DE 1937. — *Lys Rouge*, juillet, octobre 1937. pp. 164-167.

« *Le développement et le rayonnement d'une œuvre, Thais*. »

E. FAGUET. — *Débats*, 3 février 1902.

« *Les Noces Corinthiennes*. »

FAGUET. — *Revue Latine*, IV — 1905 — pp. 335-340.

« *Sur la Pierre Blanche*. »

A. FEUILLERAT. — *Paul Bourget*. Paris, 1937 — XVI — 421 p.

P. FLAT. — *Revue Bleue*, 8 février 1902, pp. 184-187.

« *Les Noces Corinthiennes*. »

Noël FRANCE. — *Description historique et bibliographique de la collection de feu M. le Comte H. de la Bédoyère [...] Sur la Révolution française, l'Empire et la Restauration*. Paris, 1862 — XVI — 687 p.

P. FRANCHE. — *Le Prêtre dans le roman français*. Paris, 1902 — 322 p.

E. FRASER. — *Le renouveau religieux d'après le roman français de 1886 à 1914*. Paris, 1934 — VIII — 218 p.

- A. du FRESNOIS. — *Une année de critique*. Paris, 1912 — pp. 143-158.
- M. GAFFIOT. — *Les théories d'Anatole France sur l'organisation sociale de son temps*. Alger, 1923 — VI — 404 p.
- M. GAFFIOT. — *Les théories sociales d'Anatole France*. Paris, 1928 — 292 p.
- J. GALTIER-BOISSIERE. — *Crapouillot*, juillet 1937.
« Anatole France jusqu'au boutiste ».
- R. GEORGIN. — *Jean Moréas*. Paris, 1929 — 256 p.
- R. GHIL. — *Traité du Verbe*. Paris, 1886 — 30 p.
- R. GHIL. — *Les dates et les œuvres*. Paris, 1923 — XVI — 339 p.
- A. GIDE. — *Journal*, 1906. (Edition de la Pléiade, Paris, 1948.)
- G. GILBERT. — *Revue des idées et des livres*, 1914, t. 25, pp. 653-665.
« Perspectives sur la Révolte des Anges ».
- G. GIRARD. — *La jeunesse d'Anatole France*. Paris, 1925 — 239 p.
- R. GIRARDET. — *La Société Militaire dans la France contemporaine, 1815-1839*. Paris, 1953 — 333 p.
- V. GIRAUD. — *Les Maîtres de l'Heure*. Paris, 1914.
Anatole France : II — pp. 179-310.
- V. GIRAUD. — *Brunetière*. Paris, 1932 — 223 p.
- V. GIRAUD. — *Anatole France*. Paris, 1935 — 260 p.
- M. LE GOFF. — *Anatole France à la Béchellerie*. Paris, 1924 — 268 p.
- F. GOGUEL. — *La politique des partis sous la Troisième République*, tome I. Paris, 1946 — 2 tomes.
- U. GOHIER. — *L'Armée contre la Nation*. Paris, 1898 — XXXIII — 364 p.
- M. GORKI. — *Revue Européenne*, 1^{er} décembre 1924, tome XXII — pp. 1-6.
« Gorki — Sur Anatole France ».
- A. GOUGENHEIM. — *Mercure de France*, 1^{er} novembre 1911 — pp. 81-91.
« De Jérôme Coignard à l'Île des Pingouins ».
- H. GOUHIER. — *Nouvelles Littéraires*, 14 mai 1927.
« — La jeunesse de Barrès » :
« — III — Anatole France ».
- Jean de GOURMONT. — *Revue des Idées et des Livres*, 15 novembre 1908 — V, pp. 460-464.
« L'Île des Pingouins ».
- R. GOUT. — *Mercure de France*, 1^{er} août 1931, tome CCXXIX — pp. 595-611.
« Anatole France et le théâtre de Hrotswitha ».
- F. GOUTTENORE de TOURY. — *Populaire de Paris*, 22 février 1922.
« Pour le front unique. L'avis d'Anatole France ».
- F. GREGH. — *La Fenêtre ouverte*. Paris, 1900, pp. 111-124.
- P. GRUNEBaum-BALLIN. — *La Séparation des Eglises et de l'Etat* — Préface d'Anatole France — Paris, 1905. III — 392 p.
- P. GRUNEBaum-BALLIN. — *Lys Rouge*, été-automne 1955 — pp. 369-381.
« Anatole France et l'idée de justice ».
- P. GSELL. — *Propos d'Anatole France*. Paris, 1921 — XIV — 307 p.
- J. GUEHENNO. — *Europe*, tome XXXIX — pp. 551-555.
« Anatole France ou le dernier Sage ».
- J. GUEHENNO. — *Journal d'un homme de quarante ans*. Paris, 1934 — 264 p.
- D. HALEVY. — *La République des Comités. Essai d'histoire contemporaine* (1895-1934). Paris, 1934 — 197 p.
- G. HANOTEAUX. — *Histoire de la France contemporaine*. 4 vol., 1903-1908.
- E. HENRIOT. — *A quoi rêvent les jeunes gens*. Paris, 1912 — 148 p.
- E. HENRIOT. — *Temps*, 27 septembre 1927.
« Zola, les Cinq et Anatole France ».
- E. HENRIOT. — *Temps*, 13 janvier 1931.
« Anatole France et la Terreur ».
- E. HERRIOT. — *Conferencia*, 1948, tome I — pp. 1-13.
« Les maîtres que j'ai connus ».
- G. des HONS. — *Anatole France et Jean Racine*. Paris, 1927 — XXVIII — 283 p.

- A. HOUTIN. — *Histoire du modernisme catholique*. Paris, 1913 — VII — 458 p.
- HROTSVITA. — *Théâtre* traduit par Ch. Magnien — Paris, 1845.
Paphnuce et Thaïs, pp. 280-371.
- G. HUARD. — *Bulletin du Bibliophile* — 1^{er} mars 1925 — pp. 131-139.
 « Le Père d'Anatole France, Noël Thibault ».
- G. HUARD. — *Mercure de France*, 15 juin 1928 — pp. 606-610.
 « Une source d'Anatole France : *Les Prisons de Paris sous la Révolution* »
- G. HUARD. — *Trésors des Bibliothèques de France*, IX, 1929.
 « Sylvestre Bonnard et la Légende dorée ».
- G. HUARD. — *Bibliothèque Nationale, Exposition de 1945* :
 « Anatole France, l'homme et l'œuvre ». Paris, 1945 — 42 p.
- J. HURET. — *Enquête sur l'évolution littéraire*. Paris, 1891 — pp. 2 à 10, 311 à 314, 439 à 442.
- S. HUTIN. — *Les gnostiques*. Paris, 1959 — 128 p.
- J. ISAAC. — *Paradoxe sur la science homicide et autres hérésies*. Paris, 1936 — 288 p.
- J. ISAAC. — *Expérience de ma vie — I — Péguy*. Paris, 1959 — 381 p.
- Kurt JACKEL. — *Revue d'histoire littéraire de la France*. t. XXXXV — pp. 86-91.
 « Anatole France et Paul Arène ».
- A. JACOB. — *Grande Revue* — t. CXXIII — 1927.
 « Les idées sociales d'Anatole France ».
- J. JAURES. — *Idéalisme et matérialisme dans la conception de l'histoire (réponse de P. Lafargue)*. Paris, 1895 — 35 p.
- J. JAURES. — *Les Preuves — Affaire Dreyfus*. Paris, 1898 — 294 p.
- J. JAURES. — *Histoire socialiste* : 10 tomes.
 Tome I : *Introduction — la Constituante*. Paris, 1902.
- J. JAURES. — *Etudes socialistes*. Paris, 1901 — CV — 274 p.
 (4^e cahier, 5^e Série des *Cahiers de la Quinzaine*).
- J. JAURES. — *Revue de l'enseignement primaire* — 7 juillet 1912 — « *Les Dieux ont Soif* ».
- J. JAURES. — *L'organisation socialiste de la France. L'Armée nouvelle*. Paris, 1915 — 560 p.
- E. JEANNE. — *L'image de la Pucelle d'Orléans dans la littérature historique française jusqu'à Voltaire*. Liège, 1935-36 — Paris — 231 p.
- W. JEQUIER. — *F. Brunetière et la critique littéraire*. Lausanne, 1922 — 154 p.
- E. La JEUNESSE. — *Les nuits, les ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains* (pp. 335-336). Paris, 1896.
- M. JUSSELIN. — *Aïeux et parents beaucerons d'Anatole France*. Chartres, 1944 — 71 p.
- KORSKA de BORGIA. — *Jeanne d'Arc et la franc-maçonnerie*. Paris, 1896 — 48 p.
- KORSKA de BORGIA. — *Eva, ou la franc-maçonnerie et la Française*. Paris, s. d. — 48 p.
- J. S. KOVALEVA. — *Творчество Анатоля Франса в годы перелома (1889-1895). (L'œuvre d'Anatole France dans les années de son tournant)*. Editions de l'Université de Leningrad, 1957.
- Maurice KAHN. — *Grande Revue*, juillet 1926 — pp. 40-66.
 « Anatole France et Zola ».
- A. LANG. — *La Jeanne d'Arc d'Anatole France*. Paris, 1909 — 165 p.
- G. LARROUMET. — *Revue des Cours et Conférences*, 6 mars 1902. pp. 799-811.
 « Les Noces Corinthiennes ».
- E. LAVISSE. — *Histoire de la France contemporaine*. Paris, 1921-22.
 Tomes : VI : *Le Second Empire* — par Ch. Seignobos.
 VII : *Le déclin de l'Empire et l'établissement de la Troisième République*, 1859-1875 — par Ch. Seignobos.
 VIII : *L'évolution de la Troisième République*, 1875-1914 — par Ch. Seignobos.

- IX : *La Grande Guerre*, livre I (*Préliminaires de la guerre*), et livre III (*Interventions et négociations*) par A. Gauvain.
- B. LAZARE. — *Une erreur judiciaire, la vérité sur l'affaire Dreyfus*. Bruxelles, 1896.
- B. LAZARE. — *Comment on condamne un innocent : l'acte d'accusation contre le capitaine Dreyfus*. Paris, 1898 — VII — 23 p.
- M. Le BLOND. — ZOLA. *La publication de La Terre*. Paris, 1937 — 123 p.
- R. P. LECANUET. — *L'Eglise sous la Troisième République*. 4 volumes — Paris, 1907-1930.
- Jules LEMAITRE. — *Revue Bleue* — t. XXXVI — 12 septembre 1885 — pp. 322-330.
« Anatole France ».
Revue Bleue — 24 novembre 1888.
« La Vie Littéraire ».
- J. LEMAITRE. — *Impressions de Théâtre*. 5^e série, 1891.
- J. LEMAITRE. — *Les Contemporains*. 6^e série, 1896.
- J. LETHEVE. — *Impressionnistes et symbolistes devant la Presse*. Paris, 1939 — 302 p.
- J. LETHEVE. — *La Caricature et la Presse sous la Troisième République*. Paris, 1961 — 270 p.
- J. LEVRON. — *Mercure de France*, 1^{er} mars 1948.
« Les Sources du Procureur de Judée ».
- Jean LEVAILLANT. — *Lys Rouge*, été-automne 1954 — pp. 329-340.
« Anatole France et la connaissance de Soi ».
- Jean LEVAILLANT. — *Lys Rouge* — pp. 341-345 — été-automne 1954.
Compte-rendu de : *Trente Ans de Vie Sociale* — Tome II.
- Jean LEVAILLANT. — *Revue d'Histoire Littéraire de la France* — Octobre-décembre 1955.
« Aspects de la création littéraire chez Anatole France ». pp. 469-491.
- J. LION. — *Lys Rouge* — 1^{er} avril 1937 — pp. 144-145.
« Anatole France et la Démocratie ».
- J. LION. — *Lys Rouge* — pp. 183-184 — Juillet-octobre 1937.
« Le bourrage de crânes ».
- LIVRE d'OR du Centenaire d'Anatole France. Paris, 1949 — 305 p.
- A. LUCHAIRE. — *Grande Revue*, 25 mars 1908 — pp. 209-235.
« La Jeanne d'Arc d'Anatole France ».
- M. MANSUY. — *La Jeunesse de Paul Bourget*. Paris, 1961.
- V. MARGUERITTE. — *Lys Rouge*, 1^{er} avril 1936 — pp. 1-3.
« Un souvenir personnel de V. Margueritte ».
- M. A. MARIN. — *Vies des Pères des déserts d'Orient*, 1761-64 — 6 volumes.
- P. MARIN. — *L'Art Militaire dans la première moitié du quinzième siècle. Jeanne d'Arc, tacticien et stratège*. Paris, 1889-90 — 4 volumes.
- M. MARION. — *Histoire financière de la France*.
Tome VI : 1876-1914. Paris, 1932.
- A. P. MARSAUDON. — *Les Syndicats jaunes*. Rouen, 1912 — 110 p.
- P. MARTINO. — *Parnasse et symbolisme*. Paris, 1935.
Réédité Colin, 1950 — 220 p.
- G. MASPERO. — *Etudes égyptiennes*. Paris, 1879-1883, 2 volumes.
- H. MASSIS. — *Jugements*.
« Anatole France ou l'humanisme inhumain ». pp. 143-168 — Paris, 1923.
- P. MAUMUS. — *L'Eglise vengée. Réponse à la brochure de M. Anatole France : l'Eglise et la République*. Paris, 1905 — 71 p.
- J. MAURIS. — *Débats*, 2 novembre 1924.
« Anatole France et Grégoire de Tours ».
- Ch. MAURRAS. — *Jean Moréas*. Paris, 1891 — 51 p.
- Ch. MAURRAS. — *Anatole France politique et poète*. Paris, 1924 — 57 p.

- A. MAURY. — *Les fées du Moyen-Age, recherches sur leur origine, leur histoire et leurs attributs, pour servir à la connaissance de la mythologie gauloise.* Paris, 1843 — IX — 102 p.
- A. MAURY. — *La Magie et l'Astrologie dans l'Antiquité et au Moyen-Age, ou Etude sur les superstitions païennes, qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours* Paris, 1860 — II — 450 p.
- L. MENARD. — *Réveries d'un païen mystique.* Paris, 1876 — 152 p.
- L. MENARD. — *Prologue d'une révolution.*
Cahiers de la Quinzaine, juin 1904.
- G. MICHAUD. — *Message poétique du symbolisme.*
La doctrine symboliste. Trois tomes — Paris, 1947.
- G. MICHAUD. — *Anatole France, étude psychologique.* Paris, 1913 — 306 p.
- G. MICHON. — *L'alliance franco-russe, 1891-1917.* Paris, 1927 — VIII — 321 p.
- K. G. MILLWARD. — *L'œuvre de Pierre Loti et l'esprit «fin de siècle».* Paris, 1955 — 372 p.
- M. MINER. — *Le Diable dans la littérature française, de Cazotte à Baudelaire.* Paris, 1960 — 2 volumes, 1200 p.
- Henri MONDOR. — *Vie de Mallarmé.* Genève, 1947 — 253 p.
- Henri MONDOR. — *Histoire d'un Faune.* Paris, 1948 — 286 p.
- Henri MONDOR. — *L'Affaire du Parnasse.* Paris, 1950 — 135 p.
- Henri MONDOR. — *Maurice Barrès avant le quartier latin.* Paris, 1956 — 205 p.
- G. MONOD. — *Revue historique*, mai-août 1908 — pp. 410-416.
«Anatole France — Jeanne d'Arc».
- R. de MONTESQUIOU. — *Critique* 38, no 14, juin 1939. p. 3 : lettre à Anatole France.
- P. MOREAU. — *Revue des Jeunes*, 10 mars 1922, pp. 586-596.
«A propos de M. Anatole France».
- P. MOREAU. — *Revue Générale.* Bruxelles, 15 avril 1925, pp. 385-396.
«Taine et Brunetière, d'après des documents inédits».
- Ch. MORICE. — *La littérature de tout à l'heure.* Paris, 1889 — VI — 385 p.
- Ch. OUIN-LACROIX. — *Histoire de l'église Sainte-Geneviève.* Paris, 1852 — 156 p.
- Dr OYON. — *Précis de l'affaire Dreyfus.* Préface d'Anatole France. Paris, 1903 — 71 p.
- E. PARNY. — *La Guerre des Dieux anciens et modernes, poème en dix chants.* Paris, an VII — 204 p.
- A. PAWLOWSKI. — *Les syndicats jaunes.* Paris, 1911 — 176 p.
- G. PEIGNOT. — *Histoire d'Hélène Gillet, ou Relation d'un événement extraordinaire et tragique, survenu à Dijon dans le dix-septième siècle.* Dijon, 1829 — XII — 59 p.
- G. PELLISSIER. — *Essais de littérature contemporaine.* Paris, 1893 — 393 p.
- G. PELLISSIER. — *Etudes de littérature contemporaine.* Paris, 1898-1901 — 2 volumes.
- G. PELLISSIER. — *Revue Encyclopédique*, 15 mars 1905 — pp. 223-228.
«Le socialisme d'Anatole France».
- G. PELLISSIER. — *Revue Encyclopédique*, 15 novembre 1908 — pp. 220-228.
«L'île des Pingouins».
- E. PERADAN. — *République des Lettres*, 16 juillet 1876 — p. 62.
«Les Noces Corinthiennes».
- J. PIRENNE. — *Les grands courants de l'histoire universelle* — V et VI (1830-1904 et 1904 à 1939). Neuchâtel, 1953 et 1955.
- (Paul Adam) J. PLOWERT. — *Petit glossaire pour servir à l'intelligence des auteurs décadents et symbolistes.* Paris, 1888 — IV — 99 p.
- J. POMMIER. — *Renan d'après des documents inédits.* Paris, 1923 — 271 p.
- L. de POTTER. — *Histoire philosophique, politique et critique du Christianisme et des églises chrétiennes depuis Jésus jusqu'au dix-neuvième siècle.* 1836 — XXXVII — 8 tomes.
- J. M. POUQUET. — *Le salon de Madame de Caillavet.* Paris, 1926 — VII — 270 p.

- Marcel PROUST. — *Jean Santeuil*. Paris, 1952 — 3 volumes.
- H. PSICHARI. — *Renan d'après lui-même*. Paris, 1937 — X — 297 p.
- H. PSICHARI. — *Lys Rouge*, 1956, n° 71 — pp. 449-460.
« Anatole France a vécu les luttes de son temps ».
- Lucien PSICHARI. — *Lys Rouge*, 1956, n° 70 — pp. 418-431.
« Anatole France, mon grand-père ».
- Ch. PEGUY. — *Cahiers de la Quinzaine*.
2^e cahier, 2^e série : « Réponse brève à Jaurès ».
12^e cahier, 2^e série : « Notre jeunesse ».
12^e cahier, 5^e série : « Petites garnisons ».
3^e cahier, 7^e série : « Notre Patrie ».
7^e cahier, 7^e série : « Les suppliants parallèles ».
6^e cahier, 14^e série : « L'Argent ».
- Ch. PEGUY. — *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, 1910. Edition A. Béguin : 1956.
- J. QUICHERAT. — *Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc*. Paris, 1841-49 — 5 volumes.
- J. QUICHERAT. — *Aperçus nouveaux sur l'histoire de Jeanne d'Arc*. Paris, 1850 — II — 168 p.
- P. QUILLARD. — *Mercure de France*, 1892 — VI — p. 124.
« Anatole France ».
- G. RANQUET. — *L'exil de la volupté ou l'histoire de Thaïs Egyptienne convertie par Pafnuce*. Paris, 1611 — 21 p.
- Ch. RAPPOPORT. — *J. Jaurès, l'homme, le penseur, le socialiste* — Préface d'Anatole France. Paris, 1915 — XI — 435 p.
- Maurice RAT. — *Lys Rouge*, printemps 1954 — pp. 305-314
« Anatole France et Jules Lemaitre ».
- J. REINACH. — *Histoire de l'affaire Dreyfus*. Paris, 1901-1911 — 7 tomes.
- S. REINACH. — *Revue critique d'histoire et de littérature*. 19 mars 1908, 11 mars 1909, 17 février 1910.
« La Jeanne d'Arc d'Anatole France ».
- S. REINACH. — *Cultes, mythes et religion*. t. IV — pp. 320-322. Paris, 1912.
- Noémi RENAN. — *Lys Rouge*. 1^{er} avril 1937 — pp. 134-136.
« France et Renan ».
- E. RENARD. — *E. Renan les étapes de la pensée*. Paris, 1929 — 227 p.
- G. RENARD. — *Nouvelle revue*, 1^{er} septembre 1889 — pp. 5-22.
« Anatole France ».
- G. RENARD. — *Les princes de la jeune critique*. Paris, 1890 — L — 301 p.
- P. RENOUVIN. — *La crise européenne et la Grande Guerre (1904-1918)*. Paris, 1934 — 640 p.
- REVUE UNIVERSITAIRE. — 1924, tome II :
« Des « copies » de l'élève France ».
- L. X. de RICARD. — *Petit Temps*, 13 novembre 1898.
« Petits Mémoires d'un Parnassien ».
- L. X. de RICARD. — *Revue des Revues*, 1^{er} février 1902.
« Anatole France et le Parnasse ». L. XL — pp. 301-319.
- A. RIVOIRE. — *Temps*, 21 mai 1923.
« M. Anatole France et le Théâtre ».
- G. ROBERT. — *La Terre d'Emile Zola*. Paris, 1952 — 492 p.
- ROGER MARTIN du GARD. — *Jean Barois*. Paris, 1913.
Edit. Club du Meilleur livre, 1954 — 509 p.
- R. ROLLAND. — *Péguy*. Paris, 1944 — 2 vol.
- R. ROLLAND. — *Journal des années de guerre 1914-1919*. Paris, 1952 — 1913 p.
- J. ROMAINS. — *Nouvelles Littéraires*, n° 1154 — 1949.
« Anatole France et nous ».
- J. ROYER. — *19 lettres de St. Mallarmé à E. Zola*. Paris, 1929 — 81 p.
- M. RUDWIN. — *Les écrivains diaboliques de France*. Paris, 1937 — 188 p.

- M. RUDWIN. — *Grande Revue*, juin 1927. — pp. 549-573.
«Romantisme et Satanisme».
- J. SARRAILH. — *Anatole France et Cervantès*. Poitiers, 1935 — 26 p.
- SATAN. — *Etudes Carmélitaines*. Paris, 1948 — 666 p.
- N. SEGUR. — *Conversations avec Anatole France*. Paris, 1925 — 204 p.
- N. SEGUR. — *Dernières conversations avec Anatole France*. Paris, 1927 — 223 p.
- E. SEILLIERE. — *La jeunesse d'Anatole France*. Paris, 1934 — 254 p.
- E. SEILLIERE. — *Anatole France, critique de son temps*. Paris, 1935 — 255 p.
- H. SEROUYA. — *La Kabbale*. Paris, 1947 — 526 p.
- L. P. SHANKS. — *Anatole France*. Chicago, 1919 — XI — 241 p.
- G. SOREL. — *La Révolution dreyfusienne*. Paris, 1909 — 54 p.
- Ph. SOUPAULT, P. ELUARD, ARAGON, DRIEU LA ROCHELLE, DELTEIL, A. BRETON. — *Un cadavre*. Paris, 1924 — 4 p.
- M. SOURIAU. — *Le Parnasse*. Paris, 1930 — pp. 370-387.
- P. SUAUI. — *Etudes*, 20 décembre 1908 — pp. 806-812.
«Deux romans : *Le maître de la Terre*. *L'Île des Pingouins*».
- J. SUFFEL. — *Anatole France*. Paris, 1936 — 40 p.
- Jacques SUFFEL. — *Lys Rouge*, automne-hiver 1948 — pp. 105-106.
«La collection francienne de Jacques Lion entre à la Bibliothèque Nationale».
- J. SUFFEL. — *Société d'histoire de la Troisième République*, octobre 1954 — pp. 227-241.
«Anatole France et la Troisième République».
- J. SUFFEL. — *Anatole France par lui-même*. Paris, 1954 — 192 p.
- Jacques SUFFEL. — *Lys Rouge* — n° 71, 1956 — pp. 439-446.
«La cité des livres d'Anatole France».
- A. THIBAUDET. — *Trente Ans de Vie Française*.
I — *Les idées de Charles Maurras* — 1920 — 323 p.
II — *La vie de Maurice Barrès* — 1921 — 315 p.
III — *Le Bergsonisme* — 1923 — 2 vol.
- J. THOMAS. — *L'Affaire sans Dreyfus*. Paris, 1961 — 586 p.
- TIMEE de LOCRES*, en grec, et en français, avec des dissertations sur les principales questions de la Métaphysique, de la Physique et de la Morale des Anciens, qui peuvent servir de suite et de conclusion à la Philosophie du bon sens par M. le Marquis d'Argens. Berlin, 1763.
- G. TRUC. — *Anatole France, l'artiste et le penseur*. Paris, 1924 — 149 p.
- A. VACANT, E. MANGENOT, E. AMANN. — *Dictionnaire de théologie catholique*. Paris, 1923.
- P. VALERY. — *Revue de France* — III — 1925 — pp. 617-637.
«Sur la crise de l'intelligence».
- P. VALERY. — *Discours de réception à l'Académie Française*. 23 juin 1927. Paris, 1927 — 76 p.
- A. VANDEGANS. — *La Conférence*, Bruxelles, février 1947.
«L'œuvre poétique chez Anatole France».
- A. VANDEGANS. — *Lys Rouge*, automne-hiver 1953 — pp. 289-294.
«Les Noces Corinthiennes — Genèse — influences — sources».
- A. VANDEGANS. — *Anatole France ; les années de formation*. Paris, 1954 — 378 p.
- André VAQUIER. — *Lys Rouge*, pp. 423-432 — octobre 1939-janvier 1940.
«L'Histoire et le Roman dans «les Dieux ont soif»».
- P. VERLAINE. — *Les hommes d'aujourd'hui, Anatole France*. Paris, 1888 — 4 p.
- R. VILLENEUVE. — *Le Diable dans l'art*. Paris, 1957 — 187 p.
- L. B. WALTON. — *Anatole France and the greek world*. Duke University Press, 1950 — 234 p.
- G. WEILL. — *Histoire du parti républicain en France 1814-1870*. Paris, 1900 — rééd. 1928 — 432 p.
- A. ZEVAES. — *Henri Rochefort le pamphlétaire*. Paris, 1946 — 282 p.
- E. ZOLA. — *Documents littéraires, études et portraits*. Paris, 1881.

INDEX DES NOMS PROPRES, DES OUVRAGES DE FRANCE
ET DES JOURNAUX AUXQUELS IL A COLLABORE,
CITES DANS LA THESE (1).

A

* ABEILLE, 75.
ABEILLE, 45, 51, 75, 173.
ABEL, 224.
ABRAHAM (Saint), 260, 267.
ACTION, 394, 397, 475.
ADAM, 212, 225, 229, 237, 529.
ADAM (P. —, signe aussi Jacques PLOWERT), 115, 116, 125, 128, 634.
ADELSWARD (Mme d'), 345.
ADEODAT (R. P.), 485.
ADJUTOR (Saint-), 77.
ADONIS, 61, 66.
AENESIDEME, 163.
AERNOULT, 553.
AGAR (M. L.), 100.
* AGARIC, 463, 473, 475, 482, 485, 486, 487, 490, 493, 494, 495, 498, 538.
AGNES (Sainte-), 147.
AHAROMIAN (A.), 517.
* AHMES, 221, 222, 223.
AIMOND, (E. T.), 489.
AISSE (Mademoiselle-), 59, 60, 63.
AKERMANN (Madame-), 106.
ALBERT (P.), 476.
ALBERTI (L. B.), 622.
ALCIBIADE, 362.
ALENÇON (duc d', J.), 456.
ALEXANDRE LE GRAND, 556.
ALEXANDRE D'ABONOTIQUE, 224, 225.
ALEXIS (grand-duc-), 198.
ALEXIS (P.), 208, 636.
* ALIFANFARON, 195.
* ALLELE, 469.
ALLEMANE (J.), fondateur du groupe soc-révolutionnaire), 551.
ALLENET (A.), 107.
ALLOCATION AU MARIAGE DE RHELLEU ET J. PELLETAN, 555.
ALMANACH DE LA REVOLUTION POUR 1870, 20, 26, 621, 629.

ALMANACH DU BIBLIOPHILE, 304, 362, 509, 510.
AMANN, 226, 423, 547.
AMARIGLIO (J.), 566.
AMATEUR D'AUTOGRAPHES, 22, 23, 24, 25, 33, 35, 36, 37, 49, 59, 66, 71, 94, 354, 387, 470, 527, 621.
* AMMONIOS, 216.
* AMYCUS, 233, 234, 271.
ANDLER (Ch.), 546, 553, 555.
ANDRE (général L., min. de la Guerre 1901-1905), 349, 350.
ANDRIA (duc d'-), 282.
ANDRIEUX (préfet-), 389.
* ANGE (frère-), 245.
ANGEL (N.), 578.
* ANGELIQUE, 148.
ANGES (LES-), première version de la REVOLTE DES ANGES, 525, 528, 533, 534, 536, 538, 540, 541, 542, 545.
ANGUISSOLA (Sophonisbe), 414.
ANNALES DE LA JEUNESSE LAIQUE, 385, 388.
ANNEAU D'AMETHYSTE, 93, 294, 298, 314, 325, 328, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 355, 359, 360, 362, 368, 370, 371, 391.
ANNALES POLITIQUES ET LITTERAIRES, 195, 207, 326.
ANNEE LITTERAIRE (l'-, Paul Ginsty, préface d'A. France), 166.
* ANTIGONE, 279.
* ANTISTIUS, 87.
ANTOINE (saint-, ermite), 216, 231, 234, 343, 478.
ANTOINE (saint- de Padoue), 311, 348, 391.
ANTOINE (directeur du Théâtre Libre), 159.
ANTOINE, (Marcus Antonius), 414.
ANTONIUS (A.), 45.

(1) Les noms des personnages imaginaires sont précédés d'astérisques.

ANYTOS¹ (un des principaux accusateurs de Socrate), 356.
 APHRODITE, 66, 69.
 APOLLINAIRE (G.), 215.
 APOLLON, 35, 36, 66, 224, 228.
 APULÉE, 64, 65, 122, 272, 478.
 ARBEITER ZEITUNG (Vienne), 597.
 ARBOIS DE JUBAINVILLE (H. d'-), 476.
 * ARCADE, 526, 527, 532, 534, 537, 539, 543, 544, 545.
 ARDOUIN-DUMAZET (V. E.), 350.
 ARENE (E., député), 326.
 ARENE (P., écrivain), 109, 145, 234, 631.
 * ARGAN, 82.
 ARGENS (J. B. BOYER d'-), 242, 479.
 ARISTARQUE DE SAMOS, 483.
 * ARISTÉE, 227.
 ARISTOPHANE, 358.
 ARISTOTE, 360, 361.
 ARMAGNAC (comte d'-), 437.
 ARMOISES (dame des-), 295, 425, 426, 427, 431, 474.
 ARNOLIN (messire-, curé), 449.
 ARTEMIS, 66, 69.
 ARTISTE (l'-), 28, 35, 60, 621.
 ARTON (E. Auxiliaire de J. de Reinach dans la corruption des députés panamistes), 300, 318.
 * ARY, 213.
 * ASPERTINI, 301, 323, 332, 369, 370, 399.
 ASSELINEAU (Ch.), 42.
 ASSIETTE AU BEURRE (l'-), 402.
 * ASTARAC, 212, 237, 240, 241, 245, 246.
 * ATALA, 128.
 * ATHENAIS, 508.
 ATYS, 61.
 * AUBARREE (J.), 330.
 * AUBELS (Gilberte des-), 527, 532, 543, 544.
 AUBERNON (Mme- de Nerville, 1825-1899. Brouillée dès 1866 avec Mme de Caillavet), 46, 47.
 AUBERT (R.), 388.
 * AUBRY (le père-), 128.
 AUDIFFRET (G. d'-), 622.
 AUGUSTE, 19, 609, 625, 626, 627.
 AUGUSTIN (saint-), 186, 471, 477, 478, 533.
 AULARD (A.) (écrit dans la *JUSTICE* sous le pseudonyme de SANTHONAX), 362, 458, 469, 510, 511, 521, 602.
 AURORE (l'-), 325, 391, 394, 399, 402, 409, 415, 466, 499.
 AUTELS DE LA PEUR (les-), 89, 90, 91, 92, 467, 508, 509, 510.
 AUTIN (A.), 185.
 AUX ETUDIANTS, 552.
 AUX VICTIMES DE LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE, 404.
 * AVALOS (dona d'-), 282.

AVELINE (Cl.) (connaît France en 1919, par l'intermédiaire du peintre Le Veneur), 154, 197, 299, 300, 507, 607.
 AVENARD, 402.
 * AVENAY (Fanny d'-), 508.
 AVOYE (sainte-), 475.
 AYROLLES (R. P., jésuite, se consacre à partir de 1885 à l'étude de J. d'Arc), 437, 457.

II

* BABEUF (G.), 20, 468.
 BACCHUS, 66, 398.
 BADINA, 596.
 BAIHAUT (Ch.), 254, 277.
 BAILLON (Ch. de-), 91.
 BAILLY (le P., assomptionniste, fondateur et réd. en chef des *CROIX*), 485.
 BAISELANCE, 256.
 BAJU (A.), 110, 116, 121, 632, 633, 634.
 * BALAFILLE, 495.
 BALFOUR (lord-), 575.
 BALLOT-BEAUPRE (A., président de Chambre à la Cour de Cassation en 1899), 496, 500.
 BALTHASAR, 77, 212, 213.
 BALZAC, 194, 290, 304, 307. Dîner-, 326.
 BANVILLE (Th. de-), 101, 102, 103, 104, 105, 106, 112, 113, 201.
 * BARBE-BLEUE, 506.
 * BARBEROUSSE (citoyenne-), 82, 494.
 BARBEY D'AUREVILLY (J.), 17, 107, 272.
 BARBIER (A.), 23.
 BARBUSSE (H.), 593, 594, 600, 601, 602, 608.
 BARD, 496.
 * BARGEMONT, 43.
 * BAROIS (Jean-), 382, 536, 539.
 BARRACAND (L.), 53.
 BARRES (M.), 44, 108, 119, 153, 169, 186, 188, 202, 203, 204, 208, 249, 250, 257, 258, 265, 266, 268, 303, 322, 395, 458, 499, 515, 539, 548, 559, 563, 608, 632.
 BARTHOU (L.), 22, 26, 89, 155, 230, 298, 316, 332, 514, 517, 541, 561, 566, 567, 570, 571, 572, 578, 581, 596.
 BARYE, 24.
 BASCH (V.), 553, 602.
 BASILIDE, 216, 224, 228.
 BASTIEN-LEPAGE, 142.
 BATAILLE SYNDICALISTE (la-), 553.
 BAUDELAIRE (Ch.), 17, 34, 99, 103, 105, 107, 108, 115, 127, 129, 171, 173, 174, 182, 197, 206, 211, 272, 632, 634.
 BAUDEMENT (Th.), 621.
 BAUDOUIN, 496.
 BAUDRICOURT, 450.

BAUER (H.), 141, 278, 299, 313, 326, 329, 637.
 BAUER (Otto), 597.
 BAYLE, 215.
 BAZAINE, 19.
 * BEATRICE, 203.
 BEAUCLAIR (H.), 108, 631.
 BEAUMARCHAIS, 25.
 BEAUREGARD (Costa de-), (Ch.-A.), 295.
 BEAUREPAIRE (J. QUESNAY de-), 253, 259, 329, 356, 496, 497.
 BEDE LE VÉNÉRABLE, 427.
 BEDIER (J.), 165.
 BEETHOVEN, 95.
 BEGUIN (A.), 458.
 BELHOMME, 338.
 BELIA (mademoiselle-), 85.
 BELZEBUTH, 528.
 BENOIT (Camille), 65, 86, 243.
 BENVENUTO D'IMOLA, 468.
 BERANGER, 182, 195, 606.
 BERENGER (H., directeur de l'ACTION en 1904), 397.
 BERENGER (sénateur à vie R., « Père la Pudeur »), 256, 257, 290.
 * BERGERET (Monsieur-), 193, 294, 295, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 308, 309, 310, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 326, 328, 329, 330, 331, 332, 337, 339, 340, 341, 342, 344, 350, 351, 353, 354, 355, 357, 358, 359, 360, 362, 364, 368, 369, 370, 372, 373, 374, 376, 377, 378, 379, 383, 401, 405, 406, 473, 487, 490, 497, 507, 515, 534, 538, 576.
 BERGERET A PARIS (MONSIEUR), 328, 330, 331, 339, 340, 341, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 356, 357, 358, 374, 375, 377, 378, 380, 493, 496.
 * MADAME BERGERET, 302, 319, 328.
 * MADAME BERGERET MERE, 363.
 * PAULINE BERGERET, 360.
 BERGSON (H.), 159, 535, 536, 552.
 BERNADETTE DE LOURDES, 284, 310.
 BERNAERT, (E.), 594.
 BERNARD (frère-), 274.
 BERNARD (Claude-), 131.
 BERNHARDT (Sarah), 356.
 BERNIER (J.), 608.
 BERNSTEIN, 490.
 BERTEAUX (M.), (député rad. soc., partisan de l'impôt sur le revenu, min. de la Guerre de 1904 au 11 novembre 1905), 491.
 BERTHE (A.), 388.
 BERTHELOT (M.), 138, 294.
 * BERTHIER D'EYZELLES, 288.
 BERTILLON (A.), 496.
 BERTON (G.), 592.
 BERTONI, 502.
 BERTULUS, 359.
 BETHLEEM (abbé-), 286.
 BEUGNOT (J. C., comte-), 90, 508.
 BEULE (Ch. E.), 66.

BIANCHI, 575.
 BIBLIOPHILE FRANÇAIS, 23, 30, 41, 49, 65, 66, 354, 622.
 * BIDAULT-COQUILLE, 469, 470, 498, 502.
 BIDOU (H.), 506, 520.
 BIENVENU-MARTIN, 383.
 BIETRY (P., député de 1906 à 1910), 495, 500.
 BIGOURD (Monsieur-), 493, 498.
 * BILDERMANN (baronne de-), 502.
 BILLAUD-VARENNE, 18, 20, 21, 22, 24, 26, 621, 622, 629.
 BILLOT (J. B., général, sénateur ; Ministre de la Guerre en 1897), 327, 338, 339.
 BILLY (A.), 202.
 BINET (A.), 122.
 BIOTTOT (colonel-), 443.
 BISSON (A.), 352.
 BJORNSON (B.), 159.
 BLACKER (C. France fait sa connaissance en 1913, pendant son voyage à Londres), 561.
 * BLAIZOT (Monsieur-), 244.
 BLANC (Louis), 16, 18, 20, 22, 510, 629.
 BLANCHET (l'abbé-), 263.
 * BLANCHET (le cheval-), 361.
 BLEMONT (E., Admis au PARNASSE de 1876), 103, 104.
 BLONDEL (M.), 308.
 BLUM (L.), 326, 331, 337, 374.
 BOCCACE, 263, 269, 270, 468.
 BODIN (Louise), 608.
 * BOGUS, 51.
 BOILEAU, 112, 113.
 BOIS (J.), 139, 158.
 * BOL (général-), 541.
 * BOLBOS, 355.
 BONAFOUS, 405.
 DONALD (L. de-), 505.
 BONAPARTE, 296, 390.
 BONAPARTE (Pierre), 41.
 BONHOMME (H.), 622.
 BONI (G., archéologue, qui continue en 1898 les fouilles du Forum), 413.
 * BONMONT (les-), 334.
 * BONMONT (Madame de-), 334, 335, 338, 346, 349.
 * BONMONT (le petit-), 334, 337, 537.
 * BONNARD (Sylvestre), 52, 54, 75, 76, 154.
 BONNET (R.), 566, 567, 568, 569, 570, 572.
 BONNET ROUGE (le-), 551.
 BONNETAIN (P.), 140, 141.
 BONNIERES (R. de-), 46, 95, 106, 228, 632.
 BONNOT, 540.
 BOOK OF FRANCE, 566.
 BORDERIE (A. de la-), 476.
 * BORDIER (abbé-), 57.
 BORGIA (KORSKA de-), 436.

* BOSCELOS (prince des-, caricature de royaliste, peut-être de Sabran Pontevès, dont la noblesse remonte aussi aux Croisades), 476, 493, 497, 498.
 * BOSCO LE MAGNANIME, 470.
 BOSSANGE (H.), 16.
 BOSSUET, 172, 173, 189, 196, 236, 309, 310, 335, 391, 467, 471, 472, 527, 528, 529, 614.
 BOUCHOR (M.), 553.
 * BOUCHOTTE, 541.
 BOULANGER (général-), 87, 97, 98, 153, 158, 171, 229, 257, 258, 262, 492, 493, 495.
 * BOULINGRIN (M. de-), 506.
 BOUQUEY (Madame-), 329, 391, 400.
 BOURBON-PARME (S. de-), 577.
 BOURDE (P.), 109, 110, 631.
 BOURDEAU (L.), 466.
 * BOURGADE (N.), 517.
 BOURGEOIS (L.), 298, 299, 316, 331.
 BOURGET (P.), 42, 44, 49, 79, 101, 102, 158, 168, 174, 175, 176, 177, 178, 180, 184, 185, 196, 208, 210, 284, 326, 535, 536, 586. / Sous le pseudonyme de JUNIUS, 535/.
 * BOURRICHE (président-), 330, 365, 366, 367.
 * BOUTEILLER, 265.
 * BOVARY (Madame-), 131.
 BRACKE, 554.
 LORENZO DI BRADI, 464.
 BRAGA (Th.), 564.
 BRAIBANT (Ch.), 45, 97, 153.
 BRANDES (G.), 415.
 BRANTING, 598.
 BRASILLACH (R.), 114.
 BREAL (M.), 360, 492.
 * BRECE (les-), 287, 325, 326, 334, 335, 346.
 * BRECE (duc de-), 325, 326, 334.
 BRENDAN (saint-), 476.
 BRETON (J.), 106.
 BRETON (soldat P.), 576.
 BRIAN LE PIEUX, 469, 472.
 BRIAND (A.), 351, 392, 394, 396, 411, 475, 498, 499, 566, 570, 571, 573, 574, 577, 592, 593, 607.
 BRICOUT (J.), 419, 457, 458.
 * BRID'OISON, 478.
 * BRIDOUX (sergent-), 321.
 BRIEUX (E.), 352.
 BRISSON (H.), 87, 331, 332, 573.
 BRISSOT (H.), 89, 519.
 BROCHARD (V.), 145, 159, 162, 168, 216, 294.
 BROHAN (M.), 44.
 BROSSES (Ch., président de-), 565.
 * BROTTAUX DES ILETTES, 508, 513, 517, 519, 520, 521, 522.
 BROUSSON (J. J.), 465.
 BRUCKER (R. P.), 215, 230, 232, 234.
 BRULAT (P.), 574.
 * BRUNHAUT, 482.

BRUNET (G.), 215, 483.
 BRUNET (J.), 166.
 BRUNETIERE, 123, 125, 128, 134, 135, 137, 139, 142, 149, 169, 171, 172, 173, 174, 176, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 203, 205, 206, 208, 209, 210, 211, 229, 232, 251, 294, 369, 432, 613, 614, 634, 636, 637.
 BRUNO (G.), 182.
 BRUNOT (F.), 402.
 BRUTUS, 517.
 * BUDOC (abbé-), 476, 477.
 BUFFALMACO (B.), 269.
 BUFFET (A.), 343.
 BUISSON (F.), 551.
 BULLETIN DE LA LIGUE DES DROITS DE L'HOMME, 596.
 BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE MONTAIGNE, 197, 551, 555.
 BULLETIN DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE, 583.
 BUNAND (J.), 595.
 BURLINGHAM HILL (Mme), 402.
 BURTY (Ph.), 621.
 BUSNACH (W.), 137.
 BYRON, 32.

C

CABRIERES (Mgr de-), 436.
 * CACHEPOT (Mgr), 530, 539.
 CACHIN (M.), 577.
 CADMUS, 257.
 CAHIERS DE LA LIGUE DES DROITS DE L'HOMME, 52, 555, 593, 598, 604, 605.
 CAHIERS DE LA QUINZAINE, 330, 351, 377, 382, 383, 395, 396, 402, 404, 419.
 CAILLAUX (J.). (Ministre des Finances 1899-1902 et 1906-1911. Arrêté en 1917), 488, 489, 506, 525, 579, 583, 592, 594, 603, 604, 605.
 CAILLAVET (madame de-, née Léontine Lippman), 46, 47, 56, 80, 94, 97, 153, 154, 155, 156, 157, 210, 214, 245, 249, 260, 269, 270, 284, 286, 289, 400, 401, 402, 511, 523, 525, 528, 547.
 CAILLAVET (M. de-) (signe JIB TOP-SAIL la chronique sportive du *Figaro*), 401.
 CAIN, 32, 33, 37, 224.
 CAIN (J.), 154.
 CAKYA-MOUNI, 169.
 CALENDRIER DES DAMES (le-), 49, 100, 119.
 * CALIBAN, 79, 165.
 CALIGULA, 24.
 CALMETTES (F.), 41, 44, 100, 101, 104.

CALMETTES (P.), (né en 1874, peintre, expose au Salon à partir de 1907), 76, 500, 561, 570, 584.
 CALPURNIUS, 307.
 CAMELINAT (Z.), 608.
 CAMPANELLA (Th.), 468.
 CAMUS (A.), 269.
 CANAT (R.), 64.
 * CANDIDE, 321.
 * CANIDIE, 61.
 * CAPDEPONT (abbé-), 71, 304.
 CAPY (M.), 574.
 CARAGUEL, 128.
 CARAN D'ACHE (Emile POIRE), 117.
 CARIAS (L. agrégé des Lettres; connaît France vers 1920 par l'entremise de J. LION), 46, 210, 244, 245.
 CARNEADE, 163.
 CARNETS INTIMES, 155, 157, 504, 511, 525, 526, 528, 546.
 CARNOT (S.), 181, 82, 83, 250, 278, 280, 317, 322.
 CARO (E.), 91.
 CARRERE (J.), 250.
 * CARTIER DE CHALMOT (général-), 300, 312, 315, 317, 318, 324, 325, 333, 334.
 CARVALHO (L.), 94.
 CASANOVA, 480.
 CASERIO, 280.
 CASSANDRE, 592.
 CASSET, 143.
 * CASSIGNOL, 298, 299, 318, 320, 321, 322, 328, 333, 336, 368.
 CASSINI, 196.
 * CATHERINE, 241.
 CATHERINE (sainte-), 242, 418, 420, 426, 427, 430, 437, 447, 453, 456, 474, 478.
 CATHERINE (sainte- de Sienne), 252.
 CATHERINE DE LA ROCHELLE, 295, 420, 421, 426, 444, 474.
 CATILINA, 18.
 CATON, 138.
 CAUCHON, 420, 421, 423, 454.
 CAUMEAU, 198, 425.
 CAUVIN, 299.
 CAVAIGNAC (G.), 327, 329, 331, 338, 339, 360, 371, 497.
 CAZALIS (H., écrit sous le pseudonyme de Jean LAHOR), 101, 106.
 CAZEAUX (L., prototype de Fontanet), 17.
 CAZEAUX (Dr), 315.
 CEARD (H.), 137, 636.
 CECILE, 76.
 * CEDAR, 32, 532.
 * CELESTIN, 233, 234, 271.
 CERES, 82, 398.
 * CERES (Hippolyte), 471, 499.
 * CERES (Madame), 472, 488, 502.
 CERINTHE, 225.
 CESAR, 19, 20, 24, 26, 263, 628.
 * CHACTAS, 128.

CHAINE (L.), 336.
 CHAINE (P.), 513.
 CHALLAYE (F.), 594.
 * CHAMBEAU-BURTIN, 315.
 CHAMBIGE, 170, 176, 177.
 CHAMBORD (comte de-), 74.
 CHAMPION (H.), 564, 566.
 CHANDAYE (U. de-), 274.
 CHANOINE (Ch., ministre de la Guerre en 1898), 351, 497.
 CHAPELAIN, 418, 439.
 CHARAVAY (les-), 17, 22.
 CHARAVAY (E.), 22, 42, 108, 354, 366.
 CHARAVAY (G.), 22.
 CHARAVAY (J.), 22.
 CHARAVAY (Mme), 42.
 CHARAVAY (N.), 564, 566.
 CHARCOT, 124.
 CHARENSOL (G.), 237.
 CHARLEMAGNE, 592.
 CHARLES (J. E.), 486.
 CHARLES VII, 295, 420, 421, 422, 423, 428, 435, 452.
 CHARLES X, 431, 606.
 CHARLES D'ORLEANS, 443.
 CHARLES EDMOND (Ch. E. Chojelki, dit-), 155.
 CHARLET (T. N.), 117.
 * CHARLOT (Mgr), 305, 306, 314.
 CHARPENTIER, 105.
 CHARRAS (J. B.), 16, 20.
 CHARRON, 249.
 CHASLES (M.), 353.
 CHASSEUR BIBLIOGRAPHE, 23, 29, 217, 622.
 CHASSIN (Ch. L.), 24.
 CHASTENET (J.), 395.
 CHAT MAIGRE (le-), 54, 134, 135.
 CHATEAUBRIAND, 32, 36, 70, 272, 329, 529, 530, 534, 592, 614.
 * CHATILLON (émiral-, image de BOU-LANGER), 472, 492, 493, 494, 495, 498.
 CHAUMEIX (A.), 473.
 * CHAUSSEPIED, 496.
 * CHAUSSON (tante-), 14.
 CHENIER, 26, 66, 91, 92, 520.
 CHERANCE (R. P. de-), 274.
 * CHEREMON, 216.
 CHERON, 229, 562.
 CHESNELONG (P. C.), 387.
 CHEVRILLON (A.), 49.
 CHINCHOLLE (Ch.), 339.
 * CHOULETTE, 285, 286, 288, 289, 292.
 CHRIST, 27, 28, 30, 60, 69, 77, 92, 113, 215, 217, 279, 308, 350, 419, 422, 528.
 CHRISTIANI, 345.
 CICERON, 398.
 * CIGOGNE (duchesse de-), 506.
 CLADEL (L.), 101.
 * CLAIR (G.), 85, 471.
 CLAIRE (sainte-), 270.

- * CLARENCE (Eveline), 470, 471.
 CLARETIE (J.), 20, 85, 118, 629.
 CLARION, 565.
 CLARK (J.), 173, 181, 197.
 CLARTE, 588, 593, 594, 601, 602, 608.
 CLAUDE (empereur-), 329.
 CLAUDEL (P.), 158, 536.
 * CLAUDIE, 139.
 CLEMENCEAU (A.), 402, 405.
 CLEMENCEAU (G.), 22, 95, 158, 300, 301, 325, 338, 344, 391, 394, 395, 396, 402, 438, 488, 489, 498, 499, 500, 506, 563, 570, 571, 572, 573, 578, 579, 580, 581, 583, 588, 591, 604, 605, 607.
 * CLEMENT (J., premier nom de Garmelin), 517.
 CLEMENT (P.), 621.
 * CLENA, 493, 498.
 CLEOPATRE, 43.
 CLIO, 297, 514.
 * CLOCHE, 506.
 * CLOPINEL, 365, 374, 377, 378.
 * CLOS DES LUNES (du-), 464, 465, 502.
 CLOTILDE (sainte-), 436.
 CLOUARD (H.), 506.
 CLOVIS, 436.
 COCHIN (H.), 66.
 COCHIN (D. et H.), 75, 374.
 * CODDU (madame-), 254.
 COGNIARD (G.), 372.
 * COHN-CLAVELIN, 312.
 * COIGNARD (J.), 21, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 254, 255, 256, 257, 258, 260, 262, 263, 264, 267, 268, 278, 285, 286, 287, 298, 318, 319, 322, 323, 326, 373, 374, 479, 515, 533.
 COIGNARD (abbé Moïse-), 242.
 * COINTREAU (madame-), 365.
 COISSIN, 91.
 * COLIN (Reginald), 464.
 COLLET DE VIENNE, 456.
 COLLY (J.), 554.
 COLOMBAN (ou COLOMBA), 475, 476, 482.
 * COLOMBAN, 469, 496, 498 (figure ZOLA).
 COMBES (E.), 382, 383, 384, 385, 387, 389, 392, 393, 394, 399, 400, 436, 465, 485.
 COMBES (L.), 629.
 COMMINES, 113.
 COMMODIEN, 470.
 COMEDIA, 554.
 COMTE (A.), 159, 161, 503, 505, 535.
 CONDORCET, 23.
 CONFERENCE A LA SOCIETE HISTORIQUE D'AUTEUIL ET DE PASSY, 272.
 CONNES (G.), 416.
 CONSTANS (E.), 158, 495.
 CONSTANT (B.), 172.
 CONSTANTIN, 482.
 CONTRE LA GUERRE, 554, 555, 586.
 COPERNIC, 308.
 COPPEE (F.), 25, 41, 62, 96, 101, 102, 103, 104, 105, 156, 168, 203, 349, 436.
 * COQ (Jean-), 356, 357, 358, 359.
 CORDAY (Michel), (entré dans le sillage de France en 1910, connaît France par les Thompson; polytechnicien, romancier), 561, 566, 588, 589, 592, 593, 599, 604.
 CORDAY (Charlotte), 91.
 CORDIER, 345.
 CORNEILLE, 23, 26, 124.
 * CORNELY, 347.
 * CORNEMUSE, 463, 475, 482, 485, 486, 487, 490, 493, 494, 498, 538.
 CORNUAU (Sœur-), 335.
 CORREGE (Le-), 31.
 COSTER (L.), 33, 35.
 * COTON (le citoyen-), 376.
 * COTTA, 227.
 COTTIN, 591.
 COTTU (madame-), 253, 254, 255, 259, 615.
 COUARD, 338.
 COUBE (R. P.), 485.
 COUCHOUD (P. L. Commence à bien connaître France en 1910. Se lie beaucoup avec lui lors de l'aventure entre Madame Gagey et France, en 1912.), 512, 514, 518, 525, 526, 555, 561, 566, 567, 592, 593, 599.
 COUEDON (mademoiselle-), 296, 297, 298, 310, 311, 433, 434, 435, 449, 586.
 COUET (archiviste-bibliothécaire à la Comédie-Française de 1885 à 1936), 25, 533, 561, 566, 567, 592, 593, 599.
 * COUPEAU, 148.
 COURBET, 136.
 COURBET (E.), 621.
 COURCELLES (Thomes de-), 444.
 COURIER (P. L.), 23, 580, 582, 606.
 COURTELINE (G.), 321.
 * COURTRAI (les-), 346.
 COUSIN (V.), 397.
 COUTURAT (G. et J.), 203.
 * CRAINQUEBILLE, 281, 329, 330, 351, 352, 364, 365, 366, 367, 368, 380.
 CRAINQUEBILLE, PUTOIS, RIQUET... 252, 257, 350, 351, 360, 361, 363, 364, 365, 367, 517, 518, 543.
 CREMIEUX (B.), 152.
 CRFPET (E.), 127.
 * CRESTEIL, 501.
 CRIME DE SYLVESTRE BONNARD, 16, 50, 51, 52, 75, 76, 108, 120, 136, 173, 419, 465, 466, 471, 472.
 CROCE-SPINELLI (J. E.), 184.
 * CROMBILE (image de Delcassé), 492, 499.
 CROS (Ch.), 103, 184.
 * CROTTU, 14, 27.
 * CRUCHA, 472, 482.

* CRUCHO (image de Philippe d'Orléans), 473, 493.
 CRUCY (F.), 465, 513, 525, 542, 555, 607.
 * CUNEGONDE, 512.
 CUVILLIER-FLEURY (A.), 190.
 CYBELE, 61, 548.
 * CYCLOPE, 589.
 * CYNTHIE, 76.
 CYRANO DE BERGERAC, 362.
 CYRIL (V.), 601, 602.
 CYRILLE (évêque-), 67, 70.

D

* DAGOBERT, 496.
 DALILA, 98.
 DAMASE (saint-), 477.
 * DANQUIN, 15.
 DANSETTE (A.), 98, 214, 253, 493, 494, 495.
 DANTE, 203, 274, 276, 483.
 * DAPHNE, 62, 66.
 * DAPHNIS, 362.
 DARLAN (J.), 316.
 DARMESTETER (A.), 121.
 DARRIEN (G.), 86.
 DARTHEZE (A.), 415.
 DARWIN, 41, 48, 50, 53, 64, 121, 159, 181, 189, 192, 294, 308.
 DAUBAN (Ch.-A.), 91.
 DAUDET (A.), 109, 134, 145, 161, 185.
 DAUDET (E.), 15.
 DAUDET (Léon), 436, 540.
 DAUDET (Lucien), 561, 584.
 DAUX (C.), 521.
 DAVID, 453.
 * DEBONNAIRE (général-), 502.
 * DECHARTRE, 286, 287, 289, 491.
 DU DEFFAND (madame du-), 59.
 DEFFEUX (L.), 151.
 DEJEANTE (V.), 166.
 DELACROIX, 32, 537.
 DELAHAYE (J.), 253.
 DELAISI (F.), 503.
 DELANNE (général-), 349.
 DELAROCHE (A.), 202.
 DELCASSE (Th.), 395, 407, 410, 492, 499, 535.
 DELEGORGUE (président-), 338.
 DELFOUR (abbé-), 528.
 DELL (Robert-) (connu par Souriau, dont il avait épousé la nièce. Correspondant en France du *Manchester Guardian* pendant la guerre, radical de gauche. Expulsé de France en juin 1918), 561, 567, 568, 571, 572, 573, 574, 576, 577, 578, 579, 584.
 * DELLION (le jeune-), 303, 314, 346.
 * DELLION (madame-), 300.
 DELPECH (sénateur-), 436, 442.
 DEMALE, 432.
 DEMARATE, 565.

DEMOCRATIE (LA-), 24.
 * DENISEAU (C.), 297, 310, 311, 434, 435.
 * DENIZET (le juge-), 209.
 DENON (Vivant-), 169.
 DENYS (Saint-), 456.
 DENYS (le tyran), 17, 18, 20, 21, 621, 623.
 DEPECHE DE TOULOUSE (LA), 593, 598, 600, 603, 606, 609.
 DERNIERES PAGES d'ANATOLE FRANCE, 584, 585, 586, 587, 589, 597, 601, 609, 610.
 DEROULEDE (P.), 343, 345, 357.
 DESBORDES-VALMORE (M.), 191.
 DESCARTES, 177, 182.
 DESCAVES (L.), 86, 140, 141, 299.
 DESCH (L.), 504.
 DESCHAMPS (G.), 287.
 DESCHAMPS (L.), 202, 206.
 DESCHANEL (P.), 395, 566.
 DESCHAUMES, 140, 144, 637.
 DESIRS DE JEAN SERVIEN (LES), 42, 43, 44, 52, 56, 57, 58, 74, 76, 96, 136, 213, 300, 303, 305, 312, 636.
 DESJARDINS (P.), 159, 161, 164, 165, 186, 187, 190, 192, 193, 268, 278.
 * DESMAHIS, 518.
 DESMOULINS (C.), 89.
 DESNOIRETERRES (G.), 622.
 DESONAY (P.), 67.
 DESTOUCHES, 204.
 * DEVAL, 319.
 DEVELAY (V.), 215.
 DEZEIMERIES (R.), 252.
 DIDEROT (D.), 99, 183, 379, 490.
 DIDIER (J.), 198, 320.
 DIDON (le Père H.-), 231, 232, 242, 308, 337, 486.
 DIERX (L.), 101, 102, 106, 160.
 DIEU (personnage de l'œuvre de France, ou nommé par lui), 27, 28, 30, 32, 33, 43, 60, 63, 64, 68, 69, 74, 114, 175, 213, 218, 219, 220, 224, 225, 226, 228, 240, 241, 244, 246, 279, 280, 285, 296, 305, 306, 307, 308, 309, 311, 322, 367, 398, 424, 426, 445, 450, 456, 457, 472, 479, 503, 507, 520, 528, 529, 531, 532, 533, 538, 547, 548, 585, 586, 609, Sabaoth. 541.
 DIEULAFOY (J.P.), 541.
 DIEUX ONT SOIF (LES), 85, 90, 91, 92, 97, 402, 408, 508, 510 à 525, 526, 545, 548, 550, 595.
 DIGEON (Cl.), 555.
 DIKE, 355.
 DIOGENE, 276.
 DIONYSOS, 216, 529, 533, 549, 550.
 DISCOURS DE RECEPTION A L'ACADEMIE, 300.
 * DJAMBI, 490.
 DOLIEANS (E.), 559, 560.
 DOMINIQUE (saint-), 477.
 DONGE, 553.

DONZELLE (J.), 129.
 DORCI (de SADE, préface de FRANCE),
 107, 108, 631.
 DORE (G.), 32, 482.
 * DORION, 229.
 * DOUILLARD (le père-, image de Mgr.
 Péchenard en particulier), 475, 486, 488,
 499.
 DOUMER (P.), 331, 406, 570.
 DOUMIC (R.), 195, 458, 573.
 DOYON (R.L.), 238, 239, 240.
 * DRACO, 472, 482.
 DREYFUS (Alfred), 282, 283, 289, 325,
 326, 327, 329, 331, 332, 336, 340, 341,
 342, 343, 344, 348, 353, 355, 356, 359,
 360, 362, 365, 368, 369, 370, 371, 372,
 375, 380, 382, 413, 415, 436, 496, 497,
 498, 510, 536, 615, 616.
 affaire, 94, 153, 174, 184, 197, 210, 265,
 293, 298, 305, 321, 324, 325, 326, 327,
 328, 330, 331, 332, 334, 335, 336, 337,
 338, 339, 340, 342, 343, 344, 347, 348,
 349, 350, 351, 352, 353, 355, 359, 361,
 364, 365, 366, 367, 368, 369, 371, 373,
 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 382,
 383, 384, 386, 388, 389, 390, 392, 396,
 398, 399, 400, 402, 405, 411, 415, 416,
 429, 433, 436, 449, 459, 463, 467, 472,
 473, 481, 484, 485, 486, 488, 493, 494,
 495, 496, 497, 498, 500, 501, 502, 503,
 504, 505, 507, 516, 522, 523, 524, 525,
 551, 552, 556, 557, 559, 562, 573, 583,
 584, 589, 595, 599, 604, 605, 608, 613,
 614, 616, 617.
 DREYFUS (Mathieu), 326, 338, 339.
 DRUMONT (E.), 94, 156, 253, 255, 265,
 325, 394, 436, 458.
 DUBIAU, 561, 567, 571, 572, 574, 576,
 579, 581, 584, 591, 592.
 * DUBOIS (M.), 15, 590.
 DUBUC, 345, 494.
 DUBUS, 116, 117, 633.
 DUCHENE (abbé-), 212.
 DUFAURE (L.), 114.
 * DUFRESNE (H.), 414.
 DUHAMEL (G.), 594, 608.
 DUJARDIN (E.), 110, 588.
 DUMAS (A.-fils), 47, 196.
 DUMAS (Dr.), 446.
 DUMESNIL DE GRAMONT, 417.
 DUMOULIN (G.), 560.
 DUNAND (Ph. H.), 458.
 DUNOIS (A.), 603, 608.
 DUPANLOUP (Mgr), 423.
 DUPLESSY, 284.
 * DUPONT (Onésime), 329.
 * DUPONT (colonel-), 319.
 DUPOURQUE, 495.
 DUPUY (J.), 288, 344, 345, 346, 371.
 DURAND, 512, 550, 552, 553.
 DURANTY, 135.
 DUSOLIER (A. Fait partie du PAR-
 NASSE de 1876), 102.
 DUVAL, 576, 579, 605.

E

ECHO DE PARIS, 57, 83, 141, 157, 167,
 203, 204, 205, 208, 237, 243, 244, 248,
 251, 252, 253, 254, 255, 256, 258, 259,
 260, 261, 262, 263, 264, 266, 269, 273,
 274, 275, 277, 278, 280, 282, 283, 284,
 291, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299,
 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307,
 308, 309, 310, 311, 313, 314, 316, 317,
 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325,
 326, 327, 328, 329, 331, 332, 333, 334,
 335, 336, 337, 338, 340, 343, 353, 354,
 355, 356, 357, 359, 360, 368, 369, 370,
 371, 372, 373, 374, 380, 391, 399, 400,
 405, 424, 426, 427, 431, 432, 433, 434,
 464, 476, 499, 516, 535, 539, 545, 556,
 563, 574, 586, 637.
 EFFORT ITALIEN (L'-) (de BAR-
 THOU et FRANCE), 566.
 EGIDE, 274.
 * EGLLE, 272.
 EGLISE ET REPUBLIQUE (L'- et LA-),
 385, 386, 387, 390, 391, 393, 397, 398,
 399, 400, 437, 439, 467, 484, 520, 526.
 EIFFEL, 253.
 * ELETTA, (madame-), 271.
 ELLIOTT (madame-), 91.
 * ELO, 474.
 * ELODIE, 518, 519, 523, 545.
 ENGLISH REVIEW, 62, 552, 554, 555,
 560, 578.
 ENLART, 306.
 * ENNOLA (EUNOIA), 216, 225, 528.
 ENQUETE de J. HURET, 204, 205, 634.
 EPICURE, 48, 267, 270, 276, 278, 283,
 545.
 EPIPHANE, 216.
 ERASME, 215, 221.
 * ERATO, 112.
 EROS, 233.
 ESCHYLE, 94, 115, 569.
 ESCULAPE, 224.
 ESOPHE, 263, 269.
 * ESPARVIEU (les-), 287.
 * ESPARVIEU (monsieur d'), 542, 543.
 * ESPARVIEU (madame d'-), 541, 543.
 * ESPARVIEU (général d'-), 541.
 * ESPARVIEU (Gaétan d'-), 543.
 * ESPARVIEU (Maurice d'-), 526, 527,
 530, 534, 536, 537, 538, 539, 542, 543,
 544, 545.
 ESQUISSE D'UNE SOCIETE COLLEC-
 TIVISTE (par E. HEBERLIN-DARCY,
 préface de FRANCE), 504.
 DES ESSARTS (E.), 46.
 ESTERHAZY, 326, 327, 329, 332, 334,
 335, 338, 339, 343, 346, 355, 359, 496.
 ESTIVET (Jean d'-), 444, 454.
 ETIENNE (Ch.), 215.
 ETIENNE (E.), 491.

ETUI DE NACRE (L'), 90, 91, 92, 142, 153, 212, 232, 234, 235, 237, 271, 272, 508.

EUCRATE, 20, 629.

EUDEL (A.), 622.

EUPHROSINE (Sainte), 233, 234.

EURIPIDE, 51, 115, 172, 575.

EUSTACHE (saint-), 242.

EVE, 212, 225, 229, 304, 529.

* EVERDINGEN, 526, 542.

* EWANS (madame-), 43.

EWANS (W.), 459.

EXTRAITS DE MONTAIGNE (préface de FRANCE), 607.

F

FABRE (H.), 567.

FABRE (F.), 71, 72, 134, 294, 295, 303, 304, 305, 400.

FABRE (J.), 340, 425, 429.

FAGUET (E.), 167, 186, 208, 361, 385,

392, 412, 515, 535, 593.

FAIL (Noël du-), 489.

FALLIERES (A.), 553.

FALLOUX, 389, 390, 397.

* FANNY, 90, 91, 92, 508.

FAURE (F.), 299, 300, 313, 343, 345, 346, 374, 404.

FAUST, 33, 86.

FAUST (traduction C. BENOIT, préface de FRANCE), 86, 243, 262.

FENEON (F.), 118.

FERRY (J.), 25, 72, 73, 85, 87, 89, 255, 257, 258, 265, 388, 389, 405.

FERRER (F.), 502.

FEUILLERAT (A.), 49.

FEUILLET DE CONCHES, 354.

FIGARO (LE-), 94, 95, 110, 116, 140, 205, 255, 326, 328, 329, 330, 331, 332,

334, 337, 339, 340, 341, 342, 343, 344,

345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352,

354, 355, 356, 357, 358, 360, 361, 362,

363, 364, 374, 375, 376, 377, 378, 379,

380, 383, 386, 387, 391, 405, 472, 497,

527, 536, 541, 580, 598, 599, 632.

FIGNER (Vera), 502, 503.

FLAMMARION (C.), 161.

FLAT (P.), 385.

FLAUBERT (G.), 80, 194, 209, 216.

FLORE, 141.

FLORIAN, 142, 172.

* FLOUPETTE (A.), 109.

FOCH, 570.

* FONTANET, 13, 22.

FOREIGN AFFAIRS, 598.

* FORMOSE (Th.), 486.

FORTUNAT, 470.

FOUQUIER (H., signe dans l'ECHO DE PARIS «NESTOR»), 253, 264, 433.

FOURIER (M.), 608.

FOYOT, 280.

FRANÇAIS (LE-), 384.

FRANCE (Noël, père d'Anatole-), 15, 16, 22, 511.

FRANCE (Madame, mère d'Anatole-), 46.

FRANCE (Suzanne, fille d'Anatole-), 52, 245, 338.

(Valérie, première femme d'Anatole et mère de Suzanne), 46, 47.

FRANCHET d'ESPERY, 594.

* FRANCHOT, 92.

FRANÇOIS (saint-), 222, 267, 269, 274, 275, 276, 278, 285, 287, 428, 429.

FRANÇOIS Ier, 96.

FRANQUET D'ARRAS, 420.

FREDEGONDE, 472.

* FREMONT, 321, 323.

FRESNOIS (du-), 496, (A.).

FREYCINET (Ch.), 87, 158, 371, 497.

G

GABRIEL (saint-), 296, 433, 434.

* GABRIELLE, 57.

GAILLARD D'ETALONDE, 622.

GAL (saint-), 477.

GALBEZ (A.), 602.

GALILEE, 82, 182.

GALLIENI, 570.

GALLIFET (G.A.), 497.

GALLION, 236, 237, 329, 330, 350, 351, 362, 363, 368, 379, 383, 387, 400, 416.

GAMBETTA (L.), 17, 18, 25, 72, 156, 388, 545.

* GAMELIN (Evariste), 85, 92, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523.

* GAMELIN (Madame-), 518.

* GANCE (Madame-), 13.

* GARAIN, 287, 288, 289.

GARASSE (R.P., P.E.), 252, 256.

* GARGANTUA, 197.

* GARNERET, 43.

GARNIER (abbé-), 299, 435.

* GASPARD, 77.

GAUTIER (L.), 252.

GAUTIER (Th.), 34.

GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE, 20, 622.

GAZETTE RIMEE, 17, 621, 623, 625.

GEDEON, 580.

GEFFROY (G.), 354.

* GELGOPOLE, 357 (figure MERCIER)

* GELIS, 52.

GELU (J.), 453.

GENEVIEVE (Sainte), 484.

LE GENIE LATIN, 46, 530, 550.

GENIEVRE (moine-), 274.

GENOUDE (de-), 530.

GEOFFRIN (madame-), 128.

GEORGE (Lloyd), 511, 512.

GEORGES (saint-), 480.

GERAULT-RICHARD (A.), 347.

GERBE (LA), 415.

* GEROME, 45, 80, 115.

GERSON (J.), 453.
 GHIL (R.), 109, 110, 111, 116, 117, 119, 121, 122, 125, 128, 129, 199, 203, 207, 632, 633, 634.
 GIDE (A.), 157, 256.
 GIDE (Ch.), 602.
 GIDEL, 136.
 GIERES (N. de-), 198.
 GIL BLAS, 139, 140, 145, 525, 527, 528, 533, 534, 536, 538, 540, 541, 542, 545, 546, 549, 550, 551, 632.
 GILLET (H.), 252.
 GINISTY (P.), 166, 385.
GIORNALE d'ITALIA, 385.
 * GIOVANNI (Fra), 275, 277, 280, 281, 283, 321.
 GIRARD (G.), 15, 17, 27, 42, 46, 100, 304.
 GIRARDET (R.), 300.
 GIRAUD (V.), 59, 71.
 * GIROFLEE (frère-), 245.
 GLABER (R.), 80, 302, 338.
 * GLAMORGANE, 472, 482.
GLOBE (LE), 50, 51, 89, 107, 108, 120, 124, 135, 269, 631, 636.
 GOBLET (R.), 296.
 GODEFROY, 343.
 GOETHE, 54, 64, 65, 66, 67, 168, 283, 556.
 GOGOL, 133.
 GOHIER (U), 325, 391.
 GOLDSKY, 576, 578, 604, 605.
 * GOLIATH, 453.
 GOLLIARD, 253.
 GONCOURT (les-), 16, 80, 88, 104, 110, 131, 132, 135, 176, 209, 313, 518.
 GONCOURT (Edmond de-), 132, 145, 635.
 GORKI, 402, 404, 416, 417, 595.
 GORON (H.), 251.
 GOSNAY, 91.
 * GOUBIN, 355, 414.
 GOURMONT (R. de-), 205, 269.
 GOUT (R.), 215.
 GOUTTENOIRE DE TOURY, 607.
 GOY (G. de-), 568.
 * GRANDE (la-), 142.
GRANDE REVUE, 32, 45, 210, 244.
 GRANDJEAN (Ch.), 107, 212, (secrétaire général du Sénat, lié avec FRANCE jusqu'au divorce de ce dernier).
 GRANGIER, 554.
 GRATRY (le Père-), 231.
 GREARD (O.), 256, 294.
 * GREATAUK, 496.
 GRECO (le-), 542.
 GREGH (F.), 583.
 GREGOIRE, 50.
 GREGOIRE (saint-), 469, 476, 477, 483.
 GREGOIRE VII, 336.
 GREGOIRE DE TOURS, 233.
 * GRESLOU, 174, 177, 178.
 GREVY, 88.

GREZES (H. de-), 274.
 GRILLE (madame), 176.
 GRIMAUD (L.E.), 333.
 * GROLLE (brigadier-), 540, 544, 548.
 * GROMANCE (les-), 346.
 * GROMANCE (madame de-), 303, 314, 344.
 GRUNEBALD-BALLIN (P.) (connu de FRANCE par l'intermédiaire de G. de Caillavet, dont il était le condisciple et ami).
 386, 394, 395, 396, 492.
 GSELL (P.), 384, 470.
 * GUAITA (S. de-), 122, 158, 239.
 GUEHENNO (J.), 610.
 GUENOLE (saint-), 477.
 GUERIN (P.), 46.
GUERRE SOCIALE (LA), 553, 559, 561, 563.
 * GUERSAINT (M. de-), 284.
 GUESDE (J.), 333, 351, 362, 369, 378, 405, 498, 545, 560.
 GUICHES (G.), 140.
GUIDE DE FONTAINEBLEAU (par PFNOR; préface de FRANCE), 509.
 GUIDO CAVALCANTI, 269, 270, 273, 548.
 GUILLAUME (Jacquet), 297, 437.
 GUILLAUME II, 395, 559, 580.
 * GUINARDON, 542.
 GUIREC (saint-), 475.
 * GUITREL, 298, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 312, 313, 314, 317, 328, 332, 334, 335, 336, 337, 352, 391, 433, 485.
 GUIZOT, 233.
 GUY (saint-), 482.
 GUYOT (Y.), 72, 81, 313.
 GYP (Madame de MARTEL), 153.

H

HAEKEL (F.), 181, 189.
 HALEVY (D.), 404.
 HARAUCOURT (E.), 370.
 * HASTAING (figure le colonel PICQUART), 496.
 HAUSSONVILLE, 210, 258.
 HAUVIETTE, 447.
 HAVET (Louis), 333, 341, 402, 414, 497.
 HAVET (Madame-), 341.
 HEBERT (Marcel), 308.
 HEBRAD (A.), 81, 106, 291, 332.
 HEGEL, 48, 164, 197, 600.
 HÉLENE, 30, 33, 35, 54, 64, 225.
 * HELLAS, 70.
 HENRIOT (E.), 90, 508, 510, 536.
 HENNEQUIN, 518.
 HENNIQUE (L.), 137, 156, 208, 239, 636.
 HENRI III, 82.
 HENRI D'ORLEANS, 339.

HENRY (commandant-), 329, 332, 333, 337, 338, 343, 354, 359, 369, 370, 371, 496.
 HERACLITE, 585.
 HERACLITE D'EPHESE (préface d'A. FRANCE, traduites par M. SOLOVINE), 585.
 HERCULE, 228, 355.
 HEREDIA (J.M. de-), 42, 106, 117, 156, 204, 205.
 HERMANN, 19, 21, 625.
 HERMANT (A.), 86.
 * HERMAS, 69.
 HERMES, 66, 159.
 * HERNANI, 19, 32.
 HERODOTE, 565.
 HERR (L.), 326.
 HERVE (E, directeur du *SOLEIL*), 258.
 HERVE (G.), 490, 500, 511, 553, 562, 563, 573.
 HERVILLY (E. d'-), 25, 102.
 HIERON (frère-), 495.
 HILARION (saint), 216, 217, 234.
 HILPERIK, 472.
 * HIPPIAS, 66, 68, 69.
 HIPPOLYTE, 585.
 HISTOIRE COMIQUE, 384, 398, 400, 413.
 HISTOIRE CONTEMPORAINE, 21, 57, 83, 93, 97, 99, 287, 293, 294, 297, 298, 300, 301, 303 à 307, 309, 310, 312, 313, 314, 315, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 324, 325, 327, 328 à 332, 334, 336, 337, 340, 341, 343, 344, 350, 352, 353, 356, 360, 362, 367 à 369, 372, 378, 380, 384, 391, 397, 398, 407, 409, 410, 414, 415, 432, 433, 434, 463, 484, 485, 488, 489, 493, 496 à 499, 501, 516, 519, 526, 527, 534, 537, 540, 543, 545, 549, 550, 586, 616.
 HITLER, 592.
 HOHENZOLLERN (les-), 563.
 HOMERE, 112, 361, 408, 530, 590.
 HORACE, 53, 59, 60, 61, 62, 276, 408.
 HROTSWITA, 215, 217, 220, 222, 223.
 HUARD (G.), 215.
 HUET, 530, 621.
 HUGO (V.), 16, 19, 20, 21, 26, 34, 36, 72, 93, 100, 124, 191, 389, 408, 417, 605.
 HUGUES (évêque-), 77.
 * HUGUET (A.), 316.
 HULST (Mgr. d'), 300.
 HUMANITE (L'), 384, 387, 406, 413, 414, 490, 505, 512, 525, 540, 542, 546, 551, 553, 554, 555, 556, 559, 567, 593, 594, 595, 596, 597, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 608.
 HUMBLLOT, 574.
 HURET (J.), 101, 127, 156, 195, 203, 204, 205, 208, 209, 352.
 HUXLEY, 189.

HUYSMANS (J.K.), 133, 137, 156, 158, 203, 204, 636.
 HYPATHIE, 67, 70, 548.

I

IALDABAOTH, 526, 527, 528, 530, 533, 540, 544, 545, 546, 549.
 JAVEH, 224, 225, 228, 387, 528.
 IBSEN (H.), 159.
 IDYLLES ET LEGENDES, 20, 28, 37, 221.
 ILE DES PINGOUINS, 23, 83, 85, 92, 234, 271, 346, 348, 356, 389, 463 à 502, 505, 506, 511, 515, 519, 530, 533, 534, 540, 543, 547, 548, 550, 589, 616.
 ILLUSTRATION (L'), 463, 468, 483, 489, 563, 580, 601.
 IMOLA (B. d'-), 468.
 INFORMATIONS (LES), 583.
 * INJURIOSUS, 233.
 INNOCENT III, 454.
 INTERMEDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (L'), 16, 252.
 IRENEE, 225.
 ISAAC (J.), 395, 535.
 ISABELLE DU PORTUGAL, 43, 57.
 ISAJE, 212.
 ISIDORE, 335.
 ISIS, 61, 221.
 * ISTAR, 527, 532, 534, 544.
 ISVOLSKY, 535.

J

JACOB, 376.
 JACOB (Dominique), 449, 450.
 JACQUES LE MAJEUR (saint-), 477.
 JACQUOT D'ARC, 453.
 * JACQUOT LE PHILOSOPHE, 473.
 * JAHEL, 240.
 * JAMBE-D'ARGENT, 349.
 JAMES (W.), 179.
 JAMET (R.), 580.
 JAMONT, 337, 349.
 JANET, 174.
 JANIN (Clément), 444.
 JANUS, 395.
 JARDIN D'EPICURE (LE), 50, 51, 52, 119, 144, 157, 161, 162, 163, 164, 166, 167, 168, 169, 170, 188, 195, 206, 218, 267, 283, 284, 368, 373, 440, 480, 504, 505, 517, 556, 584, 586, 587.
 JAUBERT, 128.
 JAURES, 156, 159, 265, 299, 333, 338, 350, 351, 362, 369, 371, 372, 373, 375, 376, 377, 382, 383, 394, 395, 396, 404, 405, 406, 407, 408, 411, 436, 489, 490, 498, 501, 503, 506, 510, 511, 514, 523, 536, 545, 546, 555, 559, 560, 573, 583, 593, 598, 600, 601, 603, 605, 608, 614.

JEAN JAURES, *L'HOMME, LE PEN-SEUR, LE SOCIALISTE*, (par RAP-POPORT, préface de FRANCE), 573.

JEAN (saint-l'évangéliste), 275.

JEAN (diacre-), 477.

JEAN (le roi-), 197.

JEAN (saint-l'Egyptien), 216.

JEAN (d'AULON), 446, 451.

JEAN DU LYS, 431.

JEANNE D'ARC, 93, 131, 166, 198, 215, 242, 251, 280, 284, 295, 296, 297, 310, 336, 340, 354, 402, 418, 419, 420, 421, 422, 423 à 459, 463, 464, 465, 469, 472, 476, 477, 480, 481, 483, 511, 615.

JEANNE HACHETTE, 420.

JEANNE (E.), 423.

JEROME (roi-), 17.

JEHOVAH, 240.

* JERONIMO, 506.

JESUS, 30, 56, 60, 61, 69, 70, 73, 113, 159, 213, 218, 221, 224, 228, 231, 233, 235, 236, 237, 279, 320, 364, 419, 429, 436, 535.

* JESUS-CHRIST, 76, 141, 143.

JEUNE FRANCE (LA), 50, 51, 52, 53, 63, 64, 76, 89, 100, 101, 119, 141, 161, 509.

JHOUNEY (A.), 128.

JOCASTE, 45.

JOCONDE (frère-), 437.

* JESSY, 32.

JOFFRE (J.), 569, 570, 571.

JOSEPHINE, 46.

JOUHAUX (L.), 559, 560.

JOURDAIN (F.), 566.

JOURNAL (LE), 385, 463, 464, 465, 466, 473.

JOURNAL DES DEBATS, 89, 91, 233, 291, 385, 563, 564, 565.

JOURNAL DU PEUPLE (LE), 574, 577, 596, 607.

JOURNAL OFFICIEL (LE), 63.

JOUY (J.), 141.

JUÁREZ (B.), 19.

JUDAS, 225, 229.

JUDAS LE GAULONITE, 236.

* JULEP (Van-, général, figure de Gal-liffet), 497.

* JULIE, 90, 508.

JULIEN (saint-), 456.

* JUMAGE, 331, 340, 341, 383.

JUNIPERE (frère-), 274, 275, 277, 278, 279, 280.

JUPITER, 233, 264, 265, 271, 558.

* JUSSAT (Ch. de-), 174.

JUSSELINE (M.), 143.

* JUSTINE, 13.

JUVENAL, 49, 62, 622.

K

KADOCK (saint-), 483.

KAHN (G.), 121, 122, 127, 128, 632, 633.

KAHN (L.; attaché à la maison Cal-mann-Lévy, ami de Renan et de France), 210, 513, 565, 567, 568, 569, 571, 576, 577, 580, 581, 582, 589, 592, 593.

KAHN (M.), 45.

* KALLISTA, 66 à 69.

KANT, 585.

KBRENSKY, 511.

KIPLING, 511.

KITCHNER (lord-), 568.

KOMM, 297, 405, 406.

* KRAKEN, 474, 481.

* KROPOTKINE (P.), 165.

KRYSINSKA (M.), 203.

KUESNACHT (H.), 576.

KUHN (E.), 64.

L

LA BARRE, 37, 41, 67, 387, 622.

LA BEDOYERE, 22, 23, 41, 622.

LABIENUS, 18, 20, 21, 84.

LABORI, 326, 337, 342.

LABRIOLLE (P. de-), 62.

LABROUSSE (S.), 294, 431.

LA BRUYERE, 244, 549.

LAC (père du-), 485, 555.

LA CADIERE, 66, 67.

* LACARELLE (G.), 297.

LACAUSSADE (A.), 106.

LACORDAIRE, 231, 388.

* LACRISSE (J.), 345, 346, 348, 349.

* LAETA ACILIA, 212, 213.

LAFARGUE (P.), 351, 369, 372.

LA FARE, 63.

LA FAYETTE, 519.

LA FONTAINE, 63, 192, 263.

LAFORGUE (J.), 632.

LAGUERRE (G.), 138.

LA HIRE, 420, 437.

LAHOR (J.), 160, 249.

LALUYE (L.), 103.

LAMARTINE, 32, 115, 120, 125, 139, 191, 530.

LAMENNAIS, 336.

LA MOTTE, 37.

LAMOUREUX, 94, 95.

LUCE DE LANCIVAL, 569.

LANDAU, 605.

LANG (A.), 458, 517.

LANGÉ, 50.

* LANGELIER (N.), 406.

LANGEN, 384.

LANGLOIS (Ch. V.), 439.

LANSAC (G. de-), 36. Mort en 1866.

* LANTAIGNE, 57, 297, 298, 302, 304, 305, 306 à 312, 317, 324, 335, 373, 399, 432, 464, 485, 538.

LAPIERRE (Sophie), 328.

LAPLACE, 64, 530.

* LAPRAT-TEULET, 311, 315, 317, 344.

- LAPREVOTTE (Emma, devenue madame FRANCE), 588.
 LARCHEY (L.), 23, 621.
 * LARIVIERE, 287.
 LA ROUNAT (Ch. de-), 103.
 * LARRIVÉE (figure Briand), 498.
 LASSERRE (H.), 284, 458.
 LA SABLIERE (madame de-), 63, 76.
 LATINI (B.), 110.
 LATOUCHE, 91.
 LATZARUS, 101.
 LA TREMOUILLE, 422, 443, 451.
 * LA TRINITE, 497.
 LAUDET (F.), 419.
 LAUNOI (J. de-), 484.
 * LAURE (madame-), 365.
 LAURENT, 134.
 LAURIER (Cl.), 17.
 LAUTREY (Philippe, pseudonyme de Madame de CAILLAVET), 155.
 LAVEDAN (H.), 557, 580.
 LAVIGERIE (cardinal), 235.
 LAVISSE (E.), 458, 464.
 LAVOISIER, 89, 508.
 LAVY (A.), 166.
 LAW (B.), 575.
 LAZARE (B.), 64, 161, 187, 202, 326.
 * LEAR, 320.
 LE BLASTIER (abbé), 304.
 LE BLOND-ZOLA, 45, 140, 141, 142, 145.
 * LEBREC (sergent-), 319.
 LEBUIN (M.), 446.
 * LECLERC (J.), 406, 408, 414.
 LECOINTE (G., auteur de *AU PAYS DES MANCHOTS*, Bruxelles 1904), 468.
 LECOINTE DE LISLE, 17, 32, 34, 37, 42, 46, 47, 56, 64, 65, 67, 69, 70, 72, 99, 100, 101, 102, 104, 106, 107, 108, 119, 120, 121, 129, 132, 136, 155, 203, 204, 205, 206, 210, 548, 614, 631, 633.
 LE COULTEUX (F.), 91.
 LE FAULCHEUX DES ISLETES, 508.
 LEFEBVRE (R.), 602, 606.
 LEFEBVRE-PONTALIS (A.), 306.
 LEGENDE DE SAINTE RADEGONDE, 27, 310, 472, 481.
 LE GOFF (M.), 514, 567, 568.
 LE HON (L.X.), 50.
 * LEILA, 212.
 LEMAITRE (J.), 116, 133, 134, 146, 149, 170, 173, 185, 190, 192, 193, 197, 208, 349, 436, 633.
 LE MENNOT (R.), 295, 431.
 * LEMERLE (maître-), 365.
 LEMERRE, 42, 46, 102, 103, 104, 105, 106.
 LE NAIN, 142.
 LENINE, 596.
 * LENOIR, 398.
 LEON (frère-), 274.
 * LEON (Henri), 345, 346, 347, 349, 350, 493.
 LEON XIII, 273, 309, 393, 399, 432, 547.
 LEPELLETIER (E.), 20, 136, 141, 237, 255, 637.
 LEPINE (L.), 560.
 * LERMITE (J.), 330.
 LE ROUX (H.), 86.
 LEROY-BEAULIEU (A.), 299.
 LE ROYER (E.), 432.
 LEROYER (C.), 449.
 LESCOT (sieur-), 254.
 LESSEPS (Ch. de-), 253, 300, 301.
 * LETERRIER, 332, 333, 360, 370.
 * LE TRUC DE RUFFEC, 539, 542, 543.
 LETTRES (LES), 398.
 LETTRES ET ARTS (LES-et LES-), 138, 142, 295, 637.
 * LEUCONOE, 59, 61, 62, 63, 69, 72, 215, 221, 311.
 LEUCONOE, 56, 59, 60, 61, 63, 71, 131, 214, 221, 234, 235, 424.
 LEUREY, 300.
 LEVY-BRUHL, 553.
 L'HEUREUX (M.), 506.
 LIABEUF, 553.
 * LIBERETTE, 233.
 * LIGIER (Paulin), 347.
 * LILITH, 212, 213.
 LION (J., industriel, ami de FRANCE à partir de 1912), 24, 178, 549, 556, 561, 565, 566, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 603.
 * LISETTE, 195.
 LITRE (M.), 27.
 LIVRE DE MON AMI (LE-), 13, 14, 16, 22, 45, 46, 47, 51, 52, 54, 90, 139, 220.
 LIVRE DU BIBLIOPHILE (LE), 96, 355.
 LOISY, 212, 242, 393, 397.
 LONDON (J.), 608.
 * LONGIS, 77.
 * LONGUEMARE (Père-), 519.
 LONGUET (J.), 18, 166, 550.
 LORIS-MELIKOFF, 566.
 LOTI (P.), 163, 208, 351.
 LOUBET (E.), 344, 345, 409, 410.
 LOUIS XIV, 23, 621.
 LOUIS XV, 23.
 LOUIS XVI, 23, 166, 506, 622.
 LOUIS XVII, 354.
 LOUIS-PHILIPPE, 466.
 LOUISE (citoyenne-) (vraisemblablement Louise Michel), 82, 494.
 LOUP (bienheureux-), 355.
 LOUYS (P.), 197.
 * LOYER (sénateur et ministre), 287, 293, 336.
 LOYNES (Madame de-), 46, 56.
 LOYSON (abbé-), 158.
 LUCAS (Dr.), 131.
 * LUCE, 344.
 LUCE (Siméon), 423, 431, 438.
 LUCIFER, 269, 270, 275, 527, 529.

* LUCRECE, 215.
 LUCRECE, 48, 247, 271, 519, 545.
 LUDE (sire de-), 446.
 LUGNE-POE, 159.
 LUNEL, 166.
 LUR-SALUCES, 345, 493.
 LUZARCHE (V.), 17.
 * LUZY (Madame de-), 90, 508.
 LYCOPHRON, 114.
 LYELL (Ch.), 88, 132, 161, 260, 322, 377, 523.
 * LYON, 78.
 LYS ROUGE (LE-), 154, 248, 251, 269, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 302, 304, 315, 316, 327, 409, 491, 499, 517.

M

MABLY (abbé-), 468.
 MACBETH, 370.
 MACHET (G.), 444.
 MARGES (LES-), 536, 551.
 MAC-MAHON (M.E.), 72, 78, 79.
 MADELEINE (MARIE-MADELEINE.
 MAGDELAINE. MARIE-MAGDELAINE), 28, 30, 31, 37, 43, 59, 61, 64, 69, 213, 215, 221, 222, 271, 276, 311, 418, 621.
 MADELIN (L.), 521.
 * MAEL (saint-), 467 à 470, 472, 474, 475, 476, 477, 479, 480, 481, 482, 483, 490.
 * MAEL-DUIN, 476.
 MAETERLINK (M.), 582.
 MAGNARD (M.), 95, 255.
 MAGNAUD (Président-), 331, 352, 364, 367.
 MAGNIER (la belle-), 77.
 MAGNIN (Ch.), 215.
 MAHOMET, 222.
 MAIA, 147.
 MAILLARD (Olivier-), 269.
 MAISTRE (J. de-), 505.
 MALACHIE (saint-), 586.
 MALEBRANCHE, 452.
 MALESHERBES, 84.
 MALLARME (St.), 99, 100, 101, 102, 104, 105, 106, 108, 109, 110, 111, 112, 116, 118, 121, 122, 123, 124, 126, 129, 151, 168, 202, 205, 206, 207, 208, 632, 633.
 MALVY, 560, 573, 579, 580, 603, 604.
 * MANDAR, 316.
 MANGENOT, 226, 423, 547.
 MANGIN, 576.
 * MANIFLORE, 498.
 MANNEQUIN D'OSIER, 293, 298, 299, 301, 302, 304, 311, 314, 318, 319, 321, 322, 323, 324, 365, 372, 434.
 * MANOURY (le sieur-), 254.
 * MARA, 518.
 MARAT, 20, 510, 518, 519.

* MARBODE, 463, 467, 468, 472, 476, 483.
 MARC (fait partie du PARNASSE de 1876), 103.
 * MARCEL (Monsieur-), 90, 92, 508.
 MARCHAND (colonel-), 492.
 * MARCIEN (Raoul ; figure Esterhazy), 334, 338, 339, 346, 496.
 MARGARITONE, 470.
 MARGES (LES-), 536, 551.
 MARGUERITE (sainte-), 242, 426, 427, 437, 447, 453, 480.
 MARGUERITE (la reine-), 298.
 MARGUERITTE (P.), 80, 140, 156.
 MARGUERITTE (V.), 597, 604, 605.
 MARIA D'AVALOS, 282.
 MARIANNE, 364.
 MARIE (Vierge), 29, 282, 436, 535.
 MARIE (sœur de MARTHE), 276.
 MARIE-ANTOINETTE, 46, 328, 354, 506.
 * MARIE-DOMINIQUE (premier nom de SATINE. Figure MARIE-ANTOINETTE), 506.
 MARIE L'EGYPTIENNE, 217, 242.
 MARIN (capitaine-), 443.
 MARIN (M.A.), 216.
 MARION (M.), 489.
 MARITAIN (J.), 536.
 MARIVAUX, 25.
 MARMANDE (de-), 561, 577.
 MARMONTEL, 128.
 MAROT (C.), 622.
 MARRAS, 85.
 MARROU (H.I.), 471.
 * MARTEAU (Jean), 330, 358, 364, 378, 388, 405, 414, 415, 472.
 MARTHE (sainte-), 30, 480.
 MARTIN (H.), 93, 419, 421, 422, 424, 430.
 MARTIN (le visionnaire), 295, 296, 431, 433, 434.
 * MARTIN, 144, 169.
 * MARTIN-BELLEME (les-), 285, 287, 288.
 * MARTIN-BELLEME (Thérèse), 286, 287.
 * MARTIN (de l'Aisne), 287.
 MARTINET (M.), 608.
 MARTINO (M.), 48.
 MARTY (A.), 593, 603, 604.
 MARX (K.), 578.
 MASPERO (G.), 216.
 MASSEE (frère), 274.
 MASSILLON, 171.
 MASSIS (H.), 524, 536.
 MATHIEZ (A.), 521.
 * MATRA (agent-), 365, 366.
 * MAUBEC DE LA DENDULYNX (figure Esterhazy), 496, 497.
 MAUCLAIR (C.), 203.
 MAUMUS (P.), 387.
 MAUPASSANT, 636.
 MAURIS (J.), 233.

MAURRAS (Ch.), 126, 201, 203, 329, 458, 505, 506, 560, 563.
 MAURY (A.), 75, 442.
 MAXIME, 26.
 MAXIMILIEN D'AUTRICHE, 19.
 * MAZURE, 312, 322, 340, 350, 354, 368, 369, 370, 377.
 * MELÀ (ANNAEUS), 398.
 * MELANTHIOS, 359.
 MELINE (F.J.), 82, 158, 255, 298, 300, 315, 316, 318, 327, 332, 333, 338, 339, 343, 345, 346, 347, 349, 357, 409.
 * MELUSINE, 445.
 MENAGE, 256.
 MENARD (L.), 22, 35, 42, 60, 64, 77, 216, 217, 223, 225, 234, 404.
 MENDES (C.), 17, 101, 102, 105, 131, 204, 207, 266, 274.
 MENDIOUDO, 396.
 MENODOTE, 163.
 MERAT (A.), 102, 106.
 MERCIER (général), 327, 348, 349, 357, 496.
 * MERELLE (Mademoiselle-), 14.
 MERIC (V.), 608.
 MERIMEE, 16.
 * MERLIN, 364, 424, 427, 428, 430, 432, 444, 449, 476.
 * MEROVEE, 495.
 MERRHEIM, 582, 593.
 MESUREUR (G.), 74, 82.
 METZGER (A.), 103.
 MEURICE (P.), 146.
 MEZIERES (A.), 256.
 MICHAUD (G.), 100, 109, 110, 113, 116, 119, 122, 205.
 MICHEL (saint-), 271, 296, 426, 427, 428, 433, 447, 534.
 MICHEL (Louise), 117, 118, 633.
 MICHEL-ANGE, 470, 568.
 MICHELET (J.), 18, 22, 23, 24, 26, 34, 36, 52, 66, 67, 70, 75, 89, 225, 373, 418, 419, 420, 421, 423, 424, 428, 430, 431, 444, 446, 455, 457, 558, 467, 468, 510, 511, 614, 629.
 MICHELIN, 82.
 * MICROMEGAS, 532.
 * MIELLEUX (Robin, figure MELINE). (reparaît sous ce nom et dans ce rôle dans *ILE DES PINGUINS*), 357, 358.
 MIGNET, 510.
 MIGNON (Dr.), 592.
 MICKAEL (E.), 64.
 MILAN DE SERBIE, 158.
 MILLERAND (A.), 264, 349, 351, 371, 570, 592.
 MILLET, 142.
 MILLIERE, 158.
 MILLWARD (K.G.), 163.
 * MILPERTUIS (général-), 541.
 MILTON, 32, 472, 529.
 MINERVE, 85, 557.

* MINO (fra-), 271, 272, 273.
 MIOMANDRE (F. de-), 569.
 MIRABEAU, 519.
 MIRAUT-DAUSSY (en réalité, ME-
 RAULT-DAUSSY), 342, 353.
 MIRBEAU (O.), 263, 266, 267, 278, 340, 385, 402, 637.
 * MIRZA, 585.
 MITHRA, 61.
 * MITZI, 585.
 MOISE, 159, 213, 477.
 MOLIERE, 82, 124, 137, 193, 239, 482.
 MOLINIER (E.), 349.
 MONCOQ (Dr.), 284.
 MONDOR (H.), 44, 45, 99, 102, 104, 105, 116, 402.
 MONNIER (H.), 136.
 MONOD (G.), 159, 391, 458.
 MONOD (H.), 491.
 MONPROFIT, 254.
 MONSABRE (le Père-), 436.
 MONTAIGNE, 179, 181, 184, 197, 216, 260, 261, 263, 282, 405, 551, 555, 556.
 MONTALEMBERT, 320.
 MONTESPAN (madame de-), 621.
 MONTESQUIEU, 84, 244, 264, 268, 367.
 MONTESQUIOU (R. de-), 362, 436, 505.
 * MONTESSUY, 287, 289, 293, 304.
 MONTFAUCON DE VILLARS, 238, 239, 240.
 MONTGOLFIER (J.M.), 184.
 * MONTJOYEUX (pseudonyme de J. POIGNANT), 140.
 MONTREUIL (J.), 559.
 MOORE (Th.), 412.
 * MORANGERE (madame de la-), 254.
 MOREAS (J.), 110 à 116, 119, 122, 128, 129, 195, 201, 202, 203, 204, 205, 207, 211, 632, 633.
 MOREAU (F.), 44.
 MOREAU (P.), 189.
 MOREL (E.D.), 598.
 MORELLET (abbé-), 127, 128.
 MORENO (Garcia-), 388.
 MORHARDT (M.), 128.
 MORERI (L.), 220, 238.
 MORGAN, 500.
 MORICE (Ch.), 99, 121, 122, 124, 127, 128, 129, 146, 203, 205, 632, 634.
 * MORIN, 412.
 * MORIN (le comte-), 198.
 MORIN (F.), 23.
 * MORIO, 488, 490.
 MORNAY (Ch.), 19.
 MORRIS (W.), 412.
 MORUS (Th.), 468.
 * MOSAÏDE, 240.
 * MOSER (madame-), 14.
 * MOUETTE (J., premier nom de SAR-
 RIETTE), 530, 531.
 * MOUTON (J.), 356, 357, 358, 359.
 MOZART, 95.

MUN (A. de-), 245, 269, 273, 300, 327,
545, 563, 573.
MUSEE DES DEUX MONDES (LE-),
50.
MUSSET (A. de-), 120.
MUSSOLINI, 592, 607.
MUSURUS (P.), 103.
* MUTINELLI (F.), 282.

N

NABOTH, 56.
NANA, 148.
NAPOLEON I^{er}, 52, 82, 192, 287, 490,
491, 500, 553, 565, 569, 571, 589, 590.
NAPOLEON III, 18 à 21, 23 à 26, 41,
630.
NAPOLEON (Prince-), 31, 79.
NAQUET (A.), 158, 300, 493.
NATION (THE-), 459, 546, 577, 578.
* NECTAIRE, 35, 271, 526 à 530, 533,
545, 546, 547, 548, 549, 550.
NEEDHAM (I.), 434.
NERON, 24.
* NESTOR (moine-), 482, 483.
« NESTOR ». Voir FOUQUIER (H.).
NEUVE FREIE PRESSE, 391, 393, 397,
399, 400, 406, 407, 411, 500, 501.
NEW YORK HERALD, 437, 463, 468,
470, 474, 477, 478, 480, 481, 482, 485,
486, 489, 490, 494, 495, 506.
* NICIAS, 218, 225, 228, 246.
* NICODEME (M.), 252, 255, 256.
NICOLARDOT, 285.
NICOLAS (saint-), 506, 507.
NICOLAS II, 404.
NICOLE (P.), 71, 173.
NIOBE, 548.
* NITIDA, 222.
NOCES CORINTHIENNES (LES), 45,
50, 51, 56, 59, 62, 64, 65, 66, 68, 69,
70, 72, 75, 76, 90, 92, 106, 183, 214,
215, 216, 218, 221, 234, 385, 424, 548.
NODIER (Ch.), 253.
NOE, 190, 241.
NOIR (V.), 41.
NOLAY (P.), 250.
NOLHAC (P. de-), 47, 245.
NONNOTE (D.), 434.
NOSTRADAMUS, 238.
NOUMENIOS, 216.
NOUVELLE REVUE, 52.

O

* OBNUBILE, 469 à 472, 490, 491, 500,
503.
OBSERVER (de Londres), 607.
OCHOROWITZ, 122.
OCTAVE, 414.
* ODDOUL, 482.
ŒDIPE, 320.

OEGGER (abbé-), 225.
ŒUVRE (L'), 577, 580, 605, 609.
ŒUVRES COMPLETES D'ANATOLE
FRANCE, 42, 108, 136, 201, 301, 316,
347, 378, 399, 400, 409, 437, 506, 509,
514, 517, 591, 599, 604.
OFFENBACH, 526.
OHNET (G.), 133, 145, 146, 191.
* OLIPHANT (Th.), 398.
OLIVA (D.), 385, 393.
* OLIVE (vicomte-), 493.
* OLIVE (vicomtesse-), 485, 493, 494,
498, (figure la duchesse d'Uzès).
* OLIVERIE, 233.
OLLE-LAPRUNE (L.), 308.
OLLIVIER (R.P.), 299, 300.
OLLIVIER (E.), 18, 25.
ORLEANS (Bâtard d'-), 452.
* ONDINE, 217.
* ONOFLETTE, 77.
OPINIONS DE J. COIGNARD (LES-),
21, 97, 153, 244, 248 à 268, 273, 277,
279 à 283, 286, 290, 291, 293, 294,
297, 302, 312, 314, 315, 319, 321, 324,
368, 379, 487, 488, 510, 523, 548, 549,
556, 590, 616.
OPINIONS SOCIALES, 376, 377.
* ORBEROSE, 271, 469, 474, 475, 480,
481, 482, 484, 486, 487, 498.
ORFER (Léo d-, pseudonyme de Marius
POUGET), 111.
* ORGON, 410.
ORIGENE, 216.
ORME DU MAIL, 57, 83, 193, 290,
293, 294, 295, 297, 298, 301, 302, 305
à 309, 311, 315 à 320, 322, 323, 324,
434.
OROSE (P.), 467.
ORPHEE, 118, 159, 284, 533.
ORSINI, 16.
OUIN-LACROIX (Ch.), 484.
OURY (J.P.), 781, 786.
OZANAM (F.), 542.

P

PACHE (J.), 89.
PACOME (saint-), 216.
PAILLERON (E.), 156.
* PAILLOT, 301, 332.
PAINLEVE (P.), 514, 515, 553, 578.
* PALEMON, 222, 223.
PALLAS ATHENE, 415.
PAN, 234, 533.
* PANDORE, 216.
* PANGLOSS, 144.
* PANNETON DE LA BARGE, 341.
* PANTHER (général-), 496, 497, 498.
* PAPHNUCE, 154, 212, 215 à 230, 246,
386.
PAPUS (Dr. ENCAUSSE), 122.
PARABERE (Mme M de-), 59.
PARIS (G.), 257, 294.

PARIS (P. et G.), 165.
 PARIS (comte de-), 258.
 PARIS-JOURNAL, 513, 552.
 PARIS-MAGAZINE, 621, 628.
 PARMENIDE, 114, 532.
 PARNASSE CONTEMPORAIN de 1869,
 37, 100, 107.
 PARNASSE CONTEMPORAIN de 1876,
 53, 62, 99, 102, 105, 108, 120.
 PARNY (E.), 479, 487, 529, 530.
 PARSANS (L.), 325.
 PARTI NOIR (LE-), 386.
 PASCAL, 172, 242, 244, 260, 263, 276,
 282, 366, 367, 489.
 PASSY (F.), 256.
 * PATOUILLE (abbé-), 527, 537, 538,
 539, 543.
 PATOUILLET (L.), 434.
 PATRICE (saint-), 476.
 * PATRU (M.), 391, 392, 393, 399,
 409, 410.
 PATY DE CLAM (du-), 340, 496.
 PAUL (saint-), 56, 113, 236, 362, 363,
 379, 387.
 PAUL (saint-, ermite), 478.
 * PAUL LE SIMPLE, 220.
 * PAUL III, (premier nom de Cloche,
 figure LOUIS XVI), 506.
 * PAULIN, 96.
 PAVIA (R.), 597.
 PAWLOWSKY (A.), 495.
 PAYS (LE), 577, 580.
 * PEAU-D'ÂNE, 570.
 PECHENARD (Mgr.), 486.
 * PECUS, 371, 372.
 PEGUY (Ch.), 351, 377, 378, 382, 383,
 384, 395, 396, 402, 404, 419, 458, 459,
 498, 536, 562.
 PEIGNOT (G.), 252, 263.
 PELADAN (J.), 158, 98, 231, 239, 250.
 PELAGE (saint-), 477.
 PELAGIE (sainte-), 242, 469.
 PELLETAN (C.), 26.
 PELLIEUX (général de-), 354.
 PELLISSIER (G.), 172.
 PENELOPE, 408.
 * PENICHE (figure sans doute CAVAI-
 GNAC), 497.
 PENSEES CHRETIENNES, 27.
 PENTHIEVRE (duc de-), 622.
 PERADON (E.), 69.
 PERCEVAL DE CAGNY, 440.
 PERICAT, 560.
 PERIER (C.), 331.
 PERNOD (R.), 422.
 PERRINAIC, 295.
 * PERRUQUE, 434.
 « PERTINAX » (pseudonyme d'O. Mon-
 profit), 333.
 PETION, 89, 519.
 * PETIT-JEAN, 365.
 PETIT PARISIEN, 564, 577, 583, 607.
 PETIT PIERRE (LE), 13, 14, 15, 559.

PETITE REPUBLIQUE (LA), 250, 339,
 372, 405, 443.
 PETRARQUE, 117.
 PEUPLE (LE, de Bruxelles), 553.
 PFNORR, 509.
 * PHALIPPOU (R.P.), 71.
 PHILIPPE D'ORLÉANS, 345, 353, 355,
 357, 411.
 * PHILOSTRATE, 359.
 PHLEGON DE TRALLES, 64, 65, 122.
 * PHOENIX (figure JAURES), 498.
 PHTAH, 597.
 * PHYSIS, 409.
 * Picrochôle, 197.
 PICQUART (colonel, plus tard général
 et ministre de la Guerre), 332, 333,
 338, 339, 341, 355, 359, 370, 372, 374,
 391, 496, 498, 500, 615.
 PIE IX, 393.
 PIE X, 393, 399, 484, 535, 547.
 * PIEDAGNEL, 57, 305, 306, 315, 330,
 373, 533, 613.
 * PIED-D'ALOUETTE, 299, 320, 321,
 322, 365.
 PIERRE (saint-), 17, 362, 376.
 PIERRE AUX LIENS (saint-), 477.
 PIERRE NOZIERE, 154, 377, 475, 476.
 * PIERRE (le petit-), 591.
 PIERRONNE, 420, 426, 444, 476.
 PIOCH (G.), 567, 574, 583, 593, 598,
 608.
 PIOUS (J.), 273.
 PIRENNE (J.), 87.
 PLANTEAU, 300.
 PLATEAU (Marius), 592.
 PLATON, 114, 159, 280, 308, 355, 358,
 468, 471.
 PLEHVE, 511.
 PLESSIS (F.), 46, 47, 49, 52, 72, 73,
 81, 97, 101, 102, 299, 339, 340.
 PLINE L'ANCIEN, 468.
 PLOWERT. Voir ADAM (P.), 115, 125,
 126.
 PLUTARQUE, 22.
 POE (E.), 107, 124.
 POEMES DORES (LES), 45, 64, 101,
 120.
 POICTEVIN (F.), 110, 128, 207.
 POINCARÉ (R.), 332, 488, 535, 541,
 545, 576, 592, 607.
 (donne à FRANCE sa rosette d'offi-
 cier de la Légion d'Honneur, prononce
 pour lui sa dernière plaidoirie, en oc-
 tobre 1911.)
 POLLUX, 355.
 POMMIER (J.), 79.
 POMPEE, 20.
 POMPERY (E. de-), 35, 621.
 PONCE DE LEON (J.), 82.
 PONCE-PILATE, 235, 236, 237, 444.
 PONSARD (F.), 23.
 POPELIN (Cl.), 622.
 POPULAIRE (LE), 596, 607.

PORGES (madame J., née de Wodianer), 345, 349.
 PORPHYRE, 147, 216.
 * PORRICHET (H.), 334.
 POSTIF (L.), 608.
 POTTER (L. de-), 468, 474, 477, 478.
 POULAILLON (H.), 198, 320.
 POUQUET (J.M.), 97, 173, 188, 210, 241.
 POUVILLON (E.), 284.
 POUY (F.), 622.
 PRANZINI, 251.
 PRAROND (E.), 103.
 PREDL (E.), 103.
 PREFACE AUX ŒUVRES DE B. PA-LISSY, 96, 355.
 PRESSENSE (R. de-), 340, 391, 550.
 * PRINCETEAU (figure Jean de Lau-noy), 484.
 PRO ARMENIA, 403.
 * PRODOTES, 355, 357.
 PROMETHEE, 94, 264, 265.
 PROPERCE, 76.
 * PROSPERO, 79.
 PROUDHON (P.P.), 27.
 PROUST (M.), 152, 331.
 PROUTE (V.), 565, 567, 568, 570, 578.
 PRUDENCE, 470.
 PSICHARI (E.), 536.
 PSICHARI (H.), 79.
 PSICHARI (J.), 340, 402.
 PSICHARI (L.), 181, 291, 338, 561.
 PUIITS DE SAINTE CLAIRE (LE), 248, 252, 268, 269, 271, 272, 275, 277 à 282, 291, 320, 324, 375, 385, 386, 467, 475, 478, 481, 482, 527, 548, 616.
 * PUTOIS, 329, 330, 363, 364, 368, 480.
 * PYROT (figure DREYFUS), 469, 485, 496, 497, 498.
 PYRRHON, 162, 283.
 PYTHAGORE, 159.

Q

* QUARESMEPRENANT, 364.
 * QUATREBARBE, 306.
 QUELEN (Mgr.), 484.
 QUICHERAT (J.), 418, 422, 423, 424, 427, 431, 438, 440, 446, 447, 448, 449, 451, 452.
 * QUICHOTTE (don-), 195.
 QUILLARD (P.), 234, 340, 402, 552.
 QUINET (E.), 18, 22, 23, 24, 25, 26, 36.

R

RABELAIS, 35, 113, 141, 358, 465, 503, 621.
 RACINE, 46, 71, 124, 128, 476, 585.
 RADEGONDE (sainte-), 27, 297, 310, 314.

RADICAL (LE-), 580.
 RAMA-KRISHNA, 159.
 RAMBAUD (A.), 458.
 RAMEAU (J.), 133.
 RAMPOLLA (cardinal-), 393.
 RAMSAY (W.), 470.
 RANC (A.), 432.
 RANQUET (G.), 215, 222.
 RAPHAEL (archange-), 296, 433.
 RAPHAEL (peintre), 470.
 RAPPEL (LE-), 24, 88, 622.
 RAPPOPORT (CH), 371, 554, 555, 561, 563, 573, 579, 580, 586, 593, 603.
 RATISBONNE (L.), 106, 107.
 RAULINE (E.), 27.
 RAVACHOL, 244, 250, 278, 289.
 RAVAISSON (F.), 159.
 RECLUS (E.), 85.
 REG (Dr.), 295.
 REGNAULT DE CHARTRES, 421, 422, 443, 451.
 REGNIER (H. de-), 122.
 REILLE (baron-), 156.
 REINACH (J. de-), 253, 265, 266.
 REINACH (Joseph), 331, 333, 348.
 REINACH (Salomon), 62, 458, 553, 571.
 REINACH (Th.), 489.
 REMI (saint-), 426, 427.
 RENAN (E.), 31, 56, 59, 60, 61, 71, 72, 75, 79, 87, 107, 136, 156, 162, 163, 164, 165, 167, 175, 183, 185, 188, 190, 197, 199, 213, 216, 217, 223, 224, 225, 227, 229, 230, 235, 236, 237, 245, 249, 284, 361, 363, 368, 370, 374, 386, 387, 400, 416, 419, 424, 433, 440, 452, 456, 478, 479, 531, 535, 548, 593, 598, 607, 613, 614.
 RENARD (E.), 79.
 RENARD (J.), 329.
 RENAUEL, 573.
 RENOUVIER (Ch.), 159, 160, 198.
 RENOUVIN (P.), 395, 407.
 REPUBLIQUE (LA), 566, 588, 593, 599, 610.
 REPUBLIQUE DES LETTRES (LA), 59, 69, 131, 418, 424, 635.
 REVOLTE DES ANGES (LA-), 35, 242, 271, 279, 287, 334, 412, 413, 467, 495, 506, 525 à 550, 615.
 REVUE (LA-), 18, 25, 384, 470, 504, 552, 560.
 REVUE ALSACIENNE (LA-), 46, 75.
 REVUE BLEUE (Revue politique et littéraire), 46, 85, 86, 116, 134, 146, 149, 168, 187, 189, 215, 385, 633.
 REVUE CRITIQUE DES IDEES, 506.
 REVUE DE FAMILLE, 215, 424, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 439, 480, 483.
 REVUE DE PARIS, 27, 62, 155, 253, 288, 290, 384, 437, 441, 450, 474, 506, 512, 520, 559, 565, 590.
 REVUE DES CURIOSITES REVOLUTIONNAIRES, 513.

REVUE DES DEUX MONDES, 59, 64, 71, 91, 123, 127, 134, 137, 154, 171, 172, 173, 178, 179, 180, 181, 182, 189, 191, 194, 196, 197, 215, 224, 229, 230, 294, 432, 521, 634 à 637.
 REVUE DES DOCUMENTS HISTORIQUES, 50.
 REVUE DES ETUDES RABELAISIENNES, 556.
 REVUE DU PALAIS, 210, 437.
 REVUE HEBDOMADAIRE, 273, 424, 428, 430, 441, 442, 450, 535.
 REVUE ILLUSTRÉE, 160, 424, 428, 437.
 REVUE INDEPENDANTE, 122, 134, 198, 203, 634.
 REVUE MENSUELLE (Genève), 576.
 * RIBERT (M.), 15.
 RIBOT (T.), 174, 184, 255.
 RIBOT (A.), 577.
 RICARD (garde des sceaux en 1892), 253.
 RICARD (Mgr.), 284.
 RICARD (L.X. de-), 17, 18, 22, 25, 26, 42, 200, 508, 621.
 RICARDOU, 197.
 RICHARD (J.), 17.
 RICHARD (G. C.), 564.
 RICHARD (frère-), 421, 424, 426, 427, 444, 448, 451, 453, 457, 474.
 RICHARD (monseigneur-), 296, 299.
 RICHARD O'MONROY (pseudonyme du vicomte de Saint-Geniès), 80, 86, 95.
 RICHE (abbé-), 274.
 RICHEPIN (J.), 514.
 RICHT (Ch.), 182.
 RICHTENBERGER (E., conservateur au musée du Louvre, mort en 1920), 525, 546, 556, 561, 564, 568, 570, 575, 576, 582.
 RIGAULT (R.), 89.
 RIMBAUD (A.), 27, 28, 42, 117, 118, 126, 199, 200, 632, 633.
 * RIQUET (le chien-), 329, 359, 360, 361, 362.
 RIVIERE (J.), 522.
 RIVOIRE (A.), 514.
 ROBERT (G.), 45, 140.
 ROBERT L'ERMITE, 295, 431.
 ROBESPIERRE (M. de-), 89, 90, 295, 296, 431, 509, 513, 515, 516, 517, 519, 520, 521.
 ROBINOT BERTRAND (Ch.), 103.
 ROBINSON (Mary), 53.
 ROCHEFORT (H.), 24, 41, 95, 237, 255, 258, 349.
 * ROCHEMAURE (madame de-), 522.
 ROCKEFELLER, 500.
 * ROCKSTRONG (Monsieur-; figure Rochefort), 255, 257, 258.
 ROD (E.), 208.
 RODAYS (F. de-), 329.
 RODIN (A.), 206, 378, 414, 527.
 ROGEARD (L.), 18, 21, 84.

ROGER MARTIN DU GARD, 331, 352, 382, 501, 536, 537.
 ROGET (général-), 343.
 ROLLAND (R.), 383, 404, 417, 535, 536, 561, 562, 563, 566, 567, 573, 574, 576, 582, 583, 588, 598, 602, 608.
 ROLLAND (madame- de Renéville), 575, 576.
 ROLLINAT (M.), 105.
 ROE (Art), (pseudonyme de B.P. MAHON), 443.
 ROMAINS (J.), 93, 315.
 * ROMAN (Monsieur-), 254.
 ROMÉE (Isabelle), 453.
 ROMULUS, 570.
 RONSARD, 117.
 ROOSEVELT (Th.), 414.
 * ROQUEBRUN (Mgr.), 304.
 ROQUES (J.), 166.
 ROSNY (J.H.), 140, 156.
 ROTISSERIE DE LA REINE PEDAUQUE (LA-), 153, 154, 196, 210, 212, 231, 237, 238, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 251, 267, 277, 293, 303, 310, 367, 404, 467, 479, 615.
 ROUANET (G.), 250.
 ROUJON (H., écrit sous les pseudonymes « URSUS » et « H. LAUJOL »), 187, 396.
 ROULAND (L.), 103.
 * ROUPART, 375, 377.
 * ROUQUINE, 484.
 ROUSSEAU (J.J.), 89, 118, 180, 510, 514, 515, 516, 517, 521, 523.
 ROUSSEL, 443.
 ROUSSET, 553.
 ROUVIER (M.), 383, 395, 475.
 * ROUX (M.), 318, 319.
 ROYER (Cl.), 48.
 ROYERE (J.), 151.
 ROYOU (J.), 23.
 RUDWIN (M.), 32.
 RUSKIN (J.), 470.
 RUSSELL (B.), 578.
 RUTEBEUF, 113.

S

SABATIER (P.), 274.
 SABLIERE (Madame de la-), 63, 83, 221.
 SABRAN (madame de-), 172.
 * SACCARD (M.), 139.
 * SACCARD (R.), 139.
 SACHS (G.), 581.
 SADE (D.), 108.
 * SAFRAC (curé-), 212.
 SAGES ET POÈTES D'ASIE (P.L. COUCHOUD, préface de FRANCE), 599.
 * SAINT-BRIX, 315.
 SAINT-GEORGES DE BOUHELIER (S.), 574.

- SAINT-GENIES, 80, 95.
 SAINT-JUST, 89.
 SAINT-OMER, 338.
 SAINT-MARTIN (de-), 300.
 * SAINT-PHLIN, 265.
 SAINT-SAENS, 514.
 SAINT-SIMON (L. de-), 256.
 SAINTE-BEUVE, 16, 190.
 SAINTE FOI (Ch.), 274.
 * SALOMON (Manette), 131.
 SALLUSTE, 18.
 * SANCHO, 195.
 SAND (G.), 46, 64, 132, 133, 137, 139, 145, 635.
 SANDEAU (J.), 133.
 SANGNIER (M.), 535.
 * SAPOR (figure GUESDE), 498.
 SARCEY (F.), 110, 141, 633, 637.
 SARDOU (V.), 156, 510.
 SARRAIL (M.), 570.
 SARRIEN (F.), 396, 498.
 * SARRIETTE, 530, 541, 545.
 SARTRE (J.P.), 140.
 SATAN, 32 /le démon ASPASIE, 33, 35/ 33, 34, 35, 36, 66, 215, 224, 225, 240, 270, 275, 276, 279, 281, 479, 480, 482, 526, 527, 528, 529, 533, 534, 541, 545, 546, 547, 549, 550.
 * SATINE, 506.
 SATURNE, 271.
 * SATYRE (saint-), 269, 271, 272, 275, 477, 482.
 SAVINKOV, 511.
 SCARRON, 263.
 SCHERER, 354.
 SCHEURER-KESTNER (A.), 326, 339.
 SCHILLER (F.S.C.), 179.
 SCHLEICHER (A.), 192.
 SCHNAEBELE, 95, 97.
 SCHOLL (A.), 237.
 SCHOPENHAUER, 168.
 SCHURE (E.), 159.
 * SCOLASTICA, 232, 233.
 SCOTT (D.), 276.
 SCOTT (W.), 52.
 * SCUTIFER (premier nom de CHATILLON), 494, 495.
 SEE (H.), 473.
 SEAILLES (G.), 602.
 SEMBAT (M.), 550, 560.
 SENEQUE, 113, 281, 403.
 SEPARATION DE L'EGLISE ET DE L'ETAT (LA-) (de P. GRUNEBaum-BALLIN, préface de FRANCE), 386.
 LES SEPT FEMMES DE LA BARBE-BLEUE, 505, 506, 507.
 * SEPTPLAIES (marquis des-, figure sans doute LUR-SALUCES), 493.
 SERGE (grand duc-), 511.
 SEROUYA (H.), 226.
 * SERVIEN (Jean), 15, 41 à 44, 47, 56, 57, 58, 68, 96, 173, 305, 330, 522, 533, 613.
 * SERVIEN (la-), 96.
 SEVASTOS (madame-), 581.
 SEVERINE, 266, 278, 329, 574, 608.
 SEXTUS EMPIRICUS, 163.
 * SGANARELLE, 210, 410.
 SIGNORET (E.), 215.
 * SILENE, 271.
 * SILVANUS, 233.
 SILVESTRE (A.), 106, 145, 204.
 SIMEON, 112.
 SIMEON STYLITE (Saint-), 220.
 SIMON LE MAGICIEN, 225.
 SIMOND (V.), 237, 245.
 * SISYPHE, 501.
 * SIXTE (A.), 174, 177, 178.
 SOCRATE, 114, 359, 580.
 SOINOURY, 253, 254.
 * SOL (dona), 32.
 SOLEIL DU MIDI (LE-), 569.
 SOLOVINE (M.), 585.
 SONNOIS (Mgr.), 296.
 * SOPHAR, 526.
 * SOPHIA, 225, 528.
 * SOPHIE, 90, 508.
 SOPHOCLE, 115.
 * SOPHRON, 215.
 SOREL (G.), 326.
 * SOREL (J.), 174, 177.
 SOULARY (J.), 106.
 SOURIAU (M.), 42, 56.
 SOURY (J.), 235, 291, 294.
 SOUS LA ROSE, 584.
 SOUVARINE (B.), 579, 596.
 SPINELLO, 270.
 SPINOSA, 49, 177.
 SPRONCK (M.), 199, 200.
 SPULLER (E.), 72, 156, 288, 300, 432.
 STEINLEN (Th.), 402, 602.
 STENDHAL, 182.
 STIEGLER (G.), 277.
 STRAUSS, 60.
 SUAU (P.), 473.
 SUFFEL (J.), 15, 154, 155, 229, 288, 579.
 SULLY-PRUDHOMME, 50, 53, 156.
 SUR LA PIERRE BLANCHE, 236, 351, 362, 363, 383, 384, 387, 398, 399, 400, 402, 406, 407, 408, 412, 413, 414, 416, 463, 470, 492, 501, 533, 587.
 SUR LA VOIE GLORIEUSE, 564, 565, 566, 567.
 SUTTER-LAUMANN, 109, 110, 115, 632, 633.
 SWIFT, 362, 412.
 SYLLA, 20, 629.

T

- * TABARIT (abbé-), 318.
 TAFI (A.), 273, 282.
 TAILHADE (L.), 128, 203.
 TAINE (H.), 41, 46, 48, 49, 50, 62, 91, 112, 131, 133, 136, 156, 167, 174, 185, 189, 190, 249, 424, 426, 440, 452, 458, 459, 510, 513, 535, 635.

TALON DE FER (LE-), (de J. LONDON, préface de FRANCE), 607, 608.
 * **TALPA (J.),** 482, 483.
 * **TANNHAUSER,** 94, 120.
TAPIE (V.), 388.
 * **TAPIR (F.),** 465.
 * **TAPORA,** 109.
TARDE (A. de-), 524, 536.
TAT, 216.
TCHOBANIAN (A.), 300, 597.
TEMPS (LE-), 21, 46, 48, 49, 50, 52, 53, 54, 59, 60, 71, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 86, 88, 90, 93 à 97, 100, 104, 105, 106, 109, 110, 111, 112, 115, 116, 117, 119, 120, 121, 123, 124, 125, 127, 130, 131, 132, 133, 134, 138, 139, 141, 143, 145, 146, 147, 150, 151, 153, 155, 157, 158, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 171, 173, 176, 177, 178, 179, 181, 183, 185, 187, 188, 190, 191, 193, 195, 196, 197, 198, 200, 201, 202, 203, 206, 207, 208, 211, 212, 215, 216, 218, 220, 231, 232, 233, 235, 237, 239, 242, 243, 248, 249, 250, 251, 262, 267, 269, 278, 283, 285, 287, 289, 290, 291, 295, 296, 302, 303, 304, 305, 335, 336, 341, 354, 360, 366, 370, 400, 401, 424, 425, 443, 465, 467, 475, 508, 509, 510, 513, 514, 515, 536, 548, 552, 556, 574, 575, 595, 631, 633, 634, 635, 637.
 * **TERNISIEN (abbé-),** 304.
 * **TERREMONDRE,** 321, 332, 338, 346.
TERTULLIEN, 226.
TEUTOBOCHUS, 22.
THAIS, 30, 78, 153, 154, 155, 173, 178, 212 à 235, 238, 240, 242, 245, 246, 247, 248, 256, 272, 274, 275, 290, 303, 310, 385, 482, 562.
THAIS (sainte-), 29, 31, 36, 58, 59, 63, 214, 215 à 223, 225, 227, 228, 229, 230, 290, 291, 311, 476, 527, 528, 615, 621.
THALAMAS, 436, 437, 464.
THALASSO (A.), 159.
THEBES (Madame de-), 586.
 * **THEOPHILE,** 532.
THEOT (C.), 295, 431.
THEURIET (A.), 133, 138.
THIERRY (A.), 472.
THIERS (A.), 114, 397, 510.
THOMAS (saint-), 308, 309.
THOMAS (A.), 593.
 * **THOMAS (Monsieur-),** 329, 351, 367.
THOMPSON (A.), 565, 568.
 * **TIGRANE (abbé-),** 294, 303, 304.
 * **TILLET,** 539.
 * **TIMOCLES,** 216, 220, 228.
TIRARD (P.E.), 158.
TISSAPHERNE, 359.
TITIEN, 31.
 * **TOINETTE,** 82.
TOLSTOI (L.), 158, 159, 168, 169, 210, 245, 275, 282, 287, 512, 551, 557.

TOPINO-LEBRUN (F.), 518.
 * **TORQUET (le doyen-),** 332.
TORRES (H.), 579.
TOURGENEF, 53, 133.
 * **TOURNEBROCHE,** 240, 242, 262, 266.
TRAITE ELEMENTAIRE DES SCIENCES OCCULTES (de PAPUS, préface de FRANCE), 122, 633.
TRAJAN, 483.
TRANCHEE REPUBLICAINE (LA-), 576, 577, 578, 605.
TREGARO (Mgr.), 296.
TRENTE ANS DE VIE SOCIALE, 197, 299, 300, 326, 339, 340, 374, 375, 379, 383, 384, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 393, 394, 397, 398, 399, 400, 402, 403, 404, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 415, 416, 419, 452, 464, 501 à 505, 520, 560, 566.
 * **TRICOUL,** 316.
 * **TRINCO (figure NAPOLEON),** 467, 469, 490.
 * **TRISTAN,** 75.
 * **TRONC,** 495, 498.
TROPHONIOS, 355.
 * **TROUBERT (abbé-),** 304.
 * **TRUBERT (F.),** 512, 513, 517.
 * **TRUBLET (docteur-),** 400.
 * **TRUBLION,** 353, 355, 357, 358, 388, 409.
 * **TRUBLOT,** 137.
 * **TRUMELLE (M. de la-),** 493, 498.
 * **TRYGEE,** 355.
 * **TUDESCO,** 44, 57, 285, 522.
 * **TUCKETT (sir J., figure RUSKIN),** 470.

U

ULBACH (L.), 143.
ULYSSE, 195.
UNIVERS ILLUSTRE, 17, 45, 46, 47, 51, 52, 54, 74, 75, 76, 77, 79 à 90, 93 à 100, 108, 109, 110, 115, 116, 117, 119, 121, 124, 130, 136, 137, 138, 143, 148, 153, 155, 158, 166, 173, 186, 197, 198, 199, 202, 203, 206, 209, 211, 225, 228, 231, 232, 237, 238, 248, 250, 251, 256, 282, 283, 285, 288, 294, 295, 310, 313, 317, 320, 346, 354, 364, 374, 383, 389, 398, 401, 408, 424, 425, 427, 429, 434, 439, 476, 494, 509, 510, 515, 552, 632, 633, 634, 636, 637.
UNIVERS ISRAELITE, 597.
URUGUAY ET SES PROGRES (L') (Montevideo), 507.
UZES (duchesse d'), 493, 495.

V

* **VABRE,** 137.
VACANT, 226, 423, 547.

- VACHEROT (E.), 25, 26.
 VACQUERIE (A.), 22, 24, 191.
 VAILLANT (A.), 244, 250, 273, 278, 337.
 VAILLANT (E.), 351, 369, 490, 498.
 VAILLANT-COUTURIER (P.), 561.
 VALABREGUE (A.), 106.
 VALADE (L.), 102.
 VALAVIEILLE (F. de-), 539.
 VALENTIN, 216, 224, 228, 229.
 VALERY (saint-), 475.
 VALERY (P.), 99, 151, 179, 583, 617.
VALET DE MADAME LA DUCHESSE (LE), 25.
 VALLES (J.), 44.
 VALLETTE (A.), 117, 633.
 VALLET DE VIRIVILLE, 438.
 VANDEGANS (A.), 15, 32, 59.
 VANDERBILT, 500.
 VANDERVELDE (E.), 490, 563, 596.
 VANIERE (le P.), 142.
 VANOR (G.), 127, 634.
 VANUTELLI (V.), 542.
 * VARAMBILLE (premier nom de BAILLAFILLE), 495, 498.
 VARINARD, 338.
 VARUS, 17, 18, 19, 21, 625, 626, 627.
 VASARI (G.), 270.
 VAUGELAS (C.), 113.
 VAUGEONIS (L.), 505.
 VAUGHAN (E.), 400.
 VAUX (R. de-), 343.
 VELLEIUS PATERCULUS, 351.
 * VENCE (P.), 251, 287, 289, 292, 491.
 VENUS, 61, 63, 65, 217, 225, 234, 613.
 VERCINGETORIX, 93, 424.
 * VERDELIERE (madame de la-), 541.
 VERHAEREN (E.), 583.
 VERLAINE, 17, 20, 42, 102, 103, 104, 109, 110, 116, 121, 122, 126, 129, 158, 168, 200, 202, 203, 205, 206, 285, 632, 633.
 * VERMILLARD, 496, 497.
 VERNE (M.), 580.
 VERONESE, 31.
VERS LES TEMPS MEILLEURS, 595.
 VICAIRE (G.), 102, 108, 631.
 VICTOR (Prince-), 229, 258.
VICTOR MAINVIELLE, 389, 415.
 VIDAL (H.), 539.
VIE DE JEANNE D'ARC, 71, 148, 234, 252, 383, 384, 385, 387, 403, 418, 427, 428, 437, 441 à 457, 459, 463, 464, 465, 466, 468, 469, 470, 477, 480, 481, 487, 500, 501.
VIE EN FLEUR (LA), 13, 14, 15, 271, 377, 589, 590, 591, 603.
VIE LITTÉRAIRE (LA), 21, 45, 48, 52, 76, 94, 95, 99, 104, 120, 121, 122, 123, 125, 127, 142 à 147, 161 à 166, 169, 171, 173, 177, 179, 183, 188, 190 à 195, 198, 200, 201, 205, 206, 207, 208, 210, 215, 216, 218, 220, 231, 232, 239, 242, 249, 250, 251, 263, 269, 283, 285, 296, 336, 366, 465, 466, 468, 472, 483, 513, 515, 516, 548.
VIE POPULAIRE (LA-), 148, 198.
 VIELE-GRIFFIN (F.), 122, 128.
 VIENOT (pasteur J.), 515.
 VIGEE (L.), 91.
 VIGNIER (le père-), 427, 431.
 VIGNIER (Ch.), 128, 205.
 VIGNY (A. de-), 20, 32, 34, 108, 176, 321.
 VILLAIN (R.), 601.
 VILLARS (N. de-), 102.
 VILLEBRUN (J. de la-), 286.
 VILLELE (J.), 505.
 VILLEMARQUE (H. de-), 476.
 VILLENEUVE (R.), 32.
 VILLIERS, 300.
 VILLON, 113.
 VINCENT DE PAUL (saint-), 415.
 VIOLLET (P.), 336.
 VIRGILE, 61, 62, 142, 193, 271, 272, 408, 467, 468, 483.
 * VISIRE (P.), 471, 502.
VITA, 588.
 * VIVIANE, 432.
 VIVIANI (R.), 404, 411, 488, 490, 498, 499, 500, 515.
 * VIVIER DES MURENES, 492.
L'OGUE PARISIENNE (LA-), 25, 26, 41, 91.
 VOGUE (E.M. de-), 158, 159, 160, 164, 165, 167, 179, 186.
VOIX DE L'EGYPTE (LA-), (de V. MARGUERITTE, préface de FRANCE), 597.
 VOLATERRAN, 215.
 * VOLCANMOULE (joue le rôle qu'on attribua à CONSTANS ou à NAQUET dans la fuite de BOULANGER), 495.
 VOLTAIRE, 35, 36, 41, 52, 71, 72, 77, 83, 84, 112, 114, 167, 172, 180, 182, 184, 186, 188, 230, 236, 238, 239, 244, 245, 247, 259, 260, 264, 268, 277, 281, 286, 373, 379, 387, 438 à 442, 449, 451, 452, 456, 457, 458, 459, 464, 471, 473, 479, 481, 486, 487, 521, 522, 526, 530, 532, 545, 548, 549, 613, 614, 615, 621, 622.
 VOUGA (saint-), 475.
 VOULET, 351.
 VRAIN-LUCAS, 353, 354, 359.

W

- WAGNER (pasteur-), 159.
 WAGNER (R.), 94, 95, 110.
 WALDECK-ROUSSEAU, 93, 340, 345, 346, 349, 382, 387, 392, 396, 436.
 * WALKYRIE, 626.
 WALLON (H.), 418, 423, 432, 457.
 WARIN (R.), 495.
 WARU (madame de-), 345.

WATTEAU, 518.
 WEILL (G.), 16.
 WEISS (L.), 21.
 WEISS (J.J.), 190.
 WELLS (H.G.), 412, 416, 499, 532, 566.
 WIDAL (A.), 49, 622.
 WIERTZ (A., peintre, auteur de LA
 REVOLTE DES ANGES), 32, 271,
 528.
 WILSON (président W.), 567, 574, 575,
 580, 594, 596, 597.
 WILSON (gendre de GREVY), 88.
 WOLF (A.), 165.
 * WORMS-CLAVELIN, 293, 298, 299,
 310, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318,
 323, 324, 435.
 * WORMS-CLAVELIN (Madame-), 83,
 297, 298, 303, 307, 311, 312, 313, 314,
 317, 333, 335, 340, 435, 464.
 * WORMS-CLAVELIN (Mademoiselle-),
 314.
 WRANGEL (P.), 594.
 WYZEWA (Th. de-), 122, 134, 159, 162,
 169, 187, 188, 215, 245, 268, 274, 278,
 458.

X

XAU (F.), 140.
 XERXES, 195.

Y

YOLANDE D'ARAGON, 442.

Z

ZACHARIE (pape-), 478.
 * ZENOTHEMIS, 224, 225, 228.
 * ZADIG, 281.
 ZEUS, 623.
 ZEVAES (A.), 24, 258.
 * ZITA, 527, 532, 534, 541, 544.
 ZOLA (E.), 45, 76, 112, 114, 121, 131
 à 145, 147, 148, 149, 151, 156, 169,
 191, 199, 208, 209, 210, 211, 227, 280,
 283, 284, 326, 327, 333, 338, 339, 354,
 359, 369, 370, 415, 496, 501, 502, 503,
 546, 550, 551, 602, 631, 635, 636, 637.
 ZOLA (Madame-), 602.
 * ZOUPPOFF (princesse-), 360.
 ZURLINDEN, 497.

TABLE ANALYTIQUE

INTRODUCTION

CHAPITRE I. — LA JEUNESSE D'ANATOLE FRANCE, SES LUTTES ÉPHÉMÈRES ET SA VIOLENCE PROFONDE. (pp. 13-38.)

Dès l'enfance d'Anatole France, son attitude double devant le monde le prépare à se poser le problème de l'action. Dans sa jeunesse, il exprime son opposition politique (et non sociale) à l'Empire dans une forme traditionnellement rhétorique : appel à l'Antiquité ; apologie de la Révolution. Il obéit à une mode répandue chez les intellectuels, qui n'en laisse pas moins chez lui une empreinte durable. — Son opposition au catholicisme est plus profonde, fondée sur la haine de l'ascèse et l'attraction sensuelle pour les cérémonies ; mais sacrilège, diabolisme, anticléricalisme sont encore maladroitement exprimés.

PREMIÈRE PARTIE

LA POLEMIQUE, MOYEN DE RECHERCHE. 1871-1889. (pp. 39-152)

CHAPITRE II. — a) LA CRISE. La Commune coupe court aux velléités politiques de France. — *Les Désirs de Jean Servien* et le thème de l'échec : France prend conscience du problème de l'action dans le monde, mais pour le résoudre par la négative. (pp. 41-44.)

— b) 1873-1889 : VIE ET PENSÉE ; A LA RECHERCHE D'UN ART DE VIVRE. (pp. 45-55). Sauf en ce qui concerne la religion, France a jusqu'en 1889 dissimulé ses luttes, qui n'entrent pas dans ses conceptions esthétiques. — Il prend place dans une société qui l'attire ; pourtant il y reste un intellectuel, déplacé par certaines de ses théories. Le courant scientifique (culte dynamique de la vie) est toujours vivant chez lui, mais il restreint la part des sciences pour donner la première place à la psychologie et à l'irrationnel. Il s'ouvre au monde par cette acceptation de l'instinct. Son « dilettantisme », non pas repos, mais recherche d'un équilibre, l'oppose aux doctrines les plus diverses en des luttes qu'il garde secrètes, mais qui sont fondamentales pour la formation de sa pensée. Rôle vital de la polémique.

CHAPITRE III. — L'ATTITUDE DE FRANCE ENVERS LES PROBLÈMES RELIGIEUX. — Violences et ambiguïtés (pp. 56-78) : la lutte contre la religion est une constante de la pensée francienne.

a) France la définit dans *Les Désirs de Jean Servien* : refus du surnaturel, horreur du dogme, attraction seulement terrestre. Sa révolte de plébéien contre l'aspect conservateur du christianisme est provisoirement étouffée par France, pour des raisons politiques.

b) France loue la religion quand il la réduit à un rôle sensuel et la fait assumer par des femmes (Leuconoe). Quand il considère le christianisme comme doctrine de vie et non de rêve, il le repousse. *Les Noces Corinthiennes*, œuvre de polémique par le traitement des sources et des caractères, la dégradation progressive du divin ; les articles anticléricaux de France.

c) A partir de 1879, pour des raisons sociales, France soutient le catholicisme en tant qu'allié aux partis conservateurs. Mais sa propre attitude ne change pas ; vers 1886, il se lasse de la religion mondaine et écrit des contes ambigus, d'un diabolisme atténué.

CHAPITRE IV. — VIOLENCES POLITIQUES. (Pp. 79-98.) La collaboration à l'*Univers Illustré* ; son influence importante sur la pensée et les procédés polémiques de France. — Au profit des conservateurs, la polémique est tantôt violence pure (caricatures, sous-entendus humanistes, ironie) ; tantôt réflexe social justifié par la crainte de la Commune. Mais France ne parvient pas toujours à la fonder sur une philosophie, à cause de son instinctive irrévérence. Polémique et théorie s'accordent chez France lorsqu'il attaque le régime parlementaire, le suffrage universel, la Révolution surtout, qui choque son exigence d'évolution lente. *Les Autels de la Peur*, l'habileté de la construction : la Révolution s'y dégrade comme la religion dans les *Noces Corinthiennes*. — Lutte souvent ambiguë : les procédés mis au point par France lui ont servi dans la suite, pour une lutte d'esprit tout opposé ; intellectuellement, France est libéral (son opposition à l'antisémitisme, aux manifestations patriotiques contre Wagner) et irrévérencieux (certains développements sur l'armée). Le monde le déçoit ; l'échec du boulangisme a précipité l'évolution de France.

CHAPITRE V. —

I. — FRANCE CONTRE L. DE LISLE, MALLARMÉ, LES DÉCADENTS ET LES SYMBOLISTES. (pp. 99-130.) Luites en relation les unes avec les autres. Les théories personnelles de France poète : attachement à une évolution lente du langage, poésie objective.

- L'« affaire du Parnasse », qui oppose France à Mallarmé pour des raisons à la fois d'opportunité et de théorie, ne doit pas être considérée isolément, mais comme fondement de ses attaques contre les symbolistes. France développe parallèlement son opposition à L. de Lisle, personnelle et théorique.
- 1885-86 : France contre la langue des décadents : le parti qu'il tire des *Déliquescences*, ses articles contre Moréas, leur ironie facile et le recours profond à la tradition ; la définition du symbolisme comme d'un terrorisme littéraire.
- 1887 : nouvelle joute contre L. de Lisle.
- 1888 : l'enquête de Ch. Morice porte France, tout en continuant parfois son ironie facile, à s'opposer au symbolisme comme à une doctrine mystique, pernicieuse pour la langue, destructrice de l'humanisme. Mais ses propres théories se sont élargies pendant le combat ; il prône Baudelaire, et reproche surtout, en 1889, aux symbolistes d'être artificiels par excès d'intellectualisme.

II. — FRANCE CONTRE LE NATURALISME (pp. 131-149).

- France contre les naturalistes, au nom d'une théorie scientifique différente de la leur. Commencée en 1875, la lutte, avivée par une attaque de Zola, se précise en 1882. France soutient l'idéalisme en art (apologie de G. Sand), et sacrifie à la facilité. Son opposition a aussi une valeur sociale (conservatisme opposé au radicalisme de Zola). — Le paroxysme de 1887 : lors de la publication de la *Terre* et du *Manifeste des Cinq*, France fait l'apologie de l'idéalisme absolu, mais emploie des arguments politiques. Perfection technique de l'attaque. — Absorption de la lutte dans une philosophie : France atténue son idéalisme, se déclare durement contre G. Ohnet et ne fait plus porter ses attaques que contre le seul Zola, auquel il reconnaît finalement des qualités de force.
- Conclusion (pp. 150-152).

La polémique contre symbolistes et décadents et la polémique contre les naturalistes doivent être mises en relation : France recherche un équilibre entre ces deux théories qui, selon lui, font semblablement éclater l'art. Malgré la violence excessive et l'apparente étroitesse de son attaque, elle est souvent ouverte à des valeurs nouvelles. Justesse partielle de ses vues, discutables dans l'instant.

SECONDE PARTIE

LA POLEMIQUE, MOYEN D'ACTION ET D'EXPRESSION (1889-1908) — pp. 153-459.

I. — LE « TOURNANT » D'ANATOLE FRANCE. 1889-92. pp. 153-247.

CHAPITRE VI. — L'AFFAIRE DU DISCIPLE, LA RÉVOLTE DE FRANCE ET L'ABANDON DE SES QUERELLES PROPREMENT LITTÉRAIRES.

L'impiété de France est dirigée non seulement contre les institutions sociales, mais d'abord contre toute métaphysique : crise personnelle (Madame de Caillavet, le divorce), et crise générale de l'esprit à cette date (renaissance de l'idéalisme). France soutient les droits de la science, mais en comprenant l'inquiétude contemporaine : le *Jardin d'Epicure*. Attiré par les philosophies de l'instinct, il développe une doctrine de spontanéité qui le rapproche du peuple : réticent envers les doctrines socialistes, il voit dans le peuple la source de la beauté et de la foi. La polémique, jusqu'alors dissimulée par France, débouche dans son œuvre. Mais il s'agit d'une maturation et non d'une conversion. (pp. 153-170.)

- Le vrai caractère de la querelle entre France et Brunetière est encore dérobé par sa publication fragmentaire. Les deux critiques entendent le « classicisme » de façons opposées : le heurt a lieu lors de la publication de *Thaïs* dans la *Revue des Deux Mondes*. Brunetière exige des coupures. L'opposition commence donc à propos de la religion et des convenances sociales.
 - dans l'affaire du *Disciple*, le roman n'est qu'un prétexte à soulever le problème d'actualité : faut-il donner la primauté au sentiment ou à l'intelligence ? France, ayant déjà résolu personnellement le problème, n'entre pas tout de suite dans la lutte ; mais provoqué par une lettre de Bourget, par un article de Brunetière, il passe du pyrrhonisme au scepticisme actif : c'est pour France le résultat important de la querelle. Le second article sur le *Disciple*, de France, soutient les droits de la pensée. Opposition aux principes sociaux. Brunetière répond par une lettre et un article agressifs. France définit en retour sa morale, qui est purement terrestre, et, au milieu d'attaques occasionnelles, soutient les droits de la science. Il donne une notion du progrès qui n'est pas scientiste, puisque le progrès fait partie du relativisme dans lequel France englobe le monde. La lutte de France s'étend à Faguet, Desjardins, Wyzewa, au spiritualisme contemporain. (pp. 171-188.)
 - la querelle de la critique impressionniste se lie à la querelle du *Disciple* comme la seconde passe du combat. Dans les deux cas, France donne libre cours à son impiété, Brunetière manifeste son dogmatisme. Le conflit, latent depuis des années, éclate à propos de Lemaitre. La polémique de France est intuitive, et, malgré les apparences, précise. (pp. 188-198.)
- France est amené par ces deux querelles à une entreprise de destruction des mythes. Son opposition personnelle contre Brunetière se prolonge jusqu'en 1912.
- Ayant développé son indépendance dans la querelle contre Brunetière, France termine ses luttes contre :
- le symbolisme, dont il condamne pourtant toujours les tenants irréductibles (Ghil) ; il fait l'examen de conscience des Parnassiens, soutient Moréas, dont la poétique est conciliable avec les théories d'un France devenu plus libéral. Enquête de J. Huret : violences de France contre le Parnasse ; querelle avec L. de Lisle. Les articles où France soutient Rimbaud, Baudelaire, Verlaine, Mallarmé.
 - Zola, parce que France, à cause de sa querelle contre Brunetière, se dresse contre l'ordre social qu'il défendait jadis contre les naturalistes. (pp. 198-211.)

CHAPITRE VII. — L'OPPOSITION THÉORIQUE A LA RELIGION. (pp. 212-247.)

Thaïs, conte philosophique, préparé par les contes impies et sensuels de l'*Étui de Nacre*. France renoue alors avec l'anticléricalisme, résurgence due à une crise personnelle (liaison avec madame de Caillavet). Les sources, leur traitement par France dans un sens antireligieux : l'érudition devient une arme. *Thaïs*, roman-destin : France cache l'âpreté de l'attaque sous l'étude des caractères. Il s'élève contre les interdits sexuels du catholicisme, en entretenant dans le personnage de Paphnuce l'équivoque sacrilège entre amour divin et amour charnel. Thaïs et la lignée de pécheresses converties, déjà étudiées par France. — Dans la partie apologétique du roman, France utilise et décapite le gnosticisme pour construire une contre-apologie personnelle. — Le roman attaque plus âprement encore les pratiques de l'Eglise (Lourdes).

- polémique entre France et les Jésuites qui attaquent le roman.
- l'anticléricalisme des contes de l'*Étui de Nacre*, mélange de paganisme et de christianisme.
- La *Rôtisserie*. France utilise la Kabbale, tout en niant sa valeur surnaturelle : il attaque la mode de l'occultisme, répandue chez les intellectuels de 1892. Sa

réfutation, de style voltairien. Mais l'emploi de la Kabbale permet à France d'exprimer d'un point de vue religieux son opposition au christianisme. — Le roman en arrive à une attaque contre la société, conséquence naturelle de l'attaque contre la religion : les lois sont de nature métaphysique. Signification de cette attaque, au moment des attentats anarchistes.

Dans la construction de *Thaïs* et de la *Rôtisserie*, la polémique joue encore un rôle de second plan. Elle est servante des structures proprement littéraires ; elle-même a un caractère littéraire, France y utilisant des légendes ou des doctrines déjà élaborées.

II. — VERS L'ACTION POLITIQUE. 1892-1897. (pp. 248-324.)

CHAPITRE VIII. — HÉSITATIONS ENTRE POLÉMIQUE THÉORIQUE ET ENGAGEMENT DIRECT. (pp. 248-292.)

- Les *Opinions* de J. Coignard sont, dans leur esprit, en continuité avec la *Rôtisserie*, malgré la place subitement prépondérante que prend la polémique politique dans le roman. France commence les *Opinions* durant un épisode émouvant du scandale du Panama, après avoir publié des nouvelles anticléricales du *Puits de Sainte Claire*. Les *Opinions*, livre à clefs : identification des personnages, concordance avec l'actualité. — Les chapitres théoriques : philosophiquement, France n'est pas décidée à l'action. L'antinomie qu'il ressent entre intelligence et sensibilité ne se résout que lorsqu'il traite de problèmes très généraux. Les arguments de France sont intellectuels avant d'être sentimentaux. — La polémique politique fait éclater les structures classiques du roman et fige les personnages.
- Le *Puits de sainte Claire*, épanouissement du diabolisme de France. Mais cette sorte d'irréligion est désormais un thème rebattu chez l'écrivain ; il mêle à ses contes une critique inquiète de la société, imitant pour mieux le détruire l'évangélisme de Wyzewa, utilisant les *Actus* franciscains contre leur signification. France ne choisit pas encore entre le désir d'agir et le désir de savoir : polémique composite.
- Le *Lys Rouge* : Choulette, caricature des tolstoïsans de l'époque. Un roman contre l'état de la société est implicitement contenu dans ce roman d'amour (voir manuscrit). Nouveautés techniques : France abandonne la transposition en d'autres siècles pour écrire des scènes d'Histoire Contemporaine.

CHAPITRE IX. — LE CHOIX DE L'ACTION : L'HISTOIRE CONTEMPORAINE JUSQU'À L'AFFAIRE DREYFUS. (pp. 293-324.)

La première *Histoire Contemporaine*, prolongation des *Opinions* de J. Coignard et du *Lys Rouge*. France commence en 1895 des « Nouvelles Ecclésiastiques », les interrompt pour des articles sur Jeanne d'Arc, reprend le roman en le métamorphosant en *Histoire Contemporaine*. Il le voue à l'actualité, sans parvenir à trouver un ordre romanesque. Faux réalisme emprunté à la comédie de mœurs, dans la peinture de l'Eglise, qui tourne parfois à la caricature. France attaque la doctrine de l'unité de la foi. Il s'en prend ensuite au personnel républicain et aux institutions. Le roman est complètement dominé par les nécessités de la polémique journalière.

III. — La « REVOLUTION DREYFUSIENNE » : 1897-1907. (pp. 325-459.)

CHAPITRE X. — « NOUS AURONS RAISON PARCE QUE NOUS AVONS RAISON. » (pp. 325-381.) L'*Histoire Contemporaine*, à partir de l'Affaire, comprend dans la version du journal l'histoire de Gallion, des nouvelles reprises à part et *Crainquebille*, reliés alors au roman par le personnage de Bergeret et des allusions non reprises à l'actualité. France parvient à lier polémique et propagande et se décide à l'action parce qu'elle a une nature spécifiquement intellectuelle. (Défendre les droits de l'esprit.)

a) Concordance entre l'*Histoire Contemporaine*, les événements de l'Affaire et le complot royaliste. France change de technique de lutte suivant les péripéties de l'Affaire, se soumettant absolument aux faits jusqu'au jugement de Rennes, prenant ensuite du recul. Il retrouve des accents romantiques de jeunesse.

b) Les articles d'actualité sont accompagnés d'articles où l'actualité est trans-

posée en allégories : pastiches de l'Antiquité, rappel d'événements historiques de signification semblable, transpositions dans le monde animal. *Crainquebille* aussi a une valeur exemplaire et allégorique, son réalisme n'est qu'apparence : c'est l'*Anti-Pascal* de France.

c) *L'Histoire Contemporaine*, histoire de l'intelligence en lutte. France retrace dans des chapitres de méditation les phases subjectives de l'Affaire : sentiment de solitude, puis soutien qu'il accorde au socialisme parce que d'après lui, la classe ouvrière assume le sort de l'intelligence. Accord entre intelligence et instinct : France prononce l'éloge de l'Utopie créatrice, au nom de laquelle il lutte.

La polémique passe au premier plan du roman et elle est à l'origine d'un ordre nouveau. La réalité s'ordonne autour des chapitres où France transpose sa lutte en allégories, puis en méditations.

CHAPITRE XI. — MYSTIQUE ET POLITIQUE. (pp. 382-417.)

De l'affaire Dreyfus à la Séparation comprise, France croit continuer la révolution dreyfusienne. Sa lutte étant de caractère intellectuel et attaquant en premier lieu la métaphysique, l'évolution du gouvernement contre l'Eglise lui semble logique et contente son anticléricalisme.

a) Les œuvres anticléricales : *L'Eglise et la République*, les discours ; s'acharnant à la lutte, France commet des erreurs de prévision, rares chez lui, et des interprétations partisans de l'histoire.

b) Le socialisme de France est surtout une série d'oppositions, contre les persécutions des peuples, la guerre. Prononçant des discours et participant au journalisme de combat, il emploie des procédés nouveaux. *Sur la Pierre Blanche*, recueil d'articles d'opposition. Au moment où France semble lutter le plus âprement, il entretient, au sujet des réalisations futures, un pessimisme humaniste qui donne les limites de son espoir. Idéalisme accentué ; apologie du rêve et de l'illusion qui compromet le réalisme de sa polémique, et dans laquelle il se réfugie à mesure que l'avènement du socialisme lui semble plus lointain.

CHAPITRE XII. — LE POSTULAT D'UNE HISTOIRE RATIONNELLE. (pp. 418-459.)

La *Vie de Jeanne d'Arc*, parue en 1908, est le témoignage d'une époque antérieure : définitivement conçu lors de la Séparation, commencé en 1876, le livre résume l'évolution intérieure de France.

a) L'état de la question avant France ; Michelet, Martin, Wallon, Quicherat... Les articles de France concernant Jeanne d'Arc jusqu'en 1908 : l'interprétation que donne France se modifie suivant son engagement propre et les nécessités du combat. Il passe de l'admiration à une interprétation rationaliste, puis anticléricale.

b) Le livre de 1908 : son opportunité, les avatars du personnage de Jeanne d'Arc durant la Troisième République.

— L'histoire rationnelle : France donne une interprétation d'apparence satisfaisante, sans domaine réservé. Donc, cette histoire semble pouvoir libérer le lecteur de ses préjugés. L'attitude métaphysique y devient inutile.

— l'échec du postulat : ce livre est partisan. France part d'une triple hypothèse : Jeanne d'Arc hallucinée, dirigée par les prêtres, mais détestant les dignitaires de l'Eglise. Les Procès ne le prouvent pas. France a tiré les textes à lui, a confondu Jeanne d'Arc dans l'histoire de son temps. Il a commis des erreurs de référence. La *Vie de Jeanne d'Arc*, modèle d'histoire partielle.

c) France n'a pas atteint le but qu'il se proposait ; Jeanne d'Arc était une héroïne officielle, même pour les anticléricaux ; il se référait à une philosophie démodée en 1908.

TROISIÈME PARTIE

LA POLEMIQUE AU SERVICE D'UN PARI. 1908-1924. (pp. 461-610)

CHAPITRE XIII. — L'ILE DES PINGUINS, RÉVOLTE CONTRE L'ÉCHEC. (pp. 463-507).

— Réaction contre l'histoire officielle et les principes de tout genre. Le roman

est la contre-partie de la *Vie de Jeanne d'Arc* ; le traitement que France fait subir à l'histoire est conçu contre l'histoire progressiste, admise dans les milieux républicains.

- L'anticléricalisme de l'*Ile des Pingouins*, dérision franche des croyances que France avait dû traiter avec un respect apparent dans la *Vie de Jeanne d'Arc*. Utilisation des légendes celtiques, des ouvrages du XVIII^e siècle ; théorie de la fraude pieuse ; histoire caricaturale de l'Eglise, mais qui débouche sur le néant.
- Politiquement, le roman est un traité caricatural des questions à l'ordre du jour entre 1906 et 1908. Livre à clefs, il reprend et déforme le boulangisme et le dreyfusisme en les simplifiant. Les moyens polémiques, poussés à l'extrême, anéantissent la polémique même. Ils lui donnent une inhumanité qui prépare l'âpre satire de l'époque contemporaine.

Ces thèmes du roman concernent tous une défaite de l'intelligence, que France a enregistrée en 1908, année où, pour lui, finit le dreyfusisme. Sa lutte se déroule à vide, comme dans les discours de cette époque (échec de l'Affaire, de la Séparation). Apologie insistante du rêve utopique. France retourne à la polémique antireligieuse sans conséquences sociales dans les *Sept Femmes de la Barbe-Bleue*.

CHAPITRE XIV. — LES DIEUX ONT SOIF ET L'ACCEPTATION DE LA SOLITUDE. (pp. 508-524.)

a) La polémique y est complètement séparée de la propagande. Celle-ci n'a dans le roman qu'un résultat négatif : par horreur du militarisme, France passe sous silence la politique extérieure pendant la Révolution. Le roman semble condamner totalement celle-ci.

b) La polémique dans les *Dieux ont Soif*.

- Contre Rousseau (on célèbre son bicentenaire en 1912).
- Contre le fanatisme en général ; sur le plan humain et sur le plan philosophique : France voulait d'abord écrire un roman contre l'Inquisition. Parallèle constant entre les doctrines révolutionnaires et le catholicisme. Violence anticléricale de France.

c) Les ambiguïtés de la polémique. France est tenté par le fatalisme et par le fixisme historique. Il n'a plus recours qu'à des arguments d'humaniste, comme avant l'affaire Dreyfus. Il ne donne plus à l'actualité la première place. Sa polémique redevient solitaire.

CHAPITRE XV. — MARCHÉ À LA GUERRE ET RETOUR AU SUBJECTIVISME. (pp. 525-558.)

La Révolte des Anges : France redonne place au satanisme, mode de lutte contre l'Eglise qu'il avait abandonné depuis le *Puits de sainte Claire*. Cette lutte permet des effets très littéraires, mais elle n'est plus directement dirigée contre le temps. Irrévérence totale du roman, contre le renouveau religieux des années 1909-1913. — La peinture de la société : le personnage de Maurice est une caricature des jeunes gens de l'époque. Nationalisme et actualité politique (loi de trois ans) sont attaqués dans la *Révolte*. La peinture de la société ne comporte aucune partie positive. — Ce roman, plein de virtuosité dans l'emploi des moyens polémiques, montre chez France un glissement définitif de la lutte politique à la lutte de caractère moral et humaniste, un manque d'intégration dans la société contemporaine. France marque dans ses discours la défaite de l'esprit de l'Affaire, y emploie souvent un langage conventionnel, sauf quand il s'agit de défendre les individus ou d'attaquer la guerre par des arguments moraux. Retour au subjectivisme artistique.

CHAPITRE XVI. — LE TEMPS DU MÉPRIS. 1914-1918. (pp. 559-587.)

a) La guerre place France devant un état de fait ; conflit entre pacifisme et patriotisme. France tente de préserver les anciennes valeurs de la lutte en prônant l'amitié pour l'ennemi vaincu : la réaction du public, l'abandon de France, son paroxysme de mépris. Ses articles guerriers, les lettres privées qui les renient. Sa correspondance : découragement, pessimisme, caricatures, opposition à l'esprit public.

b) Décembre 1916-1918. Les essais d'intervention : la lettre « Paix sans victoire » ; l'article contre la censure. Le ministère Clemenceau et le retour aux atta-

ques privées, au découragement. Affaires Caillaux et Rappoport. Dans ses travaux personnels France reprend l'attaque très générale contre la métaphysique qui était sienne avant l'affaire Dreyfus ; contre Dieu, contre la guerre.

CHAPITRE XVII. — « JE PRÉVOYAIS LA MORT DE LA CIVILISATION EUROPÉENNE. » (pp. 588-610.)

a) Les raisons de France pour abandonner la lutte : doute envers lui-même et envers l'avenir de l'intelligence. *Le Cyclope*, *La Vie en Fleur*, ses commentaires sur l'occupation de la Ruhr et la S.D.N.

b) Son espoir en la révolution russe ; il explique la fidélité de France à la polémique en faveur d'un socialisme très vaste, considéré comme le salut de l'esprit. Son action en faveur des « peuples opprimés », contre le Traité de Versailles ; son attente d'une révolution jusqu'en 1920, sa défense ensuite des accusés politiques : Malvy, Caillaux, Margueritte, les marins de la Mer Noire. Caractère libéral de cette polémique, alors que l'époque est au durcissement politique. Retour à des procédés rhétoriques que France employait dans sa jeunesse, et apologie de la tolérance qui l'oppose aux extrémistes, comme le soutien qu'il accorde aux extrémistes l'éloigne des autres partis. Même de l'avis de France, la lutte garde un caractère de pari. Après la guerre, France polémiste apparaît comme le survivant d'une époque révolue.

CONCLUSION. — (pp. 611-617.)

ANNEXES : 1) Bibliographie des articles et poèmes cités dans le premier chapitre et poèmes politiques.

2) Tableaux correspondant au chapitre V.

BIBLIOGRAPHIE

INDEX ALPHABÉTIQUE

ADDENDA ET CORRECTIONS

- P. 24, note 32 — Lire : « La statue équestre où Napoléon III est représenté » *Lanterne*, 10 octobre 1868, p. 20.
- P. 27, note 40 — Les *Pensées Chrétiennes*, ainsi que les lettres aux Charavay et de nombreux documents sur la jeunesse d'Anatole France, se trouvent en possession de la famille Charavay.
- P. 32, note 47 — La carte postale écrite par Anatole France appartient à M. Jacques Suffel.
- P. 80, note 3 — La phrase « Et peut-être le critique du *Temps* a-t-il raison » est une addition de 1897 (*Journal*, édité par R. Ricatte ; 1959, tome XIV, p. 185).
- P. 163, note 62 — *Temps*, 16 novembre 1890, « l'Amour moderne », article *non repris*.
- P. 190, note 65 — *Grande Encyclopédie*, article « Critique », tome XIII, p. 417. « Si de certains sceptiques en étaient crus, d'aimables et dangereux dilettantes, qui se réclament de Kant [.../ « nous ne pouvons jamais sortir de nous-mêmes » [.../ mais c'est un pur sophisme, à moins encore que ce ne soit une manière de se moquer du monde ».
- P. 198, note 80 — Lettre de Bulow à Bismarck, 1^{er} janvier 1887 : « C'est une alliance [l'alliance franco-russe/ qui ferait horreur à l'Empereur ». (Documents parlementaires allemands, *Die Grosse Politik der Europäischen Kabinette*, t. II, p. 108.)
- P. 202, note 95 — Le toast de Bernard Lazare est rapporté notamment dans le *Mercure de France* de mars 1891, p. 190 (« Le Banquet du 2 février »). La lettre de Lazare, reproduite p. 314 du *Mercure de France* de novembre 1891, a paru d'abord en octobre dans les *Entretiens politiques et littéraires*.
- P. 203, note 100 — Camille Mauclair, *Revue Indépendante*, juillet 1891, p. 29-79, « Les Athéniens modernes ».
- P. 217, note 159 — Le 8 novembre 1892, une bombe avait été déposée à Carmaux, au siège de la Compagnie des Mines.
- P. 229, note 90 — Voir deux articles du *Temps*, du mardi 10 septembre et du samedi 14 septembre 1889 (sans titre ni signature), regrettant que les articles des *Semaines Religieuses* contiennent des mandements électoraux d'évêques.
- P. 237, note 117 — La *Rôtisserie de la Reine Pédauque* a paru dans l'*Echo de Paris* du 6 au 31 octobre 1892 (sauf le 24), du 1^{er} au 30 novembre (sauf le 26), et les 1^{er} et 2 décembre.
- P. 250, note 13 — Voir *Petite République* du 1^{er} mars 1892. « Socialistes et anarchistes » (P. Nolay) et la déclaration de G. Rouanet dans le *Manifeste du 1^{er} mai*.
- P. 255, note 42 — L'article de l'*Echo de Paris* est d'E. Lepelletier.
L'article du *Figaro*, de M. Magnard.
L'article de la *Libre Parole*, d'E. Drumont.
L'article de l'*Intransigeant*, de D.
Ils parurent tous le 19 mars.

- P. 258, note 62 — Le prince Victor agita la perspective d'une restauration du bonapartisme : interview de J. Legoux, son porte-parole, parue dans l'*Echo de Paris*, 10 janvier 1893. Le comte de Paris se fit interviewer par le comte d'Haussonville : lettre d'Haussonville à G. Hervé, *Soleil* 21 janvier 1893.
- P. 265, note 96 — Jaurès changea d'opinion vers 1896 : voir notamment *Petite République* du 17 mai 1897, « A Londres », un article franchement anticolonialiste.
- P. 266, note 104 — ... tend à légitimer le meurtre des enfants par des parents tombés dans la misère. *Echo de Paris*, 16 août 1892 « Paysages. Repeuplons ».
- P. 289, note 229 — Les éléments du portrait de Ravachol se trouvent dans le *Temps* du 4 avril 1892 (« Ravachol », non signé), du 6 avril (idem), et du 14 avril (« Mon petit journal », par J. Simon).
- P. 295, note 8 — Dr. Reg, *Echo de Paris* 17 décembre 1895. « Chronique scientifique ».
- P. 299, note 35 — Cette interpellation est annoncée par l'*Echo de Paris* le 27 mai 1896.
- P. 300, fin de la note 41 — Clemenceau, *Echo de Paris* 19 mai 1897, « Esprit de classe ».
- P. 304, note 59 — *Almanach du Bibliophile*, janvier 1899, « Les Bouquinistes et les quais ».
- P. 316, note 113 — On sait qu'« Ordre et Progrès » est la devise du gouvernement positiviste. (« République Occidentale. Ordre et progrès. Vivre pour autrui ». *Système de politique positive ou Traité de Sociologie* par Auguste Comte. Août 1853).
- P. 337, note 63 — C'est le 19 juillet 1898 que le P. Didon a prononcé son discours, qui est rapporté dans le *Temps* du lendemain.
- P. 414, note 201 — Cette lettre à madame Havet, non datée par France, remonte très probablement à 1902, car les élections législatives eurent lieu le 27 avril de cette année.
- P. 490, note 121 — La réponse de Vandervelde à l'enquête sur la notion de patrie se trouve le 5 juin 1905 dans la *Vie Socialiste*, p. 903-907 ; celle de Bernstein, ibidem, p. 897-99.
- P. 512, note 24 — *Siècle*, 24 juillet 1912, « Anatole France et la Révolution Française ».
- P. 541, note 110 — *Gil Blas*, 8 juin 1913 : « L'Hôtel de Mme Dieulafoy, Autel de la Patrie ».
- P. 542, note 112 — En janvier 1913, on joue au Gaumont-Palace (Hippodrome) *À la Gloire de l'Armée Française* et *La Marseillaise de l'Aviation*, à l'Ambigu, *Cœur de Française*, de A. Bernède et A. Bruant.
- P. 542, note 115 — *Gil Blas* 25 avril 1913. J.J. Brousson : « Chronique de Paris ».
- P. 545, note 133 — *Echo de Paris* 18 janvier 1913, Albert de Mun : « A. M. Raymond Poincaré ».
- P. 551, note 160 — France présida aussi le 16 février 1912, dans la salle de l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, une réunion à la mémoire de P. Quillard ancien secrétaire général de la Ligue des Droits de l'Homme, mort le 4 février 1912.
- P. 552, note 170 — Discours reproduit d'abord dans le *Bulletin de la Ligue des Droits de l'Homme*, 15 mars 1912, p. 234-236.
- P. 621 et 622 — Rétablir les guillemets pour les titres des articles écrits par France.
- P. 640 — Rappelons que les articles écrits par France dans l'*Univers Illustré* n'ont jamais été réunis dans un recueil.
- BIBLIOGRAPHIE — Ajouter :
 SEE (H.), « Anatole France et l'Histoire », *Grande Revue*, 1925, tome 118, p. 121-130.

